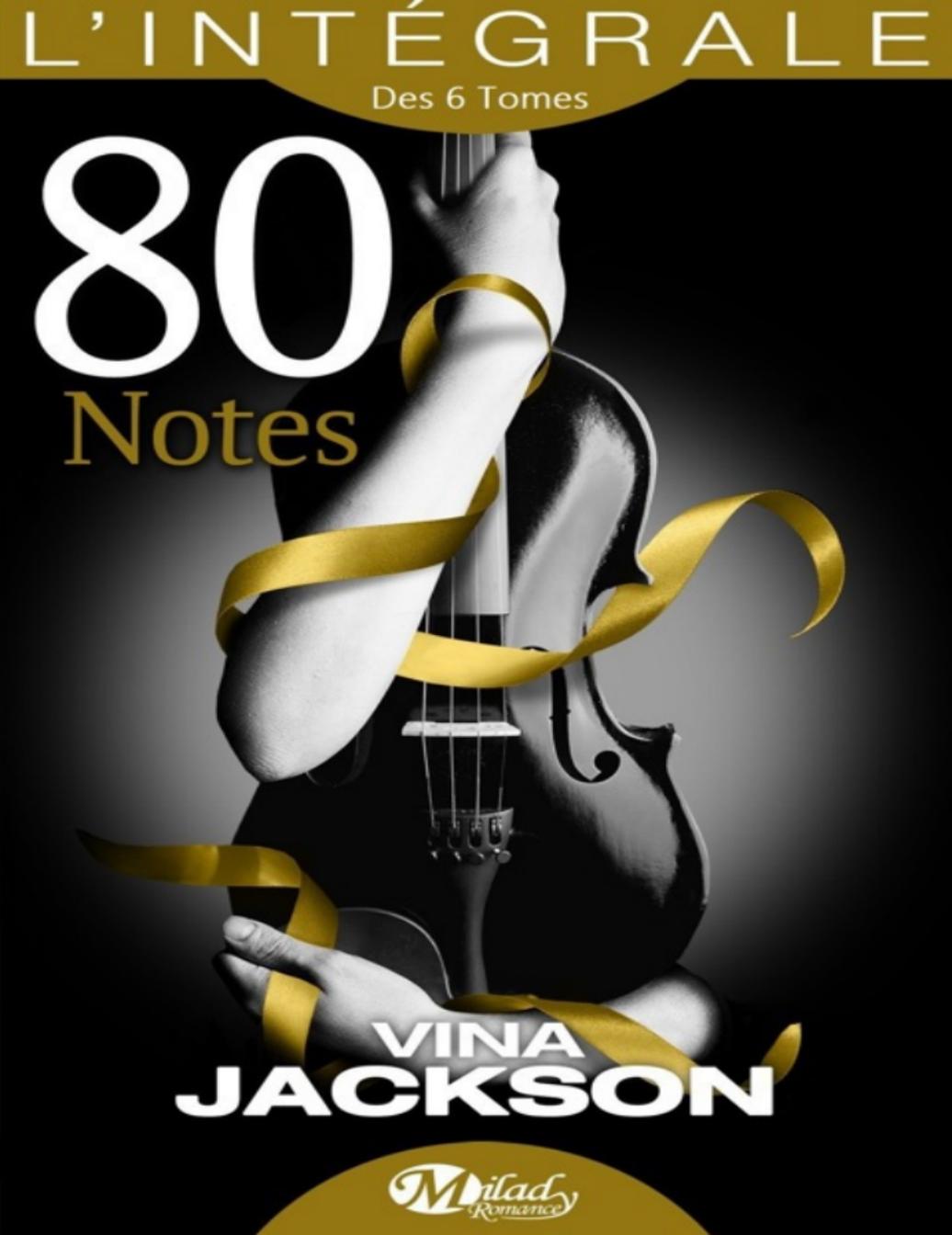


L'INTÉGRALE

Des 6 Tomes

80
Notes



VINA
JACKSON

Milad
Romance

Vina Jackson

80 Notes

L'intégrale des 6 Tomes

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Angéla
Morelli

MILADY ROMANTICA

80 Notes de Jaune

UNE FEMME ET SON VIOLON

TOUT EST LA FAUTE DE VIVALDI.

Ou, plus précisément la faute du CD des *Quatre Saisons*, à présent posé sur la table de nuit, du côté de mon petit ami, qui ronflait doucement.

Quand Darren était rentré à 3 heures du matin de son voyage d'affaires et m'avait trouvée allongée sur le sol de son salon, nue, le concerto diffusé aussi fort que son

système stéréo le permettait, il n'avait pas vraiment apprécié.

Le *presto* de *L'Été*, le concerto n° 2 en sol mineur, était sur le point d'atteindre son apogée quand Darren avait fait irruption dans la pièce.

Je n'ai rien perçu de son arrivée avant qu'il me frappe légèrement l'épaule du bout de son pied encore chaussé. J'ai ouvert les yeux et je l'ai vu, penché sur moi. C'est alors que j'ai remarqué qu'il avait allumé les lumières et éteint la musique.

— Mais qu'est-ce que tu fous, putain ?

— J'écoute de la musique, ai-je répondu d'une toute petite voix.

— J'ai bien compris ! On l'entend à l'autre bout de la rue ! a-t-il crié.

Il rentrait de Los Angeles, et il avait l'air remarquablement net pour quelqu'un qui sortait d'un vol long-courrier. Il portait toujours son costume d'homme d'affaires, une impeccable chemise blanche et un pantalon bleu marine à très fines rayures, maintenu par une ceinture en cuir, la veste négligemment jetée sur une épaule. Il tenait fermement la poignée de son bagage à roulettes. Apparemment, il pleuvait, même si je n'avais strictement rien entendu à cause de la musique : de fines rigoles d'eau dégouлинаient le long des flancs de la valise et formaient une petite mare sur le sol, à côté de ma cuisse. Le bas du pantalon de Darren,

trop loin de la protection offerte par le parapluie, lui collait aux mollets, humide.

Je me suis retournée vers sa chaussure et j'ai entraperçu sa cheville mouillée. Une odeur musquée se dégageait de lui, un mélange de sueur, de pluie et de cuir ciré. Quelques gouttes d'eau sont tombées sur mon bras.

Vivaldi avait toujours eu un effet particulier sur moi, et ni l'heure matinale ni l'expression agacée de Darren ne pouvaient détourner mon attention de la chaleur que je sentais se répandre rapidement dans mes veines comme la musique un peu plus tôt.

Je me suis écartée sur le côté, le bras toujours pressé contre sa chaussure, et

j'ai glissé ma main le long de son mollet.

Il a immédiatement reculé, comme si ma caresse l'avait brûlé, et a secoué la tête.

— Tu es hallucinante, Summer.

Il a rangé sa valise contre le mur près de la chaîne hi-fi, ôté *Les Quatre Saisons* de la platine et s'est dirigé vers sa chambre. J'ai envisagé un instant de me lever et de le suivre, mais j'ai décidé de n'en rien faire. Impossible d'avoir le dernier mot dans une dispute avec Darren quand j'étais nue. J'espérais qu'en restant allongée sans bouger, je pourrais désamorcer sa colère. J'étais moins visible, je me fondais plus dans le décor, nue sur son parquet, à l'horizontale plutôt

qu'à la verticale.

Je l'ai entendu ouvrir la porte de l'armoire et suspendre sa veste. Depuis six mois que nous sortions ensemble, je ne l'avais pas vu une seule fois balancer son manteau sur le dossier d'une chaise ou sur le canapé, comme toute personne normalement constituée. Il rangeait sa veste dans l'armoire, s'asseyait pour retirer ses chaussures, ôtait ses boutons de manchette, déboutonnait sa chemise, la déposait dans le panier à linge sale, puis enlevait sa ceinture, qu'il suspendait sur la petite tringle prévue à cet effet, à côté de la demi-douzaine d'autres ceintures bleu marine, noires et marron. Il portait des caleçons de grands couturiers, ceux que je préférais chez les hommes :

moulants, avec un large élastique à la taille. J'adorais la façon excitante dont ses caleçons se tendaient sur ses fesses, même si, hélas, Darren les dissimulait immédiatement sous un peignoir. Il ne se promenait jamais en sous-vêtements chez lui. La nudité le dérangeait.

Nous nous étions rencontrés à un récital l'été précédent. C'était une incroyable chance pour moi : l'un des violonistes s'était fait porter pâle au dernier moment et on m'avait demandé de le remplacer au pied levé. L'orchestre jouait un morceau d'Arvo Pärt, que je détestais, parce que je le trouvais saccadé et monotone ; mais pour décrocher un contrat dans un récital classique sur une véritable scène, même

minuscule, j'aurais été prête à jouer un morceau de Justin Bieber et à faire semblant d'aimer ça. Darren était dans le public et il avait adoré le concert. Il avait un faible pour les rousses ; il m'avait avoué plus tard que l'angle de son siège l'avait empêché de voir mon visage mais qu'il avait eu une vue imprenable sur mes cheveux, qui, sous la lumière des projecteurs, irradiaient comme un brasier. Il avait acheté une bouteille de champagne et fait jouer ses relations pour me rejoindre dans ma loge.

Je n'aime pas le champagne mais j'en ai bu quand même : il était grand, séduisant et c'était la première fois que j'avais un admirateur.

J'ai voulu savoir ce qu'il aurait fait s'il m'avait manqué des dents ou si, pour une raison ou pour une autre, il ne m'avait pas trouvée à son goût. Il m'a répondu qu'il aurait tenté sa chance avec la percussionniste : même si elle n'était pas rousse, elle était plutôt jolie.

Quelques heures plus tard, j'étais ivre et dans le lit de Darren, dans son appartement d'Ealing, me demandant comment je m'étais retrouvée sous les draps d'un homme qui avait interrompu nos ébats pour suspendre sa veste et ranger ses chaussures côte à côte avant de me prendre. Finalement, comme il était bien membré et qu'il avait un bel appartement, et même si nous n'avions absolument pas les mêmes goûts

musicaux, nous avons commencé à nous voir tous les week-ends.

Malheureusement pour moi, nous passions bien trop peu de temps au lit et beaucoup trop dans des expositions d'art branchées que je n'appréciais guère et que Darren, j'en étais convaincue, ne comprenait pas.

Les hommes qui me voyaient jouer dans de vrais concerts, et pas dans les bars ou le métro, faisaient la même erreur que Darren et croyaient que j'avais toutes les caractéristiques d'une violoniste classique. Ils m'imaginaient sophistiquée, cultivée, raffinée, féminine et gracieuse, dotée d'une garde-robe simple et élégante de robes de concert, rien de vulgaire ni de décolleté. Ils pensaient que je portais

en permanence des chaussures à petits talons, inconsciente de l'effet produit par mes jolies chevilles.

En réalité, je ne possédais qu'une longue robe noire, que je sortais pour les concerts ; je l'avais payée 10 livres dans une friperie de Brick Lane, et l'avais fait reprendre par une couturière. Elle était en velours, avec un col haut et un dos nu, mais elle était au pressing la nuit où j'ai rencontré Darren. J'avais acheté un fourreau chez *Selfridges* et caché l'étiquette dans mon soutien-gorge. Heureusement, Darren était un amant très propre et il m'avait fait l'amour sans nous tacher, ma robe et moi. J'avais pu la rapporter et me la faire rembourser le lendemain.

Je louais une chambre à Whitechapel, où je passais toutes les nuits en semaine. C'était un meublé, plus petit qu'un studio, qui comportait un lit une place, un portant qui me servait d'armoire et un minuscule coin cuisine, avec un évier, un réfrigérateur et une gazinière. Je partageais une salle de bains, située au bout du couloir, avec quatre autres locataires, que je ne croisais que rarement.

Même si l'appartement était mal placé et l'immeuble mal entretenu, je n'aurais jamais eu les moyens de le louer si je n'avais pas conclu un marché avec le véritable locataire, rencontré dans un bar un soir tard après une visite du British Museum. Il ne m'a jamais expliqué

pourquoi il voulait sous-louer le studio pour un loyer moindre que celui qu'il payait, et j'ai toujours pensé qu'il avait dissimulé quelque chose sous le plancher, un cadavre ou de la drogue. Il m'arrivait souvent de rester éveillée la nuit, m'attendant à moitié à voir surgir le SWAT.

Darren n'avait jamais mis les pieds chez moi. Je soupçonnais qu'il n'aurait pas pu entrer dans l'immeuble sans avoir auparavant exigé sa complète décontamination, et de toute façon, je voulais garder une certaine indépendance. Peut-être ai-je toujours su que notre liaison serait éphémère et ne voulais-je pas qu'après avoir été rejeté, mon amant brise ma vitre à coups de caillou.

Il avait suggéré à plusieurs reprises que j'abandonne mon appartement pour emménager avec lui. Il pensait que je pourrais investir l'argent ainsi économisé dans un meilleur violon ou dans des cours de perfectionnement, mais j'ai toujours refusé. Je déteste vivre avec quelqu'un, à plus forte raison si c'est un petit ami, et je préférerais faire la manche au coin de la rue plutôt que de vivre aux crochets d'un homme.

J'ai entendu se refermer le couvercle de la boîte dans laquelle il rangeait ses boutons de manchette, et j'ai fermé les yeux et serré les jambes, dans une tentative de me rendre invisible.

Il est revenu dans le salon, m'a

dépassée et a gagné la cuisine. Le bruit du robinet m'est parvenu, suivi du doux sifflement du gaz, et, quelques minutes plus tard, du gargouillement de la bouilloire. Il possédait une bouilloire flambant neuve qui imitait les anciennes et qui devait être réchauffée sur la gazinière. Je n'ai jamais compris pourquoi il n'avait pas acheté une bouilloire électrique mais il prétendait que l'eau n'avait pas le même goût et qu'il fallait qu'elle soit chauffée correctement pour faire un bon thé. Je n'aime pas le thé. L'odeur me rend malade. Je bois du café mais Darren refuse de m'en préparer après 19 heures parce que ça m'empêche de dormir et que mon agitation perturbe son sommeil.

Je me suis détendue sur le plancher, en imaginant que je me trouvais ailleurs. J'ai ralenti ma respiration afin de rester parfaitement immobile, comme une morte.

— On ne peut pas discuter quand tu es dans cet état-là, Summer.

Sa voix me parvenait de la cuisine, désincarnée. C'était l'une des choses que je préférais chez lui : son accent sophistiqué d'ancien élève d'école privée, parfois doux et chaleureux, parfois dur et cassant. J'ai senti la chaleur se répandre entre mes cuisses et j'ai serré les jambes aussi étroitement que possible en me souvenant que la seule fois où nous avons fait l'amour sur le sol du salon, Darren avait au préalable

étalé une serviette sur le parquet. Il détestait le désordre.

— Dans quel état ? ai-je répondu sans ouvrir les yeux.

— Celui-là ! À poil et étalée par terre comme une folle ! Lève-toi et habille-toi, bon sang !

Il a terminé sa tasse de thé et en l'entendant déglutir, j'ai imaginé sa bouche entre mes jambes. La pensée m'a fait rougir.

Darren ne pratiquait le cunnilingus que si je sortais de la douche, et même dans ces conditions, sa langue restait timide et il la remplaçait par un doigt dès qu'il pouvait se permettre de le faire sans être

impoli. Il n'utilisait jamais qu'un doigt et l'unique fois où j'avais guidé sa main pour qu'il en mette deux de plus, il l'avait mal pris.

— Si tu continues comme ça Summer, tu ressembleras à une autoroute à trente ans.

Il s'était ensuite lavé les mains dans la cuisine avec du liquide vaisselle avant de regagner le lit et de s'endormir immédiatement en me tournant le dos. J'étais demeurée immobile, les yeux rivés au plafond. Si j'en croyais les bruits d'eau qui m'étaient parvenus, il s'était frotté jusqu'aux coudes, comme un vétérinaire sur le point de mettre au monde un veau ou un prêtre se préparant à

un sacrifice.

Je n'avais plus jamais réclamé quoi que ce soit par la suite.

Darren a déposé sa tasse dans l'évier et est retourné dans sa chambre sans me regarder. J'ai attendu encore un peu avant de me lever, embarrassée à l'idée de lui paraître obscène, même si, à présent que j'étais sortie de ma rêverie vivaldienne, j'avais froid et j'étais ankylosée.

— Viens te coucher quand tu seras prête, a-t-il dit de sa chambre.

Quand je l'ai entendu se mettre au lit, j'ai enfilé mes sous-vêtements et ai patienté jusqu'à ce que sa respiration devienne imperceptible pour me glisser

sous les draps à ses côtés.

La première fois que j'ai entendu *Les Quatre Saisons* de Vivaldi, j'avais quatre ans. Ma mère et mes frères étaient partis chez ma grand-mère pour le week-end. J'avais refusé de les accompagner : je ne voulais pas quitter mon père, qui ne pouvait venir parce qu'il travaillait. J'avais hurlé, cramponnée à lui, tout le temps que mes parents avaient essayé de me faire entrer de force dans la voiture, jusqu'à ce qu'ils finissent par céder.

Mon père me permit de manquer l'école et m'emmena au travail avec lui. Je passai trois jours merveilleux de liberté presque totale à courir dans son garage en escaladant des piles de pneus,

en humant la délicieuse odeur de caoutchouc et à le regarder se glisser sous les véhicules de ses clients, seules ses jambes restant visibles. Je ne m'éloignais jamais, terrifiée à l'idée qu'un jour une voiture lui tomberait dessus et le couperait en deux. Je ne sais si c'était de l'arrogance ou de la naïveté mais j'ai toujours pensé, même aussi jeune, que je serais capable de le sauver ; l'adrénaline me donnerait la force de retenir la voiture quelques secondes afin qu'il puisse s'échapper.

Quand il avait terminé sa journée, on rentrait par le chemin des écoliers et j'avais droit à une glace avant le dîner, ce qui était exceptionnel. Mon père choisissait toujours rhum-raisins, alors

que je testais un parfum différent tous les soirs, demandant parfois deux moitiés de boule afin de pouvoir en goûter deux d'un coup.

Un soir tard, incapable de m'endormir, j'avais erré jusqu'au salon, où je l'avais trouvé étendu dans le noir, éveillé. Il avait rapporté son tourne-disque du garage et j'entendais le glissement de l'aiguille à chaque tour.

— Coucou, ma fille, dit-il.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

— J'écoute de la musique, répondit-il comme si c'était la chose la plus banale au monde.

Je m'allongeai à ses côtés, histoire de

sentir sa chaleur et l'odeur de caoutchouc mêlée à celle du détergent pour les mains. Je fermai les yeux, immobile, jusqu'à ce que le sol se dissolve et que la seule chose qui existe pour moi soit *Les Quatre Saisons* de Vivaldi.

Après ça, j'ai demandé un nombre incalculable de fois à mon père de passer le disque, peut-être parce que j'ai longtemps cru que j'avais été prénommée en hommage au deuxième concerto, théorie que mes parents n'ont jamais confirmée.

Mon enthousiasme était tel que cette année-là, mes parents m'offrirent un violon et des cours particuliers pour mon anniversaire. J'étais une enfant impatiente

et indépendante, pas vraiment prédisposée à l'apprentissage de la musique, mais je voulais, plus que tout au monde, jouer quelque chose qui me ferait m'envoler, comme lorsque j'avais entendu Vivaldi pour la première fois. À partir du moment où j'eus entre les mains mon violon et son archet, je m'entraînai dès que j'avais un instant.

Ma mère commença à s'inquiéter : elle me trouvait obsessionnelle dans mon apprentissage et voulut m'enlever temporairement le violon. Elle pensait que je pourrais ainsi me consacrer davantage aux études et me faire des amis, mais je refusai catégoriquement d'abandonner. J'avais l'impression, l'archet à la main, de pouvoir m'évader

instantanément. Sans lui, je n'étais plus rien qu'un corps englué dans le sol comme une pierre.

Je fis des progrès fulgurants, et à neuf ans, je jouais bien mieux que ce que mon professeur de musique abasourdi aurait pu imaginer.

Mon père me trouva un autre professeur, un vieux monsieur hollandais, Hendrik van der Vliet, qui vivait à deux pas de chez nous et sortait rarement. C'était un homme grand, d'une maigreur maladive, qui se déplaçait avec la maladresse d'une marionnette ; il donnait l'impression de se mouvoir dans un air différent du nôtre, plus épais, comme une sauterelle nageant dans du miel. Mais

lorsqu'il jouait du violon, ses mouvements devenaient fluides. Quand je le regardais manier l'archet, j'avais l'impression que son bras se soulevait et s'abaissait comme une vague et que la musique jaillissait sous ses doigts telle la marée.

À la différence de Mme Drummond, mon professeur de musique à l'école, qui trouvait mes progrès étonnants et même un peu choquants, M. van der Vliet n'était pas ému plus que ça par mes talents. Il parlait peu et ne souriait jamais. Nous habitions une petite ville, Te Aroha, mais personne ne le connaissait, et pour ce que j'en savais, il n'avait pas d'autre élève que moi. Mon père me raconta que Hendrik avait jadis joué dans l'orchestre

royal du Concertgebouw à Amsterdam, sous la direction de Bernard Haitink et qu'il avait abandonné sa carrière classique quand il avait rencontré une Néo-Zélandaise à l'un de ses concerts. Il l'avait suivie en Nouvelle-Zélande : elle était morte dans un accident de voiture le jour de ma naissance.

Comme Hendrik, mon père était quelqu'un de taciturne, mais contrairement à lui il connaissait tout le monde à Te Aroha. Même le plus ermite des hommes finissait par crever un pneu, que ce soit celui de sa voiture, de son vélo, ou de sa tondeuse à gazon, et comme on savait que mon père ne refusait jamais de faire une réparation, même modeste, il passait beaucoup de temps à

rendre service aux habitants. C'est ainsi qu'il avait fait la connaissance de Hendrik, qui était entré au garage avec un pneu de bicyclette à réparer et en était ressorti avec une élève.

Je ressentais une étrange loyauté à l'égard de M. van der Vliet, comme si, parce que j'étais née le jour de la mort de sa femme, j'étais en quelque sorte responsable de son bonheur. Je me sentais contrainte de lui faire plaisir et sous sa tutelle, je m'entraînais jusqu'à en avoir les bras endoloris et le bout des doigts à vif.

Je n'étais pas une élève populaire, mais pas non plus une laissée-pour-compte. Mes notes se situaient

invariablement dans la moyenne, et je ne me distinguais en rien de mes camarades, excepté en musique, où mes cours particuliers et mes aptitudes me plaçaient bien au-dessus des autres. Mme Drummond mettait un point d'honneur à m'ignorer en classe ; peut-être craignait-elle que mes camarades ne me jaloussent ou n'éprouvent un sentiment d'infériorité.

Je m'enfermais dans le garage tous les soirs pour pratiquer le violon ou écouter de la musique, le plus souvent dans l'obscurité, parcourant dans ma tête les œuvres classiques. Mon père me rejoignait parfois. Nous parlions peu mais je me sentais liée à lui par la musique, ou peut-être par notre étrangeté mutuelle.

J'évitais les fêtes et je n'avais pas d'amis. En conséquence, les expériences sexuelles avec les garçons de mon âge étaient plus que limitées. Mais avant même d'atteindre l'adolescence, j'avais ressenti en moi l'éveil de ce qui se révélerait être plus tard un solide appétit sexuel. Jouer du violon avait aiguisé mes sens. J'avais l'impression que le monde entier se dissolvait dans la musique et je n'étais plus attentive qu'à mon propre corps. À l'adolescence, j'associai ce sentiment avec le désir. Je me demandai pourquoi j'étais aussi facilement excitée et pourquoi la musique avait ce pouvoir sur moi, et j'étais inquiète d'éprouver autant de désir sexuel.

M. van der Vliet me traitait comme un

instrument et non comme une personne. Il corrigeait la position de mes bras ou de ma colonne vertébrale comme si j'étais faite de bois et non de chair. Il posait ses mains sur moi de manière inconsciente, comme si j'étais une extension de lui-même. Il n'avait jamais eu un geste déplacé mais en dépit de son âge, de l'odeur un peu âcre exhalée par son corps et de son visage squelettique, je commençai à ressentir quelque chose pour lui. Il était étonnamment grand, plus que mon père, et du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, il me dominait largement. Adulte, je mesure un mètre soixante-cinq et à treize ans, ma tête atteignait à peine le niveau de sa poitrine.

J'attendais impatiemment ses leçons,

pour des raisons qui n'avaient plus rien à voir avec la musique. De temps en temps, je faisais exprès de faire une fausse note ou de mal positionner mon poignet, dans l'espoir qu'il me corrige en posant sa main sur la mienne.

— Summer, me dit-il gentiment un jour, si tu continues ainsi, je ne te donnerai plus de leçons.

Je ne fis plus jamais une fausse note.

Jusqu'à cette nuit, quelques heures avant ma dispute avec Darren.

Je jouais dans un bar, à Camden Town, avec un petit groupe de blues rock, quand soudain mes doigts se sont raidis et j'ai manqué une note. Aucun des musiciens ne

l'a remarqué et, hormis quelques fans qui étaient là pour Chris, le chanteur guitariste, le public nous ignorait. On était mercredi, et la foule était encore plus difficile à satisfaire que les ivrognes du samedi soir : à l'exception des habituelles groupies, les clients n'étaient là que pour boire une bière, tranquillement accoudés au bar, complètement imperméables à la musique. Chris m'avait conseillé de ne pas leur prêter attention.

Il jouait de l'alto et de la guitare, et il avait abandonné le premier au profit de la seconde, qu'il pensait plus à même d'attirer les foules. Nous aimions les cordes plus que tout et nous avons développé un lien *via* cette passion

commune.

— Ça arrive à tout le monde, chérie, m'a-t-il rassurée.

Mais pas à moi. J'étais mortifiée.

J'avais refusé de boire un verre avec le groupe et pris le métro jusqu'à l'appartement de Darren, à Ealing : il n'était pas là mais j'avais une clé. Je m'étais mélangé les pinceaux dans ses heures de vol : je croyais qu'il voyageait de nuit et qu'arrivant dans la matinée, il se rendrait au bureau sans s'arrêter chez lui. Je comptais passer la nuit seule dans un lit confortable et écouter de la musique. C'était l'une des raisons pour lesquelles je continuais à sortir avec lui : il avait un système hi-fi d'excellente

qualité et un salon assez grand pour que je puisse m'allonger par terre. Darren était l'une des rares personnes de ma connaissance à posséder encore une vraie chaîne stéréo avec un lecteur de CD et je n'avais pas assez de place dans mon studio pour m'étendre sur le sol, à moins de mettre la tête dans le placard sous l'évier.

Après quelques heures à écouter Vivaldi en boucle, j'en suis venue à la conclusion que cette liaison, même si elle était globalement agréable, nuisait à ma créativité. Après six mois d'expositions tièdes, de musique tiède, de barbecues tièdes en compagnie de couples tièdes, et de baise tiède, je me retrouvais à tirer sur la corde que je m'étais volontairement

passée au cou et qui m'étranglait.

Il était temps d'en finir.

Darren avait le sommeil léger mais il prenait toujours un somnifère quand il rentrait de Los Angeles, afin d'éviter les effets du décalage horaire. L'emballage avait été soigneusement jeté dans la corbeille à papier vide. Même à 4 heures du matin, il ne pouvait pas laisser traîner quoi que ce soit sur sa table de nuit.

Le CD de Vivaldi était posé sur son chevet, à côté de sa lampe. Ne pas ranger un CD dans son boîtier était pour Darren sa façon d'exprimer son mécontentement. Malgré le somnifère, j'étais surprise qu'il parvienne à dormir en sachant qu'un disque était exposé aux rayures.

J'ai quitté le lit à l'aube, après avoir dormi une heure ou deux, et lui ai laissé un petit mot sur le plan de travail de la cuisine. « Désolée pour le bruit. Dors bien. Je t'appellerai, *etc.* »

J'ai pris le métro vers le West End, sans idée précise de ma destination. Mon appartement était perpétuellement en désordre et je n'aimais pas jouer chez moi : les murs étaient très mal isolés et j'avais peur que les autres locataires ne finissent par protester, même si ma musique était agréable. Je brûlais d'envie de jouer, pour évacuer toutes les émotions qui bouillaient en moi depuis la nuit précédente.

Le temps que j'arrive à Shepherd's

Bush, le métro était bondé. J'avais choisi de monter en queue de train et de m'appuyer contre le strapontin près de la porte : c'était plus pratique que de m'asseoir avec mon étui à violon entre les jambes. Du coup, j'étais comprimée contre des employés de bureau à la mine maussade et en nage, de plus en plus nombreux à chaque station.

Je portais toujours la robe noire en velours du concert de la veille, et des Doc Martens rouge vif. Je mettais des escarpins pour les concerts classiques mais je les remplaçais par des bottes pour retourner chez moi : j'avais ainsi une démarche plus assurée et, je l'espérais, plus menaçante, pour traverser l'est de Londres la nuit. Je me tenais

droite, le menton haut, bien consciente que pour la plupart des voyageurs, du moins ceux qui pouvaient me voir, j'avais l'air de rentrer d'une nuit avec un amant de passage.

Qu'ils aillent au diable. J'aurais bien aimé que ce soit le cas. Darren voyageait beaucoup et je jouais le plus souvent possible : résultat, nous n'avions pas fait l'amour depuis presque un mois. Avec lui j'atteignais rarement l'orgasme, et seulement si je me caressais le plus rapidement possible après qu'il avait joui. Même si j'avais peur qu'il ne se sente incompetent, je le faisais malgré tout : c'était ça ou passer vingt-quatre heures insatisfaite et frustrée.

Un ouvrier du bâtiment est monté à Marble Arch. Nous étions serrés comme des sardines et les autres voyageurs ont froncé les sourcils, mécontents, voyant qu'il se glissait dans un minuscule espace entre la porte et moi. Il était grand, puissamment musclé, et il s'est penché un peu pour permettre aux portes automatiques de se refermer.

— Avancez, s'il vous plaît, a poliment demandé l'un des passagers, un peu irrité.

Personne n'a bougé.

Comme je suis bien élevée, j'ai légèrement déplacé mon étui à violon afin de faire un peu de place au nouveau venu, qui, sans l'écran de l'étui, s'est retrouvé tout près de moi.

Le métro a démarré brusquement et nous avons tous perdu l'équilibre. Il a été projeté contre moi et je me suis raidie pour ne pas bouger. J'ai senti, pendant une seconde, son torse se presser contre moi. Il portait un tee-shirt à manches longues, un gilet de sécurité et un jean usé. Il n'était pas gros mais imposant, comme un rugbyman qui se laisse un peu aller. Tandis qu'il était comprimé dans cette rame, le bras tendu pour se tenir à la barre du plafond, ses vêtements avaient l'air trop petits pour lui.

J'ai fermé les yeux et j'ai essayé d'imaginer ce qui pouvait bien se cacher sous son pantalon. Je n'avais pas eu le temps de le détailler quand il était entré dans le wagon mais il avait des mains

larges et épaisses : ce qui était dissimulé dans son caleçon devait l'être aussi.

Le métro s'est arrêté à Bond Street et une blonde menue, pleine de détermination, s'est glissée dans la rame.

J'ai eu le temps de me demander si le métro allait encore démarrer brutalement.

Il l'a fait.

Monsieur Muscle a trébuché contre moi et, soudain audacieuse, j'ai serré les cuisses à son contact. Il s'est raidi. La blonde a commencé à s'agiter, et son coude a rencontré le dos de l'homme quand elle a fourragé dans son sac en cherchant son livre. L'ouvrier s'est légèrement déplacé vers moi pour lui

faire de la place, à moins qu'il n'ait apprécié la proximité de nos deux corps.

J'ai serré mes cuisses plus fort.

Il y a eu une nouvelle embardée.

L'homme s'est détendu.

Son corps était à présent fermement pressé contre le mien, et, entraînée par cette proximité qui avait l'air fortuite, j'ai reculé imperceptiblement de manière que le bouton de son jean frotte l'intérieur de ma jambe.

Il a ôté sa main de la barre et l'a posée sur le mur juste au-dessus de mon épaule : nous étions presque dans les bras l'un de l'autre. J'ai eu l'impression d'entendre son souffle s'accélérer et son

cœur s'emballer, même si le bruit du métro s'engouffrant dans le tunnel couvrait tous les sons.

Mon cœur battait la chamade et subitement j'ai eu peur d'être allée trop loin. Que ferais-je s'il décidait de me parler ? Ou de m'embrasser ? Je me demandais quelle sensation ferait naître sa langue dans ma bouche et comment il embrassait. Était-il du genre à faire jaillir sa langue comme un lézard ou mettrait-il les mains dans mes cheveux pour m'embrasser avec ardeur ?

J'ai senti une chaleur moite se répandre entre mes jambes et je me suis rendu compte, à la fois embarrassée et excitée, que ma culotte était humide.

J'étais soulagée d'avoir résisté à l'envie de ne pas mettre de sous-vêtements et d'avoir déniché une culotte que j'avais laissée chez Darren.

Le visage tourné vers moi, Monsieur Muscle essayait de croiser mon regard. J'ai gardé les yeux baissés et le visage impassible, comme si notre position n'avait rien d'anormal et que c'était toujours ainsi que je prenais le métro.

Un peu effrayée à l'idée de ce qui pourrait se produire si je restais plus longtemps coincée entre le mur et cet homme, je suis descendue à Chancery Lane, sans un regard en arrière. Je me suis brièvement demandé s'il allait me suivre. Je portais une robe et Chancery

Lane était une station calme : après ce qui s'était passé dans le wagon, il pouvait imaginer quantité de façons de conclure. Mais le métro a disparu en l'emportant.

J'avais l'intention de prendre à gauche en sortant de la station et de me rendre au restaurant français qui faisait les meilleurs œufs Benedict que j'aie mangés depuis mon départ de Nouvelle-Zélande. La première fois que j'y étais allée, j'avais dit au chef qu'il faisait le meilleur petit déjeuner de Londres, ce à quoi il s'était contenté de répliquer un sobre « Je sais ». Je comprends pourquoi les Britanniques n'aiment pas les Français : ils sont tellement arrogants. Mais c'est justement là quelque chose qui me plaît chez eux, et je suis retournée dans cet

établissement aussi souvent que possible.

Cependant, la tête ailleurs, j'ai tourné à droite. De toute façon, le restaurant n'ouvrait qu'à 9 heures. En attendant, je pourrais toujours aller à Gray's Inn Gardens et jouer un peu s'il n'y avait personne.

Parvenue au milieu de la rue, à la recherche de l'allée anonyme qui menait aux jardins, j'ai pris conscience que je me tenais devant l'entrée de la boîte de strip-tease dans laquelle je m'étais rendue quelques semaines après mon arrivée à Londres. J'avais visité le club en compagnie d'une amie, une fille avec laquelle j'avais travaillé en Australie, et que j'avais croisée par hasard dans

l'auberge de jeunesse où j'avais passé ma première nuit londonienne. Elle avait entendu dire que le strip-tease était le moyen le plus facile de se faire du fric à Londres et qu'après un mois ou deux à travailler dans un bouge, il était facile de décrocher un job dans un bar huppé de Mayfair, fréquenté par les célébrités et les footballeurs à l'argent facile.

Charlotte m'avait entraînée avec elle pour visiter le bar et tenter de se faire embaucher. À ma grande déception, l'homme qui nous avait reçues ne nous avait pas dirigées vers une salle remplie de femmes à moitié nues mais vers son bureau.

Il avait demandé à Charlotte si elle

avait de l'expérience – aucune, si on exceptait les podiums sur lesquels elle se trémoussait en boîte de nuit. Il l'avait ensuite déshabillée du regard, de la même manière qu'un jockey détaille le cheval qu'il envisage d'acheter.

Il avait fait la même chose avec moi.

— Tu cherches aussi un travail, poupée ?

— Non, merci. J'en ai un. Je me contente de l'accompagner.

— Les clients n'ont pas le droit de toucher les danseuses, a-t-il ajouté, espérant manifestement que ça me ferait changer d'avis. On les met dehors s'ils ont des gestes déplacés.

J'ai secoué la tête.

J'avais vaguement envisagé de vendre mon corps, cela dit, mais, mis à part les risques inhérents à la profession, j'aurais plutôt choisi de me prostituer. Ça me paraissait plus honnête. Je trouvais le strip-tease un peu factice. Pourquoi aller si loin si c'était pour s'arrêter là ? De toute façon, je devais garder mes soirées pour les concerts et j'avais besoin d'un job qui ne m'épuiserait pas.

Charlotte a été virée au bout d'un mois : elle avait quitté le club avec deux clients et une des danseuses l'a dénoncée au patron.

C'était un jeune couple, l'air tout ce qu'il y avait de plus innocent, m'a raconté

Charlotte. Tous deux étaient arrivés tard, un vendredi soir : lui, manifestement ravi, elle, émoustillée et nerveuse comme si elle n'avait jamais vu un corps de femme avant. Il avait proposé de lui payer une danse et elle avait choisi Charlotte. Peut-être parce que cette dernière n'avait pas encore investi dans une garde-robe appropriée ni dans des faux ongles. C'était ce qui la distinguait des autres filles : c'était une strip-teaseuse qui n'avait pas l'air d'en être une.

La jeune femme avait semblé très vite excitée et son petit ami avait rapidement viré au rouge pivoine. Charlotte adorait pervertir les gens innocents et elle était flattée de les voir répondre ainsi aux mouvements de son corps.

Elle s'était penchée vers eux, remplissant le peu d'espace qui les séparait.

— Vous voulez venir chez moi ? avait-elle murmuré à leur intention.

Ils avaient rougi puis acquiescé, avant de s'entasser tous trois à l'arrière d'un taxi qui les avait menés à l'appartement de Charlotte, à Vauxhall. Cette dernière avait suggéré qu'ils se rendent plutôt chez eux, mais les jeunes gens avaient hâtivement décliné.

Quand le colocataire de Charlotte lui avait apporté une tasse de thé le lendemain matin, il avait eu la surprise de la trouver au lit non pas avec un inconnu, mais avec deux.

Je n'avais plus beaucoup de nouvelles d'elle. Londres a la fâcheuse tendance d'absorber les gens, et je ne suis pas très douée pour garder le contact. Je conservais cependant un souvenir très net de notre visite au club.

Il n'était pas situé, contrairement à ce qu'on pouvait penser, dans une sombre allée malfamée, mais sur une avenue passante, entre un *Prêt à Manger* et un magasin de sport. Il y avait un restaurant italien un peu plus bas : j'y avais eu un jour un rendez-vous galant, que je ne risquais pas d'oublier, étant donné que j'avais accidentellement mis le feu au menu en le tenant au-dessus de la bougie qui décorait la table.

L'entrée du club se trouvait légèrement en retrait et l'enseigne n'était pas lumineuse, mais en voyant les vitres teintées et le nom évocateur – *Les Chéries* –, on ne pouvait guère se tromper sur l'activité qui y était pratiquée.

Prise soudain de curiosité, mon violon tout contre moi, j'ai fait un pas en avant et j'ai poussé la porte.

Fermée. Ça n'avait finalement rien d'étonnant un jeudi matin à huit heures trente. Je l'ai cependant poussée de nouveau.

En vain.

Une camionnette blanche a ralenti à ma hauteur.

— Reviens à l'heure du déjeuner, a dit l'un des deux hommes par la vitre ouverte.

Il semblait plus compatissant qu'émoustillé. Entre ma robe noire et le maquillage de scène que je n'avais pas ôté, j'avais certainement l'air d'être désespérément à la recherche d'un emploi. *Et alors, quelle honte à ça ?*

La faim m'avait gagnée, et j'avais la bouche sèche et les bras douloureux. J'étais cramponnée à mon violon, ce qui était toujours chez moi signe d'inquiétude ou d'angoisse. Je n'avais pas le courage de me rendre au restaurant français dans mes vêtements de la veille : pas question que le chef me prenne pour une rustaude.

J'ai repris le métro en direction de Whitechapel, regagné mon appartement, me suis déshabillée et mise au lit après avoir réglé la sonnerie de mon réveil sur 15 heures, histoire de pouvoir jouer dans le métro, auprès des voyageurs de la fin d'après-midi.

Même dans les pires moments, quand mes doigts étaient malhabiles et raides, et que mon esprit était embrumé, je trouvais le moyen de jouer quelque part, même si c'était dans un parc avec les pigeons pour seul public. Ce n'était pas par ambition, bien que je rêve d'être repérée et de décrocher un contrat au Lincoln Center ou au Royal Festival Hall. Je ne pouvais simplement pas m'en empêcher.

J'ai émergé à 15 heures, reposée et optimiste, ce qui est finalement dans ma nature profonde. Il faut une bonne dose de folie ou un optimisme sans faille, à moins que ce ne soit un peu des deux, pour aller vivre à l'autre bout du monde avec pour seules possessions une valise, un compte en banque vide et un rêve. Mes instants de déprime sont toujours passagers.

J'ai une garde-robe assez fournie pour jouer dans la rue, des vêtements achetés sur les marchés ou sur eBay, étant donné que je ne roule pas sur l'or. Je porte rarement des jeans : ma taille étant trop fine par rapport à mes hanches, je trouve les essayages pénibles, et je porte donc uniquement des jupes et des robes. Je possède un ou deux shorts effrangés que

je mets quand je suis d'humeur à jouer de la musique country, mais aujourd'hui était un jour Vivaldi, ce qui nécessitait une tenue plus classique. La robe noire s'imposait d'elle-même mais elle était roulée en boule sur le sol, là où je l'avais laissée en attendant de la déposer au pressing. J'ai donc choisi une jupe noire qui se resserrait au niveau des genoux et un chemisier en soie ivoire avec un col en dentelle, qui venait de la même friperie que la robe noire. J'ai complété ma tenue avec des collants opaques et des bottines à lacets avec de petits talons. Dans cette tenue victorienne revisitée, j'espérais avoir l'air sage. Darren n'aurait pas du tout apprécié : il pensait que les friperies étaient réservées à ceux qui se la jouaient

branché et qui oubliaient de se laver.

Quand je suis arrivée à Tottenham Court Road, la station de métro où j'avais le droit de jouer, les gens commençaient à sortir du travail. Je me suis installée contre le mur en bas des premiers Escalator. J'avais lu une étude dans un magazine, qui expliquait que les gens donnaient plus volontiers s'ils avaient eu quelques minutes pour se décider. Ma position, qui permettait aux usagers de m'entendre quand ils descendaient l'escalier mécanique, était donc parfaite, puisqu'elle leur laissait le temps de sortir leur porte-monnaie. Je n'étais pas non plus au beau milieu de leur chemin, ce qui semblait convenir aux Londoniens : s'écarter de leur route pour me donner

une pièce relevait donc de leur propre chef.

Je savais que je devais regarder les donateurs et les remercier d'un sourire, mais j'étais tellement immergée dans ma musique que j'oubliais toujours de le faire. Quand je jouais Vivaldi, c'était encore pire. Si l'alarme incendie avait retenti, je ne l'aurais certainement pas entendue. J'ai coincé le violon sous mon menton, et en quelques minutes mon environnement a disparu, me laissant seule avec Vivaldi.

J'ai joué jusqu'à ce que mes bras deviennent douloureux et que mon estomac crie famine, signes évidents que j'étais restée là bien plus longtemps que

ce que j'avais initialement prévu. Quand je suis rentrée chez moi, il était 22 heures.

Ce n'est que le lendemain matin que j'ai compté ce que j'avais gagné : j'ai découvert un billet rouge soigneusement glissé dans une déchirure de la doublure de mon étui.

Quelqu'un m'avait donné 50 livres.

UN HOMME ET SES DÉSIRES

Les marées du destin ont de bien curieuses manières. Il avait parfois l'impression que sa vie avait été un long fleuve tranquille, dont les méandres avaient trop souvent été gouvernés par le hasard : il ne l'avait jamais prise en main, se contentant de se laisser dériver depuis l'enfance, le long du littoral accidenté de l'adolescence et du début de l'âge adulte, jusqu'aux eaux sereines de la quarantaine, ballotté comme une

embarcation sans but sur des mers étrangères. Mais après tout, n'était-ce pas la même chose pour tout le monde ? Il possédait de meilleurs talents de navigateur que les autres, voilà tout, et les tempêtes l'avaient toujours épargné.

Le cours avait duré plus longtemps que prévu : il avait été submergé par les questions de ses étudiants. Il ne s'en plaignait pas. Plus ils étaient intéressés, mieux c'était. Cela prouvait qu'ils étaient attentifs et enthousiastes, ce qui n'était pas toujours le cas. La promotion de cette année était un bon cru, mélange idéal d'élèves étrangers et de Londoniens, qui le maintenaient alerte. Contrairement à nombre de ses collègues, il variait souvent le contenu de son enseignement,

ne serait-ce que pour échapper aux pièges de l'ennui et de la répétition. Ce semestre, son cours de littérature comparée avait pour thème la récurrence du suicide et le motif de la mort chez les écrivains des années 1930 et 1940. Il s'appuyait sur les œuvres de l'Américain F. Scott Fitzgerald, du Français Drieu La Rochelle, souvent considéré à tort comme un écrivain fasciste, et de l'Italien Cesare Pavese. Ce n'était pas un sujet particulièrement gai mais il touchait manifestement un point sensible chez ses étudiants, notamment les filles, qui avaient certainement abusé de la lecture de Sylvia Plath. Tant que ça ne les poussait pas à mettre la tête dans le four, il se contentait d'en sourire.

En réalité, il n'avait pas besoin de travailler. À son grand étonnement, il avait hérité d'une coquette somme à la mort de son père, dix ans auparavant. Ils n'avaient jamais été proches, et il avait toujours présumé que la fortune paternelle reviendrait à ses frères et sœurs, avec lesquels il ne s'entendait guère et entretenait des relations pour le moins lointaines. La surprise en avait été d'autant plus agréable : encore un heureux hasard dans sa vie.

Après le cours, il avait reçu des étudiants dans son bureau pour planifier des séances de tutorat et répondre à leurs questions, ce qui l'avait mis en retard. Impossible à présent d'aller voir un film en fin d'après-midi dans le West End

comme il l'avait prévu. Ce n'était pas bien grave, il pourrait s'y rendre pendant le week-end.

Son portable vibra et émit un « bip » tout en se déplaçant latéralement sur son bureau. Il s'en saisit et lut le texto.

« On se voit ? C. »

Dominik soupira. *La voir ou ne pas la voir ?*

Sa liaison avec Claudia durait depuis un an et il n'était plus certain de ses sentiments pour la jeune femme. D'un point de vue éthique, il était irréprochable, puisqu'ils avaient commencé à coucher ensemble alors qu'elle n'était plus son élève – certes,

seulement quelques jours après. Mais il avait beau être moralement inattaquable, il n'était pas certain de vouloir continuer à la fréquenter.

Il décida de ne pas lui répondre tout de suite et de prendre le temps de la réflexion. Il attrapa sa veste en cuir noir, suspendue au portemanteau, rangea livres et cours dans son sac en toile, et sortit. Il ferma sa veste pour se protéger du vent glacial qui venait de la Tamise et se fraya un chemin vers le métro. La nuit tombait déjà, parant la ville de cette morne teinte métallisée automnale, typiquement londonienne. La foule des voyageurs qui se hâtaient dans les deux sens en le frôlant lui parut presque menaçante. En temps normal, à cette heure de la journée,

il avait déjà quitté le centre de la capitale ; il avait l'impression de découvrir à présent une autre facette de la ville, une dimension inhabituelle entièrement dominée par le monde du travail, inhumain et écrasant. Dominik accepta le journal gratuit qu'on lui tendait et s'engouffra à son tour dans la station.

Claudia était allemande. C'était une fausse rousse et un super coup. Elle sentait le chocolat, à cause de l'huile dont elle aimait enduire son corps et cette odeur donnait mal à la tête à Dominik s'il passait la nuit entière avec elle, ce qui était finalement assez rare. Ils faisaient l'amour, discutaient de choses sans importance et se séparaient jusqu'à la fois suivante. Leur liaison était sans

attaches, sans questions, sans exclusivité. Ils remplissaient ainsi un besoin quasi hygiénique. Il n'était pas à l'origine de cette histoire ; elle avait certes envoyé des signaux montrant qu'elle était disponible, mais il n'avait pas fait le premier pas. Les choses arrivent parfois ainsi.

L'arrêt de la rame interrompit sa rêverie. Il devait changer de ligne et emprunter un dédale de couloirs pour rejoindre la Northern line. Il détestait le métro mais une étrange fidélité au souvenir de jours moins prospères l'empêchait de prendre un taxi pour aller à l'université et en revenir. Il possédait une voiture et aurait été prêt à payer le péage du centre de Londres, mais il était

impossible de se garer près de la faculté, sans compter les embouteillages cauchemardesques sur Finchley Road.

L'odeur familière de l'heure de pointe – un mélange de transpiration, de résignation et de dépression – l'assaillait de toutes parts. C'est alors qu'en se dirigeant vers l'Escalator, il entendit la musique.

Le serveur leur avait apporté leurs cafés en terrasse : un double expresso pour Dominik, comme à son habitude, et une version plus sophistiquée du cappuccino avec une multitude de suppléments faussement italiens pour Claudia. Elle avait allumé une cigarette après avoir demandé sa permission,

accordée même s'il ne fumait pas.

— Les cours vous ont plu ? s'était-il enquis.

— Absolument.

— Que comptez-vous faire à présent ? Rester à Londres ? Continuer vos études ?

— Probablement.

Elle avait les yeux verts et ses cheveux auburn étaient coiffés en chignon, si ce terme était toujours d'actualité. Elle avait une fine frange.

— J'aimerais bien faire une thèse mais je pense que je ne suis pas prête. Je vais peut-être enseigner l'allemand. Plusieurs personnes m'ont déjà demandé si je voulais bien donner des cours.

— Vous allez abandonner la littérature, alors ? s'enquit Dominik.

— C'est fort probable, répondit la jeune femme.

— C'est dommage.

— Pourquoi ? questionna-t-elle avec un sourire étonné.

— Vous êtes douée.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Merci du compliment.

Dominik prit une gorgée de café. Il était chaud, fort et très sucré. Il y avait fait fondre quatre morceaux de sucre afin d'en effacer complètement l'amertume.

— Je suis sincère.

— J'ai trouvé vos cours captivants, déclara-t-elle en le regardant par en dessous.

Il eut l'impression qu'elle avait battu des cils mais la pénombre l'empêcha d'en être certain. C'était peut-être un tour que lui jouait son imagination.

— Vos questions étaient toujours pertinentes, reprit Dominik. Vous avez souvent eu une bonne approche du sujet.

— Vous êtes un homme passionné... par les livres, ajouta-t-elle hâtivement.

— Je l'espère, répondit-il.

Elle leva les yeux vers lui et il remarqua la vive rougeur qui s'était

répandue sur son cou jusqu'à son spectaculaire décolleté. Ses seins, fermes et blancs, étaient comprimés dans un soutien-gorge *push-up*. Elle portait toujours des chemisiers blancs cintrés qui mettaient en valeur ses formes opulentes.

Impossible de se méprendre. Elle avait donc une idée derrière la tête quand elle lui avait proposé de prendre un café avec elle, et cette idée ne concernait pas la suite de ses études. Voilà qui était clair.

Dominik retint un instant son souffle et examina froidement la situation. Elle était vraiment attirante et – une pensée lui traversa soudain l'esprit – cela faisait une vingtaine d'années qu'il n'avait pas couché avec une Allemande. La dernière

fois, il était adolescent et Christel avait dix ans de plus que lui, ce qui, à l'époque, lui paraissait énorme. Il avait depuis eu des maîtresses de toutes les nationalités, sa quête du plaisir ne connaissant pas de frontières géographiques. Pourquoi ne pas succomber ?

Il fit glisser lentement sa main sur la table en bois et couvrit les doigts aux longs ongles vermillon de Claudia. Elle portait deux grosses bagues dont une ornée d'un diamant.

Elle baissa les yeux vers ses mains et répondit à la question qu'il n'avait pas formulée.

— Je suis fiancée depuis un an. Mon

petit ami est rentré en Allemagne. Il vient de temps en temps me voir. Je ne suis pas certaine que ça soit toujours sérieux, au cas où vous le demanderiez.

Dominik aimait son accent allemand.

— Je vois, fit-il en pensant qu'elle avait les mains étonnamment chaudes pour la saison.

— Pas d'alliance ? interrogea-t-elle.

— Non, répondit-il.

Une heure plus tard, ils étaient dans la chambre de l'appartement de Claudia à Shoreditch, près de Hoxton, où leur parvenait par la fenêtre ouverte le bruit des conversations des clients qui faisaient la queue devant la boîte de nuit en bas.

— Laisse-moi faire, ordonna-t-il.

Ils s'embrassèrent. Le souffle de Claudia, mélange de cigarette, de cappuccino et de désir, se fit plus court quand les mains de Dominik glissèrent sur sa taille. Il la pressa contre lui et sentit ses tétons durcir, signe de son excitation. Elle soupira contre son cou quand il taquina délicatement de sa langue le creux à la jointure de son oreille gauche. Il mordilla son lobe puis lécha la peau sensible juste en dessous. Elle se tendit et ferma les yeux : elle n'était plus qu'attente et plaisir.

Il défit un par un les boutons de son chemisier. Le tissu était tellement tendu qu'il se demandait comment elle pouvait

respirer. À chaque bouton ouvert un morceau de peau satinée apparut et son chemisier flotta, dégagé de sa tâche. Elle avait des seins spectaculaires, qui inspiraient la joie. C'étaient deux collines dans lesquelles il pouvait s'enfouir, même si ses goûts le poussaient plutôt vers des femmes moins généreusement pourvues par la nature. Claudia était une jeune femme imposante, par sa personnalité, son exubérance et ses courbes.

Elle tendit la main vers le pantalon de Dominik, à présent tendu par son érection. Il recula, peu pressé d'être dévêtu.

Il passa la main dans les cheveux

couleur de flamme de la jeune femme et rencontra une douzaine de pinces à chignon qui maintenaient la délicate coiffure. Il soupira et les enleva volontairement avec lenteur, libérant de longues mèches de cheveux qui vinrent se poser délicatement sur les fines bretelles de son soutien-gorge.

Il adorait ces instants-là. *Le calme avant la tempête. Le rituel de l'effeuillage. Savoir que le point de non-retour a été atteint et que l'on va finir au lit.* Dominik voulait en savourer chaque instant, les ralentir, imprimer au fer rouge chaque souvenir dans sa mémoire, toutes ces nouveautés découvertes non par ses yeux, mais par le bout de ses doigts et relayées par tout son

corps, y compris son sexe dur, puis gravées de manière définitive dans son cerveau, où elles deviendraient inoubliables et éternelles. C'était de l'étoffe de ces souvenirs qu'il pourrait se repaître toute sa vie.

Il inspira profondément et sentit pour la première fois la fragrance inhabituelle du chocolat.

— Quel est ton parfum ? demanda-t-il.

— Oh, ce n'est pas un parfum, répondit Claudia avec un sourire coquin. C'est un lait pour le corps que j'utilise tous les matins pour garder ma peau douce. Tu n'aimes pas ?

— C'est surprenant, admit-il. Mais ça

te va bien.

Il s'y habituerait rapidement. Le fait que chaque femme ait une odeur bien distincte, comme une signature, fragile mélange de senteurs artificielles et naturelles, ne cessait jamais de l'étonner.

Claudia dégrafa son soutien-gorge et libéra deux seins étonnamment fermes et haut perchés. Dominik caressa les tétons larges et sombres. Un jour, dans un avenir proche, il les pincerait avec des épingles à cheveux et le plaisir douloureux qu'il lirait dans les yeux humides de Claudia érigerait sa virilité.

— Je voyais bien que tu me matais, en cours, dit-elle.

— J'ai fait ça, moi ?

— Oh, oui, confirma-t-elle en souriant.

— Si tu le dis, capitula-t-il, espiègle.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle portait toujours des jupes ultracourtes et, assise au premier rang, elle croisait et décroisait les jambes avec un abandon joyeux et distrait, répondant à ses regards par des sourires énigmatiques.

— Voyons voir ce que tu caches, décida Dominik.

Il la regarda ôter sa jupe Burberry, qui tomba à terre en corolle. Elle s'en dégagea, toujours chaussée de ses hautes bottes en cuir marron. Elle avait des

cuisse fortes, mais en harmonie avec sa haute taille, et alors qu'elle se tenait très droite, les seins impérieusement dressés, seulement vêtue d'une culotte noire, de bas autofixants de la même couleur et de ses bottes, il ne put s'empêcher de lui trouver un air d'amazone. Fougueuse mais complaisante. Agressive mais prête à se soumettre. Ils se toisèrent.

— À ton tour, ordonna-t-elle.

Dominik ôta sa chemise et la laissa tomber à terre, sous l'œil attentif de Claudia.

Elle esquissa un sourire complice, mais il demeura impassible. D'un regard, il enjoignit à la jeune femme d'achever de se déshabiller.

Claudia se pencha et enleva rapidement ses bottes. Elle fit ensuite glisser ses bas le long de ses jambes et s'en débarrassa. Elle allait faire de même avec sa culotte lorsque Dominik leva la main.

— Attends.

Il se plaça derrière elle et s'agenouilla tout en passant ses doigts sous l'élastique du sous-vêtement. Il admira la fermeté et la parfaite rondeur de ses fesses, accentuées par deux fossettes. Il fit descendre sa culotte et dénuda son cul pâle, puis, d'une légère poussée, lui fit lever une jambe puis l'autre afin de lui ôter le sous-vêtement, qu'il roula en boule et expédia à l'autre bout de la

pièce.

Il se remit debout, toujours derrière elle, à présent complètement nue.

— Tourne-toi.

Elle était intégralement épilée, inhabituellement potelée, sa fente bien visible.

Il tendit la main vers elle, sentit sa chaleur et glissa un doigt en elle. La jeune femme était très excitée.

Le regard de Dominik fouilla le sien, cherchant à y découvrir des désirs inassouvis.

— Baise-moi, ordonna Claudia.

— Je pensais que tu ne le demanderais

jamais.

Une mélodie familière lui parvint de loin tandis qu'il se dirigeait vers le quai de la Northern line, encadré par les usagers de l'heure de pointe comme un prisonnier sous haute surveillance.

Un violon perça le sourd bruit de fond de la foule et se fraya un chemin vers lui, plus clair à chaque pas. Il reconnut soudain le deuxième concerto des *Quatre Saisons* de Vivaldi, joué uniquement par un violon, qui était si pur qu'il pouvait se passer sans problème de l'orchestre. Il accéléra l'allure, attiré par la musique.

Au carrefour de quatre tunnels, dans un espace dégagé au pied de deux Escalator qui vomissaient et avalaient leurs

contingents de voyageurs, se tenait une jeune violoniste, les yeux clos. Ses cheveux couleur de flamme cascadaient sur ses épaules comme un halo embrasé.

Dominik s'arrêta brusquement, embarrassant les gens qui marchaient juste derrière lui. Il se glissa contre le mur, dans un recoin où il ne gênerait personne et regarda la musicienne de plus près. Elle n'avait pas d'ampli. La richesse du son n'était due qu'à l'acoustique particulière de la station de métro et à la vigueur de son archet.

Elle joue divinement, se dit Dominik.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas assisté à un récital. Quand il était enfant, sa mère l'avait inscrit aux

concerts du dimanche matin du théâtre du Châtelet, à Paris, où, pour suivre son père, ils avaient vécu une dizaine d'années. Pendant six mois, l'orchestre et les solistes, qui se servaient de ces représentations comme d'une dernière répétition avant le concert du dimanche soir, lui avaient brillamment ouvert les portes de la musique classique. Dominik était fasciné et il avait dès lors dépensé son maigre argent de poche en disques – c'était encore la belle époque des vinyles : Tchaïkovski, Grieg, Mendelssohn, Rachmaninov, Berlioz et Prokofiev étaient ses favoris, au grand étonnement de son père. Il ne s'intéresserait pas au rock avant dix ans, quand Bob Dylan se serait mis à la guitare électrique. Dominik

se laissa pousser un peu les cheveux : il avait toujours été en retard d'une mode. Encore aujourd'hui, il écoutait de la musique classique en voiture. Il y puisait de la sérénité et elle lui éclaircissait l'esprit, apaisant ses accès de rage impatiente contre les autres conducteurs.

La jeune femme avait toujours les yeux fermés. Elle se balançait doucement d'un pied sur l'autre, en communion avec la mélodie. Elle portait une jupe noire qui lui arrivait aux genoux et un chemisier blanc cassé, un peu victorien, qui brillait sous la lumière artificielle. Le tissu était lâche, et Dominik ne pouvait distinguer les contours de son corps. Il remarqua immédiatement la pâleur d'albâtre de son cou ainsi que l'angle délicat formé par le

poignet qui tenait l'archet.

Le violon était une antiquité rapiécée à deux endroits par du ruban adhésif, dont la couleur était à l'unisson de la crinière flamboyante de sa propriétaire.

Dominik demeura immobile pendant cinq bonnes minutes. Le temps avait suspendu son envol. Il ne prêta aucune attention au flot de voyageurs pressés qui regagnaient leur foyer anonyme, fasciné par le brio avec lequel la jeune musicienne interprétait la complexe mélodie, totalement oublieuse de son environnement. Elle ne faisait pas plus cas de son public que de son étui, ouvert à ses pieds, et dont le fond était couvert de pièces, même si, tout le temps que

Dominik resta à l'écouter, personne ne lui donna d'argent.

Elle ne souleva pas les paupières une seule fois, en transe, son esprit emporté sur les ailes de la musique.

Dominik ferma les yeux à son tour, cherchant inconsciemment à rejoindre la jeune femme dans le monde qu'elle s'était créé et où la musique semblait effacer toute forme de réalité. Mais il les ouvrait de temps à autre ; il voulait voir son corps bouger imperceptiblement et il aurait donné cher pour savoir ce qu'elle pensait, ce qu'elle ressentait.

Elle avait presque fini l'allégo de *L'Hiver*. Dominik sortit son portefeuille de la poche intérieure de sa veste en cuir,

à la recherche d'un billet. Il avait retiré de l'argent le matin même. Il hésita brièvement entre un billet de 20 livres et un de 50, et la regarda de nouveau. La jeune femme rousse bougea tout entière comme son poignet se pliait étrangement sur l'archet : pendant une fraction de seconde, le tissu de son chemisier se tendit et révéla les contours d'un soutien-gorge noir.

Le corps de Dominik réagit sans prévenir, et ce n'était pas la faute de la musique. Il dissimula rapidement le billet de 50 livres sous les pièces, afin de ne pas attirer l'attention des passants malhonnêtes, le tout sans susciter aucune réaction de la part de la jeune femme, qui n'ouvrit pas les yeux.

Il s'éloigna tandis que la musique s'arrêtait, et les bruits habituels du métro reprirent leurs droits, au milieu des innombrables voyageurs pressés.

Plus tard ce soir-là, de retour chez lui, il écouta *Les Quatre Saisons*, dont il avait retrouvé le CD qu'il n'avait pas écouté depuis des années, allongé sur son canapé. Il ne se rappelait même pas l'avoir acheté : peut-être lui avait-il été offert avec un magazine.

La jeune musicienne perdue dans sa musique, les yeux fermés (de quelle couleur pouvaient-ils bien être ?), hantait ses pensées : il se souvenait de la position de sa cheville bottée et se demandait quelle pouvait bien être son

odeur. Son esprit s'égara vers Claudia, sa moiteur qu'il aimait explorer avec ses doigts et son sexe, la première fois qu'elle avait souhaité qu'il la fiste, ses gémissements, ses cris retenus, et la morsure de ses ongles enfoncés dans son dos. Le souffle court, il décida que la prochaine fois qu'il verrait Claudia, il lui ferait l'amour en écoutant Vivaldi. Sauf que dans ses fantasmes, ce n'était pas Claudia qu'il prenait.

Il n'avait pas cours le lendemain, puisque son emploi du temps était conçu de telle manière qu'il ne travaillait que deux jours par semaine. Sur un coup de tête, il prit quand même le métro et s'arrêta à Tottenham Court Road. Il voulait revoir la jeune musicienne et

découvrir de quelle couleur étaient ses yeux, quelle autre pièce elle avait à son répertoire et si elle changeait de tenue en fonction du temps ou du compositeur.

Mais elle n'était pas là. À sa place se tenait un mec arrogant aux cheveux longs et gras, en train de massacrer *Wonderwall*. Il tenta ensuite d'infliger aux voyageurs imperturbables une version atroce de *Roxanne*.

Dominik jura entre ses dents.

Plein d'espoir, il revint dans cette station de métro cinq jours d'affilée.

Il n'entendit qu'une succession de chanteurs qui interprétaient Dylan ou les Eagles avec des fortunes diverses ou des

chanteurs d'opéra qui poussaient la chansonnette sur des bandes préenregistrées. Pas de violoniste. Il savait que les musiciens dans le métro suivaient un planning officiel mais il n'avait aucun moyen de découvrir quand elle reviendrait jouer. Elle aurait très bien pu être une musicienne non assermentée qui n'avait joué qu'une fois.

Il finit par se résoudre à appeler Claudia.

Il la prit en levrette, plus violemment que d'habitude, comme s'il voulait la punir de ne pas être une autre. Elle ne protesta pas mais il savait que ce n'était pas à son goût. Il lui maintint brutalement les bras dans le dos et la pénétra

profondément, alors même qu'elle n'était pas prête à le recevoir, submergé par le feu intérieur de la jeune femme. Il la baisa avec une régularité de métronome et jouit perversement de voir le cul de Claudia bouger en rythme sous ses coups de boudoir, comme dans un film pornographique. S'il avait eu une troisième main, il lui aurait tiré cruellement les cheveux en même temps. Il ne comprenait pas ce qui le mettait parfois dans une rage folle. Claudia ne lui avait pourtant rien fait.

Peut-être était-il tout simplement en train de se lasser d'elle ? Peut-être était-il temps de fréquenter quelqu'un d'autre ? Mais qui ?

— Ça te plaît de me faire mal ?
demanda-t-elle plus tard, alors qu'ils
buvaient au lit, épuisés, en nage et
troublés.

— Parfois, oui, avoua Dominik.

— Tu sais que ça m'est égal ?
poursuivit Claudia.

— Oui, soupira Dominik. C'est peut-être pour ça que je le fais. Mais est-ce que tu aimes ça ?

— Je ne sais pas.

Le silence qui suivait toujours leurs ébats s'installa et ils s'assoupirent. Claudia fila à l'anglaise au petit matin, ne laissant derrière elle qu'un petit mot d'excuse à propos d'un entretien et un

cheveu sur l'oreiller, unique preuve tangible qu'elle avait passé la nuit avec lui.

Un mois s'écoula. Dominik n'écouta pas une seule fois de la musique classique, comme si cela lui était étrangement interdit. La fin du semestre approchait et il ressentit de nouveau le besoin de voyager. *Amsterdam ou Venise ? Ou carrément un autre continent ? Pourquoi pas Seattle ? Ou La Nouvelle-Orléans ?* Sans qu'il sût pourquoi, aucune de ces villes, qu'il aimait pourtant, ne l'attirait vraiment. Cette sensation était inhabituelle et déstabilisante.

Claudia était rentrée pour quelques

semaines dans sa famille à Hanovre et il n'avait ni le courage de chercher une maîtresse pour quelques semaines ni l'envie de rappeler une de ses anciennes conquêtes. Il ne se sentait pas non plus d'inclination pour les relations amicales. Il lui arrivait même de se demander si ses talents de séducteur ne l'avaient pas bel et bien quitté.

Alors qu'il se rendait dans un cinéma de South Bank, il accepta le journal gratuit tendu par une silhouette furtive devant la station de métro de Waterloo, et le glissa au fond de son sac, où il l'oublia jusqu'au lendemain après-midi.

À mi-chemin de sa lecture, dans une section intitulée « En direct des sous-sols

» et habituellement consacrée aux objets perdus, aux histoires d'animaux de compagnie inhabituels et à la frénésie des voyageurs, il tomba sur une nouvelle qui n'était pas parvenue jusqu'à la presse nationale.

La veille, une violoniste avait été bien malgré elle prise dans une échauffourée à la station Tottenham Court Road. Une équipe de la sécurité des transports londoniens avait arrêté une bagarre entre hooligans avinés, en route pour le stade de Wembley, et la jeune femme, qui s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, avait été sévèrement bousculée, au point de faire tomber son violon, qui avait alors été fracassé quand l'un des belligérants s'était écroulé

dessus.

Dominik parcourut rapidement l'article deux fois. La jeune femme se prénommaït Summer. Summer Zahova. En dépit de son nom slave, elle était néo-zélandaise.

C'était elle.

Tottenham Court Road, un violon...

C'était forcément elle.

Sans instrument, elle ne pouvait plus se produire dans le métro, et ses chances de la revoir, et à plus forte raison de l'entendre, avaient fondu comme neige au soleil.

Dominik se rassit, froissa le journal et le lança au sol, furieux.

Il connaissait cependant son nom, à

présent.

Il se ressaisit. Quelques années auparavant, il avait utilisé Internet pour découvrir ce qu'était devenue une de ses ex, sans jamais reprendre contact avec elle.

Il s'installa à son bureau, alluma son ordinateur et entra le nom de la jeune femme dans Google. Il y eut peu de réponses, mais elle avait une page Facebook.

La photo de son profil était naturelle et vieille de plusieurs années, mais il la reconnut tout de suite. Il avait l'impression que le cliché avait été pris en Nouvelle-Zélande, et il se demanda depuis combien de temps elle était à

Londres.

Elle le regardait, débarrassée de la transe dans laquelle la plongeait la musique, il ne voyait que sa bouche, peinte en rouge carmin. Il ne put s'empêcher de s'interroger sur les sensations que ses lèvres susciteraient sur son sexe dressé.

La page de Summer Zahova n'était pas entièrement publique et il ne put ni accéder à son mur ni consulter la liste de ses amis. Les détails personnels qu'elle avait renseignés étaient peu nombreux : sous son nom figuraient ses villes d'origine et de résidence, un intérêt affiché pour les hommes et les femmes, quelques noms de compositeurs et des

titres de chansons qu'elle appréciait. Ni livres ni films. Elle n'avait pas l'air de passer beaucoup de temps sur Facebook.

Mais c'était une porte d'entrée dans sa vie.

Plus tard dans la soirée, après avoir longuement réfléchi, Dominik revint au silence assourdissant de son écran de portable et ouvrit un compte Facebook sous un faux nom. Il renseigna le moins possible son profil, au point que la page de Summer avait l'air bien remplie en comparaison. Il hésita à télécharger une photo d'un inconnu sous un masque de Carnaval de Venise, mais se décida à laisser le profil en blanc : inutile de sombrer dans le mélodrame. Il trouvait

que son profil était suffisamment énigmatique et intrigant.

Il adressa alors un message à Summer Zahova sous sa nouvelle identité.

« Chère Summer,

J'ai été très peiné d'apprendre ce qui vous était arrivé. Je suis un de vos grands admirateurs et, afin que vous puissiez continuer à jouer, je suis prêt à vous offrir un nouvel instrument.

Accepterez-vous les conditions de mon défi ? »

Il choisit de ne pas signer et cliqua sur « Envoyer ».

UNE FEMME ET SON CUL

J'ai regardé les restes brisés de mon violon avec un étrange détachement.

Séparée de lui, j'avais l'impression d'être absente au monde et d'assister à l'événement de très loin. La psychologue scolaire, à qui j'avais expliqué ce que je ressentais quand je ne tenais pas mon instrument en main, avait un nom pour ça : « dissociation ». J'ai toujours préféré penser que la façon dont mon esprit vole dans la musique relève de la magie,

même si je crois que le don que j'ai de disparaître dans les lignes mélodiques est juste une faculté particulière de mon cerveau, provoquée par un désir intense.

Si j'avais été du genre à pleurer, j'aurais fondu en larmes. N'allez pas croire que rien ne m'atteint. C'est juste que je n'exprime pas mes émotions comme tout le monde : elles se répandent dans tout mon corps et je les évacue en jouant, en faisant l'amour passionnément ou en alignant rapidement les longueurs dans l'une des piscines de plein air de Londres.

— Désolé, ma belle, s'est excusé l'un des hooligans d'une voix pâteuse et avinée en trébuchant près de moi.

Il y avait un match cet après-midi-là, et deux groupes de supporters rivaux, parés des couleurs de leurs clubs respectifs, s'étaient battus en allant au stade. La rixe avait débuté à quelques pas de l'endroit où je jouais. J'étais comme à mon habitude totalement absorbée par la musique et je n'avais pas entendu la remarque qui avait mis le feu aux poudres. Je n'avais même pas pris conscience de la bagarre avant d'être bousculée par un supporter baraqué : mon violon m'avait échappé, projeté contre le mur, et mon étui avait été renversé, répandant sur le sol une pluie de pièces comme des billes dans une cour d'école.

Tottenham Court Road est une station de métro très fréquentée : les employés

des transports y sont donc nombreux. Deux vigiles corpulents sont intervenus rapidement et ont menacé de faire appel aux forces de l'ordre. Les combattants se sont vite calmés et se sont égaillés comme des rats dans les entrailles de la station, empruntant à toute allure tunnels et Escalator : ils craignaient peut-être d'être en retard pour le match, voire d'être arrêtés, s'ils s'attardaient plus longtemps.

Je me suis laissée glisser le long du mur contre lequel j'avais joué un peu plus tôt la chanson de The Verve, *Bitter Sweet Symphony*, berçant contre mon cœur les deux parties brisées de mon violon. Ce n'était pas un instrument de prix mais il avait un timbre extraordinaire et je le

pleurais déjà. Mon père l'avait choisi pour moi dans un magasin d'instruments d'occasion de Te Aroha, et me l'avait offert pour Noël cinq ans auparavant. Je n'aime pas les violons neufs et mon père a toujours eu beaucoup d'oreille pour dénicher les bonnes occasions : il savait trouver la perle rare dans un tas de rebuts. Il avait pris l'habitude de m'acheter mes instruments, de la même manière que ma mère et ma sœur m'offraient souvent des vêtements et des livres, et il avait toujours merveilleusement choisi. Je me plaisais à imaginer leurs précédents propriétaires, leur façon d'en jouer et de les caresser de leurs mains chaudes, qui avaient laissé sur eux l'empreinte de leur histoire.

Amour, peine et folie : autant d'émotions qui se mêlaient dans leur bois et vivaient à jamais dans leurs cordes.

Ce violon avait traversé toute la Nouvelle-Zélande et une partie du globe avec moi. Je savais bien qu'il était en bout de course ; j'avais dû le rapiécer avec du scotch aux deux endroits abîmés par le voyage à Londres l'année précédente, mais il avait encore un son merveilleux et je l'aimais. Le remplacer s'annonçait mission impossible. Malgré l'insistance de Darren, je ne l'avais pas fait assurer. Je ne pouvais pas m'offrir un nouvel instrument, ni même d'ailleurs un vieux, de qualité. Chiner un nouveau violon me prendrait des semaines, et je ne pouvais me résoudre à en acheter un sur

eBay, pas sans l'avoir tenu entre mes doigts et en avoir entendu le timbre.

Mon violon désossé à la main, j'ai ramassé mes sous, éparpillés aux quatre coins de la station, comme une clocharde. L'un des employés m'a demandé de lui fournir des détails sur la bagarre, afin qu'il puisse remplir son rapport et il a eu l'air ostensiblement agacé par le peu que j'ai eu à lui dire.

— Vous n'êtes pas très observatrice, a-t-il remarqué avec un sourire méprisant.

— Non, me suis-je contentée de répondre en regardant ses doigts dodus feuilleter son carnet.

Il avait des doigts pâles et mous,

comme des saucisses cocktail trop cuites : clairement les mains de quelqu'un qui ne pratique pas d'instrument et qui n'intervient pas souvent dans les bagarres.

Je dois bien admettre que je déteste le football, même si je ne l'avouerais jamais à un Britannique. Je trouve les footballeurs trop efféminés. Au moins, pendant un match de rugby, je peux regarder les cuisses musculeuses des joueurs et leurs shorts ridiculement petits, qui menacent sans cesse de dévoiler des fesses magnifiquement fermes. De manière générale, je n'aime pas les sports collectifs. Je préfère nager, courir et soulever du poids à la salle de gym, histoire de muscler mes bras pour

pouvoir jouer des heures d'affilée.

J'ai fini par ramasser toutes mes pièces et, les morceaux de violon rangés dans mon étui, j'ai quitté la station sous le regard désapprobateur des deux vigiles.

J'avais à peine gagné 10 livres avant que les malotrus brisent mon violon. Il y avait un mois que le mystérieux passant avait déposé 50 livres dans mon étui. Je ne les avais pas dépensées, alors que j'en aurais eu bien besoin : le billet était caché dans mon tiroir à lingerie. J'avais fait des heures supplémentaires au restaurant où je travaillais à temps partiel, mais je n'avais pas décroché de contrat depuis des semaines : j'avais dû piocher dans mes économies pour payer

le dernier loyer.

J'avais revu Darren une seule fois depuis l'incident Vivaldi et je lui avais expliqué, certainement très mal, que je ne trouvais pas mon compte dans notre relation et que je voulais me concentrer sur ma musique.

— Tu me largues pour un violon ?

Darren était ahuri. Il était riche, séduisant et en âge de procréer : en conséquence, aucune femme n'avait jamais rompu avec lui.

— J'ai besoin de faire une pause.

J'ai scruté le pied immaculé d'un de ses tabourets de bar en acier, incapable de le regarder en face.

— Ce sont des conneries, ça, Summer. Il y a quelqu'un d'autre ? Chris ? Le chanteur ? a-t-il demandé en me prenant la main. Tu as les mains gelées.

J'ai observé mes doigts, la partie que je préfère chez moi. Ils sont longs, pâles et déliés : « des doigts de pianiste », comme dit ma mère.

J'ai ressenti une soudaine bouffée d'affection pour Darren et j'ai passé la main dans ses boucles sombres.

— Arrête, a-t-il ordonné.

Il s'est penché pour m'embrasser. Ses lèvres étaient sèches et son baiser était hésitant. Il n'a pas cherché à me prendre dans ses bras. Sa bouche avait un goût de

thé et ça m'a écoeurée.

Je l'ai repoussé et je me suis levée, prête à prendre mon étui à violon et le sac qui contenait les maigres possessions que j'avais laissées chez Darren : quelques sous-vêtements et une brosse à dents.

— Quoi ? Tu ne veux pas baiser ? s'est étonné Darren avec un sourire ironique.

— Je ne me sens pas très bien, ai-je répondu.

— Pour la première fois de sa vie, mademoiselle Summer Zahova a la migraine.

Il s'était levé à son tour et, les mains sur les hanches, m'observait d'un air désapprobateur, comme une mère

réprimande son enfant.

J'ai récupéré mes affaires et tourné les talons. Je portais la tenue qu'il aimait le moins : des Converse montantes rouges, un short en jean sur des collants opaques et un tee-shirt orné d'un crâne. En ouvrant la porte de son appartement, j'ai eu l'impression qu'on m'ôtait un poids des épaules. Je me suis sentie de nouveau moi-même, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des mois.

— Summer !

Il m'a couru après et saisie par le bras alors que j'étais sur le pas de la porte, me faisant pivoter pour que je me retrouve face à lui.

— Je t'appelle, d'accord ? a-t-il dit.

— Comme tu veux.

Je suis partie sans me retourner, supposant qu'il me suivait des yeux. J'ai entendu sa porte se refermer alors que j'attaquais la deuxième volée de marches, hors de sa vue.

Il m'avait appelée fréquemment depuis, d'abord toutes les nuits, puis seulement deux ou trois fois par semaine quand il a vu que je ne rappelais jamais. Il m'avait téléphoné deux fois à 3 heures du matin, ivre, pour me laisser des messages inarticulés.

— Tu me manques, ma puce.

Il ne m'avait jamais appelée comme ça

– il disait qu’il haïssait ce terme – et je finissais par me demander si je le connaissais vraiment.

Une chose était sûre : je ne voulais pas le joindre à présent, même si je savais qu’il sauterait sur l’occasion pour m’offrir un nouveau violon. Il détestait l’ancien. Il le trouvait de mauvaise qualité et peu adapté à une musicienne classique. Il détestait aussi me voir jouer dans la rue ; il trouvait que je méritais mieux, même s’il était surtout inquiet pour ma sécurité. Le récent incident lui avait donné raison.

Je suis restée plantée au carrefour devant le métro, indifférente à la circulation comme aux piétons, et j’ai

passé en revue mes options. Je ne m'étais pas fait d'amis à Londres en dehors des couples avec qui Darren et moi dînions ou allions aux vernissages, et même s'ils étaient d'agréable compagnie, c'étaient ses amis à lui plutôt que les miens. De toute façon je n'aurais pas pu les joindre, puisque je n'avais pas leurs coordonnées. C'était Darren qui organisait notre vie sociale ; je me contentais de le suivre. J'ai sorti mon téléphone portable et parcouru les numéros enregistrés. J'ai pensé un instant appeler Chris. En tant que musicien, il aurait parfaitement compris, et il n'apprécierait pas que je ne le mette pas au courant. Mais je ne voulais susciter ni compassion ni pitié, au risque de m'effondrer et de ne pas

pouvoir réagir.

Charlotte. Le club de striptease.

Je ne l'avais pas vue depuis plus d'un an, et n'avais pas eu d'autres nouvelles que les quelques statuts Facebook qu'elle postait de temps en temps, mais je savais que Charlotte était la seule à pouvoir me remonter le moral.

J'ai appuyé sur le bouton « Appeler ».

La sonnerie a retenti, puis un homme a décroché. Il avait une voix sensuelle et ensommeillée, comme si on venait juste de le réveiller d'une manière très agréable.

— Allô ? a-t-il dit.

J'entendais mal à cause de la

circulation.

— Désolée, ai-je répondu, j'ai dû faire un faux numéro. Je voulais parler à Charlotte.

— Elle n'est pas loin, juste un peu occupée.

— Je peux lui parler ? C'est Summer.

— Ah, Summer, Charlotte serait ravie de te parler mais elle a la bouche pleine.

J'ai entendu un gloussement et un bruissement, puis la voix de Charlotte a résonné dans le combiné.

— Summer, ma chérie, ça fait une éternité !

De nouveaux murmures. Un

gémissement.

— Charlotte ? Tu es toujours là ?

Encore une plainte. Des chuchotements.

— Attends, deux secondes, a-t-elle dit.

J'ai compris qu'elle avait mis la main sur le récepteur et j'ai entendu un rire masculin.

— Arrête, a-t-elle chuchoté, Summer est une amie. Désolée, ma chérie, a-t-elle repris, Jasper essayait juste de me distraire. Comment tu vas ? Ça fait trop longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles.

Je les ai imaginés au lit tous les deux et j'ai ressenti un pincement de jalousie. Charlotte était la seule femme de ma

connaissance dont l'appétit sexuel égalait le mien, mais contrairement à moi, elle l'assumait pleinement. C'était une femme incroyablement vivante, électrique comme l'air après une tempête tropicale, toute en chaleur moite et voluptueuse séduction.

Je me suis soudain souvenue de notre virée dans un sex-shop, quelques heures avant l'entretien dans la boîte de striptease de Chancery Lane. Je me sentais un peu embarrassée, et je regardais, mal à l'aise, Charlotte comparer des godes de toutes tailles et de toutes formes en les caressant contre la peau fine à l'intérieur de son poignet.

Elle avait même demandé des piles à

l'employé amorphe, qu'elle avait glissées d'un geste sûr dans deux Rabbit légèrement différents. L'un d'eux était plus lisse et le second était fendu en deux afin de pouvoir stimuler le clitoris de son utilisatrice en vibrant. Charlotte avait fait courir les deux sur son avant-bras puis s'était retournée vers l'employé.

— À votre avis, lequel est le mieux ?

Il l'avait regardée comme s'il avait en face de lui une extraterrestre fraîchement débarquée dans sa boutique. J'aurais voulu disparaître dans un trou de souris.

— Je-n'en-sais-rien, a-t-il répondu en détachant bien les syllabes comme s'il s'adressait à une idiote.

— Pourquoi ça ? a poursuivi Charlotte sans se démonter. Après tout, vous travaillez bien ici.

— Ça doit avoir un rapport avec le fait que je n'ai pas de vagin.

Charlotte avait dégainé sa carte bleue et acheté les deux, persuadée qu'elle gagnerait bientôt beaucoup d'argent avec son futur boulot.

On a quitté le magasin et elle s'est brusquement immobilisée devant des toilettes publiques, de celles qui ressemblent à un vaisseau spatial et qui, à mon avis, ne sont que rarement utilisées pour leur usage premier.

— Ça ne t'ennuie pas ? a-t-elle

questionné en ouvrant la porte et en disparaissant à l'intérieur avant que j'aie eu le temps de répondre.

Je l'ai attendue au-dehors, rougissant à l'idée qu'elle était en train de se masturber dans les toilettes, la culotte sur les chevilles.

Elle a refait son apparition au bout de cinq minutes, souriante.

— Je préfère le lisse. Tu veux essayer ? J'ai du désinfectant et des lingettes. Et du lubrifiant, aussi.

— Non, c'est gentil, merci, ai-je décliné en me demandant ce que penseraient les passants s'ils surprenaient notre échange.

À ma grande surprise, savoir que Charlotte venait d'essayer les godes m'avait excitée. Je ne me voyais pas le lui avouer, mais je n'aurais pas eu besoin de lubrifiant.

— Comme tu veux, a-t-elle repris, désinvolte, en rangeant les *sex-toys* dans son sac à main.

Malgré la souffrance causée par la perte de mon violon, en imaginant Charlotte nue à l'autre bout du fil, ses longues jambes bronzées écartées sous le regard intense de Jasper, j'ai senti l'excitation naître en moi.

— Je vais bien, ai-je dit, avant de lui déballer toute l'histoire.

— Oh, mon Dieu ! Ma pauvre ! Viens chez moi tout de suite, je vais virer Jasper.

Elle m'a envoyé son adresse par texto et moins d'une heure plus tard je me suis retrouvée pelotonnée sur une balancelle dans le salon de son appartement à Notting Hill. Charlotte m'avait servi un double expresso dans une fragile tasse en porcelaine. La chance lui avait considérablement souri en un an.

— Je vois que la danse, ça rapporte, ai-je remarqué en parcourant du regard l'appartement spacieux, le parquet poli et le grand écran plat.

— Pas du tout, a-t-elle répondu en éteignant la machine à café. Quelle

expérience atroce ! Je n'ai pas gagné un sou et je me suis fait virer de nouveau.

Elle s'est dirigée vers le canapé, une tasse à la main. Je soupçonnais ses cheveux châtain très longs et très raides de devoir beaucoup aux extensions, mais j'étais ravie de constater qu'elle ne portait toujours pas de faux ongles. Charlotte avait beau ne pas être une oie blanche, elle avait beaucoup de classe.

— Je joue au poker en ligne, a-t-elle poursuivi avec un petit geste vers un bureau surmonté par un Mac imposant. J'ai remporté une fortune.

Une porte, probablement celle de la salle de bains, s'est ouverte dans le couloir, laissant échapper un nuage de

vapeur. Un sourire indolent a étiré les lèvres de Charlotte quand elle a vu que je regardais en direction du bruit.

— C'est Jasper, a-t-elle expliqué. Il prend une douche.

— Ça fait longtemps que vous vous fréquentez ?

— Suffisamment longtemps, a-t-elle dit en souriant, tandis que Jasper faisait son apparition.

C'était l'un des hommes les plus beaux que j'aie jamais rencontrés. Des cheveux sombres, épais et humides, des cuisses musclées dissimulées sous un jean taille basse, des abdominaux bien dessinés largement visibles sous sa chemise

déboutonnée et une fine ligne de poils qui disparaissaient sous sa ceinture. Il s'est arrêté près de la cuisine et s'est séché les cheveux avec une serviette, comme s'il attendait quelque chose.

— Je vais reconduire ce charmant garçon, a annoncé Charlotte en me faisant un clin d'œil tout en se levant.

Elle a pris une liasse de billets dans une enveloppe posée sur une étagère et la lui a mise dans la main. Il l'a pliée sans recompter son contenu et l'a glissée dans la poche arrière de son jean.

— Merci, a dit Jasper, ce fut un plaisir.

— Tout le plaisir a été pour moi, a-t-elle répondu en lui ouvrant la porte avant

de lui faire la bise.

— J'ai toujours rêvé de dire ça, a-t-elle commenté en se laissant retomber sur le canapé.

— C'est un... ?

— Un escort boy ? a-t-elle achevé à ma place. Oui.

— Mais tu pourrais... ?

— Trouver facilement un homme ? a-t-elle de nouveau terminé. Probablement. Mais j'aime payer. Ça renverse la vapeur, si tu vois ce que je veux dire, sans compter que je n'ai pas à me tracasser avec toutes les conneries qui pourrissent les relations.

Je comprenais parfaitement à quoi elle

faisait allusion. À cet instant précis, et, pour être tout à fait honnête, à tous les autres aussi, je me serais damnée pour une partie de jambes en l'air sans complications ni implication.

— Tu as quelque chose de prévu ce soir ? a soudain demandé Charlotte.

— Non, ai-je répondu en secouant la tête.

— Parfait. On va sortir.

J'ai protesté. Je ne me sentais pas d'humeur à faire la fête, et je n'avais rien à me mettre et pas d'argent. Et puis je déteste les boîtes de nuit peuplées de jeunes filles qui battent des faux cils pour que des minables leur offrent un verre.

— Ça va te faire du bien. C'est moi qui régale. Je te prête une tenue. Et tu vas adorer l'endroit où je t'emmène.

Quelques heures plus tard, je me tenais sur le pont d'une péniche amarrée sur la Tamise, qui, en automne, se transformait une fois par mois en boîte de nuit fétichiste.

— Ça veut dire quoi, exactement, « fétichiste » ? ai-je demandé à Charlotte, anxieuse.

— Oh, rien du tout ! Les gens sont moins vêtus que d'habitude mais avec plus de recherche. Et ils sont plus sympas.

Elle a souri en me conseillant de me

détendre, mais d'une manière qui a provoqué exactement l'inverse chez moi.

Je portais un corset bleu pâle, une culotte à froufrous et des bas dont la couture bleue disparaissait dans des talons aiguilles argentés. Charlotte avait ramassé lâchement mes volumineuses boucles rousses sur le sommet de mon crâne et les avait surmontées d'un chapeau haut de forme incliné de façon provocante. Elle m'avait ensuite maquillée : beaucoup d'eye-liner et un rouge à lèvres très vif, puis avait fixé des paillettes argentées sur mes joues. Il avait fallu lacer le corset, trop grand, au maximum, et les chaussures trop étroites entravaient un peu ma marche, mais j'espérais que l'effet général était

agréable à regarder.

— Ouah ! s'était exclamée Charlotte en me détaillant de haut en bas, une fois son travail accompli. Tu es super canon !

Je m'étais dirigée vers le miroir. Les chaussures me faisaient déjà mal : je n'osais imaginer dans quel état seraient mes pieds à la fin de la soirée.

J'étais d'accord avec Charlotte et ça me plongeait dans le ravissement, même si je ne l'aurais jamais avoué, afin de respecter les règles de savoir-vivre qui voulaient que l'on reste modeste. Le reflet dans le miroir ne me ressemblait pas. J'avais l'impression de regarder une petite sœur rebelle en costume burlesque. Même si le corset était un peu grand, il

me contraignait à me tenir bien droite, et le trac que j'éprouvais à l'idée de sortir dans cette tenue ne se verrait pas, mon attitude – épaules droites et port de danseuse – respirant l'assurance.

Charlotte s'était entièrement dévêtue devant moi avant de s'enduire de lubrifiant et de me demander de l'aider à enfiler une minirobe en latex jaune vif, décorée de deux éclairs rouges sur les côtés. Le décolleté était très profond, coupé de manière que ses seins, et un aperçu prometteur de ses tétons, s'offrent aux regards. Le lubrifiant était parfumé à la cannelle, et j'avais dû résister à l'envie de le goûter sur sa peau. Elle ne portait pas de sous-vêtements, alors que sa robe couvrait à peine ses fesses.

Charlotte était sacrément culottée, mais après avoir passé la journée en sa compagnie, je m'y étais déjà habituée. C'était la seule personne de ma connaissance qui faisait toujours exactement ce dont elle avait envie sans jamais se soucier de ce que pouvaient bien penser les autres.

Mes chaussures étaient trop étroites et trop hautes, celles de Charlotte étaient d'énormes plates-formes rouges : résultat, nous avons dû nous agripper l'une à l'autre en gloussant, afin de pouvoir monter à bord de la péniche.

— Ne t'inquiète pas, m'a rassurée Charlotte, tu seras bien assez vite sur ton dos.

Vraiment ?

Nous sommes arrivées vers minuit et la fête battait son plein. J'étais un peu gênée à l'idée d'ôter ma veste et de me joindre aux convives, plus dévêtue qu'à l'ordinaire, mais Charlotte m'a assuré que je me fondrais aisément dans le décor. Nous avons échangé nos billets contre un tampon sur le poignet, laissé nos manteaux au vestiaire et gravi l'escalier qui menait au bar.

Ce qui nous attendait était pour le moins surprenant. Hommes et femmes portaient des tenues hallucinantes. Latex en abondance, lingerie *vintage*, chapeaux hauts de forme, redingotes, uniformes militaires... : j'ai même vu un homme

entièrement nu, dont le pénis flasque, pris dans un cockring, tressautait joyeusement au rythme de ses pas. Une femme de petite taille, arborant uniquement une jupe volumineuse, ses seins généreux dénudés, traversait la foule en traînant en laisse un homme grand et maigre, qui se tenait voûté afin que sa maîtresse puisse le tirer derrière elle sans se fatiguer. Il ressemblait un peu à M. van der Vliet.

Un homme menu – peut-être était-ce une femme androgyne – était assis sur un canapé, seul, entièrement vêtu d'une combinaison en latex, le visage dissimulé par un masque. La remarque de Charlotte n'était pas tout à fait juste : les invités n'étaient pas tous moins habillés que moi. Si certains n'hésitaient pas à exhiber leur

corps avec talent, d'autres parvenaient, bien que couverts de pied en cap, à exsuder littéralement le sexe. Personne ne portait de tenue de ville ni de robe de soirée ordinaire, détail qui prouvait à lui seul que les convives n'avaient pas de goût pour le kitsch mais bien plutôt pour la théâtralité.

— Qu'est-ce que tu veux boire ?

J'ai reporté mon attention sur Charlotte. J'avais beau faire de mon mieux pour ne dévisager personne, j'avais l'impression d'avoir pénétré sur le tournage d'un film pour adultes ou d'avoir été projetée dans un univers parallèle rempli de gens qui, comme Charlotte, se souciaient de l'opinion des

autres comme d'une guigne.

Cela étant, elle avait eu raison à propos de ma tenue. Je ne déparais pas, tout en étant vêtue de manière moins voyante que les autres – ce que l'on pouvait prendre pour de la timidité. Cette pensée m'a détendue. Quand je sors, je passe toujours pour une femme étrange, à cause de ma sexualité sans contrainte et de ma façon d'envisager les relations sentimentales. On ne m'avait jamais prise pour quelqu'un de timide.

— Un verre d'eau, merci, ai-je répondu à Charlotte.

Pas question d'abuser de la générosité de mon amie, sans compter que je voulais garder la tête froide pour profiter de ma

soirée : je n'avais pas envie de me dire au petit matin que tout ça n'avait été qu'un rêve.

Charlotte a haussé les épaules et est rapidement revenue avec nos verres.

— Viens, a-t-elle déclaré, je vais te faire visiter.

Elle m'a prise par la main et m'a fait franchir une autre porte, qui menait vers la proue du navire. Des hommes en uniformes militaires fumaient ou prenaient l'air, tandis que des femmes, nettement moins habillées, bavardaient autour de deux braseros installés au milieu du pont. Deux d'entre elles portaient des minirobes en latex dont le dos, entièrement dénudé, dévoilait sans

complexe des fesses rondes qui luisaient à la lueur des flammes.

J'ai entraîné Charlotte vers le bastingage et j'ai contemplé la Tamise, qui se déroulait comme un ruban noir niché entre les deux moitiés de la ville. L'eau, dense et visqueuse, clapotait contre la coque. La péniche était amarrée entre les ponts de Waterloo et de Blackfriars, et je voyais au loin les lumières du Tower Bridge, semblables à une promesse ténébreuse.

Charlotte a frissonné.

— Rentrons, a-t-elle suggéré. Il fait froid.

Nous avons retraversé le bar et ouvert

une autre porte qui menait cette fois-ci à la piste de danse. J'ai contemplé, bouche bée, une brune sublime en tenue gothique, qui renversait de l'essence sur elle puis crachait du feu tout en se frottant contre la barre verticale au rythme d'une chanson de *heavy metal*. Elle respirait la sensualité. Avec Charlotte à mes côtés, et en présence de tant de personnes qui exhibaient leur corps et leur sexualité sans honte, voire avec une certaine fierté, j'ai eu l'impression pour la première fois de ma vie de ne pas être une aberration de la nature. En tout cas, si j'en étais une, je n'étais pas la seule.

Mon regard a été attiré par un homme de haute taille qui se tenait sur le bord de la piste. Il portait des leggings

ultramoulantes, d'un bleu vif et pailleté, des bottes de cavalier, une veste militaire rouge et or, et un chapeau assorti. Une cravache dans une main, un verre dans l'autre, il bavardait, animé, avec une femme moulée dans un short en latex et dont la chevelure sombre était illuminée par une seule mèche blanche. Je ne pouvais détacher mes yeux du renflement qui tendait les leggings de l'homme. Il me semblait avoir vu cette même paire dans la vitrine d'une boutique pour femmes, mais portées par cet homme, elles devenaient complètement viriles.

Charlotte m'a tirée par la main.

— Plus tard, m'a-t-elle murmuré à l'oreille avec un regard en direction de

l'homme aux leggings. La fête bat son plein, ce qui signifie que ça doit être plutôt calme en bas.

Nous avons emprunté un couloir exigü tendu de velours rouge qui nous a menées dans un autre bar, plus petit mais rempli du même type d'invités, puis nous avons descendu une volée de marches.

— Bienvenue au donjon, a-t-elle dit.

La pièce ne ressemblait pas à l'idée que le terme évoquait, même si je dois bien avouer que je ne savais pas à quoi pouvait bien avoir l'air un donjon de nos jours, si tant est que ce genre d'endroit existe toujours. Immobile, j'ai détaillé la salle, histoire d'en garder le souvenir le plus vif possible : après tout, il était fort

probable que je ne remette jamais les pieds dans un tel lieu.

La décoration était similaire à celle du bar, mais j'ai remarqué certains ajouts étranges. Il y avait une croix en forme de X, matelassée, sur laquelle était attachée une fille nue, bras et jambes écartés. Une autre femme la fouettait avec ce que Charlotte a appelé un martinet. Je ne pouvais pas voir le manche, caché par la main de celle qui le tenait, mais il comptait plusieurs lanières en cuir, à l'inverse d'un fouet. La femme cinglait et caressait alternativement les fesses de celle qui était attachée, et faisait parfois courir gentiment les lanières en cuir doux sur son corps, ce qui déclenchait chez l'autre des gémissements de plaisir. Elle

gigotait malgré elle, et celle qui maniait le fouet s'interrompait souvent pour lui murmurer à l'oreille ce que j'imaginai être des mots d'amour. Elle souriait, riait parfois, le corps penché sur celui de son amante, et, alors qu'elles étaient environnées de curieux qui assistaient au spectacle, elles semblaient être dans une bulle qui n'appartenait qu'à elles.

Si j'avais vu une photo ou lu un compte-rendu salace dans un journal, j'aurais sans doute été choquée. Je savais évidemment que ce genre de pratique existait mais ça me faisait le même effet que les histoires de gens qui se retrouvent aux urgences après avoir malencontreusement utilisé le tuyau de l'aspirateur à des fins non prévues par la

notice. Je pensais que c'étaient des légendes urbaines ou à tout le moins, que ça ne concernait que des personnes plutôt étranges. Mais les gens que je voyais là paraissaient tous parfaitement normaux et gentils, même s'ils arboraient eux aussi des vêtements qui sortaient de l'ordinaire. Je me suis rapprochée un peu.

Pas de doute possible : la femme fouettée avait l'air d'aimer vraiment ça. J'aurais été prête à donner un rein pour savoir ce que ça faisait. Le rythme du châtiment était parfaitement orchestré et le martinet retombait avec précision. C'était très beau.

Charlotte a remarqué mon intérêt : elle m'a entraînée vers un homme qui se tenait

tout près de la croix et lui a tapoté l'épaule pour attirer son attention.

— Mark, je te présente Summer. C'est la première fois qu'elle vient ici.

Mark m'a dévisagée de haut en bas, d'une manière plus appréciatrice que prédatrice.

— Très joli corset ! a-t-il commenté en me faisant deux bises comme les Français.

Un peu enrobé et dégarni, il n'était pas très grand, mais il avait un visage amical et le regard pétillant. Il portait des bottes en cuir, un gilet et un tablier en latex. Ce dernier avait de nombreuses poches, remplies d'instruments qui, à première

vue, ressemblaient au fouet que tenait la jeune femme.

— Merci, ai-je répondu. Vous venez souvent ici ?

— Pas aussi souvent que je le voudrais, a-t-il répondu en riant de me voir rougir.

— Mark est le maître du donjon, a expliqué Charlotte.

— Je me contente de vérifier que tout se passe bien et que personne ne franchisse les limites.

J'ai acquiescé en me dandinant d'un pied sur l'autre. Charlotte a beau me dépasser d'une tête, elle fait une pointure de moins que moi et mes pieds

commençaient à me faire sérieusement souffrir.

J'ai regardé autour de moi, mais je n'ai rien vu qui s'apparente à une chaise, à l'exception d'un banc en métal rembourré au milieu. Je doutais fort que ce soit un siège.

— Est-ce que je peux m'asseoir là ? ai-je demandé en désignant le banc.

— Non, a répondu Charlotte.

Quelqu'un pourrait vouloir l'utiliser. Oh ! a-t-elle poursuivi avec un sourire coquin, les yeux brillants, tout en donnant un léger coup de coude au maître du donjon. Mark, tu ne veux pas la fesser ? Elle pourrait reposer ses pieds.

— Avec plaisir, a acquiescé Mark en me regardant. Si vous en avez envie, évidemment.

— Oh, non. C'est gentil mais je ne sais pas si...

— Pas de problème, a poliment rétorqué Mark.

— Allez, vas-y, m'a encouragée Charlotte au même moment. De quoi est-ce que tu as peur ? Mark est un pro, fonce.

J'ai jeté un coup d'œil à la femme sur la croix, qui avait manifestement atteint l'extase, sans se soucier du spectacle qu'elle offrait à son public.

J'aurais aimé être aussi courageuse et

désinhibée. Si je ne me préoccupais pas autant de l'opinion des autres, je n'aurais jamais passé plus d'une nuit avec Darren.

— Je reste à tes côtés, a renchéri Charlotte en voyant ma résolution faiblir. Que veux-tu qu'il t'arrive de terrible ?

Après tout, pourquoi pas ? Personne ici ne me jugerait et je pourrais reposer mes pieds pendant un moment. Et puis je devais bien avouer que j'étais aussi poussée par la curiosité. Si autant de gens pratiquaient, c'est que ça devait être bon.

— D'accord, ai-je accepté avec un sourire de façade. Je veux bien essayer.

Charlotte en a sautillé de plaisir.

— Choisis ton instrument, a ordonné

Mark avec un geste vers son tablier.

J'ai suivi sa main du regard. Pour un homme de sa taille, il avait des mains épaisses et robustes. Elles étaient puissantes, comme s'il faisait un travail manuel : ce n'étaient pas les mains molles d'un homme qui passe son temps sur son ordinateur.

Charlotte a remarqué mon intérêt.

— Je pense qu'elle est du genre mains nues, a-t-elle dit.

J'ai acquiescé.

Charlotte m'a conduite vers le banc.

Mark m'a gentiment fait pivoter vers lui.

— Je vais commencer très doucement, a-t-il expliqué. Si ça ne va pas, lève le bras et je m'arrête tout de suite. Charlotte va rester avec toi tout du long. C'est bien compris ?

— Oui.

— Bien. Mais tu es trop habillée. Est-ce que je peux enlever ta culotte ?

J'en ai oublié de respirer. Dans quel guêpier est-ce que je m'étais fourrée ? Toutefois, il avait raison : une fessée à travers une culotte en dentelle, ce n'est pas la même chose. Et puis ce n'était pas comme si la nudité offusquait les participants.

— Bien sûr, ai-je répondu.

Je me suis allongée à plat ventre sur le banc, et j'ai soupiré de soulagement quand mes pieds ont quitté le sol. La moitié supérieure de mon corps reposant sur le rembourrage, j'ai étendu mes bras devant moi, sur les parties, rembourrées aussi, prévues à cet effet et j'ai saisi les poignées.

J'ai senti un doigt passer sur l'élastique de ma culotte, qui a glissé le long de mes cuisses nues puis de mes jambes gainées de soie. Mark l'a ôtée complètement, un pied puis l'autre. J'avais les jambes bien écartées et j'ai rougi en pensant que, de là où il était, Mark avait une vue imprenable sur la partie la plus intime de mon anatomie. J'ai pourtant senti se répandre en moi une

excitation très agréable, premier signe de ma capitulation. Mark s'est redressé et Charlotte a exercé une légère pression sur ma main.

Pendant un instant je n'ai perçu que l'air frais de la pièce sur mes fesses nues, et le regard supposé des spectateurs.

Puis une paume puissante a caressé ma fesse droite dans le sens des aiguilles d'une montre. J'ai senti ensuite le très léger appel d'air quand la main a quitté ma peau. Puis une claque. Sur une fesse, puis l'autre.

Une douleur cinglante.

Suivie d'une caresse apaisante, une fesse après l'autre.

De nouveau un très léger appel d'air.

Un choc quand sa main s'est abattue derechef, mais cette fois-ci plus fort.

Je me suis cramponnée aux poignées de métal, le dos cambré, les cuisses plantées dans le banc, et j'ai rougi violemment : j'étais très excitée et Mark pouvait certainement constater ma moiteur. Il voyait bien que mon corps se faisait plus soumis, que je bougeais pour lui donner un meilleur accès à mes fesses.

Une autre claque, beaucoup plus violente, douloureuse. J'ai sursauté sous l'effet de la souffrance cuisante et j'ai brièvement envisagé de lui demander de s'arrêter, mais il a caressé la fesse qu'il venait juste de frapper, remplaçant la

brûlure par une douce chaleur qui s'est répandue dans tout mon corps.

Il a continué de me caresser d'une main et a fait courir l'autre le long de mon dos, jusqu'à mes cheveux, dans lesquels ses doigts se sont perdus, doucement d'abord puis plus violemment.

J'ai atteint une autre dimension. La pièce a disparu, les regards des autres se sont évanouis et j'ai oublié la présence de Charlotte ; plus rien n'existait que la main qui me fessait pendant que l'autre me tirait les cheveux. Je me suis agitée sur le banc en gémissant.

J'ai de nouveau touché terre. J'ai senti deux paumes légèrement posées sur mes fesses, et celle de Charlotte qui pressait

doucement la mienne. J'ai alors entendu le bruit de fond de la pièce : des voix, de la musique, le tintement des glaçons, un claquement sourd.

— Ça va ? Tu es avec nous ? a demandé Charlotte. Incroyable, a-t-elle poursuivi, certainement à l'intention de Mark. Elle était dans la stratosphère.

— Oui, a-t-il répondu. Elle a ça dans le sang.

J'ai tourné la tête vers eux en souriant, puis j'ai essayé de me lever. En vain. J'avais les jambes tremblantes comme un poulain nouveau-né, résultat de cette incroyable expérience. J'étais gênée par ma réaction fulgurante mais ni Mark ni Charlotte ni les autres spectateurs ne

semblaient surpris ou ennuyés. C'était un week-end normal (voire peut-être un jour normal) pour tout le monde.

— Doucement, a dit Mark.

Un bras fermement passé autour de ma taille, il m'a conduite vers une chaise. Un regard de la part de Mark et de Charlotte a suffi pour que son occupant la libère brusquement.

Je me suis laissée tomber sur le siège, la tête sur les genoux de Mark. Je percevais la fraîcheur étrange de son tablier en latex sous ma joue, et l'une de ses cravaches en cuir me faisait mal au bras.

Il s'est mis à me caresser les cheveux :

j'ai senti que je dérivais de nouveau, et les voix de Charlotte et de Mark me parvenaient de loin, comme désincarnées.

— Tu devrais la ramener, a dit Mark. Elle a beaucoup bu ?

— Pas une goutte. Elle a été à l'eau minérale toute la soirée. Tu as dépucelé une vierge.

— Merveilleux, a-t-il gloussé.

— Et dire que je n'ai pas eu le temps de lui montrer les pièces réservées aux couples, a soupiré Charlotte.

Je me suis endormie sur l'épaule de Charlotte dans le taxi qui nous a reconduites chez elle, et je ne me suis réveillée que le lendemain matin. Je

portais toujours le corset bleu, dont Charlotte avait défait les lacets. L'oreiller était couvert de traces de maquillage et de paillettes. J'avais l'impression d'avoir la gueule de bois, alors que je n'avais pas bu une gorgée d'alcool.

— Bonjour, beauté, a lancé Charlotte de la cuisine. Je t'ai fait un café.

Je me suis précipitée dans la pièce, la seule mention de la caféine ayant réussi à me tirer du lit.

— Cette tenue t'allait définitivement mieux hier, a fait remarquer Charlotte.

— Merci. On ne peut pas en dire autant de la tienne.

Charlotte, debout au milieu de la

cuisine, une tasse en porcelaine dans une main, la soucoupe dans l'autre, était entièrement nue.

— Je ne m'habille que si j'y suis obligée, a-t-elle expliqué.

— C'est-à-dire ?

— Uniquement quand j'utilise la friteuse ou que je reçois un homme. Je m'habille pour qu'il puisse me déshabiller. C'est un truc que les mecs adorent.

À sa façon de dire « mecs », je me suis souvenue qu'elle était originaire d'Alice Springs. Que quelqu'un d'aussi cosmopolite qu'elle soit née dans le bush australien m'étonnerait toujours.

— Tu es de bonne humeur, ai-je noté.

— J'ai déjà gagné de l'argent ce matin, a-t-elle répondu avec un regard vers son ordinateur, et j'ai bien dormi, ravie d'avoir étendu ton champ d'expériences.

Elle souriait mais je me sentais un peu déstabilisée. Rien, en dehors de la musique, n'avait jamais provoqué en moi cette sensation, ce mélange de détachement, de plaisir et de douleur. J'ai repoussé cette idée.

— Ton téléphone n'a pas arrêté de sonner. Tu pourrais télécharger une sonnerie plus sympa.

— C'est Vivaldi, espèce de philistin, ai-je rétorqué.

Elle s'est contentée de hausser les épaules.

J'ai déniché mon portable au fond de mon sac et vérifié les appels manqués.

Darren. Dix appels la veille, douze depuis le matin. Il avait dû entendre parler de l'incident du métro. J'ai jeté un coup d'œil à la pendule suspendue au-dessus du four. Quinze heures. J'avais dormi quasiment toute la journée.

— Reste encore une nuit, a proposé Charlotte. J'ai envie de cuisiner. Je ne me suis encore jamais servie du four.

Elle est sortie faire des courses et j'ai pris un bain. J'ai passé ensuite une demi-heure à me démêler les cheveux. Lassée d'attendre le retour de Charlotte, j'ai fini

par lui envoyer un texto pour lui demander si je pouvais utiliser son ordinateur.

« Bien sûr », a-t-elle répondu. « Il n'y a pas de mot de passe. »

J'ai agité la souris jusqu'à ce que l'écran s'allume. J'ai vérifié mes mails, en ignorant ceux de Darren et les incontournables spams, puis j'ai ouvert Facebook. J'avais un message. J'ai cliqué sur l'icône presque à contrecœur, m'attendant à ce que Darren en soit l'auteur, mais il provenait de quelqu'un que je ne connaissais pas et qui n'avait pas de photo de profil.

Je l'ai ouvert, un peu curieuse.

Une introduction polie.

Puis :

« Je suis prêt à vous offrir un nouvel instrument.

Accepterez-vous les conditions de mon défi ? »

J'ai cliqué sur le profil de l'expéditeur, mais il ne contenait rien, en dehors de la mention « Londres » dans les renseignements personnels. Au lieu d'un nom, il y avait une simple initiale : D.

J'ai bien évidemment songé tout de suite à Darren, mais ce n'était vraiment pas son genre.

Que pouvait bien dissimuler ce D ?
Derek ? Donald ? Diablo ?

J'ai essayé de deviner qui, parmi toutes mes connaissances, pourrait bien vouloir m'offrir un violon, mais aucun nom ne s'est imposé à moi. La seule personne à connaître les détails exacts de l'agression était le vigile aux doigts boudinés, mais il avait l'air aussi romantique que sa profession le suggérait, c'est-à-dire pas du tout. Si on avait déposé un violon sur mon palier, j'aurais pensé que j'avais un mystérieux harceleur, mais ce message ne me paraissait pas dangereux.

Ma curiosité était éveillée, et il était à présent impossible de la faire taire.

J'ai contemplé l'écran pendant une bonne dizaine de minutes, pas plus

avancée, jusqu'à ce que Charlotte fasse irruption dans l'appartement, chargée de victuailles.

— T'as pas intérêt à être végétarienne, a-t-elle prévenu. Je n'ai acheté que de la viande.

Je l'ai rassurée sur ce point et lui ai montré le message de l'inconnu.

Charlotte a regardé l'écran et haussé un sourcil.

— Quel défi ? Quelles conditions ? a-t-elle demandé.

— Je n'en sais rien. Tu crois que je devrais répondre ?

— Ce serait un bon début. Vas-y, écris à ce type.

— Comme tu sais que c'est un type ?

— Évidemment que c'est un type. Ce message pue le mâle alpha à plein nez. C'est certainement un mec qui t'a vue jouer et qui t'a trouvée sexy.

J'ai hésité puis ai cliqué sur « Répondre ». J'ai posé les mains sur le clavier en réfléchissant, puis je me suis lancée.

« Bonsoir,

Merci pour votre message.

Quel est votre défi ? Quelles en sont les conditions ?

Cordialement,

Summer Zahova »

La réponse ne s'est pas fait attendre.

« Je me ferais un plaisir de répondre à toutes vos questions en détail.

Voyons-nous. »

Il manquait manifestement un point d'interrogation.

Contre tout bon sens et poussée par Charlotte, j'ai accepté un rendez-vous, le lendemain à midi.

J'avais dix minutes de retard.

Il avait proposé que nous nous rencontrions dans un café italien sur St Katharine Docks, café que j'ai fait semblant de connaître pour ne pas avoir à suggérer un autre endroit.

J'ai découvert en arrivant que l'établissement se tenait au milieu de l'eau. J'ai pris l'un des chemins qui y menaient, pour me rendre compte au bout d'une centaine de mètres que le sentier était barré pour travaux. J'ai donc dû revenir sur mes pas et passer de l'autre côté. J'étais la seule présence humaine sur le quai, et je me faisais l'impression, en allant et venant ainsi, d'être une fourmi dont la route est coupée par une miette de pain. Je supposais que l'inconnu me regardait faire du café. Afin de ne pas lui donner d'idées, je portais la tenue la plus sage de la garde-robe de Charlotte : je m'étais réveillée tard et je n'avais pas eu le temps de faire un saut chez moi.

Mon amie m'avait déniché une robe

bleu marine, moitié laine, moitié stretch, qu'elle avait achetée quand elle avait très brièvement été réceptionniste dans un cabinet d'avocats, avant de faire fortune dans le poker en ligne. Doublée, elle m'arrivait juste sous les genoux, avec un tout petit décolleté et quatre boutons sur l'épaule comme une veste militaire. Elle me serrait aux hanches et bâillait à la taille, ce que j'avais arrangé avec une fine ceinture blanc cassé. J'avais enfilé mes bottines victoriennes, que j'avais aux pieds le jour de l'agression, et une paire de bas autofixants couleur chair. D'après l'emballage, ils étaient censés donner une « sensation jambes nues ».

— S'il se rend compte que je porte ce genre de bas, il va croire que je veux

coucher avec lui, avais-je dit à Charlotte.

— Qui sait ? Tu auras peut-être vraiment envie de coucher avec lui.

Puis elle m'avait assuré qu'il était impossible de deviner que j'avais des bas, à moins que je ne me penche complètement en avant. La robe était en effet légèrement fendue derrière, et si cette fente assez basse entravait ma marche, elle empêchait quiconque de voir que je ne portais pas de sous-vêtements. Comme le tissu était très moulant, on voyait la couture de ma culotte et Charlotte avait refusé que je sorte comme ça. J'avais dû ôter ladite culotte sur le pas de la porte et l'abandonner à mon amie, comme un soldat le fait du drapeau

de sa compagnie.

Elle m'avait prêté aussi son manteau crème en laine, en me demandant d'en prendre soin car il lui avait coûté très cher. Un parfum capiteux, comme je n'en mettais jamais, l'imprégnait, mélangé à l'odeur du lubrifiant à la cannelle qu'elle avait utilisé pour enfiler sa robe en latex : elle avait porté ce manteau le soir de la péniche.

Quand je suis enfin arrivée au café, j'étais ravie d'avoir pris le manteau parce qu'il s'était mis à pleuvoir. Charlotte m'avait également passé son parapluie rouge et j'avais l'impression d'attirer tous les regards, seule tache de couleur dans un océan de noir et de gris.

J'ai parcouru des yeux le bar. Rien ne sortait de l'ordinaire, mais si j'en jugeais par l'apparence de l'Italien qui se tenait derrière le comptoir, le café devait être bon. N'importe quel café servi dans n'importe quel aéroport européen est meilleur que tous ceux servis en Grande-Bretagne. Encore une chose que je ne me risquerais jamais à dire à un Britannique. *Tous des buveurs de thé.*

Un comptoir, quelques tables, quelques chaises. Un escalier à claire-voie qui menait vers l'étage. J'ai regardé par les baies vitrées, qui offraient une vue imprenable sur les quais. Si l'inconnu était déjà là, il m'avait clairement observée arriver. Ne voyant personne, j'ai emprunté l'escalier. Personne non

plus à l'étage, en dehors d'une femme entre deux âges, qui lisait un journal en buvant un cappuccino. Mon téléphone a vibré. Nous avons échangé nos numéros en cas de retard ou de pépin de dernière minute.

Un texto.

« Je suis en bas. »

Zut. Je suis redescendue en essayant de prendre un air dégagé et j'ai repéré une table cachée sous l'escalier. L'homme qui y était assis avait certainement eu une vision parfaite de mes jambes. À cette idée, l'excitation m'a gagnée, comme si j'avais permis à ce parfait étranger de me contempler nue. Je me suis sentie aussitôt honteuse d'avoir pensé ça. Il fallait que je

me ressaisisse rapidement.

Il m'a souri. Il n'avait pas l'air mécontent de mon retard et rien dans son attitude ne disait s'il avait vu mes jambes dans l'escalier.

— Vous êtes Summer.

Ce n'était pas une question. Ses yeux ont brillé, énigmatiques.

— Oui, ai-je répondu en lui tendant la main, professionnelle.

Je me suis souvenue de l'assurance que le port du corset m'avait donnée et j'ai redressé les épaules.

Il a saisi ma main tendue et l'a serrée brièvement. Sa poigne était ferme.

— Je m'appelle Dominik. Merci d'être venue.

Il avait de grandes mains, plus grandes que celles de Mark, et cette pensée m'a fait rougir. Je me suis assise rapidement, histoire de cacher mon trouble.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ?

— Un café au lait, s'il y en a. Sinon, un double espresso, ai-je répondu en espérant que ma voix ne trahissait pas ma nervosité.

Il m'a contournée pour gagner le comptoir et j'ai senti son odeur sur son passage, mélange de musc naturel et de peau tiède. Il ne se parfumait pas. Je considère qu'il y a quelque chose de

profondément viril chez un homme qui n'utilise pas de parfum. Cet inconnu me faisait l'effet d'être le genre à fumer le cigare et à se raser à l'ancienne.

Je l'ai regardé passer la commande.

Dominik n'était pas très grand : il ne devait pas mesurer plus d'un mètre quatre-vingts. Il était vigoureux mais pas trop musclé, avec les bras et le dos d'un nageur. Je le trouvais très séduisant, en dépit de son attitude froide. Ou peut-être à cause d'elle. J'ai toujours eu un faible pour les hommes qui ne minaudaient pas et qui ne cherchaient pas à m'impressionner.

Il a poliment demandé du sucre au serveur.

Sa voix était profonde, son timbre sophistiqué, exactement ce que j'aime, mais il avait un léger accent, et je me suis demandé s'il était anglais. J'ai un goût pour les accents, peut-être parce que je suis étrangère. J'ai essayé de me calmer : je ne voulais pas lui donner l'avantage en lui montrant que je le trouvais attirant.

Il portait un pull côtelé marron foncé avec un petit col, qui paraissait confortable et doux au toucher – probablement en cachemire ; un jean noir, et des chaussures noires bien cirées. Rien dans son attitude ni dans sa tenue ne sortait de l'ordinaire : il avait l'air agréable et ne semblait pas dangereux. Du moins, pas psychopathe. Peut-être était-il dangereux d'une autre manière.

J'ai sorti mon portable de mon sac et envoyé un texto à Charlotte pour lui dire que j'étais toujours en un seul morceau.

Il est revenu avec un plateau et j'ai voulu me lever pour l'aider mais il m'a fait rasseoir d'un signe de la main. Il a habilement posé une tasse devant moi et s'est penché plus près que nécessaire pour me proposer du sucre. Ce faisant, il a frôlé mon bras de sa main et a prolongé le contact assez longtemps pour que je réagisse, d'une façon ou d'une autre. Avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, il s'est redressé et j'ai fait semblant de n'avoir rien vu.

J'ai refusé le sucre d'un hochement de tête et attendu la remarque qui suivait

immanquablement (« Pas besoin de sucre pour une femme douce comme vous ») mais il n'a rien dit.

Le silence entre nous était plutôt confortable. Il a mis un morceau de sucre, un deuxième, un troisième, puis un quatrième dans sa tasse. Ses ongles étaient bien limés mais au carré, ce qui les rendait masculins. Sa peau était mate, mais je n'aurais su déterminer si c'était en raison de ses origines ethniques ou d'un récent voyage au soleil. Il a ôté doucement la cuillère de sa tasse et l'a déposée proprement dans la soucoupe, le regard baissé, comme s'il pouvait, par la seule force de sa volonté, l'empêcher de goûter sur la nappe. Il portait au poignet droit une montre en argent, à cadran. J'ai

toujours eu beaucoup de mal à deviner l'âge des hommes, mais je lui donnais une quarantaine d'années, pas plus de quarante-cinq ans, à moins qu'il ne fasse vraiment plus jeune que son âge.

S'il avait un violon avec lui, il était bien caché.

Il s'est rencogné sur sa chaise. Le silence s'éternisait.

— Summer Zahova, a-t-il dit, en faisant rouler les syllabes sur sa langue, comme s'il les goûtait.

Ses lèvres avaient l'air douces, même si leur dessin était ferme.

— Vous vous demandez certainement qui je suis et de quoi il est question ici, a-

t-il poursuivi.

J'ai acquiescé et bu une gorgée de café. Il était encore meilleur que ce que j'espérais.

— Excellent café, ai-je dit.

— C'est vrai, a-t-il acquiescé, l'air un peu étonné.

J'ai attendu qu'il poursuive.

— J'aimerais remplacer votre violon.

— En échange de quoi ? me suis-je enquis en me penchant vers lui, curieuse.

Il s'est incliné à son tour, les mains à plat sur la table, les doigts écartés, tout proches des miens : son geste m'invitait à mettre mes mains dans les siennes. Quand

il m'a répondu, j'ai senti dans son souffle le café qu'il venait de boire et, comme quelques jours plus tôt avec le lubrifiant à la cannelle sur la peau de Charlotte, j'ai eu envie de me pencher et de lui lécher les lèvres.

— Je voudrais que vous jouiez pour moi. Peut-être Vivaldi ?

Il s'est reculé, lentement, un sourire énigmatique au coin des lèvres, comme s'il avait compris qu'il m'attirait et qu'il en profitait.

On pouvait être deux à jouer à ce petit jeu. Je me suis redressée et je l'ai regardé, comme perdue dans mes pensées, en faisant semblant de n'avoir pas remarqué la tension qui s'était établie

entre nous. Je voulais lui donner l'impression d'examiner son offre comme une proposition purement professionnelle.

La dernière fois que j'avais joué *Les Quatre Saisons*, c'était le lendemain de ma dispute avec Darren, le jour où quelqu'un m'avait laissé 50 livres. *Dominik*, ai-je brusquement compris.

Il a bougé légèrement sur sa chaise et quelque chose a brillé dans son regard. *De la satisfaction ? Du désir ?* Je cachais peut-être plus mal mes sentiments que ce que je n'espérais.

Ma jambe a frôlé la sienne et j'ai rougi jusqu'à la racine des cheveux en me rendant compte que je me tenais comme un homme, les jambes écartées. Je

n'avais pas eu de rapport sexuel depuis plus d'un mois et j'étais sérieusement en manque, mais il n'était pas nécessaire qu'il le sache.

— Je voudrais que vous jouiez une fois, pour commencer, et je vous offrirai un violon. C'est moi qui déciderai de l'endroit mais je comprendrais que vous ayez des inquiétudes concernant votre sécurité. Vous pouvez venir avec une amie.

J'acquiesçai. Je n'avais encore rien décidé et il me fallait du temps pour réfléchir. Sa proposition contenait d'évidents sous-entendus et il était d'une arrogance irritante mais, malgré moi, je le trouvais très séduisant et j'avais vraiment

besoin d'un violon.

— Cela signifie-t-il que vous acceptez ?

— Oui.

Je réfléchirais plus tard et il serait toujours temps de me désister par mail.

Il a commandé deux cafés supplémentaires sans me demander mon avis et ça m'a agacée. J'étais sur le point de protester mais j'en voulais vraiment un second et je trouvais ridicule de refuser pour en prendre un à emporter en partant. Nous les avons bus en parlant de choses et d'autres, le temps qu'il faisait, le déroulement ordinaire de nos vies. Quoique la mienne ne soit plus du tout

ordinaire, sans mon instrument.

— Le violon vous manque ?

J'ai senti une émotion aussi soudaine qu'étrange, comme si, privée de l'archet et de l'instrument, je n'avais plus aucun moyen d'exprimer mes sentiments et que je risque de me désintégrer.

J'ai choisi de ne pas répondre.

— On devrait faire ça le plus tôt possible, alors. La semaine prochaine. Je vous enverrai un message avec l'adresse. Je m'occupe de vous fournir un violon. Si tout se passe comme je l'espère, je vous en achèterai ensuite un pour remplacer le vôtre.

J'ai acquiescé, ennuyée de nouveau par

l'arrogance presque irrespectueuse de son ton, mais je n'ai rien ajouté et j'ai enfilé mon manteau. Nous avons quitté le café ensemble et nous sommes poliment dit « au revoir ».

— Summer, m'a-t-il rappelée alors que j'avais tourné les talons.

— Oui ?

— Mettez une robe noire.

UN HOMME ET SON QUATUOR À CORDES

Dominik était un grand lecteur de romans d'espionnage, et il avait retenu quelques préceptes de base. C'est pour cela qu'il s'était installé derrière l'escalier : il avait une vue dégagée du café mais quiconque entrait ne pouvait pas le voir, aveuglé par la lumière extérieure. Cette position était parfaite : après tout, il n'avait pas besoin d'issue de secours.

Il la vit entrer, un peu en retard et un peu essoufflée, et regarder autour d'elle. Le bar était désert, sentait bon, et la machine à expressos gargouillait doucement. Il remarqua qu'elle le cherchait sans voir le recoin sous l'escalier. Elle monta alors les marches et sa jupe étroite se tendit sur ses hanches à chaque pas. De là où il était, il avait une vue imprenable sur ses jambes, même s'il ne pouvait pas voir jusqu'en haut. Dominik était un voyeur depuis toujours et cet aperçu inattendu, bien que trop bref, fut délicieux, comme une promesse de plaisirs à venir.

Sans son violon et l'effet qu'il provoquait sur elle, Dominik pouvait se concentrer sur l'apparence physique de la

jeune femme.

Des cheveux couleur de flamme, une taille de guêpe, une façon de bouger presque masculine. Elle n'était pas aussi grande que dans son souvenir. Ce n'était pas une beauté conventionnelle, elle n'avait rien d'un mannequin, mais on la remarquait, dans une foule ou sur un quai désert. Elle était différente des autres femmes, et cela lui plaisait beaucoup.

Il lui envoya un texto pour la remettre sur le droit chemin et elle redescendit, légèrement embarrassée de l'avoir manqué la première fois.

Elle lui faisait face à présent.

— Vous êtes Summer, dit-il avant de se

présenter et de l'inviter à s'asseoir.

Ce qu'elle fit.

Une faible odeur de cannelle le surprit. Il aurait imaginé un autre parfum sur elle. La pâleur de sa peau s'accommoderait mieux d'une forte fragrance verte, discrète, sèche et tenace. *Bah, quelle importance ?*

Il la regarda bien en face et elle soutint son regard, méfiante mais curieuse, posée et un peu amusée. Elle avait manifestement beaucoup de caractère. Voilà qui rendait les choses très intéressantes.

Ils s'examinèrent en silence, comme des joueurs d'échecs. Ils s'observèrent,

se jaugèrent, se soupesèrent, à la recherche du défaut dans la cuirasse de l'autre.

Dominik se leva pour aller commander et il la vit envoyer un texto, certainement pour rassurer une amie et lui dire qu'il n'était ni un tueur en série ni un fou. Il esquissa un sourire. Il avait passé le premier test. La balle était dans son camp.

Il confirma sa proposition, et lui expliqua rapidement ce qu'il attendait d'elle, tout en échafaudant dans son esprit un autre plan, beaucoup plus compliqué et plus audacieux. Des fantasmes l'assaillirent, prenant vie comme des photos émergeant soudain d'un voile

nuageux. Jusqu'où pouvait-il aller ?
Jusqu'où pouvait-il la mener ?

Quand ils se séparèrent, une demi-heure plus tard, une légère gêne subsistant entre eux en raison de tout ce qu'il ne voulait pas lui dire, Dominik se rendit compte qu'il était excité et que son érection tendait son jean. Il l'observa s'éloigner vers le Tower Bridge sans se retourner. Mais Dominik savait qu'elle était consciente de son regard sur son dos.

Ce défi s'annonçait magnifique. *Risqué et excitant.*

Pour un homme qui passait le plus clair de son temps au royaume des livres, Dominik était à la fois un puits de science

– même si ses connaissances se révélaient souvent purement théoriques – et un homme d’action. Lorsqu’il était à la fac, il pouvait étudier pendant des heures puis enfiler son short et ses baskets, et aller s’entraîner avec autant d’ardeur. C’était un athlète complet, aussi doué en saut en hauteur qu’en longueur ainsi qu’un coureur de demi-fond et de cross exceptionnel. Il était moins doué en sports collectifs, ayant beaucoup de mal à jouer avec les autres. Il avait toujours concilié facilement ces deux aspects de son existence.

Sa vie sexuelle avait longtemps été conservatrice et traditionnelle. Il n’avait jamais manqué de partenaires, même jeune, à l’époque où il avait tendance à

idéaler les femmes et à tomber amoureux de celles qu'il ne pouvait avoir avec une déconcertante régularité. C'était un amant dans la moyenne, qui compensait en tendresse ce qui lui faisait défaut en imagination. En homme assez introverti, il ne s'était jamais vraiment intéressé à ce que les femmes pensaient de ses performances sexuelles. Pour lui, le sexe était une occupation comme une autre, indispensable, certes, mais pas supérieure à la littérature, à l'art et à la gastronomie.

Jusqu'au jour où il avait rencontré Kathryn.

Il avait évidemment lu Sade et la littérature érotique classique. Il regardait

des films pornographiques (qu'il appréciait) et en savait beaucoup sur les pratiques SM, le bondage, et toute la palette de subtiles perversions qui lui sont liées, de même que sur le fétichisme, mais ces savoirs théoriques n'avaient jamais croisé ses propres pratiques. Pour lui, c'était quelque chose d'abstrait, très éloigné de sa vie. Il y portait un intérêt purement intellectuel et n'avait aucune envie d'essayer.

Kathryn était elle aussi universitaire, dans une autre matière, et ils s'étaient rencontrés à une conférence dans les Midlands. Ils avaient échangé des regards pendant qu'il faisait son intervention, puis eu une discussion un peu embarrassée au bar le soir même. Ils étaient devenus

amants à Londres, même si Kathryn était mariée et Dominik à l'époque engagé dans une relation sérieuse.

Ils couchaient ensemble dans des chambres d'hôtel ou sur le sol de son petit bureau à la fac, entre le *happy hour* et le dernier train en partance de Charing Cross pour la banlieue sud.

Dans ces conditions, chaque minute comptait et cette expérience sexuelle les bouleversa tous les deux. C'était comme si tous leurs partenaires précédents les avaient menés à ces étreintes hâtives, désespérées, violentes et addictives.

Il se souviendrait toujours du corps de Kathryn sous le sien, alors qu'elle était à bout de souffle, les yeux fermés sous

l'effet du plaisir. Agenouillé sur l'épais tapis beige, pantelant, son sexe bandé planté toujours plus profondément en elle, Dominik avait saisi l'instant comme on prend une photo. Il se créait une banque de souvenirs en se demandant s'il devrait, un jour plus ou moins proche, invoquer ces images pour se faire jouir en solitaire.

Il détaillait la rougeur qui s'étalait du cou de Kathryn à ses petits seins, écoutait attentivement les sons érotiques qu'ils faisaient tous deux, le frottement de leurs corps amplifié de manière presque obscène par le silence de son bureau, les gémissements saccadés de la jeune femme. Le voile de sueur qui maculait le front de cette dernière était le reflet de

celle qui coulait le long de son torse, de ses bras, de ses jambes, de son corps tout entier, tandis qu'il la prenait avec ardeur.

— Mon Dieu, gémit-elle.

— Oh oui, acquiesça Dominik en accélérant le rythme.

Les soupirs de Kathryn étaient le signe de son acceptation des conséquences de leur désir. Elle ferma les yeux et exhala longuement.

— Est-ce que ça va ? demanda Dominik en ralentissant, inquiet.

— Oui. Oui...

— Tu veux que je fasse plus doucement ?

— Non, répondit Kathryn d'une voix rauque. Continue. Plus fort. S'il te plaît.

Dominik bougea pour soulager ses genoux et perdit l'équilibre. Pour éviter d'écraser la jeune femme, il se rattrapa sur ses mains, qu'il referma sur les poignets de Kathryn.

Elle sursauta, comme parcourue par une décharge électrique.

— Mmmmh...

— Quoi ?

— Rien.

Mais il lut autre chose dans son regard : *une question ? Non, une supplique.*

Pour toute réponse, il accentua sa prise

sur ses poignets et ramena ses bras au-dessus de sa tête, tout en continuant à aller et venir en elle. Elle était épinglée au sol comme un papillon, les joues cramoisies. Il devait lui faire mal mais elle gémissait de plaisir, l'incitant à plus de violence.

Il lut une nouvelle supplique dans ses yeux, muette mais claire. Elle voulait davantage.

Il ôta ses mains de ses poignets, craignant de lui laisser des bleus et les fit glisser le long de ses bras jusqu'à son cou, qu'il serra. Il sentit son pouls battre sous ses doigts. Sa vie même.

Elle inspira violemment et cria :

— Plus fort.

Il était à la fois effrayé et incroyablement excité : son sexe durcit encore plus et atteignit des proportions qui lui parurent anormales, pressant contre les parois humides de son vagin de la même manière que ses doigts pressaient son cou, l'asphyxiant. Le visage de sa partenaire avait pris toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Kathryn jouit avec un grognement de triomphe guttural, presque masculin. Il relâcha sa prise sur son cou et elle respira bruyamment pour recouvrer son souffle.

Tout cela sans cesser de la prendre, son sexe allant et venant en elle à un

rythme mécanique, impitoyable, brutal, sans retenue. Il ferma les yeux et jouit à son tour : il eut l'impression de se consumer. C'était élémentaire. Primitif. La baise la plus intense de son existence.

Un peu plus tard, alors qu'ils étaient toujours en nage, Kathryn lui dit, l'œil sur sa montre :

— Tu sais, il y a longtemps que j'ai envie de faire ça. Tu savais ce qu'il fallait faire.

— C'était la première fois pour moi aussi. J'avais lu plein de trucs dessus mais c'était resté à l'état de concept, de simples mots sur une page.

— J'étais sûre que je pouvais te faire

confiance, que tu n'irais pas trop loin.

— Je ne voulais pas te faire mal. Je ne te blesserai jamais.

Elle se rapprocha de lui et posa la tête sur son épaule humide.

— Je sais, murmura-t-elle.

Commencèrent alors des semaines d'expérimentation sexuelle durant lesquelles Kathryn dévoila un à un ses fantasmes et ses désirs secrets, et son goût pour la soumission. Elle était loin d'être masochiste, mais elle aimait sentir la douleur et repousser ses limites : elle avait toujours été ainsi mais on ne lui avait jamais donné l'occasion d'explorer cette part latente de sa personnalité,

étouffée sous le vernis de la civilisation et de l'éducation. Dominik était le premier à reconnaître cette envie et il y avait instinctivement répondu en dominant la jeune femme, ce qui l'avait libérée.

Il avait lu les romans sur le sujet, connaissait les histoires mais cela n'avait rien à voir avec le cliché du maître et de l'esclave ni du dominant et de la dominée. Ils étaient tous deux à égalité dans cette relation, découvrant ensemble les lois de l'attraction, et ils n'éprouvaient aucune curiosité pour les accessoires, le latex, le cuir, le baroque et les instruments de torture.

Ils avaient ouvert les yeux et Dominik savait qu'il n'y aurait pas de retour

possible.

Ce fut aussi, inéluctablement, la fin de leur liaison. Chaque fois qu'ils faisaient un pas de plus vers l'abîme, chaque fois qu'une improvisation les éloignait du sexe conventionnel, il voyait le doute se lire dans le regard de Kathryn. Elle avait peur d'aller trop loin.

Elle en vint à succomber au fardeau de la réalité, à sa vie de petite-bourgeoise, à son diplôme de littérature de Cambridge et à un mariage ennuyeux avec un homme gentil mais sans imagination ; elle mit un terme à leur histoire. Ils rompèrent tout contact et prirent soin de ne jamais se croiser dans le cadre de leur travail. Elle finit par partir de Londres et abandonner

l'enseignement.

Mais Dominik avait ouvert la boîte de Pandore. Le monde était devenu un lieu de délicieuses tentations et il savait qu'avec Kathryn, il avait découvert autre chose, et le sentiment que l'existence avait plus à lui offrir que ce qu'il n'avait cru ne le quitta plus jamais.

Dominik savait qu'il devait commencer par tester Summer afin d'être certain de son bon vouloir et de sa propension à accepter le jeu. Elle avait du caractère, ce qui lui plaisait, mais cela signifiait qu'elle serait imperméable à la manipulation ou au chantage. Il voulait qu'elle accepte l'aventure en toute connaissance de cause, consciente des

risques et des conséquences. Il ne cherchait pas une marionnette qu'il pourrait manipuler à sa guise. Il désirait une complice, dont l'excitation égalerait la sienne.

Malgré la brièveté de leur rencontre, il était certain que les sous-entendus qu'il avait glissés dans la conversation ne lui avaient pas échappé et qu'elle avait parfaitement compris que le violon n'était qu'un appât : il attendait plus que sa musique. Ce n'était pas un pacte avec le diable – il ne se trouvait rien de machiavélique –, mais un jeu dans lequel les deux participants pouvaient profiter l'un de l'autre jusqu'au bout. Il ne savait cependant pas jusqu'où il irait. Il voulait sonder les ténèbres mais il ignorait

encore jusqu'à quelle profondeur.

Il passa un coup de fil à l'une de ses connaissances, un professeur dans un des conservatoires de la City, à la réputation douteuse, et qui sut répondre à ses questions. Ce dernier lui donna l'adresse d'un magasin où il pourrait louer un violon de qualité honorable à la journée, à la semaine ou au mois, et il savait où Dominik pouvait passer une annonce afin de trouver des musiciens pour un concert.

— C'est pour une soirée très privée, ajouta Dominik. Est-ce que tu crois qu'ils verraient une objection à jouer les yeux bandés ?

Il y eut une exclamation à l'autre bout de la ligne.

— J'adorerais être invité aussi ! S'ils connaissent déjà le morceau que tu veux qu'ils jouent et que tu les paies bien, je pense que tout est possible. Mais ne le mentionne pas dans l'annonce.

— D'accord, répondit Dominik.

— Tiens-moi au courant. Tu as éveillé ma curiosité.

— Je te raconterai, Victor, promis.

Il se rendit dans le magasin le lendemain. Il était situé au milieu de Denmark Street, dans le West End, non loin de Charing Cross. De l'extérieur, et comme la plupart des boutiques de cette rue autrefois baptisée « Tin Pan Alley¹ », on aurait dit qu'il ne vendait que des

guitares électriques et des amplis : la vitrine ne contenait rien d'autre. Dominik pensa un instant que Victor s'était trompé d'adresse mais il fut rassuré dès qu'il entra : une autre vitrine contenait une demi-douzaine de violons.

Il fut accueilli par une jeune femme aux très longs cheveux d'un noir de jais artificiel, qui était vêtue d'un jean ultramoulant comme une seconde peau, et dont les lèvres rouge carmin se détachaient dans un visage outrancièrement maquillé. Son nez était orné d'un piercing, et ses oreilles disparaissaient sous une multitude d'anneaux de toutes tailles et de tous métaux. Dominik se demanda où elle pouvait bien en avoir d'autres. Il avait

toujours voulu coucher avec une femme portant un piercing génital ou aux tétons, mais n'avait eu droit jusqu'à présent qu'aux banals piercings de nombril, qu'il ne trouvait pas vraiment érotiques, mais plutôt ordinaires, voire prolétaires.

— On m'a dit que vous louiez des instruments, commença-t-il.

— Absolument, monsieur.

— J'ai besoin d'un violon.

— Faites votre choix, répondit-elle en montrant le présentoir du doigt.

— Ils sont tous à louer ?

— Oui. J'ai juste besoin que vous laissiez une caution en liquide ou par carte bleue, et de votre carte d'identité.

— Pas de problème, approuva Dominik, qui avait toujours, par habitude, son passeport sur lui. Je peux regarder de plus près ?

— Bien sûr.

La jeune goth prit une clé dans le trousseau accroché à la caisse et ouvrit la vitrine.

— Je n’y entends pas grand-chose en violons, reprit Dominik. C’est pour une amie à qui je rends service. Elle joue surtout de la musique classique. Vous y connaissez quelque chose ?

— Pas vraiment. Je suis une fille électrique, répondit-elle en souriant, ses lèvres rougeoyant comme un phare dans

la nuit.

— Je vois. Lequel est le meilleur ?

— Le plus cher, je suppose.

— C'est logique.

— Ce n'est pas une science exacte, remarquez, ajouta la vendeuse avec un sourire aguicheur.

— C'est vrai.

Elle lui tendit l'un des instruments. Il avait l'air vieux et à force de passer de main en main, son bois avait pris une teinte orangée, cuivrée et brillante dans laquelle se reflétaient les néons du magasin.

Dominik réfléchit, le violon en main.

Ce dernier était beaucoup plus léger que ce à quoi il s'attendait. Il se dit que son timbre devait varier en fonction du musicien. Il se morigéna mentalement : il aurait dû faire des recherches avant de venir là. Il avait l'air d'un parfait amateur.

Il caressa doucement le flanc du violon.

— Vous jouez d'un instrument ? demanda-t-il à la jeune femme à la chevelure sombre dont le tee-shirt avait légèrement glissé, laissant deviner un tatouage sur l'épaule.

— De la guitare, répondit-elle. Quand j'étais gamine, on m'a forcée à faire du violoncelle. Je m'y remettrai peut-être un

jour.

Après ses piercings supposés, Dominik imagina la jeune femme sur une scène, un violoncelle entre les jambes. La pensée le fit sourire.

— Je le prends, dit-il brusquement.
Une semaine.

— Parfait.

Elle sortit un calepin sur lequel elle fit une série de calculs tandis que Dominik contemplait les fleurs rouges, vertes et noires de son tatouage. Il remarqua alors qu'elle avait une minuscule larme tatouée sous l'œil gauche. Pendant qu'il attendait, des clients entrèrent et sortirent, pris en charge par un autre vendeur, un jeune goth

à la coupe de cheveux géométrique.

La jeune femme finit par lever les yeux de ses calculs.

— Alors, à quelle sauce je vais être mangé ? s'enquit Dominik.

Il sortit avec le violon, rangé dans son étui.

Une fois rentré chez lui, Dominik posa avec précaution l'instrument sur l'un des canapés et vérifia la météo pour les sept jours à venir. Le premier acte de la pièce qu'il avait en tête ne pouvait se dérouler à l'intérieur. L'intimité viendrait plus tard, quand ils auraient besoin de discrétion et qu'ils se livreraient à des actes interdits en public.

Les prévisions étaient bonnes. Pas de pluie dans les quatre prochains jours.

Il envoya un texto à Summer pour lui donner le lieu, la date et l'heure de leur rendez-vous.

Elle lui répondit dans la demi-heure qui suivit. Elle n'avait pas changé d'avis.

« Dois-je apporter ma partition ? »

« Non. Vous jouerez Vivaldi. »

Le soleil brillait sur Hampstead Heath et les oiseaux s'égayaient au-dessus de la cime des arbres. Il était encore tôt et l'air était frais. Summer avait pris le métro jusqu'à Belsize Park, puis elle avait descendu la colline, contourné l'hôpital, dépassé le *Marks & Spencer* récemment

construit à l'emplacement du cinéma, longé les boutiques de South End Road et l'échoppe du primeur à l'entrée de la gare, pour atteindre enfin le parking où ils étaient convenus de se retrouver. Elle connaissait l'endroit pour avoir piqué non loin avec des amis, quelques mois auparavant.

Un seul véhicule était garé, une BMW gris métallisé. Elle reconnut la silhouette de Dominik derrière le volant ; il était manifestement plongé dans un livre.

Summer portait une robe noire, conformément aux instructions de Dominik et, pour combattre la fraîcheur matinale, elle avait enfilé sur ses épaules nues le manteau de Charlotte, que cette

dernière ne lui avait toujours pas réclamé.

Il la vit approcher et descendit de sa voiture. Il attendit, adossé au capot, qu'elle le rejoigne en se tordant les pieds sur les graviers inégaux du parking improvisé, où l'on organisait des fêtes foraines pendant les vacances.

Le regard de Dominik se posa sur ses talons hauts. Ses habituelles chaussures de concert. Lui était tout en noir : pull en cachemire à col en V et pantalon de ville parfaitement repassé.

— Vous auriez dû mettre des bottes, observa-t-il. On a un peu de marche à faire.

— Désolée, s'excusa Summer.

— Il y a encore pas mal de rosée à cette heure-ci. Vos chaussures vont être trempées, elles risquent même de s'abîmer. Vous devriez les enlever. Je vois que vous portez des collants ou des bas.

— Ça ne me dérange pas du tout. Et je porte des bas.

— Bien, répondit-il en souriant.
Autofixants ou à jarretelles ?

Summer se sentit rougir. Elle se laissa gagner par une légère insolence.

— Qu'est-ce que vous auriez préféré ?

— Excellente réponse, rétorqua Dominik sans s'expliquer plus avant.

Il ouvrit la portière arrière, et empoigna un étui à violon sombre et brillant dont la vision fit frissonner Summer.

Il verrouilla ensuite la BMW et fit un geste en direction de la vaste étendue d'herbe de l'autre côté de la clôture.

— Suivez-moi.

Summer ôta ses souliers quand ils atteignirent la pelouse. Dominik avait raison : le sol était humide et spongieux sous ses pieds quasi nus. Au bout de quelques minutes, la sensation devint presque agréable. Dominik ouvrait la marche ; il dépassa les mares, traversa le petit pont devant la piscine extérieure et gagna un sentier. La jeune femme remit

ses chaussures à cause du gravier, qui lui blessait la peau. Le contact de ses pieds mouillés dans le cuir n'était pas très agréable, mais ils gagnèrent rapidement une nouvelle portion d'herbe et elle put se déchausser de nouveau. Dominik marchait rapidement, d'un pas égal et elle le suivait, les escarpins à la main, en se demandant où il pouvait bien la mener. Elle n'était jamais venue dans cette partie du parc mais une sorte d'instinct la poussait à faire confiance à Dominik. Elle savait qu'il ne cherchait pas à l'attirer dans un recoin isolé pour la violer. Quoique cette pensée ait eu d'excitant.

Les frondaisons leur cachèrent le ciel bleu et le soleil pendant quelques centaines de mètres, puis ils se

retrouvèrent en pleine lumière. Ils avaient atteint une clairière circulaire, verte et déserte à perte de vue, qui semblait émerger du bois comme une île en pleine mer, et au milieu de laquelle, sur une légère élévation, se dressait un vieux kiosque à musique victorien, en partie rouillé.

Summer en eut le souffle coupé. C'était un endroit sublime. Ce serait un lieu de concert parfait, étrangement vide et un peu magique. Elle comprenait mieux à présent pourquoi il lui avait donné un rendez-vous aussi matinal. Pas de spectateurs, ou très peu, à moins que sa musique ne les attire de loin.

Dominik s'inclina devant elle et fit un

geste vers le kiosque, au pied duquel ils se trouvaient à présent.

— Nous sommes arrivés, dit-il.

Il lui tendit l'étui et elle gravit les quelques marches en pierre qui menaient à la scène.

Dominik se plaça dans un coin, adossé à l'un des piliers métalliques.

Pendant une fraction de seconde, Summer envisagea de se révolter. Pourquoi diable lui obéissait-elle avec tant de docilité ? Une partie d'elle-même avait envie de tout arrêter et de lui dire « non, pas question ». Mais une autre part d'elle, dont elle n'avait découvert l'existence que récemment, brûlait de se

prêter au jeu.

Elle s'immobilisa.

Puis elle se ressaisit, gagna le centre de la scène et ouvrit l'étui. Le violon était très beau, bien plus beau que celui qu'elle avait rafistolé et dont elle ne pouvait plus jouer. Elle en caressa le bois sombre, le manche, les cordes, et se rendit compte que Dominik la regardait.

— C'est juste une location, précisa ce dernier. Je vous en achèterai un autre, de meilleure qualité, quand nous nous serons mis d'accord.

Summer avait beaucoup de mal à imaginer un instrument de meilleure qualité que celui-ci, dont le poids,

l'équilibre et la ligne étaient parfaits.

— Jouez pour moi, ordonna-t-il.

Summer laissa glisser à terre le manteau de Charlotte. L'air piquant s'était transformé en une brise légère sur ses épaules nues, et elle fit abstraction de l'endroit atypique et isolé où elle se trouvait ainsi que des non-dits de sa relation – car il était évident qu'elle venait d'entamer une relation – avec cet homme étrange et dangereux.

Elle se pencha pour saisir l'archet qui était resté dans l'étui, consciente d'offrir à Dominik un bref aperçu de ses seins : elle ne portait jamais de soutien-gorge avec cette robe.

Summer le regarda à la dérobée en accordant son violon. L'homme ne bougeait pas, impassible. L'instrument avait un timbre si riche et si rond que les sons se réverbérèrent sur le plafond du kiosque.

Summer commença à jouer Vivaldi.

Elle connaissait les quatre concertos par cœur. C'étaient ses morceaux de prédilection, que ce soit pour jouer en public, devant ses amis, ou pour répéter. La musique, vieille de plusieurs siècles, l'emplissait toujours de joie, et comme elle l'interprétait, elle vit défiler sous ses paupières closes les riches et réalistes paysages de la Renaissance italienne qu'elle avait tant de fois admirés en

peinture. Pour une raison qu'elle ignorait, les êtres humains étaient presque toujours absents de sa rêverie vivaldienne, et elle n'avait jamais cherché à expliquer cette omission quasi freudienne.

Le temps s'arrêta.

Les notes qu'elle tirait de l'instrument étaient magnifiques, et elle eut soudain l'impression de parvenir à un degré supérieur et inconnu de compréhension de l'œuvre. Elle n'avait jamais aussi bien joué. Détendue, elle atteignait la vérité au cœur même de la musique, et se laissait emporter par le flot de la mélodie, submergée par son intensité. C'était presque aussi bon que la jouissance sexuelle.

Quand elle attaqua le troisième concerto, elle ouvrit brièvement les yeux pour regarder Dominik. Il n'avait pas bougé d'un pouce, immobile, perdu dans ses pensées, les yeux rivés sur elle. Elle se souvint que quelqu'un lui avait dit un jour qu'elle avait un corps semblable à un violon : une taille fine et des hanches généreuses. Était-ce ce qu'il voyait sous les plis de sa robe ?

Elle remarqua soudain, non loin, des spectateurs anonymes, manifestement attirés par la musique.

Summer inspira profondément, à la fois flattée et déçue que le concert ne soit plus privé. Elle acheva le troisième concerto et s'arrêta. Le charme était rompu.

Deux femmes en tenue de jogging l'applaudirent.

Un homme enfourcha son vélo et reprit sa promenade.

Dominik toussota.

— Le quatrième concerto est un peu plus difficile, s'excusa Summer. Je ne suis pas certaine d'en venir à bout sans la partition.

— Ce n'est pas grave, répondit-il.

Summer attendit qu'il lui dise ce qu'il avait pensé de son jeu. Il se contenta de la regarder.

Un silence pesant s'installa entre eux. La jeune femme perçut de nouveau la morsure du froid sur ses épaules et

frissonna. Dominik ne réagit pas.

Il la dévisageait toujours et ressentit la nervosité qui la gagnait. Elle avait interprété *Les Quatre Saisons* de manière exceptionnelle et il était ravi. Lui demander de jouer pour lui avait été une idée de génie et le concert qu'elle venait de lui donner avait éveillé de fortes sensations en lui : il se sentait lié à elle. Il mourait d'envie de goûter la douceur de sa peau, de faire courir ses doigts et sa langue sur la courbe de son épaule, de découvrir les secrets dissimulés sous l'étoffe de sa robe. Il devinait déjà la forme de son corps. Il avait toujours regretté de ne pas avoir appris la musique et de ne jouer d'aucun instrument. Il était trop tard pour s'y mettre mais il

pressentait que Summer était un instrument dont il pourrait jouer pendant des heures. Et il comptait bien le faire.

— C'était sublime, finit-il par dire.

— Merci de votre indulgence, monseigneur.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de le taquiner, peut-être parce qu'elle se sentait vraiment heureuse.

Dominik fronça les sourcils.

Il vit qu'elle avait accueilli sa remarque avec soulagement mais elle était encore tendue ; il le constatait à la raideur de ses épaules et à la contraction de sa mâchoire. Elle avait forcément compris que ce n'était que le début. Autre

chose l'attendait.

— Vous avez gagné votre violon, dit-il.

— Je ne peux pas avoir celui-là ?
demanda-t-elle en le caressant
jalousement. Il est merveilleux.

— Je n'en doute pas mais je vous en
trouverai un meilleur. Vous le méritez.

— Vous êtes sûr que je ne peux pas
garder celui-là ? insista-t-elle.

— Oui, répondit-il fermement.

Elle ne le convaincrat pas.

Il s'approcha d'elle, ramassa le
manteau et l'aida à l'enfiler. Ils
regagnèrent la voiture et elle lui rendit
l'instrument.

Summer avait des millions de questions à lui poser mais elle ne savait pas par où commencer.

Il fit un geste en direction du siège du passager.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il.

La jeune femme obtempéra.

Elle avait craint que la voiture n'empeste le tabac – Dominik lui faisait l'effet d'un fumeur – mais elle avait eu tort. Une faible odeur de musc, pas désagréable, flottait dans l'habitacle.

Dominik était conscient de la proximité de Summer. Elle ne sentait plus la cannelle mais seulement le savon qu'elle avait utilisé le matin même, une fragrance

douce, hygiénique, rassurante. Il percevait la chaleur de son corps qui émanait de sous son manteau.

— La prochaine fois que vous jouerez pour moi, ce sera avec votre propre instrument, celui que je vais vous acheter. Il sera fait pour vous, Summer, le prix importe peu.

— D'accord, acquiesça-t-elle.

— Maintenant, je veux que vous me racontiez votre première expérience sexuelle.

Elle sembla décontenancée par la question et Dominik se demanda, un court instant, s'il ne s'était pas trompé sur son compte. Peut-être n'était-elle pas prête.

Summer rassembla ses souvenirs. Au fond, elle avait déjà partagé un moment d'intimité avec cet homme et elle ne voyait pas pourquoi elle ferait machine arrière à présent.

De la buée se forma sur le pare-brise et Dominik mit l'air conditionné en marche.

Summer lui raconta tout.

Le violon avait été fabriqué par un certain Pierre Bailly, à Paris vers le début du xx^e siècle, et il coûta plus de 10 000 livres à Dominik, qui l'avait repéré dans le catalogue d'un magasin spécialisé. Le bois, d'une teinte qui tirait plus sur le jaune que sur le brun ou le cuivre, évoquait la patience et la sérénité,

et Dominik avait l'impression que sa patine renfermait des années d'expérience et de mélodies. Le vendeur de la boutique de Burlington Arcade fut surpris qu'il ne veuille pas l'essayer avant de le prendre et Dominik n'était pas certain qu'il l'avait cru quand il lui avait expliqué qu'il l'achetait pour quelqu'un. Il savait qu'on l'imaginait souvent musicien en raison de ses longs doigts, mais ressemblait-il pour autant à un violoniste ?

On lui fournit, avec le violon, un certificat d'authenticité sur lequel était inscrite la liste de tous ses propriétaires successifs, et ce jusqu'à sa création, cent douze ans auparavant. Ils n'étaient que cinq, et leurs noms avaient tous une

consonance étrangère, témoignage d'un siècle troublé par les guerres et les exils. La dernière de la liste s'appelait Edwina Christiansen. Ses héritiers avaient vendu l'instrument aux enchères avec quelques autres possessions de moindre valeur et c'était ainsi qu'il s'était retrouvé dans cette boutique. Le vendeur n'en savait pas plus sur cette Mme Christiansen.

Le violon n'avait pas d'étui et Dominik en acheta donc un sur Internet. Il en choisit un flambant neuf, histoire que Summer n'attire pas l'œil sur son violon d'époque hors de prix. Dominik avait toujours été un homme aussi prudent que pragmatique.

Une fois en possession de l'étui, il

emballa soigneusement l'instrument et le fit délivrer à Summer par coursier, dans l'appartement qu'elle sous-louait. Ses instructions étaient très claires : il devait être remis en mains propres contre signature. Il la prévint de la livraison et la pria d'en accuser réception.

Le texto de la jeune femme fut laconique.

« Sublime. »

Il avait joint une lettre au violon, dans laquelle il lui demandait de passer le plus de temps possible à pratiquer son nouvel instrument avant qu'il lui donne un autre rendez-vous. Il exigeait qu'elle ne joue pas encore en public avec, surtout pas dans le métro.

Il lui fallait maintenant prendre certaines dispositions.

La petite annonce qu'il avait déposée au Conservatoire indiquait qu'il cherchait trois musiciens, si possible âgés de moins de trente ans, habitués à jouer dans un quatuor à cordes. Il fallait qu'ils soient prêts à donner un concert dans des circonstances inhabituelles et sans quasiment répéter. Il s'engageait à rémunérer généreusement leur discrétion et demandait de fournir une photo avec le C.V.

Parmi les réponses qu'il reçut, l'une était tout simplement parfaite : des étudiants de deuxième année, qui s'étaient déjà produits plusieurs fois en public en

première année, mais avaient été quittés par un des membres de leur quatuor, la deuxième violoniste, rentré dans sa Lituanie natale. Les deux jeunes hommes, qui jouaient respectivement du violon et de la viole, étaient quelconques, mais la violoncelliste était une jolie blonde aux cheveux bouclés.

Étant donné que les autres postulants étaient tous des musiciens solos qui n'avaient pratiquement aucune expérience d'ensemble, la décision fut facile à prendre.

Avant de les rencontrer, Dominik leur envoya le questionnaire qu'il avait préparé pour l'occasion. Ils acquiescèrent à ses demandes pour le

moins peu orthodoxes, certainement grâce au salaire élevé qu'il proposait. Il organisa ensuite un rendez-vous par Skype afin de répondre à leurs questions et de leur donner ses dernières instructions.

Il exigeait qu'ils s'habillent en noir et il ne les laisserait répéter avec la deuxième violoniste qu'une fois, juste avant la représentation, pour laquelle ils auraient les yeux bandés. Il leur ferait signer un contrat dans lequel ils s'engageaient à ne jamais révéler quoi que ce soit sur ce concert privé, sous peine de poursuites de sa part, et il leur interdisait de chercher à entrer en contact avec lui ou la violoniste, après le spectacle.

La surprise manifeste des trois musiciens fut rapidement balayée par la compensation financière.

La violoncelliste lui suggéra même de louer une crypte dans une ancienne église, qui servait souvent de salle de concerts en raison de son acoustique exceptionnelle et qui était, d'après elle, « le lieu idéal » pour ce qu'il semblait « avoir en tête ». On aurait dit qu'elle avait parfaitement compris qu'il était hors de question qu'il organise ce concert chez lui.

Il se demanda comment elle pouvait bien savoir ce qu'il avait « en tête ». Il avait bien vu qu'elle le regardait avec amusement.

Il leur expliqua enfin ce qu'ils devraient jouer et il prit leurs numéros de téléphone. Maintenant que tout était réglé, il pouvait fixer une date et appeler Summer.

— Allô ? Summer ?

— Oui.

— C'est Dominik. Je veux que vous jouiez à nouveau pour moi. La semaine prochaine.

Il lui donna la date et l'adresse du rendez-vous, ainsi que le titre du morceau. Il lui expliqua qu'elle serait la quatrième d'un quatuor à cordes et qu'elle aurait deux heures pour répéter avec les trois autres avant le concert

privé.

— Deux heures, c'est peu, remarqua-t-elle.

— Je sais, mais les trois autres connaissent bien l'œuvre, ça devrait donc suffire.

— D'accord, acquiesça Summer. Le Bailly sera magnifique dans une crypte.

— J'en suis certain, répondit Dominik. Ah, et, Summer...

— Oui ?

— Je veux que vous jouiez nue.

1. Littéralement « l'allée des Casseroles-

en-Métal », référence à la rue new-yorkaise où s'étaient regroupés les éditeurs musicaux à la fin du XIX^e siècle.

UNE FEMME ET SES SOUVENIRS

Dominik m'a demandé de lui raconter ma première fois.

Je l'ai fait, ce qui, je m'en suis rendu compte plus tard, était étonnant de ma part : *Les Quatre Saisons* m'avaient, comme toujours, plongée dans un état étrange.

C'est la faute de Vivaldi.

Voici donc ce que je lui ai dit.

— Mes premières expériences ont été solitaires. Je me caressais. J'ai commencé tôt, plus tôt que mes amies, même si je n'ai jamais vraiment parlé de ça avec qui que ce soit. J'avais un peu honte. Je ne savais pas vraiment ce que je faisais et je n'ai pas eu d'orgasme avant de nombreuses années. Vous avez peut-être remarqué que quand je joue du violon, j'entre dans un état second, je suis dans un monde qui n'appartient qu'à moi. Quand j'arrête, le monde reprend ses droits. Le violon a un effet très physique sur moi : c'est comme une jouissance. Et j'ai l'impression qu'il aiguise mes sensations.

J'ai regardé Dominik à la dérobée, histoire de voir ce qu'il pensait.

Il avait abaissé son siège et était à demi allongé, détendu. Je l'ai imité. L'habitacle sentait le propre, une odeur particulière que j'associe aux possesseurs de BMW. La voiture rutilait : aucune trace d'en-cas ni d'emballages suspects. Seul le livre qu'il lisait quand je suis arrivée et dont l'auteur m'était inconnu, était posé sur le tableau de bord.

Dominik ne me regardait pas ; ses yeux étaient rivés devant lui, sur le pare-brise. Il avait l'air très à l'aise, comme s'il s'apprêtait à méditer. En dépit de la situation pour le moins embarrassante, sa réaction, ou plutôt son absence de réaction, m'a permis de me détendre. Je m'apprêtais à révéler des secrets que je n'avais jamais avoués à personne, mais

sa façon de se fondre dans le décor me donnait l'impression que je me parlais à moi-même.

J'ai donc poursuivi.

— Il m'arrivait de jouer nue, devant la fenêtre ouverte. J'aimais sentir l'air frais sur ma peau. J'ouvrais les rideaux, je laissais la lumière allumée et je m'imaginai que les voisins me regardaient. S'ils l'ont fait, ils n'en ont jamais rien dit. Ça a duré quelques années et je passais tellement de temps toute seule que ma mère s'en est inquiétée. Elle avait peur que je ne sois monomaniacque et déséquilibrée. Quand j'étais au lycée, elle a donc exigé que je fasse du sport ou du théâtre, quelque

chose qui lui paraissait « normal ». On s'est beaucoup disputées et j'ai fini par céder. Elle m'a quand même laissée choisir le sport que je voulais. J'ai opté pour la natation, surtout pour l'irriter. J'avais bien compris qu'elle voulait que je pratique un sport collectif, comme le hockey ou le basket, mais je l'ai convaincue en lui expliquant que si je musclais mes bras, je jouerais mieux.

Dominik a esquissé un sourire, mais il est resté silencieux. Il attendait patiemment que je continue.

— J'ai alors découvert que nager me procurait les mêmes sensations que le violon. J'adorais l'eau et la façon dont le temps s'abolissait, longueur après

longueur. Je n'étais pas très rapide mais très endurante. Je nageais si longtemps, avec tant de facilité, que l'entraîneur devait toujours m'interrompre pour m'ordonner de rentrer chez moi. C'était un bel homme, un ancien champion régional qui avait abandonné la compétition quand il avait cessé de gagner des coupes. Il avait alors décidé d'enseigner mais il n'avait rien perdu de ses muscles. Il portait la tenue réglementaire des maîtres nageurs, le short très court, le tee-shirt moulant et le sifflet autour du cou, histoire de faire genre. Je ne prêtais jamais attention à lui. J'avais l'impression qu'il en faisait trop et bizarrement, ça ne lui allait pas. C'était comme s'il enfilait un costume, comme

s'il faisait semblant d'être le prof. Toutes les autres filles se pâmaient devant lui. Je ne sais pas quel âge il avait, sauf qu'il était plus vieux que moi. Ma première fois, ça a été avec lui.

J'ai jeté un nouveau regard en coin à Dominik. Il était impassible, imperturbable.

— Poursuivez, a-t-il ordonné.

— Un après-midi, il ne m'a pas arrêtée. Il m'a laissée nager encore et encore. J'ai fini par cesser, après je ne sais combien de longueurs, parce que j'ai pris conscience que la nuit était tombée et qu'il n'y avait plus que moi dans le bassin. Tout le monde était parti. Quand je suis sortie de l'eau, il m'a dit qu'il

attendait de voir si j'allais m'arrêter toute seule. J'ai ramassé ma serviette et j'ai gagné les vestiaires. Quand j'ai commencé à me sécher, je me suis rendu compte que j'étais excitée. Je ne sais pas bien pourquoi, mais c'était tellement pressant que je ne pouvais pas attendre de rentrer chez moi. J'étais en train de me caresser quand je l'ai vu qui m'observait par l'entrebâillement de la porte, que j'avais peut-être oublié de fermer. En tout cas, je ne l'avais pas entendu l'ouvrir. Je n'ai pas pu m'arrêter. Je suppose que j'aurais dû mais sa façon de me regarder m'en empêchait. J'ai eu mon premier orgasme. Sous ses yeux. Il est alors entré dans la pièce et a sorti sa queue. Je ne pouvais pas en détacher mon regard. «

C'est la première fois que tu en vois une, hein ? » a-t-il dit. J'ai confirmé. Il m'a demandé si j'avais envie de la sentir en moi et j'ai répondu que oui.

Je me suis tournée vers Dominik pour savoir s'il voulait que je lui en raconte davantage ou si ça lui suffisait. Son attention s'est immédiatement posée sur moi.

— Parfait, a-t-il déclaré, en remettant son siège en position assise. C'est tout ce que je voulais savoir. Je vous réclamerai peut-être la suite un autre jour.

— Pas de problème, ai-je répondu en redressant mon siège à mon tour.

Raconter ma vie à cet homme aurait dû

m'embarrasser, au contraire, je me sentais étrangement plus légère, comme si j'avais transféré le poids de mes secrets sur ses épaules.

— Je vous dépose quelque part ?

— Au métro, ce sera parfait. Merci.

— Je vous en prie.

J'avais beau lui avoir raconté ma vie sexuelle, je n'étais pas prête à lui donner mon adresse. De toute façon, je n'étais pas certaine qu'il ait envie de la connaître.

Finalement, ce n'était pas la peine que je cherche à dissimuler ma vie privée. Dominik m'a demandé mon adresse quelques jours plus tard et m'a priée de

rester chez moi un certain jour afin de réceptionner un colis. J'ai hésité un peu avant de la lui révéler. Il n'y avait que deux hommes à Londres à savoir où j'habitais : le livreur de pizzas et lui, et ça me convenait très bien. Comme il avait un paquet à me faire livrer, j'aurais eu l'air prude ou paranoïaque si j'avais refusé de répondre à sa question.

Ainsi que je le soupçonnais à moitié, le colis en question était le violon promis. Étant donné la qualité de l'instrument qu'il avait loué pour le concert à Hampstead, je m'attendais à un violon de prix, mais je n'aurais jamais cru qu'il m'offrirait quelque chose d'aussi somptueux. C'était un authentique Bailly, dont le bois avait une teinte couleur de

miel, presque caramel. Il me rappelait l'endroit où j'avais grandi et les reflets de la rivière Waihou, quand le soleil la fait miroiter.

Si j'en croyais le certificat qui l'accompagnait, sa dernière propriétaire était une certaine Edwina Christiansen. Curieuse, comme à mon habitude, j'ai cherché son nom sur Google mais n'ai rien trouvé. Tant pis. Mon imagination suffirait.

L'étui noir était flambant neuf et l'intérieur couvert de velours bordeaux. Il ressemblait un peu trop à un cercueil pour moi et n'allait pas du tout avec le Bailly mais Dominik était un homme intelligent, et j'ai supposé que l'étui était censé

dissimuler la valeur du violon.

Il avait joint des instructions précises : le prévenir de l'arrivée du paquet, passer le plus de temps possible à me familiariser avec cet instrument, ne pas l'exposer en public, me tenir prête pour la suite. Jouer et attendre, donc.

Jouer avec le Bailly me procurait un plaisir intense. Il était fait pour moi, comme si mon corps n'attendait que lui. J'ai demandé aux transports londoniens de suspendre mon accréditation pendant quelque temps et, étant donné les circonstances, ils ont accepté sans problème. Je jouais toute la journée, mieux que je ne l'avais jamais fait : j'avais l'impression que ce violon avait

libéré des mélodies prisonnières en moi depuis toujours.

Attendre était une autre paire de manches. Je suis d'une nature patiente et j'aime les sports d'endurance. Mais j'aurais aimé savoir exactement dans quoi je m'engageais. Je crois vraiment que l'on n'a rien sans rien, et tant que je ne savais pas exactement ce que Dominik attendait comme retour sur investissement, j'ai résolu de considérer le violon comme un prêt et non comme un don. Il avait suggéré un accord mutuel, un contrat, il ne m'avait pas proposé de m'entretenir. S'il l'avait fait, j'aurais carrément refusé. Mais tant que je n'en apprenais pas davantage, je ne pouvais pas décider de jouer le jeu.

Je ne voulais pas m'engager dans une relation tout de suite. Je voulais rester un peu seule. Et je n'avais pas l'impression que Dominik cherchait une petite amie. C'était manifestement un marginal, un solitaire ; il n'avait pas le regard désespéré de celui qui veut à tout prix rencontrer quelqu'un. J'ai décortiqué son premier mail, celui par lequel il avait pris contact avec moi. Il avait un côté un peu geek et je le soupçonnais de posséder une large collection de films pornographiques sur son ordinateur, mais je ne pensais pas qu'il était du genre à fréquenter les sites de rencontres.

S'il ne souhaitait pas sortir avec moi, que voulait-il ?

J'ai de nouveau regardé le violon et j'en ai caressé le bois. J'estimais son prix à plus de 10 000 livres.

Comment remercier un homme qui vous avait fait un tel cadeau ? Qu'espérait-il de moi ?

Du sexe ? C'était la réponse la plus évidente. Mais, à mon avis, pas la bonne.

S'il avait juste voulu coucher avec moi, il n'avait qu'à m'inviter à dîner. Et s'il avait juste voulu jouer les mécènes, il m'aurait offert un violon sans tout ce cérémonial.

Il y avait quelque chose d'autre. Il n'avait rien d'un psychopathe, mais j'avais l'impression qu'il se livrait à un

jeu qui le divertissait fort. Je me suis demandé s'il avait un but ou s'il s'ennuyait terriblement et ne savait pas comment dépenser son argent.

J'aurais évidemment pu lui renvoyer le violon, et c'était d'ailleurs la chose à faire. Mais je dois bien avouer que j'étais terriblement intriguée.

Qu'allait-il faire ensuite ?

Quelques jours plus tard, mon téléphone a sonné.

Je n'ai même pas eu le temps de parler. Ça m'aurait agacée en d'autres circonstances mais j'ai décidé d'écouter ce que Dominik avait à dire.

— Allô ? Summer ?

— Oui.

Il m'a froidement informée qu'il voulait que je joue pour lui un après-midi de la semaine suivante. Il avait choisi le concerto n^o 1 pour quatuor à cordes du tchèque Smetana, une pièce que je connaissais heureusement bien, parce qu'elle faisait partie des préférées de M. van der Vliet. Je jouerais avec trois autres musiciens qui maîtrisaient bien la partition, pour l'avoir donnée plusieurs fois, et qui avaient signé un contrat les obligeant à ne jamais dévoiler quoi que ce soit sur ce concert.

Et c'était tant mieux puisque je devais jouer nue.

Les autres musiciens se banderaient les

yeux avant que je me déshabille. Ma nudité n'aurait donc que Dominik pour spectateur.

Lorsqu'il m'a annoncé ses conditions, une vague de chaleur s'est répandue dans tout mon corps. Je suppose que j'aurais dû refuser. Après tout, il venait de me demander, de manière très franche, de me dévêtir devant lui. Mais si je refusais, je ne saurais jamais ce qu'il manigançait. Et puis, ce serait notre troisième rencontre. Si on considérait qu'il m'arrivait de coucher dès le premier rendez-vous, ça ne faisait guère de différence. Pour une fois, j'avais juste accepté en avance.

Vraiment ?

Après tout, Dominik n'avait pas dit

qu'il voulait coucher avec moi.

Il souhaitait peut-être simplement m'observer.

L'idée m'a perturbée, mais en dépit de tous mes efforts, j'ai senti monter mon excitation.

Ce n'était pas vraiment surprenant. J'avais passé tant de temps avec le Bailly que je n'avais pas eu le loisir de rencontrer quiconque et je n'avais pas eu d'amant depuis Darren. J'étais cependant agacée de constater que Dominik me faisait cet effet. Il avait un coup d'avance dans le petit jeu qu'il jouait avec moi.

Si je m'exposais nue à son regard, j'avais peur qu'il ne se rende compte de

l'attirance que j'avais pour lui. Après ce que je lui avais raconté dans la voiture sur le parking de Hampstead Heath, je me doutais qu'il ne serait pas surpris. J'étais même certaine qu'il savait exactement de quelle manière j'allais réagir.

Si nous étions engagés dans un duel, je lui avais fourni toutes les armes pour me battre.

Une semaine plus tard, je me suis rendue à l'adresse indiquée par Dominik, une crypte au centre de Londres. Je ne connaissais pas cet endroit mais son existence ne m'étonnait pas. Londres est une ville pleine de surprises. Il m'avait donné l'adresse par téléphone mais m'avait demandé de ne pas chercher à y

aller avant, histoire de garder la fraîcheur de la découverte. J'avais envisagé un instant de lui désobéir mais j'avais rapidement abandonné cette idée, comme si je me sentais obligée de suivre ses instructions à la lettre. C'était lui qui avait acheté le violon, il méritait bien d'organiser le concert à sa guise.

La crypte était dissimulée dans une ruelle, et son existence n'était indiquée que par une plaque en cuivre fixée sur le montant gauche de la porte. J'ai poussé le battant avec précaution et me suis trouvée face à une volée de marches qui menaient vers un puits d'obscurité.

J'avais troqué mes ballerines pour des escarpins dans la rue d'à côté et j'ai

trébuché sur le sol inégal. Je serais tombée tête la première si je ne m'étais pas rattrapée *in extremis*. J'ai tâtonné contre le mur, à la recherche d'une rambarde : en vain.

J'étais oppressée. Je n'avais pas peur, même si le bon sens me soufflait que j'aurais dû dire à quelqu'un où je me rendais. Je n'avais raconté à personne, pas même à Charlotte, que Dominik m'avait offert un Bailly et que j'allais jouer pour lui dans cette crypte. Ce tournant de ma vie était trop étrange pour que je le partage. Et puis après tout, si Dominik avait projeté de m'assassiner, il l'aurait fait depuis longtemps.

Le nœud qui s'était formé dans mon

estomac et les battements désordonnés de mon cœur n'étaient pas seulement des manifestations de nervosité. J'étais surexcitée. Jouer avec trois musiciens inconnus était un défi, mais j'avais répété jusqu'à ce que je puisse interpréter ce morceau les yeux fermés. Je savais que Dominik n'apprécierait pas que quoi que ce soit ne se déroule pas selon son plan. Quoi qu'il ait prévu, j'étais persuadée que tout était planifié dans les moindres détails et que tout serait parfait, y compris ma performance.

Il y avait évidemment la perspective de ma propre nudité, même si cette idée me troublait plus qu'elle ne m'angoissait. J'ai toujours eu un côté exhibitionniste, qu'il avait évidemment déduit de ce que

je lui avais raconté dans la voiture.

J'étais quand même un peu nerveuse, et je suppose que c'était à cause du public. Me balader nue dans mon salon n'avait rien à voir avec le fait de jouer nue devant un quasi-étranger. Je n'étais soudain plus certaine de pouvoir le faire. Une tempête faisait rage dans mon cerveau. Si je me rétractais, je lui prouvais qu'il avait gagné. Si j'acceptais, je lui laissais la main. Et puis il y avait cette pensée dérangeante, dont je ne pouvais me défaire : cette situation m'excitait terriblement. Mais pourquoi diable ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez moi ?

J'ai résolu de m'habituer à

l'éventualité de me déshabiller. Je me déciderais quand le moment serait venu.

Je m'étais préparée avec soin, et pas seulement musicalement parlant. Je m'étais douchée longuement le matin même et je m'étais rasé les jambes. J'avais ensuite considéré mon maillot. Raser ou ne pas raser ? Darren aurait aimé que je l'épile intégralement et par esprit de contradiction, je ne l'avais donc jamais fait. De toute façon, ce n'était pas comme s'il y mettait souvent la langue.

Que préférait Dominik ?

C'était un homme étonnant, qui avait fait preuve jusque-là d'un goût certain pour les détails et l'opulence, et je soupçonnais ses penchants sexuels d'être

pour le moins exotiques. Il aimerait peut-être mes poils, leur odeur légèrement entêtante, le secret qu'ils voilaient. Je n'ai pas pu m'empêcher de laisser mon imagination vagabonder sur des sentiers ténébreux, avant que le bon sens reprenne ses droits. J'ai repoussé mes fantasmes. Dominik savait déjà bien assez de choses sur moi. Heureusement que les autres musiciens ne pourraient pas voir ce qui allait se passer.

Au final, je m'étais contentée de raser juste un peu, décidant de garder quelques centimètres de poils, comme un voile : ainsi, je ne serais pas complètement nue.

En bas de l'escalier, je suis tombée sur une autre porte en bois, que j'ai poussée.

J'ai été submergée par l'air plus épais, oppressant, conférant au lieu une atmosphère de souterrain, de caveau. La crypte était haute de plafond, mais étroite, et les voûtes la rendaient étouffante. Le donjon que j'avais visité avec Charlotte me revint à l'esprit : cette crypte ressemblait nettement plus à l'idée que je m'en faisais.

Les murs étaient éclairés par de faibles ampoules électriques, qui contrastaient de manière saisissante avec l'ancienneté du lieu et l'odeur de bougie qui flottait encore dans l'air. Il faisait un peu froid, même s'il était évident que l'électricité pouvait servir également à chauffer la crypte. Peut-être Dominik avait-il demandé que le chauffage ne soit pas

allumé, par souci d'authenticité. Ou peut-être voulait-il voir mon corps réagir à la morsure du froid. J'ai chassé cette idée et agrippé plus fermement l'étui de mon violon.

J'ai aperçu les trois musiciens sur l'estrade et me suis dirigée vers eux, le bruit de mes talons résonnant sur le sol en pierre. Mon angoisse a fait soudain place à de la joie : l'acoustique était exceptionnelle et le Bailly allait faire des étincelles. Dominik aurait droit au concert de sa vie, de cela au moins j'étais certaine.

Les autres membres du quatuor m'attendaient, déjà installés, et comme il me l'avait promis, je n'ai pas vu trace de

Dominik. Je me suis présentée, aussi gênée qu'eux : la situation était inhabituelle pour tout le monde.

Ils portaient tous un costume noir, une chemise blanche et un nœud papillon. Le violoniste et le violiste étaient des hommes, plutôt silencieux. La violoncelliste, Luralynn, était manifestement le leader du groupe et elle parlait pour trois. C'était une Américaine qui avait quitté New York pour étudier à Londres, et elle semblait pleine d'assurance sans que ce soit dérangent. Elle était grande, avec de longues jambes et un côté un peu amazone. Elle portait le même costume que les hommes, noir avec une chemise blanche, mais sa veste queue de pie était coupée de telle manière

qu'elle mettait en valeur sa taille et ses hanches. Entre son accoutrement, sa chevelure et ses traits, extrêmement fins, elle offrait un curieux mélange de masculinité et de féminité. Elle était très attirante.

— Vous connaissez bien Dominik ? me suis-je enquis.

— Et toi ? a-t-elle rétorqué avec coquetterie.

Devant son expression coquine, je me suis demandé si elle en savait plus que moi sur les plans de Dominik. Elle a éludé toutes mes questions et j'ai fini par me lasser : nous n'avions pas beaucoup de temps devant nous pour répéter.

C'était un morceau intense, sombre, et un choix parfait pour l'endroit. Et Dominik avait raison : les trois musiciens le connaissaient parfaitement.

Je l'ai entendu avant de le voir : ses semelles battaient le sol, le rythme de ses pas résonnait comme un *staccato* se superposant à l'accord en mi du dernier mouvement que je tirais du Bailly lorsqu'il s'est approché de l'estrade.

Il m'a saluée de la tête et a fait un signe en direction des musiciens pour qu'ils mettent leurs bandeaux.

Ils se sont exécutés.

Ils ne savaient manifestement pas que je devais me dévêtir. Dominik est monté

souplement sur l'estrade et s'est penché tout contre moi. Ses lèvres ont presque caressé le lobe de mon oreille et j'ai rougi.

— Vous pouvez vous déshabiller, a-t-il chuchoté.

J'avais choisi ma courte robe noire et non la longue, histoire de ne pas attirer les regards dans le métro. Elle était moulante, avec une seule bretelle, et une fermeture Éclair cachée sur le côté. J'avais décidé de ne pas porter de soutien-gorge ; ainsi, quand je me déshabillerais – enfin, si je me déshabillais –, je n'aurais pas de marques. J'avais failli ne pas mettre de culotte pour la même raison, mais j'avais

changé d'avis au dernier moment et je m'en étais félicitée quand ma robe avait dévoilé plus de peau que prévu lorsque j'étais montée dans la rame de métro à la station Bank.

Dominik est redescendu et s'est assis sur la seule chaise, juste en face de nous. Il m'a regardée, impassible. Je commençais à croire que sa façade polie et réservée dissimulait une nature beaucoup plus sauvage que ce qu'il voulait bien laisser paraître.

Je me demandais ce qui pourrait le faire sortir de sa réserve. J'étais prête à chercher.

J'ai inspiré profondément et ai décidé de le faire.

J'ai posé la main sur la fermeture, regardant Dominik bien en face.

La fermeture Éclair s'est coincée.

Je me suis débattue avec ma robe sous le regard brûlant de Dominik. *Et merde !* Était-ce un sourire que j'apercevais sur les lèvres de Lauralynn ? Pouvait-elle me voir malgré l'épais foulard ?

La pensée m'a fait rougir.

Je devais être écarlate à présent. J'avais espéré me dévêtir avec grâce comme les actrices au cinéma. J'aurais dû m'entraîner chez moi. Plutôt mourir que de demander de l'aide à Dominik. J'ai fini par m'extirper de ma robe, et rougi encore plus violemment quand je

me suis rendu compte que j'allais devoir me pencher pour enlever ma culotte. Je me suis légèrement tournée pour dissimuler mes seins, tout en me disant que j'étais complètement idiote puisque j'allais devoir jouer ainsi devant lui.

J'ai attrapé mon violon et ai résisté à l'envie de m'en servir comme d'un bouclier pour cacher ma nudité un peu plus longtemps. Je me suis retournée, ai calé le Bailly sous mon menton et ai commencé à jouer. *Au diable ma nudité et au diable Dominik !* Une vague de colère m'a brièvement parcourue avant que la musique m'emporte.

La prochaine fois, s'il y en avait une, pas question de paraître vulnérable quand

je me déshabillerais.

La musique a fini par s'arrêter et j'ai relâché la pression sur le manche de mon violon. Je l'ai éloigné de mon menton, le long de mon flanc, et non devant moi puis j'ai regardé Dominik. Ce dernier a applaudi, lentement, délibérément, avec un sourire énigmatique. L'archet tremblait un peu entre mes doigts, j'étais essoufflée et j'avais le front moite, comme si je venais de courir dix kilomètres. L'effort avait été épuisant, même si je ne m'en rendais compte que maintenant, absorbée que j'avais été par la musique et par des pensées inspirées par l'Europe de l'Est, Edwina Christiansen et le Bailly.

Je me suis demandé quand je pourrais

quitter Londres pour quelques jours. Étant donné mes finances, je n'avais pas eu l'occasion de visiter l'Europe comme je l'aurais voulu.

Dominik a interrompu ma rêverie en toussotant.

— Merci, a-t-il dit.

Je me suis contentée d'un signe de tête.

— Vous pouvez disposer. Je vous aurais bien raccompagnée mais je dois régler les musiciens. Je pense que vous pouvez trouver la sortie sans vous blesser ?

— Évidemment.

Je me suis rhabillée avec une nonchalance feinte, décidant d'ignorer

son commentaire.

Avait-il deviné que j'avais manqué de me rompre le cou en arrivant ?

— Merci, ai-je dit à l'intention des musiciens, toujours assis et masqués.

Ils attendaient les instructions de Dominik. Il était évident que ce dernier avait été très clair avec eux.

J'aurais bien aimé savoir comment il s'y était pris pour s'assurer ainsi de leur pleine et entière coopération. Il avait du pouvoir sur les gens, surtout sur les femmes.

Et pourtant, je n'avais pas l'impression que Lauralynn était du genre à obéir. Au contraire.

J'avais remarqué de quelle façon elle tenait son violoncelle entre ses cuisses ; malgré son apparente douceur, elle en jouait d'une façon presque violente, comme si elle lui extorquait la mélodie contre son gré.

Elle a souri d'un air entendu, cette fois-ci en me regardant : j'étais à présent certaine que soit elle faisait partie du jeu, soit elle me voyait sous le foulard.

J'ai pivoté vers la sortie, mon étui à la main, aussi professionnelle que possible. Nous avons tous deux rempli notre part du contrat : j'avais un violon, il avait obtenu son concert privé.

J'ai franchi la porte qui menait à l'escalier et me suis adossée contre le

froid mur de pierre pour rassembler mes pensées.

Était-ce vraiment terminé ? J'aurais dû être soulagée, mais un étrange regret m'envahissait. Comme si je ne lui avais pas donné assez en échange du violon. Charlotte aurait affirmé le contraire mais je me sentais bizarrement incomplète.

J'ai inspiré et ai gravi les marches sans me retourner.

J'ai regagné mon studio de Whitechapel, ravie de trouver le couloir et la salle de bains déserts. Mes voisins étaient sortis. Tant mieux. Ça m'épargnerait de devoir faire la conversation ou de prendre garde à ce qu'ils ne soupçonnent pas ce que j'avais

en tête : il était temps de faire quelque chose de cette excitation presque douloureuse qui m'avait accompagnée pendant tout le trajet de retour.

J'avais à peine fermé la porte de ma chambre que j'ai glissé la main entre mes jambes. J'ai introduit un doigt en moi, afin de le lubrifier avant de caresser mon clitoris avec de rapides mouvements circulaires. J'ai jeté un coup d'œil à mon ordinateur portable en envisageant de regarder un clip porno, histoire d'accélérer le processus.

Darren détestait mon goût pour le porno. Il m'avait surprise un jour avec un magazine déniché sous son matelas et il avait fait la tête toute la soirée. Quand je

lui avais demandé ce qui le contrariait autant, il m'avait avoué qu'il savait que les femmes se masturbaient mais il n'envisageait pas qu'elles puissent le faire en regardant un magazine. Je n'avais jamais bien compris s'il était jaloux ou s'il considérait que ce n'était pas convenable, mais j'avais profité de ma liberté recouvrée pour faire ce qui me plaisait. Cependant, vu l'état d'excitation dans lequel j'étais, je savais que je ne tarderais pas à jouir, et trouver les bonnes images me prendrait plus de temps que nécessaire. J'ai préféré rejouer la scène de l'après-midi dans ma tête.

Je me suis soudain souvenue de la façon dont mes tétons s'étaient dressés, sous l'effet de l'air frais. À moins que ce

ne soit sous celui du regard de Dominik. Ou de Lauralynn. J'ai ouvert la fenêtre de la main gauche, sans cesser de me caresser de la droite. J'ai défait ma robe sans problème (*évidemment*) et l'ai ôtée. Plutôt que de me débattre devant Dominik pour remettre ma culotte, je l'avais glissée dans mon sac, j'étais donc à présent complètement nue, à l'exception de mes escarpins, et j'ai accueilli avec plaisir l'air frais contre ma peau.

J'ai fermé les yeux, et au lieu de me laisser tomber sur le lit comme d'habitude, j'ai écarté les jambes et ai introduit un doigt en moi, comme si je me masturbais pour un public invisible.

Le souvenir du dernier ordre de

Dominik, le ton de sa voix au moment où je m'étais penchée pour défaire les brides de mes escarpins, m'a fait jouir.

— Non. Gardez-les.

Ce n'était pas un défi. Nulle trace de doute dans sa voix. Il n'avait pas envisagé un seul instant que je puisse ne pas lui obéir, même si j'étais persuadée qu'il avait bien deviné que je n'étais pas du genre docile. L'autorité dont il avait fait preuve, pour une raison qui m'échappait, avait provoqué mon orgasme.

J'ai joui violemment, mon sexe merveilleusement secoué de spasmes, et mon corps tout entier envahi par une délicieuse vague de chaleur.

J'avais toujours été comme ça, maintenant que j'y pensais. M. van der Vliet m'excitait, même s'il n'était pas beau et je me souvenais du plaisir que je prenais à lui obéir à la lettre. Ça avait été la même chose avec le maître nageur quand il m'avait dit qu'il se demandait combien de longueurs je pouvais parcourir s'il ne m'arrêtait pas. Et il y avait eu la fessée du Maître du Donjon.

Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Je me suis couchée en essayant de ne plus penser à tout ça et j'ai plongé dans un sommeil agité.

Je me suis réveillée dans la soirée, toujours troublée. Et excitée. J'ai essayé de ne pas y prêter attention. En vain. Je

me suis caressée de nouveau, mais sans venir à bout de ma frustration.

Le ton impérieux de Dominik et sa manière de tout organiser dans le moindre détail m'obsédaient. Même sa façon de me donner l'adresse de la crypte m'avait émoustillée. J'ai envisagé de l'appeler puis me suis morigénée. Qu'est-ce que j'allais lui dire ?

« S'il te plaît, Dominik, dis-moi ce que je dois faire ? »

Pas question. En dehors du fait que l'idée même était ridicule, c'était mieux ainsi. Je ne voulais pas qu'il sache à quel point je l'avais dans la peau. Je savais qu'il finirait par me téléphoner ; j'avais vu la lueur affamée dans son regard. Il ne

pourrait pas résister à la tentation d'échafauder un autre jeu. Et même si ça m'agaçait de le laisser me manipuler, je savais que ça me plairait.

J'allais devoir trouver un autre moyen de satisfaire mon désir.

J'aurais pu appeler Charlotte, mais je n'étais pas prête à partager cette partie de ma vie.

Le club fétichiste. Cette pensée semblait folle, mais je pouvais peut-être y aller seule, juste pour y faire un tour. Je ne savais pas trop d'où venait cette soudaine assurance, à la fois effrayante et libératrice. Après tout, si ça ne me plaisait pas, je pouvais toujours partir.

Je m'y étais sentie en sécurité. Je n'étais pas du genre à me laisser faire mais les boîtes du West End étaient insupportables, remplies de groupes de mecs bourrés qui tentaient de mettre les mains sur toutes les filles se frayant un chemin vers le bar ou les toilettes.

Au club fétichiste, malgré la nature de la clientèle (ou peut-être grâce à elle), tout le monde m'avait semblé respectueux.

C'était définitivement le genre d'endroit où je pouvais me rendre seule.

Une rapide recherche sur Google m'indiqua que le donjon où j'étais allée avec Charlotte n'était ouvert que le premier samedi du mois, et on était un

jeudi. Aucun des grands clubs n'était ouvert ce soir-là, mais j'ai fini par trouver un lien vers un établissement plus petit, pas très loin de chez moi, qui possédait un donjon, des « espaces de jeu » et qui m'a paru sympa. Il ferait l'affaire. Le *dress code* était strict : il fallait que je trouve une tenue appropriée. Pas question d'avoir l'air d'ignorer ce que je faisais là.

Il était 23 heures. La soirée ne faisait certainement que commencer. J'ai appelé un taxi et ai fourragé dans ma garde-robe où j'ai fini par dénicher quelque chose de convenable. J'ai contemplé mon reflet dans le miroir. J'avais choisi une jupe bleu marine droite à taille très haute, dont les gros boutons blancs maintenaient des

bretelles croisées dans le dos et qui couvraient mes tétons. Je l'avais achetée en solde dans une boutique qui vendait des fringues d'inspiration années cinquante sur Holloway Road, au nord de Londres, et je l'avais mise avec un chemisier blanc à col haut, un béret marin et des talons rouges quand mon voisin avait organisé une fête costumée qui avait pour thème « uniformes » à son anniversaire, quelques mois plus tôt.

Ce soir, je portais un soutien-gorge rouge assorti à mes chaussures, et pas de chemisier. Cela ressemblait-il à une tenue fétichiste ? Je me suis souvenue des accoutrements hallucinants du donjon où Charlotte m'avait amenée. *Probablement pas*. Je voulais me fondre dans la masse,

et ce serait certainement plus facile si j'avais moins de vêtements. J'ai jeté un dernier coup d'œil à mon reflet et j'ai enlevé mon soutien-gorge. Les bretelles soulignaient mes seins, les maintenaient en place et dissimulaient mes tétons. De toute façon, j'avais déjà passé une partie de la journée à poil, alors je n'étais plus à ça près.

J'ai enfilé une veste avant de monter dans le taxi, parcourue par un délicieux frisson de liberté à l'idée que j'étais à moitié nue dessous.

Une jeune femme brune à l'air amical, un piercing au nez, a encaissé le faible droit d'entrée à mon arrivée. Quand elle m'a priée de tendre mon poignet pour

qu'elle y applique le tampon, j'ai remarqué qu'elle avait une minuscule larme tatouée sous l'œil gauche. Je me suis demandé quels autres secrets étaient dissimulés sous sa veste de smoking en latex.

Encore du latex. Si je devenais une habituée de ces lieux, je ferais peut-être aussi bien d'économiser et de me payer une tenue en latex moi aussi, même si je n'étais pas vraiment certaine que ce soit mon truc. Charlotte avait eu un mal fou à enfiler et enlever sa robe, et je devinais qu'une incapacité à me dévêtir entraverait l'assouvissement de mes désirs.

Je préfère rester sobre quand je suis placée dans une situation nouvelle mais

cette fois-ci, je me suis arrêtée au bar.

Un bloody mary parfaitement épicé à la main, j'ai traversé la piste de danse où quelques clients discutaient tranquillement, et je me suis dirigée vers le donjon. L'entrée en était ouverte, une pièce plus loin. Il n'y avait pas de porte mais des rideaux semblables à ceux que l'on trouve dans les hôpitaux.

Intéressant.

La plupart des clients étaient dans le donjon. Certains, assis, bavardaient à voix basse ; d'autres se tenaient plus près de l'action mais en retrait par rapport aux participants. J'ai remarqué quelques affiches, imprimées sur des feuilles A4 et placardées sur les murs. « N'interrompez

pas une scène », disait l'une. « On demande avant », annonçait l'autre. Je me suis sentie étrangement rassurée.

Plusieurs couples et un trio se livraient à des actes de violence consentie de degrés divers, à l'aide d'instruments variés. Mon attention a été immédiatement attirée par les bruits de la pièce : le craquement sourd d'une cravache et le son plus étouffé d'un martinet, comme celui que j'avais vu entre les mains de Mark. Le son et le rythme changeaient selon les mouvements de celui qui s'en servait et la force avec laquelle il frappait.

Sans m'en rendre compte, je m'étais rapprochée du trio, deux hommes qui

fouettaient une personne que j'avais initialement prise pour un troisième homme, en raison de sa corpulence et de son crâne rasé, avant de découvrir aux courbes de ses seins comprimés sur la croix et à ses gémissements aigus, qu'il s'agissait d'une femme. *Homme, femme, ni l'un ni l'autre, ou un peu des deux. Une créature magnifique en tout cas. Et puis qu'est-ce que le genre de toute façon ? Pas grand-chose entre ces murs.* J'ai oublié le panneau et je me suis avancée encore un peu. Je trouvais ça encore choquant mais aussi follement excitant.

J'ai senti que quelqu'un me touchait l'épaule gentiment et on a murmuré à mon oreille :

— Ils sont beaux, non ?

— Oui.

— Ne vous approchez pas trop, vous allez les tirer de leur monde.

Je les ai observés attentivement. Ils paraissaient effectivement perdus dans une autre dimension, un endroit qui était à la fois dans la pièce et loin d'elle. Chacun d'eux semblait faire son propre voyage.

Où qu'ils soient, je mourais d'envie de les rejoindre.

Le propriétaire de la voix a perçu mon désir.

— Voulez-vous jouer ?

J'ai hésité. Nous n'avions pas été présentés et il, ou elle, était très direct. Mais c'était peut-être exactement ce dont j'avais besoin, et personne n'en saurait jamais rien.

— Oui.

J'ai senti qu'on me prenait par la main et qu'on me guidait vers une autre croix, dressée dans un coin de la salle.

— Déshabillez-vous.

Mon corps a réagi immédiatement : l'ordre était pratiquement le même que celui que Dominik m'avait donné un peu plus tôt, et j'ai été envahie d'un désir brûlant, une excitation presque palpable doublée d'une envie de quelque chose de

plus que je ne savais pas identifier.

J'ai fait glisser les bretelles, dévoilant ainsi complètement mes seins, puis j'ai ôté ma jupe, excitée par tous ces regards étrangers posés sur moi. J'ai pris position sur la croix, bras et jambes écartés, complètement nue pour la troisième fois de la journée. Ça devenait une habitude.

Mes poignets ont été liés par une lanière en cuir, assez serré sans que cela soit inconfortable et ce coup-ci, on ne m'a pas expliqué comment interrompre la séance. *Tant pis*. Si j'en jugeais par son assurance, mon mystérieux partenaire avait l'air expérimenté, et si je n'en pouvais plus, je n'aurais qu'à crier « Stop ! ». Je n'avais bu qu'un verre, j'étais

parfaitement consciente de ce que je faisais et la pièce était pleine de monde qui pourrait intervenir en cas de nécessité.

Je me suis détendue et j'ai attendu qu'on me frappe.

Je n'ai pas été déçue.

Cette fois-ci, les coups ont été beaucoup plus violents. Rien à voir avec la fessée administrée par Mark. Pas de caresses apaisantes. J'en ai eu le souffle coupé, et mon corps s'est cambré sous la violence des claques, qui pleuvaient sur mes fesses et mes flancs. Il ou elle (je préférerais que mon partenaire garde son anonymat et n'avais pas cherché à savoir de qui il s'agissait) utilisait

manifestement un instrument. Le bruit ressemblait à celui du martinet mais la force de l'impact, brutale et solide, me fit penser qu'il s'agissait d'autre chose.

Je me suis mise à pleurer de douleur, et j'ai fini par comprendre que plus je me braquais sous les coups, plus j'avais mal.

J'ai donc décidé de me détendre et de découvrir ce monde à part dans lequel les autres participants semblaient se trouver. Je me suis figuré que mon corps ne faisait plus qu'un avec la main ou le martinet. J'ai écouté le rythme régulier du fouet et la douleur en est venue à disparaître : quand j'ai compris comment danser avec mon partenaire sans être sa victime, j'ai senti se répandre en moi une grande

sensation de paix.

Puis on m'a détachée. On m'a gentiment caressée aux endroits qui avaient été frappés et qui m'ont un peu élancée.

Un rire bas, un murmure, puis la voix s'est évanouie dans la foule.

Je suis restée immobile, étendue sur la croix, pendant un temps indéfinissable. J'ai enfin réussi à me relever, je me suis rhabillée et je suis rentrée chez moi en taxi.

J'avais eu ce que j'étais venue chercher.

Enfin, je crois.

J'avais recouvré le sentiment de paix,

l'impression de disparaître dans un autre monde, la seconde conscience, tout ce qui, d'aussi loin que je me souviens, avait toujours été mon refuge, ma demeure d'une manière ou d'une autre.

De retour chez moi, je me suis effondrée sur mon lit et, malgré la douleur cuisante, j'ai mieux dormi que je ne l'avais fait depuis des semaines.

Ce n'est que le lendemain, dans le miroir de la salle de bains, que j'ai remarqué les bleus.

Toute une série d'hématomes, de couleurs variables, couvrait de manière régulière mes fesses et le bas de mon dos. Une inspection plus poussée dans la psyché de ma chambre me révéla une

empreinte de main un peu floue sur l'une de mes fesses.

Merde.

J'espérais que Dominik ne m'appellerait pas avant plusieurs jours.

UN HOMME ET SON DÉsir

Dominik conduisait dans un état second. Il revivait en esprit l'après-midi dans les moindres détails. Il emprunta le dédale de rues autour de Paddington en pilote automatique, et se dirigea vers la route qui menait vers Kensington.

La couleur de sa peau.

Sa pâleur irréaliste. Les centaines de nuances de blanc, les microscopiques teintes de rose et de gris ainsi qu'une

terne nuance de beige, toutes trois suppliant qu'on les laisse voir le jour. La cartographie complexe de ses grains de beauté et des minuscules imperfections de sa peau. La façon dont la lumière artificielle de la crypte amplifiait ses courbes, dansait sur son corps et mettait en relief les zones d'ombre. Les muscles qui se dessinaient sous la fragile protection de son épiderme, les tendons qui saillaient imperceptiblement sur ses mollets quand elle bougeait à l'unisson de la musique. La manière dont le violon caressait son cou, la vitesse de ses doigts qui pinçaient les cordes pendant que son autre bras maniait vigoureusement l'archet, qui fondait sur l'instrument avec fougue.

Il faillit rater la sortie de l'autoroute. Il mit ses souvenirs de côté le temps de manœuvrer abruptement, au grand dam du conducteur d'une Fiat, qui manifesta son mécontentement par un coup de klaxon.

Dominik avait toujours eu la capacité de dissimuler ses émotions, en public comme en privé. Il avait assisté à la performance dans un état de dévotion silencieuse, impassible, attentif aux moindres nuances de la musique. Il n'avait pas perdu une miette des mouvements des musiciens, tout de noir et blanc vêtus. *Et de Summer. Nue.*

Il avait eu l'impression d'assister à un rituel. Une symphonie de contrastes entre les vêtements de soirée sombres et

l'audacieuse nudité du corps de la violoniste qui se colletait littéralement avec son instrument pour en extraire chaque note, chaque fragment de mélodie, la domptant, la dirigeant. Il avait même vu une minuscule goutte de sueur tomber de son nez, glisser sur son téton dressé et finir sa trajectoire sur le sol en pierre de la crypte, à quelques centimètres des talons hauts qu'il lui avait ordonné de garder.

Peut-être aurait-ce été encore plus excitant s'il lui avait demandé de porter des bas noirs. Peut-être pas.

Il avait éprouvé tout du long un mélange de désir brûlant et de retenue. Il s'était fait l'effet d'être un inquisiteur

assistant à une orgie : n'importe quel témoin l'aurait trouvé suprêmement indifférent alors qu'il était fiévreusement impliqué, le cerveau en ébullition, ses pensées suivant une course folle et incohérente, vagabondant, examinant, interrogeant, sondant. Le tout sur ces mélodies immortelles que ce quatuor improvisé avait magistralement interprétées, faisant naître des images et des mots comme seule la musique sait le faire.

La forme de ses seins, leur petitesse, la tendre vallée qui les séparait, le croissant obscur qui promettait bien des secrets sous chacun d'eux, le minuscule creux de son nombril, qui pointait comme une flèche en direction de son sexe.

Il avait apprécié de découvrir que, contrairement à tant de jeunes femmes de sa génération, elle n'était pas intégralement épilée. Les courtes boucles auburn formaient comme une barrière voilant la partie la plus privée de son corps. Il avait alors décidé de la raser lui-même, un jour. Il en ferait une occasion spéciale. Une célébration. Un rituel. Le passage du Styx, au-delà duquel elle serait à jamais nue pour lui. Offerte. Sienna.

La solidité de ses cuisses, la longueur de ses mollets, les minuscules cicatrices sur l'un de ses genoux – souvenir d'un jeu d'enfant –, la surprenante étroitesse de sa taille, comme si elle avait été moulée dans un corset victorien.

La route montait à présent vers Hampstead et la voiture roulait sous les frondaisons basses des arbres du parc. Dominik inspira profondément et classa mentalement toutes les images et tous les sons séduisants de l'après-midi, constituant un album de souvenirs pour les jours de pluie.

De retour dans son quartier, il se rappela distraitement le sourire de la blonde violoncelliste, dont il avait déjà oublié le nom, juste avant qu'elle ajuste le foulard sur ses yeux. Elle l'avait regardé avec espièglerie, comme si elle avait deviné ce qui allait suivre et ce qu'il avait en tête. Il s'était même demandé si elle ne lui avait pas fait un clin d'œil complice.

Et la façon dont Summer avait rougi quand il lui avait dit de se déshabiller, après que les musiciens s'étaient bandé les yeux, la manière dont elle s'était détournée pour enlever sa culotte, lui offrant le spectacle majestueux de ses fesses, séparées par une ligne d'ombre, largement exposée quand elle s'était penchée. Elle s'était alors retournée vers lui et avait placé le violon devant son sexe, alors même qu'elle était consciente qu'elle allait devoir s'exposer à son regard en jouant.

Dominik savait qu'il se repaîtrait de ces instantanés pendant longtemps. Il se gara devant chez lui et baissa les yeux sur son pantalon. Il bandait.

Il se servit un verre d'eau pétillante et se laissa tomber sur sa chaise de bureau en cuir, obsédé par le souvenir de Summer.

Il soupira et but une gorgée d'eau, délicieusement fraîche.

Les images de la jeune fille jouant nue se mêlèrent sur l'écran imaginaire de ses pensées à celles de Kathryn, qu'il chevauchait dans un lit, sur le sol, contre un mur. Amour, baise, sueur, souvenirs, douleur et plaisir.

Il se remémora un grognement de dégoût et d'attente de la part de Kathryn le jour où il l'avait brutalement prise par derrière, son attention tout entière rivée sur la fleur de son anus, des envies de

sodomie obscurcissant son esprit déjà bien sombre. Il l'avait alors fessée violemment deux fois de suite, si fort que l'empreinte de sa main était immédiatement apparue, comme un Polaroid, sur la chair pâle de son cul. Elle avait hurlé, surprise. Il avait alors répété son geste, ce coup-ci sur l'autre fesse, et il avait senti les muscles de son vagin se contracter autour de son sexe, signe évident du plaisir qu'elle prenait à être frappée.

C'était la première fois qu'il fessait une femme. L'idée ne l'avait jamais effleuré auparavant. Il n'avait jamais non plus été fessé ainsi au cours d'un rapport sexuel. Il savait que c'était une pratique assez répandue. Il avait lu suffisamment

de romans victoriens mettant en scène des maîtres qui aimaient fouetter leurs servantes et vu suffisamment de films pornographiques dans lesquels les hommes fessaient leurs partenaires tout en les chevauchant, mais il pensait que tout ça n'était que convention, quelque chose que les acteurs faisaient pour rompre la monotonie de la baise.

— Ça t'a fait mal ? demanda-t-il un peu plus tard à Kathryn.

— Non, pas du tout.

— Ah bon ? Ça t'a plu ?

— Je ne sais pas vraiment. Tu t'es laissé emporter par le feu de l'action.

— J'ignore pourquoi j'ai fait ça, avoua

Dominik. J'en ai eu envie, c'est tout.

— Ce n'est pas grave, répondit Kathryn.

Ils étaient allongés sur le sol de son bureau, étalés sur le tapis, le souffle encore court.

— Tourne-toi, ordonna Dominik. Laisse-moi regarder.

Elle se mit sur le côté, lui offrant la sublime vision de son cul, que Dominik examina. La marque de sa main avait quasiment disparu, comme disparaît très rapidement toute trace de sexe une fois la personne rhabillée. Il avait toujours été dérouté par ça : quand un être rendosse son personnage public, tout ce qu'il a fait

en privé s'évanouit. C'était comme si, au fond de lui, il voulait que les femmes avec qui il avait couché portent la marque de leurs ébats sur leur visage. Quoi qu'il en soit, les contours de sa main n'étaient plus qu'un vague souvenir sur les fesses de Kathryn.

— Tu n'as presque plus rien.

— Tant mieux, dit-elle. Je ne vois pas très bien comment j'aurais pu expliquer ça à mon mari.

Un peu plus tard au cours de leur liaison, il était parvenu à la soustraire à son compagnon pendant un week-end entier, qu'ils avaient passé à Brighton, dans un hôtel du bord de mer. Ils avaient réussi à ne voir ni le jour ni la plage et il

l'avait fessée avec une telle violence qu'elle s'était plainte de ne pas pouvoir s'asseoir quand ils avaient fini par sortir dîner. Dominik avait été surpris par la nature compulsive de sa brutalité. Il en avait brièvement éprouvé de la honte : la violence envers les femmes lui répugnait. Il n'avait même jamais songé à frapper l'une de ses partenaires auparavant. Étaient-ils en train de se transformer en dominant et dominée ? D'où venait cette pulsion impérieuse, cette envie d'exprimer son désir par la sauvagerie ?

Kathryn n'avait jamais protesté.

Il n'avait jamais compris pourquoi. Il s'était toujours demandé ce qu'elle ressentait quand il la battait.

Il ouvrit sa braguette et libéra enfin son sexe. Il en nota distraitement les veines saillantes, la couronne sous le gland, la cicatrice de sa circoncision, et les teintes plus sombres de la peau sur la partie supérieure de la hampe. Il repensa au joli cul pâle de Summer quand elle s'était déshabillée.

Il prit son sexe en main et commença à se branler.

Il imagina le battement de ses couilles contre les fesses fermes de la jeune femme et le bruit de ses mains s'abattant brutalement sur sa peau frémissant sous les impacts répétés. Il entendait presque les gémissements de Summer.

Il ferma les yeux. Son imagination

fonctionnait à plein régime et emplissait l'écran de ses fantasmes.

Il jouit.

Dominik savait que le moment venu il fesserait Summer Zahova, violoniste de son état, parce que seules les femmes vraiment désirables, celles avec qui on avait envie de coucher plusieurs fois, avaient droit à ce traitement de faveur. Il ne fessait que celles qu'il avait dans la peau. Celles qui étaient spéciales.

Dominik reprit contact avec Summer deux jours plus tard. Il rejoua inlassablement leurs précédentes rencontres. Son instinct lui soufflait qu'elle n'avait pas accepté de s'embarquer avec lui sur ces eaux

troubles pour l'amour du violon, ce Bailly dont le timbre cristallin avait empli la crypte de son intense et mélodieuse clarté. Ce qu'il y avait entre eux n'était pas une simple transaction entre un mécène et une artiste, un bienfaiteur et sa protégée, un homme passionné et une jeune femme encline à l'immoralité. Il avait cru déceler quelque chose dans les profondeurs de son regard la première fois qu'ils s'étaient vus. De la curiosité, un défi informulé, la volonté de prendre des risques pour alimenter un feu secret. C'était du moins comme ça que Dominik expliquait certaines de ses paroles ainsi que certains de ses gestes, et la facilité avec laquelle elle s'était pliée à ses demandes peu orthodoxes. Ce

n'était pas une femme entretenue : elle ne faisait ça ni pour l'argent ni pour le Bailly.

Il avait envie d'elle d'une manière dévorante. Elle avait joué pour lui, dénudée, juste un peu rougissante quand elle s'était dévêtue, jusqu'à ce que la musique, divine, emporte ses réticences ; elle s'était alors dévoilée avec orgueil. De cela, il était certain : le léger sourire qui n'avait pas quitté ses lèvres durant tout le concert en était la preuve irréfutable. Elle était en paix avec elle-même, flottant dans un monde qui n'appartenait qu'à elle, imperméable à son environnement, enthousiaste.

Dominik savait maintenant avec

certitude qu'il ne voulait pas se contenter de coucher avec elle.

Ce ne serait que le début de leur histoire.

Il l'appela le samedi en fin de matinée, quand elle était au restaurant de Hoxton dans lequel elle travaillait à mi-temps. Il ne souhaitait pas que la conversation s'éternise, afin qu'elle n'ait pas le temps de lui poser de questions. C'était sans doute l'heure du coup de feu.

La sonnerie retentit de nombreuses fois avant que Summer décroche.

Elle avait l'air pressée.

— Oui ?

— C'est moi.

Dominik n'avait plus besoin de donner son nom.

— Je sais, répondit-elle calmement. Je suis au travail, je ne peux pas parler longtemps.

— Je sais.

— J'attendais votre appel.

— Vraiment ?

— Oui.

— Je veux que vous jouiez de nouveau pour moi.

— D'accord.

— Lundi en début d'après-midi. Au même endroit que la dernière fois.

Dominik, persuadé qu'elle accepterait tout de suite, avait déjà loué la crypte. Ils se mirent d'accord sur l'heure.

— Cette fois-ci, vous jouerez seule, poursuivit-il.

— D'accord.

— Il me tarde de vous voir.

— Moi aussi. Dois-je préparer un morceau en particulier ?

— Non. Choisissez ce que vous voulez. Envoûtez-moi.

— Bien. Que dois-je porter ?

— Ce que vous voulez. Avec des bas noirs. Autofixants.

— C'est noté.

— Et vos escarpins noirs.

Un fantôme se matérialisait déjà dans son esprit.

— Pas de problème, répondit-elle.

Il avait récupéré les clés de la crypte la veille au soir et versé un généreux pourboire au concierge afin que personne ne les dérange dans l'après-midi.

Dominik descendit quatre à quatre l'étroit escalier et poussa la porte. Il fut submergé par l'odeur de renfermé de la crypte, suivie par de faibles effluves de cire, comme une rémanence de bougies consumées et de prières oubliées. Il fouilla les ténèbres du regard et tâtonna contre le mur jusqu'à ce qu'il trouve

l'interrupteur. Il ne se rappelait plus que ce dernier était du mauvais côté de la porte. Il fit remonter le curseur en plastique jusqu'à ce que la crypte baigne dans une douce lumière tamisée, idéale pour l'occasion. Dominik était ordonné, précis, attentif aux détails et il avait maintes fois répété cette scène dans sa tête depuis sa brève conversation téléphonique avec Summer.

Après un coup d'œil à sa montre, une onéreuse Tag Heuer, il rassembla rapidement quelques chaises disséminées çà et là, et les rangea contre le mur du fond. Il fallait que ce soit parfait. Il leva les yeux vers le plafond et remarqua une rangée de petites ampoules. Il revint sur ses pas, prit une des chaises, la plaça

sous le luminaire et grimpa dessus en se méfiant de son équilibre rendu instable par les pavés inégaux du sol. Il ajusta ensuite le spot lumineux afin qu'il éclaire un endroit bien précis. Il dévissa deux autres ampoules de chaque côté du rail afin que l'effet soit amplifié. *Parfait.*

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Summer avait deux minutes de retard.

Il envisagea de le lui reprocher et de la punir mais il y renonça quand il l'entendit frapper doucement à la porte.

— Entrez, cria-t-il.

Elle avait de nouveau revêtu sa petite robe noire, les épaules et les bras dissimulés par une cape en laine grise,

l'étui à violon à la main. Avec les talons, elle paraissait plus grande.

— Je suis désolée, dit-elle. J'ai eu un problème de métro.

— Ce n'est pas grave, répondit Dominik. Nous avons tout notre temps.

Il la dévisagea. Elle soutint son regard puis enleva sa cape et chercha des yeux un endroit où la poser, peu désireuse de la laisser tomber à terre.

— Donnez-la-moi, ordonna-t-il en tendant la main.

Summer obéit. La laine portait encore la chaleur de son corps. Sans gêne aucune, il la porta à son visage et la respira, avide de saisir son parfum, vert

et acide, presque imperceptible dans la senteur puissante de la crypte. Il tourna ensuite les talons et déposa le vêtement sur l'une des chaises qu'il avait installées le long du mur.

Il revint ensuite vers elle.

— Qu'allez-vous jouer ?

— Une improvisation sur l'ouverture des *Hébrides* de Mendelssohn, répondit-elle, hésitante. J'adore son *Concerto pour violon* mais c'est un morceau difficile et je n'en domine pas encore toutes les subtilités techniques. Cette ouverture a des lignes mélodiques identiques et j'improvise sur elles depuis des années, même si elle a été écrite pour un orchestre et non un violon seul.

J'espère que vous ne m'en voulez pas de ne pas me cantonner à un répertoire strictement classique.

— Ce sera très bien, rétorqua Dominik.

Summer sourit. Elle avait passé un dimanche terrible à choisir un morceau.

Elle regarda par-dessus l'épaule de Dominik et remarqua la disposition de la lumière. Le spot projetait un halo lumineux sur le sol en pierre et elle comprit que c'était la scène sur laquelle il voulait la voir jouer.

Elle s'avança dans cette direction. Dominik la suivit des yeux, attentif à sa façon de bouger, à la manière dont elle marchait élégamment malgré le sol inégal

et ses souliers à talons.

Au moment où il s'apprêtait à lui donner un ordre, Summer posa doucement son étui sur les pavés et défit la fermeture Éclair de sa robe.

Dominik sourit. Elle avait anticipé sa demande et deviné qu'il voulait qu'elle joue à nouveau nue, cette fois-ci sans musiciens. Ce jour-là, il serait le seul habillé.

La robe glissa le long de sa poitrine, puis, d'un rapide mouvement des hanches, la jeune femme la fit tomber à ses pieds, en accordéon.

Elle ne portait pas de sous-vêtements.

Uniquement des bas, qui s'arrêtaient à

mi-hauteur de ses cuisses blanches.

Et les chaussures de couturier à hauts talons qu'il lui avait déjà vues. L'idée l'effleura vaguement qu'elle ne devait pas posséder beaucoup de paires de ce genre.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— C'est ce que vous vouliez.

Ce n'était pas une question.

Il acquiesça.

Elle se tenait au centre du halo lumineux, bien droite, fière, consciente d'être exposée à son regard. Selon ses conditions à elle.

Le froid qui régnait dans la crypte enveloppa son corps : ses tétons durcirent

et elle sentit la moiteur se répandre entre ses jambes.

Dominik en eut le souffle coupé.

— Approchez, ordonna-t-il.

Summer hésita une seconde, puis franchit la ligne lumineuse et se dirigea vers lui. En la regardant avancer lentement vers lui dans la pénombre, Dominik remarqua soudain une ligne rouge le long de son flanc, qui courait de sa taille fine à ses fesses. Il plissa les yeux, croyant d'abord à une ombre créée par le jeu de lumière. Mais c'était autre chose, une trace qu'il n'avait pas vue quand elle s'était retournée pour se dévêtir lors de la dernière séance. Aujourd'hui, elle avait bien pris garde à

lui faire face.

Dominik fronça les sourcils.

— Tournez-vous, intima-t-il. Je veux voir votre dos.

Summer retint son souffle. Elle savait que les bleus n'avaient pas tout à fait disparu, comme le lui avait révélé son reflet un peu plus tôt dans la journée, quand elle s'était préparée pour ce récital. Elle avait cru qu'ils s'effaceraient plus vite. Voilà pourquoi elle ne lui avait pas montré son dos. Elle fut soudain envahie par l'inquiétude et se demanda comment il allait réagir, tout en ayant très envie d'exposer effrontément les stigmates durement gagnés de son infamie personnelle.

Elle soupira et obéit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?
demanda-t-il.

— Des marques.

— Qui vous a fait ça ?

— Quelqu'un.

— Ce quelqu'un a-t-il seulement un
nom ?

— Je ne le connais même pas. Ça
changerait quelque chose pour vous ? Je
ne me suis pas présentée. Je n'en avais
pas envie.

— Ça vous a fait mal ?

— Un peu. Pas longtemps.

— Vous êtes une masochiste ?

— Pas vraiment. Je..., bafouilla Summer, cherchant ses mots. Je ne l'ai pas fait pour ressentir de la douleur.

— Pourquoi, alors ? s'enquit Dominik, qui voulait manifestement tout savoir.

— J'avais besoin de... de l'excitation.

— Ça s'est passé quand ?

Il connaissait déjà la réponse.

— Après le concert de la semaine dernière, répondit-elle, confirmant ses soupçons.

— Vous êtes une salope maso ?

Summer sourit. Elle avait déjà entendu cette expression dans la bouche de

Charlotte, qui avait désigné ainsi l'une de ses connaissances lors de leur soirée sur la péniche.

Elle réfléchit avant de répondre. Était-elle une « salope maso » ? Elle avait aimé la douleur, mais ne l'avait considérée que comme un moyen pour atteindre la félicité, pas une fin en soi.

— Non, finit-elle par dire.

— Juste une salope, alors ?

— Possible.

Au moment où la demi-plaisanterie franchissait ses lèvres, Summer comprit, comme Dominik, qu'ils avaient franchi un Rubicon métaphorique. Elle se redressa instinctivement, les seins fièrement

pointés. Elle sentait le regard de l'homme errer sur l'entrelacs de lignes et les restes de bleus, tatouages temporaires dessinés par sa nature dévergondée.

Dominik la considérait en silence, et seul son souffle régulier troublait l'atmosphère pesante de la crypte.

— Ce n'était pas juste une fessée, observa-t-il enfin.

— Je sais.

— Rapprochez-vous.

Summer recula sur la pointe des pieds et s'arrêta à quelques centimètres de lui ; elle percevait la chaleur qui émanait de son corps.

— Penchez-vous.

Elle obéit, consciente du spectacle qu'elle lui offrait.

— Écartez les jambes.

Il avait ainsi une vue plongeante sur son intimité.

Il lui caressa la fesse gauche, d'abord légèrement, comme s'il en explorait la peau satinée puis plus brutalement. Sa main était brûlante.

Comme la peau de Summer.

Il s'attarda sur les lignes parallèles qui zigzaguaient sur la peau de la jeune femme et explora les îlots épars de marques jaunâtres.

Il fit courir lentement son doigt entre ses fesses et elle retint son souffle quand

il lui caressa doucement l'anus. Il ne s'arrêta pas en si bon chemin et finit par atteindre sa fente avec une lenteur délibérée. Summer était moite et ne ressentait aucune honte à être ainsi exposée, à la fois physiquement et moralement. Elle trouvait Dominik excitant, elle aimait sa manière de la toucher, de lui parler. *Et alors ?*

Il retira sa main.

Pendant une fraction de seconde, ce fut insupportable. Il ne pouvait pas s'interrompre comme ça. Comment pouvait-il être aussi cruel ? Avait-elle envie qu'il le soit ?

— Vous aimez ça, n'est-ce pas ?

Summer resta silencieuse, même si elle brûlait de répondre par l'affirmative.

— Dites-le, lui murmura-t-il au creux de l'oreille.

— Oui, capitula-t-elle. Oui, j'aime ça.

Dominik recula et se mit à marcher autour d'elle. Il prendrait son temps avec celle-ci. Il la considéra avec attention et remarqua la chaleur qui s'exhalait d'elle. Elle était presque en nage en dépit du froid : ses paroles semblaient lui faire beaucoup d'effet.

Intéressant, songea Dominik.

— Pourquoi ? reprit-il.

— Je ne sais pas.

— Dites-moi ce dont vous avez envie, insista-t-il.

Summer avait mal aux jambes mais elle ne bougea pas, appréciant le courant d'air créé par le mouvement circulaire de Dominik, qui, pour proche qu'il soit, ne la frôlait jamais.

— Dites-moi ce dont vous avez envie, Summer, répéta-t-il.

— J'ai envie que vous me touchiez.

Sa réponse avait été un simple murmure mais elle savait que Dominik avait parfaitement entendu.

Attendait-il qu'elle le supplie ?

— Plus fort.

Apparemment, oui.

À ces mots, elle remua imperceptiblement. C'était une manifestation de son désir, pensa Dominik. Elle allait lui demander de la baiser.

Il en était certain. Mais il n'était pas pressé.

Il patienta.

— Touchez-moi. S'il vous plaît.

Enfin.

Il recula, satisfait par le désespoir et l'urgence contenus dans sa voix.

— Vous devez d'abord jouer.

Un frisson de frustration la parcourut.

Elle se redressa lentement, consciente d'être le jouet de sa manipulation et incapable d'y résister.

Elle regagna le halo lumineux et lui fit face.

— Improvisation sur l'ouverture des *Hébrides* de Mendelssohn, annonça-t-elle en s'inclinant vers lui.

Elle s'agenouilla et, avec autant de grâce que sa tenue d'Ève lui permettait, saisit l'étui à violon qu'elle avait posé sur le sol en arrivant, l'ouvrit et en sortit le Bailly.

Elle sentait son regard fixé sur son sexe et elle savait qu'en bon voyeur, il espérait apercevoir un peu plus de sa

moite intimité. À cette seule pensée, elle ressentit une vague de chaleur qui lui fit oublier le froid de la crypte.

La teinte jaune-orangé de l'instrument brillait presque sous la lumière du projecteur qui la baignait. Elle ajusta sa prise sur l'archet et entama le morceau, les yeux clos.

Chaque fois qu'elle interprétait cette partition, elle voyait défiler en imagination un paysage scandinave sauvage : des vagues se brisaient contre un littoral rocailleux et leur écume formait un brouillard qui se découpait contre les ciels plombés. Pour Summer, chaque morceau possédait son propre paysage, et l'y transportait quand elle

l'interprétait. Elle savait que la grotte écossaise qui avait inspiré Mendelssohn pour la composition de cette ouverture était fréquemment associée à la Chaussée des Géants en Irlande, mais elle n'avait visité ni l'une ni l'autre. Parfois l'imagination suffisait.

Son souffle s'apaisa et elle se détendit. Le temps s'arrêta.

Malgré sa cécité volontaire et la protection hypnotique de la musique, elle sentait la présence de Dominik, son silence assourdissant et sa respiration imperceptible. Elle savait qu'il ne se contentait pas de l'écouter ; elle percevait son regard errer sur elle, avide comme un explorateur qui veut cartographier la terre

étrangère qu'il vient de découvrir. Elle avait l'impression d'être épinglée comme un papillon dans la vitrine du collectionneur : Dominik appréciait la vulnérabilité de son corps et le cadeau de sa nudité.

Avec un art accompli de la mise en scène, Summer parvint à la fin de son interprétation d'un mouvement superflu du poignet. Il y eut un bref écho, comme la dernière note résonnait sur les parois épaisses de la crypte, puis le silence s'installa, si profond qu'elle crut un instant que Dominik était parti. Elle ouvrit les yeux et découvrit qu'il n'avait pas bougé d'un pouce : il souriait de plaisir.

Il l'applaudit alors, avec une lenteur délibérée.

— Bravo, la félicita-t-il.

Summer répondit d'un hochement de tête, comme si elle était sur une vraie scène.

Elle se pencha pour ranger le précieux instrument, consciente que dans cette position, ses seins se balançaient, comme animés d'une vie propre.

Elle reporta son attention sur Dominik, attendant une remarque, mais il demeura silencieux.

Elle passa la langue sur ses lèvres sèches. Elle avait l'impression que la chaleur qui émanait d'elle formait comme

un halo autour d'elle, comme un extraterrestre dans un film de science-fiction, ou un scientifique irradié après une catastrophe nucléaire.

— Exquise, finit-il par murmurer.

— La musique ou moi ? demanda-t-elle aigrement.

— Les deux le sont.

— Merci. Je peux me rhabiller ?

— Non, riposta-t-il sans ciller.

Il s'avança vers elle avec la grâce dangereuse d'une panthère qui fond sur sa proie. Summer leva les yeux vers lui et le regarda bien en face. *Pas question de capituler.* Elle sentit de nouveau une vague de chaleur la submerger.

Dominik la prit par l'épaule, la fit pivoter et l'inclina devant lui, face au mur, une main sur sa hanche.

Summer fut secouée par une décharge de plaisir.

Elle avait envie de le regarder mais elle savait qu'il n'aimerait pas ça. Elle garda les yeux rivés sur le sol.

Un bruit de tissu et, avant qu'elle ait pu comprendre ce qui se passait, elle sentit le sexe de Dominik à l'orée du sien, si proche qu'il la frôlait.

Si Summer bougeait de quelques millimètres et reculait, elle le sentirait en elle. Mais il ne lui avait pas demandé de le faire.

— Est-ce que c'est ce que vous voulez ? interrogea-t-il. Dites-le.

— Oui, murmura-t-elle, incertaine de sa capacité à retenir un gémissement si elle élevait la voix.

— Oui, quoi ?

Summer ne pouvait plus attendre. Elle recula légèrement mais elle avait à peine eu le temps de percevoir la chaleur de son membre qu'il l'attrapa violemment par les cheveux et la repoussa contre le mur.

— Non, dit-il d'une voix rauque. Il faut me demander. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Baisez-moi. S'il vous plaît. Je veux

que vous me baisiez.

Il la saisit à nouveau par les cheveux, cette fois-ci pour la rapprocher de lui et la pénétra d'un mouvement fluide. Elle était tellement mouillée qu'il l'envahit tout entière.

Elle capitula et goûta le plaisir de se laisser prendre en se demandant si son érection était totale ou s'il y avait une chance que son pénis grossisse encore en elle, comme la plupart des hommes. Elle le trouvait déjà très bien membré comme ça.

Il commença à aller et venir en la tenant toujours par la taille.

Ils s'emboîtaient parfaitement, songea-

t-elle négligemment, en s'abandonnant complètement aux sensations qu'il faisait naître en elle.

— Redites-le, ordonna Dominik.

Il la sentit se contracter autour de son sexe en réponse à son ordre, et il la poignarda brutalement d'un coup de reins.

— Oh, parvint-elle à articuler.

— On baise, dit-il.

— Oui, gémit-elle, j'avais remarqué.

— C'est ça que vous vouliez ?

Elle acquiesça comme une violente poussée la projetait en avant : son front frôla le mur.

— Répondez, ordonna-t-il.

— Oui.

— Oui, quoi ?

— Oui, c'est ce que je voulais.

— Et qu'est-ce que vous vouliez ?

Son érection grossissait à l'intérieur d'elle, l'écartelait, l'emplissait, la dilatait.

— Je voulais que vous me baisiez.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis une salope.

— Bien.

Il accéléra le rythme. Rien de subtil dans leur rapport ; ils éprouvaient tous deux un désir presque animal, et c'était

parfait.

Pour leur première fois.

L'excitation et le désir qui existaient entre eux depuis le début pouvaient enfin s'exprimer.

Il agrippa de nouveau ses cheveux et lui tira violemment la tête en arrière. Il la chevauchait comme il l'aurait fait d'une jument. Summer en oublia de respirer, traversée par des sentiments inconnus et confus, qui culminèrent en une vague de panique. Leur affrontement était à la fois effrayant et bienvenu. Elle se rendit soudain compte qu'il n'avait pas mis de préservatif. Il la montait à cru. Elle avait toujours insisté pour que même Darren en mette un. Mais c'était trop tard à présent

et elle l'avait senti avant qu'il la prenne. Elle y penserait plus tard ; il y avait toujours la pilule du lendemain.

Le souffle de Dominik devint irrégulier.

Il jouit et se répandit en elle comme un torrent tout en lui donnant une claque brutale sur la fesse gauche. Elle ressentit une brûlure cuisante, qui disparut rapidement, mais sa peau garderait le souvenir de sa main pendant au moins quelques heures.

Il resta en elle une bonne minute avant de se retirer. Summer se sentit vide, presque incomplète. Elle commença à se redresser mais, d'une pression de la main, Dominik lui enjoignit de ne pas

bouger. Elle demeura dans la même position, offerte, exhibée.

Summer sourit intérieurement :

Dominik avait joui en silence. La jeune femme classait les hommes en deux catégories, les silencieux et les bavards, et elle avait une préférence pour les premiers. Dans les affres de la passion, il y avait un temps pour parler et un temps pour se taire.

— Je vois mon sperme glisser à l'intérieur de vos cuisses, dit Dominik. Il est pris dans vos poils, il brille sur votre peau... C'est une vision enivrante.

— Ce n'est pas un peu obscène ?
hasarda Summer.

— Bien au contraire, c'est magnifique. Je ne l'oublierai jamais. Si j'avais un appareil photo sous la main, j'immortaliserais l'instant.

— Pour me faire chanter plus tard ? Avec mes bleus ?

— Les traces de coup accentuent l'effet, remarqua Dominik.

— Est-ce que vous auriez eu envie de moi si je n'avais pas toutes ces marques ? interrogea Summer.

— Absolument, affirma-t-il. Redressez-vous. Prenez vos affaires, n'oubliez pas votre violon. Je vous ramène chez moi.

— Et si j'avais quelque chose de prévu ? s'enquit-elle en ramassant sa robe.

— Vous n'avez rien de prévu, rétorqua-t-il.

Summer lui jeta un regard à la dérobée et le vit rajuster sa ceinture en cuir noir. Ils avaient couché ensemble mais elle n'avait toujours pas vu son sexe.

La maison de Dominik sentait les livres. Une fois la porte d'entrée franchie, Summer emprunta à sa suite un long couloir rempli d'étagères sur lesquelles s'entassaient des rangées et des rangées d'ouvrages de toutes les couleurs. Chaque fois qu'elle passait devant une porte ouverte, Summer découvrait d'autres bibliothèques. La jeune femme n'avait jamais vu autant de livres réunis en dehors d'une librairie. Elle se demanda

s'il les avait tous lus.

— Non, dit-il.

— Non, quoi ?

— Non, je ne les ai pas tous lus. C'est bien ce que vous vous demandiez ?

Lisait-il dans ses pensées ou était-ce la question que tous ceux qui entraient chez lui pour la première fois lui posaient ?

Avant qu'elle ait eu le temps de s'interroger plus longuement, Dominik la souleva et la prit dans ses bras. Il se dirigea ainsi vers une porte, qu'il ouvrit d'un coup de pied, et la déposa sur son grand bureau en bois, dont la surface était presque vide, à l'exception d'un pot à crayons, d'un paquet de feuilles

soigneusement empilées et d'une lampe de bureau conique au pied flexible.

Elle le regarda, nerveuse, embarrassée par l'odeur de sexe et de renfermé qui s'attardait sur le tissu froissé de sa robe.

— Remontez votre robe et écartez les jambes, intima-t-il.

Summer s'exécuta, gênée par la sensation de ses fesses nues sur son bureau : il ne l'avait pas autorisée à se laver et elle sentait encore leurs fluides respectifs entre ses jambes.

Il l'attrapa par les fesses et la rapprocha de lui, afin qu'elle soit assise sur l'extrême bord du meuble. Puis il se tourna vers le lit qui se trouvait contre

l'un des murs. *Cet homme a un lit dans son bureau, il est décidément étrange,* pensa Summer. Il saisit un oreiller, qu'il cala sous sa tête. Il déplaça ensuite la lampe de bureau, dont il pointa le faisceau lumineux sur le sexe de la jeune femme.

Summer inspira profondément. Elle n'avait jamais été si offerte, si à nu. Elle était loin d'être prude, n'était pas du genre à vouloir faire l'amour dans le noir, mais elle atteignait cette fois-ci un degré supérieur d'exhibitionnisme.

Dominik s'assit sur sa chaise de bureau, face à elle, le regard braqué sur son sexe humide.

— Caressez-vous, ordonna-t-il. Je

veux regarder.

Elle hésita. Ce qu'il lui demandait était infiniment plus personnel, plus intense, que de coucher avec lui. Elle le connaissait à peine. D'un autre côté, être ainsi exposée de manière presque obscène l'excitait terriblement.

Dominik s'installa confortablement, sans la quitter des yeux, concentré et intéressé, pendant qu'elle faisait courir habilement ses doigts sur elle et en elle. Elle caressait son clitoris avec autant de précision qu'elle maniait l'archet.

Il l'observa avec intérêt et lui donna des ordres qu'elle exécuta à la lettre, lui enjoignant de ralentir ou d'accélérer, tout en décrivant ce qu'il comptait lui faire

ensuite. Ce fut l'une de ces promesses qui la fit jouir en gémissant, tout son corps frémissant. De l'endroit où il était placé, il vit parfaitement les muscles de son vagin se contracter et put constater que, comme il s'y attendait, elle ne simulait pas.

Il la souleva alors, et enroula les jambes de la jeune femme autour de sa taille : le sexe de Summer, chaud et humide, se pressa contre son jean.

— Embrassez-moi, intima-t-il.

Ses lèvres étaient étonnamment douces pour un homme, pensa Summer.

Pendant que sa langue se frayait légèrement un chemin dans la bouche de

la jeune femme, et jouait avec la sienne, il fit courir une main sur son dos et défit la fermeture Éclair de sa robe. Summer goûtait dans sa bouche un mélange de Tic Tac à la menthe et de virilité. Il ne se parfumait pas : aucune odeur d'after-shave ne picotait son nez. Dominik était pour elle un territoire inconnu, un pays étrange.

— Levez les bras.

Il ôta sa robe, la décoiffant un peu plus, et la contraignit à prendre appui sur le sol, tout en lui caressant voluptueusement le dos, les épaules et les fesses.

Ce faisant, il lui saisit le menton et l'embrassa une seconde fois. À moins que le premier baiser n'ait jamais pris fin.

Elle n'en avait aucune idée.

Il l'allongea sur le lit.

Summer le regarda se déshabiller.

Chemise, pantalon, qu'il écarta d'un coup de pied, caleçon. Elle vit son sexe pour la première fois, rigide et épais.

Il la ramena vers le bord du lit et s'agenouilla. Il écarta largement ses jambes et fit courir son doigt de sa cheville au haut de sa cuisse, délicieusement proche de son sexe. Elle frissonna. Dominik embrassa la peau fine de ses cuisses, posant les lèvres partout sauf là où elle voulait qu'il le fasse. Elle gémit et arquait ses fesses vers lui. Il se redressa et la laissa attendre un terrible instant avant d'enfourer son visage contre

son intimité. Elle soupira de plaisir et frémit en sentant sa langue en elle.

Elle eut un bref moment de recul quand elle se souvint qu'il avait éjaculé en elle et qu'elle ne s'était pas lavée. Mais après tout, ce sperme était le sien, et si ça lui était égal, pourquoi s'en préoccuperait-elle ?

Le plaisir que lui procurait sa langue s'intensifia et elle en oublia le monde extérieur ainsi que l'endroit où elle se trouvait ; elle flottait, elle volait, incontrôlable, planant entre le jour et la nuit, la vie et la mort, dans la zone où seules demeuraient les sensations, et où les délices et la douleur se mêlaient pour donner naissance à un oubli exquis.

Il finit par se relever et par placer son sexe à l'orée du sien.

— Oui, supplia-t-elle.

Il la pénétra sans un mot. Elle fut de nouveau tout entière remplie par son pénis, dont le diamètre était si large qu'il la dilatait sous ses coups de boutoir presque douloureux.

Pendant que Dominik allait et venait à un rythme soutenu, il caressa sans honte toutes les parties de son corps, tous les creux et les pleins, exposés ou cachés, orchestrant la progression de leur désir mutuel. Il lécha son oreille, la jointure de son cou, mordilla délicatement son lobe, caressa ses cheveux, l'autre main sur son cul, puis les deux (mais combien cet

homme avait-il de mains ?) écartant brièvement ses fesses. Chaque caresse, chaque pénétration la rapprochait d'une destination inconnue mais follement attirante.

Dominik était un amant doué, capable à la fois de la prendre brutalement et de lui faire l'amour avec lenteur, comme il le faisait à présent. Combien de facettes lui restait-il à découvrir ?

Il finit par jouir, avec un grognement sourd, toujours sans prononcer un mot.

Summer soupira. Il s'immobilisa progressivement, le souffle court.

Il n'était pas si silencieux que ça au lit finalement...

UNE FEMME ET UNE BONNE

Les derniers rayons du soleil baignaient Dominik d'une lumière qui ne lui convenait pas. Entouré d'un halo lumineux presque surnaturel, il donnait l'impression de ne pas appartenir tout à fait au monde qui l'entourait, alors même qu'il y était parfaitement à sa place. Peut-être que ses traits sombres s'accommodaient mieux de températures plus fraîches. Dominik était séduisant, cela ne faisait aucun doute, mais la pâle

luminosité de la crypte lui allait mieux.

Il était nonchalamment adossé au chambranle de la porte d'entrée, et son corps projetait une ombre démesurée sur la véranda, où je me tenais, prête à partir. Je lui avais dit que je travaillais dans la soirée. Ce n'était pas vrai, mais je voulais m'épargner l'embarras de la question de la nuit, qu'il me prie de rester ou pas.

Une brise légère a soufflé sur la pelouse, chargée de l'odeur des livres de Dominik. Ils semblaient faire tellement partie de sa vie que j'en aurais presque supposé que sa peau puisse avoir la texture du parchemin, ce qui était complètement idiot : sa peau était comme

celle de tous les autres hommes, même s'il avait les lèvres plus douces.

Les livres avaient beau lui aller comme un gant, ils m'avaient prise de court. Je les avais toujours associé aux gens bordéliques, aux lecteurs avides et aux hommes plus coincés. Je pensais que Dominik avait un poste important dans la City, qu'il était *trader*, ou banquier, pas du tout prof de fac, comme il me l'avait appris quand je lui avais demandé pourquoi sa maison ressemblait à une bibliothèque municipale.

À en juger par ses chaussures et l'argent qu'il dépensait sans compter, entre le violon et les différents arrangements, je m'attendais à ce qu'il

me ramène dans un appartement monochrome de Bloomsbury ou de Canary Wharf, avec des meubles en acier, et un décor noir et argent, de la couleur de sa voiture. Je n'étais pas préparée à ça, une maison, un foyer, avec un bureau, une vraie cuisine, et des livres absolument partout, de toutes tailles et de toutes couleurs, véritable kaléidoscope littéraire étalé sur les murs. J'ai d'abord pensé en voyant tous ces ouvrages qu'il devait avoir un chat, qui m'observait planqué quelque part, mais j'ai compris peu de temps après mon arrivée que Dominik n'était pas du genre à apprécier les animaux domestiques. Il ne supporterait pas une bête incontrôlable, qui viendrait se frotter contre ses jambes,

même si c'était un félin indépendant.

Dominik n'était pas excessivement secret et ne donnait pas l'impression de dissimuler quelque chose, mais il ne m'avait fourni quasiment aucun détail sur sa vie privée, sur son quotidien. Il avait l'air de tenir à son intimité et pour une fille comme moi, qui ne voulait recevoir personne chez elle, ce n'était pas plus choquant que ça. J'étais surprise qu'il m'ait emmenée chez lui. Cependant, tous ces livres le rendaient plus humain : s'il n'avait pas d'histoire personnelle, il appréciait manifestement celle des autres, et ce n'était pas si éloigné de ma façon d'imaginer des histoires sur mes violons et les morceaux que je jouais, chacun ayant droit à son propre scénario.

À cette pensée, je ne l'en appréciais que plus. Cet homme et moi n'étions finalement pas si dissemblables, même si ce n'était pas évident pour un observateur extérieur.

Je me suis souvenue de la façon dont il m'avait expertement caressée, après avoir insisté pour me regarder me toucher. J'ai frissonné de nouveau. J'avais couché avec un nombre important de partenaires, ayant eu plus que ma part de coups d'un soir et de rencontres Internet arrangées dans des instants d'excitation ou de solitude, cependant aucun homme ne m'avait jamais contemplée comme ça, de manière aussi intense, pendant que je caressais mon clitoris sous la lampe de son bureau,

comme un médecin, mais avec un intérêt qui n'avait rien de clinique. Dominik était dépourvu de pudeur, et il semblait prendre un malin plaisir à me débarrasser de la mienne, strate après strate. Il m'avait donné l'impression d'assister à un spectacle qu'il comptait bien rejouer ensuite. Il m'avait intimé d'accélérer ou de ralentir, d'augmenter ou de relâcher la pression. Il ne cherchait pas à m'exciter cette fois-ci, mais à jauger ma réaction ; il voulait voir ce qui me plaisait et ce qui me plaisait moins. Il m'avait examinée comme un scientifique le ferait d'un cobaye. Je m'étais presque attendue à ce qu'il prenne des notes.

— Un jour, avait-il dit, je vous demanderai de vous caresser devant moi

et de vous mettre un doigt dans le cul.

C'était ce qui m'avait fait jouir. Je n'atteins pas facilement l'orgasme, surtout avec un nouvel amant, mais le voir me regarder et comprendre vers quels territoires pervers son esprit voyageait... Dominik révélait en moi des choses que j'ignorais.

Il m'avait dit qu'il ne jouait d'aucun instrument. Dommage, il aurait été bon musicien.

J'avais définitivement envie de le revoir.

Je me suis balancée d'un pied sur l'autre, et j'ai relâché mon emprise sur l'étui du violon. Il ne semblait pas prêt à

me voir partir. J'ai attendu patiemment qu'il parle.

— La prochaine fois, c'est vous qui planifierez tout, finit-il par dire.

Je n'ai pas répondu tout de suite. *Changement de stratégie.* Et moi qui croyais avoir compris comment il fonctionnait.

— Et si ce que je prévois n'est pas à votre goût ?

Il a haussé les épaules.

— Prendrez-vous du plaisir si je n'en prends pas ?

J'ai réfléchi à ses paroles. Il avait raison. Si nous nous voyions une quatrième fois, je voulais que ce soit

sympa pour nous deux. Et au fond, n'était-ce pas normal ? Mais je n'étais pas certaine de comprendre ce qu'il attendait de moi, ni ce que j'attendais de lui, et ça rendait la situation difficile.

J'ai secoué la tête, soudain à court de mots.

— C'est bien ce que je pensais, a-t-il répondu. J'attends votre appel.

J'ai acquiescé, l'ai salué et ai tourné les talons.

— Summer, s'est-il écrié quand j'ai atteint la grille.

— Oui ?

— Je vous laisse le choix de la date et du lieu – ici, si vous voulez – mais c'est

moi qui déciderai de l'heure et qui finaliserai les détails.

— D'accord, ai-je répondu en esquissant un sourire avant de lui tourner de nouveau le dos.

Il ne pouvait se retenir de prendre les choses en main.

Et je découvrais, à ma grande surprise, que j'aimais ça.

Sur le chemin du retour, mes pensées ont tourbillonné sans relâche. La nuit était presque tombée, ce qui m'empêchait de traverser Hampstead Heath comme j'en avais très envie : la marche était exactement ce qu'il me fallait pour réfléchir.

Le sexe avec Dominik avait été génial. J'avais mal partout, surtout aux mollets, certainement à cause de la position qu'il m'avait fait prendre dans la crypte. J'étais restée debout, jambes tendues, pendant une éternité, alors qu'il tournait autour de moi. Je supposais qu'il avait fini par me baiser pour me récompenser de mon entêtement à ne pas vouloir me plaindre.

Et il m'avait fait un cunnilingus juste après que je m'étais caressée devant lui, avec son sperme encore en moi, avant que je puisse me doucher. Il ne m'avait même pas proposé de passer à la salle de bains. Et il m'avait prise dans ses bras pour entrer dans son bureau, avant de me déposer sur le meuble. J'avais failli me

mettre à rire quand je m'étais rendu compte qu'il me faisait franchir le seuil dans ses bras, comme une mariée.

C'était, ironiquement, la baise la plus romantique de ma vie, même s'il n'avait pas mis de préservatif, une règle que je ne transgressais jamais. Il allait falloir que je fasse un test. Une vague d'embarras m'a envahie quand je me suis imaginée en train de dire à l'infirmière ou au médecin que j'avais eu un rapport sexuel non protégé. Ce n'était vraiment pas malin de ma part, mais j'avais été emportée par la chaleur de l'instant et par sa façon de me prendre, sauvagement, en me tirant les cheveux, comme un homme possédé qui monte une jument.

Pas étonnant que j'aie mal partout.

Dominik avait beau être un peu prétentieux, c'était un excellent amant, pas égoïste pour deux sous.

Contrairement aux hommes dans son genre, son arrogance s'arrêtait au seuil de la chambre.

J'ai pris une douche aussitôt rentrée chez moi, sans cesser de réfléchir, tout en effaçant toute trace de l'aventure de l'après-midi.

Enfin, presque toutes, ai-je pensé en voyant dans le miroir de la salle de bains les bleus qui couvraient mes fesses.

Dominik en avait-il ajouté certains ?

Au moins – remercieons le ciel pour ses

petites faveurs – je n’avais aucune marque sur les poignets ni sur les avant-bras : elles étaient toutes à des endroits faciles à dissimuler, et suffisamment légères pour que l’on puisse les expliquer par une certaine maladresse de ma part – genre, je me suis cognée dans une porte ou j’ai glissé et je me suis étalée.

Je me suis demandé comment les habitués des clubs s’y prenaient pour combiner leur passe-temps nocturne (et peut-être aussi diurne) avec leur quotidien. Si c’était une occupation occasionnelle pour certains d’entre eux, d’autres, si j’en croyais ce que m’avait raconté Charlotte, en avaient fait un mode de vie. D’après elle, il y avait à Londres des hommes et des femmes, qui

regardaient la télé avec leur partenaire, un plat au curry dans une main et un fouet dans l'autre.

Allais-je devenir comme eux ?

En tout cas, pas avec Dominik. Il n'avait sorti ni fouet ni menottes, même si j'avais pensé qu'il pourrait le faire en voyant avec quel intérêt il avait examiné mes bleus. J'avais été vaguement déçue qu'il ne m'attache pas et qu'il ne me suspende pas au plafond, ou à un autre instrument qu'il aurait pu avoir chez lui. D'un autre côté, je n'avais visité que son bureau et sa cuisine, pas sa chambre. C'était bizarre d'avoir un lit dans son bureau. Il m'avait expliqué qu'il s'allongeait pour réfléchir. *À quoi ? Aux*

différentes manières de me manipuler et de m'attirer dans ses filets, certainement.

Plus j'y songeais, plus j'avais l'impression d'être coincée sans possibilité d'échappatoire. En dehors de ma révolution sexuelle et de mon adaptation à ce monde déviant dans lequel je m'étais retrouvée projetée, je ne savais pas quoi faire de Dominik.

L'idée de lui téléphoner pour fixer notre prochain rendez-vous me déconcertait. C'était pourtant une tâche très simple, mais plus j'y pensais, plus je me disais que malgré son comportement pour le moins atypique, j'avais apprécié sa façon de décider de tout jusqu'à

présent. J'avais aimé la simplicité et l'effet de surprise de ses instructions, et je regrettais l'excitation liée à la découverte de ce qu'il aurait pu planifier. Si elles m'entendaient, les suffragettes devaient se retourner dans leur tombe. Et je ne parlais même pas de mon goût récent pour le fouet et la fessée.

Ça n'allait pas être possible.

J'ai envisagé d'appeler Chris, le musicien. Il passait ses journées à enregistrer le premier album de son groupe et je ne l'avais pas vu depuis une éternité, même si on s'était envoyé quelques mails. Darren était très jaloux et pour avoir la paix, j'avais progressivement mis de la distance avec

Chris. Je le regrettais à présent. Chris avait toujours été mon confident, mon refuge, celui vers qui je me tournais quand j'avais besoin de m'épancher auprès de quelqu'un qui comprenait les difficultés et les excentricités inhérentes à la vie d'artiste.

Je ne voyais cependant pas comment j'aurais pu lui expliquer tout ce qui m'arrivait. Il avait un côté protecteur avec moi, et je savais qu'il trouverait louche cette histoire de mécène qui me faisait des cadeaux dispendieux et me demandait de se déshabiller pour lui dans des caves. En toute honnêteté, si on me racontait ce genre d'histoire, je partagerais son avis.

J'ai préféré téléphoner à Charlotte.
C'était un problème à sa mesure.

— Salut, ma puce, a-t-elle dit,
comment vas-tu ?

Elle était seule cette fois-ci. *Tant mieux.* C'était suffisamment difficile de tout lui déballer ; je n'avais pas envie que quelqu'un d'autre m'entende.

— Tu te souviens du type qui m'a écrit ? Celui qui avait des conditions ?

— Oh que oui, a-t-elle répondu,
soudain très attentive.

Je lui ai tout raconté ; le Bailly, la crypte, la nudité, tout. Je lui ai décrit Dominik et ses instructions étranges.

— Ça ne me surprend pas, a commenté

Charlotte.

— Comment ça ? Cette histoire est ahurissante du début à la fin.

— Pas du tout. C'est juste un dominateur, c'est tout.

— Un dominateur ?

— Oui. Ils se ressemblent tous, ils sont arrogants et ils veulent tout diriger. Mais j'ai comme l'impression que ça ne te déplaît pas.

— Mmmmh.

— Rappelle-moi son nom ?

— Dominik.

— Génial, a rétorqué Charlotte en riant. Impossible d'inventer un truc

pareil.

— Qu'est-ce que je dois lui dire, alors ? À propos du prochain rendez-vous ?

— Ça dépend entièrement de ce que tu en espères.

J'y ai réfléchi. Je n'avais aucune idée de ce que j'attendais de lui. Quelque chose, manifestement, sinon il ne m'obséderait pas à ce point, mais quoi ?

— Je ne sais pas vraiment, ai-je dit, c'est pour ça que je t'appelle.

— Si tu ne sais pas ce que tu veux, tu ne l'obtiendras jamais, a-t-elle rétorqué, pragmatique.

Logique.

— Ça ne peut pas faire de mal de le faire lanterner, a-t-elle poursuivi. Une semaine ou deux. Propose-lui de jouer de nouveau pour lui, nue évidemment, puisque ça l'excite, et chez lui, comme ça tu n'as pas à l'inviter chez toi. Il croira comme ça que la balle est dans son camp. Alors que non.

Je voyais presque son sourire satisfait.

— D'accord.

— Et entre-temps, je te propose de venir servir dans une petite fête que j'organise la semaine prochaine.

— Comment ça, servir ?

— En tant que serveuse. Une bonne, quoi. Mes invités sont des fétichistes de

toute sorte. Je peux t'en présenter certains et tu verras si tu aimes vraiment être dominée. Je leur expliquerai que tu fais juste un essai : si ça ne te plaît pas, tu n'auras qu'à laisser tomber le tablier et te joindre à nous. Il y aura aussi de vrais esclaves, qui feront tout le sale boulot. Tu n'auras qu'à porter quelques plateaux en ayant l'air sexy.

— Qu'est-ce que je dois mettre pour avoir l'air sexy ?

— Je n'en sais rien, moi. Fais un effort d'imagination. Ou appelle ton riche petit ami et demande-lui de t'acheter une tenue.

— Ce n'est pas mon petit ami ! Et il n'est pas question que je lui demande quoi que ce soit.

— Inutile de monter sur tes grands chevaux. Je te taquine et toi tu pars au quart de tour.

— C'est bon, ai-je lâché, agacée, je le ferai.

— Parfait, a répondu Charlotte. Tu devrais le lui dire, histoire de voir comment il réagit. À samedi, alors. N'oublie pas de me rapporter mon manteau.

J'ai suivi l'avis de Charlotte et ai attendu trois jours avant de téléphoner à Dominik.

— Summer, a-t-il dit, sans me laisser le temps de me présenter.

— Pour notre rendez-vous, ai-je

déclaré, j'ai pensé à mercredi prochain.

Je l'ai entendu tourner des pages, certainement de son agenda.

— Pas de problème. Je suis disponible. Qu'est-ce que vous souhaitez faire ? Afin que je puisse prendre les dispositions nécessaires.

— Je jouerai pour vous, chez vous.

— Excellente idée.

Il semblait vraiment content et je me suis détendue. Nous avons discuté du choix du morceau. Étant donné qu'il avait aimé mon improvisation dans la crypte, j'avais pensé essayer quelque chose d'original, comme une pièce de Ross Harris, le compositeur néo-zélandais,

voire une partition qui ne soit pas classique, comme Daniel D., mais je me suis dégonflée et j'ai accepté sa proposition, la fin du *Concerto pour violon* de Max Bruch.

— À mercredi, donc, ai-je conclu avec une gaieté forcée.

Je déteste le téléphone.

— Summer, a-t-il dit alors que je m'apprêtais à raccrocher, ce qui devenait une habitude.

— Oui ?

— Vous êtes disponible samedi soir ?

— Non, désolée, j'ai quelque chose de prévu.

— D'accord. Pas de problème.

Il paraissait déçu et je me suis demandé s'il espérait me voir plus tôt que ce que nous étions convenus. C'est alors que je me suis souvenue du conseil de Charlotte à propos de sa soirée.

— Je vais à une fête un peu inhabituelle, ai-je repris.

— Inhabituelle comment ?

Il n'avait pas l'air ennuyé mais amusé.

— C'est mon amie Charlotte, celle qui m'a amenée au club fétichiste, qui l'organise, ai-je poursuivi.

— Voilà une amie intéressante.

— Elle l'est. Elle, euh... elle m'a

demandé de faire la bonne.

— La bonne ? Pas la serveuse ? Sans rémunération, je suppose ?

— Je ne pense pas. La question ne s'est pas posée.

— Juste pour l'excitation, comme la dernière fois ?

— Oui.

— Voilà qui est original.

Je ne sais pas si ça voulait dire qu'il approuvait.

Le vendredi suivant, j'ai reçu un colis de Dominik. À nouveau en recommandé, mais cette fois-ci, il n'avait pas jugé bon de vérifier que j'étais chez moi.

Il avait dû penser que c'était le cas ou prendre le risque que je sois absente, mais ce détail m'a un peu perturbée. L'idée qu'il connaisse tous mes secrets ne me plaisait pas vraiment.

À l'intérieur de la boîte en carton standard se trouvait un paquet plus petit, enveloppé dans du papier de soie blanc et entouré d'un ruban noir. Je l'ai ouvert avec précaution et j'ai soigneusement plié le papier. À l'intérieur se cachait un sac fermé par un cordon, qui contenait un corset noir. Il était magnifique, loin des modèles de mauvais goût que l'on trouvait dans les lingerie bon marché. Entièrement armaturé, avec des hanches larges et une découpe en velours en forme de diamant au milieu pour mettre en

valeur la taille de celle qui le portait. Le satin était décoré de bandes de velours de quelques centimètres de large au motif géométrique. Il était résolument Art déco, et aurait parfaitement convenu à une star des années trente : c'était un vêtement glamour sans vulgarité. Mais j'ai eu l'impression en l'observant qu'il était trop court. Je l'ai mis devant moi et me suis regardée dans le miroir : c'est alors que j'ai compris qu'il était taillé pour s'ajuster sous la poitrine. À moins que l'on ne mette un soutien-gorge ou des cache-tétons, le corset laissait les seins à l'air.

La pensée m'a excitée et j'ai commencé à défaire les lacets pour l'essayer. C'est alors que je me suis dit

qu'il était peu probable que Dominik veuille que je joue pour lui à moitié habillée alors qu'il m'avait déjà vue nue. Il n'avait pas l'air d'accorder beaucoup d'importance à mes tenues, même si j'étais certaine qu'il en remarquait les variations d'une rencontre à l'autre. Le corset me plaisait plus à moi qu'à lui. Je suis revenue au colis, à la recherche d'un indice, et j'ai découvert deux paquets plus petits, cachés sous le papier de soie qui les protégeait, et un mot, sur lequel était écrit : « Portez ça pour moi. D. »

L'un des paquets contenait une culotte en dentelle, des bas et des jarretelles. Les bas étaient en Nylon, avec une couture. Je n'en avais jamais vu en vrai. Ils étaient glissants, un peu rugueux, et pas du tout

extensibles, ils ressemblaient plus à de longs parachutes étroits qu'à ceux auxquels j'étais habituée.

Dans l'autre, j'ai trouvé un petit tablier blanc bordé d'un feston noir et blanc, et un chapeau minuscule, de la taille d'une soucoupe.

Un costume de bonne. Pour la fête de Charlotte, samedi.

Le colis ne contenait pas de chaussures. Dominik avait peut-être oublié ce détail, ce qui me paraissait peu vraisemblable, ou il avait pensé, à juste titre, que j'avais une paire qui irait avec la tenue. Je possédais effectivement de très hauts talons noirs avec une plateforme et un bord blanc, achetés à une

ancienne danseuse érotique de Hackney, qui avait abandonné sa carrière pour se consacrer à la fabrication de chapeaux, et qui s'était par conséquent débarrassée de tous ses accessoires. Ils seraient parfaits, même si leur hauteur les rendait inconfortables. Mais j'étais prête à bien des sacrifices, non pas pour le glamour, mais pour être dans le ton.

Il y avait cependant encore un objet au fond du colis. *Une clochette*. Elle ressemblait à une cloche d'église, mais de la taille de mon petit doigt. Elle a rendu un son étonnamment clair quand je l'ai secouée, qui ressemblait plus à celui d'un tambour à une sonnette de vélo ou au grelot d'un collier de chien.

Remercier Dominik semblait être indiqué, mais je n'avais pas envie de l'encourager à me faire des cadeaux. Avec le Bailly, j'étais déjà suffisamment sa débitrice. Cela dit, j'avais l'impression qu'il avait acheté cette tenue non pour moi, mais pour lui, afin de pouvoir m'imaginer en train de servir les invités seins nus comme une serveuse de chez *Hooters*, même si le costume était nettement plus raffiné. J'ai supposé que la clochette permettrait aux invités de m'appeler pour me donner des ordres.

Pour finir, je ne l'ai pas remercié, plus parce que je ne savais pas comment m'y prendre que pour le laisser mariner. Mais ça ne lui ferait pas de mal de se demander si j'avais reçu le paquet ou s'il avait été

retourné à la boutique.

J'ai envoyé un texto à Charlotte pour vérifier que je n'offenserais aucune susceptibilité en portant cette tenue.

« Je peux venir seins nus ? »

« Bien sûr. Il me tarde de voir ça. »

J'ai tout remis dans le carton, que j'ai refermé et rangé dans un coin de ma chambre, où il a semblé me dévisager d'un air de reproche, comme s'il contenait une créature solitaire qui attendait que je la libère.

Le lendemain matin, pour éviter de penser à la soirée de Charlotte et au costume, je suis allée faire des longueurs énergiques à la piscine municipale,

stimulée par Emilie Autumn, en boucle dans mes écouteurs étanches. J'ai ensuite fait du lèche-vitrines sur Brick Lane puis j'ai pris un café et un petit déjeuner dans mon bistrot préféré de cette partie de la ville, dans la bien nommée Bacon Street. Ce bar fait aussi office de friperie et vend des vêtements qui ont parfois plus d'un siècle ; il y règne par conséquent cette odeur douce, presque poussiéreuse, propre aux vieux objets, un peu comme les livres de Dominik.

Il était encore tôt, plus tôt que l'heure à laquelle je me levais habituellement, mais le trottoir était déjà encombré de portants pleins de vêtements, d'antiquités et de bric-à-brac posés à même le trottoir ou sur des couvertures. Des chaises longues

couvertes de tissu léopard côtoyaient des meubles de bureau, des stands de nourriture proposaient des produits variés qui allaient des travers de porc grillés aux smoothies servis dans des noix de coco. L'atmosphère était chargée de l'énergie des vendeurs du marché et des touristes qui découvraient le spectacle pour la première fois. J'avais remarqué, en me frayant un passage entre les vendeurs zélés et les acheteurs à l'affût d'une occasion, que mes récentes aventures sexuelles m'avaient ouvert l'esprit. Auparavant, quand j'apercevais les échoppes proposant des képis, des vestes militaires et des masques à gaz, je pensais qu'elles intéressaient des collectionneurs passionnés par la guerre,

qui ne devaient fréquenter ce genre de marché qu'épisodiquement, étant donné que leurs étalages étaient toujours très fournis.

À présent, je voyais dans ces objets des vêtements fétichistes pour ceux que Charlotte appelait les « dominateurs ». Quant aux masques à gaz, je les avais remarqués sur des soumis dont la tête était entièrement couverte, ou sur ceux dont les intérêts sexuels étaient plus difficilement identifiables mais qui aimaient la mode fétichiste. En reconnaissant ces accessoires, dont le commun des mortels ne soupçonnait pas l'usage, j'ai eu le sentiment très agréable d'avoir été intronisée dans une société secrète, remplie de gens qui vivaient en

marge du monde, inconnue de tous. J'ai compris, avec une certaine excitation, que je ne pourrais jamais effacer ces événements de ma mémoire. Sans le vouloir, j'avais pris un chemin sans retour.

J'ai passé le plus clair de la journée dans ce café, à observer le flot continu des clients en me demandant si certains d'entre eux étaient aussi des membres de cette société secrète. Reconnaîtraient-ils en moi une âme sœur ? Serions-nous inexorablement attirés les uns vers les autres comme les oiseaux migrateurs le sont par le Sud ? Ou avais-je l'air aussi banale que les autres dans mes vêtements de tous les jours ?

Résignée à la pensée que j'avais emprunté une voie sans retour, j'ai enfilé le costume envoyé par Dominik sans couvrir mes seins.

Il m'a fallu une heure, en suivant la notice, avant de parvenir à nouer correctement les lacets. J'ai fini par en venir à bout, même s'ils n'étaient pas attachés assez serré, et j'ai pris le métro pour aller chez Charlotte. J'avais revêtu par-dessus le corset mon long trench rouge, et l'idée qu'il dissimulait une personne entièrement différente, qui ne suivait pas les règles inculquées par la société comme le fait de porter un soutien-gorge en public, me plaisait infiniment.

Je me suis sentie moins courageuse quand il s'est agi d'enlever mon manteau chez Charlotte. J'avais fait exprès de venir en avance, histoire de me mettre en condition et de me détendre avant l'arrivée des invités. J'ai inspiré un bon coup et ai laissé tomber mon trench comme si je n'avais absolument pas le trac. De toute façon, Charlotte en aurait rajouté si elle avait deviné ma timidité.

— Joli corset ! s'est-elle exclamée.

— Merci.

J'ai omis de préciser qu'il s'agissait d'un cadeau de Dominik.

— Il n'est pas assez serré. Viens par là.

Elle m'a fait pivoter face au mur, a mis sa main dans le creux de mes reins et m'a poussée en avant.

— Mets tes mains sur le mur.

Impossible de ne pas songer à la séance avec Dominik dans la crypte, à sa façon de me placer quasiment dans la même position. J'aurais aimé qu'il soit là, et qu'il me prenne de nouveau de la même manière. Mes tétons se sont durcis, et à la pensée que je risquais d'être excitée par les événements de la soirée et de ne pas pouvoir le dissimuler vu mon costume, je les ai sentis réagir encore davantage. Dominik avait-il pensé à ça ? Il était observateur et j'étais certaine qu'il avait remarqué comment se

manifestait mon désir. Mais avait-il prévu que je serais excitée par le service et par le costume ? Voulait-il que je le sois sans lui ? Avait-il envisagé toutes les conséquences ? Ou avait-il juste voulu exercer sa dénomination sur moi et voir si j'étais prête à suivre ses instructions, même les plus audacieuses ? Nous n'avions pas évoqué la question de l'exclusivité. C'était bien trop tôt. Je n'étais même pas sûre que nous sortions ensemble.

— Ça te plaît, hein ?

J'étais tellement perdue dans mes pensées, que je n'avais pas remarqué que Charlotte avait serré les lacets.

— Inspire.

J'ai émis un petit cri étouffé quand elle a mis son pied sur mon dos et a tiré de toutes ses forces.

Le corset était à présent noué tout du long. La sensation était complètement différente de la dernière fois : celui que Charlotte m'avait prêté était trop grand, et il m'avait paru juste un peu raide. Dominik avait parfaitement choisi la taille, même si les liens permettaient de jouer un peu avec. Une fois la gaine lacée correctement, j'avais le souffle court et le dos parfaitement droit. C'était étrangement agréable, un peu comme quand une personne nous prend étroitement dans ses bras. J'étais bien contente d'avoir mis mes chaussures avant : impossible de me pencher à

présent. Si je devais ramasser quelque chose par terre, il me faudrait trouver le moyen de m'accroupir avec le dos raide. Cette idée était particulièrement troublante et j'étais persuadée que Charlotte, qui s'était agenouillée devant moi pour ajuster mes bas, voyait très bien dans quel état d'excitation je me trouvais.

J'ai passé la quasi-totalité de la soirée dans la cuisine, à préparer des plateaux de nourriture, ravie de pouvoir pour une fois laisser libre court à ma créativité ; au restaurant, le chef ne m'accordait aucune latitude et exigeait que je suive ses instructions à la lettre. Quand la clochette retentissait, je me précipitais, et chaque allée et venue me permettait de voir le déroulement de la soirée. Les invités

hauts en couleur de Charlotte se rapprochaient les uns des autres, de plus en plus dévêtus, au fur et à mesure qu'ils vidaient leurs verres. Il y avait à peu près le même nombre d'hommes que de femmes, habillés comme les invités sur la péniche, dans un mélange de latex et de lingerie. L'un des hommes était déguisé en bonne, avec un court uniforme rose bonbon et un tablier blanc en dentelle, mais son attitude suggérait qu'il n'était pas venu pour faire le service. En dépit de l'affirmation de Charlotte, j'étais la seule à le faire.

Toute la nuit, chaque fois que j'avais du mal à respirer ou que je devais me pencher ou m'accroupir avec difficulté, contrainte par le corset, je pensais à

Dominik : il maîtrisait mes mouvements, et il avait le pouvoir d'influer sur ma respiration, puisque mon buste était comprimé par les baleines et le satin. Chaque fois que j'entendais la cloche, je me figurais que c'était Dominik qui m'appelait, et des myriades d'images envahissaient mon esprit, des fantasmes de tout ce qu'il pourrait me faire, comme si un flot de désir violent avait pris possession de moi.

Charlotte me regardait bizarrement.

— J'ai une surprise pour toi plus tard, a-t-elle murmuré à mon oreille quand j'ai rempli de nouveau son verre.

Elle m'avait appelée plus de fois que n'importe quel invité.

— Vraiment ? ai-je demandé, peu intéressée.

Les fantasmes qui se déroulaient dans ma tête étaient franchement plus excitants que tout ce qu'elle pouvait avoir imaginé.

Le dîner était terminé, et elle était assise sur les genoux d'un homme qui me disait quelque chose. Il m'a fallu quelques minutes pour le reconnaître. C'était lui qui portait des leggings et une veste militaire sur la péniche, et que j'avais remarqué juste avant que Charlotte et moi n'entrions dans le donjon. J'étais certaine qu'elle avait noté qu'il me plaisait et je me suis demandé si elle l'avait invité exprès, et si elle s'était juchée sur lui pour me provoquer. Cette

pensée était peut-être idiote – après tout, je n’avais jamais adressé la parole à cet individu –, mais par le passé Charlotte avait dragué des hommes qui me plaisaient. Je pense qu’elle aimait me voir réagir, aussi ai-je fait de mon mieux pour paraître indifférente.

J’étais dans la cuisine en train de préparer le dessert quand j’ai entendu le timbre clair d’un alto en provenance du salon et les voix se sont tues : les invités écoutaient la musique. C’était une chanson de Black Violin, mais sans le violon qui accompagnait normalement la viole. *Chris*. C’était un morceau que nous jouions ensemble, et que nous avons interprété le soir où je l’avais présenté à Charlotte. Elle était sortie avec lui par la

suite, ce qui m'avait énervée et avait embarrassé Chris, même si notre amitié était exempte de tout sous-entendu sexuel, ce que j'avais toujours trouvé étrange, étant donné que la plupart des mecs que je croise m'excitent, y compris le laitier. Mais c'était sympa d'avoir un homme pour ami et de pouvoir me détendre avec lui sans songer aux conséquences.

Qu'allait-il penser de moi à présent ?

La chanson s'est achevée et, malgré les applaudissements approbateurs, j'ai entendu le son perçant de la clochette. Charlotte réclamait le dessert. J'ai attrapé autant de bols que je pouvais en porter et me suis dirigée vers le salon, en partie parce que la clochette de Dominik

m'attirait inexorablement, en partie parce que je savais que Charlotte me lançait un défi et il était hors de question que je m'y soustraie. Pas question de me terroriser dans la cuisine ni de me couvrir : Chris devrait faire avec.

Il a ouvert de grands yeux quand il m'a vue. Je lui ai jeté un rapide coup d'œil puis j'ai baissé la tête en espérant qu'il comprendrait le message et qu'il ne dirait rien. Ce qu'il a fait.

Charlotte a pris la parole.

— Que penses-tu de notre serveuse, Chris ? a-t-elle demandé.

— Elle est très jolie, a-t-il répondu sans sourciller.

Il a recommencé à jouer, coupant court à toute conversation. J'ai soupiré de soulagement et ai disparu dans la cuisine. Heureusement que les amis fidèles existent. J'ai résolu de ne plus jamais abandonner Chris, quoi que pensent mes futurs amants de notre relation platonique.

Il a achevé son concert et m'a coincée dans la cuisine en partant, manifestement choqué par le comportement des invités de Charlotte, qui agissaient comme des Romains parvenus à la fin du banquet. L'atmosphère était chargée de tension sexuelle et je soupçonnais qu'une orgie était au menu, juste après le dessert.

— Sum, a-t-il interrogé sans me quitter des yeux et sans lancer un seul regard à

ma poitrine dénudée, est-ce que tu connais ces gens ?

— Pas vraiment. Je ne connais que Charlotte.

C'était presque la vérité. Elle ne m'avait présentée à personne, ce qui était normal étant donné ma fonction pour la soirée. Maintenant que j'y pensais, je trouvais étrange la façon dont je m'étais laissé absorber par mon rôle à partir du moment où j'avais enfilé le tablier et entendu la clochette pour la première fois.

— Ils sont un peu bizarres, non ? Tu sais, a-t-il ajouté avec un coup d'œil vers une fille torse nu qui caressait ouvertement la cuisse de l'homme en

rose, si j'avais su que tu avais besoin de fric à ce point, je t'aurais dépannée. Tu aurais dû m'appeler.

J'ai éprouvé de la tristesse : il croyait que je faisais ça pour de l'argent. Je ne pouvais pas me résoudre à lui dire que j'avais passé la soirée habillée ainsi à travailler pour rien. Comment lui expliquer l'inexplicable ?

J'ai acquiescé en silence, trop embarrassée pour le regarder en face. Il a gentiment pressé mon épaule.

— Je dois y aller, j'ai un concert tardif. Je t'aurais bien serrée dans mes bras mais bon, ça serait bizarre.

Mes yeux se sont remplis de larmes.

Chris m'avait toujours comprise. Si je devais le perdre à cause de ça, je ne savais pas comment je réagirais.

Il s'est penché et, en évitant soigneusement de frôler mes seins, il a déposé un léger baiser sur ma joue.

— Appelle-moi, d'accord ? Ou passe une fois que tu auras fini ici.

— D'accord. À plus tard.

Il a quitté l'appartement et la clochette a retenti.

Charlotte a mis un moment à m'expliquer ce qu'elle voulait, occupée qu'elle était à lécher la chatte d'une invitée, agenouillée sur le sol, nue. Elle a attendu d'être sûre que j'avais bien

profité du spectacle avant de me demander une cuillère et un bol de crème glacée.

— Ne bouge pas de là, m'a-t-elle intimé. Je veux que tu regardes.

J'étais incapable de bouger, et pas seulement parce qu'elle m'en avait donné l'ordre. Charlotte déposait délicatement une cuillère de crème glacée dans le vagin de sa partenaire, avant de l'aspirer. La jeune femme tressaillait à chaque passage du chaud au froid mais son plaisir était évident. L'homme de la péniche, sur les genoux duquel Charlotte était assise un peu plus tôt dans la soirée, regardait aussi, et son érection était bien visible dans son jean. J'avais envie de

défaire sa braguette et de libérer son sexe, mais je n'ai pas bougé, par fidélité à Dominik, dont le corset m'emprisonnait, et parce qu'un tel acte aurait été complètement déplacé dans ma position subalterne.

Charlotte a tourné la tête, adressé un léger signe d'assentiment vers l'homme de la péniche et a écarté largement ses longues jambes. Il a enlevé son pantalon et son membre s'est dressé, libre : il ne portait pas de sous-vêtements. Il avait un sexe magnifique, parfaitement droit, d'une couleur uniforme, à la longueur et au diamètre prometteurs. C'était une véritable œuvre d'art, qui aurait été à sa place gravée dans le marbre dans un musée. Il s'est immobilisé et a fourragé

dans la poche de son jean, à la recherche d'un préservatif.

Il s'est ensuite agenouillé suffisamment pour pouvoir prendre Charlotte par-derrière. Quand il l'a pénétrée, le visage de mon amie s'est illuminé d'un plaisir parfait, une extase presque religieuse. Elle m'avait oubliée, uniquement concentrée sur les va-et-vient de son sexe massif.

C'est alors que je lui ai pardonné. Charlotte était, comme moi, prisonnière de ses désirs, et elle était superbe dans les affres de la passion.

J'ai ramassé la cuillère et le bol vide, et j'ai regagné la cuisine. La clochette n'a plus retenti mais j'ai attendu patiemment,

prisonnière de mon corset et de mes talons hauts, les pieds douloureux. L'inconfort me donnait un étrange sentiment de paix, similaire à celui que je ressentais après avoir nagé plusieurs dizaines de longueurs.

Les invités ont fini par partir et Charlotte m'a appelé un taxi.

— Ça a été ? a-t-elle demandé, un bras affectueusement passé autour de mes épaules.

— Oui, ai-je dit. En fait, ça m'a plu.

— Bien.

Elle est restée sur le pas de la porte, cramponnée à son drap, seule protection contre le regard curieux du chauffeur, et

m'a regardée disparaître dans la nuit.

Dominik a téléphoné le lendemain, pour confirmer notre rendez-vous.

— Il y a quelque chose de changé dans votre voix, a-t-il constaté.

— Oui, ai-je confirmé.

— Racontez-moi.

J'ai eu l'impression d'entendre une trace d'inquiétude dans son ton, mais je n'en étais pas certaine. Qu'il soit anxieux pour moi ou que ce soit un autre de ses jeux, je me sentais obligée de répondre à sa question comme je l'avais été d'obéir à sa cloche. Je lui ai tout raconté : le corset, Charlotte, et ce que j'avais ressenti en la voyant se faire prendre par-

derrière.

Il m'a envoyé un texto la veille de notre rendez-vous.

« Venez à 22 heures. Vous aurez un public. Pas uniquement moi. »

UN HOMME ET SON INVITÉ

C'était une pièce que Summer n'avait pas encore visitée chez Dominik. Situé au dernier étage, cet ancien grenier avait été transformé par de coûteux travaux. Çà et là, le plafond s'incurvait pour suivre la courbe du toit. Seuls deux murs étaient occupés par des bibliothèques, débordant pour la plupart de revues littéraires et cinématographiques jaunissantes. L'étagère la plus haute de la bibliothèque de gauche était remplie de vieux volumes

reliés de cuir aux titres en français. Summer n'eut pas le temps de leur jeter un coup d'œil. Il n'y avait pas de fenêtres : la lumière provenait de deux vasistas au plafond.

La pièce ne contenait rien d'autre, comme si Dominik l'avait délibérément vidée afin de ne pas la distraire.

Il avait demandé à Summer de se présenter à 22 heures. Ce serait donc une performance nocturne, la plus tardive de leurs rencontres à ce jour ; ils s'étaient toujours vus, comme cela était stipulé dans le contrat tacite qui les liait, en plein jour.

Dominik l'avait accueillie, impassible comme à son habitude, par une bise sur la

joue. Summer savait qu'elle n'obtiendrait aucune réponse de lui et ne lui avait donc posé aucune question. Il l'avait accompagnée jusqu'en haut et lui avait ouvert la porte.

— Ici, dit-il.

Summer posa l'étui à violon sur le sol.

— Tout de suite ? s'enquit-elle.

— Oui, acquiesça-t-il.

Elle mourait d'envie de lui demander qui serait là en plus de lui, mais se retint. À l'idée de jouer devant un public, qui épierait ses moindres faits et gestes, elle sentit son désir monter.

Elle se déshabilla. Elle portait un vieux jean et un tee-shirt blanc moulant.

Dominik lui avait dit qu'elle n'avait pas besoin de se mettre sur son trente et un : « Pas de bas ni de talons hauts », avait-il précisé. Cette fois-ci, elle serait complètement nue. Il prenait apparemment plaisir à orchestrer les subtiles variations de sa nudité, au fur et à mesure de ses concerts, comme un chef d'orchestre insolite mais attentif.

Elle mit rapidement de côté ses vêtements et lui fit face, nue. Elle espéra un bref instant qu'il la prenne tout de suite, à quatre pattes sur le sol, mais elle comprit qu'il n'en avait pas l'intention, en tout cas pas avant qu'elle ait joué pour lui. Ils s'étaient mis d'accord pour qu'elle interprète le solo du dernier mouvement du *Concerto pour violon* de

Max Bruch.

Il ne la quittait pas des yeux. Il faisait bon dans la pièce et les derniers rayons du soleil couchant traversaient les vasistas.

— C'est un nouveau rouge à lèvres ? demanda-t-il, les yeux rivés sur sa bouche.

Il était très observateur. Summer changeait de teinte de rouge à lèvres en fonction du moment de la journée, et elle choisissait toujours une teinte plus foncée quand la nuit tombait. Elle suivait cette habitude depuis des années. Elle avait ainsi l'impression de faciliter le passage de son moi diurne à son moi nocturne.

— Il n'est pas nouveau, répondit-elle. Je porte une couleur plus sombre le soir.

— Très intéressant, commenta-t-il, pensif. Vous l'avez avec vous ?

— J'ai les deux sur moi, répondit Summer avec un geste vers son petit sac à main, posé sur le sol à côté de ses vêtements.

Dominik ouvrit son sac et en sortit les deux tubes, qu'il examina de plus près afin d'en comparer les teintes.

— Jour et nuit, résuma-t-il.

— Oui, acquiesça Summer.

Il laissa de côté l'un des tubes et ouvrit l'autre, dont il fit coulisser le bâton de couleur sombre. Il avait choisi le rouge

du soir.

— Venez ici, ordonna-t-il.

Summer obtempéra, incertaine de ce qu'il comptait faire.

— Redressez-vous, intima-t-il.

Summer obéit, et ses seins pointèrent.

Dominik s'approcha d'elle, et dirigea le bâtonnet qu'il tenait en main vers l'un de ses tétons durcis, qu'il colora avant de passer à l'autre. Summer déglutit.

Peinte. Décorée. Embellie. Elle baissa les yeux. Ça lui donnait l'air effrontée. Elle sourit, admirative : Dominik avait décidément une imagination perverse.

Mais il n'avait pas terminé.

Il recula d'un pas et la regarda droit dans les yeux.

— Écartez les jambes.

Il s'agenouilla devant elle, le tube toujours en main. Quand il vit qu'elle le suivait des yeux, il lui ordonna de regarder droit devant elle.

Elle sentit son doigt séparer ses lèvres et s'insérer dans son intimité moite. D'une main, il maintint ses lèvres l'une après l'autre, tandis que de l'autre, il en dessinait les contours.

Summer frissonna et ses jambes faiblirent. Elle imaginait ce à quoi elle pouvait bien ressembler.

Dominik se remit debout.

Il l'avait maquillée pour le concert.

— Peinte comme la Grande Prostituée, commenta Dominik. Parée. Parfaite.

Encore sous le choc de ce qu'il venait de faire, Summer était incapable de répliquer.

Il banda alors les yeux de la jeune femme avec un foulard noir qu'il avait sorti de sa poche. Summer fut soudain plongée dans l'obscurité.

— Je ne verrai pas le public ? protesta-t-elle faiblement.

— Non.

— Vous ne voulez même pas me dire combien vous serez ?

— Vous n'aurez qu'à deviner, rétorqua Dominik.

Une variation supplémentaire dans le rituel.

Summer inspira profondément, les implications de la situation faisant lentement leur chemin dans son esprit.

— Je vous laisse répéter, poursuivit-il. Je serai de retour avec mon ou mes invités, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie, dans un quart d'heure. Je frapperai trois coups à la porte, j'entrerai et vous jouerez pour nous. Comprenez-vous bien les règles ?

Summer acquiesça.

Dominik quitta la pièce.

Elle saisit son violon et l'accorda.

Dominik avait demandé à Victor de se déchausser en bas de l'escalier, afin que Summer ne puisse pas identifier avec certitude le nombre de visiteurs en entendant les bruits de pas sur le plancher.

Quand Victor découvrit Summer dans toute sa nudité, violon en main, peinte en rouge, il se tourna vers Dominik, rayonnant. Si ce dernier ne lui avait pas strictement interdit de parler, il l'aurait félicité.

Depuis qu'il avait aidé Dominik à trouver les membres du quatuor à cordes, il n'avait eu de cesse de lui soutirer des informations sur la séance qu'il avait

organisée. Dominik soupçonnait Victor de bien connaître Lauralynn, la violoncelliste. Victor avait toujours été un individu peu fréquentable dans la vie professionnelle de Dominik. Il était originaire d'Europe de l'Est, mais ses ascendances complexes variaient étrangement d'un interlocuteur à l'autre. Professeur invité en philosophie, passionné de musique et expert médiocre, il allait de fac en fac sans jamais s'attarder et donnait des cours où la maestria roublarde le disputait à un enthousiasme factice. C'était le champion des théories hermétiques, qu'il parvenait à faire éditer de loin en loin. De taille moyenne, grisonnant, il portait un bouc méphistophélique qu'il entretenait avec

une précision maniaque.

Dominik ne prêtait guère l'oreille aux racontars, mais il savait que ceux qui couraient sur Victor étaient aussi nombreux qu'exagérés. Dès qu'il s'agissait d'intrigues ou de coucheries, il était définitivement l'homme de la situation. La rumeur voulait qu'il entretenne un véritable harem d'étudiantes et Dominik avait entendu un directeur de département sous-entendre que toute élève de troisième cycle qui voulait que Victor supervise ses recherches devait être prête à donner de sa personne. Il était de notoriété publique qu'il n'acceptait jamais d'étudiantes laides.

Victor essayait depuis un certain temps d'obtenir par la flatterie des renseignements sur ce qu'il avait baptisé le « projet » de Dominik, et ce dernier avait fini par capituler et par admettre l'existence de Summer. Mais, même s'il avait expliqué dans les grandes lignes à Victor à quel jeu il se livrait avec elle, il avait gardé pour lui les détails les plus intimes.

— Il faut que je la voie, avait commenté Victor. Il faut à tout prix que je la voie.

— Elle est tout à fait fascinante, c'est vrai, avait répliqué Dominik. Peut-être...

— Pas de peut-être avec moi, mon cher. Tu dois me le permettre, une fois,

une seule. Elle n'y verra pas d'inconvénient, n'est-ce pas ?

— Elle a tout accepté pour l'instant, avait admis Dominik, ou du moins, elle a toléré toutes mes demandes.

— Je me contenterai de regarder, évidemment. Même s'il me sera impossible de feindre le désintérêt. Mais après tout, n'y a-t-il pas un voyeur qui sommeille en chacun de nous ?

— Sans doute.

— Tu le lui demanderas, alors ? S'il te plaît.

— Parfois, elle n'acquiesce pas en paroles, avait expliqué Dominik, mais par le regard ou par sa façon de bouger.

— Je comprends, avait rétorqué Victor.
Alors ? Tu le lui demanderas ? Je suis littéralement fasciné par l'objet de ton expérience.

— Une expérience ?

— Ça n'en est pas une ?

— Dit comme ça, je suppose que oui.

— Bien. Nous sommes sur la même longueur d'onde, alors.

— Tu te contenteras de la regarder jouer, pas question de la toucher, d'accord ?

— Absolument, mon cher, absolument.

Tout le temps que dura le concert de Summer, Victor caressa distraitement sa

barbe à intervalles plus ou moins réguliers. Les tétons rouge sombre de la jeune femme ressemblaient à deux cibles illuminées par la faible lueur de la lune qui tombait des vasistas. Celle-ci la nim bait d'un halo troublant qui semblait se propager en suivant les notes de la mélodie, se déployant, et empruntant des chemins complexes et détournés avant d'atteindre sa destination.

Ses doigts pinçaient les cordes sur lesquelles l'archet paraissait voler. La musique courait sous sa peau et la transportait ; les deux hommes la contem plaient, unis dans le silence en dépit de la mélodie qui avait envahi la pièce. Elle savait qu'on la regardait, et ils se repaissaient de sa beauté et de sa

vulnérabilité. Quant à savoir qui dominait qui, c'était une autre histoire.

Debout à côté de Victor, Dominik entendait la respiration de son complice, aussi subjugué que lui. La nudité de Summer avait ce pouvoir : elle se tenait si droite qu'elle donnait l'impression de s'offrir, consentante, attendant d'être prise. Une idée folle lui traversa l'esprit. Était-il possible que... ? Il se retint à temps.

Summer parvint à la fin de son interprétation avec un mouvement superflu plein d'autosatisfaction. Le charme rompu, Victor s'apprêta à applaudir mais Dominik le retint d'un geste et posa un doigt sur ses lèvres pour

lui faire comprendre que le silence était toujours d'actualité. Summer ne devait pas savoir combien de personnes l'avaient écoutée.

Les deux hommes échangèrent un regard et Dominik eut l'impression de lire un encouragement muet dans les yeux de Victor. Était-ce un effet de son imagination ? Summer attendait, le violon à la main, orgueilleusement nue. Dominik laissa son regard errer sur le corps de la jeune femme. Dans la faible luminosité de la pièce, il devinait sa fente à peine cachée par les courtes boucles.

Il franchit les quelques pas qui les séparaient et lui ôta doucement le violon des mains avant de le déposer derrière

lui, où rien ne pourrait l'abîmer.

— J'ai envie de vous, dit-il. Vous éveillez mon désir, Summer.

En raison du foulard qui dissimulait toujours ses yeux, il ne pouvait pas voir sa réaction. Il tendit la main vers son sein : le téton était dur et dressé. C'était une réponse suffisante.

Il se pencha vers son oreille.

— Je veux vous prendre ici et maintenant, murmura-t-il.

Elle acquiesça imperceptiblement, du moins le supposa-t-il.

— Quelqu'un nous regardera.

Elle inspira profondément et frissonna.

Il posa la main gauche sur son épaule et la pressa légèrement.

— Mettez-vous à quatre pattes.

Il la posséda.

Victor observa dans un silence absolu, fasciné par le spectacle du sexe érigé de Dominik allant et venant en Summer avec une force implacable. Rien ne lui échappa : ni le souffle court de Summer, ni le délicat balancement de ses seins au rythme des coups de boutoir de Dominik, ni le bruit des testicules de ce dernier contre les cuisses de la jeune femme.

Victor s'essuya le front et se caressa brièvement à travers le tissu de son pantalon en velours côtelé.

Sans perdre le rythme, Dominik vit du coin de l'œil que son collègue, très excité, le regardait en souriant de toutes ses dents ; mais son attention fut rapidement ramenée vers Summer, dont l'anus se dilatait légèrement sous l'impact de sa queue, comme une vague dont le point d'origine serait son vagin, et dont l'onde se répercuterait en cercles concentriques, réveillant d'abord son cul puis son corps tout entier, embrasant toute la surface de sa peau au fur et à mesure que le plaisir se propageait en elle.

Le petit trou bâillait un peu et Dominik se promit de l'enculer un jour. Perdu dans ses pensées, il ne vit pas Victor bouger afin de se placer face à lui, devant la tête penchée de Summer. Un court instant, il

crut que son collègue était sur le point de mettre sa queue dans la bouche de la jeune femme, position classique des films pornographiques. Il s'apprêtait à protester, mais Victor se contenta de se pencher vers la jeune femme et de lui essuyer le front avec une effrayante gentillesse, tout en souriant béatement à Dominik.

Malgré la douceur de la main sur son visage, Summer se rendit compte que ce n'était pas Dominik qui la touchait ; elle s'immobilisa et contracta violemment les muscles de son vagin autour du sexe de son partenaire. Les pensées de Dominik s'emballèrent furieusement : il se souvenait d'avoir lu – peut-être chez Sade – que lorsqu'une femme mourait en

faisant l'amour, les muscles de son vagin se tétanisaient et emprisonnaient le pénis de l'homme dans un étau dont il ne pouvait se défaire. À moins que cette information ne provienne d'autres contes pornographiques, mettant en scène des femmes et des « K-nins », euphémisme prisé des petites annonces zoophiles ? Choqué par ce souvenir, il jouit violemment, presque dégoûté par la tournure qu'avaient prise ses propres pensées.

Quand il redressa la tête, Victor avait quitté la pièce. Summer était écrasée sous son poids, essoufflée.

— Ça va ? demanda-t-il avec sollicitude, en se retirant.

— Oui, répondit-elle, le souffle court.

Elle s'affala de tout son long sur le sol, manifestement aussi épuisée que lui.

— Avoir un public vous a plu ?
s'enquit Dominik.

Elle dénoua le foulard et se tourna vers lui. Elle était toute rouge.

— Terriblement, avoua-t-elle en baissant les yeux.

Dominik savait à présent comme fonctionnait son esprit et comment son corps réagissait quand il était exhibé, mais Summer ignorait toujours quel chemin il voulait lui faire prendre.

C'étaient les vacances de printemps à la fac, et Dominik avait depuis longtemps

accepté de participer à un colloque sur le continent. Il en était l'un des principaux conférenciers et il avait prévu de passer quelques jours dans la ville après son intervention.

Aussi, lorsque Summer lui demanda quand ils se verraient, lui apprit-il qu'il quittait Londres pour quelques jours. Elle en fut déçue. Ils se trouvaient dans la cuisine, au rez-de-chaussée, où Dominik avait confectionné des toasts. Summer, qui ne portait qu'un tee-shirt et qui n'était pas passée par la salle de bains, était assise, fesses nues, sur l'un des hauts tabourets de bar en métal, face au comptoir en granit sur lequel son amant avait déposé assiettes et verres de jus de raisin.

Elle était d'autant plus consciente de son état de semi-nudité qu'elle sentait parfaitement le motif de l'assise du tabouret sur sa peau. Il ne faisait aucun doute dans son esprit que Dominik apprécierait de voir ces nouvelles marques sur ses fesses et qu'il se délecterait du spectacle en la suivant dans l'escalier du grenier, quand elle voudrait récupérer son jean.

Dominik était de nouveau lui-même : distant et incapable d'évoquer quoi que ce soit de personnel, encore moins en mesure de lui expliquer ce qu'il attendait de leur relation à long terme. Summer, cependant, était une femme pragmatique, et elle aimait se laisser porter par les événements. En conséquence, elle se

disait qu'il lui ferait part de ses plans quand le moment serait venu. En attendant, il se contentait de parler de tout et de rien. Elle mourait d'envie de lui poser des questions intimes, sur lui, sur son passé, afin de comprendre un peu mieux cet homme étrange, mais elle pensait que la réserve qu'il s'imposait faisait peut-être partie du jeu. Elle le trouvait à la fois follement attirant et légèrement effrayant : elle percevait en lui une part de ténèbres à laquelle elle voulait accéder. Elle avait l'impression que chaque pas qu'il lui faisait faire était une marche de l'escalier qui la menait sournoisement vers une destination inconcevable.

— Vous êtes déjà allée à Rome ?

demanda-t-il négligemment.

— Non, répondit Summer. Il y a beaucoup de villes en Europe que je n'ai pas encore visitées. Quand je suis arrivée de Nouvelle-Zélande, je me suis juré de profiter de mon séjour à fond et de voyager le plus possible, mais je suis toujours à court d'argent. Je suis allée à Paris avec un groupe de rock dans lequel je joue parfois, mais c'est tout.

— Paris vous a plu ?

— J'ai adoré. La nourriture était exquise, l'ambiance électrique et les musées étaient fabuleux, mais comme je jouais avec des gens que je connaissais mal, parce que j'ai remplacé quelqu'un au pied levé, j'ai passé beaucoup de

temps à répéter. Du coup, je n'ai pas visité tout ce que j'aurais voulu. Je me suis promis d'y retourner et de faire tout ce que j'ai manqué la dernière fois. Un jour.

— Je me suis laissé dire que de nombreux clubs un peu spéciaux florissaient là-bas.

— Des boîtes fétichistes ? interrogea Summer.

— Pas tout à fait. On les appelle des « clubs échangistes¹ ». On peut quasiment tout y faire.

— Vous y êtes déjà allé ?

— Non. Je n'ai jamais trouvé la bonne partenaire pour m'accompagner.

Était-ce une invitation déguisée ? se demanda Summer.

— L'un des plus célèbres se nomme *Les Chandelles*, reprit Dominik. Très sophistiqué, pas du tout glauque, conclut-il avec un sourire.

Puis il changea de sujet.

Quel homme insupportable. Des dizaines de questions lui brûlaient les lèvres. Envisageait-il de l'y emmener et de lui demander de jouer ? Voire de l'exhiber ? De la sauter en public ? De la partager ? L'imagination de la jeune femme s'emballait.

— Vous avez des projets ? Des aventures fétichistes ? s'enquit Dominik.

— Non, rien dans l'immédiat en tout cas, répondit Summer tout en sachant qu'il y avait des chances pour que quelque chose se présente.

C'était inévitable. Tout son corps avait été éveillé et elle savait que sa curiosité et son désir l'entraînaient chaque jour sur une pente de plus en plus savonneuse.

Dominik en était manifestement conscient.

Il devint plus sérieux.

— Vous avez bien compris que vous ne me devez rien, j'espère, dit-il. Vous êtes libre de vivre comme bon vous semble en mon absence, mais j'aimerais que vous me promettiez quelque chose.

— Quoi donc ?

— Si vous faites quoi que ce soit qui sorte de votre quotidien, en dehors du boulot, sommeil, groupe de rock, je veux le savoir. Écrivez-moi et racontez-moi tout en détail. Par mail, par texto, ou même par courrier traditionnel si vous avez le temps de m'envoyer une vraie lettre. Vous voulez bien faire ça pour moi ?

Summer accepta.

— Puis-je vous raccompagner chez vous ?

Elle refusa. Elle habitait non loin d'une station de métro sur la ligne qui desservait le domicile de Dominik, et elle

avait besoin d'être un peu seule pour réfléchir, de temps sur lequel Dominik n'aurait aucune prise.

L'université La Sapienza de Rome avait proposé à Dominik de lui réserver une chambre près du campus, mais il avait décliné, préférant une suite dans un quatre-étoiles sur la Via Manzoni, à dix minutes en taxi de la gare où le déposerait le train qui faisait la navette avec l'aéroport.

Il participerait au colloque en donnant une conférence de littérature comparée intitulée « Aspects du désespoir dans la littérature des années trente à cinquante », principalement axée sur l'auteur italien Cesare Pavese, qui appartenait à cette

longue lignée d'écrivains ayant choisi le suicide pour tout un tas de mauvaises raisons. Il était devenu, à son corps défendant, le spécialiste incontesté de ce sujet peu gai. Il comptait bien fréquenter ses collègues venus du monde entier, mais profiter aussi de ces quelques jours pour réfléchir aux dernières semaines avec Summer. Il avait réellement besoin de clarifier ses pensées, d'analyser ses sentiments et de décider sur quel chemin il voulait s'engager à présent. Il sentait qu'il avait de nombreux conflits intérieurs à régler. *Trop même*. La situation pouvait lui échapper.

Le lendemain de son arrivée, après son intervention, il était allé dîner avec des collègues dans un restaurant près du

Campo dei Fiori. Il y avait dégusté les *fragole di bosco*, les fraises sauvages à l'acidité idéale, parfaitement rehaussée par le sucre dont elles avaient été saupoudrées.

— C'est bon, hein ?

De l'autre côté de l'étroite table rectangulaire, une brune à laquelle il n'avait pas été présenté le regardait en souriant. Dominik leva les yeux du délicieux concerto de couleurs qui explosait dans son assiette.

— Succulent, acquiesça-t-il.

— Elles poussent sur les versants de la montagne, reprit-elle, et non dans la forêt, contrairement à une idée reçue.

— Ah.

— J'ai beaucoup aimé votre conférence. C'est un sujet très intéressant.

— Merci.

— J'ai aussi apprécié le livre que vous avez écrit sur Fitzgerald il y a trois ans. C'est un sujet très romantique, je trouve.

— Merci. Encore. C'est très rare de tomber sur quelqu'un qui a vraiment lu ce que j'ai écrit.

— Vous connaissez bien Rome, *professore* Dominik ? demanda-t-elle alors que le serveur faisait le tour de leur table avec un plateau chargé d'expressos fumants.

— Pas vraiment, non, répondit-il. Je

suis déjà venu plusieurs fois mais j'ai bien peur d'être un piètre touriste. Je ne m'intéresse pas vraiment aux églises et aux vieilles pierres. En revanche, j'adore l'atmosphère et les gens. On peut ressentir l'histoire d'une ville sans se lancer dans un marathon culturel.

— On la sent encore mieux, renchérit-elle. C'est bien de suivre son propre chemin. Au fait, je m'appelle Alessandra. J'habite Pescara mais j'enseigne la littérature antique à l'université de Florence.

— Intéressant.

— Vous êtes ici pour combien de temps, *professore* Dominik ? s'enquit-elle.

— Cinq jours.

Le colloque se terminait le lendemain et il n'avait pas de projets précis. Il avait envie de se détendre, de profiter de la gastronomie et du temps, et de réfléchir.

— Je peux vous servir de guide si vous le souhaitez. Vous dévoiler le vrai visage de la ville, loin des sentiers touristiques. Pas d'églises, c'est promis. Qu'en pensez-vous ?

Pourquoi pas ? songea Dominik. Sa chevelure n'était que boucles indomptées et son teint mat une promesse de chaleur. Il avait clairement fait comprendre à Summer qu'il ne lui demandait pas l'exclusivité. Il ne le lui avait peut-être pas dit d'une manière aussi tranchée,

mais il ne lui avait extorqué aucune promesse et elle n'avait formulé aucune exigence. Ce qui s'était développé entre eux était pour l'instant plus une aventure qu'une relation.

— Que du bien, répondit-il. Excellente idée.

— Vous connaissez le Trastevere ? demanda-t-elle.

— Quelque chose me dit que je ne vais pas tarder à le connaître, répliqua-t-il en souriant.

La séduction est un jeu d'adultes, qui se développe quand on ne sait plus qui séduit et qui est séduit. C'est ainsi que les choses se passèrent avec Alessandra de

Pescara. Le fait qu'ils choisirent sa chambre dans une accueillante pension de famille ne fut qu'une question de hasard géographique : ils prirent un dernier verre (un Sweet Martini pour elle, et l'habituel soda sans glace pour Dominik, qui ne buvait jamais d'alcool, plus par goût, n'ayant jamais aimé ça, que par principe) dans un bar plus près de la résidence d'Alessandra que de l'hôtel impersonnel de Dominik.

Quand ils entrèrent dans la chambre, main dans la main, son téléphone vibra. Il avait embrassé Alessandra dans l'ascenseur, et avait été autorisé à lui caresser négligemment les fesses à travers le fin tissu de sa jupe en coton.

Il implora l'indulgence de l'Italienne, prétextant une affaire urgente à régler sans rapport avec l'université et consulta son texto. Il venait de Summer.

« Je me sens vide. Je suis obsédée par vos désirs pervers. Troublée, excitée, perdue. S. »

Tandis qu'Alessandra s'excusait et gagnait la salle de bains pour se rafraîchir, Dominik sortit sur le balcon, qui offrait une vue imprenable sur les collines romaines et lui répondit.

« Faites ce que vous avez à faire, mais racontez-moi tout quand je rentrerai. Acceptez votre nature.

Considérez cela comme un conseil

plutôt que comme un ordre.

D. »

Il regagna la pièce, voilée par les rideaux. Alessandra avait servi deux verres en l'attendant, du vin blanc pour elle, de l'eau minérale pour lui.

Elle avait défait les deux premiers boutons de son chemisier blanc, dévoilant la naissance de seins particulièrement ronds et s'était assise sur une chaise étroite. À sa droite, une porte ouvrait sur une chambre plongée dans une obscurité attirante. Dominik se plaça derrière la jeune femme et saisit ses cheveux indisciplinés. Quand il affermit sa prise et tira sur les mèches, elle gémit en réponse. Dominik la lâcha, se pencha et

embrassa sa nuque tout en encerclant son cou de ses mains.

— *Si*, dit Alessandra, le souffle court.

Il n'avait pas bougé et percevait la chaleur qui émanait de son corps.

— *Si* ? Ce qui signifie ? demanda-t-il.

— Ce qui signifie on baise, non ?

— Absolument, confirma Dominik, glissant ses mains sous le chemisier et caressant ses seins.

Le rythme cardiaque d'Alessandra s'était accéléré, comme un tambour tatoué sous sa peau.

Il effleura la texture explosive de ses tétons avec ses pouces. Vu la couleur de

sa peau, il devinait qu'ils seraient sombres, et il se souvint soudain de la symphonie de crème et de rose de ceux de Kathryn, qui ne durcissaient jamais, de ceux, marron pâle, de Summer, et de ceux de toutes les femmes qui avaient croisé son chemin, celles qui s'en étaient allées, celles qu'il avait aimées, désirées, abandonnées, trahies, voire blessées.

Il déchira violemment le chemisier d'Alessandra, comme pour la punir d'être dans cette chambre à la place d'une autre. Il lui en voulait de ne pas avoir la peau claire, d'avoir un accent étrange et étranger, qui lui rappelait l'accent néo-zélandais de Summer, et d'exhiber des formes voluptueuses et non une taille de guêpe. C'était la mauvaise personne au

bon moment, mais ça ne faisait pas d'elle une ennemie. Elle tendit la main vers sa braguette et dévoila sa queue à moitié dressée, qu'elle prit dans sa bouche tiède et humide. *Merde*, se dit-il, *Summer ne m'a toujours pas sucé*. Cela signifiait-il quelque chose ou était-ce juste qu'il ne lui en avait jamais donné l'ordre ? La langue d'Alessandra jouait avec son gland, qu'elle léchait habilement, l'effleurant parfois légèrement de ses dents. D'un mouvement vif, il s'enfonça tout entier dans sa bouche, la forçant le plus profondément possible. Pendant un court instant, il pensa qu'elle allait s'étouffer, et le regard à la fois apeuré et désapprobateur qu'elle lui lança l'immobilisa momentanément mais il ne

s'arrêta pas pour autant. Il savait pertinemment que la colère dictait ses gestes et le rendait brutal. Il voulait que Summer soit avec lui ce soir, et pas une autre.

Dominik se détendit et se dévêtit. Sa partenaire fit de même, et finit par le lâcher pour s'étendre à plat dos sur le lit. Il vit dans ses yeux qu'elle avait compris que ce ne serait pas un rapport romantique, mais un acte violent, mécanique, sans fioriture. Ça leur convenait à tous les deux. Ils n'envisageaient pas de se revoir. Cette soirée était peut-être une erreur. Ils étaient deux étrangers dans la nuit, se raccrochant à la même balise. Peut-être qu'elle aussi se languissait d'autres bras,

d'un autre sexe, songea Dominik, et c'était pour ça que ce qui allait arriver ne voulait rien dire.

Ils se sépareraient au petit matin, avec quelques paroles et peu de tendresse, et reprendraient leurs chemins respectifs. Dominik n'envisageait pas de revenir à Rome de sitôt. Une fois tous deux entièrement dévêtus, il se jeta sur elle, peau contre peau, sueur contre sueur, lui écarta les jambes et la pénétra sans un mot.

Il entendit son téléphone vibrer mais il ne lirait le texto de Summer que le lendemain matin.

« Qu'il en soit ainsi. S. »

Summer se faisait du souci pour ses finances. Maintenant qu'elle avait cessé de jouer dans le métro, le maigre salaire et les quelques pourboires qu'elle gagnait au restaurant ne suffisaient plus. Le groupe était en suspens, Chris étant toujours pris par son projet d'album au studio aménagé dans la maison de campagne d'un pote ; elle avait enregistré sa partie plusieurs semaines auparavant et elle ne serait payée que lorsque l'album se vendrait. Elle en était réduite à piocher dans ses petites économies. Elle avait dépensé trop d'argent en taxi pour Hampstead, en clubs fétichistes et le reste, que des endroits où elle était trop embarrassée pour se rendre en métro. Et il n'était pas question de demander de

l'aide à Dominik. Ni à quiconque, d'ailleurs.

Elle avait entendu parler de petites annonces proposant des enregistrements d'une journée ou des jobs d'enseignant au Conservatoire de Kensington. Mais elle s'aperçut, en voyant le hall désert à son arrivée, que c'était la fin du semestre. *Zut* ! Ce qui était affiché sur le tableau risquait d'être périmé.

Elle se dirigea vers le panneau en liège pour examiner les notes et les cartes qui y étaient punaisées et, après avoir vérifié les dates, griffonna quelques numéros sur le calepin qu'elle avait sorti de son sac.

Entre les demandes de cours particuliers pour des gamins qui

habitaient en banlieue et quelques trop rares propositions fort bien rémunérées de la télévision qui cherchait des ensembles à cordes (*prière d'apporter votre robe noire et votre maquillage*) pour accompagner le passage de quelques groupes de rock à la recherche de crédibilité musicale, elle vit soudain une carte qui lui rappela quelque chose, et comprit de quelle manière Dominik avait déniché les musiciens qui l'avaient accompagnée dans la crypte. Elle sourit. Décidément, tous les chemins menaient à Rome. Elle fut cependant saisie par un léger doute quand elle remarqua que le numéro de téléphone n'était pas celui de Dominik. Peut-être avait-il deux numéros, qu'il utilisait en fonction des occasions.

Elle nota cette information pour plus tard.

— Tu cherches un boulot ? demanda une voix mélodieuse.

Summer pivota pour faire face à son interlocutrice.

— Oui, mais il n'y a pas grand-chose.

La jeune femme était teinte en blonde et inhabituellement grande ; elle avait un petit côté amazone. Dans son blouson d'aviateur en cuir, son jean noir ultramoulant et ses bottes aux talons démesurés, elle était spectaculaire. Summer avait l'impression de l'avoir déjà vue. Cette dernière la regardait avec un sourire ironique, un détachement amusé et un évident sentiment de

supériorité.

— Celle-ci est intéressante, hein ?
reprit-elle en désignant la carte que
Summer venait de lire.

— Absolument. Mystérieuse et top-
secret, commenta Summer.

— Ce n'est plus d'actualité, remarqua
la blonde, mais quelqu'un a oublié de la
retirer du tableau.

— Peut-être.

— Tu ne me reconnais pas du tout, pas
vrai ? s'enquit la blonde.

Tout lui revint d'un coup et Summer
rougit. C'était la violoncelliste de la
crypte.

— Oh. Laura, c'est ça ?

— Luralynn. Je suis navrée de ne pas t'avoir fait une plus forte impression que ça, mais je suppose que tu avais d'autres chats à fouetter. Je parle de ton interprétation, bien sûr.

Il y avait une espièglerie évidente dans sa voix, et Summer se souvint d'avoir brièvement pensé que Luralynn l'avait vue nue malgré le foulard.

— On a formé un bon quatuor, je trouve. Même si on n'a pas pu te voir, insista-t-elle, provocatrice.

— C'est vrai, renchérit Summer.

Les quatre artistes avaient vraiment établi une solide relation musicale,

malgré la nature bizarre de leur représentation.

— Qu'est-ce que tu cherches ?
demanda Lauralynn.

— Un boulot. Des boulots. N'importe quoi, mais si possible en rapport avec la musique. Je suis à court d'argent, avoua Summer.

— Je vois. Les meilleures propositions ne sont pas forcément affichées sur ce tableau. Tu n'étudies pas ici, n'est-ce pas ? C'est par le bouche-à-oreille qu'on a les meilleures occasions.

— Oh.

— On va prendre un café ? Il y a une cafétéria sympa au premier et comme

c'est les vacances, elle ne sera pas bondée. On sera tranquilles pour discuter.

Summer accepta. Lauralynn se dirigea tout droit vers un escalier en colimaçon et Summer la suivit. Les contours de ses fesses étaient magnifiquement mis en valeur par le tissu de son jean. Summer n'avait jamais été attirée par les femmes, mais il y avait quelque chose de très séduisant chez cette grande blonde, une assurance et une autorité qu'elle avait rarement rencontrées, même chez les hommes.

Elles se découvrirent rapidement des points communs : elles avaient vécu en Australie au même moment, même si c'était dans des villes différentes, et elles

partageaient les mêmes références musicales. Summer se détendit et devint plus chaleureuse, même si elle sentait que Lauralynn dissimulait une personnalité manipulatrice. Après deux cafés, elles décidèrent de lever le pied sur la caféine et passèrent au vin blanc. Lauralynn avait insisté pour commander une bouteille de prosecco.

— Tu es très flexible ? interrogea-t-elle soudain, alors qu'elles parlaient de l'acoustique des salles de concert de Sydney.

— Comment ça, flexible ? s'enquit Summer, qui se demandait s'il y avait un sous-entendu dans la question.

— En ce qui concerne l'endroit où tu

habites, précisa Lauralynn.

— Raisonnablement flexible. Pourquoi ?

— Il y a un poste à pourvoir dans un petit orchestre classique. Tu as le niveau. Je pense que tu passerais l'audition haut la main. Même avec un bandeau sur les yeux, ajouta-t-elle en riant.

— Ça a l'air alléchant.

— Le truc, c'est que c'est à New York. Et le groupe veut quelqu'un pour un an minimum.

— Oh...

— Je connais la chasseuse de têtes qui s'occupe de ça, à Bishopsgate. Elle vient de Nouvelle-Zélande, elle aussi, ça vous

fait un point commun. J'aurais adoré aller vivre à New York, mais on ne cherche pas de violoncelliste.

— Je ne sais pas si je suis intéressée.

— Tu hésites à cause de lui ?

— Qui ça, lui ?

— Ton mec, ton mécène. À moins que tu ne préfères qu'on dise ton maître ?

— Pas du tout, protesta Summer. Ça ne marche pas comme ça entre nous.

— Pas la peine de faire semblant. J'ai compris ce qui s'est passé dans la crypte. Il voulait que tu joues à poil, hein ? Ça l'a excité de te voir comme ça alors qu'on était tous habillés, pas vrai ?

Summer déglutit bruyamment.

— Toi aussi, ça t'a excitée, avoue ?
poursuivit Lauralynn.

Summer se réfugia dans le silence et but une gorgée du vin qui ne pétillait presque plus.

— Comment tu as su ?

— Je n'ai pas su, rectifia-t-elle. J'ai deviné. C'est un ami à moi, un expert en perversion, qui a mis l'annonce – il est pote avec ton mec – et j'avais déjà une idée de ce qui se passerait avant de venir. Ne va pas croire que je désapprouve, au contraire. Je pratique, moi aussi, dit-elle avec un sourire complice.

— Raconte-moi, demanda Summer.

-
1. En français dans le texte.

UNE FEMME ET SA NOUVELLE AMIE

— Je vais faire mieux que ça, a répondu Lauralynn. Je vais te montrer.

Nous étions toujours à la cafétéria, en train de discuter des goûts coquins de la violoncelliste.

Elle a tendu l'un de ses longs bras fins par-dessus la table, a pris ma main et a fait courir doucement ses ongles à l'intérieur de mon poignet.

J'ai avalé ma salive.

Était-ce seulement une façon d'appuyer son propos ou une invite ? Et dans ce cas, à quoi m'invitait-elle ?

— As-tu déjà vu une *dom* en action ?

Elle faisait allusion à ce que l'on nommait, en dehors des cercles SM, une dominatrice.

— Une fois ou deux, ai-je répondu, mais juste dans des clubs, jamais dans un cadre privé.

Nous en étions à notre deuxième bouteille de prosecco et j'étais quasiment certaine d'en avoir bu la plus grande partie. Ou alors Lauralynn présentait une grande tolérance à l'alcool : j'étais déjà

bien partie et elle avait l'air complètement sobre.

— Tu devrais parfaire ton éducation et tester l'autre bord. Il n'y a pas que les hommes dans la vie.

Elle a haussé le sourcil en disant « tester », et j'ai rougi. Je n'avais pas l'habitude de flirter avec des femmes et je me sentais dépassée par les événements. La situation me rappelait ma première rencontre avec Dominik, dans le café sur le quai : face à face, chacun épiant l'autre, la bataille entre domination et soumission, attirance et orgueil, faisant rage.

— Euh... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu verras. Je ne voudrais pas te gâcher la surprise.

Elle avait retiré sa main de mon poignet, et caressait le bord de son verre avec des mouvements lents et délibérés. Elle remarqua la direction de mon regard et sourit d'un air malicieux.

— Tu penses à lui ou à moi ?

J'ai songé à Dominik. Nous avons décidé que nous étions libres d'explorer nos désirs, et je le tenais au courant de mes aventures, comme il me l'avait demandé, mais que ressentirait-il si j'acceptais volontairement d'être dominée par quelqu'un d'autre que lui ? Ça n'avait rien d'une baise occasionnelle ou du jeu dans un club. D'autant que la

dominatrice serait Lauralynn, que Dominik avait employée il y a peu, et qui, je le supposais, était toujours sous contrat avec lui : il avait dû lui faire signer une clause de confidentialité.

Je ne pourrais pas raconter ça à Dominik. Si je le mettais au courant de ma rencontre avec Lauralynn, je créerais des ennuis à cette dernière. J'étais persuadée qu'il s'était arrangé pour qu'on ne se revoie jamais. Si j'acceptais la proposition de la jeune femme, je lui désobéirais.

À cette idée, j'ai senti l'excitation d'un vent de révolte me traverser. Je n'appartenais pas à Dominik. Son pouvoir sur moi s'arrêtait quand je le

voulais. De plus, il ne m'avait jamais interdit de coucher avec Luralynn.

Je me suis souvenue de ses fesses moulées dans le jean et de son sourire coquin. J'étais prête à parier que c'était une vraie cochonne.

En dehors de quelques baisers et caresses, je n'avais jamais été très loin avec une femme. J'avais toujours eu envie d'essayer, sans avoir eu le courage d'aller plus loin quand la situation s'y prêtait, pour prometteuse qu'elle fût.

J'étais entraînée par le prosecco et l'évidente assurance sexuelle de Luralynn. Elle en avait assez pour nous deux.

— Ce n'est pas mon mec, ai-je fini par dire en la regardant droit dans les yeux.

— Parfait.

Dix minutes plus tard, nous étions dans un taxi noir qui roulait à vive allure vers South Kensington.

Elle n'avait pas l'air fauchée, ai-je pensé en découvrant son appartement. Il était ancien, comme quasiment tout à Londres, mais bien plus spacieux que la plupart de ceux que j'avais visités, et c'était un duplex. La décoration était à la hauteur de ce que j'avais imaginé : raffinée, sophistiquée, blanche, sans chichis. Le résultat aurait pu être froid mais je sentais de l'humour sous le masque de Lauralynn et j'avais

l'impression qu'elle faisait beaucoup d'efforts pour dissimuler qui elle était vraiment.

Elle m'a observée examiner les alentours.

— Réduction du bruit, a-t-elle expliqué. C'est pour ça que j'ai emménagé ici.

— Comment ça ?

— L'appartement est très bien isolé.

— Oh.

— On n'entend pas les cris, a-t-elle ajouté avec un sourire coquin. Mes anciens voisins se plaignaient sans arrêt, alors j'ai déménagé.

J'ai réprimé un sourire. J'étais toujours amusée de voir le prosaïque rencontrer l'obscène. L'univers dont je faisais à présent partie semblait ténébreux et glamour vu de l'extérieur, mais ses membres, comme le reste du monde, devaient jongler entre leur vie quotidienne et leur passe-temps pour le moins inhabituel, payer leur loyer, expliquer la présence d'instruments étranges à des colocataires et des propriétaires curieux, et apprendre à pratiquer leur art dans des endroits parfois très ordinaires.

Lauralynn a disparu dans la cuisine ; j'ai entendu le tintement des glaçons dans un verre et le bruit d'une bouteille qu'on ouvrait.

— Assieds-toi, a-t-elle ordonné en me tendant un lourd gobelet en verre, désignant un coûteux canapé d'angle en cuir blanc, qui occupait quasiment deux murs. Je vais enfiler une tenue plus... appropriée.

J'ai acquiescé et bu une gorgée. C'était de l'eau minérale. Elle avait peut-être remarqué que le prosecco m'était un peu monté à la tête. L'alcool et la perversion sexuelle ne font pas bon ménage, et c'était l'une des raisons pour lesquelles je faisais autant confiance à Dominik : il ne buvait jamais.

Elle s'est tournée vers moi au moment de mettre le pied sur la première marche de l'escalier.

— Oh, Summer ?

— Oui ?

— J'ai invité un ami.

Elle m'a laissée ruminer pendant vingt minutes, que j'ai passé à guetter le bruit de la sonnette et à me demander ce que je ferais s'il arrivait avant que Lauralynn redescende. J'en ai profité aussi pour me rafraîchir dans les toilettes du rez-de-chaussée.

Allait-elle me faire un cunnilingus ? Dans le doute, je me suis lavée rapidement. Attendait-elle que ce soit moi qui la lèche ? J'étais une suceuse expérimentée, une tâche que j'appréciais tout particulièrement parce qu'elle me

donnait du pouvoir sur les hommes : même si c'était moi qui étais à genoux, ils étaient prisonniers de ma bouche et je leur procurais tant de plaisir qu'ils semblaient en oublier tout le reste. Mais je n'avais jamais posé ma langue sur une femme et je n'étais pas certaine de savoir quoi faire. J'ai grimacé en pensant à quel point il était difficile pour mes amants de me faire jouir, ce qui n'arrivait que si j'étais dans le bon état d'esprit, et encore. Serais-je capable de mener Lauralynn à l'orgasme ? De toute façon, je n'étais même pas sûre que ça fasse partie de son scénario.

Pour le peu que j'en savais, la relation entre soumis – ou esclaves – et maîtresses n'était pas sexuelle, mais il

s'agissait plutôt d'une histoire de pouvoir, une danse complexe qui mettait en jeu obéissance et adoration d'un côté, autorité bienveillante et théâtrale de l'autre. Comme toujours dans les rapports de ce type, on avait l'impression que la dominatrice était aux commandes, mais elle se pliait en quatre pour s'adapter à la psychologie et aux besoins particuliers de chacun de ses clients.

Ce n'était pas un métier facile, mais si j'en croyais les pièces à la décoration impersonnelle et faciles à nettoyer, c'était celui de Luralynn.

J'ai entendu le bruit de ses talons et je me suis hâtée de finir ma toilette. Quand je suis sortie des toilettes, elle ouvrait la

porte d'entrée.

Elle portait à présent une combinaison intégrale en latex, sans masque, et elle était sublime. Elle avait enfilé une autre paire de bottes aux talons tellement démesurés que je m'étonnais de la voir marcher sans trébucher. Elle avait lissé ses cheveux et leur avait appliqué un gel brillant : ils formaient un rideau qui épousait tous ses mouvements. Elle semblait sortir tout droit d'un film de super-héros.

Une déesse. Je comprenais pourquoi un homme aurait eu envie de la vénérer. *Même les fleurs s'inclineraient sur son passage, ai-je pensé.*

— Marcus, a-t-elle salué le nouvel

arrivant.

Elle s'était légèrement déplacée, afin que je puisse le voir.

Il était de taille et de corpulence moyennes, pas mal mais pas extraordinaire. Sa tenue était banale : un jean et un polo blanc bien repassé. Il ressemblait à des centaines d'autres hommes. C'était le genre de type qu'on ne reconnaîtrait jamais lors d'une identification au commissariat.

— Maîtresse, a-t-il répondu avec un profond respect en s'inclinant pour lui baiser la main.

— Entre.

Elle lui a tourné le dos, impérieuse, et

il l'a suivie comme un chien suit son maître. Elle me l'a présenté et il m'a baisé la main aussi. C'était totalement inhabituel pour moi et j'ai été gênée par cette démonstration de soumission. J'avais envie de lui expliquer que je n'étais pas une *dom* mais l'expression de Lauralynn m'en a dissuadée. C'était son jeu et il n'était pas question que je gâche quoi que ce soit.

Marcus et moi lui avons emboîté le pas jusqu'en haut de l'escalier.

— À genoux, a-t-elle ordonné à Marcus, qui a immédiatement obtempéré. Interdiction de regarder sous sa jupe.

Il y avait donc une hiérarchie : Lauralynn en *dom*, moi en complice et

Marcus en soumis, esclave ou serviteur — je n'étais pas assez expérimentée pour faire la différence, si toutefois il en existait une.

— Assieds-toi, Summer.

Elle a fait un geste vers le lit *king size*, entièrement noir, qui rompait théâtralement avec la blancheur du rez-de-chaussée. Les hommes n'avaient sans doute pas le droit de jouir dans ce lit, ou ce ne devait pas être une mince affaire de nettoyer les draps.

Je me suis assise.

— Lave-lui les pieds, a-t-elle intimé à Marcus, toujours agenouillé, bien droit, qui attendait les ordres avec l'impatience

d'un chien qui entrevoit une récompense.

Je me suis penchée pour enlever mes chaussures.

— Non, a-t-elle dit. C'est lui qui va le faire.

Marcus a marché à quatre pattes jusqu'à la salle de bains attenante où Lauralynn avait préparé un bol et un chiffon. J'ai eu l'impression qu'il avait déjà fait ça avant.

Il est revenu, toujours à genoux, le bol dans une main, le chiffon élégamment posé sur l'autre bras, comme un serveur.

Il a saisi l'un de mes pieds et m'a déchaussée en évitant soigneusement de me regarder, les yeux rivés sur un point

du sol. Il avait la main légère et habile, surtout si on pensait qu'il accomplissait sa tâche quasiment en aveugle ; il aurait pu être esthéticien – peut-être son vrai métier.

C'était assez agréable mais je n'étais pas du tout à mon aise. J'ai essayé de paraître satisfaite, histoire de ne pas montrer à Marcus qu'il déployait ses efforts en vain, même si, qui sait, il n'attendait peut-être que ça. Lauralynn ne me quittait pas des yeux en arpentant la pièce, souple comme une panthère dans sa combinaison si brillante que je pouvais y voir mon propre reflet, quand elle s'approchait suffisamment de moi. Elle s'était munie d'une cravache, qu'elle agitait parfois devant nous, comme une

menace ou une promesse.

Marcus a enfin achevé sa tâche et j'ai soupiré de soulagement.

— Merci, lui ai-je dit gentiment.

— Ne le remercie pas, est intervenue Lauralynn. Debout, a-t-elle ordonné en mettant la cravache sous le menton de Marcus.

Il a obéi.

— Déshabille-toi, a-t-elle ajouté.

Il a ôté son jean et son tee-shirt avec servilité. Il était agréable à regarder, il avait ce qu'il fallait où il fallait, un corps mince et musclé, mais je ne le trouvais absolument pas séduisant.

Alors que Lauralynn me coupait le souffle et m'excitait, mes sentiments pour Marcus hésitaient entre l'ambiguïté et la répulsion. Il avait l'air trop vulnérable, debout, nu, dans l'attente des ordres de la jeune femme, comme un félin pris dans les filets des chasseurs.

Était-ce ce que les autres voyaient en moi quand je me soumettais ? *Peut-être*. Mais peut-être que tout dépendait de la personnalité de celui qui regardait. Apparemment, je n'étais pas du tout attirée par les hommes soumis. Et, si l'on considérait mon passé, ce n'était pas vraiment une surprise. Tout le monde avait ses propres pulsions.

— Sur le lit, aboya Lauralynn, qui lui

tournait autour comme un prédateur encercle sa proie.

Marcus se précipita.

Elle se pencha sur lui et lui noua un foulard sur les yeux, dont elle vérifia s'il tenait bien avec une caresse, comme on rassure un animal que l'on s'apprête à punir.

— Attends notre retour.

Elle le laissa là et me fit signe de la suivre dans la salle de bains. Elle ferma la porte derrière nous et se pencha devant le placard sous le lavabo, d'où elle sortit d'un emballage plastique, deux gros godes noirs attachés à un harnais. J'avais déjà vu ce genre d'objets dans les sex-

shops et les films pornographiques, mais jamais en vrai. Et si j'avais assisté à des scènes lesbiennes dans certaines fêtes, la pénétration avait toujours été purement hétérosexuelle. C'était d'ailleurs bien dommage : j'aurais bien aimé voir deux femmes – ou deux hommes – baiser comme ça.

Lauralynn m'a tendu un des godes et j'ai enfin compris.

— Attache-le, a-t-elle ordonné.

— Tu plaisantes ? Je ne peux pas l'enculer !

— Tu serais surprise de découvrir ce que tu peux faire, crois-moi. Et il adore ça en plus : tu lui rendras service.

Elle m'a de nouveau regardée et son expression s'est adoucie.

— D'accord, a-t-elle cédé. Je te laisse le choix. Devant ou derrière ?

— Devant, ai-je répondu en pensant que j'aurais préféré rien du tout.

J'ai tout de même saisi le harnais, qui était plus lourd que ce à quoi je m'attendais.

Ce n'était pas gagné.

— Je dois me déshabiller ?

— Non. Il n'a pas le droit de voir une femme nue. Reste habillée, au cas où le foulard glisserait.

Pourquoi une telle règle ? me suis-je

demandé. J'ai supposé que ça rendait Lauralynn encore plus intouchable, s'il ne pouvait jamais apercevoir ce qui la rendait vulnérable, à savoir sa peau.

À présent harnachées, nous avons regagné la chambre, où Marcus patientait sagement, à quatre pattes sur le lit, offert. J'ai dégluti. Je n'étais pas certaine de pouvoir faire ce que Lauralynn attendait de moi, mais maintenant que je m'étais engagée, pas question de reculer et de la laisser tomber.

Sanglée dans le gode, elle était magnifique. Elle le portait comme si c'était naturel, ce qui, d'une certaine manière, l'était pour elle. J'ai soudain envié Marcus. Je brûlais de me mettre à

quatre pattes devant elle et de sentir cette grosse queue noire me dilater. Elle ne risquait pas de débâter, ai-je pensé avec une jalousie teintée de colère. Marcus avait pris ma place et ça me rendait furieuse.

Je ne savais pas à quoi je ressemblais ainsi accoutrée mais j'étais gênée, embarrassée par le harnais trop grand, qui faisait rebondir le gode quand je marchais.

Lauralynn s'était déjà placée derrière Marcus. Elle avait fait pivoter son cul de manière qu'il soit face à elle et je l'ai regardée enfiler un gant en latex sur une main, avant d'étaler du lubrifiant sur son index et son majeur. Quand il a entendu le

gant claquer sur son poignet, Marcus a gémi de plaisir anticipé, les fesses cambrées.

Elle a inséré un doigt puis deux dans son anus avec un plaisir évident.

— Qu'est-ce qu'on dit, misérable esclave ? a-t-elle crié.

— Merci, maîtresse, merci !

Il s'est mis à aller et venir sur ses doigts, ses couilles frappant durement la paume de la main de Lauralynn.

Cette dernière m'a fait signe de me placer face à lui.

— Ouvre la bouche et suce la bite de la dame, esclave.

Je me suis légèrement avancée afin qu'il puisse atteindre le gode, qu'il a avidement pris en bouche. J'ai commencé à faire des va-et-vient.

— Tu es prêt pour ma queue ? a demandé Lauralynn en ôtant ses doigts de son anus.

Elle a soigneusement retiré le gant, qu'elle a mis de côté dans un mouchoir. C'est alors que j'ai remarqué qu'elle avait placé une serviette sous le sexe maintenant complètement dressé de Marcus. C'était donc comme ça qu'elle gardait ses draps propres.

Marcus a gémi quand Lauralynn l'a pénétré. C'était un cri guttural, un mélange de douleur et de plaisir. La jeune

femme s'est mise à le chevaucher.

Nos regards se sont croisés et elle n'a pas baissé les yeux.

— Baise-le, a-t-elle ordonné.

J'étais à la fois excitée et furieuse. Je voulais que Lauralynn me baise, moi, et pas cet homme pathétique et gémissant. J'aurais dû être celle qui écartait les jambes pour elle, pas lui.

Je l'ai saisi par le bandeau et j'ai poussé le gode le plus loin possible dans sa gorge, l'étouffant.

« Voilà l'effet que ça fait ! avais-je envie de crier. Tu aimes ça, pauvre type ? »

Je l'ai entendu suffoquer et j'ai relâché

mon emprise sur lui, mais il a continué à sucer le gode le plus profondément possible.

Lauralynn s'est penchée pour me saisir par les épaules et, ce faisant, a donné un dernier coup de reins puissant.

Marcus a ôté sa bouche de mon gode et a joui avec un cri, éjaculant sur la serviette, ratant de peu ma jupe.

Lauralynn s'est retirée doucement et il s'est effondré sur le lit. Elle s'est alors inclinée vers lui retirer le bandeau et lui caresser gentiment la tête.

— Brave garçon, a-t-elle dit. Ça t'a plu ?

— Oh, oui, ma maîtresse.

— « Mes maîtresses », l'a-t-elle fermement repris.

J'ai froncé les sourcils et l'ai suivie dans la salle de bains, laissant Marcus récupérer.

— Alors, Summer Zahova, a-t-elle dit avec un sourire ironique tout en détachant son harnais, on n'est pas si soumise que ça, en fin de compte, non ?

Deux heures plus tard, j'étais de retour chez moi, pelotonnée dans mon lit et je contemplais par la fenêtre la vision pour le moins banale qui s'offrait à moi, comme si le mortier et les briques du mur de l'immeuble d'en face allaient me délivrer un quelconque message.

La chasseuse de têtes néo-zélandaise dont m'avait parlé Lauralynn avait laissé un message sur mon répondeur afin de me proposer de passer une audition pour le poste à New York. Je n'avais pas postulé officiellement, mais je soupçonnais Lauralynn de l'avoir appelée dès que j'avais quitté son appartement.

Je rêvais de me rendre à New York depuis toujours et j'attendais une proposition aussi alléchante depuis des années, mais je commençais juste à me sentir chez moi à Londres et à m'intégrer, même si les événements s'étaient récemment compliqués avec Dominik et maintenant Lauralynn.

Je ne savais plus qui j'étais ni qui je

voulais être. Le seul point fixe de ma vie était mon violon, mon merveilleux Bailly, et je n'avais pas l'impression qu'il m'appartenait totalement. Je ne pouvais pas en jouer sans penser à Dominik.

Mon étui à violon était posé dans un coin, évoquant non plus une source de joie mais plutôt une accusation muette.

Je me sentais terriblement coupable de ce qu'il s'était passé avec Lauralynn. La seule chose que Dominik avait exigée de moi était que je sois honnête et je ne l'avais pas été, du moins, je prévoyais de ne pas l'être. Comment lui raconter mon expérience avec l'esclave de Lauralynn et le gode ? C'était aux antipodes de ce qu'il savait de moi. Il penserait qu'il ne

me connaissait pas du tout.

Je devais prendre mon service dans deux heures et je ne pouvais pas me permettre d'être distraite. Je n'avais pas été tout à fait moi-même ces dernières semaines ; je n'étais pas aussi gaie et aussi souriante que d'habitude, prise que j'étais dans les bouleversements de ma vie. J'avais reçu un avertissement informel quelques jours auparavant, juste après ma dernière interprétation chez Dominik, qui m'avait tellement bouleversée que j'avais cassé plusieurs verres et m'étais trompée en rendant la monnaie à quelqu'un puisque la caisse, que j'avais tenue, était fausse de 20 livres.

Pour me détendre, j'ai enfilé mon survêtement et mes baskets, et je suis sortie courir. J'ai pris la direction du Tower Bridge, remonté le chemin qui longe la Tamise, traversé le pont du Millenium et suis revenue de l'autre côté, le tout en écoutant un groupe américain, les Black Keys, histoire de m'aider à prendre une décision. C'était l'un des groupes préférés de Chris, que j'avais rencontré à l'un de leurs concerts, lors de ma première semaine à Londres.

J'ai appelé Chris en rentrant et je suis tombée sur sa messagerie. Je ne l'avais pas vu depuis la fête chez Charlotte et plus je m'enfonçais dans le monde fétichiste, plus je craignais de ne pas pouvoir assumer mes deux vies et de ne

pas être en mesure d'entretenir notre amitié sans lui cacher tout un pan de mon existence qu'il serait incapable de comprendre.

La course m'avait un peu détendue mais j'étais toujours fatiguée en arrivant au restaurant. J'ai essayé de me déconnecter, de ne penser à rien en dehors du ronronnement de la machine à café, du bruit du filtre à expresso qui s'emboîtait et du murmure du lait moussant dans le pichet.

Il n'a pas fallu longtemps à ma singulière faculté d'autohypnose pour se mettre en branle. J'étais absorbée dans la longue litanie des cafés au lait et des cappuccinos quand plusieurs hommes

sont entrés et se sont assis sans attendre d'être placés. Si j'en croyais leur arrogance et la coupe de leurs costumes, c'étaient des banquiers ou des commerciaux, ai-je pensé quand j'ai fini par les remarquer.

— Summer, tu peux nous filer un coup de main, s'il te plaît ?

Je suis sortie de ma rêverie pour constater que l'autre serveuse était toujours en pause et que mon patron était occupé à encaisser une table. Il a fait un geste vers les nouveaux arrivants, et j'ai momentanément abandonné le comptoir pour leur apporter les menus. Deux d'entre eux étaient déjà ivres : ils riaient trop fort et avaient le front moite. Peut-

être avaient-ils ouvert une bouteille de champagne au bureau, histoire de fêter un nouveau contrat.

Comme je tournais les talons, celui qui faisait le plus de bruit m'a saisie par le poignet.

— Tu sais quoi, chérie ? C'est l'anniversaire de notre pote, a-t-il déclaré en désignant un homme visiblement embarrassé et encore sobre. On pourrait peut-être avoir droit à une petite gâterie, si tu vois ce que je veux dire ?

J'ai dégagé mon bras de son emprise et lui ai souri gentiment.

— Bien sûr. Votre serveuse arrive avec

le menu des desserts.

J'ai commencé à m'éloigner. La queue des amateurs de café ne cessait de s'allonger, et la plupart des gens ne plaisantaient pas avec leur dose de caféine, surtout quand ils voulaient l'emporter.

— Oh, non, chérie, a-t-il repris. Dis-nous tout de suite ce qu'il y a en dessert.

Le type dont c'était l'anniversaire a remarqué ma gêne et a tenté d'intervenir.

— Ce n'est pas elle qui s'occupe de notre table, a-t-il chuchoté, furieux, à son ami. Laisse-la tranquille.

Sa voix a réveillé en moi un vague souvenir.

C'est alors que je l'ai remis. C'était l'anonyme qui m'avait fouettée au club échangiste où je m'étais rendue seule, le jour où j'avais joué nue devant Dominik pour la première fois. J'aurais reconnu cette voix n'importe où : elle était gravée à jamais dans ma mémoire avec le reste de l'expérience, à l'époque si nouvelle pour moi.

Il m'a reconnue au même moment ; nous nous sommes regardés de manière un peu trop appuyée et son copain a compris que nous n'étions pas des étrangers.

— Attends. Vous vous connaissez ?

Il avait haussé le ton et les autres clients parlaient plus bas pour nous

écouter, même s'ils n'osaient pas nous dévisager.

L'homme que je venais de reconnaître a rougi violemment et son pote a grimacé : je me suis demandé s'il n'avait pas reçu un coup de pied sous la table.

— Ferme-la, Rob.

Le Rob en question a fait exactement l'inverse, peut-être irrité par mon air de défi.

— Oh, mais bien sûr ! s'est-il écrié en frappant la table du plat de la main, si fort que sa fourchette a rebondi. C'est la fille du club de tarés où on est allés ! Joli cul, ma poule !

Joignant le geste à la parole, il a tendu

la main pour me peloter. J'ai esquivé, heurtant son bras sans le faire exprès : son gros bouton de manchette s'est alors accroché à la nappe de la table voisine. Il a tiré, renversant sur la jeune femme attablée non loin de lui la bouteille de vin posée sur la nappe.

C'était du vin rouge et, s'il fallait en juger par le tailleur chic de la cliente, il devait être hors de prix. Elle s'est levée brusquement, furieuse, et j'ai profité du désordre pour la conduire aux toilettes afin qu'elle puisse nettoyer ses vêtements.

— Ce n'est pas votre faute, a-t-elle dit sombrement en savonnant son chemisier. Ce type est un sombre connard : je le sais, je bosse avec lui.

Elle n'était pas aussi sophistiquée que je l'avais cru de prime abord.

J'avais vu mon patron se diriger vers la table quand j'avais escorté la cliente et je savais que tout devait être rentré dans l'ordre. Le problème, c'était que pour lui, la règle « le client est roi », n'était pas un vain mot. Je savais qu'il offrirait le vin, et probablement aussi le repas, à la jeune femme et ses amis, et il y en avait pour plusieurs centaines de livres.

Je n'étais pas certaine de pouvoir m'expliquer cette fois-ci.

J'ai quitté les toilettes, décidée à affronter la tempête la tête haute, et j'ai vu le groupe d'hommes quitter le restaurant. Rob avait l'air très content de

lui et le sourire de commande de mon patron dissimulait de toute évidence de la colère.

— Summer, a-t-il dit quand la porte s'est refermée sur eux, je veux te parler.

Il a fait un geste en direction de la salle des employés.

— Écoute, a-t-il commencé une fois que nous nous sommes retrouvés seuls, ce que tu fais de ton temps libre ne me regarde pas. Et ce gars était un abruti fini.

J'ai ouvert la bouche mais il m'a arrêtée d'un geste.

— Mais si ta vie privée devient publique, a-t-il poursuivi, qui plus est dans mon restaurant, alors ça me

concerne. Tu ne peux plus travailler ici, Summer.

— Mais ce n'est pas ma faute ! Il a essayé de me mettre la main aux fesses ! Qu'est-ce que j'aurais dû faire ?

— Peut-être que si tu étais plus..., je ne sais pas, moi, discrète, ce ne serait pas arrivé.

— Comment ça, discrète ?

— Écoute, ce que tu fais en dehors de mon établissement ne me regarde pas, mais fais attention. Tu vas finir par t'attirer des ennuis.

— Parce que perdre mon job, ce n'est pas un ennui ?

— Je suis désolé.

J'ai attrapé mes affaires et j'ai quitté le restaurant.

Que cet abruti et ses mains baladeuses aillent au diable ! J'étais vraiment dans le pétrin. J'avais déjà obtenu un délai pour payer mon loyer, qui était de plus fort bas. Je ne voulais pas donner au propriétaire une bonne raison de m'expulser. Or, si j'étais en retard une nouvelle fois, c'était ce qui risquait de m'arriver.

Merde.

Je ne pouvais pas appeler Chris. Si je lui téléphonais, je serais obligée de tout lui raconter et je n'avais pas envie de l'entendre me faire la leçon sur ma façon de vivre. J'aurais pu faire appel à mes

parents en Nouvelle-Zélande, mais je ne voulais pas les inquiéter ; sans compter que je leur avais menti en leur disant que tout allait pour le mieux, histoire qu'ils cessent de me supplier de rentrer à la maison. Charlotte me filerait sans aucun doute un coup de main, mais j'étais trop fière pour réclamer quoi que ce soit et j'avais peur qu'elle ne se serve de l'argent comme d'un moyen de pression à mon encontre. Il y avait bien le job à New York, mais je devais d'abord passer l'audition, et je me doutais que la concurrence serait rude.

Restait Dominik.

Pas question de lui demander de l'argent – jamais – mais j'avais

désespérément besoin de le voir : sa voix apaiserait mes angoisses et me permettrait de réfléchir posément. J'étais tendue comme un arc, nouée partout, le cerveau en ébullition. Rien ne pourrait me faire plus de bien que m'abandonner aux mains de Dominik : j'avais besoin qu'il me baise avec ce mélange de rage et de tendresse qui me rendait si vivante.

Mais après l'épisode avec Luralynn, comment le regarder en face ?

Je n'avais d'autre choix que de tout lui avouer. Mon estomac se tordait à cette idée, mais c'était ça ou vivre avec la culpabilité pour toujours, et je ne pouvais pas la laisser se mettre entre mon violon et moi. Si je ne pouvais plus jouer, je

mourrais.

Je suis rentrée chez moi, j'ai pris une douche rapide et enfilé des vêtements qui passeraient inaperçus sur le campus tout en montrant à Dominik que je lui appartenais. J'ai donc remis la tenue que je portais pour lui la dernière fois que nous nous étions vus : un jean, un tee-shirt, des ballerines et mon rouge à lèvres de jour. J'espérais qu'il s'en souviendrait : je m'étais donnée entièrement cette fois-là.

J'ai recherché en ligne les universités du nord de Londres et trouvé le cours de littérature de Dominik. J'ai pensé qu'il y aurait sur place un tableau indiquant les salles, comme au Conservatoire. Je le

trouverais.

Ça m'a pris un peu de temps, mais j'ai fini par dénicher sa salle, juste au moment où il commençait son cours.

Il avait beaucoup d'élèves, surtout des filles, très séduisantes pour la plupart, et quand il s'est éclairci la voix et s'est mis à parler, elles lui ont jeté des regards pleins de désir. J'ai ressenti une vive bouffée de jalousie et je me suis assise au premier rang, en face de lui. J'avais envie de me lever et de hurler qu'il était à moi mais je ne l'ai pas fait. Je savais qu'il ne m'appartenait pas plus que je ne lui appartenais, et au fond, possède-t-on jamais vraiment quelqu'un ?

Il ne m'a pas remarquée tout de suite,

concentré comme il l'était sur son propos. Quand il m'a vue, quelque chose a brillé dans ses yeux – de la colère ? du désir ? – puis il s'est détendu et a continué comme si de rien n'était. Je n'avais pas lu le roman dont il parlait mais je me suis laissé bercer par le rythme de ses phrases et la musicalité de sa voix. Il avait tout du chef d'orchestre, il modulait son timbre, accélérât parfois son débit : je comprenais pourquoi c'était un professeur populaire. Son regard m'effleurait de temps à autre et je mettais un point d'honneur à ne pas réagir, immobile et silencieuse, espérant en mon for intérieur qu'il se souvienne de la dernière fois qu'il m'avait vue vêtue et maquillée ainsi, et de ce qu'il avait fait

avec l'autre bâton de rouge, décorant mes tétons et mon sexe. *Marquée. À lui.*

Le cours s'est achevé et les étudiants ont quitté la salle. J'ai retenu mon souffle. S'il choisissait de m'ignorer, je n'aurais plus qu'à rentrer chez moi.

— Summer, a-t-il dit par-dessus le bruit des sacs et des livres.

J'ai descendu les quelques degrés qui me séparaient de sa chaire, derrière laquelle il rangeait ses affaires.

Il s'est redressé et m'a lancé un regard peu amène.

— Que faites-vous ici ?

— Il fallait que je vous voie.

Son expression s'est adoucie devant mon évidente détresse.

— Pourquoi ?

Je me suis assise sur la première marche, et il est resté debout, me dominant de toute sa hauteur. Je lui ai tout raconté, Lauralynn, son esclave, le gode, la façon dont je l'avais violemment enfoncé dans la bouche de Marcus et dont ça m'avait plu, mais surtout mon désir d'être à lui, rien qu'à lui.

J'ai tout avoué, à l'exception du job à New York et de mon chômage récent. Même assise à ses pieds, dans le monde auquel il appartenait, j'étais trop fière pour ça.

— Vous n'auriez pas dû venir ici, Summer, a-t-il commenté.

Il a ramassé son cartable et il est sorti.

Il m'a envoyé un texto un peu plus tard. J'étais rentrée chez moi et, étendue sur mon lit, l'étui du violon serré contre moi, j'espérais envers et contre tout que quoi qu'il se passe entre Dominik et moi, je pourrais garder le Bailly. Je ressentais une grande honte à l'idée de lui extorquer quoi que ce soit.

C'est alors que mon téléphone a bipé. Dominik s'excusait.

« Je suis désolé. Vous m'avez pris au dépourvu. Pardonnez-moi. »

« D'accord », ai-je répondu.

« Vous donnerez-vous en spectacle encore une fois pour moi ? »

« Oui. »

Il m'a adressé un autre message plus tard avec le lieu, la date et l'heure. Le lendemain, dans un nouvel endroit, pas chez lui.

Il m'a demandé de fournir un public de mon choix. Était-ce une façon de tester ma détermination ?

J'ai compris qu'il voulait répéter la formule de nos précédents rendez-vous, remonter le temps et reprendre où nous nous étions arrêtés.

Qui pouvais-je inviter ? *Certainement pas Lauralynn*. Ça ne ferait que jeter de

l'huile sur le feu.

Il restait Charlotte, même si j'étais réticente à l'idée de l'inclure dans cette situation délicate. Elle avait une façon bien à elle de prendre les choses en main, et elle n'avait pas suffisamment d'empathie pour remarquer une éventuelle tension entre Dominik et moi, mais je ne voyais vraiment pas à qui je pouvais faire une proposition pareille en dehors d'elle. J'avais évidemment rencontré d'autres personnes dans les clubs, mais nous étions loin d'avoir franchi le cap de l'amitié.

— Oh, génial, a commenté Charlotte.
Je peux venir avec un ami ?

— Je pense que oui, ai-je répondu.

Il avait bien précisé que je devais trouver un auditoire et ce serait gênant si cet auditoire était uniquement composé de Charlotte, sans compter qu'elle serait moins envahissante accompagnée.

Je voulais avant tout coucher avec Dominik, mais aussi lui prouver que notre étrange arrangement pouvait fonctionner : il avait réclamé un public, je lui en fournirais un.

Je portais ma longue robe en velours noir, celle que j'avais mise lors du concert dans le kiosque à Hampstead, et j'ai emporté mon Bailly. Je me suis soudain rendu compte qu'il ne me l'avait pas spécifiquement ordonné, mais il avait parlé de « spectacle », ce qui devait donc

signifier qu'il s'attendait à ce que je joue. Et puis de toute façon, mes bras étaient vides sans mon violon.

L'adresse qu'il m'avait donnée correspondait à une garçonnière huppée, anonyme et peu décorée du nord de Londres, comprenant une kitchenette, une salle de bains et une partie salon assez spacieuse avec des canapés en cuir autour d'une table basse en verre, des tapis et un lit *king size* dans un coin.

Le studio était bondé, Charlotte ayant invité une quinzaine de personnes, dont Jasper, le sublime escort boy. Était-il payé à l'heure ?

Et Chris.

Oh, non. Pourquoi ?

J'ai remarqué avec soulagement que Dominik avait l'air satisfait. Il est venu droit vers moi et m'a embrassée sur les lèvres en m'attrapant gentiment par les épaules.

— Summer, a-t-il dit, manifestement aussi soulagé que moi.

Peut-être avait-il craint que je ne vienne pas.

Chris, Charlotte et Jasper bavardaient avec animation. Tout à leur conciliabule, ils ne m'avaient pas vue. *Tant mieux*. Ça me laissait le temps de parler à Dominik.

Mais avant que j'aie eu la possibilité d'ouvrir la bouche pour suggérer que

nous allions discuter en privé, Charlotte a fondu sur moi et m'a enlacée.

— Summer ! s'est-elle écriée. La fête peut commencer.

Chris m'a prise par la taille à son tour et m'a fait une bise affectueuse sur la joue.

J'étais cernée. Une expression de frustration a fugitivement assombri le visage de Dominik mais il s'est rapidement ressaisi et a disparu dans la cuisine, suivi par Charlotte, dont l'air encore plus coquin que d'habitude ne me disait rien qui vaille. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir en tête ? J'ai jeté un coup d'œil autour de moi et vu des couples peu vêtus mais pas encore en

train de baiser, malgré l'atmosphère chargée de tension sexuelle. Ce n'était pas du tout le genre de Dominik. Je me suis demandé ce qui était de son fait et ce qui venait de Charlotte : je soupçonnais cette dernière d'être responsable de tout ça.

Aucune importance : quand je jouerais, je les oublierais tous.

Chris avait l'air content de me voir et il a tenté de faire la conversation, mais j'étais perturbée par le tête-à-tête de Dominik et Charlotte dans la cuisine. Ils étaient en pleine conversation : de quoi pouvaient-ils bien parler en dehors de moi ? L'impassibilité habituelle de Dominik en faisait un homme difficile à

déchiffrer, mais je pouvais voir, à ses lèvres serrées, qu'il n'était pas content de la tournure que la discussion avait prise, ce qui n'empêchait nullement Charlotte de poursuivre.

— La Terre à Summer... On accorde les instruments ? a demandé Chris en me secouant légèrement l'épaule.

— Bien sûr, ai-je répondu en saisissant mon étui à violon et en me dirigeant vers l'endroit où il avait posé son alto et qui, je le supposais, serait notre scène improvisée.

C'est alors que Dominik m'a appelée.

— Summer, venez ici.

J'ai posé mon étui et l'ai rejoint.

— Vous ne jouerez pas ce soir. Du moins, pas du violon.

Il s'est penché et m'a embrassée sur la bouche. Du coin de l'œil, j'ai aperçu Charlotte, qui avait l'air très fière d'elle. Je ne savais toujours pas de quoi ils avaient discuté, mais elle avait manifestement remporté le duel. Dominik était nerveux et sa température avait monté : je sentais la chaleur qui s'exhalait de son corps. Je n'aurais pas été surprise de le voir se mettre à fumer.

J'ai entendu le bruit d'un briquet.

J'ai sursauté.

Charlotte a sorti un sac contenant des cordes et des harnais. Elle m'avait dit

que le sujet l'intéressait suffisamment pour qu'elle lise des bouquins qui lui étaient consacrés et j'ai espéré qu'elle avait pris le temps de suivre des cours pratiques avant d'attacher une pauvre victime consentante.

Elle a poussé la table basse de quelques centimètres et est montée dessus, offrant à toute l'assemblée une vue imprenable sur ses jambes fuselées et bronzées ainsi que ses fesses fermes, complètement visibles sous sa longue robe blanche entièrement transparente. Elle ne portait pas de sous-vêtements, mais après tout, moi non plus, et il fallait bien reconnaître qu'elle avait des jambes sublimes.

Dominik m'a serré la main d'une manière rassurante. J'étais pour le moins inquiète. Charlotte était descendue de la table, qu'elle avait éloignée le plus possible, après avoir fixé une corde à un anneau dans le plafond.

— Vous voulez bien faire ça pour moi ? a demandé Dominik.

Je ne savais pas ce qu'il attendait de moi, mais quoi que ce soit, j'étais prête à obtempérer. Je me méfiais de Charlotte quand elle était dans cet état-là, mais j'avais une confiance aveugle en Dominik, même si son comportement était pour le moins étrange.

Charlotte m'a poussée, les mains sur mes épaules, jusqu'à ce que je sois juste

sous la corde.

— Lève les mains. N'aie pas peur, tu vas adorer ça.

J'ai supposé qu'elle allait me suspendre.

— Déshabille-la d'abord, a suggéré une voix malicieuse.

Charlotte a obéi, a fait glisser mes fines bretelles et a descendu la fermeture Éclair avant que j'aie eu le temps de bouger. Ma robe s'est répandue en corolle autour de mes pieds. J'étais de nouveau nue en public, mais j'y étais parfaitement habituée à présent.

Heureusement, Chris semblait avoir disparu. Il en avait peut-être eu assez

d'attendre, ou il avait fini par être effrayé par les invités, de plus en plus excités.

J'ai levé les bras et Charlotte a noué les deux extrémités de la corde autour de mes poignets, séparément puis ensemble, créant ainsi une paire de menottes compliquée. Elle a glissé un doigt entre la corde et mes poignets pour vérifier que la pression exercée n'était pas trop forte.

— Ça va ? a-t-elle demandé. Ce n'est pas trop serré ?

— Ça va, ai-je répondu.

Mes pieds étaient fermement plantés dans le sol et mes bras n'étaient pas complètement tendus, histoire que la position ne devienne pas trop vite

douloureuse.

— Elle est toute à toi, a-t-elle annoncé à Dominik d'un air de conspiratrice.

J'ai entendu le bruit de l'eau, puis celui d'une porte que l'on ouvre et que l'on ferme.

Chris.

Il était juste aux toilettes.

Merde.

— Hé, a-t-il dit, furieux, à Dominik, qu'est-ce que tu fous, mec ?

La question était adressée à Dominik, pas à moi. Il voyait bien pourtant que je ne me débattais pas, que j'étais consentante, que j'agissais de mon propre

chef et non à la demande d'un homme.

J'ai été soudain envahie par la colère : il refusait de me comprendre, il voulait juste que je corresponde à l'idée qu'il avait de moi.

— Dégage, Chris ! Je vais très bien ! On va tous très bien ! C'est toi qui ne peux pas comprendre !

— Regarde-toi dans une glace, Summer, tu es devenue un putain de monstre. Tu as de la chance que je vous laisse à vos jeux pervers, je pourrais très bien appeler la police !

Il a ramassé son alto et sa veste, et s'est précipité hors du studio en claquant la porte derrière lui.

— Et voilà pourquoi il ne faut jamais inviter de types ordinaires à une fête SM, a dit la même voix que tout à l'heure.

Il y a eu quelques rires et la tension a diminué.

Qu'il aille au diable ! C'était mon corps et je faisais ce que j'en voulais, ce qui incluait tout ce que Dominik avait envie de lui faire.

Il a caressé mes cheveux, m'a embrassée légèrement sur les lèvres et a effleuré mes seins.

— Vous allez bien ? a-t-il demandé.

— Je vais mieux que bien.

J'avais juste envie qu'il me baise, me détache et me laisse jouer du violon.

C'est alors qu'il a sorti un rasoir.

UN HOMME ET SA PART DE TÉNÈBRES

Les corps et les esprits s'échauffaient.

Les paroles de Chris résonnaient encore aux oreilles de Summer. Elle était toujours sous le choc de ses accusations alors qu'une autre partie d'elle-même, plus libérée et plus inconsciente, lui en voulait de se permettre de la juger et de croire qu'il avait cerné la nature

contradictoire de ses instincts.

Summer soupira et bougea ses pieds pour mieux répartir son poids. Elle chercha Dominik du regard. Il bavardait dans un coin de la pièce avec Charlotte, et ses mains effleuraient librement le corps quasiment dénudé de son amie. Jasper, entièrement nu, caressait son impressionnant sexe dressé tout en léchant la chatte de Charlotte. La jeune femme, prise en sandwich entre les deux hommes, ne paraissait pas le moins du monde décontenancée ; elle avait l'air de parfaitement maîtriser l'étrange situation. Dominik, toujours entièrement vêtu de noir, avait ôté sa veste, seule concession à la scène qui se déroulait, et le contact de son pull en cachemire devait très

certainement être très doux contre les seins de Charlotte.

Dans la lumière tamisée, Summer pouvait voir et entendre tous les couples, éparpillés sur le sol, affalés sur le canapé, ou sur la grande table rectangulaire débarrassée des verres et des assiettes. Enlacés, ils soupiraient et gémissaient. Quelqu'un frôla ses cheveux en passant mais elle ne se retourna pas, et celui ou celle qui l'avait fait ne s'attarda pas et rejoignit un autre enchevêtrement de corps. Elle ne quittait pas des yeux le trio formé par Dominik, Charlotte et Jasper. De quoi pouvaient-ils bien parler ? D'elle ?

Les pensées de Summer s'emballèrent.

Ce qui avait débuté comme une étape supplémentaire dans la relation qui l'unissait à Dominik semblait rapidement avoir dégénéré.

Les trois membres du conciliabule se tournaient vers elle à intervalles réguliers et elle avait l'impression de les entendre rire, comme si elle était devenue la cinquième roue du carrosse.

Les souvenirs l'assaillirent : le concert privé à Hampstead, celui, nue, dans la crypte avec le quatuor, puis à nouveau nue mais seule, le jour où Dominik l'avait baisée pour la première fois, puis l'épisode, toujours vif dans sa mémoire, où elle avait joué déshabillée devant un spectateur inconnu (elle était à présent

persuadée qu'il n'y avait eu qu'une autre personne dans la pièce ce soir-là et son instinct lui disait que c'était un homme), devant lequel Dominik l'avait sautée. Tous ces événements l'avaient menée ici et maintenant.

Qu'avait-elle espéré ? Attendu ? Un cruel palier de plus dans le rituel de leur étonnante relation ? Il lui avait vraiment manqué quand il était en Italie. Elle aimait son assurance tranquille et sa façon de lui murmurer des ordres. Son corps l'avait réclamé et elle avait cherché une compensation dans les clubs fétichistes.

Elle aurait voulu que cette soirée soit spéciale, et pas seulement une variation

nouvelle, un événement théâtral tordu.

Summer frissonna. Elle sentait toujours la lame affûtée du rasoir sur sa chatte. Elle baissa les yeux sur la nouvelle nudité de son sexe. Elle tremblait, choquée. Finirait-elle par ne plus ressentir de gêne à l'idée d'avoir été rasée devant des étrangers, dévoilée de la manière la plus humiliante possible ? Elle avait vaguement espéré qu'après ça, Dominik la détacherait et lui permettrait au moins de jouer du violon, mais Charlotte avait pris les rênes de la soirée et Summer avait été abandonnée là, offerte et inutile, simple spectatrice de la luxure à laquelle elle avait bien involontairement donné naissance et qui s'était aussi rapidement que facilement répandue chez les invités,

libérant tous les désirs. Dans la tête de Summer, une petite voix criait « Dominik, prends-moi tout de suite, baise-moi devant tout le monde », mais les mots ne parvenaient pas à franchir le rempart de ses lèvres closes et desséchées, parce que, en dépit de tout ce qu'ils avaient fait ensemble, elle ne voulait pas s'abaisser à le supplier. Il y avait, profondément enfouie en elle, l'idée qu'elle devait attendre qu'il lui en donne l'ordre.

Elle vit Charlotte embrasser Dominik, pendant que Jasper mordillait le lobe de l'oreille de la jeune femme. Les murmures érotiques d'un couple en train de faire l'amour sur le tapis juste derrière Summer résonnèrent dans la pièce.

À ce bruit, Dominik se dégagea de l'étreinte de Charlotte et se dirigea vers Summer. Il lui délia les mains sans un mot. Elle baissa les bras, reconnaissante : il l'avait libérée avant qu'une crampe se manifeste. Avec toute la délicatesse du monde, il déposa un baiser sur son front, et Charlotte fit son apparition.

— Tu étais très belle, ma chérie, dit-elle en lui caressant la joue. Absolument merveilleuse.

Summer espérait que Dominik ne la quitterait plus, mais Charlotte, suivie comme son ombre par Jasper toujours en érection, le prit par la main comme pour l'emmener ailleurs.

La circulation se rétablissant dans ses

bras, Summer se sentit soudain envahie par une bouffée de jalousie : son amie ne voulait manifestement pas laisser Dominik tranquille. Ne voyait-elle pas que d'une façon étrange et inexplicable, il était à elle ? À Summer ? Pourquoi ne pouvait-elle les laisser tous les deux ? Tout ça ne regardait pas Charlotte, après tout.

— J'ai besoin d'un verre, finit par dire Dominik. Quelqu'un veut quelque chose ? Summer, un verre d'eau ?

Cette dernière acquiesça et il se dirigea vers la cuisine en enjambant des corps agités et en slalomant entre diverses activités charnelles.

Quand il eut disparu, Charlotte se

pencha à l'oreille de Summer.

— J'aime bien ton mec, ma douce. Je peux te l'emprunter ?

Choquée, Summer sentit une colère silencieuse monter en elle. Dans d'autres circonstances, dans un bar, à une fête, partout ailleurs que dans une pièce remplie de couples en train de baiser, de se caresser et de se chevaucher en réponse à son exhibition forcée et son rasage cérémoniel, elle aurait protesté avec véhémence ; mais la nature perverse de cet environnement plein d'excès rendait toute objection impossible. Il y avait une étiquette à respecter dans les orgies.

Elle bouillait de rage intérieure,

cependant. Comment Charlotte osait-elle ? N'était-elle pas supposée être son amie ?

Summer fulminait toujours quand Dominik revint et se dirigea vers eux avec précaution, verres en main.

Il tendit de l'eau à Summer, qu'elle but avidement. Charlotte, toujours collée par Jasper, posa une main possessive sur la taille de Dominik.

— Qu'est-ce qu'on s'amuse, hein ? dit-elle.

Cette phrase déclencha chez Summer un moment de folie.

Ou de méchanceté.

Elle donna le verre vide à Dominik,

pivota pour se retrouver face à Jasper, baissa délibérément sa main gauche et saisit effrontément son sexe.

— Absolument, répondit Summer. Et le tout entre amis.

— C'est très sympa, renchérit Charlotte, qui avait remarqué le geste de Summer avec un sourire amusé.

Quelque part dans la pièce, quelqu'un jouit avec un soupir d'abandon.

Le membre de Jasper était incroyablement dur dans la main de Summer. Elle n'avait jamais tenu un pénis aussi ferme. Elle assura sa prise et vit Jasper sourire en retour : une vague de chaleur et de désir se répandit en elle.

Summer se retint de regarder Dominik pour épier sa réaction.

Elle s'agenouilla, prit la longue queue épaisse de Jasper dans sa bouche et sentit son diamètre augmenter encore.

— Vas-y, l'encouragea Charlotte.

Summer sentait le regard de Dominik la transpercer.

Quel goût avait le sexe de Dominik, songea-t-elle brièvement. Elle ne l'avait encore jamais sucé et se demandait pourquoi. Elle se concentra de nouveau sur la tâche à accomplir ; ses lèvres et sa langue jouaient avec le sexe de Jasper, suçant, léchant, mordillant délicatement, suivant le rythme de la pulsation qui

courait de son cœur à son gland, tambour distant dans une forêt vierge. Du coin de l'œil, elle vit Charlotte tendre la main vers la ceinture de Dominik, sans aucun doute pour rivaliser avec elle.

La jalousie envahit Summer. Elle avait décidé de faire jouir Jasper, mais les plans les mieux conçus sont faciles à déjouer, et au moment où Summer devinait un frisson dans le corps de l'homme, frisson qui avait toutes les chances d'atterrir dans sa bouche, il détacha doucement sa queue de ses lèvres, la laissant étonnée et déçue, la prit par la main et la conduisit gentiment vers le canapé le plus proche, à présent déserté. Contrairement à Dominik et Charlotte, qui étaient à moitié dévêtus,

elle en corset et bas, lui le pantalon sur les chevilles mais le caleçon toujours à sa place, Jasper et Summer étaient entièrement nus, pâles et excités. Summer s'agenouilla, s'exposant aux regards de tous. Elle entendit le bruit de l'emballage d'un préservatif que l'on ouvre et Jasper, après l'avoir déroulé sur son membre massif, se plaça derrière elle, juste à l'entrée de son sexe à présent nu.

Summer inspira profondément et jeta un œil derrière l'épaule du jeune homme : Dominik ne pouvait détacher son regard sombre du spectacle qui s'offrait à lui. C'est alors que Jasper la pénétra d'un seul coup. Il était trop bien membré et Summer se sentit inhabituellement dilatée. Elle soupira, comme si tout l'air avait été

expulsé de ses poumons par la seule force du coup de reins de Jasper. Tandis qu'il allait et venait, Summer s'abandonna et vogua sur cette mer vide qu'elle connaissait bien. Elle capitula, laissa tomber toutes ses défenses, indifférente, prête à tout, jouet consentant ballotté par les vagues du plaisir.

Elle ferma les yeux. Sa peau devenait conductrice, ses pensées n'étaient plus que des nuages évanescents ; son cerveau avait abdiqué toute idée cohérente au profit du feu dévorant du désir.

Dans une partie secrète de son esprit (ou de son âme ?), Summer se figura qu'elle avait pris possession du corps de Dominik, non pas pour observer Charlotte

le sucer habilement, mais pour se voir, elle, prise par Jasper. Elle était certaine qu'il ne perdait pas une miette des allées et venues de l'escort boy, de ses coups de reins, de la sueur qui ombrait les lèvres de Summer et de son souffle court.

Regarde, Dominik, regarde : voilà comment un autre homme me baise, et me baise bien, et tu voudrais être à sa place, n'est-ce pas ? Comme il est dur. Je suis à lui. Il me fait frémir, frissonner, trembler. Comme il me baise fort. Encore plus fort. Encore. Encore. Il ne s'arrête pas. Comme une machine. Comme un guerrier.

Elle cria de plaisir, et comprit que ce n'étaient pas uniquement les mouvements mécaniques de Jasper qui l'excitaient

autant, mais l'idée que Dominik la regardait.

Elle jouit.

Et cria de nouveau.

Elle sentit que Jasper jouissait à son tour. Il éjacula dans l'enveloppe plastique du préservatif et Summer se demanda alors quel goût aurait le sperme de Dominik si jamais il lui permettait un jour de le sucer jusqu'au bout. Était-elle folle ou malade de penser ce genre de choses ? Les réflexions absurdes avaient une façon bien à elles de surgir au moment le plus inopportun, songea-t-elle.

Elle respirait bruyamment. Jasper se retira, le sexe au repos mais d'une taille

et d'un diamètre toujours imposants. Elle ferma les yeux, envahie par une vague de regret. Elle ne voulait pas voir ce que faisaient Dominik et Charlotte.

Elle était épuisée.

Elle s'allongea sur le canapé, enfouit son visage dans le cuir malodorant et se mit à pleurer en silence.

Autour d'elle, l'orgie dont elle avait été le centre de gravité tirait à sa fin.

— Je suis déçu, avoua Dominik.

— Ce n'était pas ce que vous vouliez ? s'enquit Summer.

Ils étaient assis au café sur St Katharine Docks, où tout avait commencé. C'était le lendemain soir ; les

travailleurs attardés rentraient chez eux, tandis que les voitures encombraient le pont non loin d'eux.

— Vous ne souhaitiez pas voir un autre homme me baiser et... ? reprit-elle, furieuse.

— Non, l'interrompit Dominik. Pas du tout.

— Qu'est-ce que vous vouliez à la fin ?

Elle avait presque crié contre lui, et l'incompréhension et la douleur se lisaient sur le visage de la jeune femme. Avant qu'il n'ait eu le temps de répliquer, elle enchaîna, comme si un démon profitait de sa colère et de sa souffrance :

— Je suis certaine que ça vous a excité.

— Oui, finit-il par admettre à voix basse après un bref silence, comme s'il avouait s'être rendu coupable d'un délit.

— Vous voyez, rétorqua-t-elle, triomphante.

— Je ne sais plus ce que je veux, poursuivit Dominik.

— Je n'en crois rien, riposta Summer, toujours irritée.

— Je pensais que nous avions un arrangement.

— Vraiment ?

— Malheureusement pour moi.

— Et Dieu sait que vous avez eu des malheurs. Une quantité de malheurs.

— Pourquoi cette agressivité ?

Dominik sentait que la conversation prenait un tour dangereux.

— C'est donc ma faute, c'est ça ? C'est moi qui suis allée trop loin ? interrogea Summer.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Qui a laissé Charlotte le peloter, comme si je n'existais pas ? Alors que j'étais à deux pas, nue et rasée comme une esclave ?

— Je n'ai jamais pensé que vous étiez mon esclave ni que vous le deviendriez.

— Bizarrement, ça ne vous pose aucun problème de me traiter comme si j'en étais une, s'étouffa Summer. Je ne suis pas votre esclave, et je ne le serai jamais.

Dominik, dans une tentative désespérée de reprendre la conversation en main, ne la laissa pas poursuivre.

— C'est juste qu'en vous avilissant avec ce..., ce gigolo, vous nous avez humiliés tous les deux.

Summer se tut, et sentit des larmes de colère et de honte lui monter aux yeux. Elle envisagea brièvement de lui balancer à la figure le verre d'eau qu'elle tenait à la main, mais se ravisa.

— Je ne vous ai jamais rien promis,

finit-elle par dire.

— Je ne vous ai rien demandé,
répondit-il.

— Je n'ai pas pu m'empêcher, c'était plus fort que moi, avoua-t-elle, avant de s'en prendre de nouveau à lui. C'est votre faute, tout ça. Vous m'avez mise dans cette situation puis vous m'avez laissée tomber. C'est comme si vous aviez réveillé en moi tous mes démons avant de partir à des kilomètres en me laissant gérer quelque chose que je ne comprends pas. Je ne peux pas m'expliquer mieux, Dominik.

— Je sais. J'assume ma part de responsabilité. Je vous demande de m'excuser.

— D'accord.

Elle but une gorgée d'eau tiède, les glaçons ayant fondu depuis longtemps. Le silence s'éternisa.

— Alors..., dit Dominik.

— Alors ?

— Vous voulez continuer ?

— Continuer quoi ? s'enquit Summer.

— À me voir.

— En tant que quoi ?

— Amant, ami, partenaire de plaisir.
Comme vous voulez.

— Je ne sais pas, hésita Summer. Je ne sais vraiment pas.

— Je comprends, acquiesça Dominik, résigné. Je comprends tout à fait.

— C'est trop compliqué.

— C'est vrai. D'un côté j'ai envie de vous, Summer, terriblement. Et pas juste comme un jouet ni même une maîtresse. De l'autre, je n'arrive pas à saisir pourquoi j'ai envie de vous, et comment ce désir a pu devenir aussi tordu aussi rapidement.

— Mmmh, rétorqua Summer avec un sourire soudain. On est loin de la demande en mariage, hein ?

— Oui. On pourrait peut-être trouver un arrangement ?

— Ce n'est pas ce que nous avons déjà

fait ?

— Peut-être.

— Il faut voir les choses en face : ça ne fonctionne pas. Trop de facteurs inconnus entrent dans l'équation.

Ils soupirèrent de concert, ce qui les fit sourire. Ils percevaient tous deux l'ironie de la situation.

— On devrait arrêter de se voir pendant quelque temps.

Peu importe qui prononça la phrase : l'autre s'apprêtait à le faire aussi.

— Voulez-vous que je vous rende le violon ? demanda Summer.

— Bien sûr que non. Il a toujours été à

vous. Sans conditions.

— Merci. Du fond du cœur. C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait.

— Vous le méritez cent fois. La musique que vous avez jouée pour moi était inoubliable.

— Habillée et nue ?

— Habillée et nue.

— Alors ?

— Alors, attendons. Réfléchissons. Voyons ce qui se passe ensuite, si jamais il se passe de nouveau quelque chose.

— Pas de promesses ?

— Pas de promesses.

Dominik laissa un billet de 5 livres sur la table et, le cœur lourd, observa Summer quitter le café et se dissoudre dans la nuit.

Il jeta un coup d'œil à la Tag Heuer en argent qu'il s'était offerte pour célébrer l'achat de sa maison.

Il ne regarda pas l'heure, à la jonction grise entre le jour et la nuit, mais la date. Cela faisait quarante jours qu'il avait rencontré Summer, qu'il l'avait entendue jouer dans le métro à Tottenham Court Road. *Une date à retenir.*

Le rendez-vous avec la recruteuse qui cherchait une violoniste pour l'orchestre aux États-Unis se déroula extraordinairement bien, et une semaine

plus tard, Summer atterrissait à l'aéroport de New York. Elle avait quitté son studio de Whitechapel du jour au lendemain sans chercher à récupérer sa caution. Elle n'avait dit « au revoir » ni à Charlotte ni à ses autres connaissances. Elle avait juste appelé Chris et avait tenté de s'expliquer, comme si elle avait besoin de sa bénédiction.

Elle n'avait pas cherché à joindre Dominik, même si la tentation était grande d'avoir le dernier mot, entre autres raisons.

L'agence lui avait arrangé une colocation avec d'autres musiciens étrangers de l'orchestre, non loin du Bowery. On l'avait prévenue que

c'étaient tous des joueurs de cuivre, comme si d'une certaine manière, leur instrument déterminait leur personnalité. La remarque – à moins que ce ne fût un avertissement – l'avait amusée.

Summer n'était jamais allée à New York, et quand le taxi jaune approcha du Midtown Tunnel, elle aperçut pour la première fois la silhouette des gratte-ciel de Manhattan, aussi impressionnants que dans les films. Elle en eut le souffle coupé.

C'était une façon parfaite de tourner la page, pensa la jeune femme. Les quartiers du Queens et de Jamaica, traversés à la sortie de l'aéroport, n'étaient que d'ordinaires banlieues, mais la vision de

Manhattan qui s'offrait à elle derrière les vitres sales du taxi, avec ses immeubles et ses points de repère facilement identifiables, l'emplissait de joie et d'espoir.

Sa première semaine fut bien remplie, entre les répétitions urgentes, les formalités administratives et la découverte de la géographie particulière du Lower East Side. Il lui fallait s'acclimater à cette ville étrange et merveilleuse.

Ses colocataires étaient très discrets, ce qui l'arrangeait bien. Elle n'avait jamais été proche non plus de tous ceux avec qui elle avait partagé sa salle de bains à Londres.

Le jour du premier concert de son orchestre, le Gramercy Symphonia, arriva rapidement. Pour entamer leur série de représentations d'automne dans une petite salle de quartier nouvellement restaurée, les musiciens interprétèrent une symphonie de Mahler, dans laquelle elle ne parvint pas à s'immerger, et elle joua d'une manière mécanique. Heureusement, elle n'était qu'une violoniste au milieu d'une demi-douzaine d'autres, et elle avait assez de talent pour dissimuler son manque d'enthousiasme.

Ils donneraient par la suite des pièces plus classiques : Beethoven, Brahms, et quelques romantiques russes. Summer avait hâte de jouer ces morceaux, même si elle appréhendait le dernier concert,

une composition de Penderecki, véritable cauchemar pour les cordes très éloigné de ses goûts personnels : elle la trouvait discordante, impersonnelle et parfaitement prétentieuse. Elle avait cependant le temps de s'y préparer, et les répétitions ne commenceraient pas avant un certain temps. D'ici là, elle aurait pris du plaisir à jouer à de nombreuses reprises.

Le temps était inhabituellement doux pour la saison, même si Summer semblait se trouver toujours dehors quand une averse s'abattait, dans les quelques occasions où elle s'éloigna des endroits qu'elle avait l'habitude de fréquenter vers Greenwich Village ou SoHo. La façon dont ses fines robes en coton lui

collaient au corps alors qu'elle cherchait un abri ou rentrait hâtivement chez elle lui rappelait son dernier été en Nouvelle-Zélande. C'était un sentiment étrange : elle n'éprouvait pas de nostalgie, elle avait juste l'impression d'avoir vécu une autre vie.

Elle n'avait aucune envie de sortir, de rencontrer des hommes, de faire l'amour. Elle se sentait en vacances. La nuit, dans la solitude de sa chambre peu meublée, elle écoutait le bruit de la rue, les sirènes qui déchiraient parfois la quiétude fragile, le souffle de cette ville nouvelle. Elle entendait parfois, de l'autre côté de la cloison peu épaisse, un couple marié de musiciens croates faire l'amour. C'était un petit concert de mots étrangers,

de murmures étouffés, de sons inévitables comme le lit qui grince, et de souffles courts, qui culminait toujours par le bruit de clairon émis par la flûtiste en jouissant avec un chapelet d'injures croates.

C'était en tout cas ce que pensait Summer, en imaginant la guerre et l'amour qu'ils se livraient quand le trompettiste baisait brutalement sa femme. Summer l'avait souvent vu se balader en sous-vêtements dans l'appartement, indifférent à sa présence. Il était petit et poilu, et son membre tendait toujours le tissu de son caleçon. Sans savoir pourquoi, elle s'était mis en tête qu'il n'était pas circoncis, et elle imaginait son gland jaillir des plis de sa peau quand il bandait. Elle essayait de chasser de sa

mémoire tous les autres sexes qu'elle avait connus, qu'ils soient circoncis ou pas.

C'est alors qu'elle se caressait, ses doigts délicats jouant une mélodie bien connue. Il y avait certainement des avantages à être musicienne. La musique qu'elle tirait de son propre corps se répandait comme un torrent dans la chambre vide, apportant avec elle plaisir et oubli, et faisant momentanément reculer la douleur lancinante qu'elle ressentait chaque fois qu'elle songeait à Dominik.

Le premier véritable concert de la saison approchait, et l'orchestre avait passé tout le week-end à répéter dans les entrailles d'une pièce humide près de

Battery Park. Tous jouèrent jusqu'à ce que Summer pense qu'elle se mettrait à vomir si elle devait encore tirer le moindre arpège de son Bailly.

Elle se rendit dans les toilettes du sous-sol pour se passer de l'eau sur la figure et fut l'une des dernières à quitter le bâtiment. Les derniers rayons du soleil disparaissaient dans l'Hudson. Elle n'avait qu'une envie : manger un morceau, des sashimis à emporter de chez *Toto* sur Thompson Street, et dormir.

Elle était sur le point de se diriger vers le nord quand quelqu'un la héla.

— Summer ? Summer Zahova ?

Elle pivota et se trouva face à un

quadragénaire séduisant, pas très grand, grisonnant, avec une barbe soigneusement taillée. Il portait une veste en coton finement rayée de bleu, un pantalon noir et des chaussures de la même couleur parfaitement cirées.

Elle ne l'avait jamais vu.

— Oui ?

— Je suis désolé de vous importuner. Une de mes connaissances m'a permis d'assister à la répétition. Je suis très impressionné.

Sa voix avait un timbre profond et riche, avec une intonation inhabituelle. Il n'était pas américain, mais Summer n'arrivait pas à reconnaître son accent.

— C'est encore tôt. Le chef d'orchestre nous met à l'épreuve parce que nous ne sommes pas encore un véritable ensemble.

— Je sais, répondit l'inconnu. Tout ça prend du temps. J'ai de l'expérience dans ce domaine, et je trouve que vous vous êtes bien intégrée, même si vous êtes arrivée il y a peu.

— Comment savez-vous ça ?

— On me l'a dit.

— Qui ça, on ?

— Disons juste que nous avons des amis communs, répondit-il en souriant.

— Oh, se contenta de réagir Summer, prête à reprendre sa route.

— Vous avez un violon magnifique, remarqua-t-il, les yeux rivés sur l'étui qu'elle tenait dans sa main droite.

Elle portait une minijupe en cuir, une ceinture à large boucle, pas de collants, et des bottes marron qui lui arrivaient à mi-mollet.

— Un Bailly, je pense, poursuivit-il.

— Absolument, acquiesça Summer en souriant, ravie de reconnaître un connaisseur.

— Je sais que vous êtes ici depuis peu, et je me demandais si vous accepteriez de vous joindre à la petite fête que je donne demain soir. La plupart des invités sont musiciens, vous devriez vous sentir à

l'aise. New York est une grande ville, et je doute que vous vous soyez déjà fait des amis. Rien de bien extraordinaire, on se retrouve dans un bar pour boire un verre puis on ira chez moi. Vous pourrez partir quand bon vous semblera.

— Où habitez-vous ? demanda Summer.

— J'ai un loft à Tribeca, répondit-il. Je ne viens à New York que quelques mois par an, mais je loue cet appartement toute l'année. Je vis à Londres.

— Je vais réfléchir à votre proposition. Je crains que la répétition ne se termine pas avant 19 heures demain. Où vous retrouvez-vous ?

L'inconnu lui tendit sa carte de visite, sur laquelle elle lut *Victor Rittenberg, docteur en philosophie. Un nom d'Europe de l'Est.*

— Vous venez d'où ? s'enquit-elle.

— Ah, c'est une histoire compliquée. Peut-être qu'un jour...

— Au tout départ ? insista-t-elle.

— D'Ukraine, avoua-t-il.

Cette bribe d'information était étrangement réconfortante.

— Mes grands-parents paternels étaient ukrainiens. Ils ont émigré en Australie puis en Nouvelle-Zélande. Je porte leur nom mais je ne les ai jamais connus.

— Voilà qui nous fait un point commun supplémentaire, remarqua Victor avec un sourire énigmatique.

— On dirait bien, acquiesça Summer.

— Connaissez-vous le *Raccoon Lodge* sur Warren Street à Tribeca ?

— Non.

— C'est là qu'on se retrouve, demain à 19 h 30. Vous vous en souviendrez ?

— Sans problème, répondit-elle.

— Parfait.

Il tourna les talons avec un petit signe de la main et s'éloigna dans la direction opposée.

Pourquoi pas ? songea Summer. Elle

ne pouvait pas jouer indéfiniment les ermites et elle se demandait qui pouvait bien être leur ami commun.

Pour séduire Summer, Victor prit son temps et déploya tout son talent. Entre ce qu'il avait découvert d'elle chez Dominik et ce que ce dernier lui avait raconté au cours de plusieurs conversations informelles, Victor savait que Summer, qu'elle en soit consciente ou non, avait tout de la femme sexuellement soumise. Et, par une merveilleuse coïncidence, le job que lui avait fourni Lauralynn, sa vieille complice, avait coïncidé avec sa venue à New York, où il avait accepté depuis longtemps de donner un cycle de cours sur la philosophie post-hégélienne au Hunter College.

Victor était un libertin de longue date et, en tant que tel, un fin connaisseur de la nature des femmes soumises ; il savait donc exactement comment les manipuler et les mener où il le désirait, en exploitant leurs faiblesses et en jouant avec leurs besoins.

À la façon dont elle était tombée dans les bras de Dominik, et dont elle avait joué devant lui, il devinait ses points faibles, et savait précisément que faire et que dire. Il exploita sa solitude et prit soin de provoquer ouvertement sa soumission naturelle, lentement, une étape après l'autre, en chatouillant son côté exhibitionniste et en l'autorisant à se laisser aller à cet orgueil inconscient qui la mettait parfois dans d'embarrassantes

situations.

C'était une novice, et elle ne se rendit jamais compte qu'il la manipulait.

Victor n'ignorait pas que les désirs de Summer avaient été troublés et que son appétit sexuel avait été développé par ses expériences avec Dominik. New York était une grande ville, et on s'y sentait facilement isolé. Dominik était de l'autre côté de l'océan, et Summer était seule et sans défense.

Lors de la fête à laquelle il l'avait invitée, Victor révéla prudemment son intérêt pour les pratiques SM et dirigea habilement la conversation vers certains clubs privés de Manhattan, voire du New Jersey. Il lut un désir brûlant dans les

yeux de Summer ; elle était incapable de dissimuler ses mœurs sexuelles. Il avait allumé une flamme, et elle était incapable de s'en éloigner, comme un papillon de nuit attiré par la lumière.

Même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas pu résister à l'appel de son corps ni s'extraire de la toile complexe que Victor avait tissée autour d'elle. Summer regrettait Dominik et ses jeux aussi excitants que dangereux auxquels elle ne pouvait s'empêcher de jouer. La voix de Victor était différente, son ton ferme et intraitable, sans la douceur de l'intonation de Dominik, mais si elle fermait les yeux, elle pouvait presque croire que c'était ce dernier qui lui donnait des ordres et la faisait plier.

Summer comprit rapidement que Victor en savait beaucoup sur elle, et elle soupçonna Lauralynn d'être son informatrice. Sans être dupe, elle avait envie de voir jusqu'où iraient les choses : elle ne pouvait plus ignorer l'appel de ses pensées tordues, ni celui de ses sens, qui réclamaient.

À leur troisième rendez-vous, dans un bar sombre de Lafayette Street, elle découvrit qu'elle était à l'aise avec cet homme courtois et bien mis. Elle ne fut pas réellement surprise quand, au beau milieu d'une conversation normale et civilisée sur la laideur de la musique contemporaine (même si elle avait une faiblesse pour Philip Glass, que Victor détestait), il changea soudain de

conversation.

— Vous avez déjà servi, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.

— Et vous, vous êtes un *dom*, n'est-ce pas ?

Victor sourit.

Le temps des jeux psychologiques était terminé.

— Je pense que nous nous comprenons, Summer, ajouta-t-il en posant la main sur la sienne.

Ils se comprenaient en effet parfaitement. Le vrai monde, le monde secret autour duquel elle tournait frénétiquement, l'appelait de nouveau,

comme une sirène.

On sait parfois que l'on prend un chemin qui ne mène nulle part, mais on l'emprunte tout de même, car s'y refuser nous laisserait inachevé.

Le rendez-vous suivant entre Summer et Victor eut lieu juste après une longue répétition avec l'orchestre, deux jours avant le premier concert de la saison.

Elle avait l'impression d'être droguée par la façon dont la musique coulait et dont son Bailly faisait maintenant partie intégrante de l'orchestre. Son travail acharné portait ses fruits. Elle se sentait prête à affronter n'importe quelle perversion née du cerveau de Victor. Elle était même impatiente.

Le donjon avait été improvisé dans un imposant immeuble en briques rouges à côté de Lexington. Il lui avait été indiqué de se présenter à 20 heures et elle avait décidé de mettre le corset noir qu'elle avait pour servir chez Charlotte, il y avait, lui semblait-il, une éternité. Revêtir la tenue achetée par Dominik lui donnait l'impression de se rendre à une fête à sa demande, de suivre ses ordres.

Tout en se préparant, Summer s'émerveilla de nouveau de la douceur du tissu, qu'elle caressa du bout des doigts, tout en se demandant pourquoi il lui était si difficile de chasser Dominik de sa mémoire.

Elle n'eut pas le loisir de s'attarder :

un texto lui apprit que la limousine que Victor avait commandée pour elle l'attendait. Elle enfila son long trench en cuir rouge, beaucoup trop chaud pour la saison, mais qui avait le mérite de dissimuler entièrement le spectacle choquant offert par son corset, ses seins dénudés et les bas noirs qu'on l'avait priée de porter. Ceux-ci s'arrêtaient à mi-cuisse, dévoilant une partie de sa chair laiteuse et de ses fesses, à peine cachées par un string minuscule. Elle avait remarqué avec irritation que ses poils repoussaient : ce n'était pas très net mais elle n'avait pas eu le temps d'y remédier.

Victor arborait une élégante veste de smoking, comme tous ses invités masculins. Les femmes, quant à elles,

étaient en robes de soirée haute couture de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quelqu'un lui ôta son trench, et Summer se sentit gênée d'être la seule dénudée de la nombreuse assistance qui fumait et buvait dans le grand salon. L'air était saturé de fumée de cigarette et de cigare.

— Notre dernière arrivée, annonça Victor. Je vous présente Summer, poursuivit-il en la désignant, qui rejoint notre petit groupe. Elle a d'excellentes recommandations.

De la part de qui ? s'interrogea Summer.

Les regards de cette vingtaine d'étrangers se posèrent sur elle, curieux et inquisiteurs. Ses tétons durcirent.

— Si vous voulez bien, dit Victor avec un geste théâtral en direction de la porte qui donnait accès au sous-sol.

Summer suivit le chemin indiqué et se dirigea vers la porte, d'un pas mal assuré sur ses hauts talons. Elle se sentait un peu étourdie à présent que le moment était venu. C'était sa première apparition publique depuis l'orgie londonienne qui s'était si mal terminée et les avait éloignés, Dominik et elle.

Une dizaine de marches la menèrent dans un sous-sol bien éclairé. Les murs étaient décorés de tapisseries arabes de prix dont le nom précis, qu'elle avait déjà entendu, lui échappait. Elle remarqua que six femmes (elle n'avait pu s'empêcher

de les compter) se tenaient dans un cercle au centre du donjon.

Elles étaient toutes nues à partir de la taille. Pas de sous-vêtements, pas de bas, pas même de chaussures. Elles étaient vêtues de blouses, de chemisiers ou de tops en soie légère plus ou moins transparents. Elles avaient toutes ramassé leurs cheveux, dont la couleur variait du blond platine au noir profond, en chignon. Elle était la seule rousse. Deux d'entre elles portaient un collier ras du cou en velours, trois autres une chaîne métallique ou hérissée de picots, la dernière arborait une ceinture en cuir fermée par un lourd cadenas.

Des esclaves ?

Les invités étaient tous entrés dans le donjon et s'étaient placés le long des murs.

— Comme vous pouvez le voir, ma chère, murmura Victor, qui s'était silencieusement matérialisé à ses côtés, vous n'êtes pas toute seule.

Summer allait répliquer mais il posa vivement un doigt sur ses lèvres pour l'en empêcher. Elle n'avait plus le droit de parler.

Victor fit courir sa main sur son flanc et tira gentiment sur l'élastique de son minuscule string.

— Dévoilez-vous, ordonna-t-il.

Summer leva la jambe et se débarrassa

du vêtement.

— Le reste, ordonna-t-il.

Elle jeta un coup d'œil aux femmes aux fesses nues et comprit ce qu'il voulait. Consciente des regards braqués sur elle, elle enleva ses bas et ses chaussures en essayant de ne pas perdre l'équilibre. Victor ne lui offrit pas son bras. Le sol de pierre était froid sous ses pieds.

Elle était à présent fesses nues, comme les autres ; elle ne portait que son corset, qui étreignait sa taille et exposait ses seins.

Summer regarda les autres filles et trouva que leur nudité était abominablement obscène. La nudité était

naturelle, même en public, mais c'était différent ici, comme une parodie de sexualité, une forme d'humiliation perverse.

Elle sentit que quelqu'un la prenait par l'épaule et la guidait vers le cercle des femmes, qui s'écartèrent pour l'admettre en leur sein. Elle remarqua qu'elles étaient toutes intégralement épilées, de trop près pour que ce ne soit pas définitif : elles avaient fait ce sacrifice pour affirmer leur statut d'esclave, et entériner leur perte de pouvoir. Elle fut gênée par son épilation peu nette.

Au moment où cette pensée traversait son esprit, Victor dit :

— Tu n'es pas assez propre, Summer.

Ta chatte est poilue. À l'avenir tu dois veiller à être intégralement épilée. Je te punirai plus tard.

Lisait-il dans ses pensées ?

Summer rougit violemment et sentit la chaleur se répandre sur ses joues.

Quelqu'un gratta une allumette et elle craignit que ce ne soit le début d'un rituel douloureux, mais il se contenta d'allumer une cigarette.

— Summer, tu nous rejoins donc, affirma Victor qui s'était placé à ses côtés, une main dans ses cheveux, l'autre sur ses fesses.

— Oui, murmura Summer.

— Oui, Maître ! rugit-il en la frappant

avec brutalité sur la fesse droite.

Summer tressaillit. L'assistance retint son souffle. Le sourire d'une des convives avait tout de celui de la mauvaise reine des contes de fées. Summer en vit un autre se lécher les lèvres, peut-être de plaisir anticipé.

— Oui, Maître, reprit-elle servilement, un peu effrayée de se soumettre aussi facilement.

— Bien. Tu connais les règles. Tu nous serviras, tu ne poseras pas de questions, tu nous montreras du respect. Est-ce clair ?

— Oui, Maître.

Elle avait compris.

Il saisit l'un de ses tétons et le tordit violemment. Summer retint son souffle pour maîtriser la douleur.

Victor se tenait derrière elle à présent, et ses mots se frayèrent un chemin jusqu'à son oreille.

— Tu es une petite salope.

Elle ne répondit pas et il la frappa de nouveau.

— Je suis une petite salope, reprit-elle.

— Je suis une petite salope, qui ?

Une nouvelle vague de douleur.

— Je suis une petite salope, Maître, dit-elle.

— J'aime mieux ça.

Il y eut un moment de silence et Summer vit du coin de l'œil le sourire ironique d'une des esclaves. Les autres se moquaient-elles d'elle ?

— Tu aimes ça, être nue devant tout le monde, hein, salope ? Tu aimes être regardée, exhibée ?

— Oui, Maître, j'aime ça, répondit-elle.

— Tu seras parfaite alors.

— Merci, Maître.

— À partir de maintenant, tu es à moi, proclama Victor.

Summer eut envie de protester. Ça avait beau être très excitant, une part d'elle se rebellait à cette idée.

Mais pour l'instant, tandis qu'elle était debout dans ce donjon, moite d'excitation, au vu et au su de tout le monde, tout ça n'était que des mots.

Summer brûlait de découvrir ce qu'on lui réservait.

UNE FEMME ET SON MAÎTRE

La première claque a été si brutale que j'étais sûre d'en garder la marque pendant des heures, comme la ligne rose d'un dessin d'enfant abstrait.

J'ai avalé ma salive.

Tous les yeux étaient braqués sur moi, guettant ma réaction, espérant que je flanche. J'ai juste serré les dents. *Pas question de leur donner ce plaisir. En*

tout cas, pas tout de suite.

Il y avait une dureté dans la voix de Victor que je n'avais pas décelée avant, comme si sa véritable nature ne se dévoilait que maintenant. Quand je me suis débarrassée du peu de vêtements que je portais, à l'exception du corset, j'ai enfin atteint un stade de nudité satisfaisant pour lui. « Maître » par-ci, « Maître » par-là ; autoritaire, pressant. J'ai obéi, même si cette façon de m'adresser à lui m'a irritée. Dominik ne m'avait jamais demandé de l'appeler « Maître ». J'ai toujours trouvé idiot ce terme qui tourne en ridicule une situation au départ osée. J'ai essayé de rester digne malgré le mauvais goût de la scène.

J'étais immobile à côté des autres femmes ; nous ressemblions à une revue d'esclaves face à un peloton d'exécution. Une blonde mince avec de petits seins, une brune au teint mat et aux jambes courtes, une fille aux cheveux châtain clair et aux courbes voluptueuses dont la cuisse droite était ornée d'une large tache de naissance, une grande, une petite, une ronde. Et moi, la rousse dont l'étroit corset semblait dévoiler la sexualité, tétons durcis, sexe humide et plein d'espoir.

— À genoux.

Cette fois-ci, ce n'était pas la voix de Victor, qui s'était retiré avec les autres invités et dont le costume sombre s'était

fondue aux leurs.

Nous avons toutes obéi.

— Tête baissée.

Les femmes à mes côtés ont obtempéré, le menton sur le sol en pierre. Si c'était ça la soumission totale, très peu pour moi. J'ai gardé mon menton à une distance raisonnable du sol. J'ai alors senti un pied sur mes reins, dont la poussée m'a forcée à baisser la tête plus avant, ce qui a fait ressortir mes fesses offertes.

— Ce cul est délicieux, a dit une voix féminine. Sa taille fine met le panorama en valeur.

Elle a ôté son pied. Des chaussures

parfaitement cirées et des escarpins ont commencé à circuler autour de nous ; les invités évaluaient et jugeaient la marchandise. Du coin de l'œil, j'ai vu un genou en costume apparaître près de moi et une main a soupesé mes seins qui se balançaient. Un autre participant invisible a fait courir un doigt entre mes fesses jusqu'à mon sexe, dont il a évalué l'humidité, avant de se retirer et de tester l'étroitesse de mon anus. Je me suis crispée, pour éviter qu'il n'y rentre, mais, à ma grande surprise, il y a facilement enfoncé son doigt, sans recours à une lubrification artificielle. La position aidait beaucoup, cela dit.

— Elle n'a pas beaucoup été utilisée par là, a-t-il commenté, avant de me

donner une petite claque sur les fesses.

La voix de Victor m'est soudain parvenue, tout près.

— Tu aimes être exhibée comme ça, pas vrai, Summer ? a-t-il remarqué, amusé. Ça t'excite. Je le vois à ta moiteur. Tu ne peux pas le cacher. Tu n'as donc aucune vergogne ?

L'air était lourd et j'étais certaine que j'avais rougi sous son regard perçant.

— Peut-on l'utiliser ? a demandé une voix masculine.

— Pas entièrement, a répondu Victor. Uniquement la bouche aujourd'hui. Je lui réserve des choses plus intéressantes.

— Ça me va, a déclaré l'homme.

— Elle aime être prise en public, a ajouté Victor.

Il s'est rapproché de moi ; j'ai entendu de nouveau le frottement de sa semelle sur le sol. Il avait une démarche reconnaissable entre toutes, en raison d'une très légère claudication. J'étais furieuse mais je n'ai pas eu le temps de me laisser aller à la colère. Victor a placé sa main sous mon menton et m'a forcée à lever la tête. Il m'a fait pivoter pour que je sois au niveau de la braguette ouverte de l'homme, qui a sorti son sexe et me l'a présenté. Une faible odeur d'urine m'est parvenue et j'ai failli m'étouffer, mais Victor, d'une ferme poussée sur les épaules, m'a fait comprendre ce que je devais faire. J'ai

ouvert la bouche.

La queue de l'inconnu était courte et épaisse. Il a commencé à aller et venir frénétiquement, les mains dans mes cheveux, et je n'ai donc eu d'autre choix que de le sucer profondément, dans une parodie d'avidité.

Il a joui rapidement, et son sperme s'est répandu dans ma gorge. Il m'a maintenue par les cheveux et a refusé de se retirer jusqu'à ce que j'avale à contrecœur. Ensuite seulement il m'a laissée aller. Je n'avais qu'une envie : me précipiter dans une salle de bains pour effacer le goût amer de sa semence. J'aurais été prête à me faire un gargarisme d'acide pour faire disparaître

le goût dans ma bouche.

J'ai jeté un regard rapide autour de moi et j'ai vu que toutes les autres infortunées étaient utilisées. Elles suçaient des invités ou étaient prises en levrette comme des morceaux de viande, à l'exception de celle qui me faisait penser à une mère au foyer, et qui pratiquait un cunnilingus sur une femme qui avait remonté sa robe sur sa taille et qui poussait de petits cris d'oiseau chaque fois que la langue de l'esclave léchait son clitoris, ou une autre zone érogène.

Je n'ai guère eu le temps d'examiner la scène plus en détail : Victor s'est approché de moi et m'a ordonné de m'allonger sur une épaisse couverture

étalée sur le sol. J'ai écarté les jambes et il s'est avancé, le pantalon sur les chevilles, son sexe épais déjà couvert de plastique. J'ai remarqué que, contrairement à Dominik, il avait mis un préservatif. N'avait-il pas confiance en moi ? Pensait-il que j'étais malade ? Ou Dominik était-il irresponsable ?

Il m'a pénétrée violemment et a commencé à me baiser. J'ai soudain découvert, que même si j'avais délibérément choisi d'abandonner mon corps à Victor, mon esprit, lui, m'appartenait toujours. J'ai cherché l'endroit virtuel qui m'éloignerait, non pas physiquement, mais mentalement. L'environnement s'est rapidement dissous, les hommes, les femmes et les

esclaves ont disparu, les corps et les bruits se sont évanouis et j'ai lâché prise, les paupières fermées, envahie par une excitation brûlante. Victor a joui rapidement et s'est retiré.

J'ai à peine eu le temps de cligner des yeux avant qu'un pénis se présente de nouveau à ma bouche à peine remise. *Une teinte différente de rose et de brun, un large gland, une odeur de savon aux herbes.* Je n'ai pas levé la tête pour voir à qui appartenait ce sexe. *Quelle importance ?* Je me suis rapprochée et je l'ai goulûment avalé avec une envie feinte.

Le reste de la soirée s'est déroulé dans le brouillard.

Des hommes anonymes. Des femmes aux parfums nombreux et douceâtres dont les ordres étaient énoncés sur un ton parfois cruel. Je me suis rapidement déconnectée de la réalité : mon corps et mon esprit étaient en pilote automatique.

Quand j'ai fini par ouvrir les yeux et regarder vraiment autour de moi, je me suis rendu compte que la plupart des convives étaient partis ; les derniers attardés se rajustaient, pressés. Il ne restait plus que les esclaves au centre de la pièce, souillées, épuisées, résignées.

Quelqu'un m'a tapoté la tête comme si j'étais un animal domestique.

— Tu as été parfaite, Summer. Tu promets beaucoup.

C'était Victor.

Sa remarque m'a surprise. J'avais été parfaitement détachée, lointaine, complètement désinvestie, comme une actrice dans un film pornographique.

— Viens, a-t-il ajouté, le bras tendu pour me relever de ma peu seyante prostration.

Il avait récupéré mon trench et m'a aidée à l'enfiler.

La limousine nous attendait devant l'immeuble.

Il a demandé qu'on me dépose en premier. Le trajet s'est déroulé en silence.

L'épuisement, physique et mental, peut

vous transformer en zombie. Je passais mes journées à répéter, j'étais deux soirs par semaine en concert, et Victor me faisait venir dès que j'étais libre.

J'aurais évidemment pu refuser. À vrai dire, j'aurais dû le faire, lui avouer que je trouvais qu'il allait trop loin et que je ne voulais plus être la victime consentante de ses petits jeux pervers. Mais j'étais bien obligée d'admettre qu'une partie de moi, animée par une curiosité presque morbide, mourait d'envie de voir jusqu'où il pouvait aller. Je testais aussi mes propres limites. Chaque rencontre était une étape qui m'entraînait plus loin, un défi que mon corps voulait relever.

Je ne maîtrisais plus ma vie.

Sans la présence de Dominik pour me retenir, j'étais un navire sans moteur, à la dérive sur des mers inexplorées, à la merci des tempêtes et des ouragans. *En avant la musique !* Sauf que je ne risquais guère de jouer celle-ci sur mon violon.

Un chef d'orchestre vénézuélien avait remplacé le nôtre pour la série de concerts de compositeurs russes postromantiques, et il ne nous ménageait pas, n'ayant guère apprécié notre façon de jouer. D'après lui, nous manquions de brio et d'éclat. Ce sont les cordes qui ont été le plus touchées. Les cuivres, quasiment tous des hommes, n'ont pas eu

trop de difficultés à se laisser aller à l'emphase, alors que nous, pauvres violonistes et autres, trouvions ces pratiques plus embarrassantes, habitués que nous étions à nous faire discrets. Beaucoup d'entre nous étaient d'origine slave et il est bien difficile de rompre avec les vieilles habitudes quand il s'agit d'ajouter un peu de fioritures à des morceaux que nous connaissions parfaitement.

La répétition de cet après-midi-là fut épuisante et Simon, le chef, se montra fort critique. À la fin de la séance, nous étions tous sur les nerfs.

Tandis que je rentrais chez moi en remontant West Broadway, mon téléphone

a vibré. C'était Chris, de passage à Manhattan. Son groupe était en tournée dans des petites salles de la côte Est, et il se rendait à Boston. Il avait apparemment tenté de me joindre la veille, pour m'inviter à un concert sur Bleecker Street ; j'avais oublié de recharger mon portable, que j'avais laissé éteint plusieurs jours de suite, débordée par les répétitions et les demandes de Victor.

— Tu nous as manqué, a dit Chris après de chaleureuses salutations de part et d'autre.

— Je ne pense pas, non, ai-je répliqué.

Je ne jouais jamais tous les morceaux dans les concerts. Dans un groupe de rock, un violon ajoute un aspect

intéressant, à condition que l'on n'en abuse pas, histoire de ne pas tomber dans un son country.

— Si, a renchéri Chris. Tu nous as manqué en tant que musicienne et en tant que personne.

— La flatterie ne te mènera nulle part.

Il n'était en ville que pour la soirée. Nous avons décidé de nous retrouver dès que j'aurais eu le temps de me doucher et de me changer.

Nous aimions tous deux la cuisine japonaise et les sushis. Il m'arrive de juger les gens sur leurs goûts culinaires et je n'apprécie guère ceux qui n'aiment ni poisson cru, ni tartare, ni huîtres. Ce sont

des lâches gastronomiques.

Le bar à sushis était un tout petit restaurant sur Thompson Street, rarement plein, vu que la majorité de ses clients préférait commander à emporter. Le chef avait donc tendance à se montrer généreux dans les portions de ses quelques habitués présents.

— Alors ? s'est enquis Chris. C'est comment, de bosser dans un orchestre classique ?

— Épuisant. Notre nouveau chef d'orchestre est un véritable tyran, exigeant et capricieux.

— Je t'avais prévenue : nous autres rockeurs sommes beaucoup plus cool.

— C'est vrai, tu me l'avais dit.

Il me le répétait presque chaque fois que nous nous voyions. La blague était tellement éculée qu'elle en était devenue une platitude, mais elle m'a quand même arraché un sourire.

— Tu as l'air fatiguée, Summer.

— Je le suis.

— Est-ce que tout va bien ? a-t-il demandé, inquiet.

— Je suis juste crevée. Débordée. Je ne dors pas bien, ai-je avoué.

— Il n'y a rien d'autre ?

— Que veux-tu qu'il y ait d'autre ? Pourquoi ? J'ai les yeux si cernés que ça

?

Chris a souri. C'était mon vieux pote, celui à qui je ne pouvais pas mentir.

— Tu sais très bien de quoi je parle. Est-ce que tu... as fait des bêtises ? Je te connais bien, Summer.

J'ai transpercé un morceau de thon avec mes baguettes.

Chris était au courant de presque tout ce qui s'était passé avec Dominik. *Enfin, pas vraiment dans les détails : une femme a le droit de garder des secrets.* Mais il avait bien compris que mon départ précipité pour New York était une fuite.

— Ne me dis pas qu'il t'a suivie

jusqu'ici. Je ne peux pas le croire.

Il a trempé son maki California dans la soucoupe de sauce au soja mélangée au wasabi.

— Non, ai-je répondu, ce n'est pas lui. Si seulement, ai-je fini par ajouter en surmontant ma réticence à évoquer mes sentiments.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai rencontré un autre homme. Il lui ressemble, mais en pire. C'est difficile à expliquer.

— Pourquoi est-ce que tu n'attires que des salauds, Summer ? Je n'aurais jamais cru que tu étais du genre à aimer souffrir.

J'ai gardé le silence.

— Écoute, je sais que Darren était un con, mais les hommes avec qui tu fraies depuis sont dangereux.

— C'est vrai, ai-je acquiescé.

— Mais alors, pourquoi tu te laisses faire ?

Il était sur le point de se mettre en colère contre moi. Pour quelle raison est-ce que ça arrivait chaque fois que nous nous voyions à présent ?

— Tu sais que je ne me drogue pas, ai-je expliqué. En tout cas pas avec les substances habituelles. Mais ça, ça me fait un peu le même effet. Je joue avec le feu et je teste mes limites, je marche sur la corde entre la douleur et le plaisir. Tu

sais, Chris, ce n'est pas si affreux, même si je comprends pourquoi tu réagis comme ça. Chacun son truc. Tant que tu n'as pas essayé, tu ne peux pas juger.

— Mmmmh... Je ne pense pas que ça soit mon truc. Tu es folle.

— C'est vrai, mais tu me connais bien. Il faut me prendre comme je suis.

— Tu es heureuse, au moins ? a-t-il fini par demander, tandis qu'une serveuse asiatique desservait la table et nous offrait de l'ananas.

J'ai de nouveau gardé le silence mais je crains que la réponse ne se soit lue dans mes yeux.

Nous avons pris ensuite une bière dans

un bar proche et nous nous sommes séparés, un peu mal à l'aise.

— Donne de tes nouvelles, a dit Chris. Tu as mon numéro, n'hésite pas à t'en servir. Que ce soit pour bavarder ou pour appeler au secours. On rentre en Angleterre à la fin de la semaine prochaine, mais je serai toujours là pour toi, Summer, je te le promets.

La nuit était tombée. Greenwich Village était plein d'effervescence et de musique, qui se répandait dans ses ruelles, parfois discordante. *Les résonances d'une grande ville.*

J'avais désespérément besoin de sommeil.

Le morceau de Prokofiev que nous avons donné dans une salle plus huppée de Manhattan a été un triomphe. La perfection que nous avons atteinte justifiait toutes les répétitions harassantes et les crises de nerfs de part et d'autre du pupitre. Les quelques mesures de mon solo dans le deuxième mouvement ont été magiques et j'ai même eu droit à un clin d'œil de la part de Simon, notre jeune chef, au moment des saluts.

Ma bonne humeur a rapidement disparu quand j'ai découvert que Victor m'attendait devant l'entrée des artistes.

— Pourquoi as-tu tant tardé ? a-t-il demandé. Le concert est terminé depuis une heure.

— Nous avons fêté ça. La représentation s'est étonnamment bien déroulée et on ne s'y attendait pas.

Il a froncé les sourcils.

Il m'a fait signe de l'accompagner, et nous avons emprunté la Troisième, en direction du nord. J'ai soudain trouvé qu'il était plus petit que dans mon souvenir, peut-être en raison des talons hauts que j'avais ce soir-là.

— Où allons-nous ? ai-je interrogé.

Je me sentais encore un peu étourdie, à cause des verres de gin que j'avais bus, et de l'adrénaline déclenchée par le concert.

— Ne t'en préoccupe pas, a répondu

Victor avec brusquerie.

Qu'avait-il prévu ? Je portais toujours ma robe noire de concert, avec des sous-vêtements ordinaires. Je n'avais même pas mis de bas, que des collants. J'avais enfilé un gilet fin acheté la veille chez *Anna Taylor*. Le corset de Dominik, que Victor insistait pour me voir porter, était soigneusement rangé dans ma chambre.

Nous nous rendions peut-être à une soirée normale.

Connaissant Victor, j'en doutais.

— Tu as du rouge à lèvres dans ton sac à main ? a-t-il demandé comme nous étions toujours sur la Troisième.

— Oui.

J'en avais toujours avec moi. Je suis une femme, après tout.

La mention du rouge à lèvres a fait naître en moi le souvenir d'une autre scène. C'est alors que j'ai compris. Dominik avait invité Victor ce soir-là ; c'était lui qui m'avait vue peinte comme « la Grande Prostituée », pour reprendre les termes de Dominik.

Nous avons fini par arriver dans un grand hôtel vers Gramercy Park. Il touchait presque le ciel, illuminé au-dessus de son auvent, la multitude de ses fenêtres carrées perçant la nuit. *Une forteresse ou un donjon ?* Cela virait à l'obsession.

Le portier de nuit s'est découvert sur

notre passage, et nous avons gagné les ascenseurs. Nous avons pris celui de gauche, qui menait directement à l'appartement-terrasse du dernier étage. Pour y monter, il fallait une clé, que Victor a sortie de sa poche et a introduite dans la serrure prévue à cet effet dans l'ascenseur.

Le trajet s'est effectué dans un silence tendu.

Les portes se sont ouvertes directement sur une entrée spacieuse et vide, à l'exception d'un canapé en cuir de belles proportions, sur lequel les invités avaient déposé leur manteau et leur sac. J'ai ôté mon gilet et déposé mon violon à contrecœur. Nous sommes ensuite entrés

dans une immense salle bordée de baies vitrées, à travers lesquelles on pouvait admirer la moitié de Manhattan, éblouissante de lumières. Les convives bavardaient, verre en main. Dans un coin éloigné de la pièce circulaire se dressait une petite estrade. À la gauche de celle-ci des portes battantes menaient certainement au reste de la suite.

J'étais sur le point de me diriger vers le bar, où étaient exposés de nombreuses bouteilles, des verres et des seaux à champagne, mais Victor m'a retenue.

— Je ne veux pas que tu boives, ce soir, Summer. Tu dois être au top.

Je me suis apprêtée à protester — depuis quand me prenait-il pour une

ivrogne ? – mais un inconnu qui portait le smoking comme un serveur plus que comme un homme du monde s'est approché de nous et a chaleureusement serré la main de Victor.

Il m'a ensuite dévisagée effrontément et, royalement indifférent à ma présence, s'est tourné vers Victor :

— Très jolie, a-t-il commenté.
Vraiment très jolie. Une très belle esclave.

J'ai eu envie de lui donner un coup de pied dans le tibia mais je me suis retenue. Était-ce ainsi que Victor m'avait présentée ?

Je n'étais pas son esclave et je ne le

serais jamais. J'étais Summer Zahova, un individu animé d'un esprit qui lui était propre, une femme soumise, pas une esclave. L'idée de l'asservissement ne me rebutait pas : je savais que certains hommes et certaines femmes aspiraient à se donner complètement. *Mais pas moi.*

Victor a souri, très content de lui. *Quel salopard.* Il m'a tapoté les fesses avec une effroyable condescendance.

— N'est-ce pas ? a-t-il renchéri.

Ils continuaient à faire comme si je n'étais pas là ; je faisais partie des meubles.

— Elle va se vendre un bon prix, a dit l'un des deux.

J'étais dans une telle colère que j'aurais été bien en peine de savoir lequel d'entre eux avait fait cette remarque.

Victor m'a saisi le poignet. Je me suis ressaisie et je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Tu vas obéir, Summer. C'est compris ? Je sais que tu es très partagée, et je comprends. Je sais aussi que tu combats ta propre nature, et viendra un moment où tu t'accepteras enfin comme tu es. Ton envie dévorante de t'exhiber, d'être prise en public, fait partie de toi. C'est même ton vrai *toi*. Ça te rend vivante, ça te permet d'expérimenter des sensations inconnues. Ta résistance provient de ton éducation, de règles

sociales démodées. Tu es née pour servir. C'est là que tu es la plus belle. Je veux seulement révéler ta beauté, te voir t'épanouir et t'accepter telle que tu es.

Le discours de Victor était profondément dérangeant, parce qu'il contenait un fond de vérité. Mon corps me trahissait toujours dans les excès. La drogue de la soumission m'attirait parce qu'elle permettait à la vraie Summer d'apparaître, dévergondée, effrontée, sans pudeur. C'était un aspect de ma personnalité que j'aimais mais que je craignais ; j'avais peur qu'il ne me mène trop loin et que l'attrait du danger ne soit plus fort que mon instinct de protection. Mon côté bestial recherchait désespérément ce néant engendré par la

frénésie sexuelle, alors que ma conscience rationnelle se demandait pourquoi je faisais ça. On dit souvent que les hommes ont le cerveau à la place du sexe. Dans mon cas, c'était plus compliqué : mon sexe pensait clairement tout seul, mais mon cerveau était paradoxalement aussi exigeant. Je n'avais pas besoin d'être possédée ou utilisée par un ou des hommes ; je voulais juste atteindre ce paradis qui s'ouvrait à moi dans ces moments de sexualité insensée, voire de dégradation et d'humiliation, et qui me faisait me sentir incroyablement vivante. J'aurais peut-être obtenu le même résultat si je m'étais lancée dans l'alpinisme.

J'étais consciente de mes

contradictions et je les acceptais, ce qui ne me rendait finalement pas la tâche plus facile.

Tandis que je me livrais à ces réflexions, les conversations s'étaient peu à peu tues : le moment était venu.

Victor et l'étranger en smoking m'ont encadrée jusqu'à l'estrade, où ils m'ont rapidement déshabillée. J'ai pensé que mes collants étaient décidément bien inélégants, mais ils les ont ôtés tellement vite que je n'ai pas eu le temps de protester.

L'inconnu, qui était manifestement le maître de cette étrange cérémonie, a dit avec un geste théâtral :

— Voici Summer, propriété de Maître Victor. Vous serez d'accord avec moi : c'est un spécimen splendide. Une peau pâle, a-t-il continué en me désignant du doigt, et un cul délicieux.

Il m'a fait signe de me retourner afin que tout le monde le voie. Certains ont retenu leur souffle. J'avais de nouveaux admirateurs.

D'une tape sur l'épaule, il m'a fait comprendre que je pouvais de nouveau faire face à la foule. Il y avait principalement des hommes, mais aussi quelques femmes en robes de soirée. J'étais la seule esclave présente ce soir-là.

Le Maître Loyal a soulevé légèrement

mon sein gauche afin que tous puissent juger de sa taille.

— Des seins menus, mais voluptueux, a-t-il remarqué.

Ses mains ont poursuivi leur chemin pour montrer comment la finesse de ma taille mettait en valeur la courbe de mes seins et de mes fesses.

— Un corps merveilleusement démodé – ou devrais-je plutôt dire... classique ?

J'ai serré les dents.

Il m'a épargné de l'embarras en s'abstenant de décrire mon sexe de nouveau parfaitement épilé, qui était de toute façon visible par tout le monde.

— Un spécimen de toute beauté. Nos

compliments à Maître Victor, qui a encore une fois su dénicher un corps parfait et particulier. On m'a dit que cette esclave n'avait pas encore été proprement brisée, ce qui la rend encore plus désirable.

« Brisée » ? *Comment ça ?*

Dans mon dos, une main s'est glissée entre mes jambes et m'a forcée à les écarter. C'était Victor, dont j'aurais reconnu les doigts n'importe où.

J'étais exposée à la vue de tous, et je sentais les regards d'une trentaine de personnes courir sur ma peau : ces gens me jugeaient, m'exploraient et appréciaient le spectacle de ma totale vulnérabilité.

Oh, Dominik, quel monstre as-tu créé ?

J'étais cependant obligée d'admettre que j'étais comme ça *avant* lui : il l'avait senti et s'était contenté de le révéler. Et ce faisant, c'est moi qu'il avait révélée.

Des pensées désordonnées tourbillonnaient dans mon esprit.

J'ai suivi les enchères dans un état second, simple spectatrice.

Des souvenirs ont fait surface : images de mauvais films vus des années auparavant et scènes tirées de romans SM pour lesquels j'avais éprouvé une curiosité éphémère. Je m'étais imaginée sur un marché aux esclaves en Afrique ou

en Arabie, dans le désert, vendue par un marchand à la peau sombre, solidement charpenté, qui testait mon étroitesse avec ses doigts, puis m'écartait les jambes brutalement afin de montrer à la foule comment la couleur rose nacré de mon intimité contrastait avec la pâleur de ma carnation. Je ne sais plus si dans ces rêves éveillés, il m'arrivait parfois de porter un voile, mais une chose est certaine : dans tous les méandres de mon imagination, j'étais totalement nue, mon intimité terriblement exhibée aux yeux de tous. Je rêvais parfois que j'étais tirée de la cage en bambou dans laquelle un pirate m'avait emprisonnée après m'avoir enlevée, une fois mon bateau arraisonné, puis vendue à un prince oriental, qui

ferait de moi un jouet de plus dans son harem. Était-ce cela, être esclave ?

Une femme a lancé les enchères à 500 dollars. Je me suis demandé si je pourrais la servir. Certes, Lauralynn me plaisait, mais de ce que j'avais pu constater, je préférais la domination masculine.

Un chœur de voix masculines a rapidement rejoint la mêlée, et les enchères se sont vite succédé. Chaque fois qu'un prix était annoncé, j'essayais de voir qui l'avait crié, mais tout allait trop vite et je n'ai pas réussi à suivre l'action, noyée sous les voix et les visages inconnus.

La bataille entre les deux acheteurs potentiels les plus acharnés a fini par

s'achever, au milieu du silence qui s'était installé. Ironiquement, celui qui l'avait emporté était d'origine arabe, ou à tout le moins, orientale. Il portait un costume en tweed élégant quoiqu'un peu démodé et des lunettes. Il était dégarni, basané, et avait un sourire éminemment cruel.

Mon nouveau maître ?

Pourquoi Victor voudrait-il se débarrasser de moi ? Certainement pas pour l'argent. J'avais atteint la coquette somme de 2 500 dollars, ce qui était cependant bien loin du montant auquel devait se négocier une femme de nos jours.

Victor a tendu au vainqueur une laisse, dont il a attaché le collier autour de mon

cou.

— Elle est à vous pour une heure, a-t-il rappelé à l'homme.

C'était donc une location temporaire. Je serais toujours à Victor après ça. Un autre jeu qui me permettait de tester mes limites.

L'homme a ignoré la laisse, qui pendait à mon cou, et m'a prise par la main. Il m'a fait franchir la porte, derrière laquelle se tenait une chambre spacieuse. Il m'a poussée sur le lit, a fermé la porte derrière lui et a commencé à se déshabiller.

Il m'a baisée.

Utilisée.

Quand il a eu fini, il a quitté la pièce sans un mot, complètement indifférent à ma présence. Je suis restée les jambes écartées, anesthésiée par la façon brutale dont il m'avait chevauchée.

J'ai inspiré profondément.

Je me sentais comme une poupée de chiffon abandonnée.

J'entendais le bruit assourdi de la fête, le tintement des verres, le bourdonnement des conversations. Étais-je le centre de toutes les discussions ? Les convives discutaient-ils de ma performance ? Me notaient-ils ?

Qu'allait-il se passer ? Un autre invité allait-il faire irruption et prendre le relais

dans un marathon « baisons la nouvelle esclave » ?

Il ne s'est rien passé.

J'en ai été à la fois soulagée et bizarrement déçue. J'avais fait un pas de plus dans l'exploration de ma propre perversion et pourtant, j'étais toujours là, toujours insatisfaite, et je ne me sentais pas vraiment perturbée par ce qui venait de se produire. À quel moment finirais-je par m'arrêter ?

Victor est entré dans la chambre. Il ne m'a pas complimentée. Il n'a fait aucun commentaire.

Il tenait à la main le bâton de rouge à lèvres qu'il avait trouvé dans mon sac à

main. Il s'est approché en le brandissant comme une arme.

— Tiens-toi droite, a-t-il ordonné.

J'ai perçu son souffle tiède sur ma peau.

Il a commencé à écrire sur moi.

J'ai baissé la tête pour essayer de lire mais il me l'a interdit.

Le bâton de rouge a dansé sur ma poitrine, puis Victor m'a fait pivoter d'une pression de la main et a tracé quelque chose sur mes fesses.

Une fois sa tâche achevée, il a reculé pour admirer son ouvrage, puis a sorti un petit appareil photo numérique de la poche de sa veste et m'a immortalisée. Il

a eu l'air satisfait du résultat.

Il m'a poussée vers la porte, et m'a ordonné de rejoindre la foule des convives. J'étais épuisée par ce qui s'était passé avec l'Oriental, et je n'avais pas la force de protester.

Quand je suis entrée dans la pièce circulaire qui surplombait les lumières de Manhattan, tous les invités m'ont regardée en souriant, admiratifs, concupiscent. Qu'étais-je censée faire ? *M'avancer ? Mais jusqu'où ? Demeurer immobile ?*

Victor m'a arrêtée d'une pression sur l'épaule.

Il a laissé le temps à ses hôtes de lire

ce qu'il avait écrit sur mon corps.

— Habille-toi, a-t-il ordonné ensuite.
La soirée est finie.

J'ai remis ma robe, dans un état tellement second que j'ai failli en oublier mon précieux violon.

Il a hélé un taxi pour moi, dans lequel il m'a fait monter sans ménagement. Il a donné mon adresse au chauffeur puis s'est penché à la portière.

— Je te rappelle. Tiens-toi prête.

En rentrant chez moi, je me suis tout de suite déshabillée et j'ai regardé dans le grand miroir de la salle de bains ce qu'il avait écrit. Fort heureusement, aucun de mes colocataires croates n'était présent

ce soir-là.

Les épaisses lettres rouges zigzaguaient sur ma peau comme des marques d'infamie. Sur mon ventre, Victor avait tracé « SALOPE », au-dessus de mon sexe était marqué « ESCLAVE » et sur mes fesses, s'étalait une inscription, que j'ai eu bien du mal à déchiffrer, étant à la fois obligée de me contorsionner et de lire à l'envers : « PROPRIÉTÉ DU MAÎTRE ».

J'ai eu envie de vomir.

Il me faudrait trois jours de douches, de bains et de savonnages intensifs pour me sentir de nouveau propre.

Victor m'a appelée le lendemain matin.

— Ça t'a plu, n'est-ce pas ?

J'ai nié.

— Tu t'en défends, mais on lisait très clairement le contraire sur ton visage, Summer. Sans parler de la réaction de ton corps.

— Je..., ai-je commencé à protester faiblement.

— Tu es faite pour ça, m'a coupée Victor. Nous allons follement nous amuser. Je vais t'entraîner. Tu seras parfaite.

J'ai senti la bile me brûler la gorge. J'avais l'impression d'être à bord d'un train qui déraillait, incapable d'altérer sa course, enchaînée à ses roues qui

m'entraînaient inéluctablement.

— La prochaine fois, a-t-il poursuivi en savourant chaque mot, ce sera officiel. Je vais t'enregistrer.

— M'enregistrer ? ai-je répété.

— Sur le registre des esclaves en ligne. Ne te fais pas de souci, tu n'y figureras pas sous ta véritable identité. On te donnera un numéro et un nom d'esclave. Ce sera notre secret. J'avais pensé à Esclave Elena. Je trouve que ça sonne bien.

— Qu'est-ce que ça implique ?

Ma curiosité avait pris le pas sur mon indignation.

— Que tu acceptes que je sois ton

maître pour toujours. Tu porteras ma marque.

— Je pense que je ne suis pas prête, ai-je répondu.

— Bien sûr que si. Tu choisiras entre une bague ou un tatouage à un endroit peu visible. Ce sera un numéro ou un code-barres, qui indiquera ton statut et le nom de ton maître. Évidemment, seuls des pratiquants le verront jamais.

J'ai senti une vague de honte et d'excitation m'envahir. Nous étions au XXI^e siècle : comment des pratiques pareilles pouvaient-elles encore exister ?

Il n'en demeurerait pas moins que j'étais fortement tentée : mes sens et mon

imagination étaient déjà en ébullition. Cependant, je ne voulais pas abdiquer l'indépendance pour laquelle je m'étais farouchement battue pendant tant d'années.

— Quand ? ai-je demandé.

Victor a ronronné de satisfaction. Il pouvait lire en moi comme dans un livre.

— Je te tiens au courant.

Il a raccroché, me laissant dans l'incertitude.

Je me suis effondrée sur mon lit. Il n'y aurait pas de répétitions avant une semaine, ce qui me laissait beaucoup d'heures à tuer et trop de temps pour réfléchir. J'ai essayé de lire mais les

lignes de tous les ouvrages que j'ai ouverts dansaient sous mes yeux et j'étais incapable de me concentrer sur les intrigues.

Inutile de compter sur le sommeil : il m'avait abandonnée à la tempête qui faisait rage dans mon esprit.

J'ai attendu le coup de fil de Victor pendant deux jours. J'ai passé mon temps à errer dans Greenwich Village, en espérant que le shopping et les films d'action primaires m'aideraient à ne pas penser à lui tout le temps, mais il ne m'a pas téléphoné. J'étais certaine qu'il me torturerait exprès : il voulait être sûr que je brûle d'un désir ardent quand il finirait par le faire. Chaque fois que j'entrais

dans une salle de cinéma, je mettais mon portable en mode vibreur pour ne pas rater un éventuel appel. *En vain.*

J'ai commencé à m'effrayer de mes propres pensées et du chemin sur lequel je m'étais engagée.

C'est alors qu'une nuit, à 3 heures du matin, tandis que la douceur de l'air s'engouffrait dans ma chambre par les fenêtres ouvertes sur les bruits des sirènes des ambulances et des voitures de police qui quadrillaient la ville, j'ai eu une révélation.

Un dernier pari.

Il fallait que je laisse quelqu'un choisir à ma place.

Il y avait seulement cinq heures de décalage horaire avec Londres. Ce n'était pas une heure déraisonnable pour passer un coup de fil.

J'ai appelé Chris en espérant qu'il n'avait pas éteint son portable, et qu'il n'était pas en concert à Camden ou Hoxton.

La sonnerie a retenti pendant de longues minutes et je m'apprêtais à raccrocher quand il a fini par décrocher.

— Salut, Chris.

— Salut, ma puce. Tu es rentrée ?

— Non, je suis toujours à New York.

— Comment vas-tu ?

— Je suis à bout de nerfs, ai-je avoué.

— Les choses ne se sont pas arrangées ?

— Non. Je pense même qu'elles ont empiré. Tu sais que je suis parfois ma pire ennemie.

— Je sais.

Il s'est tu un instant.

— Summer ? Rentre à Londres, a-t-il repris. Laisse tout tomber. Je te filerai un coup de main, je te le promets.

— Je ne peux pas faire ça.

— Qu'est-ce que tu veux alors ?

J'ai hésité, répétant à l'avance les mots dans ma tête.

— Accepterais-tu de me rendre un grand service ?

— Bien sûr. Tu peux me demander n'importe quoi.

— Est-ce que tu peux appeler Dominik et lui dire où je suis ?

— C'est tout ?

— Oui.

Un coup de dés. Dominik comprendrait-il ?

UN HOMME ET SON BLUES

Leurs rapports sexuels étaient ordinaires et sans conviction.

Dominik avait une libido développée, qu'il pouvait néanmoins mettre de côté sans problème quand il avait besoin de se concentrer sur des domaines différents, notamment la recherche littéraire.

Une fois Summer partie, il n'y avait plus grand-chose d'autre dans la vie de Dominik. Ses cours étaient prêts depuis

longtemps, même s'il mettait un point d'honneur à varier ses textes. Il avait assez de notes et il était suffisamment brillant pour ne pas être submergé par le travail. De toute façon, il préférait de loin improviser.

Ses étudiants ne présentaient aucun intérêt autre qu'universitaire. Non pas qu'il voulût entamer une relation avec une élève : c'était bien trop risqué. Il laissait ça aux enseignants sans morale, comme Victor – celui-ci avait disparu du campus pour prendre un poste à la fac de New York qui lui avait été proposé de manière soudaine. Il avait beau être prof, il n'en était pas moins homme, et il ne pouvait s'empêcher de remarquer les jeunes filles aux sourires aguicheurs. Il ne répondait

cependant pas à leurs avances : on verrait quand les cours seraient terminés.

Dominik avait décrété qu'il vivait une pause sexuelle, une espèce de traversée du désert, pour compenser le départ de Summer. D'une certaine façon, il s'en était délecté, s'y était complu et avait anticipé avec plaisir les soirées solitaires pendant lesquelles il rattrapait son retard de lecture, n'ayant pas vraiment eu le temps d'ouvrir ses nouvelles acquisitions, qui prenaient la poussière, trop occupé qu'il avait été à planifier ses rencontres avec Summer.

C'est alors que Charlotte avait fait son apparition à l'une des conférences qu'il donnait à l'Université populaire. Il

n'avait pas cru une seule seconde qu'elle s'était retrouvée devant lui par hasard, ayant développé un goût soudain pour la littérature contemporaine. Il savait qu'elle l'avait cherché, blessée par sa réponse peu enthousiaste à ses caresses lors de la fête où il avait rasé Summer. Il fut surpris de constater qu'elle avait pris la peine d'acheter et de lire l'un de ses ouvrages, mais il n'en fut pas le moins du monde flatté. Il avait fort bien compris qu'elle voulait obtenir quelque chose et qu'elle avait décidé de s'en donner les moyens.

Ils avaient rapidement entamé une liaison, en se contentant de céder à leurs désirs respectifs. Ni l'un ni l'autre n'avaient éprouvé le besoin de mettre des

mots sur leur relation. Dominik se demandait parfois ce que Charlotte attendait de lui. Elle n'était pas en quête d'argent ni de sexe, puisqu'il savait qu'elle voyait régulièrement Jasper, et certainement d'autres hommes. Il s'en fichait complètement. Il pensait parfois qu'elle voulait juste le contrarier, le railler, et s'assurer qu'il n'oublie jamais Summer.

Il remarqua qu'elle avait décidé de s'épiler intégralement. Chaque fois qu'elle se dénudait, il était obligé de se souvenir de Summer, du rituel si parfait dans son esprit, ultime crescendo dans la mélodie de leur désir, acte pervers qui lui avait totalement échappé. Son fantasme avait été utilisé contre lui et, loin de les

rapprocher, les avait éloignés l'un de l'autre.

À cause de ça, il était brutal avec Charlotte et il la baisait quand bon lui semblait. Elle ne s'en formalisait pas et paraissait même y prendre plaisir. Il ne lui faisait pas de cunnilingus, alors qu'il adorait ça. Il aurait été capable de lécher la chatte de Summer pendant des jours, jusqu'à ce qu'elle finisse par crier grâce, mais il n'approcha jamais sa langue du sexe de Charlotte. Elle ne s'en plaignit pas et continua à pratiquer la fellation avec une surprenante régularité. Il arrivait parfois à Dominik, pour l'humilier, de se retenir de jouir le plus longtemps possible : elle le suçait alors jusqu'à en avoir mal à la mâchoire, trop orgueilleuse

pour admettre l'idée de ne pas savoir mener un homme à l'orgasme.

Elle était relativement séduisante, supposait-il, mais si son sexe répondait sans problème aux sollicitations de sa chair, son esprit était complètement indifférent. Il la trouvait ennuyeuse, une poupée creuse, sans rien de surprenant, d'original ou d'unique. On aurait dit qu'elle n'était qu'une enveloppe vide. Peut-être aimait-il les femmes compliquées. Et puis son parfum à la cannelle lui donnait la migraine.

Dominik soupira. Il ne devrait pas se montrer si cruel. Charlotte n'était pas Summer et elle n'y pouvait rien, de même qu'elle n'était pas responsable de leur

morne routine sexuelle. Elle avait certes provoqué leur liaison mais il était autant partie prenante qu'elle à présent.

Charlotte se retourna, soupira doucement dans son sommeil et se blottit contre lui. Dominik ressentit une brève bouffée d'affection pour elle. Le seul moment où elle avait l'air parfaitement sincère était quand elle dormait. Il l'enlaça et sombra dans un sommeil agité.

Il faisait des rêves extrêmement pervers. Ils mettaient tous en scène Summer, souvent avec Jasper, parfois avec d'autres hommes sans visage, qui la chevauchaient sans relâche. Il voyait clairement leurs sexes se mouvoir dans son intimité entièrement dévoilée, et elle

portait sur sa figure la marque de l'extase, son corps ondulant sous les vagues de la jouissance. Il regardait, simple spectateur, impuissant, rejeté, dévoré par la jalousie. Il rêvait parfois qu'elle était prise par une légion d'hommes, qui l'emplissaient l'un après l'autre de leur semence, alors qu'il se tenait en retrait, démuni, oublié.

Les matins qui suivaient ces cauchemars, il ne pouvait s'empêcher de penser à Summer. Où était-elle ? Explorait-elle ses désirs sans lui ? Dominik savait qu'il était responsable : il avait soulevé le couvercle de la boîte de Pandore et révélé les profondeurs frémissantes de soumission qu'elle contenait.

Les mails et les textos que la jeune femme lui envoyait pour lui raconter ses aventures lui manquaient. C'était certes une façon de contrôler sa jalousie – elle ne lui appartenait pas, même s'il aurait souhaité le contraire – mais aussi de garder un œil sur elle, pendant qu'elle testait ses propres limites. Il voulait s'assurer qu'elle conservait le pouvoir de s'abandonner de son propre gré, qu'elle ne se laissait pas entraîner trop loin.

Jusqu'où était-elle capable d'aller ? se demandait-il. S'arrêterait-elle jamais ? Quelle serait sa limite ?

Après un de ces rêves, qui l'avait mis d'humeur grincheuse, Charlotte lui fit une scène.

— Tu n'as jamais inventé de scénarios pour moi, se plaignit-elle. Pas de concerts où je serais nue, pas de baise en public, pas de corde, pas d'exhibition. On ne fait jamais rien.

C'était vrai. Il fallait dire aussi qu'elle ne suscitait aucune envie particulière en lui, contrairement à Kathryn ou Summer.

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— N'importe quoi ! éructa-t-elle.

N'importe quoi sauf du sexe traditionnel ! Tu es un piètre *dom*, tu le sais, ça ?

Elle postillonnait en criant. Il observa ses lèvres bouger avec un curieux détachement. Il avait récemment vu un

documentaire animalier sur une bestiole dotée d'une cavité orale anormalement large, et il n'avait pu s'empêcher de penser à Charlotte.

Elle s'énervait souvent après lui, son caractère ombrageux facilement poussé à bout par l'évidente indifférence de Dominik. Chaque fois que son calme de façade se lézardait, il savait qu'il avait gagné une bataille et il en éprouvait un frisson de joie mauvaise.

Il finit par accepter de l'amener dans un club échangiste, mû par la curiosité plus qu'autre chose. Il n'avait jamais trouvé la bonne partenaire pour s'y rendre, sauf une fois, à New York, quand ce type d'établissements naissait à peine.

Soit les femmes avec qui il sortait étaient coincées et auraient hurlé à cette idée, soit il était vraiment amoureux et il ne voulait pas partager. Charlotte était peut-être la compagne idéale pour aller dans ce genre d'endroit.

De plus, la perspective de baiser en public avait fait oublier à la jeune femme la volonté d'être dominée par Dominik. Ce dernier n'avait strictement aucune envie de la fesser ni de la forcer à se soumettre. Charlotte était une jouisseuse, une joueuse ; elle aimait tout essayer, juste pour voir. Elle ne souhaitait pas se soumettre à lui, elle cherchait simplement à pimenter leur relation, et ça ne l'excitait pas du tout. Elle ne l'émouvait pas. Elle n'était pas Summer.

Le club était situé dans une zone industrielle du sud de Londres, coincé entre de petites usines et des bureaux vieillots. L'enseigne était très discrète et la seule lumière extérieure provenait des phares des rares taxis, qui déposaient ou emmenaient des clients.

Ils furent accueillis par le patron, un homme efféminé qui portait une veste de costume, malgré la chaleur tropicale qui régnait dans le vestibule. Charlotte lui plut et il la dévisagea comme un connaisseur l'aurait fait d'un pur-sang. Il n'accorda qu'un coup d'œil rapide à Dominik, lui montrant que sa présence était seulement tolérée.

Dominik s'acquitta de l'exorbitant

droit d'entrée et déclina la proposition de carte annuelle, qui leur aurait donné droit à des tickets à tarif réduit pour une croisière échangiste en Méditerranée. De toute façon, il avait le mal de mer.

Il n'imaginait pas pire situation que se retrouver coincé pendant une semaine en pleine mer avec des couples échangistes, sans aucune échappatoire possible, à moins de rejoindre le rivage à la nage. Il envisagea sérieusement de fuir quand un homme vêtu comme le maître des lieux les débarrassa de leurs vestes et de leurs téléphones. Dominik s'apprêtait à protester, en arguant qu'il aurait besoin de son portable pour appeler un taxi en sortant, mais l'autre se contenta de désigner le panneau expliquant que tous

les appareils permettant de filmer étaient strictement interdits.

Ils furent ensuite conduits dans le club à proprement parler et présentés à Suzanne, l'hôtesse. Elle promit de leur faire visiter l'endroit et de les aider à se sentir à l'aise.

— Salut ! s'écria-t-elle avec une gaieté qui semblait sincère.

Charlotte répondit avec un enthousiasme identique et Dominik se contenta de hocher brièvement la tête.

Suzanne était jeune ; Dominik ne lui donnait pas plus de vingt ans. Petite et ronde, elle n'était clairement pas à son avantage dans l'uniforme peu flatteur

composé d'une brassière rose et d'une jupe en forme de tutu.

— C'est la première fois que vous venez, hein ? poursuivit-elle, un peu décontenancée, et ne sachant pas si elle devait s'adresser à Charlotte ou à Dominik.

Ce dernier devinait qu'elle n'avait pas ce type de problèmes d'habitude, les hommes étant certainement le plus souvent les instigateurs de ce genre de sortie. Avec eux, ça avait l'air moins évident.

— Oui, répondit gentiment Charlotte, la sauvant par là même de l'embarras. Nous sommes très impatients.

Suzanne tendit une main potelée pour leur montrer où était le bar du rez-de-chaussée. Ils la suivirent ensuite à l'étage, où elle leur fit visiter un autre bar, une « salle de jeux » et un labyrinthe de couloirs mal éclairés qui desservaient des chambres de toutes tailles. Certaines étaient manifestement conçues pour abriter des orgies de plus de vingt personnes, d'autres n'étaient que des alcôves dans lesquelles ne pouvaient s'installer que deux couples, trois si l'on se serrait. La plupart n'étaient pas fermées, pour que n'importe qui puisse regarder ou participer, mais deux des plus petites possédaient une porte et un verrou, afin qu'un couple à la recherche d'intimité puisse s'isoler.

Leur hôtesse détailla les aménagements présents dans toutes les pièces sans sourciller un seul instant. Elle n'avait pas le moins du monde l'air embarrassée par sa tenue ou son job.

Le regard de Dominik erra dans la salle et il remarqua les barres verticales près du bar, qui invitaient les clients à danser en se déshabillant une fois que l'alcool avait fait son œuvre. Il espéra que c'étaient les femmes qui se livraient à ce genre d'activités. Plusieurs canapés s'alignaient dans la partie salon, près du comptoir, et dans un coin, une espèce de balançoire était accrochée au plafond : faite d'un filet à mailles lâches, avec des entraves pour les pieds et les mains, elle permettait d'emprisonner complètement

quelqu'un dans son cocon.

Des saladiers pleins de préservatifs dans des emballages de toutes les couleurs étaient disposés sur toutes les surfaces vides : il y en avait tellement que Dominik soupçonnait qu'ils suffiraient pour un mois même si le club ne désemplissait jamais. Ils donnaient un air étrangement gai à l'établissement, un peu comme des bonbons dans le cabinet du médecin.

Près des chambres, un lourd rideau sombre tombait du plafond. L'un de ses côtés était fendu, formant une tente de fortune, pleine de trous, certains de la taille d'un œil, d'autres d'un poing, afin que les spectateurs puissent observer les

silhouettes dissimulées derrière ou attraper ce qui passait à portée de leur main. Dominik y jeta un coup d'œil. *Vide.*

— C'est toujours calme avant minuit, s'excusa Suzanne. Les clients arrivent après. Dans une heure ou deux, ce sera la cohue.

Dominik se retint de grimacer.

Il n'avait jamais compris l'intérêt qu'il pouvait y avoir à mater des gens qui baisaient en public, et l'idée que le sexe puisse être aussi mécanique lui rappelait toujours Summer et Jasper, dont il n'arrivait pas à chasser le souvenir de ses pensées.

Il avait certes un côté voyeur, mais il

ne pouvait l'exercer qu'avec des personnes qu'il connaissait et avec qui il était lié par un accord tacite, une espèce de contrat qui l'invitait à regarder. Sans ce lien, il était aussi excité par la vision d'étrangers en train de baiser que par un documentaire animalier sur la reproduction des animaux.

Charlotte, en revanche, voyait les choses de manière totalement différente. Elle aimait le sexe pour lui-même, adorait montrer son audace et son allure en s'exhibant en public, et c'était une véritable frimeuse. L'échangisme était donc l'un de ses passe-temps favoris.

Elle avait déjà entamé une reconnaissance nonchalante près du bar,

où se tenaient pour l'instant un jeune couple qui évitait soigneusement de regarder autour de lui et un homme puissant, entre deux âges, qui portait un polo et une ceinture en similicuir : il avait l'air seul et lorgnait les hôtes en tutu. Il y avait aussi un couple d'Indiens plus âgés, qui donnaient l'impression d'être de vieux habitués.

Charlotte commanda à boire pour eux deux, un cocktail compliqué pour elle, un Pepsi pour Dominik.

Il s'assit à ses côtés et sirota son soda pendant que Charlotte bavardait avec tous ceux qui venaient prendre un verre.

Suzanne avait raison : le club commençait à se remplir.

Jusqu'à présent, personne ne lui plaisait.

Quelques filles étaient jolies, mais elles affichaient des vêtements ridiculement vulgaires, des robes trop courtes achetées sur des sites en ligne bon marché. De plus, elles arboraient un bronzage artificiel sur lequel elles avaient étalé trop de maquillage. Aucune ne l'intéressait. Et les autres clients étaient soit ennuyeux, soit répugnants.

— Tu comptes passer la soirée assis là ? siffla Charlotte au creux de son oreille.

Dominik n'avait aucune envie de l'entendre.

— Va t'amuser, répondit-il. Je te

rejoindrai peut-être plus tard.

Elle ne se le fit pas dire deux fois. Elle descendit de son tabouret, lui offrant la vision de ses fesses et de ses longues jambes bronzées qui formaient un contraste saisissant avec sa minirobe blanche, et disparut dans la foule, de nombreux hommes dans son sillage. Ils étaient attirés par elle comme des mouches par un pot de miel.

Dominik ne dit rien quand elle se tourna vers lui, l'air mauvais, et qu'elle prit deux types par la main. Aucun des deux n'était particulièrement séduisant. Le premier était l'homme au polo et à la ceinture en similibuir qui se tenait au bar quand ils étaient arrivés. L'autre était plus

jeune, mais déjà empâté, avec un double menton et un ventre proéminent qui tendait sa chemise.

Charlotte les mena vers la balançoire, se hissa dessus, puis s'allongea sur le dos, les jambes écartées. Il devint évident pour tout le monde qu'elle ne portait pas de culotte, et tous les occupants de la pièce avaient une vue plongeante sur son intimité.

Par curiosité, Dominik s'approcha.

Les deux hommes fermèrent les sangles sur les jambes de la jeune femme. En participante active, elle attrapa les cordes qui pendaient du plafond.

Le type au polo avait déboutonné sa

ceinture et caressait son pénis encore inerte. Le gros avait sorti le sien aussi, le pantalon sur les chevilles, les pans de sa chemise battant ses fesses nues. Il attrapa rapidement un préservatif, le déroula sur sa queue, s'avança vers Charlotte et fit bouger la balançoire afin de pouvoir la pénétrer.

Dominik se rapprocha encore, et regarda le sexe de l'homme aller et venir dans la chatte de Charlotte. Elle jeta un coup d'œil dans sa direction et il ne vit plus sur son visage qu'une envie dévorante, un besoin qui dépassait largement celui de le blesser.

Était-il blessé d'ailleurs ? Il supposait qu'elle l'espérait, mais il se sentait

complètement détaché, indifférent.

Il l'observa se faire prendre par les deux gars, l'un après l'autre, leurs sexes allant et venant, couverts des fluides émis par Charlotte et il écouta ses gémissements sonores : elle ne faisait aucun effort pour cacher son plaisir, ni pour épargner les sentiments qu'il aurait pu avoir.

Une foule s'était formée : plusieurs hommes avaient baissé leur pantalon et se caressaient à côté d'elle. Quelques-uns s'approchèrent pour la toucher, tendant la main dès que l'occasion se présentait et qu'un morceau de chair pouvait être atteint.

Dominik ne tenta pas de les arrêter.

Charlotte avait les mains libres pour repousser toutes les attentions dont elle n'aurait pas voulu, et elle avait aussi une bouche pour s'exprimer. De plus, elle avait l'air de jouir de tout cet intérêt, les lèvres entrouvertes, le visage brûlant de désir et de volupté.

Il imagina Summer à sa place. Ignorant ses propres désirs, elle se donnait à des étrangers, les jambes écartées pour eux. Il se souvint de la façon dont elle s'était offerte à Jasper, dont elle l'avait sucé, dont elle s'était agenouillée pour lui sur le canapé, comme une femelle qui attendait qu'on la saille.

Quand il pensait à Summer, il ressentait au moins quelque chose ; c'était

toujours mieux que la sourde absence de sentiments et le vide désabusé qui l'emplissaient depuis qu'elle était partie.

Dominik n'avait plus envie de regarder Charlotte. Il se fraya un chemin entre les spectateurs avides qui s'étaient rapprochés pour avoir un aperçu de la dépravation en cours, descendit rapidement l'escalier et s'installa au bar du rez-de-chaussée, où il attendit que la jeune femme le rejoigne, sans prêter la moindre attention aux hôtessees qui tentaient de bavarder avec lui ni aux clientes à la recherche d'une baise facile.

Charlotte finit par faire son apparition. Quand elle s'assit sur le tabouret à côté de lui, sa jupe remonta, et elle ne fit

aucun effort pour dissimuler son sexe, épilé de manière obscène, gonflé et encore humide. Elle écarta nonchalamment les jambes, histoire de lui offrir une meilleure vue.

— Inutile de te fatiguer, remarqua Dominik en détournant le regard.

— Mais qu'est-ce que tu as, putain ? Qu'est-ce que tu imaginais ?

— Charlotte, tu peux baiser avec qui tu veux, je m'en fous. Tu es totalement libre. Je croyais que tu le savais.

— Tu ne t'en foutais pas quand il s'agissait de Summer !

— Tu n'es pas Summer.

— Et je ne veux pas ressembler à cette

salope velléitaire ! Rien ne l'intéresse en dehors de son putain de violon. Elle s'est servie de toi, elle t'a utilisé et tu ne t'en rends même pas compte. Elle couche avec n'importe qui ! Elle n'en a jamais rien eu à foutre de toi !

Dominik eut soudain envie de la gifler, de voir son visage se tordre de douleur. Mais il n'avait jamais frappé une femme et il n'était pas question qu'il s'y mette ce soir. *En tout cas, pas comme ça.*

Il se leva et quitta le club.

Elle s'excusa le lendemain par texto.

« Tu ne veux pas venir ? »

Pour Charlotte, c'était ce qui ressemblait le plus à des excuses.

Et ça ne changeait rien.

Leur relation reposait sur des bases claires : ils baisaient et se faisaient du mal. Summer se dressait entre eux, absente encombrante, comme une blessure qu'ils ne pouvaient s'empêcher de rouvrir.

Il se rendit chez Charlotte.

Il la baisa encore plus violemment que d'habitude. Les yeux fermés, il se figura de nouveau qu'elle avait les cheveux roux et non plus châtain, que sa taille était plus fine, sa peau pâle et non bronzée, que ses jambes étaient moins longues, ses fesses plus rondes et qu'elle frémissait sous ses caresses. En réponse, son sexe durcit encore plus et il se sentit envahi

par la colère, furieux que cette femme ne soit pas Summer. Il leva la main et la frappa sur la fesse : sa partenaire cria, d'abord de surprise puis de plaisir. Il fit de même de l'autre côté, regarda sa peau rougir et recommença, encore et encore. Elle se frotta contre lui, ravie, et souleva ses hanches pour lui offrir un meilleur angle.

Il la regardait faire en songeant combien l'anus de Summer lui avait paru attirant ; la première fois qu'elle avait joui avec lui avait été quand il lui avait promis qu'un jour, il lui demanderait de se mettre un doigt dans le cul.

Dominik regrettait de ne pas s'être aventuré sur cette terre vierge avant que

Summer disparaissait. Il avait retardé le moment, voulant en faire un rituel, de la même manière qu'il avait prévu de la raser en solitaire.

Il se pencha, humidifia l'anus de Charlotte avec de la salive, en caressa les abords avec son pouce, puis introduisit ce dernier. Il fut surpris par son étroitesse. Elle fit un bond en avant et se désengagea. Quand il ôta son pouce, elle recula de nouveau et s'empala sur son sexe.

Dominik était très étonné. Malgré sa sexualité libérée, Charlotte n'avait pas l'air d'apprécier la sodomie.

Il la pénétra le plus profondément possible, absorbé par ses pensées. Elle

s'agita encore et jouit en criant.

Il se retira doucement et enleva discrètement le préservatif. Il ne voulait pas qu'elle voie qu'il était vide : il n'avait pas eu d'orgasme.

Charlotte s'affala lourdement sur le lit. Il s'allongea à ses côtés et lui caressa distraitement le buste.

— Tu ne m'avais jamais fait ça, dit-elle, d'une voix douce de femme repue.

— Non.

Il ne voyait pas quoi dire de plus.

— Ne le prends pas mal, mais...

— Mais quoi ?

— Quel genre de dominateur es-tu ? Je

n'avais pas eu l'impression jusque-là que tu avais envie de me soumettre.

Dominik réfléchit.

— Je n'ai jamais eu aucun goût pour l'aspect théâtral, finit-il par répondre. Ni pour les liens. Tous ces clichés. Je ne suis pas excité par la souffrance. Enfin, en temps normal, ajouta-t-il avec un regard pour les reins rougis de la jeune femme.

— Tu ne voudrais pas essayer ? Pour me faire plaisir ?

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il, un peu agacé.

— Être attachée. Frappée. Surprends-moi.

— Il ne t'est pas venu à l'esprit

qu'ordonner à un dominateur de te dominer n'est pas une preuve de soumission ?

Elle haussa les épaules.

— Bah, tu n'es pas vraiment un dominateur, pas vrai ? le provoqua-t-elle.

— D'accord.

— Vraiment ?

— Je vais te préparer quelque chose.

Dominik y réfléchit. Il n'avait aucune envie de frapper Charlotte. Il l'utilisait mais elle faisait de même. Il trouvait complètement idiot de se forcer à jouer les dominateurs avec elle. Faire semblant ne l'intéressait pas. Leur liaison avait pris un tour ridicule et sordide, elle

n'était plus qu'une caricature d'elle-même, une parodie grotesque de ce qu'il avait partagé avec Summer.

Cela étant, Charlotte l'avait provoqué et elle l'avait trouvé.

Quand elle fut sous la douche, il fouilla dans son immense sac à main hors de prix, à la recherche de son téléphone portable. Il n'était pas verrouillé par un mot de passe. Il s'y attendait : Charlotte était une femme sans secrets. Il fit défiler avec indifférence de nombreux textos envoyés par des hommes. Ils commençaient tous par « Salut, ma puce » ou « Salut, beauté ».

Il finit par trouver les coordonnées de Jasper, qu'il nota. Il l'appela une fois

rentré chez lui.

— Allô ?

— Jasper ?

— Euh. Oui ? répondit ce dernier, incertain.

Dominik sourit. Ce numéro était manifestement son numéro professionnel : il se demandait peut-être si c'était un client.

— Dominik à l'appareil. Nous nous sommes croisés à une fête il y a peu. Avec Charlotte et Summer.

— Oh, absolument.

Le ton de Jasper devint plus chaleureux à la mention de Summer et Dominik s'en

irrita.

— Que puis-je pour vous ?

— Je prépare une surprise pour Charlotte et je pense qu'elle serait ravie si vous étiez là. Je vous paierai, évidemment.

— Avec plaisir, alors. Quand ?

— Demain.

Dominik entendit bruire les pages d'un agenda.

— Je suis libre. Et ravi de pouvoir participer.

Dominik lui donna ses instructions.

Puis il envoya un texto à Charlotte.

« Demain soir, chez toi. Sois prête. »

« Oh, super ! répondit-elle. Comment je m'habille ? »

Dominik résista à l'envie de répondre :
« Je m'en fous. »

Puis, dans un accès de colère et de souffrance, il décida de lui infliger une humiliation cuisante :

« En uniforme d'écolière. »

Jasper et Dominik se retrouvèrent devant le domicile de la jeune femme, histoire de vérifier que tout était prêt. Dominik était aux commandes, ainsi que Charlotte le voulait.

— C'est vous qui payez, rappela Jasper, alors tout me va.

Ils sonnèrent, complices dans la soumission qui s'annonçait. Dominik n'avait toujours pas invité Charlotte chez lui. Il n'avait pas envie de la voir dans son foyer ; il ne voulait pas se dévoiler.

Elle ouvrit la porte. Elle portait une minijupe écossaise, un chemisier blanc, des chaussettes hautes et des chaussures noires fermées à petits talons. Elle l'avait vraiment pris au mot, constata Dominik en voyant sa queue-de-cheval haute et ses lunettes à monture noire. Il ne pensait pas qu'elle le ferait et il fut surpris par sa réaction : il bandait. Peut-être que ce ne serait pas une corvée après tout.

Elle sourit largement en apercevant Jasper et ce dernier lui sourit en retour :

il y avait entre eux une évidente complicité. *Comme Summer et moi*, songea Dominik, le cœur serré.

— Bonsoir, messieurs, salua Charlotte, les yeux baissés, en faisant une petite révérence.

— Nous sommes venus te punir, annonça Dominik. Tu as été une très vilaine fille.

Il fit la grimace en entendant sa propre voix : ces mots lui étaient complètement étrangers. Charlotte lui jeta un regard ravi.

Il franchit le seuil, la contourna et la fit pivoter, la main dans le creux de ses reins.

— Penche-toi, ordonna-t-il. Montre-moi ton cul.

Elle gloussa, mais s'exécuta promptement.

Dominik lui tourna autour. Et se souvint, avant d'avoir pu écarter cette pensée, de Summer, dans la même position dans la crypte, un peu réticente, un peu effrayée, obéissant malgré tout. Il ne savait toujours pas pourquoi elle avait obtempéré. Peut-être était-elle mue par le même désir que celui qui courait dans ses veines, mais en miroir : il avait envie de la dominer, elle avait envie de se soumettre.

Les genoux de Charlotte se mirent à trembler. Contrairement à Summer, qui

demeurait immobile comme une statue, incapable de bouger une fois qu'elle avait obéi, Charlotte jouait la comédie et elle gigotait, impatiente de voir ce qu'il avait imaginé pour ce jeu absurde. Il était à deux doigts de s'asseoir et de regarder Jasper la baiser. De toute façon, c'était ce qu'elle voulait.

Non. Elle avait demandé à être dominée, elle allait être servie.

Il glissa ses doigts dans sa culotte et la fit brutalement glisser le long de ses jambes. Charlotte ne mettait jamais de sous-vêtements, mais elle avait poussé le déguisement jusqu'au bout et portait une culotte en coton blanc.

— Écarte les jambes.

Elle bougea un peu et tenta de se redresser, mais Dominik ne le lui permit pas. Chaque fois qu'elle essayait de trouver une position plus confortable, il posait sa main sur ses reins et la poussait vers le sol.

Il fit un signe en direction de Jasper.

— Prends-la. Tout de suite. Pas de préliminaires. Pas de temps perdu. Vas-y.

Il regarda le jeune homme enfiler un préservatif sur son impressionnante érection.

Dès que l'énorme membre de Jasper fut entré en elle, Charlotte soupira d'aise et en oublia son inconfort.

Dominik les abandonna

momentanément et parcourut la chambre de Charlotte jusqu'à ce qu'il dénicha un tube de lubrifiant. *À la cannelle.*

Évidemment.

Il regagna le salon et découvrit que Jasper avait laissé la jeune femme s'accouder au canapé afin que le poids de son corps repose sur les coussins. Il leur ordonna de se replacer au centre de la pièce. Charlotte gémit. Était-ce de douleur ? Dominik sentit son sexe durcir à cette idée.

Il étala du lubrifiant sur ses doigts, posa doucement la main sur le cul de la jeune femme, écarta ses fesses avec la paume puis inséra son index dans son anus. Charlotte sursauta et il la sentit se

contracter violemment autour de son doigt, mais elle ne protesta pas. En réponse à sa crispation, son érection grandit : il était dur comme du bois à présent et sa queue tendait son pantalon.

Dominik percevait, à travers la fine paroi intérieure de Charlotte, la bite épaisse de Jasper qui allait et venait comme un bélier prenant d'assaut une muraille. Il introduisit un deuxième doigt et les remua sur un rythme de plus en plus rapide, à l'unisson de celui de Jasper.

Charlotte commença à s'agiter, incapable de prendre appui sur le sol sous la charge régulière que les deux hommes faisaient subir à son corps.

Il enleva lentement ses doigts de son

cul, et les muscles de la jeune femme se serrèrent autour d'eux. Il fit signe à Jasper de se retirer.

Dominik redressa Charlotte. Elle avait les yeux pleins de larmes.

— C'est bien, dit-il. Maintenant qu'on a fait le chemin, les choses sérieuses peuvent commencer.

Elle baissa la tête et acquiesça. Il la prit dans ses bras et l'emmena dans la chambre. Le geste fit surgir en lui le souvenir de la fois où il avait porté Summer de la même manière avant de la déposer sur le bureau où elle s'était caressée.

— Mets-toi à quatre pattes, lui

ordonna-t-il sèchement.

Elle obéit, tête basse, sans croiser son regard.

— Ne bouge pas, ajouta-t-il.

Dominik se tourna vers Jasper, qui avait enlevé le préservatif pour le remplacer par un autre.

— Interdiction de la toucher.

Il regagna le salon, récupéra le tube de lubrifiant et passa à la salle de bains se laver les mains. Ce faisant, il contempla son reflet dans le miroir.

Qu'était-il en train de devenir ?

Il écarta cette pensée et revint dans la chambre, où l'attendaient Charlotte et

Jasper. La jeune femme portait toujours son uniforme d'écolière, sa culotte sur les chevilles, la minijupe écossaise à moitié remontée sur les fesses. Quant à Jasper, il était entièrement nu à présent ; son jean et son tee-shirt étaient soigneusement pliés sur la commode de Charlotte.

Dominik s'approcha de la jeune femme et l'empoigna par les cheveux.

— Je vais te prendre par le cul, murmura-t-il à son oreille.

Elle ne répondit pas. Son air mécontent disait assez qu'elle pensait avoir été dupée ; elle n'aurait pas dû lui faire comprendre qu'elle détestait la sodomie.

Dominik remonta complètement sa jupe

et lui écarta les jambes. Ces dernières étaient si longues que quand il la prenait en levrette, Dominik avait l'impression de monter un poney. Il glissa un doigt dans sa fente, toujours humide de sa baise avec Jasper, qui se tenait non loin, parfaitement immobile, son sexe toujours dressé.

Dominik répandit une bonne dose de lubrifiant sur l'anus de Charlotte, qui frissonna au contact du liquide froid. En réponse, il se remit à bander.

Il était toujours habillé et il dégrafa sa ceinture.

Il libéra son sexe et l'approcha de l'anus de la jeune femme, si près qu'il sentait la chaleur qui en émanait. Il

décida soudain de mettre un préservatif, puis frotta le bout de son gland contre son trou, tout en l'agrippant.

— Détends-toi, ma jolie, dit-il.

Jasper se pencha et lui caressa les cheveux.

— Ça va aller, ma puce.

Dominik les regarda. Charlotte avait posé la tête contre le torse de Jasper, détendue, et son amant lui caressait doucement les cheveux.

C'est étrangement romantique, songea Dominik, qui comprit alors qu'il avait été totalement oublié ; il n'était qu'une queue, que n'importe quel homme aurait pu fournir. Il aurait très bien pu être

remplacé par un gode, porté par une femme harnachée.

Il ne pouvait pas lui en vouloir. Il ne l'aimait pas, lui non plus.

Dominik ôta le préservatif et reboutonna son pantalon. Il lança un coup d'œil à Jasper en atteignant la porte. Il voulait le rassurer : le contrat avait été rempli, il pouvait faire ce qu'il désirait avec Charlotte. Mais Jasper ne le regardait pas. Il était sur le lit, Charlotte dans les bras, et ils se remirent à baiser avec intensité.

Une fois dans le salon, Dominik promena son regard autour de lui. Il était douloureusement conscient de n'avoir jamais été invité chez Summer, dans le

dernier refuge de son intimité. Charlotte n'avait pas ce genre de scrupule : elle adorait recevoir et ne s'en privait pas. Son appartement était meublé de manière spartiate. Le salon était grand mais ne contenait qu'un canapé, une balancelle et un petit bureau sur lequel était posé un Mac.

Sa cuisine comportait un large plan de travail, sur lequel trônait une coûteuse machine à expressos. Les Australiens et les Néo-Zélandais accordaient beaucoup d'importance à leur café, ils étaient même plus maniaques à ce sujet que les Italiens, qui avaient pourtant quasiment inventé cette boisson.

Dominik remarqua un faible

clignotement sur la machine. Était-ce... ?
Non. Certainement pas. Il s'approcha,
histoire d'en avoir le cœur net.

C'était le téléphone de Charlotte, posé
de manière à pouvoir enregistrer en mode
vidéo.

Dominik s'en saisit, arrêta
l'enregistrement et revint au début. Elle
avait filmé la scène, ou du moins la partie
qui s'était déroulée dans le salon. Elle
était vraiment gonflée, la salope.

S'observer lui procura une étrange
sensation. Quand il lui arrivait de baiser
dans une pièce avec un miroir et de
surprendre son reflet, il détournait le
regard. Il ne voulait pas se voir en pleine
action.

Charlotte avait quasiment tout filmé. Elle avait dirigé l'objectif vers le centre du salon, pas vers le canapé ni la chambre. Elle avait deviné qu'il s'arrêterait là. Il n'était peut-être pas si mystérieux ni si surprenant, finalement.

Dominik effaça le film et replaça le téléphone où il l'avait trouvé, sans remettre la caméra en marche. Charlotte risquait de remarquer que la bande avait été trafiquée mais ces appareils s'interrompaient souvent de leur propre chef. Et c'était toujours mieux que de se filmer en train de quitter la pièce. Il récupéra sa veste, abandonnée sur l'accoudoir du canapé. Il avait déjà payé Jasper ; tout ce qui se passait après son départ serait à la charge de Charlotte.

C'est alors qu'une pensée lui vint.
Qu'avait-elle enregistré d'autre ?

Il revint sur ses pas, reprit le téléphone et parcourut les vidéos sauvegardées. Elles étaient classées par dates. L'une d'elles remontait à la veille de sa dispute avec Summer au café. La nuit où il l'avait rasée et où Jasper l'avait baisée devant lui.

Le cœur lourd, Dominik appuya sur la touche « Lecture ». L'image était petite mais claire. Charlotte avait bien filmé Jasper et Summer. Savait-elle ce qui allait arriver ? Avait-elle payé Jasper pour le faire ? Tout organisé ? Elle avait dû poser le téléphone sur les coussins du canapé ou sur le linteau de la fenêtre.

L'angle avait permis de saisir le visage de Summer, qui affichait un mélange de souffrance et de plaisir. Le sexe de Jasper était peut-être trop imposant pour elle. Elle jeta un regard en arrière une ou deux fois. Était-ce lui, Dominik, qu'elle cherchait ?

Il fit défiler la bande plusieurs fois, incapable de détacher ses yeux du spectacle enregistré par Charlotte. Il était persuadé que Summer n'aurait jamais consenti à être filmée. Il appuya sur quelques boutons, s'envoya le film par mail, l'effaça et remit soigneusement le portable de Charlotte à sa place, même s'il se souciait fort peu qu'elle découvre ce qu'il avait fait. Il ne voulait plus jamais la voir.

Il quitta l'appartement sans un regard en arrière.

Il était tard. Il se glissa derrière le volant de sa BMW et inspira profondément avant de manœuvrer habilement pour sortir de l'emplacement où il était garé. La rue tranquille, déserte quand il était arrivé, était maintenant remplie de voitures, les voisins de Charlotte ayant regagné leur domicile pour la nuit. Deux autres BMW stationnaient devant et derrière lui. *Une brochette. Pas besoin d'en esquinter une en partant.*

Dominik roula lentement vers l'artère principale, qui lui permettrait de rejoindre l'A41, et de prendre Finchley

Road vers Hampstead, tout en regardant au passage les fenêtres des maisons qui bordaient la rue. Il vit des chambres et des salons éclairés, et aperçut une mince silhouette, *a priori* féminine, jeter un bref coup d'œil à l'extérieur avant de tirer les rideaux.

Il était obsédé par Summer et par les regards qu'elle avait lancés par-dessus son épaule quand Jasper la chevauchait. Il serra à gauche pour croiser le véhicule qui arrivait face à lui dans l'étroite avenue et évita de justesse un chat qui traversait en courant.

Il se demanda distraitement si Charlotte était la seule à se livrer à des plaisirs coupables ce soir-là ou si les

habitants de ce quartier faisaient secrètement la même chose, et dissimulaient eux aussi de sombres secrets.

Une fois rentré chez lui, il se déshabilla rapidement et s'effondra sur son lit sans même se doucher.

Il devait absolument rendre un article le lendemain matin.

UN HOMME ET UNE FEMME

Victor m'a appelée le lendemain.

— Summer ?

— Oui ?

— Sois prête dans une heure. Une voiture viendra te chercher à midi.

Il a raccroché sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit.

J'ai répondu à son coup de fil comme je l'avais toujours fait, en bon petit soldat

incapable de faire autre chose que ce qu'on lui ordonnait.

Un registre des esclaves ? L'idée était tellement absurde qu'elle en devenait irréaliste. J'étais certaine que j'allais me réveiller et découvrir que tout ça n'avait été qu'un cauchemar.

Je me suis quand même douchée et soigneusement rasée, comme Victor me l'avait ordonné. Je ne voulais surtout pas lui donner un prétexte pour qu'il le fasse à ma place. J'étais sûre qu'il serait beaucoup moins doux que Dominik, un rasoir à la main.

Dominik. M'appellerait-il ? Je sentais mon cœur se serrer à la simple évocation de son nom. Il comprendrait ce qui

m'arrivait. Malgré leurs points communs, Victor et lui étaient complètement différents. Dominik ne cherchait pas à me briser, ni à faire de moi une soumise sans âme. Il voulait plus que ça. Il voulait que je le choisisse.

La voiture arriva, aussi énorme et aussi brillante que d'habitude ; avec ses vitres teintées, elle aurait été parfaitement à sa place dans un film de mafieux. Je n'ai même pas tenté de voir vers où nous nous dirigeons. *Une autre adresse anonyme, un autre donjon improvisé. Aucune importance.* Après tout, j'avais consenti. Je ne risquais donc pas d'appeler la police pour signaler mon propre enlèvement.

Mon portable a vibré dans mon sac à main, mais je l'ai à peine entendu à cause du bruit du moteur. Je craignais que Victor ne m'appelle quand j'étais en pleine répétition et je prenais donc toujours soin de laisser mon téléphone sur vibreur ou en mode silencieux. Les chefs d'orchestre ou les directeurs artistiques n'accepteraient certainement pas qu'un coup de fil interrompe le travail, ou, pire, que je sois obligée de quitter brusquement une séance pour obéir à un ordre de Victor.

J'ai commencé à fouiller dans mon sac pour voir qui avait téléphoné. Était-ce Dominik ? Je me suis immobilisée, tétanisée par la peur. Victor avait-il installé des caméras dans la voiture ? Un

micro pour surveiller mes éventuels appels ? Je me suis penchée en avant pour jeter un coup d'œil au chauffeur, mais le panneau vitré entre l'avant et l'arrière était levé. Pour ce que j'en savais, Victor était peut-être même au volant ; c'était exactement le genre de tour qui l'excitait.

La voiture a ralenti, et j'ai deviné à travers la vitre teintée, la silhouette familière de Victor sur le trottoir. Ce n'était donc pas lui qui conduisait. Ma portière serait ouverte dans une seconde : je n'avais le temps ni d'appeler ni d'envoyer un texto, ni même de vérifier que c'était bien Dominik qui avait cherché à me joindre. La seule chose que je pouvais faire, c'était me tenir prête à raccrocher tout de suite si mon portable

se remettait à vibrer ; je ne voulais pas que Victor découvre que nous étions de nouveau en contact.

J'espérais juste que Dominik, si tant est que ce soit lui, rappelle. Peut-être arriverais-je, à un moment donné au cours du scénario imaginé par Victor, à lui parler.

Victor a ouvert la portière et m'a tendu la main pour m'aider à descendre. Étais-je tombée si bas ? De manière totalement ironique, j'étais plus offensée par ce geste, qui faisait de moi une femme incapable de tenir debout toute seule, que par les relations sexuelles qu'il m'avait imposées, et que j'avais librement acceptées. J'avais envie de me révolter,

de le regarder de haut puis de le faire s'effondrer violemment sur le trottoir, mais je ne l'ai pas fait. Je m'en suis sentie incapable. Je me suis contentée de prendre la main qu'il me tendait et de le suivre, soumise.

Nous étions chez lui, dans son loft de Tribeca, transformé pour l'occasion en une espèce de harem. Le décor était grotesque, avec des coussins brodés jetés çà et là, et des pans de mousseline légère et colorée accrochés au plafond. Les hommes et les femmes, maîtresses et maîtres, étaient vêtus comme ils supposaient qu'il seyait à leur rang, et le résultat était complètement ridicule.

— Baisse la tête, esclave, a murmuré

Victor à mon oreille, manifestement mécontent.

J'ai obéi, mais un frisson de satisfaction m'a parcourue. J'avais donc l'air beaucoup trop assurée, la tête haute, le dos droit. *Tant mieux.*

Victor a ôté le sac de mon épaule.

— Déshabille-toi, a-t-il ordonné.

Ma petite rébellion l'avait apparemment mis en colère. J'ai enlevé ma robe et la lui ai tendue. Je ne portais rien dessous. *Pour quoi faire ?* J'arrivais presque à ôter une robe avec élégance mais impossible de faire de même avec une culotte ; voilà pourquoi j'avais abandonné les sous-vêtements.

— Plus rien n'est à toi ici, a-t-il dit en mettant de côté ma robe et mon sac.

Heureusement que j'avais laissé mon Bailly chez moi. J'avais beau me sentir nue sans lui, au moins personne ne me l'enlèverait. J'avais très peur que Victor ne découvre à quel point j'étais attachée au violon et ne cherche à le détruire. C'était la seule chose qui parviendrait à me briser vraiment.

Tête baissée, le sol pour tout horizon, je ne pouvais voir les convives qu'à la dérobée. J'ai saisi le plus de bribes de conversations possible.

— C'est la dernière trouvaille de Victor, a remarqué une petite brune nonchalamment allongée sur les coussins

près de moi.

Je la voyais du coin de l'œil : elle avait choisi de se faire un look de star des années quarante, rouge à lèvres très rouge et coupe au carré chic.

— Fougueuse, a répondu son compagnon, un homme mince et grand, qui avait une moustache tellement clairsemée qu'on aurait dit qu'il avait oublié de se laver la lèvre supérieure.

— Victor la brisera. Il est très fort pour ça.

J'ai attentivement regardé Victor enfermer mon sac et ma robe dans son bar à alcools, qu'il a fermé à clé avant de ranger cette dernière dans sa poche.

Il s'est alors tourné vers moi, un sourire triomphant sur les lèvres.

— Les préparatifs commencent ce soir. La cérémonie aura lieu demain.

Dominik, ai-je pensé en jetant un regard en coin au bar contenant à présent mon portable, *où es-tu ?*

Dominik savait que Chris était un ami proche de Summer. Ils se connaissaient depuis qu'elle était arrivée de Nouvelle-Zélande. Ils étaient musiciens tous les deux et il lui était arrivé de jouer du violon dans son petit groupe de rock. Dominik n'avait cependant pas pensé un seul instant à entrer en contact avec ce dernier après la disparition soudaine de Summer. Il avait évidemment tenté de la

joindre mais elle avait changé de numéro et le propriétaire de son appartement de Whitechapel lui avait appris, furieux, qu'elle était partie sans donner de préavis.

Quelque chose, de l'orgueil mêlé à de la souffrance, l'avait empêché de la chercher davantage.

Aucune femme ne lui avait jamais fait cet effet-là.

Elle avait beau être consentante et accepter les jeux inhabituels qu'il lui proposait, il avait toujours senti qu'elle restait volontairement en retrait. Il avait l'impression qu'elle se méfiait de ses propres ténèbres et paradoxalement, qu'elle le dominait d'une façon qu'il ne

comprenait pas.

Il fut donc stupéfié par le coup de fil inattendu de Chris. Pourquoi n'appelait-elle pas elle-même ?

— À New York ? répéta-t-il.

— C'est ce que je viens de vous dire.

— Pourquoi vous a-t-elle téléphoné ?

— Comment voulez-vous que je le sache, putain ? Pour que je vous apprenne où la trouver, je suppose. C'est mon amie, et je tiens à vous informer que je n'approuve pas du tout ce qui se passe, poursuivit Chris, de plus en plus furieux. Elle a commencé à avoir des ennuis quand elle vous a rencontré, alors je serai franc avec vous : je ne vous apprécie pas

du tout, Dominik. Et si j'avais mon mot à dire, je lui conseillerais de se tenir loin de vous.

Dominik réfléchit un instant, le combiné contre l'oreille, le regard errant dans son bureau, où il rédigeait le brouillon d'un article pour une revue universitaire. Le lit était jonché de livres et de notes.

— Elle va bien ? demanda-t-il.

— Non. Elle a de gros problèmes. C'est tout ce que je sais, parce qu'elle n'a pas voulu m'en confier davantage. Elle m'a seulement demandé de vous appeler et de vous dire où elle était.

Il avait toujours aimé New York, une

ville emplie de souvenirs de femmes et de liaisons. Des images lui revinrent en désordre : l'hôtel *Algonquin* et ses minuscules chambres meublées d'authentiques antiquités, où on n'avait même pas la place de lever le bras pour fesser un cul consentant ; le bar à huîtres sous la gare centrale ; l'hôtel *Iroquois*, où les chambres étaient plus grandes, mais d'un chic plus louche et où il n'était pas rare de voir un cafard se balader sur le mur. Il se souvenait d'un bar à sushis sur la 13^e, où la nourriture était exquise mais où les toilettes puantes n'auraient jamais passé l'inspection de l'Hygiène britannique ; *Le Trapeze Club*, à Flatiron, où il avait regardé Pamela, employée de banque à Boston, se livrer à ses

fantasmes les plus secrets ; l'hôtel *Gershwin* juste à côté, et la reproduction du tableau de Picasso peinte sur le mur au-dessus du lit, qu'il ne pouvait s'empêcher de voir les rares fois où il baisait dans la position du missionnaire et qu'il levait la tête. *New York, New York.*

Et voilà que Summer était là-bas. Et ce n'était pas lui qui l'y avait emmenée, pour la récompenser ou la distraire.

Dominik se ressaisit et entendit le souffle de Chris à l'autre bout de la ligne.

— Vous avez son numéro de téléphone ? Vous pouvez me le donner ?

Chris surmonta son évidente réticence et s'exécuta ; Dominik le nota sur une des

pages qui traînaient sur son bureau.

Un silence tendu s'installa alors entre les deux hommes et ils furent chacun profondément soulagés quand l'un d'eux raccrocha.

Dominik s'assit sur son fauteuil en cuir face à l'écran de l'ordinateur et contempla sans le voir le clignotement du curseur, en plein milieu d'un mot ; il était en train de rédiger son article quand le téléphone avait sonné.

Il finit par inspirer profondément et composer le numéro de Summer. Même si New York était à des heures de vol et des milliers de kilomètres, la sonnerie lui donnait l'impression qu'il appelait quelqu'un se trouvant dans la pièce

voisine.

Mais elle retentissait dans le vide.
Personne ne décrocha.

Dominik jeta un coup d'œil à sa montre et calcula le décalage horaire. C'était encore la journée là-bas. Peut-être travaillait-elle et ne pouvait-elle pas décrocher ? Avait-elle trouvé un job de musicienne ? Le Bailly ne pouvait que l'y aider.

Il reposa le téléphone, assailli par des sentiments contradictoires.

Il tenta de se concentrer de nouveau sur son travail mais les subtiles variations des rapports entre auteurs américains et britanniques qui habitaient la rive gauche

à l'apogée de l'existentialisme, dans les années cinquante, ne l'intéressaient plus. Il abandonna et se mit arpenter son bureau de long en large.

Quand il eut l'impression d'avoir laissé s'écouler suffisamment de temps, il rappela. Il lui semblait que chaque sonnerie était chaque fois plus éloignée de la précédente, comme si le temps s'étirait infiniment. Alors qu'il s'apprêtait à raccrocher, une voix automatique annonça qu'il pouvait laisser un message.

Il parla lentement et clairement, essayant de ne pas céder à la panique.

— Summer... C'est moi, Dominik...
Rappelle-moi. S'il te plaît. Plus de jeux.

Je veux juste avoir de tes nouvelles. Si pour une raison ou pour une autre, tu ne peux pas me parler, ajouta-t-il, envoie-moi un texto. Tu me manques terriblement.

Il raccrocha à contrecœur.

Il passa l'heure suivante à tourner en rond dans son bureau. Il finit par consulter les horaires des avions pour New York : plusieurs vols partaient de Heathrow à l'aube et arrivaient vers midi. Il réserva une place sur le premier vol, en classe affaires.

Il espérait avoir de ses nouvelles d'ici là, étant donné qu'il ne savait absolument pas comment entrer en contact avec elle une fois sur place.

Un espoir bien ténu.

J'ai attendu, immobile, que Victor annonce la suite du programme.

Sentant peut-être mon impatience, il a pris tout son temps pour sortir un objet de sa boîte à magie, une clochette, qui ressemblait, en plus grand, à celle que Dominik m'avait offerte pour la soirée chez Charlotte. Elle a émis un son clair qui s'est réverbéré sur les murs de la pièce, semblable à celui d'un glas. Son timbre m'a fait grincer des dents.

Une porte s'est ouverte au fond du couloir et une femme a répondu à l'appel. Elle était vêtue, si un tel verbe peut être employé dans son cas, d'une robe complètement transparente, qui évoquait

vaguement une toge. Ses cheveux étaient noués en un chignon lâche et les boucles qui s'en échappaient, encadrant son visage, lui donnaient l'air d'une Méduse des temps modernes.

Elle s'est approchée, m'a complètement ignorée et a incliné la tête devant Victor. Elle était très grande, plus d'un mètre quatre-vingts, et pieds nus. Il avait une prédilection pour les femmes sans talons, certainement parce qu'il était petit.

— C'est Cynthia qui se chargera de te préparer ce soir, esclave. Agenouille-toi devant elle.

J'ai obéi, le front au niveau du sol. Ce faisant, j'ai remarqué qu'elle portait un

élégant bracelet en argent à la cheville. Une seule breloque y était attachée, un minuscule cadenas. C'était vraiment très joli. Si je pouvais avoir un bijou de ce genre au lieu d'un tatouage ou d'un piercing, ce ne serait peut-être pas si terrible.

Mais je savais que je n'aurais pas mon mot à dire ; et vu l'humeur de Victor, j'étais certaine qu'il choisirait l'option la plus humiliante et la plus indélébile, à savoir le tatouage.

— Victor ? a appelé la brune élégante alanguie sur les coussins.

— Oui, Clarissa ?

J'avais remarqué qu'il n'appelait pas

ses invités « Madame », « Maître » ou « Maîtresse », quand ils ne parlaient pas d'eux à un esclave.

— Où sont les esclaves ce soir ? Mon verre est vide depuis une éternité. Qui faut-il payer ou sauter pour avoir du champagne ?

Je l'avais vue finir sa coupe trois secondes auparavant.

— Ne t'inquiète pas, ma chère, a-t-il répondu. Le coupable sera fouetté.

— Parfait. J'espère que tu m'autoriseras à regarder. En attendant, puis-je avoir quelque chose pour m'hydrater ? Tu ne veux pas demander à la nouvelle de s'en charger ? Elle me

plaît beaucoup.

Clarissa m'a regardée avec un sourire en coin.

Le moustachu affalé à ses côtés m'a jeté un coup d'œil à son tour.

— Il se trouve que j'ai soif, moi aussi, a-t-il ajouté d'une voix traînante. Tu n'aurais pas quelque chose de plus fort ? Les femmes semblent apprécier le champagne, mais j'aime quand c'est plus... corsé.

Il m'a dévisagée en disant ça et je me suis recroquevillée un peu plus.

En matière de domination sexuelle, Victor avait des goûts plutôt traditionnels et faciles à assouvir ; il m'arrivait même

parfois d'y prendre plaisir si je parvenais à oublier que c'était lui qui était aux commandes. Mais je savais pertinemment qu'il y avait des dominateurs plus violents, voire des sadiques, qui aimaient des pratiques que je n'apprécierais pas, et qui m'infligeraient peut-être même des cicatrices. J'avais eu de la chance jusqu'à présent : Victor et ses amis ne m'avaient laissé que des griffures et des petits bleus, que je pouvais dissimuler sous mes vêtements ou expliquer facilement. Ça pouvait changer.

— Certainement, a répondu Victor.

J'ai senti que son acquiescement n'était que de façade et qu'il était contrarié par leurs demandes, qui perturbaient

l'ordonnancement de ses plans. Il m'a tirée par le bras pour me mettre debout.

— Sers une coupe à Maîtresse Clarissa et un verre de whisky à Maître Edward.

Les pseudonymes des dominants étaient toujours parfaitement ridicules. Je suppose que Victor avait le droit de garder son prénom classique, puisqu'il était ukrainien.

Il a fouillé dans sa poche, en a sorti la clé du bar et me l'a tendue.

— Si tu touches quoi que ce soit en dehors du whisky, m'a-t-il murmuré à l'oreille, je te tatouerai où je veux.

J'ai commencé par le champagne.

— Pardonnez-moi, maîtresse, maître,

de ne pas avoir apporté les deux verres en même temps, mais maîtresse a l'air assoiffée et j'avais peur que le champagne ne devienne tiède.

— Elle est parfaite, a remarqué Clarissa. Quand est-ce qu'on pourra l'utiliser ?

— Ce soir, a répliqué brusquement Victor.

— Ah ? Mais je croyais que tu voulais la marquer demain avec les autres ?

— C'est ce que j'avais prévu, mais elle est différente.

Il a consulté sa montre.

— Dans deux heures, a-t-il repris. À 18 heures. Ça nous laisse amplement le

temps. Tu veux bien la surveiller, Clarissa ? Je dois passer quelques coups de fil.

Il a sorti son portable de sa poche et a disparu dans le couloir.

— Si vous voulez bien m'excuser, ai-je dit. Je reviens avec le whisky.

Comme je m'y attendais, Clarissa n'a absolument pas fait attention à moi. J'ai ouvert le bar et j'ai pris mon portable. J'ai consulté les appels en absence : Dominik avait essayé de me joindre deux fois et laissé un message. Je ne pouvais ni lui téléphoner ni lui envoyer un long texto ; j'avais peur que Victor ne me surprenne. J'ai tapé un court SMS :

« Eu ton message. Suis à NY.
Rappelle-moi. S. »

Je n'avais plus qu'à espérer qu'il rappelle.

J'ai rangé mon téléphone et refermé la porte sans la verrouiller.

Victor est rentré dans la pièce et je lui ai rendu la clé.

— C'est bien, a-t-il dit. Tu feras une excellente bonne, Esclave Elena.

— Il me tarde de servir, maître.

— Très bientôt. Il est temps que tu ailles prendre un bain.

Il a claqué des doigts et Cynthia s'est matérialisée à ses côtés, une main tendue

vers moi. Je l'ai suivie le long du couloir, dans une chambre où trônait une grande baignoire ouvragée, remplie d'eau très chaude, qui n'était pas parfumée. Je ne voyais ni savon ni produits de bain et j'ai supposé que Victor me voulait comme j'étais mais encore plus propre.

Je suis entrée dans l'eau et Cynthia s'est assise dans un coin de la pièce, silencieuse. Était-elle là pour me surveiller ? Avais-je besoin de l'être ? Étais-je prisonnière ?

Je ne le pensais pas. Après tout, j'avais accepté de venir. Victor avait gardé mes affaires, mais rien ne m'empêchait de sortir de l'appartement pour appeler la police. Il y avait fort à

parier que si je me mettais à crier, les voisins feraient leur apparition. Aucune esclave n'était enchaînée ; elles étaient toutes là de leur plein gré, jouant un rôle dans une pièce de théâtre à caractère sexuel, se livrant toutes à leurs fantasmes comme aux dominateurs.

Victor avait affirmé que c'était là ma place, que je n'étais jamais plus belle que quand je servais. Ça m'avait blessée, mais je ne pouvais nier qu'il avait en partie raison. Son comportement m'écoeura et m'excitait tout à la fois. J'aimais sa façon de me pousser dans cette zone où rien n'avait d'importance, où j'étais prisonnière physiquement mais libre mentalement.

La porte s'est ouverte sur lui. Dans le smoking qu'il portait à présent, il ressemblait à Danny de Vito en Pingouin dans *Batman*. J'ai réprimé une envie de rire.

— Esclave Elena, a-t-il dit, c'est l'heure.

L'avion de Dominik atterrit à New York sous un ciel dégagé. À cause du décalage horaire, il était à peine plus de midi. La queue à l'immigration était monstrueuse. C'était peut-être dû à l'horaire, en tout cas, plusieurs vols en provenance d'Europe étaient arrivés en même temps et avaient déversé leur marée humaine dans le terminal. Quarante-vingt-dix pour cent des passagers

n'étaient pas de nationalité américaine et il n'y avait que trois employés, indifférents à l'impatience générale.

Dominik n'avait pas enregistré sa valise, mais cela n'avait aucune importance, puisque la récupération des bagages se faisait après le passage à l'immigration.

Quand on lui demanda s'il était là pour affaires ou pour les loisirs, il hésita brièvement et choisit la première option.

— Quelles sortes d'affaires ?
interrogea l'employé.

Il regretta de ne pas avoir opté pour les loisirs.

— Je suis professeur d'université. Je

viens donner un cycle de conférences à Columbia, mentit-il.

On le laissa passer.

Assis à l'arrière d'un taxi jaune, il contempla les voitures qui empruntaient à toute allure l'autoroute vers Jamaica et le Queens. Le conducteur, derrière une frêle grille de sécurité, portait un turban. Sa pièce d'identité était presque illisible. Il devina qu'il s'appelait Mohammad Iqbal. À moins que ce ne soit le nom de son cousin, ou de celui avec qui il partageait le permis.

La climatisation ne fonctionnait pas et Dominik, comme le chauffeur, avait ouvert sa vitre. Le changement de température par rapport à Londres était

important et il transpirait désagréablement. Il ôta sa veste en lin gris.

Après l'hôpital de Jamaica, la circulation devint plus fluide, le taxi accéléra et prit la route qui menait au tunnel vers Manhattan.

Dominik se souvint soudain qu'il avait éteint son portable quand il faisait la queue à l'immigration, comme on le lui avait demandé. Il le ralluma et regarda l'écran s'éclairer en éprouvant plus d'espoir que d'attente.

Il avait un texto.

Summer.

« Eu ton message. Suis à NY.

Rappelle-moi. S. »

Bon sang ! Il savait déjà qu'elle était à NY. Ce texto ne lui était d'aucun secours.

Il la rappela et tomba encore sur sa messagerie.

Et merde ! Sans informations complémentaires, ce serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Il s'apprêtait à lui envoyer un texto quand la voiture emprunta le tunnel. Il avait réservé une chambre dans un hôtel de Washington Square, où il avait demandé au taxi de le déposer. Une fois que le véhicule fut sorti du tunnel, il décida d'attendre d'être à l'hôtel pour

tenter de la rejoindre de nouveau.

Il fut autorisé à s'enregistrer, une chambre étant déjà prête, même s'il n'était pas encore 15 heures. Il avait grand besoin de se doucher et de se changer.

L'arc de triomphe de Washington Square, qu'il voyait de sa fenêtre, offrait une vision apaisante. Il entendit des musiciens de jazz jouer près de la fontaine.

Peu après, en peignoir, la peau humide, il essaya de rappeler Summer. *En vain.* Que se passait-il ? Pourquoi lui envoyer un texto et ne pas répondre ensuite ?

Il était en train de prendre une chemise

à manches courtes dans sa valise quand son téléphone sonna enfin.

— Summer ?

— Non. C'est Lauralynn.

— Lauralynn ?

Dominik ne la remit pas tout de suite. Il était sur le point de raccrocher, de peur de manquer un appel de Summer.

— Oui, Lauralynn. J'ai participé à ce quatuor un peu spécial, vous vous rappelez ? Je suis blonde. Je joue du violoncelle. Ça vous dit quelque chose ?

Dominik se souvenait effectivement d'elle. Qu'est-ce qu'elle lui voulait ?

— Oui, répondit-il, impatienté.

— Bien, rétorqua-t-elle en riant, je n'aime pas que les hommes m'oublient.

— Je suis à New York, l'informat-il.

— Ah bon ?

— Je viens d'arriver. Que puis-je pour vous ? s'enquit-il, s'étant enfin ressaisi.

— Quelque chose d'un peu difficile à cette distance. Je voulais vous dire que j'avais beaucoup apprécié notre petit concert et je me demandais si vous comptiez organiser un truc du même genre. Vu que vous n'êtes pas à Londres, ça risque d'être compliqué, remarqua-t-elle, malicieuse.

— On peut reprendre contact quand je serai rentré, répondit poliment Dominik,

qui n'en pensait pas un mot.

— Pas de problème. Tant pis. C'est juste qu'avec Victor à New York, je n'ai plus de partenaire de jeu.

— Vous connaissez Victor ?

— Bien sûr. C'est un, comment dire ? un vieil ami.

— Je pensais qu'il vous avait recrutée par une petite annonce.

— Non. Victor m'avait expliqué ce que vous aviez en tête et m'avait suggéré la crypte. Vous ne le saviez pas ?

Dominik jura entre ses dents. De sombres pensées se formèrent dans son esprit et il se sentit oppressé.

Victor, ce pervers libertin, se trouvait à New York en même temps que Summer. Ça ne pouvait pas être une coïncidence.

Il affermit sa résolution.

— Lauralynn ? Vous sauriez comment je peux le joindre ici par hasard ?

— Bien sûr.

— Génial.

Il nota l'adresse qu'elle lui donna.

— Vous avez mentionné Summer, reprit Lauralynn. Pardonnez ma curiosité, mais vous êtes à New York à cause d'elle ?

— Oui, répondit Dominik avant de lui raccrocher au nez.

Il enfila sa veste et décida de faire un

tour dans le square non loin, histoire de mettre de l'ordre dans ses pensées avant d'entrer en contact avec Victor. Il dépassa l'aire de jeux pour enfants, le bac à chiens, aperçut une nuée d'écureuils qui couraient dans l'herbe et montaient aux arbres, et s'assit sur un banc.

Cynthia s'est levée et m'a aidée à sortir de l'eau avant de nouer une serviette autour de mon corps. Je n'avais même pas remarqué que l'eau avait refroidi.

Victor m'a prise par la main et m'a conduite dans une autre pièce. Quelle taille faisait donc cet appartement ? C'était un petit salon de tatouage. J'avais pensé me faire tatouer avant de quitter la

Nouvelle-Zélande. Je voulais quelque chose qui me rappelle mon pays. J'avais fini par renoncer parce que je n'arrivais pas à trouver une image qui mérite d'être gravée à jamais sur ma peau. C'était une façon de régler le problème : quelqu'un d'autre déciderait pour moi.

Victor m'a fait signe de m'allonger sur le banc et j'ai obéi, toujours complètement nue. Il m'a pressé la main et c'était la première fois qu'il faisait preuve de tendresse à mon égard.

J'ai fermé les yeux. J'avais raison finalement : il ne me laissait pas la possibilité de choisir un piercing.

Sans que je le lui ordonne, mon esprit a glissé dans ma zone paradisiaque et je me

suis préparée à la morsure de l'aiguille, que j'attendais d'un instant à l'autre. De l'autre côté de la fenêtre, le bruit de la circulation s'est réduit à un lointain bourdonnement. Je ne prêtais aucune attention aux gens qui s'étaient sans nul doute réunis dans la pièce pour regarder ; ils n'étaient pour moi que de vagues ombres à l'arrière-plan. J'ai pensé à mon violon, aux voyages que j'accomplissais grâce à lui. Le sexe et la soumission au pouvoir des autres m'apaisaient, mais ce n'était rien au regard des sensations que me procurait le Bailly.

J'ai revu en pensée la première fois que j'avais joué Vivaldi pour Dominik, dans le métro, sans savoir qu'il écoutait, puis la deuxième fois, à Hampstead. Il

avait semblé apprécier à ces deux occasions la rêverie dans laquelle me plongeait la musique.

Dominik. J'avais presque oublié le texto que je lui avais envoyé. Mon téléphone vibrait-il dans le placard à alcools ? Dominik avait-il tenté de me joindre de nouveau ?

J'ai senti une main sur mon nombril, puis sur mon pubis épilé. Peut-être Victor cherchait-il le meilleur endroit pour me marquer. Je me suis demandé s'il comptait me tatouer lui-même.

— Esclave Elena, a-t-il dit d'un ton solennel, voici venu le moment de te marquer.

Il a inspiré profondément puis a observé une pause comme avant de prononcer un discours. Avait-il écrit des vœux, comme pour un mariage ? *Étrange.*

— Il est temps pour toi d'abandonner ton ancienne vie et de promettre de me servir, moi, Victor, dans tout ce que je te demanderai, jusqu'à ce que je choisisse de te rendre ta liberté. Acceptes-tu de te soumettre, esclave, et de m'abandonner ta volonté à jamais ?

J'étais au bord du gouffre, à l'un des instants de l'existence où tout peut basculer, où un choix fait en une seconde peut changer une vie tout entière.

— Non, ai-je répondu.

— Non ? a répété Victor incrédule.

— Non. Je refuse de me soumettre à toi.

J'ai ouvert les yeux et me suis assise, soudain consciente de ma nudité. Malgré ça, j'ai essayé de rassembler toute l'autorité que je possédais. Je m'étais beaucoup entraînée avec Dominik.

Victor était médusé. Il m'a paru soudain tout petit. Comment avais-je pu tomber sous la coupe de cet homme ? Il jouait un rôle, comme tous les autres.

Je me suis frayé un chemin dans la foule. Les convives étaient à la fois stupéfaits, embarrassés et inquiets, et j'en ai entendu certains supposer que ça

faisait partie de la mise en scène imaginée par Victor.

J'ai récupéré ma robe, l'ai enfilée, ai pris mon sac et mon portable, et me suis dirigée vers la porte d'entrée. Elle n'était pas verrouillée.

Victor a mis son pied pour m'empêcher de la refermer derrière moi.

— Tu le regretteras, Esclave Elena.

— Je ne pense pas, non. Et mon nom est Summer. Et je ne suis pas une esclave.

— Tu ne seras jamais rien d'autre. C'est dans ta nature. Tu finiras par l'accepter. Tu n'y peux rien. Regarde-toi. Tu t'es vue ? À partir du moment où tu as enlevé ta robe, tu étais tout excitée. Ton

esprit se bat mais ton corps s'est déjà rendu.

— N'essaie pas de me joindre ou j'appelle les flics.

— Et que leur diras-tu ? a-t-il ricané. Tu crois vraiment qu'ils croiront une salope dans ton genre ?

J'ai tourné les talons et je suis sortie, tête haute, même si je ne pouvais pas empêcher ses paroles de résonner dans mon esprit. Je voulais juste rentrer chez moi. Et jouer.

J'ai remonté Gansevoort Street et hélé un taxi. J'ai sorti mon portable dès que je me suis assise, histoire que le chauffeur ne tente pas de me faire la conversation ni

de me poser des questions en voyant mon air troublé. Les taxis new-yorkais sont étranges : certains sont totalement silencieux, d'autres tellement loquaces qu'il est très difficile de les faire taire. J'ai appelé ma messagerie et je me suis laissé submerger par la voix de Dominik.

Je lui avais manqué. Il ne m'avait jamais dit ça auparavant. Il m'avait terriblement manqué lui aussi.

J'ai contemplé la circulation, écouté son vacarme, regardé les monuments : tout ce qui m'avait semblé si excitant à mon arrivée me paraissait maintenant étranger, et me rappelait que je n'étais pas chez moi. À vrai dire, je n'étais plus chez moi nulle part.

Le crépuscule commençait seulement à tomber quand nous avons atteint le parc près de Washington Square. Les ombres des arbres s'étiraient sur l'herbe, formant comme un chœur de verdure. La nuit était encore loin. J'avais le temps de jouer.

J'avais promis à Dominik de ne pas utiliser le Bailly en public. C'était trop dangereux d'exhiber un instrument si cher, mais je pensais qu'il me pardonnerait cette entorse.

Le taxi m'a déposée devant chez moi et j'ai donné un gros pourboire au chauffeur, pour le remercier de m'avoir laissée tranquille tout le trajet.

J'ai monté l'escalier quatre à quatre et je me suis débarrassée de ma robe

aussitôt entrée dans l'appartement. Je ne voulais plus jamais la porter. J'achèterais une autre tenue pour les concerts, une tenue qui ne serait pas chargée d'autant de souvenirs. J'ai enfilé des vêtements ordinaires, pour ne pas attirer plus d'attention que nécessaire, ai saisi mon Bailly et pris le chemin du parc.

Je me suis placée à côté de l'arc de triomphe de Washington Square. Il me rappelait celui de Paris, et tous ces endroits où je souhaitais aller.

Je me suis installée près de la fontaine principale, celle qui domine l'arche. J'ai glissé le violon sous mon menton, le manche fermement en main, et ai fait courir l'archet sur les cordes. Je n'ai pas

eu le temps de me demander ce que j'allais jouer : mon corps a décidé pour moi.

Les yeux fermés, je me suis concentrée sur le premier mouvement des *Quatre Saisons*, l'allégo de *L'Été*.

Le temps s'est écoulé. Personne n'a pris garde à moi. J'ai joué la dernière mesure et ouvert les paupières pour découvrir que la nuit était presque tombée.

C'est alors que j'ai entendu des applaudissements. Pas ceux, bruyants, d'un public entier, mais ceux, assurés et clairs, d'un seul individu.

J'ai pivoté, le Bailly serré contre moi,

au cas où je me retrouverais face à un psychopathe qui voudrait me voler mon violon.

C'était Dominik. Il était venu me chercher.

Dominik ouvrit les yeux.

Il était minuit, et seule la lumière de l'arc de Washington Square éclairait faiblement sa chambre d'hôtel. La climatisation ronronnait doucement en répandant sa brise légère.

Summer dormait à ses côtés. Sa respiration était imperceptible, à l'unisson des battements de son cœur ; l'une de ses épaules était nue, et il ne voyait qu'une partie de son sein, caché

par son bras replié entre son menton et son oreiller.

Il retint son souffle.

Le souvenir des lèvres de la jeune femme autour de son sexe était encore vif dans sa mémoire. Elle l'avait sucé pour la première fois. Sa langue l'avait caressé habilement et s'était enroulée autour de sa queue, excitante. Elle l'avait goûté, exploré, centimètre par centimètre, découvrant du bout de la langue la géographie de sa peau.

Il n'avait ni demandé ni ordonné. Ça s'était produit naturellement ; c'était la seule chose à faire à ce moment-là, parce qu'ils étaient tous les deux vulnérables, s'étaient dévoilés entièrement l'un à

l'autre, refoulant le passé, les erreurs, les mauvais choix.

Il ressentait encore en lui comme un écho du désir qu'il avait éprouvé pour Summer et il regrettait le temps perdu. *Avant elle. Après elle.* Il ne rattraperait jamais ces jours-là.

Il la contempla.

Et soupira.

De joie et de chagrin.

Des voix pleines d'entrain lui parvinrent de la rue : des gens revenaient des bars de Bleecker et de MacDougal et regagnaient le centre-ville ; et pendant un bref instant, Dominik se sentit profondément heureux d'avoir retrouvé

Summer.

Cette nuit-là, pour la première fois, ils avaient partagé un moment normal, sans jouer.

Il se rendormit, bercé par le rythme de la respiration de la jeune femme, apaisé par la chaleur qui émanait de son corps tiède quand elle se blottit contre lui.

Il émergea de nouveau alors que l'aube n'était qu'un rai de lumière au-dessus de Manhattan. Summer était réveillée aussi et elle le regardait, curieuse et affectueuse.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, Summer.

Le silence s'installa, comme s'ils

n'avaient déjà plus rien à se dire.

— Tu découvriras bien assez tôt que je peux être très taciturne, s'excusa-t-il.

— Ça ne me dérange pas, répondit-elle. Parler, c'est surfait.

Il sourit.

Peut-être que ça fonctionnerait après tout. Peut-être parviendraient-ils à bâtir quelque chose au-delà du sexe et des ténèbres intérieures que chacun abritait.
Peut-être.

Elle tendit la main vers lui, dévoilant ce faisant un sein effronté, et posa ses doigts sur le menton de Dominik.

— Tu piques, remarqua-t-elle en le caressant légèrement.

— Oui. Ça fait deux jours que je ne me suis pas rasé.

— Je n'aime pas toutes les marques, tu sais, observa-t-elle en souriant. Les brûlures dues à la barbe, très peu pour moi.

— Bah, il n'y a pas de raison pour que je te laisse toujours des traces.

— Je suis certaine que nous réussirons à trouver un équilibre.

Dominik sourit et lui caressa la poitrine le plus délicatement possible.

— Est-ce que ça signifie que nous pouvons être...

— Amis ? l'interrompit Summer. Je ne crois pas.

— Plus que des amis.

— Ça, en revanche, c'est possible.

— Ce ne sera pas facile.

— Je sais.

Dominik fit glisser le drap qui la couvrait, la dénudant jusqu'aux cuisses.

— Tu es toujours épilée.

— Oui. Je n'ai pas aimé la sensation de repousse. Et je me suis habituée.

Elle ne jugea pas bon de lui avouer que Victor lui avait ordonné de se raser intégralement, même s'il était vrai qu'elle aimait la vulnérabilité que sa nudité évoquait dans son propre esprit, et le contact sensuel de sa peau lisse quand

elle se caressait.

— Accepterais-tu de continuer à t'épiler ou au contraire de laisser tes poils repousser à ma demande ? s'enquit Dominik. Selon mon bon vouloir ? Ou selon mes ordres ?

— Il faudrait que j'y réfléchisse, répondit Summer.

— Et si j'exigeais que tu joues du violon pour moi ?

Les yeux de Summer brillaient dans le petit matin.

— Je le ferais. N'importe quand, n'importe où, habillée ou nue, j'exécuterais n'importe quel air, n'importe quelle mélodie..., acquiesça-t-

elle en souriant.

— Comme un cadeau ?

— Comme ma façon de me soumettre.

Dominik fit courir la main jusqu'au sexe de la jeune femme, dont il écarta les lèvres avant d'introduire lentement un doigt en elle.

Summer gémit doucement.

Elle aimait faire l'amour le matin, encore ensommeillée.

Il retira son doigt et se déplaça. Sa bouche se posa sur son intimité. Summer mit les mains dans ses cheveux en bataille afin de le guider et de maîtriser la montée du plaisir.

J'ai ouvert la porte de mon appartement, j'ai doucement déposé mon étui à violon sur le sol et me suis dirigée vers mon armoire. J'étais passée chez moi pour récupérer des vêtements de rechange. Dominik repartait le lendemain ; pour fêter nos retrouvailles, il m'avait invitée à dîner et avait réservé des places pour une comédie musicale à Broadway.

Cette soirée avait un goût doux-amer. Nous ne savions pas quand nous nous reverrions, et nous allions passer un certain temps sur des continents différents.

Arriverions-nous à faire durer notre histoire ? me suis-je demandé en prenant ma petite robe noire, celle que j'avais

brièvement portée pour le premier concert que je lui avais donné.

J'étais persuadée que nous le pouvions. Nous étions les deux moitiés de la même âme. Même un océan ne pouvait nous séparer éternellement.

J'ai préparé un petit sac avec mes affaires pour la nuit, jeté un dernier coup d'œil au Bailly, puis j'ai quitté l'appartement.

Dominik n'avait toujours pas mis les pieds chez moi.

La prochaine fois, je l'inviterais peut-être.

80 Notes de Bleu

1

UN FESTIN D'HUÎTRES

IL M'A EMBRASSÉE EN PLEIN MILIEU DE LA GARE CENTRALE de New York.

Un véritable baiser d'amant : rapide, doux et tendre, chargé des souvenirs récents de cette journée passée à tenter d'oublier que c'était la dernière que nous vivions ensemble à New York. Nous n'avions pas osé évoquer l'avenir ni le passé ; les jours et les nuits qui venaient de s'écouler étaient une parenthèse

enchantée entre ces deux fantômes menaçants, que nous nous efforcions de faire semblant d'ignorer avant que le temps qui passe nous rappelle inéluctablement à l'ordre.

Nous avons vingt-quatre heures devant nous. Une journée pour être un couple comme les autres.

Un jour et une nuit à New York.
L'avenir pouvait attendre.

Il me semblait approprié de passer quelques instants de cette journée dans Grand Central, la gare principale qui était l'un de mes endroits préférés. Le passé et le futur s'y côtoient, et tous les visages de New York s'y mélangent – les riches, les pauvres, les punks, les traders de Wall

Street, les touristes, les banlieusards –, tous de passage, différents mais unis le temps d'une brève expérience : se précipiter pour prendre un train.

Nous nous tenions dans le grand hall, à côté de la célèbre horloge à quatre côtés. Il m'a embrassée, puis j'ai regardé le plafond, comme je le fais toujours à cet endroit-là. J'adore les piliers en marbre et les voûtes qui soutiennent un ciel méditerranéen à l'envers et le zodiaque fantastique imaginé par des cartographes qui se demandaient à quoi pouvait bien ressembler la Terre vue du ciel.

J'avais l'impression d'être dans une église ; cependant, comme la religion m'inspire des sentiments pour le moins

ambigus, j'ai plus de respect pour le pouvoir du chemin de fer, manifestation de l'éternelle volonté des hommes de toujours se rendre quelque part. Chris, mon meilleur ami londonien, disait toujours que l'on ne connaît jamais vraiment une ville tant qu'on n'a pas emprunté ses transports en commun, et s'il y a un endroit où cet adage s'applique parfaitement, c'est bien New York. La gare centrale est la quintessence de ce que j'aime à Manhattan. Elle est pleine de promesses, nourrie par l'énergie des voyageurs qui vont et viennent, véritable creuset de corps en mouvement, et la splendeur des lustres dorés qui pendent du plafond garantit la richesse à tous ceux qui débarquent sans un sou en poche.

Tout est possible à New York, semble dire cette gare. Si vous travaillez suffisamment dur, la ville finira par vous le rendre au centuple.

Dominik m'a prise par la main et m'a conduite vers la galerie des murmures, située au niveau inférieur. Je n'y étais jamais allée, de même que je n'avais pas visité celle de la cathédrale Saint-Paul de Londres : ces lieux faisaient partie de ma liste infinie de choses à voir.

Il m'a laissée dans un coin, face à un pilier qui joignait deux arches basses et a couru à l'autre bout de la salle.

— Summer, a-t-il chuchoté d'une voix douce et claire, qui m'a semblé provenir directement de la colonne que je

regardais, comme si le mur me parlait.

Je savais qu'il s'agissait d'un phénomène acoustique dû à l'architecture – le son circulait d'un pilier à l'autre par le plafond voûté –, mais j'ai trouvé ça magique. Dominik se tenait à plus de trois mètres de moi, le dos tourné, et pourtant je l'entendais aussi clairement que s'il m'avait murmuré à l'oreille.

— Oui ? ai-je répondu doucement au mur.

— Je vais te faire de nouveau l'amour.

Je me suis mise à rire en me tournant vers lui. Il m'a souri d'un air coquin.

Il m'a rejointe, m'a saisi la main et m'a attirée vers lui. Son torse était

agréablement musclé, et, comme il mesurait près de trente centimètres de plus que moi, je ne dépassais pas son épaule, même en portant des talons hauts. Dominik n'était pas baraqué – à ma connaissance, il ne fréquentait pas les salles de gym –, mais il était mince et bien découpé, et il se déplaçait avec l'aisance fluide d'un homme bien dans sa peau. Ce jour-là, la chaleur avait été tellement étouffante que l'on aurait facilement pu faire cuire un œuf sur le trottoir new-yorkais, et il faisait toujours très lourd. Malgré la douche que nous avions prise avant de quitter sa chambre d'hôtel, je sentais la moiteur de sa peau sous sa chemise. J'avais l'impression d'être enveloppée dans un nuage de

tiédeur.

— En attendant, m'a-t-il murmuré à l'oreille, allons manger.

Nous étions juste devant l'*Oyster Bar* 1. Je n'avais pas le souvenir d'avoir jamais avoué à Dominik que j'adorais le poisson cru, mais il avait encore une fois deviné ma marotte. J'ai vaguement envisagé de lui mentir et de lui dire que les huîtres me dégoûtaient, histoire de lui prouver qu'il n'avait pas toujours raison, mais il était hors de question de ne pas tester enfin ce restaurant, dans lequel je rêvais de me rendre depuis mon arrivée à New York. Sans compter qu'il partageait peut-être mon instinctive méfiance à l'égard de ceux qui n'aiment pas les

huîtres. Inutile de compliquer les choses par un mensonge.

L'*Oyster Bar* est un endroit très prisé, et j'ai été surprise de découvrir que Dominik parvenait à avoir une table, même si, le connaissant, il était plus que probable qu'il ait effectué une réservation sans me le dire. Nous avons quand même attendu une vingtaine de minutes qu'une table se libère, mais, une fois assis, nous avons bénéficié d'un service ultrarapide.

— Champagne ? m'a proposé Dominik, qui venait de commander son éternel Pepsi.

— Une Asahi, s'il vous plaît, ai-je demandé au serveur qui nous avait apporté les menus.

Ma désobéissance a provoqué le sourire de mon amant.

— Le menu est incroyable, a-t-il commenté. On prend des huîtres pour commencer ?

— En raison de leur vertu aphrodisiaque ?

— S'il y a bien une femme qui n'a pas besoin de ça, c'est toi, Summer.

— Je prends ça pour un compliment.

— Ça tombe bien, c'en est un. Quelles sont tes huîtres préférées ?

Le serveur est revenu avec nos boissons. J'ai refusé d'un geste le verre qu'il me proposait : la bière ne peut se boire qu'à la bouteille. J'ai pris une

gorgée avant de me replonger dans la carte.

Il y avait même des huîtres de Nouvelle-Zélande, cultivées dans le golfe de Hauraki, non loin de ma ville natale. J'en ai ressenti un pincement de nostalgie, éprouvant brièvement le mal du pays, qui est la malédiction du voyageur fatigué. J'avais beau aimer passionnément les villes que je découvrais, il m'arrivait parfois d'être assailli par mes souvenirs. Les fruits de mer provoquaient ce genre de réminiscence : ils me rappelaient la chaleur des journées et la fraîcheur des nuits, la pêche aux palourdes dans les eaux peu profondes des plages et la douzaine d'huîtres panées bien salées, accompagnées de leur

tranche de citron, que le serveur du *fish and chips* me servait, emballées dans un cornet de papier blanc, tous les vendredis soir.

J'ai commandé une demi-douzaine d'huîtres américaines, en me fiant aux recommandations du serveur, et Dominik m'a imitée. Mal du pays ou pas, je n'étais pas à New York pour manger néo-zélandais.

Après le départ du serveur, Dominik a tendu le bras et a posé sa main sur la mienne. Ses doigts étaient froids, et j'ai frissonné, surprise. Il avait dû tenir son Pepsi, qu'il aimait boire bien glacé, de cette main-là, ai-je songé.

— La Nouvelle-Zélande te manque ?

— Oui. Pas tout le temps, seulement quand un mot, une odeur ou quelque chose m’y font penser. Ce n’est pas tant ma famille ou mes amis : je leur écris souvent et je leur téléphone. Non, ce qui me manque, c’est la terre et l’océan. J’ai eu du mal à m’habituer à Londres, parce que c’est plat. Pas autant que certains endroits d’Australie, mais quand même. La Nouvelle-Zélande est un pays très vallonné.

— Quand je te regarde parler, je lis en toi comme dans un livre. Tu n’es pas si secrète, tu sais. Et tu ne te livres pas uniquement lorsque tu joues du violon.

Il avait été déçu de constater que j’avais laissé mon Bailly dans mon

appartement avant de le rejoindre dans son hôtel, à deux rues de chez moi. Il avait pris un billet sur un vol de nuit qui le ramènerait vers son travail à l'université et sa maison de Hampstead pleine de livres, et il avait prévu de prendre un taxi pour l'aéroport le lendemain vers 16 heures. Ma semaine de vacances imprévue tirait à sa fin, et je retournerais moi aussi à mes obligations, et aux répétitions de l'orchestre, notre prochain concert étant prévu pour lundi.

Nous n'avions pas évoqué notre avenir. Quand j'étais à Londres, avant mon départ pour New York, nous avions un arrangement, une espèce de liaison assez lâche. Il m'avait dit que j'étais libre de faire des découvertes, tant que je lui

racontais tout, ce qui me plaisait beaucoup. Me confesser m'excitait, et il m'arrivait d'expérimenter certaines choses ou au contraire de les éviter, juste pour le frisson du récit qui suivrait. Je n'avais jamais révélé à Dominik que je le prenais presque pour un prêtre. Il avait été tour à tour amusé et émoustillé par mes aventures, jusqu'au soir où j'avais couché avec Jasper, la nuit où tout avait dérapé.

J'avais délibérément omis de lui parler de Victor, l'homme sous la coupe duquel j'étais tombée en arrivant à New York. Je ne savais pas comment aborder le sujet. Les jeux de Victor étaient éminemment plus pervers que tout ce que Dominik avait pu inventer ; il m'avait même

vendue, prêtée à ses amis afin qu'ils usent de moi comme bon leur semblait. Je m'étais laissé faire, j'avais même apprécié l'expérience. Raconterais-je un jour à Dominik ce qui s'était passé ? Je n'en étais pas certaine. Quarante-huit heures seulement s'étaient écoulées depuis que j'avais quitté la fête de Victor, au cours de laquelle il avait voulu me marquer de manière indélébile, pour faire de moi son esclave et sa propriété. J'avais refusé. Le tatouage avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. J'avais l'impression que c'était arrivé dans une autre vie. La présence de Dominik m'avait fait oublier les actions de Victor, et je savais que les deux hommes se connaissaient, ce qui ajoutait

une dimension embarrassante à toute l'histoire.

— Quoi de neuf à Londres ? ai-je demandé, changeant de sujet.

L'entrée est arrivée rapidement, comme pour donner tort aux critiques qui jugeaient le service de l'*Oyster Bar* trop lent. Un citron, dont les deux moitiés étaient emballées dans un sachet de mousseline blanche, habilement noué, afin d'empêcher un pépin hérétique de gâcher la saveur des fruits de mer, était posé au milieu d'une douzaine d'huîtres artistiquement déposées sur une grande assiette blanche, comme des bijoux.

Dominik a haussé les épaules.

— Pas grand-chose. J'ai beaucoup travaillé. Entre les cours et les articles, j'ai passé tout mon temps à écrire.

Il m'a regardée et a poursuivi après une brève hésitation :

— Tu m'as manqué. Il s'est passé des choses dont nous devons absolument discuter. Mais ce n'est pas le moment. Profitons plutôt du dîner. Mange.

Il a porté une huître à sa bouche et, la coquille dans une main, a saisi la chair du bout de la petite fourchette en argent fournie par le serveur et l'a avalée d'une chiquenaude. Il avait auparavant extrait le jus du citron d'une façon assez barbare, en écrasant le fruit plutôt qu'en le pressant. Puis, d'une façon presque

rituelle qui dénotait une longue pratique, il avait répandu du poivre sur ses huîtres, de deux mouvements secs du moulin. Il mangeait avec efficacité, transperçant soigneusement les huîtres avec sa fourchette, sans en perdre une miette.

Je préférais me passer de la fourchette et je me suis contentée de les gober directement, me délectant de la chair glissante, de l'humidité iodée sur mes papilles et du jus salé sur mes lèvres.

Quand j'ai levé les yeux, j'ai découvert que Dominik me regardait.

— Tu manges comme un sauvage.

— Ce n'est pas la seule chose que je fais comme un sauvage, ai-je rétorqué

avec un sourire que j'espérais entendu.

— C'est vrai. C'est d'ailleurs l'une des choses que j'aime chez toi : tu n'hésites pas à t'abandonner à tes désirs, quels qu'ils soient.

— En Nouvelle-Zélande, on considère que c'est une manière raffinée de manger les huîtres. Là-bas, quand on ramasse les palourdes sur la plage, il y a toujours des gens qui les mangent tout de suite, vivantes.

— Ça t'est déjà arrivé ?

— Non. Je trouve ça cruel.

— Mais je parie que tu admires ceux qui font ça.

— Oui. Absolument.

Je suppose que c'est une manifestation de mon esprit de contradiction et de ma nature un brin rebelle, mais plus un mets divise les gens, plus il y a de chances pour que je l'aime ou, du moins, que j'admire ceux qui le mangent.

— On rentre à pied ? a proposé Dominik en quittant le restaurant.

À la sortie, il a remercié le serveur, qui nous a chaleureusement salués. Dominik lui avait laissé un généreux pourboire. J'avais lu quelque part qu'il fallait prêter attention à la façon dont un homme se comportait avec les animaux, sa mère et les serveurs. J'ai donc ajouté

cette découverte dans la colonne des « Pour ».

J'ai jeté un coup d'œil à mes pieds. Je portais des talons aiguilles noirs en cuir verni, et je n'avais pas pu glisser une paire de ballerines dans mon tout petit sac à main de soirée.

— On peut prendre un taxi si tu as mal aux pieds, a-t-il poursuivi.

— Je veux bien. Ces chaussures n'ont pas été conçues pour la marche.

Je pensais qu'il allait gagner la rue pour héler un taxi, mais il m'a saisi le poignet et m'a attirée tout contre lui. Il m'a coincée contre le mur du restaurant, près des marches qui menaient vers la

sortie sur la 43^e Rue, et a fait courir ses mains sur ma taille et mon dos. Je sentais un renflement contre ma cuisse. J'ai pensé qu'il bandait, et j'ai tendu la main vers lui pour m'en assurer, mais il l'a repoussée. Zut. Il avait l'habitude de m'exciter puis de me laisser attendre, et ça me rendait folle. Plus vite on rentrerait, mieux ce serait.

— Je vais t'en débarrasser rapidement, a-t-il dit en s'éloignant de moi, sans prendre la peine de chuchoter.

Dans la longue file qui s'était formée devant l'*Oyster Bar*, une femme entre deux âges qui portait un pantalon crème, des chaussures à talons en faux python et, malgré la chaleur, un gilet rose, nous a

lancé un regard désapprobateur.

Dominik m'a prise par le bras, et nous avons quitté la gare. Nous nous sommes dirigés vers l'ouest, en remontant la 42^e Rue vers Park Avenue, bousculés par la foule enthousiaste du samedi soir, composée de fêtards, de touristes, de danseuses et de spectateurs, tous à la recherche d'un peu d'excitation. Le week-end ne faisait que commencer pour la plupart d'entre eux ; leur énergie était à son paroxysme, nourrie par les vives illuminations et les panneaux publicitaires clignotants, par l'incessante circulation et par le gratte-ciel de Times Square, qui s'élançait vers le ciel au-dessus de nous comme un gigantesque doigt d'honneur à destination des

quartiers plus respectables de la ville.

— Tu as toujours envie d’aller voir une pièce ? ai-je demandé en espérant que la réponse serait négative.

Nous avons évoqué plus tôt l’idée de nous comporter en touristes et de prendre des places pour une pièce à Broadway. Nous avons passé la plus grande partie de la journée au lit : je n’étais pas fatiguée et je ne voulais pas perdre un instant de notre dernière nuit ensemble.

— J’ai plutôt envie de te voir, toi, a-t-il répondu, les yeux brillants.

Mon cœur s’est mis à battre la chamade. Dominik adorait jouer les voyeurs, et les concerts que j’ai donnés

pour lui, à différents degrés de nudité, l'ont toujours beaucoup excité. J'ai eu une pensée pour mon précieux violon, qu'il m'a offert quand le mien a été brisé, à condition que je joue une pièce classique pour lui, nue. À l'issue du premier récital que je lui ai donné en solo, dans la crypte, il m'a baisée contre le mur, avant de me ramener chez lui, dans sa maison de Hampstead, et de me regarder me caresser sur son bureau.

Nous étions immobiles, au carrefour, indifférents au reste du monde. J'ai songé que, si ce moment était immortalisé sur pellicule, on ne verrait que Dominik et moi, clairement encadrés par un tourbillon de formes et de couleurs, comme si nous étions les deux seuls

habitants entiers de New York, les autres n'étant que des silhouettes indistinctes et floues.

Nous avons fait une longue balade le long de Broadway, contourné Union Square, puis nous avons bifurqué vers University Place pour éviter l'extravagance fanée et le tape-à-l'œil de la V^e Avenue. Quand nous avons fini par arriver chez moi, j'avais les pieds en compote, mais la douleur était atténuée par les deux bières que j'avais bues au restaurant et le sentiment de joie que m'avait procuré cette promenade au bras de Dominik.

J'avais l'impression que tous mes soucis s'étaient envolés, du moins pour encore une nuit et un jour.

Dominik ne savait pas que nous nous tenions devant l'appartement que je partageais avec un couple de musiciens croates, Marija et Baldo. Ces derniers jouaient dans la section des cuivres dans le même orchestre que moi et passaient toutes leurs soirées dehors. Quand ils étaient là, l'appartement résonnait du bruit de leurs ébats : impossible d'échapper à leurs respirations saccadées, aux coups sourds de la tête de lit et aux cris de Marija, qui était si bruyante que j'en étais jalouse, même si

j'étais bien consciente qu'elle simulait peut-être. Je n'avais pas bien saisi s'ils étaient mariés ou concubins : pour ce que j'en savais, peut-être étaient-ils un couple illégitime et avaient-ils chacun un partenaire ailleurs, ce qui expliquerait pourquoi le feu de leur désir semblait ne jamais devoir s'éteindre.

— Mon violon est à l'intérieur, ai-je dit, et je t'ai promis de jouer pour toi une dernière fois.

Il a fait un pas de plus vers moi, et j'ai senti son corps musclé contre mon dos, puis il a fait courir doucement sa main à l'intérieur de ma cuisse.

— Pas de problème. Je t'attends là si tu veux, m'a-t-il murmuré à l'oreille.

Le ton de sa voix était décontracté et un peu amusé. Il avait l'air d'apprécier grandement l'effet qu'il me faisait et me regardait me débattre avec la serrure de l'entrée de l'immeuble : mes mains tremblaient tellement que j'avais l'impression d'être en train de faire un Rubik's cube.

— Non, entre, ai-je répondu. Mes colocataires ne sont jamais là le samedi soir, et, au pire, je te présenterai. Ils sont très sympas.

Il y avait une éternité que je n'avais pas invité un homme chez moi. Ni Dominik ni Darren, l'homme avec qui j'étais sortie pendant six mois avant de rencontrer Dominik, n'avaient jamais mis

les pieds dans mon appartement londonien. J'avais eu mon lot de coups d'un soir quand j'étais célibataire, mais j'avais toujours mis un point d'honneur à aller chez eux.

Mon comportement n'a pas d'explication particulière : je n'aime juste pas qu'on envahisse mon espace personnel. Je suis aussi très désordonnée et je déteste prendre le métro. Je préfère louer une petite chambre dans un quartier chic plutôt que de choisir un appartement plus grand dans un quartier moins central et prendre le métro tous les jours. Ma chambre dans l'appartement de East Village était minuscule ; si je voulais avoir plus d'espace, il aurait fallu que je déménage à Brooklyn. Marija et Baldo

occupaient la plus grande partie de l'appartement, dont ils payaient, fort logiquement, les deux tiers du loyer. Ma petite chambre contenait un lit d'une place, un portant avec tous mes vêtements, sous lequel s'étaient mes chaussures, quelques photos de ma famille et des livres, posés çà et là. Je n'avais aucun meuble en dehors du lit et du portant, pas même de bureau. Depuis que j'avais quitté la Nouvelle-Zélande, je préférais voyager léger : où que je sois, je pouvais faire mes bagages et partir en un rien de temps. Quand mes affaires ne rentrent plus dans une seule valise, je suis gagnée par l'anxiété.

J'ai ouvert la porte de l'appartement, allumé le plafonnier et posé mon sac sur

le comptoir de la cuisine.

— Il y a quelqu'un ? ai-je demandé en attrapant Dominik par la main afin de le faire entrer.

Il est resté dans la cuisine, pendant que j'allais frapper à la porte de mes colocataires croates. Pas de réponse.

— Ils sont sortis.

— Tant mieux.

Il m'a rejointe en deux enjambées et m'a saisie par les cheveux, qu'il a tirés doucement.

Puis il m'a brusquement fait pivoter face à la baie vitrée du salon, qui donnait sur la petite cour commune de l'immeuble. Il faisait nuit désormais, et,

entre la lumière et l'absence de stores, quiconque serait sorti fumer une cigarette ou regarderait par sa fenêtre, aurait une vue imprenable sur nous ou à tout le moins nos silhouettes : moi dans ma courte robe noire et Dominik en chemise et cravate. Nous nous étions tous deux habillés pour sortir, au cas où nous aurions eu envie d'aller boire un verre dans un bar huppé. Dominik était très séduisant en costume. Il avait beau ne pas en porter pour travailler, il ne paraissait pas endimanché : ce n'était pas le genre d'hommes qui donnait l'impression de ne posséder qu'un costume qu'il sortait deux fois par an, pour les mariages et les enterrements. Il avait toujours l'air décontracté : il avait la prestance de celui

qui est bien dans sa peau, et tout lui allait.

Mais cette apparence policée dissimulait un esprit vraiment pervers, et c'était ça qui me retenait à ses côtés. Contrairement aux autres hommes que j'avais fréquentés, je ne m'ennuyais pas avec lui.

Que va-t-il faire à présent ? me suis-je demandé en regardant la lueur vacillante des loupottes disséminées çà et là dans le jardin par un voisin. Allait-il me pousser contre la fenêtre ? M'ordonner de lever ma jupe et contempler mes fesses ? Me prendre à la vue de tous ? Il n'avait pas encore mis la main sous ma robe. À moins qu'il ne s'en soit rendu compte quand il m'avait

caressée en m'embrassant à la gare, il ne pouvait donc pas savoir que je ne portais pas de culotte, ravie de sentir l'air frais de la nuit sur ma peau nue.

— Enlève tes bas sans plier les genoux. Et ne te retourne pas.

Au ton de sa voix, je savais qu'il souriait : il aimait inventer des jeux qui m'excitaient. J'aime la surprise et la nouveauté, ne pas savoir à quoi m'attendre. Mon cerveau arrête enfin sa course folle, et je me concentre uniquement sur les ordres que je reçois. Je ne pense ni à la lessive que je dois absolument faire, ni aux répétitions, ni aux factures que je dois payer sitôt mon salaire reçu. Le son de la voix de

Dominik prend le pas sur tout le reste. Quand mon cerveau débranche enfin, mes sens s'embrasent, et la moindre caresse, le moindre souffle me rendent à moitié folle de désir.

Enlever ses bas sans plier les genoux n'est pas chose facile. J'ai remonté légèrement ma robe, offrant au regard de Dominik un aperçu de ma peau, puis j'ai glissé les pouces dans la bande collante en dentelle qui maintenait le bas en haut de ma cuisse. Je l'ai fait glisser, les jambes bien écartées afin de ne pas plier les genoux, puis j'ai déplacé le poids de mon corps sur mon autre jambe afin de pouvoir ôter mon escarpin, enlever mon bas et remettre ma chaussure. J'ai ensuite répété l'opération de l'autre côté.

— Donne-les-moi.

J'ai obtempéré, toujours face à la baie vitrée. Qu'avait-il en tête ?

— Donne-moi tes mains.

Il n'avait pas précisé que je devais les tendre vers l'arrière, mais Dominik était un homme très précis dans ses demandes : s'il avait voulu que je me retourne, il me l'aurait ordonné, ou il m'aurait fait pivoter. Les jambes largement écartées, j'ai donc tendu les bras dans mon dos, épaules rejetées en arrière, seins en avant, mains jointes devant mes fesses.

Malgré la finesse du matériau, les bas se sont révélés être une paire de menottes très efficace. Il les a utilisés tous les deux

pour immobiliser mes poignets à l'aide de deux nœuds compliqués, suffisamment lâches pour que le sang continue à circuler mais assez serrés pour que je ne puisse pas me libérer toute seule. Je suppose que, si j'avais vraiment essayé, j'aurais fini par me dégager, mais je n'en avais aucune envie. J'aimais l'idée de me livrer, prisonnière volontaire, à la merci de ses désirs.

Les mains sur mes épaules, il m'a fait pivoter. À cause de la longue balade, mes pieds étaient extrêmement douloureux, mais la souffrance était devenue agréable, comme un rappel grisant de mon abandon : toutes mes sensations étaient provoquées par la volonté de Dominik.

Si j'avais pu appliquer cet état d'esprit à d'autres aspects de ma vie, il n'est rien que je n'aurais pu accomplir. Une fois mise en route, j'étais comme un train qui fonce vers sa destination, quel que soit l'inconfort du voyage. Je ne pouvais cependant pas me soumettre à volonté : il me fallait un déclencheur. Quand j'étais plus jeune, il y avait eu mon professeur de violon, M. van der Vliet. Bien qu'il n'ait jamais posé la main sur moi autrement que comme un enseignant sur son élève, il avait inexplicablement déclenché en moi la volonté de lui faire plaisir, qui m'avait poussée à m'entraîner bien au-delà de la norme. Dominik avait le même pouvoir sur moi, pouvoir dont je l'avais volontairement investi.

Il s'est penché sans me quitter des yeux et a fait alternativement courir sa main le long de mes jambes, de la cheville à la cuisse, s'immobilisant chaque fois le long de la ligne imaginaire où se serait trouvée ma culotte si j'en avais porté une. Son regard s'était fait dur, comme toujours lorsqu'il empruntait le chemin de ses propres désirs, un endroit au-delà de toute pensée consciente, où seul le corps s'exprime pour peu qu'on le laisse faire.

J'ai senti ma respiration s'accélérer. J'adorais qu'il m'excite ainsi, vraiment, mais chaque fois que sa main se rapprochait, j'espérais qu'il glisserait un doigt en moi. La patience n'a jamais été l'une de mes vertus.

Il s'est redressé et m'a contournée, puis, se servant des bas comme d'une poignée, il m'a tirée jusqu'à la chambre, où je l'ai suivi en marchant maladroitement à reculons, les talons de mes escarpins claquant sur le plancher.

Il m'a poussée à plat ventre sur le lit, toujours attachée. J'ai tourné la tête sur le côté afin de pouvoir respirer et je l'ai vu, du coin de l'œil, s'agenouiller près de l'oreiller. Il a tout de suite trouvé, avec un sourire satisfait, le lubrifiant et les préservatifs que je gardais sous le lit. Après tout, ce n'était pas un endroit si inhabituel, ai-je songé. Peut-être toutes les femmes agissaient-elles ainsi. Ou peut-être Dominik couchait-il toujours avec le même genre de femmes.

Il a remonté ma robe jusqu'à ma taille, exposant mes fesses nues. Je l'ai entendu reprendre son souffle : il avait à présent la certitude que j'étais sortie sans culotte.

J'ai cillé en entendant le bruit de sa ceinture. Allait-il me frapper avec elle ou se contenter de me baiser ? Les deux m'allaient à condition que j'obtienne l'autre ensuite. Je suis restée parfaitement immobile, attendant la suite en espérant qu'elle vienne rapidement, car je me sentais au bord de l'implosion.

Il était hors de question que je m'abaisse à le supplier, mais j'avais tellement envie de lui que j'avais l'impression que le temps s'était arrêté. Tant qu'il ne me touchait pas, chaque

seconde qui passait me paraissait une heure.

J'étais sur la corde raide, coincée entre le désir et la plénitude. J'avais beau apprécier ce sentiment, je le détestais tout autant. Chaque fois qu'il s'éloignait, mon désir pour lui se décuplait, mais, chaque fois qu'il me touchait, il me menait plus près de la jouissance.

Il savait tout cela. Par orgueil, j'avais toujours essayé de dissimuler mes réactions, mais il avait évidemment remarqué bien des choses au cours de nos multiples rencontres et il jouait de moi comme d'un instrument. Je ne lui appartenais pas, et je ne lui appartiendrais jamais, mais, quand nous

étions au lit, il possédait entièrement mon corps, que je le veuille ou non.

J'étais totalement à sa merci.

J'ai sursauté en entendant se déchirer l'emballage d'un préservatif et le bruit du bouchon de la bouteille de lubrifiant.

Puis j'ai enfin senti en moi un doigt qui me sondait et m'explorait, puis un deuxième, un troisième et un quatrième. J'ai essayé de me frotter contre lui, de plier les genoux afin de prendre appui sur le matelas et de pouvoir mieux sentir sa paume, mais, comme j'avais les mains liées, je ne pouvais guère faire mieux que de me tortiller, impuissante, comme une chenille sur la table de l'entomologiste ou un papillon épinglé sur un panneau en

liège.

Il était étonnamment immobile derrière moi, prenant certainement plaisir à me voir me débattre en vain. Je me sentais plus exposée à moitié nue que s'il m'avait entièrement déshabillée. Il y avait quelque chose de quasiment pornographique à avoir le buste couvert et les fesses à l'air, comme si leur nudité était aggravée par le fait que mes seins soient cachés. La semi-nudité était le champ des pervers, des vieillards exhibitionnistes aux arrêts de bus, pantalon sur les chevilles et imperméable ouvert. Imposée par quelqu'un, la semi-nudité avait des relents d'humiliation et de soumission.

— Écarte les jambes, a ordonné
Dominik.

J'ai obéi.

— Encore.

Les muscles de mes cuisses m'élançaient douloureusement. J'avais réussi à plier un peu les genoux, toujours à plat ventre, dangereusement déséquilibrée. Il s'est agenouillé derrière moi et a fait courir sa langue le long de mes jambes, s'arrêtant chaque fois à quelques centimètres de mon sexe, sur lequel j'ai senti son souffle chaud.

J'ai reculé un peu, dans l'espoir de sentir sa langue.

— Oh non, pas de ça. Interdiction de

bouger.

En dépit de mes efforts pour paraître indifférente, j'ai commencé à gémir en ondulant légèrement.

— Tu as envie de moi, pas vrai ? a-t-il demandé, moqueur.

À un tout autre moment, j'aurais eu envie de le gifler, mais j'avais l'impression que tout mon corps était en feu et j'aurais fait n'importe quoi pour qu'il me touche enfin, même s'il avait fallu pour cela que je traverse la pièce en rampant et en le suppliant.

— Oui, ai-je répondu.

— Oui ? Tu n'as pas l'air très sûre de toi. Je vais te laisser réfléchir toute seule,

a-t-il dit en se levant et en s' éloignant.

— Non ! Non, ne pars pas ! J'ai envie de toi plus que tout !

— Plus que tout ? Voilà qui est mieux. Si je te donne ce que tu veux, que feras-tu pour moi en échange ?

— N'importe quoi. Tout ce que tu veux. S'il te plaît, prends-moi. Je n'en peux plus.

— Tout ce que je veux, vraiment ? Tu devrais faire plus attention à ce que tu dis. Je pourrais te prendre au mot.

— Je m'en fiche. Caresse-moi. S'il te plaît, ai-je supplié en gémissant, tout orgueil disparu sous l'effet dévorant du désir.

Il s'est rapproché, m'a pénétrée de quelques centimètres seulement puis s'est immobilisé.

J'en ai mordu le couvre-lit de frustration.

— Supplie-moi, a-t-il ordonné. Dis-moi ce que tu veux.

— Baise-moi, putain, baise-moi.

Il m'a enfin prise tout entière, et la chaleur de son sexe m'a fait jouir dès le premier coup de reins.

Il m'a saisie fermement par les poignets liés et m'a chevauchée jusqu'à ce que j'en aie mal, puis il a joui à son tour.

Nous nous sommes immobilisés,

haletants. Il a gentiment dénoué mes liens, et j'ai étiré les bras avec précaution, afin de rétablir la circulation sanguine.

— Ne bouge pas, a-t-il dit, comme si je pouvais aller où que ce soit alors qu'il était encore en moi.

Il s'est retiré et s'est allongé à mes côtés. Il a commencé à me caresser les cheveux d'une main, le clitoris de l'autre. J'ai gémi de nouveau, même s'il était peu probable que j'arrive à jouir dans cette position, à plat ventre, mais j'étais prête à le laisser essayer.

— Retourne-toi, a-t-il murmuré, peut-être conscient de mon incertitude.

Il a continué à me caresser et s'est

légèrement redressé pour voir ce qu'il faisait. Je le regardais me regarder, concentré sur ses doigts. Il s'est rendu compte que je le dévisageais et m'a souri, en voyeur qui reconnaît son semblable. Il a alors caressé mes seins de son autre main avant de la poser doucement sur ma gorge.

— Ferme les yeux.

Il apprenait vite. Les yeux clos, toute distraction éloignée, j'ai joui rapidement, de manière presque douloureuse, balayée par une vague de plaisir qui m'a submergée de la tête aux pieds avant de s'évanouir brutalement.

J'ai ouvert les yeux : Dominik me contemplait, très content de lui. Je n'ai

pas l'orgasme facile et, à l'exception de Dominik, je n'ai eu qu'un ou deux amants capables de me faire jouir sans mon aide.

— Bonne petite.

Cette expression avait beau être mièvre, elle me faisait rougir chaque fois.

Nous avons décidé de finir la nuit dans la chambre d'hôtel de Dominik. Son lit était plus spacieux, et la fenêtre donnait sur le parc de Washington Square.

Nous avons de nouveau fait l'amour au petit matin, en cuillère, encore un peu assoupis. J'avais frotté mon dos contre son érection, pressée contre mes fesses, et il m'avait prise sans tarder, un de ses

bras m'enlaçant jalousement, la main sur mon sein, pendant que je bougeais doucement. Notre étreinte a été tendre, presque nostalgique. L'amère réalité de notre imminente séparation avait apaisé la flamme de la nuit précédente, ne laissant dans son sillage que le désir et le regret.

Devant la fenêtre, nue, j'ai joué une dernière fois pour lui. J'ai choisi *Message To My Girl*, ma chanson favorite de la collaboration de Split Enz et de l'Orchestre symphonique de Nouvelle-Zélande, même si c'était différent sans le reste de l'orchestre, notamment la flûte et le piano, et la voix de Neil Finn. C'était la première fois que j'interprétais pour lui autre chose qu'un

morceau classique.

Il ne connaissait pas les paroles et ne pouvait pas savoir à quel point cette chanson me rappelait Aotearoa, mon pays, dont les paysages défilait dans ma mémoire. J'espérais cependant que la musique parviendrait à lui communiquer un peu de la magie néo-zélandaise et de ma nostalgie.

J'ai reposé le Bailly et me suis assise sur le lit à ses côtés.

— On va prendre le petit déjeuner ?

Le temps que nous descendions, c'était l'heure du déjeuner. Je l'ai emmené au *Café Vivaldi* sur Jones Street, à quelques rues de son hôtel. Cet endroit était l'une

des raisons qui m'avaient poussée à habiter dans le Village. J'ai toujours été sentimentale, et le nom du café était un bon signe, surtout quand j'ai appris qu'ils acceptaient les chanteurs une soirée par semaine et qu'ils appréciaient les musiciens. Je n'avais pas encore demandé aux patrons si je pouvais me produire chez eux, mais j'aimais m'y installer et m'imprégner de l'atmosphère. Le quartier avait beau avoir changé – les artistes avaient été remplacés par des cadres, qui appréciaient l'ambiance conviviale, les cafés un peu bobos et les espaces verts, ce qui expliquait pourquoi je payais fort cher le loyer de ma minuscule chambre –, il restait un peu de sa magie d'antan, et je ne pouvais

m'empêcher de croire que je pouvais absorber un peu du talent et de l'énergie des musiciens qui m'avaient précédée.

On y mangeait bien, et ils préparaient des Bloody Mary parfaits. J'en ai commandé un, désormais habituée à boire de l'alcool toute seule, Dominik se contentant de son éternel café ou Pepsi.

Peut-être l'alcool m'a-t-il donné du courage. Je ne suis pas du genre à m'épancher, surtout avec mes amants, mais chaque minute nous rapprochait du moment où Dominik devrait partir, et la rapidité avec laquelle les aiguilles faisaient le tour de l'horloge murale m'a fait oublier toute prudence.

— Tu vas me manquer, ai-je dit.

Il a posé sa fourchette et m'a dévisagée.

— Toi aussi.

Je n'ai pas poursuivi tout de suite, pour me donner le temps de réfléchir à ce que je voulais dire.

— Merci d'être venu. Ça me touche beaucoup. J'ai vraiment apprécié le temps que nous avons passé ensemble ici, même si ça a été court. Les choses vont s'arranger pour moi, mais je ne peux pas quitter New York. Ma musique... J'ai eu du mal à m'intégrer, mais je suis bien dans l'orchestre à présent.

— J'en suis ravi. Tu ne dois pas partir. Reste ici et profite-en au maximum.

Mais je ne peux pas quitter Londres. J'ai beau avoir quelques projets de mon côté, je suis lié à l'université jusqu'à la fin de l'année.

J'ai acquiescé.

— Ce n'est pas si loin, cela dit, a-t-il poursuivi. Sept heures de vol. Entre les week-ends et les vacances qui approchent... Pour être tout à fait honnête...

— Je ne suis pas certaine qu'une relation exclusive fonctionne, ai-je fini à sa place.

— Non. Il y a encore beaucoup de choses dont nous n'avons pas parlé. Je sais que tu n'es pas restée chaste à New

York, et moi non plus. Je ne pense pas que nous devions nous empêcher de fréquenter d'autres personnes. Nous ne sommes pas...

— Un couple ?

Il s'est mis à rire.

— Absolument pas. Notre relation est plus compliquée que ça.

— Mais je ne ressens pas la même chose avec les autres hommes. Tu es le seul avec qui j'ai l'impression de m'abandonner tout entière.

Je n'avais rien dit à Dominik de ce qui s'était passé avec Victor. C'était différent cependant. J'avais beau m'être soumise à Victor, je ne l'avais pas fait comme je le

faisais avec Dominik.

J'aurais dit naguère que l'expression de Dominik était indéchiffrable mais je le connaissais assez bien à présent pour savoir ce que signifiait son regard. Désir. Passion. Accord tacite.

— C'est bien, a-t-il répondu. Moi non plus, je ne fais pas ça avec toutes les femmes.

Ça a été mon tour de rire. Sa réplique semblait tout droit sortie de la bouche d'une actrice de sitcom après une aventure sans lendemain.

— Je suis sincère, a-t-il repris en me prenant la main par-dessus la table. Je ne comprends pas très bien pourquoi, mais

tu me donnes envie... de te faire des choses.

— Tu me donnes envie de te demander de me faire des choses.

— Nous sommes donc sur la même longueur d'onde, a-t-il rétorqué en souriant.

— C'est décidé, alors ?

— Tu veux dire qu'on ne sait pas ce qui est décidé ?

— Oui.

— Je reviendrai te voir. Joue et profite de ton séjour. Dans tous les sens du terme. Mais n'oublie pas de me tenir au courant.

Il a commandé un autre café et moi un autre Bloody Mary. Je ne voulais pas me soûler devant lui, mais le mélange des épices et de la vodka atténuait la souffrance causée par son départ imminent.

Nous avons passé l'après-midi au *Café Vivaldi*, à boire du café en bavardant et en riant, tout en prêtant une oreille distraite au pianiste qui jouait du Billy Joel. Dominik avait déjà rendu la clé de sa chambre d'hôtel et il avait avec lui son sac de week-end. Il voyageait léger, comme moi.

Quand l'heure a été venue de nous séparer, je l'ai raccompagné à l'hôtel où l'attendait la limousine qu'il avait louée

pour regagner l'aéroport.

Il m'a embrassée pour me dire au revoir. Un baiser léger, rapide et tendre.

Un baiser d'amant.

1. Restaurant de fruits de mer ouvert en 1913, au moment de la construction de la gare, célèbre pour son décor et devenu un lieu incontournable de New York.

APRÈS L'ÉTÉ, L'AUTOMNE

LE TAXI DÉPOSA DOMINIK DEVANT LE PERRON DE SA maison du nord de Londres. Il n'avait guère dormi durant le vol de nuit qui l'avait ramené de New York : trop de pensées le tourmentaient, trop de souvenirs tourbillonnaient dans un maelstrom d'émotions.

Il était très tôt. Une légère bruine tombait, portée par le vent, sur les arbres frémissants du parc.

Il ouvrit la porte, pénétra dans l'entrée et débrancha l'alarme.

Il déposa son sac de voyage et son ordinateur sur le sol, enleva ses chaussures, puis s'immobilisa, impressionné par le silence environnant. La porte close faisait barrage aux bruits extérieurs – les cris des oiseaux, le bruissement des feuilles sous la pluie, les rares voitures qui circulaient sur la colline et toutes les traces de la vie quotidienne.

Il eut la sensation qu'un poids terrible pesait sur ses épaules.

Dominik comprit soudain que c'était le poids de la solitude. Seul dans sa grande maison, protégé par les étagères remplies

de livres, il se sentait endeuillé. À partir du moment où ils s'étaient séparés à Manhattan, quand il était monté dans la limousine qui devait le conduire à l'aéroport, où il avait été pris dans l'agitation de l'embarquement et des mesures de sécurité, la présence des autres l'avait empêché de penser à elle. Summer. Qu'il avait laissée seule dans une autre ville. Elle n'était pas sans défense, mais il l'avait abandonnée. Avec ses démons, ses contradictions et ses désirs extravagants dont il se nourrissait mais qui l'effrayaient.

L'aurait-il autant désirée, l'aurait-elle autant troublé si elle n'avait pas été si différente des autres, si imparfaite, si dangereuse ?

Serait-il tombé amoureux d'elle si elle avait été docile et responsable, comme tant de femmes qui avaient croisé sa route ?

S'il éprouvait vraiment de l'amour pour elle, ce dernier devait être inconditionnel. Il devait accepter son entêtement. Pour être tout à fait honnête, il voulait qu'elle soit libre et libérée.

Pour la première fois en cinq jours, il avait tout loisir de réfléchir.

Ce qui ne simplifiait pas la situation ni n'en résolvait aucun paradoxe.

Il consulta son agenda. Il devait donner un cours le lendemain. Il n'avait manqué que deux TD en partant à New York sur

un coup de tête. Il savait qu'ils seraient faciles à rattraper avant les derniers examens.

Il fallait qu'il se douche. En montant l'escalier pour gagner la salle de bains, il se débarrassa des vêtements dans lesquels il avait voyagé et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Il resta immobile sous l'eau ruisselante. Il se débarrassa de la fatigue et de ses péchés, effaçant volontairement le reste du monde. Il se concentra sur le souvenir de la marque rose laissée par les bas sur les poignets de Summer, quand il l'avait détachée, trente-six heures auparavant. Il avait pensé l'attacher pendant qu'ils rentraient de Grand

Central, mais c'était la vision de ses bas, dont la couleur beige tranchait sur la blancheur laiteuse de ses cuisses, qui avait déclenché la suite, bien avant qu'il découvre, un peu surpris, ses fesses nues.

Il tenta de se souvenir de la façon dont elle retenait parfois son souffle quand il la prenait, comme si elle essayait d'accorder le rythme de ses coups de reins avec la montée de son propre désir. Il l'avait déjà remarqué à Londres, mais comprenait à présent qu'il s'agissait chez elle d'un réflexe inconscient afin de se mettre sur la même longueur d'onde que son compagnon. Nul doute qu'elle faisait de même avec tous ses partenaires.

Il contempla son propre corps sous le

jet tiède de la douche. Il bandait à moitié, en hommage à Summer et aux délicieux souvenirs qu'elle évoquait en lui. La crête sous le gland était plus rouge que d'habitude, un souvenir de la frénésie de leurs récents ébats.

Il lui avait dit la vérité : elle lui donnait envie de lui faire des choses. Des choses tendres et cruelles, osées et perverses, sexy et câlines, des choses que la plupart des femmes refuseraient. Mais Summer n'était pas la plupart des femmes. Son pénis durcit, rompant le flot de l'eau.

L'avant-veille, alors qu'ils se promenaient main dans la main le long de la 42^e Rue, ils avaient dépassé un sex-

shop sur Broadway, un des rares qui restaient dans cette partie de la ville. Summer n'y avait pas prêté attention, mais Dominik avait eu l'envie soudain irrésistible d'y rentrer pour acheter quelque chose qu'il puisse utiliser sur elle : des menottes ou autre chose pour l'attacher. Ce n'était qu'une impulsion, mais l'aspect miteux de la vitrine sale et les objets douteux qui y étaient exposés le retinrent, sans compter qu'il trouvait que les menottes étaient trop ordinaires. Il avait donc refréné son élan et s'était abstenu de rentrer dans la boutique, mais l'idée de l'attacher avait fait son chemin dans son esprit. Quand il avait découvert qu'elle portait des bas, il avait eu l'impression qu'elle avait lu dans ses

pensées et qu'elle s'offrait à lui, prête à se livrer à tous ses fantasmes les plus sombres.

Il avait vécu exactement la même chose avec Kathryn, la jeune mariée avec qui il avait eu une liaison des années auparavant et qui l'avait conduit sur le chemin de la domination.

Summer, comme Kathryn, avait le pouvoir de révéler ses plus noirs désirs. Elle lui murmurait à l'oreille de scandaleuses propositions en lui assurant qu'elle ne serait ni choquée ni dégoûtée. Elle réveillait son côté dominateur et l'invitait à le laisser s'exprimer, tout en sachant qu'elle pourrait le contrôler. Il lui arrivait même de se demander si ce

n'était pas elle qui menait la danse.

Ses pensées lui échappèrent.

Il ne voulait pas se contenter de sortir avec Summer – quel curieux euphémisme – ou de la baiser. Il désirait qu'elle lui soit tout entière dévouée, corps et âme, mais il ne voulait pas qu'elle lui appartienne, en dépit de la jalousie qu'il avait ressentie quand il avait assisté à ses ébats avec Jasper ou quand il l'avait imaginée dans d'autres bras que les siens. Il n'était pas question de possession. Une force puissante le poussait à expérimenter leurs limites respectives : jusqu'où pouvaient-ils aller ? Quelles émotions, quelles souffrances découvriraient-ils ? Elle brûlait de se soumettre à lui, il n'y

avait aucun doute à ce sujet.

Il devait donc continuer dans cette voie avec elle. Il serait celui qui la dominerait et la mènerait sur les chemins de la soumission. Et cela n'empêchait pas d'éprouver des sentiments pour elle.

Inutile de se voiler la face : il aimait Summer, d'une manière aussi totale que terrible. Et cet amour lui disait qu'il apprécierait peut-être de la voir de nouveau dans les bras d'un autre, mais quand il l'aurait décidé et selon ses conditions ; ce ne serait ni une tocade ni un hasard.

Cette pensée le dérangerait.

Il avait tout d'un coup envie de sortir

de la douche, de se précipiter sur son téléphone et de l'appeler. Il souhaitait énumérer tous les fantasmes qu'il voulait réaliser avec elle et être apaisé par son consentement. Mais c'était encore la nuit à Manhattan, et elle dormait probablement du sommeil du juste, épuisée par les quelques jours qu'ils avaient passés ensemble. Et Dominik n'avait jamais vraiment apprécié de faire l'amour par téléphone. Par déformation professionnelle, les mots lui venaient toujours très facilement, et étaient par là même dénués de toute charge émotionnelle.

Il saisit le savon et commença à se frictionner.

Les jours suivants passèrent à toute allure.

Il avait mis sa vie en pilote automatique. Cours, TD, correction des copies, recherches, préparation des cours, rédaction d'articles... Il ne voyait pas le temps passer, volontairement noyé dans le quotidien de sa vie professionnelle.

Il avait peu de contacts avec Summer. Tout comme lui, elle n'aimait pas les longues conversations téléphoniques ; ils communiquaient donc quasi exclusivement par textos et par mails, qu'ils rédigeaient de manière

impersonnelle.

Il se livrait à un jeu cruel. Quand elle attendait de la tendresse de sa part, il était distant ou exigeant. Quand elle le suppliait de lui donner des ordres, il devenait imprécis. Il voulait qu'elle ne sache jamais à quoi s'en tenir, la contrôler. Il prenait plaisir à jouer son rôle de dominateur.

Quelques jours plus tard, alors qu'il quittait l'université en direction du métro, perdu dans de vagues pensées, il entendit quelqu'un l'appeler par son nom.

— Dominik ?

C'était Lauralynn, la violoncelliste blonde qu'il avait engagée pour jouer

avec Summer il y avait de cela plusieurs mois. Il avait oublié son existence depuis la courte conversation téléphonique qu'ils avaient eue pendant qu'il était à New York.

Il eut l'impression qu'elle avait attendu la fin du cours pour lui parler. Elle se tenait sur le trottoir, en face du grand bâtiment de briques grises ; dans sa jupe noire à taille haute, qui mettait en valeur ses courbes voluptueuses, ses hauts talons et son chemisier blanc sous lequel un soutien-gorge rouge se dessinait de manière presque agressive, elle était l'incarnation même du péché. Ses boucles blondes, qui retombaient sur ses épaules, encadraient son visage ovale, qui n'était pas sans rappeler celui de Veronica Lake.

Dominik fut ennuyé par cette interruption de sa routine : il était déjà concentré sur l'article qu'il envisageait d'écrire sitôt arrivé chez lui.

— Tu es rentré de New York à ce que je vois, le salua Lauralynn.

— Oui, répondit-il.

Il ne se souvenait pas de lui avoir dit qu'il s'y trouvait, mais ça n'avait aucune importance.

— Tu m'as raccroché au nez la dernière fois. Ce n'est pas très poli.

Il la dévisagea et lut dans son regard une malice de prédatrice. Il décida d'improviser et de voir où elle le mènerait.

— Tu l'as vue à New York, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Qui ?

— Notre amie la violoniste, pardi. C'est toujours ton jouet ?

— Je ne dirais pas ça comme ça, répliqua Dominik, légèrement déconcerté.

— Je suis impatiente de savoir comment tu dirais ça, rétorqua Lauralynn.

Dominik était sur le point de tourner les talons, irrité par la familiarité déplacée et les suppositions erronées de la jeune femme. Comment pouvait-elle savoir ce qu'il y avait entre Summer et lui ? C'est alors qu'il se souvint qu'elle connaissait Victor et qu'elle avait, à la

demande de ce dernier, participé avec un enthousiasme suspect au concert qu'il avait orchestré dans la crypte. Il n'avait pas abordé le sujet avec Summer à Manhattan, mais il devinait qu'elle lui avait dissimulé certaines choses. La présence de Victor à New York en même temps que Summer ne pouvait pas être fortuite. Mais Victor était fourbe et retors : il ne voyait pas comment Summer aurait pu succomber à ses charmes.

Il fit taire son impatience.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Discuter, c'est tout, répondit-elle avec un sourire espiègle. Tu n'as rien à craindre, je préfère les femmes.

Dominik accepta, et ils se dirigèrent vers un bar à vins non loin de l'université ; il possédait une salle à l'étage, où, à cette heure de la journée, ils pourraient parler sans craindre d'être entendus par d'éventuels importuns.

— Pourquoi es-tu là, Lauralynn ?

— Ton style m'a plu, dans la crypte.

— Tu as tout vu ?

— Pas tout à fait. Mais le tissu de mon foulard était suffisamment transparent.

— Je vois.

— Je connais Victor. Il avait compris les grandes lignes de ton plan et il m'a demandé de me rendre disponible, avec les autres membres du quartet.

— Vous étiez tous au courant ?

— Non, juste moi. Victor m'avait demandé de lui faire un rapport détaillé, avoua Lauralynn avec un sourire gêné.

— Quelle ordure !

— Non, c'est juste un joueur, le défendit Lauralynn. Comme toi et moi.

— Je suis flatté d'être inclus dans votre petit cercle.

Lauralynn but une gorgée de son beaujolais, qui laissa une trace brillante sur ses lèvres pulpeuses.

— Oh, mais tu en fais partie, Dominik, évidemment. Plus que tu ne le crois. Certains savent depuis toujours, d'autres le découvrent par hasard. On ne s'en rend

pas toujours compte tout de suite.
Domination, soumission..., les choses se mettent en place graduellement, insidieusement. Jusqu'à ce qu'on finisse par l'assumer et l'accepter sans l'ombre d'un doute. C'est inné, pas acquis.

— C'est une théorie intéressante, admit Dominik, qui se demandait toujours où elle voulait en venir. C'est Victor qui t'a suggéré de me contacter cette fois-ci aussi ?

— Non, pas du tout. J'ai décidé de tâter le terrain, si tu me passes l'expression. À vrai dire, je suis sans nouvelles de lui depuis une éternité. Je suis en mission toute seule.

— Je t'écoute.

Lauralynn se renfonça légèrement sur la banquette en cuir sombre et le dévisagea. D'un geste décidé, elle ramena une mèche de cheveux blonds derrière son oreille, et son joli visage prit une expression mutine.

— Non, c'est moi qui t'écoute. Qu'est-ce que tu ressens quand tu donnes des ordres à une femme ? Quand tu l'obliges à faire des choses que le commun des mortels réproouve ? Est-ce que ça t'excite ? Est-ce que ça te donne du plaisir ? Ou est-ce que tu regardes ça avec du recul, comme un spectateur ? Je veux comprendre qui tu es. Ou qui tu pourrais être.

— Il faut que je réfléchisse, répondit-il

en se levant pour aller commander une autre tournée.

— J'aime utiliser les gens, avait avoué Lauralynn un peu plus tard, alors qu'ils dînaient dans un restaurant de Chinatown. Je me sens vivante.

Elle n'avait pas essayé de se justifier. Elle s'était contentée de constater, sans orgueil ni satisfaction particuliers. C'était une simple explication.

La première réaction de Dominik avait été le déni. Il ne se sentait pas concerné. Il aimait les femmes et n'était pas un homme cruel. Le jeu de la séduction ne concernait pas seulement l'acte sexuel ni

la recherche du plaisir. Il s'agissait aussi d'un profond désir d'intimité, d'empathie, la volonté farouche de comprendre ce qui excitait chaque femme. Voire le désir de savoir ce qu'elle ressentait.

Plus tard cette nuit, il se tourna et se retourna dans son lit, à la fois excité et fasciné par la boîte de Pandore ouverte par Luralynn. Il ne put s'empêcher de penser à Kathryn et aux pulsions qu'elle avait éveillées en lui.

Pour la première fois, il songea que cela avait été réciproque. Après leur rupture, elle était non seulement restée avec son mari, mais elle avait complètement changé de vie ; elle avait quitté la ville et, deux ans plus tard, avait

donné naissance à des jumeaux nés par FIV, elle qui avait toujours été horrifiée par l'idée de la maternité. Était-ce la découverte de son penchant pour la soumission, avec tous les dangers que cela impliquait, qui avait fait d'elle une autre femme ? Était-ce pour cela qu'elle l'avait fui, pour se sortir de ses griffes ?

Peut-être bien, songea-t-il en soupirant.

Ce n'était pas sa faute, cependant. Les graines de la soumission et de la domination étaient déjà profondément inscrites en eux, depuis bien avant leur rencontre. C'étaient des braises qui n'attendaient que le souffle léger d'un dieu pour flamber de nouveau.

Si leurs chemins ne s'étaient pas croisés, ils auraient, selon toute probabilité, poursuivi leur voyage tranquille le long de routes... normales. Traditionnelles.

Dominik savait qu'une fois le couvercle de la boîte soulevé il était impossible de le refermer. Du moins, dans son cas. Il supposait qu'il avait fallu à Kathryn une discipline de fer et beaucoup de chagrin pour tourner le dos à sa nature de manière aussi nette et retrouver une vie normale. Quelle abnégation...

Impossible de dormir. Le chant des oiseaux lui parvenait, amplifié, assourdissant. Avec le recul, il admirait

la détermination et le sacrifice de Kathryn. Hélas pour lui, il se savait incapable d'autant de force d'âme. Il avait été mordu, contaminé à jamais par une espèce de forme sexuelle de vampirisme, et il s'était abandonné de son plein gré aux fantômes de la luxure sans un regard en arrière. Et ces fantômes s'étaient de nouveau manifestés quand il avait rencontré Summer.

Mais, cette fois-ci, Dominik voulait faire les choses correctement. Si Summer rêvait vraiment de se soumettre, il la satisferait.

Il apprendrait comment le faire avec tendresse et ferait avec elle un voyage dont ils sortiraient différents. Endurcis

mais tendres, sur la corde raide et merveilleusement vivants.

Les souvenirs des années qui s'étaient écoulées entre Kathryn et Summer l'assaillirent. Cela avait été une époque d'assouvissement et de cruauté, et il sentit son estomac se nouer à l'évocation de la folie qui s'était emparée de lui.

Il avait surfé sur ce qu'Internet propose de plus sombre et de plus glauque, allant de forums en sites de rencontres spécialisés, et il avait fait la connaissance d'un grand nombre de femmes dont les désirs s'accordaient aux siens. Il avait appris tout un lexique de termes nouveaux, un répertoire entier de rencontres clandestines et les curieux

usages d'une sexualité alternative. Certains rendez-vous avaient été libérateurs, d'autres maladroits, voire parfois comiques, surtout pour un homme aussi ironique que Dominik.

En tant que lecteur compulsif, il avait déjà croisé les pratiques sadomasochistes, mais il avait été surpris de constater qu'elles étaient très répandues, cachées sous le masque de la respectabilité. Le monde entier lui semblait concerné, vivant dans un monde parallèle dont il avait jusque-là naïvement ignoré l'existence. La fiction n'était pas à la hauteur de ce qu'il avait découvert.

Ses années folles. Dominik ferma les

yeux.

L'homme qu'il avait rencontré au *Groucho Club* était l'ami d'un ami d'un ami. Quelqu'un s'était en quelque sorte porté garant de Dominik.

— Il faut que les autres vous approuvent aussi.

— Je comprends tout à fait, avait acquiescé Dominik.

L'étranger avait passé un coup de fil, et, une heure plus tard, ils avaient été rejoints par deux autres hommes, habillés comme des cadres, en costume et cravate. Il avait été formellement accepté dans leur groupe au bout de quelques verres.

— Par quels moyens les trouvez-vous ?
avait demandé Dominik.

— Forums, petites annonces,
recommandation personnelle...

— Recommandation ?

— C'est fréquent.

— Si je m'attendais...

— Ce sont des femmes tout à fait
normales. Et on ne paie jamais.

Le leader de leur groupe avait une
petite cinquantaine d'années. Il avait dit
un peu plus tôt qu'il rentrait de vacances :
il avait fait une croisière sur son yacht le
long de la côte turque. Le deuxième, un
Noir à la carrure imposante d'origine
ghanéenne, était chirurgien ; le troisième

avait un job important dans la City.

Ils proposèrent à Dominik de se joindre à eux lors de leur prochaine rencontre.

Ils se retrouvèrent dans le bar en sous-sol d'un hôtel sans âme près de la gare Victoria. Deux autres hommes, une bière à la main, étaient déjà là quand Dominik arriva, et personne ne les présenta.

La jeune femme fit son apparition une dizaine de minutes plus tard, accompagnée de l'homme de cinquante ans. Elle avait une silhouette d'adolescente, mais quand on la dévisageait de plus près, malgré la pénombre savamment calculée du bar, on devinait des cernes sous ses yeux gris

pâle et des rides sur son cou. Elle était hésitante, voire timide, mais quelques verres eurent tôt fait de la détendre. Elle leur apprit qu'elle faisait des études d'infirmière. Plus tard, leur groupe serait étoffé par un banquier beaucoup plus âgé qui avait quitté le sud de l'Angleterre et par une mère célibataire qui voulait devenir écrivain. Quand elle découvrit que Dominik n'avait pas que des publications universitaires à son actif, elle lui avait envoyé des manuscrits qu'il avait trouvés étonnamment bons. Leur groupe se réunissait parfois dans l'hôtel près de la gare Victoria, parfois dans un hôtel près de Old Street et une fois, grâce aux connexions professionnelles de l'un d'entre eux, dans le sous-sol d'une

boutique vide sur Old Compton Street. Ils choisissaient toujours des endroits qui accueillait des hommes d'affaires et où un groupe de cinq ou six hommes prenant l'ascenseur avec une seule femme n'attirerait pas l'attention.

— C'est votre première fois ?
demanda Dominik à l'étudiante.

Ils étaient toujours au bar. Deux hommes s'étaient levés pour commander une nouvelle tournée.

— Oui.

— Moi aussi, reprit-il avec un sourire incertain.

— Chouette.

— Pourquoi faites-vous ça ?

Ce n'était pas exactement ce que Dominik voulait lui demander mais il n'avait pas osé formuler directement sa question. Elle avait l'air si jeune et paradoxalement épuisée.

— C'est un fantasme. Toutes les femmes en ont. Je veux savoir à quoi ça ressemble. C'est idiot, non ?

— Non, au contraire.

Leur tête-à-tête fut interrompu par le retour des deux autres.

Une fois dans la chambre d'hôtel, la jeune infirmière fut rapidement déshabillée. Elle avait de beaux seins ronds, fermes et haut perchés. On lui avait ordonné de s'épiler intégralement, et elle

avait suivi les instructions à la lettre. Elle ne portait pas de culotte, juste des bas noirs autofixants.

Leur leader défit sa braguette, la força à se mettre à genoux et lui présenta sa queue, qu'elle se mit à sucer. Ce fut le signal qu'attendaient les autres pour se dévêtir. Dominik contempla l'océan de chairs nues qui l'entourait. Les autres hommes étaient de taille et de corpulence diverses, et il fut satisfait de constater que son sexe n'était ni le plus petit ni le plus gros. Il avait beau être à l'aise dans son corps et assez sûr de lui, il ne pouvait s'empêcher de comparer : certaines choses ne changent jamais.

Pendant que l'étudiante suçait

avidement sa première bite de la soirée, les autres commencèrent à la caresser, à l'explorer, à la forcer, à la soupeser comme un morceau de viande de première qualité. Les sexes se durcirent et se tendirent. Dominik regarda autour de lui, détaillant la scène du crime. La fenêtre s'ouvrait sur une multitude de toits ternes. Des préservatifs et des tubes de lubrifiant et de crème garnissaient la table de nuit. Sur le bureau à côté du réfrigérateur, quelqu'un avait posé deux bouteilles de vin rouge, trois verres et une tasse. Des sex-toys étaient éparpillés dans la pièce, dont un gode double pénétration d'une taille démesurée qui ne pouvait assurément pas rentrer dans une femme sans la déchirer, songea-t-il.

Il découvrit que si. Une heure plus tard, alors qu'elle avait été prise de toutes les manières possibles par tous les hommes présents, les uns après les autres et parfois en même temps, deux hommes s'affairèrent, après avoir enfoncé l'énorme gode noir dans son vagin, à faire pénétrer l'autre partie, centimètre par centimètre, dans son anus. La jeune infirmière respirait de manière saccadée, à quatre pattes sur le lit, la bouche emplie par la queue épaisse d'un rouquin corpulent.

— Bonne petite, approuva quelqu'un.

À ce moment-là, Dominik n'en pouvait plus. Il l'avait baisée de toutes les façons qui lui étaient venues à l'esprit et il

l'avait même sentie s'étouffer sur son sexe, quand le médecin noir qui la prenait en même temps par-derrière l'avait poussée un peu plus violemment que ce à quoi elle s'attendait.

Les autres ne s'arrêtaient pas. Entre deux baisers, ils lui tendaient du vin, puis, quand elle le demanda, de l'eau, et ils essuyaient gentiment la sueur sur son front enfiévré. Elle ne se plaignit jamais et n'exigea jamais de pause. Il contempla la scène, tâchant de se glisser dans la peau d'un observateur objectif. L'un de ses bas était déchiré, l'autre roulé en boule sur sa cheville. Elle était ravagée mais toujours belle, encerclée par tous ces hommes qui jouaient avec elle chacun leur tour.

Il regarda les autres hommes et se demanda quel effet cela faisait d'avoir un pénis dans la bouche. Quel pouvait en être le goût ? Comment cela le remplirait-il ? Quel effet ça faisait d'être une femme ? Son esprit était transporté par la beauté pure de la soumission et les courants dissimulés de grâce et de discipline qu'elle faisait frémir sous la surface de la peau et de l'âme d'une femme.

À ce moment précis, en plein milieu de son premier gang bang, Dominik comprit ce qu'était la soumission et il sut avec une absolue certitude que, s'il était né femme, il se serait donné ainsi, à des étrangers.

Il découvrit, sidéré, qu'une femme

soumise exerçait, par le pouvoir que lui conférait la sexualité, une forme de contrôle sur une situation aussi hallucinante.

La jeune infirmière poussa un cri. Quelqu'un était allé trop loin.

— Ça suffit, protesta-t-elle.

Son visage rougissant était cependant rayonnant, presque extatique.

Les hommes reculèrent immédiatement, respectueux. Elle se glissa hors du lit et des corps enchevêtrés.

Des préservatifs usagés jonchaient la moquette de la chambre.

— J'ai besoin de prendre une douche, annonça-t-elle.

Elle regarda les hommes qui encerclaient le lit.

— Eh ben ! Sacrée fête ! s'exclama-t-elle en riant, avant de se diriger vers la salle de bains.

Ils se rhabillèrent et quittèrent la chambre les uns après les autres, laissant la jeune femme avec leur leader, qui avait pris contact avec elle et la ramènerait.

Dominik participa à cinq gangs bangs organisés par le groupe hétéroclite. Ils ne connaissaient pas leurs noms respectifs et il comprit rapidement les autres règles tacites du jeu. Car il s'agissait bien d'un jeu, consenti, lubrique et sexuel. Le

groupe répondait à un besoin, et, de manière surprenante, certaines femmes revinrent.

Chaque fois, il se disait qu'il n'irait pas à la prochaine rencontre. Il se sentait honteux et coupable, en colère contre lui-même. Mais, comme tous les hommes, il était parfois contrôlé par son sexe et, même s'il attendait le dernier moment pour confirmer sa présence, il était toujours là, fidèle au poste, au pub ou au bar d'hôtel, où leur était présentée une nouvelle femme chaque fois.

Lors du dernier gang bang auquel il participa, de nouveau dans l'hôtel près de la gare Victoria, après quelques sessions à l'hôtel de Old Street et dans le sous-sol

de la boutique de Old Compton Street, Dominik fut le premier surpris de voir son côté obscur refaire surface.

Cette fois-ci, la jeune femme était une bibliothécaire originaire de High Wycombe, à l'ouest de Londres, et ils n'en avaient pas encore terminé avec elle quand l'un des participants descendit chercher de l'alcool au bar de l'hôtel et en revint accompagné d'une autre femme. Il l'avait apparemment séduite en un temps record, ou l'avait en tout cas convaincue de se joindre à eux. Elle n'eut pas l'air le moins du monde étonnée de voir six hommes nus se presser lascivement autour du corps pâle d'une femme plus jeune qu'eux, sexes dressés et cheveux en bataille. Elle leur annonça

qu'elle souhaitait se contenter d'observer sans participer.

La jeune bibliothécaire était à genoux sur le bord du lit en train de sucer Dominik, qui se tenait devant elle, cuisses largement écartées. Il commençait à fatiguer, et son érection s'en ressentait. La nouvelle venue ne perdait pas une miette du spectacle et s'humectait les lèvres, tout en sirotant son verre de gin. Dominik détourna le regard et força la bibliothécaire à se détacher de lui en la tirant par les cheveux.

— Lèche-moi, ordonna-t-il d'un ton qui le surprit lui-même.

Il attrapa une ceinture qui traînait non loin, vestige d'une variation sexuelle qui

avait eu lieu plus tôt dans la soirée, et la lui passa autour du cou comme une laisse.

La jeune femme obtempéra, et, pendant un instant, Dominik sembla quitter son corps et contempler la scène de haut, complètement détaché.

C'était du sexe à l'état pur.

Nul besoin de latex ni d'accessoires, nul besoin de mots ni de titres.

Il en avait retiré un plaisir inouï.

Une femme agenouillée devant lui. Une autre spectatrice.

Dix minutes plus tard, tout habillé, il avait traversé à toute allure la réception et hélé un taxi.

— Hampstead, avait-il dit au chauffeur.

— Où, exactement ? C'est grand, Hampstead.

— Je vous le dirai quand on y sera.

Il y avait peu de circulation la nuit, et ils eurent tôt fait de laisser derrière eux Marylebone Road, de traverser Regent's Park, d'atteindre Camden Town puis Belsize Park.

— Tournez à droite après l'hôpital, ordonna Dominik.

— Pas de problème.

Il demanda au chauffeur de s'arrêter devant le plan d'eau non loin du pub *Jack Straw's Castle*.

Il était en proie à la plus grande confusion.

D'un côté, il était profondément choqué par son propre comportement : le sexe pour le sexe, l'indifférence, le vide. Les femmes, les hommes, tous ces sexes, les échos triviaux de ces accouplements dénués de tous sentiments. De l'autre, il ressentait encore la puissance du plaisir causé par la domination, comme une drogue courant dans les veines d'un junkie.

Il fut tenté un bref instant d'aller faire un tour dans les bois derrière le parking du pub, réputés pour être un lieu de rencontres gay. Il éprouvait le désir irrationnel de découvrir ce que ça faisait

d'être pénétré, pris, comme si cela pouvait lui permettre de mieux comprendre les femmes qu'il sautait. N'importe quoi. Il fit un pas en avant, un en arrière, puis se décida à rentrer tranquillement chez lui.

Il ne regagna son domicile que bien après minuit. Il aurait pu héler un autre taxi, mais la marche l'avait apaisé.

Une semaine plus tard, il commença à sortir avec l'une de ses anciennes étudiantes, Claudia, et rompit tout contact avec le groupe. À bien y réfléchir, peut-être étaient-ce eux qui avaient cessé de l'inviter à leurs petites sauteries.

Avec Claudia, le sexe était simple, bon, vigoureux et sain. Elle acceptait ses besoins, la nécessité qu'il avait de la dominer, et elle appréciait les variations et les bizarreries sans jamais poser de questions. Il crut même pendant un temps avoir dompté son côté obscur et être maître de ses sombres désirs insatiables. Mais il savait qu'il lui manquait quelque chose... jusqu'à ce qu'il rencontre Summer et son violon rapiécé dans les couloirs du métro et qu'elle fasse s'embraser de nouveau le feu qui le consumait.

— Tu connais bien Summer ? Et Victor ? demanda Dominik à Lauralynn, tandis

que cette dernière prenait place sur la couverture qu'elle avait apportée avec elle et étalée sur la pelouse de Regent's Park.

La jeune femme avait proposé d'aller pique-niquer, et les prévisions météo annonçaient un temps clément pour le week-end, avant les premiers frimas de l'automne. Dominik songea que les saisons s'enchaînaient à toute allure, et le cours de ses pensées dériva vers Vivaldi. Il y avait presque un an qu'il avait entendu pour la première fois l'enivrante musique de Summer à Tottenham Court Road et qu'il s'était senti envoûté par la jeune femme emportée par sa musique.

— Je connais Victor depuis des

années. Nous sommes complices, si tu vois ce que je veux dire. Je l'ai rencontré à une fête, et il m'a proposé de m'aider à percer dans le milieu. Il a compris qu'il y avait en moi une envie de domination, je pense. C'est un homme dangereux. Il aime utiliser les autres, et j'ai l'impression qu'il est animé par une espèce de volonté de vengeance. Mais il connaît beaucoup de monde. Et il a beaucoup d'expérience.

— Et Summer ?

— Je ne l'ai vue qu'une fois après le concert dans la crypte où tu lui as demandé de jouer nue. Je la trouve, comment dire... intéressante.

— Il s'est passé quelque chose entre vous ? demanda Dominik.

— Malheureusement non, avoua Lauralynn. Je ne pense pas qu'elle soit attirée par les femmes. Ou alors de manière très éphémère. Je connais bien ce genre de femmes, ce sont des papillons de nuit charmés par la lumière. Elles sont dangereuses. Summer croit qu'elle contrôle tout, mais elle se trompe. Elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez et ne comprend pas ses propres motivations. Et elle ne s'assume pas complètement. Elle se trouve moderne et sûre d'elle, mais c'est tellement facile de se mentir ! Tu es bien placé pour le savoir, n'est-ce pas ?

Elle le regardait avec une expression de malice non dissimulée.

Elle sortit le Thermos de café du panier en osier qu'elle avait apporté avec elle et remplit deux tasses en plastique. Dominik s'était chargé des sandwichs. Non loin de l'endroit où ils s'étaient assis, le long du chemin qui coupait le parc en deux, ils voyaient des files d'enfants bruyants se diriger vers le zoo.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Quand tu l'as retrouvée ?

— On a joué. J'ai fait venir un de mes soumis. Je pense que ça lui a plu de découvrir de nouvelles possibilités.

— Je vois.

— Mais, comme je te le disais, je connais bien ce genre de femmes. Ce

n'est pas la première que je croise. Elles sont leur pire ennemie. Si on les laisse se débrouiller seules, elles cèdent à toutes les tentations. Leur orgueil leur brouille la vue.

— Vraiment ?

Dominik était légèrement agacé par les remarques de Lauralynn sur le profil psychologique de Summer, certainement parce qu'il avait encore du mal à cerner ses propres motivations.

La jeune femme mordit dans un sandwich œuf mayonnaise et cresson.

— Si tu es vraiment attaché à elle, poursuivit-elle, tu ne devrais pas la laisser seule à New York ou ailleurs. Tu

vas la perdre.

— À cause de Victor ?

— Peut-être. Mais il y a d'autres loups dans la meute. Elle est du genre à attirer les dominateurs qui n'auront qu'une idée en tête, la briser.

— La briser ?

— Elle a du caractère, c'est vrai, mais elle ne pourra pas résister à certaines pressions. J'ai l'impression qu'elle donne son corps sans problème, ce qui fait qu'un mâle dominateur aura envie de lui faire abandonner son esprit. Ils chercheront à tout prix à la faire plier, à la soumettre à leur volonté. Et, une fois brisée, une soumise ne guérit pas. Je

pense qu'elle n'a pas compris qu'il y a un point de non-retour.

— C'est un peu exagéré, non ?

— Peut-être... Mais il y a toutes sortes de dominateurs. Pour certains, c'est un pouvoir ; pour d'autres, c'est juste un jeu...

— Je ne suis pas intéressé par le pouvoir, l'interrompit-il, désireux de se faire comprendre, mais je sais bien qu'avec Summer c'est plus qu'un jeu. Je veux qu'elle soit forte, et je n'ai aucune envie de la briser. Je veux la voir assumer ses désirs, parce que c'est ça qui me donne du plaisir, et non la domination. Accepter ses sentiments...

— Terrain dangereux, Dominik. Ce que tu décris ressemble beaucoup à un ennuyeux mot de cinq lettres...

— Et toi ? contra-t-il. Qu'est-ce que tu cherches avec tes jouets ? Le contrôle ?

— C'est un jeu de volontés, parfois cruel certes, mais toujours un jeu. Je pensais que nous nous ressemblions, tous les deux, mais il y a en toi une certaine douceur. C'est assez impressionnant. Tu ne penses pas uniquement avec ta queue.

— J'espère bien. Même si, évidemment, je n'entends pas la négliger non plus, répondit-il en souriant.

— Quoi qu'il arrive, j'aimerais qu'on devienne amis.

— Moi aussi.

— Victor ne pensait jamais qu'à la prochaine cible : il était implacable. Ça m'amusait au début, mais j'ai vite trouvé qu'il y avait en lui une noirceur, une volonté profondément enracinée de faire plier ses soumises, d'en faire des esclaves. Fais attention.

— C'est noté.

Il avait tenté à plusieurs reprises de contacter Summer ces derniers jours, mais ses appels tombaient directement sur messagerie, quelle que soit l'heure à laquelle il téléphonait, et il commençait à s'inquiéter un peu. Elle avait promis de le tenir au courant de ses aventures là-bas, mais elle ne lui avait pour l'instant fourni

que des bribes d'informations sans conséquences. Lui racontait-elle vraiment tout ?

— J'organise une petite sauterie demain soir, avec deux de mes jouets, et je me disais que tu aimerais peut-être venir, proposa Lauralynn. Tu n'es pas obligé de participer, tu peux juste observer.

— Tu crois qu'ils seraient d'accord ?

— Absolument. Ils savent qu'ils n'ont pas leur mot à dire : ils me doivent obéissance en tout. Quoi qu'il en soit, je pense que tu n'es pas attiré par les hommes, si ? C'est aller un peu trop loin pour toi ?

— Oui, acquiesça Dominik, qui se garda bien de révéler à Lauralynn qu'il avait déjà songé à essayer, afin de mieux comprendre les rouages de la soumission.

Si l'on en croyait les usages du sadomasochisme, de nombreux dominateurs avaient servi un moment en tant que soumis, afin de mieux comprendre les rapports entre les deux positions. Mais Dominik n'était absolument pas attiré par les hommes. Il avait beau éprouver une intense fascination pour leurs sexes, il n'était intéressé ni par leurs visages ni par leurs personnalités. Assister à une telle scène aurait été fort instructif, mais il savait qu'il n'était pas encore prêt.

— Pas cette fois-ci, répondit-il, en songeant qu'il accepterait peut-être un autre jour.

Mais, à cet instant, ses pensées étaient tout entières tournées vers Summer et le tourbillon d'évocations lascives qu'elle faisait naître dans son imagination.

— Dommage, reprit Lauralynn. J'aurais bien aimé avoir de nouveaux compagnons de jeu. Je pourrais t'apprendre beaucoup de choses, tu sais.

— Je n'en doute pas.

— Mon instinct me dit que tu n'apprécies pas vraiment les accessoires.

— Il ne te trompe pas, répondit Dominik.

— C'est tout l'inverse avec Victor. Il ne peut pas se passer de ses barres d'écartement. Elles marchent bien avec les femmes, mais les hommes ont plus facilement des crampes. Enfin, la plupart. J'ai remarqué que les gays ont un seuil de tolérance plus élevé à la douleur. Non pas que j'en croise beaucoup, remarque : je suppose qu'ils préfèrent rester entre eux, ajouta-t-elle après un silence.

Il y avait comme une note de regret dans sa voix, songea Dominik.

Le soleil, à son zénith, brillait au-dessus d'eux, et une très légère brise agitait les frondaisons des arbres qui les environnaient. Luralynn essuya une miette au coin de ses lèvres.

— C'est beau, hein ? dit-elle à Dominik, qui avait ôté sa veste en lin. C'est certainement le dernier jour de beau temps de la saison. Ah, Londres... J'adore le soleil.

Il lui sourit.

Ses cheveux blonds se déployaient sur ses épaules. Elle s'étira, se redressa et enleva son chemisier d'un geste vif. Elle ne portait pas de soutien-gorge, et les yeux de Dominik s'attardèrent sur ses délicieux tétons roses ornés d'un piercing et sur le tatouage bleu, représentant un idéogramme chinois, qu'elle avait sur l'épaule gauche. Elle s'allongea à plat ventre, se débarrassa de son short en jean et s'exposa, uniquement vêtue de son

string, à la caresse du soleil. Ses fesses formaient deux collines, dont la perfection géométrique délimitait les courbes avec une précision toute mathématique. L'élastique de son sous-vêtement, légèrement de travers, mettait en relief son bronzage intégral.

Afin de profiter du spectacle qu'elle offrait, les hommes commencèrent à ralentir en passant devant elle, au contraire des familles, qui accéléraient en la voyant, furieuses. Il y avait quelque chose de profondément provocant dans sa façon de s'exposer ainsi aux regards, les fesses nues sous le soleil.

Elle n'avait aucune pudeur et elle en jouait.

Étalée ainsi, jambes très écartées, dans un parc public, elle donnait l'impression à ceux qui la voyaient de loin qu'elle était entièrement nue.

Avant qu'elle se retourne, Dominik avait remarqué la façon dont le fin tissu de son string se tendait sur sa peau, sa fente bien visible.

Il aimait bien Lauralynn et pensait vraiment qu'ils pourraient devenir amis.

Il ôta sa chemise, histoire de profiter lui aussi du dernier soleil de l'année.

Ils s'endormirent dans la chaleur du paresseux soleil automnal.

Mais Dominik rêva de Summer, pas de Lauralynn.

3

L'IDYLLE DES CORDES

L'OBSCURITÉ AVAIT COMMENCÉ À TOMBER SUR LE PETIT jardin que je voyais de la minuscule fenêtre de mon appartement dans East Village, et le peu de lumière éclairait à peine mon corps corseté : j'avais l'impression, en me contemplant dans le miroir, de voir une momie. Je ressemblais à une femme étrange dans un spectacle victorien.

Le vêtement me cisailait la peau, avec

tout le confort rigide d'une étreinte de fer.

J'ai défait les lacets dans le dos et me suis penchée pour déboutonner les pressions qui fermaient le corset devant. Les baleines avaient imprimé un intéressant lavis de marques sur mon buste, de ma taille à mes seins ; des sillons parallèles, très Art déco, qui se détachaient, rouge vif, sur la pâleur de ma peau.

Mes colocataires et moi venions juste de rentrer d'un concert en plein air que nous avons donné à Union Square : nous avons prévu une série de récitals de compositeurs américains, sur un mois, afin de célébrer Thanksgiving par anticipation. On était au début novembre,

et le soleil se couchait plus tôt, entraînant avec sa disparition l'arrivée d'un froid glacial. Nous avons pris un verre dans l'un des bars en terrasse de Midtown, histoire de profiter de la relative douceur de l'air, avant que le froid étende ses doigts glacés sur la ville et en chasse tous les clients, à l'exception des fumeurs invétérés, à l'intérieur.

Pour jouer ce soir-là, j'avais décidé de porter le corset offert par Dominik pour la soirée chez Charlotte : il me tenait bien chaud, sous la petite robe en tricot noire qui le dissimulait.

J'avais l'impression que cet événement s'était déroulé une éternité auparavant. C'était l'une de mes toutes premières

expériences non conventionnelles ; je m'étais déguisée en soubrette et j'avais servi les invités de Charlotte, afin de découvrir si j'appréciais de me soumettre à d'autres que Dominik.

L'expérience n'avait pas été concluante : habillée par ses soins, répondant à la clochette qu'il avait ajoutée au costume, j'avais eu l'impression d'obéir aux ordres de Dominik plutôt qu'à ceux qui me demandaient de remplir de nouveau leur assiette ou leur verre.

Il me manquait terriblement, plus que je ne voulais bien l'admettre et bien plus que je ne le lui avouerais jamais. Depuis son départ, nous n'avions échangé que de courts messages irréguliers. Le son de sa

voix m'emplissait d'un tel désir de le voir que j'avais pris l'habitude de laisser mon portable éteint afin de ne pas être tentée de lui parler.

Dominik ne m'avait pas demandé de porter ce corset pour le concert de ce soir. C'était mon idée ; j'avais tenté de recréer la sensation de domination qui me manquait tant.

Son absence provoquait en moi un excès d'émotion que j'essayais de sublimer dans la musique, faisant de mon violon le dépositaire de mon chagrin et de ma frustration. Mais ma solitude persistante faisait inmanquablement resurgir les souvenirs des scènes que Dominik avait créées pour moi à Londres,

et je ne pouvais m'empêcher de fantasmer sur tout ce que j'aurais aimé qu'il me fasse. J'étais devenue irascible et renfermée, agacée par l'intensité de mes sentiments.

J'avais écrit à Charlotte pour lui demander conseil, mais elle semblait avoir mystérieusement disparu, à moins qu'elle n'ait choisi de m'ignorer. Chris avait achevé sa courte tournée américaine et avait regagné Londres. Il n'avait pas prévu de revenir à New York de sitôt, et, comme il n'appréciait pas vraiment Dominik, je ne lui avais rien raconté. Via Skype, j'avais bavardé avec de vieux amis restés en Nouvelle-Zélande, mais ils étaient tous rangés à présent, avec des jobs sérieux et des partenaires durables.

Ma vie à New York, entre l'orchestre et Dominik, me paraissait aux antipodes des leurs.

Si ma vie sociale était presque inexistante, en revanche mes efforts professionnels n'étaient pas passés inaperçus.

Simón, le chef d'orchestre vénézuélien invité lors de la saison précédente, nous dirigeait à présent définitivement et il avait manifestement un faible pour moi : il me faisait des clins d'œil pendant les concerts afin de saluer ma performance et me regardait parfois avec insistance par-dessus son pupitre. Je n'ai remarqué ses attentions que tardivement, au moment où nous avons commencé à répéter pour les

concerts de Thanksgiving, peut-être parce que j'avais des affinités avec la musique américaine. Une musique influencée par les tonalités de lointaines contrées et colorée par l'infinie diversité culturelle de compositeurs venus aux États-Unis pour entamer une nouvelle vie, pleins d'espoir, ouverts aux rythmes de toutes les villes croisées sur leur chemin, et mêlant jazz et folk aux vieilles traditions européennes.

Je ne regrettais pas notre ancien chef d'orchestre. Son approche, trop académique, manquait de nuances, et sous sa direction les cordes étaient trop guidées. Simón était plus jeune et ses méthodes radicalement différentes. Nous ne discussions plus que de ça au sein de

l'orchestre.

Il avait un look un peu bohème et en répétition, dans son jean et son tee-shirt ample, il aurait facilement pu passer pour le guitariste d'un groupe de rock. Il respirait le dynamisme du bout de ses chaussures – parfois de simples Converse confortables, parfois des bottines pointues en croco cirées à la perfection – jusqu'à ses épaisses boucles sombres, perpétuellement en bataille, qui s'agitaient au rythme de ses mouvements frénétiques. Il dirigeait l'orchestre en battant la mesure avec ses mains, qu'il ouvrait et fermait comme les mâchoires d'un crocodile, possédé par la musique. Son visage, très expressif, était inconsciemment au diapason de sa

direction d'orchestre : un haussement de sourcils ou une légère moue annonçaient un infime changement de tempo ou de tonalité.

J'espérais que sous sa baguette les cordes seraient autorisées à déployer plus d'ardeur. Si l'on en jugeait par nos derniers concerts, il avait une influence très bénéfique sur nous.

Baldo et Marija, mes colocataires croates, qui jouaient respectivement de la trompette et du saxophone, se moquaient bien du changement. Ils venaient de se fiancer, et leur bonheur était tel que seul un coup de tonnerre du destin aurait pu l'entamer.

Forte de son succès sentimental,

Marija avait décidé de s'occuper de moi, et elle m'interrogeait souvent sur l'état de ma relation avec Dominik, avec une patience et une astuce dignes d'un détective privé.

Ce matin-là, je lui avais raconté toute l'histoire, ne serait-ce que pour lui expliquer pourquoi j'étais d'aussi mauvaise humeur.

— Tu sais que la meilleure façon de se sortir quelqu'un de la tête est d'en faire entrer un autre ailleurs, a-t-elle dit prosaïquement, comme nous partagions un déjeuner tardif dans la cuisine, avant d'aller travailler.

Elle avait récemment opté pour une frange, et la ligne sombre au-dessus de

ses sourcils rendait ses paroles encore plus autoritaires.

— Je n'ai pas besoin de l'oublier. On sort encore ensemble.

— Pas vraiment. Tu es ici, et il est là-bas.

— On n'a pas une relation traditionnelle. On est amis. Des amis qui couchent ensemble.

— Mais vous ne couchez pas, là.

J'avais volontairement omis de raconter à Marija la nature de nos ébats sexuels, mais je lui avais dit qu'étant donné les circonstances et la distance nous avions décidé de ne pas être exclusifs.

— C'est bien normal, avait-elle répondu. Une femme a des besoins, tant pis pour lui s'il n'est pas là pour les satisfaire.

Elle m'avait invitée à aller boire un verre avec Baldo et elle au *230 Fifth*, un banal repaire de drague pour les jeunes de Manhattan, qui ne désemplissait pas pendant le week-end. Je n'en avais pas vraiment envie, mais j'avais quand même accepté. Je ne pouvais guère continuer à passer mes soirées enfermée dans ma chambre, sanglée dans le corset offert par Dominik, même si je ne supportais la compagnie des deux tourtereaux qu'à petites doses et si ce bar était exactement le genre d'endroit que je fuyais comme la peste.

J'ai découvert en arrivant qu'ils avaient invité un autre musicien de l'orchestre, Alex, un joueur de trombone. Il avait rejoint le Gramercy Symphonia l'année précédente après avoir laissé tomber son job d'avocat spécialisé dans les divorces et avait quitté le Wisconsin pour New York afin de réaliser son rêve de toujours : vivre de la musique. Marija avait organisé un rendez-vous dans mon dos, et je n'ai guère apprécié.

Alex était relativement sympa mais très ennuyeux. Il portait en plus une chemise violette, qui aurait eu de l'allure sur un homme plus grand et plus mince, mais qui le faisait ressembler, calé qu'il était dans l'un des canapés mauves du restaurant, à une tartelette à la myrtille.

Je les ai tous abandonnés à leur sort, Marija et ses longues jambes entortillées autour de celles, plus courtes, de Baldo, Alex et ses coups d'œil pleins d'espoir, et j'ai gagné le bar sur le toit.

Le cocktail était moyen et la musique pas à mon goût, mais la vue était sublime. L'Empire State Building était si près que j'avais l'impression que j'aurais pu le toucher en tendant la main, le rejoindre d'un seul bond et l'escalader, comme King Kong ou Jack et son haricot magique.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ? a demandé une voix mâtinée d'accent du sud à ma gauche.

La voix appartenait à un homme blond,

qui portait un costume bleu marine rayé, une fine cravate, un verre dans une main et un cigare dans l'autre. Il avait traîné l'une des tables contre la rambarde et s'était perché dessus. La tête penchée, il contemplait la nuit avec l'assurance de celui qui se croit immunisé contre les accidents (après tout, il y a bien des gens qui meurent parce qu'ils se sont trop penchés par la fenêtre) ou qui pense que la gravité ne s'applique pas à lui.

— Absolument, ai-je répondu, en inspirant la légère fumée de cigare qui flottait autour de lui.

Il a sauté de son perchoir avec une étonnante élégance et s'est installé à mes côtés.

— D'où venez-vous ? a-t-il demandé.

— De Nouvelle-Zélande. Mais je suis passée par l'Australie et Londres.

— Vous avez pas mal roulé votre bosse, apparemment.

— Je ne roule pas que ça.

J'ai surpris une étincelle en réponse à mes paroles, et je me suis rapprochée de lui, au cas où il n'aurait pas compris mon sous-entendu.

— Puis-je vous offrir un verre ?

J'ai baissé les yeux sur les restes de mon mauvais mojito.

— Oui, mais pas ici. On va ailleurs ?

Il n'a pas eu besoin de se le faire dire

deux fois. Trois quarts d'heure plus tard, nous étions dans son appartement dans l'Upper East Side, exactement l'endroit chic, meublé de manière spartiate, que je m'étais attendue à découvrir la première fois que j'étais allée chez Dominik. C'était avant que j'apprenne à le connaître et que je comprenne que la richesse n'allait pas forcément de pair avec la sophistication, même si je ne savais toujours pas si Dominik était riche ou pas. Il avait peut-être dépensé les économies de toute une vie pour m'acheter le Bailly et vivait à présent de son salaire de prof de fac.

L'homme que j'avais dragué s'appelait Derek, était né à New York et travaillait dans les assurances. Je lui ai dit que je

me nommais Helen et que j'étais secrétaire dans un cabinet d'avocats. L'expérience m'avait appris que les hommes aimaient les secrétaires et les infirmières, et je ne voulais pas prendre le risque de le voir se pointer un jour à l'un de mes concerts.

Derek, en revanche, s'appelait vraiment Derek, ai-je constaté en voyant une pile de courrier sur le comptoir.

Son appartement avait beau puer le fric, il sentait aussi le saumon frit et le tabac. J'ai remarqué que la plupart des fenêtres ne s'ouvraient pas ; il devait certainement fumer à l'intérieur pour s'épargner la peine de sortir sur le balcon.

— Qu'est-ce que tu aimes ? a-t-il demandé.

J'ai d'abord cru qu'il me proposait à boire, mais, comme il n'avait ni mis en route la bouilloire, ni ouvert le frigo, j'ai compris qu'il parlait de sexe. La franchise de la question m'a prise au dépourvu.

— Euh...

Il s'est approché et a brisé la glace en m'embrassant. Il n'était pas si mauvais mais il avait un goût de poisson.

J'ai envisagé un instant de décliner l'offre, mais, en éternelle optimiste, je me suis dit que ça allait peut-être s'arranger une fois qu'on serait passés aux choses

sérieuses. De plus, j'avais décidé d'arrêter de prendre le taxi : je voulais faire des économies pour m'offrir un voyage et, si je passais la nuit chez lui, je pourrais prendre le métro ou rentrer à pied.

J'ai réprimé une grimace quand Derek a commencé à explorer ma bouche avec sa langue, en utilisant une technique qui aurait été plus efficace à un autre endroit de mon anatomie.

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Dominik, qui embrasse divinement bien, et je me suis demandé s'il avait décidé de ne plus utiliser ce talent ou s'il était au contraire en train d'en faire profiter une autre au même moment, à Londres. En

imaginant Dominik avec une autre femme, je me suis sentie stimulée, et j'ai poussé Derek hors de la cuisine, vers le salon, où l'air était moins vicié.

— Oh, a-t-il commenté, une femme qui prend les choses en main. J'adore ça.

Ça commençait mal.

Derek a fait délicatement glisser les bretelles de ma robe et a fait courir ses doigts sur ma peau nue comme s'il caressait un chaton. Délicatement. Doucement. Il avait certainement lu une tonne de bouquins qui serinaient que les femmes aiment les longs préliminaires, si possible enrobés de chocolat et suivis par un bain chaud, le genre d'idioties reprises par tous les médias et qui étaient aussi

ridicules que leur pendant, à savoir croire que tous les hommes voulaient se faire tailler une pipe en matant un film porno, avant de manger épicé.

J'avais espéré que Derek m'arracherait ma robe, me plaquerait contre la fenêtre et me prendrait par-derrière, comme dans un film américain, mais la réalité a été, hélas, beaucoup moins excitante. Je me suis un peu débattue avec sa ceinture, que j'ai fini par défaire, et son pantalon est tombé sur ses chevilles de manière peu élégante. J'aurais dû lui ôter ses chaussures avant ; il était entravé, virtuellement immobile.

On a gagné sa chambre à reculons, et il m'a allongée gentiment sur le lit. Il a

ensuite déposé une pluie de baisers légers le long de mon cou jusqu'à mon nombril, puis m'a souri avant d'enfourer sa tête entre mes jambes. Le cunnilingus était manifestement le numéro qu'il réservait aux femmes qu'il voulait impressionner. Il était enthousiaste mais doux. J'ai essayé d'invoquer l'image de Dominik en train de me faire la même chose, mais il aurait déjà mis quatre doigts en plus de sa langue, et il explorerait brutalement mon intimité en me promettant sur un ton ironiquement poli que sa queue ne tarderait pas à suivre le même chemin. Dominik et moi n'avions toujours pas pratiqué la sodomie, et je me demandais pourquoi, même si l'attente me plaisait bien. Il semblait penser que c'était la

pratique la plus perverse disponible sur le menu, alors que, pour moi, c'était juste un truc qu'on ne faisait pas la première fois. Je le trouvais délicieusement démodé sur le sujet et j'attendais avec impatience qu'il se décide enfin.

J'ai chassé Dominik de mes pensées et, par politesse, je me suis concentrée sur Derek. Il avait fini de me prodiguer ses bons soins et je me suis redressée, afin de lui tailler une pipe, mais il m'a arrêtée et m'a rallongée.

— Non, ma puce, c'est tout pour toi.

J'ai soupiré. Il a cru que c'était de plaisir.

Son sexe était enfin dur, et son torse

agréablement ferme contre ma poitrine, mais j'aurais préféré qu'il cesse ses éternelles caresses trop légères et qu'il me pince les tétons ou qu'il m'étrangle un peu. Peut-être avait-il juste besoin de quelques encouragements.

J'ai saisi sa main et l'ai placée sur mon cou.

— Houla. Ne me dis pas que tu aimes ça. C'est vraiment pas mon truc.

J'ai senti qu'il débandait.

Je l'ai embrassé, ce qui au lit revient à changer de sujet, mais le cœur n'y était plus. Il s'est retiré et a disparu dans la salle de bains. J'ai entendu l'eau couler, et il est revenu avec deux tasses de

chocolat chaud.

— Il se fait tard, a-t-il dit en m’entendant une. Tu peux rester dormir, si tu veux.

Il était gentil et maîtrisait les codes de l’étiquette sexuelle, même s’il n’était définitivement pas mon genre.

Je suis restée allongée à ses côtés, un peu gênée, toute la nuit, puis je me suis éclipsée à l’aube, même si je doutais fort que Derek me demande mon numéro de téléphone.

Près de Central Park, les échoppes étaient toutes ouvertes, et les vendeurs houspillaient les touristes qui ne

choisissaient pas assez vite entre le ketchup et la sauce tomate. Je me suis acheté un bagel et un café à l'angle de la 78^e Rue et de la V^e Avenue, et j'ai décidé de profiter de ma matinée de liberté pour faire un tour au Met qui se dressait non loin.

J'étais trop agitée pour apprécier l'art et, incapable de me décider, j'ai fini par échouer dans le département asiatique, où j'ai passé une heure à contempler une tête de bouddha afghane vieille de cinquante siècles. J'espérais qu'elle me communique un peu de la sérénité évidente de ses traits de pierre, de ses longues oreilles et de ses yeux mi-clos. J'ai contemplé les sourcils symétriques et le nez aquilin surmontant une bouche

pulpeuse et sensuelle, qui donnait à cette tête divine une touche d'humanité.

J'ai repensé à la nuit que je venais de passer avec Derek, à mon dernier week-end avec Dominik, aux semaines qui l'avaient précédé et que j'avais passées avec Victor, et à mon expérience dans le donjon londonien, où je m'étais fait fesser par un inconnu. J'ai réfléchi au fait que ces choses, que la moitié de l'humanité considérait comme perverses, m'excitaient terriblement, alors qu'une nuit avec Derek, un type gentil, bon parti de surcroît, me laissait de marbre.

En étais-je arrivée là ? Avais-je besoin d'être attachée, brusquée, voire malmenée, pour prendre mon pied ? Les

sentiments que j'éprouvais pour Dominik étaient-ils liés à sa personnalité ou à ses talents au lit ?

J'ai préféré rentrer à pied, même si la balade était longue, plutôt que de subir la crasse poisseuse du métro ; la ville qui hier encore me paraissait majestueuse et excitante me rappelait aujourd'hui que j'étais prisonnière, séquestrée et opprimée par les avenues rectilignes et les immeubles carrés. J'étais entourée de verre sans fin et de structures en béton qui s'élançaient vers le ciel comme autant de sentinelles, et les traînées de ciel bleu que j'apercevais entre deux édifices me menaçaient comme la lame d'une guillotine.

Londres me manquait. J'aimais ses cachettes souterraines, ses ruelles étroites et tordues, ses venelles sombres, ses rues pavées dont les noms anciens, comme Cock ou Clitterhouse [2](#), témoignaient d'un temps où l'obscénité se cachait à tous les coins de rue et où les maisons closes voyaient défiler courtisanes en jupons, catins grivoises, politiciens pervers, dames et seigneurs de la nuit qui mettaient toute leur énergie dans une quête effrénée de plaisirs.

Des temps plus puritains leur avaient succédé, et certains des noms les plus crus avaient été remplacés pour refléter la tendance au politiquement correct de notre monde moderne, mais Londres demeurait malgré tout une ville tout

entière baignée dans le désir. J'étais persuadée que, si ses pierres pouvaient parler, elles applaudiraient en voyant passer les âmes corrompues. Londres me comprenait.

Ce jour-là, j'avais l'impression que New York était une grande sœur réprobatrice.

Je suis arrivée en retard de quelques minutes à la répétition du soir et j'ai senti le regard inquisiteur de Simón se poser sur moi quand je me suis glissée sur mon siège. J'ai joué en pilote automatique, sans mes habituelles fioritures, en espérant que la torpeur qui s'était

emparée de mon archet n'était pas trop évidente.

Cette nuit-là, j'ai dormi le cœur lourd.

Je me suis réveillée vers 3 heures du matin, cette heure propice à toutes les angoisses, et j'ai envoyé un texto à Dominik.

« Tu me manques. »

Je me suis rendormie, bercée par une vague culpabilité ; je n'étais pas certaine qu'il me manque vraiment.

Le lendemain matin, j'ai décidé de me

secouer et de rechercher des divertissements à la hauteur de mes désirs pervers. Il n'y avait pas de raison pour que New York ne m'offre rien de ce genre. En dépit de ma brève déprime de la veille, je savais d'expérience que de nombreuses personnes avaient les mêmes goûts que moi. Il fallait juste que je les trouve.

Une rapide recherche Google ne m'a pas beaucoup appris. J'avais l'impression que les choses étaient moins évidentes ici qu'à Londres pour les amateurs de fétichisme. J'avais entendu dire que la police voyait d'un œil sévère la nudité publique et la violence consentie. Mais ce pouvait être tout simplement une particularité new-

yorkaise : les gens étaient sans doute moins enclins à exhiber leurs inclinations et peut-être fallait-il être introduit dans un certain cercle. J'ai trouvé quelques annonces pour des événements mais rien ne m'a attirée : des soirées à thème dans un cabaret, une soirée réservée aux fétichistes des pieds, une société d'amateurs de fessées.

J'ai fini par dénicher une annonce pour un cours d'introduction au bondage avec des cordes, qui se tenait à midi le samedi suivant. Je n'avais guère eu d'expériences dans ce domaine, mais l'idée m'excitait. Si j'en croyais ma réaction au corset très serré ou aux bas avec lesquels Dominik m'avait lié les poignets, les cordes étaient faites pour

moi. De plus, en choisissant un atelier pour grands débutants, j'étais certaine d'éviter de tomber sur Victor ou l'un de ses acolytes, ce qui arriverait à coup sûr dans un club.

Pour des raisons évidentes, aucune adresse ne figurait sur l'annonce. J'ai donc envoyé un mail, en précisant que je venais d'arriver à New York et que j'aimerais bien assister au cours.

J'ai reçu une réponse quasi immédiatement, signée par une certaine Cherry Bangs, ce qui devait être un nom de scène. Elle m'a expliqué qu'elle se contentait de permettre à l'atelier d'avoir lieu et que j'étais la bienvenue en tant que « modèle de corde », c'est-à-dire une

jeune femme consentante qui permettait aux inscrits de se perfectionner dans l'art du *shibari* [3](#). Elle a précisé que rien ne me serait imposé et, comme je n'étais pas encore introduite dans le milieu new-yorkais, elle a proposé que nous prenions un café ensemble le samedi suivant, juste avant le cours.

La perspective de pouvoir donner libre cours à mes penchants pendant le week-end m'a ragillardie et je me suis rendue à la répétition le cœur léger. Ma bonne humeur a déteint sur mon jeu et, à la fin de la session, je me sentais revigorée. Dominik me manquait toujours, mais j'apprenais à me passer de lui. Les choses se mettaient enfin en place.

— Vous avez très bien joué ce soir, m'a dit Simón.

Ce n'était pas un compliment, plutôt un constat, mais je n'en ai pas moins rougi de fierté. Ses yeux sombres brillaient sous la lumière, pleins de l'adrénaline provoquée par la répétition.

— Merci, ai-je répondu. Vous avez été super vous aussi.

— Ça me fait plaisir d'entendre ça. C'est difficile de diriger un orchestre après quelqu'un de plus expérimenté : j'ai toujours peur d'être trop laxiste ou trop exigeant, et de ne pas réussir à inspirer le respect sans passer pour un grand méchant loup.

— Eh bien, moi, j'apprécie votre façon de faire.

Ce qui a suivi est certainement imputable à l'excitation née de la répétition.

— Ça vous dit de prendre un verre avec moi ?

Il a réfléchi sans me quitter des yeux. Je n'avais jamais eu envie de sortir avec mes précédents chefs d'orchestre (ils étaient bien trop âgés), et je ne savais donc pas quelle était la conduite à tenir. Et ce ne serait pas un vrai rendez-vous, mais juste deux voyageurs partageant un verre : après tout, il venait d'arriver lui aussi.

— Avec plaisir, a-t-il répondu en souriant.

Nous nous sommes rendus dans un café italien sur Lexington. J'ai commandé un *affogato* : une boule de glace vanille noyée sous le café avec une lichette de Cointreau. Le serveur, un Américain d'origine italienne à la voix de stentor, qui portait un tablier bleu électrique, est arrivé avec les trois ingrédients alignés sur un plateau : à côté d'une serviette rouge et d'une longue cuillère en argent se tenaient la crème glacée dans un verre à Martini sans pied qui reposait sur une soucoupe blanche ainsi que l'expresso brûlant et la liqueur dans deux petits

verres. Il a versé le café et l'alcool sur la glace avec un moulinet ostentatoire puis m'a apporté deux *biscotti* sur une assiette.

Simón a contemplé mon breuvage, puis son banal verre de vin rouge.

— Je suis jaloux, a-t-il dit.

— Je vous en prie, goûtez, ai-je répondu en lui tendant la cuillère.

Il a hésité un instant devant l'intimité de la proposition, puis a obéi.

— En effet, c'est bon.

J'ai repris ma cuillère, dont il avait réchauffé le manche, alors que le reste était glacé.

— Au Venezuela, nous faisons souvent un dessert à base de noix de coco et de caramel.

Il avait une façon de s'attarder sur les « c » qui me faisait penser qu'il imaginait quelque chose de plus sexy que la noix de coco ou le caramel, mais son regard n'exprimait rien d'autre qu'une amicale attention. Impossible d'affirmer avec certitude qu'il me draguait.

— Un excellent mélange. Ça fait longtemps que vous êtes à New York ?

— Je suis né ici. Ma mère travaillait à Wall Street. Elle a rencontré mon père en vacances. Il jouait dans un groupe. Il a suivi ma mère ici mais n'a jamais réussi à s'intégrer, on est donc partis pour

l'Amérique du Sud quand j'étais petit. Mes parents y sont toujours. J'ai passé toute mon enfance entre Caracas et New York. J'ai appris la musique au Venezuela. J'ai commencé par le violon...

— Oh ! Pourquoi avez-vous arrêté ?

— Je n'étais pas très bon. Quand je jouais, j'étais sans cesse déconcentré par le reste de l'orchestre. Je voulais tout contrôler.

— Un chef d'orchestre-né, ai-je remarqué en riant.

— Il faut croire. Vous jouez très bien, vous savez. Vous exprimez une passion toute latine.

— Merci, ai-je répondu, incrédule.

— Je ne dis pas ça pour vous flatter. Mais je pense que vous êtes prisonnière de l'orchestre. Vous êtes faite pour être soliste.

— C'est très gentil, mais je ne suis pas sûre d'en avoir la trempe. Je serais terrifiée d'être seule sur scène.

— Vous vous y habitueriez. Et vous finiriez par aimer ça.

Il a tendu la main vers moi, et j'ai cru pendant une fraction de seconde qu'il allait saisir la mienne, mais il s'est emparé de la cuillère et a repris de la glace.

Le pense-t-il vraiment ? ai-je songé.

Je n'étais pas si modeste que ce que je voulais bien faire croire. L'idée de jouer seule devant un public m'enthousiasmait autant qu'elle me terrorisait.

Un silence un peu gêné s'est installé. J'ai récupéré les dernières gouttes de mon dessert avec le doigt, concentrée sur la glace, pour ne pas ajouter à l'embarras qui semblait s'être glissé entre nous.

— J'ai beaucoup apprécié ces dernières semaines, ai-je fini par dire pour rompre le silence. J'aime les compositeurs américains, surtout Philip Glass.

— Tant mieux, a-t-il répondu en riant. Mais je ne suis pas sûr que tout le monde partage votre avis. Certains le trouvent

trop répétitif.

— Est-ce que votre famille fête Thanksgiving ?

— Pas vraiment. Ma mère le faisait, avant, mais elle a adopté toutes les coutumes vénézuéliennes. Je fais une fête jeudi prochain : j'ai invité quelques « orphelins », comme moi, qui sont sans famille ce jour-là. Ça me ferait vraiment plaisir que vous veniez. Je voudrais vous présenter quelqu'un.

— J'en serais ravie, ai-je répondu en ignorant la petite voix qui me disait qu'encourager les attentions de Simón n'était juste ni pour lui ni pour Dominik.

Quelques jours plus tard, c'est dans le même café que j'ai retrouvé Cherry Bangs, la femme qui avait répondu à mon mail sur le bondage.

Son apparence était en tout point conforme à son nom. Petite et plantureuse, elle avait les cheveux teints en rose vif et parfaitement coupés au carré. Elle était vêtue de rose des pieds à la tête, à l'exception d'un blouson d'aviateur en cuir noir, donnant du caractère à un look qui aurait pu être mièvre. Ses lèvres pulpeuses étaient généreusement maquillées, et elle portait de grosses bagues à tous les doigts, qui accrochaient la lumière au rythme de ses gesticulations. Elle parlait avec ses mains presque autant que Simón.

— Vous venez d'arriver à New York ?
a-t-elle demandé avec un accent qui
suggérait qu'elle était originaire du
Canada.

Elle m'a raconté qu'elle venait d'une
petite ville près de Calgary, dans
l'Alberta, et j'en ai déduit que c'était
pour cette raison qu'elle se mettait en
quatre pour moi : elle aussi n'était pas du
coin.

— Pas tout à fait. Je suis là depuis
quelques mois. Mais je ne connais
personne... dans le milieu.

— Ne vous faites aucun souci : tout le
monde est très gentil. Vous avez déjà été
attachée ?

— Pas avec des cordes.

— Il vaut mieux commencer comme modèle dans un cours plutôt que de tomber sur un amateur dans une soirée, qui fait n'importe quoi ou vous attache et vous laisse en plan. Je serai là pour veiller sur vous.

J'ai regardé ses mains, qui caressaient sa tasse de café glacé, servi avec les habituels accompagnements. J'ai remarqué que l'une de ses bagues était une araignée : une longue pierre noire en formait le corps, et huit pattes en argent enserraient son doigt comme les barreaux d'une cage. Elle en avait une autre en forme de crâne, dont les orbites étaient serties de deux strass brillants. Je n'avais

pas l'impression que c'était une femme particulièrement douce, mais les apparences pouvaient être trompeuses. Si tout le monde agissait en public comme au lit, j'aurais certainement eu moins de mauvaises surprises.

Le cours avait lieu dans un loft situé entre Midtown et le bien nommé Meatpacking District [4](#). Le salon mis à notre disposition et transformé en terrain de jeux appartenait à un appartement plus grand, dont le couloir menant aux chambres avait été fermé par un paravent. La pièce était lumineuse et spacieuse, et elle ressemblait plus à un studio de yoga qu'à un donjon. Des coussins avaient été disposés tout autour de la pièce, et les participants des deux sexes, dont les âges

étaient très variables, y avaient pris place.

Un jeune couple était recroquevillé sur un pouf en faux cuir ; leur nervosité prouvait que c'était leur première fois. Les autres bavardaient joyeusement, détendus. Le sifflement d'une bouilloire donnait à la pièce une atmosphère chaleureuse, et la cuisine était remplie de gens en train de se faire du thé et du café. Une table, poussée sur le côté, était couverte de sachets de tisane, de fruits et de chocolat bio. Un homme aux cheveux longs, portant une veste en cuir élimée, mangeait des chips juste à côté avec un air de défi.

Cherry m'a présentée à quelques

participants, et je me suis installée devant, près d'elle et de Tabitha qui donnait le cours. Cette dernière ressemblait à une déesse païenne : ses longs cheveux bruns coulaient sur ses épaules comme une eau vive, et sa robe rouge parsemée de petites fleurs bleu vif balayait le sol. Elle était pieds nus et, malgré sa taille modeste, elle semblait dominer toute la pièce.

Tabitha a commencé par énoncer les précautions à prendre afin d'éviter les lésions nerveuses et l'asphyxie. (Ne jamais faire un nœud autour du cou.)

Elle a brandi une paire de ciseaux à larges lames.

— Il faut toujours en avoir sous la

main, a-t-elle recommandé, afin de pouvoir libérer rapidement votre partenaire en cas de danger, comme un incendie, une blessure, ou l'arrivée imprévue de votre belle-mère.

Tout le monde a gloussé.

Elle a expliqué les nœuds les plus simples, à l'aide d'une corde étendue sur le sol.

J'ai appliqué ses conseils et j'ai été agréablement surprise par la satisfaction qui a été la mienne quand j'ai réussi à faire correctement un nœud simple autour du poignet de Cherry.

— C'est cool, hein ? a dit cette dernière avec un grand sourire.

La deuxième partie du cours était d'un niveau plus avancé, et j'étais ravie de rentrer enfin dans le vif du sujet.

Tabitha m'a demandé d'être son « modèle », comme elle disait, afin de pouvoir faire la démonstration de certains nœuds. Elle a commencé par un simple *box tie*, le nœud de base pour la plupart des combinaisons.

— Mets les mains derrière le dos.

Sa voix, basse mais ferme, a, comme je m'y attendais, provoqué une certaine faiblesse au niveau de mes genoux.

Elle a placé mes bras dans la bonne position, pas raides comme l'avait fait Dominik, mais pliés au niveau des

coudes, afin que mes deux avant-bras se superposent et que mes doigts effleurent la saignée du coude opposé. Elle a commencé par me lier les bras, en plaçant la corde au milieu de mes avant-bras, puis elle l'a enroulée autour du haut et du bas de mon buste de manière qu'elle entoure mes seins et qu'elle immobilise mes bras. Elle a passé un doigt expert le long de la corde, avant de la resserrer, histoire de vérifier qu'elle était bien mise et qu'elle ne comprimait aucun nerf.

L'assemblée était silencieuse, concentrée sur les instructions de Tabitha. Elle avait cessé de me donner des ordres, se contentant de me faire tourner à sa guise, comme une poupée, ne me parlant que pour me demander si les entraves

n'étaient pas trop serrées. Je me suis détendue entre ses mains, mes membres se sont alourdis, et j'ai carré mes épaules en arrière, afin de lui laisser plus de latitude pour m'attacher. J'ai fermé les yeux, consciente d'être le point de mire de tous les regards.

Tabitha en a fini avec moi et m'a laissée seule au centre de la pièce afin de passer de groupe en groupe pour prodiguer ses conseils aux couples, qui appliquaient ses conseils sur leurs partenaires. Elle est revenue vers moi à plusieurs reprises et m'a serré les mains pour vérifier que mon sang continuait à circuler à peu près normalement et que je ne m'ankylosais pas. Je me balançais doucement sur mes pieds, comme si je

m'étais levée brusquement après un massage.

Quand Tabitha a commencé à me délier, j'étais dans un état proche de l'hébétude. La corde a caressé ma peau avec un doux bruissement, et j'ai presque autant apprécié d'être détachée qu'attachée. Libérée des entraves, j'ai étiré mes bras et agité mes doigts afin de faire repartir la circulation correctement.

J'ai contemplé mes bras : la corde avait laissé un lacs de marques légèrement en creux, blanches là où la circulation avait été ralentie et rouges sur les bords. Le résultat faisait étrangement penser au motif familial d'une nappe à carreaux italienne.

Cherry m'a promis que les marques disparaîtraient en quelques heures, ce qui était heureux puisque j'avais encore une répétition ce soir-là. Nous nous sommes séparées en nous promettant de nous revoir bientôt afin que je poursuive mon exploration du milieu fétichiste new-yorkais.

J'ai bien joué ce soir-là, ravie de m'être fait de nouvelles amies.

Les traces ont rapidement disparu, si rapidement à vrai dire que j'ai presque souhaité leur réapparition : je n'avais plus que des souvenirs impalpables de cet agréable après-midi. J'étais restée

habillée lors de la séance, ce qui était nécessaire pour que les élèves ne soient pas distraits de leur apprentissage par la nudité du modèle. J'ai songé que, la fois suivante, j'aimerais bien essayer nue afin de sentir le contact de la corde sur toute ma peau et pas uniquement sur mes bras.

— Bon travail, ce soir, m'a dit Simón de loin, pendant que je rangeais le Bailly dans son étui.

Il était en pleine conversation avec Alex, le joueur de trombone.

Nous avons de nouveau pris un café ensemble dans la semaine et nous étions en train de devenir des amis. Le connaître un peu mieux avait amélioré mon jeu : je parvenais à déchiffrer ses subtils

mouvements, quasi inconscients, et je ressentais la musique à sa manière. Ses compliments m'allaient droit au cœur.

— À jeudi ! ai-je répondu en sortant.

Je n'étais cependant pas complètement à l'aise. J'avais laissé passer le moment où j'aurais pu glisser l'air de rien le nom de Dominik dans la conversation afin de faire comprendre à Simón que je n'étais pas entièrement libre. Il ne m'avait fait aucune avance, mais je ne pouvais me débarrasser du sentiment que je le menais un peu en bateau.

C'est un peu tard pour penser à ça,
ai-je songé, une tarte à la citrouille

encore fumante à la main, en sonnant à la porte de son appartement dans un immeuble très coté de l'Upper West Side, à deux pas du Lincoln Center. En dépit de mes protestations, Marija l'avait faite pour moi en découvrant que j'avais un « rendez-vous galant » avec le chef d'orchestre.

Simón m'a ouvert la porte et m'a pris la tarte des mains. Il portait un gilet doré sans manches, assorti à ses boutons de manchette, et ses bottines en croco : ainsi vêtu, il semblait sortir tout droit d'un film de gangsters des années 1930. La comparaison n'était pas si idiote, quand on savait qu'il lui arrivait de brandir sa baguette comme un fusil mitrailleur. Je m'en suis voulu de ne pas avoir fait un

effort vestimentaire. J'avais longtemps hésité avant d'opter pour une tenue peu habillée, des leggings noirs, un long gilet en cachemire et des nu-pieds à petits talons : je ne voulais pas qu'il croie que je considérais son invitation comme un rendez-vous. Je me suis glissée dans la salle de bains dès que j'ai pu pour ajouter à ma tenue une paire de boucles d'oreilles et un collier de perles, que j'avais emportés au cas où la soirée se révélerait plus chic que prévu.

Les invités formaient une clique hétéroclite. Comme tous les Américains célébraient Thanksgiving en famille, Simón avait réuni tous ceux qui n'étaient invités nulle part : Al, un architecte d'une boîte du Moyen-Orient, actuellement

détaché sur un projet de luxueux complexe hôtelier sur Madison Avenue ; Steve, un poète britannique qui s'était produit juste avant nous lors du concert à Union Square ; Alice et Diane, en couple, qui tenaient une galerie d'art à Nolita, et enfin Susan, une femme au regard acéré et au rire facile, à côté de qui Simón m'a placée à table et qui, comme je l'ai rapidement découvert, était agent de musiciens. Elle avait de nombreux solistes dans son carnet d'adresses.

Simón a passé le plus clair de la soirée à discuter avec Steve, et j'ai donc été libre de discuter avec Susan.

Elle m'a glissé sa carte en partant.

— N'hésitez pas à m'appeler. Simón a

une très haute opinion de vous, et il a un excellent jugement.

J'ai été la dernière à partir. Simón m'a raccompagnée à la porte, amical mais professionnel.

— Merci encore pour l'invitation, ai-je dit poliment.

— Ce fut un plaisir, a-t-il répondu en inclinant la tête. Je suis ravi que vous ayez pu discuter avec Susan.

Il m'a regardée avec intensité.

— Elle a l'air très sympa.

— Elle l'est. Mais elle est surtout très bonne dans son domaine.

Une fois rentrée à la maison j'ai découvert Marija et Baldo enchevêtrés sur le canapé du salon, ravis de fêter Thanksgiving tous les deux.

— Raconte ! s'est exclamée Marija. Je veux tout savoir !

— Ta tarte a eu beaucoup de succès.

— J'espère que ce n'est pas la seule chose qui a eu beaucoup de succès, a-t-elle rétorqué avec un sourire entendu.

— Il n'est pas question de ça entre nous. On bosse ensemble.

— Mais bien sûr. J'en connais d'autres qui ont dit ça.

Je lui ai lancé un regard noir avant de pousser la porte de ma chambre.

Pour être honnête, elle a certainement raison, ai-je songé en me laissant tomber sur le lit en soupirant.

Mon corset était suspendu à mon portant, abandonné, et, dans la lumière de ma lampe de chevet, ses boutons argentés brillaient comme autant de lunes minuscules.

2. Termes argotiques. « *Cock* » désigne le sexe masculin, et « *clitterhouse* » se rapporte au clitoris (« *clit* »).

3. Le *shibari*, qui signifie littéralement « attacher », est un type de bondage sexuel japonais, qui se pratique à l'aide d'une cordelette avec laquelle on entrave quelqu'un en créant des motifs géométriques qui mettent en valeur les courbes du corps. Il a été inventé au XVe siècle par les samouraïs pour entraver les prisonniers.

4. Quartier de Manhattan, dont le nom qui signifie littéralement « conditionnement de la viande » vient des deux cent cinquante abattoirs qui s'y trouvaient au début du XXe siècle.

4

BOURBON STREET

QUAND DOMINIK OUVRIT LE *NEW YORKER* ET DÉCOUVRIT que la critique d'un recueil d'articles auquel il avait participé figurait à côté d'une annonce proposant une dizaine de bourses pour des chercheurs ou des écrivains à la grande bibliothèque publique de New York, financées par une fondation dont il n'avait jamais entendu parler, il prit ça pour un signe du destin. S'il en croyait le formulaire qu'il dénicha

sur le site Internet, il répondait à tous les critères, du moins en matière de publications et de diplômes.

Une idée d'ouvrage lui trottait en tête depuis quelque temps, avant que l'arrivée de Summer perturbe sa vie, idée pour laquelle il lui fallait faire de sérieuses recherches à la bibliothèque publique de Londres. Il songea aussitôt qu'un bureau à la bibliothèque de New York serait l'endroit idéal pour mener à bien ce projet et l'excuse parfaite pour se rapprocher de Summer pendant neuf mois. Les obligations de conférences inhérentes à la bourse lui parurent à la fois minimales et faciles à assurer, et le salaire généreux, même si l'argent n'était pas un problème pour lui, malgré le coût des loyers à New

York.

Il postula et fut présélectionné
immédiatement.

Les entretiens auraient lieu la semaine
précédant Noël.

Parfait.

Summer lui avait raconté qu'elle avait
eu une aventure d'un soir peu de temps
auparavant, ce qui n'avait suscité aucune
jalousie chez lui. Il avait lu entre les
lignes de sa confession amusée : elle
avait détaillé l'ameublement et la
décoration choisis par son amant
éphémère et gloussé en lui disant qu'il ne
possédait pas un seul livre. Cette
escapade n'avait rien de sérieux, et il ne

pouvait déceimment pas lui demander de jouer les nonnes chastes dans un endroit comme New York. À dire vrai, il était soulagé qu'elle se sente suffisamment bien avec lui pour le tenir au courant de ses coucheries sans conséquence.

Elle lui avait aussi annoncé qu'elle comptait se rendre à un cours de bondage la semaine suivante, et elle avait l'air très enthousiasmée par cette perspective. Il lui tardait qu'elle lui fasse le compte-rendu de cette expérience et il avait salué sa soif de découvertes.

Il savait cependant qu'il ne pouvait pas la laisser trop longtemps seule aux États-Unis.

Ils s'étaient rapprochés de nouveau,

mais le lien qui les unissait était encore fragile et soumis aux aléas de la distance et aux caprices du hasard. Dominik voulait la voir, passer du temps avec elle. Il savait qu'elle ressentait la même chose pour lui et que l'inconnu dont elle avait manifestement oublié le nom n'était qu'un substitut, un pis-aller destiné à la faire patienter jusqu'à ce qu'ils se retrouvent enfin. Tout ça faisait partie de ce qu'ils étaient prêts à accepter pour que leur relation fonctionne.

Il lui téléphona et, pour une fois, n'eut pas à passer par l'ennuyeuse routine qui consistait à lui laisser un message en lui proposant de la rappeler à une heure et une date précises.

— C'est moi.

— Salut, toi, répondit-elle, manifestement ravie de l'entendre. J'avais le pressentiment que tu allais m'appeler.

— Vraiment ?

— Oui. Je l'ai senti dans mes os.

— Seulement dans tes os ?

— Dans une autre partie de mon anatomie aussi, répliqua-t-elle, mutine.

— Écoute, je me suis arrangé pour venir à New York dans trois semaines.

— Génial !

— Je viens pour un entretien. J'espère décrocher une bourse de recherche à la

grande bibliothèque de New York. Si ça se fait, je resterai neuf mois. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle ne répondit pas tout de suite, comprenant que ce serait probablement une étape décisive dans leur relation.

— Eh bien..., ça serait super.

— Je t'en dirai plus de vive voix, mais cette idée m'enthousiasme.

— Je vois.

Il sentait que Summer devenait plus froide à l'autre bout de la ligne.

Dominik avait été sur le point de lui proposer, s'il obtenait le poste, de prendre un appartement ensemble le temps que dureraient ses travaux de

recherche ; mais l'hésitation de la jeune femme le retint. Ce serait une étape importante pour tous les deux. Une expérience, rien de moins. Et ils n'étaient peut-être pas prêts.

— Et puis...

— Oui ?

— Une idée me vient. Je n'ai pas besoin de rentrer tout de suite à Londres après l'entretien. Je n'ai pas de cours à donner avant la mi-janvier. On pourrait passer les fêtes ensemble. Faire un voyage. Tu m'as bien dit que tu adorais ça et qu'il y avait de nombreuses villes des États-Unis que tu voulais visiter, non ?

— J'ai un concert le soir de Noël.

— Pas de problème. On peut partir le lendemain. Au soleil, ça te dit ?

Comme il s'y attendait, elle éluda la question.

— On doit toujours se coltiner des concerts de dernière minute pendant les fêtes. Je déteste ce répertoire, ce ne sont que des compositeurs de seconde zone que les gens adorent. Pour couronner le tout, on doit se farcir un chef d'orchestre spécialement invité pour l'occasion, un Autrichien. On va devoir jouer les valse de Strauss, c'est d'un pompeux ! Simón est bien content d'être débarrassé de la corvée.

— Qui est Simón ? demanda Dominik.

— Notre chef d'orchestre. Enfin, celui qui est permanent.

— Ah. Je ne savais pas qu'il dirigeait le Symphonia maintenant. Il vient d'Amérique du Sud, c'est ça ?

— Oui. Il est génial. Il vit la musique avec intensité.

— Comme toi ?

— Je suppose. C'est pour ça que j'aime autant travailler avec lui.

— Bien.

Il y eut un silence. Dominik sentait l'impatience gagner Summer. Elle détestait les longues conversations

téléphoniques.

— Tu es libre pendant combien de temps après Noël ? demanda-t-il.

Il l'entendit se déplacer dans sa minuscule chambre pour consulter son agenda.

— Les répétitions reprennent le 4 janvier, répondit-elle.

— Parfait. Ces jours sont pour moi.

Elle soupira.

— Je m'occupe de tout, reprit-il.

Il savait qu'elle aimait qu'il prenne les choses en main. Il fallait qu'il redevienne celui qu'il avait été à Londres et il comptait bien le faire.

Ils passèrent trois jours dans la chambre d'hôtel de Dominik à New York, dont Summer ne sortit que pour deux répétitions de quatre heures chacune, en vue du concert de Noël. Summer avait craint que, comme dans les concerts londoniens, on n'impose aux musiciens de porter des chapeaux ridicules, des barbes de Père Noël ou autres accoutrements humiliants, mais on ne leur demanda rien. Tout au plus leur suggéra-t-on, par une note affichée sur le tableau, d'accrocher, s'ils le souhaitaient, un brin de houx sur le revers de leur veste ou la bretelle de leur robe. C'était déjà bien assez embarrassant de devoir jouer de la

musique d'ascenseur pour un public composé exclusivement de banlieusards de Long Island et du New Jersey, qui venaient à Manhattan une fois par an et allaient au concert après avoir passé la journée à faire du shopping chez *Macy's* ou *Toys 'R' Us*.

Ils firent l'amour sous les portraits d'Ingrid Bergman et de Marlene Dietrich, suspendus au-dessus du lit. Dominik avait réservé trop tard pour avoir une chambre spacieuse avec un lit *king size*, et celui-ci était un peu étroit, ce qui les obligeait à dormir serrés l'un contre l'autre. Summer se fit la réflexion que ce lit n'était pas fait pour une personne en surpoids.

Elle aurait pu lui proposer de venir

chez elle, même si elle avait encore moins de place, mais cette idée la rendait nerveuse, comme si l'intimité qu'elle suggérait était plus importante que de baiser durant des heures avec lui jusqu'à épuisement.

Elle se laissa dériver pendant les répétitions, sans penser, indifférente à la musique, en pilote automatique, impatiente de se débarrasser de la corvée et de regagner la chaleur réconfortante du lit de Dominik.

Il était à l'hôtel de Washington Square : sa chambre n'était pas au même étage que la dernière fois, mais elle avait la même configuration. Elle l'avait baptisée « la chambre rose », même si elle remarqua

qu'elle était plutôt mauve pâle quand les rideaux n'étaient pas tirés. Curieux comme la mémoire pouvait modifier de manière aléatoire une couleur selon les émotions ressenties. La chambre était devenue un cocon familier et tendre, dans lequel elle capitulait avec plaisir sous les caresses et les paroles apaisantes de Dominik.

Son propre corps était une carte qu'elle avait explorée à maintes reprises, mais dont elle découvrait certains endroits qui lui restaient encore inconnus, pendant que les battements de son cœur se faisaient délicieusement désordonnés. Elle était particulièrement attentive à son souffle sur sa peau et à la caresse de ses doigts. Elle avait l'impression – et la

pensée s'imposait souvent à elle quand ils baisaient – qu'il y avait deux Summer bien distinctes dans cette histoire. Celle qu'elle connaissait parfaitement et qui se demandait pourquoi il lui en fallait toujours plus, pourquoi elle entretenait cette obsession, pendant que son alter ego diabolique et provocant lui murmurait traîtreusement à l'oreille que ce n'était pas assez.

La pensée, fugace, ne résistait jamais à l'étreinte puissante de Dominik.

Il était son amant. Pour le moment. Il la maintenait sur le lit comme elle aimait que les hommes le fassent, son sexe l'emplissait avec une impérieuse brutalité, et les sons qu'il émettait quand

il la prenait exprimaient un juste mélange d'affection et de désir brut. C'était suffisant. Summer savait qu'elle devait profiter de l'instant présent : ces moments précieux ne dureraient jamais longtemps.

— Dis-moi tout ce que tu veux me faire, supplia-t-elle d'une voix rauque comme un nouveau coup de reins l'embrasait un peu plus et lui tournait la tête.

— Je veux te faire tant de choses, Summer, tant de choses. Des choses perverses. Des choses merveilleuses. Des choses sales. Des choses dangereuses.

Ses paroles étaient saccadées. Il pesait de tout son poids sur elle, lui comprimant la cage thoracique.

Il la contempla : elle avait les yeux clos, et il lisait son désir dévorant sur sa peau douce et souple. Dominik se sentit submergé par une vague de générosité, qui prit le pas sur les besoins tyranniques de son sexe, pour l'heure profondément enfoui dans le corps de Summer. Il aurait été heureux de mourir dans un moment pareil, dans cette chambre d'hôtel faiblement éclairée par les illuminations de l'arche qui s'infiltraient par les stores.

Il leva les yeux, incapable de la regarder en cet instant, et Ingrid et Marlene lui sourirent, énigmatiques.

Il ralentit le rythme, s'arrêtant presque, et Summer entrouvrit les paupières, se demandant la raison de ce changement. Il

ne voulait pas jouir tout de suite. Il voulait être en elle, être une partie d'elle et sentir pour l'éternité la force de sa reddition. Ou était-ce de son amour ?

Il caressa délicatement, du bout des doigts, sa peau tiède. Les draps étaient froissés et humides de leur transpiration. Il se retira brièvement afin de changer de position et la pénétra de nouveau. Elle fit glisser ses mains le long de son dos, et ses ongles l'égratignèrent légèrement, dans une parodie de massage.

Oh, il y avait tant de choses qu'il voulait lui faire. Mais pas maintenant. Un jour. Il observerait la gêne causée par le premier accès de douleur, puis l'acceptation de la sensation pénible se

changerait en plaisir, quand il finirait par parer ses tétons sombres de pinces en métal ou de pinces à linge. Il prendrait la mesure de l'intensité de son souffle quand il presserait la main sur son cou délicat et que son corps se convulserait sauvagement sous son contrôle. *Oh, Dominik, ce sont des pensées dangereuses*, songea-t-il. Il aurait plaisir à lui prendre le cul avec des sex-toys puis avec sa queue, quand le moment serait venu : encore un tabou majeur qui se dressait entre eux... *Arrête, Dominik, arrête...*

Ses pensées suivaient le cours de ses violents coups de reins : il sentait le plaisir de Summer augmenter au même rythme que le sien. Il ralentit pour ne pas

la devancer, et c'est alors que la jeune femme lui mit un doigt entre les fesses... Il jouit instantanément, avec une violence telle qu'il craignit un instant que le préservatif ne se soit rompu.

Son geste inattendu l'avait pris par surprise, définitivement.

Le souffle court, il déposa un baiser affectueux sur ses lèvres et essuya la sueur qui lui maculait le front.

Il avait encore beaucoup à apprendre sur Summer Zahova.

Et il le ferait.

L'entretien avec les administrateurs de la fondation s'était fort bien déroulé, et il était certain d'obtenir le poste. Il était

ravi de passer neuf mois à Manhattan avec elle. Il contempla son corps nu, étendu sur le lit, pâle et offert. Ils avaient dorénavant du temps devant eux, et tant de choses à faire.

Il aurait une réponse officielle au début du mois de janvier et il prendrait son poste juste après Pâques.

Il s'apprêtait à dire quelque chose à Summer quand il s'aperçut qu'elle s'était endormie.

Dominik profita du silence pour réfléchir.

— J'ai envie de t'exhiber, l'avait prévenue Dominik.

Le concert de Noël était enfin passé, et il n'avait pas été si atroce que ça en fin de compte, malgré sa gaieté un peu forcée. Dominik avait dit à Summer de préparer sa valise avec des vêtements pour une semaine. Quand elle lui avait demandé où ils allaient, il s'était contenté de répondre que le temps serait clément.

— Inutile d'emporter un maillot de bain, avait-il ajouté.

Quand ils furent arrivés à l'aéroport, Dominik ne put plus lui dissimuler leur destination. La Guardia grouillait de monde qui courait en tous sens, les vacances de Noël battant leur plein. On aurait pu penser que le jour de Noël tous les vacanciers seraient déjà parvenus à

destination, au lieu d'errer dans l'aéroport comme des poulets sans tête, mais il n'en était rien. Dominik et Summer, qui voyageaient pour le plaisir et n'étaient attendus par personne, ressentaient le désespoir et la panique qui habitaient la plupart de leurs compagnons de voyage : impossible de ne pas remarquer les coups d'œil incessants vers les panneaux d'affichage et les grimaces chaque fois qu'un message vocal annonçait un retard à cause du mauvais temps ou d'autre chose.

Summer aurait préféré ignorer leur destination de leur voyage magique, mais, une fois les bagages enregistrés, elle sut que leur vol (et, avec un peu de chance, leurs bagages) avait pour destination La

Nouvelle-Orléans.

Elle avait lu tant de romans et vu tant de films qui s'y déroulaient, qu'elle avait l'impression qu'elle la connaissait déjà, un peu comme New York. Mais, quand elle avait découvert cette dernière pour la première fois, elle avait compris que Manhattan et les autres quartiers étaient beaucoup plus que la somme de leurs parties, et qu'entre la réalité et la représentation il manquait un élément essentiel : les sons, les odeurs et les couleurs de la vie. Sans parler des gens. Elle s'attendait à éprouver la même chose à La Nouvelle-Orléans.

Dominik avait visité la ville avant le passage de l'ouragan et il en gardait des souvenirs doux-amers. Comme le taxi qui les conduisait à l'hôtel avançait au ralenti dans le quartier français, sous une pluie battante, la vue qui s'offrait à eux derrière les vitres lui parut familière, avec ses lumières, ses balcons en fer forgé, ses terrasses croulant sous les magnolias et le capiteux mélange de musique et de rires qui emplissait l'air.

Ils se douchèrent et se changèrent, et ce ne fut que quand ils sortirent pour aller dîner qu'il découvrit les minuscules changements. Il y avait moins de monde dans les rues, comme si une restriction budgétaire ne permettait plus d'embaucher de figurants, et des petites

annonces pour embaucher du personnel en tout genre, serveurs, ouvriers d'huîtres..., fleurissaient sur les vitrines des bars et des restaurants.

— Je n'ai plus l'impression d'être aux États-Unis, remarqua Summer, qui ne perdait pas une miette du spectacle, un peu décontenancée.

— Je sais, répondit Dominik. C'est une ville unique en son genre.

— Je n'ai jamais mis les pieds sur le continent européen, mis à part un long week-end à Paris, mais je n'ai pas non plus l'impression que ce soit une ville européenne, non ?

Summer avait enfilé une robe blanche

longue et légère, à petites manches, resserrée à la taille par une large ceinture rouge, et des nu-pieds à petits talons. La pluie avait cessé, et l'air était lourd et un peu oppressant, gros d'orages à venir.

— C'est un mélange d'univers variés, confirma Dominik. Français, espagnol, créole, anglais colonial. Les premiers habitants étaient pour la plupart des Acadiens qui ont fui le Canada pour des raisons religieuses. Le tout forme un curieux melting-pot historique.

— Ça me plaît beaucoup, décida Summer.

— Dommage qu'il fasse aussi mauvais aujourd'hui. Ce n'est pas la meilleure manière de découvrir la ville.

— Pas grave.

— Si on en croit la météo, il ne devrait pas pleuvoir dans les jours à venir.

— Tant mieux.

Comme Dominik ne lui avait pas dit où ils allaient, Summer craignait de ne pas avoir choisi les bons vêtements.

— Tu te souviens de l'*Oyster Bar*, dans Grand Central ? demanda Dominik, le sourire aux lèvres.

— Évidemment. Tu sais bien que j'adore les huîtres.

— Nous sommes dans la capitale de l'huître. Et de la langoustine. Et de la crevette. Du gombo. On va se régaler.

Dominik et Summer ayant sauté le petit déjeuner avant de quitter New York et refusé le plateau-repas offert par la compagnie aérienne, ils étaient trop affamés pour patienter dans l'impressionnante queue formée devant l'*Acme Oyster Bar*, au coin d'Iberville et de Bourbon. Ils poursuivirent donc leur chemin et, dix minutes plus tard, ils étaient assis à une table près de la fenêtre au *Desire*, le bar à huîtres ultrachic de l'hôtel *Sonesta*.

La serveuse, plus toute jeune, leur apporta du pain chaud et du beurre avec les menus.

— Ici, ils servent les huîtres avec une sauce qui est un mélange de ketchup et de

raifort, expliqua Dominik. J'étais un peu sceptique sur les valeurs gustatives du ketchup, mais le résultat est délicieux. Si tu veux que ça soit plus épicé, tu peux rajouter du raifort. Le goût est très corsé mais il se marie divinement avec celui de l'huître. Je rajoute une larme de citron et un tour de poivrier.

Quand la serveuse revint avec un plateau d'huîtres de belle taille, il lui montra comment associer le tout, et ne fit qu'une seule bouchée de la première.

Summer qui l'avait regardé faire avec attention l'imita.

Les huîtres furent rapidement dévorées, leurs coquilles vides se retrouvant seules rescapées du champ de bataille sur lit de

glace.

Summer avait ajouté un peu de Tabasco à ses trois dernières huîtres et elle tenta vainement d'apaiser le feu qui brûlait dans sa gorge avec un grand verre d'eau glacé.

Elle leva les yeux vers Dominik ; ce dernier s'essuyait la bouche avec sa serviette en la dévorant du regard. Elle retint un sourire.

— Je pourrais presque croire que les huîtres n'étaient que l'entrée et que tu t'apprêtes à me manger toute crue, constata-t-elle d'un ton badin. Je sais bien que c'est censé être un aphrodisiaque, mais je te rappelle qu'on couche déjà ensemble, tu n'as plus besoin

de me séduire.

— Comme si je ne le savais pas,
rétorqua Dominik.

Pendant les jours qui suivirent, ils jouèrent les touristes : ils prirent le tramway jusqu'au Garden District et visitèrent le parc Audubon ; firent quelques balades en bateau sur le Mississippi, espérant apercevoir un alligator dans les marais ; allèrent en pèlerinage dans un grand nombre de cimetières et les différents musées vaudous disséminés çà et là ; mangèrent des beignets arrosés de café au beau milieu de la nuit au *Café du Monde* sur

Jackson Square, après des heures paisibles passées à faire l'amour dans leur chambre d'hôtel, corps et âmes fatigués ; achetèrent des babioles au Marché français ; mangèrent sans arrêt ; déambulèrent sans but le long de Bourbon Street, attentifs aux différentes musiques qui s'échappaient des bars, curieux mélange de jazz, de rock, de folk, de zydeco et de soul, aux infinies variations.

Au coin de la rue Royale, les petits cireurs de chaussures faisaient des claquettes jusqu'à tomber raide, et, au carrefour des rues Magazine et Toulouse, un musicien aveugle jouait de l'accordéon, accompagné d'une violoniste au look hippie et aux bras entièrement tatoués. Elle n'arrivait pas à

la cheville de Summer, physiquement ou professionnellement, mais cette dernière insista quand même pour lui laisser une généreuse aumône, et Dominik, pour lui faire plaisir, se débarrassa ainsi de toute sa petite monnaie.

Dominik piaffait visiblement. Il était déjà venu et connaissait bien la ville, et son impatience grandissante ne pouvait échapper à Summer.

Il restait un peu plus de vingt-quatre heures à occuper avant le réveillon du Nouvel An. Dominik avait réussi à réserver une table au premier étage d'un restaurant très couru, le *Tujague*, situé à

un jet de pierre de Jackson Square et du centre commercial *Jax Brewery*, au-dessus duquel la traditionnelle boule lumineuse s'élèverait à minuit de la rue jusqu'au toit afin de célébrer la nouvelle année. Obtenir une place dans ce restaurant le soir du réveillon relevait de l'exploit, la salle étant habituellement réservée aux habitués et aux membres les plus huppés du Rotary club.

Summer sortit de la salle de bains, où elle venait de prendre une douche, enveloppée dans une serviette de toilette blanche moelleuse qui couvrait à peine le haut de ses cuisses et dévoilait un peu son sexe. Dominik, qui lisait, assis sur le lit, leva la tête vers elle. Summer baissa les yeux et remarqua alors à quel point la

serviette était courte. Elle tira dessus, et découvrit ainsi ses seins. Dominik sourit.

— Un accès de timidité ? s'enquit-il.

— C'est un peu tard pour ça, tu ne crois pas ? rétorqua-t-elle.

Il la dévisagea, perdu dans ses pensées, une expression indéchiffrable sur le visage.

Summer jeta un coup d'œil par la fenêtre afin de voir le temps qu'il faisait. Le ciel était couvert, mais elle savait qu'il ferait suffisamment chaud pour qu'elle se promène en manches courtes pendant la journée.

— Qu'est-ce que tu veux que je mette aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit-il, une lueur coquine dans le regard.

Summer laissa tomber la serviette de toilette.

— Comme ça ?

— Parfait.

Dominik rejeta le couvre-lit, révélant son sexe à moitié dressé et commença à se caresser.

Summer fit mine de se rapprocher du lit.

— Reste où tu es.

— Tu ne veux pas que je t'aide ?
suggéra-t-elle.

— Non. Ne bouge pas.

Il écarta davantage les jambes et continua à se masturber, sa queue imposante bien en main, le pouce sur son gland violacé. Il ne la quittait pas des yeux, et ses testicules semblaient grossir peu à peu. Summer se souvint de leur première fois, à Londres, quand il l'avait regardée se caresser. Elle frissonna.

Le souffle de Dominik s'accéléra.

Summer tendit la main vers son propre sexe, mais il lui ordonna de nouveau de ne pas bouger. Il ne voulait pas qu'elle se caresse. Elle devait le regarder se branler en silence.

Il y eut un moment, comme suspendu, où la lumière qui pénétrait par les interstices entre les lattes du store dessina

une ligne de feu sur l'extrémité de son sexe, dont les testicules semblaient prêts à exploser. L'instant passa, et Dominik jouit.

Il soupira bruyamment.

— Viens ici, ordonna-t-il.

Elle obéit.

— Nettoie-moi avec la langue.

Il avait un goût d'huîtres, de raifort et de péché. Elle se sentit de nouveau affamée. Ce voyage allait sonner le glas de sa taille de guêpe.

Ils sortirent de la *House of Blues* [5](#), sur Decatur, un peu avant minuit. Ils avaient

apprécié le concert, et Summer avait imaginé qu'elle était sur scène avec le groupe, improvisant sur leurs riffs. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas joué autre chose que de la musique classique. Les improvisations, les variations, la spontanéité..., toute cette liberté lui manquait.

La foule s'était déversée sur le trottoir devant la salle de concerts. Summer vit du coin de l'œil Dominik en train de converser avec un badaud, un homme de haute taille qui portait une veste en coton, un jean troué et des chaussures en cuir à bout pointu. Comme Dominik n'était pas du genre à consommer de la drogue, elle se demanda ce qu'il pouvait bien trafiquer.

Les deux hommes se séparèrent non sans se serrer la main, et Summer remarqua que quelques billets avaient changé de propriétaire.

— C'était qui ? demanda-t-elle quand Dominik la rejoignit.

— Un type d'ici. J'avais besoin d'informations.

Pour l'avoir déjà vue, elle reconnut la lueur dans ses yeux.

Ils trouvèrent un taxi sur Canal Street, et Dominik chuchota une adresse au chauffeur. Summer était un peu pompette à cause des cocktails traîtreusement corsés qu'elle avait bus pendant le concert. Au bout de quelques centaines de mètres, elle

ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle découvrit qu'ils avaient suivi Bourbon Street bien au-delà de la limite qu'ils avaient atteinte en se promenant les jours précédents. Ils pénétraient à présent dans une zone relativement peu éclairée, surtout si on la comparait aux quartiers puissamment illuminés auxquels elle était habituée.

Le taxi finit par s'arrêter devant un immeuble banal fermé par une grille en acier. Dominik régla la course, et Summer regarda le taxi disparaître, dans un silence presque pesant. Elle avait l'impression d'avoir quitté La Nouvelle-Orléans. Dominik pressa le bouton faiblement éclairé qui commandait l'ouverture de la porte. Cette dernière

s'ouvrit avec un cliquetis, et il la poussa.

Ils pénétrèrent dans une grande cour, entourée de petits baraquements.

— C'est là que vivaient les esclaves, expliqua Dominik en désignant les maisonnettes. Il y a longtemps de ça, évidemment.

Il prit Summer par la main et la guida vers un édifice de deux étages, qui se découpait dans l'ombre, plus grand que les autres.

Ils montèrent les quelques marches blanches menant à la véranda, et la porte s'ouvrit instantanément. Ils furent accueillis par un Noir large d'épaules, au crâne rasé et au smoking impeccable, qui

les dévisagea attentivement. Ce qu'il vit dut lui plaire, puisqu'il les fit entrer. Près de l'escalier se trouvait une table basse sur laquelle étaient posés un plateau et des flûtes à champagne. Leur impressionnant hôte en remplit deux et leur demanda d'attendre là, avant de disparaître par une porte latérale.

— On est où ? demanda Summer en sirotant son excellent champagne.

Comme à son habitude, Dominik ne buvait pas.

— Un club de striptease très privé.

— Un club de striptease ?

— Très fermé, poursuivit Dominik. Il fut un temps où tout était permis à La

Nouvelle-Orléans, mais les choses sont devenues à la fois plus commerciales et plus sages. Avant, sur Bourbon Street, les stripteaseuses proposaient du nu intégral, mais ce n'est plus le cas maintenant, elles gardent leur string ou leur culotte. Et tout ça est devenu une course au profit sordide. Il paraît qu'ici en revanche c'est parfait.

— Un endroit où tout est permis ? suggéra Summer, qui sentait sa peau frissonner sous l'effet familier du désir.

— Exactement.

— J'ai déjà vu des spectacles de *burlesque*, annonça Summer, et j'ai beaucoup aimé. J'espère juste que ce ne sera pas de mauvais goût.

— On m'a promis que non.

Une femme fit son apparition. Elle arborait un masque de carnaval à bec blanc, et ses cheveux couleur de jais qui tombaient sur ses épaules formaient comme un manteau de soie. Sa robe de velours rouge à manches longues, manifestement vintage, ne dévoilait que son cou et des chevilles étonnamment fines. Elle portait une paire d'escarpins à plate-forme dangereusement hauts.

— Je suis votre hôtesse pour la soirée. Par ici, je vous prie, dit-elle avec un geste vers l'escalier.

S'il y avait bien une chose que

Dominik avait en horreur, c'était la vulgarité. Il espérait que la soirée ne le plongerait pas dans l'embarras.

Les tables avaient été placées en demi-cercle face à une scène improvisée pas plus grande qu'un ring de boxe. Il n'y avait qu'une cinquantaine de personnes, et Dominik ne compta que trois couples en dehors de celui qu'il formait avec Summer. Personne ne bavardait ni ne regardait son voisin.

L'obscurité se fit, bientôt suivie par une vive lumière blanche qui illumina le milieu de la scène improvisée avant de s'éteindre une fraction de seconde. Quand le projecteur éclaira de nouveau la scène, une jeune femme se tenait au centre de ce

soleil tout neuf, comme une apparition.

Elle était majestueusement grande. Ses cheveux formaient une auréole de boucles blondes, un peu à la manière de Méduse, et sa peau était blanche comme l'albâtre. Elle ne portait qu'un peignoir en coton incroyablement fin, presque transparent sous la clarté du projecteur, et qui soulignait la fragilité de sa taille de poupée et la longueur sans fin de ses jambes. Elle était pieds nus.

Elle resta immobile, comme une statue. Les spectateurs retenaient leur souffle.

La sono se mit en route avec un léger bourdonnement et un vague bruit blanc.

— Je m'appelle Luba.

Elle avait l'accent russe et une voix langoureuse. Le son semblait venir de partout, et chacun eut l'impression que le murmure préenregistré ne s'adressait qu'à lui, comme un cadeau. Summer lâcha son verre et saisit la cuisse de Dominik sous la table. La femme était éblouissante, de même que l'était la pure théâtralité de l'instant.

Puis la musique commença.

Du classique. Une cascade impressionniste de notes douces et délicates, qui évoquaient la mer et le miroitement de sa surface sur des eaux troubles.

— Debussy, commenta Summer à voix basse.

Luba s'anima. Un battement de cils ; un très léger haussement d'épaule ; un pied qui décolle du sol ; une main qui glisse ; des doigts qui se déplient comme une fleur qui s'ouvre.

Elle dansait avec la grâce d'une ballerine accomplie et la provocation calculée d'une prostituée, totalement oublieuse de son public, comme si l'art de l'effeuillage était une chose privée qu'elle ne faisait que pour elle, un voyage personnel au cœur de son propre plaisir.

— Elle est dans sa bulle, murmura Summer à Dominik.

Ils étaient tous deux transportés par la jeune femme.

Luba ôta rapidement le fragile vêtement qui la recouvrait. Elle restait prisonnière de la lumière crue, sous laquelle elle paraissait plus blanche que blanche. Ses tétons, d'une délicate teinte rosée, attachés à deux petits seins fermes, étaient la seule touche de couleur, avec l'imperceptible démarcation de son sexe entièrement épilé. Son corps laiteux bougeait au rythme des accords tremblotants du compositeur français. Dominik ne put s'empêcher de remarquer qu'elle avait un minuscule tatouage juste au-dessus de son sexe, une petite fleur bleue ou peut-être un revolver miniature. Difficile à dire parce que l'image bougeait à chacun de ses mouvements. Pourquoi diable porter un revolver à cet

endroit secret, profondément gravé dans sa chair ?

Il ne savait rien des vies des autres.

Mais il brûlait d'envie de les découvrir.

Quelle pouvait bien être l'histoire de Luba ?

Les doigts de Summer caressant l'érection qui tendait son pantalon le ramenèrent brusquement à la réalité. Elle aussi était excitée par le spectacle.

La danseuse russe se contorsionnait dans d'impossibles positions avec la grâce d'une colombe en plein vol, insensible à l'intimité qu'elle dévoilait avec tant d'abandon, que ce soit le cercle

beige plissé de son anus comme le rose nacré de son sexe quand elle faisait le grand écart ou levait la jambe.

Son visage demeurait impassible, majestueusement détaché, supérieur.

Dominik reconnut la fin du morceau et soupira ; il aurait voulu que ce spectacle ne s'arrête jamais. Les mains de Summer s'attardèrent ; Dominik sentait les battements du cœur de la jeune femme dans la chaleur de ses doigts. Il se pencha vers elle, la bouche tout près de son oreille.

— Je te demanderai peut-être un jour de monter sur une scène et de t'exhiber de cette manière, aussi sublime que licencieuse, Summer. Ça te plairait ?

Elle rougit et ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit ; elle était visiblement en proie à un maelstrom d'émotions. Dominik avait sa réponse.

Les dernières notes de musique se firent entendre, et les mouvements de Luba ralentirent, en rythme. Elle se redressa, serra les fesses et les jambes. Du coin de l'œil, Dominik vit leur hôtesse s'approcher de la scène et rejoindre la danseuse juste au moment où cette dernière s'immobilisait et reprenait sa pose de statue.

Le projecteur s'éteignit brusquement, plongeant la scène dans l'obscurité.

Nul ne bougea. Le spectacle n'était peut-être pas terminé.

La sono se fit de nouveau entendre.

— Qu'avez-vous pensé de Luba ?
Montrez-le, intima une voix féminine,
brisant ainsi le charme.

Les spectateurs commencèrent alors à applaudir, doucement puis plus fort quand une silhouette revint sur scène sur la pointe des pieds.

C'était Luba. La danseuse.

Elle portait un peignoir imprimé léopard, qui dissimulait complètement son corps, et elle était beaucoup plus petite que quand elle dansait sous la vive lumière.

— Elle a l'air toute menue, commenta Summer.

— Tu dances comment ? demanda Dominik.

— Je ne lui arrive pas à la cheville.

— J'aimerais te voir danser.

— Je ne suis pas gracieuse. Je n'ai pas le sens du rythme.

— Je suis certain que ce n'est pas vrai. Tu es musicienne, tu dois avoir le rythme dans le sang, non ?

— Pas vraiment.

Dominik but une gorgée. Le *Boléro* de Ravel jouait en sourdine. Il se demandait s'il y aurait une autre danseuse ou si la mystérieuse Luba allait se produire de nouveau.

Il regarda Summer droit dans les yeux et il sut. On y était.

Il sentit un élan familier dans son cœur. Celui que lui conférait le pouvoir.

— C'était sublime, finit par dire sa compagne. Pas du tout ce à quoi je m'attendais. J'avais peur que ça ne soit sordide, et en fait pas du tout.

Elle saisit sa flûte de champagne.

L'hôtesse s'arrêta près de leur table.

— J'espère que le spectacle vous a plu.

— Absolument, assura Dominik.

Il ne savait pas quoi dire d'autre, à court de mots.

— Nous n'employons que des étrangères, poursuivit-elle. Surtout des Russes. Elles sont très belles et bien élevées. Les filles d'ici n'ont pas la même élégance. Luba par exemple est extrêmement à l'aise avec la nudité.

— Comme l'est ma compagne, déclara Dominik avec un léger hochement de tête en direction de Summer. Incroyablement à l'aise.

Il eut l'impression que le diable en personne l'avait poussé à dire ça, matérialisant les pensées qu'il avait eues un peu plus tôt.

— Elle est très belle aussi, constata la femme en rouge en dévisageant Summer avec un intérêt nouveau.

C'était trop tentant.

— Vous embauchez des danseuses pour des événements privés ?

— Ça peut se faire.

— Demain peut-être ? Après les festivités du réveillon ?

Summer s'agitait sur sa chaise, embarrassée. La plupart des spectateurs quittaient déjà la salle.

— Nous avons prévu de sortir dîner pour le réveillon, mais on pourrait peut-être faire ça vers 1 heure du matin ? suggéra Dominik.

— C'est une bonne idée, répondit l'hôtesse. Vous souhaitez un public de quelle taille ?

— Comme ce soir. Pas trop de monde. Je veux quelque chose d'intime et de discret, évidemment.

La femme en rouge se tourna vers Summer.

— Êtes-vous consentante, madame ? Vous avez bien conscience que vous êtes entièrement libre, n'est-ce pas ?

Summer se cramponnait au rebord de la table.

— Oui, répondit-elle d'un ton aussi ferme que possible, en évitant de croiser le regard de Dominik.

— Une danse... ou plus ? demanda l'hôtesse à Dominik.

— En quoi consiste le « plus » ?

— Vous êtes un homme plein d'imagination. Je laisse donc ça à votre appréciation, répondit-elle avec un sourire coquin.

— Ce sera juste une danse, finit par dire Dominik après avoir réfléchi un instant, en jetant un regard vers le visage pâle de Summer.

Cette dernière retint son souffle.

— Nos artistes font aussi des spectacles privés, ajouta la femme en rouge. Cela vous intéresse-t-il ?

Le cœur de Summer battait la chamade ; elle avait toujours le trac, mâtiné à présent d'une certaine nervosité.

— Je veux juste voir danser ma

compagne, répondit Dominik. Sur cette scène.

— Bien. Pouvons-nous discuter des modalités ?

Elle fit signe à Dominik de s'éloigner de quelques pas, afin qu'ils puissent parler finances loin des oreilles de Summer.

La négociation fut rapide, et elle vit Dominik dégainer une de ses cartes bleues, que l'hôtesse passa dans un terminal.

Une fois la transaction achevée, la femme en rouge les raccompagna en bas.

— Nous fournirons le costume, dit-elle. Nous en avons plusieurs qui lui iront

à merveille. Nous aurons une heure complète avant la représentation, ce qui nous permettra de faire une retouche si nécessaire.

— Parfait, répondit Dominik.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur Bourbon Street. Il faisait beaucoup plus froid.

— Ah, j'oubliais...

— Oui ?

— Une préférence pour le morceau de musique ?

Dominik vit que Summer le regardait avec une étrange lueur dans les yeux, un mélange d'anticipation et de crainte, comme si elle le suppliait de donner la

bonne réponse.

— *Les Quatre Saisons* de Vivaldi.

— Excellent choix. Il me tarde d'être à demain.

À minuit, après l'ascension de la boule, Dominik et Summer, à l'abri de la foule avinée, sur le balcon du *Tujague*, contemplèrent les feux d'artifice tirés des barges stationnées sur le Mississippi.

Au douzième coup de minuit, il la prit dans ses bras et l'embrassa. C'était un geste simple, mais il alla droit au cœur de Summer.

Si seulement les choses pouvaient être

aussi faciles. Si seulement c'était suffisant, pensa Dominik.

Mais, pour le moment, ils avaient une mission à remplir.

5. Nom d'une chaîne de salles de concerts.

DANSER DANS LE NOIR

JE VOULAIS DANSER NUE, MAIS LA DIRECTRICE DU spectacle ne l'entendait pas de cette oreille.

C'était une femme imposante, toujours parée de sa robe rouge et de son masque au bec d'oiseau, qui me filait la chair de poule. Elle semblait sortir tout droit d'un livre d'histoire et ressemblait aux médecins qui soignaient les riches pestiférés, mais je l'ai quand même

suivie dans la pièce en coulisses où étaient rangés tous les costumes.

Cette pièce était peinte en rouge sombre et avait tout d'un utérus. Elle était vaste et haute de plafond, et les murs étaient couverts de robes de soirée de toutes les couleurs. Certaines étaient en soie, ornées de perles, avec les chaussures assorties. Des escarpins d'une hauteur vertigineuse et d'élégantes ballerines côtoyaient des accessoires de danse, des éventails en plumes et une grande cage à oiseau dorée était suspendue au plafond. Une femme, tout de blanc vêtue telle une colombe, y était assise, examinant avec curiosité ce qui se passait en dessous d'elle.

Je l'ai dévisagée à mon tour.

— Ne faites pas attention à elle, a dit la femme masquée avec impatience. Elle répète pour le spectacle de demain soir.

Elle a fait un geste vers l'incroyable choix de tenues qui s'offrait à moi.

— Il faut bien que vous portiez quelque chose, a-t-elle repris.

— Je préfère danser nue.

Je voulais monter sur scène comme je l'entendais : il n'était pas question que je me déshabille pour satisfaire un public voyeur, surtout quand on savait combien je trouvais difficile d'ôter une robe gracieusement. Si je devais danser nue, je voulais commencer nue. Pas question

d'enlever quoi que ce soit pour faire plaisir à quiconque. Pas même à Dominik.

Nous étions face à face, dans une confrontation silencieuse. J'ai soutenu ce que je pensais être son regard, même si avec le masque il était difficile de savoir dans quelle direction elle regardait.

— Vous porterez ça, a-t-elle fini par dire.

J'ai souri de satisfaction à l'idée que j'avais gagné. Elle a ignoré ma réaction et m'a présenté une boîte en bois doublée de velours noir dans laquelle se trouvait nombre de décorations : des anneaux de tétons, avec les attaches assorties pour mes grandes lèvres et un petit plug anal.

Chacun était décoré d'une pierre rouge sombre, presque de la couleur de mes cheveux. Elle a agité un anneau de tétan afin que je voie comment la lumière jouait sur la pierre.

J'ai refusé de mettre le plug anal, mais elle a insisté.

— Votre bienfaiteur préférerait que vous le portiez.

Cela voulait-il dire que Dominik lui avait demandé de me le suggérer ou était-ce son idée ?

Elle a fixé tous les accessoires, et elle a inséré le plug avec plus de force que nécessaire, peut-être pour me punir de mon insolence et de mon obstination à

refuser un de ses costumes.

Si la femme engagée avait suivi notre échange, elle n'en montra rien, mais j'étais particulièrement consciente de son regard sur moi.

Les anneaux me faisaient un peu mal, surtout ceux des tétons, mais c'était une douleur sourde, très proche du plaisir.

J'ai suivi la femme masquée le long d'un autre couloir menant à un rideau de velours qui me séparait de la scène. J'ai retenu mon souffle : peut-être que si je restais immobile suffisamment longtemps, tout ça ne serait plus qu'un mauvais souvenir ou que Dominik changerait d'avis. Je ne savais toujours pas ce que je ferais une fois que la musique aurait

commencé.

La directrice du spectacle a mis la main sur mon dos et m'a poussée en avant.

Je n'ai d'abord rien vu d'autre que les ténèbres.

Puis un projecteur a percé l'obscurité, tel un éclair illuminant mon corps comme le rayon d'un soleil artificiel.

J'ai été éblouie par l'éclat aveuglant.

J'ai cherché des yeux Dominik à la table qui nous avait été attribuée à droite, mais je ne voyais rien d'autre que la vive lumière du projecteur.

Puis la musique a commencé.

J'ai levé les bras, instinctivement, comme si je tenais un violon.

Je me suis immobilisée. Je suis une musicienne, pas une danseuse. Cependant, j'étais figée, prisonnière des instructions de Dominik, comme s'il avait fait de moi une marionnette. Tandis que je pensais à lui, les fils ont commencé à s'agiter. Un bras, puis l'autre. J'ai commencé à me balancer, à danser, rapidement pendant *Le Printemps*, plus lentement sur *L'Automne*.

La musique s'est arrêtée avant que je sois à bout de souffle, et la scène a de nouveau été plongée dans l'obscurité. Une main froide a saisi la mienne et m'a guidée vers le dressing.

— Vous avez été très bonne, a constaté

la femme toujours masquée.

J'étais navrée de devoir lui rendre les bijoux et j'ai décidé de m'acheter des pinces à tétons dès que je le pourrais. Elles seraient plus faciles à porter sous mes vêtements que mon corset, et je perdrais moins de temps le matin.

Dominik était légèrement cramoisi quand j'ai regagné notre table, et ses yeux noisette brillaient autant que le projecteur.

J'ai songé qu'il allait me prendre sur la banquette arrière du taxi qui nous ramenait à l'hôtel, sous le regard du chauffeur, mais Dominik était un homme étrangement réservé, malgré son désir de m'exhiber en public. Il préférait me

baiser comme il l'entendait, et ce n'était manifestement pas dans un taxi qui roulait lentement dans la foule de noceurs qui fêtaient encore le Nouvel An dans le Vieux Carré.

Dominik contemplait La Nouvelle-Orléans par sa fenêtre, le cou tordu pour apercevoir les derniers feux d'artifice, fontaines de couleur illuminant le ciel. J'en ai profité pour consulter les textos de bonne année envoyés par mes proches. L'une de mes meilleures amies était née le 31 décembre, et, tant que je vivais en Nouvelle-Zélande, j'avais passé une dizaine de réveillons avec elle, la plupart du temps à des fêtes où nous nous

grisons avec du mauvais vin pétillant quand nous étions mineures, puis, une fois nos études terminées, avec des cocktails et des liqueurs plus chers, que nous avalions sans discernement. J'avais oublié de lui souhaiter son anniversaire cette année, pour la première fois, et je me sentais coupable. J'évitais mes amis néo-zélandais : j'avais peur qu'ils ne me trouvent changée et qu'ils n'apprécient pas la nouvelle Summer.

J'avais un message de Simón : « Bonne année ! J'espère que 2013 vous apportera tout ce que vous souhaitez. »

Si seulement je savais ce que je souhaitais.

Dominik s'est rapproché de moi et a

posé la main sur mon genou. J'ai éteint mon portable et l'ai rangé dans mon sac. Je répondrais plus tard.

— Tu as été parfaite, a-t-il dit une fois devant la porte de la chambre. Ma pute parée de bijoux. Ça t'a plu ?

— C'était étrange. J'avais l'impression que nous étions seuls dans la pièce, mais je ne pouvais pas te voir. Je ne voyais personne à cause des projecteurs.

Il m'a enlacée, a glissé une main sous ma robe et a passé le doigt entre mes fesses.

— J'ai remarqué que tu portais un plug anal. Ça ne faisait pas partie de mes

instructions. C'est ton idée ou celle de la femme masquée ?

— La sienne.

— Tu as aimé ça ?

— Oui. Au début, j'avais peur qu'il ne tombe, mais, en fait, c'est impossible.

— J'ai bien envie de t'en offrir un et de te demander de le porter pendant les répétitions.

— Ça m'empêcherait de me concentrer.

— Je suis certain que tu surmonterais ce détail. Ça t'obligerait à penser à moi quand je ne suis pas là.

Dominik m'a prise dans ses bras et m'a

portée jusqu'à la chambre, où il m'a balancée sans ménagement à plat ventre sur le lit. La pièce sentait le sexe, même si la femme de chambre avait changé les draps en notre absence : nous faisons tant l'amour que l'air était imprégné d'humidité et de moiteur, comme l'énergie humide d'un jour d'été, juste avant la pluie.

Il a relevé le bas de ma robe jusqu'à ma taille et s'est placé entre mes jambes. Il s'est ensuite agenouillé, a écarté mes fesses et a fait courir sa langue entre elles, tout le long de la raie et sur mon périnée. Il avait le souffle chaud et la langue insistante. J'ai gigoté, ma façon à moi de protester faiblement contre son exploration inquisitrice, mais il a placé la

main sur mes reins et m'a maintenue fermement en place.

Il a ajouté un doigt puis deux, emplissant mon anus plus que ne l'avait fait le petit plug inséré par la femme en rouge. Ce soir, il était silencieux et cruel, et son mutisme était le résultat d'une intense concentration. J'avais le visage enfoui dans les couvertures, mais je pouvais sans peine l'imaginer en train de me regarder de haut, cherchant avec détachement les endroits qui me procuraient le plus de plaisir. Il n'avait pas utilisé de lubrifiant autre que sa langue, qu'il avait à présent déplacée sur mon sexe ; j'étais parcourue par des vagues de plaisir. Comme mon souffle se faisait plus court et plus saccadé, il a

retiré ses doigts, m'a saisie par les hanches et m'a prise violemment. Il s'est effondré sur mon dos sans se préoccuper de me faire jouir.

C'était ainsi que je le préférais, dur, brutal, ne se souciant que de son plaisir.

Nous avons fêté notre dernière nuit à La Nouvelle-Orléans avec des huîtres. Si j'en avais assez mangé pour patienter jusqu'à son retour, je doutais fort en revanche que tout l'amour que nous pourrions faire entre ce dîner et notre embarquement me suffise.

Nous avons baisé sauvagement, mais ça ne l'a pas empêché de me sauter une

dernière fois. Il a refermé la porte de la chambre d'hôtel que j'avais ouverte, et, tout en me maintenant les poignets au-dessus de la tête d'une main, a fait glisser ma culotte de l'autre avant de me prendre par-derrière.

Pendant le vol de retour, je sentais encore les élancements douloureux de mon sexe, qui me rappelaient Dominik de manière intensément physique et m'empêchaient de draguer le bel homme assis à côté de moi.

Nous nous étions séparés à l'aéroport : il avait pris un vol pour Londres, via Chicago ; c'était plus simple que de me raccompagner à New York.

Nous n'avons plus qu'à attendre le

résultat de son entretien.

L'idée que Dominik vienne vivre à New York me remplissait à la fois de plaisir et d'inquiétude. J'étais bien habituée à être indépendante et j'aimais utiliser mon temps à ma guise, et être entièrement libre de répéter, de faire de nouvelles rencontres, sans avoir de comptes à rendre à personne.

Marija s'est jetée sur moi à peine la porte franchie : elle voulait tout savoir de ces quelques jours passés avec Dominik. Elle a été très directe, mais si l'on considérait qu'elle n'avait jamais fait aucun effort pour baiser discrètement, ce n'était guère surprenant.

— Alors, il est comment au lit ?

— Marija ! a protesté Baldo, du fond du canapé sur lequel il était nonchalamment allongé, les pieds sur l'accoudoir.

Il ne portait pour tout vêtement qu'un caleçon moulant et il était tellement poilu qu'on aurait pu le confondre avec une couverture, ce qui expliquait certainement pourquoi il était si peu couvert alors que nous étions à New York en janvier.

— Il est très bon, ai-je répondu.

— Est-ce qu'il en a une grosse ?

Elle a mis la main entre ses jambes et a mimé ce qui ressemblait à une trompe d'éléphant.

Pour toute réponse, j'ai écarté mes

mains de soixante centimètres.

Baldo a sauté du canapé, en colère, et s'est précipité vers leur chambre, dont il a violemment claqué la porte derrière lui.

Il l'a rouverte aussitôt et a crié à l'intention de Marija :

— Tu viendras me rejoindre quand vous aurez fini de commérer comme des perruches !

Elle m'a fait un clin d'œil et l'a rejoint d'un pas tranquille. Dix minutes plus tard, la tête de lit cognait contre le mur.

J'ai gagné ma chambre et je me suis couchée à peine ma valise posée. Je me suis endormie instantanément, comme si l'épuisement que je gardais à distance

depuis des jours tenait enfin sa chance de s'abattre sur moi à présent que j'étais seule.

J'ai rêvé que je dansais dans une cage dorée suspendue au plafond. Dominik me regardait d'en bas. Sauf que, dans mon rêve, ce n'était pas Dominik, mais un autre homme, dissimulé sous un masque à bec.

Quand je me suis réveillée, j'ai eu l'impression de n'avoir pas dormi du tout.

Les répétitions reprenaient quelques heures plus tard. Si j'en croyais l'emploi du temps concocté par Simón, je n'étais pas près d'avoir du temps libre.

Mais il fallait voir le bon côté des choses : nous en avons enfin terminé avec la musique ringarde de Noël. J'étais certaine que, si l'on m'avait forcée à jouer encore un cantique, j'aurais balancé mon violon par la fenêtre. Simón avait choisi pour tout le mois de janvier des compositeurs sud-américains. Ce soir, nous travaillions Villa-Lobos. J'adore apprendre des morceaux nouveaux, et il y avait un accent folk dans celui-là, et si le violoncelle avait plus d'importance que le violon, ça ne me dérangeait pas. Simón m'accordait beaucoup d'attention, et ce n'était pas forcément une bonne chose : il ne laissait rien passer dans mes interprétations.

Ce soir-là, j'étais fatiguée par le

voyage et j'avais un coup de blues. Dominik m'avait épuisée, et, même si la découverte de chaque nouvelle douleur me faisait sourire, cela ne rendait pas la répétition plus facile.

Simón s'est approché alors que je rangeais le Bailly dans son étui. Il s'était détendu aussitôt la dernière note de musique envolée, et son corps avait perdu cette rigidité qu'il a quand il est derrière son pupitre. Je me demandais quelle part de son autorité relevait du spectacle pour tenir l'orchestre et quelle part était vraiment innée.

— Vous êtes hâlée, Summer, ce qui est plutôt inhabituel en cette saison à New York. Vous avez réussi à partir quelques

jours ?

— Oui. À La Nouvelle-Orléans. J'ai pris le soleil en faisant une balade en bateau sur le Mississippi... Sur le *Creole Queen*.

— Vous êtes partie avec un petit ami ?

— Un ami. De Londres.

— D'accord. Vous avez bien fait de vous reposer. Les mois qui viennent vont être chargés.

— Pas de vacances possibles, alors...

— Oh, ce n'est pas si terrible, si ? Je ne voudrais pas vous épuiser.

La pièce s'était vidée, les autres membres de l'orchestre s'étaient

dispersés dans les entrailles de la nuit pour profiter du reste de la soirée. Marija et Baldo avaient pris l'habitude de me voir bavarder avec Simón après les répétitions et ils ne m'attendaient pas.

Simón s'était rapproché de moi, suffisamment pour m'embrasser.

Son parfum, mélange de musc et d'épices, si différent de l'odeur de savon de Dominik, l'environnait comme un nuage. Je n'avais jamais vu Dominik mettre de l'after-shave.

Ses cheveux sombres, encore plus épais que les miens, étaient en bataille et auréolaient son visage. J'ai songé un instant que, si nous avions des enfants, ils seraient frisés comme des caniches, mais

j'ai bien vite chassé cette pensée ridicule. Je ne voulais même pas avoir d'enfants.

J'ai déplacé mon violon afin qu'il me serve de bouclier au cas où Simón aurait décidé de s'approcher plus près et ai fait un mouvement vers la sortie. Il a empoigné son sac et m'a emboîté le pas.

La bouffée d'air glacé qui nous a assaillis m'a brûlé la gorge. J'ai fourragé dans mon sac à la recherche de mes moufles.

— Zut, j'ai oublié mes gants, ai-je soupiré.

Mon appartement n'était qu'à quelques centaines de mètres. J'aurais plus vite fait de marcher que de chercher à héler un

taxi.

Simón a ôté son écharpe, m'a pris les mains et les a enveloppées avec le tissu encore tiède.

— Non, ai-je protesté, vous allez vous geler !

— J'insiste, a-t-il rétorqué en me pressant les doigts. Vos mains sont beaucoup plus importantes que les miennes.

— Merci, ai-je répondu de mon ton le plus poli et le plus professionnel.

J'ai fait un pas en arrière, augmentant la distance qui nous séparait et lui ai adressé un signe de tête pour lui dire au revoir.

— À demain.

Il a tourné ses talons chaussés de croco avec la grâce d'un danseur et a disparu dans la nuit.

J'ai pressé mes mains, étroitement enveloppées dans son écharpe, contre mon visage pour le réchauffer. Son odeur m'a suivie jusqu'à la maison, et je n'ai pas pu m'empêcher de me demander ce que pouvait bien sentir sa peau. Peut-être qu'en fait il ne portait pas de parfum. Peut-être qu'une fois nu Simón sentait les épices, la cannelle, la noix de muscade et la sueur.

Cette nuit-là, j'ai rêvé de deux hommes. Chaque fois que je tentais de faire naître dans mon esprit le son de la

voix et la complexité des désirs de Dominik, l'image de Simón se superposait à la sienne. J'imaginai la texture de ses cheveux sous mes doigts, la chaleur de ses mains, la riche matité de sa peau, si différente de la pâleur britannique de Dominik. Je me demandais s'il était aussi poilu que Baldo. J'ai toujours aimé les hommes poilus ; j'associe le poil à la chaleur, à la testostérone et à la virilité. Dominik avait un fin duvet sur la poitrine, quasiment inexistant sur le ventre, qui redémarrait au niveau de son aine : le tout formait comme une flèche qui pointait vers son sexe.

J'ai fini par cesser de tenter de les séparer et j'ai imaginé que je couchais

avec les deux à la fois, Dominik dans ma bouche, les mains dans mes cheveux ;
Simón dans ma chatte.

Je doutais cependant qu'ils soient tous deux du genre à partager.

J'avais abandonné l'espoir de recevoir des conseils utiles de la part de Marija. Elle avait beau n'avoir jamais rencontré Dominik, elle ne lui faisait pas confiance. Elle était clairement du côté de Simón et passait des heures à me supplier de le draguer.

— Tu es folle, ma fille. Tu pourrais avoir le monde à tes pieds avec cet homme. Ou à tout le moins le Lincoln Center. Il fait quoi pour toi, l'Anglais, hein ?

Elle avait adopté l'habitude de Baldo et se promenait dans l'appartement en sous-vêtements, le chauffage à fond ; ils payaient heureusement le supplément de la facture d'électricité. Elle ne portait que des ensembles en coton de couleur vive, toujours assortis. Elle en avait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Jamais de dentelle ni de satin. Elle avait de longues jambes qui lui donnaient un air d'échassier, et des cuisses de la taille de mes bras, même si elle mangeait pour quatre. Baldo était perpétuellement au régime, mais sans parvenir à modeler son corps épais. Marija l'appelait « mon singe rondouillard » et gloussait quand il lui lançait un regard noir.

— Là n'est pas la question, ai-je

répondu.

— Ne fais pas l'idiote. Bien sûr que là est la question. Si tu veux te ridiculiser et sortir avec l'Anglais, au moins sois discrète. Le chef d'orchestre ne sera plus aussi sympa s'il sait qu'il n'a aucune chance de t'attirer dans son lit.

— Et moi qui pensais qu'elle s'était mise avec moi parce qu'elle était amoureuse, est intervenu Baldo.

— Je ne suis avec toi que pour ton corps, a-t-elle rétorqué en l'enlaçant et en frottant son visage contre son cou.

J'ai pris mon sac à main et je suis partie à toute allure, avant que leur démonstration d'affection devienne plus

embarrassante.

J'avais rendez-vous avec Cherry ce soir-là. Elle se produisait dans un numéro de *burlesque* pour un spectacle de cabaret dans un bar d'Alphabet City. C'était un show de qualité, et elle en constituait l'une des têtes d'affiche. Il commençait à 20 heures, mais elle ne dansait pas avant 23 heures, ce qui nous laissait du temps pour bavarder.

Elle était déjà là quand je suis arrivée. Même sous la lumière tamisée du club, ses cheveux roses brillaient comme un phare. Elle m'a vue franchir la porte, m'a fait signe de la rejoindre à une table et

m'a tendu un Cosmopolitan.

— Je n'en ai pas bu depuis des années, ai-je commenté.

— Tu veux dire, depuis la fin de la diffusion de *Sex and the City* ?

— Quelque chose comme ça, ai-je répondu en riant.

— Il faut que tu me rattrapes : j'en suis déjà à mon deuxième. Tu vois, quand on est artiste, il faut être ivre mais pas trop, c'est l'astuce qui permet de se donner en spectacle.

— Ça ne marche pas comme ça dans un orchestre. Si je buvais ne serait-ce qu'une bière avant de jouer, je serais virée.

— Tu devrais jouer du rock, plutôt.

— Trop tard. Vivaldi paie les factures.

— C'était comment alors, le Nouvel An à La Nouvelle-Orléans ? Ton mec est venu te rendre visite ?

— C'était génial, mais j'aurais bien besoin d'autres vacances pour récupérer. Il m'a épuisée.

— Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as. Mes deux petits amis sont en déplacement en ce moment.

— Attends, tu as bien dit « deux » ?

— Ouais, a confirmé Cherry avec un sourire jusqu'aux oreilles. J'ai de la chance, hein, d'en avoir deux ?

— Et ils savent tous les deux que l'autre existe ?

— Bien sûr. Pete a une autre petite amie. Il est avec elle en ce moment. Tony fait une tournée avec son groupe. Il a des aventures avec ses groupies. C'est un garçon très occupé.

Je l'ai observée, un peu interloquée.

— Tu n'es pas jalouse ?

— C'est la première question que tout le monde me pose, a-t-elle soupiré.

— Il faut croire que c'est une bonne question. Alors ?

— Ça m'arrive. Comme tout le monde. Mais je suis avec Pete depuis cinq ans, et ça fonctionne. Tony est mon en-cas. Je ne crois pas que je pourrais me contenter d'un seul mec. Je m'ennuierais.

— C'était l'idée de qui au départ ? La tienne ou la sienne ?

— La mienne, je suppose. On a commencé par les clubs échangistes, pour pimenter un peu les choses, tu vois. Tout est parti de là. Et toi ? C'est quoi ton histoire ? C'est sérieux avec ton Anglais ? a-t-elle demandé en levant son verre vers la lumière. Ils ne mettent jamais assez de Cointreau dans ce cocktail. Rappelle-moi de le dire au barman.

Ses faux cils brillaient dans le reflet du verre. Il y avait un minuscule strass collé au bout de chaque cil ; on aurait dit les pattes d'une araignée marchant dans la neige.

— On n'est pas vraiment exclusifs.

— Comment ça, « pas vraiment » ?
Soit tu es exclusif, soit tu ne l'es pas. Tout ce qui est entre les deux est une pente savonneuse. Vous en avez parlé ? Vous avez décidé de ce que vous vous permettiez et de ce que vous vous interdisiez ?

— C'est compliqué...

— C'est là que tu fais fausse route. Ça n'est jamais compliqué ; c'est au contraire très simple. Enfin, ça devrait l'être.

— Il se peut qu'il vienne vivre ici. Il a postulé pour un job.

— Tu as intérêt à mettre tout ça au clair rapidement alors, a-t-elle répondu en

terminant son verre.

— Un autre ? ai-je demandé.

Elle a consulté l'heure à sa montre, une espèce de boule disco, de la taille d'une balle de golf entièrement couverte de faux diamants, qui cachait sous son couvercle un écran digital.

— Pourquoi pas ? J'ai encore deux heures devant moi.

Je suis descendue de mon tabouret pour aller faire la queue au bar. La lumière s'est estompée : le spectacle commençait. La première danseuse est apparue sur scène, sur la version de *Goldfinger* par Shirley Bassey. Elle était grande, mince, et vêtue d'un Bikini à imprimé léopard et

à taille haute très années 1950, et de chaussures assorties à talons vertigineux. C'était une métisse, à la peau de bronze et aux cheveux épais et sombres, coiffés en afro. Elle dansait et chantait en même temps, avec une présence étonnante ; elle ressemblait à un jeune lion qui aurait dévoré deux gazelles pour le dîner.

— Merci, a dit Cherry comme je lui tendais le Cosmopolitan avec double ration de Cointreau. On ne dirait pas que c'est un homme, hein ? a-t-elle ajouté dans un murmure avec un hochement de tête vers la scène.

J'ai regardé plus attentivement la danseuse. Elle avait effectivement un immanquable renflement comprimé entre

les jambes, mais elle bougeait avec une grâce toute féminine, presque féline. Même quand elle était détendue, elle paraissait prête à bondir sur quelqu'un. *Moi*, espérais-je en mon for intérieur, même si c'était peu probable.

En comparaison, le numéro suivant, le striptease d'une assez jolie fille habillée en homme, était sans intérêt. Elle manquait d'assurance et se prit maladroitement les pieds dans son costume en quittant la scène. J'ai eu un peu pitié d'elle.

— C'est bientôt à moi. Je ferais mieux d'aller m'habiller !

Cherry a disparu par une porte latérale, près de la scène. Elle portait un sac si

grand qu'elle aurait aisément pu vivre à l'intérieur, comme une tortue qui transporte sa maison partout avec elle.

Je l'ai à peine reconnue quand elle est apparue sur scène. Elle venait après le striptease d'un homme déguisé en ours déguisé en homme, dont le numéro, très réussi, était à la fois comique et absurde.

Cherry était entièrement vêtue de rose ; elle portait une robe longue avec un volant en mousseline et tenait deux immenses éventails en plumes roses, aussi hauts qu'elle. Elle était chaussée des plus hauts escarpins que j'aie jamais vus, rose vif et recouverts de minuscules strass qui brillaient à chacun de ses pas. En dehors de ses pieds, l'intégralité de

son corps était dissimulée par les éventails.

Je m'attendais à un numéro classique de femme fatale s'effeuillant langoureusement au rythme sensuel d'une chanson lente, mais celui de Cherry était beaucoup plus rapide, et elle dansait sur *Super Freak*, de Rick James.

Le public a applaudi avec enthousiasme quand elle s'est extraite en se dandinant de sa robe et a agité ses seins lourds, les pompons fixés sur ses tétons tournant comme des moulins à vent frénétiques. Elle a terminé son numéro allongée sur le dos, les jambes sur la tête, prouvant ainsi qu'elle était suffisamment souple pour se lécher la chatte si elle en

avait eu envie.

— Ouah, ai-je commenté quand elle est revenue s'asseoir. C'était vraiment impressionnant ! Je comprends mieux pourquoi tu as deux petits amis...

Elle a gloussé.

— Tu devrais venir un de ces quatre, pour que je t'apprenne quelques mouvements.

Elle n'avait pas ôté le rouge à lèvres rose vif, sur lequel, pour faire bonne mesure, elle avait ajouté des paillettes et du gloss.

Je l'ai raccompagnée jusqu'au métro.

— Oh, j'ai failli oublier ! a-t-elle dit en fourrageant soudain dans son énorme

sac. J'ai un cadeau pour toi.

— Ce n'est pas mon anniversaire...

Elle a fini par extirper des profondeurs de son sac une corde d'un peu plus d'un mètre et me l'a tendue.

— C'est pour que tu puisses t'entraîner. Si tu t'attaches à un pied de table, n'oublie pas d'avoir toujours une paire de ciseaux sous la main ou de faire des nœuds suffisamment lâches pour pouvoir te détacher rapidement s'il y a le feu. Sinon, tu aurais des explications embarrassantes à fournir aux pompiers...

— Merci. Mais tu sais, je ne suis pas du genre à ligoter, je préfère l'être.

— Entraîne-toi quand même. Tu n'en

apprécieras que plus le travail de celui qui t'attachera.

Une fois rentrée chez moi, je me suis rendu compte que j'avais une traînée de paillettes sur la joue, même si je ne me souvenais pas d'avoir fait la bise à Cherry pour lui dire au revoir.

Le reste de la semaine est passé à toute allure. En dehors des répétitions, je n'avais que le temps de manger et de dormir. Aucune nouvelle de Dominik.

— Vous avez l'air fatiguée, a remarqué Simón quand je lui ai rendu son écharpe.

— Merci, ai-je rétorqué, un peu agressive.

— Vous devriez vous détendre. Quand j'ai pris la direction de l'orchestre, vous jouiez avec tout votre corps. J'ai l'impression que récemment vous avez laissé votre cerveau prendre la direction des opérations. Il faut que vous lâchiez prise de nouveau. C'était quand la dernière fois que vous êtes sortie ? Et je ne parle pas des répétitions.

— La semaine dernière. Je suis allée voir un spectacle *burlesque*.

— Ça ne suffit pas. Vous ne pouvez pas interpréter le monde contenu dans la musique si vous ne le connaissez pas.

J'étais trop fatiguée pour protester. J'ai acquiescé en silence et j'ai empoigné mon étui à violon pour quitter la pièce.

— J'ai deux billets pour le rodéo de vendredi à Madison Square Garden. Ça vous dit ? Je devais y aller avec mon père, mais il a retardé son séjour, et j'ai une place en trop.

— Un rodéo ?

Voilà qui était pour le moins inattendu.

— Ne faites pas cette tête. C'est un rodéo, pas une corrida. Ce n'est pas tout à fait comme ça qu'on le pratique au Venezuela, mais on ne trouvera pas mieux à New York. Ça commence à 16 heures. Je vous inviterai à dîner ensuite, pour vous récompenser d'avoir survécu à deux heures de sport.

— D'accord, ai-je répondu en riant. Ça

peut être sympa.

Quand je suis rentrée à la maison, j'ai découvert Marija et Baldo pelotonnés sur le canapé, en train de regarder un vieux film d'horreur. Marija avait mis une main sur ses yeux et elle écartait régulièrement les doigts pour jeter un coup d'œil à l'écran et pousser un cri perçant. Baldo tenait la jeune femme enlacée contre lui et, de sa main libre, il trempait des biscuits à apéritif dans du fromage blanc allégé. Chaque bouchée lui arrachait une grimace.

— Vous saviez qu'il y avait des spectacles de rodéo à Manhattan ?

— Tu as déniché des billets pour vendredi ? a demandé Baldo. Tu as bien

de la chance. C'est complet depuis des mois.

— Ah ! s'est exclamée Marija en ôtant la main de devant ses yeux. Tu as un rencard avec Simón ?

— C'est pas un rencard.

— Si tu le dis, a-t-elle rétorqué en se concentrant de nouveau sur l'écran.

L'actrice a poussé un hurlement strident, et Marija s'est réfugiée dans les bras de Baldo.

Vendredi est arrivé si vite que je n'ai pas eu le temps d'éprouver de la nervosité à l'idée de passer un après-midi et une soirée avec Simón. Chaque fois que je le regardais, je craignais qu'il

ne puisse lire dans mes pensées et découvrir que, quelques jours plus tôt, je m'étais caressée en respirant l'odeur de son écharpe.

Un seul homme m'avait emmenée voir une compétition sportive jusqu'à présent : un petit ami que j'avais eu en Nouvelle-Zélande avait pris des billets pour voir un match de rugby à sept entre les Kiwis et les Samoa, au Westpac Stadium de Wellington. Le jeu était très rapide, et, à ma grande surprise et alors que je ne m'intéresse absolument pas au sport, je m'étais beaucoup amusée. Je dois cependant bien avouer que j'avais passé presque tout le match à fantasmer sur une troisième mi-temps imaginaire mettant en scène tous les joueurs de l'équipe et moi-

même dans le vestiaire. Ils étaient incroyablement musclés, avec des corps d'apollon et des shorts si courts que j'étais étonnée que personne n'ait crié à l'indécence. Nous avons baisé après le match, et, les yeux fermés, j'avais imaginé que je faisais l'amour avec un joueur d'une équipe puis un de l'autre, même si, à choisir, j'aurais préféré coucher avec les Samoans, qui étaient plus mignons.

Simón s'était habillé comme un cowboy : il portait une chemise blanche, un jean et un Stetson en cuir marron posé sur ses boucles sombres. Une large ceinture en cuir avec une boucle en forme de crâne et une paire de santiags marron foncé avec un crâne gravé sur chaque cheville

complétaient le tout. On avait l'impression qu'il avait tenté d'assortir ses chaussures à son incroyable chevelure flamboyante. Cette tenue aurait été ridicule sur n'importe quel autre homme, mais Simón s'habillait avec tant d'aplomb et d'assurance que personne n'aurait eu l'idée de remettre ses goûts en question.

Il m'a prise par la main et s'est frayé un chemin vers le centre du stade ; nous avons descendu les escaliers et avons pris nos sièges, qui étaient tout près de l'arène et nous offraient une vue imprenable sur l'action. La moitié du public portait des chapeaux de cow-boy et la plupart des femmes des jeans et des chemises bleu et rouge. J'avais

l'impression d'être la seule en robe. Il faisait chaud, à cause de la moiteur de la foule, de la lumière des projecteurs et de l'excitation pleine d'anticipation du public. Je sentais l'odeur de terre battue que les cavaliers et les taureaux ne tarderaient pas à fouler ; elle avait une fragrance de rouille et de poussière, qui me rappela brièvement le nord de l'Australie, où j'avais bossé un peu avant de partir pour la Grande-Bretagne.

— Il faut que vous m'expliquiez les règles, ai-je dit à Simón. Je ne connais rien au rodéo.

— Oubliez les règles et contentez-vous de regarder. Chaque cavalier ne tiendra pas plus de huit secondes, et encore, s'il

est doué. Ça ne laisse pas vraiment le temps d'expliquer quoi que ce soit.

Il avait raison : certains ne tenaient pas plus de trois ou quatre secondes. D'un autre côté, sur le dos de ce genre d'animal, trois secondes devaient durer une éternité. Les taureaux n'avaient jamais les quatre pattes sur le sol en même temps, et l'un d'eux décolla de plus d'un mètre, emmenant son cavalier avec lui, avant de retoucher le sol et de ruer de nouveau sans s'arrêter un instant. Ils s'agitaient comme si le sol avait été électrifié ; ils sautaient, bondissaient et tanguaient comme si on les avait gavés de Ritalin.

Les cavaliers ne ressemblaient pas à ce

que j'avais imaginé. La plupart étaient petits et bâtis comme des gymnastes. Chaque fois que le taureau s'agitait, ils faisaient exactement le mouvement inverse, et bougeaient d'avant en arrière ou de droite à gauche avec une vitesse et une précision parfaites ; ils ressemblaient plus à des poupées mécaniques qu'à des hommes. Lorsqu'ils étaient désarçonnés, on les tirait en un éclair hors de portée des sabots mortels.

Simón assistait au spectacle, les yeux brillants. Chaque fois qu'un cavalier tenait plus de trois secondes, il se levait en hurlant.

— Imaginez avoir un animal comme ça entre les cuisses, a-t-il commenté avec un

soupir.

— Mmmmh, ai-je répondu en aspirant les dernières gouttes de mon Coca avec ma paille.

— Au Venezuela, on chasse les taureaux à cheval et on fait la course à qui sera le premier à en capturer un en lui attrapant la queue. On appelle ça le « *coléo* ».

— Ça a l'air plus facile que le rodéo.

— C'est dangereux de dire ça à un Vénézuélien !

— Je n'ai rien contre un peu de danger, sinon je ne serais pas ici.

— Je le savais. Il n'y a pas beaucoup de femmes qu'on peut inviter à un rodéo,

a-t-il affirmé en baissant la tête vers moi.

J'ai remis la paille dans ma bouche.

— Ça vous ennuie de me donner un peu de Coca ?

— Je l'ai terminé. Désolée.

— Pas grave. Le spectacle est presque fini. On va aller prendre un verre ailleurs.

On est allés au *Caracas Arepa Bar* sur la 7^e dans l'East Village. Il était tôt mais il y avait déjà la queue sur le trottoir.

— Ça vaut la peine d'attendre, je vous le promets.

— Ne vous inquiétez pas. Je peux être très patiente si le jeu en vaut la chandelle.

— Je n'en doute pas. Vous savez, j'ai

pensé...

— Une habitude dangereuse.

— Je sais que je vous ai fait beaucoup travailler ces derniers temps, mais je crois que vous devriez accepter de jouer en solo. Vous en avez les compétences. Je peux glisser un mot à quelques producteurs. Je pense qu'on pourrait sans problème remplir une salle.

— Je croyais que vous trouviez que j'avais un jeu trop cérébral ?

— Ne le prenez pas mal. On peut toujours s'améliorer. Qu'en pensez-vous ? L'endroit où on répète n'est pas génial. Vous pouvez utiliser mon sous-sol, il est bien isolé. Je l'ai fait rénover quand j'ai

emménagé, et il est très confortable. Je peux vous donner des cours en plus.

— C'est très gentil de votre part, mais...

— Pas de « mais ». Vous avez du talent. Il est temps que vous preniez confiance en vous. Ça pourrait être le lancement de votre carrière. Je m'arrangerai pour que des agents soient sur la liste des invités.

— D'accord.

— D'accord ?

— Oui. D'accord.

Il m'a prise dans ses bras, m'a soulevée de terre et a planté un baiser humide sur chacune de mes joues. Son

Stetson est tombé par terre.

— Je ferais mieux de ne pas le remettre, a-t-il dit en souriant, tout en le ramassant.

On a obtenu deux places au bout d'une table déjà occupée par quatre personnes. Ils en étaient à la moitié de leur repas et, à en juger par l'expression d'extase sur leurs visages, la nourriture devait être divine.

— Des tortillas et du guacamole pour commencer, a commandé Simón. Et deux margaritas. Nous avons quelque chose à fêter.

— Vous pouvez choisir pour moi, ai-je dit. Je n'ai aucune idée de ce à quoi

ressemblent tous ces plats et je vous fais confiance.

— Vous pourriez le regretter.

— Ça m'étonnerait.

On a tant mangé que j'ai pensé que j'allais devoir rouler pour rentrer chez moi.

— Est-ce que vous avez commandé tout ce qu'il y a sur le menu ? ai-je demandé en contemplant les restes de *tajadas*, ces tranches frites de plantain servies avec du fromage salé.

J'ai tapoté mon estomac avec déplaisir : pas de doute, les hommes sont mauvais pour la ligne.

— Pas tout à fait, a-t-il répondu en

riant.

Il m'a raccompagnée chez moi. Nous avons bu quatre ou cinq margaritas chacun et nous étions incontestablement éméchés. Pour dire la vérité, j'étais presque ivre. Et j'appréciais de ne pas être la seule à avoir bu.

J'ai fourragé dans mon sac, à la recherche de mes clés, et je me suis adossée au mur, les jambes un peu flageolantes.

— Je ne peux pas être enfermée dehors, ai-je dit. La porte d'entrée ne ferme que de l'extérieur.

— Puis-je ? a-t-il proposé. Je pense que je suis moins pompette que vous.

J'ai tenu le sac ouvert pendant qu'il fouillait timidement dedans.

— Vous avez vraiment besoin de trimballer tout ça ?

— On ne sait jamais quand on aura besoin de changer de chaussures.

Il a extirpé la corde que Cherry m'avait offerte et que j'avais laissée au fond de mon sac.

— Vous aviez l'intention de me kidnapper ? a-t-il demandé en agitant la corde sous mes yeux.

— Je suis scout, ai-je répondu sans me démonter.

— Vous êtes une femme pleine de surprises.

Il a entouré ma taille avec la corde et m'a rapprochée de lui, les mains sur les deux extrémités.

— Vous êtes ma prisonnière, a-t-il dit.

Et il m'a embrassée.

Son baiser était tiède et un peu brutal, plus que ceux de Dominik, certainement parce qu'il était un peu ivre. Il avait un goût de téquila et son parfum une odeur d'épices, comme la cuisine quand on fait cuire des gâteaux de Noël.

Il a laissé tomber la corde et a mis ses mains dans mes cheveux pour tenir mon visage fermement.

J'ai retenu mon souffle et j'ai espéré qu'il me tirerait les cheveux, comme le

faisait Dominik, et m'embrasserait de nouveau. J'ai senti une chaleur familière se répandre dans mes veines et j'ai été tentée de l'inviter à entrer.

Mais il a reculé, les mains le long de son corps.

— Je suis désolé. Je n'aurais pas dû.

— Je comprends. On travaille ensemble.

— Je sais. C'était une mauvaise idée.

— Absolument.

J'ai ramassé la corde et l'ai rangée dans mon sac. Mes clés étincelaient dans la poche avant, où je les mets toujours.

— Je suis quasiment certaine de vous

avoir vu regarder dans cette poche, ai-je remarqué d'un ton accusateur.

— Je l'ai fait. Je voulais vous garder encore un peu avec moi.

— Merci pour le dîner et le rodéo.

— Merci de m'avoir accompagné.

Il était de nouveau lui-même : amical, professionnel, un peu badin mais comme si ça ne prêtait pas à conséquence.

Pourtant la façon dont il m'avait embrassée était lourde de sens, elle.

— Je vais rentrer, à présent.

— Il faut que je dorme pour être en forme. Répétition demain. On pourra commencer à planifier votre solo.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

J'ai fermé la porte sur sa silhouette immobile.

J'étais toujours sans nouvelles de Dominik, mais je pouvais sentir le poids de sa désapprobation depuis l'autre côté de l'océan.

6

UNE ÎLE SUR SPRING STREET

LA NOUVELLE OFFICIELLE PARVINT À DOMINIK PAR courrier une quinzaine de jours après son retour de New York. Comme on lui avait laissé entendre qu'il aurait une réponse plus tôt, il avait passé une semaine dans un état oscillant entre l'excitation et une étrange forme de déprime.

La réponse était positive, comme il

l'avait fortement espéré ; on lui accordait le poste et le salaire qui allait avec lui. Il devait prendre ses fonctions après les vacances de Pâques. Il disposerait d'un petit bureau dans la bibliothèque de New York et d'un accès illimité, aussi bien numérique que physique à toutes les collections ; en échange de quoi, on attendait de lui qu'il fasse une conférence mensuelle sur un sujet de son choix. Et nul ne vérifierait combien de temps il passait à travailler dans l'imposant bâtiment gardé par des lions en pierre, qui se dressait entre la 5^e Avenue et la 42^e Rue.

Dominik avait trois mois pour s'organiser. Il lui fallait remplir les papiers pour obtenir un congé sabbatique

de l'université de Londres, aider le département à le remplacer et, plus important, trouver un appartement à New York, la bibliothèque ne pouvant lui être d'aucun secours en la matière.

Il appela Summer.

— J'ai enfin reçu une réponse. J'ai décroché la bourse.

— C'est génial ! Vraiment.

— J'arriverai juste après Pâques.

— Oh...

— Quel est le problème ?

— Je serai en plein dans les répétitions pour mon concert en solo.

— Ce n'est pas un problème. Je

chercherai un endroit où tu puisses répéter jour et nuit sans craindre de déranger les voisins.

— Ça serait chouette, répondit Summer. Pour l'instant, je répète dans une pièce minuscule dans les locaux de l'orchestre. Ce n'est pas vraiment un refuge qui favorise l'inspiration. Sans compter qu'il faut le réserver des semaines à l'avance, parce que tout le monde a besoin d'un endroit où s'entraîner. Simón m'a proposé de répéter dans son appartement de l'Upper West Side, mais j'ai refusé. Je ne voudrais pas qu'il croie que je profite de lui.

— Tu as bien fait.

— Et puis, de toute façon, j'aime répéter seule, ajouta Summer.

— Ça veut dire que je n'aurai plus droit à mes concerts privés ?

— Ah, ça, ça n'a rien à voir.

Trouver un appartement à Manhattan, même quand on dispose d'un budget plus que confortable, est toujours une tâche ardue, surtout quand on est loin. Les recherches sur Internet s'étant rapidement révélées être une perte de temps, Dominik fit appel aux services d'un agent immobilier qui lui dénicha un loft à SoHo, au quatrième étage d'un immeuble sur Spring Street, non loin de l'intersection avec West Broadway.

Summer visita le loft à sa place et déclara qu'il était absolument parfait, spacieux, très lumineux et doté d'une acoustique fabuleuse. Il était meublé de manière spartiate, mais elle était certaine que les livres que Dominik semblait acheter sans jamais s'arrêter, apporteraient immédiatement de la chaleur et une âme à l'appartement.

Le bail fut signé pour une année complète, et il fut décidé que Summer emménagerait un mois avant l'arrivée de Dominik. Elle hésita un instant à quitter la compagnie de ses amis croates, mais elle était soulagée de ne plus avoir à subir les bruits de leurs ébats nocturnes qui l'empêchaient souvent de dormir.

Elle décrivait leurs exploits à Dominik avec force détails, ce qui ne manquait jamais de le faire rire de bon cœur. Elle se demandait parfois pourquoi il ne riait qu'au téléphone : elle ne l'avait quasiment jamais entendu rire quand il était avec elle.

Dominik n'avait vu que des photos du loft, aussi Summer décida-t-elle de le lui décrire une fois qu'elle eut emménagé.

— À part la chambre à coucher, qui a été fermée sur un côté, c'est une seule pièce avec un parquet brillant. On dirait une salle de bal.

— Vraiment ?

— La cuisine est très high-tech. Je n'en

ai jamais vu de semblable ! Il y a des plans de travail en granit et les derniers gadgets à la mode. On dirait des trucs venus de l'espace ! Je ne suis pas sûre de me faire une omelette ou des haricots avec des toasts : ce serait une insulte à toute cette technologie culinaire.

— On mangera dehors, proposa Dominik.

— Non, rétorqua Summer. Je veux cuisiner pour toi. Je ne l'ai presque jamais fait pour un amant.

— J'en prends note. Ne plus t'offrir de corsets ou de violons, mais des livres de cuisine pleins de recettes compliquées.

Elle gloussa.

— Les baies vitrées sont immenses. La lumière est incroyable. Mais la vue est moche : on donne sur la façade grise et aveugle de l'immeuble d'en face. C'est très laid. Du coup, la nuit, c'est complètement silencieux, malgré les nombreux restaurants ouverts très tard. C'est tellement tranquille que ça fait un peu peur.

— On est à l'abri des regards indiscrets ?

— Complètement, confirma-t-elle.

— Merveilleux. Quand je serai là, tu répéteras nue, évidemment.

— Je me disais bien que c'était pour cette raison que tu avais choisi cet

endroit...

— Tu as tout compris, confirma
Dominik.

Sans qu'il le sache et tout à fait spontanément, Summer avait pris l'habitude de se promener nue dans l'appartement, que ce soit pour répéter ou juste pour aller et venir. Ça lui paraissait naturel, un peu excitant ; le loft était un nouveau jardin d'Éden, une aire de jeux innocente.

Elle aimait l'atmosphère dépouillée du lieu, ses lignes minimales et ses murs blancs, ainsi que les briques apparentes artistiquement disposées entre les poutres métalliques du plafond et çà et là sur les murs, comme des taches de peinture

sombre sur un paysage plus clair.

Elle acheta quelques orchidées qu'elle éparpilla dans la pièce afin d'ajouter une timide touche de couleur. Elle hésita à en mettre une dans la chambre, mais elle n'était pas certaine que Dominik apprécie les fleurs. Elle avait encore beaucoup à apprendre sur lui.

À quoi ça ressemblera de vivre avec lui ?

En se débrouillant pour venir vivre à New York, il l'avait placée face à une situation entièrement nouvelle pour elle. Accepter de vivre avec lui avait été une décision très importante, que Summer ne se souvenait pas d'avoir prise. C'était arrivé parce qu'elle n'avait pas réagi,

comme si son corps avait pris la décision sans consulter son cerveau.

Elle n'avait pas partagé un appartement avec un amant depuis des années. Certes, elle avait beaucoup vécu en colocation au cours de ses voyages : l'Australie, Londres, New York...

Cela fonctionnerait-il ?

Cela pourrait-il fonctionner ?

— Ce sera génial de vivre avec toi, reprit-elle.

— Il me tarde d'être là.

Une pensée traversa l'esprit de Summer.

— Tu déménages des bouquins pour tes

recherches ? Je peux acheter des étagères chez Ikea. Ça me ferait plaisir.

— Ce n'est pas la peine. J'aurai accès à tous les livres dont j'ai besoin et bien plus à la bibliothèque.

— D'accord.

— On se voit dans un mois, dit Dominik.

— Oui.

— Ah, encore une chose. À propos de notre accord. Si tu veux coucher avec quelqu'un d'autre pendant ces quelques semaines...

— Oui ?

Le cœur de Summer s'accéléra.

— Va chez lui ou ailleurs, mais pas dans le loft.

— Bien sûr.

Elle n'était pas certaine de comprendre cette dernière instruction : était-ce une simple consigne ou un encouragement ?

Les meilleures intentions sont souvent contrecarrées par le hasard. La femme assise près du hublot à côté de Dominik durant le vol Londres-New York lisait *Gatsby le Magnifique*, ce qui lui donna une occasion parfaite pour engager la conversation. Il avait travaillé sur ce roman tant de fois qu'il le connaissait quasiment par cœur et pouvait le réciter

du début à la fin. Sa voisine s'appelait Miranda.

La conversation serait-elle devenue rapidement si badine si elle avait lu un autre roman ou si Dominik n'avait pas gardé un souvenir si vif du récit amusé du coup d'un soir de Summer, survenu des mois plus tôt ?

Dominik n'était pas un homme jaloux ; c'était un homme réaliste.

C'était pour cette raison qu'il avait énoncé très clairement les termes du contrat à Summer et qu'il avait accepté cette forme de non-exclusivité, mais le cœur a parfois des raisons que la raison ignore.

Contrairement à Summer, il ne provoquait rien (alors que c'était elle qui avait dragué ce... comment s'appelait-il déjà ? Gary ? Greg ?) et laissait faire le flot de la vie et les filets des relations humaines. Bien longtemps auparavant, quand il avait une vingtaine d'années et qu'il n'avait pas les moyens de se payer l'avion pour Paris, il avait pris un bus peu cher qui reliait la gare de Waterloo à la place de la République et s'était retrouvé à côté d'une jeune Française aux cheveux sombres qui s'appelait Danielle. Elle lisait peut-être un livre qu'il connaissait bien ; il ne se rappelait pas. Mais la conversation avait été facile.

Elle rentrait de Londres où elle avait passé du temps en compagnie d'un

étudiant en médecine d'origine indienne avec qui elle entretenait une liaison à distance qui s'essouffait. Dominik était momentanément célibataire. Ils avaient apprécié le voyage et échangé adresses et numéros de téléphone avant de se séparer à l'arrivée. Il était évident qu'elle était insouciante et de mœurs plutôt légères. Il l'avait appelée avant la fin de la semaine : ils avaient terminé au lit et étaient restés amants durant dix-huit mois. Ou, pour être plus précis, Dominik avait rejoint la longue cohorte de ses amants, Danielle prodiguant ses faveurs avec une libéralité hors du commun. Elle avait d'ailleurs facilement reconnu qu'il n'était pas le seul à avoir accès à son lit. Une nuit, alors qu'ils reprenaient leur souffle, un de

ses autres amants avait frappé à la porte du petit appartement qu'elle occupait près de la prison de la Santé. Elle l'avait joyeusement invité à se joindre à eux, et ils l'avaient prise tour à tour.

Quand il était revenu vivre à Londres, il l'avait perdue de vue, jusqu'à cet après-midi où elle lui avait téléphoné, paniquée. Elle avait été jetée à la rue par un homme avec qui elle couchait, parce qu'elle avait tenté de lui dérober son portefeuille. Elle était sans argent et avait besoin d'aide. Seule à Londres, sans argent, sans même sa valise, que l'homme avait gardée, elle en était réduite à la pire extrémité et avait même tenté de se prostituer sans succès dans les ruelles de SoHo. Il lui avait trouvé une chambre

d'hôtel à Bloomsbury à 2 heures du matin et lui avait prêté de l'argent pour qu'elle puisse regagner Paris. Il était trop tard pour qu'il rentre chez lui en métro et il n'avait pas assez de monnaie pour prendre un taxi : il était resté avec elle dans la petite chambre d'hôtel, et ils avaient baisé toute la nuit. Danielle avait pleuré quasiment tout le temps. Une chose en entraînant une autre et comme ils savaient que ce serait la dernière fois qu'ils se verraient, il avait fini par l'enculer. C'était la première fois pour lui. Il était parti tôt pour aller travailler et avait laissé Danielle profondément endormie, le maquillage dégoulinant, l'aréole sombre d'un sein pointant sous le drap. C'était une femme extrêmement

exigeante au lit, et sa témérité lui faisait parfois peur. Il ne lui avait même pas dit au revoir, ce qu'il devait regretter pendant des années.

Il avait toujours pensé qu'elle finirait mal et, une dizaine d'années plus tard, il l'avait googlisée par curiosité. Il avait alors découvert qu'elle enseignait la sociologie à l'université de Bordeaux et qu'elle était l'auteure d'une thèse sur un sujet hautement intellectuel qui ne l'intéressait pas du tout.

Leur rencontre dans un bus était entièrement due au hasard : des numéros de billets avaient fait d'eux des amants et lui avaient, de manière complètement fortuite, fait découvrir la sodomie.

Depuis cette aventure, Dominik s'en remettait au hasard et saisissait les opportunités que la vie lui tendait.

Ses rencontres étaient souvent en rapport avec ses activités universitaires : peut-être son amour des livres attirait-il les femmes ? Miranda, sa voisine, était assistante administrative au Hunter College, l'une des annexes de l'université de New York. Dominik avait toujours été un prof brillant mais pas frimeur. C'était l'un de ses talents, qui faisait de lui un bon conférencier. Si le sujet lui plaisait, il pouvait improviser à l'envi, jouant avec les théories, liant avec aplomb des idées originales qui chez les autres auraient été incohérentes, le tout sans pédanterie ni forfanterie. Avec *Gatsby*, il

était plus qu'à l'aise, et le badinage léger auquel il se livra avec Miranda permit aux sept heures de vol de s'écouler rapidement. C'était toujours autant de temps qu'il n'avait pas passé à penser à Summer et à s'inquiéter de leur prochaine vie commune.

Miranda portait un tailleur gris. La jupe lui arrivait aux genoux, mais, au fur et à mesure qu'elle bougeait sur son siège, elle remonta jusqu'à mi-cuisse. Les boutons de son chemisier blanc moulant tiraient un peu, laissant deviner le soutien-gorge noir qu'elle portait en dessous. Elle avait un cou merveilleusement délicat, gagné peu à peu par une délicieuse rougeur, tandis que la température montait dans l'avion.

Elle était divorcée, apprit-elle à Dominik, et vivait seule dans l'Upper East Side. Absorbée par leur conversation, elle posait souvent la main sur son avant-bras quand elle voulait lui prouver quelque chose et, à une ou deux reprises, elle lui toucha le genou. Dominik n'était pas expert en analyse de langage corporel, mais c'était quelque chose qu'il faisait souvent lui-même, de manière à la fois inconsciente et innocente, mais uniquement avec les femmes qui l'attiraient.

En arrivant à l'aéroport de New York, ils échangèrent leurs numéros et se promirent de rester en contact. Dominik inscrivit le numéro de Miranda au dos d'une de ses cartes professionnelles. Il

avait l'intention de changer de portable, son numéro londonien ne lui étant d'aucune utilité ici. La balle était donc dans son camp. Il avait volontairement omis de lui préciser qu'il rejoignait une femme avec laquelle il comptait vivre.

Hasard supplémentaire, leurs valises arrivèrent sur le tapis roulant au même moment. Le sourire de Miranda valait à lui seul un millier de mots : elle croyait manifestement elle aussi aux coïncidences.

Mais Dominik, prétextant la distance géographique, refusa de prendre un taxi avec elle. Il est si facile de tromper quelqu'un.

Cette fois-ci, le chauffeur était vietnamien, et il eut beaucoup de mal à comprendre l'accent britannique de Dominik quand ce dernier donna l'adresse de Spring Street. La route se déroulait sous ses yeux, comme une litanie familière : les banlieues, l'autoroute qui menait vers la ville, le détour obligé par Atlantic Avenue, suivi par la route Van Wyck et son cortège de piliers en béton soutenant le métro aérien, puis enfin Jamaica Hospital, et pour finir le tunnel qui menait à Manhattan. Combien de fois avait-il emprunté ce trajet dans les deux sens et survécu aux embouteillages infernaux ?

Il inspira profondément. Cette fois-ci, c'était différent.

Car Summer était sa destination.

Le temps qu'il parvienne à SoHo, il pleuvait, une averse printanière qui le saisit en sortant du taxi. Il sonna à l'interphone.

— C'est moi.

Comme prévu, Summer l'attendait à la maison et elle lui ouvrit la porte.

L'ascenseur, d'aspect industriel, était déjà au rez-de-chaussée, portes ouvertes. Il avait appris que, bien des années plus tôt, l'immeuble était rempli d'ateliers de confection dans lesquels travaillaient des immigrants, jusqu'à ce qu'ils se déplacent

vers ce qui allait devenir le Garment District, le « quartier de l'habillement ». Les lofts avaient alors été occupés par des artistes, attirés par la luminosité et les faibles loyers. De nos jours, aucun artiste ne pouvait plus se permettre d'habiter SoHo, et les appartements avaient été pris d'assaut par des banquiers, des spéculateurs et des hommes d'affaires.

Le quatrième étage était divisé en trois appartements : le sien se trouvait au bout du couloir.

La porte était entrouverte.

La main sur la poignée de sa valise, il la poussa du pied. Le parquet vernis menait à une légère montée, parallèle au

couloir extérieur. Sur la droite se trouvait le coin cuisine. Au-delà se dressait le vaste espace du loft, jusqu'aux baies vitrées, derrière lesquelles la pluie dissimulait le ciel gris.

À cause du temps, Summer avait allumé la lumière. Une rangée de spots lumineux au plafond divisait le loft en deux.

Summer se tenait au centre de la pièce, baignée dans un halo de lumière.

Nue.

Son précieux violon à la main, le long de sa cuisse.

Un sourire entendu aux lèvres.

Le regard de Dominik erra de ses

lèvres écarlates à l'explosion de boucles sauvages qui auréolaient son visage, puis au rouge violent de ses tétons. Elle avait utilisé du rouge à lèvres pour se parer, comme il l'avait fait des mois auparavant.

Ses yeux se portèrent alors plus bas ; ses poils pubiens avaient repoussé, mais il vit qu'elle avait peint aussi son sexe.

Son cœur s'accéléra, et il posa sa valise sur le sol.

Summer porta cérémonieusement le violon à son menton, esclave du rituel qui était le leur, et commença à jouer.

Le deuxième mouvement des *Quatre Saisons* de Vivaldi.

Une vague d'émotion submergea

Dominik.

Il resta immobile, en proie à un tourbillon de sentiments.

Stupéfait par son offrande. Son accueil. Cette façon de débiter leur vie commune à Manhattan.

Chaque note était à la fois familière et nouvelle, évoquant des souvenirs, des événements passés, des images de Summer dans toute sa gloire. Oh, comme ce printemps s'annonçait doux !

La musique tournoya entre les murs de l'appartement, et Summer ferma les yeux et se retira dans son monde. Elle n'avait nul besoin de partition. Le morceau de Vivaldi faisait partie d'elle. D'eux, peut-

être.

Dominik ôta ses chaussures. Il portait des chaussettes noires, comme toujours, et il les enleva aussi. Ce parquet était fait pour être arpenté pieds nus. Il s'approcha de Summer et sentit la tiédeur qui émanait de son corps, la subtile fragrance boisée de son parfum, la très légère odeur de transpiration, née de ses mouvements pour jouer.

Il inspira profondément.

Et la contourna. Son dos était d'une blancheur d'albâtre, mais Dominik ne pouvait s'empêcher d'imaginer les marques pâles désormais effacées sur ses reins et ses fesses, comme un lacis depuis longtemps disparu de petits tatouages

formant un grillage sur l'ivoire de sa peau, souvenirs des cordes dont elle lui avait parlé.

Il se rapprocha encore. Parvenu à quelques centimètres d'elle, il déposa un baiser sur son oreille.

Summer n'ouvrit pas les yeux mais frissonna. Le mouvement involontaire causa un léger frémissement dans le flot de la mélodie. Elle se raidit.

Dominik recula et la contourna de nouveau, afin de lui faire face.

Sans déranger le mouvement de ses bras, il fit courir un doigt le long de son flanc en partant de l'épaule, puis déplaça la main pour tracer la ligne du maillot et

caressa les contours de son sexe peint. Il s'agenouilla devant elle et, des deux mains, écarta ses jambes. Il se rapprocha sans la toucher. Il savait qu'à cause du violon elle ne pouvait pas voir sa langue s'approcher de ses lèvres humides et accueillantes.

Summer continua de jouer, même s'il était parfaitement conscient que tout son corps lui criait de jeter son violon et d'obliger Dominik à explorer son intimité plus vite, plus fort. Elle savait qu'il s'amusait avec elle, provocant. Il la tentait pour qu'elle arrête de jouer, qu'elle devienne plus active. Elle savait que sa musique était devenue hésitante, moins professionnelle. La musicienne en elle était effarée par la pauvreté de sa

musique, mais la femme qu'elle était ne pouvait pas résister.

Dominik arrêta un instant, savourant le moment et la saveur de Summer. Le goût un peu cireux du rouge à lèvres était doux et mielleux, et s'était sans aucun doute déposé sur ses lèvres. S'il se regardait dans un miroir, il découvrirait certainement qu'il ressemblait un peu à un clown, se dit-il avec insouciance. Summer était terriblement humide, et il sentait qu'elle réagissait à tous les coups de langue, sans toutefois cesser de jouer. Il enfouit son visage plus profondément en elle, lécha de la pointe de sa langue son clitoris, qu'il sentit durcir, puis le prit entre les lèvres et le pressa, le massa, résistant au désir irrépressible de le

mordre. Summer ajusta l'angle de ses jambes pour l'inviter à aller plus profondément en elle, sans perdre une seule note. Il se plia volontiers à son désir, buvant ses fluides intimes, et ses cheveux caressèrent l'intérieur de la cuisse de la jeune femme.

Summer jouit avec un violent frisson juste au moment où elle parvenait à la fin du morceau.

La pluie avait cessé, et il y eut un long moment de silence absolu, Summer immobile comme une statue de sel au milieu du loft, les yeux toujours clos, et Dominik face à elle, à genoux. Aucun des deux n'osait prendre la parole en premier, comme si ce qui se dirait à cet instant

allait être lourd de conséquences.

Le silence fut finalement rompu par les halètements de Summer, qui reprenait son souffle.

Dominik se leva et jeta un coup d'œil autour de lui. Il remarqua alors la corde posée sur le plan de travail en granit, à côté du sac à main de Summer, de son téléphone portable et de ses clés. Un souvenir de son cours de bondage ?

— Ne bouge pas. Garde les yeux fermés, ordonna-t-il.

Il se dirigea vers le comptoir et saisit la corde, qu'il soupesa. Elle avait juste la bonne longueur. *Parfait.*

Il revint vers Summer.

Il se plaça à ses côtés et ajusta délicatement la corde autour de son cou, avant de la fixer avec un nœud lâche.

Il sentit qu'elle tentait de contrôler sa nervosité en respirant moins vite.

— Viens, exigea-t-il.

Il tira doucement sur la laisse improvisée. Summer serra les jambes, puis mit un pied devant l'autre, hésitante, et le suivit.

Dominik la mena vers la chambre.

Au bout de quinze jours, ils s'étaient installés sans effort dans une agréable routine.

Il faisait ses recherches en bibliothèque pendant qu'elle répétait, et jusqu'à présent il n'y avait eu aucun conflit, même si les choses risquaient de se compliquer au fur et à mesure que son concert en solo approchait. Elle aurait besoin de s'entraîner davantage et avait accepté de prendre des cours avec Simón, le chef d'orchestre. Dominik avait suggéré de l'inviter à dîner, mais Summer avait refusé, sous prétexte qu'elle ne voulait pas mélanger sa vie professionnelle et sa vie privée.

— On ne peut pas fréquenter personne, remarqua Dominik.

— Ah bon ?

— J'ai l'impression qu'on est

prisonniers du loft. Toi et moi contre le monde entier.

— Ce n'est pas ça, être en couple ? rétorqua Summer, légèrement agacée.

Elle ne savait pas vraiment à quoi s'attendre quand elle avait accepté d'emménager avec lui. Elle n'était pas certaine d'être prête pour cette vie à deux. En toute franchise, il y avait des moments où il parvenait à la surprendre : il savait être imprévisible et assouvir les désirs inavoués qu'il lisait en elle. Et Summer n'était pas naïve : elle savait que cela ne pouvait se passer de cette manière tous les jours. D'un côté, elle se sentait prisonnière de la nécessaire routine de leur relation ; de l'autre, elle brûlait

d'envie de se voir mise au défi. Tout ça était trop compliqué.

Le cours qu'elle avait pris avec Cherry le remplissait de curiosité. Elle pouvait peut-être les présenter. Il n'y avait pas de mal à ça.

— Je me suis fait une amie quand j'ai essayé le bondage. Elle s'appelle Cherry. On pourrait peut-être prendre un verre tous les trois. Je pense qu'elle te plaira.

— Pourquoi pas ?

Summer lui téléphona tout de suite : ils se retrouveraient à 16 heures dans un bar qu'elle connaissait sur Bleecker Street. Ils avaient quelques heures devant eux, puisque Cherry se produisait ce soir-là

dans un boui-boui dans le Bowery.

À cette heure, Bleecker Street était comme à son habitude envahie par les hippies chics, les aspirants artistes et les touristes. Ils s'y rendirent à pied, traversèrent Houston et croisèrent des centaines de bars sur leur route.

— Pourquoi avoir choisi le *Red Lion*, entre tous les bars ? demanda Dominik.

— Parce qu'il est anglais. On s'est dit que ça te rappellerait ton pays.

Dominik ne buvait pas et ne fréquentait donc jamais les pubs, ce que Summer ne semblait pas avoir remarqué, même s'ils s'étaient toujours retrouvés dans de petits

cafés, souvent italiens.

Il se trouva que le pub était plein à craquer : il diffusait en direct un match de football opposant deux clubs européens, et les Britanniques expatriés et les Américains curieux formaient une foule bruyante. Ils furent donc contraints de se déplacer et trouvèrent refuge un peu plus bas dans la rue au *Kenny's Castaways*, un club de folk qui avait survécu à l'âge d'or des chanteurs qui se produisaient à Greenwich Village, Baez, Dylan et les autres. Le bar était presque désert, et ils trouvèrent facilement une table un peu à l'écart.

Dominik trouva Cherry étonnamment petite, ce qui ne coïncidait pas avec

l'idée qu'il se faisait d'une danseuse de *burlesque*.

Sous ses cheveux rose vif coupés au bol, elle était vraiment ronde, et l'énorme sac en toile qu'elle portait sur une épaule la tassait encore plus.

— C'est mon attirail, expliqua-t-elle en le posant sur le sol. Je trimballe toujours trop de trucs. Une tenue de rechange, des accessoires, six paires de chaussures... C'est le job qui veut ça, on ne sait jamais de quoi on peut avoir besoin, ajouta-t-elle avec un sourire d'excuse tout en lissant ses cheveux de ses doigts ornés de bagues.

Dominik avait oublié de dire au barman d'avoir la main légère sur les

glaçons, et son Coca lui fut servi à l'américaine, avec plus de glace que de liquide. Les deux femmes avaient commandé un cocktail rose, en hommage aux cheveux de Cherry. Summer ne buvait pas ce genre de choses d'habitude, songea Dominik, surtout quand, comme ici, la carte proposait un large choix de bières japonaises.

— C'est donc toi, Dominik, commenta la plantureuse amie de Summer en le jaugeant des pieds à la tête.

Sa veste en cuir était effilochée sur les bords et rapiécée par endroits. Elle portait des leggings à imprimé léopard et des chaussures à talons vertigineux qui brillaient de mille feux : sa tenue aurait

été plus appropriée sur une scène de cabaret que dans un pub.

Dominik avait oublié de demander à Summer ce qu'elle avait révélé de leur relation à sa nouvelle amie.

— Le seul et l'unique, répondit-il.

— Très anglais, remarqua-t-elle.

— Et toi, tu es Cherry, la femme des cordes.

Summer écoutait leur échange en souriant.

— Aux nouveaux amis, proposa Cherry en levant son verre.

Ils trinquèrent.

— Je ne suis pas très doué en accents

américains, reprit Dominik. Tu viens d'où, Cherry ?

— Du Canada, répondit-elle en exagérant son accent.

— Oups. Toutes mes excuses.

— Je viens de Turner Valley, dans l'Alberta. C'est une petite ville au sud-ouest de Calgary. Tu n'en as certainement jamais entendu parler, et je suppose que ça ne te surprend pas outre mesure. C'est une région sauvage, pas un gratte-ciel à des centaines de kilomètres à la ronde, et certainement pas de cabaret. J'ai fui dès que j'en ai eu l'occasion. J'ai commencé par bosser comme serveuse topless, et j'ai rencontré des filles qui m'ont appris à danser. J'ai fait des économies et, dès

que j'ai pu, j'ai décollé pour New York. Je ne suis pas près de revenir.

— Un trou perdu de la Nouvelle-Zélande, l'Alberta et Londres. Nous sommes tous les trois des exilés, remarqua Summer, étrangers en terre inconnue.

Elle se sentait vaguement embarrassée et se raccrochait aux clichés pour maintenir la conversation. Elle se demandait si cette rencontre était une bonne idée, finalement.

— Je bois à ça, répondit Cherry.

— Tu es toute seule ici ? demanda Dominik. Ta famille est dans l'Alberta ?

Summer qui appréciait peu le tour que

cette conversation prenait, s'agita sur son siège.

— Je ne suis pas vraiment seule. Mes petits amis me tiennent chaud la nuit, mais ils ne sont pas là en ce moment. L'un est en tournée avec son groupe, l'autre en déplacement. Il est commercial et il est souvent sur la route.

— Tu as deux petits amis ? s'enquit Dominik en souriant et en haussant un sourcil, étonné.

— Et pourtant je suis souvent seule. Peut-être que je devrais en chercher un troisième...

— On reprend un verre ? interrompit Summer.

Tout pour éviter que Cherry ne raconte sa vie amoureuse.

— C'est ma tournée, dit celle-ci en s'appuyant de tout son poids sur la table afin de descendre du tabouret sur lequel elle était perchée, loin du sol.

Elle s'immobilisa un instant pour trouver son équilibre puis vacilla vers le bar.

— Ton amie est une femme intéressante.

— Oui. Elle n'est pas vraiment dans la norme, mais je l'aime bien. Elle est honnête.

— Ça fonctionne, tu crois, son histoire de deux petits amis ?

— On dirait. Je n'ai rencontré ni l'un ni l'autre, mais elle a l'air heureuse. Je ne sais pas comment elle arrive à gérer ça, cela dit. Avec les répétitions, j'ai à peine le temps d'avoir un amant. Elle dit que c'est une question d'organisation.

— Je sais que tu es très occupée, mais j'espère que tu trouveras du temps pour moi.

— Oh, ce n'est pas ce que je voulais dire. Évidemment que j'ai du temps pour toi.

— Je ne dérange pas, j'espère, les interrompit Cherry en les rejoignant.

Elle posa sur la table un plateau sur lequel étaient posés deux verres à

cocktail pleins à ras bord d'un liquide rose et un verre de Coca.

— J'ai remarqué que tu n'étais pas un amateur de glaçons, Dominik, reprit-elle. J'ai surveillé le barman de près. J'espère que ça te va.

— C'est parfait. Merci à toi.

Il fallut d'abord trouver une robe pour le concert en solo de Summer. Dominik tenait absolument à ce qu'elle porte une tenue neuve pour l'occasion, et pas une de ses vieilleries. *Pas question de regarder à la dépense*, avait-il ajouté. Il avait suggéré de consacrer un week-end à faire les boutiques à la mode,

disséminées dans le bas de la V^e Avenue au-delà de Houston et de Broadway, mais Summer avait rapidement écarté cette proposition. Elle savait qu'elle ne trouverait jamais rien dans ce genre d'endroits. L'après-midi qu'elle passa dans les boutiques de créateurs de SoHo ne donna pas plus de résultats. Rien ne correspondait à ses goûts, sans compter les prix exorbitants de la plupart des robes, même si Dominik faisait preuve, quand il s'agissait d'argent, d'une véritable insouciance. Elle se sentait déjà suffisamment débitrice ; ce concert était censé être son heure de gloire, et elle éprouvait des sentiments contradictoires concernant l'implication de Dominik. Il avait dépensé Dieu seul savait combien

pour le Bailly, et le loyer du loft était délirant. Elle avait insisté pour payer sa part, mais elle savait pertinemment que la somme qu'elle lui donnait n'en couvrait pas la moitié. Elle ne voulait pas accepter plus de lui. C'était de l'orgueil peut-être mal placé, mais elle était comme ça, et elle n'avait absolument pas l'intention de changer et de devenir une femme entretenue.

Il ne restait plus qu'une semaine avant le concert, et Summer était épuisée par les répétitions, la persévérance insistante de Simón et les silences désapprobateurs de Dominik quand elle rentrait le soir, bien plus tard que prévu, éreintée par la pression et ses propres doutes. Était-elle vraiment à la hauteur du défi ? Elle savait

qu'elle n'était pas facile à vivre en ce moment.

Ils mangeaient en silence puis allaient se coucher et faisaient l'amour sans imagination. Dominik était réservé et ne parlait jamais des recherches qu'il faisait à la bibliothèque. Il maniait Summer avec des pincettes. Il ne lui avait pas dit que ses vieux démons avaient refait surface et qu'il avait prévu de déjeuner avec Miranda, l'assistante administrative de l'université Columbia quelques jours plus tard.

Comme la fin du mois de juin approchait, la température se fit plus clémente. Un dimanche après-midi, ils décidèrent d'aller se promener et de

pousser peut-être jusqu'à la fontaine de Washington Square pour écouter les musiciens, manger une glace, et échapper aux silences gênants. Une fête foraine battait son plein sur le côté nord du parc, le long de Waverly Place. Une odeur de nourriture flottait dans l'air – un mélange de kebabs, d'oignons frits, de hamburgers et de fajitas mexicaines –, et de nombreux stands proposaient des babioles, des étoles, des articles en cuir et des tee-shirts, sans compter les inévitables vendeurs de limonades et de smoothies, et une enfilade de tables couvertes de livres d'occasion cornés. Dominik fut automatiquement attiré par les bouquins, mais Summer remarqua une tente en forme de chapiteau sur laquelle étaient

accrochés de manière désordonnée des vêtements vintage. Dans ce méli-mélo de tissus et de couleurs, son regard fut rapidement attiré par une robe légèrement froissée, suspendue de guingois à une tringle dans le fond de l'auvent improvisé.

Une robe noire.

Summer s'approcha, frémissante.

Était-ce possible ?

Elle était faite de deux épaisseurs de mousseline, pas tout à fait transparentes. Elle était osée mais résisterait au regard aiguisé des organisateurs du concert. Le dos était largement décolleté et les bretelles fines. Une bande de perles

turquoise serpentait sur le devant, couvrant les endroits les plus intimes de l'anatomie féminine tout en mettant en valeur les courbes de celle qui la porterait. Le bas de la robe était souligné par les mêmes perles, qui la lestaient et la faisaient bruissier à chaque mouvement. Elle était vendue avec une paire de longues mitaines, sur lesquelles serpentaient les perles, depuis l'index jusqu'au coude.

Le vendeur, ayant flairé une possible vente, se matérialisa à ses côtés.

— Elle appartenait à une danseuse de *burlesque* anglaise, qui l'avait fait faire sur mesure. Elle ne s'habillait que comme ça et elle avait un corps dans le genre du

vôtre.

— Elle est sublime. Le tissu est si doux, touche, dit-elle à Dominik, qu'elle avait appelé et à qui elle tendit la robe.

— C'est vrai, acquiesça-t-il.

Summer mit la robe à l'envers, à la recherche d'une étiquette avec la taille. En vain.

— Ce serait trop beau si c'était ma taille, constata-t-elle avec un soupir de résignation.

— Pourquoi pas ?

— Il y a peu de chances.

— Tu n'as qu'à l'essayer, suggéra-t-il.

— Il n'y a pas de cabine, constata

Summer, avec un geste vers les nombreux badauds qui se pressaient dans l'ombre de l'Arche et l'aire de jeux d'où montaient des rires et des cris d'enfants.

— Je sais. Et alors ?

— Je ne peux pas, bafouilla-t-elle.

— Bien sûr que si.

Elle portait une ample robe d'été à fleurs, dont le haut, un peu moulant, lui avait permis de se dispenser de soutien-gorge.

— Dominik...

— D'où vient ce soudain accès de pudeur ?

— C'était différent les autres fois,

protesta Summer.

— Je sais bien. C'était sexuel.

Aujourd'hui, pas du tout. Je ne vois pas ce qui t'arrête. Fais-le, ordonna-t-il, impérieux.

Elle le regarda droit dans les yeux et reconnut la lueur familière de malice et d'autorité qui le transformait parfois en un autre homme, exigeant et dur, qu'elle avait appris à bien connaître.

Elle tenta de battre en retraite dans l'ombre de l'auvent improvisé pour se déshabiller, mais Dominik secoua la tête.

— Non. Reste où tu es.

Summer saisit les bretelles de sa robe et, sans regarder autour d'elle, fit glisser

le fin coton par-dessus sa tête. Elle ne portait plus qu'un boxer noir.

Elle était en plein milieu d'une rue de New York, quasiment nue, environnée d'étrangers. Du coin de l'œil, elle vit qu'on la regardait avec surprise. Certains s'arrêtèrent pour l'observer de plus près, d'autres tournèrent la tête. Elle retint son souffle et, les joues en feu, attrapa la robe noire et l'enfila. Elle lui allait comme un gant, et était même adaptée à sa taille étonnamment fine. Le tissu était doux comme de la soie, et sa fraîcheur apaisait la chaleur cuisante qui s'était emparée de son corps à l'idée que des étrangers l'avaient vue se déshabiller et exposer sa nudité. C'était à la fois excitant et gênant, et cela lui rappela la première fois

qu'elle s'était dévêtue et avait été sexuellement excitée, dans le club fétichiste londonien, il y avait de cela de longs mois.

La robe était un peu trop longue, mais elle pourrait y remédier rapidement avec du fil et une aiguille.

— Tu vois qu'elle te va, commenta Dominik.

Elle acquiesça en souriant.

Il régla la somme au vendeur.

Summer allait suggérer qu'elle pouvait garder la robe pour rentrer, mais Dominik avait déjà demandé au commerçant un sac en plastique pour l'emballer et lui avait ordonné de remettre sa robe à fleurs.

Summer se déshabilla de nouveau sous le regard lubrique des passants qui s'étaient massés autour du stand.

— Ça t'a plu, n'est-ce pas ? demanda Dominik.

— Ce qui m'a plu, c'est la robe, rétorqua Summer d'un ton de défi.

Pas question de mordre à l'hameçon.

La robe avait été nettoyée, raccourcie, et Summer était prête pour son concert en solo. À la demande insistante de Dominik, elle ne portait rien en dessous. C'était assez excitant. Elle se demanda ce qu'en penserait Simón s'il le découvrait.

C'était lui qui dirigeait, comme d'habitude.

Le concert, qui avait lieu au Webster Hall sur la 11^e Rue, entre la 3^e et la 4^e, débiterait avec *Une nuit sur le mont Chauve* de Moussorgski, dans l'orchestration de Rimski-Korsakov. Summer interpréterait ensuite le *Concerto pour violon en ré majeur* de Korngold, puis l'orchestre jouerait pour finir la *Symphonie n° 5 en ré mineur* de Chostakovitch.

Simón avait choisi les morceaux pour présenter la nouvelle direction qu'il entendait donner au Gramercy Symphonia et il était persuadé que Korngold convenait parfaitement au tempérament et

au talent de Summer.

Dominik avait réservé un taxi pour Summer, qui devait être au Webster Hall bien avant le concert. Il la rejoindrait plus tard. Il connaissait l'endroit pour y avoir vu un concert de Patti Smith et il avait demandé à la jeune femme de lui réserver une place au balcon, où il était certain d'avoir une vue imprenable sur la scène.

Quand Simón – véritable pile électrique dont les cheveux bouclés semblaient animés d'une vie propre – et ses musiciens saluèrent à la fin du court morceau endiablé de Moussorgski, l'air était électrique : le public attendait impatiemment l'arrivée de la violoniste

soliste, vedette de ce concert qui avait bénéficié d'une intense publicité.

Dominik avait insisté pour que l'affiche ne dévoile pas son identité : on ne voyait pas sa tête, son violon cachait sa poitrine dénudée, et seules quelques mèches rousses balayaient ses épaules. Cette photo avait été prise à Londres par un ami de Summer, et elle tenait une place particulière dans le cœur de Dominik à cause des souvenirs intimes qu'elle évoquait. Les producteurs du concert et les administrateurs de l'orchestre avaient accueilli cette idée avec un enthousiasme étonnant. *Village Voice* et *Time Out* avaient relayé l'affiche, et, en conséquence, le concert se jouait à guichets fermés.

La lumière diminua, et Summer fit son apparition.

Les murmures se turent.

Elle prit place, leva son archet et entama l'envolée lyrique du solo du morceau de Korngold, le *Moderato nobile*, qui couvrait deux octaves et cinq notes.

Sa robe noire la moulait comme une seconde peau.

Dominik, de sa position élevée, sentit un nœud se former dans sa gorge.

Il était subjugué par la beauté de Summer et celle de la musique. Ses abondantes boucles folles, échevelées et sensuelles, se détachaient sous la lumière

artificielle, et la pâleur de ses bras nus formait un contraste saisissant avec la noirceur de sa robe et les costumes sombres des autres musiciens.

Il ferma les yeux et l'imagina nue, jouant pour lui, dévergondée et sublime ; quand il la voyait se perdre ainsi dans la musique, son sexe frémissait, et il manquait de jouir, victime consentante du désir.

Le temps suspendit son vol tout en continuant à couler, bercé par les sublimes notes que le reste de l'orchestre tirait de ses instruments. La section des cuivres était particulièrement sollicitée, et les amis croates de Summer attaquaient leur partition avec précision et des

sourires d'ogre.

Bien trop tôt – le concerto de Korngold ne durait que vingt-cinq minutes – la *Romanze* s'acheva, et Summer entama le staccato sautillant du dernier mouvement, l'*allegro assai vivace*. C'était la partie la plus difficile du morceau, qui lui avait demandé de longues heures de répétition, mais elle semblait infiniment facile à présent, son corps, le violon et la musique ne faisant plus qu'un.

Quand Dominik rouvrit les yeux, l'écho des dernières notes s'évanouissait sous les applaudissements frénétiques du public, qui s'était levé. Simón, derrière son pupitre, souriait comme un fou à Summer, qui s'inclina une première fois.

Dominik, ignorant les autres spectateurs, qui le bousculaient dans leur manifestation enthousiaste, n'avait d'yeux que pour Summer. Elle souriait faiblement et saluait sans ostentation. Les autres musiciens se levèrent à leur tour et se joignirent aux applaudissements. Dominik lisait une tranquille satisfaction dans ce sourire, et une pointe de tristesse, comme si elle savait que cette soirée marquait un tournant dans sa vie, qui ne serait plus jamais la même.

Un ouvrier apparut sur le côté de la scène, un énorme bouquet à la main. Pendant un instant, elle ne sut que faire et ne bougea pas, un peu confuse, nerveusement cramponnée à son violon. Simón s'approcha, lui murmura quelque

chose à l'oreille et lui ôta gentiment le Bailly des mains. Le bouquet dans les bras, elle fut conduite vers les coulisses, sa disparition retardée par les applaudissements sans fin.

C'était sa nuit, son triomphe. Elle voudrait sans aucun doute fêter ça avec ses collègues musiciens, songea Dominik. Peu après que le tumulte se fut apaisé et que l'orchestre eut attaqué les premières notes du dernier morceau, celui de Chostakovitch, il se leva, quitta le balcon et le théâtre, afin de rentrer au loft.

PRÉLUDE À LA ROUTE

TOUT CE QUE JE VOULAIS, C'ÉTAIT ÊTRE AU CALME ET qu'on me laisse tranquille ; je voulais rester assise et sentir le reste de l'adrénaline me quitter enfin, mais les coulisses étaient un concert à elles toutes seules, une véritable cacophonie de compliments et de félicitations.

Marija m'a enlacée, et je lui ai rendu son embrassade avec raideur ; elle me serrait tellement fort que j'ai cru qu'elle

allait me briser une côte.

— Tu as été incroyaaaaaable ! s'est-elle écriée.

Baldo se tenait juste derrière elle. Il m'a applaudie.

— Tu as intérêt à venir récupérer sans tarder ce que tu as laissé dans l'appart. Marija a l'intention de tout vendre maintenant que tu es célèbre.

Cette dernière m'a enfin libérée et s'est tournée pour donner une tape sur les fesses de Baldo.

J'ai entendu le bruit d'une bouteille de champagne qu'on débouche, et l'une des percussionnistes a couiné, craignant que sa robe ne soit éclaboussée. Quelqu'un

m'a mis un verre dans la main.

J'ai eu un soudain instant de panique quand je me suis demandé où était mon violon. Il me fallait absolument l'avoir entre les mains à cet instant de ma vie.

— Pas de panique, a murmuré Simón dans le creux de mon oreille, ton Bailly est en sécurité. Je l'ai rangé avec mes affaires.

Il a remplacé la coupe de champagne que je tenais par une bouteille de bière.

— J'ai pensé que tu préférerais ça.

— Oh, merci, c'est très gentil.

— Tu as été hallucinante, Summer.

Vraiment.

— Merci. Je voudrais juste...

— Quoi ?

— Je ne voudrais pas paraître ingrate, mais j'ai l'impression que ma tête va exploser. J'aimerais juste m'asseoir.

— Je sais exactement ce que tu ressens. Viens.

Il m'a prise par la main et m'a fait sortir par une porte latérale qui s'ouvrait sur une autre pièce. De là, nous avons emprunté un autre couloir, poussé une autre porte donnant sur une volée de marches qui descendaient et au bout desquelles se trouvait une troisième porte, à demi dissimulée dans l'obscurité. J'ai hésité. Les marches n'étaient pas en

Pierre mais en bois, et n'avaient pas l'odeur des endroits anciens, mais, à ces quelques détails près, elles me rappelaient la crypte où Dominik m'avait donné rendez-vous et où nous avons fait l'amour pour la première fois.

Dominik. C'est avec lui que j'aurais dû être en train de fêter mon succès, pas avec Simón. Si son chemin n'avait pas croisé le mien un an auparavant à la station Tottenham Court Road, rien ne serait certainement arrivé. La plupart des choses qui étaient survenues dans ma vie depuis lui étaient certainement imputables ; notre rencontre fortuite était le courant qui avait changé le cours de ma vie.

J'ai hésité.

— Ne crains rien, il n’y a pas de fantômes en bas, juste un vieux cagibi. C’est le seul endroit où nous pouvons nous cacher quelques instants.

Je l’ai suivi. Nous ne disparaîtrions pas longtemps, et j’espérais que Dominik m’attendrait quelques minutes de plus.

La pièce n’avait strictement rien à voir avec la crypte londonienne. C’était juste un placard contenant des produits ménagers rangés sur les étagères, des cartons, quelques seaux et des serpillères.

Simón a retourné un seau jaune et s’est assis dessus, les jambes maladroitement étendues devant lui.

— Tiens, tu as mis des chaussures

normales, ce soir ?

J'étais amusée par le contraste formé entre la solennité de son costume, la poussière de notre environnement et les couleurs enfantines de nos sièges improvisés.

J'ai retourné un seau à mon tour et me suis assise dessus après l'avoir épousseté, histoire de ne pas salir ma robe.

— Oui, a-t-il répondu. Il y aura toujours des aspects de moi qu'il vaut mieux que je cache quand je travaille. Je ne pense pas que tout le monde approuverait de voir que le chef d'orchestre porte des bottines en croco. Mais je vois que toi en revanche, tu as

choisi une robe pour le moins osée...

Il était suffisamment près à présent pour se rendre compte que je ne portais pas de soutien-gorge.

— Le sexe fait vendre, ai-je répondu en haussant les épaules. Le temps des musiciennes mal fagotées est derrière nous. Elles sont toutes sexy maintenant.

— La musique classique est sexy, pas que les musiciennes.

— Il y a une horde de groupies qui t'attend à la sortie ?

— C'est un peu exagéré mais pas si loin de la réalité. Je me méfie un peu des femmes à présent : je ne sais pas si elles sont vraiment intéressées par moi ou si

elles sont seulement excitées à l'idée de sortir avec un chef d'orchestre. Et toi ? Ton Anglais est venu te voir jouer ?

— Oui. En fait, il est à New York pour quelques mois. Nous vivons ensemble.

— Il a fait vite. Je ne peux pas lui en vouloir.

J'ai contemplé mes chaussures pour éviter de regarder Simón.

— Il va falloir que j'y retourne. Il va se demander avec qui je fête ça.

— Pourquoi ne lui as-tu pas proposé de se joindre à nous ? Ce soir, tu aurais pu inviter qui tu voulais, même un troupeau d'éléphants.

— Je ne sais pas, ai-je murmuré. J'ai

pensé qu'il valait mieux ne pas tout mélanger. Travail et plaisir ne font pas bon ménage.

— J'avais bien compris ton point de vue sur la question. Mais avant que tu disparaisses, il y a quelque chose dont je veux te parler.

Il s'était levé et m'a tendu la main pour m'aider à faire de même. Je l'ai saisie et me suis laissé faire ; il avait eu la main lourde sur le parfum ce soir et mis du gel dans ses cheveux, qui étaient plus disciplinés que d'habitude et plus brillants. Entre sa coiffure, sa veste queue-de-pie et sa chemise blanche empesée, il avait l'air d'un magicien tout droit sorti d'une fête foraine itinérante.

Il a ouvert la porte et l'a tenue ouverte pour moi, m'invitant à le précéder dans l'escalier. Je soupçonnai son geste d'être davantage motivé par le voyeurisme que par la galanterie : Dominik m'avait dit avant que je quitte l'appartement que, selon la lumière, le dos de ma robe, qui n'était pas décoré par des perles, était complètement transparent et permettait à celui qui regardait de voir mes fesses.

Dans la faible lumière du couloir, j'ai aperçu un éclair de rose.

— On dirait que j'avais tort : quelqu'un nous a retrouvés, a remarqué Simón. Tu as déjà une fan, apparemment. Elle a l'air folle.

— Simón, ai-je dit, je te présente

Cherry. Cherry, Simón.

Cherry a poliment tendu la main. Elle avait beau être perchée sur des talons vertigineux, Simón a dû se pencher pour la serrer. Cherry portait une robe de cocktail jaune vif et des chaussures assorties. Avec ses cheveux roses, elle avait l'air tout droit échappée d'une centrale nucléaire.

— Ne me dis pas que tu fuis tes fans, Summer ? a-t-elle demandé. Tu as été fabuleuse. Tu devrais être sur le devant de la scène et te repaître de ta gloire !

— Nous étions seulement en train de mettre son violon en sécurité, est intervenu Simón.

— Bien sûr, a répondu Cherry en nous lançant un regard soupçonneux.

— Et je suis navré, mais je vais devoir kidnapper votre amie de nouveau : elle doit rencontrer ses admirateurs.

Il m'a prise par la main encore une fois et m'a conduite, par un dédale de couloirs, jusqu'à l'un des bars, heureusement assez calme. Je me suis sentie un peu gênée : la lumière était beaucoup plus vive que dans les loges, et j'ai soudain pris conscience de ma quasi-nudité. La robe faisait partie du spectacle, mais, une fois sortie de son contexte, elle était plutôt choquante, et j'ai regretté de ne pas m'être changée. Une erreur de débutante que je ne referais plus.

— Tu te souviens de l'agent qui était chez moi pour Thanksgiving, Summer ? a chuchoté Simón au creux de mon oreille. Va lui parler. Saisis ta chance.

J'ai acquiescé. D'une main au creux de mes reins, il m'a poussée en avant.

Je me suis nonchalamment accoudée au bar près d'elle, comme si je souhaitais juste boire un verre. Elle était vêtue très élégamment mais sans ostentation : elle portait une robe fourreau prune de créateur et était parfaitement coiffée. Elle avait le look de celle qui est à la fois là pour le plaisir et pour les affaires. Susan était une vraie rousse ; un point de plus en sa faveur. Elle tapotait furieusement les touches de son BlackBerry, imperméable

à ce qui l'entourait, mais son regard s'est illuminé à ma vue.

— Summer ! Je suis contente de vous croiser de nouveau ! Vous avez été merveilleuse ce soir. Quel triomphe !

— Merci. Euh... j'aime beaucoup vos chaussures.

Je m'en suis voulu de ne pas avoir réfléchi à l'avance à ce que je pourrais lui dire : je ne me sentais pas maligne.

— Oh, merci ! Ce sont des mocassins à talons. Je n'en ai pas encore vu à New York. Je les ai achetés à Londres.

J'ai acquiescé.

— Écoutez, je vais aller droit au but. Je sais qu'une cohorte d'admirateurs vous

attend et que vous ne rêvez que d'une chose : leur échapper et rentrer chez vous. Je pense que vous êtes douée. Je voudrais vous faire faire une tournée.

— Une tournée ? ai-je dégluti.

— Oui. Vous et quelques musiciens à cordes. Je pense que vous possédez un juste mélange de sensualité et de talent, ce qui est parfait pour une carrière soliste. Et je ne veux pas me contenter des États-Unis. Vous avez un accent. Australie ?

— Je suis originaire de Nouvelle-Zélande, mais j'ai vécu un peu en Australie.

— Parfait. Les producteurs de

l'hémisphère Sud vont en faire des gorges chaudes. Ils adorent quand leurs locaux font carrière aux États-Unis, puis reviennent faire une visite de courtoisie.

— Je serais ravie de retourner dans mon pays ! me suis-je exclamée. Et d'aller partout ailleurs, bien entendu, ai-je ajouté en manifestant plus d'enthousiasme que je n'en ressentais réellement.

— Bien. C'est décidé, donc. Ne parlez à aucun autre producteur. Je vous attends dans mon bureau lundi matin, afin que nous nous occupions des contrats.

Elle a sorti une carte de visite de sa poche et me l'a glissée dans la main.

— C'est le début de la fortune, Summer. Vous pourrez vous acheter une maison à Long Island sous peu.

— On partirait quand ? ai-je demandé, tout en ayant peur de la réponse.

— Tout de suite, évidemment. Le temps est le facteur essentiel dans ce genre d'affaires. Vous avez vu la foule ? Il faut battre le fer tant qu'il est chaud : le public est très imprévisible. On ne sait jamais ce qui va marcher. Pour l'instant, c'est vous, et il faut que nous en profitions tant que ça dure.

— D'accord. Merci, ai-je répondu en affichant un sourire de commande.

Je me sentais incroyablement épuisée.

Je voulais juste rentrer retrouver
Dominik.

Il était 1 heure du matin quand j'ai enfin retrouvé le loft, et Dominik dormait déjà. Il avait repoussé les couvertures, et je me suis promis de le lui dire le lendemain matin, puisqu'il se plaignait toujours que je le découvrais pendant la nuit.

Sa peau pâle de Britannique contrastait avec la noirceur des draps. Il aimait les parures de lit noires, comme Lauralynn, et je me souvins de lui avoir dit quand il avait acheté celle-ci que la couleur serait difficile à entretenir et les draps

rapidement couverts de taches. Il ne m'avait évidemment pas écoutée mais n'avait pas protesté lorsque j'avais acheté une autre parure crème. Nous avions un accord tacite et les mettions en alternance. Je remerciais le ciel qu'il n'ait pas eu un penchant pour les rayures et les fleurs.

Il dormait nu, comme moi, et il avait l'air étrangement vulnérable ainsi, sans la protection des couvertures. Il était roulé en chien de fusil, une jambe repliée, l'autre étendue, son sexe mou bien visible, petit et ridé, mais étrangement beau. Je me suis penchée et je l'ai caressé doucement, surprise par la douceur de sa peau : j'avais toujours imaginé son sexe dressé comme une arme,

comme le siège de son pouvoir. À vrai dire, je n'avais jamais pris la peine de regarder un sexe masculin au repos. Je me suis soudain demandé s'il y avait d'autres choses que j'avais considérées comme allant de soi chez les hommes et chez Dominik.

Depuis que nous habitons ensemble, j'avais décidé de le réveiller avec une pipe tous les matins, mais il se levait invariablement avant moi et déposait une, voire deux ou trois tasses de café fumant sur ma table de nuit avant que j'ouvre enfin les yeux.

Il était moins pâle quand nous nous étions rencontrés. Ce hâle devait être le résultat de vacances et non pas d'une

ascendance méditerranéenne, comme je l'avais d'abord pensé. J'ai laissé ma robe sur le sol et me suis glissée sous les couvertures qu'il avait repoussées.

Je ne savais pratiquement rien de lui ; j'avais posé si peu de questions.

J'ai décidé de devenir une meilleure petite amie. Enfin, dans le peu de temps qui m'était imparti avant de quitter New York, ce qui, si j'en croyais Susan, allait se produire sous peu.

Pour finir, ce fut Dominik qui me réveilla avec un cunnilingus le lendemain matin. Je ne m'étais pas douchée en rentrant et j'ai essayé de l'arrêter gentiment en l'attrapant par les cheveux, histoire de retarder ses attentions jusqu'à

ce que je sois propre. Il a repoussé ma main sans s'interrompre. Il était inutile de tenter de discuter avec Dominik, même silencieusement. J'avais parfois l'impression qu'il préférerait que je ne me sois pas lavée, comme si le pouvoir qu'il avait sur moi était décuplé du fait qu'il arrivait à m'exciter même quand je ne me sentais pas désirable.

Je commençais juste à me détendre sous la caresse ferme de sa langue quand il s'est redressé pour m'embrasser.

— Mon petit déjeuner préféré, a-t-il murmuré au creux de mon oreille. Tu as encore meilleur goût maintenant que tu es célèbre.

— Ne sois pas ridicule, ai-je dit en

riant.

— J'ai raison. Tu aurais dû voir les hommes hier au théâtre. Ils bandaient tous quand tu as entamé le final, surtout ton cher Simón.

— N'importe quoi, ai-je répliqué, un peu irritée.

— J'aime les voir comme ça. Je ne peux décemment pas leur en vouloir, et, de toute manière, tu es à moi, là, maintenant.

Sur ce, il a bougé le bassin et m'a pénétrée. Le sentir en moi, au même endroit que sa langue quelques instants plus tôt, a suffi à me faire oublier toute pensée complète. J'ai commencé à gémir

de plaisir, la peur du lendemain momentanément oubliée. Il a immobilisé mes poignets au-dessus de ma tête et m'a chevauchée, sans se soucier du bruit de la tête de lit contre le mur.

— Je suppose qu'il faut que je fasse attention à tes mains, maintenant, a-t-il remarqué. Tu comptes les assurer ?

Il a fait taire mon rire par un baiser.

— La position du missionnaire est sous-estimée, ai-je dit en me pelotonnant sous son bras, une fois qu'il a eu joui en moi.

Nous avons eu la nécessaire mais peu romantique discussion sur la contraception. Je dois bien avouer que

j'avais fini par apprécier la réaction embarrassée des gynécos quand je déroulais mon passé sexuel. Et, pour sentir le sperme de Dominik couler sur mes cuisses sans l'éventuelle culpabilité d'une grossesse non désirée, j'étais prête à subir une petite humiliation.

J'ai attendu une journée avant de lui parler de la tournée. Nous déjeunions chez *Toto*, le restau japonais sur Thompson Street qui était devenu notre cantine. Je pensais que lui annoncer la nouvelle en public et devant un plat de poisson cru adoucissait les choses.

J'avais tort.

— Tu t'en vas ? a-t-il répondu, incrédule. Mais je viens juste d'arriver.

Nous n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble. La tournée ne peut pas attendre ?

— Mon agent dit que le temps est un facteur essentiel.

— Oh, je n'ai pas de doute à ce sujet : il doit vouloir faire vite.

— C'est une femme, ai-je rectifié.

— Et je suis censé faire quoi en ton absence ? a-t-il demandé en pliant violemment sa serviette en papier.

Sa voix était calme, mais il serrait son verre un peu trop fort.

— Continuer tes recherches. Les premiers mois, je ne serai pas si loin. Je reviendrai à la maison, ne serait-ce que

pour laver mes vêtements...

— Et ça ne t'est pas venu à l'esprit de m'en parler avant d'accepter ? Je ne suis pas venu à New York pour te servir de laverie.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu vas me manquer, mais tu vois bien que je ne peux pas refuser une chance pareille. Elle risque de ne jamais se présenter de nouveau.

— Je sais, a-t-il soupiré. Je sais bien. C'est juste que venir ici n'a pas été facile à organiser, a-t-il poursuivi en transperçant une tranche de poisson avec une violence inquiétante, et je voulais qu'on passe du temps ensemble. La recherche ne me passionne pas des

masses, tu sais. Enfin, tu le saurais si tu t'y intéressais, mais tu ne m'as posé aucune question.

— Je suis désolée...

— C'est bon. Inutile de nous disputer et de gâcher les jours qui viennent.

Le reste du repas s'est déroulé en silence. Les tranches de sashimi, pourtant l'un de mes plats préférés, sont restées coincées dans ma gorge, et une bouteille d'Asahi n'a pas réussi à y remédier.

Le bureau de Susan était à quelques centaines de mètres de Central Park. Il était petit mais élégant, avec quelques accessoires très colorés et des plantes

disséminées çà et là : typiquement le genre de décor à la fois rassurant et professionnel recommandé par un expert en *feng shui* pour mettre à l'aise le client innocent. Elle avait un chien, un vieux basset hound, qui me dévisageait sous ses paupières lourdes, depuis le coussin rouge élimé sur lequel il était posté, dans le canapé en face de moi.

J'ai trouvé la présence de ce chien rassurante. J'ai tendance à faire confiance aux gens qui possèdent des animaux, surtout ceux qui ont des chiens. Si j'avais su que Dominik n'avait pas d'animal avant de découvrir sa maison de Hampstead, je lui en aurais tenu grief. Mais, de toute façon, nous avons déjà couché ensemble avant que je découvre

son intérieur, et je ne pouvais plus lui tenir rigueur de ce défaut.

Je me suis dit que si Susan était suffisamment sympa pour permettre à un vieux chien de rester dans son bureau, ce n'était pas la peine que je lise la tonne de papperasse qu'elle m'avait donnée : j'ai survolé les premières pages puis j'ai tout signé en bloc. Le contrat était bourré de mots incompréhensibles et de pourcentages, et, de toute façon, ce n'était pas comme si j'avais vraiment mon mot à dire. J'étais déjà assez chanceuse de me retrouver dans ce bureau, et je n'étais absolument pas en position de négocier quoi que ce soit. Les choses seraient différentes lors de la tournée suivante, s'il y en avait une. Enfin, même s'il n'y

avait pas eu le chien, j'avais confiance en Susan : elle était calculatrice mais ne s'en cachait pas.

J'avais rendez-vous avec Cherry juste après la signature, puisqu'elle travaillait non loin. J'ai découvert qu'elle était institutrice.

— Que pense l'administration de ta vie privée ? ai-je demandé.

Nous étions attablées devant un café chez *Lenny* sur la II^e Avenue.

— Ils n'en savent rien, Dieu merci ! C'est pour ça que j'utilise mon nom de scène tout le temps. Seuls ma famille et mes collègues connaissent mon vrai nom. J'ai deux vies. On s'y fait. Et tu devrais

penser à faire la même chose si tu deviens célèbre et que tu veux continuer tes petits jeux.

— Je ne pense pas que je pourrais prendre un autre nom. Je trouverais ça malhonnête.

— Tu n'es pas si honnête que ça, pourtant...

— Comment ça ? ai-je rétorqué, un peu offensée.

Je m'étais toujours targuée d'être franche. Je n'aimais pas les gens dissimulateurs ; je prenais ça pour un signe de faiblesse, un manque de courage de leur part.

— Tes deux hommes ne savent rien

l'un de l'autre, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas deux hommes. Je ne sors pas avec Simón.

— À mon avis, ça y ressemble fort.

— Ton avis est faux.

J'étais furieuse. Ces derniers jours avaient été difficiles ; Dominik avait été dur et blessant, et je n'avais pas besoin d'entendre le même genre de choses dans la bouche de Cherry.

— Écoute, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je trouve que tu n'es pas honnête avec Dominik.

— Mais je n'ai pas touché Simón !

— Vraiment ?

Je ne savais pas quoi répondre. Je l'avais embrassé, mais c'était tout.

— La relation que j'ai avec Dominik n'a rien à voir avec celle que tu as avec tes deux... petits amis. Qui ne sont jamais là, d'ailleurs, ai-je ajouté, un brin sournoise.

— Je comprends pourquoi tu agis comme ça avec Simón : il fait des merveilles pour ta carrière. Mais ne sacrifie pas Dominik, c'est un chouette type. Tu risques de le regretter.

— Tu crois vraiment que j'utilise Simón pour percer ?

— Non, non, pas du tout. Je suis certaine que sans un riche bienfaiteur

pour t'offrir un violon hors de prix et sans un jeune chef d'orchestre célèbre qui te présente les bons agents, tu t'en tirerais aussi bien.

Je lui avais raconté comment Dominik et moi nous étions rencontrés, et j'ai soudain souhaité ne l'avoir jamais fait. Elle ne comprenait rien.

J'ai saisi mon sac à main et balancé un billet sur la table, suffisant pour régler les consommations et le pourboire, mais je me suis sentie un peu minable en sortant : j'étais bien consciente que Cherry n'avait pas tout à fait tort, et je n'avais pas le droit de faire étalage de ma soudaine bonne fortune. *C'est trop tard, de toute façon*, ai-je songé en ralentissant l'allure.

J'étais maintenant à Central Park et je ne savais ni par où j'y étais entrée ni vers où je me dirigeais ; j'étais dans une telle colère que je n'avais guère prêté attention à ce qui m'entourait.

Le parc, loin d'être le havre de paix et de solitude dont j'avais besoin, était rempli d'enfants criards. Je me trouvais à présent à côté de la statue d'Alice au pays des merveilles, non loin de la 74^e Rue ; au moins, je n'étais plus perdue.

Parents et nounous étaient nombreux. Leurs progénitures grimpaient et faisaient des cabrioles sur le champignon en bronze géant où Alice était assise, et dont la surface était polie comme du marbre : c'était peut-être le cas dès sa création,

mais des générations d'enfants qui cherchaient le bouton magique permettant de tomber dans le terrier du lapin avaient bien aidé.

Je voulais leur dire d'oublier les contes de fées, car des choses bien plus étranges se produisent dans la vraie vie, mais je doutais fort que leurs parents épuisés apprécient mon geste. Une petite fille qui portait une veste rouge et des chaussures assorties à lacets jaunes essayait d'enlever le chapeau du Chapelier fou. Sa mère l'a fait descendre, et elle s'est mise à pleurer.

Je me suis assise sur l'herbe et j'ai essayé d'imaginer ce que serait ma vie si j'avais choisi une voie plus

traditionnelle, si j'étais la mère de cette petite fille en rouge et la propriétaire d'un basset ainsi que d'une maison avec un bout de jardin, et si j'avais un métier qui ne me demandait pas de me produire la nuit et à présent de passer de longs mois en autocar.

Je pouvais avoir tout ça si je le désirais. Pas avec Dominik, mais avec Simón ou n'importe lequel des hommes prévisibles dont je ferais semblant de tomber amoureuse avant de finir par me lasser, un homme que je présenterais à ma famille et à mes amis, avec qui je sortirais, partirais en vacances et même vieillirais, si nous avions de la chance.

Cette pensée m'a remplie d'effroi.

La vie que je menais avec Dominik dans le loft de SoHo était certainement éloignée de la norme pour la plupart des gens, et choisir celle de musicienne momentanément itinérante m'éloignait encore davantage de la possibilité d'une vie ordinaire, mais c'était celle que j'avais choisie, et elle me convenait.

J'avais toujours été du genre à nager à contre-courant, même si c'était plus difficile.

Mais cet optimisme a été de courte durée. Les deux semaines qui ont suivi sont passées à toute allure. Susan avait monté la tournée en un temps record, et j'avais l'impression que la vie prenait un malin plaisir à accélérer le temps afin de

me conduire plus vite vers le but qu'elle avait fixé pour moi.

Seuls quelques musiciens de l'orchestre partaient avec moi, et je n'en connaissais vraiment aucun. J'ai pris conscience pendant les auditions que je m'étais renfermée sur moi-même durant ces quelques mois à New York et que je n'avais frayed avec personne, en dehors de Marija et de Baldo. Je n'avais finalement fréquenté que Simón. Susan et lui ont recruté des musiciens ailleurs, recommandés ou qui figuraient dans le carnet d'adresses de Susan. C'étaient des habitués des tournées, et ils étaient accoutumés à travailler avec d'autres musiciens sans beaucoup de préparation.

Nous avons passé beaucoup de temps à répéter tous ensemble. Cette fois-ci, nous avons accepté la proposition de Simón et avons investi le sous-sol de sa maison. C'était un endroit beaucoup plus agréable que l'immeuble miteux que nous avons utilisé précédemment. Il était plus près de mon ancien appartement, mais sombre, défraîchi et plein de courants d'air, même si nous calfeutrions les fenêtres comme si les murs étaient asthmatiques.

La tournée débutait par Calgary, où nous passions quelques jours, puis Toronto et enfin Québec. Nous reviendrions ensuite sur la côte Est des États-Unis, ce qui me permettrait de passer un peu de temps avec Dominik.

Je ne l'avais quasiment pas vu depuis dix jours. Il m'évitait, prétextant ses recherches et ses conférences à préparer, et il passait beaucoup de temps à la bibliothèque. Nous n'avions pas fait l'amour depuis le lendemain du concert, et tous mes efforts pour y remédier avaient été vains.

Un après-midi, alors qu'il donnait sa conférence, je suis rentrée de répétition plus tôt pour lui faire une surprise. Il a ouvert la porte et m'a trouvée dans la cuisine, où je préparais une tarte aux pommes, habillée comme une écolière. J'avais commandé la tenue complète sur Internet : des socquettes, une minijupe écossaise et des bretelles. J'avais attaché mes très longs cheveux en deux couettes.

C'était une blague, mais j'espérais évidemment que me voir ainsi attifée l'exciterait.

— Je me demande parfois si tu me connais vraiment, a-t-il dit après m'avoir lancé un regard blessant, avant de disparaître dans la chambre en claquant la porte derrière lui.

J'ai jeté la tarte et j'ai mis la hotte en route pour en faire disparaître l'odeur.

Après ça, j'ai arrêté de faire des efforts et je l'ai laissé boudier dans son coin. Mais toutes les nuits, quand je me glissais à ses côtés et qu'il me tournait ostensiblement le dos, j'avais l'impression étrange que nous avions été cryogénisés séparément et qu'un mur de

glace se dressait entre nous.

Je voulais tendre la main vers lui et réparer les choses en l'enlaçant, mais mes bras étaient de plomb.

Simón était au contraire extrêmement désireux de passer le plus de temps possible avec moi. Il m'arrivait de me demander s'il ne s'arrangeait pas volontairement pour que les autres musiciens soient contraints de partir le plus vite possible à d'autres répétitions après les nôtres, afin de rester seul avec moi le temps que je range mes partitions et mon instrument. Il voulait que je lui donne les moindres détails de la tournée et le programme de tous les concerts. Pour l'organisation, je m'en étais

entièrement remise aux soins du destin et de mon agent qui avait planifié le moindre détail avec l'efficacité d'un agent de la CIA ; je n'avais donc aucune idée de l'endroit où nous allions dormir et du nombre de nuits que nous passerions dans chaque ville.

Ses attentions me fatiguaient. Son parfum me donnait mal à la tête. Quand je voyais ses frisottis, j'avais envie de lui laisser un tube du gel que j'utilisais pour façonner mes boucles. La longue rangée de ses chaussures près de la porte d'entrée, que j'avais jadis trouvée charmante et élégante, me tapait sur les nerfs.

Après chaque répétition, je rentrais à

la maison le plus vite possible, espérant que Dominik m'aurait pardonnée et serait redevenu comme avant, au moins pour les derniers jours que nous devions passer ensemble, mais le loft était toujours vide, et plus j'y restais seule, plus je me sentais abandonnée.

Quand je n'ai pas pu faire autrement, j'ai fait mes valises. J'ai emporté le minimum, histoire de rassurer Dominik et de lui prouver que j'avais l'intention de revenir rapidement. J'ai pris mes robes de scène, la longue robe noire qu'il m'avait offerte pour mon concert solo et quelques robes de cocktail plus courtes, pour les concerts plus intimes ou ceux, plus formels, où je ne pourrais pas porter ma robe transparente.

La nuit qui a précédé mon départ, Dominik a travaillé à la bibliothèque.

Simón m'a appelée pour me souhaiter bonne chance alors que je quittais l'appartement tôt le matin ; je l'ai laissé parler à la messagerie.

Dans un ultime effort pour me rabibocher avec Dominik, j'avais enfilé le corset noir, que j'avais lacé aussi serré que possible, puis j'avais peint mes tétons et mon sexe avec le rouge sombre qu'il préférait, celui que j'avais utilisé pour notre première nuit dans le loft et dont il s'était servi quand j'avais joué pour lui et son mystérieux public.

J'ai éteint toutes les lampes de l'appartement, sauf le spot qui illuminait

le centre du salon.

Puis, le violon à la main, j'ai attendu.

Attendu et attendu.

L'horloge a sonné minuit, et il n'était toujours pas là.

S'il avait été un autre homme, je me serais préparée à le voir rentrer ivre, mais Dominik ne buvait pas, ce qui signifiait qu'où qu'il soit il savait parfaitement quelle heure il était et que c'était ma dernière nuit à New York avant mon départ pour la tournée.

Était-il avec une autre femme ? Il y avait peu de risques. Il devait être seul, entouré de livres, noyant sa colère dans un flot de mots.

Je me suis couchée sans prendre la peine de me déshabiller ou de me démaquiller.

Il m'a réveillée avant l'aube, à cette heure où seuls les oiseaux, les éboueurs et les adolescents de retour de boîte sont debout.

— Je t'ai attendu, ai-je fait remarquer, toute somnolente.

— Je sais.

Il a saisi les lacets dans le dos de mon corset et a tiré dessus pour me mettre à genoux. Il avait le souffle court et saccadé.

J'ai senti l'imperceptible déplacement d'air quand il a levé le bras, avant d'abattre lourdement sa main sur une fesse puis l'autre.

J'ai sursauté, surprise, puis je me suis penchée pour lui fournir un meilleur accès à mon cul, comme une chienne attendant d'être saillie.

La fermeté de ses mains sur mon corps, qui me permettait de ne plus penser à rien, m'avait terriblement manqué. J'aimais lui montrer qu'il n'était rien que je ne ferais pour lui, la délicieuse anticipation de ses exigences et l'excitation qu'elles me procuraient. Quand il était dans cet état, j'avais l'impression qu'il s'abandonnait tout

entier au désir qu'il avait de moi et qu'il permettait à la passion de prendre le contrôle de lui, quelles que soient les réserves émises par son cerveau. La capacité que j'avais de le pousser à se soumettre à son propre désir me donnait l'impression de le dominer, même si j'étais à genoux.

Il m'a caressée gentiment pour atténuer la morsure de la fessée, puis m'a donné un petit coup sur les jambes.

— Écarte-les.

Il a fait courir un doigt sur mon sexe et a répandu ma moiteur jusqu'à mon anus.

— Je t'ai manqué, apparemment.

— Beaucoup.

— Mets les mains derrière le dos.

J'ai repositionné mes hanches afin de ne pas perdre l'équilibre et j'ai obéi. J'ai regretté d'avoir dû abandonner le yoga à cause des répétitions ; j'avais mal aux épaules, mais la douleur augmentait mon excitation. Je voulais que Dominik me mène plus loin que ce qu'il avait jamais fait, histoire d'effacer ces derniers jours.

J'ai entendu le bruissement de la corde avant de la sentir, rêche, contre la peau de mes poignets. Il a lié étroitement mes bras ensemble, se servant de la corde comme de menottes.

— Rapproche tes genoux de ta poitrine.

Son ton était tranquille, posé et ferme, et je savais d'expérience qu'il annonçait toujours de la brutalité.

Il a fait passer la corde autour de mes chevilles et les a liées à mes poignets : j'étais à quatre pattes, le visage dans l'oreiller, complètement entravée.

Il a de nouveau levé la main et a recommencé à me fesser, sans s'arrêter, jusqu'à ce que j'en aie les larmes aux yeux et que le temps semble suspendre son vol. La sensation cuisante s'est transformée, et mes cris de douleur sont rapidement devenus des cris de plaisir.

Pendant un instant, j'ai eu l'impression de ne faire plus qu'un avec lui, comme si, quand sa main touchait mes fesses, nous

nous retrouvions unis d'une façon certes sexuelle, mais plus intense que le sexe ne le serait jamais : nous cheminions tous deux dans les ténèbres de notre psyché par cet acte d'une intimité aussi bien mentale que physique.

Je l'ai entendu déboutonner et enlever sa ceinture, qui a légèrement craqué quand il l'a pliée en deux. J'ai ensuite senti le souffle d'air quand il a levé ce *paddle* [6](#) improvisé avant de l'abattre sur mes fesses. La sensation était incroyablement semblable à celle de sa main, et j'ai vite cessé de tenter de faire la différence entre les deux.

De temps en temps, le tissu de ses vêtements m'effleurait les pieds,

puisqu'il était toujours entièrement habillé, et j'imaginerais plus tard ce qu'auraient pensé de nous un voisin curieux ou une mouche sur le mur.

Certains nous auraient trouvés sublimes, d'autres immoraux, d'autres encore ridicules. Un homme fatigué, vêtu d'un costume froissé, et une jeune femme à quatre pattes attachée devant lui. Je porterais les marques de sa main et de sa ceinture pendant la plus grande partie de la semaine et, chaque fois que je m'assiérais, j'aurais un souvenir cuisant de la dernière heure que nous avions passée ensemble au lit.

Mais, pour l'instant, je me laissais porter par la sensation de sa main sur mon cul, et l'humidité qui coulait entre

mes jambes me rappelait à quel point j'aimais cette étrange forme d'amour qui nous liait aussi étroitement que la corde qui entravait mes chevilles.

Il s'est arrêté pour reprendre son souffle et s'est penché pour vérifier que mes doigts ne devenaient pas bleus. Je les ai agités pour confirmer que j'allais bien, absolument incapable de quoi que ce soit d'autre, la fessée m'ayant plongée dans un état proche de la transe.

Il a fait courir ses mains le long de mon corps, a caressé mes jambes puis a glissé de nouveau ses doigts en moi, conscient de mon humidité, conséquence de ses actes, puis il s'est mis à genoux derrière moi. Il a enfoui son visage entre mes

cuisse et m'a baisée avec la langue.

J'ai entendu le bruit du tiroir de la table de nuit, un son qui, quand nous couchions ensemble, me donnait toujours le même frisson d'anticipation que le « pschitt » de l'ouverture d'une canette de Coca un jour de canicule ; il était annonciateur de plaisirs à venir.

Le lubrifiant était glacé contre mon anus, mais il se réchauffa vite quand Dominik me mit un doigt puis deux dans le cul. N'importe quel autre homme aurait fait un commentaire sur mon étroitesse, mais Dominik était toujours silencieux, même si son souffle se faisait de plus en plus court. Je ne pouvais entendre le battement de son cœur ni voir son visage,

mais je savais qu'il était lui aussi perdu dans les affres de la passion, les yeux clos et un sourire satisfait aux lèvres en voyant mes réactions.

Il a fait courir son sexe le long de ma raie ; le gland était doux et soyeux, glissant à cause des lubrifiants naturel et artificiel. Il l'a placé à l'entrée de mon cul et a pressé un peu, puis a semblé changer d'avis. Il s'est penché rapidement et m'a déliée, sa queue dure battant mes cuisses dans le processus.

Le sang a recommencé à circuler normalement dans mes mains et mes pieds, et je les ai remués pour faire passer les inévitables fourmis.

— Est-ce que ça va ? a-t-il demandé en

me frictionnant les membres pour me réchauffer.

— Oui. Ne t'arrête pas, s'il te plaît.

Il y a une sensation avec la sodomie, que je n'ai éprouvée que quelques fois : celle d'être possédée, de se donner tout entière à un homme.

Dominik s'est de nouveau concentré sur mon cul. J'ai retenu mon souffle quand il a de nouveau exercé une pression contre mon anus, doucement d'abord, puis plus fort. Il s'enfonçait davantage avec chaque coup de reins, et je me suis détendue et ouverte. J'ai saisi les couvertures pendant qu'il me chevauchait. Il n'était plus silencieux, et son plaisir était à présent audible.

Il m'a tirée par les cheveux, s'en servant comme des rênes pour l'aider à pousser plus avant, et ses mouvements sont devenus plus rapides et moins contrôlés, jusqu'à se faire frénétiques avant qu'il jouisse en moi. Il s'est écroulé sur mon dos, et son sperme chaud a coulé le long de ma cuisse.

Il n'a pas bougé jusqu'à ce que je sente son sexe débander. Son souffle était tiède près de mon oreille.

Le jour s'était levé.

J'ai bougé, je voulais me redresser pour aller me laver.

— Ne bouge pas, a-t-il ordonné. Je veux que tu me sentes en toi comme ça.

On est restés immobiles, en cuillère, sa main sur mon sein, jusqu'à ce que le réveil sonne. Il était temps que je me prépare ; la limousine réservée par Susan serait là d'un instant à l'autre.

Dominik était dans la cuisine en train de me préparer un café. J'ai découvert que j'avais des bleus sur tout le corps et que les draps étaient tachés de rouge, comme du sang.

Mon rouge à lèvres sombre, celui que j'utilisais pour devenir une autre la nuit, s'était répandu partout, et, à la lumière du jour, sa couleur était cruelle.

Minuit à Calgary, la ville où tous les

hommes portent des chapeaux de cowboy. Ma chambre d'hôtel semblait tout droit sortie des années 1950.

Fonctionnelle, terne, déprimante. Les doubles-vitrages empêchaient le bruit de rentrer. Une chambre vide pour une fille vide.

De nouveau sans Dominik.

Les marques imaginaires de ses mains sur mon corps comme la carte de notre relation.

Comme j'allais partir, j'avais, sur une folle impulsion, emporté la corde.

Je l'ai nouée autour de mon cou tout en errant, nue, dans cette chambre déserte.

J'ai glissé les doigts sur mon ventre,

puis plus bas, et j'ai commencé à me caresser en pensant à lui ; j'espérais qu'il se matérialiserait à mes côtés et tirerait sur la corde jusqu'à ce que je jouisse, que je m'évanouisse ou que je meure.

La Nouvelle-Zélande, l'Australie, Londres, New York, et maintenant Calgary. Sur la route. Encore.

6. Sorte de battoir plus long que large, fréquemment utilisé dans les pratiques sadomasochistes.

8

INFIDÉLITÉS

EN THÉORIE, DOMINIK AVAIT DÉCROCHÉ UNE BOURSE pour rédiger un mémoire, voire peut-être un livre, sur les auteurs et les musiciens américains expatriés à Paris juste après la Seconde Guerre mondiale. Ce sujet lui plaisait et, comme il avait été peu exploité, il offrait des perspectives de publication intéressantes. Mais plus il travaillait dessus, plus il lui paraissait creux.

Il soupçonnait que le matériau le plus important se trouvait dans les bibliothèques de la capitale française et, les quelques fois où sa mauvaise humeur avait pris le dessus en l'absence de Summer, partie en tournée, il avait envisagé d'aller passer une semaine à Paris.

Il finit par retrouver le dossier qui lui avait été donné après avoir été accepté à New York et en relut les clauses. Il se souvenait que la petite annonce qu'il avait trouvée dans le *New Yorker* spécifiait que l'offre ne concernait pas uniquement les chercheurs et les enseignants mais aussi les romanciers qui avaient besoin d'argent pour achever un projet. La bibliothèque avait proposé une

dizaine de bourses. Il n'avait rencontré les autres bénéficiaires que brièvement lors du cocktail de bienvenue. Deux d'entre eux, un blond grand et mince originaire de Portland dans l'Oregon, et une femme trapue aux cheveux courts et à l'accent finnois très prononcé, étaient romanciers.

Il pouvait peut-être se servir de ses découvertes pour écrire un roman. Ce serait un défi passionnant et exaltant. Inventer des personnages de toutes pièces et les faire évoluer au milieu de la foule des gens réels qui avaient animé les années d'or du Saint-Germain-des-Prés et de l'existentialisme : Miles Davis et les autres jazzmans, Juliette Gréco, Boris Vian et Jean-Paul Sartre. Mélanger la

fiction et la réalité, et ajouter une touche de romance.

Ça pouvait marcher. Il caressait l'idée d'écrire un roman depuis longtemps et avait souvent fantasmé sur une éventuelle publication.

Il se sentit ragaillardi. Il espérait que Summer lui téléphonerait ce matin. Elle était dans le Maine, où elle avait joué la veille, et elle avait pris l'habitude de lui téléphoner le lendemain de chaque concert, quand elle avait rechargé ses batteries, pour lui raconter comment ça s'était passé. Il avait attendu toute la matinée près du téléphone, tel un adolescent énamouré. En vain. C'était la deuxième fois cette semaine qu'elle

oubliait d'appeler. Après le concert dans le New Hampshire, elle avait laissé s'écouler quelques jours avant de le contacter. Une partie de Dominik se sentait négligée et triste, l'autre imaginait toute une série de punitions, qui leur permettrait à tous deux de prendre leur pied. Mais il avait l'impression que son imagination s'épuisait.

Quand il était rentré du concert de Summer au Webster Hall, il avait annulé son rendez-vous avec Miranda, en inventant un déplacement ; il sentait intuitivement que ce n'était pas le moment d'être infidèle.

C'est ta faute, Summer, songea-t-il en saisissant la carte de visite au dos de

laquelle il avait griffonné le numéro de Miranda.

— Le mystérieux homme de lettres, le salua cette dernière.

— Lui-même. Vous voulez toujours qu'on se voie ?

— Absolument, répondit-elle.

Il lui proposa de prendre un verre en fin d'après-midi chez *Balthazar*, sur Spring Street. Depuis le départ de Summer, il avait pris l'habitude de petit-déjeuner de manière substantielle tous les matins dans ce restaurant non loin de chez lui, ce qui lui évitait de déjeuner.

Il venait juste de reposer le téléphone sur le comptoir de la cuisine en granit, où

il le laissait souvent, quand celui-ci sonna. Summer, enfin ? Peut-être avait-elle senti son malaise et avait-elle deviné qu'il avait prévu de voir une autre femme ? *Tombe-t-elle à pic ou pas ?* se demanda-t-il.

— Allô ?

— Salut, étranger.

Ce n'était pas Summer mais une voix quand même familière.

— Salut, Lauralynn.

— Je suis à New York.

— Ah bon ? De passage ou pour quelque temps ?

— Je ne sais pas encore. Mais je ne

veux pas t'ennuyer avec mes histoires. J'aimerais bien te voir, échanger les derniers potins avec toi et savoir comment tu t'acclimates à la vie américaine. J'ai vu que notre Miss Summer avait créé l'événement et qu'elle était devenue célèbre. Je suis un peu jalouse, je dois le dire. Je regrette de ne pas avoir choisi le violon quand on m'a donné le choix à huit ans, mais à cet âge vénérable on ne sait pas vraiment ce qui est sexy et ce qui ne l'est pas, n'est-ce pas ?

Dominik sourit.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu es libre ce soir ? poursuivit-elle.

— Non.

— Summer te surveille de près, je vois.

— Pas du tout. Elle est en tournée au Canada. Elle était à Toronto hier, je crois, à moins qu'elle ne soit à Québec. Tu es libre demain ?

— Non. Je passe une audition pour remplacer une musicienne en congé maternité dans un orchestre de chambre du Connecticut. Il est à New Haven, mais il dépend de l'université Yale. Je suppose que c'est à une heure de train de la capitale de l'État. C'est Victor qui m'a refile le tuyau.

— Victor ?

— Oui. Il est toujours au courant de

tout. Il a été très sympa de me rencarder. Tu ne l'as pas vu depuis que tu es à New York ?

— Non, répondit Dominik.

Il ne savait pas exactement quel rôle avait joué Victor dans la vie de Summer lorsque cette dernière s'était retrouvée seule à New York. Quand il lui avait demandé si elle l'avait revu, elle s'était montrée évasive, voire fuyante. Il se doutait qu'il s'était passé quelque chose, mais une partie de lui ne voulait pas en savoir plus. De toute façon, il savait pertinemment qu'on ne pouvait pas revenir en arrière.

— Quoi qu'il en soit, je prends le train demain après-midi pour New Haven, où

je vais auditionner et jouer avec les autres musiciens pendant trois jours. Après je n'aurai plus qu'à attendre la réponse. C'est pour ça que je me disais que ce soir, on aurait pu...

Dominik avait vraiment envie de voir Lauralynn. Elle l'intriguait et lui plaisait, même s'il savait qu'il n'était pas son genre : elle préférait les femmes. C'était une fille qui savait s'amuser. Il réfléchit un instant puis suggéra :

— Écoute, j'ai un rendez-vous, mais tu pourrais peut-être te joindre à nous ? On verra ce que ça donne. Si ça marche, on ira dîner tous les trois. Si ça ne marche pas, on finira la soirée ensemble, toi et moi. C'est juste une femme que j'ai

rencontrée dans l'avion et que j'ai trouvée intéressante.

— Quel coquin ! gloussa Lauralynn à l'autre bout du fil. J'aime ça. Ne me dis pas que c'est une violoniste ?

— Non. Et puis qui te dit que j'ai une obsession pour les cordes ? S'il le faut, j'ai aussi un penchant pour les cuivres.

— Espèce de pervers. Si j'étais toi, je me méfierais des percussionnistes, il paraît que ce sont de sacrées allumeuses.

Ils décidèrent que, pour ne pas gêner Miranda, il valait mieux que Lauralynn ne fasse son apparition qu'au bout d'un quart d'heure et fasse semblant de tomber sur Dominik par hasard. Il savait qu'elle était

suffisamment bonne comédienne pour rendre leurs retrouvailles fortuites tout à fait vraisemblables.

Miranda s'excusa et se dirigea vers les toilettes après la troisième tournée.

— Je lui plais, annonça Lauralynn.

— Vraiment ? s'enquit Dominik.

— Oui. Nous autres filles, nous avons un radar.

— Comme nous ?

— Absolument, murmura Lauralynn à l'oreille de Dominik en se penchant par-dessus la table en verre. Tu lui plais aussi. Tu n'as qu'à voir la façon dont elle

ne nous quitte pas des yeux quand elle parle avec enthousiasme, dont elle touche ton bras ou ma jambe en se passant la main dans les cheveux. C'est une dragueuse.

— Peut-être qu'elle ne fait rien d'autre...

Miranda revenait des toilettes, légèrement mal assurée sur ses talons hauts, un sourire éclatant aux lèvres. Sa volumineuse jupe blanche contrastait avec son chemisier noir. Elle se rassit sur la banquette entre Dominik et Lauralynn. Cette dernière portait sa tenue de drague : un tee-shirt blanc, un jean et des bottes en cuir noir. Elle ressemblait à tout sauf à une modeste violoncelliste.

— Vous êtes tellement sympas tous les deux ! s'exclama Miranda.

Elle avait posé une main sur la cuisse de Lauralynn et l'autre sur celle de Dominik, manquant presque de caresser son sexe en passant. Dominik savait qu'elle l'avait fait exprès.

Lauralynn avait raison. Et l'alcool n'était pas à mettre en cause : il servait juste à la pousser un peu.

Dominik et Lauralynn échangèrent un regard pendant que Miranda terminait son verre de beaujolais nouveau.

Les yeux de la violoncelliste pétillaient de malice.

Elle se déplaça légèrement pour se

rapprocher de Miranda.

— Miranda ?

— Oui ? demanda la jeune femme en tournant la tête.

Lauralynn saisit le menton de Miranda d'une main, le maintint brièvement puis se pencha langoureusement et l'embrassa. L'Américaine rougit mais ne recula pas sous le baiser inattendu. Elle croisa le regard de Dominik et jeta un coup d'œil autour d'elle pour vérifier qui prêtait attention à ce qui se passait, clients ou serveurs. Elle affermit sa prise sur la cuisse de Dominik sans cesser d'embrasser Lauralynn. Dominik n'était qu'à quelques centimètres des deux femmes et il pouvait deviner, aux frissons

qui parcouraient leurs joues, qu'elles activaient frénétiquement leurs langues. Il se sentit traversé par une vague familière d'anticipation, qui naissait dans son sexe et remontait lentement.

Tout s'immobilisa autour de lui.

Le charme finit par se rompre, et les jeunes femmes se séparèrent à regret pour respirer. Dominik se rendit compte que Lauralynn avait glissé la main sous la jupe de Miranda pour la caresser, orchestrant la montée de son désir.

Il y eut un silence. Ils saisirent leurs verres sans réfléchir, même si deux d'entre eux étaient vides.

Lauralynn sourit, l'air triomphant,

manifestement satisfaite de voir sa théorie confirmée.

— On y va ? proposa-t-elle.

— Pourquoi pas ? répondit Dominik.

Miranda se contenta d'acquiescer.

— Où ?

Miranda se tortilla pour se dégager, coincée qu'elle était entre Lauralynn et Dominik, et se leva.

— Pourquoi pas chez moi ? suggéra-t-elle.

Ils trouvèrent un taxi jaune juste devant chez *Balthazar*, qui remonta Park Avenue vers le nord, puis se dirigea vers East Village par Central Park. Pour une fois, il

y avait peu de circulation, et ils arrivèrent chez Miranda, dans l'Upper East Side, en moins de vingt minutes.

Elle habitait dans un petit studio élégamment meublé. Un paravent d'inspiration japonaise séparait sa chambre du bureau.

Quand Miranda se retourna pour fermer la porte et mettre la chaîne de sécurité, Lauralynn se colla contre son dos, glissa les doigts dans l'élastique de sa jupe à volants et la fit tomber.

Miranda portait un string en dentelle rouge.

Dominik s'approcha et caressa distraitemment d'une main les fesses

voluptueuses de la jeune femme tout en ôtant sa veste en lin beige. Elle avait des marques de bronzage autour de la taille : son maillot de bain était bien plus grand que le minuscule string rouge.

Miranda leva les bras. Lauralynn avait défait les deux premiers boutons de son chemisier et le lui ôta en le faisant passer par-dessus sa tête, ce qui décoiffa un peu ses longs cheveux châtons. Elle portait un soutien-gorge aussi noir que son chemisier, et, pendant un instant, Dominik contempla, surpris, le contraste des couleurs de ses sous-vêtements. La plupart des femmes avec lesquelles il avait couché prenaient soin de toujours assortir leurs dessous.

Les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre et s'embrassèrent.

Debout à côté d'elles, Dominik était un peu déconcerté. Qu'était-il censé faire ?

Coucher avec deux femmes à la fois ou juste regarder deux femmes faire l'amour avaient beau faire partie des fantasmes masculins les plus courants, comme en témoignaient les nombreuses photographies que l'on trouvait sur le sujet, cela n'avait jamais vraiment tenté Dominik. Et comme il n'avait jamais cherché à pratiquer, cela ne lui était donc jamais arrivé. Jusqu'à aujourd'hui.

Il s'approcha et déposa un baiser dans le cou de Miranda, là où battait son pouls. Il se déplaça un peu et lui mordilla

le lobe de l'oreille. Il ne savait pas vraiment que faire avec Lauralynn, sachant qu'elle n'aimait pas les hommes.

Cette dernière, qui était toujours entièrement vêtue, sentit son hésitation. Elle lui saisit la main et la plaça contre le dos nu de Miranda, l'encourageant d'un geste à lui ôter son soutien-gorge. Dominik se retint de rire en se souvenant de la première fois qu'il avait déshabillé une femme, enfin, plutôt une fille, il y avait de cela une éternité. Elle avait dix-sept ans, il en avait seize, et il avait trouvé que dégrafer un soutien-gorge était tout un art. Il en riait maintenant, mais sur le coup il avait jugé ça plutôt embarrassant.

Les fabricants de lingerie avaient fait de fulgurants progrès depuis ou son QI s'était mystérieusement développé ; quoi qu'il en soit, il lui suffit d'une légère pression, et le soutien-gorge en dentelle noire céda, libérant les seins lourds de Miranda.

D'un hochement de tête, Lauralynn lui fit signe de se dévêtir, et le trio se dirigea maladroitement vers la chambre. De nombreux ours en peluche étaient étalés sur le couvre-lit rose. Lauralynn se pencha, les balaya d'un geste impatient du bras et les fit tomber sur le plancher vernis.

Ils basculèrent tous trois sur le lit.

Et Lauralynn prit les choses en main.

Premier trio pour Dominik.

Plus tard, il réfléchissait à la curieuse nature de cet acte et aux nombreuses frustrations qu'il avait engendrées, et surtout au fait qu'à aucun moment il n'avait été capable de profiter pleinement de l'expérience. Il avait été trop embarrassé. Il se souvenait d'avoir chevauché en missionnaire une Miranda fort complaisante pendant que Lauralynn, placée derrière lui, lui caressait doucement les couilles et titillait la base de son sexe qui entraît et sortait du vagin de l'Américaine. Les gémissements affectés de Miranda et les encouragements rauques de la violoncelliste l'avaient distrait, et en imaginant comment ils devaient avoir

l'air tous deux ridicules, voire bestiaux, aux yeux de Lauralynn, il avait été incapable de se concentrer. Il savait que Lauralynn l'avait sucé, mais était-ce avant qu'il prenne Miranda, afin qu'il bande plus dur, ou juste après, ou à un autre moment ? Il avait léché Lauralynn pendant qu'elle faisait la même chose à Miranda, et la symétrie lui avait paru curieusement appropriée. Lauralynn avait un goût âpre, nouveau, mais si fort qu'il lui en avait paru insaisissable.

Il avait regardé les deux femmes se frotter l'une contre l'autre, puis, alors que Miranda avait posé la tête sur ses cuisses largement ouvertes, la bouche près de sa queue, sur laquelle il sentait son souffle court, il avait observé la façon dont les

doigts agiles de musicienne de Lauralynn étaient entrés dans la chatte de Miranda, presque assez profondément pour la fister, et avait regardé Miranda combattre la vague de plaisir qui s'était emparée d'elle. Il avait fini par jouir sur les seins de Miranda, et Lauralynn en avait été ravie.

Il était alors devenu un simple spectateur. Son érection avait cessé, et il avait sombré dans l'impuissance et l'indifférence qui suivaient toujours l'acte sexuel. Il avait continué à regarder les deux femmes qui se frottaient et se caressaient comme s'il n'était pas là. À dire la vérité, elles étaient belles, chacune à leur manière. Miranda était un modèle de courbes douces alors que les

jambes de Lauralynn semblaient sans fin. Sa stature d'Amazone, tandis qu'elles s'étalaient sur le lit, était un délice pour les yeux, de même que l'avidité non feinte avec laquelle elle léchait Miranda encore et encore, à quatre pattes, les fesses offertes. Si son érection avait été de retour, il aurait été tenté de la prendre en levrette. Il ne voulait cependant pas briser le charme et il se contenta de regarder les deux femmes s'agiter et gémir. Elles s'étaient servies de lui et avaient à présent d'autres chats à fouetter. Non pas qu'il s'en plaigne.

Il finit par sortir de la pièce, se lava rapidement, se rhabilla et quitta l'appartement.

Aucune des deux ne le rappela ni ne lui suggéra de les rejoindre.

La nuit était douce et il contourna le parc jusqu'à la V^e Avenue ; le *Plaza Hotel* déployait sa haute silhouette à sa droite. Il décida de continuer à marcher pour rentrer. Il jeta un coup d'œil à son téléphone. Pas de message. *Que fait-on de ses nuits dans le Maine ?* se demanda-t-il.

— J'ai couché avec une autre femme.

— Et alors ?

— Ça te dérange ?

— Non.

La ligne était si claire que Summer aurait pu être à l'autre bout de l'appartement ; ses lèvres semblaient être à un souffle de son oreille. Sa voix était si proche et pourtant si indifférente.

— Tu ne veux pas savoir avec qui et comment ?

— Pourquoi faire ? Ce qui est fait est fait.

Il voulait désespérément qu'elle soit jalouse et qu'elle se mette en colère.

— Il y avait deux femmes.

— Tu n'as pas besoin de me donner les détails.

— D'accord. Comment s'est passé le concert ?

— Très bien. Le public était assez provincial. Un peu froid au début. J'ai eu l'impression qu'il leur fallait beaucoup de temps pour se dégeler. Mais j'avais été prévenue par l'impresario, et on avait changé le programme en conséquence. On fait toujours ça ; on s'adapte en fonction de la taille de la ville. Ils ont fini par se réchauffer, cela dit. Et j'ai évidemment joué *Les Quatre Saisons*.

— Bien.

Lors de la première partie de la tournée, au Canada, Summer jouait avec un petit ensemble à cordes. Déplacer l'orchestre aurait coûté trop cher, sans compter les problèmes de logistique.

— Je vais faire un saut à New York

dans quelques jours. Je ne serai là que quelques heures, juste le temps de laisser mon linge sale et de prendre du change, reprit Summer. Jeudi, en fin d'après-midi. J'aimerais bien te voir, parce qu'après je repars pour deux semaines.

Quelques heures, avec une voiture de location qui attend en bas ? Pour quoi faire, bordel ? songea Dominik. *Je suis venu à New York pour passer du temps avec toi ! On a passé plus de temps séparés qu'ensemble...* D'un autre côté, il savait bien que Summer sacrifiait beaucoup de choses elle aussi ; c'était sa carrière, et elle avait raison de capitaliser sur le concert de Webster Hall et les critiques formidables qui avaient suivi.

— Je vais essayer d’être là, répondit-il. Summer ?

— Oui ?

— Si tu te sens seule, tu sais que...

— ... je peux coucher avec qui je veux, je sais. Tu me l’as déjà dit.

— Et tu l’as déjà fait ? demanda-t-il.

Il avait un étrange nœud dans la gorge.

— Non. Le soir je suis trop fatiguée.

— Je veux que tu le fasses.

— Vraiment ?

— Oui.

— Et tu veux que je te raconte tout après ?

— Oui.

Il y eut un silence. Dominik n'arrivait pas à imaginer quel pouvait bien être le paysage qui se déroulait derrière la fenêtre de son hôtel dans le Maine. Des champs ? Des collines ? La mer ?

— Je dois y aller, reprit Summer. Les autres m'attendent en bas pour le petit déjeuner. Il paraît qu'ils font des pancakes géniaux ici. Avec du sirop d'érable.

— *Bon appétit* ¹, répondit-il, essayant de toutes ses forces de garder un ton léger.

— À jeudi.

Dominik savait déjà qu'il ne la verrait pas jeudi : il devait donner une conférence cet après-midi-là. Il n'en avait pas encore choisi le sujet. Il n'y avait jamais plus d'une dizaine de personnes qui y assistaient de toute façon. Il était passé maître dans l'art de l'improvisation. Ces conférences avaient beau être l'une des conditions pour l'obtention de la bourse, la bibliothèque ne leur faisait jamais aucune publicité, à l'exception de deux affiches hâtivement imprimées à l'ordinateur et accrochées à des endroits où personne ne les voyait. Sa seule consolation était que les autres, parmi lesquels figuraient quand même un nommé au Booker Prize et un lauréat d'un Book Award, bien plus célèbres que lui et

avec une liste de publications beaucoup plus importante, ne suscitaient pas plus d'enthousiasme que lui.

Il achevait sa conférence, des réflexions qui ne menaient nulle part mais plaisamment énoncées, sur les différentes adaptations de *Gatsby le Magnifique* et les acteurs qui avaient interprété Jay, Daisy et Nick, quand un retardataire fit son entrée dans la petite pièce et s'installa au fond. Dominik le reconnut tout de suite. C'était Victor.

Il savait qu'il était à New York mais n'avait fait aucun effort pour le contacter.

Comment était-il au courant de la

conférence ? Dominik se souvint alors d'en avoir brièvement touché deux mots à Lauralynn. C'était elle qui avait dû le lui dire. Était-elle toujours à New Haven ? Ses auditions s'étaient-elles bien déroulées ?

— Tu m'évites, mon cher ? s'enquit Victor en le rejoignant alors que les autres membres du public regagnaient rapidement la sortie.

Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs mois, mais Victor n'avait pas changé d'un iota. Petit, grisonnant, coquet, une barbe poivre et sel parfaitement entretenue, courtois, à l'aise. Il plaisait aux femmes, même si Dominik ne comprenait toujours pas pourquoi.

C'était peut-être à cause de son air supérieur et de son regard d'acier.

— Peut-être bien, répondit-il, d'un ton poli mais froid.

— Je croyais que nous étions amis.

— Je le croyais aussi.

— Quel est le problème, alors ?

Victor portait une veste en coton blanche à rayures bleues, un pantalon noir et une chemise avec un col aux pointes boutonnées. Malgré la chaleur, il avait une cravate d'une curieuse couleur marron avec un nœud démesuré. Son style étrange laissait transparaître son héritage d'Europe de l'Est : il ressemblait plus à un apparatchik endimanché qu'à un

universitaire élégant. Mais peut-être était-ce tout simplement un reste de son éducation. Chacun est plus ou moins tributaire de celle qu'il a reçue.

Amusé par l'absence de réponse de Dominik, Victor reprit :

— C'est à cause de la fille ? La violoniste ?

— Oui.

Victor parut deviner que Summer ne lui avait pas tout dit sur leurs relations à New York.

— Lauralynn t'a tout raconté ?

— Elle m'a dit que la crypte était ton idée et que tu avais tout orchestré. J'ai trouvé ça très sournois de ta part.

— Ce n'était qu'un jeu, Dominik. Nous aimons bien jouer tous les deux, avoue-le. Nous nous comprenons.

— Tu as couché avec elle quand elle est arrivée ici ? demanda Dominik.

Victor songea que, s'il éprouvait le besoin de poser la question, c'est qu'il n'était au courant de rien.

— Bien sûr que non, répondit-il avec un sourire tranquille. Je l'ai croisée, évidemment. Nous fréquentons les mêmes cercles et nous évoluons dans le même milieu après tout. Et il est si petit, presque incestueux, pourrait-on dire. Mais je savais que c'était ta chose... J'ai regardé, pas touché.

— « Ma chose » ?

— Ton jouet.

— Tu as une étrange façon de voir la vie, Victor.

— Elle est très jolie. Et c'est une violoniste hors pair. Une vraie célébrité maintenant, non ?

— Oui.

— Vous vous êtes remis ensemble ? s'enquit Victor. C'est pour ça que tu es à New York ?

— Nous ne sommes pas vraiment ensemble, mentit Dominik, mais nous nous fréquentons, oui.

— Merveilleux. Tu sais, quand tu m'as

gentiment autorisé à la regarder jouer...

Victor hésita. Il revivait sans doute la scène : Summer nue et les yeux bandés, qui jouait du violon pour un étranger, lui. Dominik se souvint de la façon dont une chose en avait amené une autre et comment il l'avait baisée devant cet homme.

— Quoi ? fit-il.

— Elle est trop orgueilleuse. Elle a beau avoir l'air de se laisser aller à ses instincts, elle combat ses propres pulsions en permanence. On le voit dans son regard, dans son attitude.

— Vraiment ?

Dominik savait que Victor avait raison.

— C'est un cheval sauvage, poursuit ce dernier. Certaines femmes doivent être brisées, ça fait partie du rituel. Il faut qu'elles acceptent ce qu'elles sont au fond d'elles, et ensuite seulement tu peux les reconstruire morceau par morceau. Et c'est ainsi qu'on les domine.

— Mmmmh..., je connais bien Summer, répliqua Dominik d'un ton dédaigneux. Je n'ai pas besoin d'aide, je te remercie.

— Ce n'était pas une suggestion. Juste une remarque. Quoi qu'il en soit, ça me fait plaisir de te voir. Tu as quelque chose de prévu maintenant ? Je connais un merveilleux restaurant ukrainien sur la II^e Avenue, près de St Mark's Place. Leur

pierogi et leur chou farci sont aussi bons qu'au pays. Je t'invite. Je veux que nous redevenions amis.

Dominik le dévisagea : son sourire de loup carnassier sous sa barbe bien taillée acheva de le convaincre qu'il avait une idée derrière la tête. Mais Dominik n'en avait cure. Il pouvait bien jouer encore.

— Pourquoi pas ? répondit-il.

Summer était passée, avait pris presque tous les vêtements suspendus sur la tringle qui lui était dévolue dans le dressing et rempli une machine de vêtements qui finissait de sécher quand Dominik rentra. Elle n'avait pas laissé de

mot, ni pour se plaindre de son absence ni même pour le saluer.

Elle s'était allongée sur le lit : il subsistait des traces de son parfum.

Cette nuit-là, il rêva d'elle.

Et de chevaux sauvages.

Était-ce sa façon de le torturer et de le punir pour son escapade avec Lauralynn et Miranda ?

Elle n'aurait pas pu mieux s'y prendre.

Curieux, il chercha son corset dans le dressing : il n'était plus là. Elle ne l'avait pas pris avec elle pour la partie canadienne de la tournée, mais il l'accompagnait manifestement sur la côte Est.

Il en déduisit qu'elle lui obéirait et se trouverait un amant l'espace d'une nuit ou deux. Mais porter ce corset pour un autre homme était un avertissement, une façon de remuer le couteau dans la plaie. *Et merde.*

Ils avaient divisé le dressing en deux : une moitié pour elle, l'autre pour lui. La garde-robe de Dominik était fonctionnelle et monochrome : des pantalons noirs, quelques costumes, tous noirs sauf un, une tonne de tee-shirts, une vingtaine de chemises blanches, noires et bleues, quelques pulls en cachemire noir et l'inévitable smoking, qu'il ne portait que pour les occasions ennuyeuses. Il le sortit.

Victor l'avait invité à une petite soirée qu'il donnait à Brooklyn.

— Un peu formelle, mon cher, avait-il précisé, mais je pense que tu apprécieras.

L'immeuble en grès brun était à cinq minutes de marche d'un arrêt de la ligne de métro F, dans une rue ombragée. Il se dressait, imposant, après une succession de minuscules restaurants ethniques, et comportait un étage et une véranda faussement coloniale à laquelle on accédait par une volée de marches.

Dominik fut accueilli par une femme d'un certain âge au carré chic et sombre. Elle portait une longue robe de soirée, bleue et fluide, et chacun de ses doigts était orné d'une lourde bague. Elle avait

un collier de perles autour du cou. Elle était sublime, malgré les rides – ou peut-être grâce à elles – qui trahissaient son âge.

— Je suis Clarissa, se présenta-t-elle. Vous devez être l'ami de Victor.

— Oui. Je suis ravi de faire votre connaissance. C'est votre maison ?

— Absolument, répondit-elle. Nous habitons ici depuis des années. Cette demeure est dans la famille depuis des générations, poursuivit-elle en s'effaçant pour le laisser entrer.

— Ça a l'air grand, commenta Dominik.

— Nous ne sommes plus que deux à

vivre ici, dit Clarissa. Nous avons trop de place, mais il est impensable pour nous de déménager.

Un délicieux fumet flottait dans l'entrée. Il semblait provenir du sous-sol, et Dominik en déduisit que la cuisine devait s'y trouver.

Clarissa précéda Dominik au premier étage et le fit entrer dans un grand salon dont les hautes baies vitrées surplombaient un vaste jardin sauvage. Une dizaine d'invités étaient déjà présents, des couples pour la plupart, qui sirotaient du champagne dans de longues flûtes en discutant à mi-voix.

— Victor n'est pas encore là ? s'enquit Dominik.

— Il devrait arriver avec ses invitées d'une minute à l'autre, répondit Clarissa. Viens, poursuivit-elle à l'intention d'un homme à la chevelure poivre et sel, qui se tenait près du piano. Dominik, je vous présente Edward, mon mari.

Ce dernier portait un gilet pied-de-poule marron sous une veste de smoking d'un brun profond. Le tout était complété par une large ceinture de smoking en soie. Il avait une petite moustache soigneusement taillée, qui lui donnait l'air d'un vétéran dans un film des années 1940, et un diamant à l'oreille droite. *Un vrai dandy*, songea Dominik. Il dégageait une certaine énergie, même immobile.

Et sa poignée de main était ferme et

assurée.

— Victor nous a longuement parlé de vous, dit-il.

— Vraiment ? Vous avez donc un sérieux avantage sur moi.

La sonnette de la porte d'entrée retentit, et Edward s'excusa. Clarissa et lui descendaient accueillir leurs invités à tour de rôle.

Dominik se dirigea vers la table et se servit un verre d'eau minérale. Il contempla ensuite le jardin, où les roses poussaient sans ordre dans les parterres et perdaient leurs pétales, qui voletaient comme des papillons rouges, roses et blancs. La végétation était interrompue à

intervalles réguliers par des dalles de pierre, semblables à des autels ou à de petites stèles.

Pendant un instant l'imagination de Dominik s'emballa, alimentée par ce qu'il savait de Victor et de ses fréquentations.

C'était tout à fait le genre de jardin dans lequel on pouvait, protégé par les hautes palissades, se livrer en toute impunité à certains actes.

Au moment où ses pensées allaient prendre un tour des plus déplaisants, quelqu'un lui tapota gentiment l'épaule.

— Salut, étranger.

Dominik se retourna.

C'était Lauralynn. À ses côtés, un sourire timide aux lèvres, se tenait Miranda. Les deux femmes portaient de sublimes robes de soirée qui dénudaient leurs épaules. Les bras bronzés et sculpturaux de Lauralynn émergeaient d'une robe fourreau d'un blanc chatoyant. Avec ses talons hauts, elle dominait d'une tête et demie l'Américaine, qui arborait une robe rouge évasée à partir de la taille. Aucune des deux ne portait de soutien-gorge, et Dominik ne put s'empêcher de regarder leurs tétons durcis qui tendaient le tissu de leurs robes.

Il se ressaisit.

— Tu as réussi à fuir New Haven ?

— Comme tu le vois. Et j'ai convaincu Miranda de nous rejoindre...

Elle s'apprêtait à ajouter quelque chose quand Dominik découvrit que Victor se tenait à leurs côtés, bien droit, en smoking.

— Bonsoir, Dominik. Merci d'être venu.

— Bonsoir, Victor. Je vois que tu connais déjà ces deux femmes remarquables.

— Lauralynn est une amie de longue date, répondit Victor. Quant à Miranda, elle l'accompagne et elle a très gentiment accepté de nous divertir ce soir, n'est-ce pas, ma chère ?

Miranda baissa les yeux.

— Je ne savais pas que tu connaissais Miranda, reprit Victor.

Bien sûr que si, songea Dominik. Lauralynn lui racontait manifestement tout. Victor avait apparemment recommencé ses manigances. Cette soirée était-elle un guet-apens ?

Les deux femmes allèrent se chercher un verre.

— Je pense que Lauralynn s'est trouvé un nouveau jouet, murmura Victor à l'oreille de Dominik. Elle passe sans problème des hommes aux femmes.

Dominik avait beaucoup de questions à poser à Victor sur le déroulement de la

soirée, mais il en fut empêché par l'arrivée d'autres invités à qui il fut présenté et par l'inévitable conversation qui s'ensuivit sur qui il était et ce qu'il faisait à New York. L'un des hommes présents ce soir-là était un membre de l'administration de la fondation qui finançait la bourse de Dominik et savait beaucoup de choses sur lui. Encore une coïncidence ? Le sourire figé de Victor ne livra aucune information alors qu'il orchestrait savamment la conversation. Un vrai Monsieur Loyal.

Les femmes les rejoignirent. Lauralynn tenait la main de Miranda.

Le dîner étant servi, on leur demanda de bien vouloir rejoindre la salle à

manger.

Leurs hôtes avaient certainement embauché un chef professionnel, tant l'un et l'autre semblaient peu investis dans la préparation de ce repas. Un majordome en livrée qui semblait tout droit sorti d'un roman de P.G Wodehouse assurait le service.

En entrée, on servit des coquilles Saint-Jacques, baignant dans une onctueuse béchamel aux champignons. Elles furent suivies par une sole aérienne, parfaitement préparée et à peine poêlée avec un soupçon de beurre et de persil. D'après les autres convives, les vins choisis pour accompagner les plats étaient divins, et, encore une fois,

Dominik fut légèrement gêné par sa propre abstinence. Il était placé entre Victor et Lauralynn. Miranda était à droite de la violoncelliste, et il ne put s'empêcher de remarquer que les mains de la jeune blonde disparaissaient avec régularité sous la table pour caresser une Miranda dont les tortillements ne faisaient que croître.

Le repas s'acheva sur un important plateau de fromages européens, mélange de saveurs crémeuses et d'autres plus corsées, qui furent suivis par des fraises à la crème. Des plats simples mais présentés avec élégance.

Les deux femmes s'excusèrent quand on servit le café, et Victor manifesta son

approbation par un hochement de tête muet. Le membre du conseil d'administration pressait Dominik de questions à propos de l'avancée de ses recherches, et il fut bien obligé d'avouer qu'au vu de ses dernières découvertes il envisageait d'écrire plutôt un roman.

— Ah ! répondit son interlocuteur. Les romans doivent tellement à la réalité, n'est-ce pas ?

— C'est surtout un nouvel exercice pour moi.

— Je suis certain que vous écrirez quelque chose de formidable.

— Je l'espère, mais je n'ai encore rien décidé.

Les convives regagnèrent le salon.

Lauralynn était déjà là, assise au piano. Elle jouait en sourdine une mélodie que Dominik reconnut sans pouvoir mettre un nom dessus. Miranda était assise à ses côtés ; elle avait ôté sa robe rouge et ne portait plus qu'un caraco opaque qui lui arrivait à mi-cuisse. Elle était attachée à Lauralynn par une laisse qui allait du poignet de la violoncelliste à un collier de chien attaché autour de son cou.

— Aaah..., commenta Victor en conduisant Dominik vers les sièges qui avaient été disposés de manière à avoir une vue imprenable sur les deux femmes.

Tous les invités s'installèrent à leur tour.

— Le divertissement de notre soirée. Lauralynn va mettre cette débutante à l'épreuve.

— À l'épreuve ? répéta Dominik.

— Rien de bien extrême, répondit Victor. C'est trop tôt. C'est juste pour vérifier qu'elle a bien envie de faire partie de notre petit groupe.

Une fois que Dominik se fut assis, Victor se dirigea vers le piano. Lauralynn cessa de jouer, ferma le couvercle de l'instrument et se leva avec grâce. Victor mit la main sur l'épaule de Miranda et lui demanda de s'agenouiller près du tabouret que Lauralynn venait de libérer et de poser la tête dessus. Un peu hésitante, Miranda obéit avec lenteur,

manifestement consciente de ce qui allait suivre. Une fois la jeune femme agenouillée, Victor, avec un moulinet théâtral à destination du public, remonta son caraco, dévoilant le haut de ses cuisses et ses fesses nues. Lauralynn tira sur la laisse, ce qui contraignit Miranda à garder la tête droite et à regarder de l'autre côté pendant que la violoncelliste lui attachait les cheveux. Tout le monde pouvait admirer ainsi la nuque vulnérable de Miranda.

Soudain, Victor se plaça entre les jambes de la jeune femme et les écarta. Miranda fut obligée d'ajuster la position de ses genoux sur le plancher et exposa son anus à la vue de tous.

Lauralynn saisit un petit *paddle* posé sur le piano et le tendit à Victor.

Ce dernier le leva haut et l'abattit avec un mouvement triomphant sur les fesses de Miranda.

Elle poussa un cri de surprise et de douleur. Lui avait-on vraiment expliqué ce à quoi elle s'exposait ce soir ? Elle était certainement consentante. Dominik n'était pas un expert en sadomasochisme, il n'en connaissait que ce qu'il avait lu çà et là, mais, d'après ce que lui avait dit Lauralynn, tous les participants devaient être dûment informés et consentants.

À la fin de la soirée, les fesses de Miranda étaient presque aussi rouges que la robe qu'elle portait en arrivant. Après

la fessée, Lauralynn l'aida à se relever, et elle se tint debout, vacillante, le mascara dégoulinant. Elle saisit instinctivement son caraco, roulé au niveau de sa taille, et tira dessus pour couvrir son sexe. Les yeux baissés, elle fut conduite hors de la pièce.

Edward et Clarissa proposèrent un digestif.

— Alors ? Qu'en penses-tu ? demanda Victor à Dominik.

— Fascinant.

— Une expérience inédite ?

Dominik hésita un instant.

— Pas tout à fait. Summer, la violoniste, a fréquenté quelques clubs et a

été fessée ou fouettée, je ne sais pas vraiment...

— Ah oui ?

— Je n'y ai pas assisté, mais je sais qu'elle y a pris beaucoup de plaisir. Ça m'a intrigué. Je dois avouer que je n'ai jamais été tenté par l'expérience. Je suis certain que, si on me frappait, je débanderais aussi sec.

— Amusant, reprit Victor. Mais c'est plaisant à observer, n'est-ce pas ? Comme tu peux le voir, il n'y a pas toujours d'acte sexuel dans nos petits jeux. Ça arrive, évidemment, mais c'est juste une des nombreuses facettes de nos pratiques.

— Je comprends.

— Aimerais-tu en voir plus ?

Participer, peut-être ? demanda Victor.

— Peut-être.

— Mon contrat à New York prend fin dans trois mois. Je partirai ensuite vers l'inconnu ; j'envisage même peut-être de rentrer chez moi quelques mois. J'ai envie de faire une grande fête d'adieu. J'ai une pièce maîtresse en réserve, une véritable star. Elle n'est pas encore tout à fait prête, mais je sais qu'elle le sera. Je suis certain qu'elle te plaira beaucoup. Tu aimeras ce jouet. Tu devrais venir. Je veux vraiment que cette fête soit inoubliable.

Il se faisait tard. Peut-être Summer lui avait-elle laissé un message. Dominik voulait regagner Manhattan.

— Je viendrai peut-être, Victor.

Mais il savait que, quand ce dernier le sifflerait, il accourrait et participerait. La façon dont Victor devinait toujours quel genre de femmes plairait à Dominik était troublante. Il était déjà fasciné par la mystérieuse star dont avait parlé Victor.

Dans le Maine, Summer avait abandonné les autres musiciens à leurs libations et les avait laissés célébrer seuls dans la loge le concert très réussi qu'ils venaient de donner. Elle n'avait

pas envie de boire et voulait être seule. Elle avait pris un taxi et regagné sa chambre d'hôtel, dont elle avait violemment claqué la porte.

Elle se déshabilla, prit une douche brûlante, se sécha et erra nue dans la pièce. Elle avait mis sa valise sous le lit. Elle la saisit et en sortit le corset hâtivement fourré dans un sac en plastique quand elle l'avait emporté, sur une impulsion. Quand elle eut fini de le lacer du mieux qu'elle pouvait, elle découvrit qu'il était déjà 1 heure du matin. De la fenêtre de sa chambre au quinzième étage du luxueux hôtel, elle pouvait distinguer les lumières de la gare de l'autre côté de la route et, plus loin, le frémissement tranquille des eaux d'un

immense lac.

Elle avait fait tout cela dans le noir. Elle alluma la lumière et se contempla dans le miroir placé à l'intérieur de l'armoire. Le corset noir emprisonnait sa taille déjà fine, ses baleines pressaient fortement sa peau pâle, soulignant ses seins, les mettant en avant comme des offrandes, les tétons sombres durcis comme des cerises de pierre. Elle ne portait rien d'autre, et ses poils formaient un buisson ardent de boucles désordonnées. *Voilà qui je suis*, songea-t-elle. Le corset, en mettant en valeur ses seins, son sexe et ses fesses, dévoilait la salope en elle. *La pute ?* se demanda-t-elle.

Elle fut balayée par une incompréhensible vague de culpabilité.

Elle avait l'impression qu'elle méritait d'être punie, d'être fessée jusqu'à ce que son cul la brûle, puis baisée violemment. Elle savait que ce sentiment de culpabilité était idiot : elle n'avait rien à se reprocher. Les pulsions sexuelles n'étaient rien d'autre que des pulsions. On avait le choix de s'y abandonner de son propre chef et d'apprendre à vivre avec ou de les refouler. Dans tous les cas, il n'y avait aucune honte à avoir.

Elle envisagea brièvement d'appeler Dominik, mais une partie d'elle ne pouvait s'y résoudre.

Elle attrapa le trench suspendu à la

patère derrière la porte ; il était long et ample, et elle le portait toujours pour se rendre à ses concerts parce qu'il lui permettait de dissimuler ses robes de soirée et de ne pas attirer l'attention. Elle enfila la première paire de talons hauts qu'elle dénicha dans le désordre de chaussures et de vêtements qui jonchaient le sol de la chambre.

Elle ferma l'imperméable. Le tissu rêche frottait contre ses seins et caressait les poils de son sexe. Elle se précipita ensuite vers l'ascenseur, qui se trouvait au bout du long couloir. Une fois sortie, elle tourna à gauche et gagna la rue principale.

Elle était très longue, d'abord pleine

de monde et bien éclairée, puis un peu plus sombre, un peu miteuse, parfois carrément sordide, comme les restaurants huppés cédaient la place à des bars, des bouges douteux et des boutiques discount, pour la plupart fermés à cette heure de la nuit. Après avoir marché pendant une demi-heure, Summer s'arrêta et se tint immobile dans l'ombre.

Elle retint son souffle.

Elle défit la ceinture de son trench beige, le déboutonna et s'exposa à la caresse de la nuit.

Elle s'était adossée contre le volet métallique d'une boutique, exposée à la vue de tous sous la lumière vacillante d'un réverbère ; à quelques mètres d'elle,

des voitures passaient à toute allure.

Aucune ne ralentit, comme si elle n'était pas là. Comme si elle ne méritait pas un regard.

Son esprit était vide, sa chatte en feu. À moins que ce ne soit son visage. Ou son cœur.

Une silhouette se découpa lentement : un homme venait vers elle. Il vacillait, ivre, avec à la main un sac en papier marron d'où dépassait un goulot. Parvenu à la hauteur de Summer, il ralentit. La dévisagea. S'arrêta.

— Baise-moi, supplia Summer, désespérée, toute dignité envolée.

L'homme se contentait de la regarder,

hébété.

— S'il te plaît.

Que devait-elle faire de plus ? Se mettre à quatre pattes, lever les fesses et les écarter ?

L'homme eut un hoquet, toujours fasciné par le spectacle provocant qu'elle lui offrait ; il lorgnait avec concupiscence ses seins et sa chatte. Il fit un pas un avant, puis un autre, et continua sa route.

Sans un regard en arrière.

Dix minutes plus tard, Summer, qui n'avait pas bougé, comprit qu'elle était devenue une espèce de parodie du vieil homme qui joue les exhibitionnistes. Elle frissonna.

Elle ramena les deux pans de son imperméable devant elle, le reboutonna et noua la ceinture. Il y avait quelques billets froissés dans une des poches. Elle se rapprocha de la route, héla un taxi et rentra à l'hôtel.

Elle prit une deuxième douche pour se débarrasser à la fois de la saleté et du souvenir de son désespoir. Elle résolut de ne plus jamais porter le corset.

Elle dormit d'un sommeil sans rêves.

Elle fut réveillée par un coup de fil de son agent. Était-elle prête à rallonger la tournée, qui devait s'achever dans quelques semaines, par quinze jours en Australie et en Nouvelle-Zélande ?

7. En français dans le texte.

BIENVENUE À LA MAISON

PEU D'AUTRES EXPÉRIENCES ME RENDAIENT AUSSI heureuse que de remonter le long couloir des arrivées et de déboucher sous l'arche en bois de l'aéroport d'Auckland, qui marquait l'entrée en Nouvelle-Zélande.

C'était le bruit qui faisait battre mon cœur en premier, l'enregistrement du chant d'un oiseau Tui diffusé au niveau de la vérification des passeports sous

l'arche, entrée rituelle sur laquelle étaient sculptées des silhouettes maori qui séparaient mon univers du reste du monde.

Quand je suis arrivée à cet endroit, j'ai dû me retenir pour ne pas courir comme une folle vers la sortie et embrasser le sol tel le pape, action qui m'aurait valu d'être poursuivie par les douaniers et leurs chiens surentraînés, à la recherche de fruits et de légumes introduits illégalement dans le pays.

J'ai toujours trouvé mon attachement à la Nouvelle-Zélande un peu idiot : j'en suis partie de mon plein gré, j'y retournais très rarement, et je n'étais pas certaine de revenir y vivre un jour. Ce qui

me manquait, c'était la terre. Rien ne gonflait autant mon cœur de joie que la vue d'Aotearoa par le hublot.

Aotearoa ou le « pays du nuage blanc » ; un nom pour le moins étrange pour un pays sans nuages, mais parsemé de collines qui bourgeonnent sur la terre plate comme des ventres de femmes enceintes, d'océans clairs et brillants comme un œil de poisson et de rivières serpentant paresseusement d'un bout à l'autre du pays – et dont l'eau douce est remplie d'anguilles et de truites, qui me rappellent les chauds après-midi et les week-ends passés à flotter sur le dos dans la rivière Waihou.

J'avais obtenu la permission de passer

quelques jours avec ma famille avant d'entamer la tournée, dans ma petite ville natale de Te Aroha, à quelques heures de route au sud d'Auckland.

J'avais été contactée par mon ancienne école, pour faire un petit discours à l'assemblée du matin ; c'était assez ironique compte tenu du fait que je n'avais jamais été une élève exceptionnelle et que j'avais rapidement abandonné mes études supérieures après une année de musicologie à l'université. On m'avait également demandé de faire un petit concert dans le hall de l'école, et ma mère m'avait annoncé, très fière, que le journal local avait publié une photo de moi. Fort heureusement, ce n'était pas la photo qui figurait sur l'affiche new-

yorkaise, et sur laquelle j'étais nue.

J'ai récupéré mes bagages et gagné rapidement le hall d'entrée de l'aéroport. J'ai cherché des yeux mon frère, Ben, qui avait promis de venir me chercher. Il travaillait à l'aciérie près de Pukekohe, mais il avait pris une semaine de congé pour la passer avec moi à Te Aroha.

Aucune trace de lui.

Mon téléphone a vibré dans ma poche.

— C'est moi ! Il faut que tu sortes ; je tourne en rond pour ne pas payer le parking.

Évidemment.

Je lui ai fait signe de s'arrêter alors qu'il achevait son cinquième tour.

— Salut ! ai-je dit.

— Salut !

Ben a sauté de sa voiture et m'a enlacée. Il sentait la sueur et le cambouis, et n'avait quasiment pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu : ses épaules s'étaient peut-être un peu élargies depuis qu'il travaillait à l'aciérie, et quelques cheveux gris striaient sa chevelure brune.

— Monte vite avant qu'on se fasse choper, a-t-il dit avec un signe de la tête en direction des panneaux qui promettaient pis que pendre à ceux qui traînaient dans la zone de dépose-minute.

Il a posé mon étui à violon sur la

banquette arrière avec toutes les attentions dues à un nouveau-né.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours vu mon frère avec la même voiture, un break rouge Toyota qu'il avait acheté d'occasion et qui lui avait coûté moins cher qu'une bicyclette. Il l'avait patiemment restauré jusqu'à ce que le moteur tourne avec une efficacité qui rendrait jaloux un pilote de F1.

— Zéro à quatre-vingt-quinze kilomètres-heures en quinze minutes, m'avait-il fièrement annoncé la première fois qu'il avait essayé de la faire démarrer.

Je me suis installée sur le siège passager avec l'habitude qui vient d'un

retour agréable à quelque chose qui n'a pas changé malgré une longue absence. Mon frère et son break étaient des choses aussi fixes que le coucher du soleil.

Il s'était mis à pleuvoir légèrement, et les essuie-glaces bruissaient doucement contre le pare-brise.

C'était l'hiver en Nouvelle-Zélande, mais le temps restait clément ; rien à voir avec l'hiver new-yorkais. Tout était bien plus tropical que dans mon souvenir, malgré le ciel gris.

J'ai contemplé la rangée de palmiers qui bordaient la route menant à l'aéroport.

— Ouah ! Je ne me souvenais pas que

c'était comme ça, ai-je dit. On dirait une île.

— C'est vraiment une île, a répondu Ben avec bon sens.

— Je veux dire une vraie île, une île du Pacifique.

— Tu es sûre d'être allée à l'école ? J'ai l'impression que la grande ville n'a pas amélioré ton QI. C'est la pollution qui t'a fait cet effet-là ?

Je me suis penchée et lui ai donné une claque sur la jambe.

Ben n'avait quitté la Nouvelle-Zélande qu'une seule fois, pour une semaine de surf à Brisbane. Il ne voyait aucune raison de partir.

— Tu veux mettre une cassette ?

Il avait toujours un lecteur de cassettes dans son Toyota, et l'espace devant le siège passager en était jonché.

— Sade ? ai-je proposé, taquine.

— Elle est meilleure que Beethoven.

J'ai de nouveau regardé par la fenêtre, émerveillée par l'absence de voitures et les champs qui se déroulaient à perte de vue. La dernière fois que j'étais venue à Auckland, j'avais eu l'impression d'assister à une course folle, véhicules et humains se mêlant dans un gigantesque embouteillage. À présent, même les quartiers les plus fréquentés me paraissaient provinciaux.

— Maman t'a dit que j'allais me marier ?

— Non ! Je ne savais même pas que tu avais une petite amie ! Vous avez décidé ça quand ?

— Il y a un mois. Elle s'appelle Rebecca. Bex. Elle a vécu un peu à Londres, ça vous fera un sujet de conversation.

— Eh ben. Félicitations !

— Et elle est enceinte.

— Hein ? Mais pourquoi est-ce que personne ne me dit jamais rien ?

— Parce que tu ne réponds jamais au téléphone !

— Tu peux m'envoyer des mails.

— Pas question de t'annoncer que je vais être père par mail ! Tu la verras à ton concert. Elle est allée voir sa famille à Tauranga.

Le silence s'est installé. La pluie a redoublé d'intensité, et le trafic a ralenti : tout le monde quittait la ville pour le week-end.

Quand est-ce que j'avais pris de leurs nouvelles pour la dernière fois ? Je pensais souvent à eux, ma famille, mes amis, la Nouvelle-Zélande en général, mais je n'avais pas téléphoné depuis Noël, où j'avais brièvement appelé mes parents. Je n'avais pas parlé à mon frère depuis un an.

— Je suis contente de te voir, ai-je dit.

Je me suis soudain sentie submergée par une vague de tristesse : mon humeur était devenue aussi morose que le ciel.

— Moi aussi. Tu nous as manqué.

Nous avons passé le reste du trajet à parler de vieux amis et de connaissances. Rien n'avait vraiment changé, si l'on exceptait les inévitables mariages et naissances chez les plus jeunes et divorces chez les plus vieux. J'étais toujours surprise d'apprendre que certains arrivaient à rester ensemble.

Mes parents avaient réussi cet exploit : ils étaient mariés depuis trente ans. Ils semblaient avoir de l'affection l'un pour

l'autre, mais j'avais toujours pensé qu'ils ne s'aimaient pas réellement. Mon frère et ma sœur n'étaient pas de mon avis : pour eux, mes parents étaient un exemple de romantisme, la preuve qu'un couple pouvait tout surmonter. Je pensais pour ma part qu'ils étaient toujours ensemble parce qu'il est plus facile de rester mariés que d'affronter une rupture et la solitude qui en découle. J'ai toujours été très cynique.

J'ai su que nous arrivions à Te Aroha avant même d'avoir dépassé le panneau « Bienvenue ».

La ville m'avait toujours paru nimbée

d'une lumière légèrement plus tamisée que celle des alentours. J'avais toujours eu l'impression de vivre dans l'ombre de la montagne proche, la Te Aroha, qui s'étalait sur toute la ville, bien au-delà de ce à quoi on pouvait s'attendre. Les autres membres de ma famille me trouvaient folle : ils disaient que la lumière était la même que partout. Pour ma part, je la trouvais oppressante, comme quand on est bordé trop étroitement dans un lit.

La montagne se dressait dans le lointain, une éternelle tache sombre, quelle que soit la saison. Elle était à la fois la raison d'être de la ville et la possibilité d'en sortir.

Quand j'étais enfant, je l'avais escaladée avec mon père. J'avais abandonné la marche assez vite ; le sol était trop boueux, et le chemin à gravir me paraissait insurmontable. Comme mes pieds ne trouvaient pas de prise, mon père m'avait juchée sur ses épaules, et c'est ainsi que nous étions parvenus au sommet.

Lorsque j'ai contemplé la vue qui s'offrait à nous, ce que j'imaginai être le reste du monde, j'ai eu l'impression d'être enfin délivrée de l'ombre de la montagne et, à partir de ce jour, j'ai considéré que tout ce qui était hors des limites de la ville était la Terre promise. J'ai quitté la ville sans un regard après mon dernier jour de lycée et je n'y suis

que rarement revenue.

J'étais la plus jeune des trois, celle qui ne rentrait pas dans le moule. Ma sœur aînée, Fran, travaillait dans la succursale locale de la Banque de Nouvelle-Zélande. Elle y occupait un poste depuis dix ans et n'avait aucune intention d'en partir. Mon frère avait suivi des cours de mécanique par correspondance et décroché son diplôme, mais j'avais été la seule à aller à l'université, même si j'avais rapidement abandonné.

Je n'avais jamais compris pourquoi j'avais à ce point la bougeotte. C'était finalement à New York que j'avais mené la vie la plus stable, et l'aisance avec laquelle je m'étais adaptée, un peu

comme à Londres, tenait certainement au fait que c'étaient deux villes en perpétuelle mutation, dans lesquelles on est environné d'un mouvement permanent. Je pouvais ainsi apprécier le calme dans l'œil du cyclone, au lieu de me déplacer sans cesse pour créer mon propre tourbillon, afin de fuir l'ennui infini d'une petite ville de province.

Ma mère racontait toujours que, quand j'étais enfant, j'avais été fascinée par une troupe de gitans qui était passée chez nous pendant une tournée dans la péninsule de Coromandel. Ils vendaient des babioles sculptées, tiraient les tarots, proposaient des spectacles de danse autour du feu, et il était possible de visiter leurs roulottes colorées.

Je mourais d'envie de m'enfuir avec eux, de jouer du violon au son duquel leurs danseuses évolueraient. Je les trouvais si exotiques, avec leurs pieds nus sur l'herbe, le balancement délicat de leurs hanches et leur façon de jongler avec des *bolas* enflammées qui semblaient embraser le ciel.

La nuit tombait quand nous nous sommes arrêtés devant la maison de mes parents, où j'avais vécu pendant dix-sept ans. Nous n'avions jamais été riches ni matérialistes, et la maison avait peu changé.

Il y avait à présent un auvent pour voiture, le jardin avait été modifié et la barrière repeinte. Le citronnier était

toujours là, ce que j'ai trouvé étrangement réconfortant, peut-être parce que ses fruits ont orné mes pancakes dès que j'ai su tenir un couteau et une fourchette.

La chatière battait en bas de la porte, et les deux bouledogues de ma mère, Rufus et Shilo, grognaient ; postés sur leurs courtes pattes, ils étaient en équilibre sur la marche inférieure. Ma mère se tenait juste derrière eux. Elle était sortie en courant pour nous accueillir dès qu'elle avait entendu le ronronnement du break au bout de la rue.

Mon père et ma sœur étaient à la fenêtre de la cuisine, un grand sourire aux lèvres. Fran vivait à quelques rues de chez mes parents, dans un petit cottage

qu'elle avait acheté avec une amie.

Ma sœur était célibataire depuis des années, et il n'y avait apparemment toujours aucun homme dans le paysage. D'un autre côté, après les nouvelles assénées par Ben, je n'aurais pas été surprise plus que ça de la voir apparaître sur le perron avec un homme et deux bébés. Ma mère devait être ravie d'être bientôt grand-mère. Ma sœur et moi avions toujours dit que l'amour ne nous intéressait pas, et elle avait toujours craint de ne jamais avoir de petits-enfants.

— Bonjour, ma chérie !

Elle m'a serrée étroitement contre elle. Elle portait un tablier blanc usé et couvert

de taches de nourriture, sur un jean et un pull rose pâle. Elle s'était maquillée en mon honneur : un peu de mascara et un soupçon de blush. Elle avait arrêté de se teindre les cheveux, même s'ils étaient toujours longs et épais. Elle n'avait jamais été coquette. Elle était un peu plus ronde que la dernière fois que je l'avais vue, mais, comme les cheveux gris, ça lui allait bien. J'avais toujours pensé que ma mère était un arbre, qui poussait tranquillement selon le bon vouloir de la nature. Je ne l'avais jamais entendue se dévaloriser et je ne l'avais jamais vue faire un régime, ce qui était sans doute la raison pour laquelle ma sœur et moi avions une estime de nous-mêmes assez inébranlable.

Fran était la seule de nous trois à avoir les cheveux courts. Elle les avait fait couper quand elle était adolescente, puis décolorer en blond platine ; cet acte de rébellion avait été le premier de la famille, avant que j'abandonne mes études et ne parte pour l'Australie. Elle ne les avait jamais eus longs depuis. Nous ne nous ressemblions pas du tout physiquement, mais, d'après les gens, nous avions les mêmes façons d'être. Même quand nous ne nous étions pas vues pendant plusieurs années, nous savions ce que l'autre allait dire et pouvions lui choisir des vêtements.

Fran ressemblait à un lutin malicieux ; petite et agile, elle avait un nez aquilin et un grand sourire. Elle se déplaçait à

bicyclette et portait des lunettes à large monture en plastique alors qu'elle n'avait aucun problème de vue. Elle avait tout à fait le look d'une fille que l'on verrait se balader en vélo à Shoreditch, et je ne comprenais toujours pas pourquoi elle n'avait jamais quitté Te Aroha. J'avais longtemps pensé qu'elle n'y était pas à sa place, mais elle y vivait depuis si longtemps que la ville semblait l'avoir intégrée, un peu comme une moule sur son rocher.

Fran m'a brièvement enlacée, légèrement embarrassée. Elle n'aimait pas les démonstrations d'affection. On disait si souvent que les Britanniques étaient froids que j'avais été très surprise de découvrir qu'ils étaient beaucoup plus

chaleureux que les Néo-Zélandais, qui avaient pour habitude de saluer leurs amis d'un sourire ou d'une taquinerie.

Mon père attendait tranquillement derrière elles. Il portait encore son bleu de travail, un uniforme que je lui avais tellement vu que j'avais l'impression que c'était sa seconde peau, un peu comme le tablier pour ma mère.

Mes pieds ont décollé du sol quand il m'a prise dans ses bras, et il m'a serrée si longtemps que j'ai failli m'endormir tout contre lui, comme quand j'étais enfant.

Quelqu'un d'autre a ouvert la porte, et une silhouette s'est encadrée dans le chambranle.

M. van der Vliet. Il n'était pas aussi grand que dans mon souvenir, mais toujours aussi maigre, et quasiment chauve. Il devait avoir plus de quatre-vingts ans, mais son regard était toujours perçant et lumineux, et son expression intense.

— Bravo, ma fille, m'a-t-il dit tout en me tapotant le dos, quand j'ai déposé une bise sur sa joue parcheminée.

Il n'habitait pas le même quartier que mes parents et ne les fréquentait pas ; il était donc venu uniquement pour me voir. J'ai eu l'impression que j'allais éclater en sanglots.

Fran m'a sauvée.

— On devrait rentrer, vous ne croyez pas ? a-t-elle proposé après s'être éclairci la voix. Pas la peine de rester dehors. Même les chiens ont faim, les voraces.

Ma mère avait dû passer des semaines dans la cuisine : la table croulait littéralement sous une montagne de mes plats préférés.

— Je cuisine et je congèle depuis un mois, a-t-elle expliqué fièrement.

Les légumes venaient de notre potager, que mon père dirigeait d'une main de maître, et la viande de producteurs locaux. Mon père avait apparemment échangé des pneus de camion contre un bœuf, dont le corps désossé dormait dans

le gros coffre congélateur de l'appentis.

Le festin était accompagné de citronnade et de bière Speight, et, en dessert, il y avait des beignets aux pommes accompagnés de glace à la vanille et au miel, ainsi que des chocolats à l'ananas. Quand je suis allée à la cuisine chercher le sel et le poivre, j'ai découvert que ma mère avait stocké trois sortes de pains différents dans le garde-manger.

— On ne savait pas ce qui te manquait le plus, a expliqué maman, alors on a tout acheté.

Son regard s'est un peu embrumé, mais elle souriait.

— Je ne pourrai jamais manger tout ça avant mon départ, ai-je protesté.

— Bien sûr que si. J’y veillerai.

— On mange à New York, tu sais, maman.

— Oui, mais pas comme à la maison.

— Ça, c’est certain, ai-je répondu en lui pressant affectueusement l’épaule avant de me rasseoir.

Ben m’a épargné d’autres remarques, même si je savais que c’était la façon qu’avait ma mère de me dire que je lui avais manqué.

— Alors, c’est comment la vie dans la grande ville ? Ça fait quoi d’être célèbre ? Tu as ta propre loge ?

— C'est beaucoup moins glamour que ça n'en a l'air, ai-je répondu en riant. J'adore donner des concerts, mais j'en ai assez de la ronde des chambres d'hôtel. J'ai l'impression de vivre une valise à la main.

— Ça te va comme un gant, a rétorqué Fran. Tu ne vas jamais revenir définitivement ici, n'est-ce pas ?

— Si. Un jour.

Cette fois-ci, c'est M. van der Vliet qui m'a sauvé la mise.

— Où joues-tu la prochaine fois ?

— J'ai la chance d'avoir d'abord une semaine de congé, que je vais passer ici. Ensuite, je descends dans le sud et je

remonte : Christchurch, Wellington, Auckland, puis je prends l'avion pour Melbourne et enfin Sydney. Je ne passerai pas plus de quelques jours partout. Ça va aller très vite. Je joue avec un orchestre local chaque fois : ça attire du monde et ça réduit les coûts. Je vais donc passer beaucoup de temps à répéter.

Fran a explosé de rire et m'a donné un coup dans les côtes.

— « Chaque fois », a-t-elle répété avec un faux accent britannique. Non, mais écoutez ça ! Où t'as pêché un accent pareil ?

Un des chiens a aboyé, comme s'il approuvait ma sœur.

M. van der Vliet a poursuivi comme si de rien n'était.

— Ils te font travailler dur, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais je sais que j'ai une chance folle. Je vis le rêve de toute violoniste.

— J'ai lu que tu jouais sous la houlette de Lobo, le chef d'orchestre vénézuélien ?

— Absolument. Simón, ai-je précisé rapidement.

— Je rêve ou tu rougis ? a demandé ma sœur, qui me regardait avec attention. Tu as une histoire avec le chef d'orchestre ? Raconte.

— Il n'y a rien à raconter, nous sommes juste amis.

— Oh, mon Dieu, ne pars pas vivre en Amérique du Sud, s'est exclamée ma mère, qui a porté la main à sa bouche, choquée. New York est déjà assez loin comme ça !

— Le Venezuela est plus près de la Nouvelle-Zélande que New York, maman. Mais n'aie crainte, je ne compte pas aller y vivre.

— Tu vis avec qui à New York, alors ? Tu as un appartement où revenir entre deux concerts ?

— J'ai vécu en colocation avec un couple croate qui joue aussi dans

l'orchestre, mais j'ai déménagé juste avant de partir en tournée. Quand je suis de passage à New York, je vais dormir chez des amis et j'emmène mes vêtements à la laverie.

J'ai contemplé mes pieds, de plus en plus embarrassée par la tournure que prenait la conversation. Je ne savais pas vraiment pourquoi je ne voulais pas parler de Dominik. J'aurais très facilement pu dire que nous sortions ensemble sans raconter que j'aimais qu'il m'attache ou qu'il me fasse l'amour une main pressée contre mon cou ; après tout, personne ne raconte les détails de sa vie sexuelle à table, même quand cette dernière est des plus traditionnelles.

Mon père n'a pas dit un mot de la soirée, même s'il n'a jamais cessé de sourire. Il avait réussi à obtenir une invitation pour tous les concerts que j'allais donner en Nouvelle-Zélande, disant qu'il prévoyait lui aussi de faire sa tournée.

Ma mère ne pouvait pas assister à toutes les représentations, mais toute la famille viendrait me voir à l'Aoeta Centre sur Queen Street, à Auckland.

— Il faut bien que quelqu'un garde les chiens, a-t-elle expliqué, désolée.

Ce ne fut qu'une fois couchée dans le lit à une place, dans la chambre qui avait toujours été la mienne, qu'une immense solitude s'est abattue sur moi.

Je m'étais si bien habituée aux bruits de circulation que les sons de la ville me faisaient le même effet apaisant qu'un CD du chant des baleines ou du ressac. Or, là, pas un bruit. Le silence était si profond qu'il en devenait suffocant, comme si j'étais enfermée dans un cercueil.

J'ai ouvert la fenêtre malgré la pluie qui s'était remise à tomber, et je me suis agenouillée sur mon lit, les yeux tournés vers les ténèbres. J'espérais voir les étoiles, mais le ciel était d'une infinie noirceur.

D'habitude, on en voyait des milliers ; l'air était si pur qu'elles brillaient comme des phares.

Tout le monde disait que j'étais une

grande voyageuse, mais pouvait-il en être autrement quand on venait de Nouvelle-Zélande ? Le désir de découvrir le monde brûle dans nos veines. En revanche, je comprenais pourquoi nous revenions toujours chez nous. Je n'avais jamais cessé d'aimer ce pays, même quand j'étais longtemps restée éloignée de lui, mais je ne comprendrais jamais pourquoi certains ne voulaient jamais en partir.

Je me demandais si Dominik éprouvait les mêmes sentiments que moi. Était-il venu à New York uniquement pour moi ? Serions-nous capables de vivre vraiment ensemble un jour ? J'avais l'impression que par certains aspects notre relation était vouée à l'échec. Je n'étais pas certaine qu'il me pardonne un jour de

l'avoir abandonné pour partir en tournée. Mais, d'un autre côté, je ne pouvais pas envisager de vivre sans lui. J'avais essayé de recréer sa présence dans ma vie, ce qui m'avait poussée à faire des choses stupides ou dangereuses, voire les deux à la fois.

J'avais récemment arrêté de nouer la corde autour de mon cou quand j'étais seule, parce que les implications m'effrayaient, sans compter que l'excitation qui naissait de cette peur accroissait ma terreur. Je savais que même Dominik n'aimerait pas ça, bien que la probabilité pour que je trébuche et que la corde m'étrangle en s'accrochant accidentellement quelque part fût quasiment nulle.

Elle était toujours dans ma valise. Les battements de mon cœur s'étaient emballés quand j'avais franchi la douane, et j'avais imaginé toutes sortes d'explications à sa présence dans mes bagages si par hasard ces derniers étaient ouverts et fouillés. Escalade, scoutisme, ainsi que je l'avais dit à Simón quand je l'avais embrassé.

Peut-être que j'aurais été honnête et murmuré que j'aimais le bondage. Après tout, quel mal y a-t-il à cela ? Cependant mes bagages n'avaient jamais été ouverts. La corde était toujours dans ma valise, comme un serpent dissimulé dans le sable, un danger menaçant mais caché.

Comment diable en suis-je arrivée là

? ai-je songé en contemplant la lune, le visage mouillé par la pluie froide.

Les feuilles des arbres bruissaient dans la brise, compagnes gracieuses qui accompagnaient mes pensées, et, de temps en temps, un animal détalait dans l'ombre du jardin.

Ici, même la nuit était plus sombre, à peine éclairée çà et là par un réverbère. J'ai refermé la fenêtre et jeté un coup d'œil à ma chambre. Rien n'avait changé depuis mon départ.

J'avais pensé qu'une fois que nous aurions tous les trois quitté la maison mes parents déménageraient pour avoir moins de travail ou qu'ils prendraient un locataire pour se faire un peu d'argent.

Ou au moins qu'ils changeraient la décoration et feraient de nos chambres des chambres d'amis ou des placards. Au lieu de ça, ils n'avaient touché à rien, faisant de ces pièces l'équivalent architectural des capsules temporelles.

Quand j'étais enfant, je n'étais pas du genre à entasser les possessions. Quelques livres, des piles de disques, des cassettes, des CD, un globe terrestre que j'étudiais pendant des heures, imaginant tous les endroits que je visiterais plus tard. Mon premier violon, toujours dans son étui d'origine, avec le petit archet assorti, qui avait perdu quasiment tous ses crins. Un vase blanc aux motifs japonais, décoré de minuscules fleurs de cerisier, que mon père m'avait offert un

jour, sans occasion particulière : il l'avait vu dans une boutique et avait pensé à moi. « Parce qu'un jour tu iras au Japon », m'avait-il dit alors. Je n'y avais encore jamais mis les pieds.

Le soleil a refait son apparition le jour de mon discours dans mon ancienne école. S'adresser à des enfants qui paraissaient beaucoup plus jeunes que ce que j'imaginai était très étrange. C'étaient des bébés qui m'arrivaient à peine à la taille. J'avais peur qu'ils ne me chahutent ou ne me lancent des projectiles, mais ils se sont contentés de rester assis en silence, le regard dans le vide, comme s'ils ne s'étaient jamais

autant ennuyés de leur vie.

Les couloirs et les bâtiments étaient les mêmes qu'à mon époque, et je connaissais la plupart des professeurs. J'ai été invitée à pénétrer dans la salle des profs pour la première fois de ma vie et j'ai été très surprise par l'accueil chaleureux d'enseignants qui, dans mon souvenir, ne m'aimaient guère. Même mon ancien prof de maths, M. Bleak, que j'avais toujours pris pour un homme bourru, agacé au plus haut point par mon incapacité totale à comprendre l'algèbre, a souri de toutes ses dents quand il m'a aperçue près du distributeur d'eau.

— Je suis très content pour toi, a-t-il dit. Tu es partie affronter le monde et tu

as réussi. Si ne serait-ce que la moitié des élèves faisait ça, ce serait génial.

Il s'est rembruni à ces mots et a tourné les talons, tasse et sachet de thé en main, en en oubliant même d'ajouter de l'eau chaude.

J'ai pris ma tasse et ai cherché un siège. Dans le processus, j'ai quasiment percuté de plein fouet un homme qui se tenait derrière moi et je me suis éclaboussé le bras de café.

— Oh, je suis vraiment désolé ! s'est-il exclamé, nerveux.

Il a essuyé mon poignet avec la manche de sa chemise et a reculé comme si c'était lui qui s'était brûlé.

— Graham ? ai-je murmuré.

Le silence s'est abattu sur la salle des profs. J'ai compris que c'était le seul que j'avais appelé par son prénom. J'aurais dû lui dire « monsieur Ivers », de la même manière que j'avais appelé mon prof de maths « monsieur Bleak » ou ma prof de musique « madame Drummond », même si elle m'avait demandé en riant de l'appeler Marie. Je ne pouvais pas me résoudre à appeler mes anciens profs par leur prénom.

M. Bleak s'est raclé la gorge et a gentiment entamé une conversation à très haute voix sur le temps avec son voisin. Les conversations ont rapidement repris ; tout le monde se désintéressait de nous.

Graham était mon ancien maître nageur, et le premier homme avec qui j'avais couché.

Il m'avait surprise en train de me caresser dans les vestiaires des filles après une séance d'entraînement et demandé si j'avais envie de savoir ce que ça faisait d'avoir un homme en moi. J'avais répondu par l'affirmative.

Je n'avais raconté cette histoire à personne, pas même à ma meilleure amie de l'époque, Mary, même si j'avais toujours pensé qu'elle avait deviné ce qui s'était passé.

Seul Dominik était au courant, mais je ne lui avais pas raconté la fin de l'histoire : je m'étais lancée avec fougue

dans la natation pour lui. J'aimais sentir son regard posé sur moi quand j'alignais longueur après longueur.

Ma soudaine passion pour la nage avait rempli ma mère de joie, puisqu'elle craignait que je n'éprouve une obsession malsaine pour la musique. Il avait même été question que je participe aux championnats de Waikato. J'avais inventé toutes sortes de raisons pour rester tard après les séances d'entraînement. Une fois les autres filles parties, je me caressais en laissant la porte ouverte : j'espérais que Graham me surprendrait de nouveau et me baiserait encore une fois.

Les autres nageuses avaient évidemment commencé à répandre des

rumeurs, et peut-être ces dernières étaient-elles parvenues aux oreilles des autres profs. J'ai découvert, en arrivant à l'entraînement un beau matin, que Graham avait été transféré dans une autre piscine. Sa remplaçante était une femme entre deux âges aux jambes arquées. Elle portait un maillot de bain vert qui accentuait sa ressemblance frappante avec une grenouille.

J'avais abandonné la natation et m'étais consacrée à la musique avec une ardeur nouvelle.

— Je suis content que tu sois de retour, avait déclaré M. van der Vliet, alors même que je n'avais pas manqué plus d'une heure de cours. Je commençais à

m'inquiéter.

Je n'en avais jamais voulu à Graham, alors que j'avais toutes les raisons du monde d'éprouver de la colère contre lui. J'avais juste été attristée de constater qu'il ne voulait plus de moi. Que ce soit bien ou mal, j'avais aimé l'expérience. À l'époque, je m'étais prise pour une adulte, mais en regardant les élèves autour de moi, avec leurs visages encore ronds et leurs boîtes à déjeuner, qui semblaient avoir l'âge de se coucher à 20 heures pour regarder des dessins animés, je fus choquée. J'étais vraiment jeune à cette époque.

Je n'avais pas pu m'empêcher de penser que j'étais responsable, que ce qui

était arrivé était ma faute. M. Ivers n'aurait évidemment pas dû faire ça, mais je ne pouvais pas dire qu'il m'avait forcée ni que je n'avais pas apprécié.

Ce n'était pas lui qui avait fait de moi ce que j'étais devenue. Il avait attisé une flamme qui brûlait en moi depuis ma naissance, et qui faisait partie de moi au même titre que mes cheveux roux. Il était autant responsable de ce que j'étais devenue que le sable ne l'est de la vague qui le lèche sur le rivage.

Mon estomac s'est retourné tout d'un coup. Je me suis excusée et j'ai filé aux toilettes.

J'étais aussi grise que les murs des couloirs. Je me suis aspergé la figure

d'eau pour recouvrer mon calme et me suis essuyé la bouche avec lassitude.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Le temps passait et j'étais en retard pour rencontrer les étudiants en musique de dernière année, avec qui j'étais censée jouer au concert de ce soir. Je devais répéter toute la journée avec eux.

Il était temps de me ressaisir.

Graham m'attendait devant la porte des toilettes.

— Ce n'est probablement pas l'idée du siècle, ai-je remarqué, à présent impatiente de commencer à répéter.

Il a rougi violemment. Il avait perdu sa silhouette d'athlète et avait un début de

double menton. Son front commençait à se dégarnir, ce qui lui donnait l'allure d'un œuf sortant du cul d'une cane. Il fumait et puait la clope froide. J'ai retenu mon souffle.

— Je suis désolée, ai-je repris. Je n'aurais pas dû dire ça. Vous venez au concert, ce soir ?

Il a acquiescé.

— À ce soir, alors, ai-je dit, désinvolte.

J'ai gagné la salle de musique où m'attendaient les musiciens choisis pour jouer avec moi.

Ils n'étaient pas mauvais et semblaient beaucoup moins nerveux que Mme

Drummond. Je leur avais envoyé les partitions à l'avance. J'avais passé des heures à élaborer le programme : quasiment aucun habitant de Te Aroha n'avait jamais entendu une note de musique classique.

J'avais choisi de jouer surtout Enzo, fruit de la collaboration entre Split Enz et l'Orchestre symphonique de Nouvelle-Zélande. J'avais décidé d'ouvrir le concert avec *Message To My Girl*, le morceau que j'avais joué à Washington Square juste après avoir quitté Victor, quand Dominik avait refait son apparition dans ma vie comme par enchantement. Cette chanson me déchirait le cœur, alors même que nous la répétions pour la dixième fois.

J'avais rajouté quelques morceaux extraits du *Seigneur des Anneaux*, qui apparemment plaisaient beaucoup aux élèves.

Même si ce concert était sans importance, c'était la première fois qu'il m'était permis de faire exactement ce que je voulais, et c'était certainement celui que j'attendais avec le plus d'impatience. Le programme des concerts suivants était beaucoup plus formel et ne comprenait quasiment que des morceaux classiques connus en plus de Vivaldi, qui était devenu une marque de fabrique.

Le hall était brillamment éclairé : pas de projecteur, pas de lumière tamisée pour la salle. Je voyais distinctement tous

les visages chaque fois que je levais les yeux. Il m'a été plus difficile de me perdre dans la musique comme je le faisais toujours : dans une salle de concert, il y a beau y avoir des milliers de spectateurs, je me crois seule sur scène puisque je ne peux distinguer aucun visage.

Je me suis sentie beaucoup plus sur mes gardes pendant ce concert. J'étais consciente d'encourager par ma présence les jeunes musiciens, dont certains étaient livides et tremblaient comme des feuilles en entrant sur scène. De plus, c'était la première fois que je me produisais en public pour mes amis et ma famille depuis le lycée.

Ma famille s'était mise sur son trente et un, et même mes amies Cait et Mary, venues exprès pour l'occasion, avaient sorti leurs plus belles tenues, dans lesquelles elles paraissaient un peu déconcertées, plus habituées qu'elles étaient à sortir à Auckland et à Wellington. L'idée qu'elles pourraient être déçues par ma performance m'avait plus empli d'appréhension que la présence des critiques les plus renommés.

La première partie s'est bien déroulée, et nous nous sommes interrompus pour un quart d'heure d'entracte, le temps de reprendre notre souffle. Je n'avais pas le courage de faire le tour de la salle, d'écouter les compliments et de subir les regards curieux de ceux qui se

demandaient ce que j'étais devenue. Mon agent m'avait dit qu'il fallait que je fasse un effort pour me rapprocher de mon public, mais je pensais que dans ce cas particulier elle comprendrait parfaitement mes réticences.

J'ai fourragé dans mon sac à la recherche de mon téléphone. J'ai fait semblant de recevoir un coup de fil important et me suis éclipsée par une sortie dérobée. Je me suis adossée contre le mur extérieur en appréciant la fraîcheur de l'air. Il avait cessé de pleuvoir, même si les nuages étaient toujours aussi lourds et baignaient la ville dans une perpétuelle vapeur moite. L'herbe était détremmée, et les gouttes d'eau sur les feuilles des arbres brillaient comme des perles de

verre.

J'ai été interrompue dans mes pensées par une toux, qui venait d'un peu plus loin le long du mur, et par l'éclat de la flamme d'un briquet. Mon compagnon était environné de ténèbres à l'exception du rougeoiement de sa cigarette, mais je l'ai reconnu à l'odeur et à la forme caractéristique de sa silhouette qui se détachait sur le ciel nocturne. M. Ivers.

— Je suis bien content de te trouver seule, a-t-il dit. Je voulais te parler.

Le bout de sa cigarette allait et venait comme une luciole. Ses mains tremblaient.

— Ah ? ai-je répondu.

Je n'imaginai pas un instant qu'il puisse me faire des avances. Je l'ai regardé de nouveau, à présent que mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité. Je pouvais certainement faire abstraction de l'odeur de cigarette et je n'avais couché avec personne depuis Dominik. Je n'avais pas de temps à consacrer à l'amour ; nous n'arrêtons pas de nous déplacer et, après chaque concert, j'étais si fatiguée que je m'effondrais aussitôt rentrée à l'hôtel.

J'avais envisagé de payer pour avoir de la compagnie, allant même jusqu'à chercher des escorts sur Internet, mais je n'avais quasiment trouvé que des propositions de femmes, très peu d'annonces d'hommes. J'avais eu si peur

de mal tomber ou d'être très gênée si je posais les mauvaises questions que j'avais abandonné l'idée.

Ce serait peut-être intéressant de coucher de nouveau avec M. Ivers. Au nom du bon vieux temps. Peut-être même à la piscine, comme la première fois.

Je me suis rapprochée de lui, un sourire enjôleur aux lèvres.

— On pourrait peut-être se retrouver dans les vestiaires après le concert. Je suis certaine que vous avez toujours la clé.

— Tu es complètement folle ! a-t-il rétorqué, visiblement choqué par ma proposition.

— Mais j'ai pensé que vous...

— Certainement pas ! Je me marie dans un mois. Je voulais juste te parler pour m'excuser et vérifier que tu... que tu ne l'avais dit à personne. Je n'ai pas beaucoup d'argent de côté, mais, si ça peut t'aider à... oublier, je peux te le donner. C'est pas beaucoup, mais...

— Vous pensez vraiment que je veux de l'argent ? l'ai-je interrompu.

— Écoute, je sais que ça ne réparera rien et qu'en plus, maintenant que tu es célèbre, tu n'en as certainement pas besoin..., a-t-il ricané.

— Je ne veux pas de votre argent et je ne dirai rien à personne.

— Merci, mon Dieu. Merci à toi.

Il s'est détendu et a tiré une bouffée de sa cigarette.

— Tu as été très bonne. Je veux dire, ce soir, au violon, a-t-il ajouté, le sourire aux lèvres, en écrasant son mégot avec la vigueur que l'on réserve aux insectes particulièrement répugnants.

Il a tourné les talons et s'est dirigé vers le hall, juste au moment où la sonnerie a retenti pour rappeler le public.

Je me suis laissée tomber sur mes talons et j'ai regardé la braise du mégot, toujours vivace malgré le pied de Graham, vaciller et mourir.

À cet instant, j'aurais voulu que

Dominik soit à mes côtés, plus que je ne l'avais jamais souhaité.

SOUS LA PROMENADE

— J’AVAIS ENVIE DE T’APPELER, DIT LAURALYNN.

Dominik travaillait à son roman depuis quelques semaines. Il n’avait pas grand-chose d’autre à faire. Sa vie se réduisait à une routine bien rodée : quelques heures de présence obligatoires dans son bureau à la bibliothèque, les potins échangés avec ses collègues puis le métro pour SoHo. Il ne dînait plus jamais dehors et

se servait des divers services de livraison à domicile : un soir sushis, le lendemain mexicain, italien, ou repas bio servi par le restaurant sur Greenwich Avenue, ou encore de simples bagels.

Il avait eu des débuts difficiles. Le curseur de saisie de son ordinateur portable clignotait sans fin, et il n'arrivait pas à organiser ses idées. Elles fuyaient et se succédaient avant même qu'il ait pu en attraper une, ou ne résistaient pas à l'analyse. Après l'enthousiasme initial, il découvrit qu'il était beaucoup plus facile d'écrire sur des faits ; il suffisait de s'en tenir à ses découvertes, de les présenter de manière claire et convaincante puis de leur donner un sens. Écrire de la fiction était une autre paire de manches.

Il avait parfaitement en tête l'histoire qu'il voulait raconter, presque dans le moindre détail. Il avait beau savoir ce que feraient ses personnages, comment ils réagiraient, dans quelle danse, où plaisir et mort se mêlaient, ils évolueraient, il n'arrivait pas à se les représenter correctement. Les comprendre. Appréhender entièrement ce qui les motivait, comme s'ils n'étaient pas des créatures tout droit sorties de son imagination.

Il avait alors mis de côté tous les livres et toutes les photocopies des articles de journaux et de magazines qu'il avait accumulés sur le Paris de l'après-guerre, sur les jazzmans noirs, l'existentialisme et les artistes bohèmes qui fréquentaient

les cafés et déambulaient dans les rues de Saint-Germain-des-Prés. Il avait passé de nombreuses soirées à relire ses romans préférés afin d'analyser comment les auteurs s'y étaient pris pour donner vie à leurs personnages ; il cherchait la technique dissimulée sous le talent. Sa démarche ne fit que rendre les choses encore plus difficiles. Il ne se sentait pas à la hauteur de la tâche. Peut-être n'avait-il tout simplement pas ce talent-là ?

Summer était en Australie. La tournée se passait bien, même si le retour aux sources suscitait chez elle des émotions contraires. Elle lui envoyait un mail de temps en temps pour essayer d'analyser ce qu'elle ressentait, et il tentait d'imaginer où elle était, les rues humides,

les visages des gens et la façon dont ils la voyaient, sa façon de s'habiller, de marcher, ce mélange qui lui était propre d'innocence et de provocation involontaire qui la suivait où qu'elle aille.

Il ne l'avait pas vue depuis un mois. Il ferma les yeux et tenta de recréer son visage, la couleur de ses yeux, ses lèvres pincées quand elle éprouvait du plaisir.

Son orgueil, son imprévisibilité.

Le curseur clignotait sous ses yeux.

Sa jeune héroïne, fuyant une première liaison malheureuse, aurait quitté la banalité d'une ville du Texas nommée Nacogdoches, où elle avait grandi, et

aurait échoué à Paris, où elle rencontrerait un journaliste britannique ; leur histoire se déroulerait ensuite pendant la fascinante période historique sur laquelle il voulait écrire. Pour le personnage masculin principal, il s'était évidemment inspiré de lui-même, sur ce qu'il aurait pu être s'il était né à une autre époque, mais il n'arrivait pas à discerner correctement Elena, et ses tentatives pour en faire un personnage crédible avaient, selon lui, lamentablement échoué. Il ne savait même pas à quoi elle ressemblait physiquement.

Un coup de fil miséricordieux interrompit ses pensées. Lauralynn.

— Salut, Lauralynn. Ça va ?

— J'ai un service à te demander.

— Je t'écoute.

— J'ai une semaine de vacances. Je voudrais monter à New York. La vie est inintéressante au possible ici. Tout est si foutrement provincial, même si c'est une ville universitaire. Je risque de me transformer en Emma Bovary, si ça continue...

— À ce point ?

— Je ne plaisante pas. Tu pourrais m'héberger ?

— Euh..., ne put que balbutier
Dominik, surpris.

— Summer n'est pas rentrée, n'est-ce pas ?

— Non. Elle ne rentrera pas avant quinze jours. Elle est en Australie. Tu ne pourrais pas plutôt aller chez Miranda ?

— Je n'ai aucune nouvelle d'elle depuis la fête à Brooklyn, répondit Lauralynn. C'était trop pour elle, je pense. C'est une fille traditionnelle, finalement. Elle doit se noyer dans sa honte ou être trop timide pour revenir et en redemander. Et puis, de toute façon, son studio est trop petit, ça pourrait être pénible de cohabiter pendant une semaine. Je suppose que toi tu habites dans un endroit spacieux.

— Mais je n'ai qu'une chambre...

— Pas de souci. J'apporterai mon sac de couchage. Je ne voudrais pas

t'embarrasser. Tu me connais, je sais me faire petite comme une souris.

— Ah oui ?

— Tout à fait.

Dominik réfléchit un instant.

— Je suppose que...

— Merci mon pote, tu es hypersympa ! Tu verras, je serai très discrète. C'était quand la dernière fois que quelqu'un t'a préparé à dîner ? Summer cuisine ?

— Que des plats simples, avoua Dominik. On commande beaucoup à emporter.

— Paresseux. Donne-moi ton adresse. J'arriverai à la gare centrale en début

d'après-midi. Je viendrai directement. Tu veux que j'apporte quelque chose ?

— Il n'y a rien qui me vienne à l'esprit. À moins que tu ne puisses faire apparaître par magie une certaine personne présentement en Australie, mais je pense que c'est au-delà de tes incroyables pouvoirs... Ah, et tu peux laisser tes *paddles*, tes fouets et tes autres jouets à New Haven. On ne s'en servira pas. Pareil pour les menottes.

— Les menottes, c'est pour les chochottes, gloussa Lauralynn. Pour les couples de la classe moyenne, qui cherchent à pimenter un peu leur vie sexuelle. Les petits cochons, comme je les appelle. En dehors des gens qui ne

sont pas sadomasochistes, je n'ai rencontré les menottes que dans les romans. C'est un autre monde, Dominik. Trop de gens confondent la réalité et la fiction, ajouta-t-elle. En revanche, les liens, ça, c'est autre chose...

C'est à cet instant que le déclic eut lieu dans l'esprit de Dominik.

Il comprit ce qui n'allait pas avec Elena, son personnage.

Elle était fictive pour lui.

S'il lui prêtait les traits de Summer, ses mots et son corps, alors elle prendrait vie. Elle ne serait plus une parodie mais une incarnation.

Il donna rapidement l'adresse de son

loft à Luralynn et revint à toute allure à son ordinateur. Il reprit son premier chapitre en imaginant Summer fuyant une petite ville étriquée perdue dans la sauvagerie texane. Une heure plus tard, il avait la certitude que son personnage avait acquis une nouvelle dimension, qu'il était devenu vraisemblable. Summer n'avait jamais voulu lui parler de sa vie en Nouvelle-Zélande ni de sa vie avant lui. Il avait l'impression qu'il allait se rapprocher d'elle.

Luralynn se révéla être une invitée parfaite. Elle roulait soigneusement son sac de couchage tous les matins et n'était jamais dans ses jambes. Elle lui proposa

de passer le balai et de faire la poussière dans le salon et la cuisine, ce qui avait été négligé depuis le départ de Summer : Dominik se fichait prodigieusement du ménage. Le fait qu'elle aime se livrer à ces activités uniquement vêtue d'une culotte, un joyeux sourire aux lèvres, ajoutait indéniablement au plaisir de la distraction, mais Dominik l'avait déjà vue nue, que ce soit lors de leur séance avec Miranda ou quand elle s'était fait bronzer à Londres, et il n'y avait donc rien de provocant dans son attitude. C'était plutôt une preuve de malice de sa part, étant donné qu'elle savait pertinemment quel effet elle faisait à Dominik. On était en plein cœur de l'été, et, malgré l'air conditionné, la chaleur

s'infiltrait depuis l'extérieur avec une facilité surprenante. Il avait pour habitude de marcher pieds nus, ce n'était donc qu'un pas supplémentaire.

— J'ai habité pas loin d'ici, annonça Lauralynn. Je suis née à New York.

— Je ne le savais pas.

— Mes parents avaient un rez-de-chaussée sur la VI^e Avenue, non loin de Bleecker Street. Nos fenêtres donnaient sur Minetta Lane. Il y a un petit théâtre là-bas. Ils présentent surtout des trucs très contemporains, mais, quand j'étais gamine, je pensais que c'était un bouge interlope. Ça me fascinait. J'avais déjà une imagination très vive.

— Quand est-ce que tu as déménagé ?
demanda Dominik.

— J'avais une dizaine d'années.

— Tu es fille unique ?

— J'ai un frère, mais on n'a jamais été proches.

— Vous êtes partis où ?

— En banlieue, à Long Island, pour se rapprocher de mes grands-parents. Mes parents pensaient que New York n'était pas un endroit pour élever des enfants. Je ne suis pas d'accord, évidemment.

Greenwich Village est un endroit génial pour les gosses. Il y a plein de parcs et d'aires de jeux dont personne ne connaît l'existence, et on est en plein cœur de

l'agitation de la ville. J'adorais ça.

— Je le crois sans problème.

— Ils m'ont achetée en me promettant de me payer des leçons d'équitation à Long Island.

— Je t'imagine bien à cheval.

— Nue, tu veux dire ?

— Non, répondit Dominik en souriant. Dans la tenue réglementaire. Je parie qu'elle te va très bien.

— C'est vrai. C'est là que j'ai eu ma première cravache. Une chose en a amené une autre. Je l'ai d'abord essayée sur mon petit frère, puis sur les autres. Au début, c'était pour rire, évidemment, mais ça m'a donné le goût des châtiments

corporels, même si c'était d'abord innocent et léger. Une pente savonneuse. J'avais envie de dominer les autres. Je ne veux pas savoir pourquoi. C'est juste comme ça.

— Où est ton frère maintenant ?
Toujours à Long Island ?

— Non. C'est un Marine. Il est en Afghanistan. On ne se parle pas des masses. Nos deux parents sont morts. Ma mère d'un cancer, mon père dans un accident de voiture peu après la mort de ma mère. On a pris de la distance. Il est allé vivre avec de la famille éloignée dans un autre État, et moi, j'étais déjà à l'université. Ça arrive...

— Je n'aurais pas cru que les Marines

aimaient le fouet, remarqua Dominik.

— Tu serais surpris.

— Où as-tu appris à faire le pesto ? demanda-t-il, alors qu'ils étaient affalés sur le canapé après le repas.

Elle avait préparé la délicieuse sauce verte avec du basilic, des pignons, de l'ail, de l'huile d'olive et du parmesan, qu'elle avait commandés sur Internet et qui avaient été livrés chez eux avec des pâtes fraîches qu'elle avait fait cuire al dente.

— J'ai vécu à Gênes, en Italie, répondit-elle, avec un comte qui aimait être puni. Entre deux châtiments, il m'a

donné des cours de cuisine italienne. La cuisine ligurienne est très particulière ; ils utilisent beaucoup d'ail. Ça ne t'a pas dérangé ?

— Pas du tout. Il faut juste que nous évitions la compagnie des autres êtres humains pendant quelques heures. Je doute qu'ils apprécient notre haleine : nous sentons à plus d'un kilomètre !

Il en sentait toujours le goût sur ses lèvres et les lécha de nouveau.

— On s'en fout des autres, rétorqua Lauralynn. J'ai toujours trouvé louches les gens qui n'aimaient pas l'ail.

— Alors d'abord l'équitation, et après le violoncelle ? Ou c'est l'inverse ?

— Les deux sont arrivés en même temps, une fois la famille partie pour Long Island. Mes parents adoraient la musique mais ne jouaient pas d'un instrument. Ils chantaient dans un chœur à l'église, cela dit. Ils avaient tous les deux une très belle voix. Au départ, je n'étais pas très enthousiaste. J'ai fait du piano, sans grand talent, et j'ai essayé plusieurs instruments avant de trouver le mien. Il y a quelque chose de très sensuel dans le son du violoncelle, tu ne trouves pas ?

— Comme tu le sais, je suis plus un amateur de violon, répondit Dominik en souriant. Il a un son si pur. Celui du violoncelle est plus grossier.

— J'aime la grossièreté, riposta

Lauralynn.

— J'étais certain que tu allais dire ça.

— Et, pour une femme, il y a quelque chose d'indicible dans le fait de tenir cet instrument entre ses cuisses, le bois contre la peau, les notes semblant rebondir dans la chair, comme si tout ton corps contrôlait la résonance.

Dominik avait du mal à garder les yeux ouverts, entre le copieux déjeuner et la torpeur de l'après-midi, qui le vidait de toute son énergie.

— Tu veux qu'on mette un CD ?
proposa-t-il.

— Non. Je suis en vacances ; je ne veux pas entendre une seule note de la

semaine.

— Je vais m'assoupir, sinon, la prévint-il.

— Allons courir.

— Par cette chaleur ? protestat-il.

— Pourquoi pas ?

— Je fais beaucoup de choses, mais je ne cours pas.

— Incroyable. Une promenade alors ? Bien lente, pour le vieillard que tu es ?

— Je suppose que ça peut se faire.

Lauralynn le regarda, rayonnante.

— J'ai une meilleure idée. Si on allait à la plage ?

— Où ça ?

— Tu connais Atlantic City ? Il y a une promenade en bois là-bas et une plage, il me semble.

— Je n’y ai jamais mis les pieds.

— Moi non plus. Allons-y, décida Lauralynn. C’est un train qui part de Penn Station ou de Grand Central ? Tu crois qu’il y a un métro qui va si loin ?

— Je vais chercher, déclara Dominik en ouvrant son ordinateur portable.

— C’est comme si on avait un rendez-vous amoureux, remarqua Lauralynn.

— J’ai l’impression d’être dans un

film, dit Dominik.

La promenade d'Atlantic City s'étendait aussi loin que portait le regard, comme un long tapis clair bordé d'un côté par la mer, de l'autre par une succession de bâtiments de toutes les tailles et de toutes les couleurs. C'était le milieu de l'après-midi, et les enseignes lumineuses des hôtels à l'écart n'étaient pas encore allumées.

— Je veux un sorbet, dit soudain Lauralynn.

— Tu ne veux pas plutôt une glace ? demanda Dominik, qui avait remarqué les longues listes de parfums proposés par les cafés environnants.

— Certainement pas. La glace, c'est mon idée de l'enfer, et, aujourd'hui, je veux un morceau de paradis, répondit Lauralynn avec un rire enfantin.

— On pourrait même aller à la fête foraine, suggéra Dominik. Faire du manège.

— Pourquoi pas ? Voyons voir...

Elle s'approcha du café le plus proche pour examiner les parfums de glace.

Une foule de vacanciers et de touristes mal habillés ainsi qu'un groupe avec des enfants vêtus de couleurs claires sur des petites trottinettes les entouraient.

— Chocolat-caramel ! C'est ce que je veux, déclara Lauralynn avec

enthousiasme, le doigt pointé sur la liste.
Et toi ?

Elle souriait largement, les yeux un peu écarquillés.

Après un dernier coup d'œil aux parfums proposés, Dominik choisit un mélange framboise-chocolat belge.

— Cornet ou pot ?

Lauralynn jeta un coup d'œil sur son tee-shirt blanc moulant puis sur le soleil.

— Je pense qu'un pot serait plus raisonnable.

— Adjugé.

Dominik se pencha sur le comptoir pour passer commande auprès du gamin

en uniforme et pêcha un billet de 10 dollars dans sa poche.

— C'est génial, affirma Luralynn.

Pourquoi n'avait-il jamais pensé à emmener Summer ici ou à Coney Island, ou dans tout autre endroit où l'on s'amuse ? Ils n'étaient même pas allés à Central Park pour s'asseoir dans l'herbe regarder les cerfs-volants ou pique-niquer. Les petits plaisirs de la vie. Avaient-ils été esclaves de leurs émotions, de leurs insatiables désirs ?

Peut-être que quelque chose ne tournait pas rond chez eux. Étaient-ils seulement normaux ?

— À quoi tu penses ?

La voix de Lauralynn lui parvint à travers le brouillard de ses pensées, tandis qu'il éraflait le fond de son pot pour récupérer les dernières gouttes de sa glace.

— Rien d'important.

Lauralynn lui lança un regard inquisiteur.

— Summer ?

— Je suppose, avoua-t-il.

— Tu l'as dans la peau, pas vrai ?

— Je crois que oui.

— J'ai l'impression que tu as perdu le contrôle.

— Je me demande parfois où tout ça va

nous mener...

— C'est ton plus gros problème, Dominik : tu penses beaucoup trop.

— Facile à dire.

— Tu devrais te détendre. Prendre les choses comme elles viennent. Te laisser entraîner par le courant...

— Mmmmh, murmura-t-il.

— Tu sais quoi ?

— Non ?

— Allons sur la plage.

Il jeta un coup d'œil sur le rivage étroit en contrebas. Des silhouettes étaient éparpillées sur le sable, et quelques têtes apparaissaient et disparaissaient dans la

mer.

— On ne peut pas se baigner, remarqua Dominik. On est sans maillot.

Pas question non plus de se mettre en sous-vêtements. Lauralynn ne portait pas de soutien-gorge, et Dominik avait négligé de mettre un caleçon sous son jean.

— On va juste tremper nos pieds dans l'eau sous la promenade, comme dans les chansons et les films.

Ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce qu'ils tombent sur un escalier qui menait à la plage. Ils descendirent et ôtèrent leurs chaussures. Le sable était grossier et encore humide. Ils flânèrent un

peu dans l'écume des vagues qui léchaient la plage, appréciant la sensation de l'eau autour de leurs chevilles, puis ils s'éloignèrent et s'assirent sur un coin de sable sec sous les planches de la promenade.

Lauralynn gloussa comme une enfant.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'enquit Dominik.

— On devrait être en noir et blanc, répondit-elle en se souvenant sans doute des centaines de films qu'elle avait vus plus jeune.

— Et muets ? ajouta-t-il.

Elle sourit.

— Absolument. Viens ici, ordonna-t-

elle avec un geste de la main.

Il s'approcha jusqu'à la toucher.

Elle l'embrassa doucement.

Au-dessus d'eux, on entendait l'inévitable bruit des familles et des passants qui descendaient la promenade, et le fracas des trottinettes lancées à toute allure.

Dominik ferma les yeux, une main sur la cuisse de Lauralynn, traçant de l'autre des hiéroglyphes dans le sable mouillé, sans y penser. Il savait qu'il n'y avait rien de sexuel dans le baiser de la jeune femme, juste l'affirmation de son bien-être actuel. Il n'en sentit pas moins son sexe durcir et se demanda si elle

accepterait de lui tailler une pipe s'il le lui demandait. Elle l'avait fait quand ils avaient couché avec Miranda, et il se souvint de sa bouche autour de son sexe. Il savait cependant que ça gâcherait tout et il ordonna à son érection de se calmer.

— Merci de m'avoir amenée ici, Dominik, dit Lauralynn un peu plus tard. J'ai passé un après-midi vraiment merveilleux.

— On n'est pas obligés de rentrer tout de suite. On peut passer la soirée ici.

— J'aimerais bien.

Ils étaient de retour sur la promenade, et le soleil ne brillait plus aussi fort, même si le ciel était toujours bleu, mais

un peu plus terne. Et il faisait moins chaud. Le monde s'était clairsemé, et ceux qui étaient là étaient moins vêtus que ceux de l'après-midi. Les fêtards étaient de sortie, comme des vampires qui quittent leurs cercueils, tout un peuple nocturne attiré par les néons qui illuminaient la promenade.

— On va dîner ? proposa-t-il.

— On est assez habillés ?

Ils étaient tous deux en jean, elle avec un tee-shirt blanc transparent tendu sur ses tétons bien visibles et des ballerines, lui avec une chemise grise à manches courtes et au col boutonné.

— On est à Atlantic City. Je doute que

ce soit très formel, répondit Dominik.

Ou peut-être que, comme dans certains clubs londoniens, on lui prêterait une veste ou une cravate pour correspondre aux standards de l'établissement ? De toute façon, les boutiques étaient encore ouvertes, il pouvait toujours acheter une veste si nécessaire.

— Après le dîner, je veux aller au casino, déclara Lauralynn, les yeux soudain brillants.

— Pourquoi pas ?

Ils échouèrent au *Tropicana*, où le port de la veste n'était pas obligatoire.

À la grande surprise de Dominik, Lauralynn se révéla être une joueuse invétérée et téméraire. Pas du tout comme lui. Il était allé deux fois à Las Vegas pour des séminaires et il avait réussi l'exploit de ne pas jouer un centime dans les machines à sous libéralement disposées dans toute la ville, de l'aéroport aux toilettes des hôtels et des restaurants. Il ne s'était pas non plus assis une seule fois aux tables de jeux.

Il avait joué de temps en temps au poker avec des amis quand il était étudiant, mais les mises étaient très basses (et elles étaient devenues des allumettes quand les choses avaient pris plus d'ampleur). Il ne savait jouer à rien d'autre et n'avait jamais eu la curiosité

d'apprendre les règles d'un autre jeu.

Lauralynn commença par la roulette et tripla rapidement sa petite somme de départ en misant alternativement sur le rouge et le noir, avec de petites variations dictées par son intuition. Elle avait soit de la chance, soit un don de divination. Quand elle perdit deux fois d'affilée, elle abandonna la partie et se dirigea vers une autre table. On y pratiquait un jeu de cartes que Dominik était bien en peine d'identifier. Il fut de nouveau surpris par sa réussite et vit sa pile de jetons augmenter rapidement. Dominik n'avait aucune idée du montant de ses gains, puisqu'il ne connaissait pas la valeur attribuée à chaque couleur, mais elle avait gagné suffisamment pour commencer à

attirer l'attention : un groupe de curieux s'était formé autour d'elle, pour la plupart des hommes au regard de chasseur. Il y avait quelques femmes aussi.

Au bout d'un moment, sa chance sembla diminuer ; elle changea encore de table, et les choses se tassèrent un peu. Dominik commençait à s'ennuyer de la regarder jouer, même si Lauralynn se détachait nettement des autres joueurs, sa cascade de cheveux blonds balayant ses épaules et effleurant le col très blanc de son tee-shirt.

Elle finit par se lasser, rassembla ses jetons et quitta la table sous le regard de tous les autres joueurs, qui la suivirent

des yeux.

— J'ai besoin d'un verre, dit-elle à Dominik.

— Je pense que tu as les moyens de t'en payer un, maintenant, répondit-il.

Il oublia de dire au barman d'y aller doucement sur les glaçons et se retrouva avec un Coca sans goût et plein d'eau.

— Tu aimes prendre des risques, remarqua-t-il en sirotant son soda.

Les yeux de Lauralynn étaient encore brillants de l'excitation du jeu.

— Vivre, c'est prendre des risques, répondit-elle.

— La frontière entre le risque et la

témérité est facile à franchir.

— C'est là tout ton problème, Dominik. Une partie de toi veut aller de l'avant et prendre des risques, alors que l'autre préfère prendre le temps de réfléchir, de peser le pour et le contre. Cette partie-là te retient. Tu n'arrives pas à faire les choses à fond.

— Tu crois ça ?

— Mais, après tout, je ne suis qu'une violoncelliste de rien du tout, jolie fille qui plus est. Je n'y connais donc rien en psychologie.

— Très drôle.

— Je suis excitée, constata Luralynn.
Difficile d'échapper au spectacle de

ses tétons durcis.

— J'aimerais bien baiser, ajouta-t-elle en regardant les autres clients du bar.

Des couples ou des hommes seuls. Aucun ne sembla l'intéresser.

— Mais pas avec un homme ? Ou avec moi ?

— Je ne couche pas avec mes amis, déclara-t-elle.

— Tu te contentes de les embrasser ou de les sucer si les circonstances s'y prêtent, remarqua Dominik.

— Oh, ça..., répondit-elle. C'était juste parce qu'on faisait un truc à trois avec Miranda. C'est vraiment dommage qu'elle ait disparu. Je me demande si elle

a été dégoûtée par Victor, ajouta-t-elle, ou si elle s'est juste dégonflée. Elle n'a pas utilisé son mot de sécurité, cela dit, alors qu'elle aurait pu le faire. Je pensais qu'elle irait plus loin.

— Quoi qu'il en soit, reprit Dominik, ne te sens pas obligée de rester avec moi. Je peux très bien rentrer tout seul. Si tu veux te trouver quelqu'un avec qui passer la nuit...

— Pas question. Ce ne serait pas très sympa.

— Comme tu le sens.

— Tu sais quoi ? J'ai gagné près de 1 000 dollars ce soir. On va prendre un taxi pour rentrer. Pas envie de me faire suer à

prendre le train. Et puis, à cette heure de la nuit, ça va bien rouler. C'est moi qui offre.

— Très généreux de ta part.

Pendant le long trajet vers Manhattan, elle s'assoupit, la tête sur l'épaule de Dominik, le souffle régulier et le corps tiède et doux.

De retour dans le loft, elle déposa une bise sur sa joue, lui tourna le dos et, comme s'il n'était pas là, se déshabilla dans la semi-pénombre avant de se glisser dans son sac de couchage. Son corps gracieux disparut rapidement, à présent hors d'atteinte, comme éteint. Dominik déploya le paravent qui séparait sa chambre du reste de l'appartement, se

dévêtit et s'allongea.

Il s'endormit rapidement.

Environ une heure plus tard, il fut réveillé par des bruits légers qui provenaient de l'endroit où dormait la jeune femme. Il l'entendit gémir et comprit, avec une bouffée de désir, qu'elle devait être en train de se caresser. *Quelles images, quelles pensées, quel visage, quel corps conjure-t-elle ?* songea Dominik. Il porta la main sur son sexe durci et commença à se branler, mais de manière plus discrète.

Ils jouirent quasiment en même temps.

— Parfois, elle est distante. Puis, le

lendemain, elle est accaparante, exigeante, presque en colère.

Dominik racontait à Lauralynn ce qu'il trouvait dans les mails que lui avait envoyés Summer de manière irrégulière depuis son arrivée en Nouvelle-Zélande.

— Au final, je suis perdu, poursuivit-il. Je ne sais pas ce qu'elle attend de notre relation. Ou ce que j'attends moi-même, d'ailleurs...

— On dirait bien que vous en êtes à « ni ensemble ni séparés », commenta Lauralynn.

— Peut-être.

— Que vous soyez un couple traditionnel ou un couple avec un

dominant et une soumise, le problème est exactement le même. Il faut arriver à gérer le « heureux à jamais ».

— Elle aime jouer avec le feu, expliqua Dominik. C'est quelque chose qui m'attire chez elle, qui me fait faire des choses parfois extrêmes. Mais ça m'effraie aussi : je ne sais jamais ce qu'elle va vouloir faire ou qu'on lui fasse. J'ai l'impression qu'elle attend trop de moi tout en se révoltant contre cette attente. Je ne veux pas que nous finissions comme ces vieux libertins, Clarissa et Edward, comme une parodie de nous-mêmes.

— Ed et Clarissa sont très sympas, quand on les connaît bien. Ils jouaient

juste le rôle des hôtes de Victor. C'était un jeu. Et puis je suis certaine que vous n'êtes pas obligés de finir comme eux.

— Moi aussi, mais j'ai du mal à voir les choses clairement. Que va-t-il se passer quand sa tournée sera finie ? Ma bourse arrivera à terme. Il faudra que je prenne une décision : rester à New York ou rentrer à Londres ? Je pourrais lui demander de me suivre. En tant que soliste, je suppose qu'elle peut jouer n'importe où, non ?

— Je pense que oui.

— Je pourrais le lui ordonner, évidemment. Insister. Mais je suis terrifié à l'idée qu'elle refuse. Ce serait la fin de notre relation.

— Pourquoi ne pas le faire ?

— Je le ferais si je le pouvais. J'ai juste l'impression que je ne la comprends pas encore suffisamment.

— Comprendre ?

— Ce qu'elle ressent, comment elle le ressent...

Lauralynn était assise sur le bord de l'énorme canapé orange. Dominik était à l'autre bout, son ordinateur sur les genoux, ouvert à la page Wikipédia sur le jazz, comme pour lui rappeler où était sa vraie vie. Il faisait des recherches sur les musiciens noirs qui avaient joué dans les quartiers Rive gauche au début des années 1950. Il envisageait de faire

coucher son héroïne, Elena, avec l'un d'entre eux, mais il redoutait de se faire traiter de raciste si la scène, qui venait tôt dans le roman, n'était pas suffisamment subtile.

— Est-ce que tu t'es déjà soumis ?
demanda Lauralynn.

— Non. Jamais. Ce n'est pas mon genre. Je suppose que tu sais de quoi je veux parler.

Il pensa à Kathryn, qui avait intuitivement su, il y avait tant d'années, qu'il était un dominateur et qui avait fait ressortir ce trait chez lui. Il songea à son regard, qui portait en lui la reddition, pas seulement celle du corps, mais celle de l'âme. À Claudia, qui l'avait encouragé à

repousser ses limites et n'avait jamais cillé devant son côté obscur. À Summer...

— Parfois, remarqua Lauralynn, pas aussi détachée qu'elle aurait voulu l'être, une lueur malicieuse dans ses yeux bleu pâle, il faut vivre les choses pour les comprendre.

— C'est-à-dire ?

— Tu sais ce que ça fait de posséder quelqu'un, de le contrôler, d'avoir un pouvoir de vie et de mort sur lui, n'est-ce pas ?

— Tu n'es peut-être pas obligée de formuler les choses de manière aussi mélodramatique...

— Mais est-ce que tu sais ce que ça fait d'être possédé, utilisé, rempli ?

— J'aimerais bien le savoir, mais je suis hétéro. Je ne pense pas y avoir jamais réfléchi, mais l'idée d'être pris par un homme ne m'excite pas du tout. Je ne suis pas attiré par les hommes. Et je te jure que ce n'est pas de l'homophobie de ma part. C'est juste que ce n'est pas dans mes goûts, exactement comme l'alcool.

— Ne dis pas que tu n'aimes pas si tu n'as pas essayé, répondit Lauralynn en souriant. Être prise procure beaucoup de plaisir, c'est une sensation merveilleuse à condition que ce soit bien fait. Je sais de quoi je parle : je préfère les femmes, mais ça n'a pas toujours été le cas.

Dominik se souvint de la fois où Summer, sans prévenir, lui avait mis un doigt dans le cul, un jour qu'ils baisaient violemment ; il avait vraiment aimé ça et avait joui avec une intensité inhabituelle. Était-ce parce qu'il avait soudain été pénétré ou parce qu'il avait aimé la voir aussi directe et dévergondée ?

Lauralynn le regardait, un sourire aux lèvres.

— J'ai l'impression que je te fais réfléchir, remarqua-t-elle.

Il resta un instant silencieux.

— Oui, avoua-t-il. C'est un endroit sensible. Peut-être que j'apprécierais l'expérience, mais il faudrait que ce soit

avec un pénis détaché d'un homme. Un homme sans visage, désincarné. Pour savoir ce que ça fait, ajouta-t-il en souriant.

Il avait l'impression de ne pas se faire bien comprendre.

— Oh, je peux faire mieux que ça, mais il faudra me faire confiance. Tu devras te laisser entièrement faire. C'est plus drôle comme ça, quand on laisse la place à la surprise. Ton mot de sécurité peut être « Stop » si tu veux.

Lauralynn se passa la langue sur les lèvres et repoussa ses cheveux en arrière, signe qu'elle était émoustillée.

— Formulé comme ça, ça fait un peu

peur, répondit-il, un peu perplexe, mais je pense que je peux gérer.

— Si tu venais à New Haven, le week-end prochain ?

Elle repartait le lendemain.

— J'ai une répétition samedi matin, reprit-elle. Si tu prends le train de 13 h 30, tu peux être là dans l'après-midi. Et prends des affaires pour la nuit. Je vais te préparer quelque chose d'intéressant.

— C'est une promesse ou une menace ?

Elle l'attendait à la gare. Une demi-douzaine de personnes seulement étaient

descendues à New Haven, qui avait tout de la ville fantôme. Ils quittèrent le quai et gagnèrent le parking, où un taxi solitaire espérait un hypothétique client. Lauralynn le conduisit entre des pick-up, des Jeeps et des 4×4 de toutes les tailles et de toutes les couleurs, et s'arrêta devant une moto, une Kawasaki d'un noir brillant. Elle lui tendit un casque.

— C'est la tienne ? demanda Dominik.

— Mon orgueil et ma joie, acquiesça-t-elle en ajustant le casque sur ses boucles blondes, qu'elle dissimula entièrement afin que le vent ne joue pas avec.

Elle portait un jean noir, un Perfecto en cuir bleu et ce qui ressemblait fort à des santiags ; elle avait tout d'une reine

guerrière dans la banlieue déserte de la gare de New Haven.

Elle était pleine de surprises. Dominik était un peu anxieux de savoir ce qu'elle lui réservait.

Ils s'arrêtèrent pour prendre une collation dans un petit café près de la rivière.

Lauralynn avait un appétit incroyable et elle mangea deux fois plus que Dominik, qui ne put venir à bout de son gargantuesque sandwich bacon-laitue-tomate ; il avait à peine assez faim pour manger l'énorme salade d'accompagnement.

Ils enfourchèrent de nouveau la

Kawasaki, Dominik cramponné à la taille de Lauralynn. Ils roulèrent bruyamment pendant dix minutes à travers la ville endormie puis gagnèrent la forêt.

Lauralynn tourna soudain à gauche dans une allée ombragée et s'arrêta peu après. La maison d'architecte, isolée, était de style colonial, pleine de coins et de recoins, près d'un ruisseau tranquille.

— Je loue le studio d'artiste derrière la maison, expliqua-t-elle tandis qu'ils ôtaient leurs casques. Il a sa propre entrée. Mais les propriétaires sont en voyage en Inde, et je suis donc toute seule.

— C'est idyllique, remarqua Dominik. Et très privé.

— Absolument.

Elle ouvrit la porte du studio, et ils entrèrent.

C'était une pièce circulaire, aux immenses baies et au plafond vitrés, qui laissaient entrer la lumière. Dominik pensa que c'était extrêmement agréable pour un peintre, mais il se demanda si l'acoustique était bonne pour une musicienne. Lauralynn s'était installée dans un coin de la chambre improvisée : deux chaises, un futon, un portant avec ses vêtements, son violoncelle dans son étui posé sur le sol, deux valises ouvertes et pleines de désordre. Comme il s'y attendait, elle vivait dans un état permanent de mouvement, prête à partir

dans la minute.

Elle se plaça derrière lui et lui tapa légèrement sur l'épaule.

— Voici venue l'heure, Dominik, murmura-t-elle, enjôleuse, dans le creux de son oreille. Ferme les yeux.

Il obéit.

Il attendit un moment. Il l'entendait aller et venir, faisant Dieu seul savait quoi.

Il sentit soudain qu'elle lui passait un bandeau élastique sur la tête. Elle l'ajusta sur ses paupières, juste au-dessus de ses oreilles. Il ouvrit les yeux : il n'y voyait strictement rien.

Il sourit. Il avait demandé aux

musiciens dans la crypte de porter des bandeaux sur les yeux. Était-ce une façon pour Lauralynn de se venger ? Lui faire goûter son propre poison ?

— Déshabille-toi.

Il obtempéra de nouveau. Elle l'avait déjà vu nu, quand ils avaient couché avec Miranda, mais il ne put s'empêcher de mettre brièvement la main devant son sexe. L'instinct.

— À genoux.

Il entendit le bruit de ses pieds nus près de lui.

Des ongles acérés caressèrent son flanc, descendirent jusqu'à ses fesses puis soupesèrent ses couilles.

Dominik tressaillit. La maîtresse testait la marchandise. Il se mit à bander. Mais pas question de l'appeler « Maîtresse ». Jamais.

— Lève les mains.

Il obéit et il sentit qu'elle lui liait les poignets, probablement avec un foulard ; le tissu était soyeux. Chaque fois qu'elle s'approchait de lui, il sentait la chaleur de son corps et son odeur, un mélange d'épices et de sueur. Sa gorge se crispa.

Elle recula, et, sous l'effet de ce soudain abandon, Dominik eut froid. Il entendait le pépiement des oiseaux dans les arbres derrière la maison, le doux murmure du ruisseau, et des bruissements qui semblaient venir de deux directions

différentes. N'était-elle plus seule ? Quelqu'un d'autre avait-il fait son entrée dans la pièce ? Il n'avait pas entendu la porte du studio, mais il y avait peut-être une autre entrée, par la maison principale.

Une main lui caressa de nouveau les fesses.

Elle fut remplacée par quelque chose de cinglant. Il fut parcouru par un frisson de douleur. *Oh, allons, tout ça est complètement ridicule*, songea-t-il. *Elle croit vraiment qu'une fessée va m'exciter ?* Ses testicules rétrécirent. Sous l'effet de l'attente, un fin voile de sueur se forma au-dessus de sa lèvre supérieure, mais rien ne vint.

— Tu veux comprendre ce que ça fait ?

Il acquiesça en silence.

Il sentit alors qu'elle lui mettait quelque chose dans les oreilles. Du coton, peut-être. Ou des bouchons. Le silence devint insupportable ; il flottait dans une bulle de solitude. Nu. Il était privé de deux de ses sens : la vue et l'ouïe. Il ne pensait pas qu'elle utiliserait un bâillon : si elle le privait de l'usage de la parole, elle ne pourrait pas entendre ses gémissements, ses soupirs, ses protestations. Ce serait contre-productif, car tout ça faisait partie du jeu.

Il attendit.

Il sentit une ombre au-dessus de lui, derrière lui, qui obscurcissait le bleu du ciel qui s'engouffrait par les baies

vitrées.

Un souffle chaud caressa son cou : Lauralynn se pencha en avant et introduisit un doigt froid et glissant dans son cul. Elle le sonda, en testa l'élasticité et appliqua généreusement du lubrifiant dessus. Dominik retint son souffle, parfaitement conscient de ce qui allait suivre.

Un instrument arrondi, certainement un gode, se fraya un chemin en lui : il rentra avec une facilité surprenante et étira son anus jusqu'à ce qu'il s'adapte à la taille de l'objet. Puis la jeune femme lui donna un violent coup en avant, et il se sentit entièrement possédé ; il eut l'impression d'être coupé en deux. Il se mordit les

lèvres. La douleur était intense. Son anus tout entier était ouvert et forcé, embrasé, comme si Lauralynn avait appliqué une crème qui le brûlait au lieu de l'apaiser. Il tenta de contrôler cette sensation. Pas question d'émettre le moindre son.

Il essaya de contracter ses muscles pour empêcher le gode de rentrer plus profondément, mais en vain. Encore quelques petites poussées et le sex-toy fut tout entier en lui.

Je suis en train de me faire prendre, songea-t-il. Je sais à présent ce que ressent une femme, cette sensation d'être remplie en profondeur.

Il avait fermé les yeux sous le bandeau, même si ça ne changeait strictement rien.

Ses pensées s'éclaircirent, et Lauralynn commença une série de mouvements précis et réglés : un semi-retrait rapide, suivi d'une attaque en profondeur, un court répit, lui donnant le sentiment d'être abandonné et vide, puis rempli de nouveau. Encore et encore. De manière involontaire au début, puis parfaitement consciente par la suite, il se mit à suivre ce rythme, s'en empara, se laissa emporter, alors que la douleur initiale disparaissait rapidement. Elle ne fut pas remplacée par du plaisir, comme il l'avait espéré, mais par une succession de sensations physiques inconnues qu'il enregistra et mit de côté pour les analyser plus tard. Il ne pouvait s'empêcher d'agir en observateur, en universitaire. Son

corps commença à coopérer et à faciliter la possession par le gode.

Il perdit rapidement la notion du temps, isolé dans un cocon de silence aveugle.

À un moment donné – il ne savait pas du tout combien de temps s'était écoulé – elle se retira. *Pourquoi ?* Son cul, caressé par la douce brise qui traversait le studio, ne demandait qu'à être empli de nouveau, suppliant qu'on le prenne.

Elle se remit alors à le baiser, mais cette fois-ci ses coups de reins étaient plus doux, le gode différent et manifestement attaché à un harnais (il sentait le balancement de son corps derrière lui et le contact de ses cuisses tièdes contre ses fesses). Le sex-toy était

plus souple, moins rigide, presque comme un sexe réel. Il se demanda de nouveau si un homme n'était pas entré dans le studio et n'avait pas pris la place de Luralynn. Mais, après tout, quelle importance ? Il ne pouvait rien y faire de toute façon. C'était une expérience, voilà tout. Elle n'avait pas menti quand elle avait dit que tout serait permis. Il ne bandait plus complètement, même s'il en avait été dangereusement près quand une main avait saisi ses couilles et l'avait branlé pendant qu'il se faisait prendre le cul, pour vérifier son état d'excitation et l'accroître, jouant avec lui.

Luralynn (ou qui que ce soit qui se faisait passer pour elle, si tant est qu'il y ait véritablement eu un homme dans le

studio) finit par fatiguer et la force des coups de reins diminua. Après une violente poussée finale qui le fit pratiquement tomber à plat ventre, elle (ou il) se retira. Il ressentit de nouveau ce vide, sentit de nouveau la brise sur son cul maltraité et fut envahi par une vague prématurée de tristesse postcoïtale.

Il récupéra l'usage de l'ouïe. Un bruissement de pas. Le murmure du ruisseau. Le pépiement incontrôlable des oiseaux.

Dominik attendit qu'on lui ôte le bandeau. Il s'agenouilla puis s'assit sur ses fesses un peu sensibles. Il se détendit.

Lauralynn tira avec douceur sur l'élastique du bandeau et l'enleva

lentement, prenant garde à ne pas le décoiffer. Elle était entièrement vêtue. S'était-elle seulement déshabillée pour le baiser ? On aurait dit qu'il ne s'était rien passé. Elle avait un petit sourire aux lèvres, et le soleil qui tombait du plafond vitré jouait dans ses cheveux blonds.

— Maintenant, tu sais, dit-elle.

Lauralynn avait fait cuire des pommes de terre et les avait servies avec un bol de crème fraîche et de la charcuterie.

Éclairés par la lumière du patio, ils étaient assis sur la pelouse devant la maison, et contemplaient le ruisseau.

— Victor m'a dit que tu avais accepté

de venir à sa fête d'adieu, dit Lauralynn.

— Oui. Même si je ne sais pas vraiment ce qu'il a l'intention de faire, avoua Dominik.

— Moi non plus. Il est étrangement secret pour une fois, ce vieux salopard. Il a refusé de me dire quoi que ce soit.

— Tu es invitée ?

— On a un concert à Boston ce soir-là, donc je n'aurais pas pu venir, mais il ne m'a pas invitée, non. Je trouve ça suspect.

— Ce n'est qu'une fête.

— Je sais. Mais méfie-toi de lui. Il est plus dangereux qu'il n'en a l'air.

Elle plongea sa cuillère dans ce qui lui

restait de pommes de terre chaudes sur son assiette en plastique.

Dominik sentit que son téléphone vibrait dans sa poche. Un texto.

Une seule personne au monde lui envoyait des textos.

Il sortit son téléphone, s'excusa auprès de Lauralynn et s'éloigna de quelques pas vers le ruisseau.

« J'ai terriblement envie de toi. »

Summer.

Ce devait être l'aube en Nouvelle-Zélande, ou en Australie, ou dans quelque endroit qu'elle soit.

Pourquoi avait-elle le chic pour le

contacter aux pires moments ?

UNE VISITE

ÉVIDEMMENT, COMME ÇA SEMBLE TOUJOURS ÊTRE LE CAS sur les vols long-courriers, je me suis retrouvée assise à côté d'un homme d'affaires aussi laid qu'ennuyeux jusqu'à San Francisco. C'était toujours mieux qu'un enfant qui hurle, certes. Quand il a eu fini de me poser une liste infinie de questions, il a tenté de me séduire, alors que je n'en demandais pas tant, par une leçon

détaillée sur le streaming vidéo, un sujet sur lequel je ne retins rien malgré les longues heures passées à subir son verbiage d'une oreille plus que distraite.

Il portait des bretelles rouges, avait une raie dans les cheveux et des petits doigts potelés, autant de choses qui ne risquaient pas de m'exciter.

J'ai essayé de dormir mais la perspective de voir Dominik dans vingt-quatre heures m'a tenue éveillée, et il m'a été impossible de me concentrer sur les films proposés.

Susan avait évoqué l'éventualité d'une tournée européenne, histoire de profiter du succès de celle qui venait de s'achever, mais elle m'avait prévenue

que l'organisation risquait de prendre plusieurs mois. Ça m'allait très bien. J'étais épuisée et je redoutais de monter de nouveau sur une scène.

Quand il a découvert que j'avais six heures à tuer lors de mon escale à San Francisco, l'homme d'affaires m'a proposé abruptement de prendre une chambre dans un des hôtels de l'aéroport et de « baiser tranquille », même si, m'a-t-il prévenu, son avion pour Omaha étant avant le mien, il n'avait que deux heures à me consacrer.

Il a paru vraiment surpris quand j'ai décliné son offre, et j'ai été soulagée que l'immigration nous aiguille sur deux queues différentes étant donné qu'il était

citoyen américain. Avec un peu de chance, sa valise arriverait avant la mienne, et je ne le verrais plus.

Je crois que c'est un auteur américain qui a écrit : « Tu ne peux pas rentrer chez toi » ou quelque chose dans ce goût-là. J'avais lu un article là-dessus dans un des magazines de Dominik qui traînaient dans le loft, et je n'y avais plus pensé jusqu'à récemment. Le voyage en Nouvelle-Zélande m'avait fait comprendre que j'étais à présent chez moi aux États-Unis et que j'avais beau idéaliser mon pays natal, il ne serait jamais aussi beau que dans mon souvenir.

J'avais fait mon choix.

J'ai regardé l'heure à mon bracelet-

montre, une vieille Swatch de toutes les couleurs que je portais adolescente et que j'avais retrouvée dans un tiroir de ma table de nuit. Il était tard à New York, et il était certainement à la maison, même s'il avait passé la soirée dehors. J'ai composé le numéro de Dominik.

— Allô ?

Sa voix était ensommeillée mais chaude et profonde. Familière.

— C'est moi.

Il s'est éclairci la voix.

— Je suis content de t'entendre.

— Je te réveille ?

— Bien sûr, mais c'est pas grave. Tu

me connais, je suis un lève-tôt.

— Je suis à l'aéroport de San Francisco, en transit. Je prends le vol de nuit, je serai à New York demain matin tôt.

— Je suis à Londres...

— À Londres ?

Un coup de poignard m'a transpercé le cœur. Était-il rentré en Grande-Bretagne ?

— Juste pour quelques jours. J'avais des choses à régler. Des problèmes familiaux. Je rentre à New York après le week-end.

Le soulagement m'a submergée.

Il n'avait manifestement pas reçu le texto que je lui avais envoyé quelques jours plus tôt pour lui annoncer que je rentrais, la tournée étant enfin terminée.

Nous avons convenu que ça n'avait guère d'importance et que ça n'aurait rien changé. Il avait déjà prévu de partir pour Londres et n'aurait pas pu venir me chercher à l'aéroport. C'était le milieu de la nuit là-bas, et je me suis sentie un peu coupable de l'avoir réveillé, mais sa voix m'apaisait, et, assise dans le salon d'attente, bercée par les rares annonces, une bière tiède à la main, j'avais envie de le garder en ligne aussi longtemps que possible.

J'avais des milliers de choses à lui

dire, mais l'éloignement géographique, le décalage horaire entre nous et ma fatigue m'en ont empêchée. Les mots sont restés coincés au fond de ma gorge, et je me suis contentée d'un bavardage futile.

Nous nous sommes quittés sur la vague promesse que nous avons envie de nous revoir rapidement.

Comme je me dirigeais vers la sortie de l'aéroport de New York, mon étui à violon sous un bras, tirant derrière moi ma lourde valise, bourrée de cadeaux de mes amis et de ma famille, un peu hagarde et en pilote automatique, j'ai eu la surprise d'entendre quelqu'un m'appeler.

— Summer !

C'était Simón. J'ai essayé de lui sourire et j'ai regardé ses pieds. Toujours ses flamboyantes bottines pointues. Ses boucles folles. Son sourire perpétuellement enthousiaste.

— Comment tu as su que je rentrais aujourd'hui ?

Il m'a fait une bise sur les deux joues, et j'ai été un peu étourdie par la fragrance fraîche de son after-shave. Il a ensuite galamment saisi la poignée de ma valise.

— Nous avons des amis communs. C'est Susan qui m'a dit que tu revenais aujourd'hui. C'est aussi mon agent, au cas où tu l'aurais oublié !

— Non, non.

— Tu as bonne mine.

— Merci.

— La tournée s'est bien passée apparemment. On ne parle que de toi ici, enfin du moins dans l'orchestre... Tout le monde est ravi pour toi et très impatient de te revoir. Vraiment tout le monde.

— Merci, Simón.

— Bon retour parmi nous.

Une limousine nous attendait, avec un chauffeur en uniforme. Apparemment Simón avait décidé de me faire la cour en usant de tous les clichés.

Le retour à Manhattan a été long ; nous avons été pris dans les embouteillages matinaux de ceux qui allaient travailler

dans le centre. J'étais trop fatiguée pour faire la conversation, mais Simón avait de l'énergie pour deux et il m'a bombardée de questions sur les endroits où j'avais joué et sur la réception des œuvres qu'il avait aidé à choisir. Il a prudemment esquivé tous les sujets personnels et s'est contenté de me demander où je voulais qu'il me dépose. Il n'a posé aucune question sur Dominik et ne m'a pas demandé ce que j'envisageais pour la suite.

Quand nous sommes enfin arrivés à SoHo, le soleil était haut dans le ciel d'été. Après la Nouvelle-Zélande et l'Australie, j'avais l'impression d'être dans un nouveau monde. Le mien.

Alors que le chauffeur déposait ma vieille valise devant l'immeuble, Simón a demandé : — Ton petit ami était trop occupé pour venir te chercher à l'aéroport ?

— Il est à Londres, ai-je répondu.

J'avais quatre jours devant moi avant le retour de Dominik. Le premier jour, j'ai dormi comme une souche. J'ai à peine quitté le lit, me contentant d'aller aux toilettes quand je ne pouvais vraiment plus me retenir et faisant de temps en temps un détour par la cuisine pour grignoter un bout de fromage qui traînait dans le frigo et boire du lait qui n'était

pas encore périmé directement à la bouteille.

Ne rien avoir à faire et pouvoir paresser étaient une bénédiction. Le loft était comme dans mon souvenir ; spacieux, familial et accueillant dans son immensité élégante et dépouillée. Je n'avais pas vraiment défait ma valise et je n'avais pas l'intention de le faire avant au moins un jour. J'ai erré nue, dansant sur le parquet poli, et j'ai contemplé par la fenêtre une horde de pigeons qui avaient fait leur nid dans un coin sombre du toit voisin. Je me suis même aventurée timidement dans le dressing, où j'ai caressé les vêtements suspendus de Dominik, frottant ma peau nue contre ses pulls en cachemire et passant les doigts

sur l'exquise douceur de ses costumes.

Je me suis abandonnée à la banalité tranquille de l'attente.

Simón m'a téléphoné deux fois, mais je ne l'ai pas rappelé. C'est alors que j'ai décidé d'éteindre mon portable. Tant pis si Dominik m'appelait. Il serait là dans trois jours, et il y avait de toute façon des choses que je ne pouvais pas lui dire par téléphone.

Le deuxième jour, j'ai cru que j'allais devenir folle. Je me suis enfin douchée et je suis allée marcher dans Manhattan. Au bout de quelques centaines de mètres, je me suis sentie affamée, et je me suis offert un énorme hamburger et des frites épaisses dans un restaurant bondé au coin

de La Guardia et de Houston. J'ai mordu dedans avec délectation : au diable les bonnes habitudes alimentaires ! Mes baskets m'attendaient à la maison : elles pouvaient bien attendre un jour de plus.

Dans le parc de Washington Square, une nuée de nounous étrangères était rassemblée autour de l'aire de jeux, armée de poussettes et d'enfants ; des promeneurs zigzaguaient dans les allées en tirant sur les laisses de leurs chiens, et vice-versa. Les écureuils bondissaient d'arbre en arbre et couraient le long des plates-bandes à l'herbe clairsemée. Dans le coin nord-ouest, des joueurs d'échecs mal habillés étaient installés devant les échiquiers, dans l'attente d'un partenaire à leur hauteur. Il n'y avait pas de

musiciens aujourd'hui. Je me suis assise et j'ai regardé les gens, surtout les enfants. Toutes sortes de pensées me passaient par la tête, et j'ai essayé d'imaginer à quoi ressemblerait une vie normale avec Dominik. Je me suis demandé si nous pouvions vraiment mener une vie normale.

J'avais laissé mon téléphone à l'appartement, mais je me souvenais qu'il y avait encore une cabine à pièces au coin de University Place. J'ai appelé Cherry. Nous nous étions quittées en mauvais termes, et je voulais m'excuser. Le numéro n'était plus en service. Peut-être que ce soir j'irais à sa recherche dans les bars et les clubs qu'elle avait l'habitude de fréquenter.

J'ai fini par rentrer.

Je me suis de nouveau douchée : mon corps se réhabituaît à la chaleur de l'été new-yorkais, et je cuisais après le court hiver néo-zélandais. J'ai fait quelques exercices de yoga. La salutation au soleil et la posture du chien m'aidaient toujours à apaiser mon esprit. Dans un coin du salon, près du canapé orange, mon étui à violon était toujours à l'endroit où je l'avais posé en arrivant, solitaire. Il m'appelait et me suppliait de l'ouvrir. J'ai soudain pris conscience, choquée, que je n'avais pas joué une seule note depuis trois jours entiers, entre ma journée de voyage et mes deux jours d'oisiveté à New York. Je n'avais jamais passé autant de temps sans répéter ou au

moins faire des gammes. Et ça ne m'avait pas manqué. À vrai dire, je ne m'en étais même pas rendu compte.

La pensée a d'abord été effrayante, mais j'ai finalement été réconfortée par le fait que ça signifiait que je pouvais changer. Rien n'était permanent. Pas même mon amour de la musique.

J'ai délibérément ignoré l'étui à violon et me suis dirigée vers le petit bureau sur lequel Dominik installait son ordinateur portable pour travailler quand il était à la maison. Il avait emporté l'ordinateur avec lui à Londres, et seuls traînaient quelques stylos et crayons à papier, deux Post-it abandonnés, une élégante agrafeuse noire et un petit tas de chemises cartonnées.

J'ai ouvert négligemment la première. Elle contenait un paquet de feuillets ; il avait dû les imprimer dans son bureau à la bibliothèque. Nous n'avions pas d'imprimante dans le loft.

J'ai saisi la première page.

Lu les premières lignes.

Je m'attendais à moitié à lire quelque chose sur Paris et sur la période sur laquelle portaient ses recherches – des dates, des faits, des citations –, mais pas ça.

C'était un récit.

Qui débutait dans une petite ville du Texas dont je n'avais jamais entendu parler. Avec une jeune femme rousse.

Intriguée, j'ai empoigné le reste de la liasse de feuilles qui avaient tout l'air d'être le premier chapitre et je me suis assise sur le canapé. J'ai ramené les jambes sous mes fesses, ce qui était ma position préférée pour lire, et j'ai soudain pris conscience que je n'avais pas ouvert un livre depuis des mois.

Il y avait là les menus détails du quotidien dans une petite ville, qui présentaient une curieuse ressemblance avec des faits que je me souvenais d'avoir racontés à Dominik, à propos de ma ville natale. Ils étaient cependant subtilement déformés, ce qui les rendait à la fois plus intéressants et étrangers ; ils avaient même acquis une dimension légèrement fantastique, comme si le

prisme d'un regard étranger les rendait plus difficiles à saisir.

Incroyable.

Dominik écrivait un roman.

J'ai lu le chapitre en diagonale, qui était manifestement inachevé, et je me suis précipitée vers les autres chemises. Une seule contenait d'autres extraits du roman de Dominik. Quatre pages seulement, avec parfois de larges plages de blanc entre les paragraphes. Elena, le personnage principal, était à Paris, au début des années 1950, la période sur laquelle Dominik avait fait de longues recherches. Avait-il choisi ce prénom au hasard ?

Avant que j'aie pu lire plus avant, la sonnerie en bas de l'immeuble a retenti. Je me suis dirigée vers l'interphone. Je n'attendais personne. C'était peut-être Simón qui espérait me trouver à la maison. J'ai hésité à ouvrir. Je n'étais pas certaine d'avoir le courage de l'affronter et de lui dire une bonne fois pour toutes que je ne voulais pas que nous soyons plus que des amis.

Au cas où ça aurait été quelqu'un d'autre, ou quelque chose d'important, comme une livraison pour Dominik, j'ai décroché.

— Oui ?

— Laisse-moi entrer, Summer.

Cette voix, que j'aurais reconnue entre mille, m'a glacée.

Victor.

Je lui ai ouvert la porte.

— Comment as-tu eu mon adresse ?

— Ne me sous-estime pas, s'il te plaît.

— Nous n'avons rien à nous dire,

Victor.

Son fin sourire était, comme à l'accoutumée, énigmatique. Il portait un costume gris, une chemise et une cravate, comme s'il s'apprêtait à traiter une affaire plutôt qu'à rendre visite à une ancienne maîtresse.

— Oh, mais bien au contraire...

Il a avancé d'un pas et est entré dans le loft en fermant la porte derrière lui, comme s'il était le propriétaire des lieux. J'ai fait machine arrière et me suis assise dans la relative sécurité du canapé. Il m'a suivie lentement, silencieux. Sa courte barbe était taillée comme d'habitude avec une grande précision.

— Nous avons encore des choses à régler, a-t-il déclaré d'une voix mielleuse.

— J'ai dit non. J'ai changé d'avis. C'est une route que je ne veux plus emprunter, ai-je protesté.

— Tu es célèbre, maintenant, hein ? Tu

parcours le monde avec ton violon de gitane et tout le bazar...

— Ce n'est pas un violon de gitane mais un violon tout court, ai-je rétorqué, tout en étant consciente que je répondais à sa provocation.

— Qu'importe.

Il m'a dévisagée de haut en bas, et je me suis soudain souvenue que je ne portais qu'une chemise de Dominik, à moitié boutonnée et qui me couvrait à peine le haut des cuisses. Je l'avais enfilée après m'être douchée et je m'étais ensuite complètement absorbée dans ma lecture. J'ai tiré sur le tissu, ce qui n'a évidemment rien changé.

— Salope un jour, salope toujours, a-t-il constaté.

J'ai baissé les yeux. Assise sur le bord du canapé avec les jambes remontées, j'étais totalement exposée à son regard. Merde.

— Je te préfère entièrement épilée.

— Ce n'est plus ton problème.

Pourquoi est-ce que tu refuses de le comprendre ?

— Comprendre ? Tu peux parler...

— Que veux-tu dire ?

— Tu es une femme qui se ment à elle-même. Tu refuses d'accepter qui tu es vraiment, Summer. Tu te bats contre ta propre nature. Dis-moi : es-tu heureuse ?

Là, maintenant ?

Sa question m'a prise de court.

Évidemment que je n'étais pas heureuse. Vraiment pas. J'étais déboussolée, déchirée, mais c'était à cause de Dominik. Je me demandais comment nous allions pouvoir cohabiter et trouver un équilibre. Ça n'avait strictement rien à voir avec Victor et ses fêtes absurdes.

— Tu ne comptes même pas m'offrir un verre ? Tu n'es pas obligée de faire du café, un verre d'eau suffira.

— Non.

Pas question de faire quoi que ce soit pour cet homme, pas même lui donner un

verre d'eau.

— Comme tu veux.

Il se tenait près de la cuisine. Je n'aurais pas dû m'asseoir, car à présent il me dominait de toute sa hauteur, même s'il n'était pas bien grand. Il a fait un pas en avant.

— Si tu t'approches encore et essaies de me toucher, je te jure que je vais hurler, ai-je menacé.

— Ne sois pas idiote. Primo, personne ne t'entendra. Les murs de ces vieux immeubles sont très épais, tes fenêtres sont fermées et ne donnent que sur des toits, a-t-il constaté avec un geste de la main. Secundo, tu crois vraiment que j'ai

envie de te sauter ? Tu es bien trop passive pour moi, tu sais.

J'ai rougi. C'était la première fois qu'un homme me disait une chose pareille. J'avais beau savoir que ma réaction était ridicule, cet homme étant un infâme connard, je me suis sentie blessée.

— Qu'est-ce que tu veux alors ? ai-je demandé.

— Reprendre les choses où nous les avons laissées. Terminer ta formation. Te transformer, cher jouet. Tu as tellement de potentiel que ce serait une honte de le gâcher.

— Je ne veux appartenir à personne.

— J'ai compris. J'ai eu tort de penser

que c'était ton but, mais il y a d'autres moyens, tu sais...

Il a souri d'une manière si hypocrite que j'ai eu envie de le gifler pour effacer son rictus condescendant.

— Vraiment ?

— Absolument.

— Et si je continue à refuser ?

— Comme je le disais, il y a d'autres moyens.

Pendant un bref moment, j'ai cru que j'allais avoir le dernier mot. J'ai pensé que, si je lui résistais et que je refusais de jouer le jeu, il allait tout simplement disparaître ou abandonner son projet démoniaque.

— Je refuse, Victor. Je ne suis plus intéressée. Ce que je fais dans ma chambre ne te regarde pas, mais je peux t'assurer que je ne veux pas t'y voir. Et sache que je suis avec Dominik pour de bon et qu'il va rentrer d'un instant à l'autre, ai-je menti. Je pense qu'il serait donc préférable que tu partes.

— Dominik est à Londres, a-t-il répondu tranquillement.

Il était à présent juste devant moi. J'ai nerveusement boutonné ma chemise, dissimulant mon décolleté.

Victor a négligemment mis la main dans la poche de sa veste grise et en a sorti un BlackBerry. Ses doigts ont rapidement effleuré les touches du

clavier, et il me l'a tendu.

— Tu vas dire oui, a-t-il affirmé quand je lui ai pris le téléphone des mains, anxieuse.

— Pourquoi ?

— Appuie sur lecture.

J'ai baissé les yeux sur l'écran et l'image figée qui s'y étalait.

C'était moi.

Debout et nue dans une pièce pleine d'inconnus, le cou enserré dans un collier de chien.

Cette photo avait été prise à la vente aux enchères organisée par Victor l'année précédente.

Je me suis immobilisée. Les souvenirs me sont revenus, accompagnés d'un frisson d'excitation impossible à refréner.

J'avais le doigt au-dessus du clavier du BlackBerry.

— Amuse-toi bien, a dit Victor.

J'ai effleuré les touches, et tout un diaporama s'est déroulé.

Il y avait manifestement un appareil photo dissimulé dans la pièce où le chauve à lunettes m'avait amenée après avoir remporté les enchères. Je ne l'avais pas remarqué, étant dans un état trop second. Ce n'était pas un film mais un diaporama. L'appareil photo avait été réglé pour prendre des photos de la

chambre à intervalles réguliers.

Je les ai regardées défiler avec une terrible fascination, comme si c'était un film d'horreur que je ne pouvais ni regarder ni arrêter de voir. C'était la première fois que je me voyais avec les yeux de quelqu'un d'autre. Il m'était arrivé, adolescente, de prendre des photos de moi nue dans le miroir de la salle de bains, mais je m'en étais vite débarrassée, terrifiée à l'idée que mes parents ou mon frère et ma sœur puissent tomber dessus par hasard. Mais ça, c'était bien plus réel.

J'avais l'impression de voir quelqu'un d'autre sur l'écran, d'être devant un film pornographique. J'avais essayé de

chasser rapidement de ma mémoire tout ce qui s'était passé avec Victor, et les photos étaient encore plus choquantes que mes souvenirs de cette nuit-là. L'homme avait la ceinture levée, et j'avais le visage enfoui dans les couvertures. Ce soir-là la douleur m'avait grandement aidée à me perdre dans les sensations, ce qui m'avait empêchée de penser à ce qui était en train de se dérouler ; voir l'image figée était bien pire que tous les souvenirs qui hantaient ma mémoire.

Je n'avais même pas été en mesure de me rappeler cet homme : il aurait pu ressembler à n'importe qui. J'aurais été bien incapable de décrire son visage, ou de donner des précisions sur la longueur et le diamètre de son sexe. Je le voyais

sur l'écran à présent, la bouche amère. Son corps bougeait au gré des photos. Victor m'avait-il demandé la permission de prendre ces photos ? Aurais-je vraiment eu mon mot à dire ? Cette pensée m'horrifia, mais moins que l'idée que je ne l'aurais de toute façon pas arrêté.

Le téléphone était une grenade dégoupillée dans ma main, mais je ne pouvais me résoudre ni à l'éteindre ni à le balancer par la fenêtre. Les photos se succédaient à une cadence soutenue. Elles étaient brutales, violentes. La pure obscénité de la scène – cet homme qui me chevauchait et moi qui bougeais au même rythme – était incroyablement choquante, de même que les expressions de mon

visage, tour à tour belles et laides, figées pour l'éternité.

Le diaporama finit par s'arrêter.

Mais ce n'est pas ça ! avais-je envie de crier. C'était ce que les gens verraient si Victor rendait les photos publiques, ce qui était évidemment son intention. Ce que j'avais vécu avec Dominik, les leçons de bondage avec Cherry, les scènes auxquelles j'avais assisté dans les clubs : rien ne ressemblait à ça. Toutes ces choses avaient été aimantes, plaisantes, incroyablement sexy, et m'avaient procuré un plaisir singulier, mais ce n'était pas ça que les gens verraient dans cet horrible diaporama. Je portais un collier et j'avais l'air

infiniment triste pendant que cet homme abattait sa ceinture sur moi avec rage. Les nuits avec Victor avaient été un véritable cauchemar dans lequel il m'avait attirée, et que j'avais presque réussi à oublier. Jusqu'à maintenant. J'avais envie de lui faire avaler son téléphone, mais ça n'aurait rien résolu, au contraire.

— C'est édifiant, n'est-ce pas ?

Sa voix m'est parvenue de très loin.

Horriée, je me suis rendu compte que j'étais moite sous le fragile rideau de la chemise de Dominik qui dissimulait mon sexe nu. L'intention était mauvaise et les motivations de Victor criminelles, mais les photos et les souvenirs m'avaient excitée.

Je n'ai pas répondu, sachant que, quoi que je dise, il trouverait un moyen de le retourner contre moi.

— Tu fais des grimaces délicieuses quand on te baise, Summer, pas vrai ? Tu serais une fabuleuse actrice de X.

Dommmage que nous ne puissions pas en faire un film. Tu prends du plaisir tout en le rejetant par tous les pores de ta peau. L'esprit contre la matière.

Il a ri, content de son trait d'esprit minable.

— Espèce de salopard !

Il a gagné la cuisine, a saisi un verre et s'est servi de l'eau. J'étais incapable de bouger.

Une partie de moi avait envie de balancer le BlackBerry contre le mur et de le voir exploser en mille morceaux, mais une autre brûlait de regarder les photos encore et encore. Je me doutais cependant qu'il avait dû sauvegarder le diaporama quelque part et que le mélodrame ne me mènerait nulle part.

— Je ne pense pas que tu mérites un Oscar, ma chère, a repris Victor, mais, si ces photos venaient à être publiées, je pense pouvoir dire sans trop m'avancer que ta carrière de musicienne classique pourrait rencontrer des obstacles inattendus, non ? Les *sex tapes*, c'est bon pour les petites starlettes ou les putes des émissions de télé-réalité, pas pour les artistes sérieuses. Et... oh... que dirait

ton précieux Dominik, le dominateur amateur, s'il voyait ça ? Ça lui plairait, tu crois ?

Je m'apprêtais à répondre par l'affirmative à cette question, ne serait-ce que pour le provoquer, mais il ne m'en a pas laissé le temps.

Le dos raide, il a posé le verre vide.

— La balle est dans ton camp, Summer. J'ai besoin de tes services une dernière fois. Si tu acceptes, je détruirai les photos. Je te donne ma parole de gentleman. Voici mon numéro, a-t-il poursuivi en déposant une carte de visite sur le comptoir en granit.

— Qu'est-ce que... ?

— Aucune question. Si tu acceptes, tu devras faire tout ce que je te demande et ne reculer devant rien. C'est tout. Il ne te sera fait aucun mal, tu ne recevras aucune blessure physique. Je te le jure.

Je me suis souvenue du registre et j'ai ouvert la bouche.

Il a anticipé ma question.

— Pas de marque. Rien de permanent.

— Mais...

Il m'a interrompue de nouveau.

— Un jour, une heure, un endroit. Tu te présenteras. Je ne veux pas que tu en saches plus. Je veux que tu sois nerveuse. Tu es tellement plus belle quand tu es vulnérable, ma chère. Tellement plus

belle.

Je ne savais plus quoi dire.

— Tu as quarante-huit heures pour m'appeler et me faire part de ta décision. Inutile de me raccompagner.

Il a tourné les talons et a disparu.

Entre la visite de Victor et le retour de Dominik, j'ai sombré dans la déprime. J'avais l'impression d'être un grain de sable pris dans un tourbillon d'émotions.

C'était injuste.

Juste au moment où je commençais à penser que Dominik et moi pouvions résoudre nos problèmes et bâtir une vie

ensemble, même si elle était inhabituelle, voilà que je me retrouvais confrontée à une des machinations de Victor, qui pouvait ruiner une carrière tout juste naissante. Je pouvais porter plainte, mais mon cœur s'est serré à cette idée. Que pourrais-je bien dire ? Les policiers me poseraient quelques questions sur ma façon de vivre et me renverraient en riant. Et même s'ils étaient plus tolérants que je ne l'imaginais, si Victor diffusait ne serait-ce qu'une photo, ce serait trop tard. Je pouvais tout perdre. Si elle se répandait, elle pouvait atteindre Te Aroha. Je ne supporterais pas que mes parents lise un truc pareil dans le journal.

Je voulais en parler à quelqu'un, mais Cherry semblait avoir disparu, et il était

hors de question de mentionner ce genre de choses à Chris, mon meilleur ami à Londres. Il pensait déjà que Dominik était dangereux et il était parfois si protecteur qu'il mettrait certainement un contrat sur la tête de Victor.

La pensée de Chris m'a rendue nostalgique. Il me manquait terriblement. C'était le seul homme, en dehors de mon ancien professeur de violon, M. van der Vliet, qui n'avait jamais eu un seul geste déplacé avec moi. Je me sentais en sécurité avec lui, et sa conversation me manquait : je savais que nous ne serions jamais rien d'autre que des amis et que les conseils qu'il me donnait n'étaient pas motivés par la volonté de me mettre dans son lit. J'avais arrêté de me demander

pourquoi nous n'avions jamais été attirés l'un par l'autre. Il plaisait aux femmes, et, après chaque concert, il était toujours poursuivi par une horde de groupies. Peut-être était-ce parce que nous étions tous deux musiciens et que je n'étais donc pas impressionnée comme les autres par ses talents.

Il était gentil et profondément vieux jeu. Nous ne parlions pas vraiment de nos vies sexuelles, mais, les rares fois où j'avais fait allusion à la mienne, il m'avait clairement dit que mon comportement l'inquiétait. Il ne comprenait pas comment je pouvais prendre mon pied comme ça et il trouvait que c'était dangereux. Il ne voyait pas que c'étaient des jeux amusants et sûrs,

toujours pratiqués dans un environnement contrôlé : il pensait juste que les dominateurs étaient des psychorigides susceptibles de me blesser. J'espérais le faire changer d'avis un jour, mais j'avais décidé de prendre mon temps et de l'introduire doucement dans le milieu. Je ne voulais surtout pas le perdre ; je devais trouver quelqu'un d'autre avec qui discuter de Victor. Pas Chris.

Il y avait bien Lauralynn, mais je n'avais pas son numéro et je ne lui avais pas parlé depuis un an. Elle était si sûre d'elle qu'elle aurait certainement une foule de bons conseils à me donner. J'étais finalement très seule et très isolée. Quand j'avais passé du temps avec ma famille et mes amis, je m'étais rendu

compte que j'avais très peu d'amis.

Dominik était devenu mon port d'attache, mon point fixe, mon ancrage dans la tempête, mais, si je lui racontais tout, je savais que je pouvais le perdre à jamais.

J'étais foutue.

Ce soir-là, je me suis bourré la gueule, pour la première fois de ma vie. J'ai délibérément mélangé la bière et l'alcool fort ; j'ai erré dans West Village et j'ai testé la moitié des bars vers McDougall et Sullivan. Je ne savais pas vraiment ce que je cherchais : étaient-ce le réconfort provoqué par l'alcool ou le doux abri de

l'inconscience ? Je n'ai pas l'alcool gai, et je suis vite irritable et morose, ce qui explique certainement pourquoi je n'ai attiré l'attention de personne. C'était une bénédiction, étant donné que je n'étais pas en état de choisir sagement un partenaire pour partager mon lit. Non pas que j'ai eu envie de trouver quelqu'un. Ma vie était assez compliquée comme ça.

Je suis rentrée juste à temps pour vomir de manière spectaculaire dans la cuvette des toilettes. Épuisée et vidée, je me suis traînée jusqu'à la chambre et je me suis effondrée sur le lit, où j'ai sombré dans l'inconscience.

Je me suis réveillée avant l'aube. Une intense migraine me vrillait le crâne. Il

n'y avait aucun médicament nulle part : Dominik n'était pas du genre à s'automédiquer, et les seuls remèdes présents dans l'armoire à pharmacie étaient mes plaquettes de pilules. J'ai jeté un coup d'œil dans le miroir. J'avais une tête à faire peur : des cernes noirs sous les yeux, une horrible tache sur la joue droite, les cheveux hérissés comme si on m'avait tirée à travers une haie. J'ai soupiré et je me suis recouchée, dans l'espoir de me rendormir. Les draps sentaient la sueur et l'alcool. Il faudrait que je les lave et les sèche avant le retour de Dominik.

Je suis restée allongée pendant des heures, incapable de débrancher mes pensées. Du coin de l'œil, je voyais mon

étui à violon abandonné à l'autre bout du salon, qui m'appelait, mais je n'ai pas pu trouver l'énergie de me lever et de jouer un peu. Le temps s'écoulait très lentement. Chaque fois que je regardais ma montre, j'avais l'impression qu'il ralentissait encore et encore.

Il ne me restait plus que vingt-quatre heures avant l'ultimatum de Victor et il m'était impossible d'ordonner mes pensées. Le battement sourd qui pulsait dans mes tempes ne s'estompait pas.

J'avais envie de pleurer, mais je n'en avais pas la force.

— C'est moi.

— J’attendais ton appel.

Je pouvais presque voir son sourire suffisant sur son beau visage.

— Quelle perspicacité.

— Alors ?

— Alors...

Ma gorge s’est serrée quand j’ai essayé de me contrôler : je ne voulais pas lui donner plus de satisfaction en laissant transparaître mon émotion dans ma voix.

— Ne tourne pas autour du pot, Summer, a dit Victor. Le choix est facile. Alors, c’est oui ou non ?

— Tu détruiras les photos ? Tu n’en feras pas de copies ?

— Oui. Je te donne ma parole.

— C'est bien ça le problème. Puis-je vraiment te faire confiance ?

— Il faudra bien, n'est-ce pas ?

— Je suppose.

— Ça veut dire que tu acceptes ?

J'ai soupiré.

— Et quand tout sera fini je n'entendrai plus jamais parler de toi ? Tu me laisseras tranquille et disparaîtras de ma vie ?

— Si c'est ce que tu veux.

— C'est absolument ce que je veux.

— D'accord.

Je n'arrivais pas à prononcer le mot fatidique et j'ai tenté d'assurer mes arrières.

— Pas d'appareil photo cette fois-ci ni de téléphone, ou que sais-je ?

— Bien sûr.

Avais-je vraiment le choix ? J'en passais par là ou je pouvais dire adieu à ma carrière et à Dominik par la même occasion.

— J'ai prévu de te faire porter un masque pour l'occasion.

— Quel mauvais goût.

— Pas du tout, ma chère. Après tout, nous aimons tous les rituels, n'est-ce pas ? Tu seras sublime. Un masque noir,

évidemment, à moins que tu n'aies une préférence pour une autre couleur.

La vision de la femme en cage de La Nouvelle-Orléans m'est soudain revenue en mémoire. Je n'étais pas certaine qu'elle ait porté un masque, mais la mention d'un rituel avait fait renaître le souvenir, et j'ai senti un tressaillement familier dans mon ventre.

— Peu importe, ai-je rétorqué.

— Nous sommes d'accord, alors ? a demandé Victor.

— Oui.

Mon cœur s'est serré.

— Parfait.

Ce ne sera qu'une nuit parmi des milliers d'autres que je pourrai ensuite occuper à ma guise, ai-je songé. Une seule nuit. Et ce ne serait que mon corps, ni mon esprit ni mon cœur. Je ferais abstraction de ces deux derniers pendant les quelques heures que ça prendrait, je les rangerais loin des pensées diaboliques de Victor et du regard des inconnus, je les garderais purs. Je ne savais malheureusement que trop que le corps cicatrise rapidement et que la honte ne laisse aucune trace visible. Une dernière aventure, et je serais libre. Ma vie m'appartiendrait de nouveau. Ce n'était pas un prix si lourd à payer, non ? Peut-être que si.

— Quand ? ai-je demandé.

— Tu es si pressée que ça ? a-t-il rétorqué en riant.

— Non. Je veux juste être débarrassée au plus vite.

— Dans ce cas, il va te falloir modérer quelque peu ton enthousiasme. Je te tiendrai au courant.

— Oh...

J'avais espéré que ça aurait lieu avant le retour de Dominik et que ce serait un événement du passé, comme tout ce que je lui avais caché, quand nous serions de nouveau réunis.

— Je te rappelle, Summer, a déclaré Victor.

— S'il te plaît...

— Oh, mais ne t'inquiète pas, je suis l'incarnation de la discrétion.

Il a raccroché.

Je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre.

Dominik a posé sa valise et il s'est avancé vers moi. J'étais assise sur le canapé. Je ne portais pour tout vêtement que sa chemise Ralph Lauren bleu ardoise, celle qu'il aimait que je mette pour dormir quand il faisait trop froid pour rester nue, et une culotte en coton blanc achetée chez Gap. Réservée, presque innocente.

— Tu es vraiment rentrée, a-t-il

constaté avec un sourire tendre qui a illuminé son visage triste.

— Oui. La tournée est finie. Rien à l’horizon avant des mois.

— C’est merveilleux.

Je me suis levée pour l’embrasser.

Il avait les lèvres douces mais sèches. Je les ai léchées, me noyant de nouveau dans son odeur et la chaleur de sa présence.

Il m’a longuement dévisagée, les yeux pleins de questions informulées auxquelles je n’avais pas envie de répondre tout de suite.

— Bon retour, ai-je dit.

— À toi aussi.

Il a posé la main sur mon épaule et m'a enlacée fermement. J'ai ouvert la bouche, mais il m'a intimé le silence en posant un doigt sur la sienne.

— Chut.

Une sensation familière a fait naître des papillons dans mon ventre. Le souvenir de tous les silences que nous avons partagés. Celui qui suivait invariablement la musique, un rituel naturel qui était devenu le nôtre. Le Dominik que je connaissais bien était de retour et il ne voulait pas entendre parler du passé. Plus rien n'avait d'importance que nous et le moment présent. Le reste du monde n'existait plus.

Pressée contre lui, nos deux cœurs battant à l'unisson. Il a fait glisser sa main jusqu'à mes cheveux, qu'il a empoignés et tirés en arrière. Ma tête a suivi le mouvement, exposant mon cou. Il a penché le visage, a saisi ma peau tendue entre ses lèvres et a tiré dessus. J'ai frissonné. Il a alors remplacé ses lèvres par ses dents, qui ont délicatement testé la souplesse de ma peau sans la mordre vraiment. Je me suis demandé si c'était ainsi qu'un cannibale m'égorgerait ou si Dominik s'était transformé en vampire en mon absence et comptait se nourrir de mon sang. Mes genoux ont tremblé.

Je savais que ses dents laisseraient des marques sur mon cou. Sa marque.

Il s'est attardé, manifestement hésitant : allait-il me mordre pour de bon et boire mon sang, ou me dévorer d'une seule bouchée ?

Il a fini par lâcher mes cheveux et a arraché ma chemise, qu'il a déchirée d'un mouvement vif : les boutons ont volé sur le parquet poli de l'appartement.

Debout face à lui, presque nue, j'ai eu l'envie soudaine de me mettre à genoux, de défaire sa braguette, de sortir son sexe dressé et d'empaler ma bouche dessus jusqu'à m'étouffer. Pour lui, j'étais prête à être une salope. Mais j'ai attendu, impatiente de voir ce qu'il comptait faire de moi.

Dominik m'a contournée, a posé une

main sur mon épaule et m'a fait signe de me retourner afin de faire face au dossier du canapé. Il m'a penchée en avant et a lentement fait glisser ma culotte sur mes jambes sans l'ôter. Il a mis un doigt dans chacun de mes orifices. Il a écarté mes jambes et m'a pénétrée sans préliminaires ; le chemin lui était rendu facile parce que je mouillais abondamment. J'ai apprécié la façon dont son sexe dur me remplissait tout entière, s'emboîtant parfaitement en moi.

À ce moment-là, nul besoin de cordes, de menottes, de bâillon ou de jouets, même si je ne pouvais m'empêcher d'espérer qu'il avait tout ça en magasin pour une autre occasion. La seule chose que je voulais, c'était le rythme

inébranlable de sa queue, le bruit de son souffle, plus saccadé au fur et à mesure que le plaisir montait, et le contact de ses couilles sur mes cuisses à chaque coup de reins.

C'était presque l'automne à New York, Dominik était en moi, et la musique de ses mouvements faisait contrepoint à la façon brutale dont ses doigts jouaient avec mes fesses. À ce moment-là, j'étais heureuse. Demain me semblait loin. Hier aussi.

Puissent cet instant s'éterniser et les choses ne jamais changer.

DANS LA DANSE

SUMMER DÉTESTERAIT TOUT ÇA, SONGEA DOMINIK EN entrant dans la demeure où Victor organisait sa fête et en regardant autour de lui.

L'ensemble était somptueusement criard et coûtait évidemment une fortune, même pour une nuit, à moins que l'endroit n'appartienne à une riche connaissance de Victor.

C'était un imposant hôtel particulier

qui dominait l'Hudson, dans un quartier de Manhattan où il avait rarement mis les pieds. Quelques rangées de maisons appartenant à des millionnaires et dont personne ne connaissait l'existence s'y cachaient. Le sol était entièrement recouvert de moquette rouge. L'idée était certainement de lui donner un aspect royal, mais c'était surtout macabre, semblable au sol couvert de sang d'un château dans un film d'horreur.

Des miroirs encadrés d'or étaient accrochés sur tous les murs de l'entrée, créant une illusoire sensation de largeur. Dominik voyait son reflet sous tous les angles : cela lui déplaisait fortement, et il n'avait qu'une envie, quitter la pièce.

Il se dirigea vers l'escalier qui se dressait au fond de l'entrée. Il se divisait en deux, et rien n'indiquait de quel côté les invités devaient se diriger. Dominik choisit de tourner à gauche.

La porte s'ouvrit avant même qu'il ait eu le temps de pouvoir soulever le heurtoir. Une jeune femme le fit entrer avec un signe gracieux de la main.

Elle portait un ensemble de lingerie de la même couleur que le tapis. Mais, plutôt que de couvrir ses seins et son sexe, le vêtement les encadrait : le string dévoilait son entrejambe, et le soutien-gorge était un triangle dans lequel ses tétons se dressaient librement. Ses cheveux châtain étaient relevés dans un chignon

piqué d'une plume rouge, qui allongeait considérablement sa silhouette, accentuant encore sa féminité. Elle portait un plateau en argent qui semblait trop lourd pour son bras fragile. Plusieurs verres à liqueur étaient posés dessus.

Elle tendit le plateau à Dominik.

— Non merci, répondit-il, je ne bois pas.

— Oh, ce n'est pas de l'alcool, répondit la jeune femme, mais du chocolat. Les Aztèques le considéraient comme un puissant aphrodisiaque.

— Ah, dans ce cas, je ne voudrais pas être impoli.

Il fut surpris de découvrir que le

breuvage était tiède, comme s'il venait d'un pot de chocolat fondu sur la gazinière. Il avait un goût un peu piquant, évoquant le piment et la noix de muscade.

— Délicieux, merci.

Pour toute réponse, elle inclina légèrement la tête.

On dirait un palais, songea-t-il en découvrant l'immense pièce dans laquelle il se trouvait.

Il fut ravi de découvrir que la moquette rouge ne couvrait pas tout le sol mais se contentait d'en délimiter les contours, créant comme une salle de bal. D'ailleurs, un couple valsait, indifférent à l'absence de musique.

Dominik reconnut Edward et Clarissa, le couple qui avait donné le dîner après lequel Miranda avait été fessée. Clarissa portait une robe longue aussi rouge que le tapis, bordée au col de dentelle blanche, comme une reine victorienne. Il songea que Victor avait certainement donné des instructions vestimentaires aux invités et avait délibérément omis de lui en faire part.

Edward portait un uniforme militaire qui lui donnait l'air d'un héros de guerre ou d'un dictateur, selon le point de vue que l'on adoptait.

Dominik se dirigea vers la longue table du buffet au fond de la salle, qui disparaissait sous les bouteilles de

champagne dans leurs seaux, des rangées de flûtes et des plats en bois couverts de raisin et de mangues découpées. Il y avait même une sculpture en glace : un Cupidon rebondi dont la flèche visait le centre de la salle. Dominik songea que ce n'était pas le dieu de l'Amour, contrairement à une idée répandue, mais celui de l'Érotisme, qui suscitait chez ses victimes un désir incontrôlable.

Il réprima un rire quand il repéra la fontaine à chocolat, certainement un cadeau d'une tante attentionnée, qui n'avait pas pensé un seul instant qu'elle se retrouverait sur le buffet de ce genre de fête. C'était donc ainsi que le chocolat restait tiède. Dominik avait un instant envisagé la possibilité que Victor soit un

magicien.

— Vous passez une bonne soirée ?

Dominik se retourna et se retrouva face à une Japonaise en corset blanc parsemé de petites fleurs rouges. En d'autres circonstances, il aurait trouvé le vêtement joli, mais, dans cet environnement, elle lui donnait l'impression d'avoir reçu une balle dans la poitrine.

— Oui, merci. Mais je viens juste d'arriver.

— Vous avez déjà assisté à une fête organisée par Victor ?

— Une seule fois, et elle était très informelle. Rien à voir avec ça.

Elle saisit un verre et se pencha pour

prendre une bouteille de champagne, exposant ce faisant une partie de son sein et un téton brun.

— Permettez-moi.

Dominik lui prit la bouteille des mains et remplit lentement sa flûte afin que le liquide mousseux ne déborde pas.

— Merci. M'accompagnez-vous ?

— Uniquement si je peux trouver une boisson sans alcool. Je ne bois pas.

Il décida soudain de ne plus s'expliquer. Pourquoi les gens ne comprenaient-ils pas qu'il n'aime pas l'alcool ? Comme si on ne pouvait s'amuser que sous l'emprise de la boisson.

— Dans ce genre de situation, c'est certainement plus sage.

Dominik fronça les sourcils en cherchant des yeux autre chose à boire. Si l'on en jugeait par le choix des boissons, la fête n'était pas organisée pour les abstinents. Quand il se retourna, sa compagne avait disparu dans la foule au bras d'un homme vêtu d'un short rouge et or et d'un masque de catcheur. Dominik contempla son dos musclé avec envie. Il devrait peut-être se mettre à courir, comme l'avait suggéré Lauralynn, ou au moins se remettre dans la condition physique qui était la sienne quand il était étudiant.

Non pas que Summer soit intéressée

par sa corpulence. Qu'il maigrisse ou qu'il grossisse, il doutait fort qu'elle remarque quoi que ce soit.

Ses pensées furent interrompues par Edward.

— Je pense que nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne crois pas que nous ayons été correctement présentés. Vous étiez à la petite soirée de Victor, n'est-ce pas ?

— Absolument. Clarissa et Edward, c'est cela ? Je m'appelle Dominik.

— Appelez-moi Ed. Il n'y a que Victor pour m'appeler ainsi, et ma femme quand elle veut m'agacer. Comme vous le voyez, Victor apprécie une certaine

théâtralité...

Ed saisit une grappe de raisin, la plonge dans la fontaine de chocolat et l'enfourna avec un sourire satisfait.

— C'est clair qu'il fait toujours tout ce qui est en son pouvoir pour ça, continua Clarissa. Apparemment, il nous a réservé une surprise pour plus tard. Dieu seul sait de quoi il s'agit... Vous le connaissez bien ?

— Pas vraiment. Nous ne sommes que des connaissances.

— Bien. Je n'aurais pas voulu vous blesser. Personne ne l'aime vraiment, pour être honnête. Les gens viennent à ses fêtes pour le spectacle et parce que le

champagne est bon.

— Il n'a rien prévu d'autre que ça ?
C'est un peu insipide pour Victor. Je m'attendais à plus.

— Je pense que l'action aura lieu dans le donjon et dans la salle de jeux, une fois que tout le monde sera là et dans l'ambiance.

Elle montra du doigt les deux portes voûtées voilées de rideaux rouges sur le mur d'en face.

— Je pense qu'elles ouvrent à minuit, poursuivit-elle.

— Un donjon et une salle de jeux ?

— Oui. Il y en aura pour tous les goûts ce soir. Il y a une pièce pour les amateurs

de SM, avec les objets habituels, et une autre pour les échangistes.

— Aussi appelés libertins. Je n'aime pas le terme d'échangiste, intervint Ed, qui avait une trace de chocolat sur sa fine moustache.

— Bien sûr, mon chéri, répondit sa femme en levant les yeux au ciel. Vous êtes nouveau dans le milieu, alors ? reprit-elle à l'intention de Dominik.

— Je pense qu'on peut dire ça.

Dominik n'avait jamais aimé les fêtes SM ou échangistes. Il préférait mettre en scène ses fantasmes dans l'intimité de sa demeure ou de son esprit. Les soirées à Londres dans lesquelles il s'était joint à

d'autres hommes lui paraissaient, avec le recul, avoir été cruellement dénuées d'érotisme : il s'était contenté de s'abandonner à une luxure débridée. Il n'avait jamais mis les pieds dans un club fétichiste ni assisté à des scènes de ce type en dehors de la fessée de Miranda par Victor. Il espérait vraiment que c'était une fessée consentie et non pas une agression. Mais, avec Victor, tout était hélas possible.

— Vous avez de la chance de commencer maintenant ; tout est possible. À nos débuts, nous avons l'impression d'être les deux seuls pervers au monde.

— Vous pratiquez depuis longtemps ? Comment avez-vous découvert cet

univers ?

La curiosité de Dominik était piquée au vif : il était manifestement possible de construire une relation malgré ce genre de pratiques.

— Nous sommes de vieux amateurs. Nous nous sommes rencontrés au lycée et nous sommes mariés depuis trente ans. Notre vie sexuelle est devenue ennuyeuse au bout d'un moment et nous avons décidé de la pimenter. Une chose en a amené une autre, et voilà où nous en sommes arrivés. C'était plus difficile lorsque les enfants étaient encore à la maison. Quand la baby-sitter venait les garder, nous leur disions que nous allions au cinéma alors que nous nous rendions dans les clubs les

plus chauds de New York et de ses environs. Nous sommes tranquilles maintenant, et nous pouvons faire ce que nous voulons chez nous.

— Et vos enfants...

Dominik s'interrompt brusquement, cherchant désespérément une façon polie de détourner la conversation, dont le sujet était devenu très intime.

— Est-ce qu'ils sont « normaux » ?

Oui, ils sont adorables, même s'ils sont tous les deux ennuyeux comme la pluie. L'un d'eux est avocat, spécialisé dans les divorces, et il a vécu dans le Wisconsin. Il est revenu à New York pour jouer du trombone dans un orchestre. Notre fille a épousé le fils du pasteur de la paroisse

locale. Dieu seul sait comment une chose pareille a pu arriver. Ils n'approuvent pas du tout notre façon de vivre, mais nous sommes le plus discrets possible : j'ai peur que notre fille ne trouve mauvaise notre influence sur nos petits-enfants. Les gens sont tellement bêtes.

— Effectivement...

— Ah, voilà le seigneur du château. Il a l'air ridicule, vous ne trouvez pas ? Le latex devrait être réservé à ceux qui sont jeunes et minces.

Edward la regarda sévèrement.

— Tu dis n'importe quoi. Les jeunes et minces n'ont pas le monopole du glamour. Nous en sommes la preuve vivante, non ?

ajouta-t-il avec un sourire satisfait.

— Tout à fait, mon chéri.

Victor portait un costume de Maître Loyal en latex rouge, noir et or. Son visage était grîmé comme celui d'un clown et sa bouche barbouillée de rouge, dans une parodie de sourire. Il tenait un fouet à la main, et un chapeau haut de forme était malicieusement perché sur sa tête. Parvenu à leur hauteur, il l'ôta et s'inclina profondément.

— Je suis ravi de te voir, dit-il à Dominik, avec un sourire de serpent.

— Merci pour l'invitation.

— Je suis certain que le spectacle que j'ai préparé te plaira infiniment.

— Tu ne veux pas nous donner un indice sur ce qui va suivre ?

— Et gâcher la surprise ? Pas question. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois saluer les autres invités. Ce n'est pas évident d'être l'hôte, mais il faut bien que quelqu'un se dévoue !

Clarissa attendit qu'il se soit suffisamment éloigné avant de reprendre leur conversation.

— Cet homme est absurde. Complètement fou. Je dois découvrir ce qu'il mijote.

— Es-tu sûre que ce soit une bonne idée ? demanda Ed.

— Il faut bien que quelqu'un le surveille. Il y a une frontière entre pervers et psychopathe. Nous ne pouvons pas laisser les débutants penser que nous sommes une bande de fous furieux juste parce qu'il a décidé de jouer un tour de malade à un public non consentant.

Elle tourna rapidement les talons et disparut par la porte qui menait au donjon.

Summer avait reçu le coup de fil de Victor quatre jours plus tôt, ce qui lui avait tout juste laissé le temps de se faire faire une épilation intégrale du maillot et de voir la rougeur consécutive à

l'épilation disparaître.

Il a certainement tout prévu, se dit-elle comme l'esthéticienne étalait la cire chaude et épaisse, la laissait sécher quelques secondes, puis tirait sèchement sur la bande avant de placer sa main sur la peau de Summer pour atténuer la brûlure.

Elle avait entendu dire qu'il y avait plusieurs types de douleur. Ce n'était pas parce que quelqu'un aimait la morsure du martinet sur ses fesses nues qu'il adorait se rendre chez le dentiste ou qu'il était ravi de se cogner le petit doigt de pied.

Summer n'était pas masochiste, mais elle trouvait que l'épilation faisait partie des petits plaisirs de la vie. Peut-être

était-ce parce qu'elle avait enlevé sa culotte pour une inconnue, ou parce que cette dernière avait la main douce sur son sexe quand elle écartait les lèvres afin de faire en sorte que la cire aille où il fallait et n'arrache rien d'important, ou parce que l'esthéticienne était très jolie et sentait le shampoing.

Quelle qu'en soit la raison, Summer avait trouvé l'expérience excitante et cette nuit-là, éveillée aux côtés de Dominik qui dormait, elle s'était caressée jusqu'à l'orgasme. Pour des raisons qu'elle ne savait s'expliquer, la pensée qu'il était tout près, inconscient de ses gestes, l'avait fortement troublée. L'idée qu'elle faisait quelque chose d'immoral et qu'elle courait le risque d'être prise en

flagrant délit l'avait excitée. Ça et l'extrême douceur de sa propre peau, grâce aux soins de l'esthéticienne.

Dominik n'avait pas encore remarqué son épilation, mais cela ne saurait bien sûr tarder. Elle lui dirait qu'elle avait eu envie de changer. Depuis qu'il l'avait rasée devant tout le monde lors de la fête chez Charlotte, il n'avait rien dit, et elle ne savait pas s'il la préférait entièrement épilée ou non.

Il semblait apprécier sa façon d'extérioriser ses humeurs dans ses vêtements et ses coiffures, mais il ne lui avait jamais fait aucune suggestion. Il ne lui demandait pas de changer pour lui plaire. Summer aimait ce trait de sa

personnalité. C'était une liberté qu'elle aurait eu beaucoup de mal à abdiquer.

Elle avait raconté à Dominik qu'elle passait la soirée avec Cherry afin de se rabibocher et lui avait dit de ne pas l'attendre.

Dominik avait marmonné en réponse qu'il avait lui aussi quelque chose de prévu, mais il n'avait pas détaillé. Il était distrait et taciturne. Passer leur premier samedi de retrouvailles séparés n'était peut-être pas l'idée du siècle, mais Summer n'y pouvait rien.

Elle ne pouvait rien révéler à Dominik : son silence faisait partie du marché qu'elle avait passé avec Victor. De plus, elle était terrifiée à l'idée que Dominik la

méprise, s'il savait ce qu'elle avait fait. Il la connaissait bien, certes, mais elle ne pensait pas qu'il ait pu imaginer un seul instant à quel point elle était allée loin sans lui.

Heureusement, il était parti dans l'après-midi pour travailler à la bibliothèque, la laissant libre de se préparer et d'appeler une voiture pour se rendre à l'adresse que Victor lui avait donnée.

Simón l'avait appelée au moment où elle sortait.

— Comment va notre star ? Remise du long voyage ? Prête pour une répétition impromptue ce soir ?

— Je ne me sens pas très bien. Je peux avoir un ou deux jours de repos de plus ?

— Tu me caches quelque chose ? C'est ton Anglais qui te fait des misères ? Ce n'est pas ton genre de refuser une répétition. Je suis inquiet...

— Non, je suis juste fatiguée. Je te promets.

Il n'avait pas eu l'air très convaincu.

Victor l'attendait quand la voiture entra dans le parking souterrain de l'hôtel particulier qu'il avait réservé pour la soirée.

C'est une demeure hideuse, songea-t-elle comme le portail en métal de l'entrée s'ouvrait devant eux. Elle n'avait rien de

l'esthétique Art déco du club où Dominik et elle s'étaient rendus à La Nouvelle-Orléans. Cet endroit semblait sortir tout droit du rêve d'un footballeur ; il semblait avoir été construit pour exhiber le plus de richesse possible sans se soucier un seul instant de se fondre dans le décor. Elle était certaine qu'à l'intérieur ce devait être une abondance de velours et un débordement de dorures, mais elle n'eut pas le loisir de vérifier son intuition : Victor la pressa à l'intérieur par un couloir sombre qui la mena directement au donjon.

Elle trouva que l'équipement était étrangement réconfortant, plus du tout intimidant ou intrigant. La présence d'une croix de Saint-André matelassée,

de deux bancs pour la fessée, d'une cage, d'un encadrement métallique qui ressemblait un peu à un cheval, et d'un étalage de cravaches, de fouets et de *paddles* faisaient d'un endroit inconnu un lieu familier.

Au milieu de la pièce se trouvait un rideau de velours rouge, suspendu à une tringle circulaire, qui formait une tente semblable, en plus petit, au dôme sur les chapiteaux de cirque.

Victor ouvrit le rideau, qui révéla une estrade de cérémonie, tendue de tissu et décorée de fleurs, qui n'était pas sans rappeler un autel pour les sacrifices. Un projecteur avait été placé au-dessus de cette scène.

— Comme tu peux le voir, je me suis donné beaucoup de mal pour toi, ma chère. J'espère que ça te plaît.

— J'ai une certaine expérience de la scène. Je pense que je peux me débrouiller.

— Je suis certain que tu es impatiente de commencer, répondit-il avec un sourire suffisant.

Summer garda le silence, mais ces mots la transpercèrent comme un poignard.

Était-elle vraiment impatiente ?

Elle supposait que oui. Elle savait au fond d'elle que Victor était abject. Mais il y avait une part d'elle qui répondait à

ses ordres, une part sombre que Victor semblait connaître et qu'il savait faire ressortir et manipuler avec talent.

Summer savait que c'était un homme dangereux et que ce n'était pas une bonne idée d'explorer ses excentricités sexuelles avec lui, mais, comme un papillon de nuit attiré par la lumière, elle sentait sa résistance s'effriter sous la violence de ses propres désirs.

Elle ne lui ferait cependant pas le plaisir de lui donner raison.

— Approche, ordonna-t-il.

Elle se tint debout devant lui, ravie d'avoir choisi de porter des talons hauts qui lui faisaient gagner plusieurs centimètres sur lui.

— Déshabille-toi.

Elle savait qu'elle aurait à le faire et avait donc choisi de porter une longue robe noire sans bretelles en jersey, qu'elle pouvait mettre et ôter d'un seul geste. Summer trouvait qu'il y avait peu de choses plus humiliantes que de se débattre contre un vêtement récalcitrant devant un public, surtout si Victor en faisait partie.

Il sortit alors une corde.

Il l'avait espionnée ou quoi ? Il semblait toujours savoir quoi faire pour l'exciter.

La corde était épaisse, usée et adoucie par de fréquents lavages. Elle pouvait

certainement comprimer quelqu'un longtemps sans procurer de douleur extrême, d'inconfort ou de dommages nerveux.

— À genoux.

Il fit un geste vers l'autel, et Summer remarqua alors qu'il était confortablement matelassé et non recouvert de pierre comme elle le pensait, poussée par son imagination et la situation. Il était assez petit, et des marches le bordaient à ses deux extrémités, permettant à un homme ou à une femme d'avoir facilement accès à celui ou à celle qui se tiendrait dessus. Elle, donc.

Summer frissonna quand elle sentit la

corde sur sa peau.

Victor gloussa en constatant ce signe évident de son plaisir, et elle résista à l'envie de le frapper. Ça ne résoudrait rien.

Il l'attacha gentiment, si délicatement qu'elle commença à se détendre en dépit de son intention de n'en rien faire.

Je m'en fous, songea-t-elle. Après ce soir, je ne le verrai plus jamais. Qu'est-ce que ça peut donc bien faire ?

Elle était fermement ligotée, mais elle remarqua que Victor avait appliqué toutes les règles de sécurité du bondage : aucun de ses centres nerveux n'était entravé, et il avait laissé un peu de jeu entre sa peau

et la corde pour que le sang circule normalement. Il n'en était évidemment pas à son coup d'essai et pour l'instant il tenait parole : elle n'aurait aucune marque permanente et ne serait pas blessée.

Elle essaya alors de bouger la tête. Elle s'agita afin d'éprouver la sensation une deuxième fois, essayant de comprendre ce qu'il avait fait.

— Ah, jubila-t-il, j'ai enfin réussi à faire en sorte que tu ne te contentes pas d'être bêtement allongée là.

Il avait entravé le bas de son corps et avait fait un nœud sur la corde qui passait entre ses jambes et était attachée à ses cheveux : chaque fois qu'elle penchait la

tête en avant, elle tirait sur la corde qui frottait son clitoris. Si elle s'agitait correctement pendant un certain temps, elle pouvait donc jouir sans l'aide de personne, pas même de sa propre main.

— Tu as perdu ta langue ?

Summer essayait de bouger le moins possible. Elle maudissait intérieurement son corps qui la trahissait ; elle sentait que la corde entre ses jambes devenait de plus en plus humide sous l'effet de son excitation.

Victor tira brusquement sur la corde à plusieurs reprises.

— Tu aimes ça, pas vrai ? demanda-t-il comme Summer réprimait mal un

gémissement. Bien. Maintenant, je vais mettre un masque sur ce joli visage, comme je te l'ai promis. Ce serait dommage qu'on reconnaisse notre célèbre violoniste, hein ? Tu n'y verras rien, j'en ai peur, mais, te connaissant comme je te connais, je suis certain que ça ajoutera à ton plaisir.

Elle baissa la tête pour permettre à Victor d'ajuster le masque, qui ne couvrait que le haut de son visage. Elle remarqua tout de suite qu'il avait laissé sa bouche libre. Il ne pouvait évidemment pas manquer une occasion de laisser un de ses orifices à la libre disposition de tous.

Satisfait, Victor caressa son corps

comme si elle était un chat. Il saisit ses seins et tordit malicieusement ses tétons. Elle l'ignora.

— Tu n'es vraiment pas drôle. Je ne comprends pas ce que cet homme te trouve. Je dois retourner auprès de mes invités. Je ne serai pas long.

Summer ne tourna pas la tête quand il partit ; elle sentit un souffle d'air lorsqu'il referma le rideau, l'isolant du reste de la pièce.

Quelques minutes plus tard, elle entendit retentir un gong.

Victor battit des mains comme un enfant ravi quand la foule des invités se

rapprocha pour l'écouter.

— Il était temps, murmura Ed à l'oreille de Dominik. Je finissais par craindre que le Viagra ne fasse plus d'effet quand il nous aurait enfin permis de commencer.

Dominik fronça les sourcils. Il n'avait pas pensé un seul instant à prendre un cachet, contrairement à la majorité des hommes présents. Le sexe ne le préoccupait pas. Il ne savait même pas pourquoi il était là ce soir, ni pourquoi il n'avait rien dit à Summer. Pure curiosité, peut-être.

Un soupçon commençait à le ronger à propos de Summer. Elle était étrange depuis son retour. Une tristesse

permanente semblait l'environner, et il avait l'impression qu'elle lui cachait quelque chose.

Victor avait-il réussi à l'impliquer dans tout ça d'une manière ou d'une autre ? Ce n'était pas impossible : il avait l'air très content de lui et avait semblé suggérer que la suite de la soirée intéresserait particulièrement Dominik.

Edward n'était pas le seul invité à s'impatienter. Tout autour de lui, des couples et des groupes s'enlaçaient, s'embrassaient et se caressaient. Un homme juste devant eux avait levé la jupe de sa compagne et lui caressait les fesses. De l'autre main, il tenait la jupe le plus haut possible, pleinement conscient

qu'Edward et Dominik regardaient, et leur offrant la meilleure vue possible.

— Puis-je me joindre à vous ?
demanda Ed aimablement, aussi poliment que s'il avait demandé à deux inconnus de dîner avec eux.

L'homme regarda sa partenaire, qui acquiesça.

— Allons-y.

Ils se dirigèrent tous trois vers la salle de jeux.

Edward se retourna vers Dominik.

— Venez avec nous, dit-il. Vous verrez de quoi il s'agit.

Il ne s'était écoulé que quelques

minutes depuis que Victor avait annoncé que toutes les pièces étaient ouvertes et à la disposition des invités, mais on aurait dit que la moitié de ceux-ci s'étaient précipités et étaient déjà en train de copuler sur les bancs et les coussins.

Dominik n'avait jamais vu autant de gens baiser en même temps.

Il resta un instant immobile, regarda autour de lui et se sentit idiot. La quantité de chair exposée – des seins qui se balançaient, des sexes flaccides pointant vers le bas ou dressés, des jambes négligemment écartées, des lèvres étalées – ne l'excitait pas du tout. Cependant, il trouvait le spectacle intéressant, d'une manière objective, un peu comme quand

il allait voir une exposition d'art contemporain dans une galerie branchée ou un musée.

La femme qu'ils avaient observée un peu plus tôt attira son attention. Elle s'approcha et posa la main sur sa ceinture, interrogative. Il acquiesça. Elle le déboutonna avec dextérité et fit glisser son pantalon, puis lécha son gland, tentant de réveiller son sexe.

Étrangement, dans cette mer de lubricité qui l'entourait, Dominik découvrit qu'il était capable de bander, mais à condition de faire abstraction de tout le reste et de se concentrer sur la femme en face de lui.

Elle avait le même âge que lui,

supposa-t-il, même si c'était assez difficile à savoir de nos jours. Ses longs cheveux bruns couvraient ses deux tétons comme des rideaux, mais ils ne pouvaient pas dissimuler ses seins lourds. Elle était assez massive, avec les cuisses musclées de celle qui a un travail manuel ou fait beaucoup de sport, et elle avait des fesses imposantes et douces, qui permettaient à un homme de les malaxer quand il la prenait par-derrière.

Cette pensée fit bander brusquement Dominik. En dépit de ses premiers doutes, il se dit soudain qu'il aimerait la sauter, mais un autre s'en chargeait déjà. Les mouvements de sa bouche autour de sa queue étaient devenus plus frénétiques et plus pressés, et il tressaillait quand

elle l'égratignait parfois lorsque son visage était violemment projeté en avant sous les coups de boutoir de son partenaire.

Dominik était sur le point de se retirer pour éviter que son sexe ne subisse d'irrémediables dommages et d'aller voir ailleurs quand il se rendit compte qu'elle était sur le point de jouir. Ce ne serait pas très galant de sa part de la distraire en bougeant maintenant.

Edward avait enfilé un gant en latex et lui avait mis deux doigts dans le cul. Il ressemblait un peu à un savant fou, mais la stimulation contribuait manifestement grandement au plaisir de la femme. Elle oscillait comme un piston entre Dominik

et l'homme derrière elle, poussant de plus en plus fort contre les sexes ou les doigts qui étaient en elle, jusqu'à ce que son corps soit parcouru par un long frisson. Elle soupira et s'effondra, repue, à leurs pieds.

— Merci, murmura-t-elle sans s'adresser à personne en particulier, en souriant largement, les yeux fermés.

Dominik se pencha et lui caressa les cheveux, pris d'une subite bouffée d'affection comme elle se blottissait contre sa main.

Peut-être que cette soirée ne serait pas si terrible finalement.

Summer commençait à se demander si Victor n'avait pas enfreint l'un des commandements des libertins et ne l'avait pas abandonnée, seule et entravée, quand elle perçut une subtile modification dans l'atmosphère de la pièce et sentit une bouffée de parfum piquant, une fragrance qui contenait une touche de citron.

Comme elle ne désirait pas manifester sa présence à une personne malintentionnée, elle retint son souffle et resta immobile, mais le rideau s'ouvrit quand même. Qui que ce soit, elle avait été découverte, même si elle supposait que Victor avait prévenu ses invités qu'il y aurait un spectacle et que la présence d'un rideau et d'une scène ne pouvait qu'attirer l'attention sur ce qui était

caché.

Elle garda la tête baissée ; si elle ne bougeait pas, l'autre partirait peut-être.

— Mmmh, c'est donc vous la star de la soirée.

Summer connaissait cette voix. Elle chercha dans ses souvenirs pour identifier cette personne, qui surgissait de son passé.

Maîtresse Clarissa. Celle qui lui avait demandé un verre et grâce à qui elle avait pu voler la clé du placard de Victor, dans lequel il avait enfermé son téléphone portable et ses vêtements. C'est comme ça qu'elle avait pu envoyer un texto à Dominik et, plus tard, s'enfuir.

— Je suppose que oui, soupira Summer.

Elle s'était habituée à la sensation de la corde sur son clitoris et, sans aucune stimulation mentale (ce n'était quand même pas la présence de Victor qui l'excitait), elle s'ennuyait et fatiguait ; elle avait juste envie de rentrer chez elle et de se coucher.

Il y eut un long silence.

— Je reconnais votre accent et vos cheveux. Et, je dois bien l'admettre, votre corps. Même si je pense qu'il y a d'autres rouquines néo-zélandaises avec penchants pervers à New York. Vous étiez à une autre fête organisée par Victor, non ? Il me semble que vous avez fui avant le

spectacle. J'espère que ce n'est pas pour ça qu'il vous a ligotée cette fois-ci.

— Oui, c'était bien moi, mais ce n'est pas pour ça que je suis attachée. Je suis ici de mon propre gré. Victor et moi avons eu un différend..., et je ne voulais pas être tatouée.

— Victor n'est pas votre maître alors ?
Ou votre dom ?

— Non. J'ai quelqu'un d'autre.

— Ce quelqu'un d'autre sait que vous êtes là ce soir ?

— Non.

— Vous pensez que c'est sage ?

Son ton était plus interrogateur

qu'accusateur, mais Summer n'en fut pas moins agacée. Pourquoi les gens se mêlaient-ils toujours des affaires des autres ? Si elle avait choisi d'être ligotée et d'être la pièce maîtresse de la fête, c'était son problème.

— Ce n'est peut-être pas sage, mais c'est nécessaire.

— Vous êtes bien consciente de ce dans quoi vous avez mis les pieds ? Vous savez ce que Victor a prévu pour vous cette fois-ci ?

— Beaucoup de sexe, je suppose. Il me tarde, ajouta Summer d'un ton de défi.

— Tant que vous êtes sûre de vous, je le suis aussi, ainsi que les autres invités.

J'espère que vous ne m'en voulez pas, mais je souhaitais m'assurer que ce que Victor avait prévu était... réglo. Je vais donc vous laisser avant que le spectacle commence.

Plein d'entrain, Dominik quitta la pièce pour aller chercher un verre.

L'expérience qu'il venait de vivre et sa conversation avec Clarissa lui avaient donné de l'espoir. Si d'autres arrivaient à vivre ainsi, Summer et lui pouvaient le faire aussi. Il leur faudrait en discuter et mettre à plat leurs envies respectives, mais il savait à présent que ce n'était pas infaisable.

Clarissa lui saisit la main alors qu'il cherchait la femme avec le chocolat sur le plateau. Le fait que quelqu'un d'aussi peu vêtu et paré d'une plume aussi longue que ses jambes puisse passer inaperçu en disait long sur le degré d'extravagance des costumes des invités.

— Tout va bien, annonça-t-elle. Et ça va être délicieux.

— Vraiment ? Que nous a préparé notre Maître Loyal alors ?

— Il a une fille en réserve dans le donjon, quelqu'un que j'ai déjà rencontré, même si ça ne s'est pas très bien terminé la dernière fois. Je suis assez surprise de la revoir, pour tout avouer, mais je lui ai parlé, et elle dit qu'elle est impatiente

que ça commence.

— Ah bon ? Tant mieux.

— C'est une rouquine. Edward sera ravi, il aime les rousses. Un peu comme tous les hommes de nos jours, on dirait. Qui a dit que les hommes préféraient les blondes ?

Un terrible sentiment d'effroi s'abattit sur les épaules de Dominik, comme si l'air de la pièce s'était soudain transformé en plomb.

Il s'excusa et se précipita vers le donjon.

Il regarda autour de lui. Les autres participants étaient très occupés, et le bruit que faisaient les divers instruments

en s'abattant sur les fesses ou les dos noyait ses mouvements.

Il gagna le milieu de la pièce, souleva le rideau et jeta un coup d'œil.

Comme il l'avait craint, c'était Summer. Elle était étendue, ligotée et nue sur une plate-forme, et gémissait doucement.

Son premier instinct fut de la libérer. Il voulait défaire les liens et la prendre dans ses bras, mais il ne pouvait se méprendre sur l'expression de son visage : elle était visiblement excitée, et cela l'arrêta.

Il ferma les yeux et essaya de se mettre à sa place ; ses seuls sens étaient l'ouïe et

l'odorat. Elle entendait le bruit des martinets, les gémissements et les cris d'une pièce pleine de gens excités, elle sentait les odeurs de sueur et de parfum ; elle attendait, en alerte, qu'un étranger vienne la toucher.

Il se mit à bander.

Et ouvrit brusquement les yeux.

Elle lui avait menti en lui disant qu'elle avait rendez-vous avec une amie.

Il se souvint des paroles de Clarissa. D'après elle, Summer avait dit qu'elle attendait impatiemment que ça commence, qu'elle était consentante.

Pourquoi, Summer ? Il avait envie de la secouer. S'il avait su que Victor l'avait

invitée, ils auraient pu venir ensemble, en couple. L'estimait-elle si peu pour faire ça dans son dos ?

Il gagna l'antichambre. Et tomba sur Victor qui l'attendait, un sourire cruel aux lèvres.

— Adorable, n'est-ce pas ? Même si je dois bien avouer que je la trouve plutôt ennuyeuse. Je suis désolé que tu l'aies découverte avant que le spectacle commence. Petit curieux, va.

Victor sentait le latex, le talc et le spray qu'il avait utilisé pour faire briller son costume, qui luisait comme du verre poli.

— À quoi tu joues, putain ? Est-ce

qu'elle sait que je suis là ?

— Oh non, pas du tout. Je parie qu'elle ne t'a pas dit ce qu'elle faisait de sa soirée, n'est-ce pas ?

Ils chuchotaient pour ne pas déranger les autres participants, mais la fureur contenue dans la voix de Dominik avait transformé son murmure en sifflement.

— Elle ne m'a rien dit, mais je suis certain qu'il y a une explication. Si tu l'as obligée à venir d'une manière ou d'une autre, je jure devant Dieu que je te tuerai.

— Pas besoin. Tu ne la connais pas vraiment, hein ? Elle ne t'a pas raconté nos ébats ? Ce n'est pas la première fois qu'elle participe à ce genre de fête. Elle

est très populaire dans mon cercle.

Dominik sentit son cœur se serrer. Summer avait toujours été étrangement silencieuse quand le nom de Victor surgissait dans la conversation. Qu'elle ait voulu sortir avec lui ou assister à ses fêtes était une chose, mais qu'elle le fasse sans l'en avertir en était une autre. Il n'avait jamais exigé qu'une chose d'elle : l'honnêteté.

Il s'effondra sur l'un des bancs que Victor avait fait installer pour le public.

Le gong retentit de nouveau.

Victor attendit que les participants aient terminé ce qu'ils avaient commencé avant d'annoncer que le spectacle pouvait

commencer.

Un par un, les invités remplirent la pièce. Ils riaient et gloussaient, plus ou moins déshabillés. La plupart étaient ivres. Une femme s'assit sur la main droite de Dominik ; elle portait pour tout vêtement une paire de collants à motifs qui montait jusque sous ses seins comme une combinaison. Un collier hérissé de piques enserrait son cou.

Edward s'assit de l'autre côté de Dominik. Son visage portait les traces de trois rouges à lèvres différents.

— Ça a intérêt à valoir le coup, commenta-t-il. Je m'amusais comme un fou à côté.

Dominik approuva en grognant. Il n'était plus d'humeur à faire la conversation.

Les lumières baissèrent en intensité. Le rideau s'ouvrit avec un bruit métallique.

Un projecteur placé au plafond illumina Summer. Elle avait été déliée – Victor avait dû le faire juste avant d'ouvrir le rideau – et elle était à quatre pattes, comme si elle attendait d'être prise des deux côtés.

Victor monta sur l'estrade et frappa dans ses mains.

— Mesdames et messieurs, j'ai ici pour votre plaisir une sublime volontaire. Elle m'a demandé de bien vouloir mettre

en scène ses fantasmes les plus secrets ; elle veut être prise par des étrangers jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Je me suis évidemment fait un plaisir de lui rendre service. Je vous présente une véritable salope, qui est là pour vous servir.

Pour prouver qu'elle était plus que prête, il enfonça un doigt entre ses cuisses, et Summer gémit en reculant un peu comme si elle l'invitait à la prendre.

— Comme vous pouvez le voir, chers amis, ajouta Victor sèchement, elle est prête.

Il se pencha en avant et ôta gentiment une mèche de cheveux qui tombait sur le masque de la jeune femme.

— Mais je suis certain qu'ils veulent entendre ça de ta bouche. Dis-leur ce que tu es.

— Je suis une salope, répondit-elle d'une voix claire et précise.

Chaque mot transperçait Dominik comme un poignard, mais il ne pouvait pas bouger, subjugué par elle.

— Et que veux-tu ?

Elle ne répondit pas immédiatement et passa la langue sur ses lèvres.

— Je veux qu'on me baise.

Victor regarda Dominik avec un sourire fou.

— Voilà une invitation ou je ne m'y

connais pas. Nous allons évidemment faire les choses dans les règles et de manière consensuelle. Le mot de sécurité est « Vivaldi », qu'elle pourra utiliser dès qu'elle en aura assez. Vous trouverez des préservatifs, du lubrifiant et d'autres accessoires à côté du lit. Amusez-vous bien.

Il salua profondément et descendit de l'estrade.

Edward donna un coup de coude à Dominik.

— Il vaut mieux faire partie des premiers dans ce genre de situation.

— Je vous en prie, allez-y. Je vais commencer par regarder.

Edward était déjà debout avant même que Dominik ait fini sa phrase.

Elle avait même utilisé leur musique comme mot de sécurité. Avec Victor. Entre tous, il fallait que ce soit avec lui. Il se sentait ridicule, comme un adolescent rejeté.

Les autres invités s'étaient réunis en cercle autour d'elle. Ed avait les mains dans les cheveux de Summer, qu'il tira vers lui.

Elle pencha la tête en arrière, dévoilant son cou, un sourire dur aux lèvres. C'était une expression que Dominik lui avait vue de nombreuses fois quand ils faisaient l'amour, celle qu'elle avait quand elle était vraiment très excitée.

Au moins, ce serait Edward qui la prendrait en premier et pas Victor ; Dominik n'était pas certain qu'il aurait pu l'accepter. Peut-être que l'autre idiot n'arrivait pas à s'extirper de son costume en latex.

Un autre homme, que Dominik n'avait jamais vu, s'approcha de la bouche de Summer, le sexe dressé.

Il retint son souffle un instant ; il espérait que Summer utiliserait son mot de sécurité si quelqu'un forçait sa bouche avec sa queue sans prévenir. Mais elle ouvrit grandes les lèvres et s'avança instinctivement pour l'inviter.

Des gouttes de sueur se formèrent sur son corps, et Dominik suivit des yeux le

chemin formé par les petites rigoles. Ses seins s'agitaient comme des balanciers, et ce doux bruit était noyé par les grognements des autres participants.

Une femme aux cheveux de lutin et à la silhouette fragile se glissa sous Summer et lui lécha les seins.

L'homme qui se faisait sucer se retira, s'agenouilla devant la petite femme et commença à lui lécher le sexe. Un autre homme prit immédiatement sa place et se branla dans les cheveux de Summer.

Dominik ne voyait plus la scène, encombrée d'hommes et de femmes qui attendaient leur tour pour la caresser ou la prendre d'une manière ou d'une autre.

Un participant reculait parfois pour changer de préservatif ou s'essuyer le front, et, avant qu'un autre prenne sa place, Dominik avait un bref aperçu de la peau pâle de Summer, couverte de sueur et en perpétuel mouvement. Elle allait et venait sous les coups de butoir, et tressaillait parfois sous certaines caresses.

S'il fermait les yeux, il entendait le bruit familier de son halètement ; il pouvait imaginer son cœur s'accélérer, et sentir son corps autour de son sexe. Quand ils faisaient l'amour, elle était plus que présente et réagissait au moindre effleurement. Il se remit à bander malgré lui. Il la regarda ouvrir la bouche pour une autre queue.

Elle devait commencer à fatiguer, songea-t-il, mais elle ne donnait aucun signe de lassitude ou de satisfaction. Il avait l'impression qu'elle cherchait à effacer toutes les relations sexuelles frustrantes qu'elle avait jamais eues dans cette nuit de baise effrénée.

Il ne savait pas ce qui le motiva : la colère ou le désir ?

Toujours est-il que, quand l'homme se retira de la bouche de Summer, Dominik le remplaça.

Il contempla son visage, la courbe de ses lèvres, son front plissé sous l'effort, ses sens en éveil devant le changement de partenaire. Il fit courir ses mains le long de son cou et de ses épaules, et la sentit

se détendre. Il saisit ses cheveux dans ses mains, lui tira la tête en arrière, se pencha et l'embrassa.

Pendant un instant, elle répondit comme elle le faisait toujours ; elle ouvrit la bouche et soupira de contentement.

Puis elle recula et ôta son masque. Elle l'avait reconnu.

— Arrêtez, s'il vous plaît, ordonna-t-elle en s'asseyant sur ses talons.

La foule qui l'entourait recula immédiatement.

Elle regarda autour d'elle, à la recherche de quelque chose pour se couvrir, une serviette ou sa robe, mais ne trouva rien. Elle se cacha les seins avec

les bras.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Victor m'a invité. Apparemment tu as été invitée aussi.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? murmura-t-elle.

— Il m'a dit que ce n'était pas la première fois, si c'est de ça que tu veux parler. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Et toi ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ? C'est la première fois que tu vas à ce genre de fête ?

— Non. Je pensais que tu t'en foutais, et puis je ne trouvais jamais le bon moment. Tu n'étais jamais là. Toujours en train de répéter avec Simón.

— D'accord. Donc, tu peux sauter qui tu veux quand tu veux, mais pas moi.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Mais c'est ce que tu as dit. Et c'est ce que tu fais. Va te faire foutre, Dominik.

Elle descendit de l'autel, se redressa et se dirigea vers la sortie, le dos raide et le menton levé.

Un silence gêné s'abattit sur les invités. Un homme, cependant, applaudit, tout près des oreilles de Dominik.

Victor.

APRÈS LA TEMPÊTE

QUAND LE TAXI M'A DÉPOSÉE DEVANT LE LOFT DE SOHO, Simón m'attendait, assis sur les marches devant l'immeuble, les jambes allongées devant lui, ses pieds éternellement bottés de croco croisés au niveau des chevilles.

— Je savais bien que tu finirais par rentrer chez toi.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Il est 3 heures du matin.

— Tu n'as répondu à aucun de mes coups de fil. J'étais inquiet.

J'ai sorti mon téléphone de mon sac à main et ai jeté un œil à la liste des appels manqués : Simón m'avait appelée toutes les heures depuis que je lui avais dit que j'étais trop fatiguée pour répéter.

— Désolée. Il était sur silencieux.

J'ai essayé d'introduire la clé dans la serrure, mais mes doigts tremblaient comme des feuilles secouées par le vent.

Simón m'a contemplée un instant puis il s'est levé d'un bond et a pris mes mains dans les siennes. Il m'a détaillée de haut en bas. Je n'avais pas osé me regarder dans les miroirs de l'entrée de

l'hôtel particulier où s'était déroulée la soirée. Je ne savais pas à quoi je ressemblais, mais j'étais en nage, tremblante et échevelée. J'espérais juste que je n'avais aucun suçon visible.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Dominik t'a frappée ? Si c'est le cas, je jure qu'il le regrettera.

— Non, pas du tout. On était à une fête et on s'est disputés. Je pense qu'il ne va pas tarder à arriver.

— Viens chez moi. Ça te donnera le temps de réfléchir dans un endroit sûr.

— Je ne peux pas partir comme ça, il va croire que je l'ai quitté.

— Il appréciera certainement d'être

seul et, de toute façon, vous ne risquez pas de discuter si vous êtes tous les deux dans cet état-là.

Je n'avais pas le courage d'argumenter. Sans compter que je n'avais pas vraiment envie d'avoir une conversation avec Dominik. Peut-être qu'une séparation d'un jour ou deux nous serait effectivement bénéfique.

— D'accord. Je vais prendre des affaires.

— Pas la peine. Tu reviendras les chercher quand il ne sera pas là. J'ai tout ce qu'il faut chez moi.

— Mon violon...

— Tu peux utiliser un des miens.

Il m'a prise par la main et m'a conduite vers West Broadway pour appeler un taxi ; à cette heure-ci c'était l'endroit où nous avions le plus de chance d'en trouver un. Les deux premiers n'étaient plus en service, mais le troisième s'est arrêté devant Simón.

Chaque fois qu'une voiture nous dépassait, j'imaginai, le cœur battant à tout rompre, que c'était Dominik qui me suivait pour me présenter ses excuses. Je lui raconterais tout ce qui s'était passé entre Victor et moi, nous nous pardonnerions mutuellement et nous prendrions un nouveau départ. Nous effacerions l'ardoise.

Mais il ne m'a pas suivie.

Simón m'a prise dans ses bras quand nous sommes montés dans le taxi. J'ai posé ma tête contre son torse, et il a mis son bras autour de mon épaule. Il a commencé à caresser mes cheveux emmêlés, et je me suis détendue, permettant à sa gentillesse de balayer mes soucis, au moins momentanément.

— Tu sens différemment, a-t-il dit, ensommeillé, en me réveillant quand le taxi nous a déposés. Tu as changé de parfum ?

C'est celui de dix hommes et de deux femmes, ai-je songé, mais je n'ai évidemment pas répondu ça.

— Il y avait un monde fou à cette fête. J'ai besoin d'une douche.

— Je serais ravi de te fournir tout ce dont tu as besoin.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

J'ai rencontré son regard chaleureux couleur chocolat et, à cet instant, j'ai eu envie de lui, ne serait-ce que pour chasser le souvenir de tous les autres. Je me suis avancée et je l'ai embrassé.

Il n'était pas rasé, et sa peau était râpeuse contre la mienne. J'ai frotté ma joue contre sa barbe, appréciant la sensation.

Quand il a composé le code de son immeuble, ses mains tremblaient autant que les miennes un peu plus tôt.

— Je croyais que tu pensais que ce n'était pas une bonne idée.

— Les bonnes idées ne m'intéressent plus.

— Tant mieux.

Il m'a poussée dans l'ascenseur, m'a enlacée et m'a embrassée avec l'ardeur d'un homme possédé.

Quand l'ascenseur a tinté pour nous prévenir que nous étions arrivés à destination, j'avais déjà déboutonné sa chemise et défait sa ceinture, impatiente que nous baisions avant que l'un de nous deux se ravise. J'en avais fait suffisamment cette nuit pour avoir honte de moi au petit matin, et coucher avec un

homme de plus me paraissait inévitable, un peu comme manger le dernier cookie une fois le paquet entamé.

Il m'a conduite vers sa chambre et m'a fait tomber sur son lit. Nous n'avions pas cessé de nous embrasser avec l'abandon de deux personnes qui pensent que ce sera leur dernière nuit ensemble. Il a glissé sa main sous ma robe et a remonté le tissu sur ma taille avec des gestes brusques. Un désir non dissimulé brûlait dans ses yeux. Quand il s'est agenouillé entre mes cuisses, j'ai saisi ses cheveux et l'ai ramené vers moi.

— Non, s'il te plaît, je veux juste que tu me baises.

Simón a eu l'air ravi d'obéir. Je

n'avais pas envie de préliminaires et je ne voulais pas qu'il découvre les différentes saveurs de ma peau : les parfums des autres, les lubrifiants, le goût piquant que laissent toujours les préservatifs. Il était plus lourd que Dominik. Son corps m'écrasait agréablement, et ses cheveux lui tombaient dans les yeux. J'ai respiré son odeur, les mains dans ses boucles sombres. J'ai noué mes jambes autour de sa taille et me suis cramponnée à lui pendant qu'il me prenait, espérant que chacun de ses coups de reins chasserait le souvenir des autres hommes. Et je voulais plus que tout me débarrasser du souvenir de Victor. Il m'avait à peine touchée, mais je ne pouvais pas me défaire de son

parfum douceâtre, qui manquait de me faire vomir chaque fois que je le respirais.

Ça a été terminé en quelques minutes. Simón était fatigué et il m'avait attendue longtemps. Au moins, il ne s'est pas excusé. Je suppose qu'il s'est dit que nous aurions d'autres occasions. Peut-être avait-il raison.

— Tu ne veux pas me raconter ce qui s'est passé ?

Nous étions côte à côte, son bras sur ma poitrine. Il m'a rapprochée de lui, comme s'il voulait me tenir contre lui pour toujours.

Le poids de mon silence a rempli la

pièce comme un roulement de tambour.

— Peut-être. Mais pas ce soir.

— Je serai toujours là.

J'ai attendu qu'il s'endorme avant de me lever pour me doucher. Je ne voulais pas qu'il croie que je me sentais sale parce que j'avais couché avec lui. Il méritait mieux que ça.

J'avais passé tant de temps chez lui que je m'y sentais quasiment chez moi. Je savais où il rangeait les serviettes propres et qu'il y avait un miroir en pied dans la salle de bains dans lequel je pourrais vérifier à quoi je ressemblais.

Pratiquement aucune marque sur moi. Je pensais que ma peau porterait les

traces de mes nombreux péchés. Je ne sais pas vraiment ce que je m'attendais à voir : une lettre écarlate gravée sur mon cœur ? Mais il n'y avait rien. Le reflet que me renvoyait la glace était blanc comme neige, même si mon sexe était certainement rouge et gonflé. Il me faudrait plusieurs jours pour m'en remettre.

Les gens disent que les yeux sont le miroir de l'âme. Je pense qu'on en apprendrait plus les uns sur les autres si on se regardait plus bas.

J'ai ouvert l'eau et je suis entrée dans la douche, puis j'ai tourné le robinet le plus possible. La température était bouillante, mais ce n'était pas suffisant.

Il n'y avait pas une douche au monde qui me laverait de cette soirée.

Dominik savait que ce qui s'était passé avait modifié à jamais sa relation avec Summer.

Ce n'était pas une question de culpabilité. Victor, Summer et lui étaient tous les trois également responsables du malheureux déroulement des événements.

Aucun mot ne pourrait réparer ce qui s'était déchiré entre eux.

En maître de cérémonie sournois, Victor avait fomenté tout ça ; il les avait manipulés jusqu'au point de non-retour. Par pure cruauté ? Par plaisir ? Peut-être

par simple malice, comme un enfant qui ne peut s'empêcher de détruire une construction parfaite et d'en éparpiller toutes les pièces, transformant l'ordre en chaos.

Confronté à un choix, Dominik avait dit ce qu'il ne fallait pas. Il n'avait pas trouvé en lui assez de bonté pour lui pardonner ou la comprendre, et il avait endossé bien malgré lui le rôle du méchant dans son désir effréné de jouer avec Summer jusqu'à ce que les liens qui les unissaient finissent par céder. Tout était sa faute, depuis l'instant où il l'avait aperçue en train de jouer du violon dans le métro londonien et où il avait imaginé qu'il pouvait l'attirer dans ses filets, dans son lit, dans sa vie, suivant des conditions

qu'il ne comprenait toujours pas complètement.

Et elle ? Avait-elle su quelles forces étaient à l'œuvre dans sa propre sexualité ? Avait-elle éprouvé de la tendresse pour lui ou avait-elle seulement succombé à ses désirs les plus secrets, qu'elle s'était contentée d'explorer avec lui ?

S'il pouvait seulement la voir à présent et la regarder dans les yeux ; peut-être y saisirait-il une réponse, une pièce qui lui permettrait de résoudre le terrible puzzle de sentiments et de désirs insatiables qui tourbillonnaient dans un fol abandon et le rendaient totalement impuissant.

Il s'était écoulé quarante-huit heures, et Summer n'était toujours pas revenue.

Elle était peut-être chez un ami. Cherry ou Susan, son agent, ou plus probablement Simón, le chef d'orchestre qui lui avait toujours proposé un endroit pour répéter à toute heure, ce qui était étonnant.

Ses vêtements étaient toujours suspendus dans sa partie du dressing, dans une proximité douloureuse, et il passait souvent les doigts sur la douceur des différents tissus. Une souffrance intense lui broyait le cœur, et il portait les étoffes à son nez, inspirant l'odeur de la jeune femme. *Je ressemble à un vieux pervers*, songea-t-il. Au moins il ne fourrageait pas comme un fou furieux dans ses sous-vêtements. Même s'il y avait pensé.

Il avait évidemment remarqué le Bailly, blotti dans son étui à présent bien abîmé, posé dans le coin le plus éloigné du salon. Il était surpris qu'elle ne l'ait pas pris avec elle, ou que du moins elle ne soit pas revenue le chercher ; cet abandon semblait lui dire qu'elle avait définitivement rompu. L'instrument était un poignant souvenir de ce qui avait présidé à leur rencontre.

Non, ce n'est pas notre faute, songea Dominik. Ni à lui ni à elle. Ils avaient été le jouet de leur désir et de ses contradictions.

En revanche, en ce qui concernait Victor, c'était une autre histoire. Il savait parfaitement ce qu'il faisait. Il était

largement responsable du triste, voire sordide, déroulement des événements.

— Salut, Lauralynn.

— Bonjour Dominik. Comment vas-tu ?

— Pour être franc, je suis terriblement en colère... Comment s'est passé le concert à Boston ?

— Très bien. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis furieux après Victor.

— Oh mince, il a recommencé ses manigances ?

— Je n'ai pas envie d'en parler. Tu sais comment je peux le joindre ? J'ai égaré le papier avec son adresse. Je dois

lui parler.

— Tu es sûr ?

— S'il te plaît, Lauralynn...

— Ne fais rien que tu pourrais regretter, Dominik, le prévint-elle.

Elle lui donna quand même l'adresse, qu'il n'avait évidemment jamais possédée. Elle semblait l'avoir parfaitement compris.

— Dominik ? reprit-elle.

Mais il avait déjà raccroché.

Les choses se passèrent mal.

Pris au piège dans son appartement,

Victor refusa de le laisser entrer et insista pour qu'ils aillent discuter dehors. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre envie de s'expliquer dans un bar ou tout autre lieu trop public. Victor vivait non loin de Central Park, près de l'immeuble Dakota, et ils finirent par échouer près de la mare, à côté du bois de Hallett. La nuit tombait, et touristes et promeneurs se faisaient plus rares.

Quand Dominik aborda le sujet de la fête et la façon dont Summer avait été manipulée pour y participer, Victor répondit avec une certaine désinvolture.

— Alors que tu aurais pu tout arrêter, tu t'es contenté de ne pas intervenir ! C'est toi qui lui as permis d'aller

jusqu'au bout. Je n'étais alors plus qu'un observateur, argua-t-il, son sourire suffisant faisant à Dominik l'effet d'une muleta rouge agitée sous le nez du taureau.

Dominik se sentit mal : les paroles de Victor lui transperçaient le cœur et lui rappelaient son infamie et ce qui lui apparaissait à présent clairement comme la pire erreur de sa vie.

— J'ai été pris de court, se défendit-il. Je ne comprends toujours pas pourquoi elle a accepté d'être le clou de cette orgie grotesque. Je suis certain que tu avais tout planifié depuis longtemps.

— Je dois bien avouer que j'ai fait preuve d'un peu de malice, concéda

Victor en traînant les pieds sur le chemin sombre, mains dans les poches.

— Tu as tout manigancé, oui. Je ne dis pas que tu nous as ouvertement trompés, Summer et moi, mais tu as clairement menti par omission. Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

— Vous n'êtes pas deux innocents, Dominik. Et puis qu'importe de pécher entre amis, hein ? C'est le péché qui fait tourner le monde, ajouta-t-il en riant doucement.

— T'es qu'un putain de pervers.

Dominik était à bout, sa patience mise à rude épreuve par la nonchalance de Victor et son indifférence affichée devant

la situation dont il était l'artisan sournois. Il arborait un air profondément satisfait, comme si la colère de Dominik rendait les choses encore plus divertissantes.

Victor s'arrêta, se tourna vers lui et posa la main sur son épaule.

— Écoute, reprit-il, pas la peine de monter sur tes grands chevaux. Après tout, ce n'est qu'une fille ; elle est donc jetable. Et puis ce n'est même pas un bon coup.

Dominik repoussa la main de Victor.

Il bouillait intérieurement et franchit soudain la mince frontière entre la colère et la fureur. Il balança son poing dans la figure de Victor. Ce dernier trébucha sous

l'impact et la surprise, et s'effondra sur le sol. Il leva instinctivement la main pour arrêter Dominik.

— Tu es fou ! cria-t-il.

Dominik cilla sous l'effet de la douleur qu'il ressentait dans ses doigts meurtris. Il n'était guère violent – il ne se souvenait même pas d'avoir jamais été pris dans une bagarre –, mais entendre Victor parler de Summer comme d'un objet, sans respect ni pour son corps ni pour son esprit, l'avait rempli d'une rage incontrôlable. Il ne s'était jamais battu pour l'honneur d'une femme, mais il comprit en cet instant qu'il était prêt à toutes les extrémités pour défendre Summer et la protéger des prédateurs

dans le genre de Victor, qui profitaient de manière éhontée de ses faiblesses et de son ingénuité.

Il jura dans sa barbe et contempla Victor, dont le visage était tordu par la douleur et la stupéfaction, la bouche plissée et les lèvres tremblantes.

— Tu n'as eu que ce que tu méritais, rétorqua-t-il.

Victor avait l'air ridiculement petit, mais Dominik avait la désagréable impression qu'il se moquait de lui. Il lui jeta un regard meurtrier et tourna les talons.

— C'est ça, va retrouver ta pute à deux balles, marmonna Victor suffisamment

fort pour que Dominik l'entende.

Ce dernier s'immobilisa, fit demi-tour et étala Victor d'un violent coup de pied.

Il se rendit soudain compte de ce qu'il venait de faire et vacilla sous l'effet du dégoût qu'il éprouvait pour lui-même. Victor gémissait, étendu de tout son long. Dominik jeta un regard autour de lui. Personne. Selon toute probabilité, nul n'avait assisté à l'agression. Que devait-il faire ? Rester dans les parages jusqu'à ce que Victor se relève ?

Dans un arbre non loin, un oiseau pépia joyeusement, et Dominik prit conscience de ce qu'il avait fait. Il avait frappé un homme plus petit et qui avait au moins dix ans de plus que lui. Et tout ça à cause

d'une femme. C'était pire qu'un cliché : c'était pathétique. Il tourna les talons et s'éloigna.

Les quelques jours sans Dominik avaient été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

J'ai demandé à Simón de m'attendre en bas de l'immeuble pendant que je récupérais mes affaires. J'avais essayé de lui expliquer que je ne possédais pas grand-chose et qu'ayant déjà vécu sur trois continents différents j'étais tout à fait capable de faire une valise toute seule, mais il tenait absolument à m'accompagner, comme s'il craignait de

me perdre si je passais une heure loin de lui.

J'ai fini par céder, mais je ne voulais pas qu'il pénètre avec moi dans le loft. Imaginer que Dominik puisse tomber sur lui en rentrant ou qu'il croie qu'un autre homme avait partagé notre chambre était trop pour moi.

L'appartement avait l'air vide même avant que je récupère mes vêtements, mes chaussures et ma trousse de toilette. J'avais manifestement quitté le loft bien avant ce jour-là, dès que j'avais commencé la tournée.

— Ouah, a commenté Simón quand je l'ai rejoint, tu n'as effectivement pas grand-chose. Je pensais que tu exagérais.

Je m'étais assise pour écrire un mot à Dominik avant de partir – pour lui dire que j'étais désolée et lui permettre de tourner la page –, mais les mots m'avaient manqué. C'était lui l'écrivain, pas moi.

J'ai fini par prendre mes affaires et partir, en espérant qu'il comprendrait tout ce que je ne pouvais pas lui dire.

J'ai emménagé chez Simón sans réfléchir. Au départ, il me semblait normal de rester chez lui. Il avait largement la place de loger quelqu'un, d'autant que nous partagions le même lit. Il disposait d'une pièce dans laquelle je pouvais répéter, ce qui m'évitait le trac de chercher un endroit où jouer sans

ennuyer les voisins. J'aurais été idiot de aller à l'hôtel. J'aurais pu revenir chez Baldo et Marija. Cherry m'aurait certainement prêté son canapé si j'avais réussi à la joindre et que je lui avais expliqué la situation, mais j'étais trop fière pour admettre qu'elle avait eu raison. C'était un défaut qui décidément me poursuivait.

Simón a tout de suite fait de la place dans son placard. Il a vidé un tiroir dans l'armoire de la salle de bains. Mes affaires ont rapidement trouvé leur place dans son appartement. On sortait, on était invités à dîner, et ses amis ont tout de suite pensé que nous étions en couple. Je n'ai pas eu le temps de les détromper et de leur dire que notre arrangement n'était

que temporaire.

Je me suis retrouvée de nouveau embringuée dans une relation.

Simón était passionné et avait une libido plus importante que tous les hommes avec qui j'avais couché, y compris Dominik. Nous baisions matin et soir, et souvent aussi dans l'après-midi. Nos étreintes étaient à la fois fréquentes et déchaînées, et, même si je savais que j'aurais dû passer du temps toute seule avant d'entamer une autre relation, je pense que je ne m'en serais pas sortie sans elles. Le poids de son corps sur le mien chassait toutes les pensées irritantes qui me tenaient éveillée au milieu de la nuit.

Je pensais souvent à Dominik. Je me demandais si ça aurait pu marcher entre nous, si j'avais été honnête avec lui, s'il n'avait pas été si jaloux et si je n'étais pas partie en tournée. Il y avait tellement de « si ».

La brusquerie de ses caresses me manquait. Tout en Simón était doux et sensuel, de la chaleur de son corps à son teint doré, de son rire communicatif à l'ardeur avec laquelle il s'attaquait à tout, de la nourriture au sexe en passant par la musique. Il avait un incroyable appétit et un optimisme à toute épreuve dont Dominik était bien incapable et qui me rendait parfois folle. Il semblait monté sur ressorts, comme ses cheveux, et je craignais que le rebond ne s'arrête

jamais.

J'avais l'impression de vivre avec un rayon de soleil. J'ai fini par avoir envie de revoir la pluie.

Un soir, nous avons décidé d'aller au cinéma. Simón a passé quasiment tout le film la main sous ma jupe, alors que j'essayais désespérément de ne pas répondre à ses caresses pour ne pas ennuyer les autres spectateurs. C'était un film de super-héros, qui avait attiré autant d'enfants que d'adultes, et nous étions entourés de familles. Comme pour le reste, Simón était l'exact opposé de Dominik à cet égard : il prenait grand soin de son apparence mais se fichait complètement de ce que les gens

pensaient de lui.

Au lieu de prendre un taxi, il a insisté pour qu'on rentre à pied. Il avait remarqué qu'il avait pris du poids depuis que j'avais emménagé chez lui et il mettait un point d'honneur à faire de l'exercice tous les jours. Ou peut-être avait-il une idée en tête et avait-il prémédité notre passage devant le sex-shop de la 6^e, juste après la 18^e Rue.

— J'ai pensé qu'on pourrait essayer quelque chose de nouveau, a-t-il murmuré au creux de mon oreille, malicieux.

— Ah ?

Je me suis demandé si je devais me montrer offensée. Je trouvais que nos

relations sexuelles étaient satisfaisantes. On baisait assez souvent, et la pensée qu'il était peut-être frustré m'a préoccupée.

Il s'est dirigé directement vers le rayon consacré aux liens en satin, menottes en cuir et autres barres d'écartement.

— Qu'est-ce que tu en penses ? a-t-il demandé.

J'ai attrapé une paire de menottes en fourrure rose, le genre qu'on utilise dans les enterrements de vie de jeune fille. Je préférais nettement les menottes en cuir, mais je ne voulais pas l'effrayer en lui montrant que j'avais déjà une certaine expérience dans ce domaine.

— Oh Seigneur, a-t-il dit, j'aurais l'air idiot là-dedans.

— Comment ça, tu aurais l'air idiot ?

Il est devenu écarlate. C'était la première fois que je le voyais rougir.

— Laisse tomber, a-t-il répondu. C'était une mauvaise idée.

Les vendeurs nous lançaient des regards curieux.

— Pas du tout. J'ai juste cru que tu voulais acheter des menottes pour moi.

— Tu te souviens de notre premier baiser ?

— Évidemment.

— Tu avais une corde dans ton sac.

J'ai cru... Tu as l'air d'une fille qui aime prendre les rênes. J'ai toujours eu envie d'essayer. De me laisser dominer.

J'ai senti mon cœur se serrer. Je savais que c'était complètement hypocrite de ma part, mais je n'avais jamais réussi à me faire à la vue des hommes soumis, que ce soit dans les clubs comme dans les scènes privées auxquelles j'avais assisté. L'idée de voir Simón agenouillé devant moi me hérissait. Je n'aurais jamais imaginé ça de lui. Encore une preuve de mon manque de sens de l'observation ; j'étais décidément bien trop égocentrique. Il dégageait tellement d'autorité naturelle, surtout quand il dirigeait l'orchestre. Cependant, après tout ce que j'avais vécu, je ne pouvais pas lui refuser ça. Ce

serait peut-être différent avec un homme qui me plaisait.

Nous sommes sortis de la boutique avec des liens en satin noir et de la lingerie qui avait plu à Simón.

Quand le vendeur a emballé nos achats dans un sac discret, j'ai eu l'impression d'entendre le rire moqueur de Dominik résonner à mes oreilles.

Ce soir-là, j'ai attaché les poignets et les chevilles de Simón aux montants du lit. Il avait les yeux brillants comme si c'était Noël. J'ai contemplé le mur au-dessus de la tête de lit pendant que je le chevauchais en me demandant pour la énième fois ce que je voulais vraiment. J'ai fermé les yeux et je me suis caressée

en donnant libre cours à mes fantasmes ; Dominik avait beau apparaître dans chacun d'eux, je n'ai pas réussi à jouir.

Simón s'est endormi quelques minutes après avoir joui, toujours ligoté. Je l'ai gentiment délié et l'ai poussé un peu pour pouvoir m'allonger à ses côtés.

Impossible de m'endormir.

Je me suis relevée sans bruit et j'ai sorti ma valise du placard de l'entrée. J'avais laissé la corde dans l'une des poches intérieures, histoire que Simón ne puisse pas tomber dessus par hasard. J'ai rangé la valise et gagné la salle de bains avec en main la corde et un tube de lubrifiant.

Simón avait le sommeil lourd, mais j'ai quand même fait couler l'eau, afin de couvrir les bruits que je faisais en me caressant. Je me voyais dans le miroir, la corde fermement nouée autour de mon cou.

Je n'avais pas de tendance suicidaire ni de pulsions d'automutilation. Je ne l'ai jamais serrée assez fort pour me blesser, même temporairement, mais le léger étouffement augmentait mon excitation et me permettait de jouir en quelques minutes.

J'aurais donné n'importe quoi pour que la main de Dominik remplace le nœud coulant.

Dominik prit le métro pour regagner Spring Street. Dès qu'il ouvrit la porte, il sut que Summer était passée en son absence. Son parfum flottait légèrement dans l'air, et ses chaussures n'étaient plus alignées le long du mur qui menait au salon.

Le violon avait disparu, et elle avait certainement pris tous ses vêtements, sans nul doute à toute allure. Elle avait oublié sa brosse à dents, un peu de maquillage, des tubes de crème, des bouteilles de shampoing et une vieille plaquette de pilules sans doute périmées, qui traînait dans la salle de bains depuis son départ pour la Nouvelle-Zélande, comme un

legs, ou un souvenir.

Elle n'avait même pas laissé un mot.

Même s'il s'y attendait, Dominik fut cruellement déçu. C'était définitivement fini entre eux.

Pendant les jours qui suivirent, il ne quitta pas le loft, négligeant ses quelques devoirs à la Bibliothèque, incapable de se concentrer, encore moins de faire des recherches ou d'écrire. Il avait peur de voir surgir Victor ou la police. Même si Victor ne portait pas plainte, il y avait des risques qu'un passant ait été témoin de l'agression. Il savait qu'il n'y était pas allé de main morte et que si quelqu'un

témoignait il serait arrêté.

Quand le samedi matin arriva, il avait pris une décision. Il fit ses valises, envoya quelques mails d'excuses, démissionna de son poste à la bibliothèque et demanda à être remboursé du loyer qu'il avait avancé pour le loft. Il prit un taxi pour l'aéroport ; il ne voulait pas laisser de traces de sa destination en utilisant une limousine comme à son habitude. Il prit un billet sur le premier vol de nuit en partance pour Londres.

Quand le taxi le déposa à Hampstead aux petites lueurs de l'aube, le quartier dormait encore. Il fourragea dans son sac

cabine à la recherche de ses clés et déverrouilla la porte de sa maison. Au loin, la lande était plus verte que jamais, de cette nuance particulière de vert que l'on ne trouve qu'en Grande-Bretagne. Les mains encombrées de valises, il poussa la porte du pied et fut accueilli par l'odeur sèche de ses livres.

Il était chez lui.

Deux mois s'écoulèrent, le temps pour Dominik de se ressaisir. Il obtint deux semestres sabbatiques de plus de l'université et s'installa progressivement dans une routine d'écriture. Il s'éveillait, comme à son habitude, très tôt le matin,

écrivait toute la matinée puis passait l'après-midi à lire, à regarder des DVD ou à se promener sur la lande si la météo anglaise le lui permettait.

Il pensait continuellement à Summer : pas un jour ne s'écoulait sans que les souvenirs, heureux ou malheureux, percent le masque de son silence émotionnel forcé. Quand il foulait l'herbe humide du parc, il ne pouvait s'empêcher de se souvenir de Summer marchant sur le même chemin pour gagner le kiosque où elle avait joué pour lui la première fois. Il avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée. Il savait que les souvenirs étaient inévitables et qu'il ne servait à rien de les combattre. Il lui fallait accepter de vivre le mieux possible avec

ces sentiments doux-amers. Le temps adoucira peut-être les choses, mais il en doutait.

Un jour de la fin de l'hiver, alors qu'épuisé et déboussolé il se débattait avec un personnage dont le comportement inattendu l'avait contraint à défaire complètement un chapitre et à revoir une grande partie de son roman afin que les motivations psychologiques des protagonistes soient plus crédibles, on sonna à la porte.

Il était en robe de chambre et ne s'était pas rasé depuis quatre jours. Il resserra sa ceinture et descendit. *Certainement le facteur qui a un colis pour moi*, songea-t-il.

Il remarqua en passant devant la fenêtre du palier que la pluie avait redoublé d'intensité. La sonnerie retentit de nouveau, insistante.

Il ôta la chaîne de sécurité, tourna la clé et ouvrit la porte.

— Salut !

— Oh...

Lauralynn se tenait devant lui, un journal à bout de bras, dans un inutile effort pour protéger ses cheveux blonds de la pluie. Elle était trempée, et son tee-shirt moulait ses courbes généreuses.

Elle avait beau avoir été malmenée par l'averse et n'être pas aussi séduisante que d'habitude, elle était indéniablement sexy.

Comment aurait-il pu en être autrement ?

— Tu n'invites pas une fille transie à entrer ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

— Si, si, bien sûr, répondit Dominik en s'effaçant pour la laisser passer. Je suis surpris, mais ravi de te voir. Je suis désolé d'être aussi débraillé ; je n'attendais personne.

Lauralynn secoua la tête, faisant voler de minuscules gouttes d'eau dans tous les sens.

— Je suis aussi débraillée que toi, répondit-elle. Un effet de la pluie. Ça a commencé à tomber à verse quand je suis sortie du métro. Tu as mis un temps fou à

m'ouvrir. Tu ne m'as pas entendue ? J'ai vu de la lumière, je savais que tu étais là.

— J'étais dans mon bureau à l'étage. Je n'ai pas dû entendre la première sonnerie.

Elle portait un jean noir ultramoulant et son éternel blouson en cuir sur un tee-shirt blanc.

Dominik la conduisit dans la cuisine.

— Tu veux boire quelque chose pour te réchauffer ?

— Et comment ! Une boisson chaude de ton choix, suivie si possible par quelque chose d'alcoolisé. Je sais bien que tu ne bois pas, mais tu es suffisamment civilisé pour avoir une ou

deux bouteilles quelque part, hein ?

— Tu me connais bien.

Il mit la bouilloire électrique en marche et attrapa du café soluble dans un placard.

— Du café soluble ? Je m'attendais au moins à une élégante et brillante machine à expressos.

— Désolé de te décevoir.

Elle expliqua qu'elle était rentrée à Londres depuis dix jours. Le remplacement de la musicienne en congé de maternité était arrivé à son terme ; on lui avait proposé de prolonger son contrat de six mois, mais elle n'appréciait pas la vie en province. C'était une fille de la

ville. Si l'orchestre avait été à New York, elle serait restée volontiers aux États-Unis, mais elle en avait eu assez de courir pour attraper le dernier train pour New Haven chaque fois qu'elle venait se balader à New York.

— Tu es parti à toute allure, remarqua-t-elle comme ils étaient assis côte à côte, un café à la main.

— Je sais.

Ils échangèrent un regard entendu.

— Victor va bien, annonça-t-elle. Même si tu n'as rien demandé.

— Effectivement.

— Tu lui as cassé le nez.

— Il méritait pire.

— Je n'aurais jamais pensé que tu étais capable d'une chose pareille...

— Je suis plein de surprises.

— Il n'est plus à New York. J'ai entendu dire qu'il avait pris un poste à Kiev. Il a rejoint les verts pâturages de son enfance et tout le bazar...

— Je vais éviter de me rendre en Ukraine.

— Bonne idée, conclut Lauralynn.

— Qu'est-ce que tu comptes faire à Londres ?

— Je ne sais pas. J'ai de l'argent de côté, je peux voir venir tranquillement.

— Tu loges où ?

— Chez des amis à Camden Town. Je ne vais pas pouvoir y rester encore longtemps.

— Tu as toujours ton sac de couchage ?

— Évidemment.

— J'ai une grande maison. Je suis certain qu'il y a des coins entre les livres qui pourraient sans problème accueillir un sac de couchage.

— C'est une invitation ?

— Je ne t'en ferai pas d'autre, répondit Dominik.

— Alors j'accepte, professeur.

— Je serais ravi d'avoir de la

compagnie. Fut un temps où j'aimais vivre seul, mais j'ai changé. C'était bien avec Summer, mais j'ai tout gâché.

— Ton problème, Dominik, c'est que tu ne sais pas ce que tu veux.

— Je pense que tu as raison.

— Il te faut un professeur.

— Ah bon ? Voilà une intéressante inversion des rôles, non ?

— Tu veux ou pas ?

Que voulait-elle dire ? Luralynn comprit qu'il était perdu.

— Tu sais beaucoup de choses sur la littérature et d'autres trucs obscurs, Dominik, mais je pourrais t'en apprendre

pas mal sur les femmes, le désir, le contrôle et ce qui motive les gens.

— C'est une invitation ? s'enquit Dominik en souriant.

— Les leçons sont gratuites. Et tu auras même des récompenses.

Dominik se souvint de la séance à trois avec Miranda ; il savait exactement ce que Lauralynn avait en tête.

— Où est-ce que je signe ?

— Ici et maintenant. Bon, où est-ce que tu caches la gnôle ?

La vie continua, comme toujours.

Dix-huit mois passèrent à toute allure, et ma vie s'écoula paisiblement entre Simón et ma carrière.

Je m'étais absentée durant deux semaines pour des concerts à Memphis et à Charleston. Lorsqu'on est sur la route, on est dans un cocon, et j'aimais ça, être maîtresse de mon propre univers. Plus besoin de m'expliquer quand je voulais faire quelque chose sans Simón, même si c'était juste faire une course au coin de la rue. Je n'allumais même pas la télévision dans ma chambre d'hôtel – je me contentais de lire des romans de gare ou d'écouter de la musique ; parfois je restais juste assise en silence, le regard rivé sur un mur nu. Le monde aurait pu s'écrouler autour de moi, je ne m'en

serais même pas rendu compte. Je me fichais bien de l'actualité.

En tournée, je courais tous les jours. C'était ma façon de m'accoutumer à une ville, de découvrir ce qu'il y avait à voir et à sentir, en délaissant les parcours touristiques pour explorer les profondeurs des banlieues. De toute façon, les gens sont bien plus intéressants que les musées.

De retour à Manhattan pour quelques jours, j'ai profité de mes talents en matière de shopping pour acheter une nouvelle paire de baskets. J'avais fini par user les semelles des miennes, ce qui me remplissait de satisfaction. Je préfère les chaussures usées – elles sont étranges

quand elles sont neuves –, mais je n'avais pas envie de me tordre la cheville. J'ai donc pris le métro pour Union Square, dans l'optique de faire les nombreuses boutiques de chaussures de Broadway, au nord et au sud d'Astor Place.

La foule printanière se pressait dans les boutiques comme si le shopping était en passe d'être interdit. Après mon relatif isolement dans des chambres d'hôtel, j'ai été rapidement irritée par les coups de coude des clients et l'attente pour obtenir qu'un vendeur aille chercher l'autre pied.

Peut-être y aurait-il moins de monde sur Houston, où les boutiques étaient plus haut de gamme et les clients moins frénétiques. Ce n'était pas comme si

l'argent était un problème, et comme ça je passerais devant mon vendeur de glace préféré. Je n'avais pas mangé de glace à la pistache depuis que j'avais quitté l'Europe, et j'en avais soudain une envie folle.

J'ai traversé dès que j'ai croisé un passage pour piétons.

La vitrine de *Shakespeare & Compagnie* m'a accueillie de l'autre côté de la rue. C'était l'une des dernières librairies indépendantes de la ville, et Dominik adorait s'y rendre. C'était là qu'il m'attendait quand je faisais des courses dans le coin, et il ne se plaignait jamais du temps que je prenais à essayer des robes et des chaussures. Il aurait

volontiers passé la nuit à parcourir les étagères si les employés le lui avaient permis.

Dans la vitrine était exposé l'habituel fatras d'ouvrages de toutes tailles et de toutes couleurs. Je m'étais demandé si Dominik aimait cet endroit parce que les livres n'y étaient pas rangés, contrairement à chez lui.

J'allais poursuivre mon chemin quand l'image d'un violon sur la couverture d'un livre dans le coin de la vitrine a attiré mon attention. J'ai ralenti et regardé de plus près.

Je me suis arrêtée net, pétrifiée, au milieu de la foule. Un bandeau sur la couverture annonçait qu'il s'agissait d'un

best-seller en Grande-Bretagne, mais tout ce que je voyais était le nom de Dominik gravé comme au fer rouge sur le violon de la couverture. Il avait donc terminé son manuscrit et avait trouvé un éditeur.

Je suis entrée dans la librairie et j'ai trouvé une pile de son ouvrage sur la table des nouveautés en fiction. J'ai saisi un exemplaire comme je l'aurais fait d'un plat brûlant sur la gazinière. Prudemment.

Je l'ai ouvert et j'ai tourné la page de garde. Il y avait une dédicace.

« Pour S.

À toi à jamais. »

80 Notes de Rouge

1

Courir

Mes pieds battaient le pavé au rythme de mon cœur.

Central Park reposait dans un écrin blanc. Malgré le calme relatif du parc, j'étais consciente de la présence tentaculaire de la ville : elle l'encerclait comme une énorme main dans la paume de laquelle reposait un morceau de campagne et dont les immeubles qui se

dressaient vers le ciel étaient autant de doigts gris sale qui faisaient ressortir par contraste la neige d'un blanc immaculé qui avait recouvert l'herbe.

La neige était récente et poudreuse et elle craquait légèrement sous mes pas, amortissant ma course. L'absence de couleur décuplait mes autres sens ; je sentais la caresse de l'air sec et glacé sur ma peau, comme si un être surnaturel aux doigts de givre m'avait touchée. Mon souffle formait des volutes de fumée devant mon visage, et ma gorge brûlait.

Je courais tous les jours depuis un mois, depuis que j'avais découvert le roman de Dominik chez *Shakespeare & Compagnie*, en bas de Broadway. Je

l'avais lu précipitamment, en profitant des rares instants où j'étais seule chez moi ; je me méfiais du regard inquisiteur de Simón.

Lire la prose de Dominik m'avait procuré un sentiment étrange. L'héroïne me ressemblait beaucoup. Il s'était servi de certaines de nos conversations, qui nourrissaient ses dialogues, avait utilisé les quelques scènes de mon enfance que je lui avais racontées, notamment l'atmosphère étouffante d'une petite ville de province ainsi que mon désir de fuir. Et son héroïne était rousse.

La voix de Dominik était aisément reconnaissable dans son style, dans sa syntaxe particulière, dans ses références

littéraires et musicales.

Deux ans s'étaient écoulés depuis notre rupture. Nous avons été confrontés à un terrible malentendu, et j'avais laissé parler mon orgueil, ce que je regrettais amèrement depuis. J'étais retournée dans le loft pour m'expliquer mais il avait déménagé. J'avais regardé sous la porte, et n'avais vu qu'une pièce vide et un tas de courrier. J'étais restée longtemps sans nouvelles de lui.

Jusqu'à ce que je tombe sur son roman alors que j'étais sortie acheter une paire de baskets. Curieuse, je l'avais ouvert et j'avais découvert, stupéfaite, que, malgré notre relation mouvementée et notre amère rupture, il me l'avait dédié : «

Pour S. À toi à jamais. »

Cette dédicace me hantait.

Courir était le seul moyen d'évacuer mes sentiments. Tout particulièrement en hiver, quand le sol était tout blanc et que les rues étaient plus calmes. En hiver, Central Park devenait un désert neigeux, le seul endroit où je pouvais fuir la cacophonie de la ville pendant une heure.

C'était aussi la seule façon d'échapper à la présence envahissante de Simón.

Il dirigeait toujours le Gramercy Symphonia, l'orchestre dans lequel nous nous étions rencontrés.

J'avais rejoint la section des cordes trois ans auparavant, en jouant sur le

Bailly offert par Dominik. Simón était le chef d'orchestre, et, sous son égide, j'avais fait des progrès immenses. Il m'avait encouragée à me lancer dans une carrière solo, m'avait présentée à un agent, et j'avais fait quelques tournées et enregistré deux disques.

Notre relation avait d'abord été professionnelle, même si nous badinions souvent. Je savais que Simón était amoureux de moi et je n'avais pas fait grand-chose pour le décourager, mais nous n'avions pas couché ensemble avant que je rompe avec Dominik. À ce moment-là, je rentrais de tournée et je n'avais pas d'endroit où aller. J'avais trouvé plus pratique de m'installer chez Simón, qui avait un appartement près du

Lincoln Centre et une pièce spéciale pour répéter, que d'aller à l'hôtel.

Puis Dominik avait disparu, et deux nuits chez Simón s'étaient rapidement transformées en deux ans.

Je m'étais laissé entraîner avec joie. Simón était facile à vivre et je l'aimais bien, voire je l'aimais tout court. Nos amis ont accepté notre histoire avec enthousiasme. Il leur paraissait évident de voir ensemble le jeune chef surdoué et sa violoniste en pleine ascension. Après des années de célibat entrecoupées de petits amis que ma famille et mes amis regardaient de travers, j'ai soudain eu l'impression d'avoir trouvé ma place.

Je me sentais acceptée. Normale.

La vie s'est déroulée sans encombre, entre les répétitions et les concerts, les sessions dans les studios d'enregistrement, l'excitation quand mon premier album est sorti, puis le deuxième, les fêtes sympas, les Noëls et les Thanksgiving avec des amis et des connaissances. Nous avons même eu droit à quelques mentions dans des revues spécialisées, où on nous présentait comme le couple célèbre de la scène musicale. Nous avons été photographiés à Carnegie Hall après un concert, main dans la main, mon visage tout contre l'épaule de Simón, nos boucles rousses et brunes mêlées. Je portais une longue robe dos nu noire.

C'était celle que j'avais portée la

première fois que j'avais joué *Les Quatre Saisons* de Vivaldi pour Dominik, sur le vieux kiosque à musique dans le parc de Hampstead.

Dominik et moi avions un accord. Il m'achèterait un violon – pour remplacer celui qui avait été détruit dans une bagarre à Tottenham Court Road – en échange d'un concert à Hampstead puis d'un autre récital, plus privé, où j'avais joué pour lui entièrement nue. C'était une requête impudente de la part d'un inconnu, mais elle m'avait excitée d'une manière que je n'avais pas comprise à l'époque. Dominik voyait en moi des choses dont je n'avais pas idée : une lascivité et une libido que je n'avais même pas commencé à explorer, un

aspect de moi qui depuis m'avait apporté de manière égale plaisir et douleur.

Dominik avait tenu parole et remplacé mon vieux violon rapiécé par un Bailly, l'instrument qui ne me quittait plus depuis, même s'il m'arrivait d'en utiliser d'autres pour répéter.

Simón voulait m'en acheter un autre. Il préférait les instruments plus modernes, avec un son plus net, et il pensait que j'aurais gagné à jouer d'un violon au timbre plus tranchant. Je le soupçonnais surtout de vouloir se débarrasser de cette trace tangible de la présence de Dominik dans ma vie. J'avais eu de nombreuses propositions de mécènes et de luthiers, et j'aurais pu remplacer le Bailly une bonne

dizaine de fois.

Mais le cadeau de Dominik était parfait : aucun instrument n'avait le même son, ni ce poids idéal dans ma main, ni ne se nichait aussi bien sous mon menton. Quand je jouais du Bailly, je pensais inévitablement à Dominik et j'atteignais cet endroit mental qui me permettait de jouer avec brio. Mon cerveau se mettait en veilleuse, et mon corps dominait mon esprit, qui parvenait alors à un état de rêve éveillé dans lequel la musique prenait vie ; je n'avais alors plus besoin de jouer, juste de vivre mon rêve pendant que mon archet courait sur les cordes.

Une femme m'a regardée, surprise. Elle portait une chaude veste dont elle

avait rabattu la capuche sur sa tête pour se protéger du froid et elle poussait un landau bleu vif dans lequel était allongé un enfant emmitouflé. Un autre joggeur, qui portait un équipement pour braver le froid, jaune avec des bandes réfléchissantes, m'a lancé un regard complice en me croisant.

Pour Noël, Simón m'avait offert, entre autres, un équipement de course, qui était peut-être le signe qu'il allait arrêter de me bassiner pour que je m'inscrive plutôt à la salle de gym. Il détestait que je coure à Central Park, surtout le matin tôt ou le soir tard. Il me citait les statistiques d'agression des joggeuses dans le parc. Apparemment, on avait plus de risques de se faire agresser quand on était blonde,

qu'on portait une queue-de-cheval et qu'on courait vers 6 heures le lundi matin. Je lui avais donc fait remarquer que je n'étais absolument pas concernée, étant rousse et jamais levée avant 6 heures, mais ça ne l'empêchait pas de me houspiller.

Il m'avait acheté une paire de gants extrêmement chauds avec le pantalon de survêtement assorti, le tee-shirt et la veste, accompagnés de la paire de baskets la plus chère disponible dans le commerce, alors même que je venais d'en acheter une.

— Si tu cours sur la glace, tu vas glisser, avait-il commenté.

Je portais les baskets pour lui faire

plaisir, mais j'avais remplacé les lacets blancs par des rouges, histoire d'ajouter une touche de couleur. Je mettais aussi les gants, mais, la plupart du temps, je laissais la veste à la maison. Même en plein hiver, je préférais courir juste en tee-shirt, même si le froid était toujours intense au départ. La bise me mordait la peau, mais je me réchauffais rapidement et j'aimais sentir l'air frais et le vent froid, qui m'encourageaient à courir plus vite.

Quand je rentrais, j'étais écarlate, et mes doigts étaient gonflés malgré les gants, comme si j'avais été brûlée par le froid.

Simón me prenait dans ses bras et

m'embrassait pour me réchauffer, tout en frictionnant mes bras nus et mes épaules, jusqu'à ce que la peau me fasse mal.

Il était chaleureux dans tous les sens du terme : il avait la peau mate, résultat de son héritage vénézuélien, de grands yeux marron, des cheveux aux boucles épaisses et un corps solidement charpenté. Il mesurait presque un mètre quatre-vingt-dix et il avait progressivement épaissi depuis que nous vivions ensemble. Il n'était pas gros, mais les dîners à deux et les bouteilles de vin partagés devant un DVD l'avaient débarrassé de sa maigreur. Il était un peu plus corpulent, et ces kilos en plus lui conféraient une certaine douceur. Sa poitrine était recouverte d'une masse de poils noirs et épais que

j'adorais caresser quand nous étions allongés côte à côte après avoir fait l'amour.

Il avait un physique ouvertement viril et des manières profondément affectueuses. Les deux années que nous avons passées ensemble avaient été aussi reposantes qu'un bain moussant. Notre relation était semblable à un pyjama en pilou et de vieilles chaussettes dans lesquels on se glisse après une longue journée de travail. Rien ne ressemble à la compagnie d'un homme qui vous aime absolument et sans réserve. Simón prenait soin de moi, me protégeait et m'apaisait.

Je m'ennuyais.

J'avais réussi à réprimer

l'insatisfaction permanente que me procurait notre relation par une armada d'occupations. Travailler comme une folle. Jouer du violon comme si chaque concert devait être le dernier. Courir le marathon de New York. Courir, courir, courir. Courir pour m'échapper, mais finir par rentrer à la maison.

Jusqu'à ce que je lise le roman de Dominik.

Depuis, j'entendais sa voix dans ma tête en permanence.

Les mots de son roman en premier lieu, comme si, au lieu de le lire, j'avais écouté un livre audio.

Puis les souvenirs m'avaient

submergée comme une vague.

Le sexe avait été important dans notre relation, mais il n'avait rien à voir avec les rapports fréquents et tendres que j'avais avec Simón.

Les désirs de Dominik étaient plus sombres que la moyenne et ils avaient illuminé ma vie. Avec lui, j'avais pris un infini plaisir à réaliser des fantasmes que je ne savais même pas abriter en mon sein. Il m'avait demandé de faire pour lui des choses que personne avant lui n'avait même jamais évoquées. Ce n'était pas parce que j'aimais le risque mais parce qu'il insistait que je lui permettais d'utiliser mon corps pour son propre plaisir, et que je me soumettais, dans cet

étrange jeu qui était plus mental que physique et dans lequel nous étions deux complices, même si vu de l'extérieur on aurait dit que je le laissais faire de moi ce qu'il voulait.

Sexuellement, Simón était exactement à l'opposé de Dominik. Il aimait que je le domine, et je passais mes soirées à le chevaucher en essayant désespérément de ne pas laisser mon esprit s'égarer vers le travail et les courses, ou à contempler le mur d'un blanc immaculé derrière la tête de lit.

Mon téléphone a vibré dans la poche de mon pantalon, et, de surprise, j'ai manqué de glisser sur une plaque de verglas. Peu de gens avaient mon numéro,

et je recevais peu d'appels. Seuls Simón et Susan, mon agent, me téléphonaient parfois, et Simón savait que j'étais sortie courir ; il n'avait aucune raison de m'appeler, sauf pour me demander de rapporter quelque chose pour le petit déjeuner, comme les beignets pleins de sucre qu'il adorait tremper dans son café et qu'on trouvait dans la pâtisserie au coin de Lexington et de la 56^e.

J'ai ôté rapidement un de mes gants. Mes doigts étaient tellement gelés que j'avais du mal à tenir le portable. C'était un numéro néo-zélandais, mais je ne l'avais pas programmé dans mon répertoire.

J'ai décroché, inquiète. Je n'avais pas

souvent ma famille au téléphone. Nous n'aimions pas beaucoup ce moyen de communication et nous préférions nous envoyer des mails ou utiliser Skype. Sans compter que là-bas il était tard.

— Allô ?

— Salut, Sum, ça roule ?

— Fran ?

— Ne me dis pas que tu ne reconnais pas ma voix, petite sœur ?

— Bien sûr que si. C'est juste que je ne m'attendais pas à ton coup de fil. Il est quelle heure chez toi ?

— Je n'arrive pas à dormir. Je réfléchissais.

— Dangereuse habitude.

— J'ai envie de venir te rendre visite.

— À New York ?

— Pour être honnête, j'aimerais mieux venir te voir à Londres, mais je ferai avec. J'en ai marre de Te Aroha.

Je n'aurais jamais cru entendre ces paroles dans la bouche de ma sœur. Elle n'avait jamais été à sa place à Te Aroha et n'avait rien d'une provinciale, mais ça ne l'avait pas empêchée d'y passer toute sa vie, c'est-à-dire une trentaine d'années. Elle travaillait à la banque depuis qu'elle avait quitté le lycée. Presque douze ans à occuper le même emploi. Elle avait commencé au guichet,

avait ensuite été nommée chef d'équipe puis conseillère financière, sans autre formation que celle offerte en interne. J'étais la seule de la famille à être allée à l'université, même si j'avais laissé tomber à la fin de la première année.

Je me la représentais facilement. On était samedi matin à New York, c'était donc le samedi soir tard en Nouvelle-Zélande. Elle devait être assise dans son cottage, vêtue d'un short en jean et d'un tee-shirt coloré et effrangé, du style qu'appréciaient les punks dans les années 1980. Elle gigotait comme à son habitude, la main dans ses courts cheveux blond platine ; peut-être jouait-elle avec une boucle de sa frange. C'était le plein été là-bas, et il devait faire chaud, même si

sa vieille baraque était parcourue de courants d'air et qu'à Te Aroha le fond de l'air était toujours frais, comme si la ville tout entière vivait dans l'ombre de la montagne.

— Qu'est-ce qui te prend ? ai-je demandé. Je pensais que tu étais enracinée là-bas pour l'éternité...

— Rien ne dure une éternité.

— C'est vrai, mais c'est quand même surprenant de ta part. Il s'est passé quelque chose ?

— Je ne sais pas si je fais bien de t'en parler. Maman m'a demandé de ne pas le faire.

— Tu en as trop dit ou pas assez. Tu

dois me raconter ce qui se passe.

Je marchais rapidement à présent et, sans l'élan que me conférait la course, je glissais à chaque pas et, sans l'effort pour me réchauffer, j'étais frigorifiée. Les doigts que j'avais dégantés pour tenir le téléphone étaient écarlates et me lançaient.

— Fran, je suis en plein milieu de Central Park et la température est négative. Il faut que je me remette à courir, or je ne peux pas courir et parler en même temps. Crache le morceau ou je te rappelle en rentrant.

— M. van der Vliet est mort.

Elle a dit ça à mi-voix, comme si elle

appuyait doucement sur une gâchette.

— Ton prof de violon..., a-t-elle ajouté pour meubler le silence qui était tombé entre nous.

— Je sais qui c'est !

Je me suis immobilisée et j'ai laissé l'air glacé m'enlacer comme une couverture d'acier.

Fran n'a rien dit d'autre.

— C'est arrivé quand ? Comment ? ai-je fini par l'interroger.

— On ne sait pas. On a trouvé son corps au fond de la rivière dans laquelle sa femme s'est noyée.

La femme de M. van der Vliet est

morte le jour où je suis née. Elle traversait le défilé de Karangahake sous la pluie, en rentrant de Tauranga, quand elle avait perdu le contrôle de son véhicule ; elle avait mal calculé un virage et percuté un camion qui arrivait en sens inverse. Le chauffeur s'en était sorti sans même une égratignure, mais la voiture de Mme van der Vliet avait fait un tonneau et basculé dans la rivière. Elle s'était noyée avant que quiconque ait eu le temps de lui porter secours.

— Quand ? ai-je insisté.

Le mot était coincé dans ma gorge comme un morceau de coton.

— Il y a presque deux mois, a murmuré Fran. On a préféré ne rien te dire, on

avait peur que ça ne te peine et que ça n'affecte ton jeu. Maman et papa ne voulaient pas que tu plaques tout pour venir à l'enterrement.

— Je serais venue.

— Je sais. Mais qu'est-ce que ça change ? Ça ne l'aurait pas ressuscité.

Fran, comme tous les Néo-Zélandais de ma connaissance, a l'esprit pragmatique. Mais son imparable logique n'empêchait pas mon cœur d'être pris dans un étau.

M. van der Vliet aurait eu plus de quatre-vingts ans à présent, et je pense qu'il ne s'était jamais remis de la mort de sa femme. Mais sa présence silencieuse

et modeste avait été un repère fixe dans mon enfance. Sa voix, à l'accent hollandais prononcé même s'il avait passé la plus grande majorité de sa vie d'adulte en Nouvelle-Zélande, était douce mais ferme quand il corrigeait la position de mes doigts sur l'archet ou quand il me félicitait.

J'avais appris le métier de violoniste en le regardant jouer : son grand corps douloureusement maigre s'animait follement quand il tenait un violon et en devenait même gracieux. Il jouait comme s'il avait franchi une porte qui ouvrait sur un autre monde, dans lequel il devenait quelqu'un d'autre, un homme débarrassé de toute sa maladresse. J'avais essayé d'imiter la façon dont il semblait vivre la

musique et j'avais rapidement compris qu'en fermant les yeux et en laissant mon corps absorber la mélodie je pouvais jouer nettement mieux qu'en me contentant de suivre une partition.

Ce n'était pas lui qui m'avait donné envie de faire du violon, mais les disques de mon père. C'était cependant Hendrik van der Vliet qui m'avait donné envie de persévérer. Il avait l'air très sévère mais cachait une douceur qui surgissait parfois, et j'avais passé mon enfance et mon adolescence à faire tout ce qui était en mon pouvoir pour mériter ses rares éloges en pratiquant encore et encore, jusqu'à ce que mes doigts soient en sang.

— Summer ? Tu es encore là ? Tu vas

bien ?

Ses mots résonnaient comme un écho.

— Je te rappelle, Fran, d'accord ?

J'ai coupé la communication sans attendre de réponse et j'ai rangé mon portable dans la poche de mon pantalon.

J'ai remis mes écouteurs et monté le son. J'écoutais *Fight Like a Girl* d'Emilie Autumn, un morceau que M. van der Vliet aurait détesté. Il m'avait toujours poussée vers la musique classique et avait été déçu lorsque j'avais abandonné mes études de musicologie pour partir à Londres.

J'imaginai son visage noyé. Était-ce un accident ? Une crise cardiaque,

survenue par hasard sur les lieux de la mort de sa femme ? J'en doutais. À ma connaissance, M. van der Vliet n'avait même jamais attrapé froid, et je n'arrivais pas à imaginer qu'il ait pu être malade. Ce devait être un suicide, même s'il ne me paraissait pas être du genre à sauter du haut d'un pont. Ce n'était pas assez délibéré. Il aurait plutôt choisi de mourir d'une manière assurée, sans jamais perdre le contrôle. Il avait dû marcher tranquillement dans l'eau.

Je pouvais voir la scène se dérouler sous mes yeux comme si j'y étais. Il avait mis son plus beau costume du dimanche. Peut-être celui qu'il portait pour assister au concert que j'avais donné à l'école de Te Aroha deux ans auparavant, lors de ma

ournée aux antipodes : une chemise blanche et un costume trois pièces vert sombre qui lui donnait des allures de sauterelle, impression accentuée par ses longs membres maladroitement repliés pour s'encaster dans les sièges en bois disposés dans le hall. Sa peau était fine comme du parchemin.

Il avait marché dans la rivière et s'était détendu. Il l'avait fait tard dans la nuit ou tôt le matin, avant que l'endroit soit envahi de vacanciers, de promeneurs et d'enfants qui descendaient la rivière sur des pneus géants, jusqu'à Paeroa, où la rivière Ohinemuri se jetait dans la Waihou.

M. van der Vliet devait être le seul

habitant de Nouvelle-Zélande à ne pas savoir nager. Il disait qu'il n'avait jamais voulu apprendre, préférant la terre ferme en toutes circonstances, même quand il faisait chaud. Il était tellement maigre, dénué de graisse qu'il avait certainement coulé comme une pierre.

Quand je suis arrivée chez moi, je pleurais comme une Madeleine. J'étais affectée par la nouvelle de sa mort, mais plus encore par le fait que je n'avais pas pu assister à son enterrement. J'aurais voulu lui dire au revoir et le remercier de tout ce qu'il avait fait pour moi.

Simón était attablé au comptoir de la

cuisine, perché sur un tabouret, le journal entre les mains. Ses longues boucles encadraient son visage comme un rideau, et il portait un vieux jean déchiré et un tee-shirt Iron Maiden : il ne perdait pas une occasion de s'habiller simplement. Il détestait son costume de chef d'orchestre et sa veste queue-de-pie. Je trouvais pourtant qu'il était sexy dedans, tel un croisement entre un loup-garou et un vampire, mais lui se sentait entravé comme dans une camisole de force.

Il s'est levé dès que je suis entrée dans la pièce et m'a enlacée.

— Fran a appelé, a-t-il dit. Je suis désolé, ma chérie.

Je me suis appuyée contre lui et j'ai

posé la tête sur son épaule. Il avait toujours le même parfum, une eau de Cologne qui sentait un mélange de noix de muscade et de cannelle, et qu'il portait depuis que je le connaissais. C'était une fragrance riche et boisée, que j'associais désormais au confort et à ses bras puissants.

— Je ne savais pas qu'elle avait le numéro de chez nous, ai-je remarqué, maussade.

— Je le lui ai donné à Noël.

Simón était beaucoup plus branché famille que moi. Il se disputait comme chien et chat avec ses frères et sœurs, voire de temps à autre avec ses parents, mais il leur téléphonait au moins une fois

par semaine. Ma famille et moi nous entendions bien mais nous pouvions rester six mois sans nous donner de nouvelles.

J'ai levé la tête et je l'ai embrassé. Il avait des lèvres pleines et ne se rasait pas tous les jours. Il a réagi tout de suite et a fermement répondu à mon baiser en m'entraînant vers la chambre, les mains sous mon tee-shirt pour défaire l'agrafe de mon soutien-gorge de sport.

J'avais un réflexe très personnel, qu'il avait rapidement découvert : quand j'étais contrariée – à supposer que ce ne soit pas par lui – je voulais à tout prix baiser. Je savais que c'était une étrange façon de trouver du réconfort et que je ne

la partageais qu'avec une infime minorité de femmes. Le sexe m'ancrait dans la vie comme rien d'autre, et c'était la seule chose, avec le violon, qui me permettait d'être en paix avec moi-même.

Il m'a enlevé mon pantalon de survêtement et a glissé un doigt en moi. Une décharge familière de plaisir a parcouru ma colonne vertébrale.

— Je devrais me doucher d'abord, ai-je protesté. Je suis en nage.

— Non. Tu sais que je t'aime comme ça, a-t-il rétorqué en me poussant sur le lit.

C'était vrai, et il me le prouvait souvent. Il m'aimait comme j'étais, quel

que soit mon état : il me réveillait souvent par un cunnilingus et me sautait dessus quand je rentrais du sport.

C'était un homme passionné, qui aimait faire l'amour et qui faisait tout pour me satisfaire, mais nos goûts en matière de sexe ne s'accordaient pas. Aucun de nous deux n'aimait commander.

Simón n'était pas un dominateur, et je regrettais ce soupçon de glace présent dans la fermeté de la caresse de Dominik et des hommes de son genre. Je voulais qu'on m'attache au lit et qu'on abuse de moi. Simón avait bien essayé, mais il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'il pourrait me blesser. Même pour plaisanter, il était incapable de frapper ou

d'attacher une femme, et il était donc hors de question pour lui de me fesser, même si c'était quelque chose que j'adorais.

C'était un homme bon. Je savais qu'il aimait que je sois sur lui mais qu'il le faisait parce qu'il croyait que ça me plaisait. L'insatisfaction tenace qui était la mienne depuis le début de notre relation était une source permanente de culpabilité, comme une blessure qui ne guérit pas ou une démangeaison que l'on ne peut pas gratter.

J'aurais vraiment voulu être le genre de femme que les choses ordinaires rendent heureuse. Je possédais même plus que des choses ordinaires : je n'avais pas seulement à mes côtés un homme bon,

mais un homme merveilleux, nous avions des amis formidables, nous étions en bonne santé, et nos carrières s'annonçaient brillantes. Mais une petite voix me disait que je ne menais pas la vie que j'avais envie de vivre, et pire, qu'elle ne me convenait pas.

Simón voulait se marier et avoir des enfants. Pas moi. C'était notre seul véritable point de discorde, et nous n'avions jamais réussi à le surmonter. J'étais transpercée par un véritable sentiment d'horreur chaque fois que je le voyais regarder les bagues de fiançailles dans une vitrine de joaillier ou sourire à un enfant croisé dans la rue. Tout ce qui le rendrait heureux à jamais était exactement ce qui me terrifiait. Au cœur de la nuit,

quand je n'étais pas occupée par le travail, ma vie sociale, ou le jogging dans le froid, j'avais l'impression que quelqu'un avait attaché un poids autour de mon cou ou avait suspendu une auréole si lourde au-dessus de ma tête que je ne pouvais pas la tenir à bout de bras. J'avais parfois la sensation que je risquais de me retrouver écrasée sous le poids de ma propre vie.

Deux semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles je rêvai de cascades et de la voix de Dominik.

Je me réveillais en sursaut tous les matins, comme si une force surhumaine

m'avait arrachée au sommeil.

Malgré mes craintes et mes inquiétudes, le temps s'écoulait, comme à son habitude. Je courais quotidiennement, répétais, sortais avec d'autres couples, pour la plupart musiciens. J'avais cependant l'impression d'avancer sans but, comme un bateau privé de gouvernail, comme si ma vie était progressivement en train de se dissoudre dans le néant.

Fran continuait à m'appeler à des horaires étranges, de jour comme de nuit. C'était peut-être sa façon de vérifier que j'allais bien. Nous avons toujours été proches, mais, comme nous n'étions démonstratives ni l'une ni l'autre, nos

conversations ne dureraient jamais plus de quelques minutes. Elle projetait toujours de quitter Te Aroha. Elle avait donné son préavis à son patron et elle attendait son visa pour la Grande-Bretagne.

Par chance, nous avons des ancêtres britanniques. Nos grands-parents paternels étaient ukrainiens, les parents de notre mère anglais. Des deux côtés nous descendions de pionniers, de voyageurs. L'envie de découvrir des endroits inconnus coulait dans nos veines.

— Tu ne viens pas à New York, alors ?
lui ai-je demandé un soir.

Elle venait juste de me dire qu'elle avait pris son billet d'avion pour Londres.

— Je pense que j'ai Londres dans les gènes. Mais je peux toujours demander un visa américain.

— Tu peux vivre chez moi, tu n'as pas besoin de trouver un travail. Demande un visa touriste.

— Ne sois pas idiote. Tu sais bien que je ne peux pas ne pas travailler, tout comme toi.

— C'est toi qui vois. Tu viendras quand même me rendre visite ?

— Bien sûr. Tu viendras à Londres aussi ?

— Évidemment.

Plus j'y pensais, plus tout dans cette ville me manquait : le froid, la

mélancolie qui se dégageait des vieux immeubles, le dédale des rues qui menaient partout et nulle part, bien différentes des édifices carrés rigidement alignés le long des avenues new-yorkaises.

Depuis que je vivais avec Simón, je n'y avais fait qu'une visite éclair puisque nous travaillions tous les deux. J'étais restée en contact avec Chris, mon meilleur ami, que j'avais rencontré lors de mon premier séjour à Londres. Son groupe, Groucho Nights, commençait tout juste à se faire un nom. Chris et son cousin Ted, qui était le guitariste, avaient rencontré par hasard dans une soirée Viggo Franck, le chanteur des Holy Criminals, et ils avaient sympathisé. Ce

dernier leur avait proposé de faire sa première partie lors de son concert à Brixton, ce qui était le genre d'opportunité dont Chris avait rêvé toute sa vie.

Chris et moi nous nous étions rencontrés exactement au même endroit, à un concert des Black Keys. Ne connaissant personne, j'y étais allée seule, et nous nous étions percutés de plein fouet en sautant pour tenter d'attraper le médiateur lancé par le chanteur. Gentleman jusqu'au bout des ongles, Chris me l'avait cédé, et pour le remercier je lui avais payé un verre après le concert. Nous avons alors découvert que nous étions tous deux musiciens et tous deux nouvellement arrivés à

Londres. Je jouais du violon et lui de l'alto, qu'il venait d'abandonner au profit de la guitare, plus populaire. Par la suite, il m'était arrivé de jouer avec son groupe, quand l'ajout d'un violon se justifiait.

J'ai décidé de lui passer un coup de fil. Il était tard à Londres, mais Chris, avec le métier qu'il avait, devait être encore debout.

Il a décroché d'une voix ensommeillée.

— Ne me dis pas que je te réveille. Et moi qui pensais que tu étais une rock star.

— Summer ?

— La seule et unique. Quoi de neuf ?

Il s'est redressé dans son lit, et j'ai

entendu le bruissement des draps.

— On va faire le concert.

— Avec les Holy Criminals ? Génial !
Tu as dû coucher avec Viggo Franck pour
ça ?

— Arrête tes âneries.

— Alors, il est comment ?

— Viggo ?

— Qui d'autre ? Ce n'est pas le batteur
qui m'intéresse.

— Il te plairait. Toutes les filles lui
courent après, même si je ne comprends
pas très bien ce qu'elles lui trouvent.
Mais c'est bien le problème quand on est
un mec bien : on est toujours le pote,

jamais le petit ami. Ce sont les salauds qui décrochent le gros lot.

— Simón est un mec bien, ai-je répondu, taquine.

— C'est vrai. Mais est-ce que tu es vraiment heureuse avec lui ? a-t-il demandé, soudain plus sérieux.

J'ai réfléchi avant de répondre. Comment avouer que j'envisageais de quitter l'homme le plus gentil de la terre, justement parce qu'il était trop gentil ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, Summer ? Ce n'est pas ton genre d'appeler pour bavarder.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas dans mon assiette. Mon prof de violon est

mort. M. van der Vliet. Je ne sais pas si je t'ai parlé de lui.

— Si. Il n'était plus tout jeune, non ? Il a eu une longue vie. Et il était très fier de toi.

— Je me demande s'il ne s'est pas suicidé, ai-je révélé précipitamment.

— Oh non ! Je suis désolé... Comment tu gères ?

— Pas très bien. Je... je ne sais pas vraiment ce que je ressens. J'avais besoin d'entendre le son de ta voix.

— Tu sais que tu pourras toujours compter sur moi.

— Je sais. Bonne chance pour ton concert. C'est pour bientôt ?

— Le mois prochain. Tu vas nous manquer. Quand tu n'es pas là, ce n'est pas la même chose.

— N'importe quoi.

— Si, je te jure. Tu faisais la différence. Si tu n'étais pas partie, on serait peut-être déjà célèbres, qui sait ?

Je suis rentrée tard ce soir-là et j'ai trouvé Simón encore debout, assis sur l'un des tabourets de bar, ses longues jambes croisées au niveau des chevilles. Il m'attendait, penché sur le comptoir, contemplant non pas un journal mais un livre fermé posé devant lui. Le roman de Dominik, ai-je compris en m'approchant,

horrifiée.

Il ne s'est pas levé pour m'accueillir, contrairement à son habitude. Il avait l'air profondément épuisé.

— Salut, ai-je dit pour briser la glace.

Il a levé les yeux et m'a souri faiblement. Son regard était chaleureux, mais il ressemblait à un animal blessé qui regarde son maître s'approcher avec un pistolet chargé.

— Salut, ma puce, a-t-il répondu.
Viens là.

Il a ouvert grands les bras, et je me suis blottie contre lui. Il s'est mis à pleurer. Je sentais les sanglots qui soulevaient son torse, et ses larmes ont

coulé dans mon cou.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé gentiment.

— Tu es toujours amoureuse de Dominik.

C'était une affirmation, pas une question.

— Ça fait deux ans qu'on ne s'est pas vus.

— Mais tu ne nies pas. Tu l'aimes toujours.

— Je...

Il a fait un geste vers le livre posé sur le comptoir.

— Ce roman ne parle que de toi. C'est

une autre époque et un autre lieu, mais c'est toi.

— Tu l'as lu ?

— J'en ai lu assez. Je suis désolé, je sais que je n'aurais pas dû fouiller dans tes affaires, mais tu n'étais pas toi-même dernièrement, et j'étais inquiet.

— Ce n'est pas grave. J'aurais dû te parler du roman.

J'avais essayé de le jeter. Je savais qu'il y avait un risque pour que Simón mette la main dessus. J'avais confiance en lui, mais il avait une façon particulière de se cramponner à moi, comme s'il savait que je ne lui appartenais jamais. Il semblait perpétuellement à la recherche

de la preuve que je ne l'aimais pas réellement. C'était pourtant le cas, mais il s'agissait d'un amour qui ressemblait à une profonde affection et n'avait rien de romantique.

Il a saisi mon menton et a replacé une mèche folle derrière mon oreille.

— Ça ne marchera jamais, a-t-il déclaré.

— De quoi tu parles ?

J'ai senti quelque chose enfler douloureusement dans ma poitrine.

— Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, Summer. Je t'aime, mais tu ne seras jamais heureuse avec moi. Et je passerai le reste de ma vie à courir

après quelque chose que tu ne peux pas me donner.

— Ne sois pas ridicule, ai-je protesté, un peu paniquée. Ce n'est qu'un roman, ça ne veut rien dire. On peut en discuter et trouver...

— Je veux des enfants, fonder une famille. Pas toi. Tu connais la vieille comptine : un oiseau et un poisson peuvent s'aimer d'amour tendre, mais comment s'y prendre... ?

J'ai bafouillé. Je cherchais un argument valable à lui opposer, en vain.

— J'ai parlé à Susan, a-t-il poursuivi.

— Tu as annoncé à mon agent que tu me larguais avant de me le dire ?

Je sentais mon visage virer au rouge, la colère prenant le pas sur les larmes qui ne venaient pas. J'ai serré les poings contre son torse. Il a saisi mes poignets et m'a maintenue tout contre lui.

— Bien sûr que non. Je lui ai dit que tu avais besoin de faire une pause. Je vois bien que tu t'ennuies et que tu t'agaces pour un rien. Même les meilleurs musiciens ont besoin de vacances et de changement.

C'était indiscutable. Je jouais les mêmes morceaux depuis des années et je n'avais même jamais changé de robes de concert. J'en avais assez. J'étais blasée et épuisée. Même l'album de ballades sud-américaines que nous venions

d'enregistrer ne m'avait pas emballée plus que ça. C'étaient ses origines, pas les miennes, et même si je parvenais à invoquer des images grâce aux histoires que Simón m'avait racontées, ça n'avait rien à voir avec la passion qui m'animait quand je jouais des compositeurs néo-zélandais ou des morceaux de rock en accompagnant le groupe de Chris avec lequel j'improvisais dans les pubs de Camden. Je suppose que c'est le problème quand on gagne de l'argent grâce à sa passion. Petit à petit, la musique était devenue une carrière, un travail. Et ça me fatiguait.

— Tu veux que je parte ?

— Non, je veux que tu restes à mes

côtés pour toujours. Mais ce n'est pas possible, a-t-il ajouté, réaliste. Une pause me fera du bien à moi aussi. Je vais passer quinze jours au Venezuela auprès de ma famille. Je pars demain matin. Je te laisse prendre ta propre décision.

Nous avons fait l'amour une première fois cette nuit-là, puis une deuxième quand il m'a réveillée d'un baiser torride à 3 heures du matin. Il m'a baisée avec une sauvagerie dont il n'avait jamais fait preuve jusqu'à ce jour. Nous avons passé les quelques heures qui nous séparaient de son départ dans les bras l'un de l'autre, riant et bavardant comme de vieux amis.

— Si ça pouvait toujours être comme

ça, ai-je soupiré quand il s'est extirpé du lit pour se préparer.

— Je pense que nous ne sommes vraiment pas faits l'un pour l'autre, a-t-il répondu. Je ne voulais simplement pas l'admettre. Nous avons des goûts communs, c'est tout.

Je l'ai regardé s'habiller. Il a enfilé son jean usé sans prendre la peine de mettre un caleçon. Quand il a penché la tête pour boucler son ceinturon à tête de mort argentée, son épaisse chevelure brune a dissimulé son visage. Il a enfilé un tee-shirt blanc moulant sur l'épaisse toison qui recouvrait son torse, ce qui a fait jouer ses muscles. Il a mis autour de son cou le pendentif en argent en forme de

plume que je lui avais offert au Noël précédent. Il adorait les fringues et les accessoires, et c'était donc l'homme le plus facile à satisfaire quand il me prenait l'envie de lui faire un cadeau.

J'ai noué mes jambes autour de sa taille quand il s'est assis sur le bord du lit pour enfiler ses boots en croco à semelles rouges.

— Tu ne peux pas t'accrocher à moi comme ça indéfiniment, a-t-il fait remarquer. Il faudra bien que je mette mes chaussures...

Il m'a longuement embrassée devant le taxi qui devait l'emmener à l'aéroport, ne me lâchant que lorsque le chauffeur a commencé à donner des signes

d'impatience.

— Ne disparaiss pas de ma vie. Donne-moi de tes nouvelles.

— Promis, ai-je répondu.

Puis je l'ai regardé disparaître de ma vie.

Je suis rentrée dans l'appartement en traînant des pieds et je me suis laissée tomber sur l'un des tabourets de bar. Le roman de Dominik était toujours là. Je l'ai saisi et feuilleté, lisant en diagonale un paragraphe sur l'héroïne rousse et son lot d'amants parisiens. Dominik et moi n'avions pas réussi à vivre ensemble. Nous n'étions pas très assortis d'un point de vue domestique. En revanche, nous

étions totalement compatibles sexuellement. Et, même si bâtir une relation sur de telles fondations était une très mauvaise idée, je ne pouvais peut-être tout simplement pas faire autrement. On ne peut pas se fuir éternellement.

« Pour S.

À toi à jamais. »

Je me demandais s'il pensait encore à moi. Étais-je dans son roman parce qu'il était incapable de construire une histoire de toutes pièces et qu'il avait préféré s'inspirer d'une femme réelle pour

trouver le ton juste ? Ou était-il obsédé par moi comme je l'étais par lui ?

Oh, Dominik, comment se fait-il que tu puisses bouleverser ma vie à ce point, alors que deux ans et des milliers de kilomètres nous séparent ?

J'ai pleuré, la tête dans les mains. Mes larmes sont tombées sur les pages ouvertes qui ont commencé à gondoler.

Une demi-heure plus tard, j'ai décroché le téléphone.

Et fait retentir une sonnerie, quelque part à Camden Town.

Chris a décroché.

— Putain, Summer, je n'ai pas de nouvelles pendant une éternité, et là tu

m'appelles deux fois en une semaine ?

— Je viens à Londres. Je prends le prochain vol.

— Génial ! s'est-il écrié, manifestement enthousiaste. Juste à temps pour le concert. Tu pourrais jouer avec nous.

— Comme avant ?

— Ce sera mieux qu'avant, a-t-il rétorqué. Bien mieux.

L'art aisé de la procrastination

— Tu fais quoi aujourd'hui ? demanda Lauralynn.

— Je procrastine, évidemment, rétorqua Dominik.

— Pourquoi ne suis-je pas surprise ?

Elle buvait un verre de lait, debout,

tout en préparant ses affaires pour une journée complète de répétition. La veille, elle avait laissé son violoncelle dans le studio de musique, comme elle le faisait souvent. Il était très difficile à trimballer dans le métro londonien, et l'immeuble dans lequel elle répétait avec ses amis musiciens était bien sécurisé.

Ses longues jambes étaient gainées dans de hautes bottes en cuir noir et un jean ultramoulant, dont la taille était dissimulée par un confortable sweat-shirt gris informe. Elle ne ressemblait pas du tout à une experte en musique de chambre.

Dominik ne pouvait pas s'empêcher de la trouver sexy en toutes circonstances. Certaines femmes l'étaient, d'autres pas,

et elle appartenait indiscutablement à la première catégorie. Elle faisait tourner les têtes par un simple sourire, et sa préférence affichée pour les femmes augmentait l'excitation qu'elle suscitait en lui.

Lauralynn avait négligemment attaché ses cheveux blonds afin de pouvoir mettre son casque. Après avoir formé un quartet avec le seul rescapé de son ensemble à l'université et deux nouvelles recrues, l'une des premières choses qu'elle avait faites après que Dominik avait accepté de la laisser loger chez lui avait été de s'acheter une nouvelle moto. C'était une élégante Suzuki GSXR 750 noire, d'occasion. Elle avait vendu sa Kawasaki quand elle avait quitté Yale pour la

Grande-Bretagne. Dominik présumait qu'elle n'avait pas eu les moyens de la rapatrier. Lauralynn ne semblait pourtant jamais à court d'argent. Dominik ne savait pas où elle le trouvait. Elle avait une attitude particulièrement désinvolte face aux finances. Il était persuadé qu'elle ne pouvait pas gagner autant par les seuls concerts qu'elle donnait de manière irrégulière avec son quartet.

Elle lui envoya un baiser de loin et se précipita vers la porte d'entrée. Il entendit peu après le rugissement du puissant moteur de sa moto, qui décrut comme elle dévalait la colline.

Dominik baissa les yeux vers son assiette. Un toast solitaire y gisait,

abandonné.

Il songea aux mois qu'il avait passés en compagnie de Lauralynn. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois lorsque Dominik avait organisé un concert très privé dans une crypte souterraine. Summer avait joué entièrement nue, accompagnée par Lauralynn et les musiciens de son quartet, les yeux bandés pour l'occasion. La jeune femme avait ensuite fait de nouveau irruption dans sa vie quand il était à Manhattan, lui ouvrant d'autres horizons sexuels. Elle avait par conséquent tout naturellement frappé à sa porte lorsqu'elle était rentrée à Londres : ils étaient devenus complices de lit, et elle l'avait aidé à chasser le fantôme de Summer.

Et voilà qu'il était de nouveau isolé dans sa grande maison, livré à lui-même.

Il était seul face à l'écran blanc de son ordinateur. Il savait pertinemment, et il n'en était pas fier, qu'il alignerait consciencieusement un millier de mots dans la journée et qu'il les effacerait le soir venu.

Enseigner lui manquait. Il se demandait s'il n'avait pas fait une erreur en démissionnant de l'université quand le roman qu'il avait écrit en s'inspirant de Summer avait connu un succès inattendu.

Il avait signé un contrat pour un deuxième roman, mais il avait déjà plusieurs mois de retard sur le planning qu'il avait punaisé au mur de son bureau.

Il était soumis à l'inévitable pression qui voulait qu'il écrive une histoire aussi romantique que la première, mais il ne pouvait nier qu'il n'avait surtout pas l'ombre d'une idée. Il rejetait tout ce qui lui venait à l'esprit : tout lui paraissait superficiel ou inintéressant. Il avait besoin d'une accroche, d'une histoire, de personnages. Il ne pouvait pas recycler à l'infini les sentiments que Summer lui inspirait toujours. Ça faisait trop mal.

Après sa rupture avec la jeune violoniste et son retour précipité à Londres, il avait rédigé son premier roman avec une incroyable rapidité. Il martelait son clavier, la musique à fond ; un savant mélange du répertoire classique qu'il l'avait si souvent entendue jouer,

des *chansons*⁽¹⁾ françaises et des morceaux de jazz américain du début des années 1950 qui formaient l'arrière-plan de l'histoire qu'il écrivait. Il avait la chance de pouvoir écouter à présent les CD que Summer avait enregistrés depuis que sa carrière avait décollé, mais cela ne l'inspirait pas davantage. Il avait même plutôt l'impression qu'ils avaient l'effet contraire : le son pur du Bailly le déprimait, en évoquant inévitablement la couleur de sa peau, la teinte sombre de ses tétons et, profondément enfoui dans le puits de sa mémoire, le goût de son sexe. Cela ne le stimulait plus ; au contraire, ça alimentait sa dépression et son chagrin.

Il avait acheté tous ses CD. Le premier était un enregistrement lumineux des

Quatre Saisons de Vivaldi, dans lequel il sentait toute sa passion, ses humeurs sauvages et dévergondées mais aussi sa délicate sensibilité. Il avait découvert en lisant un article people qu'elle vivait avec Simón Lobo et n'en avait éprouvé aucune surprise. Il dirigeait l'orchestre sur tous ses disques, et elle travaillait déjà avec lui quand ils vivaient tous deux dans le loft de Manhattan. Elle avait ensuite enregistré les concertos pour violon de Tchaïkovski et de Mendelssohn. Son dernier CD, sur lequel il était tombé le mois précédent dans la vitrine d'un disquaire, était consacré à des improvisations sur des thèmes sud-américains, ce qui ne l'avait guère étonné non plus.

Le boîtier du CD de ce dernier enregistrement était ouvert sur le coin gauche de son bureau, à côté d'une pile de livres pour ses recherches et d'un tas de chemises contenant des notes à présent indéchiffrables même pour lui, tant son écriture y était hâtive. Une photo de Summer s'étalait sur la jaquette. Son visage était pris en gros plan, et on devinait à peine ses épaules nues. Sa chevelure couleur de flamme se détachait violemment contre le fond blanc à peine troublé par la fine bretelle noire de sa robe. Impossible de ne pas reconnaître cette dernière. C'était celle qu'il lui avait achetée au marché de Waverly Place.

Il songea avec une certaine ironie que, dans les boutiques qui vendaient à la fois

des livres et des disques, un acheteur anonyme pouvait tout à fait acquérir leurs œuvres respectives, sans savoir qu'ils avaient jadis été liés.

Dominik soupira bruyamment, comme s'il avait un public : il savait que la musique n'adoucirait en rien son humeur.

Il devrait se contenter du silence.

Le curseur de son ordinateur clignotait, moqueur.

Après New York, Lauralynn avait tout mis en œuvre pour remettre Dominik dans le droit chemin. Sans ses encouragements, il n'aurait sans doute jamais terminé son roman et aurait retrouvé sa tranquille

routine, faite de cours et d'aventures sans lendemain.

Elle savait qu'elle lui plaisait et elle ne perdait pas une occasion de l'exciter par son attitude décomplexée face à la nudité et au sexe. L'excitation érotique semblait être le moteur permettant à Dominik de jeter des mots sur le papier et d'achever son manuscrit. Cela l'empêchait de s'apitoyer sur son sort et de ressasser inlassablement les souvenirs de sa relation avec Summer, même si le personnage principal était clairement inspiré de la violoniste rousse.

— Tu as besoin de distractions, mon cher Dominik, lui avait-elle affirmé un soir.

La lueur espiègle qui brillait au fond de ses yeux verts était le prélude certain à quelque malice.

— Vraiment ?

Il savait qu'elle voulait bien faire, mais une partie de lui était toujours en deuil, et il trouvait qu'il était trop tôt pour se remettre en selle.

Mais Lauralynn était têtue. Elle le convainquit de s'habiller pour l'occasion et, après avoir rejeté en riant la chemise à motifs trop clairement démodée qu'il avait choisie, elle lui fit enfiler une chemise bleue Tommy Hilfiger au col boutonné. Il détestait ça et ne s'y prêtait que si la soirée était particulièrement habillée. Il doutait que ce fût le cas ce

soir-là.

— Tu ne vas pas le regretter, crois-moi, avait-elle promis.

— Y'a intérêt.

Lauralynn était une femme organisée, aux goûts pour le moins inhabituels. Il avait lancé un jour en plaisantant qu'elle avait sûrement un répertoire plein de noms qu'elle pouvait appeler pour se distraire quand bon lui semblait, comme un Dom Juan de banlieue. Ce à quoi Lauralynn avait répondu avec un large sourire entendu qu'elle n'avait pas besoin d'un répertoire : tous les numéros étaient soigneusement rangés dans sa mémoire.

— Ils sont organisés en catégories,

avait suggéré Dominik. Soumis, esclaves, échangistes, travestis, ceux qui n'aiment que le fouet, ceux qui sont parfois soumis, parfois dominants, sans compter tout ce qui échappe à une âme innocente comme la mienne. Je suis certain qu'ils sont tous très beaux et qu'ils attendent sagement que tu leur fasses signe de venir jouer avec toi.

— Absolument, avait-elle acquiescé avec un sourire triomphant. Il faut bien avoir un peu d'imagination en ces périodes de crise...

— Qu'est-ce qu'il y a au menu ce soir ? avait demandé Dominik pendant qu'ils attendaient le taxi appelé un peu plus tôt.

La soirée n'était pas encore entamée,

et, en raison des difficultés de stationnement, Dominik avait préféré laisser la BMW au garage.

— Tu verras bien.

Le parfum de la jeune femme, un délicat mélange de fragrances vertes et citronnées, lui chatouilla les narines. Lauralynn possédait tout un arsenal de parfums, armes qu'elle choisissait en fonction de la proie qu'elle avait en vue. Quand elle chassait les femmes, elle portait des senteurs musquées et sucrées, sombres et agressives. S'il en croyait son choix en cette fin d'après-midi, plus nuancé, la chasse serait différente cette fois-ci.

Elle l'amena dans le bar en sous-sol

d'un pub de Cambridge Circus, en centre-ville. Dominik ne fréquentait guère les pubs. Par goût, il ne buvait pas d'alcool, ce qui expliquait en partie son désintérêt pour ce genre d'endroits. Mais il y avait autre chose : les odeurs qui stagnaient dans l'air tiède et lourd le mettaient mal à l'aise.

— Pourquoi avoir choisi cet endroit ? demanda-t-il à Lauralynn en descendant l'escalier en bois.

— C'était plus sécurisant pour eux, répondit-elle.

Il sourit, amusé.

— Qui ça, « eux » ?

— Un couple très sympa. Ils vivent en

banlieue, et je me suis dit que, si je leur proposais de se retrouver en boîte ou dans le bar d'un hôtel chic, ça les mettrait mal à l'aise.

— Un couple marié ?

— Super, non ?

Le sous-sol était à moitié plein, et ils repérèrent tout de suite l'homme et la femme, un peu nerveux, attablés dans un coin, devant une bière et un jus d'orange.

— Tu les as dénichés où ? murmura Dominik à l'oreille de Loralynn.

— Sur Internet, évidemment. Le meilleur endroit pour trouver des gens chouettes.

Il était arrivé à Dominik de faire la

même chose, dans une autre vie.

L'homme, la quarantaine, portait un costume gris. Selon toute probabilité, il sortait tout juste du bureau. Sa femme, un peu plus jeune, était une brune au teint pâle. Elle portait la tenue officielle du samedi soir, une petite robe noire juste un peu trop décolletée. Elle leva les yeux et dévisagea Dominik, un mince sourire de satisfaction aux lèvres. Il vit dans son regard qu'elle était soulagée qu'il soit séduisant, comme si elle s'était préparée au pire.

— J'aime beaucoup votre chemise, dit-elle.

— Quel plaisir de faire votre connaissance ! s'exclama Lauralynn en

leur tendant la main pour les saluer.

Seul l'homme la lui serra. Dominik imita la violoncelliste. La poignée de main de l'homme était molle et moite. Sa femme se contenta de les regarder en rougissant légèrement. L'homme ne détournait pas les yeux de Lauralynn, qui portait un tee-shirt blanc sous lequel ses tétons dressés attiraient l'attention. Elle avait troqué son éternel jean pour une jupe droite moulante. L'homme avait l'air soulagé. Il avait peut-être craint que son interlocuteur virtuel ne soit un homme se faisant passer pour une femme. Son inquiétude s'était évanouie en voyant que non seulement Lauralynn était femme jusqu'au bout des seins, mais aussi, devina Dominik, semblable à la photo

qu'elle lui avait envoyée. Si elle s'était montrée fidèle à elle-même, l'homme avait certainement eu droit à une photo d'elle nue.

Dominik supposa qu'elle s'était contentée de le décrire : à sa connaissance, elle ne possédait aucune photo de lui, nu ou habillé. Elle s'était de toute évidence présentée comme le plat principal, il n'était que la salade d'accompagnement.

— Je suis ravi aussi, répondit l'homme.

Dominik et Lauralynn s'assirent sur la banquette en face du couple.

— Donc vous vous appelez Kevin, et

vous c'est Liz ? demanda Lauralynn.

La jeune femme acquiesça. Ce devait être des noms d'emprunt.

Dominik se contenta de sourire. Il espérait qu'il correspondait à la description de Lauralynn.

— Et vous ? s'enquit Kevin. Vous ne m'avez jamais dit vos noms dans vos mails.

— Les noms n'ont aucune importance, déclara Lauralynn avec désinvolture. Vous n'avez qu'à nous appeler Elle et Lui.

— Si vous voulez, dit Kevin. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Dominik, qui ignorait le rôle qu'il était

censé tenir dans le jeu que Lauralynn avait organisé avec ce couple, préférerait demeurer silencieux. Il avait l'impression que c'étaient des échangistes novices.

Kevin se dirigea vers le bar pour passer la commande.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie, Liz ? s'enquit Lauralynn.

— Je suis secrétaire.

— Intéressant, répondit Lauralynn avec un sourire enjôleur. C'est votre première fois, donc.

La jeune femme acquiesça en regardant Dominik.

— C'est votre idée ou la sienne ? poursuivit Lauralynn.

— Eh bien..., disons que c'est la nôtre, répondit-elle en s'agitant sur son siège.

— Vraiment ? insista Luralynn.

Liz hocha la tête, mais Dominik ne la crut pas.

Kevin revint avec leurs verres, et un silence inconfortable plana sur la table.

Luralynn apprit plus tard à Dominik que ce genre de situation arrivait souvent. Voir sa femme baisée par un autre homme était un fantasme répandu chez les hommes, que ce soit par penchant voyeuriste ou par désir masochiste. C'était ce que Kevin cherchait sur le forum sur lequel il avait rencontré Luralynn. La présence de cette dernière

était peut-être rassurante, à moins qu'elle ne contribue à l'humilier davantage.

En revanche, Dominik ne savait pas ce que Liz retirerait de l'aventure.

Le couple avait loué une chambre dans un petit hôtel dans Bloomsbury. Ils s'y rendirent tous les quatre après quelques tournées ; Liz avait rapidement opté pour des boissons alcoolisées. Avant d'accepter la rencontre, Lauralynn avait de toute évidence défini à l'avance les règles avec Kevin, et il avait certainement tout expliqué à sa femme.

La paire de menottes qu'il avait rangée dans le tiroir de la table de nuit et qu'il tendit à Lauralynn en entrant dans la pièce était en fourrure. Rose. La jeune femme

éclata de rire.

— Où diable avez-vous déniché ça ?
Dans un sex-shop de province ?

Il rougit. Il ne s'était pas attendu à être humilié verbalement.

Liz, assise sur le bord du lit, jetait des regards interrogateurs en direction de Dominik tout en évitant soigneusement de regarder son mari à présent inquiet. Elle avait bu un gin tonic de trop, avalé rapidement juste avant de quitter le pub, histoire de se donner du courage, et le rouge lui était monté aux joues.

Lauralynn ôta sa veste en cuir et se tourna vers Kevin, qui n'avait pas bougé d'un pouce.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Il la regarda en silence, incertain de la conduite à tenir.

— Déshabille-toi. Tout de suite !
aboya-t-elle.

Son corps était mince et pâle. Lauralynn exigea qu'il garde ses chaussettes noires, qui lui arrivaient à mi-cheville, histoire de pousser le ridicule jusqu'au bout. Elle lui ordonna de s'asseoir sur la seule chaise que contenait la chambre, à laquelle elle le menotta. Elle l'avait placée de telle manière qu'il était face au lit.

Liz était de plus en plus nerveuse. Elle avait serré les jambes, et une fine couche

de transpiration s'était formée sur son front. Elle avait compris qu'ils avaient atteint un point de non-retour.

— Elle est toute à toi, D, annonça Lauralynn.

Dominik contempla la jeune femme.

— Viens ici, dit-il gentiment.

Elle se leva. Elle mesurait une bonne tête de moins que lui.

Il prit son menton dans sa main et se pencha pour l'embrasser. Elle avait un goût de gin et le parfum du shampoing qu'elle avait manifestement utilisé un peu plus tôt dans la journée. Elle frissonna faiblement quand leurs lèvres se touchèrent, se raidit un peu puis se laissa

aller, apaisée par le contact de la bouche de Dominik.

Du coin de l'œil, il vit que Lauralynn souriait largement. Debout derrière la chaise sur laquelle elle avait menotté Kevin, elle était occupée à lui caresser distraitement les cheveux. Ce dernier était gêné par la manœuvre, la main brutale de Lauralynn l'obligeant à bouger la tête au rythme de ses caresses, et réduisant ainsi son champ de vision.

Sentant que la résistance de Liz fondait sous les assauts répétés de sa langue, Dominik fit glisser ses mains le long de son dos jusqu'à ses fesses, ce qui lui permit de découvrir par la même occasion la douceur de sa peau et sa

réceptivité à ses caresses. Leurs lèvres se séparèrent brièvement, et elle soupira profondément avant de fermer les yeux.

De la main gauche, il chercha la fermeture Éclair de sa robe.

— Laisse-moi faire, intervint Luralynn.

Elle s'approcha d'eux, abandonnant le mari captif, dont les cheveux à présent décoiffés semblaient couronner la consternation, voyeur impuissant attaché à sa chaise.

La robe s'ouvrait dans le dos. Luralynn se plaça derrière Liz et fit glisser la fermeture Éclair tout en lui mordillant l'oreille, la bouche à quelques

centimètres de celle de Dominik.

La jeune épouse frissonna, prise en sandwich.

Le mari les regardait sans ciller, étrangement fasciné. Dans quelle mesure Lauralynn l'avait-elle prévenu du déroulement réel de la soirée ?

— Lève les bras, ordonna Lauralynn.

Liz obtempéra, et la violoncelliste fit glisser la robe au-dessus de sa tête. Le tissu bon marché frôla les visages de Dominik et de Liz.

Il recula un peu. La jeune femme au teint pâle se tenait très droite, rougissante, en sous-vêtements et bas autofixants.

— On veut tout voir, dit Lauralynn.

Liz dégrafa son soutien-gorge et se pencha, mal assurée sur ses hauts talons, pour ôter sa culotte. Elle garda ses bas, et Lauralynn ne lui demanda pas de les enlever.

Dominik la contempla. Elle avait des cuisses lourdes mais un buste fin, des tétons gonflés, une fine bande de poils au-dessus de sa fente, un piercing dans le nombril et une croix en argent autour du cou. Et des yeux gris remplis de questions.

En la voyant nue, Dominik se sentit plus léger. Les corps féminins lui faisaient cet effet et déclenchaient en lui un raz-de-marée de tendresse. Les

femmes lui plaisaient depuis fort longtemps, depuis le jour où, à l'école, il avait échangé des cartes de voitures de collection contre d'autres mettant en scène de voluptueuses naturistes, au repos ou en train de jouer. Leurs sexes avaient été soigneusement retouchés, ce qui leur donnait l'air de statues grecques. Il avait alors ressenti une excitation mêlée de respect et d'émerveillement. Ces sentiments ne l'avaient jamais quitté.

Il savait, au plus profond de son cœur et de son sexe, qu'il serait toujours l'esclave de la nudité féminine.

Il fut tiré de sa rêverie par Lauralynn. Cette dernière saisit brusquement les cheveux de Liz et la poussa sur le lit. Elle

glissa sa main entre les cuisses de la jeune femme.

— Elle est mouillée, Kevin, annonça-t-elle en regardant le mari assis immobile à quelques pas. C'est bien ce que tu voulais, hein ?

Il ne répondit pas.

Lauralynn jeta un coup d'œil vers son sexe mou.

— Ta femme est sur le point de se faire sauter par un autre, et ça ne te fait même pas bander. Pathétique.

Dominik se sentit gêné. Était-il censé se déshabiller et jouer son rôle, sous les yeux attentifs du mari et de Lauralynn ?

Il se souvint de la fois avec Summer,

où il avait inconsciemment invité Victor à se joindre à lui. Il avait eu tort d'exhiber Summer à cet homme, qui avait trahi sa confiance, séduit la jeune femme après leur rupture et exploité sans vergogne ce que Dominik pensait être du chagrin. Mais ce n'était pas la même chose : en ce jour funeste, il avait éprouvé pour Summer un désir si sauvage qu'il en avait oublié la présence d'un autre homme.

Lauralynn se releva et s'approcha de lui.

— C'est mon cadeau, D, dit-elle en lui caressant tendrement la joue. Sois à la hauteur.

Il commença à déboutonner sa chemise sous les regards des trois autres.

— C'était son idée à lui, n'est-ce pas ?
demanda-t-il à Liz.

Elle acquiesça, et il l'attira à lui de telle manière qu'elle ne puisse plus voir son mari ou deviner ses réactions.

Elle avait l'air perdue, et Dominik fut submergé par une vague de désir pour elle.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa de nouveau, cette fois-ci lentement, paresseusement, avidement. Il voulait faire de cette cérémonie de la luxure quelque chose de privé, et pour cela il lui fallait bannir les deux autres du cocon dans lequel il les avait enfermés, elle et lui.

Il acheva de se dévêtir. Quand il poussa un peu Liz de manière à la prendre, il vit du coin de l'œil le sourire de Luralynn. Un encouragement muet de la maîtresse de cérémonie.

Il écarta les jambes de Liz, vérifia du bout de son sexe qu'elle était prête à le recevoir, puis se glissa en elle, centimètre par centimètre, une éternité à la fois. Il voulait faire durer les choses. Il fut enfin en elle. Elle était chaude et étroite. Elle se mit à gémir tout de suite, chaque mouvement de reins faisant naître dans ses poumons un cri de plaisir qui remontait jusqu'à ses lèvres. Il entendit quelqu'un retenir brusquement son souffle derrière lui. Luralynn ou Kevin ? Peu importait.

Dominik posa ses mains puissantes sur la taille de la jeune femme et la saisit fermement, jusqu'à ce que leurs corps se mettent au même rythme.

Liz était étrangement passive, ce qui n'excitait pas du tout Dominik. Cette passivité était à l'opposé de la soumission et ne suscitait en lui aucune pulsion dominatrice. Elle était d'une douceur inerte, et ses réactions manquaient de passion. Lauralynn, consciente du manque d'étincelles entre eux, s'approcha et caressa la joue tiède de Liz.

— Profite. Laisse-toi aller, lui murmura-t-elle à l'oreille.

Le corps de la jeune femme se détendit

brièvement avant de s'arc-bouter, soit grâce aux encouragements de Lauralynn soit grâce aux mots tendres que Dominik combinait à ses énergiques coups de reins. Elle soupira et laissa enfin le désir la dominer, corps et esprit ; Dominik sentit alors une certaine tension sous la douceur initiale.

Sans plus se soucier de ce qui l'entourait ni de son mari impuissant, Liz s'ouvrit plus largement au sexe de Dominik et l'accueillit avidement en elle, avec une rage étudiée, comme si elle voulait rattraper le plaisir que Kevin lui aurait refusé pendant des siècles.

Lauralynn et Dominik sourirent en constatant son changement d'attitude.

Il fit soudain plus chaud dans la chambre.

Attaché à la chaise, Kevin ne put que regarder en silence sa femme réagir aux caresses de Dominik : ses mouvements devenaient de plus en plus frénétiques comme elle s'empalait sans relâche sur son sexe, son souffle se faisait de plus en plus court. Les vagues de plaisir qui la traversaient et qui la rendaient de plus en plus humide se lisaient sur son visage.

L'ardeur grandissante de la jeune femme excitait Dominik. Il saisit fermement sa taille et lui imposa son rythme. Il sentit sa queue grossir encore en elle, jusqu'à l'emplir tout entière.

Elle poussa un petit cri, qui naquit au

fond de sa gorge et mourut sur ses lèvres, et jouit dans un soubresaut. Kevin pâlit. Dominik se demanda si c'était la première fois que sa femme avait un orgasme devant lui.

Quand il se débarrassa du préservatif usagé dans la poubelle de la chambre d'hôtel, Dominik vit que Kevin, toujours menotté à la chaise, avait l'air fort abattu. Était-ce vraiment le spectacle qu'il avait rêvé de voir ? Ou au contraire redouté ? Il se demanda comment le couple surmonterait cette aventure.

Lauralynn, à présent d'un calme olympien, détacha les menottes roses et tendit ses vêtements à Kevin. Liz se leva timidement, presque abasourdie, non pas

tant par ce que venait de lui faire Dominik que par la soudaine prise de conscience de ce qu'elle avait fait, elle.

Quand Lauralynn et Dominik quittèrent la chambre pour l'obscurité sordide du petit couloir de l'hôtel aux murs fanés et à la moquette de couleur indéterminée, le couple était en train de se rhabiller en silence.

À l'extérieur, les feuilles des arbres près du British Museum frissonnaient sous la brise légère. Dominik chercha des yeux un taxi libre.

— Ah, Lauralynn, dit-il tandis que cette dernière fermait sa veste en cuir pour se protéger de la fraîcheur de la nuit, un de ces jours, tu vas nous attirer des

ennuis.

— Je sais, répondit-elle. Mais elle était super mignonne, non ?

— Tu aurais peut-être dû la sauter toi, alors.

— J'y ai pensé, figure-toi, mais, quand j'ai tout organisé avec son mari, il a bien insisté pour qu'aucune autre femme ne soit impliquée.

— Vraiment ?

— Oui. Tu n'as pas remarqué comme il a failli tomber de sa chaise quand j'ai caressé la chatte de sa femme ? Certains hommes ont de ces préjugés...

— Tu es une sacrée perverse, Loralynn, constata Dominik.

Un taxi s'arrêta devant eux.

— Je préfère être perverse qu'ennuyeuse, rétorqua-t-elle en riant.

Les petits intermèdes concoctés par Lauralynn avaient beau être agréables, ils ne changeaient rien quand Dominik, face à son ordinateur, cherchait ses mots : il ne pouvait s'empêcher de penser à Summer. Sa mémoire était un disque dur près d'imploser, rempli de sentiments et d'images, incapable de traiter de nouvelles données ou de les redistribuer sereinement.

Elle contenait toutes les femmes qu'il avait connues avant Summer : elles

tentaient toutes d'attirer son attention, se disputant une parcelle de tendresse, et il ne pouvait pas les effacer. Elles faisaient partie de lui, et c'était grâce à elles qu'il était devenu l'homme qu'il était.

Chaque fois qu'il tentait d'en coucher une sur le papier, dans l'espoir qu'une espèce d'écriture automatique lui permettrait de se servir de ses traits, de la couleur de ses yeux, de sa façon de bouger ou de parler, pour bâtir une histoire, elle se métamorphosait en une autre, puis encore une autre, et tout semblant d'intrigue lui échappait.

Il abandonna la demi-page aux étoiles multicolores de son écran de veille, se leva et s'éloigna de son bureau.

Un coup d'œil par la fenêtre lui apprit que le ciel était gris mais dégagé : pas de signe de pluie imminente. Une promenade lui permettrait de s'éclaircir les idées.

Le parc était la destination la plus évidente.

La matinée était bien avancée, et les joggeurs se faisaient rares, remplacés par des nounous qui poussaient landaus et poussettes, ou tiraient par la main des enfants bruyants. Des retraités déambulaient sans but près des mares, contemplant les canards qu'ils nourrissaient malgré les pancartes qui interdisaient de le faire. Une fois qu'il eut dépassé la deuxième mare, qui devenait une grande zone de baignade, Dominik

emprunta le premier sentier et se laissa porter en rêvassant vers le pont étroit qui reliait cette partie du parc à d'autres endroits plus sauvages et reculés.

C'était ce qu'il adorait à Londres : il y avait un nombre incalculable d'endroits éloignés à peine de quelques minutes de marche des grandes artères, où l'on pouvait se retrouver perdu dans une forêt, le ciel caché par les frondaisons, dans une jungle de verdure naturelle. L'aspect presque clandestin de ces endroits lui plaisait beaucoup et lui donnait le sentiment d'être isolé et seul au cœur de la jungle urbaine. C'étaient des endroits propices aux secrets.

Il changea de direction, cherchant

instinctivement le confort d'un chemin de terre sinueux et à peine délimité, dont les épaisses frondaisons dissimulaient le ciel. Une joggeuse arriva en face de lui, et il s'effaça pour la laisser passer. Elle le remercia d'un bref signe de tête. La jeune femme portait des leggings noirs et un étonnant short en satin vert émeraude, complété par un gros sweat-shirt vert bouteille. Ses cheveux blond foncé étaient relevés en une queue-de-cheval qui tressautait au rythme de sa foulée, à la même cadence que ses seins qui bougeaient délicieusement malgré sa brassière à soutien-gorge intégré. Quand elle le frôla, Dominik entendit une mélodie assourdie s'échapper de ses écouteurs. Elle s'évanouit quand la

joggeuse s'éloigna.

Pour une raison inexplicable, il voulait savoir ce qu'elle écoutait. Il avait l'impression que c'était important.

Il s'immobilisa et s'assit sur un tronc renversé. Il s'autorisa à penser à la vision fugitive des seins de la jeune femme et à leur rythme indolent.

Était-ce une infirmière du Royal Free Hospital, non loin de là ? Ou une étudiante ? Une femme au foyer ? Une employée de banque ? Une vendeuse ? Une secrétaire ? Les possibilités étaient infinies. Un millier de fantasmes lui venaient à l'esprit. « Arrête-toi. » « Déshabille-toi. » « Dévoile-toi. » Il avait envie de faire plus que la déshabiller : il

voulait découvrir ce qu'elle cachait sous sa peau, dans sa tête. Comme il avait essayé de le faire avec Summer. Tout cela était complètement irrationnel. Il chassa ces pensées de son esprit.

Il haussa les épaules, se leva et reprit sa route. Mais il ne pouvait s'empêcher de penser à Summer. Sa méfiance initiale. La proposition qu'il lui avait faite, suivie par le concert privé qu'elle lui avait donné en ces lieux mêmes. Le feu et la passion qui la consumaient quand elle jouait du violon, emplissant tout le parc de sa musique.

Le kiosque à musique. Il voulait revoir cet endroit où Summer avait joué et dont le souvenir était à jamais gravé dans sa

mémoire. Il gardait un vif souvenir du paysage, de la couleur de l'herbe et du ciel ainsi que du visage de la jeune femme perdue dans la mélodie.

Summer sur le kiosque à musique était son chef-d'œuvre perdu.

Dominik poursuivit sa promenade à travers bois et finit par apercevoir de vagues taches de couleur artificielle au loin. Du mouvement. Des silhouettes qui se tenaient derrière le mince rideau d'arbres. Il avança rapidement en prenant garde de ne pas accrocher ses vêtements aux buissons qui bordaient le sentier et finit par émerger dans une clairière. Des enfants couraient en tous sens, et des cyclistes roulaient à vive allure sur les

chemins. Le kiosque à musique se dressait un peu plus loin.

Alors qu'il gravissait la petite colline qui menait à la construction de béton et d'acier, quelques gouttes de pluie se mirent à tomber, puis le ciel répandit sa colère. Un groupe hétéroclite de nounous, de mères épuisées et d'enfants échevelés trouva refuge sous le kiosque. Tous regardaient la tempête, indifférents.

Dans un coin, une femme allaitait son enfant, chemisier ouvert. Le bébé était presque entièrement chauve, et son crâne avait une délicate couleur rose. Son visage était tout plissé, dans une parodie de concentration ou de sommeil. Dominik les contempla, complètement fasciné. Il

fut incapable de détacher le regard de la jeune mère jusqu'à ce que celle-ci se rende compte qu'il la dévisageait. Il lut tant de colère dans ses yeux qu'il prit la fuite. Il quitta le kiosque et marcha sous la pluie, furieux après lui-même et agacé de voir que son endroit magique était investi par des étrangers.

La veille au soir, Lauralynn n'était pas rentrée seule.

Sa chambre avait beau ne pas être au même étage que celle de Dominik, ce dernier n'avait quasiment pas dormi de la nuit. Il avait été tenu en éveil par les gémissements étouffés des deux femmes,

leurs cris perçants, leurs grognements de plaisir ou de douleur, et leurs mots indistincts murmurés ou criés quand elles jouissaient. On aurait dit les notes d'une curieuse symphonie du désir.

Il avait brièvement aperçu l'invitée de Lauralynn en fin de matinée : il descendait prendre son petit déjeuner tandis qu'elle s'apprêtait à partir. Elle était très maigre et portait une tenue gothique. Ses cheveux artificiellement aile de corbeau étaient mal coupés dans un carré court et inégal, et sa tête semblait séparée du reste de son corps par un imposant collier en argent, orné d'un crâne. Une guirlande de tatouages fanés décorait sa jambe droite. Il était ravi de ne pas avoir été invité à se joindre à

elles.

Lauralynn, qui ne portait qu'une culotte et une chemise d'homme ouverte, reconduisit son invitée à la porte puis gagna la cuisine. Elle tendit une tasse de café frais à Dominik.

— Une nouvelle conquête ? demanda-t-il en saisissant la tasse.

— Oui. Je l'ai rencontrée au concert hier soir.

— Elle n'a pas vraiment un look classique, remarqua Dominik.

— Non. C'est une fille rock'n roll. Elle traînait avec des mecs avec qui j'ai enregistré. Ils se sont baptisés « Neo Punks ». Ils m'ont invitée à les voir jouer

à Camden Town. Elle était là, poursuivite-elle, un sourire coquin aux lèvres, et une chose en entraînant une autre...

— La variété de tes goûts me surprendra toujours.

— J'ai décidé de tout essayer une fois, expliqua la jeune femme. Mais je savais qu'elle ne te plairait pas, c'est pour ça que je ne t'ai pas réveillé.

— Et je t'en serai éternellement reconnaissant...

Il faillit recracher son café. Elle avait oublié de le sucrer.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

— Je dois être au studio d'enregistrement de Willesden à midi. J'ai été embauchée pour toute la semaine, mais les mecs du groupe n'ont pas l'air de vraiment savoir ce qu'ils veulent. La seule raison pour laquelle ils voulaient un violoncelle, c'est parce que ça fait *Eleanor Rigby* ou un truc du genre, et que c'est ce qu'ils cherchent pour l'album.

Dominik se contenta d'acquiescer, submergé par son flot de paroles.

— C'est de l'argent facilement gagné, poursuivit Lauralynn. Je ne vais pas me plaindre. Je ne fais pas grand-chose d'autre que lire des magazines et je suis payée au tarif syndical. Et toi ? Ton bouquin avance ?

Cela faisait des années que Dominik n'avait pas entendu la chanson des Beatles et il ne se souvenait pas de la présence d'un violoncelle. N'étaient-ce pas plutôt des violons ?

— Pas vraiment, répondit-il, l'esprit ailleurs, soudainement occupé à fredonner en silence *Eleanor Rigby*.

Lauralynn déposa les deux tasses vides dans l'évier et les rinça avant de les mettre dans le lave-vaisselle.

— Si tu as des difficultés avec ton manuscrit, tu pourrais peut-être me le faire lire. Je peux t'aider ?

— Mmmmh, répondit Dominik sans se mouiller.

— J'ai aimé ton roman, ajouta-t-elle. Beaucoup même. Et je ne te dis pas ça parce qu'on est potes, tu sais.

Il n'avait rien à lui montrer. Des scènes inachevées, des listes de personnages secondaires mal définis, des descriptions, des scènes de sexe presque trash, mettant en scène des personnages sans âme auxquels lui-même ne pouvait s'attacher. Un amas de rien. C'était comme si la carte suivie par l'intrigue lui avait été dérobée et que le train de son histoire était coincé à des kilomètres de la gare.

— Hé !

Lauralynn le regardait. Il était debout près d'elle, l'esprit manifestement ailleurs.

— Reviens sur terre.

— Désolé. Je rêvassais.

— Sur ton livre ?

— Peut-être. Oui.

— Tu devrais me raconter l’histoire.
Ça t’aiderait.

Dominik refoula son irritation.

Lauralynn était musicienne ; c’était une interprète, pas une créatrice. Qu’y connaissait-elle ? Il se dit soudain qu’il n’était pas très sympa avec elle : elle voulait juste l’aider.

— Je n’ai rien à raconter, avoua-t-il.
Juste un squelette auquel accrocher les personnages et les lieux. Rien à faire.
Tout ce qui me vient en tête est banal et a

déjà été écrit des milliers de fois, et mieux en plus. Je suis en panne. Je n'ai même pas d'histoire.

— Tu n'as pas d'histoire ? répéta-t-elle, les yeux soudain écarquillés, comme si elle comprenait enfin l'énormité de la catastrophe.

— Non, soupira-t-il.

Il fut sauvé par la sonnerie de la porte d'entrée. De la fenêtre de la cuisine, il aperçut la camionnette rouge de la poste. C'était certainement un colis de livres commandés dans le cadre de ses recherches pour le moins incohérentes.

— J'y vais.

Il descendit rapidement l'escalier et

signa le reçu. Il ne regarda même pas le visage de celui qui lui tendait le petit colis. Un guide de la vie nocturne à Berlin et un roman qui s'y déroulait dans les années 1960 : la semaine précédente, il avait commandé les deux ouvrages d'un simple clic sur une impulsion. Il avait vaguement caressé l'idée d'écrire un roman qui se déroulerait dans la capitale allemande, avant de se rendre compte vingt-quatre heures plus tard que c'était une idée complètement idiote. Il n'avait jamais mis les pieds à Berlin et ne parlait pas un mot d'allemand.

Il posa la boîte en carton sur le sol à côté des baskets boueuses qu'il avait rapidement ôtées et abandonnées là en rentrant du parc la veille.

L'étui du violoncelle de Lauralynn trônait dans un coin de l'entrée, enguirlandé d'étiquettes, souvenirs de voyages, d'hôtels, étrangers et britanniques, de laissez-passer qui permettaient de se rendre dans les coulisses. Elle avait recouvert de ses souvenirs toute la surface disponible.

Il remarqua soudain que l'un des autocollants se détachait. C'était une pub pour le *Grand Hotel Royal e Golf* de Courmayeur. Où était-ce ? En Suisse ou en Italie certainement. Quand Lauralynn y avait-elle séjourné ? C'était une station de ski, et il imaginait mal qu'on y donnât des concerts. Il pourrait lui poser la question.

Sa curiosité piquée, il examina les autres autocollants.

Des idées surgirent de nulle part. Sans queue ni tête. Elles lui tombaient dessus sans prévenir, sans logique ni cohérence.

C'était comme si quelque chose s'était enfin mis en place.

L'instrument avait beaucoup voyagé. Il y avait une histoire derrière chaque étiquette, chaque nom d'hôtel, chaque autocollant et chaque reste de compagnie aérienne.

Il tenait son histoire.

Celle qui lui échappait. Elle était sous son nez, et il n'avait rien vu.

Ça n'avait rien à voir avec les

personnages.

Dans son précédent roman, il avait créé une autre version de Summer, imaginaire. Dans ce monde, elle ne jouait pas de violon.

Cette fois-ci, il écrirait une histoire sur son instrument. Celui qu'il lui avait acheté.

Le violon.

Il allait écrire l'histoire du violon.

1 - En français dans le texte.

Ce n'est que du rock'n roll

— J'ai toujours su que tu cachais bien ton jeu, a remarqué Fran d'un ton suffisant.

Elle était adossée à la banquette en cuir, la tête pratiquement sur l'épaule de Chris.

Nous rentrions en taxi à l'appartement

de Camden Town. J'avais provisoirement emménagé chez Chris, le temps de trouver un logement. Fran partageait ma chambre le temps de décider ce qu'elle voulait faire de sa vie. Par rapport au grand appartement dans lequel je vivais avec Simón à New York, nous étions les uns sur les autres, mais pour l'instant nous nous entendions bien.

Le dimanche matin commençait à peine. Nous rentrions du bal de la Saint-Valentin du jardin des Supplices, où, à l'initiative surprenante de Fran, nous étions allés célébrer nos célibats respectifs.

Elle m'avait aidée à défaire mes valises et avait trouvé ainsi une photo que

j'ignorais posséder encore : on m'y voyait avec Charlotte, lors de la première soirée fétichiste à laquelle elle m'avait amenée.

Si Dominik avait été mon premier amant dominateur, c'est à Charlotte que je devais mon initiation à la scène fétichiste. C'est avec elle à mes côtés que j'avais reçu ma première fessée et regardé jouer d'autres amateurs. Nous nous étions perdues de vue après une fête qui avait mal tourné. Elle s'était jetée sur Dominik, ce qui avait déclenché ma jalousie. Je ne lui en voulais plus à présent, mais j'étais sans nouvelles d'elle depuis.

La photo, qui faisait resurgir de bons souvenirs, avait été prise par l'un des

photographes du club, et Charlotte, dans un accès de générosité, m'en avait fait faire une copie. Elle portait une robe en latex jaune avec deux éclairs sur les côtés. En réalité, c'était plus une tunique qu'une robe, et le décolleté était si profond qu'on lui voyait la moitié des tétons.

J'étais plus habillée, avec un corset en satin bleu pâle, une culotte en dentelle et un chapeau haut de forme. Nous étions sur le pont de la péniche sur laquelle se déroulait la fête, le rire aux lèvres. L'angle de mon chapeau me donnait un air coquin.

— Ça avait l'air d'être une fête sympa, a commenté Fran en voyant la photo.

— Ce n'était pas grand-chose, ai-je répondu d'un ton égal, en espérant que la conversation s'arrêterait là.

Mais Fran était à la fois fine et entêtée, et elle m'a posé des tonnes de questions.

J'ai fini par lui raconter cette soirée, à l'exception de la fessée que j'avais reçue des mains du Maître du Donjon sous les yeux de Charlotte.

— Je veux y aller, a-t-elle déclaré.

Elle a sorti son iPad, tapoté sur le clavier et accédé à leur site Internet.

— Oh, a-t-elle poursuivi, ils font une fête pour la Saint-Valentin demain soir. Enfin, plutôt une anti-Saint-Valentin. Ça tombe bien, je hais cette connerie de fête.

— Écoute, je ne pense pas que ce soit ton genre.

— Et comment tu sais ça ? a-t-elle rétorqué vivement. On ne s'est quasiment pas vues pendant cinq ans.

Elle a pincé les lèvres et passé la main dans ses cheveux courts : la discussion était close.

Chris écoutait la conversation du seuil de la chambre.

— Si vous y allez, je vous accompagne.

— Tu n'as pas une répétition ? ai-je demandé.

Son concert en tant que première partie des Holy Criminals avait lieu le samedi

suisant.

— On a tout le temps de répéter. Pas question que je vous laisse sortir d'ici en sous-vêtements sans garde du corps.

— Comme tu veux, ai-je abdicé.

Je connaissais bien Fran : si je refusais de l'accompagner, elle irait sans moi. Je pourrais au moins veiller sur eux.

Fran avait passé une partie du lendemain au marché de Portobello afin de trouver des tenues appropriées pour Chris et elle. Elle était revenue les bras chargés de sacs pleins à craquer. Elle s'était ensuite chargée d'habiller un Chris très réticent avec un costume trois pièces vintage. Elle l'avait barbouillé de

maquillage de scène : il avait l'air d'un jeune homme assassiné le jour de son mariage et qui serait sorti de sa tombe un siècle plus tard. Elle portait une tenue assortie, une robe de mariée en haillons, et elle avait dressé ses cheveux sur sa tête à grand renfort de gel, ce qui donnait une allure étrangement punk à son look de zombie vintage.

Quand je lui avais proposé de boucler ses cheveux d'une manière plus victorienne, elle avait rétorqué :

— Je déteste les pin-up.

Pour ma part, je portais du latex pour la première fois de ma vie. J'avais commandé au dernier moment un uniforme moulant de marin sur un site

Internet qui promettait une livraison express et qui avait tenu sa promesse.

J'étais trop gênée pour demander à quiconque de m'aider à l'enfiler. Je m'étais donc tartinée de lubrifiant afin de pouvoir fermer la veste moulante et le short rayé bleu et blanc. Je me sentais poisseuse, mal à l'aise, et j'avais un peu peur que le fin matériau ne se déchire au cas où je m'accrocherais à quelque chose, me laissant nue sur la piste de danse.

Fran s'est mêlée à la foule avec naturel dès notre arrivée. Elle est passée de pièce en pièce, avide de découvrir tout ce que l'endroit, un ancien cinéma rempli à craquer pour l'occasion, nous réservait.

Elle a lancé un regard désapprobateur à Chris, qui regardait autour de lui, abasourdi.

— Tu auras l'air fin quand tu seras une rock star, si tu trouves ce genre de soirée choquante. Je parie que Viggo Franck a une loge remplie de femmes nues. Et d'hommes aussi, certainement.

— Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi, rétorqua Chris. Les femmes qui ont croisé ma route un jour m'ont toutes téléphoné quand elles ont vu les affiches. Elles voulaient un pass pour les coulisses.

— Ce n'est pas mon genre de mec, avoua Fran, mais je pense qu'il plairait beaucoup à Summer. Elle a toujours eu un truc pour les voyous.

J'ai rougi. Viggo Franck était moitié danois, moitié italien, et son groupe, les Holy Criminals, qui connaissait déjà un joli succès en Europe, avait été propulsé quasiment du jour au lendemain sur le devant de la scène en Grande-Bretagne quand le chanteur avait été pris en photo, passablement éméché, à la sortie d'un hôtel de Chelsea, accompagné non pas d'une femme, mais de trois. Dans le lot, il y avait la petite-fille d'un député conservateur et une jeune actrice qui gagnait sa vie en tournant dans des comédies romantiques familiales produites par Disney. Viggo avait immédiatement été élevé au rang de divinité séductrice, alors que les femmes avaient été lynchées en public. Les

féministes s'étaient immédiatement emparées de cette différence de traitement, ce qui avait généré encore plus de presse.

Cette soudaine notoriété avait propulsé les Holy Criminals dans le cercle des groupes à succès leur permettant de passer du circuit des pubs à celui des stades. Si l'on en croyait Chris, Viggo était parvenu à rester respecté dans le milieu en donnant régulièrement des coups de pouce à de petits groupes dans la galère.

Chris l'avait rencontré lors d'une fête donnée par Black Hay, un groupe avec lequel nous avons partagé la scène à plusieurs reprises et que le label des

Holy Criminals venait de signer.

— Étant donné que j'ai obtenu deux pass pour vous, mesdemoiselles, répondit Chris, nous serons vite fixés.

Fran a crié de joie.

— Je comprends mieux pourquoi tu ne veux pas revenir en Nouvelle-Zélande, Summer. Londres est une ville géniale.

L'un des photographes du club a demandé s'il pouvait nous prendre en photo et avant que j'aie eu le temps de m'éclipser, Fran et Chris ont accepté et ont pris la pose en grimaçant.

Je n'ai eu que le temps de couvrir mon visage avec mon chapeau avant d'être aveuglée par le flash. Depuis que j'étais

devenue relativement célèbre et comme mes fans étaient plutôt du genre traditionnel, je faisais très attention à mon image.

— Vous êtes sûre que vous voulez bien que je vous prenne en photo ? a demandé le photographe en remarquant ma réticence.

Il s'est rapproché de moi pour me montrer le cliché. Il se tenait tout près, histoire d'éviter d'ôter l'appareil photo attaché en bandoulière autour de son cou. Son sourire était franc, et ses yeux rieurs, bordés d'eye-liner, étaient assortis à sa chemise en latex d'un rouge si sombre qu'il en paraissait presque noir et à ses bracelets de la même couleur, si larges

qu'ils lui arrivaient presque au coude, comme les gantelets d'un gladiateur.

— Oui, c'est bon, ai-je répondu après un coup d'œil sur la photo.

C'était un excellent cliché. Fran et Chris étaient méconnaissables sous le maquillage outrancier, et je ressemblais à n'importe quelle fille dans mon uniforme marin, le visage dissimulé sous mon chapeau à l'exception de mes lèvres peintes et de mes cheveux roux, en partie visibles, qui se détachaient sur la blancheur de la robe de Fran.

— Envoyez-moi un mail si vous changez d'avis, a-t-il ajouté en me tendant une carte de visite noire sur laquelle se détachait son nom, imprimé en blanc avec

une police sans fioriture.

Jack Grayson. Son nom me disait vaguement quelque chose.

— Arrête de draguer ! s'est plainte Fran. On veut aller danser !

Jack s'était déjà éloigné, et il prenait d'autres photos, sa haute taille légèrement voûtée, un œil et la moitié de son beau sourire cachés par l'énorme appareil photo.

Nous sommes partis à la recherche de la musique, passant pour ce faire devant le donjon. Fran a jeté un rapide coup d'œil à l'intérieur mais n'a pas semblé particulièrement intéressée.

— Chacun son truc, a-t-elle commenté

en haussant les épaules, sans un regard en arrière.

En entendant les gémissements étouffés et le bruit des martinets sur la peau nue, j'ai regretté d'être allée à cette fête avec ma sœur et mon meilleur ami.

Ça faisait bien longtemps que je n'avais pas été attachée ou que je n'avais pas reçu autre chose sur les fesses qu'une gentille tape pendant l'amour, et ça me manquait. J'avais fait l'effort de me couper de toute la scène fétichiste quand j'avais rompu avec Dominik et que j'étais sortie avec Simón. J'avais pensé que ça n'aurait pas été juste pour ce dernier que je continue à expérimenter puisque je ne pouvais pas le faire avec lui. J'avais

décidé d'ignorer mes envies : si je les oubliais assez longtemps, peut-être finiraient-elles par disparaître.

Je n'étais manifestement pas parvenue à chasser les effets de ce monde sur mon corps et mon esprit. Les bruits qui me parvenaient des recoins sombres du donjon – sifflement de fouets, claquement sourd d'une main sur des fesses, grognements de soumis poussés à leur extrême – accéléraient mes pensées et faisaient trembler mes mains. J'étais terriblement excitée et je n'étais pas certaine de pouvoir me contrôler toute la soirée.

Je savais que Fran était en sécurité avec Chris, et la solitude ne m'ennuyait

pas du tout ; je pouvais bien m'éclipser quelque temps pour m'amuser un peu.

— Je vais chercher à boire, ai-je annoncé. Je vous retrouve sur la piste de danse, d'accord ?

— Pas de problème ! a brailé Fran. On y sera toute la nuit !

Ils ont disparu dans la foule, me laissant seule.

J'ai envisagé un instant de retourner dans le donjon, mais j'ai rapidement repoussé cette idée. Tout l'équipement était déjà utilisé, et je n'étais pas sûre de la résistance de ma tenue au fouet ni de parvenir à m'extirper de mon short sans le déchirer.

J'ai préféré emprunter un escalier qui menait vers une grande pièce sombre et sans nom. Les marches étaient inégales, et, juchée comme je l'étais sur mes hauts talons, j'ai manqué de trébucher plusieurs fois.

Il m'a fallu un moment pour m'accoutumer à l'obscurité. Je me trouvais sur le balcon de l'ancien cinéma qui avait encore ses sièges rabattables. Je me suis glissée dans une rangée et me suis assise, ravie de pouvoir soulager un peu mes pieds malmenés.

Un court-métrage passait en boucle : des images de corps nus, parfois dans des poses extrêmement fétichistes, se succédaient sur l'écran, et semblaient

regarder de haut les fêtards.

Au bout d'un moment, une femme s'est glissée dans la rangée devant moi, son partenaire derrière elle. C'était l'une des plus jolies femmes que j'aie jamais croisées, certainement un mannequin ou une actrice. Elle avait un visage ovale, des cheveux blonds coupés court et des yeux d'un bleu si pâle qu'ils tiraient sur le gris. Elle était peu maquillée et portait un uniforme d'infirmière en latex, qui la moulait comme une seconde peau sans la rendre le moins du monde vulgaire. Sa tenue avait certainement été faite sur mesure et non achetée dans le commerce comme la mienne.

Son partenaire portait un jean et une

chemise noirs : sa seule concession au fétichisme, en dépit du *dress code* strict, était un loup qui dissimulait ses yeux. Il aurait pu être ridicule, mais sa façon de carrer les épaules, ses cheveux sensuellement décoiffés et la compagnie de la sublime jeune femme suggéraient qu'il se souciait fort peu de l'opinion des autres, plutôt qu'une tendance à s'habiller n'importe comment.

La jeune femme m'a regardée en entrant dans la salle et m'a souri à demi. Il y avait des sièges vides partout, mais elle a choisi de s'asseoir tout près de moi.

J'ai inspiré profondément et j'ai retenu mon souffle. Je me demandais ce qui

allait se produire ensuite et pourquoi ils s'étaient installés si près. Ils ont commencé à s'embrasser presque immédiatement. Leurs baisers étaient doux et tendres, et j'ai détourné les yeux, gênée par leur intimité. Ce n'était pas un moment de passion dû à l'ivresse mais une scène qu'ils avaient délibérément choisie de partager avec moi.

Je me suis de nouveau tournée vers eux : il avait baissé la tête, et elle s'était allongée de tout son long sur les sièges, jambes écartées. Elle avait plié l'une d'elles et laissé l'autre reposer sur le sol, ce qui permettait à son partenaire de la caresser facilement sous la robe courte, ce qu'il faisait avec un abandon évident, sans se soucier des éventuels voyeurs.

La tête de l'homme me cachait en partie la vue : je ne voyais qu'elle, qu'il avait enfouie entre ses cuisses, mais grâce à la lueur de l'écran je devinais les jambes nues de la jeune femme, ses mollets gracieux surmontés par des cuisses douces et soyeuses.

Sans avoir conscience de ce que je faisais, je me suis penchée en avant. Que se passerait-il si je la touchais ? Si je me joignais à eux ? Je ne savais pas vraiment ce qu'il m'était permis de faire. Pouvais-je m'avancer et lui caresser le bras ? Leur demander leur permission ? Tandis que je me posais toutes ces questions, j'ai tourné la tête pour la regarder et j'ai vu qu'elle me contemplait. Sur son visage se lisait la plus profonde excitation, mais

elle ne semblait pas aussi abandonnée que je l'aurais été à sa place. J'avais l'impression qu'elle se forçait à me regarder.

Son partenaire a accéléré le rythme des caresses de sa langue, et elle a commencé à perdre le contrôle. Elle a saisi ma main, l'a serrée et m'a rapprochée d'elle, suffisamment pour que je sois penchée sur ses lèvres, que je puisse l'embrasser, ou sentir la douceur de sa peau contre la mienne.

Elle a gémi et s'est arc-boutée contre moi en jouissant, puis elle a lâché ma main et s'est immobilisée.

Son partenaire s'est redressé et lui a caressé la joue du bout du doigt. J'ai

attendu en silence qu'ils retrouvent leurs esprits, mais j'étais tellement excitée par la situation qu'il m'était difficile de ne pas bouger.

La jeune femme s'est tournée vers moi, un sourire aux lèvres.

— Merci, a-t-elle dit.

— Avec plaisir, ai-je répondu.

Étant donné les circonstances, ma réponse m'a paru un peu idiote : il n'y avait pas de mots pour rendre compte de l'intimité de la rencontre sans paraître stupide ou banal.

L'homme a hoché la tête en silence. Impossible de deviner ce qu'il pensait sous son masque.

Le couple s'est levé et a disparu dans la nuit.

Je suis restée immobile, seule sur mon siège. Je me suis calmée et me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire ensuite. J'étais encore très excitée, mais je ne voulais pas abandonner Fran et Chris trop longtemps. J'étais en train de prendre une décision quand j'ai entendu Fran monter l'escalier derrière moi.

— Ah, te voilà ! On t'a cherchée partout ! Qu'est-ce que tu fais toute seule ici ?

Elle semblait surprise mais pas méfiante. Je ne pensais pas que ma sœur puisse un seul instant imaginer le genre de scène à laquelle je venais d'assister.

— J'avais besoin de souffler un peu. Il y a du monde partout.

— Viens, tu rates toutes les bonnes chansons !

Je les ai suivis, même si l'image du visage de la jeune femme en train de jouir ne quittait pas mon esprit. Mes fantasmes étaient exacerbés par l'atmosphère ouvertement sexuelle qui régnait et par le nombre important de gens séduisants, tout particulièrement les hommes. Ils étaient pour la plupart sanglés dans des uniformes militaires et avaient tous cette attitude assurée qui me rappelait Dominik.

Quand je me suis glissée dans mon lit au petit matin, les pensées qui ne m'avaient pas quittée se sont faites plus insistantes.

J'imaginai des hommes bottés de cuissardes, cravache en main. Mes fantasmes se sont précisés et sont devenus plus sombres et plus violents : j'étais agenouillée sur un sol de pierre, bâillonnée, les poignets liés dans le dos, pas avec une corde mais avec des menottes en métal reliées par une longue chaîne à un anneau dans le mur. J'étais entièrement nue et intégralement épilée. Quelqu'un m'avait rasé le pubis. J'avais deux anneaux de tétons, qui me pinçaient

comme s'ils avaient été posés seulement quelques heures auparavant. La lourde porte s'est ouverte, et j'ai entendu des pas s'approcher lentement, délibérément. Je ne pouvais pas voir de qui il s'agissait, cependant je savais que c'était un homme. Il s'est approché, mais je le voyais mal dans la pénombre ; j'apercevais seulement deux jambes dans un pantalon de ville noir au pli impeccable. J'entendais le bruit d'une ceinture que l'on ôte, suivi de celui d'une braguette.

Dans mon rêve, je voulais désespérément toucher la queue de l'homme, mais elle était hors de portée. J'ai agité mes bras liés et mes mains pour essayer de me libérer, mais en vain. J'ai

entrouvert la bouche, affamée : je voulais sentir un sexe franchir le barrage de mes lèvres, caresser ma langue et frapper le fond de ma gorge. J'ai passé la langue sur ma bouche sèche. J'ai essayé de me lever, mais je me suis rendu compte que mes chevilles étaient entravées elles aussi.

— Tu veux quelque chose ? a demandé une voix moqueuse.

Celle de Dominik.

Je me suis réveillée en sursaut. D'une main tremblante, j'ai saisi le verre d'eau posé sur ma table de nuit et j'ai bu une gorgée, en renversant maladroitement de l'eau sur mon tee-shirt. J'avais l'habitude

de dormir nue, mais je ne pouvais plus le faire depuis que ma sœur partageait ma chambre. Allongée sur le dos, elle ronflait doucement. Elle avait encore un peu de poudre blanche dans les cheveux et sur le visage, ce qui lui donnait un peu l'aspect d'un cadavre.

Ni Fran ni Chris n'a mentionné cette sortie par la suite. J'ai eu un peu de mal à encaisser ça. Ma première soirée dans un club fétichiste avait bouleversé ma vie : c'était un événement marquant qui séparait celle que j'étais de celle que je suis devenue. Le fait que d'autres puissent considérer que c'était une expérience banale m'irritait vaguement. Si la partie de ma vie que je cachais comme un secret honteux était devenue à

ce point commune, que me restait-il ?

Sans les concerts ni la vie sociale débridée qui était la mienne à New York, je me sentais à la dérive. Fran, qui avait toujours été incapable de tenir en place, s'était mise en quête d'un boulot dès son arrivée à Londres. En attendant, elle travaillait comme serveuse. Elle n'était donc jamais là le soir et dormait toute la journée. Quant à Chris, il répétait toute la semaine avec son groupe.

— Pourquoi tu ne viens pas assister à nos sessions ? a-t-il proposé. Les mecs ont demandé de tes nouvelles.

Il m'a donné l'adresse d'un studio non loin de Holloway Road. C'était un endroit chic, avec un vigile et un système

d'alarme sophistiqué, rempli d'équipement high-tech. La dernière fois que j'étais allée dans un studio loué par les Groucho Nights, c'était un sous-sol humide dont la porte fermait avec un cadenas, dans une allée étroite et malfamée près de Camden Lock. Je savais que l'oncle de Chris leur avait prêté de l'argent pour se lancer, mais je n'avais pas compris que la somme était importante au point de leur permettre de louer ce genre d'endroits.

— Ouah ! me suis-je exclamée en arrivant. Vous en avez fait des efforts pour moi, les gars !

Je me suis approchée de Ted, lui ai fait la bise et passé la main dans les cheveux.

Il m'a repoussée en riant.

— Pas touche à mes cheveux !

— Non, mais vraiment, les gars, vous vous habillez toujours comme ça pour répéter ?

Ted, qui jouait de la guitare, parfois de l'harmonica ou du kazoo, était originaire de Boston. C'était le cousin de Chris, et ils se ressemblaient tellement qu'on les prenait facilement pour des frères. Ils faisaient la même taille et avaient les mêmes yeux marron ainsi que des cheveux châtain bouclés. Ted laissait pousser les siens et les aimait frisés, presque en afro. Il portait un jean ultramoulant rouge et un gilet noir. Chris était assorti mais en miroir : gilet rouge et

jean moulant noir.

Les cheveux raides comme des baguettes d'Ella, la batteuse, n'étaient plus blonds mais rouges comme un camion de pompier. C'était le seul changement notable dans son apparence. Elle était de Hull, et c'était le seul membre britannique du groupe. Elle avait de longues jambes, des bras musclés et une silhouette masculine. La dernière fois que je l'avais vue, elle arborait un tatouage de méduse inachevé sur la poitrine. Le dessin était à présent terminé dans des teintes vives de rose et de bleu, et les tentacules couraient comme des sentiers sous le col de son tee-shirt : il était impossible de ne pas regarder ses seins. Elle s'habillait comme un routier,

avec des jeans et des chemises d'homme. C'était un look que je trouvais étrangement attirant chez une femme.

— C'est parce que Viggo risque de passer, a expliqué Chris.

— Vraiment ? Il se mélange au commun des mortels ? Ça fait pas très rock star, ça.

— Ça lui permet peut-être de se sentir normal, a répondu Ted. Encore qu'il n'y a pas grand-chose de normal chez lui.

— On est ici chez lui, a rétorqué Chris. Tu croyais quand même pas que j'avais les moyens de louer un endroit pareil ?

Je me suis affalée sur l'un des poufs en cuir disséminés çà et là dans le studio, et

ils ont commencé par jouer quelques morceaux assez lents. J'avais apporté mon violon au cas où Chris aurait eu envie que je me joigne à eux en souvenir du bon vieux temps, mais je ne l'avais pas sorti.

Ils achevaient un morceau quand la porte s'est ouverte à la volée. J'ai remarqué que la main de Chris marquait un très léger temps d'arrêt sur sa guitare, mais il n'a pas cessé de jouer pour autant.

— N'arrêtez pas, le morceau est cool.

Viggo transportait, d'une seule main pas très assurée, un plateau couvert de tasses de café. Dans l'autre main, il tenait une paire de lunettes de soleil, même si celui-ci était aux abonnés absents depuis

une semaine. Je me suis levée pour lui tenir la porte.

— Oh, merci poupée, a-t-il dit d'une voix rauque. Je te serrerais bien la main, mais je n'en ai plus de libre, je vais donc être obligé de t'embrasser à la place.

Il s'est penché vers moi et a déposé un baiser sur ma joue après avoir caressé mon oreille de ses lèvres, d'une manière à la fois audacieuse et complètement inappropriée pour une première rencontre.

— Viggo Franck, s'est-il présenté. Tout le plaisir est pour moi.

Il a haussé un sourcil, dragueur.

— Summer Zahova, ai-je rétorqué avec

un hochement de tête assez sec. Je peux ?
ai-je demandé en esquissant un geste vers
le plateau.

J'étais assoiffée.

— Bien sûr. Ne les bois pas tous d'un
coup.

J'en ai saisi un sans sucre, les mains
tremblantes. J'essayais de rester calme,
mais je n'étais pas habituée à rencontrer
des célébrités. J'en avais croisé
quelques-unes dans le monde de la
musique classique, mais ils appartenaient
à un autre monde et étaient très
introvertis. Ce n'était pas vraiment mon
genre.

Je n'avais jamais croisé quelqu'un qui

ressemblât à Viggo Franck. Il portait un jean noir tellement moulant qu'il devait certainement l'avoir acheté au rayon femme. La taille basse révélait quelques centimètres de peau blanche sous un tee-shirt blanc déchiré. Il était mince, pas vraiment musclé, et avait la peau étrangement pâle pour un homme à moitié italien. Peut-être était-ce là son ascendance danoise qui transparaisait. Ses pommettes étaient hautes et ses lèvres pulpeuses, bien encadrées par une barbe de trois jours. Ses cheveux sombres, presque noirs, étaient raides mais échevelés.

J'ai immédiatement compris pourquoi les femmes lui couraient après. Il dégageait une incroyable énergie

sexuelle. Même dissimulé derrière ses lunettes de soleil et habillé sans recherche particulière, il était du genre à attirer les regards dans la rue. Ou du moins le mien. Il s'est adossé contre le mur, un pied derrière lui. Je me suis réinstallée sur mon pouf, en prenant garde de ne pas le dévisager.

Chris et son groupe étaient totalement absorbés dans leur chanson la plus rapide, et ils semblaient avoir oublié jusqu'à notre présence.

J'ai levé les yeux : Viggo me regardait, un demi-sourire aux lèvres. Il s'est dirigé vers moi sans se presser.

— Tu permets ? a-t-il demandé.

Il a fait mine de s'asseoir à mes côtés sur le pouf mou sans me laisser le temps de répondre et sans paraître remarquer le canapé à deux places inoccupé non loin de nous.

— Pas de problème, ai-je répondu d'un ton froid, en totale contradiction avec la chaleur que la présence de son corps près du mien et la vision de son torse avaient répandu en moi.

J'ai sursauté violemment : le pouf s'était enfoncé sous son poids, renversant ma tasse et répandant ainsi du café chaud sur mon bras.

— Merde ! Je suis désolé.

Il a essayé d'essuyer les dégâts avec le

bas de son tee-shirt, mais il n'y avait pas assez de tissu. Il l'a alors enlevé pour éponger.

J'ai contemplé son torse. La peau pâle de ses pectoraux était recouverte d'une fine toison brune. Ses tétons étaient petits et sombres. Il avait un petit bourrelet, résultat peu flatteur de sa posture sur le pouf. Je mourais d'envie de le toucher, de tester la douceur de sa peau.

— Et voilà, a-t-il commenté, avant de remettre son tee-shirt sans se soucier de la tache de café qui s'y étalait à présent.

Il m'a dévisagée de haut en bas, puis a remarqué mon étui à violon à mes pieds.

— Tu es un nouveau membre du groupe

? a-t-il demandé.

— Non. Je jouais de temps en temps avec eux, mais je ne joue plus que du classique.

— Montre-le-moi. J'aime les instruments de musique.

— Tu veux voir mon violon ?
D'accord.

Je me suis penchée, j'ai sorti le Bailly de son étui et je le lui ai tendu.

Il a passé sa main sur le corps de l'instrument, caressé doucement le bois patiné.

— Tu en joues ? ai-je demandé, intriguée par sa réaction.

Son regard, rieur et séducteur un moment plus tôt, était à présent entièrement concentré sur mon violon.

— Non, je ne joue pas de violon, a-t-il répondu sans lever les yeux vers moi. Même si, et je sais que c'est difficile à croire, j'ai appris le piano classique. Où tu l'as acheté ? C'est un instrument magnifique.

J'ai rougi au souvenir de Dominik et du contrat que j'avais accepté pour obtenir le Bailly.

— C'est un cadeau.

— Vraiment ? a-t-il dit, cette fois-ci en me regardant. Ça doit être un ami très proche qui te l'a offert. Est-ce que tu sais

où il se l'est procuré ?

— Tu présumes que c'est un homme qui me l'a offert.

— Oui. Où est-ce qu'il l'a acheté ?

— Je ne sais pas vraiment. Chez un vendeur. Il a un certificat d'authenticité. La dernière propriétaire était une certaine Edwina Christiansen, mais je ne sais rien d'elle. Je l'ai cherchée sur le Net une fois, mais sans succès. Tu es collectionneur ? Tu cherches un instrument ?

— Non, non, simple curiosité. J'aime les jolies choses.

Il m'a rendu le violon et a frôlé mes mains plus longtemps que nécessaire.

— Tu ne veux pas jouer un morceau pour moi ?

— Maintenant ?

Chris attaquait les dernières notes de leur morceau de fin pour le concert.

— Oui.

J'aurais évidemment pu décliner, n'ayant apporté le Bailly avec moi que dans l'espoir que Chris me demande de jouer une chanson ou deux avec eux. Mais les Groucho Nights allaient enfin se produire sur une grande scène grâce à Viggo, et je voulais être dans ses petits papiers pour eux.

Il s'est levé et a applaudi de tout son cœur la fin de la chanson.

— C'était top. Maintenant, je voudrais entendre le violon. Vous jouez une chanson de plus ?

Chris, en nage, a souri largement.

— Bien sûr ! Viens jouer avec nous, Summer.

Je me suis approchée, le violon à la main.

— Tu n'as qu'à improviser, a conseillé Chris.

Il a entamé une ballade que nous avions l'habitude de jouer ensemble. Elle a délaissé sa batterie au profit des maracas, histoire de ne pas noyer le son de mon violon. Je n'ai pas livré ma meilleure performance, mais le rythme

m'est revenu comme si j'avais joué ce morceau la veille.

Je me suis sentie un peu gênée au départ de jouer devant Viggo, surtout que les morceaux de rock n'entraient pas dans mon répertoire. Mais, au bout de quelques minutes, j'avais complètement oublié sa présence, perdue dans la mélodie.

Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu qu'il me contemplait intensément. Cependant, au lieu de me déshabiller du regard comme le faisait Dominik, il avait concentré toute son attention sur mon violon : il semblait m'admirer comme si j'étais une œuvre d'art.

Le regard étrange de Viggo a hanté mes pensées pendant le chemin du retour.

Chris exultait, indifférent à ma distraction.

— Je vais faire ça tous les jours du reste de ma vie, a-t-il dit quand nous sommes montés dans le taxi. Surtout si tu es là pour nous payer le taxi chaque fois.

J'avais gardé de mon séjour new-yorkais l'habitude de me déplacer en taxi. Je n'avais plus le courage de trimballer mon violon dans le métro. J'avais mis beaucoup d'argent de côté pendant mes tournées, et mes enregistrements me procuraient régulièrement des droits

d'auteur. Susan, mon agent, m'avait envoyé quelques mails un peu secs pour vérifier ce que je faisais, même si j'étais certaine que Simón lui avait dit que j'avais déménagé et que je faisais une pause.

À dire la vérité, je n'avais guère pensé à Simón ou à New York depuis mon départ. J'avais retrouvé très facilement la routine de ma vie de célibataire londonienne, et les deux dernières années m'apparaissaient presque irréelles. Les rares fois où je pensais à lui, Simón me manquait un peu. Mais, avec lui, j'avais apprécié surtout d'avoir quelqu'un dans mon lit et la sécurité apportée par une relation stable. Ce que j'éprouvais surtout maintenant, c'était du soulagement : je me

sentais enfin libre.

Je pensais plus souvent à Dominik, et je rêvais de lui. Avait-il quelqu'un dans sa vie ? Une petite amie ? Avait-il mis de côté ses goûts de dominateur pour garder quelqu'un, comme je l'avais fait moi-même ou avait-il trouvé une autre femme à ligoter aux montants de son lit ?

À la fin de cette semaine-là, Fran et moi nous sommes de nouveau retrouvées dans un taxi, en direction de la *Brixton Academy*, cette fois-ci pour le vrai concert. Chris, Ella et Ted étaient partis plusieurs heures auparavant pour tout préparer avec l'équipe technique de

Viggo et faire un essai son. Je suivais avec ma sœur.

Chris m'a assuré que nous étions toutes deux invitées à la soirée que Viggo donnait après le concert afin de fêter le début de sa tournée londonienne. Il avait levé les yeux au ciel quand je lui avais demandé ce qui nous valait cet honneur.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il a dit quand il a su que ta sœur était à Londres pour quelques semaines ?

— Beurk, ai-je rétorqué. Il peut attendre longtemps.

— Je vous protégerai.

— Tu auras fort à faire avec les trois cents top models qu'il a dû engager

comme serveuses.

— Tu sais très bien que les serveuses en Bikini ne m'intéressent pas.

Fran s'est mise à rire, et il lui a lancé un regard complice.

Chris et moi avions beaucoup d'affection pour l'*Academy*, puisque c'était là que nous nous étions rencontrés. Sans la présence du public, c'était un peu sinistre, et l'endroit était plus petit que dans mon souvenir. Difficile de croire que quatre mille personnes ne tarderaient pas à investir les lieux. Le sol, en pente, était couvert de taches et puait la bière, mais la salle avait malgré tout un certain cachet.

Les fans, qui attendaient depuis des heures sur le trottoir, bavardaient tranquillement, bières et cigarettes à la main. Un certain nombre d'entre eux étaient apparemment là pour voir les Groucho Nights, ce qui m'a fait plaisir. Au fil des années, Chris avait su fidéliser ses groupies. Ils nous ont lancé des regards curieux en nous voyant dégainer notre pass devant les corpulents vigiles en uniforme qui se tenaient devant les portes. Je m'étais habillée sans ostentation, avec une minijupe en jean et ma vieille paire de Dr Martens rouge cerise, mais Fran ne passait guère inaperçue : bien déterminée à prouver qu'elle ne plierait pas devant le temps britannique, elle portait le short en jean le

plus microscopique de la création. Ses jambes étaient presque bleues de froid.

— Je vais avoir trente ans, avait-elle dit, et il paraît que c'est le début de la décrépitude. Alors autant montrer mes jambes tant que je le peux encore.

À la demande de Viggo, j'avais apporté mon violon avec moi. Il ne m'avait pas expliqué dans quel but, mais je pensais qu'il voulait que j'en joue à la fête qui suivrait le concert. L'idée me mettait un peu mal à l'aise. Il n'y avait que pour Dominik que j'avais consenti à jouer de cette manière, mais j'avais accepté pour rendre service au groupe. C'était aussi une façon de me produire en public : je n'avais aucun concert de

prévu. J'ai laissé mon Bailly dans le salon d'attente, qui était vide, mais sous haute surveillance. Les membres des Holy Criminals se trouvaient dans leurs loges, et Chris, Ted et Ella étaient encore en train de régler le son. Nous avons tué le temps au bar, puis, au moment où la première partie était sur le point de commencer, nous avons gagné nos places dans la fosse, juste devant la scène.

Chris a fait son entrée, méconnaissable. Dans la vraie vie, c'était un homme timide, un peu gamin ; un micro à la main, il devenait un autre, endossant l'attitude d'une rock star.

Le groupe a commencé par un de mes morceaux préférés, *Roadhouse Blues*, des

riffs sur une mélodie blues. Les voix sexy de Chris et de Ted surfaient sur les notes comme du miel sur le velours du whisky. Ted a sorti sa double basse pour le deuxième morceau, *Fire Woman*, une chanson sur la passion amoureuse avec des accords au rythme plus swing. C'était un morceau qui rendait systématiquement folles toutes les femmes de l'assistance, et ce soir n'a pas fait exception à la règle. Chris tenait le micro d'une seule main, comme s'il dansait avec une femme, la bouche grande ouverte pour tenir les notes les plus hautes.

— Bonsoir, Londres ! a-t-il crié à la foule. Comment ça va ce soir ?

Le public a sauté et hurlé en réponse.

— Est-ce que vous voulez rencontrer notre invitée ?

Il a regardé dans ma direction. Les cris ont redoublé. Peut-être Viggo avait-il accepté de faire une entrée plus tôt que prévu ?

— Qu'est-ce que tu fabriques ? ai-je brailé.

Mais ma voix a été couverte par la foule.

— Ma copine est là, elle a fait tout le chemin depuis New York, a poursuivi Chris. Encouragez-la ! Faites-la monter sur scène !

L'un des roadies a fait son apparition sur scène avec un violon électrique qu'il

a branché. Il y a eu un peu de feed-back. J'étais soulagée de voir que ce n'était pas mon Bailly, dont le son n'aurait jamais porté même devant un micro, mais un peu inquiète tout de même : je n'avais pas touché un violon électrique depuis trois ans.

Je suis passée sous la corde qui séparait la scène de la fosse. Les deux vigiles m'ont fait monter, Chris a saisi ma main et m'a tirée vers lui. Je me suis tournée face à la foule. L'énergie sur scène était beaucoup plus intense que celle à laquelle j'étais habituée dans mes concerts classiques. La salle était chaude et vivante, vibrant de bruit et d'électricité.

— Suis le mouvement, a conseillé Chris en entamant une chanson que nous avions l'habitude de jouer ensemble, *Sugarcane*.

C'était une mélodie folk avec un court solo de violon et quelques accords de cordes pour appuyer les paroles. Le son était riche et dense, et je n'avais pas joué ce genre de chose depuis que j'avais quitté Londres.

Je suis restée avec eux pour le morceau suivant et j'ai apprécié le courant de la musique, qui me traversait comme un torrent. Je me suis forcée à les laisser jouer seuls le dernier morceau, beaucoup plus rock, qui s'achevait sur un crescendo de batterie.

Fran m'attendait dans les coulisses quand j'ai quitté la scène. Elle avait fendu la foule, et dégainé son pass et son plus beau sourire aux agents de la sécurité afin de pouvoir me féliciter. Elle ne quittait pas Chris du regard au fur et à mesure que la foule se faisait plus enthousiaste. Le groupe a fini par quitter la scène, sous les derniers feux verts et rouges des projecteurs, qui brillaient sur le parquet poli.

— Il est vachement bon, a commenté Fran.

— Chris ? Oui. Quand il joue, il n'est plus le même.

— Toi non plus.

— Ah bon ?

— Tu es plus assurée. Et vous êtes vraiment dans la musique, comme si vous aviez pris un truc avant...

— On ne se drogue pas. On est des gens ennuyeux. Chris est antidope, il dit qu'il ne veut pas détruire sa créativité en massacrant ses neurones.

— Il n'a pas tort.

Je l'ai laissée dans les coulisses, avec la tâche de veiller sur nos affaires, et je suis allée chercher à boire, profitant du court entracte entre les deux parties. Il y avait peu de concerts de cette envergure en Nouvelle-Zélande, et uniquement dans les grandes villes – Auckland ou

Wellington, parfois Christchurch. Ni elle ni moi n'avions vu beaucoup de concerts chez nous. Fran semblait très heureuse d'être là et ne perdait pas une miette du spectacle. Elle a contemplé le plafond étoilé, qui, même après plusieurs concerts, me donnait toujours l'impression d'assister à un show en plein air.

Je suis revenue juste à temps pour voir les projecteurs s'éteindre, à l'exception d'un cercle rouge au centre de la scène. Une cage s'est lentement élevée des profondeurs d'une trappe. Viggo Franck se tenait à l'intérieur, accroupi, les mains agrippées aux barreaux. Il a levé la tête en souriant quand la cage a atteint le niveau du sol : les cris des femmes dans

le public ont atteint un tel degré d'intensité que j'en ai presque perdu l'ouïe. De la fumée s'est répandue sur la scène. Quand elle s'est dissipée, la cage avait disparu, et Viggo se tenait debout, jambes écartées, dans le même genre de tenue que celle qu'il portait quand je l'avais rencontré : un jean noir taille basse, des bottes en cuir, un tee-shirt déchiré. Si l'on exceptait sa renommée et cette aura de Casanova qui ne le quittait pas, il ressemblait à n'importe quel type dans n'importe quel pub. Mais définitivement pas le genre qu'on peut présenter à sa famille.

Le concert a duré une heure et demie, et s'est achevé sur le crescendo final d'un morceau de son premier album,

Underground, une chanson avec un solo de guitare au milieu. Il l'a joué à genoux, tellement renversé en arrière que sa tête touchait ses chevilles. Si l'on en croyait les journaux, il pratiquait le yoga dans une pièce spécialement aménagée en sauna dans son hôtel particulier, et, quand j'ai vu à quel point il était souple, je n'ai pas pu empêcher mes pensées de dériver.

Fran m'a donné un coup de coude dans les côtes alors que nous allions retrouver Chris et son groupe une fois le concert terminé.

— Tu sais que tu ne seras qu'une parmi tant d'autres, hein ?

— Tu as l'air bien sûre que je vais coucher avec lui.

— Évidemment. Je veux juste que tu sois consciente que tu ne seras pas la seule. Tu ne seras même pas la seule aujourd'hui.

— Tu crois que je devrais éviter ?

— Certainement pas ! s'est-elle exclamée avec un grand sourire. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de coucher avec une rock star. Fonce. Sois prudente, c'est tout.

— Je ne suis pas idiote..., ai-je répondu, tout en me rappelant que, la première fois que j'avais couché avec Dominik, nous n'avions pas utilisé de préservatif.

Une erreur stupide que je n'avais

jamais répétée. Avec personne.

— Celui qui n'est pas couvert ne peut pas sortir, a ajouté Fran.

L'un des techniciens qui traînait près des loges l'a regardée d'un air interrogateur, un sourcil levé. Elle lui a répondu d'un gloussement.

Dans la loge de Viggo, tout était plus calme que ce à quoi je m'attendais. Il était assis sur un tabouret, une bière à la main. Chris et Ted étaient affalés sur un canapé en Skaï noir poussé contre un mur. Les autres membres du groupe de Viggo étaient partis chercher à boire. La pièce elle-même était plutôt austère : sur les murs blancs étaient épinglées des feuilles A4 qui rappelaient qu'il était interdit de

fumer, en parfaite contradiction avec les cendriers posés sur la coiffeuse. Ella, penchée sur le miroir, se démaquillait avec des lingettes pour bébé.

Nous avons été accueillies par des applaudissements. Le regard de Viggo s'est attardé sur les jambes de Fran.

— Notre petite star ! a dit Chris. Ils t'ont adorée.

— Ils vous préfèrent. Vous entendez ça ?

Un groupe de fans, pour la plupart des femmes, avaient gagné la sortie des artistes et scandaient « Viggo ! Viggo ! », parfois remplacé par un « Chris ! » occasionnel.

— Chris n'est pas un prénom très sexy, ai-je remarqué, taquine. Tu devrais en changer.

— C'est ce que tout le monde me dit. Mais c'est trop tard maintenant, j'aurais l'air idiot avec un autre prénom.

Viggo a posé sa bière, saisi ma main et m'a attirée entre ses jambes. Je portais une jupe courte et des collants ; je sentais donc son jean contre ma peau. Le contact de son corps m'a électrisée, comme un verre de champagne qui me serait monté directement à la tête, et je me suis retenue pour ne pas me pendre à son cou.

— Alors, poupée, a-t-il susurré, tu as apporté ton violon ? Tu joueras quelque chose pour nous plus tard ?

Dans sa bouche, « plus tard » prenait une connotation interdite aux moins de dix-huit ans.

— Avec plaisir, ai-je répondu, pleine d'assurance, en résistant à l'envie de me lover contre lui.

C'était une chose de se faire draguer par un Dom Juan en privé, mais une autre de flirter avec lui en public. Je ne voulais pas être l'objet des blagues de Chris et de Fran pendant les dix prochaines années.

— Allons-y, a dit Viggo.

Son équipe avait chargé l'intégralité du matériel dans deux camionnettes : toutes les affaires de Chris seraient déposées au studio, où ils pourraient récupérer

l'ensemble la semaine suivante. Nous pouvions donc prendre les voitures de Viggo, des berlines anonymes, sombres et aux vitres teintées. La plupart du temps, il conduisait une Buick noire de 1987, mais préférait passer inaperçu après les concerts.

Nous nous sommes arrêtés devant un immeuble fermé par une grille, à Belsize Park. Il était près de 2 heures du matin, et le voisinage était totalement silencieux.

— Il y a des tonnes de célébrités qui habitent dans cette rue, a chuchoté Chris à mon oreille. Et leurs prénoms peu sexy ne les ont pas empêchées de réussir.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais je pense que plein de gens ne

seraient pas d'accord.

— On ne peut pas plaire à tout le monde, a-t-il conclu en levant les yeux au ciel.

L'intérieur de l'hôtel particulier de Viggo ne correspondait absolument pas à ce que j'imaginais. Ni vivariums remplis de serpents ni aquariums contenant des femmes nues, contrairement à ce que les rumeurs avaient prétendu. L'endroit était très dépouillé, quasiment spartiate, à l'exception de quelques œuvres d'art disposées de manière à être mises en valeur par la lumière. Une sculpture d'un oiseau en plein vol était suspendue au plafond. Un escalier en colimaçon en bois pâle et en métal déroulait ses anneaux au

centre de la pièce.

— C'est un Hirst ? a demandé Fran en contemplant un long tableau ovale, dont le fond blanc était couvert de ronds colorés.

— Certainement pas, a répondu Viggo, qui se tenait trop près de ma sœur. Pour qui me prends-tu ?

J'ai regardé le tableau de plus près et j'ai vu de petits « m » peints au centre de chaque rond, comme des bonbons célèbres.

— Malin, ai-je commenté.

— Exact, a répondu Viggo en caressant doucement mes cuisses sous ma jupe.

J'ai frissonné.

— J'aime les choses malignes, a-t-il poursuivi. Montons, le spectacle n'est pas terminé.

Le deuxième étage ressemblait plus à ce que j'attendais. On se serait cru dans un harem, meublé tout de rouge sombre et de violet, avec des lustres en cristal accrochés au plafond, une épaisse moquette dorée et de nombreux canapés en cuir noir aux formes inhabituelles, certainement créés pour faciliter des activités décrites dans le Kama-Sutra. Au centre de la pièce s'élevait une fontaine et au centre de cette fontaine, la statue d'une femme.

Du moins, j'ai cru qu'il s'agissait d'une statue jusqu'à ce qu'elle déploie

gracieusement une main et ôte une épingle de ses cheveux blonds qui cascadèrent sur ses épaules. Elle se retourna lentement pour nous faire face, révélant de petits seins et un sexe intégralement épilé.

Ses mouvements étaient subtils et parfaitement exécutés, bien loin de l'effeuilleuse de base. On avait l'impression que l'eau montait à l'assaut de ses jambes, arrêtée par la barrière de sa chair. Un minuscule revolver noir était tatoué à côté de sa chatte.

Un souvenir tentait de se frayer un chemin dans les replis de ma mémoire. Le monde était plein de danseuses, mais je n'en connaissais qu'une qui bougeait de

cette façon et qui arborait le même tatouage.

La fille russe, dans le club privé de La Nouvelle-Orléans, où Dominik m'avait amenée. Après le spectacle incroyablement érotique, Dominik m'avait demandé de danser à mon tour. Le souvenir me revenait accompagné d'un sentiment mêlé d'humilité et d'excitation. Je m'étais exécutée, nue à l'exception des bijoux de seins rouge rubis et d'un plug anal.

C'était Luba.

Nos yeux se sont croisés, et elle m'a souri.

L'Angélique

La petite boutique à Burlington Arcade où il avait acheté le violon de Summer était fermée, alors qu'on était en plein après-midi. Dominik se pencha sur la porte vitrée et remarqua la pile de courrier qui prenait la poussière sur le sol. Un numéro de téléphone à contacter en cas de besoin était affiché sur un carton scotché à la porte.

Il appela un peu plus tard.

Sans réponse.

Il essaya de nouveau toutes les heures.

Vers 22 heures, il était sur le point de raccrocher après avoir laissé sonner plusieurs minutes quand quelqu'un décrocha enfin.

L'homme avait l'air âgé et parlait à voix basse.

— Je vous téléphone à propos de la boutique à Burlington Arcade, expliqua Dominik.

— Vous devriez contacter l'agence immobilière, répondit l'autre.

— Ce n'est pas pour ça que j'appelle.

J'ai été client une fois. J'ai acheté un violon. J'ai des questions à vous poser...

— Nous avons mis la clé sous la porte, et j'ai décidé de prendre ma retraite. Je ne voyais plus l'intérêt de continuer. Je ne pense pas pouvoir vous aider.

— Vous étiez le propriétaire ?
demanda Dominik.

La voix de l'homme ne correspondait pas du tout à celle de l'assistant qui lui avait vendu le Bailly.

— Oui.

— Je ne pense pas que nous nous soyons rencontrés. Votre collègue m'a vendu un merveilleux instrument, mais je voudrais en savoir plus sur lui et sur ses

précédents propriétaires.

— On ne vous a pas donné un certificat de provenance ? Il aurait dû le faire.

— Si, si, mais les informations que j'ai sont très lacunaires.

— Vous ne pensez tout de même pas que je me souviens de l'histoire détaillée de tous les instruments qui sont passés entre mes mains ?

— Non, bien sûr que non. Mais je me demandais si...

— Pourquoi ?

Dominik hésita un court instant. Comment l'expliquer ? Comment dire qu'il se raccrochait à des fils ténus en espérant que Summer refasse partie de sa

vie ? Comment avouer qu'il était devenu un écrivain sans histoires à raconter ?

— C'est difficile à expliquer. La personne pour qui j'ai acheté ce violon est...

— Est-ce que vous parlez du Bailly ?
l'interrompt son interlocuteur.

— Oui, admit Dominik surpris.

— Ah...

— Donc...

— Écoutez, il se fait tard. Appelez-moi demain matin, pas trop tôt. On pourra peut-être convenir d'un rendez-vous.

— Avec plaisir. Ce serait merveilleux.

L'ancien propriétaire de la boutique

vivait non loin de chez Dominik, dans le nord de Londres, dans un cottage en ruine au bout d'une impasse privée près de Highgate Village. Le jardin devant la maison était mal entretenu : la pelouse était envahie de mauvaises herbes, et les buissons de roses n'avaient pas été taillés depuis des siècles. La sonnette ne fonctionnait pas, et Dominik dut frapper plusieurs fois à la porte avant d'entendre un signe de vie à l'intérieur.

Au moment où l'homme ouvrit la porte et le dévisagea, Dominik le reconnut tout de suite. Sa voix était plus vieille que lui : il n'avait pas encore soixante ans. Dominik l'avait déjà vu deux fois, et chaque souvenir était gravé au fer rouge dans sa mémoire.

Il avait assisté à deux des soirées les plus folles auxquelles Dominik avait participé au cours de ses mois de débauche. C'était plus un voyeur qu'un participant actif. Il profitait toujours une fois de la femme qui se mettait volontairement à leur disposition, puis quittait la scène et se contentait de regarder les autres – et Dominik – en sirotant un verre de vin blanc. La première fois, Dominik avait trouvé ça un peu flippant, mais son attention avait rapidement été détournée par l'action.

L'homme posa ses yeux chassieux sur Dominik : il ne sembla pas le reconnaître. Après tout, dans ce genre de soirées, ce n'étaient pas les visages des autres participants que l'on regardait.

— Nous nous sommes parlé au téléphone. Dominik, se présenta-t-il.

— John LaValle. Entrez.

Il le précéda dans le salon. Un énorme piano à queue trônait au milieu de la pièce, disparaissant littéralement sous les journaux jaunis, les partitions et les livres abîmés.

LaValle lui fit signe de s'asseoir dans un vieux fauteuil en cuir et prit place sur le tabouret du piano, dos à l'instrument. Il lui offrit un verre, que Dominik refusa, et se servit une rasade d'une bouteille de scotch qu'il sortit du placard à alcools.

— Ça me permet de garder la forme, commenta-t-il en désignant le liquide

ambré avant d'en boire quelques gorgées.

— Vous n'étiez pas dans la boutique le jour où j'ai acheté le violon, remarqua Dominik.

— Non. Et c'est bien dommage. Mon collègue, qui m'a quitté peu de temps après, pensait se faire un nom et s'attirer mes bonnes grâces. Mais, voyez-vous, je n'avais aucunement l'intention de vendre cet instrument.

— Oh. Pourquoi cela ?

— C'était un violon de collection. Il valait beaucoup plus que ce qu'il vous a coûté, répondit LaValle. Il n'était en ma possession que depuis quelques semaines. Il m'était arrivé par un notaire

allemand qui réglait une succession et qui n'avait aucune idée de sa valeur ou de son histoire. J'avais l'intention de le garder pour moi, de le rapporter ici. J'avais l'impression qu'il aurait été plus en sécurité sous mon toit...

— Comment ça, en sécurité ?

— C'est un instrument qui a la fâcheuse habitude de disparaître.

— C'est-à-dire ?

— Mais je sais qu'il n'est plus en votre possession, poursuivit LaValle en ignorant sa question. L'aviez-vous acheté pour quelqu'un ?

— C'était un cadeau, avoua Dominik.

— Pour Summer Zahova. Un cadeau

hors de prix.

— Comment savez-vous ça ?

LaValle se leva, se pencha sur le piano et saisit, dans le fouillis, un rouleau de papier qu'il déroula avec ostentation et présenta à Dominik.

C'était l'affiche du premier concert solo de Summer. La photo était coupée sous le menton et au niveau de sa taille. Des boucles auburn semblaient jaillir de nulle part comme des tentacules, et on ne voyait que son buste et son ventre. Ses seins étaient artistement dissimulés par le violon, dont le bois profondément patiné contrastait avec la pâleur de sa peau.

C'était une photo érotique et intrigante,

qui avait certainement contribué à attirer beaucoup de monde à ce concert qui s'était joué à guichets fermés. Tout le monde voulait voir le visage de la violoniste.

Dominik se rendit soudain compte qu'il n'avait jamais cherché à obtenir une copie de cette affiche.

— Je vois, dit-il.

— Je suis surpris que personne n'ait remarqué que le violon pris en photo n'était autre que l'Angélique, commenta LaValle. Il est très particulier.

— L'Angélique ? Votre collègue m'avait dit qu'il avait été fabriqué par un luthier français du nom de Bailly. Son

nom est gravé dans la caisse de résonance, sous les cordes.

— Parfaitement. Bailly a bien créé cet instrument. Il en a fabriqué un grand nombre. Mais celui-ci a une histoire très particulière. Notre monsieur Bailly était un homme intéressant. Fort intéressant, même. La plupart des fabricants de violons, les luthiers comme vous dites, étaient italiens, mais Bailly est l'un des rares Français à s'être taillé une certaine réputation dans ce domaine délicat.

LaValle but une autre gorgée de whisky avant de reprendre :

— Vu que vous avez offert ce violon à Mlle Zahova, je suppose que vous ne collectionnez pas les instruments anciens.

Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Je collectionne les livres, et ça m'occupe suffisamment. Je suis juste curieux. J'avais envie d'écrire quelque chose sur les instruments de musique. Un roman, pour être plus précis. Et, comme j'ai un peu fréquenté ce violon, j'ai pensé que c'était un bon point de départ pour mes recherches.

— Très intéressant, acquiesça LaValle.

— J'aimerais en savoir plus. Vous avez aiguisé ma curiosité. Vous avez dit que ce violon avait tendance à disparaître ?

— Plutôt à être volé, rectifia LaValle. Pendant les deux semaines où ce violon est resté en ma possession dans le coffre

de la boutique, nous avons été victimes de deux tentatives de cambriolage. Ce qui représente plus qu'en vingt ans de métier. Ça a éveillé mes soupçons. Cependant, personne ne savait qu'il était là. Nous ne lui avons jamais fait de publicité, ni en magasin ni en catalogue. J'ai à peine eu le temps de l'identifier quand il est arrivé d'Allemagne. Celui qui s'est introduit dans la boutique a éteint l'alarme et fracturé quelques vitrines, mais il n'a pas trouvé le coffre dans lequel j'avais rangé l'Angélique. Les cambriolages ont malheureusement augmenté nos cotisations d'assurance, ce qui est l'une des raisons pour lesquelles j'ai mis la clé sous la porte quelques mois plus tard. Vous aviez déjà acheté le violon. J'étais

dans ce commerce depuis trop longtemps et je m'ennuyais. Mais je ne veux pas vous noyer sous mes histoires d'impôts et de taux d'intérêt...

— Au contraire. Je suis très intéressé.

— Et je suppose que Mlle Zahova l'a assuré et qu'elle le garde en sécurité entre deux concerts.

— Je suppose. Nous ne nous voyons plus.

— Quel dommage ! Elle semble particulièrement fascinante.

— Oh oui.

— Mais je sais que vous êtes un grand amateur de femmes. C'est quelque chose que nous avons en commun, ajouta-t-il

avec un sourire complice.

Il l'avait évidemment reconnu sur-le-champ. Il savait depuis le début.

— Vous saviez... ?

— Qui vous êtes ? Bien sûr. Je n'oublie jamais un visage.

— Pourquoi n'avoir rien dit ?

— Nous avons tous nos secrets et nos péchés, répliqua LaValle avec légèreté. Personne n'a été blessé, et beaucoup de plaisir a été partagé. Laissons aux autres le soin de nous juger.

— Êtes-vous toujours en contact avec les autres ? Avec les femmes ? s'enquit Dominik.

— Non. Nos chemins se sont séparés. Ne le prenez pas mal, mais Mlle Zahova aurait été une parfaite participante à nos soirées. Avez-vous jamais pensé à l'amener ? J'ai toujours pensé que les musiciennes étaient des soumises parfaites. Je ne sais pas l'expliquer, mais...

— Je ne la connaissais pas à l'époque, l'interrompt Dominik. Je l'ai rencontrée plus tard.

— Dommage.

— Racontez-moi l'histoire de l'Angélique, le pressa-t-il pour changer de sujet.

« Né en 1844, Paul Bailly était un homme hanté par le désir de voyager. Il apprit le métier de luthier dans sa petite ville de Mirecourt, puis acheva sa formation à Paris sous l'égide du célèbre Jean-Baptiste Vuillaume et du légendaire Jules Gaillard.

Bailly avait une âme romantique et insatiable. Il connut une vie sentimentale mouvementée et parcourut la France en long et en large avant de se rendre en Angleterre. C'est à Paris qu'il rencontra une jeune Anglaise, Lois Elizabeth Hough, fille au pair dans une riche famille française.

Il la suivit à Londres quand elle rentra chez elle, mais leur relation prit

rapidement fin, et il s'établit alors à Leeds. Il se fit embaucher dans une petite fabrique locale d'instruments de musique, cependant aucun violon portant son nom ne sortit jamais de cette entreprise. Il se livrait certainement à de menues tâches sans mettre à profit son talent.

Il revint à Paris dans les années 1880. Ce fut sa période la plus prolifique, celle durant laquelle il créa les violons les plus exquis, ceux qui établirent définitivement sa réputation. C'est à cette époque qu'il rencontra Angélique Spengler, qui avait épousé le célèbre imprésario Hughes Caetano.

Angélique était une femme sublime, mal assortie à son mari violent et mal

dégrossi. Ce dernier dirigeait de nombreux théâtres parisiens, et on disait qu'il trempait dans le milieu de la prostitution. On peut supposer qu'il ne dut qu'à ses nombreuses connaissances politiques d'éviter d'avoir affaire à la loi. C'était un homme jaloux et agressif. La rumeur disait qu'il avait acheté Angélique, à peine sortie d'un couvent, pour permettre au père de cette dernière de payer une dette de jeu.

Nul ne sait comment Bailly et Angélique se rencontrèrent. Probablement à un concert. Ce fut un coup de foudre, et ils devinrent rapidement amants. Entre la jalousie de Caetano et sa position sociale, il était évident que cette liaison ne pourrait pas rester secrète bien

longtemps. Bailly fut passé à tabac par des tueurs engagés par Caetano. L'histoire raconte qu'ils lui brisèrent le poignet droit et que c'est à compter de ce jour qu'il arrêta de fabriquer des violons. Ce qui est certain, c'est qu'aucun instrument portant sa signature n'a été fabriqué après cette date.

Enragée par l'acte de son mari, Angélique réussit à forcer son coffre et lui vola de l'argent. Bailly et elle firent aux États-Unis.

La réaction de Caetano ne se fit pas attendre. Il découvrit rapidement que les deux amants étaient à New York, où il envoya ses hommes de main. Angélique fut enlevée pendant que Bailly était au

travail. On n'entendit plus jamais parler de la jeune femme. Certains affirmèrent qu'elle avait été exécutée et son corps jeté dans l'Hudson. D'autres racontèrent une histoire de vengeance et de dégradation dans laquelle la belle jeune femme était vendue comme esclave sexuelle, d'abord à Chinatown, puis plus tard à Tijuana au Mexique. Mais, comme le rappela LaValle, ce genre d'histoire était colporté d'année en année, et il arrivait souvent que la version finale soit fort éloignée de la vérité.

Parce que c'était peut-être une forme de punition dans l'esprit de Caetano, personne ne toucha à un cheveu de Bailly. Il fut laissé seul avec le chagrin terrible d'avoir perdu Angélique et son

inquiétude pour elle. Il finit par rentrer en France, mais il ne toucha plus jamais un violon de sa vie. »

— Fascinant, commenta Dominik lorsque LaValle eut terminé son récit. Et le violon qui portait le nom de la jeune femme alors ?

— Ah, c'est là que les choses deviennent vraiment intéressantes...

« Quelques années plus tard, dix ans après le début du XX^e siècle, un violon portant la signature de Bailly sans aucune date de fabrication surgit dans une vente

aux enchères chez Christie's. Les experts ne surent qu'en penser. On reconnaissait le travail de Bailly, mais le bois était différent de ceux qu'il avait eu l'habitude d'utiliser sur ses autres violons. De plus, les lignes de cet instrument étaient légèrement différentes, elles étaient plus subtiles, plus arrondies – sensuelles même, dit un expert, comme si la façon dont elles avaient été dessinées avait été inspirée par un corps féminin. Pour expliquer ces incongruités, quelqu'un avança la théorie que ce violon avait été fabriqué au moment de la liaison de Bailly avec Angélique et qu'il avait été influencé par son amour pour la jeune femme. Il fut unanimement décidé que cet instrument était le dernier jamais fabriqué

par Paul Bailly. Et, faute de preuve, la légende naquit, et le violon fut baptisé l'Angélique.

C'est à ce moment-là que l'histoire prit un tour plus sinistre.

Le collectionneur qui remporta la vente aux enchères fut l'un des premiers officiers britanniques tués dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Cela n'aurait pas eu grand sens si les deux propriétaires suivants – celui qui en hérita puis celui qui l'acheta à la famille du décédé – n'avaient subi le même sort. Mais, après tout, cela pouvait n'être qu'un hasard malheureux dans une période historique pour le moins sanglante. À la fin de la guerre, le violon

atterrit au sein d'une famille anglaise qui périt tout entière dans l'incendie de sa maison de campagne. Le violon, lui, était resté en sécurité dans leur résidence londonienne. Mais, quand les héritiers le cherchèrent, ils ne le trouvèrent pas. Il avait été dérobé.

On retrouva la trace de l'Angélique en France. Pour ajouter aux étranges coïncidences, il appartient à un politicien parisien qui mourut dans les bras de sa maîtresse quelques semaines après avoir acheté l'instrument. Histoire de se consoler de la mort de son bienfaiteur, la jeune femme mit la main sur le violon et d'autres babioles trouvées dans la collection de son amant, avant de déclarer la mort de celui-ci à la police.

Le violon disparut de la circulation pendant dix ans puis il refit surface en Allemagne, entre les mains d'un officier de haut rang qui fit partie du complot contre Hitler et qui finit au bout d'une corde. Ses possessions furent saisies par l'État et le violon remis à un musée non loin de Hambourg, qui fut par la suite pillé par l'armée russe.

Il réapparut plus tard, à l'époque plus calme des années 1950. Il appartient aux Christiansen, une famille en vue de Hanovre, dont aucun des membres ne connut une fin étrange sur trois générations. Le violon fut transmis de père en fils, jusqu'à ce qu'il finisse entre les mains d'Edwina Christiansen. »

Le nom de sa dernière propriétaire, tel que stipulé sur le certificat, se souvint Dominik.

« Edwina était l'enfant terrible de sa famille, et une femme d'une beauté extraordinaire. Dans les années 1960, elle était tombée sous la coupe d'un homme plus âgé, un Américain qu'elle avait rencontré à San Francisco. Leur relation n'était ni conventionnelle ni respectable. Pour résumer – “ Vous pourriez peut-être vous en servir pour votre roman ”, avait suggéré LaValle – la jeune femme était devenue sa pute. »

— Et le violon ? demanda Dominik.

— Il était resté en Allemagne pendant qu'Edwina était aux États-Unis. C'était un héritage de son père, mais elle n'en jouait pas. Ce n'était pas une musicienne.

— Qu'est-il arrivé à Edwina ?

« Elle avait fini par assassiner son
amant américain. Les circonstances
étaient glauques, et Edwina, au procès,
refusa avec entêtement de répondre aux
questions. Elle fut condamnée à la prison
à vie. L'affaire avait fait la une des
journaux pendant quelques semaines, à

cause de l'histoire sordide déterrée par l'accusation ainsi que de la beauté spectaculaire et de la tristesse de l'accusée.

Désavouée par une famille prude et seule en terre étrangère, Edwina n'avait jamais eu aucune chance de s'en sortir.

Elle mourut en prison une dizaine d'années plus tard. En Allemagne, sa famille, embarrassée par le scandale, jeta un voile pudique sur l'histoire, et ses affaires furent confiées à un garde-meuble, le Bailly y compris. Quelques dizaines d'années après sa mort, l'immeuble dans lequel étaient stockées ses possessions fut démoli – le site devait être réaménagé – et c'est alors que de

lointains parents engagèrent un avocat pour en disposer du mieux possible. »

— C'est comme ça que le Bailly est arrivé chez moi, termina LaValle. Il figurait dans un catalogue avec pour seule mention « Bailly » sans rien d'autre, et l'avocat n'avait aucune idée de son prix ou de son histoire.

— Vous avez compris qu'il s'agissait de l'Angélique dès que vous l'avez vu ? s'enquit Dominik.

— Non. J'avais acheté de nombreux instruments en même temps, et j'avais des acquéreurs en vue pour tous, alors je n'ai guère prêté attention au Bailly. Quand j'ai

pris le temps de l'examiner, j'ai compris que c'était le violon célèbre pour son histoire étrange. Je ne crois pas aux malédictions. J'envisageais de le garder pour moi et de ne pas le mettre en vente, mais, avant que j'aie pu le faire, mon idiot d'assistant qui se croyait si malin vous l'a vendu.

— L'Angélique.

— Oui. Puis-je vous demander s'il a porté malchance à Mlle Zahova ?
demanda LaValle en souriant.

Dominik réfléchit avant de répondre.

— Elle est devenue très célèbre depuis. Mais peut-être a-t-il affecté les gens autour d'elle...

LaValle le regarda bien en face.

— J'espère que vous n'êtes pas superstitieux. Ce ne sont que des coïncidences. Mais il faut reconnaître que ces histoires idiotes donnent à l'instrument une réputation intéressante. Et les beaux objets attirent les voleurs. Si elle voulait le vendre, je pense qu'elle en tirerait cinq ou six fois le prix que vous l'avez payé.

— Je ne pense pas que ce soit une question d'argent, monsieur LaValle, répondit Dominik en se levant. Mais cette histoire m'a fasciné. Merci de m'avoir consacré du temps.

— J'espère avoir satisfait votre curiosité.

— Absolument. Vous m'avez donné beaucoup d'idées. La réalité peut dépasser la fiction, n'est-ce pas ?

— Certainement, acquiesça son interlocuteur. Cela vous donne-t-il suffisamment de matière pour votre roman ?

— Un début, plutôt.

À l'extérieur, la pluie tambourinait sur les toits de Highgate, mais Dominik avait besoin d'air frais pour digérer tout ce qu'il avait appris et réfléchir à ce qu'il devait faire. Devait-il prévenir Summer à propos du violon ? Il était bien conscient que débarquer à l'improviste avec des histoires idiotes de malédictions, de voleurs et d'amants maudits ne changerait

pas l'attitude de la jeune femme à son égard et ne la jetterait pas dans ses bras.

Dans ses rêves, tout se mélangea.

La nuit de Dominik, sous l'influence d'une forte migraine qui s'était déclenchée sans prévenir, de l'histoire racontée par LaValle et des souvenirs de Summer, se transforma en un maelstrom compliqué d'émotions et d'images irrationnelles.

Summer était Angélique. Elle portait des vêtements d'une autre époque qu'il ne lui avait jamais vus, dans le style

d' *Autant en emporte le vent* et des films de Merchant Ivory : une robe blanche à crinoline, serrée à la taille, avec un bustier qui comprimait ses seins et les faisait paraître plus volumineux. Dans sa superbe tenue, elle marchait rapidement sur la pelouse fraîchement coupée du parc de Hampstead. Dans son sommeil, Dominik pouvait sentir l'odeur de l'herbe. Le rêve sauta directement à la clairière du kiosque à musique vide, sous un ciel bleu azur. La robe blanche de Summer formait une tache sur les marches qu'elle gravissait. Spectateur invisible, il se tenait à une centaine de mètres, incapable de bouger.

Un étui à violon noir était posé à côté d'un tabouret de piano recouvert de

velours au milieu du kiosque.

Summer/Angélique courut vers le violon, mais, de derrière un rideau de ténèbres, deux hommes lui coupèrent la route. Ils étaient tout de noir vêtus. L'un avait une moustache, l'autre une cicatrice. C'étaient des méchants d'opérette qui n'étaient pas à l'abri d'un cliché.

Summer hurla, mais Dominik, prisonnier de sa bulle de silence, tenta en vain de la rejoindre. Il ne pouvait pas la protéger.

L'un des hommes la gifla, et l'autre déchira violemment le tissu de son bustier, exposant ses seins, fiers et

fragiles, dont les tétons sombres jaillirent du corset. La matinée était froide : de son lointain poste d'observation, Dominik pouvait voir la chair de poule se répandre sur la peau de la jeune femme.

L'un des hommes saisit l'étui à violon et tendit le Bailly à Summer. Elle porta lentement l'instrument à son épaule en pleurant, se redressa et ajusta le violon. Quand elle commença à jouer, l'homme à la moustache mexicaine dégaina un couteau aiguisé de nulle part et fendit la robe, laissant Summer nue à l'exception de ses bas blancs attachés à des porte-jarretelles de la même couleur qui encerclaient sa taille.

Elle joua sous le regard de ses

ravisseurs.

Même si le rêve était silencieux, Dominik imagina la musique naissant sous ses doigts et dans le bois orangé du violon, coulant comme des ruisseaux de pluie, dansant, vivante, formant de minuscules nuages qui finirent par se regrouper en halo au-dessus du kiosque, un arc-en-ciel de sons qui se répandit comme une couverture sur le parc puis sur toute la ville.

Dans son rêve, en voyant Summer nue à l'exception de ses bas et des porte-jarretelles, avec ses poils roux qui embrasaient son sexe dans le pâle paysage de son corps, perdue les yeux fermés dans le silence de sa musique,

Dominik se mit à bander. Il passa la main sur son entrejambe pour vérifier son excitation. Comme s'ils n'attendaient que ce signal, les deux hommes près de Summer défirent leur braguette et s'approchèrent de la jeune femme, une lueur mauvaise dans le regard.

Dominik voulait se précipiter vers elle pour la sauver, mais la scène disparut brutalement et il se réveilla dans son lit. Le col de son tee-shirt était trempé de sueur.

C'était un rêve. Ou un cauchemar. Dominik but une gorgée d'eau dans le verre qu'il gardait sur la table de nuit. Il était 3 heures du matin, et, dans l'obscurité de sa chambre, l'image de

Summer, pourchassée par des hommes, seule et violentée, son précieux violon brisé à ses pieds, le hantait.

Dominik et Lauralynn prenaient un café, assis à la table de la cuisine.

— Tu vas bien ? demanda la jeune femme.

— Oui. Pourquoi est-ce que je n'irais pas bien ?

— J'ai cru que tu avais de la compagnie hier soir. Tu as fait pas mal de bruit.

— Ah bon ?

— Je jurerais que je t'ai entendu crier.

Ça m'a réveillée. Je me suis retenue pour ne pas venir voir ce qui t'arrivait.

— J'étais seul. J'ai dû faire un cauchemar.

— Tu as vraiment fait beaucoup de bruit...

— Désolé.

— Et tu n'as pas bonne mine ce matin.

— J'ai mal dormi. Et j'ai encore la migraine.

— Pauvre de toi, répondit Lauralynn, faussement compatissante.

— Merci pour la sympathie.

— De rien.

Elle acheva sa tasse, la remplit de nouveau, puis regagna la chambre qu'elle occupait, laissant Dominik seul, en proie à des réminiscences et à un terrible pressentiment.

Il avait laissé entendre à LaValle qu'il n'était pas superstitieux, mais ce qui restait du cauchemar dans les recoins sombres de son esprit et les images qui avaient surgi quand il s'était réveillé l'inquiétaient. Il se faisait du souci pour Summer et le violon. Les malédictions n'existaient que dans les romans, pas dans la vraie vie...

Mais si quelque chose arrivait à Summer ? Il savait qu'il se sentirait responsable et qu'il ne s'en remettrait

jamais.

Devait-il la prévenir ?

La contacter tant de temps après ?

Perturber sa vie ?

Il entendit le téléphone de Luralynn sonner au loin. C'était une mélodie disco qui n'avait rien à voir avec ce qu'elle jouait sur son violoncelle. Il ne se rappelait pas si elle travaillait aujourd'hui ou si elle comptait traîner à la maison. Il aurait bien aimé avoir de la compagnie.

Il gagna son bureau au dernier étage, histoire de jeter un coup d'œil aux notes qu'il avait prises la veille en rentrant de son rendez-vous avec LaValle. Il ne

pourrait pas utiliser l'histoire d'Angélique et du Bailly telle quelle dans son roman. Il lui faudrait broder, faire des recherches historiques et rajouter d'intéressants personnages secondaires. Mais il y avait là le squelette d'une histoire. Il aimait la recherche et il était conscient qu'il aurait fort à faire étant donné la longue durée sur laquelle s'étalait l'histoire. C'était un défi à sa hauteur.

Il faudrait qu'il fasse attention à ne pas créer un personnage qui ressemble à Elena, l'alter ego évident de Summer dans son précédent roman.

Même s'il mourait d'envie de recommencer.

Se servir de Summer n'était pas seulement une forme d'exorcisme ; cela lui permettait aussi de la garder vivante dans sa mémoire. Son ardeur, ses traits, sa peau, son odeur, autant de souvenirs qu'il ne voulait pas perdre. Même si tout était teinté de douleur.

Il soupira, parcourut ses feuillets et rapprocha son ordinateur portable. Il créa un nouveau dossier et, les mains au-dessus du clavier, chercha un titre.

Une demi-heure plus tard, il tapait toujours, hermétique au reste du monde, quand il finit par entendre frapper à la porte de son bureau. Elle était ouverte, mais Lauralynn était bien élevée.

— Dominik ?

— Oui ?

Il leva les yeux brusquement.

— Je ne voulais pas te déranger, mais il s'est passé quelque chose.

— Quoi ? demanda-t-il en reculant sa chaise.

— J'ai reçu un appel. C'est mon frère...

— Le soldat ?

Dominik sentit son estomac se nouer. Après les histoires de la veille, rien ne l'aurait surpris. Mais Lauralynn et sa famille n'avaient rien à voir avec le violon. Il fallait arrêter de voir des coïncidences partout.

— Oui. Il est blessé. Ce n'est pas trop grave. Il se peut qu'il perde un doigt, mais ils ont sauvé sa main. Une bombe sur la route en Afghanistan.

— Je suis désolé, dit-il en se levant.

Il se dirigea vers la jeune femme.

— C'est une de mes tantes qui a téléphoné. Elle est avec lui à l'hôpital des vétérans, où il a été rapatrié. C'est en Virginie. J'ai pu lui parler un peu, elle était à côté de lui. Il a le moral.

— Tant mieux.

— Oui. Je pense que je vais rentrer aux États-Unis pour quelque temps, poursuivit Lauralynn en entrant dans la pièce. C'est ma seule famille.

— Je comprends très bien. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Non, pas vraiment. J'ai réussi à réserver un vol pour demain. Je n'ai pas pris de retour. Je vais peut-être rester quelques semaines.

— Tu seras toujours la bienvenue ici. Personne ne prendra ta place dans la chambre d'amis, je te le promets, dit-il avec un faible sourire.

— Je prends l'avion très tôt à Heathrow. Tu pourras m'y amener ?

— Bien sûr. C'est le moins que je puisse faire.

— Merci. Tu es un ami sur qui je peux compter. Je trouverai un moyen de te le

rendre. Et je ne parle pas d'argent, évidemment..., ajouta-t-elle, les yeux brillants de malice évidente.

— Je n'en attends pas moins de toi.

Elle se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Je vais annuler mes séances d'enregistrement et voir si les gars peuvent se débrouiller sans moi. On n'a pas de concert prévu avant un certain temps, ça ne devrait pas poser de problème.

— On attendra tous ton retour, promet Dominik en se demandant ce que ça lui ferait de se retrouver de nouveau seul.

Il n'avait aucune envie de le découvrir.

Un couteau amer

J'ai eu l'impression que mon secret était exposé à la vue de tous. Viggo, Fran, Chris. Et peut-être le découvriraient-ils effectivement si Luba décidait de le dévoiler. Mais elle a détourné le regard et repris sa danse. Elle est redevenue lentement immobile jusqu'à ce que le projecteur s'éteigne et que la fontaine soit de nouveau plongée dans l'obscurité et elle avec.

— Ouah, s'est exclamée Fran. Je ne suis peut-être pas aussi hétéro que ce que je croyais. C'était très excitant.

J'attendais que Viggo dise quelque chose, qu'il me demande de jouer un

morceau, mais il nous tournait le dos, occupé à élaborer des cocktails compliqués sur un bar qui occupait presque un mur entier.

— Chris, ai-je demandé, tu as vu mon violon ? Les techniciens l'ont apporté ?

— Ouais, je pense que j'ai vu l'un des roadies le mettre dans un van. Et ils manipulent les instruments comme des bébés. Il doit être avec le reste de l'équipement au studio. Ne te fais pas de souci.

— Je me sens bizarre quand il n'est pas avec moi. Nue. C'est comme si j'avais mis des chaussures sans chaussettes.

— Juste au moment où j'allais te dire d'arrêter le mélodrame, tu gâches tout avec cette comparaison, m'a taquinée Chris.

— Et dire que je ne l'ai même pas fait exprès.

Je me sentais un peu esseulée sans mon Bailly. Le violon électrique avait un son moins net, ce n'était pas la même chose. Le rendu était presque métallique, sans chaleur. Je devrais peut-être appeler Susan et lui dire de m'organiser des concerts à Londres. Je ne pouvais pas me cacher éternellement.

— On voulait te demander d'en jouer au concert, c'est pour ça qu'on t'avait dit de l'apporter ce soir. Mais ce n'était pas

une bonne idée. Le son se serait perdu au milieu des autres instruments. C'est pour ça qu'on a sorti le violon électrique. Tu as été géniale. Tu devrais jouer avec nous plus souvent.

— Pourquoi pas ? Ça m'occuperait.

J'ai jeté un coup d'œil vers Fran. Allongée sur une méridienne aux pieds en forme de griffes et dont l'accoudoir était une gueule de panthère, elle était en grande conversation avec le batteur des Holy Criminals, Dagur, qui s'était assis en face d'elle. Il n'avait pas autant de succès auprès de la gent féminine que Viggo, mais son intensité silencieuse et son regard pénétrant semblaient avoir captivé ma sœur.

Chris a soupiré. J'avais remarqué l'intérêt qu'il portait à Fran et la façon dont ça avait immédiatement fonctionné entre eux. Je n'étais pas certaine de ce que je ressentais en imaginant ma sœur et mon meilleur ami ensemble.

— Ne pleure pas, ai-je dit. Il te reste Luba.

— Luba ? a-t-il répété, perplexe.

— La danseuse, ai-je explicité sans me démonter, tout en comprenant immédiatement mon erreur.

— Comment connais-tu son nom ?

J'ai joué la nonchalance tout en me giflant mentalement pour cette gaffe.

Luba a choisi ce moment pour faire son

apparition, comme par magie.

— Nous nous sommes brièvement rencontrées à New York, a-t-elle expliqué à Chris, d'une voix aussi apaisante et douce qu'une berceuse, à l'accent ronronnant. J'ai assisté à un de ses concerts. Je suis très flattée que vous vous souveniez de moi, a-t-elle poursuivi en se tournant dans ma direction avec un sourire chaleureux. Surtout avec un costume aussi différent.

Elle avait enfilé une robe fluide et noire, si légère qu'elle aurait aussi bien pu rester nue. Elle était étrangement plus sexy ainsi vêtue, le tissu mettant subtilement en valeur les courbes de ses seins et de ses hanches. Elle était

extraordinairement gracieuse, à la manière d'un cygne plus que d'une femme. Elle s'est assise à mes côtés sur le canapé et a croisé les chevilles. Ses cheveux étaient si blonds qu'ils en étaient quasiment blancs et ses yeux si bleus qu'ils paraissaient gris. Ses sourcils, pâles et déliés, disparaissaient presque dans son visage quasi surnaturel. Et pourtant elle était réellement séduisante.

— Je m'appelle Luba, a-t-elle dit à Chris, en se penchant sur moi pour lui serrer la main.

— Chris.

— Oh, je suis désolée, j'ai oublié de vous présenter, me suis-je excusée.

Le bras de Luba a frôlé le mien quand elle a repris sa place.

Les femmes comme Luba ne m'excitent pas de la même façon que les hommes. Mes goûts, de manière générale, me portent vers la testostérone. J'aime les hommes, leur haute taille, leurs poils et leurs muscles. Si j'avais eu envie d'essayer les femmes, j'aurais certainement choisi une lesbienne un peu masculine. Lauralynn, la grande blonde qui jouait du violoncelle le jour où j'avais donné mon premier concert particulier à Dominik, nue dans la crypte, avait été une exception. Nous avons failli vivre quelque chose ensemble, en tout cas c'était ce que je croyais. C'était une dominatrice, et les dominateurs, hommes

ou femmes, m'excitaient toujours.

Luba n'avait pas l'air d'en être une, mais il y avait en elle quelque chose qui faisait frissonner ma peau et battre mon cœur plus vite. J'avais chaud et j'étais étourdie.

Chris ne semblait pas ressentir la même chose. Un peu ennuyé, il s'est levé et s'est dirigé vers le bar, où Viggo concoctait toujours de flamboyantes mixtures.

Luba s'est penchée vers moi et a soulevé une mèche de mes cheveux afin de pouvoir murmurer à mon oreille.

— Votre secret est en sécurité avec moi.

— Merci. J’apprécie.

— Je vous demande quelque chose en échange, cependant.

— Oui ?

— Je veux que vous m’expliquiez ce que vous faisiez dans ce cabaret. Et que vous me parliez de l’homme qui vous accompagnait.

Elle faisait allusion à la villa de La Nouvelle-Orléans, où j’avais dansé nue pour Dominik aux premières heures du Nouvel An, après la performance professionnelle de Luba.

— Dominik ?

— Si tel est son nom.

Elle m'a souri, dévoilant une rangée de dents blanches. Deux de ses incisives étaient légèrement pointues, comme une paire de petits crocs. J'ai eu envie de les sentir mordre ma peau.

— C'est lui qui vous a demandé de danser pour lui ? a-t-elle poursuivi.

— Oui. Mais le terme est mal choisi : il m'a plutôt ordonné de le faire.

Je me suis agitée sur le canapé, me demandant comment détourner la conversation. Le sujet me gênait, mais je ne voulais pas m'éloigner de Luba.

Viggo s'est matérialisé entre nous, un mojito dans chaque main.

— Je vois que tu as fait la

connaissance de mon jouet, m'a-t-il dit en me tendant un cocktail.

Il s'était donné du mal, décorant le bord du verre avec du sucre de canne et une tranche de citron vert. Le verre contenait tellement de glaçons qu'ils ne pouvaient tinter. Il était d'une froideur qui le rendait difficile à tenir. J'ai immédiatement pensé à Dominik, qui détestait qu'on ajoute des glaçons dans son Coca.

Luba a poussé un étrange grognement et a blotti son visage contre la jambe de Viggo.

Elle dégageait une énergie bizarrement animale, qui exsudait de sa façon de marcher et de parler. Ses mouvements

rappelaient tantôt ceux d'un oiseau, tantôt ceux d'un félin.

— Tu as vu mon Bailly ? ai-je demandé soudain.

Penser à Dominik m'avait immédiatement ramenée au violon.

— Ton violon ?

J'ai acquiescé.

— Je pense que les roadies s'en sont occupés, a-t-il répliqué en grattant le menton de Luba comme si c'était celui d'un chat.

Cette dernière souriait de plaisir, les yeux fermés.

— Il doit être dans mon studio, ne te

bile pas pour ça. Avec le reste du matos. Je peux t'en prêter un si tu veux jouer quelque chose. J'ai plein d'instruments dans le sous-sol.

— Non, non, c'est juste que ça me fait bizarre de ne pas l'avoir avec moi. Je ne laisse jamais personne le trimballer, même à mes propres concerts. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'aime pas le perdre de vue.

— C'est mignon, a répondu Viggo.
Luba ?

Elle a feulé en réponse.

— Tu veux bien aller demander à Eric si le violon de Summer est bien avec le reste des instruments ?

Elle a acquiescé, s'est détachée de la jambe du rockeur et est partie à la recherche du chef des roadies, qui avait eu la tâche de déplacer le matériel.

— Merci, ai-je dit.

Je me sentais un peu idiote et paranoïaque sans raison.

— Ne me remercie pas, a-t-il répondu en se penchant vers moi. Je voulais juste me débarrasser d'elle.

Il a caressé doucement ma nuque puis a glissé ses mains dans mes cheveux, qu'il a fermement empoignés. Il m'a attirée vers lui. Ses lèvres avaient un goût de citron sucré ; il avait dû goûter ses mojitos. Il a fait courir lentement une

main sous ma jupe, à la recherche de la taille de mon collant. Mon corps a immédiatement répondu, traversé par un plaisir brûlant qui m'a inondée de désir, tandis que sa main montait plus haut.

J'ai reculé.

— Pas devant ma sœur, ai-je protesté.

Cette dernière avait l'air aux anges, prise en sandwich entre Chris et Dagur, qui se mettaient tous les deux en quatre pour attirer son attention. Fran était une grande fille, et je savais que Chris veillerait sur elle comme une poule sur ses poussins, si je venais à m'absenter. Ella et Ted étaient dans les vapes, étalés sur un tapis en fausse fourrure. Ils contemplaient le plafond, décoré

d'étoiles scintillantes et de planètes formant un Système solaire miniature.

— Quel dommage, a-t-il murmuré à mon oreille. Et moi qui espérais que tu sois une coquine.

Il s'est levé d'un bond et m'a saisie par la main afin que je me lève aussi. Nous avons quitté la pièce et gravi un autre escalier. Celui-ci menait à sa chambre, qui faisait tout l'étage à elle toute seule. Le lit était large comme quatre et la pièce entièrement blanche, du sol au plafond y compris les meubles et les tableaux au mur, qui n'étaient que des toiles vierges. C'était comme entrer dans un rêve.

Le jean et les cheveux sombres de

Viggo tranchaient bizarrement sur la blancheur environnante. Son corps se détachait nettement devant les meubles.

Il s'est tourné vers moi, a saisi mon menton puis m'a tiré les cheveux jusqu'à ce que je gémissse.

— Tu aimes ça, pas vrai ? a-t-il demandé en tirant jusqu'à ce que la peau de mon crâne frémissse agréablement.

— Oui, ai-je chuchoté.

— Bien, a-t-il répondu en me poussant contre le mur, la main de nouveau sous ma jupe. Les bas sont bien plus pratiques, a-t-il commenté.

— Il fait trop froid, ai-je protesté.

— Pas quand je suis avec toi. Ne

bouge pas.

Il a reculé de quelques pas, a ouvert le tiroir de la table de nuit et y a pris un petit objet. *Un préservatif*, ai-je pensé.

Il est ensuite revenu vers moi et s'est penché. Ses lèvres ont caressé mon oreille. Il a soupiré profondément. Son souffle était doux comme une plume sur ma peau.

— N'aie pas peur, d'accord ? Je ne vais pas te faire de mal.

Un accès d'inquiétude m'a tordu le ventre, puis je me suis détendue.

Il a ouvert la main, dans laquelle se trouvait un petit couteau en ivoire. Il a fait jaillir la lame d'un mouvement du

poignet. Elle a brillé joliment dans la lumière de la lampe.

La peur est montée en moi, et je me suis préparée à crier ou à courir.

— Chut, a-t-il murmuré en faisant courir son doigt sur mes lèvres.

Mon cœur battait à tout rompre, mais je me sentais paralysée contre le mur, prisonnière de mon propre désir. Je voulais savoir ce qui allait se produire. J'étais peut-être folle de lui faire confiance, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Il était excentrique, un peu voyou, mais pas dangereux.

Il s'est accroupi et a fait glisser la pointe de la lame le long de mes jambes,

de mes chevilles jusqu'à l'entrejambe de mes collants. Il a ensuite fait un trou avec le couteau, sans toucher ma peau. Une petite voix dans ma tête se demandait ce que ça ferait s'il appuyait plus fort, s'il faisait une marque, une égratignure, s'il faisait couler le sang. J'ai brièvement imaginé deux longues coupures sur la peau pâle de mes cuisses, comme deux bandes rouges qui me lanceraient pendant des jours, me procurant douleur et endorphines.

Une autre voix avait beau être horrifiée par les images qui me traversaient, j'étais trempée de désir.

Viggo a introduit un doigt dans le trou afin de l'élargir, puis il a saisi les deux

côtés de la déchirure et a tiré violemment, dévoilant ma culotte et le haut de mes cuisses. J'ai tressailli. Il a baissé mon boxer en dentelle et a fait courir la lame du couteau sur mes lèvres mouillées.

C'était comme un baiser métallique, froid et solide. Mon cœur battait si vite que j'ai cru que j'allais m'évanouir, en proie à la terreur et au désir. J'avais l'impression d'être sur des montagnes russes ; j'éprouvais un mélange d'effroi, d'excitation et d'adrénaline, qui me donnait l'impression de sentir mon cœur battre au bout de mes doigts.

J'ai entendu un léger chuintement quand il a rabattu la lame dans le manche, puis senti le froid de ce dernier quand il

l'a mis en moi. J'ai frissonné et gémi doucement, mais le couteau était trop petit pour faire autre chose que m'exciter. Il me fallait plus.

J'ai mis les mains dans ses cheveux et l'ai dirigé vers mon sexe.

— Lèche-moi, ai-je ordonné.

Il s'est exécuté. Le couteau est tombé sur le sol avec un bruit métallique, et Viggo a lentement caressé mon clitoris avec sa langue. C'était la première fois que je demandais quelque chose à un homme de mon propre chef, sans qu'on me fasse supplier. Le frisson de la découverte m'a procuré plus de plaisir que la langue de Viggo.

Il avait choisi un rythme régulier, mais sa langue me menait lentement et calmement vers l'orgasme. C'était presque insupportable. Il a remarqué que mon désir augmentait, et il a reculé, joueur. Il voulait me faire attendre.

Je l'ai attiré à moi et l'ai embrassé. Profondément. Lentement. Ses lèvres étaient incroyablement douces, ce qui formait un contraste agréable avec sa barbe. Sa langue a rencontré la mienne avec douceur. Viggo savait embrasser sans en rajouter. J'ai mordillé sa lèvre inférieure.

— Oh, a-t-il dit en reculant un peu. Je t'aime bien, toi. Viens te coucher.

Il m'a attrapée par la main et m'a

conduite vers le lit. Il s'est assis sur le bord et s'est tourné vers moi. Il m'a caressé les épaules et les bras, puis a pris mes jambes en tenaille entre les siennes.

— Déshabille-toi.

— Tu ne veux pas couper mes vêtements plutôt ? l'ai-je taquiné.

— Le jean est plus difficile à trancher que le nylon.

Mais la lueur dans ses yeux suggérait qu'il était prêt à essayer. Je n'avais aucune envie de le laisser faire, pour la simple et bonne raison que j'avais besoin de mes fringues pour rentrer chez moi.

J'ai commencé à me dévêtir rapidement.

— Non, a-t-il dit. Va lentement. Je veux te regarder.

Ses yeux brillaient de la même manière que le jour où il m'avait regardée jouer du Bailly.

En réponse à ses ordres mon cœur a commencé à battre la chamade. Mes mains tremblaient tellement que j'ai eu du mal à défaire le bouton de ma jupe en jean.

J'étais ravie d'avoir mis des sous-vêtements assortis, un boxer et un soutien-gorge bleu pâle, assez jolis pour faire de l'effet mais pas suffisamment osés pour lui faire croire que je m'étais habillée en espérant me faire sauter.

J'ai déboutonné mon chemisier lentement. Je me sentais un peu idiote et embarrassée à l'idée de m'effeuiller, mais ma confiance en moi a augmenté en voyant l'intensité avec laquelle il me contemplait.

Il a retenu son souffle quand j'ai dégrafé mon soutien-gorge puis quand, seins nus, j'ai glissé mes pouces dans mon collant afin de l'enlever.

— Garde les collants, a-t-il ordonné. Et les bottes. C'est sexy.

Je portais mes Dr Martens rouge cerise. Il n'y avait pas de miroir dans la chambre de Viggo, même si je soupçonnais la présence d'une salle de bains dans laquelle il y en aurait

plusieurs, voire un dressing non loin. Je ne pouvais donc pas me voir, mais je supposais que je ressemblais à une fille des Suicide Girls, entièrement nue à l'exception de collants déchirés et d'une paire de Doc rouges.

Je me suis agenouillée devant lui afin de déboutonner son jean et de le lui enlever. Il ne portait pas de sous-vêtements, ai-je découvert quand j'ai réussi à repousser son jean moulant à mi-cuisse.

Sa queue a jailli, bien dure. Elle était longue et mince comme lui, parfaitement droite, comme taillée dans le marbre. Il s'était épilé : la base de son sexe était entièrement lisse. J'ai été un brin déçue ;

j'aime les hommes poilus. J'aime caresser leurs poils quand je les suce ou les sentir quand je glisse la main sous leur ceinture. Les poils sont la promesse de secrets cachés.

J'ai abandonné l'idée de parvenir à lui ôter son jean.

— Comment tu fais pour enfiler ce truc ? ai-je demandé en riant.

Il a sauté sur le lit, toujours entravé.

— Je saute dedans et je tire. C'est un talent.

Il a saisi mes poignets, m'a attirée vers lui et a mis la main fermement sur ma taille, me signifiant par là qu'il voulait que je me retourne.

— À genoux, a-t-il ordonné.

J'avais tellement envie de lui que j'étais à quatre pattes avant même qu'il ait fini sa phrase.

Il a reculé, et j'ai senti sa langue humide contre ma cheville, un peu comme du papier de verre. Il m'a léchée plus haut, lentement et brutalement.

— Chut, a-t-il dit tandis que je m'agitais un peu sous le chatouillement. Détends-toi.

Je me suis concentrée pour faire le vide dans mon esprit. J'ai repoussé toutes les distractions et me suis focalisée sur les sensations qu'il faisait naître en moi. Ses mouvements étaient fermes et

profonds. Sa bouche a voyagé le long de mon mollet, s'est arrêtée dans le creux de mon genou, puis a poursuivi son chemin le long de ma cuisse, où il a certainement remarqué la moiteur qui coulait sur ma peau. Mon souffle s'est fait plus court quand il est arrivé près de ma chatte. Je voulais désespérément qu'il s'arrête là, mais, au lieu de faire ce à quoi je m'attendais, il est monté un peu plus haut et a léché mon anus.

Dominik avait fait ça une fois, à La Nouvelle-Orléans, juste après que j'avais dansé pour lui sur scène. Je me souvenais de l'embarras qui avait été le mien sous cette exploration intime. J'avais tenté de me dérober, et il m'avait immobilisée en plaçant sa main au creux de mes reins.

J'ai chassé Dominik de mes pensées. Il ne faisait plus partie de ma vie depuis longtemps, et Viggo était bien là, un homme sensuel doté d'une bouche ardente, une rock star de surcroît. J'étais certainement une conquête parmi des centaines d'autres, mais je m'en fichais complètement. Au moins était-il grandement expérimenté.

Je me suis tortillée et j'ai écarté les jambes afin de lui fournir un meilleur accès.

— Brave petite, a-t-il commenté. J'en déduis que tu aimes te faire enculer.

Je me suis rappelé la taille de son sexe, long et mince, parfait pour la sodomie.

— Oui. Si tu n’y vas pas trop fort tout de suite.

— Je serai doux, je te le promets. Mais je préfère garder ça pour plus tard.

Il s’est de nouveau penché vers le tiroir de la table de nuit, d’où il a sorti une boîte de préservatifs, un tube de lubrifiant et le plus gros sex-toy que j’aie jamais vu. Il était long d’une trentaine de centimètres, blanc avec un anneau bleu autour de l’espèce de balle qui en couronnait le haut, et relié à une prise et à un adaptateur.

— Seigneur ! me suis-je exclamée. C’est quoi ce truc ?

— Tu n’en as jamais vu ? a-t-il

demandé en souriant d'un air lubrique. Tu vas adorer. C'est une baguette magique Hitachi.

— Pas question que ce truc rentre en moi, ai-je protesté, l'inquiétude tempérant mon excitation.

— Ne t'inquiète pas, poupée. Ça ne va pas dedans.

Il a quitté le lit, a branché le sex-toy dans une rallonge, qu'il a elle-même fixée dans une prise, puis il l'a mis en marche. Il faisait un bruit à mi-chemin entre une tondeuse à gazon et un mixer électrique, et la boule vibrait tellement qu'elle en tremblait.

— Détends-toi, a-t-il dit en riant de

mon anxiété.

Il a repris sa position derrière moi et a effleuré doucement mes lèvres avec le haut de la baguette. Une vague de plaisir m'a secouée comme un éclair. J'étais déjà au bord de l'orgasme, ce qui prenait en général même aux plus doués de mes amants une bonne demi-heure de préliminaires. J'ai crié et sursauté.

— Tu vas bien ? a-t-il demandé en gloussant.

Je me suis retournée pour le regarder. Il était toujours entravé par son jean, baissé à mi-cuisse et il bandait, même s'il n'avait pour l'instant rien fait pour m'en faire profiter. Il était échevelé, avec quelques boucles sur le front. Il avait une

expression carnassière, gaie et malicieuse. J'avais du mal à croire qu'il ait pu être si féroce quelques minutes auparavant quand il avait troué mon collant avec son couteau.

— Oui, c'est juste que j'ai failli jouir. Ça ne m'arrive jamais si vite.

— Chérie, ce n'est pas comme s'il y avait un moratoire sur les orgasmes. Tu as le droit d'en avoir plusieurs.

— Ça ne m'est jamais arrivé. En une seule baise, je veux dire.

— Eh bien, tes autres amants devraient avoir honte.

— Je n'ai pas d'autres amants.

— Une fille comme toi ? J'ai peine à le

croire.

Je n'ai pas eu le temps de répliquer : il a rallumé la baguette et l'a pressée contre moi. Doucement d'abord, jusqu'à ce que je me détende, puis il a augmenté l'intensité régulièrement. J'ai d'abord ressenti une chaleur incroyable comme si toutes mes terminaisons nerveuses étaient devenues radioactives, puis j'ai été consumée par un orgasme. C'était comme si une boule d'énergie m'avait traversée des orteils aux cheveux. Je n'avais jamais eu d'orgasme aussi intense de ma vie.

J'avais perdu l'usage de la parole. Je me suis effondrée sur le lit, baignée dans une douce chaleur, la peau consciente du moindre souffle d'air ou du plus petit

mouvement dans la chambre.

— Tu as droit à une minute de repos, a annoncé Viggo, puis je recommence.

Je suis restée allongée en silence avant de pouvoir enfin reprendre mes esprits.

— Tu te prends pour qui, mon coach sportif ?

— Si c'est ce qu'il te faut. J'ai l'impression que tu as des entraînements en retard.

Il a commencé à me caresser gentiment les fesses, en faisant courir ses ongles sur ma peau.

Viggo ne m'avait pas menti. Une minute

plus tard, qui m'a paru ne durer que quelques secondes, le vrombissement de la baguette a de nouveau rempli la pièce si fort que j'ai eu peur que le bruit n'interrompe la fête à l'étage en dessous.

Il a pressé la tête du vibro sur mon sexe, et en quelques secondes j'ai joui de nouveau, cette fois-ci tellement violemment que cela en a été presque douloureux. J'ai fait un bond, et je me suis presque ouvert la tête contre le mur dans ma tentative pour m'échapper.

— Ne bouge pas. Sinon je vais être obligé de t'attacher.

Son ton était amusé, mais avec une trace de sérieux.

— Je ne plaisante pas, ai-je supplié. Je n'en peux plus.

— Si. Tiens-toi à la tête de lit.

J'ai serré les dents et me suis agrippée aux barreaux en métal blanc. Il ne m'a pas attachée, mais j'ai obéi, sous la puissance de son ordre et de mon terrible orgueil qui me poussait à ne jamais céder. J'ai joui encore et encore.

Quand il m'a enfin laissée tranquille, mon corps était secoué de spasmes, et mon sexe était enflé. J'étais en nage, et mes cheveux me collaient au visage. J'étais épuisée. Dehors, le ciel s'éclaircissait. Viggo n'avait pas de volets dans sa chambre blanche : je suppose qu'il devait aimer la lumière. Un

soleil écarlate se levait. Il devait être environ 7 heures du matin, ce qui voulait dire que nous avions passé cinq heures ensemble. Nous n'avions pas dormi du tout. En temps normal, Fran aurait été debout – elle avait toujours été une lève-tôt –, mais, depuis qu'elle travaillait dans un bar, elle vivait davantage la nuit. Les autres membres du groupe étaient de vrais oiseaux de nuit ; ils dormaient le jour, comme les chauves-souris. Il nous restait donc quelques heures avant que les autres s'inquiètent.

Viggo était étendu à mes côtés. Il caressait doucement la ligne de ma mâchoire, de l'oreille à la nuque. Il s'est attardé sur ma gorge et a pressé un peu le bout de ses doigts sur ma peau, comme

s'il voulait mesurer mon rythme cardiaque. J'ai frissonné involontairement. Il a continué ses caresses par mes seins et mes tétons. Sa main était si légère qu'elle touchait à peine ma peau, mais j'étais dans un tel état que le moindre frôlement me faisait sursauter.

Il s'est arrêté à mon nombril, qui était l'endroit le plus bas qu'il pouvait atteindre sans bouger. Il s'est blotti contre mon dos et m'a attirée à lui. Son sexe, toujours dur, s'est pressé contre mes reins. J'ai essayé de me tourner pour lui faire face.

— Je suis désolée, me suis-je excusée. Je devrais vraiment faire quelque chose

pour te soulager.

— On aura bien le temps plus tard, a-t-il répliqué. C'était juste un échauffement.

Sa voix s'est transformée en soupir, et j'ai senti sa queue s'amollir progressivement contre moi. Quelques minutes plus tard, il dormait.

Je l'ai rejoint au pays des songes peu de temps après, non sans avoir aperçu du coin de l'œil le couteau de poche abandonné sur le sol non loin de la porte. La lame était rangée, et le fin trait de métal sur l'arrière du manche brillait à la lumière du jour. Il avait l'air inoffensif, presque joli. Mais mes dernières pensées alors que je me laissais entraîner par le sommeil étaient inquiétantes, et je me suis

réveillée quelques heures plus tard avec le sentiment pesant que quelque chose n'allait pas.

Mon téléphone vibrait dans la poche de ma jupe en jean, jetée sur mon chemisier et mes collants déchirés, que j'avais enlevés, ainsi que mes chaussures, juste avant de m'endormir.

Fran et Chris m'avaient envoyé des textos.

« Tu es debout ? On fait des pancakes. »
» Chris.

« Réveille-toi, espèce de marie-couche-toi-là ! » Fran.

J'ai souri en les lisant.

Je me suis glissée hors du lit et j'ai

ouvert plusieurs portes jusqu'à ce que je trouve enfin la salle de bains. Viggo dormait toujours à poings fermés, chaussures aux pieds et jean moulant à mi-cuisse. Ses cheveux bruns étaient emmêlés et étalés dans tous les sens comme un halo sombre.

Je me suis douchée puis j'ai remis mes vêtements de la veille, collants non inclus. J'ai ensuite cherché le chemin de la cuisine, me laissant guider par l'odeur du beurre en train de fondre.

Dagur était penché sur une poêle dans laquelle il versait adroitement de larges ronds de pâte, qu'il laissait brunir de

chaque côté avant de rajouter le pancake ainsi obtenu sur une pile déjà haute. Il était torse nu et ne portait pour tout vêtement qu'un jean dont les trous sous les fesses suggéraient, quand il se penchait en avant, qu'il ne portait pas de caleçon. Une tête de cheval sublime, presque féminine, était tatouée dans son dos. C'était un dessin très délicat, qui formait un contraste saisissant avec sa musculature puissante. Il était très bien bâti. Je ne l'avais pas remarqué la veille. Pas étonnant que ma sœur le trouve fascinant.

Fran s'agitait comme un lutin autour de lui. Elle a ouvert toutes les portes et tous les tiroirs des placards, ne s'arrêtant que lorsqu'elle a eu mis la main sur les

assiettes, les couverts, le sirop d'érable et tout ce qui pouvait trouver sa place sur la table du petit déjeuner.

Chris, Ella et Ted étaient installés sur les tabourets, fourchette en main, prêts à passer à l'attaque.

Ils avaient tous l'air en bien meilleure forme que moi.

— Bonjour ! Vous avez trouvé des lits ? ai-je demandé avec une gaieté un peu forcée.

— Certains plus que d'autres, a répondu Ted avec un regard entendu en direction de Fran, qui affichait une mine réjouie et n'avait pas l'air le moins du monde contrite.

Chris se tenait voûté, dans l'attitude de l'homme qui a perdu la bataille.

Je ne voulais pas savoir ce que ma sœur avait fabriqué, tant qu'elle était satisfaite, mais je ne souhaitais pas non plus voir souffrir mon meilleur ami.

Je me suis approchée de lui, j'ai passé mon bras autour de ses épaules et je l'ai brièvement serré contre moi.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? lui ai-je demandé, histoire de détourner son attention de ma sœur, qui flirtait avec le séduisant batteur.

— Je vais au studio. Il faut que je récupère notre matos et que je m'habitue au retour à la vie normale. J'espère que

les critiques du concert seront bonnes. Et qu'on citera au moins notre nom.

— Évidemment qu'on va parler de vous. Vous avez été géniaux. Le public vous a adorés.

— Merci, Summer, a-t-il répondu en passant un bras autour de ma taille. On a un gros concert à Brighton la semaine prochaine. Tu veux venir ?

— Bien sûr. J'adore cette ville.

Je n'y avais passé qu'un week-end. Peut-être que deux jours à la plage étaient tout ce qu'il me fallait pour me sortir de ma torpeur créative.

— Quelqu'un a vu Luba ? La danseuse ? ai-je demandé à la fin du petit déjeuner.

Je voulais savoir si elle avait trouvé Eric, le roadie qui avait supervisé le déplacement du matériel.

— Pas aujourd’hui, a répondu Dagur. Je pensais qu’elle avait passé la nuit avec toi.

J’ai rougi en comprenant que sa remarque était sérieuse. Il avait remarqué l’effet qu’elle me faisait.

— Non. Je ne l’ai pas vue depuis hier soir.

— Je vais m’occuper de ton violon, a promis Chris, qui avait deviné que je m’inquiétais.

Viggo n’avait toujours pas fait son apparition quand le groupe est parti

chercher le matériel. Fran a filé prendre son service au bar. J'ai failli partir avec Chris, mais une vague inquiétude m'en a dissuadée. J'ai dit aux autres que je ne voulais pas partir sans dire au revoir à Viggo. Chris et Fran m'ont regardée étrangement.

— Ce n'est pas ton genre de verser dans la sentimentalité, a fait remarquer ma sœur. Tu es amoureuse ?

J'ai bien évidemment protesté avec vigueur, mais, à dire la vérité, Viggo me plaisait bien. Il avait de l'humour et une certaine malice que je trouvais très attirants, sans parler de sa capacité et de son désir de me faire jouir. S'ajoutait à ça une touche d'arrogance qui le rendait

imprévisible, ce que j'appréciais beaucoup.

Je me suis installée dans son grand salon vide. Téléphone en main, j'ai lu mes mails et surfé sur Internet en attendant qu'il se réveille ou que Luba apparaisse.

J'avais deux mails de Susan qui s'interrogeait sur ce que je faisais. Elle me demandait sans équivoque de la contacter rapidement afin que nous décidions de la suite à donner à ma carrière. Un mail de Simón qui me tenait amicalement au courant de sa vie. Il avait décidé de rester plus longtemps que prévu au Venezuela, et l'orchestre avait embauché un autre chef pour assurer

l'intérim. J'ai ressenti une bouffée de nostalgie pour lui et pour la vie que nous avons partagée à New York. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, ce qui ne m'empêchait pas de l'aimer. Son affection me manquait, de même que sa compagnie et la compréhension instinctive qu'il avait des contraintes liées à ma carrière de musicienne classique.

Nous étions assortis de tant de façons que je me demandais parfois si les choses n'auraient pas pu fonctionner entre nous si nous nous étions donné plus de peine. Mais il avait pris la décision à ma place, ce qui, d'une certaine manière, me soulageait. Je n'avais pas eu à choisir, ni à admettre que l'entente sexuelle était

plus importante pour moi dans une relation que tout le reste.

Le sexe traditionnel était sympa et me soulageait momentanément, mais sur le long terme je ne voulais pas faire ma vie avec quelqu'un qui se refusait à me faire ce dont j'avais absolument besoin. Des choses sombres, dangereuses et qui me faisaient mal. Toutes ces choses que Dominik avait tant aimées.

La pensée récurrente de Dominik me mettait mal à l'aise. J'ai commencé à m'agiter, arpentant la pièce en laissant mes mains courir sur les murs et les meubles, éprouvant leur texture rugueuse sous mes doigts. J'ai fait défiler dans ma mémoire le film de la danse de Luba :

malgré les nombreux orgasmes de la nuit, et mon sexe gonflé et douloureux, j'ai senti monter de nouveau l'excitation. Et mon violon me manquait terriblement. Je voulais le sentir entre mes mains et transcender mes émotions désordonnées en jouant une mélodie.

Viggo m'avait dit qu'il avait des instruments dans le sous-sol. N'ayant jamais été du genre à fureter, je ne me sentais pas vraiment le droit de m'aventurer dans sa maison sans sa permission. Mais je ne fouillerais pas, me suis-je dit, je me contenterais d'emprunter quelque chose qu'il m'avait proposé douze heures auparavant.

Après quelques minutes de recherche,

j'ai trouvé la porte qui menait au sous-sol et j'ai emprunté l'escalier en colimaçon, un peu anxieuse. On aurait pu croire que Viggo aurait fait installer un ascenseur, mais je n'en avais pas vu l'ombre d'un. Il y avait deux étages sous l'entrée, le salon et la cuisine où nous avons pris le petit déjeuner. Le premier sous-sol était étonnamment lumineux et aéré. Il devait y avoir un système de ventilation, peut-être pour préserver les œuvres d'art accrochées aux murs. La pièce ressemblait à une galerie d'art, avec quelques tableaux artistiquement disposés et deux sculptures d'art moderne au milieu, qui ressemblaient plus à des installations. Je n'y connaissais pas grand-chose en art, et j'étais donc

incapable de déterminer si ces œuvres étaient des pièces authentiques ou des imitations, ou d'évaluer leur prix.

Certaines avaient tout de la blague, à l'image du sens de l'humour de Viggo. Un ventilateur maintenait une balle en l'air ; cette dernière avait l'air de flotter, sans attaches. L'installation était située de telle manière qu'on n'avait qu'une envie, tenter d'attraper la balle, mais une règle très fermement implantée en moi m'interdisait de toucher une œuvre d'art. Je me suis contentée de regarder en m'approchant le plus possible.

Le sous-sol suivant était une pièce beaucoup plus sombre au centre de laquelle trônait une piscine, qui avait tout du ruisseau. L'eau ne sentait pas le chlore

et n'était pas contenue dans un rectangle de béton. Elle coulait en courbes, entourée de rochers et de fougères. Il y avait même une cascade.

Les rumeurs à propos des aquariums remplis de sirènes étaient finalement fondées : Luba était assise sur un rocher près de la cascade, moulée dans un maillot de bain argenté qui ne dissimulait rien de ses tétons dressés. Ses longs cheveux humides étaient répandus sur ses épaules.

Elle m'a souri sans rien dire, comme si elle m'attendait depuis toujours et n'éprouvait en conséquence aucune surprise de me voir là.

Mes yeux s'étaient accoutumés à la

pénombre, et j'ai remarqué les œuvres d'art éparpillées sur les murs ou suspendues au plafond. Elles avaient l'air d'avoir été exposées sans ordre, et étaient plus grandes et plus sombres que celles de l'étage supérieur. Un trophée de bête à cornes dont il ne restait que les os était accroché à la porte. J'ai repéré des silhouettes gravées de nymphes et de satyres, sensuelles et effrayantes. J'ai levé la tête et vu qu'une série de sculptures en métal certainement traitées contre la rouille était suspendue au-dessus de la piscine : en faisant la planche, on avait une vue imprenable sur elles. Il y avait une porte épaisse au fond de la pièce, la première que je voyais fermée. Viggo devait certainement ranger

là les œuvres vraiment chères, et je ne pouvais pas le lui reprocher. La sécurité semblait curieusement peu présente pour quelqu'un qui devait recevoir beaucoup de monde chez lui. Il devait se ruiner en assurances.

L'un des murs disparaissait sous une vitrine, remplie d'instruments de musique. Viggo possédait des guitares, des instruments à cordes, des altos et des violons. Certains étaient récents et banals, d'autres étaient sublimes pour un œil aussi peu connaisseur que le mien. La lumière était trop faible, et je ne pouvais pas me rapprocher suffisamment pour remarquer des signes particuliers ou lire les signatures.

La vitrine n'était pas fermée, et j'ai dû résister pour ne pas l'ouvrir et me saisir d'un instrument. Je mourais d'envie de jouer, mais la présence de Luba m'en empêchait. Je ne pouvais pas prendre quelque chose qui ne m'appartenait pas, même si Viggo m'en avait donné la permission la veille. Il ne savait pas que j'étais là.

Luba s'est levée, aussi gracieuse qu'une liane, et s'est dirigée vers moi.

— Ça lui serait égal, tu sais, a-t-elle dit. Tu peux lui emprunter ce que tu veux.

Elle a ouvert la porte vitrée et a fait un geste vers les violons.

— Il aime collectionner les belles

choses mais il n'est pas matérialiste. Tu veux bien jouer pour moi ?

Je me suis demandé si elle faisait partie de sa collection.

J'ai choisi un violon et un archet, ai coincé l'instrument sous mon menton, puis j'ai commencé à jouer. Le son était atroce, et il m'a fallu quelques minutes pour accorder l'instrument. Le timbre était joli, et le violon s'adaptait bien à ma main, mais ça n'avait rien à voir avec le Bailly, et cette pensée m'a rappelé pourquoi je cherchais Luba.

— Tu as vu Eric ? ai-je demandé. Il a bien récupéré mon violon hier soir ?

Mais, avant que j'aie pu finir ma

phrase, Luba a posé un doigt sur ma bouche et a caressé ma lèvre inférieure. Mon cœur s'est emballé. Elle était douce et sophistiquée, et son parfum était sucré. Elle a ôté son doigt et l'a remplacé par sa bouche, m'embrassant lentement. Nos langues se sont mêlées, et elle s'est lovée contre moi ; son maillot humide a mouillé mes vêtements. Elle a glissé ses mains sur ma nuque, emprisonnant ma tête.

Luba était fascinante, comme une statue qui aurait pris vie avec toute la chaleur d'un être humain. La caresse de ses doigts m'électrisait, et, pour la première fois de ma vie, j'ai eu envie d'explorer son corps tout entier, non pas par simple curiosité, attirée temporairement par la bisexualité, mais parce qu'elle me rendait

incroyablement vivante.

— Viens, a-t-elle murmuré. Il y a des endroits plus confortables.

Elle m'a prise par la main et m'a conduite, cinq étages plus haut, dans la chambre de Viggo. J'ai souhaité de nouveau la présence d'un ascenseur, mais cette pensée s'est perdue devant la vision de ses fesses qui s'agitaient devant moi, parfaitement mises en valeur par son maillot de bain une pièce très échancré. Ce dernier était soit d'une taille trop petite, soit délibérément dessiné pour dévoiler la moitié de son cul.

Viggo était sous la douche.

— Viens, a dit Luba en s'approchant de

la porte de la salle de bains avec un sourire espiègle. Allons lui dire bonjour.

Il a eu l'air ravi, pas surpris pour deux sous, quand nous nous sommes glissées dans la douche à ses côtés après nous être dévêtues.

La cabine avait beau être grande, elle nous contenait à grand-peine. Luba s'est déplacée pour me laisser en sandwich entre elle et Viggo.

Ce dernier m'a fait pivoter et s'est penché pour m'embrasser, les mains dans mes cheveux. Luba a fait courir ses mains pleines de savon entre nous. Je sentais ses seins fermement pressés contre mon dos.

Viggo n'a pas fait un geste pour arrêter l'eau, la laissant cascader sur nous ; j'avais l'impression de me noyer dans son baiser. Il m'a pincé brusquement les tétons, et j'ai poussé un petit cri. La douleur était en contradiction avec les caresses légères de Luba.

Cette dernière a eu un petit rire.

— Il n'est pas toujours gentil, a-t-elle murmuré en se penchant pour me parler à l'oreille.

Je me suis retenue de lui dire que je le préférais ainsi.

Sa queue était dure contre ma cuisse, et je mourais d'envie de la sentir en moi.

J'ai gémi, exprimant tout mon désir.

J'ai eu du mal à ne pas m'empaler sur lui sans protection.

Luba a tendu le bras derrière nous et a arrêté l'eau. Elle nous a ensuite fait sortir de la douche et conduits jusqu'au lit, sans faire attention à l'eau qui gouttait sur les couvertures.

Elle a ouvert le tiroir de la table de nuit et a lancé un préservatif à Viggo, qui l'a attrapé au vol avec une telle maîtrise que je me suis demandé combien de fois ils avaient pratiqué ce genre de scène.

— Fais un geste pour cette fille, a-t-elle dit de sa voix traînante et séduisante.

— Toujours prêt, a-t-il rétorqué.

Il faisait nuit quand je me suis rendu compte que je n'avais pas eu de nouvelles de Chris. Viggo s'était de nouveau endormi tout contre Luba, dont les cheveux très blonds formaient un contraste saisissant avec ses boucles brunes.

C'était bon signe. Chris m'aurait appelée tout de suite s'il n'avait pas trouvé mon violon avec le reste du matériel. Je m'étais inquiétée pour rien. Puis je me suis souvenue, le cœur battant, que j'avais laissé mon portable dans le salon à la fontaine plusieurs heures auparavant.

J'ai dévalé l'escalier, en proie à un terrible pressentiment.

Mon téléphone était là où je l'avais laissé, sur l'accoudoir de la méridienne à tête de panthère.

Je l'ai saisi et déverrouillé.

Chris m'avait appelée trois fois, avait laissé un message et m'avait envoyé un texto.

« Ton violon a disparu. »

La promenade de Brighton

Quand il était professeur, Dominik pouvait se reposer sur une certaine routine. Ses heures s'organisaient entre les préparations de cours, les cours eux-mêmes, le tutorat, les corrections de copies et le pèlerinage régulier qui le conduisait des hauteurs verdoyantes de Hampstead jusqu'au métro, puis au

centre-ville, où il se mêlait à la foule anonyme.

À présent qu'il avait abandonné l'enseignement pour l'écriture, il se sentait à la dérive. Aucune ancre ne le retenait dans une mer d'indécision. Il était esclave de son clavier et du reflet dédaigneux de son écran, devant lequel il bataillait pour trouver non pas l'inspiration mais les mots justes.

Les journées étaient longues, et leur vide un puits infini de tentations dès lors qu'il avait achevé le nombre de pages qu'il s'imposait tous les jours. Parfois les mots jaillissaient facilement, et, comme il se levait tôt, il était libéré dès le milieu de la matinée. Il se récompensait alors du

travail accompli par un petit déjeuner tardif. D'autres jours, au contraire, il avait l'impression d'être Sisyphe, et il effaçait plus qu'il n'écrivait.

Mais il avait toujours été très discipliné et il travaillait sans relâche. Il tenait le rythme en pensant aux longues plages de temps libre qu'il s'accordait quand il avait accompli sa tâche : il lisait, regardait des DVD sans ressentir de culpabilité, ou explorait les recoins sombres d'Internet avec un mélange d'amusement détaché et d'intérêt passager pour les femmes qui y croisaient sa route.

Chaque nom lui en rappelait d'autres, et Dominik se souvenait d'histoires – les

noms en revanche se mélangeaient un peu dans son esprit – qui avaient fait de lui l’homme qu’il était devenu. Il y avait eu Christel, la jeune Allemande au pair qui vivait dans la chambre de bonne sous les combles, et qui avait au moins dix ans de plus que lui. Il l’avait violemment désirée à partir du jour où elle avait pris une douche devant lui sans se soucier de sa présence ni de son érection. Il avait passé tout un week-end à la chercher comme un fou, en faisant des allers et retours à l’auberge de jeunesse où il logeait, tout le long de la vallée de Chevreuse. Et Catherine, qui avait eu le privilège d’être la première à lui briser le cœur quand il avait découvert qu’elle l’avait trompé ; la première d’une séduisante procession de

Catherine, Kat, Cat, Kate et Kathryn. Et puis Maryann, l'étudiante américaine, qui acceptait tout sauf qu'on lui touche les seins. Elle avait été suivie par Danielle, dont l'appétit sexuel l'avait d'abord effrayé, et à qui il avait fait défaut quand elle avait eu besoin de lui. Aida, qui suçait comme une déesse et qui n'en avait jamais assez. La liste était longue.

Rhona, qui aimait la fessée. Parvin, qui gardait toujours son haut, parce qu'elle était complexée par son ventre. Rebecca, qui criait quand elle jouissait puis semblait dans une profonde déprime. Elle promettait toujours que cela ne se reproduirait pas, mais ne pouvait évidemment pas s'en empêcher.

Et puis il y avait eu Kathryn.

Celle qui avait tout changé.

Ses yeux noisette qui le suppliaient de l'étrangler pendant qu'il la sautait, qui voulait qu'il la brutalise et la conduise au bord du gouffre, qu'il lui maintienne les bras jusqu'à ce qu'elle ait des marques sur les poignets, qu'il lui tire violemment les cheveux quand il la prenait en levrette, qu'il lui morde les tétons. L'insatiable volonté muette d'explorer de nouvelles limites.

Il y avait un avant et un après Kathryn.

Et il avait commencé à s'affirmer davantage dans la chambre à coucher et ailleurs, quel que soit l'endroit où il avait des relations sexuelles. Il dominait ses maîtresses par instinct et par goût, et il

avait découvert, à sa grande surprise, que de nombreuses femmes n'étaient pas rebutées par ses penchants, voire, à l'instar de Claudia, les appréciaient.

Ce qui l'avait mené à Summer.

Dominik soupira et cliqua sans se presser sur les profils du site de rencontres qu'il avait, par habitude, ouvert dans la longue liste de ses favoris.

Victimes consentantes ou prédatrices ?
À moins que ce ne soient des femmes normales, objets de pulsions qui corrompaient leurs esprits en faisant naître des fantasmes pervers ?

Il avait appris depuis longtemps à déchiffrer les mots et les pensées cachés

entre les lignes de leurs profils. Il était très fort pour reconnaître les dissimulatrices, les simulatrices et les menteuses. Il avait aussi pour habitude – c’était très snob, il le reconnaissait, mais ça ne trompait jamais – de ne jamais s’attarder sur un profil ou une annonce bourrés de fautes d’orthographe ou de grammaire. Il préférait sauter des femmes qui savaient lire et écrire, et, si cet élitisme excluait une bonne partie des soumises en quête de domination, ça ne le perturbait pas plus que ça.

Perdu dans ses pensées, Dominik était sur le point de quitter les sombres allées d’Internet quand une fenêtre s’ouvrit sur son écran, indiquant qu’il avait reçu un message sur Facebook.

Une groupie qui avait lu son roman et lui adressait des compliments. Même si le roman avait rencontré un joli succès, il recevait assez peu de courrier de lecteurs, et sa vanité en était donc toujours flattée.

C'était l'habituel fatras : elle avait adoré son roman et s'était identifiée au personnage principal, qui lui ressemblait beaucoup. Dominik sourit. Il était content de voir que les gens continuaient à le lire. Il avait l'impression que ce roman avait des années.

Un petit rond vert en haut à droite de l'écran indiquait que l'émetteur du message était toujours en ligne. Il répondit.

« Merci pour votre gentil mot, Liana. »

Elle lui répondit immédiatement.

« Mais avec plaisir, j'ai vraiment beaucoup aimé votre roman. Il m'a beaucoup émue. Et dire que je suis en train de vous parler, incroyable. »

Dominik était intrigué, et une chose en amena assez vite une autre. Il réfléchit rapidement aux implications morales de la situation et décida que la relation entre un auteur et une lectrice n'avait strictement rien à voir avec celle entre un professeur et une élève. Bien au contraire.

S'il en croyait sa photo de profil, elle avait une vingtaine d'années. À condition,

évidemment, que la photo soit récente. Elle lui expliqua qu'elle était secrétaire à Brighton. Après quelques jours d'innocentes conversations, elle proposa de lui envoyer quelques photos : ces dernières étaient aguicheuses, explicites sans ostentation et sans vulgarité aucune malgré le grain amateur. L'aperçu d'un sein, une fesse qui portait des marques affadiées de coups ou encore un paysage étrange qui, après examen plus attentif, se révélait être une photo de ses poils pubiens roux. Elle lui rappelait sans cesse combien elle ressemblait à Elena, son personnage, malgré leurs différences de nationalité, d'époque et d'histoire. Quand Dominik finit par lui demander si cela voulait dire qu'elle était

sexuellement soumise, la réponse de la jeune femme illumina l'écran.

« Oui. »

Le cœur de Dominik s'emballa. C'était peut-être sa chance de tout recommencer. Et de faire les choses correctement, cette fois-ci.

« Et vous, vous êtes un dom ? »

« Peut-être », répondit-il.

Mmmmh...

Il se méfiait toujours quand une femme faisait facilement l'étalage de ses goûts, de ses besoins et de ses fantasmes. Plus elles étaient explicites quant à des pratiques extrêmes, qui allaient du bondage aux entraves en passant par

l'asphyxie, les cordes, les colliers, la dégradation, l'humiliation et autres variantes, plus il y avait de risques qu'elles ne passent jamais à l'acte quand l'occasion se présentait. L'expérience lui avait prouvé qu'un menu moins varié était plus sophistiqué, plus authentique et plus proche de la réalité.

Liana était intéressante. Elle faisait des allusions claires, tempérées par une touche d'humour et de dérision qui lui plaisait beaucoup.

Ils s'écrivaient, par messagerie instantanée et par mails, depuis une quinzaine de jours, et Dominik commençait à envisager une aventure. Il n'espérait pas que ce soit la femme de sa

vie, juste qu'elle lui permette de chasser à jamais de son esprit le fantôme et les souvenirs de Summer.

« Vous avez une photo de vous, svp ? »

Il avait délibérément refusé que son portrait figure sur la couverture de son roman et il avait choisi une photo de profil Facebook ambiguë. Il voulait garder une certaine forme d'anonymat et de mystère.

Peut-être allait-elle cesser de lui écrire. Dominik avait toujours détesté se voir en photo, et il en existait très peu de lui.

Il téléchargea une des rares photos qu'il possédait, celle qu'il avait jointe à

son dossier de candidature pour le poste à New York quelques années auparavant, et il appuya sur « Envoyer ».

Il y avait cinquante pour cent de risques qu'elle ne réponde pas s'il ne rentrait pas dans ses critères, pour des raisons qu'il ne connaîtrait alors jamais. Elle allait découvrir l'homme qui se cachait derrière l'écrivain.

Il attendit, les mains au-dessus du clavier, les yeux fixés sur la photo des fesses nues et marquées de Liana. Il avait agrandi la photo et cherchait vaguement un motif dans les taches jaunes, brunes et mauves. Les couleurs se mélangeaient joliment. On aurait dit une œuvre d'art contemporain. Mystérieuse. Aléatoire.

Comme un nuage duveteux qui bouge sans cesse. Un écran de veille.

La réponse de Liana lui parvint.

« Mignon. Dois-je vous appeler Maître ? »

« Flatteuse. Inutile de me donner du Maître. Je ne suis pas ce genre de Dom. Les mots ne sont rien. »

« Bien. Je déteste les hommes qui demandent qu'on les appelle comme ça alors qu'on a seulement échangé quelques mots et qu'on ne s'est pas encore vus. »

« Une femme selon mon cœur. »

« Je pense que ce pourrait être le début d'une merveilleuse amitié. »

Dominik sourit.

Le train roulait à toute allure vers le sud. En approchant de la caverne en acier qu'était la gare de Brighton, Dominik sentit la mer et entendit les mouettes jouer dans le ciel. Il n'était pas venu là depuis très longtemps. La dernière fois, il avait profité d'une conférence pour y retrouver Kathryn, qui avait réussi à échapper à son mari. Ce fut la seule et unique fois qu'ils purent passer deux nuits ensemble. C'était peut-être à cause de ça qu'il avait été incapable de revenir à Brighton. Il y avait trop de souvenirs. Non pas qu'ils aient vu grand-chose de la ville – en dehors du bord de mer et des Lanes, et de quelques

rapides repas de fruits de mer –,
puisqu'ils avaient passé le plus clair de
leur temps dans leur chambre d'hôtel.

Il y avait un festival en ville, et la
plupart des hôtels étaient complets, mais
il avait réussi à réserver une chambre
dans un petit hôtel rock'n roll sur
Regency Square, le *Pelirocco*. Chaque
chambre était décorée différemment. Il
avait hérité du thème « boudoir vulgaire
». La chambre était rose et rouge, et des
sous-vêtements féminins de toutes tailles
et de toutes formes avaient remplacé les
traditionnels tableaux. C'était un peu
excessif et pour le moins étrange, mais
cela amusa Dominik. Après tout il était là
pour la bagatelle.

Ils avaient décidé de se rencontrer en territoire neutre, près d'une échoppe de *fish and chips* à l'entrée de la jetée. Quand il avait demandé à la jeune femme comment il était censé la reconnaître, étant donné que son visage n'apparaissait jamais clairement sur les photos qu'elle lui avait envoyées, elle avait répondu qu'il n'avait pas de souci à se faire. Elle se réservait ainsi le droit de ne pas s'approcher s'il ne lui plaisait pas en vrai.

Il arriva avec quelques minutes d'avance et il était en train de se demander s'il n'allait pas succomber à l'appel du *fish and chips* quand une voix joyeuse l'interpella.

— Bonjour, Dominik.

— Liana, je suppose ?

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ?
répliqua-t-elle, amusée.

— Vous avez un vrai nom ?

— Liana.

— Bien.

Elle était vraiment petite, presque maigrichonne, mais se tenait très droite. Le poids d'un énorme sac à dos qu'elle portait sur les deux épaules l'ancrait un peu au sol. Ses cheveux auburn, mal coiffés, presque masculins, couronnaient ses traits délicats. Un léger foulard en soie entourait son cou. Sur une autre femme, il aurait eu l'air affecté ou

maladroitement à la mode, mais sur elle c'était une allusion bien plus profonde. Juste une allusion. Il comprenait à présent ce qu'elle avait voulu dire. Cependant, contrairement à ce qu'il avait imaginé, elle ne portait ni cuir noir ni jean déchiré dans la veine de certains punks, mais un chemisier beige étonnamment sage et une jupe plissée d'un ton plus foncé qui lui arrivait sous le genou. Un même fin bracelet d'argent ornait chacun de ses poignets. Ses ballerines sans talons prouvaient qu'elle n'avait manifestement aucun complexe de taille.

Ses traits coquins lui ôtaient certainement quelques années : un petit nez retroussé, un menton un peu fuyant surmonté d'une bouche rouge et pulpeuse,

des yeux verts et des pommettes roses comme celles de Blanche-Neige.

Dominik trouvait sa silhouette jolie, même si le chemisier, un peu ample, l'empêchait d'apprécier ses courbes.

Liana leva les yeux vers lui.

— Vous aimez ce que vous voyez jusqu'à présent ?

— Oui.

Dans les jours qui avaient précédé la rencontre, Dominik avait répété la scène plusieurs fois dans son esprit, élaborant des scénarios dans lesquels il se perdait. Il se demandait comment tirer le meilleur parti de la soumission de Liana, comment la faire sienne. Il ne connaissait pas

grand-chose aux codes. Fallait-il lui offrir un verre, café ou alcool, et bavarder innocemment avant d'entrer dans le vif du sujet ? Devaient-ils se balader sur la promenade comme un vrai couple ? Ou devaient-ils se rendre directement à l'hôtel, qui n'était qu'à quelques centaines de mètres du bord de mer ? Il était peut-être temps que quelqu'un écrive un guide à l'usage des pratiquants SM : *Que faire et ne pas faire quand on rencontre quelqu'un pour la première fois.*

La chambre.

Dans l'ascenseur étroit qui les menait au dernier étage, Liana, gênée par son gros sac à dos, se retrouva pressée tout

contre Dominik.

— Embrasse-moi, ordonna-t-il.

Elle se mit sur la pointe des pieds, et il baissa la tête vers elle. Elle avait un goût de chewing-gum à la menthe.

— Je n'ai pas choisi la chambre, c'était la dernière qui restait. Elle est ridicule, prévint-il en ouvrant la porte et en s'effaçant pour la laisser passer.

— Houla, s'exclama-t-elle devant le décor clinquant.

Elle laissa son regard errer sur l'exposition de soutiens-gorge et de strings qui garnissaient les murs de la petite chambre comme dans un musée.

— Sympa, poursuivit-elle. Mais je ne

pense pas qu'il y en ait un seul à ma taille.

Elle fit glisser le sac à dos de ses épaules et le posa sur le sol.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?
Toutes tes possessions ? s'enquit
Dominik.

— Non, répondit Liana. Juste des trucs, des jouets...

— Un peu présomptueux de ta part, non ? Qui t'a dit d'apporter tes affaires ?

— J'ai juste supposé que vous n'en aviez pas.

— On n'en aura pas besoin.

— Oh, dit-elle en souriant.

Dominik déposa la clé de la chambre sur la table de nuit et se retourna pour lui faire face.

— Je veux te voir. Déshabille-toi.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Elle le regarda, indécise. Elle venait de comprendre qu'ils avaient atteint un point au-delà duquel il n'y aurait pas de retour possible.

— Rien dont nous n'aurions pas discuté, répondit-elle fermement, résolue. Pas de marques permanentes.

— Compris. Tu n'as pas oublié ton mot de sécurité ?

— Bien sûr que non.

Liana se dévêtit, ne gardant que ses bracelets et son foulard.

Elle était mince et fragile, mais parfaitement proportionnée : des taches de rousseur entre ses petits seins, de même que sur ses avant-bras, des tétons légèrement rouges, des cuisses d'un blanc laiteux... Depuis les photos qu'elle lui avait envoyées, elle s'était intégralement épilée, et il découvrit une série de piercings : un minuscule anneau sur son clitoris et, plus bas, deux anneaux plus larges en acier qui paraissaient écarter ses lèvres.

Dominik retint son souffle.

Il savait qu'il aurait pu passer des heures à regarder la géométrie complexe de sa chatte, ce paysage cyberpunk d'acier et de chair. Il était fasciné.

— Tourne-toi, ordonna-t-il.

Elle pivota sur un pied comme une ballerine.

Ses petites fesses étaient vierges de bleus.

— Penche-toi.

Liana obéit. Elle bougea un peu les pieds sur la moquette peu épaisse en se penchant en avant, le buste à angle droit avec ses fesses, à présent bien exposées. La ligne noire qui les séparait ressemblait à une ligne tracée au couteau, une

frontière droite et inviolable.

— Jambes écartées.

Elle obtempéra.

Dominik s'approcha et glissa la main entre ses jambes. Il sentit sa chaleur et jugea de sa moiteur, puis la doigta rapidement. Il effleura les anneaux et tira doucement sur l'un de ceux qui ornaient ses lèvres. Il sentit que Liana retenait son souffle.

Il ressentit une envie intense de la fesser violemment mais se retint. Il avait tout le temps devant lui. Il n'y avait pas d'urgence. Elle était déjà soumise. Une partie de lui se demandait pourquoi : il n'était qu'un étranger. Il ne savait rien

d'elle. Il mourait d'envie de connaître son histoire, de savoir dans le détail comment elle en était arrivée là. Il voulait qu'elle lui parle de tous les hommes qui l'avaient touchée, qui avaient fait d'elle ce qu'elle était devenue. Il voulait connaître toutes les marches qu'elle avait empruntées sur l'escalier de la soumission.

— Tiens-toi ouverte, aboya-t-il.

Toujours penchée en avant, Liana mit ses mains en arrière et écarta ses fesses. Il avait une vue imprenable sur le petit trou froncé de son cul, sur les rides concentriques et les replis de chair qui l'entouraient comme une cible et sur la roseur de sa chatte.

C'était un spectacle dont il ne se laisserait jamais.

— Tu es à qui, maintenant ? demandait-il alors que la jeune femme s'exposait complètement, offerte.

— À vous.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Que vous m'utilisiez. Que vous me baisiez.

— Pourquoi ?

Pendant un bref instant, elle parut déstabilisée, comme si elle n'avait pas préparé de réponse.

— Parce que ça me rend vivante, finit-elle par répondre.

— Vivante ? répéta-t-il.

— Oui. Je ne peux pas l'expliquer, mais c'est ce que je ressens quand un homme me prend comme ça. Je sais que ça n'a aucun sens. Je suis comme ça, c'est tout, poursuivit-elle d'une voix plus basse.

— Lève-toi.

Elle obéit, abandonnant la position humiliante qui était la sienne. Elle se tourna vers lui, les jambes toujours écartées.

Dominik la regarda droit dans les yeux. Il y lut le même mélange étonnant de honte, de désir, d'orgueil et d'excitation que dans les yeux de Kathryn. Ou de

Summer.

— Viens.

Elle s'approcha. Ses tétons dressés se pressèrent contre la chemise de Dominik. Il mit les mains sur son cul. Sa peau était d'une exquise douceur malgré sa minceur. Il glissa de nouveau ses mains entre ses jambes, saisit le petit anneau qui ornait son clitoris et pressa fermement sur le petit morceau de chair qu'il mettait ainsi en valeur. Liana frissonna.

— Depuis combien de temps tu es percée ? demanda-t-il.

— Un peu moins d'un an.

— C'est ton choix ?

— Pas vraiment, répondit-elle, un peu

hésitante.

Peut-être ne voulait-elle pas confirmer ses soupçons.

— Qui ?

— J'ai été avec un dom pendant plusieurs mois. Je l'ai rencontré dans un club fétichiste à Londres.

— Et ?

— Il a exigé que je me fasse percer. D'abord les lèvres puis le clito.

— Ça t'a fait mal ?

— Celui sur le clito m'a fait un mal de chien. On m'avait dit que le perceur se contenterait de transpercer le haut du clitoris, un simple bout de peau. La

douleur a été un choc auquel je n'étais pas préparée, et j'ai failli tomber dans les pommes.

— Mmmmh.

— Mon dom voulait que j'aie plus loin, que je me fasse percer le périnée. Il avait dans l'idée d'y attacher ensuite une plaque en métal comme celle que les soldats portent autour du cou. Il voulait qu'il y ait son nom gravé dessus ou en tout cas quelque chose qui indique que je lui appartenais. Mais on s'est séparés avant.

— Tu as quand même gardé les autres piercings ?

— Oui. Je suis ce que je suis, affirma

fièrement Liana.

Dominik contempla le sommet du crâne de la jeune femme, pensif.

Il avait très envie d'elle. Elle était à son service, et il savait qu'il suffisait d'un mot de sa part. Le sexe serait une transaction de plus entre deux adultes consentants. Mais une petite voix obsédante lui rappelait qu'il voulait plus que ça. Liana était le genre de soumise qu'il ne voulait pas seulement baiser : il rêvait de la posséder entièrement, corps et âme. Il voulait comprendre ce qui la poussait. Pourquoi diable l'essence même de sa soumission était-elle précisément ce qui l'attirait ? *Et merde.*

Pourquoi se compliquait-il la vie ?

Heureusement qu'il y avait le sexe.

— À genoux, ordonna-t-il.

Elle obéit et, comprenant ce qu'il voulait, elle tendit la main vers sa ceinture et commença à défaire son pantalon.

Dominik ferma les yeux quand elle déballa son sexe et l'engloutit avec enthousiasme.

Elle était douée, et il jouit rapidement. Sans attendre ses instructions, elle avala son sperme avidement.

Elle recula un peu, et il y eut un moment de silence chargé : tous deux se demandaient ce qui allait se produire à présent. La fenêtre de la chambre d'hôtel

était entrouverte, et le cri des mouettes volant au-dessus de la plage se fit soudain assourdissant.

— Sur le lit. À quatre pattes, ordonna Dominik.

Liana se leva, les genoux roses à cause de la position dans laquelle elle était restée. Elle se positionna sur le lit, les fesses vers lui, comme il le lui avait demandé.

Dominik se déshabilla, balançant ses vêtements sur le sol.

Il avait les yeux fixés sur son anus.

Il se demanda brièvement s'il serait trop gros pour elle, ou trop épais : elle était vraiment petite. Dans cette position

osée, les os de ses hanches saillaient.

Il enfila un préservatif et la rejoignit sur le lit, qui craqua sous son poids. Il s'accroupit sur Liana, sa queue à moitié dressée lui caressant le creux des reins dans une parodie de cuillère à quatre pattes. Il n'avait pas apporté de lubrifiant et s'obligea à rompre la tension du moment en lui demandant si elle en avait dans son sac à merveilles. Elle y avait pensé. Il en étala sur ses doigts puis sur son petit trou, avant de diriger ses doigts vers sa chatte.

Il fut soudain pris du besoin d'embrasser encore la jeune femme, de sentir de nouveau son souffle dans sa bouche. Il se pencha davantage, mais

positionné comme il l'était, prêt à la prendre, il ne pouvait pas atteindre ses lèvres. Il lécha alors le lobe de son oreille gauche et il s'apprêtait à le mordiller quand l'odeur des cheveux de Liana lui parvint. Il eut l'impression de recevoir un poignard en plein cœur.

Ce n'était pas un parfum à proprement parler, plutôt la fragrance du shampoing qu'elle avait utilisé pour laver ses courts cheveux auburn avant de venir le voir. L'odeur se mêlait à celle du corps de la jeune femme, un subtil mélange d'épices, de musc et de notes fleuries un peu acides, le parfum d'une femme.

Une odeur qu'il reconnaîtrait n'importe où.

La même que celle de Summer.

Un million de souvenirs le submergèrent, avec dans leur sillage des émotions violentes et douces.

S'il fermait les yeux, il croirait baiser Summer.

Mais il ne voulait pas faire semblant.

Il se rendit compte qu'il ne bandait plus et que le préservatif était sur le point de tomber.

Liana se raidit sous lui, comme si son corps avait compris que les circonstances avaient changé.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit-il, tout en sachant

pertinemment qu'il lui serait impossible de bander de nouveau. Ça ne marchera pas, c'est tout, s'excusa-t-il en quittant le lit.

— S'il vous plaît..., supplia Liana en le voyant s'habiller à la hâte, indifférent à la nudité de la jeune femme et à son excitation.

— Je suis désolé, je suis vraiment désolé.

C'était tout ce qu'il pouvait lui dire. Comment lui expliquer sans aggraver les choses ?

Plus tard, après avoir apaisé Liana et l'avoir mise dans un taxi dont il avait

payé la course pour se faire pardonner, Dominik se dit qu'un peu d'air frais lui ferait du bien, ne serait-ce que pour dissiper le nuage de confusion qui obscurcissait son esprit. Il se dirigea vers la promenade. C'était encore le milieu de l'après-midi. Le temps semblait suspendu ce jour-là.

La mer était morne, ridée de blanc, étendue à l'infini jusqu'à la ligne grise d'horizon. Les ruines de l'ancienne jetée émergeaient de l'eau calme comme le squelette d'un vieil animal préhistorique.

Vacanciers et festivaliers oisifs partageaient la promenade avec les enfants et les coureurs, évitant les cyclistes qui roulaient à toute allure sur la

piste cyclable mal délimitée, comme s'ils étaient seuls au monde. Dominik se sentait vidé. Son estomac gronda, et il se souvint soudain qu'il n'avait rien mangé de la journée ; il s'était dépêché pour prendre son train à la gare de Waterloo et n'avait pas eu le temps de petit-déjeuner. Il se rappela l'échoppe de *fish and chips* sur la jetée et se dirigea vers elle. Il longea rapidement l'alignement d'hôtels, dépassa l'hôtel *Metropole*, le centre de conférences bétonné et l'hôtel *Old Ship* avant de traverser la rue en direction de la jetée.

Les frites le réconfortèrent physiquement et moralement ; c'était une nourriture simple mais qui faisait du bien à l'âme. Il les dévora à toute allure sans

en perdre une seule, puis fut tenté d'aller faire un saut chez un bouquiniste de West Street, qu'il avait découvert dix ans auparavant. Il avait finalement décidé de passer la nuit à Brighton : il avait déjà réglé la chambre d'hôtel et il n'était pas pressé de rentrer à Londres.

Alors qu'il s'apprêtait à tourner au coin de la rue, son regard fut attiré par la multitude d'affiches étalées sur le centre de conférences. Cet édifice qui ressemblait à un terrier ne se contentait pas d'abriter des congrès et des conventions ; c'était aussi une salle de concerts réputée, qui se transformait, l'été venu, en patinoire.

C'est ici qu'il était venu assister à un

concert d'Arcade Fire, n'ayant pu obtenir de billet pour leur concert de Londres. Peut-être la musique l'aiderait-elle à y voir plus clair. Aucune affiche n'annonçait un spectacle pour le soir même. Il entra dans le bâtiment et repéra le guichet.

Il y avait bien un concert ce soir-là. Même s'il n'avait pas eu droit à beaucoup de publicité, des billets étaient en vente. On lui fit remarquer que le prix des billets était assez dérisoire : le groupe était là pour tester, loin des yeux et des oreilles indiscrets de la presse et des fans, ce qui pourrait devenir une véritable tournée.

— Ils ont un nom, au moins ? s'enquit

Dominik.

— Bien sûr, répondit la terne femme entre deux âges en dégainant un flyer. Ils s'appellent Groucho Nights. Je n'en ai jamais entendu parler. Il y a une violoniste classique qui joue avec eux, poursuivit-elle en scrutant le prospectus. Elle a un nom étranger...

Dominik lui arracha le papier des mains.

« Avec la participation de Summer Zahova. »

Il resta immobile, abasourdi.

« Groucho Nights, avec la participation de Summer Zahova – Représentation unique, premier concert britannique avant

une tournée européenne.

Premier concert complet qui mêle leurs talents. »

— Vous voulez un billet alors ?

La voix de la guichetière le ramena à la réalité.

— Oui, oui, bien sûr.

Il lui tendit du liquide.

Le concert débutait à 20 h 30. Presque cinq heures à tuer.

Il allait sortir du centre quand une pensée lui vint.

Il fit demi-tour. La femme était plongée dans un magazine people.

— Est-ce que le groupe est déjà là ? Ils font peut-être une balance ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? répliqua-t-elle avec indifférence. Il faut demander au gestionnaire de service du premier étage. Il pourra peut-être vous aider.

Dominik monta l'escalier quatre à quatre et se mit en quête de quelqu'un qui pourrait répondre à sa question.

Après avoir été baladé d'employé en employé, il finit par dénicher quelqu'un qui avait l'air de comprendre ce qu'il voulait et qui l'avertit que les répétitions étaient privées : personne n'avait le droit d'y assister.

— Est-ce que les musiciens sont déjà là ? l'interrogea Dominik.

Il n'avait pas fini sa phrase que le son étouffé d'un violon électrique, à moins que ce ne fût celui d'une guitare, lui parvint des entrailles du bâtiment, porté sur les ailes invisibles d'une mélodie.

— C'est eux, n'est-ce pas ? Ils ont commencé à répéter, pas vrai ?

L'homme acquiesça en silence.

— Il faut absolument que je voie l'une des musiciennes, la violoniste. Elle s'appelle Summer Zahova, insista Dominik.

— On ne peut pas les déranger, répliqua l'autre.

— Elle me connaît. Elle viendra, promis.

— Écoute, mec, c'est juste pas possible.

Dominik sortit un billet de 20 livres de son portefeuille avec l'impression de s'être transformé en cliché ambulancier. Il le tendit à l'homme.

— Dis-lui que Dominik a besoin de lui parler. Si elle revient avec toi, je t'en filerai 20 de plus.

Le jeune homme n'avait pas l'air convaincu, mais il empocha quand même l'argent.

— Ne bouge pas, dit-il. Je te promets rien. J'espère juste qu'ils ne vont pas

m'engueuler parce que je me pointe en plein milieu de la répétition. Je vais voir ce que je peux faire.

Dominik ne bougea pas, paralysé. Il entendait la musique, forte, assourdie, brisée, dominée par la batterie et la basse, qui noyaient toute mélodie.

Une éternité s'écoula.

La musique s'arrêta. Peut-être s'était-elle juste évanouie, ses échos réduits au silence.

Il ne détachait pas ses yeux de l'escalier qui descendait vers le foyer et l'accès à la scène, mais nul ne fit son apparition.

Dominik tournait le dos à l'ascenseur.

Il sentit un appel d'air quand la cabine s'ouvrit à son niveau. Il pivota. La porte s'ouvrit.

— Et voilà.

Le jeune homme en sortit, tout sourires. Summer le suivait.

Elle portait un jean ultramoulant et un chemisier blanc en soie. Ses cheveux formaient toujours une masse indistincte de boucles rousses. Elle n'avait pas changé. Elle contempla Dominik en silence.

L'employé le regardait aussi, l'air d'attendre quelque chose. Dominik sortit de sa rêverie, et, se rappelant sa promesse, sortit un billet de la poche

intérieure de sa veste et le lui tendit.

— Merci, mec.

Il s'éloigna, les laissant seuls tous les deux.

Ni l'un ni l'autre n'avait encore dit un mot.

Ils se regardaient en silence, hésitants, mal assurés, comme engagés dans un concours dont le perdant serait celui qui parlerait en premier. Les pensées se percutaient dans leur esprit comme un réacteur nucléaire devenu incontrôlable.

Dominik comprit que c'était à lui de faire le premier pas.

— Bonjour.

— Salut, répondit-elle d'une voix basse, interrogative.

— Je suis de passage à Brighton et j'ai découvert complètement par hasard que tu jouais ici ce soir...

— Oui. On n'a pas fait beaucoup de pub, exprès. On ne voulait pas attirer trop de monde. C'est un test, pour voir si on fonctionne en tant que groupe.

— Tu as abandonné la musique classique ?

— Non, non, pas du tout ! protesta-t-elle, comme si elle avait peur qu'il ne comprenne mal et ne la désapprouve. J'ai juste pris un congé sabbatique. J'avais l'impression de tourner en rond et je me

suis dit que reprendre la route avec le groupe de Chris me ferait du bien.

— Groucho Nights, c'est le groupe de Chris ?

— Oui. Ils ont changé de nom. Brother & Cousin faisait trop folk. Ils voulaient changer de genre...

Elle laissa sa phrase en suspens : ce n'était pas de ça dont elle avait envie de discuter avec Dominik.

— Tu as bonne mine, remarqua celui-ci. Comment tu vas ?

— Bien. Et toi ?

— J'espère que je n'interromps pas la répétition ?

— Non. On a presque fini la balance. On s'apprêtait à faire une pause. Je n'ai pas beaucoup de temps, cela dit : les techniciens auront besoin de moi pour les essais lumière.

— Oh. Tu as le temps de prendre un café au moins ?

— J'ai une demi-heure devant moi. Je ne fais pas tout le concert, juste la deuxième partie. La plupart des chansons ne s'accommodent pas vraiment d'un violon. Ils les ont écrites bien avant que j'arrive. Je ne suis qu'une participation, comme ils disent.

— Ça a l'air sympa.

— Je pense qu'il y a un bar quelque

part dans le centre. Viens.

Ils partirent en quête de caféine.

Un mur de silence se dressa de nouveau entre eux quand ils s'assirent à la cafétéria, l'insipide breuvage de la machine à café en main.

Cette fois-ci, ce fut Summer qui relança la conversation.

— À propos de New York... Je suis désolée de ce qui s'est passé là-bas.

— Moi aussi, dit Dominik avec réticence.

— Je n'aurais jamais dû accepter d'y aller. Je sais maintenant que c'était une erreur. Mais c'est arrivé, et je ne veux pas avoir à me justifier, Dominik.

— Ouais, on fait parfois des conneries.
Je n'aurais pas dû y aller non plus.

— Mais tu y étais.

— Oui.

— J'ai été sous le choc pendant plusieurs jours. Mais, quand je suis revenue au loft, tu étais reparti pour Londres.

— J'ai attendu un peu puis je me suis dit que c'était la meilleure chose à faire.

— Je comprends.

— C'est comment New York, alors ? demanda-t-il. J'ai lu dans un magazine que tu vivais avec Simón maintenant. C'est normal. Vous avez tellement de points communs. Musicalement...

— J'ai quitté New York, annonça Summer en le regardant droit dans les yeux. Je suis revenue à Londres il y a quelques semaines.

— Je n'étais pas au courant.

— J'avais besoin de changer d'air. J'ai retrouvé Chris et son groupe, et on a décidé de jouer un peu ensemble. Le concert de ce soir est une répétition pour la tournée européenne. Nouvelles villes, nouvelle musique. C'est excitant.

— Qu'en dit Simón ? s'enquit Dominik.

— Ça ne le concerne pas. On est séparés.

Il y eut un moment de silence, le temps

pour lui de digérer l'information.

En voyant qu'il ne disait rien, Summer se sentit obligée de poursuivre.

— J'ai quelqu'un d'autre. Je ne cherchais rien, c'est arrivé comme ça. C'est Viggo Franck. Le chanteur guitariste. Tu as dû entendre parler de lui.

Il acquiesça.

— Et toi ? poursuivit Summer. Tu as quelqu'un dans ta vie ?

Il savait pertinemment qu'il aurait mieux fait de se taire, mais il ne put s'en empêcher. Il était toujours en train d'essayer d'admettre la partie concernant Viggo Franck, et un démon sembla prendre possession de sa langue.

— Lauralynn vit avec moi. Tu te souviens d'elle, n'est-ce pas ?

— Elle est adorable, répondit Summer avec un sourire forcé. Je l'aime beaucoup.

— Tant mieux, rétorqua-t-il, sarcastique. Ça me fait plaisir de voir que j'ai ton approbation.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu.

Leurs gobelets étaient vides. Mais aucun des deux ne voulait retourner au distributeur.

— Où commence cette tournée européenne ? finit-il par demander.

— À Paris, dans deux semaines.

— Il te tarde ?

— Oui, mais ni Chris ni moi ne sommes satisfaits du son. Il manque quelque chose, mais on ne sait pas quoi. Viggo dit qu'il nous faut plus de peps.

— C'est votre conseiller musical ?

— Il a pris Chris et son groupe sous son aile. Et il les a signés. Oh, tu te souviens de Fran ?

— Ta sœur ? Oui. Tu m'as souvent parlé d'elle.

— Elle est à Londres elle aussi. On vit ensemble. On squatte chez Chris, à Camden, en attendant de trouver un appart. Tout va bien pour l'instant.

— Génial, commenta-t-il sans

enthousiasme, agacé par la tournure banale que prenait la conversation. Tu joues toujours du Bailly ? demanda-t-il.

Une ombre obscurcit le visage de Summer.

— Non.

— Pourquoi ?

— On me l'a volé.

— Quand, putain ? Où ?

— Quand je suis rentrée à Londres. Il a disparu d'une loge bien gardée, après un autre concert. J'étais dévastée. Je suis désolée. Je sais qu'il avait beaucoup d'importance pour toi aussi...

Dominik soupira, pas seulement parce

qu'il venait d'apprendre que le violon avait été volé, mais parce qu'elle venait de faire une allusion à leur histoire.

Il ne put contrôler de nouveau sa langue, mais, cette fois-ci, ce qu'il lui dit venait du fond du cœur : — Toi aussi, tu avais beaucoup d'importance pour moi, Summer.

Leurs regards se croisèrent.

La jeune femme fut la première à détourner les yeux, incapable de soutenir son regard.

— Je sais, murmura-t-elle.

— Je suis content de te voir. J'ai eu très souvent envie de t'appeler, mais je n'en ai jamais trouvé le courage.

— Moi aussi.

— Je suis content de voir que tout va bien pour toi. À part le Bailly. Ça a dû te faire un sacré choc.

— Ça a été horrible.

— J'imagine. J'ai appris tout un tas d'histoires étranges sur ce violon. Tu savais qu'il s'appelait l'Angélique ?

— Non. Comment ça se fait ?

— Ce ne sont que des superstitions et des légendes urbaines certainement. J'ai découvert tout ça en faisant des recherches pour un roman.

Dominik se rendit compte en disant ça que son premier livre n'avait pas encore été évoqué dans leur hésitante

conversation.

— J'ai aimé ton roman, Dominik.
Vraiment, annonça Summer.

— Tu n'as pas été gênée par...

— Le fait que tu te sois servi de moi pour bâtir ton personnage ? Pas du tout. J'ai trouvé ça touchant de ta part. Même si je n'aurais jamais fait tout ce que fait Elena dans ton histoire.

Dominik sourit, soulagé.

Ella, la batteuse des Groucho Nights, fit son apparition dans la cafétéria, les interrompant.

— Ah, Summer, tu es là. Je t'ai cherchée partout. On a besoin de toi en bas. Les techniciens disent qu'ils ne

peuvent pas finaliser l'essai lumière sans toi.

— Sous les projecteurs, hein ? lança Dominik.

Summer se leva de la table branlante.

— Ne nous perdons pas de vue, dit-elle. Je sais que nous avons chacun notre vie. Nouveaux partenaires, nouveaux amants. Mais on peut être amis de nouveau, non ?

— J'aimerais beaucoup, répondit Dominik.

Elle avait déjà fait quelques pas vers la porte quand elle se tourna vers lui.

— Tu pourrais peut-être m'aider à retrouver le violon ? Comment tu as dit

qu'il s'appelait, déjà ?

— L'Angélique.

— Tu as dit qu'il y avait des histoires qui couraient sur lui. Tu crois qu'elles pourraient nous donner des indices ?

— Je ferai tout ce que je peux.

— J'ai des soupçons. Mais c'est plutôt délicat. Je ne peux rien t'expliquer maintenant. Écoute, tu n'as qu'à m'appeler, je n'ai pas changé de numéro, et on en parlera plus longuement.

Sa chevelure rousse disparut dans l'escalier, son petit cul moulé dans son jean se balançant en rythme. Son parfum, lui, flottait encore derrière elle. Dominik inspira profondément pour calmer les

battements de son cœur.

— Ciao, murmura-t-il entre ses dents, même s'il savait qu'elle ne pouvait pas l'entendre.

Mais ce n'était pas une fin. Plutôt un recommencement.

Violons et appareils photo

Avec le Bailly, c'était la moitié de mon âme qui m'avait été arrachée.

Pendant quelques jours, j'ai vraiment cru que je ne pourrais plus jamais jouer de la même manière.

Je n'avais pas perdu seulement le son unique que je parvenais à tirer des cordes de cet instrument, mais les souvenirs, aussi bien londoniens que new-yorkais, qui lui étaient étroitement liés.

Viggo était furieux et se reprochait de ne pas avoir fait garder plus étroitement la loge dans laquelle je l'avais déposé en arrivant. Il pensait qu'il avait été volé à

l'Academy, entre le moment où j'étais arrivée et notre départ pour la fête chez lui.

Je me sentais terriblement coupable de ne pas l'avoir gardé avec moi et je m'en voulais de ma désinvolture.

Mais aux heures les plus obscures de la nuit, celles où les ombres hantaient aussi bien les lieux que les gens, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander ce que cachait Viggo derrière la porte blindée de son sous-sol.

L'idée était idiote. Viggo pouvait se payer des centaines de Bailly et en recouvrir les murs si ça lui chantait. Je ne pouvais pas imaginer une seule raison pour laquelle il aurait voulu mon violon

plus que tout autre, même si, comme Dominik l'avait suggéré, l'instrument avait une histoire particulière.

L'idée me taraudait cependant, et c'est en partie à cause de ça que j'ai entamé une espèce de relation avec la rock star et Luba, sa compagne séduisante et éthérée.

Faire ménage à trois n'est pas si étonnant que ce qu'on pourrait croire. Nous passons le plus clair de notre temps à la maison, parce que j'étais terrifiée à l'idée qu'une photo de nous trois soit publiée dans la presse à scandale.

Viggo était entre l'enregistrement d'un album et le début de sa tournée et Luba n'avait pas l'air d'avoir un job en dehors

de celui d'assistante improvisée du chanteur. Elle ressemblait à une version moins coincée de Pepper Potts, l'assistante d'Iron Man : elle satisfaisait le moindre des désirs de Viggo. Leur relation était pour le moins étrange.

Elle était très sûre d'elle et ne manifestait jamais la moindre jalousie. Étonnamment, moi non plus. Le lit de Viggo était gigantesque, ce qui a réglé tout de suite le problème de la chambre. La taille de la maison permettait à chacun d'avoir son espace personnel quand il en avait assez des autres, et il était éventuellement facile de s'isoler à deux.

L'arrangement convenait parfaitement au tempérament de Viggo. Là où la

plupart des hommes auraient renâclé à la perspective de s'occuper de deux femmes, il semblait éprouver une envie inépuisable de nous faire jouir et faisait preuve d'une endurance particulière quand il s'agissait de nous baiser ou de se servir d'un sex-toy. Luba ressemblait davantage à un enfant dans un magasin de bonbons : elle me traitait comme un nouveau jouet dont on doit découvrir le fonctionnement et épuiser les fonctionnalités, avant peut-être de s'en défaire quand un autre jouet plus brillant ferait son apparition. Et j'adorais être en état de satisfaction sexuelle quasi permanente.

Quasi permanente, parce qu'une partie de moi pensait toujours à Dominik. Il

avait surgi sans prévenir juste avant notre concert à Brighton. Je l'avais joué détachée, mais j'avais dû m'isoler pendant un quart d'heure après son départ. Mes mains tremblaient tellement que je ne pouvais pas me servir de l'archet. Il avait quelqu'un dans sa vie, Lauralynn, la grande blonde avec qui j'avais joué les dominatrices dans son appartement de l'ouest de Londres. Nous avions toutes deux enfilé des godes et baisé un de ses soumis. Nous étions restées habillées alors qu'il était entièrement nu. J'avais trouvé l'expérience intéressante mais pas vraiment excitante.

J'avais parlé de Viggo à Dominik sans réfléchir, même si je ne pensais pas que

notre ménage à trois fût autre chose qu'une façon de passer le temps agréablement. Mais si Dominik pouvait tourner la page, moi aussi.

Pourtant ça ne m'empêchait pas de penser à lui. À son odeur particulière : il sentait le savon, pas le parfum. À sa façon de parler, parfois trop polie et trop soutenue, ce qui me hérissait. À cet accent particulier qui parfois ne ressemblait à celui de personne – écho d'une enfance passée à l'étranger, dont il ne parlait jamais –, parfois cent pour cent britannique, reste d'une éducation bourgeoise. À sa façon de se tenir bien droit et à ses épaules larges, résultats d'années de sport qui lui avaient donné une musculature qu'il n'avait jamais

perdue, même s'il semblait ne faire aucun effort pour l'entretenir. À la ligne volontaire de sa mâchoire et à la sensualité de sa bouche. À la douceur de sa peau. À son sexe, que j'avais toujours trouvé parfait, droit, large et d'une couleur uniforme.

Mais ce qui me manquait le plus, c'était son imagination perverse et sa façon de toujours me tenir en alerte : je ne savais jamais ce qu'il allait faire. Il avait rendu notre relation, malgré tous ses défauts, profondément vivante. Dominik me mettait au défi en permanence. Il me faisait faire des choses que je ne pensais pas pouvoir ou vouloir faire. En me permettant de mêler étroitement mon esprit et mon corps, il m'ancrait d'une

manière que je ne ressentais qu'avec la musique. Avec lui, chaque mot, chaque caresse me touchait.

J'avais aussi l'impression qu'il me comprenait, ce qu'aucun autre homme n'avait su faire. Simón avait tenté, j'en étais consciente, et peut-être y était-il parvenu à sa manière, mais nos chemins et nos projets étaient trop éloignés. Viggo ne se débrouillait pas trop mal non plus, mais, malgré son caractère égal, il manquait d'empathie. Il me regardait parfois comme si j'étais un animal exotique, et il m'arrivait de me demander si pour lui j'étais quelqu'un ou juste, comme pour Luba, un nouveau jouet, une nouvelle et jolie addition à sa collection, dont il finirait par se lasser.

Ce matin-là, j'avais prévu de voir Fran. Entre ses nuits de boulot et mes séjours prolongés chez Viggo, nous ne nous voyions plus guère.

On s'est retrouvées chez *Verde & Co*, un petit café dans le marché de Spitalfields, où l'on buvait le meilleur café du quartier, voire peut-être de Londres. Un fait qui était féroce ment débattu par les autres Néo-Zélandais et les Australiens de ma connaissance, qui avaient apparemment oublié que les Italiens avaient inventé l'expresso bien avant nous.

Fran était déjà là quand je suis arrivée

; elle s'était installée sur l'un des hauts tabourets en bois et elle admirait les pots en verre remplis de confiture, alignés sur les étagères. La lumière qui arrivait derrière eux leur donnait de chauds reflets rouges, orange ou jaunes, selon le fruit qu'ils contenaient.

La petite boutique était pleine à craquer de denrées : pâtes italiennes aux formes surprenantes que l'on ne trouvait pas en supermarché, paniers en osier débordant de cerises, de pêches et autres fruits de saison, un sucrier en argent rempli de morceaux de sucre que l'on prenait avec une pince, sans compter la vitrine pleine des sublimes chocolats de Pierre Marcolini, dont les multiples formes et saveurs étaient des promesses

de plaisirs gustatifs tous plus délicieux les uns que les autres.

J'avais passé beaucoup de temps là quand je vivais à Londres et j'adorais regarder les chocolats, même si je n'en ai jamais acheté un seul : j'aimais le frisson procuré par un fantasme à portée de main que je choisissais de ne pas réaliser. J'aimais éprouver du désir même si je ne le satisfaisais jamais.

— C'est sympa ici, a commenté Fran.

Elle m'avait vue entrer et avait commandé, et réglé, deux cafés au comptoir.

— Merci pour le café, ai-je dit, mais il faut vraiment que tu arrêtes de me payer

des trucs. Tu ne gagnes même pas 10 livres de l'heure alors que je roule sur l'or.

— Je savais que tu dirais ça, a-t-elle rétorqué en piochant morceau de sucre après morceau de sucre.

Ça me rappelait la façon qu'avait Dominik de trop sucrer son café. Tout me faisait penser à lui ces jours-ci.

— Depuis quand tu bois ton café sucré ?

— Depuis que j'ai vu ces jolis morceaux. C'est du sucre chic, ça. On n'a pas le même à Te Aroha.

— Mais il a le même goût. Comment tu vas ?

— Pareil que la dernière fois qu'on s'est vues. Je m'amuse bien au bar. C'est un boulot fatigant, mais c'est un bon moyen de rencontrer des gens.

— Tu cherches toujours un appart ?

— Pas vraiment. J'aime bien vivre avec Chris. Et, si tu ne reviens pas, il n'a qu'à me laisser ta chambre. Tu comptes revenir au fait ? C'est comment la vie avec une rock star ? Chris m'a dit que tu sortais aussi avec la danseuse ? Comment tu fais ?

— « Sortir » ne me paraît pas être un terme très approprié. Je ne risque pas de les inviter à passer Noël chez les parents.

— Oh, j'imagine bien la scène. Les

parents seraient très fiers, gloussa-t-elle.

— Je ne suis pas la seule dans ce cas. Les ménages à trois ne sont pas si rares.

— Dans notre bled, si.

— Je n'en suis pas si sûre. C'est juste que, dans les petites villes, les gens cachent mieux les choses.

La serveuse déposa entre nous une large tranche de gâteau au citron commandé par Fran en même temps que les cafés.

— Ça a l'air bon, ai-je commenté, momentanément distraite par la vision de la pâtisserie. Tu n'as pas peur de souffrir de la malédiction londonienne ?

La prise de poids était très fréquente

chez les étrangers qui débarquaient en Grande-Bretagne. Le mauvais temps leur faisait vite abandonner le sport pour la bière et la nourriture des pubs.

Fran m'a regardée d'un air moqueur.

— Mange ce putain de gâteau, a-t-elle rétorqué en faisant glisser la cuillère vers moi, et raconte-moi ta vie de star. Je veux tout savoir. Tu n'as pas remarqué que je vis ma vie par procuration à travers toi ? Allez, sois sympa, je veux un ragot.

— Par procuration ? Mais je croyais que tu couchais avec Dagur, le batteur ?

— Non, hélas. On a bien fini dans le même lit, mais, comme on avait trop bu, on s'est endormis. On s'est réveillés tout

habillés.

— Tu ne lui as pas demandé son numéro ?

— Il a demandé le mien. Mais les musiciens ne m'intéressent pas.

— Vraiment ? Pas même Chris ? l'ai-je taquiné.

— Enfin, la plupart ne m'intéressent pas, a-t-elle répondu en rougissant.

Mon portable s'est mis à vibrer. Je l'ai ignoré. Fran a saisi l'occasion pour changer de sujet : elle a sorti le portable de ma poche et me l'a tendu.

— C'est un appel international, donc important. Décroche.

C'était un numéro new-yorkais, ce qui voulait dire qu'il s'agissait de Simón ou de Susan. Il y avait plus de probabilités que ce soit mon agent, puisque Simón était encore au Venezuela. Étant donné que je n'avais répondu à aucun de ses mails, Susan devait être sur le sentier de guerre.

Je me suis levée et je suis sortie. J'ai décroché juste avant que la messagerie s'enclenche.

— Allô ?

— Summer ? Où es-tu et qu'est-ce que tu fous là-bas ?

C'était bien Susan.

— Je suis toujours à Londres. J'avais

besoin de vacances.

— C'est ce que je pensais jusqu'à ce que j'apprenne par la bande que tes petits concerts improvisés à Londres et à Brighton t'avaient valu des critiques élogieuses. Les journalistes ont eu vent de la chose, et un article ne va pas tarder à sortir dans la presse people à propos de ta révolte rock. L'enfant chérie du classique pète un plomb, enfin tu vois le genre...

— Je me suis contentée de jouer avec un ami.

— Il faut que je rattrape le coup, à moins que tu ne veuilles devenir la violoniste classique en pleine dépression.

— On m'a volé mon violon, ai-je avoué à mi-voix, les larmes aux yeux.

— J'en suis navrée. Mais tu as assez d'argent pour en acheter un autre, non ? Je peux te trouver un mécène si tu as claqué tout ton fric en pompes.

— Ce ne sera pas pareil sans le Bailly. Je ne peux pas remonter sur scène sans lui.

— Tu n'es pas obligée de rejouer tout de suite du classique. Parle-moi du groupe avec lequel tu as joué.

— Les Groucho Nights. Ils ont fait la première partie du concert de Viggo Franck et des Holy Criminals. Tu as entendu parler de lui, non ? Il les aide à

organiser une tournée européenne.

— Évidemment que j'ai entendu parler de lui. Si j'en crois la presse à scandale, il a couché avec la moitié des femmes célèbres de la planète. D'accord. Tu peux jouer avec eux. Mais je t'en supplie, ne te fais pas prendre en photo avec Viggo à la sortie d'un bar, du moins pas avant que j'aie lancé ta reconversion. Est-ce que tu es toujours en contact avec le mec qui avait fait cette super photo de toi pour le concert new-yorkais ?

Il y avait plus de deux ans que Simón s'était servi de cette photo de moi nue, mes seins cachés par mon violon, pour faire l'affiche de mon premier concert solo, qui s'était joué à guichets fermés.

Susan avait bonne mémoire.

— Non. Je crois qu'il est rentré en Australie, ai-je répondu.

Je me suis souvenue du photographe à la soirée au jardin des Supplices, qui nous avait pris, Chris, Fran et moi, en photo quelques semaines auparavant. Il serait discret.

— J'ai quelqu'un d'autre sous le coude, ai-je poursuivi.

— Bien. Tout est réglé. J'appelle tout de suite le manager de Franck. Laisse-moi gérer tous les détails. Si tu veux devenir une rock star, il faut faire ça correctement.

Elle a raccroché avant que j'aie eu le

temps de protester.

J'ai rejoint Fran, légèrement étourdie. Finalement, j'avais bien fait de ne pas chercher d'appartement ; j'allais manifestement reprendre la route.

— Alors ? Qu'est-ce qui se passe ? a demandé ma sœur, curieuse.

— C'était mon agent. Elle veut que je parte en tournée avec Chris et le groupe.

— Génial ! Chris adorerait jouer avec toi ! Il en parle tout le temps. Il s'entend bien avec Ted et Ella, évidemment, mais tu es sa meilleure amie. Tu devrais vraiment y réfléchir.

— Y réfléchir ? Je pense que je n'ai pas le choix. Mon agent est déjà en train

de passer des coups de fil et elle est du genre à toujours parvenir à ses fins. C'est peut-être trop tard, remarque, vu qu'ils partent dans quelques jours. Il faudrait faire une annonce de dernière minute, me trouver du matériel, changer la promo... et plein d'autres trucs.

— C'est pas les Rolling Stones non plus. Ils font des dates en Europe, d'accord, mais ce n'est pas la fin du monde. Je suis certaine qu'ils peuvent improviser quelque chose. Et puis, si Viggo leur en donne l'ordre, ils n'auront pas le choix.

— Je suppose que tu as raison.

— Je vais me sentir un peu seule sans vous deux, cela dit. Je me demande ce

que Chris va faire avec l'appart.

— Tu n'as qu'à venir avec nous. J'ai besoin d'un manager, et Chris aussi, d'ailleurs. On pourrait te payer. Et tu visiterais l'Europe comme ça. Et tu me tiendrais compagnie. Ça t'irait comme un gant comme job, puisque tu as longtemps bossé dans une banque. Tu pourrais le faire sans problème.

Le visage de Fran s'est illuminé comme si je lui avais donné un ticket de loto gagnant, et elle a hurlé, ce qui a fait sursauter la serveuse.

— Oh, mon Dieu ! J'adorerais ça !

— Calme-toi. Je te jure, j'ai parfois l'impression que tu as vingt et un ans. Et

de toute façon rien n'est encore sûr. Pour commencer, je n'ai même pas de violon.

— Ah, merde, c'est vrai. Toujours pas de trace de lui ? Et pourquoi tu n'as pas voulu déclarer le vol à la police ?

— Viggo ne veut pas que son équipe soit mêlée à tout ça. Il a peur de les perdre. Sans compter que ça augmenterait les primes d'assurance. Il préfère me rembourser l'intégralité de ce que vaut le Bailly.

— Mais il y a eu un vol quand même. Si quelqu'un ne veut pas qu'on fasse d'enquête sur lui, ça veut peut-être dire que c'est le coupable.

— L'argent n'a aucune importance pour

moi. Je veux juste retrouver mon violon. C'était un cadeau.

— Ah, c'est vrai. Chris m'a parlé de ce mec, a répondu Fran en haussant un sourcil suspicieux.

— Vous parlez beaucoup tous les deux. Je ne sais pas si j'aime ça.

— Il est au courant qu'on te l'a volé ?

— Dominik ? Oui. Je suis tombée sur lui par hasard à Brighton. Il était là, il a vu les prospectus pour le concert et il est venu me dire bonjour. Il a quelqu'un d'autre dans sa vie. Mais il a dit un truc intéressant sur le violon ; il paraît qu'il a une histoire étrange. Il fait des recherches dessus pour son roman. Je lui ai demandé

de me tenir au courant au cas où il découvrirait quelque chose, mais je n'y crois pas vraiment.

— Appelle-le.

— Quoi ? Maintenant ?

— Maintenant. Demande-lui ce qu'il sait. Je te connais : tu as horreur de téléphoner, tu ne le feras jamais si je ne te force pas. Et ne me dis pas que tu as effacé son numéro.

— Si tu veux...

Agacée, j'ai saisi mon téléphone sans quitter ma chaise ; j'espérais que la conversation serait courte.

Il n'a pas décroché.

— Messagerie, ai-je annoncé, un peu triomphante.

— Eh bien, laisse-lui un message.

— Salut, c'est moi. Summer.

Je m'en suis voulu d'avoir pensé qu'il reconnaîtrait instantanément ma voix, puis d'avoir songé qu'il ne le ferait pas, ce qui m'avait forcée à m'identifier. J'ai gardé le silence en essayant de rassembler mes esprits.

— Je voulais te parler du violon.

Rappelle-moi, ai-je poursuivi avant de raccrocher.

— Ouah, c'était brillant.

— Ta gueule.

Le temps pour nous de rentrer à l'appart, Chris était déjà au courant et il jubilait. Visiblement, ni Susan ni Viggo n'avait perdu de temps : au milieu de l'après-midi, la plupart des concerts étaient reprogrammés, et ils avaient commencé à travailler sur la promo. Je partais officiellement en concert avec les Groucho Nights en tant qu'invitée spéciale.

Nous avons passé les jours suivants à répéter comme des dingues, reprenant tous les morceaux que j'avais déjà joués avec eux et choisissant ceux qui pouvaient accepter l'ajout d'un violon. Ce n'était pas évident de me donner de

l'espace sur scène sans noyer le son du violon, et être quatre plutôt que trois était un peu gênant. Auparavant, l'attention était focalisée sur Chris, Ted se trouvant non loin, et Ella derrière. J'avais l'impression d'être la cinquième roue du carrosse, et le violon ne se mêlait pas correctement au reste.

Après la quatrième nuit de répétition, nous sommes rentrés chez Chris d'humeur maussade.

Fran était à la cuisine, elle préparait une pizza. Elle s'y était mise plusieurs heures auparavant, faisant elle-même la pâte et la sauce. L'appartement embaumait la levure de bière et l'ail. Chris était assis face à moi, à la table en

bois ronde à côté de la cuisine américaine, les épaules voûtées. Il jouait avec une capsule de bouteille de bière qu'il faisait glisser entre le pouce et l'index. Je le regardais, patiente, les coudes sur la table et le menton dans les mains.

— Il manque quelque chose, a-t-il murmuré comme pour lui-même.

J'ai attendu la suite.

— Le son..., ça ne va pas. C'est déséquilibré.

— Si ça ne va pas, il n'y a pas de problème, Chris. Il est encore temps de tout annuler. Je ne le prendrai pas mal, tu sais.

Une partie de moi renâclait : j'avais l'impression d'avoir été manipulée par Susan et Viggo. Jouer du rock était une façon de me rebeller, et, tant que ça avait été mon idée, j'avais trouvé que c'était génial et reposant. Maintenant que c'était devenu l'idée de quelqu'un d'autre, j'étais malheureuse à l'idée de quitter Londres et de reprendre la route tout en étant ravie de passer plus de temps avec Chris.

— Non, ce n'est pas toi le problème. Le violon est top. J'ai juste l'impression qu'il faut rajouter quelque chose.

— Une cloche de vache ? a proposé Fran de la cuisine.

Chris s'est mis à rire et lui a jeté un

regard affectueux.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, tu sais, a-t-il lancé, la capsule en équilibre sur un seul doigt. Pendant tout ce temps, j'ai cru qu'on avait besoin de quelque chose en moins, mais en fait il nous faut peut-être quelque chose en plus.

— En plus ? Mais où on trouverait les musiciens ?

— Il nous faut un autre son. Mais il est trop tard pour trouver des musiciens qui ont l'habitude de jouer ensemble.

Il se parlait à lui-même, profondément perdu dans ses pensées, sans même songer à repousser les boucles folles qui retombaient sur son front.

Un embryon d'idée a commencé à germer dans mon esprit.

Avant que je puisse le faire pousser et le transformer en pensée précise puis en parole, Fran a fait son apparition près de nous ; elle portait un plateau sur lequel elle avait construit une pyramide de petits pains ronds recouverts de parmesan et d'une feuille de basilic légèrement brûlée.

— Ouah, a commenté Chris, c'est la chose la plus incroyable que j'aie jamais vue !

J'ai retenu un reniflement moqueur. Fran ne semblait pas se rendre compte de l'effet qu'elle lui faisait. Je connaissais Chris depuis quelques années et je ne

l'avais jamais vu se comporter ainsi pour personne. Il s'était mis à repasser ses tee-shirts, même ceux qu'il mettait pour rester à la maison, alors que Fran était la femme la plus froissée de ma connaissance : ses vêtements voyaient rarement la couleur d'un cintre, encore moins de la planche à repasser.

— Ce qu'il vous faut, a-t-elle dit sans répondre à la remarque de Chris, c'est une ou deux trompettes.

— Je peux faire quelque chose à ce sujet, suis-je intervenue.

Je n'avais pas perdu de vue Marija et son mari Baldo, mes anciens colocataires à New York, avant que j'emménage avec Dominik. Marija était flûtiste, mais elle

jouait aussi de la trompette à l'occasion et elle était presque aussi douée que Baldo, dont c'était l'instrument ; en tout cas, assez bonne pour le groupe. Ils ne parviendraient peut-être pas à obtenir un congé ou à arriver suffisamment vite en Europe, mais je savais qu'ils s'ennuyaient dans l'orchestre depuis le départ de Simón. Ce dernier avait été remplacé par un chef beaucoup plus terne. Ils apprécieraient certainement de jouer dans un groupe de rock.

Viggo a accepté l'ajout de cuivres, et Susan a passé quelques coups de fil afin que Marija et Baldo puissent quitter l'orchestre.

— Il t'en faut un troisième, m'a dit

Susan le lendemain. Je t'envoie Alex aussi.

Alex était le saxophoniste avec qui Marija avait essayé de me caser lors d'une soirée, que j'avais terminée dans l'appartement chic mais puant le saumon d'un assureur de l'Upper East Side. Dominik avait trouvé l'histoire amusante, et Alex n'avait fort heureusement pas pris ombrage de ma désertion. Il avait levé une autre fille au bar pendant que je draguais Derek sur la terrasse.

Les trois musiciens arriveraient directement à Paris. Ils auraient juste assez de temps pour se remettre du décalage horaire, et nous pourrions répéter pendant une journée avant le

premier concert, qui avait lieu à La Cigale, sur le boulevard de Rochechouart. Je ne m'étais rendue à Paris qu'une seule fois dans ma vie, quatre ans plus tôt, et je n'avais guère eu le temps de faire du tourisme, ce qui ne m'empêchait pas de garder un bon souvenir, certes un peu flou, de cette ville. Nous logions dans une partie de la ville où je n'avais jamais mis les pieds. C'était Fran, fraîchement promue manager, qui s'était occupée des réservations.

Il ne me restait plus qu'à faire ma valise et la séance photo à laquelle Susan tenait tant. Il était trop tard pour refaire des affiches, mais elle voulait envoyer des photos aux journalistes et aux

magazines spécialisés. Il fallait absolument faire taire les rumeurs concernant mon prétendu abandon de la musique classique et présenter cette tournée comme une parenthèse temporaire. Elle était persuadée que mon côté rock pouvait rendre mon identité classique plus sexy et booster ainsi les ventes de disques. Susan avait toujours mis beaucoup d'enthousiasme à mettre en avant mes charmes, et le nom du photographe que j'avais choisi l'a ravie. Jack Grayson avait travaillé dans la mode et il était célèbre pour quelques clichés de stars plutôt osés. Il avait aussi exposé une série de nus dans une galerie londonienne. Ces clichés avaient fait parler d'eux quand la police avait

débarqué, alertée par les plaintes d'un quidam puritain.

Par curiosité, j'avais cherché les photos. Elles étaient exquises, mais effectivement choquantes pour des gens conservateurs. L'une d'elles m'a particulièrement plu : on y voyait une femme penchée à côté d'une pile de livres, une fraise parfaite enfoncée dans l'anus. Une autre femme était assise derrière elle ; je suppose que c'est elle qui avait placé le fruit. Je mourais d'envie de demander à Jack, ou à Grayson comme tout le monde l'appelait apparemment, comment il s'y était pris pour que la fraise reste parfaitement en place, mais ce genre de sujet me paraissait plus approprié devant une

bière.

Grayson vivait et travaillait dans une ancienne école, non loin du meublé que j'occupais à Whitechapel avant de rencontrer Dominik. Il m'a offert un café quand je suis arrivée, et je l'ai bu face à son balcon, qui surplombait un cimetière et une église du XVIII^e siècle. La présence de la mort et de la religion assombrissait le décor aux teintes crème plutôt féminin de son intérieur. Des fauteuils sculptés étaient disséminés çà et là, ainsi que de grands vases emplis de fleurs.

La pièce qui lui servait de studio était pleine de projecteurs, de décors,

d'instruments divers que j'aurais été bien en peine d'identifier, et de larges disques de métal pour capter la lumière.

Jack était complètement différent sans son costume en latex. Il portait un jean et un tee-shirt noir et blanc « Religion », avec une photo de femme nue allongée dans un Caddie de supermarché. Son assistante, Jess, étalait maquillage et produits pour les cheveux sur la table de la cuisine. Il y en avait suffisamment pour ouvrir une boutique, et certainement plus qu'assez pour remplir l'immense valise qu'elle avait eu du mal à monter par l'escalier.

Je n'avais jamais été l'objet d'une séance photo, du moins, pas

officiellement. Quelques-uns des hommes avec qui j'étais sortie avaient pris des photos de moi nue. Heureusement pour moi, ils n'ont pas cherché à les vendre une fois que je suis devenue célèbre en tant que violoniste solo, ou alors les journaux n'ont pas été intéressés. La photo que j'avais donnée à Simón afin qu'il en fasse des affiches pour mon premier concert avait été prise dans ce genre de circonstances. J'avais eu une brève liaison avec un photographe australien, qui avait pris une série de clichés de moi en train de jouer du violon nue ou l'instrument devant mes seins. Mais je n'avais jamais posé sous les projecteurs d'un vrai studio.

Grayson m'avait envoyé un mail avec

toutes les instructions. J'avais clairement eu l'impression que c'était un mail type : il contenait l'adresse, les indications pour se rendre chez lui et la liste de ce que je devais apporter. Il m'avait aussi demandé de préciser ce que je voulais comme type de photo : habillée, en lingerie ou nue. Son courrier expliquait qu'il préférait que tout soit clair avant, histoire de ne pas embarrasser le modèle le jour de la pose en lui demandant de faire quelque chose qui ne lui convenait pas. Il ne voulait pas non plus que le modèle accepte quelque chose dans le feu de l'instant pour mieux le regretter ensuite.

Il ne souhaitait pas que j'amène une amie : cela risquait de me déconcentrer et d'affecter la séance. Mais il tenait à

préciser que son assistante serait là tout du long, ce qui devait me rassurer.

Grayson n'était manifestement pas un pervers ni un de ces mecs avec un appareil photo qui attiraient de jolies filles chez eux sous prétexte de faire des photos alors qu'ils voulaient juste se rincer l'œil. J'avais demandé des clichés pour mon usage personnel, et Susan m'avait bien précisé de manière très ferme que je ne devais en aucun cas signer un contrat de cession de droits, ce qui lui aurait permis de vendre les clichés sans mon accord.

J'avais répondu au mail de Grayson en lui expliquant ce que je voulais et en précisant que je n'avais aucun problème à poser nue. Susan avait suggéré que les

photos restent dans le domaine du bon goût : seuls les clichés les moins sujets à controverse seraient utilisés pour la promo.

— Tu as apporté des fringues ? a-t-il demandé en mettant ma tasse vide dans l'évier.

— Quelques-unes.

J'ai ouvert l'énorme sac que j'avais emporté. Il y avait là des vêtements à moi, d'autres à Fran : elle avait une taille de moins que moi, mais ils feraient l'affaire. J'avais pris des leggings brillants, une veste en cuir, quelques robes, les cuissardes de Fran et les chaussures que je m'étais offertes après le succès de ma première tournée : une

paire de Louboutin, noires et cloutées. Rien de tout ça n'était vraiment mon style. J'ai contemplé les vêtements étalés : ils criaient « dominatrice » et pas vraiment « rockeuse », mais Grayson avait l'air satisfait de mon choix.

— Tu veux faire aussi des photos à moitié nue avec le violon, c'est ça ?

— Oui, ai-je répondu.

La perspective de me déshabiller donnait à ma voix un filet d'excitation. *Ce sont les nerfs*, me suis-je rassurée, tout en sachant que ma tendance exhibitionniste longtemps refoulée refaisait surface. J'avais aimé me déshabiller en public, mais je l'avais toujours fait sur ordre, de Dominik ou de Victor, le dominateur sous

la coupe duquel j'étais tombée à New York.

— On va commencer par les photos habillées, histoire que tu te mettes dans l'ambiance.

Il était aimable mais si professionnel qu'il en devenait froid, comme s'il avait passé toute sa vie à éviter d'être accusé de harcèlement, même par accident. J'ai trouvé un peu étrange de devoir me préparer dans la salle de bains alors que le miroir se trouvait dans le salon non loin de la table de maquillage et qu'ils allaient de toute façon me voir nue à un moment ou à un autre.

J'ai donc décidé de me déshabiller devant eux. J'ai ôté mon chemisier en le

passant par-dessus ma tête, puis j'ai fait glisser ma jupe. J'ai balancé les deux avec aisance, comme si je faisais ça tous les jours, tout en bavardant, histoire d'apparaître détendue. Ni l'un ni l'autre ne faisait attention à moi, mais je me sentais quand même gênée.

Pour commencer, j'ai enfilé les leggings, les Louboutin et la veste en cuir sur un soutien-gorge noir. Fran et moi avons procédé à des essayages, et nous avons convenu que c'était la tenue la plus rock'n roll.

Le maquillage et la coiffure ont pris presque une heure, à l'issue de laquelle je me suis à peine reconnue. J'avais les yeux charbonneux, soulignés d'un épais

trait d'eye-liner noir, fardés de gris, et des faux cils si longs qu'ils touchaient mes sourcils. Jess avait rassemblé mes cheveux dans un chignon banane et elle avait tartiné mon visage de tout un tas de poudres : au final, on ne voyait plus que mes pommettes, qui me donnaient l'air d'un chat. Avec les leggings et la veste, j'avais l'air d'une dure à cuire, une vraie *femme fatale**. Pas le genre de fille qu'on a envie de présenter à sa mère.

— Creuse un peu plus le dos. Voilà.

J'avais eu du mal à comprendre ce que voulait Grayson. Il avait commencé par faire preuve d'une infinie patience avant d'abandonner et de me mettre en position lui-même. J'avais alors ressenti cette

chaleur sourde, alors que naissait cet embryon de pensée qui venait de la façon dont il avait pris le contrôle de mon corps et qui alimentait l'étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un fantôme complet.

Il s'est arrêté un moment pour regarder sur l'écran les clichés précédents. J'ai tenté du mieux que je pouvais de rester immobile, le dos cambré dans la même position afin qu'il n'ait pas à régler de nouveau la lumière.

— Enlève ton soutien-gorge, a-t-il fini par dire. Ça casse la couleur de ta peau.

— Pas de problème, ai-je répondu d'un ton tranquille.

J'ai bataillé pour me déshabiller en

bougeant le moins possible : il avait assez galéré pour me faire prendre la bonne position.

J'ai tâché de cacher ma réaction, histoire de ne pas le gêner, mais, quand nous avons fini par entamer la série de photos de nu, j'avais les tétons durcis et la culotte humide.

— Non, a-t-il dit quand j'ai commencé à enlever les Louboutin, garde tes chaussures.

Dominik m'avait dit exactement la même chose quand j'avais joué nue dans la crypte, les yeux bandés, avec Lauralynn au violoncelle. Le souvenir a suscité en moi une bouffée de désir, qui n'avait pas Grayson pour objet. Il se

trouvait juste là par hasard, pris dans l'ombre de mes goûts particuliers et le souvenir d'une relation qui avait mal tourné.

J'ai dégluti péniblement. J'ai essayé de me concentrer sur la séance, ou au moins de contrôler mes tétons. Je ne pouvais même pas mettre ma réaction sur le dos du froid : il avait monté le chauffage, et il faisait une chaleur étouffante. Le fait qu'il soit séduisant, en latex ou en jean, ne m'était d'aucun secours. Il était grand et mince, avec des yeux gris-bleu amicaux, qui pétillaient quand il parlait, et il tenait l'appareil photo comme si c'était un prolongement de lui-même, exactement de la même manière que moi avec mon violon. Son attitude et sa façon de bouger

trahissaient son aisance : il contrôlait le moindre détail.

Il avait installé un fond noir et étendu un drap sombre sur le sol. Les nombreux projecteurs étaient disposés de manière que la moitié de mon corps reste dans l'ombre, ce qui était plus artistique, parce qu'un peu mystérieux, que pornographique. Chaque fois que le flash se déclenchait, une vive lumière blanche m'éblouissait, pas assez puissante pour m'aveugler mais suffisante pour me donner l'impression d'être contemplée, exposée au regard d'un voyeur. Même si ce voyeur était animé par un intérêt professionnel et non sexuel, cela me faisait le même effet. J'étais ravie que Grayson concentre toute son attention sur

la photo à prendre, ce qui faisait de moi un objet que l'on devait poser et éclairer de la bonne manière, comme mon violon. J'espérais juste qu'en agrandissant les photos pour mieux les retoucher il ne se rendrait pas compte de la moiteur qui se répandait sur mes cuisses.

Jess entraît de temps en temps dans la pièce pour nous proposer une tasse de thé, retoucher mon maquillage ou remettre une mèche de cheveux en place. Elle avait la main légère comme une plume et avait manifestement vu assez de femmes nues dans sa vie pour ne pas accorder beaucoup d'importance à mon corps. Je m'étais toujours concentrée sur mes points forts et j'avais soigneusement évité les régimes et les complexes, mais ça ne

m'empêchait pas de me demander à quoi pouvaient bien ressembler les autres femmes qui s'étaient succédé dans son studio. Je me sentais dans la même situation que lorsque Dominik m'avait ordonné de danser après l'incroyable prestation de Luba à La Nouvelle-Orléans : une néophyte endossant un rôle qui n'était pas le sien. J'étais musicienne, pas mannequin.

Mais l'idée d'être coincée dans une situation dans laquelle je ne contrôlais rien et qui me dépassait, le fait d'être regardée, à la merci des ordres d'un autre, tout cela ne faisait qu'intensifier mon excitation.

Nous avons fait quelques photos

debout ; mon violon, mes bras et mes mains positionnés de manière à couvrir tout ce que la décence interdisait de montrer dans un magazine tout public.

Puis je me suis assise, jambes écartées, le violon entre les cuisses. J'avais appuyé mon visage sur son manche et j'ai regardé alternativement au loin d'un air concentré puis l'objectif d'un air provocant. Je me suis tardivement souvenue des conseils du photographe australien avec qui j'avais eu une brève liaison : il m'avait expliqué que, quand on pose, il faut essayer de ressentir l'émotion que l'on veut montrer sur le cliché et pour cela il faut se servir de l'appareil photo. Ainsi, avait-il poursuivi, pour avoir l'air sexy, il faut imaginer que l'objectif est un phallus,

ou ce que tu veux du moment que ça t'excite.

J'ai essayé d'appliquer ces préceptes, concentrant toute ma frustration et mon attention sur le long objectif de Grayson, qui me mitraillait.

— Ouah, a-t-il dit après avoir pris une série de photos. C'est génial, mais je ne suis pas certain que tu puisses utiliser ces clichés. Enfin, ça dépend à quel genre de magazines tu comptes les envoyer. Tu devrais peut-être serrer un peu les jambes, qu'en penses-tu ?

— En fait, j'aimerais bien quelques photos plus... personnelles. Juste pour moi, ai-je répondu en rougissant comme une pivoine. Si ça ne rentre pas dans le

contrat, pas de problème, je te les paierai moi-même. Je veux juste que tu ne dises rien à mon agent.

— Tu es bien en pleine révolte rock, alors ? a-t-il rétorqué en riant. Je serais très heureux de faire tout ce que tu veux sans rien dire à personne.

À partir de ce moment, je suis devenue de plus en plus audacieuse, et de plus en plus excitée.

— Prends la pose comme si tu faisais l'amour au violon, pas à l'appareil photo, a suggéré Grayson.

J'ai déplacé mon attention. Plutôt que de voir l'objectif comme un phallus et d'en faire l'objet de mon attention

sexuelle, j'ai imaginé mon violon comme le détenteur de mes souvenirs, le cœur de toutes les expériences qui, si elles n'avaient pas fait de moi la femme que j'étais devenue, formaient sans conteste les pavés du sentier que j'avais choisi d'emprunter. Les souvenirs de Dominik ont été les premiers et les plus forts à faire surface, presque tous associés à la musique et au Bailly. Le violon avait disparu, mais pas les souvenirs : jouer sur le vieux kiosque dans le parc de Hampstead, dans la crypte, dans l'appartement new-yorkais quand je l'avais attendue pour jouer nue, le violon à la main. C'était ma façon symbolique de lui dire qu'une partie de moi lui appartenait.

— Ces photos sont incroyables, a dit Grayson une fois qu'il les a eu téléchargées sur son ordinateur. Je vais augmenter les contrastes, les retoucher un peu, mais il n'y a vraiment pas grand-chose à faire. Je les trouve très belles comme ça, un peu brutes.

— Oui, elles sont magnifiques. Merci.

J'éprouvais un étrange sentiment de reconnaissance pour lui, parce qu'il avait réussi à saisir quelque chose de très personnel. Quand j'ai vu l'expression de mon visage sur les clichés qui défilait sur l'écran, j'en ai eu le souffle coupé. Mon regard était du sexe à l'état pur, sans rien de commun avec les attitudes factices des stars du X. Je ressemblais à une

sirène, comme si mon corps était fait de phéromones, et non d'atomes. Et on avait vraiment l'impression que je faisais l'amour à mon violon.

Il m'a promis de m'envoyer le fichier par mail, afin que je puisse choisir les clichés que je préférais pour qu'il puisse les retoucher. Je l'ai remercié de nouveau puis me suis rhabillée du mieux possible, malgré mes doigts tremblants et mon cœur battant. J'avais surmonté ma gêne initiale d'être la seule personne nue devant le photographe et son assistante. Je voulais juste rentrer chez moi le plus vite possible : j'avais besoin de solitude pour réfléchir tranquillement aux pensées et aux souvenirs qui semblaient avoir définitivement pris racine dans mon

esprit.

Que j'aie chez Chris ou chez Viggo, je ne serais pas seule : j'ai donc fait un détour par le cimetière à côté de chez Grayson. Je me suis installée sur un banc et j'ai contemplé les vieilles pierres servant de fondations à l'église qui se dressait vers le ciel. En général, je trouvais les églises assez inquiétantes, mais celle-ci faisait exception à la règle. Les pierres étaient gris pâle, presque blanches, bien entretenues et sans aucune trace de mousse. Si l'on y regardait de plus près, l'édifice possédait une certaine légèreté, une grandeur réconfortante et non pas surnaturelle.

J'ai trouvé la porte et je suis entrée. Le

portail principal était fermé, mais j'ai quand même réussi à pénétrer dans une grande pièce circulaire construite avec les mêmes pierres pâles, haute de plusieurs centaines de mètres. Je me suis adossée contre un mur, appréciant sa fraîcheur, et je me suis laissée glisser à terre.

Je voulais Dominik. Désespérément. Et pas pour baiser, pour la première fois de ma vie. Je voulais lui parler. Je voulais qu'il m'enlace. Je voulais poser la tête sur son épaule et caresser son torse. Je voulais juste être avec lui.

Mais il était avec Lauralynn à présent, et il était trop tard pour avoir des regrets. Je n'avais à m'en prendre qu'à moi-

même.

Mais je pouvais au moins entendre le son de sa voix et tenter de retrouver mon Bailly, l'instrument qui me liait à lui.

J'ai sorti mon téléphone portable de mon sac à main.

Mélodies parisiennes

Le téléphone sonna. C'était Summer.

Cela faisait des jours que Dominik attendait, depuis qu'ils avaient pris un café ensemble à Brighton. Il débattait en lui-même : devait-il l'appeler ou non ? Il mourait d'envie d'entendre le son de sa voix, d'être près d'elle de nouveau.

Mais il avait l'impression que ce

n'était jamais le bon moment. Tomber sur elle à Brighton avait été une réelle coïncidence ; lui téléphoner le premier ressemblerait à du harcèlement.

Il avait composé son numéro à de nombreuses reprises, mais n'avait jamais appelé, taraudé par le doute et l'hésitation. Il avait repris contact avec LaValle dans l'intervalle et lui avait relaté le vol du Bailly. Il espérait rassembler des informations sur les acheteurs potentiels d'instruments volés. LaValle lui avait donné le nom d'un intermédiaire vivant en banlieue parisienne et qui facilitait parfois les choses quand il s'agissait d'agir en marge de la loi. Le vieil homme avait semblé amusé d'apprendre que le célèbre Bailly

faisait encore parler de lui, comme si son vol donnait plus de poids à la légende de l'Angélique.

Dominik voulait en parler avec Summer. Deux fois ce jour-là, il avait avancé une main hésitante vers le téléphone posé sur son bureau comme si c'étaient des charbons ardents. Il était allé se promener à Hampstead, histoire de se changer les idées, et avait découvert à son retour un message de Summer. Dire qu'il l'avait manquée après l'avoir attendue tout ce temps ! Combien de temps devait-il attendre avant de la rappeler ?

Le téléphone se mit à vibrer, captant son attention.

— Dominik ?

Il avait l'impression qu'elle était juste à côté de lui.

— Oui.

— C'est moi, Summer.

— J'espérais que tu rappellerais.

— Vraiment ?

Elle ne pouvait pas dissimuler le plaisir que lui causaient ses paroles.

— Oui. Des nouvelles du Bailly ?

— Non.

La déception contenue dans ce seul mot était terrible.

— On m'a donné le nom de quelqu'un

qui pourrait peut-être nous aider. Mais ça veut dire qu'il faut aller à Paris.

— Paris ? s'exclama Summer. On y sera la semaine prochaine. On fait un concert, le premier de la tournée. À La Cigale.

— C'est génial...

— Si tu t'arranges pour y être en même temps que nous, tu pourrais assister au concert. Ce serait super. Je te mettrais sur la liste des invités. Tu veux bien ? S'il te plaît ?

— Ça me ferait très plaisir, répondit Dominik.

— Après le concert, on pourrait prendre un café. J'aimerais vraiment

discuter plus longtemps avec toi.

— J'ai toujours eu envie de t'emmener à Paris.

— Je sais, mais on ne l'a jamais fait.

— C'est un peu tard, maintenant, non ? remarqua-t-il, balayant un sentiment de déprime naissante. Est-ce que Viggo Franck sera là, lui aussi ?

— Peut-être. Mais on a un arrangement un peu... lâche.

— C'est-à-dire ?

— Ce sera juste une discussion en souvenir du bon vieux temps de toute façon. Lauralynn s'en fiche, non ? Sinon, tu peux l'amener pour qu'elle te chaperonne si ça te rassure, plaisanta-t-

elle.

— Lauralynn est aux États-Unis en ce moment. Une affaire de famille à régler.

— Oh.

Il y eut un silence pesant : tous deux examinaient la situation.

Dominik crut entendre Summer inspirer profondément à l'autre bout de la ligne, comme si elle rassemblait tout son courage.

— Viens à Paris, dit-elle tranquillement.

Il sourit.

— Qui donne des ordres maintenant ? demanda-t-il, amusé.

Elle eut un petit rire.

— Je devrais peut-être prendre de nouveau les choses en main, suggéra Dominik.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Te donner des ordres...

Pendant un court instant, il eut l'impression d'être allé trop loin, d'avoir franchi une limite. Le temps avait passé, les choses avaient changé. Ce jeu était terminé.

— Pourquoi pas ? rétorqua Summer d'une voix qui n'était plus la même.

C'était la voix qu'elle avait dans l'intimité, celle qui allait de pair avec le rouge à lèvres sombre qu'elle ne portait

que la nuit.

— Mmmmh..., réfléchit Dominik. Je ne pense pas que te demander de te produire nue sur une scène soit une bonne idée à ce stade. Trop de Français dans l'assistance, pour commencer.

Summer se mit à rire.

— Peut-être que j'en suis au stade où je n'ai plus besoin qu'on me donne des ordres.

— Ce qui veut dire ?

— Viens à Paris, Dominik. Je vais faire mettre ton nom sur la liste. Le concert a lieu à La Cigale, boulevard de Rochechouart. Dans le IX^e arrondissement. Il paraît que c'est une

super salle avec un son d'enfer.

— Je serai là.

— Je préparerai quelque chose, ajouta-t-elle.

— J'en suis certain, répondit Dominik, submergé par le soulagement.

L'Eurostar arriva avec du retard à la gare du Nord : il avait été ralenti par des incidents techniques sur la ligne. Dominik rejoignit la file à la station de taxis à la lueur du soleil couchant parisien.

Il déposa son sac de voyage dans l'hôtel où il avait ses habitudes, rue Monsieur-le-Prince, non loin d'Odéon, et

sortit dîner. Tout le quartier avait été récemment envahi par des restaurants japonais ; il n'eut pas besoin de marcher plus de quelques minutes pour en trouver un.

Il savait que Summer et les Groucho Nights logeaient sur l'autre rive de la Seine, mais les habitudes ont la vie dure, et il préférait dormir dans le Quartier latin, où il avait passé une bonne partie de sa jeunesse. Sa chambre était petite et spartiate, mais il n'avait guère besoin d'autre chose que d'un lit et d'un toit au-dessus de sa tête : tout le reste n'aurait été que distraction.

Dominik avait prévu de contacter l'intermédiaire, l'homme dont LaValle lui

avait donné le nom, tôt le lendemain matin.

Au premier abord, cet homme, qui prétendait s'appeler Cavalier, se montra soupçonneux. Mais, quand Dominik lui expliqua qu'il faisait des recherches pour un livre et lui dévoila son identité, son interlocuteur devint plus aimable.

— Ah, un écrivain. J'adore les écrivains !

Il n'avait pas lu le roman de Dominik, mais en avait entendu parler. De manière ironique, la France était le pays où son roman, une fois traduit, s'était le moins bien vendu, comme si les lecteurs se sentaient offensés qu'un étranger puisse écrire une histoire se déroulant dans leur

pays.

Cavalier avait un rendez-vous sur Paris dans l'après-midi et il proposa à Dominik de le rencontrer à ce moment, histoire de lui éviter de prendre le RER jusqu'à son *pavillon** de Nogent-sur-Marne. Il lui suggéra qu'ils se retrouvent dans un café tout près du boulevard Saint-Germain, *Les Éditeurs*, un endroit littéraire puisque « des étagères remplies de livres couvrent les murs. Amusant, non ? Ils ont peut-être le vôtre, qui sait ? » Le café n'était qu'à quelques minutes de marche de l'hôtel de Dominik, ce qui était fort pratique.

Savoir qu'il se trouvait dans la même ville que Summer était étrange. Elle était

de l'autre côté de la Seine, vaquant à ses occupations. Qu'elle ait logé plusieurs semaines sans qu'il le sache à Camden Town, non loin de lui, ne lui procurait pas le même sentiment d'immédiateté émotionnelle. Paris rendait leur proximité à la fois palpable et irréaliste, comme un pincement amer sur les cordes de son cœur.

— Les collectionneurs sont tous différents, vous savez, expliqua Cavalier.

Il était plus jeune que ce à quoi Dominik s'attendait. C'était un homme frêle et mince, dont les longs cheveux d'un noir de jais étaient attachés en une queue-de-cheval qui dépassait d'un Borsalino posé de travers. Il portait une

veste pied-de-poule et un pantalon noir parfaitement repassé, au pli impeccable.

— Je suis parvenu à cette conclusion aussi, déclara Dominik, histoire de le faire parler.

— L'argent n'a pas d'importance. Ce n'est pas pour ça qu'ils se livrent au vol ou à d'autres activités illégales. Quand ils possèdent quelque chose, ils ne veulent surtout pas le vendre, et encore moins pour faire un bénéfice.

— Je sais.

— C'est la beauté qui les attire, purement et simplement. Je connais des bibliophiles qui enferment leurs éditions rares. Ils ne lisent pas du tout, même pas

leurs propres livres.

— Ce qui m'intéresse, c'est le marché parallèle des instruments de musique.

— Instruments, livres, tableaux, bijoux, tapis, tout ça, c'est du pareil au même pour eux, rétorqua Cavalier. Ils sont dominés par l'avidité. Les collectionneurs les plus riches organisent parfois même des vols pour s'approprier quelque chose...

— Et c'est là que vous intervenez ?

— Pas vraiment, répondit Cavalier avec un franc sourire. Je suis juste un informateur. Je rends service aux deux parties du mieux que je peux.

Cavalier but une gorgée de son pastis,

dont l'odeur donnait la nausée à Dominik. Ce dernier ajouta de l'eau et du sucre à son *citron pressé**.

— Y a-t-il un collectionneur réputé pour être à la recherche de violons rares ?

— Ah, vous en venez au fait ! Laissez-moi deviner. Est-ce que votre question a un rapport avec le célèbre Bailly de monsieur LaValle, l'Angélique ?

— Absolument.

— Comme c'est intéressant. Cet instrument a une histoire fascinante. N'est-il pas étrange de voir comment parfois les histoires tiennent leurs promesses ?

— Si. C'est là toute la matière de la littérature. Ou de la vie...

— Tout à fait.

— Connaissez-vous quelqu'un qui cherchait ce violon ? Monsieur LaValle m'a donné l'impression que c'était le cas.

— Eh bien, il y a toujours des collectionneurs séduits par une histoire intrigante, éluda-t-il. Mais je ne peux évidemment pas vous donner de noms. Je suis tenu au secret, vous comprenez.

— Bien sûr. Mais...

— Je peux cependant vous dire une chose.

— Oui ?

— Un collectionneur réputé, qui aime les instruments de musique et les œuvres d'art, a récemment rayé le violon que vous cherchez de sa liste. Il se peut que cet instrument ait croisé sa route et qu'il ait jugé préférable d'éliminer toute preuve de son intérêt pour lui.

— Vraiment ?

— Il ne serait pas très avisé de garder sur sa liste un objet durement acquis. Quelqu'un d'entreprenant pourrait le lui dérober et tout gâcher, n'est-ce pas ?

— Je suppose, acquiesça Dominik.

Il savait que Cavalier ne lui donnerait aucun nom ; il ne s'attendait pas à ce qu'il en soit autrement. Mais Dominik avait

décelé chez son interlocuteur une certaine vanité : la fierté qu'il retirait des informations qu'il gardait jalousement comme un trésor représentait le talon d'Achille qu'il pouvait peut-être percer avec tact et délicatesse.

— Connaissez-vous Viggo Franck ? Le musicien ?

Dominik vit au regard de Cavalier que ce dernier savait très bien de qui il s'agissait, mais le Français se reprit tout de suite.

— J'en ai entendu parler par la presse. Un séducteur, il me semble.

— Et un collectionneur connu ?

— C'est ce qu'on dit.

— Un homme riche ?

— Indéniablement.

Dominik remua le sucre qui s'était déposé au fond de son grand verre et le regarda se dissoudre.

Les deux hommes se dévisagèrent ensuite en silence, perdus dans leurs pensées respectives.

— Si vous ne m'aviez pas appris que vous étiez écrivain, reprit le Français, j'aurais dit que vous aviez toutes les qualités requises chez un bon détective privé.

— Vous me flattez.

Dominik savait pertinemment qu'il n'obtiendrait rien de plus de la part de

Cavalier, mais son instinct lui disait qu'il était sur la bonne voie.

Et, même si Summer lui avait suggéré de poursuivre cette piste, il savait qu'elle n'apprécierait pas de savoir que son intuition ne l'avait pas trompée et qu'il y avait des risques qu'elle ait une liaison avec un homme impliqué dans le vol de son précieux violon.

Ou plutôt de leur violon, songea Dominik.

Les projecteurs de La Cigale perdirent de leur intensité. On distinguait les gigantesques amplis sur la scène pleine d'instruments et les silhouettes des

musiciens qui gagnaient leurs places. En provenance des différents panneaux de contrôle, de petits points rouges lumineux clignotèrent, et le public retint son souffle, dans l'attente.

Deux projecteurs illuminèrent les hautes et minces silhouettes de Chris et de son cousin, qui prirent place chacun derrière un micro sur le devant de la scène.

— Un, deux, trois, quatre, compta la voix d'Ella.

La chanson d'ouverture du concert des Groucho Nights était une ballade a capella interprétée par les deux hommes. Cette adaptation plutôt libre et revisitée d'une vieille chanson anglaise captait

toujours immédiatement l'attention de l'auditoire par sa mélodie à la simplicité brute. Le calme puissant de ce début, combiné à la lumière pour le moins sommaire éclairant uniquement les deux cousins qui se détachaient dans un océan d'obscurité, était saisissant. Le ton était donné pour le reste de la soirée.

Alors que les voix des deux chanteurs s'évanouissaient, la basse entama la deuxième chanson sans laisser au public le temps d'applaudir. Toute la scène s'illumina, la batterie prit vie, et le concert devint électrique. La guitare de Chris donna le *la* d'une mélodie sinueuse que la basse de son cousin renforça, et la musique prit son envol. Les premiers rangs, qui connaissaient manifestement

les chansons du groupe, se mirent à battre des mains en rythme.

Assis au balcon, Dominik observait les têtes et les corps bouger au rythme de la musique. La salle était pleine à craquer : il y avait même des gens installés sur les côtés de la fosse. Tous les âges et toutes les classes sociales étaient représentés, dans la grande tradition démocratique du rock'n roll. Il se demandait qui était là pour le groupe et qui avait été attiré par Summer et le curieux mélange de classique et de rock que sa présence promettait. Après les quatre premières chansons, Chris s'approcha du micro et débrancha sa Gibson sous les acclamations de la foule. Il prit une autre guitare, une Gretsch argentée plus

élégante, qui lui valut une autre salve d'applaudissements des connaisseurs.

— Et maintenant nos invités spéciaux...

Le public hurla.

Mais, à la surprise de Dominik, ce n'est pas Summer qui fit son apparition.

Trois joueurs de cuivres entrèrent sur scène, instruments en main. Deux hommes et une femme. Ils s'installèrent au fond de la scène, à côté de la batterie d'Ella. Au signal de cette dernière sur ses baguettes, ils se mirent à jouer, à l'unisson du reste du groupe, un riff de blues funky. Avec ces trois musiciens en plus, le son était dix fois plus puissant, fort et

incroyablement entraînant. La musique formait comme un nuage au plafond de la salle parisienne, et chaque note atteignait un degré mesuré de frénésie. Dominik était bien obligé d'admettre que le changement était hallucinant. Mais comment Summer pourrait-elle s'intégrer dans un tel déferlement de bruit et d'émotion avec un fragile violon ? À présent, Chris était obligé de hurler dans son micro pour se faire entendre par-dessus le rugissement du groupe ainsi formé, et les paroles devenaient presque accessoires.

Derrière sa batterie, Ella transpirait abondamment. On l'entendait à peine chanter, et ses bras s'agitaient frénétiquement. Sur la droite, Ted, lui, se

tenait quasiment immobile, d'un calme absolu, tenant la note, le pouce attaquant les cordes de sa basse avec une précision de métronome.

La salle entière trembla.

La chanson s'acheva sur une fioriture, les cuivres tenant la note ultime jusqu'à manquer de souffle. Dominik remarqua le large sourire de Chris, qui venait de comprendre que le public lui était tout acquis.

De son point de vue élevé et latéral, Dominik vit un groupe installé sur le côté, qui applaudissait : l'équipe technique, des amis, des invités. Il ne vit pas Summer, mais crut apercevoir Viggo Franck dans son éternel jean moulant et

son look bohème soigneusement étudié.

Il y eut une brève pause entre deux chansons : le public et les musiciens reprirent leur souffle. Chris et Ella s'épongèrent le visage alors que Ted restait impassible.

Chris reprit ensuite sa Gibson et entama un riff délicat tandis que les projecteurs diffusaient une lumière tamisée.

Summer entra sur scène par le côté opposé.

Elle était tout de blanc vêtue, dans une longue robe fluide qui caressait ses chevilles, un violon d'une couleur délicatement orangée, presque comme ses

boucles, à la main. Elle portait de lourdes bottines noires brillantes, qui formaient un violent contraste calculé avec sa robe légère.

Devant une foule à présent silencieuse, elle brancha son instrument dans l'un des gigantesques amplis Marshall qui encombraient la scène. Elle leva lentement son archet, le positionna au-dessus des cordes puis joua la première note, d'une pureté parfaite, à l'unisson de la mélodie entamée par Chris.

Le reste du groupe ne les rejoignit pas tout de suite, et la musique se déploya entre le violon et la guitare, même si Chris demeurait dans l'ombre. Le projecteur, unique, était braqué sur

Summer, dont la frêle silhouette dominait l'immensité de la scène obscure.

Le cœur de Dominik s'emballa. Il avait l'impression qu'une fois de plus elle ne jouait que pour lui.

Il devinait les contours de son corps inoubliable sous la robe blanche. C'était une image gravée dans les tréfonds de son esprit.

Sans quitter Summer des yeux, Dominik s'abandonna à la musique et au spectacle des mouvements de la jeune femme, tandis qu'elle jouait, caressait et domptait son nouveau violon électrique. Le son qu'elle en tirait planait parfois au-dessus des autres instruments pour mieux se fondre ensuite en eux avec une

incroyable précision avant de redécoller pour l'un de ses éclatants solos. La chanson s'acheva bien trop rapidement dans un tourbillon de feed-back et des projecteurs de toutes les couleurs illuminèrent la scène.

Chris hocha la tête en direction de Summer, et ils entamèrent un nouveau morceau que Dominik reconnut : c'était celui dont les échos assourdis lui étaient parvenus des entrailles du centre de Brighton quand il les avait surpris en pleine répétition. Au fur et à mesure que le rythme s'emballait, Summer esquissa de petits pas de danse. Sa robe blanche flottait au gré de ses mouvements. Dominik se souvint de La Nouvelle-Orléans, quand elle avait dansé sur scène

pour le Nouvel An, quand ils étaient encore ensemble. Il avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis. Il ferma les yeux, conjurant des images de cette époque.

Quelqu'un lui tapota l'épaule.

— Bonsoir.

Un accent étranger très prononcé. Une femme.

Dominik se retourna pour voir qui tentait d'attirer son attention, assis derrière lui.

Il la reconnut tout de suite.

La danseuse de La Nouvelle-Orléans.

Quand on parle du loup...

— Je vous reconnais, dit-elle, en essayant de se faire entendre par-dessus le son de *Roadhouse Blues*, que le groupe entamait à présent avec enthousiasme.

Dominik sourit en retour à la belle mystérieuse.

— Je vous reconnais aussi.

Le volume devint assourdissant. Elle lui fit signe qu'elle ne pouvait plus l'entendre, haussa les épaules et reporta son attention vers la scène.

Intrigué par la brève conversation, Dominik fit de même.

Ella donnait à présent le rythme avec une autorité frénétique, agitant les bras en tous sens. Sa batterie transportait le

groupe vers de nouvelles hauteurs ; pendant que Chris chantait, Ted jouait en contrepoint, et Summer ondulait sur place, sous le rythme féroce imposé par les autres musiciens du groupe. Le trio de cuivres se balançait d'un côté à l'autre, ponctuant la mélodie comme des joueurs de soul ayant perdu tout contrôle.

Le son atteignit son apogée dans un crescendo rugissant. La note finale ne fut tenue que par la guitare de Chris et le violon de Summer, puis le silence se fit brutalement, laissant place à un tonnerre d'applaudissements. Triomphants, Baldo, Marija et Alex levèrent leurs instruments vers le ciel tandis que les quatre autres membres du groupe s'inclinaient.

Dominik était bien obligé d'admettre que le violon de Summer et l'ajout des cuivres avaient propulsé le groupe dans une autre dimension, plus excitante.

Sous les acclamations de la foule en délire, les musiciens posèrent leurs instruments et regagnèrent les coulisses. Ted et Ella saluèrent en passant avec des gestes de la main. Les applaudissements continuèrent alors même qu'ils avaient déjà quitté la scène. Dominik, à l'instar des autres spectateurs, était debout et battait des mains à tout rompre. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : Luba avait disparu.

La salle entière vibrait sous les vagues d'applaudissements. Le bruit se fit encore

plus assourdissant quand Ella revint sur scène. Elle avait remplacé son top trempé de sueur par un tee-shirt au nom des Holy Criminals. Les autres la suivaient, Summer fermant la marche.

Le cœur de Dominik se serra.

Elle avait ajouté un corset sur la robe blanche qu'elle portait depuis le début du concert. Le mélange était remarquablement efficace. Le corset emprisonnait étroitement sa taille fine et mettait en valeur sa silhouette. Le profond contraste entre le noir et le blanc le percuta en plein cœur et fit surgir des souvenirs qui n'appartenaient qu'à eux deux. Il reconnut immédiatement le corset : c'était celui qu'il lui avait offert et

qu'elle avait porté pour lui dans les circonstances les plus intimes.

Dominik comprit ce qu'elle avait voulu dire au téléphone.

C'était un signe qui n'était destiné qu'à lui. Beaucoup plus fort qu'une allusion.

Les musiciens rebranchèrent leurs instruments, et les applaudissements de la foule cessèrent, à présent qu'il était acquis que le rappel avait été entendu.

Ella donna le signal, et le violon de Summer transperça le silence avec une mélodie aisément reconnaissable, rapidement ponctuée par le rythme de la basse.

Vivaldi.

La mélodie principale de l'un des mouvements des *Quatre Saisons*.

C'était comme si elle ne s'adressait qu'à lui.

Le reste du groupe les rejoignit, et l'improvisation collective noya rapidement la pure ligne mélodique de la violoniste. Le morceau éclata en une masse de solos brillants avant que Summer, d'un mouvement net du poignet, établisse de nouveau la mélodie et son autorité, et, battant du pied gauche d'une manière bien peu classique, mène le morceau à sa fin. Chris entama immédiatement *Sugarcane*, mais l'esprit de Dominik était déjà ailleurs.

Les premières personnes qu'il rencontra quand il traversa les coulisses derrière un membre de l'équipe qui le conduisait vers la loge furent Edward et Clarissa.

Avant qu'il ait eu le temps de se demander s'il s'agissait de bizarres retrouvailles SM et si son vieil ennemi, Victor, était lui aussi à Paris occupé à fomenter quelque coup tordu, le couple d'Américains le salua avec chaleur, comme s'il était un membre de la famille perdu de vue depuis longtemps. Devant la surprise qui se lisait sur le visage de Dominik, ils expliquèrent rapidement qu'ils étaient venus voir leur fils, Alex,

qui jouait du saxophone, puisqu'ils étaient justement en vacances en Europe.

— Rien de sinistre, mon chéri, le rassura Clarissa en voyant qu'il restait sur la réserve. Nous sommes ici en mission civile. Nous soutenons la famille.

— Nous partons pour l'Italie demain matin. Nous avons toujours voulu visiter Capri. Paris n'était qu'une étape rapide, ajouta Edward avec un sourire bienveillant.

La loge du groupe était pleine de monde, invités et pique-assiette. Dominik aperçut Viggo Franck, une bière à la main et Luba à son bras, en grande conversation avec Chris. Il devina que la jeune femme à côté d'eux était Fran, la

sœur de Summer. Elles se ressemblaient, même si, pour lui, elle tenait plus du brouillon que de l'esquisse définitive. Elles avaient le même nez, des mentons similaires et un rire de gorge identique. Mais les cheveux courts de Fran étaient blond platine et n'avaient pas la lumière et la brillance des boucles de Summer.

Cette dernière n'était nulle part en vue. Peut-être était-elle dans une autre partie des coulisses, en train de se changer ou de se doucher après la fatigue du concert ?

En l'attendant, Dominik bavarda à bâtons rompus avec Edward et Clarissa. Ils furent rapidement rejoints par Chris et Fran. Quand Chris vit Dominik, il ne put

s'empêcher de marquer sa désapprobation par un regard, mais sous l'effet conjugué de l'adrénaline née du concert, de l'alcool et des mains caressantes de Fran, il se détendit assez rapidement et devint plus affable.

Même s'ils étaient beaucoup plus âgés que les autres personnes présentes dans la loge bondée et absolument pas rock'n roll, ni dans leur apparence ni dans leur attitude, Edward et Clarissa se comportaient comme si l'endroit leur appartenait. Ils menaient sans effort la conversation, présentaient les gens les uns aux autres et veillaient gentiment à ce que tout le monde soit de bonne humeur.

Alors qu'il tentait d'éluder les

questions de deux jeunes journalistes en veste de cuir qui travaillaient pour un magazine de rock français et qui venaient d'apprendre par Edward qu'il était un authentique écrivain, Dominik remarqua du coin de l'œil que Fran murmurait quelque chose à l'oreille de Chris avec un air malicieux. Quelques instants après, le couple prit congé de la fête improvisée et s'éclipsa.

Summer arriva peu après. Elle s'était changée et avait enfilé un simple tee-shirt blanc et un jean artistiquement usé. Ses cheveux, fraîchement lavés, étaient plus frisés que jamais. Elle remarqua la présence de Dominik à qui elle fit un léger signe de tête, avant d'être immédiatement accaparée par Viggo, qui

lui tendit un verre et se planta entre elle et la majestueuse Luba. On aurait dit un monarque exhibant fièrement ses deux maîtresses.

Dominik cilla.

Il n'avait pas besoin de penser que Viggo était peut-être mêlé à la disparition du violon pour le prendre violemment en grippe.

Il s'extirpa du groupe qui s'était formé autour d'Edward et de Clarissa, ainsi que des trois joueurs de cuivres qu'ils semblaient avoir pris sous leur aile, et se dirigea vers le bar – installé au fond de la pièce sur une table à tréteaux – à la recherche d'un breuvage sans alcool.

Il parcourut des yeux l'étalage varié de bouteilles, canettes et gobelets en plastique qui jonchaient la table et saisit une bouteille de San Pellegrino à moitié pleine. Faute de verre propre, il but directement au goulot.

— Vous ne préféreriez pas quelque chose de plus fort ? lui murmura quelqu'un au creux de l'oreille.

Encore cet accent familier. C'était Luba, qui s'était détachée du triptyque créé par Viggo.

— Non, ça me va très bien, rétorqua Dominik.

La danseuse portait une légère tunique en soie qui brillait à chacun de ses

mouvements et atteignait à peine ses genoux. Le vêtement la moulait comme une seconde peau.

— Quel sens de la discipline, commenta-t-elle. Mon ami Viggo ne refuse jamais un verre... ni de la drogue.

Elle fit un signe de la tête en direction du chanteur. Ce dernier, un bras autour de la taille de Summer, gesticulait à l'intention de ses fans attentifs.

— Vous êtes loin de La Nouvelle-Orléans, fit remarquer Dominik.

— Je n'étais là-bas que pour un court contrat. Hier La Nouvelle-Orléans, puis Seattle. Vous connaissez ? Pluvieux mais plein de vie. Maintenant Londres. Et

demain, qui sait ?

— Vous aimez voyager ?

— Il y a toujours quelque chose de nouveau, ou quelqu'un. La vie serait très ennuyeuse si on se contentait d'une seule chose ou d'une seule personne. Vous ne pensez pas ?

Son souffle sentait la vodka. Sans aucun doute de l'authentique vodka russe : elle n'avait pas l'air d'être du genre à se contenter de choses médiocres.

— Vous êtes avec Viggo Franck ?

— Avec lui ? Oui et non. Disons qu'il est pratique : c'est l'homme dont j'ai besoin en ce moment. C'est comme ça, ajouta-t-elle, comme si la perspective de

répondre à des questions d'ordre personnel l'ennuyait. Et vous ? Toujours ami avec votre violoniste ?

— Peut-être.

— Ça ne veut pas dire oui, ça.

— Et qu'est-ce que vous faites quand vous ne dansez pas ? demanda-t-il pour changer de conversation.

— Je vis.

— Où ?

— En ce moment, chez Viggo, à Londres. À Belsize Park.

— Je n'habite pas loin, commenta Dominik.

— Et vous écrivez des livres.

— Comment savez-vous ça ? s'enquit Dominik, surpris.

— J'ai acheté votre roman. Il n'y a pas de photo sur la quatrième de couverture, mais j'étais curieuse parce que je l'ai aimé, alors j'ai fait des recherches sur Internet. Ce n'est pas parce que je suis danseuse que je ne lis pas. Je vous ai reconnu à cause de cette soirée à La Nouvelle-Orléans. Je n'oublie jamais un visage.

À ce moment-là, un gigantesque éclat de rire s'éleva du groupe où se trouvaient Edward et Clarissa, que Viggo et Summer avaient rejoints. Summer avait l'air d'être en grande conversation avec le couple de musiciens croates qui avait joué ce soir-

là, tandis que Viggo riait de bon cœur à une plaisanterie d'Edward. Sans tourner le dos à la sculpturale Luba, Dominik vit du coin de l'œil Summer lui jeter un regard à la dérobée.

— C'est la fête ! cria Viggo.

Quelques invités lui firent écho.

Luba effleura la main de Dominik, dans laquelle elle glissa un petit morceau de papier plié. Il la questionna des yeux.

Elle soutint son regard sans ciller et recula un peu pour rejoindre les autres.

— Vous êtes intéressant. J'aime ça chez les hommes, dit-elle en s'éloignant.

Dominik déplia discrètement le bout de papier. Un numéro de téléphone.

Viggo s'illumina en voyant Luba le rejoindre. Il l'enlaça sans lâcher Summer.

— Ces gens adorables, dit-il en désignant les très élégants Edward et Clarissa, ont proposé que nous sortions nous amuser. Dans quel club, déjà ?

— Les Chandelles, répondit Edward dans un français parfait. Ce n'est pas loin en taxi. Il est derrière les Champs-Élysées. Nous en sommes membres depuis des lustres ; il n'y aura aucun problème pour vous faire tous rentrer.

— Plus on est de fous, plus on rit, c'est ça ? rétorqua Viggo.

Dominik avait entendu parler de l'endroit, un *club échangiste** réputé où

tout était permis. Nul doute qu'il fallait ouvrir quelques bouteilles de champagne et dépenser pas mal d'argent avant de pouvoir se dévêtir.

— Qui vient ? demanda Viggo à la cantonade.

Quelques personnes déclinèrent l'invitation, notamment Ted, Alex – le fils conservateur d'Edward et de Clarissa – ainsi que Marija et Baldo, qui se satisfaisaient apparemment l'un de l'autre. Ceux qui restaient de la petite célébration dans la loge gagnèrent la sortie de La Cigale. Malgré le froid quelques fans attendaient dans l'espoir d'obtenir un autographe, que Viggo se fit un plaisir de signer. Ironiquement, nul

n'en demanda aux membres des Groucho Nights ni à Summer.

Le ciel nocturne était voilé de nuages noirs.

Une longue limousine attendait le long du trottoir. Tous ne pouvaient s'y entasser, et une demi-douzaine de fêtards furent laissés en arrière, y compris Dominik, qui suivait le mouvement sans grand enthousiasme. Clarissa donna l'adresse du club afin qu'ils puissent les rejoindre en taxi. Quand la limousine démarra, Dominik découvrit que Summer n'était pas dedans : elle n'était pas partie sous un prétexte quelconque et se tenait à ses côtés. Elle ne portait ni veste ni manteau et elle frissonnait.

Elle le regarda. Sa proximité donnait à Dominik un sentiment d'ivresse.

— Tu veux vraiment aller t'amuser là-bas ? lui demanda-t-elle alors que les autres hélaiient des taxis.

— Pas vraiment, répondit-il.

— Tant mieux.

Ils se frayèrent un chemin vers le bord du trottoir et s'approprièrent le premier taxi qui s'arrêta.

Quand la voiture traversa la Seine près du musée d'Orsay, Summer se pressa contre Dominik. Le véhicule tourna un peu sèchement sur la gauche pour emprunter la rue à sens unique qui menait vers le boulevard Saint-Germain, et,

suivant le mouvement, elle posa la tête sur son épaule.

Dominik n'avait jamais vu un ascenseur aussi exigü : ils durent se contorsionner pour y rentrer tous les deux.

La chambre était petite.

Le lit était étroit.

— J'ai parlé à quelqu'un à propos du Bailly, avait-il dit quand ils avaient traversé la rue en descendant du taxi puis appuyé sur la sonnette de nuit pour qu'on les laisse entrer.

— Tu as appris quelque chose sur

l'endroit où il pourrait être ?

— Non, mais...

— Alors ne me dis rien, l'interrompit-elle. Ça peut attendre demain. Je ne veux rien savoir maintenant.

Elle se rapprocha de lui. Il lut de l'hésitation dans son regard et s'avança à son tour. Ils ne savaient que dire ou que faire ensuite. Ils étaient le jouet d'une force qui les dépassait, des aimants attirés l'un par l'autre. Il sentait la chaleur de la jeune femme, son souffle court, chaque battement de son cœur. Il fit le pas qui les séparait, comme soumis à une espèce d'inéluctabilité.

Ils s'embrassèrent.

Il eut l'impression de rentrer chez lui après un long voyage. Depuis son retour de New York, il ne s'était pas écoulé un jour sans qu'il ait eu envie de prendre Summer dans ses bras, à tel point que l'instant lui parut presque irréel.

La chambre était plongée dans l'obscurité ; la fenêtre qui surplombait l'agencement hasardeux des toits parisiens était fermée. Définitivement pas une chambre avec vue.

Au fur et à mesure que Dominik retrouvait la douceur familière et enivrante des lèvres de Summer et la sensation rassurante de la sentir dans ses bras, il commença à s'émerveiller de la façon évidente dont ils étaient faits l'un

pour l'autre. Ses mains glissèrent du menton de la jeune femme à ses côtes : sous le fin tissu du tee-shirt, il sentit les baleines dures du corset qu'elle avait porté sur scène.

Elle l'avait gardé.

— Bras en l'air, ordonna Dominik.

Elle s'exécuta, et il ôta son tee-shirt.

— Le jean, poursuivit-il.

Summer défit le bouton de son pantalon et le fit glisser sur ses chevilles d'une secousse. Elle resta immobile, nue à l'exception du corset. Quelle que soit la personne qui l'avait lacé – peut-être Ella – elle l'avait particulièrement serré, et il emprisonnait sa taille avec une

remarquable férocité, soulignant sa minceur et exhibant ses seins, dont les tétons pointaient, sombres et durs.

Dominik baissa la tête et en saisit un entre ses lèvres. Il savoura de la langue sa texture docile, l'humidifia, le lubrifia, puis le mordilla délicatement comme pour tester sa consistance avant de le mordre doucement puis violemment.

Summer cria, le corps parcouru par une vague d'excitation et de douleur.

Elle se laissa envahir par la sensation, les dents serrées, jusqu'à ce que ses endorphines se déclenchent et que la souffrance se mue en plaisir sous la morsure de Dominik, dont les dents tranchantes creusaient la peau plus dure

de ses aréoles, sans toutefois la faire saigner. Il la maintint dans cet état pendant ce qui lui sembla être une éternité, sur le fil qui séparait la douleur du plaisir. Son corps s'embrasait zone par zone, en commençant par le creux de son ventre, suivi par les profondeurs de son sexe, puis la vague submergea son cerveau, et elle se laissa volontairement couler dans une mer troublée et chaude sur laquelle elle navigua à l'instinct.

Au moment où elle allait se laisser complètement aller aux enivrantes sensations que faisait naître Dominik de ses souvenirs refoulés, il arrêta de mordre ses seins et s'attaqua à la chair encore plus tendre du lobe de son oreille, sur laquelle il reprit sa morsure, suscitant

de nouveau en elle ce mélange de plaisir et de souffrance.

Elle tressaillit et frissonna violemment sous l'assaut des sensations. Elle perdit l'équilibre, sa colonne vertébrale ne la soutenant plus ; Dominik l'enlaça alors plus étroitement pour l'empêcher de tomber.

Alors qu'il se frottait contre les boucles de son sexe, elle sentit la dureté de sa queue sous le tissu rêche de son pantalon noir. Une certaine moiteur se répandit entre ses cuisses, et son anticipation augmenta. Le puits de son désir se remplissait lentement, goutte par goutte, la préparant et transformant sa nature.

Il arrêta de la mordre, et elle se sentit brusquement abandonnée et terrifiée à l'idée qu'il arrête le va-et-vient répétitif qu'elle aimait tant. Ils restèrent cramponnés l'un à l'autre pendant quelques secondes, puis Dominik lécha de nouveau l'oreille de Summer, mais, cette fois-ci, il en testa le creux, l'humidifia et explora cette partie très intime de son anatomie. La sensation était incroyablement intense. De petites secousses sismiques parcoururent le champ de mines de ses sens.

Elle comprit soudain qu'une fois de plus ils étaient près d'atteindre un point de non-retour, un territoire que seul Dominik était à même de conquérir et de dominer comme son seigneur et maître.

Jusqu'à présent, il l'avait mordue assez gentiment, mais l'âme de Summer en voulait plus, elle l'entraînait dans une course folle vers la véritable souffrance. Et cela l'effrayait parce que cette destination si souvent lointaine était pour elle son foyer, l'endroit où elle était chez elle.

Elle mourait d'envie de sentir Dominik en elle, mais elle savait qu'il prendrait son temps à dessein et jouerait de son corps comme de son esprit, tel un musicien, avant de lui concéder le droit de jouir.

Maudit sois-tu, maudit sois-tu, je te veux, je te hais, je t'aime : ses pensées tournaient en rond comme un leitmotiv.

Dominik. Dominik. Blesse-moi. Elle avait envie de formuler ses demandes à haute voix, mais elle savait que Dominik aimait le silence parce qu'il en retirait du pouvoir. Elle voulait se fondre dans ses bras. Summer se mordit la lèvre.

Violemment. Elle sentit une goutte de sang perler et vit Dominik se jeter avidement dessus comme un vampire surgissant des ténèbres. Il la lécha, un doux sourire illuminant son visage.

Il la guida vers le lit d'une tendre pression sur les épaules.

Elle se laissa tomber sur le doux matelas, le regard rivé sur Dominik, et écarta les jambes dans une délicieuse anticipation.

Le temps s'arrêta un bref moment. Ils se regardaient, muets, et ce regard valait des millions de discours. Puis Dominik se déshabilla, et Summer ne perdit pas une miette du spectacle. Sa peau avait toujours cette pâleur britannique, de ceux qui ne voient jamais le soleil.

Summer eut soudain envie de passer du temps avec lui sur une plage chaude de la Méditerranée.

Une fois dévêtu, il se pencha sur le pantalon qu'il avait laissé tomber au sol et saisit sa ceinture épaisse. Il grimpa ensuite sur le lit, se pencha sur Summer, son sexe tendu à quelques centimètres de sa bouche, et lui prit les mains, qu'il attacha au-dessus de sa tête aux montants

du lit.

Le cœur de Summer s'emballa, et elle ferma les yeux.

La dominant, il guida son sexe vers la bouche de la jeune femme et effleura ses lèvres. Elle ouvrit instinctivement la bouche, mais il refusa de la laisser le prendre, la contraignant à relever la tête afin de pouvoir toucher sa queue, dure et chaude. Quand la langue de Summer parvint enfin à lécher le gland du sexe de Dominik, elle sentit une décharge électrique la parcourir corps et âme.

Elle avait beau être musicienne, c'était Dominik qui savait quelles cordes faire vibrer en elle : chaque caresse, chaque esquivé la menait vers la soumission

absolue. Elle finit par laisser retomber sa tête sur l'oreiller, mais cette fois-ci sa sublime queue suivit le mouvement. Il la toucha à peine, l'empêchant de satisfaire son appétit pendant un certain temps. Finalement, elle n'y tint plus et tira la langue le plus loin possible pour le lécher. Elle l'humidifia et lubrifia son ardeur animale.

— Oui, approuva Dominik.

Summer gémit.

— Prends-moi tout entier, murmura-t-il.

— Mmmmh...

Summer poussa un petit cri quand il poussa brusquement en avant.

Et il commença à lui baiser la bouche. Tendrement, furieusement, profondément, amoureuxment, brutalement. Exactement comme elle en avait envie.

Et, en s'abandonnant tout entière, elle s'accomplit.

La nuit n'était que sexe. Paris n'était que sexe.

Et tout était parfait. Pour cette nuit au moins, elle lui appartenait.

Lorsqu'ils se réveillèrent le lendemain matin, rompus et épuisés, autant émotionnellement que physiquement, Summer découvrit, affolée, qu'elle avait à peine le temps de repasser à son hôtel

et de faire ses bagages pour l'étape suivante de sa tournée européenne avec le groupe. Elle ne pouvait pas faire attendre les autres. Vu l'heure, le bus devait déjà être chargé. Et ils n'avaient toujours pas parlé du violon.

— Une autre fois, se dirent-ils en s'habillant à la hâte.

Quand elle courut vers la porte en lui envoyant un baiser négligent, Dominik sentit sa gorge se serrer : il aurait aimé discuter avec elle de ce qui venait de se produire entre eux.

Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il avait à peine une heure devant lui : il devait reprendre le train pour Londres à la gare du Nord.

Les filles ensemble

J'ai rejoint le bus à toute allure.

— Putain, Summer, tu es toujours limite à l'heure, a commenté Chris quand j'ai sauté à bord.

Fran m'a jeté un regard inquiet, auquel j'ai répondu par un léger hochement de tête, lui faisant comprendre que j'allais bien et que je ne voulais pas en parler.

Elle était assise à côté de Chris, lovée contre lui, la tête sur son épaule. Ils se sont mis à somnoler quelques minutes à peine après notre départ. Ella et Ted dormaient déjà, de même que Marija. Baldo et Alex m'ont fait un signe amical de la main, un sourire aux lèvres, mais ils avaient l'air aussi épuisés que moi. La nuit avait manifestement été longue pour tout le monde.

Je me suis demandé ce qu'ils avaient bien pu faire. Je refusais de m'interroger sur les goûts de ma sœur, et je n'avais pas l'impression que Chris pratiquait l'échangisme. Il était plutôt du genre « une seule femme à la fois ». Ella et Ted étaient assez sympas, mais ils ne parlaient jamais de leur vie personnelle. Je ne

savais même pas s'ils étaient hétéros, gay, bi, en couple ensemble ou asexués. Marija et Baldo étaient passionnés. Quand nous partagions le même appartement, il ne se passait pas un soir ou un matin sans que je m'endorme ou me réveille au son de leurs bruyants ébats. Quant à rendre leur affection publique dans un endroit comme *Les Chandelles*, la célèbre boîte échangiste française, qui sait ? J'imaginai qu'Alex avait préféré rentrer à l'hôtel plutôt que de voir ses parents se vautrer dans la luxure, mais, après tout, il était peut-être plus tolérant que ce que je pensais. J'aurais aimé en parler avec Marija, voire avec Edward et Clarissa. Mais pas maintenant.

Je portais toujours mes vêtements de la

veille. Je n'avais même pas eu le temps de me doucher, de me coiffer ni de me maquiller. J'avais fait la grasse matinée, baignée dans la satisfaction d'être étendue aux côtés de Dominik.

Nous avions à peine parlé. Nous n'en avions pas eu le temps. Nous avions passé la nuit ensemble, et ça avait été merveilleux, comme chaque fois. Nous nous étions coulés l'un dans l'autre comme si nous n'avions jamais été séparés. Nous avions retrouvé notre façon très personnelle de faire l'amour, en silence.

Mais je n'avais pu lui confier ce que je ressentais. À vrai dire, je n'avais pas pu réfléchir à mes sentiments. J'avais dû

m'habiller, lui dire au revoir et me précipiter vers le bus comme si ma vie en dépendait. Maintenant que nous étions sur la longue route qui nous menait à Bruxelles, sans rien pour me distraire sinon les rares conversations de mes compagnons quand ils ouvraient un œil et le paysage qui défilait derrière les vitres, je ne pouvais m'empêcher de penser à Dominik.

Mes lèvres portaient toujours la trace de ses baisers brutaux, et mes tétons étaient douloureux et gonflés, légèrement bleus à cause de ses morsures. J'étais toujours humide d'excitation, parce que j'avais eu envie de regagner son lit dès que j'en étais sortie. Et, en plus des douleurs physiques et de la tristesse,

j'éprouvais le désir d'être avec lui, désir qui, j'en avais bien peur, ne serait jamais comblé, du moins tant que nous serions séparés.

Je voulais repousser ces sentiments de n'importe quelle manière. J'avais envie de les noyer en alignant les longueurs ou de courir jusqu'à ce que la douleur de mes membres remplace celle de mon cœur. Inutile de nourrir de telles envies : j'étais coincée sur un siège confortable pour les cinq prochaines heures. Pas assez pour dormir, trop pour rester assise sans rien faire. J'aurais dû remettre mon corset sous mon tee-shirt. La gêne aurait dissipé la terrible nostalgie qui me poignardait comme un cri sans fin.

Je ne lui avais même pas demandé ce qu'il savait sur le Bailly. Pour être sincère, je désirais plus Dominik que je ne désirais retrouver mon violon. J'aurais volontiers perdu le Bailly mille fois en échange d'une chance de recommencer avec cet homme. Si j'avais pu signer un pacte avec le diable, j'aurais vendu mon âme et détruit le violon de mes propres mains si cela m'avait rendu Dominik.

Mais ça ne servait à rien. Il était en route vers Londres et vers Lauralynn. Les connaissant tous deux, je supposais que leur relation ne devait pas être exclusive. Je n'imaginai pas que Lauralynn puisse se ranger, et, même si Dominik ne semblait jamais jaloux, il était profondément indépendant. Je doutais

qu'il accepte jamais une relation monogame avec quiconque. J'aurais cependant bien aimé savoir ce que la nuit dernière signifiait pour lui. Lauralynn n'était absolument pas soumise : peut-être avait-il juste eu envie de dominer quelqu'un qui aimait ça. C'était peut-être juste une aventure avec une ancienne compagne de jeu, rien de plus. Je me suis demandé s'il en parlerait avec Lauralynn. Riraient-ils de moi ? Se souviendraient-ils avec tendresse de la stupide violoniste qui aimait baiser violemment et n'était pas romantique pour deux sous ? J'étais romantique, mais uniquement avec la bonne personne. Et cette personne était Dominik. Sans lui, ma vie risquait de se retrouver réduite à une succession de

relations comme celle que j'avais connue avec Simón. Rien de plus que de l'amitié. Je ne voulais faire souffrir personne comme je l'avais fait avec Simón : pas question de sortir avec qui que ce soit.

Luba avait manifesté de l'intérêt pour Dominik. J'avais été infiniment soulagée de voir qu'il ne semblait pas intéressé et qu'il ne voulait pas se rendre au club échangiste. Le partager avec une autre était la dernière chose dont j'avais envie, alors même que le lien qui nous unissait était si incertain et fragile. Même s'il avait refusé de passer du temps avec moi, le voir avec une autre m'aurait brisé le cœur.

Nous jouions de nouveau ce soir-là : un autre concert, une autre ville. J'ai enfilé mes baskets aussitôt installée à l'hôtel, pris le métro vers le centre-ville et fait le tour du parc de Bruxelles, dépassé le palais et les ambassades, martelant le trottoir au rythme de la tension accumulée dans la journée.

Quand Dominik m'a appelée, j'ai failli ne pas décrocher. Non pas que je ne veuille pas lui parler. Bien au contraire. J'aurais aimé capturer le son de sa voix et me le repasser encore et encore dans mon esprit. Seulement, j'avais peur de ce qu'il allait me dire, et de ce que j'allais lui répondre. Nous devions discuter de beaucoup de choses, et le téléphone n'avait jamais été mon fort – l'entendre

sans le voir éparpille mes pensées comme des feuilles dans le vent et m'empêche d'exprimer mes sentiments.

À nous deux, nous avons à peine tenu quelques minutes et nous avons réussi à ne rien dire sur la façon dont nous allions poursuivre notre relation, et à ne pas même décider si relation il y avait. Nous n'y avons même pas fait allusion. Il se rendait en Espagne pour faire la promotion de son roman, et avait des informations tendant à prouver que Viggo pouvait bien se trouver derrière le vol du violon. D'une certaine manière, je n'étais pas surprise. Je n'avais jamais pu me débarrasser de ce soupçon. Mais j'étais si malheureuse d'avoir perdu Dominik que la perte du violon ne faisait que

s'ajouter à ma tristesse. Je voulais les retrouver tous les deux, et mes regrets formaient une boule de rage dont je ne pouvais me défaire. J'étais profondément déprimée.

Je ne savais pas comment m'y prendre avec Viggo. Quelle que soit la façon dont je tournais le problème, j'étais dans une situation dont je ne pouvais pas me sortir tout de suite. Si j'excitais sa colère, il pouvait annuler son soutien aux Groucho Nights, et je serais alors responsable de l'effondrement du rêve de Chris. Si je ne faisais rien, je risquais de perdre le Bailly à jamais. Et, si je demandais encore de l'aide à Dominik, ce dernier saurait que je continuais à coucher avec celui qui m'avait dérobé son précieux

cadeau.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je suis restée éveillée, à contempler les murs nus de ma chambre d'hôtel en espérant qu'une idée surgirait et me permettrait de régler tous mes problèmes. En vain. Pour l'une des premières fois de ma vie, je me suis levée aux aurores et j'ai enfilé mes baskets afin d'évacuer la frustration par la course. J'ai ralenti et me suis mise à marcher quand mes jambes ont commencé à me faire souffrir. La douleur m'importait peu, elle m'évitait de penser à Dominik, mais j'avais peur de me casser quelque chose et de rester immobilisée pendant un mois, voire plus. J'ai donc adopté un rythme plus raisonnable.

Cette fois-ci, j'ai pensé à mettre mon corset pour voyager. Huit heures de route jusqu'à Berlin.

Nous sommes arrivés en début de soirée. Nous logions à Neukölln, non loin du Festsaal Kreuzberg où avait lieu notre premier concert le lendemain soir. Berlin était la première ville où nous devions jouer deux fois d'affilée. Susan avait réussi je ne sais comment à vendre un des clichés de Grayson à deux magazines musicaux allemands grand public. Il s'agissait d'une photo juste ce qu'il faut d'osé : je tenais mon violon d'une manière suggestive, vêtue des leggings en faux cuir de Fran, de ma veste en cuir et

des Louboutin à clous. J'avais déjà du succès en tant que soliste en Allemagne, et le mélange de classique, de sexe et de rock'n roll proposé par les Groucho Nights était une combinaison gagnante. Nous jouions à guichets fermés.

Le groupe était donc de bonne humeur, et nous avons décidé de nous octroyer un court répit et de passer quelques nuits supplémentaires à Berlin. Pour la première fois de la tournée, nous allions pouvoir jouer les touristes au lieu de jouer et de refaire immédiatement nos valises.

Fran, toujours aussi économe, avait réservé un hôtel bas de gamme avec une pièce sécurisée pour stocker le matériel

qui ne pouvait pas rester dans le bus la nuit. L'hôtel était au bout d'une rue calme et résidentielle, face à un canal agité par le vent. Des cygnes y glissaient paisiblement, et des amoureux se baladaient main dans la main sous les arbres. En provenance du restaurant turc tout près flottait, comme un nuage, une odeur de pâtisseries, de viandes et d'épices.

Dès que nous avons pris possession de nos chambres, je me suis effondrée sur mon lit et, pour la première fois depuis des lustres, j'ai dormi correctement. Peut-être étais-je détendue par le souvenir de la voix de Dominik, ou par la perspective de le revoir bientôt et d'arriver au moins à être amie avec lui.

La salle de concert était dans une rue située sous un pont de chemin de fer, en face d'un concessionnaire. De l'extérieur, c'était presque anonyme ; seule une petite enseigne donnait le nom de l'endroit. Mais, quand le concert a débuté, c'était plein à craquer. Il n'y avait pas de sièges, et tant de gens avaient réussi à s'entasser dans les balcons que j'ai craint que l'édifice ne s'écroule sur nos têtes. Nous avons eu des problèmes de son et avons débuté un peu en retard. Quand nous avons enfin fait notre apparition sur scène, la foule martelait le sol en cadence et hurlait à s'en décrocher la mâchoire.

Les rappels ont été si nombreux que pour la première fois nous avons dû improviser quelques chansons avant de

pouvoir quitter définitivement la scène.

Nous avions chargé le matériel et étions en train de planifier la soirée quand une voix familière m'a interpellée de l'autre côté de la rue.

— Salut, étrangère.

Je me suis retournée en entendant le séduisant accent new-yorkais.

C'était Lauralynn. Elle portait son uniforme habituel : jean ultramoulant, tee-shirt blanc et talons aiguilles. Pas de soutien-gorge. C'était sans conteste la seule femme de ma connaissance qui s'en dispensait en public. Là où, de manière un peu extrême, j'appréciais la raideur d'un corset, Lauralynn aimait la liberté

née de l'absence d'entraves, sans compter la réaction des passants, à qui elle offrait ainsi une vue imprenable sur ses tétons percés. Ses seins pouvaient se passer de lingerie, et j'en étais un peu jalouse.

J'ai d'abord été ravie qu'une connaissance ait fait autant de chemin pour nous voir jouer, mais la joie s'est rapidement transformée en confusion et en inquiétude quand je me suis souvenue qu'elle sortait avec Dominik, avec qui j'avais passé la nuit quelques jours plus tôt.

L'expression sur le visage de Luralynn ne suggérait en rien qu'elle était là pour me reprocher de lui avoir

volé son homme. Elle avait plutôt l'air contente de me voir. Ne sachant que dire ni que faire, je me suis contentée de la regarder sans bouger, bouche bée.

— Eh ben, a-t-elle commenté, j'ai toujours pensé que tu étais une femme froide, mais de là à me regarder comme ça ?

— Désolée, tu m'as prise par surprise. Merci d'être venue assister au concert.

Elle m'a enlacée et m'a serrée contre elle, les seins pressés contre les miens.

— Tu as été incroyable. Qui aurait cru que la copine de Dominik était une rockeuse ?

— La copine de Dominik ?

— Ouais, d'ailleurs, il est où ? J'étais persuadée qu'il serait au premier rang à t'applaudir comme un dingue. Je l'ai cherché partout.

— Tu pensais qu'il serait ici avec moi ? Mais je croyais qu'il était à Londres avec toi, ai-je répondu, un peu perdue.

— Non. Je suis partie en voyage. Quand je suis rentrée, j'ai trouvé la maison vide, alors je suis allée à sa recherche. Je n'apprécie pas vraiment ma propre compagnie, a-t-elle ajouté en me pressant légèrement le bras comme pour vérifier que j'étais bien réelle. Ne me dis pas qu'il a fait tout le chemin jusqu'à Paris et qu'il ne t'a pas dit qu'il était fou amoureux de toi ?

— Mais de quoi tu parles ? Il ne sort pas avec toi ?

— Grand Dieu, non. On est juste amis depuis longtemps... Enfin, des amis avec quelques à-côtés, pour être plus précise. Je n'ai rien contre les hommes, tu sais ; ils sont parfois charmants, et Dominik a certains talents très utiles, a-t-elle expliqué avec un clin d'œil coquin. Mais les hommes ne sont pas mon genre. À moins qu'ils ne soient allongés sous mes talons aiguilles. Ce sont de bons animaux domestiques si tu les dresses correctement, mais je n'ai aucune envie d'en garder un pour la vie.

En entendant ses paroles, j'ai failli défaillir. Je me suis assise sur l'une des

tables de pique-nique, et Lauralynn s'est accroupie pour être à ma hauteur, ses longues jambes repliées sous elle comme une sauterelle.

— Tu pensais vraiment qu'on sortait ensemble ? a-t-elle demandé, gentiment cette fois-ci, en repoussant une mèche de cheveux derrière mon oreille, afin de pouvoir me regarder dans les yeux.

— Oui. C'est ce que m'a dit Dominik.

— Et je suppose que tu lui as raconté que tu sortais avec cette rock star avec qui il paraît que tu traînes ?

— Oui.

— Vous me rendez dingue tous les deux. Je n'ai jamais rencontré personne

d'aussi fier et aveugle que vous. Quand j'ai su qu'il venait voir votre premier concert à Paris, j'ai pensé qu'il avait enfin compris, mais j'aurais dû me douter que ce n'était pas possible.

Lauralynn et Dominik n'étaient pas en couple. Ça changeait tout. Mais pourquoi diable m'avait-il menti ? Parce que je lui avais dit que je passais mes nuits avec Viggo Franck, ce qu'il devait déjà savoir s'il lisait la presse people ? J'ai maudit l'entêtement qui finissait toujours par avoir raison de moi et ma totale incompetence à montrer aux autres à quel point je tenais à eux. Pourquoi avais-je été incapable de lui avouer mes sentiments ?

Je me suis recroquevillée, la tête dans les mains, comme si je pouvais remonter le temps en me concentrant suffisamment.

— Bon, a dit Lauralynn.

J'ai reconnu sa façon de plisser les yeux, et le ton de sa voix. Elle était passée en mode dominatrice. Je lui enviais cette part d'elle aussi, elle savait exactement qui elle était et ce qu'elle voulait. Elle n'avait pas l'air d'être du genre à s'interroger sur ce qu'elle était devenue et pourquoi. Elle s'amusait beaucoup.

— Tu vas te ressaisir, ou je vais le faire pour toi. Pas question de passer la nuit ici. Où est le reste du groupe ?

— Ils font la fête dans la loge, ou à l'hôtel. Je ne leur manquerai pas.

— Arrête de t'apitoyer sur ton sort. Dis-leur que tu es tombée sur une vieille copine, histoire qu'ils n'imaginent pas que tu as été kidnappée par un fan maniaque. Ensuite on ira boire un verre, et tu pourras me raconter tous tes malheurs.

Elle m'a prise par le bras et m'a entraînée hors du bar dans les rues de Kreuzberg. Selon les standards de l'Europe du Nord, il était encore tôt. Contrairement aux Londoniens, les Berlinoises n'ont pas besoin de courir après le dernier métro à minuit ou de quitter le pub à 23 heures. En

conséquence, les fêtes ne débutent pas avant minuit au plus tôt et ne commencent à battre leur plein qu'à partir de 2 heures du matin. Je n'avais qu'une envie : rentrer chez moi et dormir, roulée en boule dans mon chagrin.

— La première chose à faire, a-t-elle affirmé, c'est de manger. Il est beaucoup plus difficile de se sentir malheureuse l'estomac plein.

On a marché jusqu'au bar près du canal, qui proposait de la nourriture à emporter. Lauralynn a commandé une pizza, deux *currywurst* et une part de frites.

— Ne fais pas ta chochette, a-t-elle ordonné quand je lui ai demandé s'il était

bien raisonnable de rajouter du curry sur un hot-dog. C'est délicieux.

Elle avait raison. La nourriture était bonne ; elle m'a réchauffée et a amélioré mon humeur.

— Bon, ai-je dit, raconte-moi tout. Qu'est-ce que tu fais à Berlin ? Tu as parcouru tout ce chemin pour me voir ?

— Je suis partie en quatrième vitesse : mon frère a eu un pépin, alors je suis rentrée à New York.

— Oh. Je suis désolée.

Lauralynn a haussé les épaules. Elle prenait les frites trois par trois et s'en servait pour attraper la sauce au curry qui restait dans son assiette. J'étais trop

déboussolée pour avoir vraiment faim, mais je suis quasiment venue à bout de ma saucisse. La sauce était un curieux mélange de curry et de sucre, pas vraiment épicée mais bonne.

— Des histoires de famille. Tout est réglé. Dominik m'a envoyé un ou deux mails quand j'étais aux États-Unis. Vous vous ressemblez beaucoup tous les deux : si on vous laisse seuls, vous faites n'importe quoi, alors je garde un œil sur lui.

Elle me fixait de son regard bleu perçant, tentant de deviner mes pensées. J'étais suspendue à ses lèvres. J'aurais aimé qu'elle accélère un peu et me parle de Dominik.

Elle a pris une longue gorgée de son soda, laissant une marque de rouge à lèvres sur la paille.

— Il a dit quelque chose à propos de ton violon, a-t-elle poursuivi, et du roman sur lequel il bosse en ce moment. Il lui a donné du fil à retordre, d'ailleurs. Il a écrit le premier d'une traite, parce qu'il parlait de toi. Maintenant qu'il parle de ton violon, on dirait qu'il a retrouvé l'inspiration. Tu vois où je veux en venir ?

Je l'ai regardée, perplexe.

— Il avait besoin d'un personnage féminin pour bâtir son intrigue, et je suis la première à qui il a pensé.

— Voilà. Tu es la première à qui il a pensé. Il a passé deux ans à penser à toi sans arrêt. Et il ne parvient pas à t'oublier.

— Je n'y arrive pas non plus, ai-je répondu, morose, en engloutissant une poignée de frites, même si je n'avais plus faim depuis longtemps.

Elles ressemblaient à des beignets à l'oignon mais en plus rouges, comme si elles avaient été frites dans le paprika.

— Explique-moi quelque chose, a-t-elle repris en essuyant ses doigts aux ongles laqués de rouge, comme ses lèvres, sur la serviette en papier.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu ne lui dis pas que tu es amoureuse de lui ?

— Je ne sais pas... Je... je sais qu'il aime garder le contrôle. Je ne veux pas être celle qui le dit.

— Foutaises. Ça n'a rien à voir avec le contrôle. Et tu es la moins soumise de tous les soumis qui ont croisé mon chemin. Tu es plus une soumise épisodique en fait.

— Une quoi ?

— Une soumise épisodique. Tu prends ton pied en étant dominée, avec ou sans lien émotionnel. C'est juste comme ça que tu aimes la baise, c'est tout.

— Pas faux. Mais ce n'est pas pareil

avec Dominik. Avec les autres, c'est juste du cul. Avec lui, c'est plus que ça.

— C'est comme ça quand on couche avec quelqu'un qu'on aime. Tu n'as jamais été amoureuse ?

J'y ai réfléchi. Viggo, Simón, Darren. Will, un mec avec qui j'étais sortie avant de quitter la Nouvelle-Zélande. J'avais eu de l'affection pour ces hommes. Je pensais que j'avais vraiment aimé Simón. Mais je n'avais pas du tout la même entente sexuelle avec lui qu'avec Dominik, et j'avais parfois l'impression de vivre avec un frère plutôt qu'avec un amant.

— Non, je pense que je n'ai jamais été amoureuse.

Elle a secoué la tête, incrédule.

— Pas étonnant que tu sois un peu à la rue côté émotionnel, a-t-elle soupiré.

Elle a regardé son assiette vide avec regret, puis la mienne.

— Faut pas gaspiller, a-t-elle commenté en empalant le reste de ma saucisse sur sa fourchette.

— Combien de temps tu comptes rester à Berlin ? ai-je demandé, histoire de faire dévier la conversation loin de ma vie amoureuse.

— Aucune idée. Je n'ai même pas réservé de chambre d'hôtel. J'ai pris le premier vol en partance quand j'ai trouvé la maison de Hampstead vide. Je n'avais

pas envie de rester seule. J'ai supposé que Dominik t'avait suivie ici. J'ai pensé que je pouvais m'incruster avec ton groupe ou faire la fête toute la nuit, histoire de ne pas dépenser de thunes. J'ai passé la nuit dernière avec une fille que j'ai draguée au *Roses Bar*. C'était sympa, mais je n'ai pas pris son numéro.

Elle m'a fait un clin d'œil en avalant la dernière bouchée de sa saucisse au curry.

— Maintenant que j'ai vu dans quel état tu étais, je ne peux décemment pas te laisser toute seule, n'est-ce pas ?

— Je me débrouille très bien toute seule, ai-je rétorqué, agacée.

— C'est exactement ça ton problème,

Summer. Tu es trop orgueilleuse et bien trop disposée à te débrouiller sans personne. Il faut que tu apprennes à laisser les gens t'approcher. Je suis certaine que cette carapace cache un petit cœur tout mou.

— Bon, tu peux dormir dans ma chambre, j'ai un grand lit. Mon hôtel est juste au coin de la rue.

— Parfait, a-t-elle conclu avec un sourire triomphant. Mais c'est un peu tôt pour rentrer. Berlin est la capitale de la fête. J'ai fait tous les bars de ce côté-ci de la ville, mais il y a un endroit où je ne suis jamais allée, ce n'est pas très loin en taxi.

— Je n'ai pas vraiment envie de faire

la fête.

— Tu es aussi rabat-joie que Dominik. Il ne veut jamais sortir et, les rares fois où il accepte, il ne boit même pas. Fais-moi plaisir. Rien de sérieux. Un verre et une danse, histoire de te faire oublier tes soucis.

Une fois en route, Lauralynn était comme un train lancé à grande vitesse, et je n'avais pas l'énergie nécessaire pour palabrer. J'ai donc accepté de l'accompagner, même s'il était déjà presque 1 heure du matin.

— Tu dormiras quand tu seras morte, a-t-elle rétorqué quand je lui ai rappelé l'heure.

Lauralynn n'essayait jamais de convaincre quiconque, elle se contentait de donner des ordres, et je me sentais céder sous sa pression.

— Je ne suis pas habillée pour sortir, ai-je avoué d'un ton misérable.

Elle m'a détaillée de la tête aux pieds comme si elle était soudain dotée de rayons X à la place des yeux.

— Tu as un corset sous cette robe ?

— Oui, mais pas question que je le porte en public.

Elle a fait semblant de ne pas entendre ma réponse.

— Et ces bottes sont des cuissardes ?

J'ai hoché tristement la tête.

— Ce sera parfait.

Elle m'a fait traverser et a hélé un taxi.

Je n'ai pas compris l'adresse qu'elle a donnée au chauffeur, juste le nom du bar : *Insomnia*.

— Tu parles allemand ?

— Pas très bien. Mais assez pour me faire comprendre. J'ai fait un échange scolaire de quelques mois quand j'étais au lycée... Je n'étais pas assez vieille pour entrer dans les meilleurs clubs, mais j'étais assez grande pour tromper quelques videurs.

Vingt minutes plus tard, le taxi nous a déposées dans une rue sombre, tranquille et peu fréquentée, si l'on exceptait l'enseigne rouge au-dessus de deux malabars qui filtraient les couples se présentant à l'entrée.

Nous avons été chaleureusement accueillies par une blonde qui nous a regardées de haut en bas, histoire de vérifier notre tenue. Lauralynn lui a dit quelques mots en allemand, et elle nous a fait signe de passer.

L'entrée était entièrement rouge, ce qui semble être la couleur universelle du sexe. Une vitrine sur la droite proposait quelques DVD pornographiques et un boléro en latex violet garni de dentelle

blanche. Une affiche annonçait une nuit spéciale à venir : « Fête de la baise ».

Lauralynn s'était assise sur un banc recouvert de velours écarlate, le long d'un mur. Elle a enlevé ses escarpins puis son jean moulant.

— Lauralynn, ai-je chuchoté.

— C'est bon, calme-toi. C'est une boîte fétichiste, mais ils sont assez cool sur le *dress code*. Ils nous laisseront entrer en sous-vêtements. Tu peux te changer ici.

Elle avait ôté son tee-shirt et remettait ses talons hauts : elle ne portait rien d'autre en dehors de son string noir.

— Je ne le sens pas vraiment.

La dernière chose que j'avais envie de faire était de baiser ou de regarder des gens le faire. Ou de danser, aussi, d'ailleurs. Et encore moins nue. Si Lauralynn avait cherché à me déprimer davantage, elle n'aurait pas pu mieux s'y prendre. Elle me laisserait peut-être me rouler en boule dans le vestiaire pendant qu'elle faisait la fête sans moi.

— Fais-moi confiance, a-t-elle insisté, et désape-toi.

Elle avait une façon très autoritaire de s'exprimer, qui ne permettait aucune discussion, même si j'avais eu le cœur à protester. C'était la dominatrice en elle qui s'exprimait, je suppose, et d'après mon expérience il est encore plus

difficile de résister à une dominatrice qu'à son équivalent masculin.

J'ai ôté ma robe longue à imprimé léopard, révélant des cuissardes, un string noir et le corset que Dominik m'avait offert. Ce vêtement avait fait la moitié d'un tour du monde avec moi et il était chargé de plus de souvenirs, à la fois agréables et douloureux, que je n'en pouvais compter.

Lauralynn m'a prise par la main et m'a conduite vers l'escalier tendu de rouge qui menait au bar. Elle m'a tendu un shot de tequila sans me demander ce que je voulais boire.

— Avale, a-t-elle ordonné, ça va te détendre.

Je ne me suis pas encombrée du citron et du sel : j'ai bu cul sec et reposé le verre sur le comptoir. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi, histoire de voir avec quoi elle espérait me remonter le moral.

Une piste de danse courait le long du bar, déserte pour une heure aussi tardive.

— La fille à l'entrée m'a dit que l'ambiance démarrait vers 2 heures, quand ils ouvrent l'étage, a expliqué Lauralynn.

Elle avait fini son verre et léchait le sel et le sucre collés sur ses doigts. Deux mecs nous observaient avidement ; ils appartenaient à la race des habituels hommes seuls, en général en chemise et pantalon noirs, qui semblent hanter ce

genre d'endroits dans tous les pays du monde. Pour l'instant au moins, ils nous mataient de loin.

Lauralynn a suivi mon regard et a vu mon expression nerveuse quand je me suis rapprochée d'elle, trop consciente d'avoir les seins nus. J'ai résisté à l'envie de croiser les bras sur ma poitrine : ça n'aurait servi qu'à attirer davantage l'attention.

— Ne fais pas attention à eux, a-t-elle affirmé en leur jetant un coup d'œil dédaigneux, comme s'ils ne méritaient pas plus d'attention qu'une saleté sous sa chaussure. Allons faire un tour.

Nous sommes entrées dans une pièce sur la droite. Il y faisait très sombre, si

sombre que je pouvais à peine distinguer quelques corps enlacés sur le lit dans un coin. Les gens assis dessus n'avaient pas l'air de faire grand-chose d'autre que se caresser, mais je n'en étais pas certaine et j'ai rapidement détourné les yeux. Je ne me sentais pas l'âme d'une voyeuse ce soir. Il m'a fallu un moment pour comprendre que les œuvres d'art lumineuses qui ornaient les murs représentaient des sexes masculins et féminins. Près de la porte, un vagin fluorescent en 3D, brillamment coloré, sortait du mur. Un large anneau vert était fixé dans le clitoris. Sur les autres murs, des sculptures du même genre représentaient un immense phallus et des couples en activité à des stades variés de

copulation.

Il y avait une petite croix de Saint-André et un banc pour la fessée, tous deux sur le côté. Dans la pièce suivante, nous avons trouvé une balançoire et deux lits. Des couples les occupaient, mais ma vision ne s'était pas encore accommodée, et je n'ai eu que des aperçus : un sein, un escarpin rouge, une femme gémissant de plaisir entouré d'hommes qui la regardaient.

Lauralynn ne perdait pas une miette du spectacle.

C'était plus que je n'en pouvais supporter.

— Il faut que je sorte d'ici, ai-je dit en

revenant sur mes pas, vers la piste de danse.

Un film pornographique passait en boucle. J'ai tout de suite remarqué que les actrices n'étaient pas intégralement épilées et qu'aucune d'elles n'était blonde. C'est ça le relativisme sexuel.

La DJ passait de la dance, et des projecteurs illuminaient la piste. Les gens étaient perdus dans la musique et semblaient immunisés contre le sexe ambiant. Une femme qui, comme Lauralynn, ne portait qu'un string noir dansait avec un homme en sous-vêtement. En dehors du fait qu'ils étaient presque nus, ils auraient pu être n'importe quel couple entre deux âges dansant à un

mariage. Dieu merci, je n'avais encore pas vu de bites molles ni d'hommes en train de se branler.

Lauralynn m'a de nouveau prise par la main et m'a entraînée avec elle. Nous avons contourné le bar et nous sommes dirigées vers des rideaux en velours qui marquaient l'entrée dans une autre pièce.

J'ai protesté en marmonnant, mais elle ne s'est même pas retournée. Elle ne m'écoutait pas.

— Ah, nous y voilà ! s'est-elle exclamée en tournant à droite. C'est pour ça que je t'ai amenée ici. Rien de tel qu'un bain pour te redonner le moral.

Devant nous se tenait un jacuzzi, pour

l'instant vide de tout occupant. Des serviettes blanches, propres et épaisses, étaient pliées sur le côté. Un panneau demandait aux clients de bien vouloir se rincer dans la grande douche prévue à cet effet avant de se mettre à l'eau. Luralynn avait déjà ôté son string, pris une serviette et ouvert le robinet. Je l'ai rejointe tout de suite, histoire de ne pas rester seule devant le jacuzzi : j'avais peur qu'un homme ne prenne mon attitude pour une invitation.

J'ai essayé de ne pas regarder l'eau ruisseler sur les courbes de Luralynn.

Je l'avais vue dans son tailleur de scène, dans ses sempiternels jeans moulants et dans une combinaison en

latex si moulante qu'on aurait dit qu'elle avait été cousue sur elle. Nue, elle était tout ce que la combinaison promettait : grande, toute en courbes, avec des jambes interminables. C'était son attitude qui faisait d'elle une véritable bombe sexuelle. Son regard était une invitation promettant que personne ne faisait le poids face à elle. Pas étonnant que les hommes aient envie de la vénérer. Savoir que dans d'autres circonstances elle ne leur accordait pas un regard me donnait envie de me jeter à ses pieds en échange d'un sourire. Elle avait quelque chose de royal.

À ses côtés, j'ai lavé les chagrins de la journée et de la nuit sous le jet brûlant de la douche.

Nous nous sommes ensuite assises dans le jacuzzi, où nous avons trempé pendant une heure. Nous n'avons quasiment pas échangé un mot. Chaque fois que quelqu'un faisait mine de nous rejoindre, Lauralynn l'en dissuadait d'un regard meurtrier.

J'étais parfaitement détendue et près de m'endormir quand Lauralynn s'est levée et a commencé à se sécher.

Les bruits en provenance des alcôves et des pièces autour de nous suggéraient que la fête battait son plein. Je n'avais pas plus envie de les rejoindre que tout à l'heure, mais les gémissements de plaisir et les rares grognements ne me dérangent plus.

Il était 3 heures du matin quand nous avons hélé un taxi. Les bars près d'Oranienstraße étaient toujours ouverts et pleins de monde. Même *IchOrya*, le café où j'avais passé le plus clair de ma journée, était encore allumé, et quelques clients fumaient devant la porte.

Berlin était vraiment la ville qui ne dormait jamais.

J'ai sonné à la porte de l'hôtel. Nous étions tous au même étage, nos chambres donnant sur le même couloir. Les autres étaient soit encore dehors, soit profondément endormis. J'aurais plutôt parié pour la première solution. Nous avions tous adopté un rythme nocturne : repos le jour, concert et fête la nuit.

Lauralynn s'est déshabillée immédiatement, et je l'ai imitée. Nous avons passé la majeure partie de la nuit à moitié nues, et j'étais trop fatiguée pour chercher le pyjama que je trimballais toujours dans ma valise en cas de compagnie platonique.

Nous n'avons pas ouvert l'œil avant midi. J'ai découvert en me réveillant que j'étais blottie dans les bras de Lauralynn, la joue sur ses seins. Le parfum de son shampoing emplissait mes narines. C'était un endroit très confortable, et, l'espace d'un moment, j'ai compris ce que ressentait un homme en se réveillant auprès d'une femme. Elle était plus

grande que moi et dans la position de celui qui réconfortait, ce qui n'était guère différent des hommes, mais son corps était plus tendre et son odeur plus musquée.

Elle a fait courir ses doigts dans mes cheveux, comme si nous étions amantes, et m'a enlacée. Je me suis demandé quel effet ça ferait de l'embrasser, mais, même si j'avais osé le faire, ça ne me semblait pas bien. Je ne pouvais pas draguer une amie de Dominik, ou une de ses maîtresses, ou quoi qu'elle soit pour lui, même si lui et moi n'étions techniquement pas ensemble.

— Je vais mourir si je n'ai pas mon café, a-t-elle dit.

Une femme selon mon cœur.

Nous nous sommes habillées rapidement, impatientes de sortir au grand air et de manger. Je n'avais pas avalé grand-chose la veille au soir, et Lauralynn avait un appétit exigeant.

Je me suis arrêtée sur le chemin pour écouter un musicien interpréter *I'm on Fire* de Bruce Springsteen, sans écouter les jérémiades de Lauralynn, qui assurait qu'elle allait s'évanouir d'une minute à l'autre si elle n'avalait pas son petit déjeuner. J'avais une tendresse particulière pour les musiciens des rues, parce que je l'avais été. J'ai déposé un billet de 5 euros dans son étui en échange d'un CD dont la couverture était semi-

professionnelle. On pouvait lire : « Kaurna Cronin, *Feathers* ». J'ai souri à l'artiste, qui m'a saluée en ôtant son feutre. Lauralynn se balançait impatiemment d'un pied sur l'autre.

— Tu ne peux pas draguer une fois que j'aurai mangé ? a-t-elle ronchonné pendant que je fourrais le CD dans mon sac à main.

Nous avons bu du café et mangé du pain, de la viande et du fromage chez *Matilda*. Chris et Fran étaient déjà là, mais ils étaient sur le départ. Ils avaient prévu de faire un tour chez un disquaire non loin. Nous donnions un concert au même endroit que la veille et n'avions donc que l'après-midi et le début de

soirée à tuer.

Fran a dévisagé Lauralynn et m'a regardée en haussant un sourcil.

— Bien dormi ?

Je l'ai présentée comme une vieille amie d'un ami. Fran et Chris sont partis rapidement, en promettant de nous rejoindre plus tard dans la journée.

— C'est ta sœur ? a demandé Lauralynn.

— Oui.

— Vous vous ressemblez. Vous êtes différentes mais il y a un air. Elle a la même étincelle dans les yeux.

— Ne commence pas. Chris lui court

déjà après, et c'est tout ce que je peux endurer.

Nous avons commandé un autre café et passé un bon moment à l'extérieur, à contempler la rue et les passants, assises sur les couvertures roses qui recouvraient les bancs en bois.

Lauralynn était d'une compagnie agréable. Elle n'attendait pas que je fasse la conversation et se contentait d'être assise à mes côtés. Sa présence m'apaisait et me redonnait de l'espoir. Elle n'était pas du genre diplomate : si elle pensait que Dominik et moi avions une chance, alors c'était le cas.

Elle a fini par briser le silence.

— Allons faire un tour.

— Si tu veux, ai-je acquiescé en haussant les épaules.

Nous quittons Berlin dans deux jours, et, malgré mes bonnes résolutions, j'avais passé plus de temps à dormir qu'à visiter la ville. Le reste de la tournée serait une succession de nuits isolées, et nous n'aurions plus de temps pour nous d'ici à notre retour à Londres.

Nous avons loué des vélos et roulé jusqu'à Flohmarkt, le marché aux puces, dans Mauerpark. Il était bondé. La moitié de la population de la ville semblait s'être donné rendez-vous là. Tous ces gens faisaient la queue devant les étals de bibelots, de vêtements vintage et de

meubles d'occasion. J'ai déniché une paire de bottines zébrées dans une pointure trop petite pour moi et l'ai achetée pour Fran.

Nous avons acheté deux gobelets de jus d'orange frais et nous sommes frayé un chemin vers le parc de l'autre côté du marché. C'était un endroit peu arboré en comparaison d'autres espaces verts que j'avais pu voir dans Berlin : une pelouse mal entretenue et quelques arbres. Cela n'empêchait pas l'endroit d'être lui aussi pris d'assaut : les gens étaient étalés sur l'herbe, d'autres étaient assis face à un groupe de musiciens qui chantaient dans une machine à karaoké.

Mon téléphone a sonné. Je me suis

empressée de répondre. En appuyant sur le bouton, je me suis aperçue que je n'avais pas reconnu le numéro. Ce n'était pas Dominik.

— Salut, Summer. Grayson à l'appareil. J'ai quelque chose à te demander à propos de tes photos...

Danseuse privée

La nuit passée à Paris avec Summer avait été trop courte. Ils n'avaient même pas trouvé le temps de parler du vol du violon ni de discuter des véritables raisons de leur rupture, à New York. Il savait qu'ils étaient tous deux prêts à endosser leurs responsabilités ; il était très clair pour lui à présent qu'ils étaient l'un et l'autre à blâmer. C'était la faute de

leur personnalité et des sombres secrets qui les animaient. Si la rivière souterraine sur laquelle flottaient leurs vies n'existait pas et ne les entraînait pas dans son courant, ils ne se seraient probablement jamais rencontrés. Inutile donc de pinailler sur les détails. Ils étaient ce qu'ils étaient : parfaitement imparfaits. Et il était peu probable qu'ils changent. Il fallait juste vivre avec le passé et espérer trouver un compromis leur permettant d'exprimer leurs désirs dévorants, leurs appétits et leurs émotions.

Un message de Lauralynn l'attendait sur le répondeur : elle espérait être de retour à Londres à la fin de la semaine. Ses retrouvailles avec son frère s'étaient

bien déroulées : ils avaient renoué de vieux liens, et ses blessures n'étaient pas suffisamment sérieuses pour qu'il en ait beaucoup de séquelles. Il lui tardait de rentrer. Même s'il appréciait son agréable compagnie, Dominik, à cause de Summer, n'était pas certain que ce soit une bonne chose de continuer à vivre sous le même toit que Lauralynn. Il savait que les deux jeunes femmes s'étaient un peu fréquentées à une certaine époque, mais il ne connaissait pas exactement la nature de leur relation. Encore des complications.

Son esprit était toujours submergé par les souvenirs de Summer dans la chambre d'hôtel parisienne, et par les bruits et les odeurs de la capitale française, qui serait dorénavant pour lui toujours associée à la

jeune femme. Les arômes de pâtisserie qui l'avaient assailli quand il avait franchi la porte de l'hôtel pour prendre le métro qui l'avait rapidement mené à la gare. La sauvagerie topographique des graffitis qui ornaient les murs en ruine et les tunnels sur le chemin de l'Eurostar, dans le *no man's land* entre Paris et sa banlieue.

La lueur de ses yeux quand elle avait joui, en nage, le sexe de Dominik enfoui profondément en elle.

Ses bruits de gorge étouffés qui accompagnaient chacun de ses coups de reins.

Sa façon de retenir son souffle en silence, redoutant le pire, l'espérant,

chaque fois qu'il ralentissait avant de s'immobiliser, anticipant les diverses improvisations de ses assauts, de sa domination. Son désir allant et venant, un pas en arrière comme un courant terrifiant, deux pas en avant comme une tempête magique et incontrôlable, au fur et à mesure que Dominik forçait son corps à se plier à de nouvelles positions, un doigt ici, le plat de sa main là. Summer était un magnifique animal plein d'orgueil et de luxure, qu'il dressait de sa queue rigide.

Son visage endormi quand elle reposait près de lui ensuite, le fin film de sueur séchée sur sa peau pâle, son corps parcouru par un frisson involontaire qui courait sous sa peau à la vitesse de la

lumière, comme une réplique après un tremblement de terre. La paix. La beauté de sa proximité. L'acceptation sereine de la confiance qu'elle lui accordait.

Dominik se sentait vivant de nouveau, comme s'il émergeait d'un long sommeil, d'un regrettable vide qui aurait envahi sa vie. Il avait suffi d'une nuit avec Summer. Non préméditée, spontanée, voulue.

Il décida de lui téléphoner le lendemain matin. Il était fatigué, mais c'était un sentiment agréable, comme si ses sens avaient été submergés, ses batteries trop chargées. Il lui fallait un peu de temps pour accomplir sa transformation. Pourtant il savait aussi qu'il était loin d'être épuisé et qu'il

aurait du mal à trouver le sommeil. Son esprit était agité par un doux tumulte et son corps par l'adrénaline.

Il gagna son bureau à l'étage et chercha les notes consacrées à son roman sur son ordinateur portable.

Il ouvrit un nouveau dossier et commença à écrire en autopilote, évoquant les sentiments et les impressions nés de sa nuit avec Summer tant que l'expérience brûlait encore dans sa mémoire. Il avait très peur que tout ne s'estompe très rapidement et qu'il ne lui reste rien pour alimenter la description des sentiments des personnages quand il en aurait besoin.

Cela ressemblait un peu à ces rêves qui

percent le mur du sommeil et qu'on doit écrire tout de suite si l'on veut s'en souvenir au petit matin. Dominik comprit un peu plus tard à ses dépens que les notes rédigées ainsi n'étaient que des mots jetés au hasard sur le papier et qui n'avaient aucun sens.

Sa peau.

Ses yeux.

Les lignes bien dessinées de son corps.

Les angles ronds et aigus de son intimité.

Dominik soupira. Parfois, les mots ne suffisent pas.

Il soupira de nouveau et se rendit compte qu'il n'avait même pas pris la

peine de lire ses mails en rentrant de Paris. C'était là un signe évident de sa distraction.

Il cliqua sur sa messagerie.

Il n'y avait heureusement pas grand-chose d'important. Une preuve supplémentaire s'il en fallait une que le monde ne tournait pas autour de lui et de ses tourments sentimentaux. Les habituels spams, les newsletters auxquelles il était abonné, de la pub.

Un mail, cependant, lui rappelait qu'il était attendu à Barcelone le week-end suivant. Il avait accepté de faire une signature à l'occasion de la Sant Jordi. Préoccupé par les récents bouleversements de sa vie, il en avait

presque oublié cet engagement. Il se demanda si la capitale catalane figurait dans la tournée des Groucho Nights. Ce serait une sacrée coïncidence.

Incapable de lutter plus longtemps contre le sommeil, il finit par se diriger à contrecœur vers sa chambre.

Le lendemain matin, après avoir veillé à ne pas appeler trop tôt, Summer aimant faire la grasse matinée, il lui téléphona. Elle était à Bruxelles, où le groupe avait joué avant de partir pour Berlin.

Elle était en train de faire son jogging.

— Tu vas bien ?

— Oui, répondit-elle, un peu essoufflée.

— Quand a lieu le concert ?

— À la fin de la semaine. Samedi et dimanche. On se produit deux fois. Les billets pour le premier se sont vendus tellement vite que la salle nous a proposé d'en faire un deuxième. On reste quelques jours supplémentaires avant de reprendre la route.

— Où allez-vous ensuite ?

— Amsterdam, puis des villes scandinaves. Copenhague, Oslo, Malmö, Stockholm, Helsinki, mais je ne suis pas certaine que ce soit dans cet ordre. Puis l'Autriche et les Balkans. On va même jouer à Sarajevo et à Ljubljana.

— Ça devrait être sympa, tout ça.

— Oui, acquiesça-t-elle, enthousiaste.
Je rêvais de visiter ces villes.

— On n'a pas vraiment eu le temps de discuter.

— Non.

— Écoute, reprit Dominik, sur un ton plus sérieux. J'ai rencontré un homme dont on m'avait parlé. À Paris. Quelqu'un qui connaît les côtés pas très légaux du marché des instruments de musique. Tu avais raison. Viggo est un collectionneur réputé, et il se trouve qu'il avait manifesté de l'intérêt pour le Bailly. Depuis pas mal de temps. Il était sur sa liste.

— Merde ! s'exclama Summer.

J'aurais vraiment voulu qu'il n'ait rien à voir là-dedans.

— Ça ne veut pas dire qu'il est mêlé au vol, tempéra Dominik. Mais c'est vrai que c'est une étrange coïncidence.

— Je suis d'accord avec toi. Je ne sais pas quoi faire. Le confronter ?

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. Il est avec vous ?

— Non, il est rentré à Londres aujourd'hui. Avec Luba. Il a un planning d'enregistrements pour les semaines à venir. Il a dit qu'il essaierait de nous rejoindre à Stockholm. Il a même fait allusion à une possible apparition sur scène. Histoire de montrer que nous

avons sa bénédiction.

— Je peux faire quelque chose ?

— Il faut que j’y réfléchisse.

Il y eut un silence. Il entendait le bruit des voitures à l’arrière-plan. Elle courait certainement le long d’une route très fréquentée.

— Tu ne vas pas à Barcelone, par hasard ? s’enquit-il.

— Pas cette fois-ci. Une autre fois peut-être. On repartira peut-être après notre retour à Londres. Pourquoi cette question ?

— J’y vais cette semaine. Pour faire la promo de mon bouquin. J’avais accepté il y a longtemps.

— C'est chouette.

— Je me demandais si on pouvait se retrouver là-bas...

— Mmmmh..., fit-elle d'un ton indéchiffrable. Pas cette fois-ci.

— Écoute, à propos de l'autre nuit...

— Je sais, Dominik... J'aimerais beaucoup en discuter quand je serai de retour à Londres.

— D'accord.

— Autre chose..., ajouta-t-elle.

— Oui ?

— La danseuse russe qu'on a croisée à La Nouvelle-Orléans...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Luba. Oui, elle m'a reconnu. Moi aussi.

— Elle est avec Viggo.

— J'ai vu ça. Mais... toutes les deux... vous êtes avec lui ?

— C'est compliqué.

— On dirait bien. Mais ça n'a aucune importance. Le plus important est que nous nous parlions de nouveau.

— Je pense que nous avons fait un peu plus que nous parler, observa Summer, une trace de sourire dans la voix.

Dominik se rendit compte qu'elle était un peu sur ses gardes. Elle avait toujours

détesté le téléphone. Elle ne pouvait s'exprimer pleinement que dans la proximité du face-à-face.

— Je te laisse à ton jogging, reprit Dominik. Je peux te rappeler plus tard dans la semaine ?

— Bien sûr.

La Sant Jordi était l'équivalent catalan de la Saint-Valentin, même si « Jordi » signifiait « Georges ». Cette fête avait lieu un dimanche par an, et le centre de Barcelone était transformé pour l'occasion en un gigantesque marché, du nord de la place Catalunya jusqu'à l'avenue Diagonal. De vastes étals de

fleurs et des tables croulant sous le poids de centaines de livres vieux ou neufs fleurissaient un peu partout. C'était une célébration de la nature et de la lecture. Une foule d'écrivains passaient de stand en stand pour dédicacer leurs ouvrages avant qu'ils soient vendus. Les stands étaient organisés par les libraires et les éditeurs. La tradition voulait que les femmes offrent un livre à leur amoureux, ces derniers leur offrant en retour une fleur, de préférence une rose. Durant ce jour ensoleillé, la moitié de la ville déambulait sur la Rambla, un livre ou une rose à la main. Ce spectacle fit sourire Dominik, qui se déplaçait de stand en stand, guidé par son attachée de presse.

Si Summer avait été là, quel livre lui

aurait-elle offert ? Il se rendit soudain compte qu'elle n'aurait guère eu de choix, la majorité des titres étant en espagnol. Une pensée le frappa soudain : les livres sont éternels, alors que les fleurs se fanent et meurent. Fallait-il y voir la représentation des relations entre les hommes et les femmes ?

Il était assis au dernier stand de la journée, désœuvré à côté des auteurs espagnols qui continuaient à signer leurs romans en bavardant avec leurs lecteurs, quand un long bras mince et pâle lui tendit un exemplaire abîmé de son roman, dans l'édition anglaise.

Dominik leva les yeux.

Luba la voyageuse.

Vêtue comme d'habitude de manière spectaculaire, dans une flamboyante robe ultramoulante signée Roland Mouret.

— Vous ici ? s'étonna Dominik.

— Vous ne refuserez pas une dédicace à une amie ?

— Une amie ou une harceleuse ?

Le rire de Luba était pur comme du cristal.

— Je vous ai donné mon numéro et vous ne m'avez pas appelée. Que devais-je faire selon vous ?

Il saisit le livre, l'ouvrit à la page de garde et le lui dédicaça. Elle n'avait pas menti quand elle lui avait dit l'avoir lu. « Pour une danseuse privée », écrivit-il.

Une légère brise de fin d'après-midi s'était levée sur la Rambla, et les cheveux d'un blond très clair de Luba flottaient comme un voile soyeux dans les méandres du courant invisible du vent, pendant qu'elle lisait ce qu'il avait écrit.

— Joli, remarqua-t-elle.

— C'est un plaisir.

— Je vois que vous avez presque fini. Si on allait boire un verre, un café, voire manger des tapas ?

L'attachée de presse que ses éditeurs lui avaient allouée lui signifia que son travail était terminé et qu'il pouvait partir. Il la remercia, ainsi que ceux qui tenaient le stand, et se leva.

— Comment saviez-vous que j'étais à Barcelone ? Et ne me dites pas que vous êtes ici par hasard.

— Élémentaire, mon cher Dominik. Je vous ai googlisé. Et j'ai découvert que votre éditeur espagnol avait publié sur son site la liste des écrivains qui seraient présents à la Sant Jordi. Facile, conclut-elle avec un sourire désarmant.

Dominik avait du mal à imaginer que quelqu'un d'aussi éthéré et sensuel que Luba puisse se servir d'un ordinateur, mais son explication se tenait. De nos jours, il est impossible de vivre caché.

— Vous avez fait tout ce chemin pour obtenir une dédicace ?

— Non. Je suis venue pour travailler.
Danser.

— Ah...

— Une danse privée.

— Comme à La Nouvelle-Orléans ?
demanda-t-il.

— Pas tout à fait.

— Et que dit Viggo de votre travail...
en free-lance ?

— Ça ne le regarde pas, répondit-elle
avec simplicité. Je ne lui appartiens pas.

— Bien.

Ils remontèrent le Passeig de Gràcia et
dénichèrent un bar auquel on accédait par
quelques marches en pierre. Bas de

plafond, à moitié enterré, il embaumait le café, le tabac et le jambon fumé.

Ni l'un ni l'autre ne parlait espagnol. Ils se contentèrent donc de désigner les petites assiettes garnies de tapas pour indiquer celles qu'ils désiraient. Les regards des hommes présents étaient tous fixés sur Luba. On ne voyait qu'elle, souple et gracieuse, impériale, presque parfaite. Sa robe écarlate brillait comme un phare dans la lumière mourante de la fin de journée.

— Une voiture viendra me chercher ce soir à 22 heures, expliqua-t-elle.

— Ce sont vos clients qui l'envoient ?

— Oui. Je pense qu'ils sont russes. Et

riches. Ils pullulent de nos jours. Ce n'était pas comme ça quand j'étais plus jeune. Ce sera sur un bateau. Mon show, je veux dire.

— Vous avez une réputation internationale, apparemment.

— Peut-être, répondit-elle avec un sourire modeste.

Elle prit un petit morceau d'une des tapas, de la pomme de terre frite recouverte de crème et de paprika.

— C'est délicieux, remarqua-t-elle. Vous devriez goûter.

Dominik avala quelques olives vertes farcies aux anchois. L'équilibre des saveurs était subtil et addictif. On avait à

peine fini une bouchée qu'on en voulait une autre. Les cafés qu'ils avaient commandés étaient fumants et très forts. Il demanda une bouteille d'eau minérale au serveur.

— J'ai aimé votre livre, reprit Luba. Elena, votre héroïne, est très réaliste. Mais aussi autodestructrice.

— C'est pour ça que vous vouliez me voir. Mais il est trop tard pour changer quoi que ce soit, vous savez. Ce roman est mort et enterré.

— Enterré ?

— C'est juste une expression. Je veux dire par là qu'il est achevé. Je suis sur un autre projet. Une autre histoire, d'autres

personnages.

— J'ai toujours pensé que les écrivains étaient des hommes complexes, et ça me remplit de curiosité, c'est tout.

— Si seulement tout le monde éprouvait la même curiosité...

— Quel est le sujet du nouveau roman ? Enfin, si j'ai le droit de demander.

— Des instruments de musique. Je veux raconter l'histoire de l'un d'eux en particulier, un violon, et de ses différents propriétaires..., son histoire sur plusieurs siècles.

— Oh, c'est une idée géniale !
s'exclama Luba en tapant des mains. Je pense que je sais qui vous a inspiré.

— Vous voulez parler de Summer ?

— Elle est violoniste. Mais j'avoue que j'avais aussi envie de rencontrer l'homme qui a demandé à sa compagne de danser à La Nouvelle-Orléans.

— Je suis ravi que vous nous trouviez distrayants.

— La vie des gens me fascine terriblement, répondit Luba.

— Vous n'êtes donc pas seulement une femme qui danse nue. Vous êtes aussi une voyeuse à votre façon.

— Et pourquoi pas ? Je suis pour tout ce qui rompt la monotonie de la vie.

— Parlez-moi de votre ami... Viggo.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— On m'a dit que c'était un collectionneur. D'œuvres d'art, d'instruments de musique.

— Ah, je comprends pourquoi vous vous intéressez à lui, déclara Luba avec un sourire énigmatique.

— Je voudrais en savoir plus sur lui. Alors ?

— Posez-moi des questions. J'y répondrai de mon mieux.

Luba accepta que Dominik la regarde danser de nouveau. Ils convinrent d'un rendez-vous dans le hall de l'hôtel de la

jeune femme un peu avant que la limousine vienne la chercher à 22 heures. Elle logeait au *Condal*, loin du centre-ville bruyant de Barcelone, un hôtel luxueux mais discret, en dehors des sentiers battus. Les réceptionnistes – uniquement des hommes au physique de mannequins sanglés dans les mêmes costumes noirs – lui décochèrent un regard entendu quand il leur annonça qu’il attendait la blonde éblouissante.

Elle émergea de l’ascenseur dans une splendeur de blancheur. Sa longue silhouette était enveloppée dans une robe en soie ivoire froufrouante et ses longues jambes prolongées par de vertigineux escarpins argentés. Ses indomptables boucles blondes flottaient sur ses épaules,

et ses bras nus avaient la blancheur de la porcelaine. Ses yeux étaient soulignés par un maquillage très foncé, qui contrastait violemment avec le reste de son visage, où se détachaient le rouge pâle de ses lèvres et le rose de ses pommettes. Une œuvre d'art très étudiée.

La limousine les attendait dehors. Le chauffeur impassible, en uniforme et casquette gris, leur ouvrit la portière.

Luba avait dit à Dominik de porter un costume. Il en avait glissé un dans sa valise au cas où, avant de quitter Londres, mais il n'avait pas emporté de cravate. En sortant du bar et en attendant l'heure du rendez-vous avec Luba, il avait donc passé tout le temps qui lui

restait à chercher une cravate décente au *Corte Inglès*, sur la place Catalunya.

Le luxueux véhicule déboîta, le moteur ronronnant doucement. À l'abri du regard du chauffeur, séparé d'eux par une épaisse vitre, Dominik demanda à Luba où ils se rendaient.

— Je ne pose jamais la question, répondit la jeune femme.

Elle n'ajouta rien.

La limousine quitta rapidement la ville et emprunta l'autoroute qui menait vers le sud. Ils roulèrent pendant une demi-heure, sous la pleine lune qui se reflétait dans la mer à leur gauche. Ils traversèrent à toute allure les tunnels qui creusaient les

collines, non loin de villages de pêcheurs ou de stations balnéaires.

Durant tout le trajet, Luba demeura silencieuse. Elle s'était retirée dans une tranquille méditation, profondément concentrée. Elle semblait répéter sa performance, comme si elle y était déjà.

La voiture suivit un panneau indiquant Sitges et quitta la route principale pour se frayer un chemin dans le village. Elle s'éloigna des ruelles du centre-ville gothique, traversa les collines environnantes, peuplées de luxueux hôtels, puis franchit la ligne de chemin de fer et se dirigea vers une jetée très éclairée.

Une grille en barrait l'accès. Le

chauffeur pianota un code, et le portail s'ouvrit.

Le yacht, monstrueux assemblage de ponts en fer et en bois emboîtés les uns dans les autres comme des poupées russes, était ancré au bout de la longue jetée, isolé des autres bateaux. Il était peu éclairé, comme pour ne pas attirer l'attention sur son opulente élégance.

Un vigile baraqué vérifia que le nom de Luba se trouvait bien sur la liste qu'il avait en main et leur fit signe de descendre sur le pont inférieur, où une foule d'invités bien habillés bavardaient en buvant. Dominik reconnut de l'anglais, du français, de l'espagnol, quelque chose qu'il prit pour du russe, et de nombreuses

autres langues.

Une femme entre deux âges en robe du soir noire aperçut Luba et lui fit signe. La jeune femme suggéra à Dominik de faire connaissance avec les autres invités et de s'amuser, puis elle suivit la femme vers sa loge, afin de se préparer pour le spectacle.

Dominik se dirigea vers le bar en espérant que son costume noir bon marché ne déparerait pas trop dans cet océan de richesses. Le barman chauve lui tendit une coupe de champagne. Il déclina et demanda un verre d'eau minérale, Perrier ou San Pellegrino. Sans surprise, le barman lui proposa les deux. Il avait manifestement tous les breuvages du

monde.

Il essaya de s'intégrer le mieux possible, même s'il ne connaissait personne. Il papillonna entre les groupes, saisit des bribes de conversation tenues dans des langues qu'il ne comprenait pas. Aucun des invités ne semblait remettre en cause sa présence sur le bateau, même s'il se sentait totalement déplacé. Au moins le navire était-il amarré : Dominik souffrait du mal de mer et il aurait été bien embarrassé si la fête avait eu lieu au large.

La femme qui avait accompagné Luba un peu plus tôt refit son apparition et dirigea les invités vers un niveau inférieur du yacht. Dominik suivit la

foule. On les conduisit vers un luxueux salon dans lequel une petite scène avait été installée face à des rangées de chaises pliantes. Le fond de la pièce, près des immenses baies vitrées qui donnaient d'un côté sur les eaux du port, de l'autre sur l'immensité de la mer, était occupé par une collection de canapés en cuir brillant. Des spectateurs richement vêtus y prirent place. Dominik supposa qu'il s'agissait des propriétaires du bateau et des hôtes de la soirée : si l'on en croyait leurs traits slaves, il devait s'agir de mafieux russes et de leurs poules. Des serveurs en uniforme circulaient entre les sièges et proposaient du champagne aux invités. Dominik s'assit dans le coin le plus reculé de la pièce.

Quand tout le monde fut confortablement installé, les conversations moururent, et un frisson d'anticipation parcourut l'assistance. Les lumières, déjà tamisées, furent baissées davantage.

Deux assistants qui se tenaient près de l'escalier installèrent deux lourds projecteurs sur des trépieds et les allumèrent. La scène improvisée se trouva baignée dans une lumière crue, et Dominik reconnut la voix enregistrée qui sortait des haut-parleurs. « Mon nom est Luba... » Puis les notes de la mélodie de Debussy, et l'entrée de la jeune femme, dans sa robe de coton blanc. Elle s'avança nonchalamment vers la scène et resta immobile comme une statue, sa

silhouette parfaite éclairée sans merci par la violente lueur des projecteurs.

Dominik l'avait déjà vue danser à La Nouvelle-Orléans, ce qui ne l'empêcha pas d'être émerveillé par la grâce et la solennité de ses mouvements, d'une infinie lenteur, séduisants, élégants, sensuels. Chaque centimètre carré de sa peau finit par être dévoilé et par s'offrir dans son absolue nudité. Mais son visage demeura parfaitement impassible, perdu dans ses pensées, habitant d'un autre monde, très loin du yacht et du port de Sitges Aguadolç.

Ses seins fermes et haut perchés ne semblaient pas dérangés par le rythme de son corps. Elle pivota, et, quand son sexe

fit face à l'assemblée silencieuse, Dominik vit le minuscule revolver tatoué à l'encre bleue à quelques centimètres de sa fente. Intrigant, provocant, comme une manière définitive d'asseoir la fascination qu'elle suscitait chez les autres, comme un point sur le « i » de sa personnalité hors du commun. Il songea qu'il aurait dû lui demander l'explication de ce tatouage quand il en avait eu l'occasion. Les hommes – et les femmes – autour de lui retenaient leur souffle devant le spectacle de Luba se contorsionnant, sinueuse, au rythme de la musique lumineuse et impressionniste. Elle exposait sans vergogne tous les recoins de son intimité, les exhibant.

Les dernières notes de musique

s'égrenèrent une à une, et Luba retrouva progressivement sa position première de statue vivante. Mais, cette fois-ci, les lumières ne s'éteignirent pas, et un autre morceau de musique débuta. Un tango.

Une mélodie sensuelle, lascive et langoureuse perça le silence qui avait suivi la performance de Luba.

Un homme monta sur la scène, face à la jeune femme. Il était nu lui aussi, et jeune, entre vingt et vingt-cinq ans. Sa peau avait la couleur de l'or brun, presque cuivrée. Dans un tout autre endroit, il aurait eu l'air déplacé, comme s'il avait passé des jours entiers dans une cabine de bronzage, mais là il brillait comme une divinité marine. Il était athlétique, avec

des jambes musclées et des pectoraux bien dessinés. Sa poitrine frémissait à chaque respiration. Ses cheveux, lissés en arrière, accentuaient la ligne virile de sa mâchoire.

Son sexe, qui était la seule chose molle dans ce corps dur, se mit à bander en présence de Luba. Le jeune homme attendait qu'elle fasse un geste, s'imprégnant de la richesse de sa nudité.

Luba ouvrit les yeux. Elle battit théâtralement des cils pour marquer sa surprise de le voir devant elle, comme si sa présence ne faisait pas partie du spectacle. Le danseur fit brusquement demi-tour et saisit la main de la jeune femme. Il l'attira contre lui, et leurs deux

corps nus se rencontrèrent. De l'autre main, il saisit le menton de Luba après avoir fait glisser ses doigts sur son cou. La statue nouvellement formée resta un instant immobile, yeux dans les yeux, peau contre peau, jusqu'à ce que la ligne mélodique principale du tango se déroule. Ils entamèrent alors leur danse, jambes entremêlées, corps collés.

Dominik regarda le couple glisser langoureusement sur la petite piste de danse. Il se demanda si ce numéro avait été répété et où.

Son partenaire menait Luba sur les échos sans fin de la musique ; elle se laissait diriger par la gravité et l'enlacement autoritaire, jambes et corps

en parfaite extension avant que sa silhouette soit brisée encore et encore sur l'autel de la domination du jeune homme. En réaction à la proximité du corps des danseurs et à l'obscénité avec laquelle Luba était étirée et exposée, la chaleur dans la salle se fit plus intense. Le danseur bronzé et musclé comme un dieu la faisait bouger sans que son expression, sévère, dominatrice, change d'un iota.

Elle écarta brièvement et largement les jambes, révélant son intimité, puis il l'attira de nouveau à lui. Son sexe était à présent aussi rigide que le reste de son corps et il était pressé étroitement entre leurs ventres. Dominik songea que la scène était à la fois choquante et magnifique.

C'était la danse du désir et du danger : Luba semblait avoir abdiqué toute volonté, elle était soumise à son partenaire qui la faisait bouger comme bon lui semblait. Impossible de détourner les yeux de la pellicule de sueur brillante qui recouvrait à présent les deux corps et de la vision pornographique du désir masculin, suscité par l'intense proximité du corps exquis de la jeune Russe. Dominik regarda la façon dont son sexe caressait le nombril de Luba, qui, les jambes impeccablement tendues, le pied pointé comme une ballerine, avait rejeté la tête en arrière, rigide, lointaine.

La musique atteignit son apogée. Le danseur jeta Luba au sol, où elle se déploya, écartant bras et jambes dans une

parfaite position géométrique. Il se pencha de nouveau vers elle et la releva d'un seul mouvement en la tirant par la main. L'alignement de leurs corps était un rituel, une cérémonie du désir.

Une fois à la verticale, Luba leva la jambe jusqu'à obtenir un angle parfait, puis, à la surprise du public, le jeune homme la pénétra d'un mouvement fluide, sa queue dressée plongeant dans les profondeurs de sa chatte offerte.

Il s'enfonça jusqu'à la garde. Le couple était à présent lié, frissonnant au rythme de la musique. Ils continuèrent à danser : à présent le danseur menait sa partenaire avec son sexe autant qu'avec ses bras. Dominik remarqua qu'il ne se

retirait jamais, et que les figures du tango ne perdaient en rien de leur élégante fluidité.

Sur une chaise devant lui, il vit une femme agripper la cuisse de son voisin.

D'une certaine manière, on n'aurait pas dit qu'ils baisaient. Ils dansaient toujours ; une danse primitive, terriblement belle, dans laquelle la grâce de leurs corps avait transcendé l'obscénité de la scène.

Dominik retint son souffle. Ses yeux étaient rivés sur les frissons qui parcouraient les fesses de Luba alors qu'elle tournait autour du corps de son partenaire, dont le sexe était devenu une extension de la colonne vertébrale de la jeune femme : s'il se retirait soudain, elle

s'effondrerait comme une poupée de chiffon privée de soutien.

La musique commença à s'estomper, et la danse ralentit jusqu'à ce que Luba et son partenaire s'immobilisent totalement, toujours liés, comme des statues de chair. Leur immobilité était quasi parfaite, à peine rompue par le léger mouvement de la poitrine du jeune homme qui retrouvait son souffle et par la couleur rosée, preuve de son désir, qui s'étendait entre le cou et les seins de la jeune femme.

On aurait entendu une mouche voler.

La femme qui orchestrait l'événement fit un signe aux deux marins, qui éteignirent les projecteurs.

Dominik avala une longue gorgée d'eau minérale : il savait que certaines des images de cette soirée resteraient gravées à jamais dans ses souvenirs. Son esprit ne tarda pas à relier la vision passionnée des sexes mêlés des deux danseurs avec l'ardente chaleur qu'il ressentait quand il couchait avec Summer, à la façon dont le corps de la violoniste lui répondait, à la perfection avec laquelle leurs désirs coïncidaient, à leurs ténèbres intimes qui se rencontraient au carrefour invisible de leurs âmes. Il était assez lucide pour voir qu'ils étaient tous deux imparfaits, au contraire de Luba, dont le bonheur serein avait quelque chose d'irréel. Mais Summer et lui se complétaient. Ensemble, ils formaient un tout.

La limousine les ramena à leurs hôtels respectifs à Barcelone. La lune était bien ronde au-dessus de la mer Méditerranée tandis que la voiture roulait rapidement sur l'autoroute côtière déserte.

— C'était magnifique, dit Dominik.

— C'était bien payé, répondit Luba.

— J'imagine. C'était votre partenaire... habituel ?

— J'en ai plusieurs. Ça dépend des contrats. C'est un domaine de compétence... assez pointu, expliqua-t-elle.

— Il avait l'air latino-américain. Mais

mon impression est peut-être faussée parce que c'était un tango. Il s'appelait comment ?

— Je n'en sais rien. Je ne demande jamais.

Elle lui tourna le dos, les yeux rivés sur l'obscurité.

— Vraiment ?

— Pour quoi faire ? Je suis disponible, le danseur mène, je suis. C'est tout.

Elle pivota pour lui faire face.

— J'ai quelque chose à vous demander, Dominik.

— Quoi ?

— Promettez-moi de ne jamais

raconter cette scène dans un de vos romans. D'accord ?

Dominik hésita. Il pensait depuis le début du trajet de retour à la façon dont il pourrait décrire avec des mots le spectacle délicieux et transgressif auquel il avait assisté. C'était très tentant.

Luba remarqua sa réticence.

— Promettez-moi, insista-t-elle.

— D'accord, céda Dominik.

Un silence un peu gêné s'installa entre eux. La limousine avait atteint les faubourgs de la ville et passait de feu rouge en feu rouge.

— J'ai rencontré Viggo comme ça, dit soudain Luba. J'étais dans un spectacle

de ce genre. Avec un autre partenaire. Un Ukrainien, comme moi. C'était à Amsterdam.

— Et vous êtes devenus... amis ?

— Oui. Viggo m'a ensuite proposé d'être sa maîtresse. Il m'a dit qu'il aimait les belles choses et que je serais la pièce maîtresse de sa collection. C'est une façon idiote de séduire une femme, mais il était riche, charismatique et drôle, et j'avais besoin de sortir un peu de la danse.

— Vous l'avez donc suivi à Londres ?

— Oui. Il a même loué un jet privé pour rentrer. Il aime me gâter, et il adore se faire plaisir. Mais il a un bon fond. Et

c'est un amant intéressant.

— C'est comme ça que vous classez les hommes ? Par niveau d'intérêt ?

— Pourquoi pas ?

Elle lui sourit, taquine. La fatigue causée par sa récente performance semblait s'estomper.

— Mais vous avez décidé de vous remettre à danser ?

— Je m'ennuyais, répondit-elle. Et puis à quoi bon trouver des raisons ? Je fais ce que je veux. Je ne suis pas mariée à Viggo. C'est une amitié entre égaux. Ce n'est pas un homme jaloux.

— Je vois, acquiesça Dominik. Et ses collections, alors ?

L'orgueil et la joie de Viggo venaient de sa collection d'instruments de musique. Il possédait deux guitares électriques qui avaient appartenu à Jimi Hendrix, une guitare acoustique espagnole dont John Lennon aurait joué, une trompette de Satchmo abîmée, un véritable violon de Paganini et tout un assortiment d'instruments rares associés à de célèbres musiciens, classiques ou rock. Non content de posséder ce véritable trésor, il avait aussi plusieurs dessins de Picasso, une œuvre de jeunesse originale de Warhol, un Hirst, ainsi que des gravures en édition limitée de peintres divers. Il fallait ajouter à ça les premières éditions des œuvres complètes de F. Scott Fitzgerald, de

William Faulkner et de Hemingway. Tous les exemplaires étaient sous jaquette, et certains étaient dédiacés.

Cette collection était exposée dans plusieurs pièces à température soigneusement contrôlée de son hôtel particulier de Belsize Park.

— Fascinant, commenta Dominik. Il n'a pas un autre endroit pour ses œuvres les plus précieuses ?

Il existait une pièce en sous-sol, dans laquelle Luba n'était jamais entrée, et au sujet de laquelle Viggo se montrait très secret. Il disait y conserver seulement ses disques vinyles rares, ce qui était assez étrange. Mais ni Luba ni les autres membres de l'entourage fluctuant de

Viggo n'avaient jamais fait preuve de curiosité à l'égard de cette pièce.

— Peut-être qu'il y stocke des choses plus fragiles ? spécula Luba.

— Peut-être, acquiesça Dominik, qui n'avait aucune envie de s'étendre sur le sujet.

Ils remontaient à présent l'avenue Diagonal et parvinrent rapidement à l'hôtel que les mafieux russes avaient réservé pour Luba. Il proposa de regagner son propre hôtel à pied, puisqu'il n'était qu'à dix minutes de marche, mais Luba insista pour demander au chauffeur impassible de le déposer après elle. Ils décidèrent de se revoir plus tard à Londres.

Dominik rentra chez lui deux jours plus tard. La première chose qu'il remarqua en regagnant sa maison de Hampstead fut la grosse valise Samsonite de Lauralynn, posée près de la porte d'entrée, à côté d'un gros sac plastique de *duty free*.

Dominik l'appela. Pas de réponse.

Il monta l'escalier jusqu'à la chambre de la jeune femme et frappa doucement à la porte, au cas où elle ferait la grasse matinée.

La pièce était vide, et le lit n'avait pas été défait. Des vêtements et des chaussures épars jonchaient le sol, comme si elle était pressée, non pas de

défaire ses valises mais de les refaire.

Il se souvint soudain qu'il avait oublié de lui laisser un mot pour lui dire qu'il était à Barcelone. Peut-être avait-elle décidé, en trouvant la maison vide, d'aller passer quelques jours chez quelqu'un d'autre.

Dominik se sentait émotionnellement vidé. Il décida de laisser son sac dans l'entrée, fraternellement posé à côté de celui de Lauralynn, et se dirigea tout droit vers sa chambre, avec la ferme intention de chasser tous ses soucis par une bonne nuit de sommeil. Il avait pris le vol de 6 heures du matin à Barcelone.

Semant derrière lui un sillage de vêtements, il s'effondra sur son lit, trop

épuisé pour se glisser sous les couvertures. Il s'endormit immédiatement.

Il fut réveillé en fin d'après-midi par la caresse d'un souffle tiède sur ses fesses nues.

— Salut, étranger...

Il ouvrit à demi les yeux, tourna la tête et vit que Lauralynn le regardait, amusée. Se rendant compte qu'il était nu et excité, il tenta de tirer la couverture vers lui, ce qui fit rire la jeune femme.

— Oh, Dominik, c'est pas comme si je n'avais pas déjà tout vu, dit-elle. D'où vient cette soudaine timidité ?

— Pas faux, grommela-t-il.

Elle portait un tee-shirt publicitaire pour un groupe dont il n'avait jamais entendu parler, un jean blanc et des bottes en cuir lacées jusqu'à mi-mollet. Allongé ainsi sur le lit, il la trouvait encore plus grande que d'habitude.

— Bienvenue à la maison, dit-il en l'attirant à lui pour la faire asseoir à ses côtés.

— Pareillement. Tu ne m'avais pas dit que tu ne serais pas là.

— Je sais. Je suis désolé.

— Je croyais que tu étais à Berlin. J'y suis allée, pensant te faire la surprise.

— Berlin ?

— Oui. J'ai supposé que tu savais que

Summer et le groupe de Chris donnaient un concert là-bas. C'était ta dernière recherche sur ton historique de navigation. Mais tu n'y étais pas. Je fais un piètre Sherlock, hein ?

— J'étais à Barcelone. Une tournée de dédicaces pour mes éditeurs espagnols.

— Barcelone !

Lauralynn éclata de rire.

— Et dire que je t'ai cherché du mauvais côté de l'Europe, poursuivit-elle.

— Comment était Berlin ?

— Comment était Barcelone ?

— Intéressant, éluda-t-il.

— C'est tout ce que tu comptes me dire ?

— Oui, affirma Dominik, en souriant à la pensée de Luba et de son spectacle, des étals de livres le long des Ramblas, des roses en pleine floraison.

— J'ai rencontré Summer.

— Et ? s'enquit-il d'un ton volontairement détaché.

— C'était sympa.

— Sympa ?

— Écoute, je l'aime bien. Je l'aime beaucoup.

Elle remarqua que le visage de Dominik s'assombrissait.

— Je ne l'aime pas de cette manière, se dépêcha-t-elle d'ajouter. C'est juste une amie, une pote.

— D'accord.

— Et tu es tellement idiot, Dominik, mais vraiment. Pourquoi diable lui as-tu laissé croire que nous étions en couple, toi et moi ? Tu sais très bien que nous n'en sommes pas un.

Dominik pâlit.

— J'ai entendu dire qu'elle s'était mise à la colle avec Viggo Franck. Je sentais qu'elle avait encore des sentiments pour moi. Je voulais la déculpabiliser. Et je ne lui ai jamais dit que nous étions ensemble. Juste qu'on

vivait ensemble, ce qui n'est pas la même chose.

— Et qu'est-ce que tu croyais qu'elle en penserait ? Quelles conclusions allait-elle évidemment en tirer ? Vous êtes deux crétins congénitaux.

— Deux ?

— Oui. Vous êtes tous les deux votre pire ennemi. Obstinés, orgueilleux..., la liste de vos péchés est longue.

— Tu lui as expliqué ce qu'il y avait vraiment entre nous ?

— Évidemment. Je le lui ai très clairement dit, ce que tu aurais dû faire quand tu l'as vue à Brighton. On dirait deux gamins immatures.

— Et Viggo ?

— Mais c'est pas vrai, tu n'as rien compris ! C'est juste un mec de passage. Tu as vraiment l'impression que c'est un mec exclusif ? Et il a cette fille, la Russe.

— Luba.

— C'est comme ça qu'elle s'appelle ? Une fille de plus, à tous les coups. Et pas jalouse.

— Je l'ai rencontrée.

— Tant mieux.

— Elle est sympa, dit-il. Je pense qu'elle te plairait.

— Eh bien, présente-la-moi.

— Je n'y manquerai pas.

— C'est le moins que tu puisses faire si tu veux que je te pardonne.

— Comment a réagi Summer quand tu lui as dit qu'on n'était pas ensemble ?

— En colère, surprise, soulagée. J'en sais rien. Elle ne s'y attendait pas ; ça, c'est sûr.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Tu l'appelles, idiot. Ça suffit, vos petits jeux. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Mais c'est à toi de trouver une manière pour que ça fonctionne entre vous.

Dominik frissonna. La fenêtre de sa chambre était entrouverte : le crépuscule tombait, et les arbres du parc frémissaient

sous la brise du soir.

— Et couvre-toi, ordonna Lauralynn en jetant un coup d'œil entre ses jambes. Ou cette adorable queue va se réduire à des proportions beaucoup moins attirantes.

Des nus sur les murs

Viggo et Luba étaient blottis l'un contre l'autre comme deux lianes enroulées ; les bras de Viggo enlaçaient le dos de Luba, dont les longues jambes étaient posées sur celles du chanteur.

Je m'étais réveillée un peu loin d'eux, près de tomber du lit, et je m'étais levée sans faire de bruit. J'avais gagné la salle de bains silencieusement, histoire de ne

pas les réveiller. Viggo avait un sommeil de plomb, mais Luba jouissait de réflexes de chat, et je m'attendais à la voir battre ses longs cils d'un moment à l'autre.

Je ne voulais pas lui expliquer pourquoi je m'étais levée si tôt ni ce que je comptais faire.

Les jours où nous dormions tous les trois les uns contre les autres étaient loin. Partager le lit avec eux m'asphyxiait. Mais mettre un terme à notre relation pourrait, j'en avais peur, sonner la fin de la carrière de Chris et la disparition définitive du Bailly. J'étais donc condamnée à rester avec eux pour le meilleur et pour le pire.

La tournée avait été un franc succès,

pour moi comme pour les Groucho Nights. Chris, Ella et Ted étaient à présent en train d'écrire et d'enregistrer leur premier album studio. Marija, Baldo et Alex étaient repartis pour New York et le monde plus classique de leur orchestre, mais il était possible qu'ils reviennent plus tard pour faire quelques enregistrements pour le CD. Viggo avait accepté de payer la facture.

Et je me préparais pour un rendez-vous avec Dominik.

Enfin, j'espérais qu'il s'agissait bien d'un rendez-vous. Nous avons élaboré un plan afin de récupérer le Bailly, qui, nous en étions certains, était caché quelque part dans la maison de Viggo, et nous

devions nous voir pour mettre au point les derniers détails.

J'avais suivi les instructions de Dominik à la lettre, fait faire un double des clés et prévu une soirée pour éloigner Viggo et Luba. Je lui avais aussi dessiné un plan de toutes les pièces, et j'avais rédigé des notes lui indiquant comment accéder au sous-sol et à la pièce fermée dans laquelle mon violon avait des chances de se trouver.

La seule chose que je n'avais pas réussi à obtenir, c'était le code secret de l'alarme qui ouvrait cette porte. Je n'avais jamais vu Viggo l'ouvrir ni même descendre au sous-sol. Il ne contemplait jamais ses œuvres, se contentant de la

joie de les posséder.

J'avais tout vérifié plusieurs fois, écumé les recoins de toutes les pièces à la recherche de caméras de surveillance qui auraient pu m'échapper, relu mes plans pour être sûre que je n'avais rien oublié, mais j'étais toujours inquiète. J'avais passé toute la semaine à arpenter la maison de long en large, partagée entre la crainte que Dominik ne se fasse attraper par ma faute et l'excitation de le revoir.

Nous nous étions téléphoné plusieurs fois depuis la nuit à Paris, mais nous n'avions parlé que du Bailly et de nos recherches, jamais de nous. Je n'étais pas certaine que Lauralynn ait raison et qu'il

soit amoureux de moi. Je n'étais pas non plus certaine d'être amoureuse de lui. J'avais plutôt l'impression qu'il était la gauche de ma droite, le yin de mon yang. Nous étions les deux moitiés d'un tout, et nous ne nous en sortions pas bien l'un sans l'autre. Si c'était ça l'amour, alors je suppose que nous étions amoureux l'un de l'autre, mais je craignais fort que nous n'ayons jamais droit à la fin heureuse promise par les romances populaires et Hollywood. Je savais que je finirais par m'ennuyer si ma vie prenait le tournant sucré promis dans les pages des romans aux couvertures pastel et aux titres en italique et en relief, que j'avais toujours évités comme la peste, peut-être par peur de succomber à leur charme.

J'aimais Dominik pour toutes les mauvaises raisons. Être avec lui, c'était comme marcher sur le fil du rasoir. Il était tout ce que je voulais que ma vie soit : imprévisible et dangereux. Mais je ne savais toujours pas ce qu'il ressentait pour moi.

Il avait suggéré que nous nous retrouvions dans le café de St Katharine Docks, où nous nous étions vus pour la première fois trois ans auparavant. Je me demandais s'il avait choisi cet endroit par sentimentalité ou parce qu'il était pratique.

J'avais d'abord enfilé un jean et un tee-shirt blanc, une tenue que je ne portais quasiment jamais mais qu'il aimait bien,

certainement parce qu'il savait que je ne mettais ces vêtements que lorsque je me sentais vraiment détendue et en confiance. Mais, au dernier moment, j'avais préféré une jupe courte : j'espérais qu'il la remonte et qu'il me saute dans les toilettes, au fond d'une ruelle ou à l'arrière de sa voiture. Même une main sur la cuisse serait difficile à encourager en pantalon.

Il pleuvait quand je suis arrivée près du quai où se situait le café. Il faisait beau quand j'avais quitté la maison : je ne m'étais donc pas encombrée d'un parapluie et je portais des sandales. Mon chemisier était trempé ; il me collait à la peau, et l'eau ruisselait le long de mes jambes.

Il m'a fallu un moment pour ouvrir la porte du café ; mes mains tremblaient tellement que je n'arrivais pas à saisir la poignée. J'éprouvais un mélange d'excitation et de joie à l'idée de le revoir.

J'avais espéré arriver la première afin de pouvoir aller me sécher un peu dans les toilettes, au moins essayer d'arranger mes cheveux, qui étaient plaqués sur mes épaules, mais Dominik était déjà installé dans le coin sous l'escalier, à l'endroit exact de notre première rencontre. Il avait commandé, et un des serveurs se dirigeait vers lui avec, sur un plateau, un expresso pour lui, un café au lait pour moi et un sucrier.

Je me suis glissée sur le siège en face du sien. Mes cuisses mouillées ont dérapé sur le bois dur de la chaise.

— Tu as oublié ton parapluie ? a-t-il dit avec un sourire taquin.

— Non, je l'ai fait exprès, ai-je rétorqué, agacée.

J'ai rougi aussitôt. Je ne savais pas ce qui m'avait poussée à l'agresser ainsi, alors que j'avais l'intention de lui prouver que je voulais être avec lui. C'était censé être une plaisanterie, mais mes paroles avaient été très sèches. J'étais nerveuse et je n'avais qu'une envie : arrêter de parler et le toucher.

Il m'a regardée avec dans les yeux une

lueur étrange. Du désir, peut-être. Je sentais mes tétons se dresser sous le tissu mouillé de mon chemisier et je ne pouvais accuser le froid. Il faisait humide, mais c'était la présence de Dominik qui me donnait chaud.

J'ai frissonné malgré la tiédeur de l'air.

— Va te sécher, a-t-il ordonné. Tu vas attraper froid. On a beaucoup de choses à se dire, j'aime autant que tu sois bien installée.

Je me suis soudain demandé, soupçonneuse, pourquoi il ne m'avait pas invitée chez lui, à Hampstead. Je m'y serais rendue avec plaisir, et on aurait pu être au chaud et au sec dans son lit. Peut-

être souhaitait-il m'indiquer qu'il voulait éviter les complications et qu'une fois le Bailly récupéré nous resterions juste bons amis.

Une partie de moi espérait que nous ne retrouvions pas le violon tout de suite, ce qui me fournirait des excuses pour le voir de nouveau. Une autre partie de moi voulait désespérément mon violon afin que sa présence dans mes mains et sa mélodie dans mes oreilles me rappellent Dominik à jamais.

Je me suis déshabillée dans les toilettes du café et j'ai placé mes vêtements sous le sèche-mains, debout près du miroir, seulement vêtue de mon soutien-gorge et de ma culotte. J'espérais

qu'il me rejoigne. En vain. L'amour dans les toilettes n'était pas le genre de Dominik. Il devait trouver ça dégradant, peut-être, ou prolétaire, de la même manière qu'il détestait les piercings au nombril, les tatouages ratés et les coups rapides à l'arrière des taxis.

Il avait commandé un deuxième café au lait quand je suis sortie des toilettes, sèche : la première tasse avait refroidi en mon absence.

— Summer..., a-t-il commencé.

— Avant que j'oublie, l'ai-je interrompu, voilà les clés. Et les notes que tu m'as demandées.

J'étais certaine qu'il allait dire

quelque chose sur nous, et l'expression douloureuse qui se lisait sur son visage me laissait penser que c'étaient de mauvaises nouvelles. Je ne pouvais pas le laisser finir sa phrase si c'était pour m'entendre dire qu'il ne m'aimait pas.

— Je suis désolé pour Viggo, a-t-il dit. Je sais que tu... l'aimes bien.

J'ai haussé les épaules, consciente de ne pas réagir de nouveau de la manière prévue. Je ne savais pas comment lui dire ce que je ressentais. J'avais besoin du Bailly pour m'exprimer, lui faire entendre mes sentiments, lui faire voir tout ce que je voulais qu'il voie. Sans mon violon, j'étais muette ; la chanson de mon cœur était emmurée par l'étau de mon esprit.

J'ai froncé les sourcils, malmenant mon front dans un effort pour mieux me comporter. Je ne voulais pas quitter le café avec la terrible sensation d'avoir encore tout fait de travers.

— J'aime bien Viggo. Mais c'est tout. Et si c'est lui qui a mon violon... eh bien... je ne lui dois rien.

L'expression de Dominik était indéchiffrable. J'ai soutenu son regard, mais je n'y ai lu aucune réaction. J'ai laissé errer mes yeux sur la courbe de sa mâchoire jusqu'à sa bouche. Il n'a rien répondu, alors j'ai poursuivi sur ma lancée – tout plutôt qu'un silence gêné entre nous.

— J'adore le Bailly. Du fond du cœur.

Mais le jeu n'en vaut pas la chandelle...
Tu n'as pas à faire ça.

Ma voix s'est brisée sur les derniers mots. J'étais suspendue aux gestes de Dominik, je me demandais s'il avait compris ce que je voulais dire, s'il savait que je ne voulais le perdre à aucun prix. J'étais terrifiée par l'idée qu'il soit arrêté par la police ou que Viggo se venge d'une manière ou d'une autre. Mais Dominik a fait fi de mes protestations et a orienté la conversation sur ses recherches. Peut-être était-ce tout ce que j'étais pour lui finalement : une source d'inspiration, quelque chose sur quoi se concentrer faute de mieux.

Nous sommes restés au café pendant

une heure, mais je n'ai dit aucune des choses que j'avais prévu et rêvé de dire. Dominik n'a fait aucune allusion à nous deux. Je ne savais pas s'il n'avait pas trouvé les mots ou s'il n'avait rien à dire. Peut-être allait-il rentrer chez lui à toute allure pour tout écrire, afin d'alimenter ses personnages, quels qu'ils soient. Est-ce que tous les écrivains cannibalisent leur propre vie ?

Nous avions revu le plan dans ses moindres détails.

Je devais attirer Viggo hors de chez lui, ce qui permettrait à Dominik de s'introduire dans sa maison et de trouver un moyen d'ouvrir la porte blindée. C'était le point qui me chagrînait : j'étais

certaine que l'alarme se mettrait immédiatement en route et alerterait le SWAT, qui débarquerait à la minute et l'embarquerait, alors que Dominik était persuadé que le code était simplissime, comme la date de naissance de Viggo ou un-deux-trois-quatre. Il n'avait pas grande estime pour l'imagination des chanteurs de rock.

Une fois notre plan peaufiné, il a glissé le double des clés de Viggo dans la poche de son jean, a plié mon plan et l'a rangé dans la poche de sa veste, puis il m'a raccompagnée à la station de métro de Tower Hill. Il a déposé un baiser sur mon front pour me dire au revoir, et j'ai résisté à l'envie dévorante de l'attirer à moi et de l'embrasser.

Nous n'avions que quelques jours devant nous avant de mettre notre plan à exécution, et j'ai désespérément essayé de ne pas penser à ce que nous nous apprêtions à faire. J'ai passé beaucoup de temps dehors, afin de ne pas mettre la puce à l'oreille de Viggo ou de Luba par mon comportement étrange. J'ai pris le métro de Belsize Park à West End, mon ancien quartier. J'ai vu des films au cinéma *RichMix*. J'ai assisté à des concerts de musiciens dont je n'avais jamais entendu parler dans le bar sous le théâtre, assise au fond, un verre de vin à la main. J'ai laissé la musique submerger toutes mes pensées. J'ai proposé

plusieurs fois à Fran de m'accompagner, mais elle a invoqué tout un tas de prétextes pour ne pas venir. Je me suis demandé si elle sortait avec Chris.

Les minutes et les heures se sont écoulées comme des vagues, inéluctables, jusqu'à l'après-midi de l'effraction. J'étais chargée de tenir Viggo et Luba loin de la maison jusqu'à ce que Dominik me téléphone pour me dire qu'il n'était plus chez le rockeur et qu'il était rentré chez lui sain et sauf – qu'il ait ou non retrouvé le Bailly.

— Tu te sens bien, ma puce ? a demandé Viggo comme nous nous préparions pour sortir.

J'essayais de démêler mes boucles

plus impatientement que d'habitude.

— Tu es nerveuse ? a-t-il poursuivi.

— Pétrifiée.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer, a-t-il promis en me prenant le poignet des mains. Assieds-toi.

Il s'est laissé tomber sur le bord du lit et a désigné le sol devant lui. J'ai obéi. Je me suis détendue, installée contre ses mollets, et je l'ai laissé démêler mes cheveux comme une enfant. C'était une sensation très agréable et ça me permettait de ne pas le regarder en face.

— Je suis sûr que tu vas être géniale.

Il m'a tendrement caressé les cheveux, et je me suis laissé faire, déchirée par

cette histoire. J'avais l'impression d'être Judas en complotant ainsi dans son dos, même si cette idée semblait profondément ridicule, au vu des circonstances. S'il possédait le Bailly, comme j'en étais certaine, j'aurais dû être folle de rage contre lui. Mais il était très difficile de le détester. Viggo était excentrique et un peu fou, mais pas méchant pour deux sous. Il avait tout de l'enfant gâté tellement habitué à toujours obtenir ce qu'il veut qu'il ne réfléchit jamais aux conséquences de ses actes. J'avais du mal à détester quelqu'un pour ce qu'il était ; j'aurais été bien hypocrite, étant donné mes propres imperfections.

Luba est sortie de la douche dans un nuage de vapeur, nue et mouillée. Elle

n'utilisait jamais de serviette. Elle aimait la sensation d'humidité, ce qui expliquait pourquoi elle passait autant de temps dans la piscine du sous-sol, à folâtrer dans l'eau comme une sirène.

Elle s'est accroupie et a pressé ses lèvres contre les miennes, faisant légèrement courir sa langue entre mes dents et ma lèvre supérieure. J'ai soupiré de plaisir et lui ai rendu son baiser.

Dominik avait bien précisé que je devais agir le plus normalement possible, et les baisers de Luba étaient enivrants. Il m'arrivait de me demander si elle était vraiment humaine, ou si c'était une sorcière dont Viggo usait pour dérober ce qui lui faisait envie.

Viggo, Luba et moi nous rendions au vernissage de l'exposition de Grayson. C'était la première fois que nous nous montrions en public tous les trois, mais j'étais prête, pour les éloigner de la maison pendant quelques heures, à affronter les foudres de Susan au cas où nous serions pris en photo ensemble.

Un vernissage privé avait été organisé quelques heures avant l'ouverture au public. Y assisteraient des collectionneurs, des mannequins et des voyeurs. Luba se mêlerait sans problème à la foule de jolies femmes que je m'attendais à voir, Viggo était un collectionneur réputé, et j'étais l'un des

modèles ; y aller ensemble n'attirerait donc pas l'attention de la même manière que si nous étions allés dîner dans un restaurant et avions demandé une table pour trois.

En réalité, j'avais accepté que les clichés de moi fassent partie de l'exposition afin de pouvoir attirer Viggo hors de chez lui.

Quand Grayson m'avait téléphoné à Berlin, alors que je visitais le marché aux puces avec Lauralynn, c'était pour me parler de ces photos.

Au départ, j'avais été flattée : le fait de me photographier moi et mon violon lui avait inspiré une série de nus de mannequins qui posaient avec des

instruments de musique. La thématique : sexualité et musique. Mais la flatterie avait rapidement fait place à la crainte : Grayson voulait la permission d'inclure dans son exposition une bonne partie des clichés les plus explicites qu'il avait pris de moi.

Malgré les encouragements de Lauralynn, j'avais commencé par refuser. Il m'avait assuré qu'il les retoucherait de manière que je sois méconnaissable, en transformant même ma couleur de cheveux si caractéristique. Je savais qu'il avait pris les photos de manière que mon visage soit toujours dans l'ombre. Néanmoins, étant donné le public pour lequel je me produisais en tant que musicienne classique, je trouvais ça

risqué. Certes, j'étais bien placée pour savoir que le sexe faisait vendre, mais la limite entre ce que les gens trouvaient sexy et ce qu'ils jugeaient offensant était très mince, et j'étais certaine que les photos de Grayson la franchissaient.

Quand j'ai compris que cette exposition était l'occasion rêvée pour éloigner Viggo et Luba de la maison et permettre à Dominik de chercher le violon, j'ai changé d'avis. J'ai rappelé Grayson et lui ai donné le feu vert.

Une partie de moi était ravie à l'idée qu'une salle bondée de gens allait exposer aux yeux de tous des photos grandeur nature de moi nue. Ce n'était pas de la vanité mais du voyeurisme à

l'envers, qui déclenchait en moi la même excitation que lorsque je jouais nue pour Dominik ou que je me déshabillais dans des fêtes privées.

Grayson portait un jean, une chemise de couturier à jabot et une veste de costume couleur sable. Ses cheveux étaient lissés en arrière et sur le côté, comme à son habitude. Il m'a saluée en me faisant la bise. Il y avait une très légère attirance entre nous, mais son regard était amical et distant, comme si nous étions des collègues de bureau ou des connaissances polies.

Il a dévisagé Luba avec intérêt, mais plutôt comme un photographe jauge un modèle. Elle était magnifique,

évidemment, mais c'était surtout son visage expressif, ses mouvements gracieux, sa capacité à tenir la pose acquise au terme d'années de pratique de la danse et l'éclat presque surnaturel de sa peau qui en faisaient le rêve potentiel de tout photographe.

Viggo nous avait déjà laissées pour aller examiner les photos : il voulait évaluer tout de suite les clichés qu'il aurait peut-être envie d'acheter.

J'ai laissé Luba et Grayson faire connaissance et me suis frayé un chemin à travers la foule pour aller admirer l'exposition. Nous étions à l'avant-dernier étage d'un immeuble de bureaux à Southwark, non loin de la Tate Modern.

J'avais participé à une partouze dans le penthouse d'un hôtel non loin, du temps où Dominik et moi ne nous voyions plus et où il m'avait encouragée à explorer mes penchants sexuels. La vue qui s'offrait à moi entre les photos ressemblait à celle que j'avais eue de Londres cette nuit-là quand je regardais par la baie vitrée, environnée par les plaintes enthousiastes des couples qui baisaient derrière moi.

Les lumières du London Eye brillaient par intermittence à ma gauche, bougeant à peine. Les eaux de la Tamise luisaient comme de l'onyx, flèche noire divisant la ville en deux : nord et sud, jour et nuit, sexe traditionnel et plus osé, dominant et dominé... Summer et Dominik, peut-être,

si tout se déroulait comme prévu. Le Bailly et lui étaient tellement liés dans mon esprit que je ne pouvais pas imaginer avoir l'un sans l'autre. Je ressentais la certitude née des pressentiments irrationnels : si cette nuit me rendait mon violon, elle me rendrait aussi Dominik.

— Tu as peur de regarder tes photos, ma chérie ? a demandé une voix rauque près de moi.

Viggo avait surgi comme une ombre. Sa voix m'hypnotisait, et je me suis appuyée contre lui sans réfléchir, détendue par ses intonations, comme un serpent répond instinctivement à son charmeur.

J'étais soulagée que les photos fournissent une excuse à mes mains

tremblantes, à mes paumes moites et au rythme erratique de mon cœur. Toujours pas de nouvelles de Dominik. L'attente du message que j'espérais recevoir d'une minute à l'autre, m'informant que tout s'était déroulé comme prévu, m'avait transformée en une boule de nerfs.

J'ai acquiescé d'un geste, à mi-chemin entre le haussement d'épaules et une tentative pour me dissimuler en rentrant la tête dans mes épaules comme une tortue cherchant le confort de sa carapace : je montrais plus d'embarras que je n'en éprouvais réellement.

— Tu es sublime, a dit Viggo doucement. J'ai acheté toutes les photos. Viens voir.

Les clichés étaient accrochés en rond autour de la pièce, et une flèche indiquait le début de l'exposition : le tout formait donc une histoire du début à la fin.

Grayson avait photographié des hommes et des femmes, habillés ou nus. Quelques-uns étaient d'authentiques musiciens, ou en tout cas ils en avaient tout l'air, étant donné la façon dont ils étaient assis et interagissaient avec leurs instruments. Je n'en ai reconnu aucun, vêtu ou non.

Le premier cliché représentait un beau saxophoniste blond, en costume, la cravate défaits et les boutons de sa

chemise en partie ouverts. Il avait l'air complètement perdu dans sa musique, les yeux clos, la tête renversée en arrière, l'instrument levé. Un autre homme, nu, était agenouillé à ses pieds, apparemment en train de le sucer, même si n'apparaissaient sur la photo ni le sexe du saxophoniste ni la bouche de l'autre. Une flûte traversière attirait l'œil, éclat d'argent sur le sol, près de ses genoux.

La suivante mettait en scène deux femmes enlacées. L'une était assise sur une chaise, l'autre était à califourchon sur elle. Leurs peaux se fondaient tellement l'une dans l'autre qu'on voyait à peine la courbe de leurs seins pressés les uns contre les autres. L'une jouait de la trompette, l'autre contemplait l'horizon,

les mains dans les cheveux de sa partenaire.

Nous avons déambulé devant les photos. Certaines étaient sublimes, d'autres juste choquantes. Viggo a longuement contemplé les clichés qui représentaient des femmes en train de faire l'amour à leurs instruments : flûtes traversières, archets, et même une clarinette, qu'elles avaient insérés dans leur vagin. Dans tous les cas, l'œil était invariablement attiré par les visages et les yeux des modèles, dont les expressions allaient du désir à une étrange spiritualité. Sur une photo, une femme était à quatre pattes, ses seins lourds et nus pendants, le visage parfaitement détendu, aussi expressive

qu'un meuble, pendant qu'un homme entièrement habillé la frappait avec des baguettes de batterie.

Mes photos étaient regroupées en fin d'exposition. Un petit cartel blanc sur chacune d'elles indiquait « Vendu ». Viggo ne m'avait pas menti, il avait acheté le lot. Elles étaient différentes des autres puisque j'étais la seule à avoir exigé de rester anonyme, et en conséquence seul mon corps était exposé, pas mon visage. Comme j'avais demandé que mes cheveux roux si reconnaissables n'apparaissent pas, il n'avait même pas pu inclure mes lèvres ou la courbe de mes joues : j'étais donc sans tête sur tous les clichés.

Grayson avait cependant réussi à capturer un sentiment de sexualité dans la pose de mon corps, dans la façon dont mes mains tenaient jalousement le manche de mon violon et dont je pressais les courbes de l'instrument tout contre ma peau.

Sur la photo la plus spectaculaire, j'étais assise, légèrement penchée en arrière, les jambes largement écartées, et je tenais le violon juste au-dessus de mon sexe, comme si je venais de lui donner naissance. Mes bras étaient tendus et mes doigts vissés comme un étau. Le violon avait l'air d'être une arme, même si l'on ne savait pas ce que je comptais en faire : me frapper avec ou l'utiliser comme un bouclier. Sur un autre cliché, j'étais

allongée sur le côté, le violon contre moi en cuillère comme s'il s'agissait d'un amant. Mon corps était complètement détendu à l'exception de mes pieds, pointés tels ceux d'une ballerine comme si, alors même que j'étais allongée, j'étais prête à m'envoler à tout instant.

Je m'étais attendue à être excitée par le fait de découvrir ces photos en compagnie d'inconnus. Personne ne savait qui j'étais ni que je me tenais au milieu d'eux comme une personne ordinaire pendant qu'ils contemplaient mes recoins les plus intimes. Mais, au contraire, j'ai trouvé ça inquiétant. Privée de ma tête, j'étais réduite simplement à un corps : du sexe et rien d'autre. Pas d'esprit ni de cœur. J'ai compris alors

pourquoi Grayson avait placé ces clichés en dernier. C'étaient les plus choquants, même si, contrairement aux autres, ils ne mettaient en scène aucune pénétration ni autre activité sexuelle. C'étaient les seules photos sans visage, sans expression, sans amour, sans affection, sans humanité.

J'ai été saisie d'un frisson, consécutif à une vague de désespoir.

Viggo a pivoté dans ma direction.

— Hé, qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ?

Je ne pouvais lui répondre parce que j'ignorais quoi lui dire. De toute façon, si j'avais su quoi dire, je n'aurais pas pu

articuler une syllabe entre deux sanglots silencieux.

— Chuuut..., a-t-il murmuré en me prenant dans ses bras. Allons chercher un endroit tranquille pour parler.

Esquisse de Degas

Une fois la porte d'entrée refermée derrière lui, Dominik entra le code de désactivation de l'alarme avec des mains tremblantes et un frisson d'excitation. Il avait d'abord sonné pendant cinq bonnes minutes. Summer avait assuré que la maison serait vide toute la journée, mais comme l'entrée avec effraction n'était pas un de ses passe-temps habituels, il était nerveux et avait préféré le vérifier par lui-même.

Le double des clés fourni par Summer avait fonctionné, la serrure s'était ouverte sans problème. Pour l'instant, c'était presque trop facile.

« 3 3 1 3 R P M »

Pour chaque numéro ou lettre entré, le petit écran digital passait du rouge au vert dans un silence absolu. Le panneau finit par lui donner un feu vert total.

Dominik sourit. Viggo Franck, musicien à l'époque du CD et du téléchargement, avait un mot de passe inspiré par la vitesse de rotation du vinyle. C'était une plaisanterie incompréhensible pour la plupart des gens, mais, au moins, ça avait le mérite d'être plus original qu'une date de naissance ou un événement célèbre, choix de la plupart des gens.

La vaste demeure était baignée dans le silence. On n'entendait que le son doux et

diffus de la climatisation.

Il se dirigea vers l'escalier en colimaçon décrit par Summer et descendit prudemment les marches à claire-voie vers les entrailles de la bâtisse.

Il trouva la galerie aérienne, avec ses sculptures et ses installations, semblable à un musée avec ses spots lumineux incrustés dans le plafond blanc, chacun artistiquement disposé de manière à illuminer une œuvre en particulier, gravure ou structure, afin de la présenter sous son meilleur jour, quel que soit l'angle sous lequel elle était contemplée. Les sculptures, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, étaient séparées par des lignes nettes, et les tableaux étaient

tous alignés au même niveau, formant un ballet de couleurs et de compositions. Dominik reconnut les gravures industrielles de Warhol ainsi que des dessins de taureaux et de nymphes dévêtues tout droit issus du crayon exubérant de Picasso. D'autres œuvres étaient plus classiques : ballerines dans le style de Degas, paysages fleuris à la Van Gogh, formes géométriques dont la modernité ne lui plaisait guère, et d'autres encore. C'était une galerie de trésors, et Dominik ne pouvait que spéculer quant à son inestimable valeur.

Il savait qu'il aurait pu passer des heures dans cette salle et admirer sans se lasser la beauté de certaines œuvres, mais ce n'était pas le moment. Il quitta la

pièce et descendit au niveau inférieur. Il finit par atteindre la salle qui renfermait la piscine basse de plafond, où Summer lui avait suggéré d'enquêter.

Le frémissement bleu-vert de l'eau stagnante attira son regard, et, pendant un instant, Dominik ne put s'empêcher d'imaginer le corps nu et pâle de Summer, parcourant vigoureusement l'étroit et sinueux bassin qui serpentait comme un torrent dans la pièce, ses jambes s'ouvrant et se fermant comme les pages d'un livre, sa somptueuse chevelure flottant dans son sillage, comme une tache de couleur se mêlant à l'eau pour lui donner vie.

Sans parler, bien sûr, de la perfection

ciselée du corps de Luba, allongée comme une sirène sur les rochers glissants, humides et gris près de la chute d'eau artificielle. Ah, les histoires que cette pièce pourrait sans nul doute raconter...

Dominik sortit rapidement de sa méditation et chercha des yeux, dans la pièce faiblement éclairée, la vitrine dans laquelle Viggo exposait soi-disant tous ses instruments de musique. Il aperçut, derrière un rassemblement de petites sculptures – objets anciens, nymphes en bois –, une large vitrine fixée sur la moitié du plus petit mur de la pièce. De là où il se trouvait, Dominik voyait parfaitement son contenu : des rangées d'instruments de musique serrés les uns

contre les autres, inertes et silencieux. Ils ne semblaient pas avoir été touchés, et encore moins utilisés, depuis des années.

À l'une des extrémités de la vitrine se tenait une rangée de guitares électriques : certaines brillantes et élégantes emprisonnaient la lueur qui émanait de l'eau ; d'autres, mates et rondes, encore plus spectaculaires, se tenaient au garde à vous comme des soldats d'opérette. Sous l'assortiment de guitares électriques, sur l'étagère inférieure, il vit quelques accordéons accompagnés de divers cuivres : quelques trompettes, un trombone et un saxophone. La plupart étaient très abîmés, le métal éraflé et marqué, comme les survivants d'un naufrage. Venaient ensuite deux étagères

de violons.

Dominik s'approcha de la vitrine en contournant le bassin.

Quatre violons étaient exposés. Il leur jeta un coup d'œil rapide. Le Bailly n'était pas là. Ils étaient indéniablement magnifiques, patinés par le temps, délicats. Le bois de leurs corps formait de rares mélanges de brun et d'orange, parfois rayés, parfois uniformes. Leurs formes étaient sculptées pour l'éternité. Dominik ne connaissait pas grand-chose aux violons anciens, en dehors du Bailly et des légendes qui l'entouraient, mais il devinait que les instruments qu'il avait sous les yeux étaient rares et sublimes. Une évidente fragilité se dégageait d'eux,

comme s'ils étaient trop précieux pour qu'on les utilise, mais Dominik savait qu'une fois qu'ils seraient dans les bonnes mains, il s'élèverait d'eux un son d'une incroyable pureté.

La vitrine n'était même pas fermée : l'une de ses portes était légèrement entrebâillée. Il avait envie de toucher l'un des violons, mais cela ne servirait à rien, puisqu'il ne pouvait pas en jouer.

Une vague d'inquiétude le submergea. S'était-il trompé ? Peut-être Viggo n'avait-il rien à voir avec la disparition du Bailly. Il se souvint soudain d'avoir entendu Summer parler de cette vitrine. Si le Bailly y avait été exposé, elle l'aurait évidemment vu. Le coffre. La porte

mentionnée par Luba. La pièce dans laquelle Viggo prétendait conserver ses vieux disques. Dominik contourna la vitrine et aperçut alors la voûte qui surmontait une porte blindée. Il se demanda si cette pièce avait été construite par les précédents propriétaires, ceux qui avaient creusé le sous-sol, pour leur servir de refuge en cas de problème.

Sans trop y croire, Dominik posa la main sur la poignée et tenta d'ouvrir la porte. En vain. Il ne s'attendait pas à autre chose.

À partir de maintenant, il devait se débrouiller tout seul.

Un clavier électronique était incrusté

dans le chambranle.

Il s'était préparé du mieux possible à cette éventualité en écumant Internet pour se renseigner sur la vie de Viggo Franck. Il avait noté les dates de son anniversaire, de celui de ses parents, de sa sœur, et toutes celles des événements marquants de sa vie, son premier mariage, ses premiers albums, *etc.* Dominik pianota la date de naissance du chanteur. Sans succès. Il ne fut pas surpris. Ce système nécessitait en général un code mêlant chiffres et lettres. Sans trop y croire, il tapa les initiales de Viggo suivies d'une séquence numérique : « 1 2 3 4 5 ». Le clic familier ne se fit pas entendre.

Il donna un coup de pied dans la porte.

Elle ne bougea pas d'un pouce.

Tout ça pour rien.

Il se souvint brusquement du code de l'alarme donné par Summer. Il ne fonctionnait pas non plus. De toute façon, utiliser le même code pour deux portes différentes aurait été complètement idiot.

Une pensée lui traversa l'esprit.

Un coffre pour des vinyles.

Des disques.

Le code de l'entrée était : 3 3 1 3 R P
M

Dominik sourit.

Viggo était un blagueur.

Il pianota un nouveau code.

« 4 5 R P M »

Il y eut un sifflement sonore, puis Dominik entendit le mécanisme de la lourde porte se mettre en branle. Retenant son souffle, il posa la main sur la poignée. Aucune résistance cette fois-ci. La serrure était ouverte.

Un courant d'adrénaline pure courut dans ses veines.

Il poussa doucement la porte, qui s'ouvrit silencieusement, comme si elle était montée sur un coussin d'air.

La petite pièce était plongée dans l'obscurité. Dominik entra prudemment et tâtonna le long du mur, à la recherche

d'un interrupteur. Il n'en trouva aucun près de la porte, mais un néon unique et terne s'alluma soudain – il devait être connecté à l'ouverture de la porte – et gagna en intensité.

La pièce était carrée et aveugle. Le mur le plus éloigné était recouvert d'étagères. Quelques tables basses étaient posées au milieu. Sur les autres murs une demi-douzaine de tableaux et de gravures encadrées étaient accrochés à intervalles irréguliers. Dominik se demanda un instant pourquoi ces œuvres étaient enfermées au lieu d'être exposées comme les autres. Étaient-elles plus précieuses ? Il regarda autour de lui, et son attention fut rapidement attirée par un meuble lourd, imposant et vitré, sur lequel était

posé le Bailly.

Il soupira de soulagement.

Il l'aurait reconnu même au milieu d'un tas de violons similaires. Il était unique.

L'instrument tant cherché avait l'air intact. Sa surface reflétait la lumière et projetait sa chaleur dans la petite pièce.

Dominik s'approcha de la table et caressa les cordes du violon. Elles étaient tendues et elles lui répondirent, faisant jaillir dans sa mémoire le souvenir de milliers de mélodies jouées pour lui par Summer. Il se rappelait toutes les circonstances dans lesquelles il les avait entendues.

Il soupira.

L'Angélique.

Au fond, ce n'était qu'un instrument, avec quatre cordes accordées en parfaites quintes. Sculpté dans le bois et tendu de boyaux collés ensemble, en forme de sablier, comme une femme dont les courbes voluptueuses évoquaient pour toujours les formes primaires du désir.

Cet instrument avait pris une place incroyable dans sa vie. Il lui avait permis de rencontrer Summer, avait assisté à leur relation, à leur rupture et à leur éloignement. Il avait été le témoin de leurs joies et de leurs peines, de leur passion et de leur désespoir.

Un violon doté d'une histoire personnelle. Dominik et Summer avaient-

ils juste représenté un chapitre supplémentaire dans son histoire inachevée ? Qui viendrait après eux ? Qui prendrait leur place ?

Pourtant Dominik savait que ce chapitre n'était pas terminé.

Il avait retrouvé le violon dérobé. Mais où était son archet ? Pas à côté de lui sur la table. Il n'était pas certain que l'archet soit d'époque : avait-il été fabriqué en même temps que le Bailly et l'avait-il accompagné tout au long de son parcours riche en rebondissements ?

Il laissa de nouveau son regard errer autour de la pièce.

Plusieurs tableaux et gravures

accrochés au mur le plus proche de la porte lui paraissaient familiers, comme s'il les avait vus des milliers de fois dans les livres d'histoire de l'art ou les catalogues d'exposition, sans qu'il puisse mettre un nom dessus. Il fit le tour des étagères et de leur bric-à-brac de pierres précieuses, de petites voitures de collection et de poupées en porcelaine, et finit par apercevoir l'archet abandonné dans un coin. Il fit un pas en avant pour s'en saisir.

Au même moment, il entendit un léger sifflement, comme un souffle que l'on exhale. Dominik pivota, cherchant à localiser la source du bruit. Il venait de la porte. Elle était en train de se refermer. Il comprit immédiatement ce qui arrivait et,

laissant tomber l'archet, se précipita vers l'entrée bras en avant : il voulait saisir la poignée avant que l'espace déjà rétréci entre la porte et le chambranle ait complètement disparu.

Il échoua d'une fraction de seconde.

— Merde !

Il agita frénétiquement la poignée. Elle ne bougea pas d'un pouce.

Il était enfermé à l'intérieur.

— Putain, putain, putain !

Il jura dans sa barbe, furieux d'avoir été aussi stupide. Il aurait dû trouver un moyen de laisser la porte ouverte, la caler avec quelque chose. Quel crétin !

Il n'était qu'un amateur, voilà le problème.

De ce côté-ci de la porte, il n'y avait pas de clavier sur lequel taper le code avec lequel il était entré ou deviner quel code lui permettrait de sortir.

Il réfléchit à toute allure, essayant de ne pas se laisser gagner par la panique, mais ses pensées formaient un magma confus et délirant. Il ne voyait aucune solution à son problème. Il essaya son portable, mais, comme on pouvait s'y attendre, dans les profondeurs de la maison et derrière une porte blindée, il n'y avait pas de réseau. Quand il se fut calmé et eut retrouvé un semblant de rationalité, il comprit qu'aucun miracle

ne viendrait le sortir de là. Il n'avait plus qu'à attendre patiemment qu'un visiteur vienne le délivrer. Probablement Viggo. La situation serait gênante, et il serait certainement arrêté. Dominik imaginait déjà les gros titres de l'article de la rubrique des faits divers – l'incident ne mériterait jamais la une. « Un écrivain sur le retour pris en flagrant délit de cambriolage chez une rock star », ou encore « Le professeur devenu voleur ». Quelle que soit la formulation, elle serait profondément humiliante.

Le seul point positif de toute cette histoire, c'était qu'il pouvait dire à Summer qu'il avait retrouvé son violon. Encore fallait-il qu'il puisse lui parler, songea-t-il. Et Viggo allait certainement

mettre le violon en sûreté ailleurs. Quel gâchis !

Il en était là de ses pensées incohérentes quand il se rendit compte que la lumière du néon faiblissait de seconde en seconde. Il jura. La minuterie était connectée à l'ouverture et à la fermeture de la porte. D'un instant à l'autre, il allait se retrouver plongé dans les ténèbres.

Cette découverte fut suivie d'une bouffée d'inquiétude. L'air allait-il suivre le même chemin que la lumière ? Il n'avait remarqué aucun système de ventilation ou de climatisation.

La situation était plus préoccupante que ce qu'il avait cru.

Combien de temps pourrait-il respirer ?

Viggo a ôté sa veste en cuir et l'a posée sur mes épaules. Il m'a conduit vers le bar qui avait été installé pour servir des rafraîchissements aux VIP invités au vernissage. L'endroit était calme : la plupart des gens déambulaient dans l'exposition avec leurs verres. Un homme en costume qui semblait être venu directement après le bureau se trouvait seul au bar. Il buvait à la paille un liquide clair servi dans un petit verre : certainement un gin tonic. Il nous a gratifiés d'un regard curieux – peut-être avait-il reconnu Viggo ou se demandait-il

pourquoi j'avais l'air si mal en point – avant de reporter son attention sur son verre. Dans un coin, deux femmes en robe cocktail près d'une table haute lui jetaient des regards en coin. Peut-être se demandaient-elles s'il était célibataire et si cela ne valait pas le coup d'aller le lui demander. L'une était en rose, l'autre en jaune : elles ressemblaient à une paire d'oiseaux exotiques et se balançaient d'un pied sur l'autre pour soulager leurs pieds de la douleur causée par les talons hauts.

Viggo m'a installée sur une banquette dans le coin le plus sombre de la pièce et s'est dirigé vers le bar. Il est revenu quelques instants plus tard avec deux petits verres à whisky remplis d'un

liquide ambré et une tasse pleine de glaçons.

— Bois ça, a-t-il ordonné. Ça va te calmer.

J'en ai bu une gorgée et j'ai failli la recracher. L'alcool m'avait brûlé la gorge et laissé un arrière-goût d'essence à briquet, mais, dans la seconde qui a suivi, mes membres se sont délicieusement réchauffés, et, loin de la foule qui se pressait dans la pièce adjacente des photographies, je me suis enfin détendue. Viggo s'est penché vers moi et, d'une caresse du pouce, a gentiment effacé les dernières larmes suspendues à mes cils.

C'est alors que j'ai vu l'heure affichée à sa montre. Il s'était écoulé plus d'une

heure depuis notre arrivée au vernissage et j'étais toujours sans nouvelles de Dominik. Il avait promis de m'envoyer un texto quand il aurait réussi ou abandonné sa mission, pour que je sache qu'il ne lui était rien arrivé et qu'il n'avait pas déclenché l'alarme ni été arrêté. Viggo n'avait pas de chien de garde, et Dominik avait prévu d'entrer par la porte. Il n'était pas question de murs à escalader ou de fenêtres à travers lesquelles passer : normalement, je n'avais pas de souci à me faire pour sa sécurité.

Une boule d'inquiétude a cependant commencé à me nouer l'estomac, et, une crainte en chassant l'autre, j'ai commencé à trembler de nouveau. J'étais au bord de la panique, ce qui ne me ressemblait pas

du tout.

Viggo s'est penché vers moi et m'a pris la main. Les siennes étaient larges et rugueuses, les ongles rongés jusqu'au sang. Je ne l'avais jamais vu manifester aucune autre forme de stress que celle-ci.

— Dis-moi ce qui ne va pas. Ça n'a rien à voir avec les photos. Tu n'es pas la même depuis que tu es revenue de tournée. C'est à cause de l'homme que tu as rencontré ?

— Dominik ? ai-je demandé, les yeux écarquillés de surprise et d'effroi. Comment tu es au courant ?

Ma propre angoisse donnait à ma voix un ton accusateur.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, ma chérie. Nous faisons ménage à trois, je te rappelle ; je n'ai jamais pensé que tu étais du genre fidèle. Quand elle est en tournée, Luba doit coucher avec du monde aussi. À l'heure qu'il est, elle est en train de séduire ton photographe. Si ce mec t'a fait du mal d'une manière ou d'une autre...

— Non, non, pas du tout. On a eu des problèmes, mais ce n'est pas uniquement sa faute. Personne n'est parfait, et certainement pas moi.

Viggo s'est mis à rire.

— Si on espérait rencontrer l'homme ou la femme parfait, on attendrait toute notre vie. C'est bien pour ça que j'aime

en avoir plusieurs à la fois. Elles se complètent. Ça marche. En tout cas pour moi. Et pour Luba. Et pour toi aussi peut-être.

— C'est une façon très adulte d'envisager les choses. Mais les sentiments ne s'additionnent pas aussi facilement, surtout l'amour.

— Tout est question de compromis, a-t-il répondu en haussant les épaules. Et l'amour est le plus grand de tous.

— Je ne pensais pas que les rock stars avaient besoin de faire des compromis, ai-je remarqué, morose.

— C'est vrai que j'ai un avantage sur les autres. J'obtiens presque tout ce que

je veux.

Il souriait de toutes ses dents, et j'entendais une touche d'humour dans sa voix. Mais ses paroles me faisaient l'effet d'une douche glacée. Il avait volé mon Bailly, le violon que Dominik m'avait offert et auquel je tenais tant, celui qui me permettait d'exprimer toutes mes émotions. Jouer sans lui ne me procurerait jamais la même chose, et je voulais le retrouver.

— C'est toi qui as volé mon violon, pas vrai ?

Ma question était posée sur un ton calme et neutre. C'était un constat, pas une accusation.

Il a eu l'air surpris mais pas ennuyé. Son absence totale de déni ou de confusion m'a confortée dans mon idée : il n'a manifesté aucune incompréhension ni aucune colère.

— Je ne suis pas certain de comprendre de quoi tu parles, a-t-il déclaré, une expression innocente sur le visage.

— Je dis que tu m'as volé mon Bailly, le violon avec lequel tu m'as vue jouer la première fois, et que tu l'as ajouté à ta collection. Il est dans ton coffre. Avec les autres pièces que tu ne veux pas exposer. Toutes celles que tu as volées. Dans le sous-sol, là où tu assures garder ta collection de disques.

J'étais bien décidée à en avoir le cœur net.

C'est alors que Viggo a agi d'une façon à laquelle je ne m'attendais pour rien au monde.

Il a commencé à pleurer.

En le voyant aussi bouleversé, ma colère a fondu comme neige au soleil. J'avais rarement vu un homme pleurer et je ne savais pas quoi faire. Je me suis penchée et lui ai gentiment tapoté le bras.

Il a saisi son verre et l'a terminé d'une longue gorgée en grinçant des dents.

— Je suis désolé, a-t-il dit doucement. Je pensais que tu t'en ficherais.

— Tu pensais que je m'en ficherais ?

ai-je répété, ahurie. Mais pourquoi ?

— Tu l'avais avec toi à la répétition dans cet étui banal. J'ai pensé que tu n'avais aucune idée de sa valeur et que tu ne l'aimais pas puisque tu t'en servais en répétition. Je croyais que c'était un de tes violons de répétition, ou le prêt d'un sponsor, et que tu en avais des douzaines en réserve. En plus, on dit qu'il est maudit. Je t'ai certainement rendu service en t'en débarrassant. Je voulais juste le contempler pendant un certain temps, le tenir en main, pas l'abîmer. Il serait à l'abri dans mon coffre, surveillé, aimé...

Il parlait à toute allure, comme un dément. Ses épaules ont commencé à frémir, comme s'il allait éclater de

nouveau en sanglots. J'ai jeté au coup d'œil autour de nous, mais personne ne nous prêtait attention ; nous étions certainement hors de vue dans notre coin sombre.

— Viggo, ai-je commencé sur le ton le plus apaisant possible, comme si je parlais à un enfant, ce violon est un cadeau. De Dominik. J'aime cet instrument plus que tout au monde. De la même manière que j'aime cet homme, ai-je poursuivi, aussi étonnée par ma propre révélation que devait l'être Viggo.

Il m'a regardée et a balayé une mèche brune de son visage.

— Eh bien, a-t-il déclaré en souriant malgré ses yeux rouges, voilà qui règle

facilement le problème. Je vais te le rendre.

— Ce serait merveilleux.

C'était peu de le dire, mais sa proposition me semblait si fragile que j'avais peur qu'il ne la retire si je ne disais pas ce qu'il fallait.

— Mais...

— Oui ? a-t-il demandé impatientement.

— Dominik te l'a déjà volé. Ou en tout cas il est en train de le faire.

— Quoi ? s'est-il exclamé.

Sous le choc, il s'est arrêté net de pleurer.

— J'ai pris tes clés, ai-je expliqué.

J'en ai fait faire un double. Je suis désolée, mais je voulais le récupérer à tout prix et je n'avais pas imaginé que tu me le rendrais aussi facilement...

— Tu nous as amenés ici, Luba et moi, pour lui laisser le champ libre ?

— Oui.

— Mais tu ne connais pas le code du coffre.

— Il pensait que c'était la date de ton anniversaire, ou un truc du genre. Il doit toujours être dans ton sous-sol, où il n'y a pas de réseau. Il doit m'envoyer un texto quand il aura réussi ou décidé d'abandonner.

J'avais passé la soirée à regarder mon

téléphone chaque fois que Viggo regardait ailleurs, au cas où j'aurais raté le bip qui me signalait l'arrivée d'un texto.

Viggo a posé le menton sur ses mains croisées, perdu dans ses pensées. Il refaisait peut-être mentalement le chemin que Dominik devait parcourir pour réussir son casse.

— Il n'y arrivera jamais. Dans le reste de la maison, pas de problème. Je n'ai pas installé de caméras ou de pièges. Les voisins ne peuvent pas voir qui entre chez moi et, même s'ils le voyaient, ils ne trouveraient rien de suspect puisqu'il avait une clé. Je suppose qu'il n'a pas une tête de malfrat. Tu ne t'es pas mise en cheville avec un voleur d'art, hein ? Peut-

être qu'il a récupéré le violon et qu'il est parti avec.

J'ai secoué la tête avec vigueur.

— Jamais de la vie. Dominik est écrivain... Il faisait des recherches sur le sujet pour écrire un roman. C'est la seule chose qui l'intéresse dans le Bailly. Avec moi, j'espère.

— Crois-moi, ma puce, un homme ne commet pas un délit pour une femme s'il n'est pas amoureux d'elle. Tu dois être fichrement importante à ses yeux pour qu'il se donne autant de mal.

— Je l'espère. Je pense que je serai vite fixée.

J'ai jeté de nouveau un coup d'œil à

l'écran de mon portable. Toujours vierge.

— On ferait mieux de rentrer et de lui ouvrir le coffre alors. Il n'est pas armé au moins ? Je ne voudrais pas qu'il me tire dessus sans sommation s'il pense que je l'ai pris la main dans le sac.

— Dominik ne ferait jamais...

— On ne peut pas faire confiance à un homme amoureux. Ça monte au cerveau. Appelle-le, dis-lui qu'on arrive et que je serai content de te rendre le violon. Je t'en donnerai même un autre pour me faire pardonner. Si tu ne me dénonces pas à la police...

— Je n'en ai pas l'intention. Et je n'ai pas besoin d'un autre violon. Celui-là me

suffit.

— Je peux te donner autre chose.

J'ai sorti mon téléphone de mon sac et rapidement appelé Dominik. Son numéro était le seul que je connaissais par cœur, il était gravé au fer rouge dans ma mémoire.

Je suis tombée directement sur sa messagerie. Le son familier de sa voix, même sur le bref enregistrement, m'emplissait de désir.

J'ai laissé un message en expliquant que Viggo avait avoué, que je lui avais tout raconté, que nous arrivions et qu'il ne fasse pas de bêtise.

À moins qu'il n'abandonne le casse et

ne regagne les étages supérieurs, il n'aurait pas le message. Et, même là, le message pouvait mettre du temps à lui parvenir. J'ai commencé à paniquer parce qu'il n'avait pas décroché. Je n'étais pas superstitieuse – je dédaignais l'horoscope et souriais quand je croisais un chat noir –, mais je me sentirais mieux quand je pourrais voir Dominik de mes propres yeux. Quand il pourrait m'assurer que tout s'était bien passé et qu'il était juste sans réseau ou sans batterie.

Luba était à fond dans la fête, buvant alternativement une gorgée des cocktails qu'elle tenait dans chaque main.

— Si ça ne t'ennuie pas, m'a chuchoté Viggo à l'oreille, j'aimerais mieux que

cette soirée reste entre nous.

Nous avons pris congé d'elle et nous sommes éclipsés en prétextant une migraine. Elle bavardait avec la femme en jaune que nous avons aperçue au bar, et elle avait l'air ravie que nous la laissions en compagnie de sa nouvelle amie.

Grayson était en grande conversation à l'autre bout de la pièce. J'ai décidé de partir sans lui dire au revoir. Je ne m'étais pas tout à fait remise de l'effet que ses photos m'avaient fait et je ne savais pas vraiment quoi lui dire.

— Ne t'inquiète pas, m'a assuré Viggo en voyant les sentiments peints sur mon visage. Je lui paierai un bonus pour qu'il

enlève tes clichés de l'exposition. Et je les mettrai dans mon coffre pour que personne ne les voie.

— C'est très gentil, ai-je répondu. Je vais y réfléchir.

Nous avons attendu dans l'ombre de l'immeuble que l'une des voitures de Viggo vienne nous chercher. Je lui avais demandé de ne pas prendre sa Buick pour réduire les risques d'être pris en photo tous les trois. Il avait cédé à ce qu'il prenait pour un accès de paranoïa de ma part.

Le froid de la nuit m'a mordu la peau, et j'ai frissonné malgré la veste de Viggo toujours sur mes épaules.

Les mains tremblantes, j'ai sorti le téléphone de mon sac. Aucune réponse.

Où était Dominik ?

Plus il essayait de déchiffrer l'heure au cadran de sa montre, plus l'intervalle entre deux coups d'œil raccourcissait. Le temps semblait s'être arrêté. Dominik savait que c'était psychologique et il s'efforça de ne pas se laisser gagner par la panique.

Au départ, la qualité de l'air resta la même, mais la température ne tarda pas à augmenter. Il déboutonna sa chemise, puis, quand la sueur se mit à dégouliner le long de son dos, il l'ôta et la jeta au sol.

Il essaya de rester sur le qui-vive, à l'affût des bruits en provenance du reste de la maison derrière la lourde porte blindée. Mais le silence était absolu, et il n'entendait que le bruit rauque de sa propre respiration, qui accompagnait le compte à rebours mental qu'il avait entamé vers le point de non-retour.

Seul dans le noir en compagnie de ses seuls souvenirs.

La mort ressemblait-elle à ça ?

Des souvenirs de femmes, des sourires, des regards, des torrents de mots entendus, prononcés, écrits, qui défilaient à toute allure sur le chemin qui conduisait vers la lumière blanche.

Des corps, des visages, des seins, des parfums, des couleurs, des émotions.

Et des regrets. Trop nombreux pour être dénombrés.

Ce qu'il avait fait.

Et ce qu'il n'avait pas fait.

Dominik était assis sur le sol, dans la chaleur de plus en plus écrasante, le précieux Bailly à portée de main, cherchant à s'orienter dans les ténèbres.

L'air se raréfiait-il vraiment ou était-ce seulement une impression ?

Il avait envie de fermer les yeux et de dormir, mais il savait que ce n'était pas une bonne idée.

Il se demanda comment Summer se souviendrait de lui quand il aurait disparu. Comme un idiot qui avait tout gâché ? Il savait que, s'il devait mourir maintenant, il garderait en tête jusqu'au dernier moment l'image de la jeune femme, comme un film qui passerait en boucle sur l'écran de son esprit. Il sourit faiblement. *C'est la meilleure manière de partir*, songea-t-il, en pensant à Summer, la vision de son corps imprimée dans ses yeux pour l'éternité.

Paupières battantes, Dominik crut percevoir un son lointain, étouffé, indistinct.

Il tendit l'oreille, mais n'entendit que le silence. Puis de nouveau un écho

éloigné. Son nom. Quelqu'un l'appelait. Il craignit d'être le jouet d'une hallucination, le signe qu'il était en train de mourir, mais le bruit se rapprocha. La voix de Summer n'était pas seule. Il entendit une voix masculine. Celle de Viggo. Ils étaient certainement en train de descendre l'escalier en colimaçon.

Dominik attendit que leurs voix atteignent le sous-sol, et, une fois qu'elles eurent fini de se répercuter sous le plafond bas de la piscine, il cria de toutes ses forces.

— Je suis là ! À l'intérieur !

Des pas précipités coururent vers le coffre.

La porte s'ouvrit enfin avec un sifflement.

La lumière de l'extérieur aveugla momentanément Dominik, qui venait de passer plusieurs heures enfermé dans le noir, mais il reconnut la silhouette floue de Summer et celle, maigre et dégingandée, de Viggo, qui se tenait derrière elle. Il ne pouvait voir leurs visages.

— Dominik ! s'écria Summer.

— Je vais bien.

— Tu es sûr ?

— Oui. J'ai juste un peu chaud, répondit-il en se rendant soudain compte qu'il était torse nu.

La lumière de la pièce s'alluma puisque la porte était ouverte.

Summer s'approcha de lui. Dans ses yeux se lisait la panique qu'elle éprouvait à l'idée de ce qui aurait pu se produire.

— Je suis désolée, vraiment... Je n'aurais jamais cru que...

Viggo surgit derrière elle, jeta un coup d'œil à sa collection intacte et sourit.

— J'ai l'impression que tu t'es un peu ridiculisé sur ce coup-là, pas vrai mon pote ?

Il se retenait pour ne pas rire. Son jean moulant et ses bottes au genou lui donnaient l'allure d'un épouvantail.

— Je te le concède aisément, reconnut

Dominik.

— Bon, dit Viggo. De toute façon, tout ça est ma faute. Je n'aurais pas dû voler l'Angélique. Je l'ai vu, là, et j'ai perdu les pédales. Je le regrette. Je ne pensais pas que ça ferait autant de mal à Summer. Je n'ai pas réfléchi aux conséquences...

Dominik enfila sa chemise. La jeune femme se tenait entre les deux hommes, immobile.

— Tu ne m'en veux pas d'être entré chez toi par effraction ? s'enquit Dominik.

— Bien sûr que non, assura le musicien. Je l'ai bien cherché. Summer m'a tout expliqué. Et puis qui a dit que tu

étais entré par effraction ? poursuivit-il malicieusement. Tu avais une clé. Tu es mon invité.

Avec un soupir de soulagement, Dominik le contourna pour gagner la piscine, Summer sur les talons.

— Vous n'oubliez rien ? demanda Viggo.

Ils se retournèrent d'un même mouvement.

Viggo tenait le Bailly dans une main et l'archet dans l'autre.

Summer courut vers lui, se saisit de l'instrument et déposa un baiser sur sa joue.

Elle rejoignit Dominik, qui n'avait pas

bougé, un pied sur le bassin, et glissa la main dans la sienne.

— Vous avez bien besoin d'une douche après cette course frénétique et ce casse involontaire, non ? Et de vous détendre, cria Viggo dans leur dos. Vous êtes ici chez vous. *Mi casa es su casa...*

— Excellente idée, dit Summer à Dominik alors qu'ils atteignaient le pied de l'escalier en colimaçon. Viens. Il y a une suite pour les invités au dernier étage. Ça ne te dérange pas, hein, Viggo ? cria-t-elle à l'intention de ce dernier.

— Pas le moins du monde, répondit le rockeur.

À peine entrée dans la chambre, Summer posa le Bailly sur une commode et le contempla d'un air rêveur. Elle passa ses doigts sur le bois comme si elle le caressait pour le ramener à la vie, dans sa vie.

Dominik ferma la porte derrière lui et observa la jeune femme. Il se sentait étourdi, un peu vidé. Il savait que c'était l'inévitable contrecoup qui suivait les quelques heures traumatisantes qu'il avait vécues.

Elle finit par se détourner de l'instrument qu'ils avaient enfin récupéré et pivota vers lui.

— Merci, Dominik. Pour tout ce que tu as fait. Je sais que tu as pris d'énormes

risques pour moi. Je t'en serai éternellement reconnaissante.

— Merci de m'avoir délivré. Je devais avoir l'air complètement ridicule, assis comme ça dans le noir, enfermé. La prochaine fois, tu embaucheras un professionnel et pas un idiot d'amateur comme moi.

Summer sourit.

Dans ses yeux, sous l'habituelle tristesse brillait une lueur nouvelle. Euphorie ? Soulagement ? Attente ?

La corde sensible de Dominik se tendit.

— Je suppose que je suis fautive, reprit Summer. J'aurais dû mieux

surveiller mon violon.

— Certes, acquiesça Dominik.

— Peut-être que je devrais être punie ? suggéra-t-elle d'un ton malicieux qui indiqua à Dominik quel type de sanction elle avait en tête.

— Peut-être. Pour négligence aggravée et actions dangereuses.

— Pour être ce que je suis, ajouta-t-elle.

— Pour être ce que tu es.

Il y eut un bref silence.

— Punis-moi, alors, dit-elle.

— Je pense qu'il est temps de prendre cette douche.

En souriant, Dominik la poussa vers la porte de la salle de bains.

La cascade jaillit du pommeau de douche sur la tête de Summer, aplatissant ses boucles rousses et les rallongeant jusqu'au bas de son dos comme un rideau humide sur sa peau mouillée. Dominik regarda l'eau couler de ses mèches et ruisseler dans le creux de ses reins avant de se disperser sur le délicat renflement de ses fesses.

— Tourne-toi, ordonna-t-il.

Il se savonna les mains et les fit glisser sur les seins de la jeune femme. Ses tétons étaient déjà durs. Il baissa la tête et

les mordilla gentiment. Summer se raidit. Il se redressa et se remit à la laver. Les lèvres de la jeune femme étaient légèrement entrouvertes, tentatrices, et dévoilaient la barrière de ses dents blanches.

Il répandit la mousse savonneuse sur ses épaules et le reste de son corps, et la fit pénétrer dans sa peau. Son sexe la caressait tranquillement dans l'espace réduit de la cabine de douche, et l'eau cascadaient sans fin sur eux pendant qu'ils tournaient et se retournaient. Il essuya ensuite le savon avec un gant. La peau de Summer brillait dans la vapeur qui les enveloppait. Il passa paresseusement la main entre ses jambes pour tester son excitation, introduisit un doigt en elle puis

un second, se pressant en elle. Summer se baissa légèrement pour faciliter la pression de ses longs doigts, pour reconnaître son doigté, la conquête de son intimité, la façon familière dont il reprenait possession d'elle.

— À toi, ordonna Dominik en lui tendant le savon.

Elle s'en saisit et commença à le savonner lentement, sensuellement, avec application ; d'abord son torse, suivi par son dos quand il se retourna, puis ses fesses et le haut de ses cuisses. Pour finir, il pivota pour lui faire face de nouveau ; elle prit son sexe entre ses mains et fit courir le savon sur sa rigidité, le sentant grossir sous ses doigts. Il devint plus dur,

plus épais, plus impérieux. Summer s'attarda, orchestrant la montée de son désir, notant le moindre tressaillement, écoutant le souffle saccadé de Dominik au-dessus de sa tête quand elle s'agenouilla devant lui. Elle le massa, le lava, joua avec lui. Elle finit par le rincer avec le gant. À présent, la queue de Dominik était parfaitement rigide. Elle lui jeta un bref coup d'œil comme pour quêter son approbation et approcha sa bouche de son sexe. Elle l'engloutit tout en prenant ses testicules en main.

Même si elle l'avait soigneusement rincé, il avait un goût de savon, et l'humidité parfumée submergea ses sens comme un rideau de pluie. Ses dents le titillèrent tout entier, de la douceur

étourdissante de son gland à la texture de sa hampe, et elle le lécha tout du long, dans une imitation d'avidité et de faim. Dominik remplissait sa bouche tout entière.

Un dernier filet d'eau lui coula sur le visage quand Dominik ferma le robinet de la douche. Il l'agrippa fermement, les mains dans ses cheveux, et la rapprocha de lui pour modifier l'angle de pénétration afin qu'il puisse prendre sa bouche plus profondément.

Summer prit une grande inspiration, pleinement consciente de la dureté du carrelage sous ses genoux.

Elle fit de son mieux pour résister au réflexe nauséux.

Dominik regarda sa queue disparaître entre les lèvres de Summer et se laissa submerger par la terrible proximité de la jeune femme. Il avait l'impression que les mois d'absence n'avaient jamais existé. Quand elle l'eut avalé tout entier, ses seins se soulevant doucement au rythme d'une brise invisible, il commença à donner des coups de reins, l'ouvrant davantage, l'étirant, sans pour autant lâcher ses cheveux grâce auxquels il contrôlait les mouvements de la jeune femme.

Le reste du monde disparut. Leur univers tout entier était circonscrit dans l'étroite cabine de douche dont les murs en verre couverts de vapeur les protégeaient de ce qui les attendait à

l'extérieur.

Il frappa sans relâche le fond de sa gorge, et elle essaya de contrôler ses spasmes. Elle ne voulait pas qu'il arrête. Elle inspirait par le nez le plus d'air possible en contrepoint de chaque coup de reins. Elle savourait son invasion sauvage et l'accueillait dans son corps et dans son âme. Elle priait pour que ça dure éternellement. Remplie à ras bord. Sienne.

Plus tard, quand ils se furent séchés avec les serviettes blanches et moelleuses qui garnissaient généreusement la salle de bains de la chambre d'amis de Viggo, Dominik conduisit Summer vers le lit.

Il ôta l'horrible couvre-lit foncé en

chenille et le jeta au sol. Summer laissa tomber sa serviette sur la moquette et se tourna vers Dominik. Elle s'offrait. Elle se souvenait de ses goûts, de ses excentricités, de la façon dont il aimait la prendre quand ils étaient heureux.

Elle grimpa sur le lit défait et s'installa à quatre pattes ; elle pensait que Dominik allait la prendre en levrette comme il en avait l'habitude. Esclave de son propre voyeurisme, il n'aimait pas vraiment la position du missionnaire, préférant regarder son sexe aller et venir en elle.

— Non.

Elle lui rendit son regard. Il l'observait avec des yeux d'acier.

— Dis-moi ce que tu veux, ordonna-t-il.

Elle chercha une réponse dans son attitude. Il était imperturbable, impassible.

Que diable attendait-il d'elle ? Qu'elle lui dise qu'elle le voulait, qu'elle souhaitait désespérément lui appartenir, contre toute logique et malgré ce qu'ils avaient vécu ? Attendait-il d'elle qu'elle abdique toute volonté et tout orgueil ?

— Maintenant, je veux juste que tu me baises, finit-elle par répondre.

Son expression demeura la même.

— Je veux être avec toi... Même si je souffre.

Dans des instants comme celui-là, elle se sentait démunie : les mots ne suffisaient pas à exprimer le tourbillon qui faisait rage en elle. Elle avait envie de lui hurler : *Prends-moi, baise-moi, fais-moi mal, marque mon âme, tatoue mon cœur à l'encre indélébile, fais-moi tienne et bannis à jamais le vide intérieur qui me ronge*. Dans son esprit ces paroles sonnaient juste, mais si elle les prononçait elles auraient juste l'air ridicules, voire dégradantes et humiliantes.

Il ne répondait toujours pas, immobile, impassible. Il la dévisageait et transformait les mots qu'elle ne pouvait pas dire en une langue qu'il comprenait.

— Je te veux en moi. Tout de suite.

En était-elle réduite à le supplier ?

Elle était presque au bord des larmes.

Était-ce un test ? Un jeu ?

— Je te veux aussi, finit-il par dire.

Il s'approcha du lit et caressa ses paupières avec une tendresse qu'elle ne lui avait jamais connue, comme le plus doux des croque-morts fermerait les yeux d'une morte, puis l'allongea. Il étendit avec douceur ses membres et se pencha sur elle. Son ombre fut projetée sur le plafond de la chambre comme le crépuscule étendait sa couverture obscure.

Il se positionna entre ses jambes. Elle

saisit son sexe et le guida en elle.

— Accepte-moi comme je suis, dit-elle.

Dominik la remplissait magnifiquement.

— Chuuuut, murmura-t-il.

Summer frissonna.

Viggo éteignit l'écran, un grand sourire satisfait sur le visage.

Le couple qu'il avait maté s'était enfin séparé. Ils ne formaient plus une seule entité, une créature à deux dos dont chaque mouvement combinait la grâce des oiseaux en plein vol et la cruauté sauvage

des animaux carnivores. Une danse des corps frénétique et extatique avec tout l'abandon féroce des tigres qui se battaient à mort.

Ils avaient refait surface, essoufflés. Ils étaient de nouveau deux. Summer et Dominik.

Évidemment que c'était du voyeurisme. Mais personne n'est parfait.

Viggo était un homme qui savait reconnaître la beauté et qui voulait la garder, la sauver, la mettre sous verre. La collectionner.

Si la beauté possédait une essence que l'on pouvait mettre en bouteille, il aurait été le premier à en acquérir une, chèque

en main.

Il avait certes couché avec Summer. Tout seul et avec Luba. Mais la voir baiser avec Dominik avait été tout autre chose. Il l'avait vue s'animer, rayonner, avait observé sa méfiance naturelle et son anxiété disparaître quand Dominik avait pris le contrôle. Elle ne faisait plus qu'une avec sa volonté de reddition qu'elle avait pleinement embrassée. Viggo n'avait jamais été attiré par les hommes, mais voir Dominik prendre Summer l'avait rempli d'une exaltation ineffable.

Il avait la bouche sèche.

Il choisit une bouteille de vieux bourbon dans son bar et s'en servit une

large rasade.

— Délicieux, murmura-t-il, à l'adresse à la fois de la douceur rugueuse de l'alcool qui faisait son chemin le long de sa gorge et du souvenir des deux amants à présent disparus de son écran clandestin.

Plusieurs années auparavant, l'idée d'installer une minuscule caméra dans la chambre d'amis avait été une plaisanterie qui avait suivi l'achat et la transformation de la maison par un ami architecte. Il avait l'impression que c'était « rock'n roll » et à la hauteur de sa mauvaise réputation. Il avait ensuite oublié cette caméra pendant des années. C'était Luba, cette femme mystérieuse et élégante, qui lui avait suggéré un soir de la regarder

faire l'amour et jouer avec une jeune femme qu'elle avait levée dans une boîte – une punkette avec une larme tatouée sous l'œil. Viggo soupira en évoquant ce souvenir, l'image enivrante de ces deux femmes, leurs courbes, la lascivité de leurs baisers et de leurs gestes, l'avidité, l'alignement géométrique parfait de la lubricité et du désir.

Ce n'était pas l'acte sexuel qui l'excitait mais la lenteur et l'élégance muette des corps joints dans la danse. À ce titre, la vision de deux femmes était beaucoup plus puissante que celle des couples hétérosexuels que ses amis et lui avaient matés pendant les orgies qu'il organisait chez lui. Les invités s'égarèrent parfois dans la chambre d'amis, ou

étaient fortement encouragés à s'y rendre, sans savoir qu'ils se donnaient en spectacle à Viggo et à ses amis, qui les observaient avec un délice pervers. Mais aucun de ces couples n'avait eu la grâce sauvage de Summer et de Dominik. Ces deux-là avaient un appétit féroce l'un pour l'autre, une passion dont il était presque jaloux, une faim presque dangereuse. Il avait retenu son souffle plus d'une fois, quand l'un ou l'autre s'était aventuré en territoire ennemi, d'un geste, d'une main, d'une pulsion qui allait trop loin, vacillant au bord du gouffre avant de reculer. Viggo n'avait jamais vu un homme et une femme baiser avec autant d'abandon. Il en avait eu la chair de poule.

Après l'incident tragi-comique dans le coffre, il leur avait suggéré de rester. Il savait qu'ils allaient finir au lit sous le regard de sa caméra dissimulée, et la tentation d'activer le système de surveillance avait été plus forte que lui. Il avait presque abandonné, étant donné qu'ils avaient passé un temps fou dans la salle de bains, le laissant penser qu'il avait raté le spectacle. Mais ils avaient fini par émerger, enveloppés dans les serviettes blanches. Ils tournaient l'un autour de l'autre comme des oiseaux de proie affamés, prêts à bondir dans une folie sublime.

Viggo ne regrettait pas de les avoir regardés. Ils n'en sauraient rien et n'en seraient pas blessés. La seule chose qu'il

déplorait était de ne pas avoir installé un système stéréo en plus de la caméra.

Il se dit qu'il faudrait désactiver celle-ci. Personne ne pourrait jamais arriver à la cheville de Summer et de Dominik. Rien n'aurait jamais la même intensité. C'était l'apogée.

Il se leva et remit la bibliothèque en place, dissimulant le petit écran.

Dominik et Summer devaient certainement dormir à présent.

Il devrait peut-être faire la même chose, revivre le souvenir de leurs étreintes et s'y plonger. Il se dit que Luba ne tarderait pas à rentrer de l'exposition. La première fois qu'il l'avait vue danser,

il avait ressenti la même chose et avait su qu'il devait la posséder. Elle avait accepté tout de suite, même s'il savait pertinemment qu'elle n'appartiendrait jamais à personne et qu'il n'était pour elle qu'une étape supplémentaire sur sa route, pratique, agréable et temporaire. *Mmmmh... Il y a là matière à écrire une chanson*, songea Viggo.

Il descendit dans son studio et alluma le piano électrique. Les idées, les mots, les mélodies naissaient de manière étrange, surgissant de nulle part, sans entraves.

Dominik émergea et se frotta les yeux

pour chasser la désorientation qui suivait le réveil dans une chambre inconnue. Ils avaient oublié de fermer les volets la veille au soir, et la pièce était baignée de soleil.

Les fesses douces de Summer étaient nichées contre son ventre. Elle dormait encore, et le délicat murmure de son souffle bruissait doucement.

Il déposa un baiser dans son cou, et elle s'agita un peu.

Il jeta un coup d'œil au cadran de la montre qu'il n'avait pas ôtée. À peine le milieu de la matinée. Il aurait cru l'heure plus tardive.

Summer ouvrit les yeux et lui sourit.

— Tu as beaucoup de choses ici ?
demanda Dominik.

— Non, quelques bricoles uniquement.
Mes affaires sont chez Chris.

— Je veux que tu récupères tout ici et
chez Chris. On ira tout chercher. Tu viens
chez moi. Je veux que tu vives avec moi.

— Vraiment ?

— Oui.

Il était totalement sincère.

Summer acquiesça. Elle s'installerait
chez lui. Ça n'avait pas fonctionné la
première fois à New York, mais elle était
prête à essayer de nouveau.

Elle bâilla et roula sur le côté.

— J'ai super faim. Mais, avant tout, il me faut ma dose de caféine.

— Je suis affamé aussi, renchérit Dominik.

La dernière chose qu'il avait avalée était un petit *pain au chocolat** acheté à la *Pâtisserie Valérie* le matin précédent, avant de se rendre chez Viggo, où les événements avaient dégénéré.

Il s'étira et, s'arrachant à la tiédeur confortable du corps nu de Summer, se leva. Il la contempla, allongée dans le désordre des draps, ses boucles rousses étalées sur l'oreiller. Son sexe frémit. Elle lui sourit.

Il enfila son pantalon noir et lui tendit

le tee-shirt blanc qu'elle portait la veille. Elle l'enfila et s'assit sur le bord du lit. Elle attendait qu'il lui tende autre chose, sa culotte ou son jean, mais il n'en fit rien, se contentant de la regarder avec un sourire satisfait.

Summer se leva. Le tee-shirt froissé atteignait à peine son nombril, exposant ses fesses et sa chatte. C'était une forme particulièrement intime de nudité, naturelle mais audacieuse, que l'on adoptait pour se balader chez soi, loin du regard des voyeurs.

— Viens, dit Dominik en joignant le geste à la parole. Allons déjeuner.

— Dans cette tenue ? demanda Summer.

— Oui, répondit-il.

— Viggo est peut-être là. Et les autres...

— Je sais, rétorqua Dominik. Je t'aime comme ça. Et puis Viggo a déjà tout vu, non ? Je suis ravi que les autres te voient nue. Ça m'est égal.

Parce que je sais que tu m'appartiens à présent, se retint-il d'ajouter.

Quand ils quittèrent la chambre, lui torse nu, elle fesses découvertes, Summer demeura un peu en arrière, frissonnante d'inquiétude à l'idée de laisser le Bailly derrière elle. Puis elle comprit qu'il était en sécurité. La foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit.

Quand ils entrèrent dans la cuisine, Viggo était assis au comptoir en train de mâchouiller un toast. Il leur jeta un coup d'œil et siffla entre ses dents.

— Ah, nos tourtereaux ! Bienvenue dans un nouveau jour radieux !

Il était torse nu lui aussi, son buste fin et imberbe ressemblant à une page blanche.

— Du café ?

— Avec plaisir.

— Tout frais rien que pour vous, annonça-t-il avec un geste théâtral en direction de la machine complexe que la Nasa aurait pu construire et qui surmontait le plan de travail en granit.

Pendant que Summer et Dominik se servaient, Viggo, après avoir jeté un regard nostalgique sur les fesses de Summer, se leva soudain et quitta la cuisine.

— Attendez-moi les jeunes. J'ai une surprise pour vous.

Il revint dix minutes plus tard et tendit avec révérence à Summer un petit cadre, sous le regard de Dominik.

— Avec toutes mes excuses. Un cadeau. En espérant que tu pourras me pardonner.

À l'intérieur du cadre se tenait un dessin en noir et blanc qui avait l'air très vieux.

Dans le coin supérieur gauche on voyait un couple en train de danser, leurs têtes coupées par le bord du papier. Un peu plus à droite étaient dessinés un violon avec son archet, et le visage d'un homme qui portait une perruque sous son chapeau à larges bords. Un peu plus loin étaient à peine esquissés les cheminées fumantes d'une usine et des voiliers.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Summer.

— Un dessin de Degas, répondit Viggo. Il s'appelle *Programme pour une soirée artistique*. Il est très rare. J'ai pensé que tu aimerais l'avoir à cause du violon. C'est un vrai, pas une copie...

— Je ne sais pas quoi dire...

— Ah, encore une chose, l'interrompit Viggo.

— Oui ?

— Ne le montre qu'à des gens en qui tu as confiance.

— Tu veux dire qu'il a été volé ?
l'interrogea Dominik.

— Oui, admit le rockeur avec un sourire entendu. Il a disparu il y a des années. C'est une longue histoire, mais disons qu'il a échoué entre mes mains. Tout arrive, tu sais. Quoi qu'il en soit, je pense qu'après ce que je t'ai fait tu le mérites plus que moi.

Dominik comprit pourquoi certains objets étaient enfermés dans le coffre. Ils

avaient tous été volés.

— Merci, Viggo. Nous le chérirons vraiment, répondit Summer.

— Je suis pardonné, alors ?

La réponse de Summer fut perdue pour Dominik. Il en était resté à son emploi du pronom « nous ».

Le vent nous emportera

Déménager m'a pris beaucoup plus de temps que prévu.

J'avais passé la matinée avec Susan, qui assurait auprès de moi les fonctions d'agent et par conséquent de manager, dans un *Starbucks* anonyme près de la gare Victoria, à discuter de mon avenir. Elle bossait aux États-Unis mais s'était pointée sans prévenir à Londres, agacée de mon silence à ses mails.

J'étais en retard. J'avais dû quitter précipitamment Dominik, que j'avais laissé dans sa maison de Hampstead. Je n'avais pas voulu perdre une seconde de sa présence, et nous avons donc passé la

matinée de la même manière que la nuit, et la précédente, et celle d'encore avant. Dans les bras l'un de l'autre, à baiser chaque fois que nous en avions l'énergie. Parfois nous faisons l'amour, lui plein d'affection et de tendresse, moi totalement heureuse de sentir son poids sur mon corps. J'aurais aimé pouvoir arrêter le temps et passer ma vie tout entière dans ce seul instant, à écouter son rire rauque et profond, et à guetter le moment où son regard doux et chaud devenait dur et cruel. Il me clouait alors au lit en me maintenant le poignet qu'il caressait gentiment quelques instants plus tôt et se mettait à murmurer des cochonneries à mon oreille.

Je ne pensais qu'à ça en enfant les

vêtements que j'avais sous la main avant de me précipiter vers le métro. Je savais que Susan m'attendait déjà.

Elle était tirée à quatre épingles, comme toujours. Qu'elle sorte ou qu'elle prenne un café avec un client, Susan avait toujours l'air professionnelle. Sa robe trapèze était parfaitement coupée, d'un vert lagon qui mettait en relief ses cheveux auburn, accessoirisée avec un énorme collier Chanel en or. Elle était concentrée sur son BlackBerry, ses doigts s'agitant sur le clavier aussi vite que ceux d'un pianiste.

— Tu ne t'es pas réveillée, je vois, a-t-elle commenté, acide, quand je me suis glissée sur le tabouret près d'elle.

Elle m'avait commandé un café. Il était froid, mais je l'ai bu quand même.

— Je suis désolée, ai-je répondu en rougissant. Je n'ai pas d'excuse valable.

— Ça me fait plaisir de te voir, Miss Rock Star, a-t-elle repris.

Cette fois-ci, j'ai eu droit à un sourire chaleureux et à une bise sur chaque joue.

— J'ai appris que tu avais récupéré ton violon, a-t-elle poursuivi.

— Oui ! me suis-je exclamée avec enthousiasme.

— Tu es prête à jouer alors ?

— Plus que jamais.

— Tu m'en vois ravie. Dorénavant, je

pourrai ouvrir le journal sans avoir peur de trouver ton nom dans une rubrique inappropriée.

Groucho Nights était redevenu simplement Groucho Nights, sans invités, et même si l'idée de rejouer avec eux ne me déplaisait pas, j'étais impatiente de revenir à mon répertoire classique.

J'ai soumis à Susan l'idée d'un album néo-zélandais, et elle a acquiescé sans problème : les terres australes étaient un gros marché.

Cela avait le parfum de la maison. C'était la chose à faire. J'avais passé des années à errer de lieux en lieux, rebondissant de situation en situation comme une boule de flipper. À présent,

j'avais Dominik et mon violon ; pour la première fois de ma vie, je me sentais chez moi. Il était temps de revenir à mes racines, comme je l'avais fait avec l'album vénézuélien lorsque je vivais avec Simón. Mais, cette fois-ci, je voulais m'intéresser à ma propre histoire, pas à celle de quelqu'un d'autre. Je voulais faire du paysage de mon enfance une chanson.

Le Bailly serait le médium idéal. Ce projet était terriblement excitant. La joie que j'avais ressentie en le récupérant s'était rapidement estompée. J'avais oublié mon violon dès que Dominik m'était revenu. J'avais capitulé sous ses caresses, ses ordres, sa voix. J'avais éprouvé tellement de bonheur à le

retrouver, à le sentir de nouveau en moi, que j'avais abandonné mon instrument pendant une nuit et une journée complètes, le temps que Dominik et moi fassions de nouveau connaissance.

Quand nous avons été mutuellement épuisés, j'avais saisi mon instrument et immédiatement commencé à jouer. Dominik avait ri en voyant mon expression : en ouvrant l'étui, je ressemblais à un enfant le matin de Noël. J'ai caressé son bois patiné couleur de miel, l'ai accordé et joué le morceau qui était le nôtre, la toile de fond de notre relation, Vivaldi évidemment. J'ai interprété toutes les *Saisons* en pensant aux années qui s'étaient écoulées et à celles qui nous attendaient, à la vie qui

coule et s'écoule sans cesse, changeante mais toujours belle et neuve. J'ai terminé de jouer sur les notes légères du *Printemps*.

Ma valise était à moitié pleine, et je n'avais encore rempli aucun carton quand j'ai entendu le grincement de la porte d'entrée. J'ai mis un certain temps à réagir ; j'étais assise par terre et je perdais mon temps en nostalgie, soupesant chaque chose avant de l'emballer et souriant à tous les souvenirs que j'avais transportés avec moi de pays en pays.

Chris et Fran étaient là et ne s'étaient

pas rendu compte que j'étais entrée avec la clé que Chris m'avait donnée quand j'avais emménagé chez lui. Je ne la lui avais pas rendue puisque officiellement je vivais encore là, même si récemment j'avais passé toutes mes nuits chez Viggo.

De ma position sur le sol, face à l'entrée, j'avais une vision parfaite de Chris et de Fran. Ils étaient étroitement enlacés et s'embrassaient comme si leur vie en dépendait.

J'ai fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, ils étaient toujours là. Sauf que Chris avait la main sous le short de ma sœur et que cette dernière, les bras en l'air, se débattait pour ôter son tee-shirt moulant.

J'ai toussé bruyamment, histoire de les avertir de ma présence avant que quelque chose que je ne voulais absolument pas voir se produise. Chris a sursauté et a pivoté, à la recherche d'un intrus.

— Je suis là ! ai-je crié.

— Putain, Summer, tu ne peux pas frapper ?

— Frapper ? J'étais là la première ! Ça t'arrive d'écouter tes messages ?

— Disons que je suis un peu... perturbé, a-t-il répliqué avec un sourire satisfait.

— Je vois ça.

Fran était rouge comme une pivoine. Elle se fichait en général comme d'une

guigne des hommes avec qui elle couchait et n'avait jamais été gênée d'être prise sur le fait. Elle avait assumé sans problème sa nuit avec Dagur devant beaucoup plus de monde.

C'était du sérieux.

— Je vois que vous... vous entendez bien.

Fran a fait un pas en avant pour se porter à la hauteur de Chris, qui se tenait dans l'encadrement de la porte de la chambre que Fran et moi avions partagée. Elle a saisi sa main.

— Nous sommes en couple, a-t-elle annoncé. Officiellement.

— Ta sœur est ma petite amie, a

confirmé Chris en souriant de toutes ses dents.

Je lui ai envoyé une chaussette dans la figure. Il l'a attrapée au vol de sa main libre sans cesser de sourire d'un air satisfait.

— C'est pour ça que pour une fois rien ne traîne, alors. Je me suis demandé où étaient tes affaires, Fran. Dans sa chambre, je suppose. Et dire que je pensais que tu voulais prendre un nouveau départ.

— Oh, mais c'est ce que j'ai fait, a rétorqué l'intéressée. Mais pas comme on s'y attendait.

J'ai souri. J'étais contente pour elle. Et

pour lui. Ils formaient un joli couple, même si l'idée que mon meilleur ami sorte avec ma sœur ne m'avait pas emballée plus que ça au départ.

Lauralynn était rentrée tout excitée d'une session d'enregistrement qui avait duré la nuit entière dans un studio de West End.

— Tu ne devineras jamais pour qui c'était, dit-elle à Dominik en entrant en trombe dans la cuisine, qui était devenu par défaut leur espace commun, après avoir abandonné sa veste en cuir et son violoncelle dans l'entrée.

— Voyons voir. Feu Herbert von

Karajan enregistre une symphonie inspirée par les chansons sous acide des Rolling Stones et il a besoin d'un solo de violoncelle psychédélique.

— Tu n'es pas si loin..., commença Lauralynn.

— Et il a fait tout le chemin jusqu'à Shepherd's Bush, juste pour ça, poursuivit Dominik.

— Arrête de plaisanter. Non, l'enregistrement était pour Viggo Franck et les Holy Criminals. Ils enregistrent de nouvelles chansons et ils avaient besoin d'un violoncelle pour l'une d'elle. Leur producteur m'a dit que si la chanson figurait sur l'album j'aurais mon nom dessus !

— C'est formidable, assura Dominik avec un sourire un peu narquois. Je suis très content pour toi.

— Bon, je n'ai toujours pas rencontré le fameux Viggo Franck. Il n'a pas assisté aux sessions. Il n'y avait que ses musiciens. J'ai joué sur ce qu'il avait déjà enregistré.

Lauralynn regarda plus attentivement Dominik. Il avait l'air différent. De bonne humeur, mais légèrement absent.

Ils ne s'étaient pas beaucoup vus depuis qu'elle était rentrée des États-Unis quelques semaines auparavant. Quand il n'était pas à son ordinateur où elle supposait qu'il écrivait, il se glissait furtivement hors de chez lui à des heures

indues, comme un conspirateur. Il évitait sa compagnie et ses questions. Lauralynn avait travaillé toutes les nuits, et elle avait supposé que celles de Dominik étaient consacrées à Summer. Elle avait vu les chaussures et les affaires de la jeune femme traîner à des endroits étonnants.

— Tu as quelque chose à me dire ? l’interrogea Lauralynn. Tu n’es pas très causant depuis quelque temps.

— Eh bien..., hésita-t-il. Il s’est passé beaucoup de choses.

— Summer ?

— Oui. Pour faire court, disons que nous nous voyons beaucoup. Nous avons

décidé de nous remettre ensemble, je pense.

— Génial ! s'écria Lauralynn avec enthousiasme.

— Nous avons fini par prendre une décision. J'espère qu'elle va s'installer ici. Définitivement. Je croise les doigts pour que ça marche vraiment entre nous cette fois-ci. Nous sommes un peu nerveux, mais on a retrouvé son violon, alors je prends ça pour un bon présage.

— Super ! Vous êtes faits l'un pour l'autre, je le sais depuis le début. Et puis...

— Oui ?

— Ça fait pas mal de temps que je

pense sérieusement à déménager. On est de bons copains tous les deux, mais ça n'a jamais été une situation idéale.

— C'est vrai.

— Tout arrive au bon moment. Je suis certaine que tu ne veux pas que je sois encore ici quand Summer emménagera définitivement, n'est-ce pas ?

— Ce serait un peu embarrassant Mais tu as un endroit où aller ? demanda-t-il, inquiet. Je ne veux pas te mettre à la rue.

— Mmmmh...

Les yeux de Luralynn brillèrent, plus espiègles que jamais.

— Quoi ?

— Je pense que j'ai un point de chute.

— Parfait.

— Quelqu'un que j'ai rencontré au studio. La session s'est terminée plus tôt que prévu, on a enregistré rapidement, après seulement deux prises. C'est une amie du groupe, elle est venue en pensant que Viggo était là, mais il avait un rendez-vous avec sa maison de disques. On a fait connaissance. J'ai passé la nuit avec elle.

Lauralynn avait légèrement rougi. *Sa nuit a dû être quelque chose*, songea Dominik.

— À mon tour d'être content pour toi, dit-il.

— Merci, répondit-elle en gloussant comme une adolescente. Je sais bien qu'on n'a passé qu'une nuit ensemble, mais je pense qu'elle est vraiment spéciale. Tu sais comment ça se passe, parfois il suffit d'un regard pour savoir.

— Un regard ou un peu plus, remarqua Dominik.

— Beaucoup, beaucoup plus. Elle vit avec Viggo dans son hôtel particulier de Belsize Park et elle dit qu'il a tellement de chambres vides qu'il ne verra pas d'inconvénients à ce que j'aie à vivre là-bas.

— Tu parles de la Russe ? demanda Dominik en ressentant ce curieux sentiment qui s'abat sur celui qui voit

toutes les pièces du puzzle s'emboîter correctement.

— Oui, Luba. Celle que tu devais me présenter, tu te souviens ?

— Ah oui, la seule et unique Luba.

— Elle est formidable, n'est-ce pas ?

— Oh ça, pas de doute.

Ce matin-là, Summer avait rendez-vous en ville avec Susan, qui voulait la voir pour discuter de son nouveau départ dans la musique classique avec un retour aux sources, et la possibilité de sortir un album live de sa collaboration avec les Groucho Nights, puisque le concert de

Sarajevo avait été enregistré. La jeune femme pensait en avoir jusqu'en milieu ou en fin d'après-midi, après quoi elle avait prévu de récupérer le reste de ses affaires dans l'appartement de Chris à Camden Town avant de revenir chez Dominik.

Ce dernier proposa à Luralynn de la déposer, elle et ses affaires, chez Viggo.

En sonnant à la porte, il ne put s'empêcher de songer qu'une semaine auparavant il avait utilisé un double volé pour entrer. Il avait rendu la clé à Viggo depuis.

Luba ouvrit la porte.

Elle se précipita sur Luralynn, qu'elle

prit dans ses bras, fit la bise à Dominik et les pria d'entrer.

Connaissant le nombre de combinaisons sexuelles dans lesquelles ils s'étaient trouvés ensemble, Dominik fut surpris par la normalité de la situation. Il avait l'impression que l'histoire tendait vers sa conclusion naturelle. Peut-être que tout était la faute de la malédiction de l'Angélique, songea-t-il amusé.

— Viggo est dans les parages, déclara Luba. Il fera son apparition plus tard, je suppose.

En voyant les deux femmes côte à côte, Dominik fut frappé par leur ressemblance. Il n'y avait pas prêté attention avant. Elles étaient toutes deux

grandes, blondes, et bâties comme des Amazones. Luba était moins voluptueuse, mais, en bonne danseuse professionnelle, elle se tenait plus droite, les seins orgueilleusement haut perchés, alors que l'attitude de Lauralynn était plus souple et détendue, ses épaules de nageuse ancrant sa silhouette et ses courbes.

Elles allaient bien ensemble.

Il songea qu'il aurait donné cher pour être une petite souris dans leur chambre.

Lauralynn et lui déposèrent les deux lourdes Samsonite, et Dominik retourna au coffre resté ouvert de sa BMW, d'où il sortit deux cartons dans lesquels la violoncelliste avait jeté à la hâte ses livres et son bazar.

Luba, étonnamment hospitalière, leur offrit du café et des cupcakes, mais Dominik sentit vite qu'il était la troisième roue du carrosse et que les deux femmes attendaient impatiemment qu'il s'en aille. Il s'apprêtait à partir lorsque Viggo fit son entrée dans la pièce. Comme à son habitude, il portait un jean tellement moulant que c'était à se demander s'il n'avait pas passé une demi-heure sous la douche ou dans un sauna pour le rétrécir davantage. Son tee-shirt avait vu des jours meilleurs et comptait autant de trous, artistement placés, qu'une tranche de gruyère.

— Salut, mec, dit-il, décontracté comme toujours.

Il tourna ensuite son attention vers la nouvelle venue.

— Je te présente Lauralynn, annonça Luba.

Viggo dévisagea la violoncelliste puis regarda alternativement les deux femmes.

— Bienvenue, ma puce. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Tu veux parler de l'enregistrement que j'ai fait pour toi ?

— Oui, ça aussi..., sourit Viggo.

Amusée par les intentions prédatrices du garçon, Luba saisit la main de Lauralynn et la conduisit vers l'escalier qui menait aux étages.

— Je vais te montrer ta chambre.

Lauralynn salua Dominik de la main.

Viggo suivit les deux femmes du regard, un sourire de gamin sur le visage.

— C'est une amie, dit Dominik. Elle est très sympa. Mais si je peux me permettre...

— Oui ?

— Les hommes, c'est pas vraiment son truc.

Le sourire de Viggo s'accentua.

— Mec, il ne faut jamais dire jamais.

J'ai commencé à paniquer quand les

meubles sont arrivés.

C'était la première fois de ma vie que je possédais quelque chose d'aussi permanent.

J'avais acheté une armoire, une commode et une psyché sur le site de vente en ligne d'une boutique du Sussex qui faisait des meubles en bois très solides, pas en kit. Neil, le directeur de la boutique qui me les avait vendus, m'avait longuement démontré qu'ils étaient construits pour durer, ce qui n'avait fait qu'augmenter ma panique à l'idée d'être prisonnière de la maison de Dominik sans pouvoir fuir rapidement, une valise à la main, comme je l'avais fait la dernière fois.

Il a fallu quatre hommes pour monter l'armoire le long de l'étroit escalier qui menait à notre chambre, et la seule chose à laquelle j'étais capable de penser en les voyant s'escrimer pour la soulever avec précaution était que je ne pourrais jamais la déménager moi-même. Je me suis calmée : après tout ce n'était qu'un meuble, et, si les choses dégénéraient, je pourrais toujours la débiter à coups de hache et transporter les morceaux plus facilement.

Je me suis sentie immédiatement coupable et, pour la peine, je me suis montrée encore plus gentille avec Dominik jusqu'à la fin de la semaine. Je n'étais pas la seule à souffrir du changement survenu dans nos vies, et il

faisait montre d'un calme étonnant, se contentant de hausser un sourcil quand j'ai rangé des piles de romans fantastiques jeunesse à côté de ses premières éditions. Il a refusé de prendre un chat mais a accepté le poisson rouge, à condition que je m'en occupe.

Les choses ne s'étaient pas déroulées ainsi à New York. J'avais su dès le départ que cet arrangement serait temporaire puisque Dominik ne louait le loft que pour quelques mois, le temps de remplir les obligations liées à la bourse qu'il avait décrochée. J'avais considéré notre appartement new-yorkais comme un hôtel, ce qui était là certainement une partie du problème.

Même chez Simón, avec qui j'avais vécu pendant deux ans, je n'avais touché à rien. Je m'étais contentée de mettre mes vêtements dans la moitié de son gigantesque dressing et mes affaires de toilette dans sa salle de bains. Je n'avais jamais ajouté ne serait-ce qu'une photo dans un cadre, et j'avais toujours pensé que je vivais chez lui, pas chez nous.

Mon récent statut de femme en couple a été illuminé par des nouvelles de ma vieille amie Charlotte, dont j'étais très proche quand j'ai rencontré Dominik, et qui m'avait fait découvrir la scène fétichiste londonienne. J'étais sans nouvelles d'elle depuis plus de deux ans, depuis que j'avais quitté Londres en coup de vent pour me rendre à New York.

Elle avait lu un article sur le concert des Groucho Nights à La Cigale, et la présence de mon nom l'avait décidée à reprendre contact avec moi. Elle vivait à Paris et avait épousé Jasper – l'escort boy qu'elle fréquentait plus ou moins quand nous étions copines – après avoir mis au monde un premier enfant qui avait dix-huit mois à présent. Ils en avaient eu un deuxième à peine un an après.

Jasper était l'un des rares hommes capables de satisfaire le vorace appétit sexuel de Charlotte. Apparemment leur liaison avait abouti à quelque chose de plus sérieux. Jasper avait abandonné son job : il s'occupait des enfants tout en faisant des études de psychologie. Quant à Charlotte, elle travaillait pour le

service financier de l'ambassade britannique.

Je lui ai répondu que j'étais de nouveau avec Dominik, et nous avons engagé une conversation à bâtons rompus sur le pourquoi et le comment des relations sentimentales, et sur l'effet que cela faisait de se mettre en couple quand on n'avait pas prévu de le faire. Charlotte avait toujours été célibataire, préférant même payer un escort pour la nuit plutôt que de draguer dans un bar. Elle m'avait dit à l'époque qu'elle trouvait ça plus facile et plus honnête. Tomber amoureuse de Jasper, l'escort qui était devenu son amant régulier, était juste un heureux accident de parcours.

« L'amour, a écrit Charlotte, ça te tombe dessus au moment où on s'y attend le moins. »

Les Parisiens, cependant, étaient beaucoup plus ouverts que les Britanniques, et, tout en maintenant un vernis respectable, Charlotte et Jasper faisaient régulièrement garder leurs enfants pour se rendre aux *Chandelles* ou au Cap d'Agde, la célèbre plage naturiste.

« Plein d'échangistes. Ça ne te plairait pas du tout. Contente-toi du jardin des Supplices », a-t-elle répondu quand je lui ai demandé à quoi ça ressemblait.

Je n'arrivais pas à imaginer pouvoir persuader Dominik d'enfiler un uniforme

militaire ou une combinaison en latex, mais l'idée qu'il puisse porter des bottes de cavalier et une cravache m'excitait. Il n'était pas fétichiste, et préférait donner vie à ses fantasmes avec pour seuls instruments sa voix et ses mains. Tout le reste pouvait être discuté, mais je doutais qu'il accepte seulement d'entendre parler de draps particuliers ou de menottes, qu'elles soient enveloppées de fourrure rose ou en cuir.

Nous avons ajouté un jouet dans notre coffre. Viggo nous avait envoyé un cadeau de crémaillère. Une baguette magique Hitachi. Dominik l'avait déballée, perplexe, et j'avais été ravie de lui montrer comment elle fonctionnait.

Simón avait appris par Susan que je m'étais remise avec Dominik et il m'avait téléphoné sans prévenir. Il trouvait amusant que je déteste les conversations téléphoniques ; quand nous étions ensemble, il mettait donc un point d'honneur à me téléphoner au lieu de m'écrire, par texto ou par mail, même pour me dire des broutilles comme me demander à quelle heure je comptais rentrer ou de prendre une bouteille de lait dans la petite épicerie coréenne.

J'ai décroché sans réfléchir, présumant que c'était Susan qui voulait savoir comment se déroulaient les sessions d'enregistrement. Viggo m'avait aidée à monter mon propre studio pour l'album néo-zélandais. Je m'y rendais tous les

jours pour répéter avec mon Bailly : il fallait que je me remette dans le rythme de la musique classique après ma pause rock. J'aurais trouvé ça impossible avec un autre instrument, mais le cadeau de Dominik me convenait tellement qu'il semblait se mettre à chanter à peine avais-je posé la main sur lui.

— Salut, toi, m'a dit Simón quand j'ai décroché.

C'était sa façon de me saluer depuis toujours, deux mots qui avaient valeur de code entre nous, une entière conversation qui signifiait : « Salut, comment tu vas, je suis à la maison » et une douzaine d'autres choses.

— Simón ?

— Tu ne m'as pas oublié, donc ?

— Comment vas-tu ? ai-je demandé.
Tu es rentré à New York ? Tu as repris
l'orchestre ?

— Presque. En fait, je ne fais que
passer. Je repars définitivement pour le
Venezuela.

— Tu vas diriger un orchestre à
Caracas ?

— Même pas. Crois-le ou pas, je vais
bosser pour le gouvernement. Ministre de
la Culture.

— Ouah ! Félicitations ! Tu vas
pouvoir officiellement assister à tout un
tas de rodéos alors ?

— Chaque semaine. Et je pourrai me

gaver de desserts à la noix de coco et au caramel.

— Ça me paraît honnête.

— Tu devrais venir me voir. Avec Dominik, a-t-il ajouté précipitamment. Susan m'a dit que vous vous étiez remis ensemble. Et j'ai suivi toutes tes aventures musicales, évidemment.

— L'année a été mouvementée.

— Ça ferait un bon roman.

La coïncidence m'a fait sourire.

— Dominik est en train d'en écrire un. Il a promis que, cette fois-ci, je n'en serais pas l'héroïne. C'est sur le Bailly.

— J'en étais sûr. Il te donne la

musique, et tu lui rends les mots.

— Je n’y avais jamais pensé en ces termes..., mais je pense que tu as raison.

— J’ai toujours su que vous étiez faits l’un pour l’autre. Toi et moi, ça ne pouvait pas marcher.

Il avait dit ça avec chaleur et humour, et je me suis mise à rire. Simón avait toujours raison, ce qui était l’un des motifs pour lesquels nous nous étions séparés.

Parler à Simón m’a apaisée. J’étais contente de constater qu’il avait l’air heureux, parce que, même si c’était lui qui avait rompu, je m’étais toujours sentie coupable que les choses n’aient pas

fonctionné entre nous.

Plus j'y pensais, plus j'avais peur de commettre une erreur en emménageant avec Dominik, de la même manière que vivre avec Simón en avait été une. Je n'avais pas le gène de la vie en couple. Je m'étais sentie prisonnière en compagnie de Simón, et j'avais peur de ressentir la même chose après quelques mois de vie quotidienne avec Dominik.

Si ça marchait, la vie commune serait miraculeuse, la réponse à toutes les questions que je me posais, et deviendrait la relation dont je rêvais avec lui.

Mais si ça ne fonctionnait pas, ça détruirait tout ce qui existait entre nous.

Dans son roman, Dominik avait décrit la folie meurtrière de la Seconde Guerre mondiale et en était arrivé à la fin des années 1960, quand Edwina Christiansen était devenue la dernière d'une longue succession d'héroïnes damnées et de propriétaires infortunés du violon maudit.

Edwina était mère célibataire à Hanovre, en Allemagne. Son fils était le résultat d'une liaison malheureuse avec un hippie, quand elle avait une vingtaine d'années. Peu après son retour en Allemagne, elle avait épousé Helmuth Christiansen, un fournisseur maritime à Hambourg, mais le mariage n'avait pas duré. Ses habitudes de vieux garçon et la

différence d'âge avaient eu raison de son indépendance d'esprit, et elle était retournée avec son jeune fils à Hanovre, où elle était manager technique et représentante syndicale dans une usine de voitures.

Le violon, dont elle ne savait pas jouer, avait atterri entre ses mains après la mort d'un parent éloigné. Personne ne l'avait réclamé. Elle l'avait rangé dans un placard, ignorante de sa valeur.

Dans l'esprit de Dominik, Edwina ressemblait un peu à Claudia, la jeune étudiante avec qui il avait eu une liaison peu de temps avant de rencontrer Summer. Pouvoir se représenter les personnages l'aidait toujours, et rien n'est

plus inspirant que la vie réelle. Claudia était châtain clair mais elle se colorait les cheveux en roux, une teinte vulgaire et artificielle qui déteignait légèrement sur les draps et les oreillers, et l'obligeait à éviter la pluie comme la peste pour que la couleur, qui résistait mal à l'eau, ne ruisselle pas sur son visage.

Dominik avait écrit toute la nuit ; une agréable forme de fatigue avait envahi ses membres, et ses doigts étaient lourds comme du plomb tandis qu'il cherchait les bons mots pour décrire la façon dont les cuisses de Claudia se rejoignaient au niveau de son sexe épilé.

Il avait abandonné Summer endormie peu de temps après minuit. Ils avaient fait

l'amour frénétiquement, puis elle s'était roulée en boule, épuisée et rassasiée. Elle s'était endormie avec un sourire d'enfant radieux sur le visage. Dominik avait tenté de dormir aussi, mais son esprit et son corps étaient tendus, fiévreux. Il avait quitté la chambre et gagné son bureau, histoire de voir si l'excitation qu'il ressentait encore pouvait être transformée en écriture. Cela avait été le cas, et la nuit était passée à toute allure. Mais la fatigue prenait sa revanche, et il savait qu'il allait à présent être obligé d'aller se reposer.

Il mit l'ordinateur en veille et repoussa sa chaise. Il était sur le point de gravir l'escalier quand il entendit le bruit sec de la boîte aux lettres. Il jeta un coup d'œil à

sa montre. Le facteur était bien matinal.

Sans réfléchir, il revint sur ses pas pour ramasser le courrier.

Le mélange habituel de magazines auxquels il était abonné, de publicités et de factures. Et une carte postale solitaire. En provenance de Bali.

Il la retourna. Elle lui avait été envoyée par Edward et Clarissa, les vieux libertins, qui auraient souhaité qu'il soit avec eux « à la fête sans fin ». Dominik sourit. Certaines personnes ne changeaient apparemment jamais. Ils parcouraient la planète en quête de plaisir jusqu'à l'apocalypse. C'était plutôt touchant.

Il posa le reste du courrier sur la table basse et remarqua alors que l'étui du violon de Summer n'était pas à sa place habituelle, dans le coin. Il était sûr qu'elle l'avait laissé là la veille au soir.

Son cœur s'emballa.

Il gagna la chambre à toute allure, montant l'escalier quatre à quatre. Il espérait que, pour une raison ou une autre, Summer aurait pris l'instrument avec elle, même si elle ne répétait jamais à l'étage. Peu après son arrivée, elle avait déplacé tous les meubles de la pièce arrière qui donnait sur le jardin pour en faire son studio de répétition.

Il envisagea toute une série de scénarios catastrophe. Summer était

étonnamment silencieuse depuis quelques jours, et il l'avait surprise plusieurs fois en train de regarder dans le vide, pensive. Avait-elle des regrets ? Après tout ce qui s'était passé, pensait-elle réellement que leur relation ne fonctionnerait pas ?

Il ouvrit la porte et laissa ses yeux s'accoutumer à la pénombre.

Il regarda autour de lui. Pas de violon.

Il pivota vers le lit, s'attendant à voir la silhouette de Summer sous les couvertures. Mais les draps avaient été repoussés sur le côté, et le lit était vide.

Le monde s'arrêta de tourner.

Tout s'effondra.

Paniqué, le sang battant sourdement

dans ses veines, Dominik parcourut toute la maison et ouvrit chaque pièce.

Elle était partie.

Il était revenu à son point de départ au rez-de-chaussée. Il s'appuya contre la porte pour éviter de chanceler. Il savait – il avait toujours su – que Summer était une femme indépendante. Que se l'attacher par une relation conventionnelle la ferait fuir. Il avait agi stupidement et égoïstement, et il l'avait perdue une fois encore.

Il se laissa glisser au sol, le dos contre la porte. Sa main retomba à côté de lui, et il sentit alors quelque chose de long et de doux sous ses doigts. C'était l'un des archets de Summer, par terre sur le

paillasson. Elle avait dû le laisser tomber dans sa hâte de s'échapper. Il ne l'avait pas remarqué plus tôt : le courrier était tombé dessus, le dissimulant. Il n'y avait pas non plus fait attention quand il avait ramassé distraitement la pile de magazines.

Il le caressa en pensant à Summer. Belle, fragile, fière. La femme qu'il aimait. La femme qu'il avait perdue de nouveau. À cet instant, les doigts agrippés sur la seule chose qui lui restait d'elle, Dominik eut l'impression que son cœur se brisait.

Il se rendit subitement compte que l'archet était bizarrement placé.

Il désignait la porte.

Était-ce un signe ?

Il ouvrit la porte d'entrée. La route était calme et déserte à cette heure matinale. Il regarda sa montre. Il n'était que 7 heures.

Sur le trottoir étroit, à quelques mètres de là, il remarqua un médiateur en plastique marron.

Il se pencha et le ramassa.

Le logo des Groucho Nights était gravé dessus. C'était un signe cabalistique déniché par Fran dans un bouquin ésotérique et qui avait piqué l'imagination de Chris et de ses musiciens.

Ils en avaient fait fabriquer plusieurs

milliers et pris l'habitude de les jeter dans la foule à la fin des rappels. C'était une façon peu onéreuse et très efficace de se faire de la pub.

De l'autre côté de la maison, le tournant qui menait au Vale of Health était plongé dans l'obscurité.

Dominik aperçut un autre médiateur sur le trottoir opposé, à quelques pas de la rue, dans la direction du Royal Free Hospital dont l'imposante silhouette se dressait au pied de la colline. Il traversa la route, laissant la porte de chez lui ouverte. Il portait toujours les tongs dans lesquelles il avait passé la nuit à écrire. Deux minutes plus tard, il trouva un troisième médiateur.

C'était une piste.

Un message de Summer ?

Il revint rapidement chez lui, chaussa une paire de baskets, prit le premier sweat-shirt qui traînait, l'enfila, attrapa ses clés et ferma la porte derrière lui. Il partit en quête de médiateurs sur le chemin de la colline.

Tout en marchant, sa mémoire fonctionnait à plein régime. Il essayait de se rappeler dans quel conte, si c'en était bien un – Le Petit Chaperon rouge, Pinocchio ou Hansel et Gretel, ou bien encore un autre... –, un chemin de petits cailloux – ou était-ce de graines ? – conduisait le personnage dans la bonne direction.

Au début, j'ai trouvé l'idée ridicule.

Je voulais lui laisser un mot sur le comptoir de la cuisine : « Sortie me promener. Viens me chercher » avec une carte et un X qui marquait mon emplacement.

Mais plus j'y ai pensé, plus l'idée a fait son chemin.

Je m'étais réveillée dans la nuit. Il n'était plus là. Son côté du lit était froid et les draps rejetés comme s'il s'était levé en toute hâte. Dominik était toujours ordonné et, en temps normal, il aurait pris le temps de redresser le drap derrière lui.

J'ai immédiatement ressenti une

bouffée d'inquiétude. J'ai pensé qu'il s'était réveillé et qu'en me voyant à ses côtés, il s'était senti étouffer et qu'il avait voulu être seul. Je ressentais parfois cette envie, peu habituée que j'étais à la vie de couple. Il avait peut-être cherché refuge dans un hôtel ou chez un ami. Peut-être avait-il demandé à Lauralynn de lui ouvrir la porte d'une des chambres d'amis de Viggo.

Sans lui, la chambre m'asphyxiait. J'avais repoussé les draps et descendu l'escalier sans faire de bruit. C'est alors que j'avais vu la lumière dans son bureau, suivie du faible bruit de ses doigts sur le clavier.

Il écrivait.

La porte était légèrement entrouverte. Je l'avais poussée un peu et l'avais appelé doucement, pour voir s'il voulait un thé ou un verre d'eau, mais il ne m'avait pas répondu.

Sur son visage se lisait cette expression familière, moitié joie, moitié intense concentration, qu'il affichait quand il avait une nouvelle idée lumineuse inspirée par une muse imprévisible. J'ai préféré ne pas l'interrompre.

Je me suis servi un verre de lait et je suis retournée me coucher, mais impossible de me rendormir.

Je suis restée éveillée toute la nuit, en pensant à l'avenir et à ce qu'il nous

réservait.

Si nous resterions ensemble. Si emménager si vite avec lui avait été une erreur.

Seul le temps nous le dirait.

Mes yeux sont tombés sur le Bailly, que j'avais laissé dans l'entrée la veille au soir, et mes doigts m'ont démangée. J'avais envie de jouer jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à ce que l'épuisement m'enveloppe de son manteau et que je puisse enfin dormir, mais, même avec la porte fermée, je craignais que la musique ne sorte Dominik de sa transe créative et ne le fasse remonter.

J'avais parfois l'impression d'être le

joueur de flûte de Hamelin, parce que Dominik suivait toujours la musique du Bailly. Il utilisait le violon comme un baromètre de mes humeurs, et j'avais remarqué que, par réflexe, il vérifiait toujours où il se trouvait d'un coup d'œil, comme pour s'assurer qu'il était bien en sécurité pour la nuit.

J'avais écouté l'histoire de l'Angélique, qu'il utilisait comme matière pour son roman. Le parcours de mes instruments m'intéressait toujours. Je voulais savoir dans quelles mains ils étaient passés et quelles histoires ils avaient vécues avant de me parvenir. Mais je n'étais pas aussi romantique que Dominik, et je le taquinais sur sa superstition.

La personne qui tenait l'instrument entre ses mains avait plus de pouvoir que son instrument, non ?

Même M. van der Vliet, mon regretté professeur de violon, m'avait toujours dit que le bon musicien pouvait tirer de la musique de n'importe quoi, même d'un élastique sur une scie.

Mais penser au Bailly, aux contes de fées romantiques et aux légendes m'avait donné une idée, qui a fait son chemin. Bientôt j'ai échafaudé tout un plan.

Je me suis rapidement habillée, enfilant la vieille robe en velours noir que je portais encore parfois en concert, celle que j'avais achetée à Brick Lane des années auparavant et que j'avais mise

pour le premier récital donné à Dominik.
J'ai trouvé ça poétique.

J'ai pris le Bailly et découvert la première faille dans mon plan. Il fallait que je lui laisse un indice. Mais lequel ?

J'ai ouvert l'étui et caressé le bois presque orange, aussi chaleureux qu'un coucher de soleil, en espérant que le violon me donnerait une réponse.

Le violon ne l'a pas fait, mais l'étui, si. La poche était gonflée. J'ai mis la main dedans et trouvé une poignée de médiateurs portant le logo des Groucho Nights que nous avons l'habitude de lancer à la foule en délire.

Parfait. Comme un chemin de miettes

de pain, ils le mèneraient à moi, et pas à une maison en pain d'épices.

Afin d'être certaine qu'il trouverait la voie, j'ai laissé un de mes archets sur le paillason pour indiquer dans quelle direction j'étais partie.

L'aube s'est levée pendant que je marchais le long de la route qui menait vers le parc. Les braises orange du soleil qui se levait au-dessus de la cime des arbres couvraient le ciel de traînées roses. Je me levais rarement aussi tôt et, comme je n'avais quasiment pas dormi, j'avais l'impression de rêver éveillée, enveloppée d'air froid, des pépiements des oiseaux et du doux bruissement de la brise dans les arbres.

J'ai bien fait attention à laisser tomber les médiateurs à des endroits que Dominik reconnaîtrait. J'ai emprunté le même chemin que celui sur lequel il m'avait conduite la première fois. J'étais pieds nus, comme alors, et j'ai souri en sentant le sol spongieux sous mes pieds.

J'ai dépassé les lacs, traversé le petit pont près de la zone de baignade et remonté le sentier. J'ai grimacé à cause des cailloux aiguisés et j'ai bien pris soin de déposer un médiateur sur un large rocher noir qui se dressait, bien en évidence, au milieu de petits graviers blancs. En arrivant là, il aurait sûrement compris où je le menais. Je n'avais plus pris ce sentier depuis ce jour lointain où j'avais interprété Vivaldi pour lui, mais

le chemin était resté gravé à jamais dans ma mémoire, comme une carte au trésor.

J'ai fini par atteindre la pelouse et j'ai soupiré de plaisir lorsque la rosée a apaisé mes pieds meurtris. J'ai marché ensuite sous les frondaisons qui s'interposaient entre le ciel et la terre comme un rideau, avant d'émerger de nouveau à la lumière, non loin du kiosque qui se dressait au sommet de la petite colline verte, tel un arbre fait de piliers en fer forgé et non de bois.

Je n'avais plus laissé de médiateurs. Dominik saurait où me trouver.

S'il venait. J'étais certaine qu'il le ferait.

J'ai gravi impatientement les marches en pierre qui menaient à la petite scène, puis j'ai pivoté, le regard errant sur la clairière et les arbres d'où arriverait Dominik.

J'étais seule avec le Bailly, les oiseaux et le parc. Je savais que quelques coureurs matinaux risquaient de faire leur apparition et de perturber ma solitude. Cette idée m'a presque fait renoncer à la deuxième partie de mon plan, mais j'ai résolu de le faire quand même.

Quel intérêt de jouer pour Dominik dans le kiosque à musique du parc, si je n'étais pas nue ? C'était là mon ultime message pour lui.

Peut-être était-ce le résultat de ma nuit

d'insomnie ? Toujours est-il que le temps que j'arrive à destination, j'avais pris une décision.

S'il faisait son apparition, s'il remarquait l'absence du violon et la mienne, s'il suivait les indices jusqu'à moi, ce serait un signe que nous étions faits l'un pour l'autre. Je laisserais alors mes doutes de côté à jamais et m'efforcerais de faire fonctionner notre relation.

S'il ne le faisait pas, s'il continuait à écrire toute la journée, ou s'il voyait que je n'étais plus là, supposais que j'étais sortie courir et ne partait pas à ma recherche, alors je le quitterais et mettrais un terme définitif à notre histoire.

Je repartirais de zéro. Seule.

Un dernier coup de dé. Je remettais notre destin dans les mains de la fatalité. C'était une chose très « dominikienne » à faire, une chose qu'il approuverait certainement. Et j'étais sûre que ça marcherait, car j'avais fait la moitié du chemin en jouant Vivaldi nue.

Comme la première fois.

J'ai enlevé ma robe, fermé les yeux et entamé le concerto numéro deux, *L'Été*. Ce n'était pas le bon ordre, mais je voulais terminer par *Le Printemps*, parce que c'était un commencement et que ça avait du sens pour moi. Jouer *L'Hiver* en dernier était trop mélancolique.

Les notes ont jailli du Bailly dès que mon archet a effleuré les cordes, et je me suis perdue dans la musique, volant sur ses ailes au-dessus de la lande.

Je jouais les dernières notes de *L'Automne* quand je me suis rappelé les raisons de ma présence. J'ai ouvert les yeux, cherchant Dominik au loin.

Peut-être n'était-il pas venu et que tout ça n'était qu'une idée idiote. Peut-être avions-nous commis une erreur et que le destin me soufflait de partir, de fuir avant qu'il soit trop tard, avant que l'un ou l'autre souffre. Mais, tandis que je jouais, j'ai compris que j'espérais qu'il viendrait de tout mon cœur.

La main qui tenait l'archet a légèrement

tremblé lorsque j'ai pris conscience de l'ampleur de mes sentiments. J'ai murmuré tout bas une prière à l'intention de Dominik : « Trouve-moi. Viens me chercher. Ne nous laisse pas tomber. » J'ai senti une larme couler sur ma joue et atterrir sur la surface polie du violon. Et j'ai su à cet instant, alors que les notes de Vivaldi s'élevaient dans la brume matinale, que je ne pouvais pas vivre sans lui.

J'ai vu une silhouette émerger de la ligne des arbres à quelques centaines de mètres. Impossible d'identifier quiconque d'aussi loin. Mon cœur s'est mis à battre la chamade quand j'ai cru reconnaître le

vieux sweat-shirt aux couleurs de l'équipe de natation de l'université, mais j'ai repoussé l'idée, fermé de nouveau les yeux et laissé le violon m'emporter.

J'ai senti sa présence non loin. L'air s'est déplacé autour de moi quand j'ai entamé *Le Printemps*, la fin de mon récital et le premier mouvement. Il me regardait, planifiant son prochain geste. Ou peut-être écoutait-il simplement la musique.

Il a fini par s'impatienter et a interrompu mon morceau.

J'ai d'abord senti son souffle chaud sur ma nuque quand il s'est penché comme pour m'embrasser. Mais il ne l'a pas fait.

À la place, il m'a gentiment ôté le violon des mains alors que j'arrivais au final et m'a fait glisser sur le sol froid du kiosque.

J'ai ouvert les yeux.

Dominik me souriait largement, une lueur sombre et familière au fond des yeux.

— Mais je n'ai pas fini, ai-je murmuré.

— Vivaldi nous pardonnera.

Et nous avons fait l'amour. À notre manière.

80 Notes Ambrées

1

DANSE AVEC LES VOYOUS

J'AI TOUJOURS AIMÉ LES VOYOUS.

Jeunes ou vieux.

Six mois après avoir quitté Chey, je me suis retrouvée à La Nouvelle-Orléans. On était presque à la fin décembre, et mon esprit tourbillonnait comme un derviche tourneur : j'essayais de trouver quelles résolutions je pourrais bien prendre lorsque les douze coups

annonceraient la nouvelle année. Aucune idée ne me venait, puis, l'instant d'après, les pensées se bousculaient à toute allure dans ma tête, si vite que j'étais incapable d'en saisir une seule. Impossible de me concentrer.

Je m'ennuyais. Je passais mon temps à danser, à manger, à boire, à dormir, parfois à baiser, à voyager, à danser de nouveau, à manger, à boire, et ainsi de suite.

Chey me manquait.

Les voyous, jeunes et vieux, me manquaient.

On avait beau être en hiver, une

chaleur humide et odorante saturait l'air. Lorsque je tuais le temps en me baladant dans les superbes ruelles étroites du quartier français, je sentais sur mes bras nus la caresse de la brise légère en provenance du Mississippi. Cela me paraissait irréel, comme si j'étais la figurante dans le rêve de quelqu'un d'autre. Moins d'une semaine auparavant, j'avais passé Noël avec Mme Denoux, et nous avions dîné, avec quelques-uns de ses amis, sur la terrasse de la maison qu'elle possédait de l'autre côté du lac. L'un des invités, un cousin éloigné, m'avait raccompagnée en ville. Sa voiture glissait sur le pont bas qui couvrait l'immense lac Pontchartrain, comme si

nous roulions sur l'eau. Si j'avais tendu le bras un peu plus loin par la vitre ouverte, j'aurais pu toucher la surface du lac. Les lumières du Vieux Carré, auxquelles s'ajoutaient les décorations de Noël des maisons sur le rivage, papillonnaient à l'horizon comme un mirage. J'avais couché avec cet homme, qui s'était révélé être un amant décevant, maladroit et peu généreux. J'avais quitté son appartement de la rue Magazine avant le matin. J'avais parcouru à pied les quelques centaines de mètres qui me séparaient de Canal Street en traversant le quartier des affaires désert. J'étais affamée. Mais pas de nourriture.

La Nouvelle-Orléans est une ville étrange. Rien à voir avec Donetsk, la ville où je suis née : tous les immeubles y étaient symétriques et fonctionnels, et nous avions pour seul horizon une ligne brisée de cheminées d'usines qui vomissaient leur fumée sombre nuit et jour.

Le club de Mme Denoux avait été fermé pendant cinq jours pour Noël. Ce soir, je revenais à la réalité ; ce soir, je danserais de nouveau.

En entrant dans la loge, j'ai essayé de me souvenir des Noëls et des Jours de l'An en Ukraine, mais rien n'a refait surface : tout se mélangeait. Il y avait déjà trois autres danseuses, plus ou

moins déshabillées, qui vérifiaient leur maquillage dans le miroir, ajustaient leur costume, resserraient leurs bretelles, se parfumaient, se poudraient, jonglaient avec la verroterie. Je venais de Californie, mais avant ça j'avais travaillé à New York, et elles étaient jalouses de mon expérience de la grande ville et de mon statut privilégié auprès de Mme Denoux. Elles me trouvaient à la fois belle et froide, ce qui est une combinaison qui ne facilite pas l'amitié. Mais je suis belle, c'est un fait – les gens me le disent depuis ma plus tendre enfance, et je les ai toujours crus. J'ai toujours mené ma vie selon mes propres règles sans avoir besoin

d'amitié féminine. Nous n'avions rien en commun. Et nous le savions.

Je leur ai tourné le dos et j'ai commencé à me déshabiller. Je sentais leurs yeux me transpercer comme des poignards. Elles me dévoraient toutes du regard, leur attention attirée par la raie de mes fesses et le léger renflement de mon coccyx lorsque je me suis penchée pour défaire mes sandales. Qu'elles me contempnent donc tout leur soûl. J'étais plus qu'habituée au regard des autres.

Il y a eu un grésillement puis *Minnie the Moocher* de Duke Ellington, est parvenu jusqu'à nous par les enceintes. C'était le signal qu'attendait

Pinnie pour monter sur scène. C'était une superbe petite métisse tout en courbes. Elle avait de longs cheveux sombres et brillants qui lui caressaient le milieu du dos et dont elle aimait s'envelopper quand elle dansait, dérochant ainsi en partie ses tétons bruns au regard des spectateurs. Son autre point fort était le buisson de ses poils pubiens, semblable à une forêt vierge, qui s'étalait, luxuriant et sauvage. Elle avait un grain de beauté en plein milieu du front et, plutôt que de le dissimuler ou de détourner l'attention vers autre chose, elle le mettait en valeur par une frange nette, comme coupée au cordeau. C'était la seule

danseuse à être polie avec moi, et elle m'adressait parfois la parole entre deux tableaux, alors que les autres m'ignoraient royalement. Je le leur rendais bien.

Je n'entrerais pas en scène avant une heure. Je passais en dernier.

J'ai sorti mon roman de mon panier en osier et je me suis installée sur mon siège, oubliant momentanément mon environnement immédiat. La lecture était devenue récemment ma plus grande addiction. Ce roman parlait d'un cirque itinérant. Il était foisonnant et haut en couleur. Je n'avais jamais beaucoup apprécié le réalisme, dont j'avais eu plus que ma

part à l'école en Ukraine, puis plus tard à Saint-Pétersbourg, où on m'avait fait lire d'interminables volumes fort louables sur les malheurs de l'humanité dans lesquels je ne m'étais jamais reconnue.

J'ai levé les yeux en entendant la fin d'une chanson – *Into Mystic*, de Van Morrison – et j'ai vu Sofia entrer en coup de vent dans la loge, furieuse à cause d'un minuscule problème de costume. Elle m'a lancé un regard haineux, comme si j'étais la cause de l'incident : la robe que je portais pour danser était très simple et ne s'embarrassait ni de bandes Velcro, ni de ceintures, ni de rien qui empêche de l'ôter facilement, boutons ou

fermetures Éclair.

Il me restait cinq bonnes minutes avant d'entrer en scène, et j'ai fermé les yeux. Je suis entrée dans la zone. S'effeuiller n'a rien de sexy. Ce n'est qu'un job comme un autre : mais, quand je parvenais à faire abstraction de mon environnement et à le bannir dans une autre dimension, je pouvais traverser ma prestation comme portée sur des ailes invisibles. Depuis un an, j'utilisais *La Mer* de Debussy comme support musical et je connaissais la moindre vague de cette mer imaginaire, la moindre courbe sensuelle de cette mélodie. C'était le morceau préféré de Chey. Il avait toujours aimé l'océan. La première

fois que j'avais dansé sur cet air, c'était pour lui. En privé.

Danser, me déshabiller, m'exhiber : autant d'éléments de la cérémonie secrète dans laquelle j'étais à la fois l'agneau sacrifié et la grande prêtresse qui brandissait la lame fatale, fantôme dans lequel je me retirais, autre monde dans lequel je vivais durant la danse.

J'ai débranché.

Comme d'habitude.

J'ai entendu mon signal de très loin : Mme Denoux a placé ma cassette dans le lecteur, et le silence a empli les haut-parleurs. Je me suis avancée

silencieusement, sur la pointe des pieds, et j'ai pris place sur la scène plongée dans l'obscurité.

Je me suis rebranchée.

Ils ont tous retenu leur souffle.

C'était la même chose tous les soirs, et je savais que non loin, dissimulée derrière le rideau qui menait aux coulisses, Mme Denoux souriait.

Je commençais par des mouvements minuscules, comme si je réunissais mon énergie, me retirant dans cet endroit intérieur où il n'y avait rien d'autre que l'immobilité et un centre qui chantonnait sans cesse : c'était une invisible source d'énergie

qui attendait d'être cueillie, répartie dans tout mon corps et utilisée. J'étais à la fois la marionnettiste et la marionnette.

Durant la première minute, j'imitais la caresse de la brise sur la surface de l'eau, les gouttelettes quasi invisibles d'eau et de brume en suspension dans l'air quand la tempête couve et le ressac incessant ; le tout par un simple mouvement de bras, une chiquenaude du poignet, une ondulation des hanches au rythme de la mélodie et du son triste et doux de la flûte qui se mêlait au pincement de la harpe et au son des percussions, comme les premières gouttes de pluie et les signes avant-coureurs de la tempête.

C'est alors que débutait le deuxième mouvement, les notes plus sombres de la clarinette et du hautbois, et le tambour sourd qui annonçait le tonnerre tout proche. L'énergie enflait dans l'eau comme en moi, les vagues grandissaient, et, en réponse, mes mouvements devenaient plus sauvages, plus rapides et plus vigoureux.

Je dominais à la fois le public et la musique. Je pouvais me détendre, regarder autour de moi, laisser mes pensées vagabonder. Je connaissais chaque pas, chaque changement de rythme était tatoué sous ma peau. Mon cœur battait à l'unisson, mon sang coulait en harmonie, et je me

laisçais porter sans réfléchir jusqu'à la fin de la danse, non pas comme si j'étais malmenée par les vagues, balancée au gré du dialogue incessant entre le vent et la mer, mais plutôt comme si je surfais sur la tempête comme le chef d'orchestre, responsable des hauts et des bas de l'océan.

Ce n'était pas toujours aussi romantique. Ce n'était qu'une histoire d'entraînement. Comme tout, disait Chey.

Tout était question d'entraînement, de sang, de sueur et de larmes. Mais je savais que de l'extérieur ma danse avait l'air improvisée. Je le voyais à la

façon dont les spectateurs me regardaient en silence, bouche bée, comme des adorateurs venus admirer la femme étrange ou le magicien du roman que j'étais en train de lire. Ils avaient oublié les rouages de la machine, les pas qu'ils avaient parcourus depuis la porte en passant par l'endroit où ils avaient payé leur entrée, jusqu'au goût de leurs cocktails, la qualité de l'air et l'étrange accoutrement de leur hôtesse, Mme Denoux, sa tenue élaborée et raffinée, son masque blanc, et sa curieuse façon d'être, cette langueur parfaitement jouée et maîtrisée qui lui donnait une allure surnaturelle, alors qu'elle n'était rien d'autre qu'une femme ordinaire

qui gagnait sa vie en vendant le corps d'autres femmes.

Il y avait moins de monde que prévu. C'était la veille du réveillon du Nouvel An, et La Nouvelle-Orléans était déjà le théâtre de la fête. L'air était lourd d'anticipation, de la promesse d'une fin annonciatrice d'un renouveau, et tous les habitants étaient sortis pour voir mourir l'année et naître la suivante. C'était la seule fois de l'année où tous étaient égaux, les escrocs, les touristes, les prostituées et les cireurs de chaussures, tous unis par le sentiment que leur vie disparaissait dans la nuit, s'estompant avec l'année finissante comme les feux d'artifice qui

illuminaient brièvement le ciel au-dessus du Vieux Carré avant de s'éteindre, ne laissant rien d'autre derrière eux qu'une étincelle de beauté, de bons souvenirs et, dans la plupart des cas, la gueule de bois.

Je me demandais ce que je laisserais derrière moi. Être danseuse n'est pas la même chose qu'être musicienne. Personne n'enregistrerait ma participation à cette nuit pour la jouer de nouveau. On m'oublierait. Mes pas étaient suspendus dans le temps pendant une fraction de seconde et se reflétaient dans les yeux de ceux qui regardaient. Ils s'imprimeraient peut-être dans la mémoire de ceux qui avaient apprécié le spectacle, mais ne

pourraient jamais être répétés à l'identique.

Deux spectateurs ont attiré mon attention. Un couple.

Ils étaient différents des autres. Les femmes qui accompagnaient leur mari ou leur amant avaient l'air de s'ennuyer comme si elles avaient déjà vu ça mille fois, ou arboraient un air vaincu et jaloux comme si elles avaient peur de ce que leur partenaire pourrait bien leur demander une fois rentrés chez eux après m'avoir vue sur scène, comme si elles comparaient leur corps qui se dévêtait au mien, leurs seins lourds, victimes inévitables du temps et de la gravité, et leurs

cuisse douce.

Mais la rouquine à la robe noire avait un regard fiévreux. Son corps était crispé, son bras tendu agrippait la cuisse de son partenaire, et elle ne me quittait pas des yeux. Son compagnon ne me regardait pas : il l'observait en train de me regarder, et son regard était fixe, intense, comme celui du lion qui vient de repérer une gazelle. Il était brun, bien bâti, avec un torse puissant, et il avait l'air sûr de lui sans être arrogant. Comme Chey.

J'ai pivoté légèrement pour leur faire face, tout en ayant l'air de ne pas prêter attention au public. C'était le conseil que Mme Denoux donnait à

tout le monde, même si peu de danseuses le suivaient. « Dansez comme si personne ne vous regardait. Le public veut être un voyeur, il veut avoir l'impression de surprendre un moment privé, il veut voler un peu de l'intimité de la danseuse.

Sinon, vous n'êtes que des effeuilleuses, et ça, tout le monde peut le faire. »

La femme qui ne me quittait pas des yeux aux côtés de son beau compagnon avait quelque chose de particulier. Elle me ressemblait. Elle appréciait mon corps. Elle en dévorait la théâtralité. C'était elle-même qu'elle voyait sur scène et elle se demandait

quel effet ça faisait d'être regardée par tant de monde. Et Mme Denoux s'en était aperçue. Je l'avais vue rôder et je pouvais imaginer ses pensées, ses éternels calculs pour vider les poches des hommes ou ajouter une nouvelle fille à sa collection, comme elle l'avait fait avec moi.

Était-ce à cause de l'expression de la rouquine ? Parce que son compagnon me rappelait Chey ? La façon dont une note a introduit une subtile variation dans la musique alors même que je la connaissais sur le bout des doigts ? Impossible à dire.

Il arrive que les souvenirs refassent violemment surface sans qu'on les y

ait invités. Des échardes tout droit surgies de mon passé se sont fichées sur l'écran de mes pensées, et les images se sont succédé comme si j'avais pris de la drogue, de manière vive et douloureuse.

Le visage de mes parents la dernière fois que je les ai vus. Ils m'ont fait un signe de la main, et leur voiture s'est éloignée le long de la route poussiéreuse qui partait de l'Institut d'agriculture où ils vivaient et travaillaient. J'avais cinq ans. Mon père dirigeait l'Institut et ma mère était ingénieur de recherche dans les laboratoires et les jardins expérimentaux. C'était là qu'ils s'étaient rencontrés et aimés. En tout

cas, c'est ce qu'on m'a raconté plus tard.

Mon père était un ingénieur de Saint-Pétersbourg, ma mère était originaire de Donbass. Il avait été temporairement muté à Donetsk. Son poste était devenu permanent quand il s'était marié. Puis mes parents avaient eu un enfant, un seul. Moi.

Je sais que j'ai été désirée et aimée, et ça me fait un mal de chien de savoir que les souvenirs de mes premières années et de mes parents se sont effacés. Il me semble me rappeler un potager et quelques jouets, mais j'ai oublié le son de leurs voix et les berceuses que me chantait ma mère

pour m'endormir. Je pense qu'elle me surnommait Lubachka. Mais ces images et ces chansons sont trop profondément enfouies en moi, et je ne peux plus y accéder ni recomposer le sourire de ma mère ou l'attitude sévère et professorale de mon père.

Je ne sais même pas de quelle couleur étaient leurs yeux. Et les souvenirs reconstitués que j'ai grâce à quelques photos sont, comme ces dernières, en noir et blanc.

On m'a dit que le conducteur du camion qui les a percutés sur l'autoroute de Moscou était ivre. Le poids lourd dont il a perdu le contrôle convoyait des matériaux de

construction. Il est mort dans l'accident, écrasé dans sa cabine par un bloc de ciment échappé du chargement, mais cela ne me console pas. Ils sont tous les trois morts sur le coup. C'était le milieu de la nuit.

Une tante m'a recueillie, la sœur de ma mère. Elle était divorcée et sans enfants, et vivait non loin de Donetsk. Elle aurait voulu être ballerine et elle a mis tout en œuvre pour que je suive cette voie-là, n'hésitant pas à tout sacrifier, temps et argent, pour que je réussisse là où elle avait échoué.

Elle m'a inscrite dans l'école de danse locale où je suivais des cours trois soirs par semaine et le week-end.

Pour payer mes leçons, ma tante donnait des cours de piano le samedi chez nous, ce qui me contraignait à aller à l'école de danse, qui était à plus de cinq kilomètres de chez nous, à pied, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente. J'ai fait ce trajet de plus en plus souvent après l'école ; la vieille voiture de ma tante était fréquemment en panne, et elle ne pouvait pas me conduire.

J'avais donc le temps de rêvasser.

Comme la plupart des gamines qui vivaient en URSS, et encore plus en Ukraine, je rêvais de devenir danseuse étoile. On me rabâchait que j'en avais le talent. Mais étais-je suffisamment

disciplinée et ambitieuse ?

Rien n'était moins certain.

J'étais paresseuse et je rechignais à apprendre les pas classiques, dont je détestais la rigueur. Je préférais me perdre dans la musique et improviser des mouvements qui n'avaient rien à voir avec la chorégraphie que nos sévères enseignantes tentaient de faire entrer dans nos petites têtes.

« Lubov Shevshenko, avaient-elles coutume de m'interpeller, tu es incorrigible ! Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de toi ? »

À onze ans, j'ai réussi l'examen d'entrée de la prestigieuse École d'art

et de danse de Saint-Pétersbourg, la ville natale de mon père. Je n'avais pas de famille là-bas. En tant qu'orpheline, j'avais droit à une petite bourse censée couvrir mes dépenses, même si je n'avais aucunement voix au chapitre en la matière : je serais logée dans un internat avec d'autres provinciales elles aussi perdues dans la grande ville – un immeuble qui avait appartenu à la police secrète et qui avait été reconverti en école pour les boursiers.

Je n'étais pas effrayée à la perspective de vivre seule. La vie avec ma tante était devenue au cours des ans une suite de silences et de malentendus. Elle m'avait toujours traitée comme une adulte alors que je

voulais désespérément être considérée comme une enfant.

La soudaine promiscuité de dortoir avec sept autres filles, dont la plupart étaient plus âgées que moi, a été une expérience traumatisante. Elles venaient de Sibérie, du Tadjikistan, deux étaient ukrainiennes et les autres baltes : elles avaient une peau parfaite, des pommettes bien dessinées et des dents pourries. J'ai vite compris que nous n'avions rien en commun. Nous n'étions que deux à fréquenter l'école de danse. Les autres suivaient des cours ailleurs, et n'avaient aucune aspiration artistique. Zosia et moi étions deux extraterrestres.

Je ne peux même pas prétendre que nous sommes devenues amies. Au mieux, eu égard à l'avantage que lui conféraient ses seize mois de plus que moi et ses seins qui poussaient déjà, elle me tolérait. J'étais son messenger, son factotum et sa médiatrice. Luba, assistante junior en toutes choses illégales ou interdites, comme introduire des cigarettes en douce dans le dortoir ou dissimuler sous son matelas le maquillage défendu qu'elle volait aux autres filles, c'était moi. Mes premiers pas dans le crime...

Quelques années après mon arrivée à Saint-Pétersbourg, Zosia est tombée enceinte. Elle fréquentait un garçon de l'Institut de physique, et, bien

évidemment, je la couvrais quand elle séchait. Elle avait à peine seize ans. Quand la vérité a éclaté, le processus a été rapide. Elle a disparu du jour au lendemain. Elle a été virée de l'école et renvoyée chez elle, près de Vilnius, comme un paquet encombrant. On nous a dit qu'elle avait dû rentrer précipitamment dans sa famille parce que quelqu'un était gravement malade, mais nous savions que ce n'était pas vrai.

Presque deux ans plus tard, alors que j'étais en dernière année et que j'envisageais de rejoindre le corps de ballet d'une des troupes les moins prestigieuses de la ville, j'ai reçu, alors que je ne m'y attendais pas, une courte

lettre de Zosia. Elle avait eu un petit garçon, baptisé Ivan, et elle avait épousé un homme plus âgé, qui travaillait à la mairie. Elle affirmait être heureuse et avait joint une photo d'elle et de sa famille. Le cliché avait été pris dans un jardin aux arbres squelettiques et à l'herbe d'un vert maladif. Zosia n'avait pas dix-neuf ans, mais elle ressemblait à une femme plus vieille. Elle faisait beaucoup plus que son âge, avec ses yeux cernés et ses cheveux ternes. L'étincelle de la jeunesse l'avait quittée à jamais. Ce jour-là je me suis juré de ne jamais me marier et de ne jamais avoir d'enfants.

Pendant toutes ces années, nous avions cours normalement le matin :

grammaire russe, littérature russe (mon cours préféré), calcul, puis plus tard mathématiques et géométrie, histoire, géographie, éducation civique et autres, cours pendant lesquels je rêvassais avec constance. Tous les après-midi, nous apprenions, répétions, nous entraînions et dansions à l'école. Nous avions trois tenues de danse, et l'une d'elles était réservée aux représentations, lorsque le morceau de ballet sur lequel nous nous échinions depuis des mois avait finalement le droit de voir la lumière du jour dans un gala. On ne m'a jamais donné de solo, et j'avais l'impression que je serais toujours cantonnée au rôle de petit cygne perdu dans le corps

de ballet. J'avais plutôt l'impression d'être un vilain petit canard. Je haïssais Tchaïkovski.

Nous répétions également le samedi, aussi notre seul jour de liberté était-il le dimanche, dont les matinées étaient consacrées au lavage, au repassage et au reprisage de nos vêtements et au nettoyage du dortoir. Nous n'étions vraiment tranquilles que le dimanche après-midi. Nous nous contentions en général de le passer au cinéma et chez le marchand de glaces qui se tenait juste à côté. C'était notre seule chance de croiser des garçons, avant de rentrer pour respecter le couvre-feu : 20 heures pour celles qui n'avaient pas encore

quinze ans, 21 h 30 pour les plus âgées. Nous n'avions pas intérêt à transgresser l'horaire, si nous ne voulions pas nous voir privées de sortie les week-ends suivants.

Les garçons...

Comment aurais-je pu éviter de m'intéresser à eux, moi qui ai vécu pendant des années – les années d'adolescence qui plus est, que l'on trouve interminables – avec sept filles ? Mon monde était rempli de secrets, d'exagérations, d'hormones en folie et de jalousie dévorante. Nous nous surveillions les unes les autres avec une férocité d'oiseaux de proie, nous étions curieuses comme des chattes et

nous entretenions nos jalousies comme si notre vie en dépendait. Qui était la plus jolie ? La plus grande ? Celle dont les seins poussaient le plus vite ? Certaines cachaient l'arrivée de leurs premières règles alors que d'autres la clamaient à la face du monde. Au milieu d'elles, moi, l'orpheline ukrainienne, je n'étais pas un vilain petit canard. Je n'étais ni la plus grande ni la plus gironde, ni la première ni la dernière à être réglée, mais je savais au fond de moi que j'étais différente. J'avais compris que, contrairement à mes camarades, j'avais l'ambition de découvrir le monde alors qu'elles étaient incapables de penser plus loin que leur

lendemain : réussir à l'école et faire un bon mariage. Je ne pouvais pas croire que la vie se résumait à cela.

Le sexe...

Voilà un autre sujet de conversation habituel dans un dortoir de filles. Un incessant bavardage toutes les nuits et qui s'étendait aux vestiaires, aux salles de danse, aux douches, jusqu'au mur de briques rouges à l'arrière du bâtiment : nous savions que personne ne surveillait jamais cet endroit et nous nous y succédions pour fumer les cigarettes américaines que nous nous procurions par des moyens plus ou moins légaux.

Comme je faisais partie des plus

jeunes, je suis devenue une voyeuse dans cette maison de la luxure. Durant ces années-là, mes compagnes se sont épanouies alors que, malgré toute la danse et les exercices difficiles que l'on m'imposait, j'ai eu beaucoup de mal à me débarrasser de mes rondeurs enfantines. Tous s'accordaient à dire que j'avais un visage fort joli, mais mon corps peinait à briser son cocon. Dans les douches communes, j'espionnais les autres filles, jalousant leurs hanches rondes, leurs seins fermes et leurs fesses larges. Je n'étais qu'un paquet d'os enrobés de chair flasque, sans forme ni grâce.

Une fois les lumières éteintes, elles

parlaient beaucoup des garçons qu'elles avaient rencontrés, de ceux qu'elles espéraient rencontrer et des choses qu'ils feraient ensemble. J'écoutais en silence en tâchant de déceler la vérité dans leurs mensonges, parfois profondément choquée, parfois me consumant sous l'effet d'un savoir tabou qui était parvenu jusqu'à moi. J'étais certaine que je finirais par rejoindre leurs rangs. Par devenir une adulte à mon tour. Une femme.

Le marchand de glaces de l'avenue Lugansk était l'endroit où nous avions l'habitude de traîner. C'était une relique de l'ère stalinienne. Neuf fois sur dix, il n'y avait pas d'autre parfum

disponible que la vanille, et encore, elle avait un arrière-goût chimique. Mais les deux vieilles femmes qui tenaient la boutique pour le compte de l'État nous permettaient de rester des heures à commérer, à échanger des conseils de maquillage et à rencontrer des hommes venus d'ailleurs qui nous fournissaient en collants et pressaient les filles de les embrasser, non pas en lieu et place de paiement – car il n'était pas question de ne pas payer – mais comme un pourboire nous assurant qu'ils reviendraient nous vendre ces collants que l'on ne pouvait pas se procurer en dehors du marché noir.

En grandissant, certaines filles ont commencé à se vanter d'avoir accordé

à ces hommes plus que des baisers.

Je n'avais pas les moyens de m'acheter des collants, donc le sujet était pour moi purement théorique, mais à partir du moment où j'ai été réglée, chaque fois que je me rendais chez le marchand de glaces de l'avenue Lugansk, je rougissais, un curieux frisson me parcourait le bas-ventre, et mon imagination s'emballait. La glace à la vanille en devenait presque bonne.

L'année qui a suivi le départ de Zosia, le lit à côté du mien a été occupé par une Géorgienne qui s'appelait Valentina.

Valya était une fille intenable. Elle accumulait les bêtises, pas tant par

malignité que par malice et provocation. C'est elle qui m'a appris à tailler des pipes. D'après elle, c'était le plus sûr chemin vers le cœur des hommes ou, comme je l'ai découvert plus tard, vers leur sexe. Elle disait en riant que je ne serais pas une vraie femme russe tant que je ne sucerais pas correctement. Elle est allée jusqu'à dérober des bananes à la cuisine, les rares fois où nos estimés amis cubains nous en ont expédié des régiments par bateaux pour nous remercier de notre support moral. Enfin, c'est ce qu'affirmaient les journaux et le Comité central.

J'ai d'abord été plus intéressée par le goût délicieux de ce fruit et sa

consistance que par sa forme, mais Valya a insisté pour que je pratique des heures durant avant de décréter que j'étais prête à passer à l'action.

Il s'appelait Boris ou Sergueï. Je ne me souviens ni de son visage ni de son nom. Il faut dire qu'après Boris (ou Sergueï), j'ai sucé Sergueï (ou Boris) quelques jours plus tard, parce que je suis rapidement devenue une récidiviste. Il était étudiant – ils l'étaient tous deux d'ailleurs – à l'Institut technologique juste à côté. J'avais seize ans et je pense qu'il n'avait qu'un an ou deux de plus que moi. Valya avait arrangé la rencontre en disant que j'étais consentante, et je suis persuadée qu'elle avait empoché

quelques roubles au passage. Nous nous sommes retrouvés chez le marchand de glaces. Ce jour-là, il n'y avait pas que de la vanille, et j'ai pris aussi de la fraise. C'est lui qui a payé. Nous nous sommes ensuite dirigés, main dans la main, vers le mur de briques rouges. Valya faisait le guet. Il a défait la ceinture qui ceignait sa taille mince et a baissé son pantalon en velours côtelé. Son slip n'était ni blanc ni gris. Il m'a regardée bien en face : il avait l'air plus terrifié que moi. J'ai tendu une main hésitante vers son sexe, que j'ai saisi à travers le coton bon marché de son sous-vêtement. Il était mou et avait la consistance d'un morceau de viande. Le garçon s'est

immobilisé. Pendant un instant, je n'ai plus su que faire, malgré l'intensive préparation de Valya.

Puis tout m'est revenu. Je me suis agenouillée devant lui sur le sol froid. J'ai fait glisser le tissu, dévoilant un sexe masculin pour la première fois. Le spectacle était à la fois effrayant et fascinant. Cela ne ressemblait pas à ce à quoi je m'attendais. C'était plus petit. J'ai inspiré profondément, et une odeur musquée a empli mes narines, une odeur virile.

J'ai pris la queue de Boris (ou de Sergueï) dans la main. Elle a tressauté. Je sentais le sang courir en elle.

J'ai ouvert la bouche, assuré ma

prise sur son sexe et approché mes lèvres.

J'ai commencé par lécher légèrement la longueur de sa queue, en suivant le chemin de sa veine jusqu'à ses couilles, comme Valya me l'avait appris.

Son sexe a de nouveau tressailli.

J'ai inspiré profondément puis enfourné la partie supérieure de sa queue, celle qui ressemblait à un champignon. En quelques secondes, avant que j'aie eu le temps de sucer, de lécher ou de mordiller, son sexe a grossi et m'a emplie.

Cela a été une révélation.

J'ai refermé les lèvres plus fermement sur sa queue qui durcissait rapidement et j'ai goûté sa solidité souple, sa texture spongieuse et résistante.

Il gémissait alors même que je n'avais encore rien fait.

Mon cerveau a commencé à surchauffer. J'ai engrangé l'expérience, notant les sensations qu'elle me procurait, examinant les sentiments contradictoires qui m'animaient. J'avais l'impression d'entrer dans un autre monde.

Mais l'expérience n'a guère duré. Au bout d'une minute, Boris (ou était-ce Sergueï ?) s'est retiré brutalement et a

éjaculé violemment sur mon menton et le haut de ma robe. Il m'a à peine regardée, a marmonné une vague excuse en se rhabillant avant de tourner les talons et de déguerpir. J'étais toujours à genoux comme une suppliante, la bouche ouverte et l'esprit étourdi.

— Alors, c'était comment ? a demandé Valya. Excitant ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu avec honnêteté. C'était intéressant mais trop rapide. J'aimerais bien réessayer.

— Vraiment ? s'est enquis Valya.

— Je ne pense pas que ce soit ma faute, ai-je ajouté. C'était peut-être la

sienne.

Le lendemain matin, en me brossant les dents, je me suis longuement contemplée dans le miroir et j'y ai vu une nouvelle personne. L'enfant n'existait plus. J'avais enfin une femme en face de moi. Je sais bien que la transformation ne s'était pas opérée en une nuit, mais j'avais l'impression d'avoir brillamment franchi un pont métaphorique.

J'ai compris que j'avais pris le pouvoir sur le sexe du jeune homme et que j'avais plus apprécié l'expérience que lui, contrairement à ce à quoi je m'étais attendue.

Le suivant, qui s'appelait peut-être

bien Sergueï, bandait déjà quand j'ai libéré son sexe de son pantalon, et son organe était encore plus beau, droit comme un i, d'un rose magnifique, sans veines apparentes et surmontant deux belles couilles bien lourdes.

Il n'avait pas non plus le même goût.

Pendant l'année qui a suivi, menée par une insatiable curiosité et une profonde attirance pour tout ce qui avait un rapport avec le sexe, j'ai croisé une infinie variété de pénis. Les hommes à qui ils appartenaient ne m'intéressaient pas le moins du monde. Ils étaient bien de chez nous, très souvent mal dégrossis, incapables d'aligner deux mots, maladroits, pour

la plupart alcooliques et sans aucun attrait. Mais je n'avais qu'eux sous la main.

Mes rêves étaient peuplés de voyous sophistiqués, d'hommes élégants et pervers qui me séduisaient en toute impunité avant de me faire subir les pires outrages. Je voulais rencontrer de vrais hommes, ceux dont la voix fait trembler les genoux et embrase les sens. Je savais qu'ils existaient et qu'ils m'attendaient quelque part, prêts à m'enlever et à me faire vibrer. Mais, avant de les rencontrer enfin, il fallait bien que je me satisfasse des provinciaux qui n'étaient pas assez pervers à mon goût mais avaient quand même un goût

d'interdit.

Une fois que le bruit s'est répandu dans notre petit cercle que j'étais consentante et disponible – du moins en ce qui concernait les pipes – j'ai eu un succès fou. Cependant, peu se satisfaisaient de si peu et ils réclamaient invariablement davantage, mais mes règles étaient très claires. Mon corps ne dévoilerait pas ses mystères, et toute tentative pour transgresser mes interdits se verrait immédiatement suivie de l'arrêt pur et simple de mes faveurs. Ils ont tous essayé, évidemment, mais je suis restée inflexible. Je sucerais des bites, point. Et, bien sûr, nul n'avait le droit de me toucher.

Les jeunes Russes que j'ai rencontrés étaient tous taillés dans le même moule sans intérêt, mais la rumeur disait que les étrangers étaient différents. Nina, l'une des filles les plus âgées, qui avait eu le privilège de quitter le pays une fois, en remplacement d'une ballerine dans une troupe peu prestigieuse, nous avait révélé en rentrant que non seulement les étrangers étaient mieux membrés, mais qu'en plus c'étaient des poètes.

À ma manière naïve, j'accomplissais une quête. Erreur fatale ! Et, pour ajouter à mon malaise, ma volonté de faire plaisir aux hommes m'a donné mauvaise réputation, ce qui m'a

empêchée de me faire des amies. Les filles me jalousaient tout en ayant peur que je leur vole leurs futurs petits amis. Le cerveau des jeunes femmes est impénétrable.

Mais, même si j'ai oublié tous les visages de mes petits voyous, je me souviens en souriant – je suis une coquine, je sais – de toutes les queues que j'ai sucées pour faire mon éducation. Ah, mes voyous ! Mais je me suis rapidement lassée d'eux, de leur manque d'originalité et de vocabulaire et de leur maladresse. Je voulais rencontrer des hommes, des vrais.

J'ai décidé de partir à l'étranger dès que l'occasion se présenterait.

Cependant, sans Valya pour me présenter des hommes comme elle l'avait fait avec les garçons qui faisaient la queue devant le mur de briques rouges, mes découvertes sexuelles se sont brutalement arrêtées quand j'ai quitté Saint-Pétersbourg.

Jusqu'à ce que je rencontre Chey.

Mon premier amant. Le premier qui m'a prise et m'a faite sienne.

C'était un homme, pas un garçon comme ceux que je rencontrais chez le marchand de glaces. Il savait exactement quoi faire avec sa queue et, encore mieux, quoi faire avec moi.

Avec lui, je suis devenue égoïste au lit. Les autres hommes m'ennuyaient terriblement.

Ma relation avec Chey m'a marquée de manière aussi indélébile que le minuscule pistolet que je me suis fait tatouer plus tard tout près du sexe, à un endroit que la plupart des femmes ne montrent qu'à leurs amants ou à leurs amies les plus proches. Mais j'étais déjà danseuse nue, et mon tatouage était exposé aux yeux de tous, soir après soir. Je voyais leurs regards se diriger vers lui. Ils étaient d'abord curieux, se demandant de quoi il pouvait bien s'agir, d'une fleur peut-être, puis choqués quand ils comprenaient qu'il s'agissait d'une

arme gravée dans ma chair et dont le canon était dirigé vers l'arme la plus puissante de toutes, mon sexe. Les hommes, et parfois quelques femmes, avaient alors envie de moi parce qu'ils pensaient que c'était le signe que j'étais dévoyée, dangereuse ou masochiste. Une mauvaise femme.

Mais je n'étais pas une mauvaise femme. J'étais la femme de Chey.

Je me souviens du jour où nous nous sommes rencontrés. J'avais dix-neuf ans et je venais d'arriver à New York.

Encouragée par une enseignante bienveillante, j'avais auditionné l'année précédente en enregistrant une vidéo pour décrocher une bourse

qui me permettrait d'étudier à l'American School Ballet, au Lincoln Center.

Je n'avais pas été retenue.

Une autre fille de ma classe avait obtenu la bourse, mais elle avait des parents très riches, son père ayant fait fortune en investissant dans l'acier et l'engrais dans les années 1980, à une époque où la Russie mourait de faim.

Malgré son visage impavide et ses membres d'une maigreur d'allumettes, elle avait une grâce, une souplesse et une façon de se mouvoir extrêmement harmonieuses, qui avaient dû plaire aux recruteurs. J'ai gardé son adresse et l'ai utilisée comme contact lorsque

j'ai fait ma demande de visa après ma dernière année d'école.

Grâce à ma tante, qui avait de la famille éloignée aux États-Unis, je me suis débrouillée pour obtenir une bourse. On m'a accordé un visa étudiant de trois mois, ce qui m'a suffi pour prendre mes marques et avoir une expérience de serveuse. Quand mon visa a expiré, je me suis fondue dans la masse des Européens de l'Est qui peuplaient les allées sombres de Ridgewood, dans le Queens. Slaves, Albanais, Ukrainiens, Roumains : tous étaient venus dans ce pays pour y mener une nouvelle vie et tous avaient fini par mener la même qu'avant, à l'ombre d'autres immeubles.

J'ai déniché un appartement miteux au loyer abordable dans une rue calme, près d'une ligne de métro qui m'amenait rapidement à Manhattan, où j'avais trouvé un job dans un café-pâtisserie sur Bleecker Street. Le café appartenait à un Français, Jean-Michel, qui venait de divorcer et se fichait éperdument que je sois sans papiers, du moment que j'étais belle et que je traitais ses gâteaux avec délicatesse. Ses croissants et ses petits pains au chocolat étaient les meilleurs de tout le Village, légers, feuilletés, et délicieusement odorants et ses millefeuilles étaient à tomber. Je n'avais donc aucun mal à vendre ses productions.

J'ai toujours été une femme patiente, peut-être parce que je n'ai aucune ambition personnelle, pas de mère qui s'inquiète pour moi, personne qui me presse ou à qui rendre des comptes. J'ai toujours laissé reposer la pâte feuilletée le temps qu'il fallait avant de l'étaler sur du beurre, de la plier maintes et maintes fois avant d'ajouter le chocolat amer puis d'enfourner les pains au chocolat dont l'odeur se répandait dans la boutique avant même qu'on les dispose dans la vitrine. Les mains baladeuses de Jean-Michel, qui accompagnaient ses instructions, n'étaient qu'un inconvénient mineur, puisque de toute

façon je lui avais très clairement dit qu'il ne devait pas espérer davantage.

L'automne laissait lentement place à l'hiver. Les jours étaient encore lumineux sous un ciel bleu. Les New-Yorkais avaient commencé à transporter des écharpes et des gants dans leurs sacs en prévision des soirées froides, mais j'étais habituée à un climat beaucoup plus rigoureux et j'aimais sentir le froid piquer la peau de mes bras nus quand je descendais West Broadway.

Nous étions le premier dimanche de novembre, et j'étais seule dans la boutique. Jean-Michel participait au marathon : il avait décidé de se mettre

à la course pour se débarrasser des kilos superflus qu'il avait inévitablement accumulés en succombant à l'âge et aux portions américaines, son tour de taille ayant augmenté en même temps que celui de ses croissants.

Le carillon de la porte a retenti, et j'ai sursauté, manquant de renverser le plateau plein de jolis macarons de couleurs pastel que j'avais passé la matinée à préparer. J'avais mélangé les blancs d'œufs avec de l'amande en poudre et du sucre, puis déposé la pâte sur le papier sulfurisé en prenant bien soin de faire des ronds parfaitement ronds, lisses et identiques afin que l'on puisse garnir les coques une fois

refroidies, avant de les ranger dans des boîtes fermées par des rubans et de les vendre à des jeunes femmes gourmandes ou à des maris coupables qui n'avaient pas trouvé de fleuriste en regagnant le métro.

Je m'étais brûlé le bout des doigts et la paume de la main en essayant de rattraper le plateau avant que les gâteaux tombent au sol et j'étais à la fois agacée et impatiente quand j'ai quitté la cuisine puis atteint le comptoir pour servir le prochain client.

Chey.

— Vous devriez mettre de la glace dessus, a-t-il dit avec un geste du

menton en direction de la marque rouge vif sur ma paume.

J'ai cillé quand il a déposé l'argent qu'il devait pour son croissant au chocolat et son cappuccino sur le comptoir au lieu de me le tendre.

— Oui, ai-je répondu parce que je ne savais pas quoi dire d'autre.

Il était habillé de manière décontractée, avec un sweat-shirt aux couleurs d'une université, un jean et des baskets banals, et ses cheveux blonds décoiffés brillaient comme de la paille sous le soleil qui entrait à flots par les vitrines. Peut-être avait-il l'intention d'aller se promener à Central Park ou dans l'une des rues qui

n'avaient pas été réquisitionnées pour le marathon.

Il ressemblait à n'importe quel Américain, à l'exception de son regard, qui était acéré et froid. Nos yeux se sont croisés quand il a levé la tête après avoir jeté un œil sur ma blessure. Les siens étaient d'un bleu gris, de la couleur de la mer sous les nuages, et ils n'allaient pas avec le reste de son apparence et le son de sa voix. Il n'avait pas l'accent new-yorkais. Il venait d'ailleurs, mais je n'ai pas décelé d'où. Il avait l'air déplacé dans sa tenue décontractée, comme s'il s'était réveillé dans une maison qui n'était pas la sienne et avait adopté la garde-robe de quelqu'un d'autre.

J'ai frissonné en lui rendant sa monnaie : 25 cents.

Il a pris place sur l'un des hauts tabourets face à la table étroite qui ornait la vitrine ; il tournait les pages d'un livre si rapidement que j'ai pensé qu'il ne le lisait pas vraiment. Je suis restée cachée entre la cuisine et le comptoir, et je l'ai espionné pendant qu'il trempait de la main gauche son croissant dans l'écume de lait blanche et chocolatée qui décorait son café, laissant tomber des miettes qui s'accrochaient sur les parois de la tasse.

Il faisait chaud dans la boutique à cause des fours, et il n'a pas tardé à

ôter son sweat-shirt, ce qui a entraîné brièvement avec lui son tee-shirt. J'ai aperçu rapidement son dos bronzé et musclé sur le côté droit duquel apparaissait un tatouage. Les manches de son tee-shirt étaient courtes, et il était suffisamment moulant pour mettre en relief ses bras dont les muscles ont joué quand il a porté sa tasse à ses lèvres.

Il s'est retourné brusquement et m'a regardée.

Je me suis rendu compte que j'avais arrêté de respirer.

2

DANSE AU CLAIR DE LUNE

JE NE L'AI PAS VU PENDANT UNE SEMAINE, PUIS IL EST REVENU. CETTE FOIS-CI, IL PORTAIT UN COSTUME GRIS FONCÉ et il n'était pas seul. Chey et son gros ami à la veste beige, qui a commandé une deuxième pâtisserie et un autre cappuccino en lorgnant mes seins, se sont installés au même endroit, dans la vitrine, dos à moi.

— Mademoiselle ! a crié son compagnon à mon intention, alors même que je me tenais à quelques mètres d'eux et qu'ils étaient les seuls clients présents dans la boutique.

Lorsque je lui ai apporté son café, il a tendu la main vers le sucrier et a heurté le plateau que je venais de poser sur la table, renversant par la même occasion le breuvage sur mon chemisier blanc. J'ai poussé un cri et fait un bond en arrière quand le liquide m'a brûlée, parvenant à grand-peine à garder mon sang-froid et à ne pas les insulter tous les deux.

Le gros bonhomme s'est emparé d'une serviette en papier, s'est jeté sur

moi et a commencé à me frotter les seins jusqu'à ce que Chey se lève et l'oblige à se rasseoir.

— Ça suffit, a-t-il dit à son compagnon, qui s'est aussitôt dégonflé, toute son arrogance disparaissant d'un coup.

Il avait parlé en russe.

Le lendemain, un coursier a déposé un paquet en provenance de *Macy's*, qui contenait un petit mot : « Désolé pour votre chemisier ».

La boîte contenait un chemisier en pure soie, avec un col en dentelle aérienne, beaucoup plus beau, et sans conteste beaucoup plus cher, que celui

qui avait été taché la veille. Mon patron a haussé un sourcil quand il a vu que j'acceptais le cadeau et que je rangeais le paquet avec mon manteau et mon sac à main. L'ami de Chey avait été grossier avec moi, et je trouvais normal d'accepter son présent.

Une semaine plus tard, j'ai eu vingt ans, et il m'a invitée à dîner.

— Comment saviez-vous que c'était mon anniversaire ? lui ai-je demandé cet après-midi-là, quand il est venu vérifier que j'avais bien reçu son colis.

Je n'avais pas pu m'empêcher de prendre un ton accusateur. Je n'avais pas besoin d'un harceleur dans ma vie – surtout s'il avait des amis maladroits

—, aussi beau soit-il.

— Je n'en avais aucune idée, a-t-il répondu en souriant. Joyeux anniversaire. J'espère que le chemisier est à votre taille. C'était un juste dédommagement pour ce que mon ami a fait.

— Oh. Oui, bien sûr. Il est magnifique. Merci. Vous n'aviez pas besoin de...

— Mais je vous en prie, a-t-il rétorqué.

Il s'apprêtait à quitter la boutique quand j'ai osé donner libre cours à ma curiosité.

— Est-ce que vous êtes russe ? ai-je

demandé dans ma langue maternelle.

La question a plané au-dessus de nous, plus menaçante que prévu. Je me suis sentie idiote et intrusive, ce qui est un défaut que je déteste chez les autres.

— Non, a-t-il répondu en anglais. Je ne parle que quelques mots et uniquement pour le travail.

— Quel dommage. J'ai la nostalgie de ma langue.

Il a gardé le silence, comme s'il réfléchissait. J'ai regretté l'honnêteté dont je venais de faire preuve avec un parfait inconnu. Je ne m'étais pas fait d'amis à New York et j'avais été privée

de compagnie pendant si longtemps que je venais de me ridiculiser devant cet homme. Le carillon s'obstinait à rester silencieux alors que je priais de toutes mes forces pour qu'un client entre et me sauve de l'embarras.

— Voulez-vous dîner avec moi, Luba ? a-t-il demandé après un long moment.

Il avait lu mon nom sur le badge épinglé à mon tablier.

— Je ne vous parlerai pas russe, mais je peux vous tenir compagnie pour la soirée. Je sais ce que ça fait de débarquer dans une ville étrangère. Et, après tout, c'est votre anniversaire.

J'avais entendu dire que les Américains étaient plus directs que bien d'autres, mais c'était la première fois que j'en faisais l'expérience. Je n'avais aucune bonne raison de refuser l'invitation d'un homme sympathique et mignon. J'ai donc accepté.

Nous avons dîné chez *Sushi Yasuda*, sur la 43e Est. Nous étions entourés de murs et de tables en bambou, et j'avais l'impression d'avoir pénétré dans un temple, très loin de l'agitation terrifiante de Times Square, qui se trouvait cependant tout près. C'était la première fois que je mangeais du poisson cru. Je portais évidemment le chemisier qu'il m'avait offert, une jupe

noire toute simple et une paire de chaussures à petits talons que j'avais achetée pour un entretien d'embauche. Il n'était pas habillé plus formellement que moi, ce qui était un soulagement : une chemise blanche bien coupée et un jean.

Chey m'a expliqué comment mélanger le wasabi et la sauce soja. Je lui ai raconté mon enfance en Ukraine, et il m'a raconté la sienne.

Son père était militaire, et il avait grandi dans des bases disséminées dans le monde entier. C'était là qu'il avait appris quelques mots de russe et un peu d'allemand et d'espagnol. Il parlait couramment français et italien.

Il était marchand d'ambre, ce qui lui donnait de nombreuses occasions de pratiquer le russe, puisqu'il commerçait avec des vendeurs de Kaliningrad. Il avait perdu ses parents, comme moi. Son père avait été tué, non pas au combat mais lors d'une rixe dans un bar quand il n'avait que quinze ans, et sa mère s'était suicidée peu de temps après.

Chey s'était enfui de l'orphelinat du New Jersey dans lequel l'État avait décidé qu'il attendrait sa majorité et il avait trouvé un job chez un prêteur sur gages. Il s'était découvert des talents d'homme d'affaires et un œil très sûr pour les bijoux, ce qui l'avait conduit au commerce de pierres précieuses. Il

s'était ensuite spécialisé dans l'ambre.

Je lui ai demandé pourquoi il avait choisi de s'intéresser à un fossile quand il y a tant de pierres plus belles, plus populaires et plus précieuses, comme les diamants ou les rubis. Il m'a raconté qu'il avait seize ans la première fois qu'il avait vu un morceau d'ambre, apporté par une Lettonne : il avait eu le sentiment de tenir entre ses mains un morceau de soleil, doré, doux et soyeux. Un minuscule animal était incrusté dans la pierre, et Chey s'était demandé quelle impression cela faisait d'être enfermé dans une prison de lumière. C'était comme ça qu'était née sa passion pour l'ambre.

Sa façon de me raconter sa vie était poétique, et j'ai rougi en me rappelant que quelqu'un m'avait dit un jour que les poètes avaient des sexes plus beaux (ou plus longs) que les autres hommes. Je le trouvais séduisant. J'étais attirée par son regard magnétique et par la ligne droite de ses épaules quand il se penchait pour me parler, comme s'il me confiait quelque chose. Nous étions assis dans un coin ; nos genoux se rencontraient parfois, et nos mains s'effleuraient lorsque je saisisais la sauce ou la carafe d'eau. C'était un homme complexe, charismatique et, me disait mon intuition, certainement dangereux, et j'étais attirée par lui

comme un papillon de nuit par la lumière.

Lorsque nous sommes sortis du restaurant et qu'il a payé un taxi pour me raccompagner, afin de m'éviter le long trajet nocturne de retour vers Brooklyn, je m'attendais à ce qu'il se jette sur moi en remerciement du dîner et de sa gentillesse, comme tous les hommes que j'avais croisés et qui réclamaient un baiser ou plus en échange de leurs attentions. Mais il n'a pas posé les mains sur mes fesses, de la même manière que son regard ne s'est pas attardé sur le chemisier qu'il m'avait offert pour remplacer celui que son ami avait fait exprès d'abîmer, à la recherche des secrets dissimulés

par le tissu.

Chey m'a fait poliment la bise et m'a tenu la portière en promettant de me rappeler. Je suis rentrée chez moi, déçue. Je me sentais rejetée et je lui en voulais un peu. J'étais habituée à ce que les hommes expriment clairement le désir que je leur inspirais. Avec le temps, j'avais compris que les relations avec les hommes étaient un commerce, et puis, de toute façon, cela ne m'aurait pas gênée de lui tailler une pipe, bien au contraire. La galanterie distante de Chey me laissait désemparée : je n'avais pas à ma disposition les armes dont je me serais servie habituellement pour m'octroyer ses faveurs.

Je suis devenue encore plus irritable lorsque je me suis rendu compte que j'attendais sa venue à la boutique. Je sursautais chaque fois que le carillon retentissait et je me précipitais vers le comptoir au cas où il aurait été mon prochain client.

Deux jours plus tard, il a téléphoné à la pâtisserie. J'étais en train de saupoudrer de sucre glace les choux chantilly en prenant garde d'avoir la main légère.

Avais-je envie de le revoir ? J'ai accepté, et, cette fois-ci, il m'a invitée au cinéma, dans le grand multiplexe sur Union Square. Je m'attendais à ce qu'il me mette la main sur le genou ou

qu'il m'enlace pendant le film, mais il s'est comporté comme un gentleman, et j'ai vite compris qu'il ne trouvait pas convenable de peloter une femme dans le noir pour un deuxième rendez-vous.

Après le film, on a pris un café sur University Place. Lorsqu'on est sortis, il m'a embrassée légèrement sur les lèvres. Cela n'a été ni long ni langoureux mais intense. Il a ensuite reculé en souriant et a hélé un taxi dans lequel il m'a fait monter et qu'il a payé pour que je rentre chez moi. J'étais un peu déçue : j'avais espéré que le baiser soit suivi par autre chose.

Mon impatience n'a fait que croître durant les quinze jours qui ont suivi. Nous nous sommes vus deux fois, et il n'a rien fait de plus. J'avais l'impression qu'il m'observait en silence, me jugeait et orchestrait l'implacable montée de mon désir. Je ne voulais pas avoir l'air impatiente, mais j'étais de plus en plus frustrée. Je l'appréciais vraiment, et il me paraissait évident, à en juger par ses manières et par les baisers doux et sensuels qui concluaient chacun de nos rendez-vous, que je lui plaisais aussi.

C'est alors qu'il m'a prise totalement au dépourvu.

Il m'a téléphoné pour me dire qu'il avait été obligé de se rendre en République dominicaine de manière inattendue.

Et il voulait que je le rejoigne.

Je lui ai avoué que si je quittais le pays je ne pourrais plus y revenir. Il m'a appris qu'il disposait d'un jet privé et que j'étais dispensée des formalités habituelles. J'ai supposé que cela voulait dire qu'il avait l'intention de soudoyer les employés de l'aéroport pour qu'ils falsifient les registres, au départ comme à l'arrivée.

C'est ainsi que j'ai découvert que Chey était riche, puissant et influent, à un degré que je n'avais absolument

pas deviné les quelques fois où nous étions sortis ensemble.

J'aurais dû y voir l'indice que son commerce d'ambre n'était pas aussi modeste ni aussi légal que ce que j'avais imaginé. Mais j'avais grandi dans un pays où régnait le marché noir et où il était tout à fait naturel de graisser la patte aux autorités. Et, comme Chey n'étalait pas son argent, je n'y avais pas fait attention. Il n'avait jamais beaucoup de liquide sur lui, il s'habillait bien mais sans ostentation et il ne m'avait jamais emmenée dans des endroits luxueux. S'il était riche et qu'il me l'avait caché, je ne pouvais pas lui en vouloir. Je ne pouvais pas non plus lui demander comment il avait

gagné cet argent. C'était peut-être un héritage, ou le résultat d'un brillant investissement, voire une fortune gagnée au loto. Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de me rappeler qu'il ne m'avait jamais menti à ce sujet. S'il s'avérait qu'il était plus riche que ce que je croyais, tant mieux pour moi.

Il était hors de question que je refuse l'occasion de passer des vacances à l'étranger. À moins que je n'arrive à décrocher une Green Card ou que je décide de quitter définitivement les États-Unis, je n'en aurais peut-être plus jamais la possibilité. J'ai donc accepté l'invitation et je suis arrivée à l'aéroport de La Romana avec un petit

sac contenant quelques affaires. J'avais écorné mes maigres économies pour faire l'acquisition d'un maillot de bain – un minuscule Bikini doré qui brillait au soleil – et une paire de nupieds avec une épaisse semelle. J'avais emporté une robe en coton, le chemisier blanc et une jupe. Si ce n'était pas suffisant pour les endroits luxueux où il comptait peut-être m'emmener, il faudrait qu'il m'offre des vêtements.

Une voiture avec chauffeur m'attendait à l'aéroport. Chey était en réunion et il n'avait pas pu venir me chercher. Je me suis installée sur la banquette arrière de la berline, savourant la brise tiède qui

s'engouffrait par la vitre ouverte et caressait ma peau, apportant avec elle l'odeur douceâtre qui s'exhalait des usines de sucre, tandis que nous roulions rapidement en direction de la villa privée le long de routes bordées de palmiers. La propriété était si grande que j'ai d'abord cru que le cercle de bâtiments blancs aux toits de chaume face à la mer formait un complexe hôtelier dans lequel Chey avait réservé une chambre. Le chauffeur m'a alors expliqué que tout appartenait à Chey et que cet endroit était à nous pour les quelques jours à venir.

Une gouvernante en uniforme m'a conduite sans un mot à l'étage, dans

une immense chambre qui donnait sur une plage privée dont le sable doré semblait s'étendre à l'infini. J'ai laissé tomber mon sac sur le lit gigantesque et j'ai admiré ce qui m'entourait.

Le sol était en marbre poli et brillant, et les balcons offraient une vue imprenable, d'un côté sur l'océan, de l'autre sur une piscine ovale. Je n'avais jamais vu un tel déploiement de luxe auparavant et j'ai eu l'impression de ne pas être tout à fait à ma place. Les meubles étaient élégants et sans ostentation, preuve de richesse et de bon goût.

Je me suis déshabillée dans l'une des salles de bains fastueuses, ravie de

sentir le sol froid sous mes pieds. Je me suis rafraîchie puis j'ai enfilé mon Bikini et j'ai trouvé le chemin de la piscine. J'ai demandé au barman, apparu comme par magie à mon arrivée, de me préparer un cocktail de fruits et, le verre à la main, je me suis installée au bord du bassin avec un livre. J'étais émerveillée par les aléas de la vie, qui permettaient à une fille de Donetsk d'atterrir dans un endroit pareil.

 They est arrivé alors que le soleil se couchait. L'énorme cercle orange avait étendu ses tentacules enflammés au-dessus de la mer, comme pour se retenir de sombrer, et des traînées roses et fauves, aussi lumineuses que

la mangue qui ornait mon cocktail, se détachaient violemment sur le bleu profond de l'océan.

Je ne l'ai pas vu s'approcher, mais j'ai senti la tiédeur de sa peau quand il s'est appuyé sur l'accoudoir de ma chaise longue et qu'il s'est penché pour m'embrasser sur la joue. J'ai levé les yeux. Il était torse nu et ne portait qu'un bermuda clair et une paire de sandales. Sa peau avait la riche couleur du bronze, sans doute le résultat de longues journées passées à bronzer au soleil des Caraïbes avant mon arrivée.

— Ça te dit d'aller te balader ?

Sans attendre de réponse de ma part, il m'a lancé la robe en coton que

j'avais accrochée au dossier de la chaise longue et m'a prise par la main pour me guider vers la porte d'entrée, devant laquelle était garé un scooter. Il l'a enfourché, et je me suis installée derrière lui, les bras fermement passés autour de sa taille puissante et musclée. Je me suis cramponnée à lui quand il a accéléré en direction du bord de mer de La Caleta. Nous avons dépassé une rangée d'immeubles en béton horriblement laids. Ils formaient un contraste étrange avec les toits de paille et les murs joliment colorés des bars et des boutiques dans lesquelles les régimes de bananes côtoyaient le matériel nécessaire pour la pêche et des affichettes annonçant diverses

activités touristiques.

Chey a loué un bateau sur le port, une petite vedette blanche qui portait le nom de *Valya* inscrit en lettres d'un noir délavé sur un de ses flancs. J'ai pris ça pour un présage, parce que c'était le nom de mon ancienne amie, celle qui m'avait initiée à la sexualité. Je ne savais pas encore si c'était un bon ou un mauvais signe, mais j'ai eu l'intuition que le sexe jouerait une grande part dans la suite.

Je ne me suis pas trompée.

Nous avons embarqué sur le *Valya*. Le hors-bord était rapide, et mes

cheveux flottaient au vent tandis que l'air salé déposait sur ma peau un baiser venu de la mer.

— C'est l'île Catalina, annonça Chey en amarrant le bateau dans le petit port qui desservait un hôtel avant de m'aider à sauter à terre.

Le sable était presque blanc et l'eau transparente comme du cristal. Nous avons traversé les dunes, marché sous les palmiers et dépassé de minuscules baies presque désertes à l'exception de quelques personnes disséminées çà et là sur le sable brûlant. Des enfants jouaient avec des seaux en plastique, et des nageurs s'ébattaient dans les vagues. Chey marchait devant moi. Je

pouvais ainsi contempler le tatouage qui recouvrait le côté droit de son dos, entièrement nu à l'exception de la bretelle du sac qu'il portait et qui me cachait partiellement la vue. On aurait dit un chat, dessiné à l'encre dorée. *Un léopard*, ai-je songé. Le corps nerveux de l'animal épousait les muscles de Chey, qui bougeaient sous l'effet de la marche, mais sa tête était invisible, dissimulée sous la sangle.

J'en ai vu davantage lorsque nous sommes parvenus sur une plage très privée, dont les arbres qui l'entouraient empêchaient les promeneurs de voir dans notre direction. Chey s'est agenouillé devant moi pour sortir une couverture de son

sac, ce qui a dévoilé son épaule et la tête du léopard aux yeux noirs, dont les crocs dénudés imitaient un grognement féroce.

— J'ai des yeux de chat, a-t-il expliqué en souriant quand il a remarqué que je fixais le tatouage.

Il s'est agenouillé sur la couverture et a sorti d'autres choses du sac : une bouteille de champagne, deux verres, du pain et du fromage.

Nous avons mangé en bavardant. Un peu de lui, plus de moi.

— Que font les pensionnaires russes pour passer le temps ? a-t-il demandé avec un sourire coquin.

— Tu veux dire quand on ne séduit pas les garçons pour obtenir des cigarettes ?

— Oui. Pourquoi est-ce que tu es venue en Amérique ? Que voulait faire la petite Luba quand elle était enfant ?

— Je voulais être danseuse étoile, comme toutes les petites filles russes. Mais je n'étais pas assez bonne. J'étais trop paresseuse.

— Ça, je n'en crois pas un mot, a-t-il répondu en me versant encore un verre de champagne glacé. Tu dances toujours ?

— Non. Même pas quand je chante sous la douche.

— Tu veux bien danser pour moi ?

C'était peut-être le champagne qui m'était monté très vite à la tête, ou le décor paradisiaque qui semblait tout droit échappé d'un film hollywoodien, ou peut-être me sentais-je redevable envers lui parce qu'il m'avait amenée là et que je suis du genre à toujours payer mes dettes. Quoi qu'il en soit, je me suis levée et j'ai commencé à bouger sur le sable, en agitant doucement les bras au rythme du mouvement des branches des arbres et des vagues qui allaient et venaient derrière moi.

J'étais consciente de l'effet que je lui faisais. J'étais presque nue dans mon

minuscule Bikini, et mes tétons, durcis par l'air qui avait refroidi, étaient parfaitement visibles sous le fin tissu doré.

Chey ne détachait pas son regard de moi, les yeux brillants.

Sous l'intensité de son expression, il m'a semblé que la Terre s'arrêtait de tourner pendant une fraction de seconde, et j'ai senti monter une bouffée d'adrénaline, comme lorsque je m'étais agenouillée pour la première fois près du mur de briques rouges de mon école de Saint-Pétersbourg. Or, ce n'était plus un garçon russe et provincial qui se tenait devant moi, mais un homme, beau et

généreux, et qui avait manifestement envie de me contempler. À l'idée de m'exhiber devant lui et de me baigner dans son regard, j'ai été prise d'un long frisson.

J'ai tendu la main dans mon dos et j'ai dégrafé mon soutien-gorge, que j'ai laissé tomber sur le sable avant de lever les bras et de continuer à danser.

— Enlève le reste, a ordonné Chey en laissant son regard courir de mes seins nus au triangle doré de ce qui restait de mon Bikini.

Le bas de mon maillot était attaché par des liens de chaque côté de mes hanches, ce qui m'a permis de m'en débarrasser rapidement. Je me suis

ensuite immobilisée, non pas parce que j'étais effrayée, mais pour permettre à Chey de mieux contempler mon corps immobile sous le clair de lune tropical.

— Tu es une sirène, a-t-il dit. Tu bouges au rythme des vagues.

Il m'a prise par la main et attirée à lui. Je me suis assise à califourchon sur lui, et je me suis placée de telle manière que je pouvais sentir son sexe dur sous son short, dont le tissu épais frottait agréablement ma peau.

Avant Chey, j'avais embrassé un seul garçon. Il faisait partie de ceux qui savaient par Valya que je me tenais près du mur de briques rouges. C'était

le seul qui n'avait pas voulu que je le suce, il voulait juste un peu de tendresse. Ou peut-être était-il tout simplement timide. Il s'appelait Sasha et, quand je m'étais agenouillée devant lui et que j'avais tendu la main vers sa braguette, il m'avait relevée et avait posé ses lèvres sur les miennes.

Chey m'a attirée à lui et m'a embrassée. Il avait un goût de champagne. Ses lèvres étaient fermes, et sa langue explorait doucement ma bouche. Il me tenait par le menton, et c'était lui qui dirigeait le baiser. Puis il a fait courir ses mains sur mes épaules, m'a caressé les bras et les seins avant de s'arrêter au niveau de ma taille. Je me suis déplacée d'un seul

mouvement et j'ai commencé à défaire le bouton de son short afin de lui montrer ce que je savais faire. La seule chose que je savais faire.

Chey s'est mis à rire quand il a compris ce que j'avais en tête.

— Non, ma sirène, laisse-moi faire, a-t-il dit en me relevant et en m'allongeant sur le dos.

Je me suis retrouvée à contempler les étoiles qui brillaient comme des lucioles dans le ciel nocturne. Chey a mis sa tête entre mes jambes et a posé sa langue ferme sur mon sexe.

J'ai poussé un petit cri sous l'effet du plaisir qui s'est emparé de moi.

Je n'avais jamais imaginé qu'un homme puisse me rendre la pareille aussi rapidement et je n'avais jamais eu à me demander quel effet cela pourrait bien me faire. Dans le dortoir en Ukraine, nous abordions tous les sujets avec ferveur, mais celui-ci était de loin le plus choquant. Les filles se vantaient de leurs talents de suceuses, mais l'idée que les garçons puissent nous lécher restait informulée, presque honteuse.

Je m'étais évidemment masturbée de nombreuses fois et de bien des manières, mais toujours dans le noir, dissimulée sous les draps et les couvertures, en me faisant violence pour ne pas faire de bruit. Je

connaissais l'anatomie d'un pénis sur le bout des doigts, mais pas la mienne et je ne savais pas comment un homme apprenait à satisfaire une femme. Est-ce que cela faisait partie de leur éducation au lycée ? Est-ce qu'ils espéraient obtenir davantage qu'une pipe ? Est-ce qu'ils en auraient voulu plus ?

La langue de Chey sur mon clitoris m'a transpercé le cœur comme une décharge électrique. L'expérience physique a immédiatement dépassé l'expérience psychologique et m'a embrasée, comme un véritable incendie au plus profond de moi.

J'étais consummée par un brasier.

J'ai fermé les yeux et je me suis abandonnée à ses caresses, alternativement rapides et lentes, courtes et intenses ou longues et langoureuses, au rythme des mouvements de mon corps, qui répondait à chacune d'entre elles.

Ses doigts ont suivi, ce qui a été une deuxième révélation. Je n'avais jamais utilisé de gode. Cela m'aurait été éperdument égal qu'on me voie entrer dans une boutique de Broadway aux vitrines rose, rouge et mauve, dans laquelle la lingerie sexy était exposée sur des cintres en plastique, mais chaque dollar m'était précieux, et mon budget était réglé avec une précision militaire : le loyer, la nourriture, le

méto, les économies pour les urgences et les livres, mon seul luxe. Dépenser de l'argent pour des sex-toys aurait été d'une extravagance ridicule.

La langue de Chey m'avait considérablement excitée, et son doigt a glissé facilement en moi. Après m'avoir explorée et titillée, Chey a ajouté un deuxième doigt.

— Tu es super étroite, a commenté Chey dans un souffle.

J'ai avancé mes hanches contre sa main ; je voulais qu'il me prenne plus profondément. J'en avais assez d'être vierge, et c'était la dernière barrière à franchir avant de devenir définitivement adulte.

Je ne m'étais pas réservée pour le mariage, pas du tout. J'étais bien trop pragmatique pour cela. Je ne voulais juste pas coucher avec un garçon contre le mur de briques rouges ou avec un homme à l'haleine avinée rencontré dans un bar, qui m'aurait abandonnée avec un enfant et sans avenir, comme Zosia sur la photo du jardin aux arbres squelettiques. Que pouvait-il m'arriver de mieux que le beau Chey sous la lumière d'une lune tropicale ? Et même si le sable était un peu dur et froid sous la couverture, en comparaison du lit *king size* de la chambre, j'étais prête à faire un effort.

J'ai tendu la main vers sa queue, impatiente de voir quel genre

d'homme j'avais en face de moi. Cela faisait bien longtemps que je n'en avais pas tenu une en main et cela me manquait. Je voulais soupeser ses couilles, enrrouler mes doigts autour de sa hampe et en caresser chaque creux et chaque bosse.

— Quelle impatiente ! a dit Chey en repoussant ma main.

Il a continué à explorer mon corps en glissant un doigt dans mon anus. Mes deux trous étaient pénétrés simultanément, et il continuait à caresser mon clitoris avec sa langue. La sensation était incroyable. Meilleure que tout ce que j'avais vécu jusque-là, multipliée par cent, et, alors

que le plaisir me consumait tout entière, j'ai oublié Chey. J'ai agrippé ses cheveux et je me suis projetée vers l'avant, m'empalant sur sa langue et emprisonnant sa tête tout contre moi au cas où il aurait imaginé un seul instant de reculer, d'arrêter ou de respirer : tout changement de rythme m'empêcherait de jouir. C'est alors que l'orgasme m'a submergée comme la vague venue de la mer derrière nous, s'abattant avec violence avant de se retirer.

Au fur et à mesure que la sensation s'estompait et que je me calmais, j'ai soudain eu une conscience aiguë du bruissement des arbres, de la dureté du sable sous mon dos, du craquement

des branchages, causé par un animal ou un éventuel voyeur, de la brise légère qui caressait ma peau et du nombre hallucinant d'étoiles qui brillaient dans le ciel, silencieux témoins de mes aventures terrestres.

Chey s'est allongé à mes côtés et m'a prise dans ses bras. Je me suis pelotonnée contre lui jusqu'à ce que la chaleur qui m'avait envahie disparaisse et que je me détende.

— Là, a-t-il dit en me berçant comme une enfant.

C'était la première fois qu'un homme me faisait jouir.

Il n'a pas protesté quand je me suis

agenouillée et que j'ai un peu bataillé avec le lien qui retenait son short, avant de le lui ôter et de le balancer sur mon Bikini un peu plus loin. Il bandait toujours autant, et son sexe était aussi bronzé que son torse, comme s'il avait passé des semaines à faire du naturisme.

Lorsque j'ai baissé la tête et que j'ai léché sa queue de bas en haut, il a gémi.

— Oh, Luba !

Il a frissonné quand je l'ai gobé tout entier. Son sexe avait un goût merveilleux, et il emplissait ma bouche d'une manière complètement nouvelle. J'ai pris mon temps,

caressant son gland avec la langue, en en dessinant le contour. Il continuait à gémir en prononçant mon nom et il a posé légèrement ses mains dans mes cheveux. Mais j'avais envie d'envoyer paître mon sens du devoir et mes talents et de me contenter de le sentir aller et venir en moi, jusqu'au fond.

Il a frissonné et s'est retiré en me caressant gentiment le menton.

— Luba..., a-t-il répété avec respect.

— Je veux te chevaucher, ai-je répondu.

J'estimais que j'avais assez attendu : je voulais savoir ce que cela faisait d'avoir un homme en moi qui me

remplirait toute. Mais je ne voulais pas tomber enceinte. Je savais que je pouvais prendre la pilule du lendemain, mais je ne savais pas comment me la procurer ici, aussi ai-je été soulagée quand je l'ai vu sortir un paquet de préservatifs de la poche de son sac. Mon soulagement a augmenté quand, au lieu de m'en tendre un, il l'a ouvert et l'a enfilé sur son sexe dressé. Se procurer des bananes pour s'entraîner à tailler des pipes était une chose, mais être chopée en possession de préservatifs dans le dortoir, au cas où l'on aurait réussi s'en procurer, aurait été une cause d'expulsion immédiate.

J'étais toujours mouillée,

conséquence de mon orgasme, et j'étais encore excitée. Je me suis installée à califourchon sur lui et je me suis lentement empalée sur sa queue, étouffant un cri quand mon hymen s'est rompu, en proie à une douleur intense mais qui n'a guère duré. *Ça y est, ai-je songé, c'est ça, baiser.* En comparaison de l'effet qu'avait produit sa langue sur moi, c'était plutôt décevant, et je me suis brièvement demandé pourquoi on en faisait tout un plat.

Puis j'ai commencé à bouger. Chey a posé ses mains sur mes hanches et a imprimé son rythme, lent, puis de plus en plus rapide. J'ai découvert que je pouvais me stimuler davantage si je

me penchais légèrement en avant afin de frotter mon clitoris contre son bas-ventre. J'ai regardé le plaisir et l'abandon envahir son visage, et j'ai décidé que toutes les pipes du monde n'étaient rien en regard du pouvoir d'une femme qui chevauche un homme.

Chey n'a pas joui en quelques minutes, comme les gamins du lycée. Quand j'en ai eu assez de m'agiter, il m'a retournée d'un mouvement souple, et je me suis retrouvée à quatre pattes, les yeux fixés sur les palmiers qui se dressaient sur les dunes. Je sentais ses couilles frapper mes cuisses à chaque coup de reins et, ravie de l'entendre gémir, je bougeais

au même rythme afin de le faire jouir.

Lorsque le plaisir s'est emparé de lui, il m'a agrippé les épaules de ses mains puissantes et a donné un dernier coup de reins qui a fait pénétrer son sexe encore plus profondément en moi, jusqu'à ce qu'il en ait fini et que je n'en puisse plus. Nous nous sommes séparés et effondrés, pantelants et extatiques.

Nous sommes restés allongés et enlacés pendant un moment. Nous aurions souhaité pouvoir être téléportés chez Chey sans avoir à refaire à l'envers la longue marche et la balade en bateau, même si les deux seraient romantiques sous la lune.

Il a fait courir ses mains sur mon corps, caressant mon ventre puis mes cuisses. Il s'est immobilisé quand ses doigts ont rencontré les traînées de sang qui ornaient mes jambes.

— C'était ta première fois, a-t-il commenté, interloqué. Je ne me suis rendu compte de rien.

— J'ai beaucoup de choses à rattraper, ai-je répondu.

— Ce sera un plaisir, a-t-il répondu en riant.

Pendant les jours qui ont suivi, nous avons fait l'amour chaque fois que nous le pouvions, jusqu'à épuisement.

On a rattrapé le temps perdu.

— Ton corps est fait pour baiser, Luba, a commenté Chey un jour que nous étions étendus sur les draps en soie de son lit gigantesque.

Je le savais déjà. Toutes mes années de danse et mon imagination débordante n'avaient été que les prémices.

Les vacances ne pouvaient pas durer éternellement : après cinq jours, il a fallu regagner New York. À l'aéroport, Chey a glissé quelques liasses de billets à des employés divers et variés, qui nous ont fait passer par l'accès réservé aux VIP sans nous poser de questions.

J'adorais New York, mais en revenant j'ai trouvé la ville terne et grise, même si on était loin des immeubles en béton déprimants de Donetsk.

Chey m'a raccompagnée dans mon taudis de Brooklyn en m'assurant qu'il m'appellerait rapidement.

Il n'a pas menti, et quelques jours plus tard, alors que, ma journée de travail terminée je sortais de la pâtisserie de Bleecker Street, je l'ai aperçu qui m'attendait sur le trottoir, vêtu de l'uniforme qui était le sien lorsqu'il ne travaillait pas : un jean et un tee-shirt blanc. Il m'a amenée chez lui.

— J'ai envie de toi, a-t-il dit.

Mais il n'a pas tardé à repartir en voyage. Quelques jours là, quelques jours ailleurs, chaque absence plus longue que la précédente : il ne me prévenait pas forcément et ne s'expliquait jamais. Et il ne m'a jamais demandé de l'accompagner de nouveau.

Je n'étais guère possessive – être orpheline vous guérit rapidement de ce genre de travers –, mais, après l'émerveillement des débuts, j'ai commencé à lui en vouloir de ses absences répétées, des rendez-vous annulés et des promesses non tenues.

En plus de son premier présent, il

m'avait offert une broche en ambre délicatement sertie dans de l'acier, et je la portais tous les jours. Il m'en avait fait cadeau quand il m'avait déposée chez moi au retour de notre séjour dans les Caraïbes. Plus tard, il m'a donné la clé de son appartement sur Gansevoort Street, dans Meatpacking District.

C'était un vieil hangar en brique reconverti en grands appartements : sa salle de bains était plus vaste que mon studio de Brooklyn. Son appartement était une symphonie de noir et blanc tout droit sortie de l'imagination d'un designer minimaliste. Les meubles et les appareils électroménagers, surtout

ceux de la cuisine en acier rutilant tout équipée, étaient élégants et semblaient avoir été directement piochés dans un magazine chic. Tout semblait cher, et je me suis demandé pour la première fois comment Chey gagnait réellement sa vie. J'avais du mal à croire que le commerce de l'ambre puisse être aussi lucratif.

J'étais plus réaliste que romantique et je savais que mon escapade aux Caraïbes, décidée sur un coup de tête, lui avait coûté une fortune. Il m'avait assuré que je pouvais venir quand je voulais, mais j'ai trouvé l'appartement vide plus d'une fois.

Un soir, je m'étais déshabillée et

étendue nue dans son lit immense pour l'attendre. J'avais fini par m'endormir et j'avais été réveillée par le soleil matinal. Je m'étais sentie seule et un peu idiote.

Irritée par ce que je pris pour un rejet, j'ai enfilé une de ses chemises impeccablement repassées et j'ai exploré l'appartement. J'ai découvert que hormis les placards et les armoires dans lesquels étaient rangés ses vêtements, costumes, chemises, cravates et chaussures hors de prix, tout le reste était sous clé. Cela a évidemment attisé ma curiosité.

Mais il était tellement plus facile de faire semblant de ne rien voir et de

profiter du moment présent. Quand nous étions ensemble, le sexe était incroyable, et Chey, malgré ce qu'il me cachait, était tout ce que j'avais toujours attendu d'un homme : fort, attentif, ironique et déterminé.

Mais un jour, à la pâtisserie, Jean-Michel m'a pelotée d'un peu plus près que d'habitude, et nous nous sommes disputés violemment, ce qui m'a contrainte à démissionner. Hors de question de débarquer chez mon amant pour quêter un quelconque soutien moral ou financier. J'étais trop orgueilleuse pour cela. Sans compter que mon départ coïncidait avec son absence la plus longue.

La dernière fois que je l'avais vu, nous étions au lit lorsque j'avais remarqué qu'il avait des bleus sur les phalanges de la main droite. J'avais fait comme si de rien n'était ; je savais qu'il ne répondrait à aucune question, comme il l'avait fait dans les Caraïbes, lorsque je lui avais demandé d'où venaient les deux cicatrices parallèles qui couraient sur ses épaules et la signification de son étrange tatouage léopard. Je savais que les prisonniers militaires russes durs à cuire portaient des tatouages aux sens variés, mais l'encre utilisée n'était pas la même.

Ses cicatrices et son tatouage me fascinaient à tel point que, lorsque

nous faisons l'amour, je les caressais dans le faible espoir d'en dresser la carte et d'en tirer du sens. J'adorais explorer son corps, sa surface frémissante, ses muscles puissants dissimulés sous sa peau. Tout son être était connecté pour former une machine parfaite destinée à me faire l'amour ; la moindre partie de lui s'adaptait à mon rythme intérieur : ses coups de reins sauvages quand il me pénétrait, son souffle court quand il me baisait, son infatigable queue rigide.

Je pouvais oublier tous les jeunes Russes et leur manque de subtilité et de sophistication. Chey était un homme, et il n'était nul besoin de lui

apprendre à posséder une femme, à la maîtriser puis à la libérer le moment venu pour la voir passer de l'excitation à la satisfaction la plus totale.

J'adorais la façon dont ses doigts voyageaient sur ma peau, m'excitaient, jouaient, me blessaient parfois, puis me menaient enfin à l'orgasme. J'avais l'impression d'être une fleur et je m'ouvrais pour lui comme je ne l'avais jamais fait auparavant. J'étais une chrysalide dans un cocon, et il m'avait transformée en papillon.

Qui volait haut.

Je murmurais son nom en jouissant.

« Chey. »

Puis je m'endormais dans ses bras. Je me sentais protégée, en sécurité ; j'étais bien, alourdie par le plaisir.

Un matin, je me suis réveillée seule. Sur le comptoir de la cuisine, j'ai trouvé un petit mot écrit à la hâte, m'expliquant qu'il avait dû partir à l'improviste, qu'il ne savait pas quand il serait de retour et qu'il m'aimait jusqu'à la lune et retour. J'ai souri. Nous avons entendu cette expression dans une série télévisée et nous avons tous deux éclaté de rire au même moment. C'était devenu une *private joke* entre nous, même si je commençais à y croire vraiment. Il

ajoutait que je pouvais rester chez lui et garder l'appartement en son absence. *Quel intérêt ?* ai-je songé, agacée qu'il me quitte aussi facilement. Pour me calmer, j'ai marché jusqu'à la pâtisserie où je me suis engueulée avec mon patron, et la suite, on la connaît.

Mes économies m'ont permis de vivre pendant trois semaines. Sans visa, impossible de trouver du travail et toujours aucun signe de Chey. Je n'ai pas eu d'autre choix que de quitter mon appartement de Brooklyn et de m'installer chez lui, un peu anxieuse de sa réaction quand il le découvrirait. Six semaines plus tard, il n'était toujours pas rentré, et son répondeur

était saturé de messages.

Un matin, alors que je buvais un café au *Starbucks* le plus proche grâce à la petite monnaie que j'avais trouvée dans un tiroir, les yeux rivés sur les colonnes rouillées du High Line, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire, j'ai entendu quelqu'un m'appeler par mon prénom.

— Luba !

C'était le gros ami russe de Chey, celui qui avait intentionnellement renversé son café sur mon chemisier. Il s'appelait Lev et quand Chey nous avait présentés quelques mois plus tôt il s'était répandu en excuses. Il avait visiblement peur de Chey, qui lui était

supérieur dans ce que je pensais être leur relation d'affaires. Nous ne parlions jamais russe tous les deux, et il avait un accent de la côte Est très prononcé.

Je l'ai salué sans enthousiasme, ma colère envers Chey déteignant sur ses connaissances.

— Comment ça va ? a-t-il demandé.

— Bof, ai-je répondu. Tu ne saurais pas où est Chey par hasard ? Ou quand il compte rentrer ?

— Il ne me dit jamais rien.

— Ça ne m'étonne pas, ai-je marmonné.

Lev s'est assis en face de moi sans

que je l'y invite. Je lui ai jeté un coup d'œil. Les coutures de sa chemise semblaient prêtes à céder, et les boutons criaient leur désespoir sous la poussée de son ventre, qui ne demandait qu'à être libéré de la contrainte du tissu. Comment un homme aussi gras pouvait-il avoir quoi que ce soit à voir avec Chey ?

Il a pris mon expression réprobatrice pour de la tristesse.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-il demandé, l'air un peu soucieux.

— Ton pote Chey, c'est ça qui ne va pas ! Un jour ici, un jour là, sans jamais me prévenir. Ça ne me facilite pas les choses.

Je lui ai appris ce qui s'était passé à la pâtisserie et comment j'avais perdu mon emploi, ce qui me mettait dans une position difficile. Il m'a proposé de me prêter quelques centaines de dollars, mais j'ai refusé. Je ne pouvais rien accepter de lui : il attendrait que je le rembourse d'une manière ou d'une autre, et je m'y refusais. J'ai repoussé son offre et je lui ai dit que j'avais besoin de trouver un travail, tout en lui expliquant pourquoi ce n'était pas évident pour moi.

Un large sourire un peu idiot a illuminé ses traits.

— Moi aussi, je suis sans papiers, a-t-il annoncé comme s'il en tirait

satisfaction.

— Félicitations ! me suis-je exclamée, amère. Je suis ravie de faire partie de ce club...

— Mais Chey m'a dit que tu étais une danseuse merveilleuse. Tu as été formée en Russie, non ?

— Oui. Mais c'était il y a longtemps. Et je n'étais pas très bonne. Je manquais de technique.

— Qu'est-ce que la technique a à voir avec la danse ?

— Je pense que tu ne comprendrais pas, ai-je rétorqué en buvant une gorgée de mon café, qui refroidissait rapidement.

— Si tu veux danser pour gagner de l'argent, je pense que je peux t'aider. Jusqu'à ce que Chey revienne.

— Explique-moi, ai-je ordonné, même si je subodorais déjà que cela n'avait rien à voir avec le Lincoln Center ou le Ballet de New York.

Il s'est exécuté.

J'ai commencé par tiquer.

— Tu es certain que tu ne sais pas quand Chey sera de retour ? ai-je demandé, dans l'espoir que sa proposition ne soit pas ma seule option.

Comment pourrais-je danser nue devant d'autres hommes quand je

savais, au plus profond de moi, que je n'avais envie de danser que pour Chey ?

— Non. Avec le boulot, on ne sait jamais quand il va rentrer.

— D'accord, je te suis.

Le club s'appelait le *Tender Heart* et il se trouvait, avec ses grilles en acier, ses murs tagués et son auvent d'un rose décoloré à l'extrémité du Bowery, non loin de Lafayette Street. J'ai appris plus tard que c'était une ancienne boîte rock qui avait eu son heure de gloire aux beaux jours du punk. Les murs du sous-sol suintaient encore, imprégnés de la sueur de générations d'alcooliques, et j'ai failli m'étouffer

lorsque Lev m'a guidée par un couloir étroit vers le coin reculé où se tenaient les bureaux.

— C'est moins pire quand la climatisation fonctionne, à partir de la fin de l'après-midi une fois le club ouvert au public, a expliqué Lev. Barry, le propriétaire, est radin, alors il l'éteint toujours quand c'est fermé.

Barry était un Britannique de petite taille, avec une moustache démodée et d'un goût douteux ainsi qu'une calvitie rampante. Il ne manquait jamais de rappeler plusieurs fois par heure qu'il était originaire de Liverpool. Mais il ne ressemblait en rien aux Beatles.

Il était assis derrière un bureau

miteux qui avait survécu à toutes les guerres mondiales possibles, devant des tas de dossiers cradingues. Il n'était rien de plus qu'un comptable fier de lui, ai-je pensé, tout en me demandant à qui le club appartenait vraiment. J'ai brièvement pensé que cela pouvait être à Chey, mais l'endroit était trop bas de gamme et manquait cruellement de classe.

Lev avait téléphoné pour prévenir de notre arrivée.

— Alors comme ça, t'es la petite de Chey ? a demandé Barry en souriant.

— Je préférerais que vous me traitiez de femme et pas de gamine, ai-je rétorqué. J'ai attendu suffisamment

longtemps pour en devenir une et j'estime l'avoir mérité. Et je n'appartiens à personne.

— Mais c'est qu'elle a du répondant, a-t-il conclu avec un sourire amusé.

Je suppose qu'il essayait d'avoir l'air ironique.

— Oui, on nous élève à la dure en Russie, ai-je répondu en exagérant mon accent exprès.

Il m'a détaillée des pieds à la tête, comme un boucher examine un morceau de viande.

— Notre ami commun t'a expliqué ce qu'on fait ?

— Oui.

— Tu sais danser ?

— Oui. Mais pas le genre que vous avez en tête.

— Ça te pose un problème ?

— Non.

Barry a jeté un regard en coin à Lev, et le gros Russe a quitté le petit bureau.

— Est-ce que je peux te voir ? a-t-il demandé.

— Me voir ?

— Ton corps. Nu. Dans ce genre de taf, tu comprends, c'est ce que j'appelle... (Il a cherché le mot juste.) un prérequis. Les clients doivent avoir

quelque chose de correct à se mettre sous les yeux.

— D'accord, ai-je acquiescé.

Il s'est rencogné dans son fauteuil en cuir sans me quitter des yeux.

Je me suis déshabillée.

Ses yeux ont erré sur chaque centimètre carré de mon corps, sans oublier aucune partie, m'examinant de manière quasi médicale, me soupesant, me jugeant.

Je suis restée immobile dans la chaleur intense qui avait envahi le bureau, et qui provenait de la partie publique du club, les jambes très légèrement écartées, essayant de

garder un minimum de décence et d'élégance sous son regard inquisiteur.

— Très joli, a-t-il fini par dire.

J'ai baissé les yeux.

— Des seins petits mais vrais, fermes et haut perchés. C'est bien. Des jambes de danseuse, minces mais musclées. Tourne-toi, a-t-il ordonné.

J'ai obéi.

— Très joli cul. Une œuvre d'art, a-t-il affirmé. Tourne-toi encore.

Il m'a encore détaillée, le regard s'attardant sur mon entrejambe.

— Il va falloir s'en débarrasser, a-t-il

dit.

J'ai baissé les yeux sur mon corps nu, perplexe.

— Tous ces poils, a-t-il expliqué. Jolie couleur, comme tes cheveux. C'est si rare les vraies blondes de nos jours. Que des femmes teintes. Certaines filles dans nos autres établissements se colorent la chatte, mais ça fait faux, je les repère toujours. Même si certains de nos clients se laissent prendre. Mais ici nous mettons un point d'honneur à ce que nos danseuses soient lisses...

Je pense que j'avais toujours l'air interloquée.

— Rasées, a-t-il poursuivi.

J'ai acquiescé. Je n'avais jamais fait cela. Quand j'étais pensionnaire, c'était strictement interdit. Plus tard, à Saint-Pétersbourg, on nous demandait de raser ce qui dépassait des justaucorps, même si nous portions toujours des collants très épais, pour les répétitions comme pour les galas.

L'image de ma chatte entièrement lisse m'a traversé l'esprit, et un frisson pervers m'a parcouru l'échine.

Épilée... J'allais devenir vraiment américaine.

La voix de Barry a interrompu ma rêverie.

— Il y a des règles, et elles ne doivent jamais être transgressées, a-t-il expliqué. Tu ne dois jamais montrer de rose. Interdiction de parler aux clients à moins qu'ils ne demandent une danse privée. Tu es autorisée à refuser certaines danses privées, mais n'en fais pas une habitude. Ce que tu fais en dehors de tes heures de boulot et du club ne regarde que toi. Compris ?

Je n'avais pas vraiment tout compris, mais j'ai quand même opiné. J'avais certes besoin de travailler, mais quelque chose en moi avait hâte de danser et de se déshabiller. J'avais l'intuition que j'allais aimer ça et que ça me donnerait du pouvoir. Sur la vie.

Sur les hommes. Je ressentais la même chose que quand j'avais commencé à tailler des pipes ou quand j'avais perdu ma virginité. De la puissance.

Barry continuait à parler avec son accent de Liverpool.

— Je pars du principe que tu sais danser et, comme tu es une amie de Chey, je ne te demande pas de reverser une part à la maison, comme le font les autres filles. Tout l'argent que tu te feras, entre les pourboires et les danses privées, sera pour toi. Mais ne le dis pas aux autres ou ça fera des histoires.

J'ai opiné de nouveau.

— Bon, tu veux commencer quand ?

Ma carrière de stripteaseuse a commencé le lendemain. Lev m'a prêté un peu d'argent pour que je puisse m'acheter un costume, que j'ai improvisé avec ce que j'ai trouvé au marché aux puces qui se tenait sur le vieux parking près de l'immeuble qui avait jadis abrité Tower Records, sur Broadway, non loin de la librairie *Shakespeare & Compagnie*, où j'adorais me rendre pour feuilleter les dernières nouveautés. J'ai aussi cherché un morceau de musique approprié et j'ai mis des heures à me décider. J'avais d'abord pensé à un morceau de musique classique, peut-être russe, mais j'ai songé que c'était un peu trop

artistique pour l'endroit. J'ai fini par opter pour un morceau de Counting Crows, *Murder of One*, dont la mélancolie parlait à mon âme slave.

Cet après-midi-là, j'ai fait et défait dix fois mon sac pour vérifier que je n'avais rien oublié. Lorsque la porte de l'appartement s'est refermée derrière moi, j'étais presque prête à revenir en courant à la pâtisserie et à proposer à Jean-Michel de peloter mon cul tout son soûl, si cela me permettait de ne pas monter sur cette scène qui attendait que je la gravisse comme l'échafaud attend le condamné. Presque. J'étais beaucoup trop têtue

pour laisser une chose aussi ridicule que la peur se mettre en travers de mon chemin. Mon tour venu, je suis sortie de derrière le rideau miteux taché de bière et de brûlures de cigarettes, j'ai levé le menton et je me suis jetée à l'eau.

Il semblerait que toutes les choses importantes de la vie, la naissance, la mort, la perte de la virginité, se fassent plus ou moins sans vêtements. Pour moi, l'effeuillage était juste une expérience excitante de plus, une chose à laquelle je me préparais depuis que j'avais décidé de sécher les répétitions pour tailler des pipes aux garçons rencontrés chez le marchand de glaces près du mur de briques

rouges de l'école. Lorsque la musique a démarré et que les paroles familières ont retenti dans les enceintes, je me suis demandé quel genre d'oiseau était caché en moi, quel type de créature je libérerais quand je me débarrasserais de mon léger costume afin de dévoiler ma nudité aux clients que je devinais à peine au-delà du projecteur braqué sur moi. J'avais l'intuition que j'avais franchi le Rubicon, j'avais choisi un chemin sur lequel il n'y avait pas de demi-tour possible. Quoi que l'avenir me réserve, je ne pourrais pas effacer ce moment.

J'ai déployé les bras au-dessus de ma tête comme des ailes, et j'ai commencé à danser.

3

DANSE AVEC LES PONEYS

AU DÉBUT, J'AI ÉTÉ DÉCONCERTÉE PAR LA DÉCRÉPITUDE DU *Tender Heart*, QUE J'AVAIS DU MAL À CONCILIER AVEC MA volonté d'être aussi gracieuse que sexy. L'atmosphère de la salle de spectacle principale était miteuse, et les décorations murales de pacotille dissimulaient mal de vieilles affiches annonçant des concerts de Patti Smith, de Richard Hell & les Voidoids ou

encore de Television, qui avaient eu lieu voilà une éternité. Mes collègues danseuses choisissaient toutes des airs disco de mauvais goût comme bande-son pour accompagner leurs performances. Autant dire que tout cela formait un sacré frein pour quiconque tentait de se hisser au-dessus du lot. Lors de ma première apparition, en dehors du fait que j'étais terriblement gênée et mal à l'aise, j'ai fait l'erreur de me débarrasser trop rapidement de mon Bikini minimaliste et des voiles en soie assortis. Je les avais choisis parce qu'ils allaient bien ensemble et que cela me donnait quelque chose à utiliser pour danser. À la moitié du

morceau, je me suis donc retrouvée au centre de la scène, complètement nue et sans rien à faire. Seule face au regard vitreux d'une demi-douzaine de clients au visage indistinct, j'ai eu l'impression d'être davantage un mannequin qu'une danseuse. J'ai esquissé un entrechat qui m'a presque fait tomber, mes pieds n'ayant aucune prise sur le plancher lisse. J'ai abandonné l'idée de tenter d'autres pas classiques ; inutile de me ridiculiser davantage.

Je me suis vaguement dandinée, j'ai tourné un peu et souri. Puis j'ai répété mes petits mouvements encore et encore en espérant que le morceau allait enfin s'achever. Je suis restée

éloignée du poteau métallique qui dominait la scène et avec lequel les autres danseuses avaient joué toute la soirée, autour duquel elles avaient dansé et qu'elles avaient enlacé avec un abandon faussement érotique.

Le silence qui a fini par sortir des enceintes m'a profondément soulagée, de même que l'obscurité qui m'a permis de ramasser rapidement mes voiles, mon Bikini brillant et un malheureux billet de 5 dollars que l'un des spectateurs avait déposé sur le bord de la scène. Plus tard, les filles, qui changeaient tout le temps, un jour ici, l'autre ailleurs, m'ont appris le pole dance, mais je ne l'ai jamais pratiqué.

Je voulais être différente.

J'ai aussi appris à ménager mes effets et à dévoiler mon meilleur atout, mon corps, par étapes. Depuis que Chey et moi étions revenus de République dominicaine, je n'avais pas coupé mes cheveux, qui avaient singulièrement blondi au soleil. Ils n'avaient jamais été aussi longs. Chey les aimait comme ça. Il adorait les agripper violemment quand il me prenait en levrette. Ils étaient suffisamment longs pour couvrir mes seins, ce qui excitait les clients anonymes qui me regardaient et que mes clients réguliers aimaient. Mes tétons semblaient leur faire de l'œil derrière le rideau de cheveux.

En regardant les autres, j'ai découvert qu'elles réservaient la nudité totale pour la fin et ne permettaient aux clients qu'un bref aperçu de leur chatte juste avant que les lumières s'éteignent sur un dernier crescendo de la musique, comme une délicieuse friandise hors de portée. Je trouvais que c'était de la triche : après tout, est-ce qu'ils ne venaient pas spécialement pour cela ? Maintenant que j'étais épilée intégralement, je me délectais du spectacle de ma nudité, et un feu embrasait invariablement mon bas-ventre avant chaque performance, à la perspective de dévoiler mon intimité à ces étrangers, tout en sachant qu'ils pouvaient regarder

mais pas toucher, s'émerveiller mais pas goûter. J'avais l'impression que je pouvais les mener par le bout du nez, les contraindre à faire ce que je voulais par la seule exhibition de ma fente.

— Tu t'améliores tous les jours, a remarqué Barry un soir après ma dernière danse, quelques semaines après mes débuts. Tu étais maladroite au début, et, franchement, je ne t'aurais pas gardée si tu n'avais pas été une amie de Chey et si tu n'avais pas été aussi bien roulée. Mais tu as fait des progrès spectaculaires.

— Ça fait plaisir à entendre, ai-je répondu.

— Tu es trop bonne pour cet

endroit. Tu devrais danser dans un club plus classe. Tu perds ton temps ici, tu devrais aller dans les beaux quartiers, tu gagnerais plus.

Il avait raison. Les pourboires des clients du *Tender Heart* étaient loin d'être impressionnants. Et certains hommes étaient si désagréables et si grossiers que j'avais décidé dès le deuxième jour de ne pas accepter les danses privées. J'en avais formellement informé Barry en lui disant que c'était à prendre ou à laisser.

Barry m'a donné des noms, et j'ai passé des entretiens et des auditions. J'étais toujours sans nouvelles de

Chey.

Une fois clairement affirmé que je refusais toute promotion canapé et que je n'étais là que pour danser et divertir les clients, on m'a proposé de danser dans un établissement plus chic. J'ai même pu choisir lequel.

J'ai commencé à me produire dans deux cabarets privés de l'Upper East Side, qui avaient pour membres des New-Yorkais friqués et des étrangers qui logeaient dans les hôtels quatre et cinq étoiles autour de Central Park.

Je gagnais nettement plus et je me suis rapidement installée dans une

routine. Je dormais l'après-midi et je travaillais la nuit et les week-ends, chez *Sweet Lola* ou au *Majestueux*, où ma formation classique était admirée, voire encouragée, puisque deux soirs par semaine un pianiste accompagnait les filles qui faisaient des numéros plus lents dans le style cabaret. J'avais mis le feu à la salle et étais rentrée dans les bonnes grâces de Blanca, la superbe Tchèque qui s'occupait des danseuses, avec un numéro sur *Makin' Whoopee* qui nécessitait si peu de danse et tant de contorsions sur le piano que j'avais eu l'impression de ne pas faire grand-chose pour mériter tout l'argent que j'avais gagné ce soir-là.

J'ai même accepté de faire quelques danses privées. Les clients de ces deux clubs étaient beaucoup plus chics que ceux du *Tender Heart* et ils n'étaient jamais à court de billets qu'ils semblaient ravis de distribuer à la moindre provocation. Un homme n'exigeait rien d'autre que de contempler mes pieds nus. Il me payait une fortune pour avoir un aperçu de mes orteils et il était prêt à déboursier davantage si je lui permettais de rapprocher son visage de mes chevilles alors que je me mettais sur les pointes. Je ne l'ai jamais autorisé à me toucher. J'avais trop peur de perdre une position intéressante en transgressant les

règles édictées par la direction pour un peu d'argent supplémentaire.

Les filles et moi essayions de rentrer ensemble en taxi quand c'était possible, pour des raisons de sécurité – nous avons toutes eu peur lorsque Gloria, l'une des danseuses avec laquelle je travaillais souvent, avait été agressée dans une allée derrière chez *Sweet Lola* par un fan qui lui avait donné un violent coup de poing après qu'elle avait refusé ses avances – mais aussi pour faire des économies. J'avais gagné plus que je ne l'aurais cru possible quand je dansais au *Tender Heart* mais je faisais très attention. Cette nuit-là, j'ai donc demandé au chauffeur de s'arrêter lorsque le

compteur a atteint la somme que j'avais en poche, pourboire inclus, et j'ai fini le trajet à pied depuis le coin de la 14^e Ouest et de la XI^e Avenue. Il était 6 heures du matin, et on était dimanche : les rues habituellement très fréquentées près de la XII^e Avenue étaient désertes. J'ai décidé de faire un détour et j'ai marché jusqu'à la grande arche métallique sur la jetée 54 où j'ai regardé l'Hudson couler doucement et briller sous les rayons du soleil levant. Une troupe locale de danseurs donnait des représentations et des leçons à cet endroit, et j'avais souvent eu envie de m'approcher, voire peut-être de me faire des amis parmi eux.

Tout allait bien pour moi à New

York, mais, même si j'étais d'un tempérament plutôt solitaire, je me sentais parfois terriblement seule sans Chey et je lui en voulais. Les choses auraient été plus faciles s'il m'avait dit où il était et quand il serait de retour. Je ne voulais pas me plaindre ni passer pour une mégère, et j'étais parfaitement capable de me débrouiller sans lui, mais j'étais née dans un monde de lignes droites, d'uniformité et de précision et je détestais le chaos que laissaient derrière elles ses imprévisibles absences inexplicables. Je voulais ordonner mon existence et renforcer le sentiment, aussi pathétique soit-il, que ma vie avait un but.

J'étais d'humeur songeuse quand je suis arrivée à l'appartement et toujours fatiguée par ma nuit de travail, aussi n'ai-je pas remarqué la veste de Chey posée sur le dossier de la chaise dans la pièce qui lui servait de bureau, ni le journal plié sur le comptoir de la cuisine, ni le ronronnement de sa machine à laver ultramoderne.

J'avais déjà commencé mon rituel post-travail – balancer mon sac sur le canapé du salon afin de le défaire quand j'aurai dormi, faire bouillir de l'eau pour me préparer un thé en sachet avec une tranche de citron (souvenir de mon pays natal), m'asperger le visage d'eau dans la salle

de bains, histoire de laver la partie de moi qui dansait la nuit et qui était bien différente de celle qui restait habillée le jour – quand je l’ai aperçu dans la chambre. Je n’étais pas du genre à ne pas faire attention, mais Chey se déplaçait comme un chat, gracieux et silencieux comme un ressort prêt à se tendre. Il aurait pu marcher au milieu d’une horde de pigeons sans les déranger.

Le plaisir que j’ai ressenti en le voyant a été rapidement remplacé par d’autres sentiments, plus violents : il m’avait abandonnée, et je m’étais promis de ne pas me laisser faire et de lui dire que je refusais de me laisser traiter ainsi. C’est alors que j’ai

remarqué à côté de quoi il était assis. Un tas coloré de mousseline et de dentelles : le costume que j'avais rapidement essayé avant d'en choisir un autre pour ma représentation de la veille.

Il a remarqué le mélange de culpabilité et de méfiance qui s'était répandu sur mes traits, et son expression s'est durcie.

— Je pensais que tu ne dansais que pour moi, a-t-il déclaré. C'est ton nouvel uniforme à la pâtisserie ? Je suis allé te chercher là-bas et j'ai appris que tu avais démissionné...

— Tu pensais mal, ai-je rétorqué avec hauteur. Je ne danse que pour

moi.

Ça au moins, c'était vrai. Jusqu'à ma première représentation au *Tender Heart*, je n'avais pas compris à quel point la rigueur des pas, la musique et le plaisir que je retirais des applaudissements d'un public conquis et des regards fixés sur les mouvements de mon corps m'avaient manqué.

— Pourquoi tu as fait ça ? a-t-il demandé. Tu ne t'es pas dit que tu pouvais m'appeler et que je m'occuperais de toi ?

— Je ne suis pas un animal domestique, ai-je répondu irritée. Ni une fille épousée sur catalogue qui est

ravie de t'attendre à la maison et de dépenser l'argent que tu lui donnes parce que tu la baises, comme une pute.

— Tu sais bien que je ne te considère pas comme ça, a-t-il dit, visiblement blessé.

J'ai carré les épaules et levé le menton, prête à me battre davantage. J'avais acquis mon indépendance de haute lutte, et c'était une chose à laquelle je tenais infiniment. Si cela déplaisait à Chey, je le quitterais et utiliserais l'argent que j'avais gagné pour me débrouiller toute seule.

— J'aime danser. Ça m'a manqué. Et je refuse d'être redevable à quiconque,

même pas à toi.

— Tu n'es pas vraiment une danseuse étoile dans ce genre d'endroits, Luba, a-t-il rétorqué en agitant la carte du bouge de Barry, qu'il avait trouvée au fond de mon sac.

J'ai soupiré.

— Je ne me produis plus là. Je suis déjà passée dans un endroit plus chic, plus en adéquation avec mon style. Et ne fais pas comme si j'étais une stripteaseuse de bas étage, ai-je ajouté. Tu ne m'as pas vue sur scène.

Nous avons fini par trouver un arrangement. Il assisterait à l'un de mes numéros. S'il était conquis, il me

laisserait poursuivre. Dans le cas contraire, je laisserais tomber la danse, à condition de trouver une autre façon de m'occuper et de gagner ma vie.

Cette nuit-là, il m'a fait l'amour comme un homme possédé. J'avais l'impression que l'ardeur et la dureté calculée qu'il m'infligeait en me baisant violemment nous liaient davantage, de manière primale.

Chey n'avait jamais été à la fois tendre et brutal, et ce mélange m'a effrayée autant qu'excitée, comme si je rencontrais enfin le véritable Chey, un nouveau « lui », qui était à la fois prince charmant et démon, incarnés

dans une enveloppe humaine.

Alors qu'il me baisait sans relâche, étendue sur le dos, ses mains sous mes fesses pour atténuer la férocité de son assaut, je pouvais lire dans ses yeux que déjà il m'imaginait nue sous le regard d'autres hommes. C'était sa façon à lui de me marquer une bonne fois pour toutes et de m'éloigner de l'emprise des autres. C'était une forme de jalousie qui le rendait beaucoup plus exigeant et faisait de lui un amant inégalable.

J'ai passé plus de temps à planifier le numéro auquel Chey devait assister

que le premier que j'avais donné au *Tender Heart*. Qu'aimerait-il ? Qu'approuverait-il ? Je savais bien que je ne lui devais rien et que je pouvais faire ce qui me chantait. Mais j'aimais bien Chey, et des deux possibilités, poursuivre ma carrière en ayant sa bénédiction était mon option préférée.

J'avais l'intuition qu'il aimerait me voir danser, comme la première fois sur la plage. Il aimerait me regarder. Mais je voulais aussi qu'il comprenne que ce que je faisais était différent. Je n'étais pas une vulgaire danseuse qui agitait ses nichons pour quelques dollars. Je faisais plus que cela. J'étais une artiste. Je ne voulais pas seulement que Chey m'approuve. Je

voulais qu'il me respecte.

Je me suis démenée pour que le moindre détail de mon numéro lui plaise, de la lumière – blanche, pas rouge – à mon costume – une simple robe longue en coton blanc, comme celle que je portais sur la plage, et dont je pouvais me débarrasser d'un simple mouvement d'épaules, sans bouger de manière trop élaborée. Je suis montée sur scène pieds nus et j'ai dansé sur un côté, laissant le poteau métallique dans le noir. Pour m'accompagner, j'avais choisi un morceau qu'il aimait, une chanson que j'avais souvent entendue les rares fois où il était chez lui et qu'il travaillait sur son ordinateur. *Devil in the Details*, une

chanson typiquement américaine des Walkabouts, qui allait crescendo : elle commençait doucement avant de s'accélérer, ce qui me permettrait de commencer lentement, avec des mouvements délicats, avant de me lancer dans des pas plus audacieux. C'était aussi ma façon de montrer à Chey que je ne l'oubliais pas quand je dansais.

Il a aussi assisté à mon numéro suivant, chez *Sweet Lola*. Lorsqu'il m'a dit plus tard que j'avais été bonne, j'ai rougi de fierté.

Sa remarque suivante, en revanche, m'a fait l'effet d'une gifle.

— Mais tu pourrais être meilleure,

a-t-il commenté en tapant le code d'entrée de l'immeuble.

Sa réflexion m'a mise en colère, mais je me suis retenue de lui répondre sèchement. Je voulais obtenir son approbation et son soutien, et, s'il y a bien une chose que j'avais apprise sur les hommes, c'est qu'ils aimaient croire qu'ils contrôlaient tout, même quand ce n'était pas le cas.

— Ah bon ? ai-je répondu avec toute la suavité dont j'étais capable. Comment ça ?

Si Chey a remarqué le sarcasme qui perçait malgré tout dans mes paroles, il n'en a rien montré.

— La danse classique doit être réservée à la musique classique.

— J'y ai pensé, mais ça ne correspond pas à la clientèle du club. Le *Majestueux* m'autorise quelques pas classiques, mais...

— Les clubs, j'en fais mon affaire, a-t-il rétorqué d'un ton sans réplique.

— D'accord...

Si Chey pouvait me donner encore plus de pouvoir auprès des madames, tant mieux. Je n'étais pas orgueilleuse au point de refuser son aide, surtout si cela me permettait de donner libre cours à ma créativité.

— Et tes mouvements sont trop

désordonnés.

— Voilà que tu parles comme mes enseignants russes.

— Eh bien, ils avaient raison ! Il faut que tu apprennes à te contenir.

Au début, son plan pour améliorer mes numéros s'est cantonné à l'entraînement physique. Il m'a emmenée dans son dojo, une école d'arts martiaux sur la 27^e Ouest, où il avait l'habitude de s'entraîner quand il était à New York, ce qui lui permettait de rester musclé et en forme. C'était une pratique que je ne voulais en aucun cas décourager chez lui : il était hors de question que je sorte avec un homme qui se laissait aller à grossir

comme son ami Lev.

En dehors de la danse, je n'avais jamais éprouvé le besoin ou le désir de faire du sport. Je considérais la sueur comme inutile et moche. Et, une fois débarrassée de mes rondeurs adolescentes, j'avais toujours été mince sans rien faire. Malgré mes petits déjeuners quotidiens à la pâtisserie – un pain au chocolat ou un chou chantilly avec un café mousseux – je n'avais jamais pris un gramme.

Chey m'a conduite à la réception, a présenté sa carte de membre et noté mon nom sur la liste des invités. J'ai regardé autour de moi. Ça sentait la sueur séchée et les serviettes

humides. Quelques hommes et de rares femmes sont passés, vêtus de tenues de sport de mauvaise qualité et débraillées. Comment diable tout cela était-il censé améliorer ma façon de danser ?

Nous avons croisé une connaissance de Chey. Vêtu uniquement d'un short en satin coloré et de protections sur les mains, l'homme portait des coups de boxe dans le vide face à un miroir. Il s'est rengorgé quand nous sommes passés, et j'ai retenu un rire. Le regard qu'il a échangé avec Chey a montré qu'ils se connaissaient, et l'autre homme a baissé la tête, comme un chien qui se soumet à l'autorité du chef de meute.

J'ai découvert avec joie que la présence de Chey me protégeait des regards baladeurs : personne ne m'a dévisagée, et nul ne s'est étonné de ma présence. J'avais l'impression d'être aussi déplacée dans cet endroit que lorsque j'étais montée sur une scène pour la première fois, mais la tranquille assurance de Chey et son expression peu commode détournaient l'attention de moi, ce qui me changeait agréablement. Je n'aimais pas être l'objet de regards insistants à moins de l'avoir explicitement permis, ce que je faisais en dansant. Chey m'a montré quelques étirements et des mouvements de base. Il appelait ça le Muay Thai, et j'ai

découvert à ma grande surprise que mon corps de danseuse était fait pour ce genre d'exercices. Mes jambes et mes abdos étaient musclés, et j'avais un excellent sens de l'équilibre : aussi ai-je frappé dans les punching-balls avec une facilité et une puissance surprenantes.

Il m'a ensuite appris plusieurs mouvements simples de corps-à-corps et m'a invitée à frapper ses mains garnies de protection, tout en bloquant ou en esquivant mes coups.

Il était évident qu'il faisait en sorte de parer le moins possible mes attaques et qu'il se retenait afin de ne pas me blesser, mais, même en

sachant qu'il me laissait gagner, j'ai adoré sentir les élancements familiers de mes muscles et danser avec Chey comme s'il était un adversaire plutôt qu'un amant. J'ai aimé l'impact de son corps sur le mien, sa façon de se pencher pour esquiver un coup de coude ou de pied, sa rougeur et la sueur qui coulait sur son visage, mettant en relief ses contours.

Je me suis arrêtée un instant pour reprendre mon souffle, et il en a profité pour se pencher et m'embrasser, me mordant la lèvre inférieure si fort que j'ai failli crier.

— Tu aurais dû esquiver, a-t-il commenté, malicieux. Tu n'étais pas

assez attentive.

— Je t'ai vu venir à trois kilomètres, ai-je protesté. C'est juste que je ne voulais pas t'interrompre...

Il m'a soulevée dans ses bras, et j'ai enlacé sa taille de mes jambes. Sans me lâcher, il s'est déplacé et m'a plaquée contre le miroir.

— La porte est ouverte. Quelqu'un pourrait nous voir..., ai-je murmuré pour la forme.

Prise entre Chey et la surface lisse et froide du miroir, je sentais mon excitation grandir. Nous étions dans l'une des plus petites salles, qui contenait des matelas pour les

étirements et deux punching-balls. Elle donnait sur une salle plus grande, dans laquelle se tenait un ring de boxe, plusieurs punching-balls suspendus au plafond et des appareils de musculation.

— Je m'en fous, a-t-il répondu en soulevant mon tee-shirt et en exposant mes seins, dont les tétons étaient déjà dressés, au regard de quiconque serait entré à ce moment-là. Et puis, de toute façon, je me suis débrouillé pour que personne ne nous dérange.

Pendant une fraction de seconde, je me suis demandé ce qu'il avait bien pu faire pour inspirer autant de crainte à

tous les membres du club de gym. Peut-être était-ce un adversaire particulièrement redoutable. Peut-être était-il le propriétaire des lieux. Mais mes pensées ont été toutes balayées lorsqu'il a baissé mes leggings et qu'il a glissé un doigt en moi. Suivi d'un deuxième.

— J'ai l'impression que tu as plus apprécié notre entraînement que tu ne le montrais, a-t-il commenté, en découvrant à quel point j'étais moite, à cause de l'exercice et de l'effet que me faisait la vision de son corps musclé. Bon. Tu veux bien que je t'entraîne, alors, ma sirène ?

Il m'appelait comme ça depuis notre

nuit sur la plage.

— Oui, ai-je répondu.

— Bien, a-t-il commenté avec un sourire désarmant.

Il a baissé la tête vers moi et a pressé les lèvres contre le lobe de mon oreille. Son souffle était chaud sur ma peau.

— Leçon numéro un : apprendre la patience.

Il jouait avec moi, mais l'irritation sans bornes née de mon impuissance était submergée par mon intense excitation. J'avais tellement envie de sentir ses mains courir sur mon corps, de sentir son sexe en moi et de me

laisser aller, quel que soit ce qu'il avait imaginé cette fois, que je lui ai permis de se dégager et de me rajuster sans protester.

J'étais stupéfaite, comme droguée par le désir. Il m'a prise par la main et m'a guidée vers la sortie. Il avait bien remarqué que mes tétons pointaient sous le fin tissu de mon tee-shirt et il en semblait ravi.

Mais nous étions à peine rentrés à l'appartement qu'il a été appelé de nouveau au loin. Il s'est excusé, m'a promis qu'il se ferait pardonner en rentrant, et je me suis de nouveau retrouvée seule, à manger, à danser, à dormir et à attendre son retour.

Environ une semaine plus tard, j'ai trouvé un nouveau costume étalé sur le lit. Je n'avais jamais vu aucune danseuse au club porter ce genre de chose. Des bretelles en cuir, des boucles en métal et deux pinces avec des clochettes qui, si je devinais bien, s'accrochaient aux tétons.

Chez *Sweet Lola*, j'avais vu une fille faire un numéro dans un corset en cuir et des cuissardes noires. Elle avait un fouet dont elle ponctuait chacune de ses pirouettes, mais son costume ne ressemblait en rien à celui-ci, et je n'aurais pas imaginé que Chey veuille que je me produise dans ce genre de

tenue. Pour moi, le cuir et le latex étaient vulgaires. Ils étaient à leur place dans les vitrines des sex-shops et ne convenaient qu'aux filles qui avaient besoin de détourner l'attention de leur absence de talent et qui se trémoussaient contre le poteau métallique en espérant que personne ne remarquerait leur regard vide et leurs pas maladroits.

J'ai trouvé un petit mot à côté du costume. « Essaie-le. »

Chey me connaissait bien. Nous n'étions pas si différents au fond. Nous étions tous deux têtus comme des mules et nous n'aimions une idée que si elle venait de nous.

J'ai joué avec les bretelles. Le cuir était épais mais doux, cher et neuf. Les boucles métalliques brillaient sous la lumière, et le costume était bien fini, comme s'il avait été fabriqué par un artisan expérimenté et non par un ouvrier dans une usine qui produisait des accessoires bon marché à la chaîne.

J'ai dû m'habiller devant le miroir et m'y reprendre à plusieurs fois avant de comprendre comment il s'enfilait, mais, une fois que cela a été fait, j'ai été agréablement surprise. Le costume était un harnais, qui mettait en valeur mes seins et ma chatte, et dont la sangle dans le dos me forçait à me tenir bien droite.

Je me suis retournée. Chey se tenait dans l'embrasure de la porte, souriant.

— Ça te va bien, a-t-il commenté. J'aime.

— Je ne m'attendais pas à ça. Ce n'est pas... classique. Tu penses que je devrais danser habillée comme ça ?

Le harnais n'était pas vulgaire, mais il était très différent des costumes que j'avais l'habitude de porter sur scène et qui étaient censés accentuer la délicatesse de mes mouvements et souligner le fait que mes numéros n'étaient pas sexuels. Enfin, pas uniquement.

— Non. Ce n'est que pour moi, a-t-il

rétorqué.

Il a levé la main pour me tendre quelque chose. Une paire de bottes à plate-forme sans talons mais avec un fer métallique sous la semelle, ce qui les faisait ressembler à des sabots.

J'ai haussé un sourcil, intriguée.

— Ils permettent de travailler son équilibre mais il est très difficile de marcher avec. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit.

Chey a posé les étranges bottes près de la porte, m'a dévisagée un instant, puis il a défait le nœud de sa cravate et s'est dirigé vers son bureau.

L'idée de me harnacher ainsi m'a

semblé bizarre, mais je ne pouvais pas résister à un défi. Mes professeurs de danse m'avaient reproché bien des choses mais n'avaient jamais critiqué mon maintien ni ma capacité à faire des pointes.

Les bottes étaient en cuir souple et fin, fermées par une invisible fermeture Éclair intérieure et elles m'arrivaient à mi-cuisses. J'ai d'abord dû me tenir à un meuble quand je me suis levée avec précaution, puis j'ai déplacé mon poids sur la plate-forme afin de pouvoir faire quelques petits pas. Je ne faisais pas vraiment des pointes, puisque j'étais dans l'incapacité de tendre complètement le pied, mais, après quelques essais et

hésitations, j'ai réussi à marcher de manière à peu près stable à défaut d'être gracieuse comme je l'aurais voulu.

Pour parachever le costume, j'ai saisi les pinces à tétons avec les clochettes, toujours posées sur la couverture, et je les ai soigneusement attachées. À moins de les heurter ou de les frôler, ce n'était pas douloureux. Je me suis de nouveau regardée dans le miroir.

L'effet produit était saisissant, bien qu'un peu étrange. Chey et d'autres m'avaient souvent dit que je bougeais comme un animal, et ma longue chevelure ainsi que mon corps élancé

n'étaient pas sans rappeler les équadés. Pour accentuer la ressemblance, je me suis brossé les cheveux et je les ai rassemblés en une queue-de-cheval haute comme une crinière.

Je me suis ensuite rendue, à petits pas prudents, dans le bureau de Chey pour lui montrer le résultat.

Il a levé le nez de son ordinateur et m'a fait un sourire démoniaque.

— Magnifique. Viens là.

Je me suis dirigée vers lui, un peu vacillante, et me suis arrêtée devant sa chaise. Il avait ôté sa chemise et sa cravate, et il ne portait qu'un jean taille

basse qui dévoilait le V de ses abdominaux.

— Écarte les jambes, a-t-il ordonné.

J'ai obéi, transcendée par la ferveur que je lisais dans son regard et l'admiration qu'il portait à mon corps.

Il a glissé un doigt dans ma fente pour vérifier si j'étais excitée, puis il a caressé mon clitoris en faisant de petits cercles, de plus en plus rapides au fur et à mesure que je me laissais aller contre lui. Mes jambes ont vacillé, et j'ai manqué de perdre l'équilibre quand ses caresses sont devenues encore plus énergiques. J'ai gémi, l'invitant à caresser tout mon corps. Il m'a rattrapée et m'a fait pivoter,

repoussant les papiers qui encombraient son bureau afin de dégager un espace sur lequel je puisse m'appuyer.

La coupe étrange des semelles de mes bottes me contraignait à me tenir de travers. À l'intérieur des chaussures, j'étais sur la pointe des pieds et j'avais les fesses en l'air et le dos cambré, les avant-bras sur le bureau. J'entendais derrière moi le souffle de Chey, qui se faisait court, et j'imaginai quelle vision je lui offrais, avec ces cuissardes et le harnais en cuir qui encadrait mon dos et restreignait mes mouvements. Chaque fois que je me déplaçais en avant ou en arrière, les clochettes attachées à mes

seins tintaient, lui rappelant que j'avais accepté de m'habiller ainsi pour lui faire plaisir, ce qui semblait l'exciter autant que je l'étais par son approbation.

Il a saisi mes fesses dans ses mains, a tiré et malaxé ma chair puis il m'a ouverte largement et a testé doucement l'étroitesse de mon anus du bout du doigt.

J'ai entendu le bruit du tiroir de son bureau, le cliquetis d'une bouteille que l'on ouvre, puis il a recommencé à s'occuper de moi, glissant un doigt, puis deux, dans mon cul, sans cesser de caresser mon clitoris.

J'avais mal aux genoux à cause de la

pression exercée par la position bizarre due aux bottes, et mes tétons étaient douloureux, mais ce n'était rien en comparaison du plaisir procuré par ses caresses. Mon cerveau a été submergé, et toutes mes pensées se sont transformées en sensations, comme si ma conscience avait quitté ma tête pour se répandre dans mon corps.

— C'est ça, détends-toi, a-t-il murmuré.

J'ai senti que je m'ouvrais davantage, lui facilitant l'entrée. J'ai reculé et senti le bout de son sexe contre mon cul.

S'il y avait bien un sujet qui

apportait avec lui un silence effarouché dans le dortoir de mon affreuse école de Saint-Pétersbourg, c'était l'évocation qu'un sexe d'homme puisse se glisser ailleurs que dans la chatte ou la bouche d'une femme, dans l'endroit le plus intime et le plus tabou : son cul.

Une fois remise du choc initial provoqué par le désir de Chey de me prendre par là, j'avais découvert que j'adorais ça ou, du moins, que j'étais certaine de jouir quand il mettait un doigt dans mon cul, pendant qu'il me baisait ou qu'il caressait mon clitoris. J'en voulais davantage. Je voulais sentir sa queue en moi, qu'il me possède tout entière le plus

profondément possible.

J'ai agrippé son bureau des deux mains et j'ai retenu une grimace quand mon trou s'est ouvert pour le laisser entrer. Il s'est immobilisé, attendant que l'inconfort disparaisse en me caressant le dos et le cou tout en murmurant doucement des paroles d'encouragement jusqu'à ce que je me détende et que je pousse de nouveau, mon anus s'étirant pour le prendre tout entier.

Il a commencé à aller et venir, doucement au début puis de plus en plus fort, encouragé par mes gémissements de plaisir. Il a saisi violemment ma queue-de-cheval, a

enroulé mes cheveux autour de son poignet et s'en est servi pour diriger mes coups de reins jusqu'à ce qu'il se raidisse et jouisse en moi.

Je me suis redressée, prête à me retourner pour l'embrasser, mais il a posé sa main sur le bas de mon dos pour me maintenir dans la même position.

— Non. Ne bouge pas, a-t-il dit doucement.

Il s'est agenouillé juste en dessous de moi et a commencé à lécher mon clitoris. Il a enfoui profondément sa langue entre mes lèvres de la façon que je préfère, puis il l'a agitée jusqu'à ce que je jouisse en criant. Son visage

est resté pressé contre moi comme s'il voulait absorber mon orgasme et en laper chaque goutte.

Je ne tenais plus debout, et, quand mes genoux ont cédé, il m'a rattrapée et m'a fait asseoir contre lui, puis il m'a embrassée lentement, passionnément.

Il s'est ensuite agenouillé et a ôté les pinces à tétons avec soin, avant de défaire et d'enlever chacune de mes cuissardes. Il m'a ensuite massé les pieds et les chevilles, jusqu'à ce que la circulation du sang redevienne normale.

— Pourquoi ce sourire ? ai-je demandé en voyant de l'amusement se

peindre sur son visage.

— Je n'étais pas certain que tu accepterais de porter ce costume. Je me demandais si je n'étais pas allé un peu trop loin.

J'ai réfléchi un instant avant de répondre.

— Je l'ai porté pour moi. Pour voir si j'en étais capable. Et ce que ça faisait. La curiosité est le moteur qui me pousse à faire bien des choses.

— Tu es curieuse comme un chat.

Je m'attendais à moitié à ce qu'il continue sur cette lancée et à ce qu'il

m'achète une combinaison en latex, mais il n'en a rien fait. À la place, il m'a offert un fin bracelet de cheville en argent, auquel était attachée une breloque, si petite qu'il fallait la regarder de près pour voir de quoi il s'agissait.

Un fer à cheval en ambre.

C'était l'un de ses nombreux cadeaux taillés dans cette pierre. Cette pierre magique dont il faisait soi-disant commerce et qui venait des profondeurs du temps.

La fois suivante, quand j'ai dansé, j'ai imaginé qu'il me chevauchait. J'étais sa fille poney. La danse était sauvage, excessive, animale : j'avais

les joues si rouges que j'ai dû emprunter du fond de teint à une autre danseuse pour ma deuxième danse. Je ne voulais pas ressembler à Blanche-Neige. Une fois que le Prince Charmant lui était passé dessus.

Blanca, la madame tchèque, a émis un petit bruit désapprobateur quand j'ai quitté la scène, mais une lueur complice brillait dans ses yeux, comme si elle savait exactement ce que Chey m'avait fait la veille. J'ai rougi davantage en passant devant elle pour me rendre dans la loge.

— Pas de rose, Luba, pas de rose.

Elle ne parlait pas de mes joues. Dans mon abandon, j'avais montré

plus qu'il n'était permis.

Dans le public, personne ne s'était plaint.

Avant de rencontrer Chey, je ne savais pas que l'ambre pouvait prendre autant de formes et de couleurs différentes.

Lors de notre séjour en République dominicaine, je lui avais posé des questions sur son travail. Il m'avait alors amenée dans un petit musée privé dans un centre commercial délabré, dans lequel étaient conservées une infinie variété de pierres. Il m'avait expliqué comment

ces pierres étaient passées du statut de fossiles à celui de bijoux et de quelle manière elles perdaient de leur valeur si elles étaient nébuleuses ou sombres. Je n'avais jamais porté ou possédé d'ambre auparavant, et le premier cadeau de Chey avait été une énorme pierre, qu'il avait demandée à un artisan local de monter sur un sautoir en argent. Elle était trop lourde pour que je la porte autour du cou, aussi Chey avait-il suggéré que j'en fasse un bracelet de bras. J'avais passé beaucoup de temps au soleil et j'avais découvert que, malgré ma peau très pâle et la crème solaire dont j'avais généreusement enduit mes bras et mes épaules, je bronçais avec une

incroyable facilité sans jamais attraper de coup de soleil. Chey s'est émerveillé devant la façon surnaturelle dont la couleur de la pierre s'accordait à celle de ma peau, formant une mini-symphonie de caramel et d'orange là où la démarcation entre ma peau et le bijou devenait floue. Je portais une robe blanche.

Quelques jours plus tard, il m'a offert une autre pierre, presque laiteuse. Je faisais la sieste, étendue sur le lit ; il m'a réveillée et m'a ordonné de m'allonger sur le dos et de faire l'étoile de mer sur les draps frais, alors qu'une brise légère faisait frissonner les rideaux ouverts sur la

porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse menant à la plage. Avec délicatesse, il a déposé la pierre dans le creux prononcé de mon nombril.

— Ça met en valeur la couleur de lionne de ta chatte, a-t-il expliqué en désignant mes poils pubiens.

Il a ensuite glissé un doigt dans ma fente pour montrer à quel point il était sensible à mes charmes. J'ai essayé de ne pas rougir. Évidemment, une chose en a entraîné une autre, et nous avons été en retard pour le dîner.

Ce soir-là, il avait réussi à me convaincre de m'asseoir à la table du restaurant très chic où il avait réservé pour dîner. Je m'y étais rendue sans

culotte, le sexe encore douloureux à cause des assauts répétés de ses caresses et de ses coups de reins.

À New York, il a ajouté d'autres pièces à ma collection avec une générosité gênante. Chaque pierre était assortie à mes humeurs, aux vêtements qu'il m'offrait, aux teintes que prenait mon corps quand il me sautait transformant chaque baise en cérémonie presque sacrée.

J'étais certaine que chaque fois que je dansais juste après avoir couché avec Chey, tous les hommes anonymes qui composaient mon public le savaient. Il suffisait de voir mes seins s'agiter, ma chatte briller et mon cul

s'illuminer sous le projecteur. Cette idée m'excitait terriblement.

J'étais une débauchée et j'étais une femme. La femme de Chey.

Si seulement il perdait l'habitude de disparaître sans prévenir en refusant de me dire où il allait ou pourquoi il partait. Mon cœur et mon sexe le réclamaient dans le grand lit vide, et ces nuits s'éternisaient. Mon âme tout entière était esseulée, mon corps était la proie du manque, et mon besoin d'être prise était un gouffre sans fond.

C'est lors d'une de ces interminables nuits que le pire est arrivé.

Avec Alice et Maya, deux danseuses

russes avec qui je travaillais, nous avons passé la nuit à célébrer une soirée extrêmement lucrative, dans le bar de *L'Algonquin*, sur la 44^e Rue. Nous avons revêtu nos plus beaux atours, car je pouvais à présent me permettre d'en acheter. Nous avons quitté l'hôtel et hélé des taxis séparés pour rentrer chez nous – dans mon cas l'appartement vide de Gansevoort Street que je partageais avec Chey – quand j'ai aperçu une silhouette familière qui se traînait lourdement sur le trottoir opposé. Cela faisait des semaines que je n'avais pas vu Lev, depuis qu'il m'avait présentée à Barry du *Tender Heart*.

Je l'ai appelé, et il a jeté un regard

furtif et embarrassé dans ma direction. J'ai eu l'impression que son premier instinct avait été de me fuir, puis il a semblé se raviser et il a attendu que je traverse et que je le rejoigne à côté des marches qui menaient à l'hôtel *Royalton*, où le bar de Philippe Starck était l'un des endroits les plus sélects de Manhattan.

— Luba.

— Salut, Lev...

— Tu as l'air... en forme...

Il faisait soigneusement attention à ne pas me regarder en face. Son nez était gonflé et de travers, des cercles noir et mauve soulignaient ses yeux, et

sa façon de se tenir suggérait qu'il boitait ou en tout cas qu'une de ses jambes le faisait souffrir.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? ai-je demandé.

— Tu n'es pas au courant ?

— Non.

— Chey ne t'a rien dit ?

— Je ne le vois pas souvent. Raconte-moi.

Il a hésité un instant, puis son regard a enfin croisé le mien.

— C'est lui qui m'a fait ça. Il m'a flanqué une raclée.

— Mais pourquoi ? ai-je demandé,

interloquée.

— À cause de toi.

— De moi ?

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? J'étais sincèrement perplexe. Si Chey avait réagi immédiatement de cette façon, j'aurais peut-être compris. J'ai supposé que Lev ou Barry avait dû expliquer à Chey comment je m'étais retrouvée au *Tender Heart* et je n'étais pas surprise par sa colère. Certains hommes sont jaloux. Mais cela faisait maintenant des semaines que je dansais, et, une fois passé le choc initial, Chey avait eu l'air d'accepter ma profession, voire d'être fier de moi et de ma façon de danser. Je sentais la

colère monter en moi, la raclée de Lev s'ajoutant à la longue liste des choses que Chey m'avait cachées et de ses mensonges.

— Il n'était pas content que je t'aie suggéré de... danser. Il était furieux. Je ne l'avais jamais vu aussi enragé.

— C'est vraiment lui... qui t'a fait ça ?

J'ai examiné ses traits meurtris. En temps normal, il n'avait déjà rien d'attirant, mais là il ressemblait à une gargouille blessée. Je me suis souvenue de la façon dont les hommes du dojo évitaient soigneusement de croiser le regard de Chey. Si c'était ce qu'il faisait à ses amis à la moindre

provocation, leur réaction n'avait rien d'étonnant.

— On m'a remis le nez en place, a expliqué Lev. Les traces finiront par s'estomper avec le temps. Et ma jambe guérira.

J'étais furieuse. Lev n'était qu'une connaissance et pas quelqu'un avec qui j'avais envie de passer du temps. Mais il avait été là quand Chey ne l'était pas. Comment Chey avait-il pu lui casser la gueule et ne rien me dire ?

— C'est un homme jaloux, Luba. Et tu ne sais pas quel pouvoir est le tien. Ça peut rendre les hommes fous, tu sais.

Le taxi jaune que j'ai fini par prendre ne pouvait pas descendre suffisamment vite à mon goût la 5e Avenue vers Meatpacking District. Je bouillonnais à l'intérieur et j'étais bien décidée à obtenir une explication de Chey : je voulais savoir qui il était vraiment, que la réponse me plaise ou non.

Il n'était évidemment pas là quand je suis rentrée. Pire : la porte de son placard était ouverte : il avait fait ses bagages à toute allure, ce qui signifiait qu'il était parti pour une semaine au moins.

Sur ma table de nuit, j'ai trouvé un cadeau d'au revoir : encore une pierre

en ambre, la dixième si je ne me trompais pas. Mais, cette fois-ci, il ne s'en tirerait pas comme ça. J'ai sauté dans la douche et, folle de rage, je me suis lavée frénétiquement, comme si je me débarrassais de Chey par la même occasion.

Ensuite, j'ai erré dans le grand appartement plongé dans l'obscurité, incapable de me calmer suffisamment pour me coucher et dormir. C'est alors que j'ai remarqué qu'un tiroir de son bureau était resté ouvert. Comme il était toujours verrouillé, comme tant d'autres choses dans l'appartement, je me suis évidemment approchée pour jeter un coup d'œil.

Des feuilles de douane sans intérêt,
rédigées dans plusieurs langues, un
tas énorme de pinces à papier et
d'élastiques, et, sous ce bazar, un
pistolet automatique.

Noir et brillant.

Qui sentait l'huile.

Mon cœur a fait un bond.

Je l'ai saisi avec prudence pour le
regarder de plus près.

Un Sig Sauer.

Dangereux et sublime.

Comme mon amant.

Mon cœur s'est serré.

Avais-je fui la Russie pour finir entre les mains d'un voyou américain, d'un gangster ?

4

DANSE AVEC LES ARMES

LORSQUE J'AI TROUVÉ LE PISTOLET, MON MONDE S'EST FIGÉ.

Je savais que, l'Amérique étant ce qu'elle est, posséder une arme était relativement fréquent. Mais pas une arme comme celle-là. Le pistolet de Chey, comme tout ce qui l'entourait, avait l'air très cher. Il était élégant, en acier gris, et avait été récemment nettoyé. Il était rangé dans le tiroir en

haut du bureau à droite, là où les gens gardent ce qu'ils utilisent souvent, comme des stylos de rechange, des pinces à papier, voire un agenda. Mais pas une arme mortelle.

Je lui aurais peut-être trouvé des excuses et j'aurais pu penser que c'était pour se défendre contre d'éventuels cambrioleurs, si je n'avais pas découvert le silencieux posé à côté. Je n'en avais jamais vu ailleurs qu'à la télévision, mais le long et mince tube métallique ne pouvait rien être d'autre. Et personne n'utilise de silencieux pour se protéger. Un homme qui défend sa maison doit certainement chercher à faire le plus de bruit possible afin de permettre

aux voisins d'appeler de l'aide. Seuls les prédateurs ont besoin d'un silencieux, pas les proies. Les gens qui ont quelque chose à cacher. Comme Chey.

J'ai assemblé toutes les pièces du puzzle.

Les mensonges. Les longues absences inexplicables. Son association avec Lev. Sa garde-robe pleine de vêtements dépareillés, costumes hors de prix et sweat-shirts d'universités dans lesquelles il n'avait jamais mis les pieds. L'argent, les pots-de-vin, le train de vie dispendieux et les réunions de travail dans des endroits improbables. Les tiroirs

verrouillés. Les papiers dans son bureau, rédigés dans une tonne de langues différentes, des notes manuscrites écrites dans un russe bien meilleur que celui qu'il prétendait parler.

C'était un bandit. Je ne savais pas ce qu'il trafiquait : drogue, armes ou pire encore. Quoi que ce soit, je ne voulais pas savoir. J'avais vu suffisamment de films américains et j'en avais assez appris sur le marché noir par les garçons qui nous vendaient des collants et des cigarettes pour savoir que plus on en savait, plus on avait de risques de finir au fond de la Neva, ou, dans mon cas, de l'Hudson.

J'aurais dû refermer le tiroir et tourner les talons, mais le pistolet de Chey agissait sur moi comme le chant des sirènes, à la fois mortel et magnifique, et mes mains ont caressé son flanc argenté avant que la moindre pensée rationnelle ait le temps de m'ordonner de fuir en courant et de faire comme si je n'avais rien vu.

L'arme s'est lovée dans ma main comme si elle avait été faite pour moi. Le canon était aussi élégant et mince que le corps d'une femme, et la détente me suppliait de la toucher, de la tenir, de la caresser.

Pistolet en main, bras tendu comme je l'avais vu faire dans tant de films

d'action, j'ai arpenté l'appartement, en tournoyant sur moi-même dans un sens puis dans l'autre, pirouettant parfois soudainement pour viser un ennemi imaginaire. J'ai aperçu mon reflet dans le miroir de la chambre, celui-là même dans lequel je m'étais regardée harnachée comme un poney avant que nous baisions dans son bureau. Juste à côté du tiroir qui contenait le pistolet.

Je me tenais bien droite. Bras tendus, coudes bloqués, abdominaux contractés, les yeux brillant d'une lueur à mi-chemin entre le désir et la violence.

J'ai eu l'impression de comprendre

enfin Chey.

Sa part animale, l'attrait du danger, l'instinct de survie qui balaie tous les autres, même si cela doit blesser ceux que l'on aime.

C'est alors que la souffrance m'a frappée de plein fouet, suivie par une colère terrible.

Une boule de douleur, de fureur, grossie par un sentiment de trahison, a enflé en moi avant de se répandre dans mes membres jusqu'au canon de l'arme.

Je me suis retournée.

J'ai levé les bras.

Et j'ai tiré.

Il y a eu une déflagration, suivie d'un bruit de verre et d'un fracas terrible, et l'écran plat du téléviseur de quatre-vingt-dix centimètres s'est écrasé sur le sol. J'ai été projetée en arrière, l'épaule quasiment déboîtée par la force du recul. Mes oreilles bourdonnaient. Au temps pour le silencieux et tous les films qui m'avaient promis que je n'entendrais guère plus qu'un petit « plop ». Le bruit de la détonation avait résonné dans tout l'immeuble, et j'ai imaginé qu'il avait alerté tous les voisins, sans parler du bruit de l'écran s'écrasant sur le parquet poli de Chey.

Je n'avais pas l'intention de rester là et de fournir une explication, que ce

soit à Chey, aux voisins, à la police, ou que sais-je, parce que cela reviendrait à dire que j'avais découvert le secret de mon amant. Les autorités pourraient me prendre pour une complice. Les ennemis de Chey, qui devaient être légion, ce qui expliquait la présence de l'arme dans son bureau, me prendraient pour leur ennemie. Ses amis pourraient penser que je détenais des informations dangereuses. Chey lui-même penserait peut-être que j'avais découvert un secret que je n'avais pas le droit de garder.

J'ai fui.

J'ai fourré toutes mes affaires dans

le sac qu'il m'avait offert pour transporter mes costumes et je me suis fondue dans la rue. Je me sentais toujours plus en sécurité lorsque j'étais entourée de monde ; j'ai donc marché vers l'animation de Times Square et de Midtown. Je savais que je serais invisible au milieu des touristes et des travailleurs qui s'entassaient comme des sardines sur le trottoir. Ils obéissaient tous au même rythme silencieux, les visages levés vers les écrans qui déversaient leur incessante procession de clips musicaux et de publicités, les mains occupées à tapoter sur leurs smartphones ou à jouer avec d'autres gadgets : nul ne prêtait attention à moi.

Au début, j'étais trop effrayée pour éprouver de l'emportement ou de la colère.

Chaque fois que quelqu'un marchait trop près de moi, chaque fois que la laisse métallique d'un chien trop rapide que son maître peinait à suivre résonnait sur le sol ou que les taxis jaunes jouaient du Klaxon pour se faufiler dans le trafic, mon pouls s'accélérait et mon sang courait plus vite dans mes veines.

Je me suis arrêtée pour acheter une boisson fraîche et un sachet de bretzels à un vendeur ambulant, histoire d'occuper mes mains tremblantes, puis j'ai trouvé un banc

libre où je me suis assise pour examiner les possibilités qui s'offraient à moi.

J'étais dans un état d'intense anxiété : tous mes nerfs, mes muscles étaient tendus, prêts à sursauter, comme si j'attendais que reprenne une chanson mise sur « Pause ». Mes pensées étaient éparpillées comme des oiseaux dans le vent, les larmes coulaient sur mes joues, ma tristesse se mêlait de colère, et je ne savais pas si j'avais envie de frapper ou d'embrasser Chey.

C'était donc à cela que ressemblait un cœur brisé.

J'ai balancé un morceau de bretzel

sur le sol et je l'ai écrasé sous mon pied en imaginant tout ce que je pourrais hurler à la figure de Chey si j'avais la possibilité de lui dire tout ce que je pensais de lui et à quel point je serais mieux sans lui. Je n'avais pas besoin de lui.

Mais, l'instant suivant, je me remémorais tout ce que j'aimais chez lui, et mon cœur se brisait de nouveau.

Un gamin avec une iroquoise mauve est passé à toute allure devant moi sur son skate-board et a craché dans ma direction, manquant de peu ma jambe. Je l'ai insulté en russe. Il a ri et a rejoint ses amis, qui l'encourageaient en m'insultant à leur tour.

Cette dernière provocation s'est ajoutée au noyau de fureur qui s'était installé dans ma poitrine. Il a enflé encore et encore, prenant le pas sur ma souffrance et mon cœur brisé, et me ramenant au présent et à la réalité qui était la mienne à présent. Plus de Chey. Je devais me débrouiller toute seule. La première chose à faire était de trouver un endroit sûr où passer la nuit et planifier la suite.

Blanca est la première personne que j'ai pensé à appeler.

La seule, en fait.

C'était la maîtresse de cérémonie du *Majestueux* et la femme avec qui j'avais le plus d'affinités, peut-être

parce qu'elle était aussi originaire d'Europe de l'Est et qu'elle avait laissé son pays derrière elle. La plupart des danseuses, chez *Sweet Lola* comme au *Majestueux*, étaient américaines, et nous n'avions pas grand-chose en commun. Selma et Santi étaient mexicaines et Gina argentine, mais elles venaient d'arriver, et nous ne nous étions guère parlé. Je suppose que j'aurais dû faire un effort pour être aimable, mais je n'en voyais pas vraiment l'utilité puisque personne ne l'était avec moi. De toute façon, la plupart des filles ne restaient pas plus de quelques semaines.

Blanca m'attendait sur le perron de son loft de Williamsburg à Brooklyn,

non loin de mon ancien appartement, mais beaucoup plus chic que celui-ci. En traversant la cuisine aux équipements modernes et neufs pour gagner le salon spacieux et le canapé-lit sur lequel je dormirais, j'ai songé qu'elle avait l'air de bien gagner sa vie. Elle devait certainement toucher un pourcentage sur le pourboire des danseuses en plus de son salaire et de la somme versée par chacune pour avoir le droit de se produire sur scène. Mais, en ce qui me concernait, j'estimais qu'elle méritait chaque cent : c'était elle qui faisait en sorte de maintenir un certain standing au *Majestueux* et qui l'empêchait de devenir aussi miteux que les bars des

environs, qui préféraient les filles peu chères et l'argent facile.

C'était la première fois que je la voyais en dehors du travail, où elle portait toujours de longues robes fluides dont les décolletés vertigineux dévoilaient deux seins semblables à des miches de pain attendant d'être dévorées.

Ce jour-là, elle portait un jean et un chemisier blanc, et ses cheveux auburn étaient relevés en un chignon hâtif. Elle faisait la même taille que moi, mais ses rondeurs contrastaient avec ma minceur. Je lui donnais une trentaine d'années. Je savais qu'elle avait été danseuse au *Majestueux*

pendant des années avant de devenir la maîtresse de cérémonie, et cela se voyait : sa silhouette était tout en courbes aux bons endroits mais ferme et appétissante, et, lorsqu'elle s'est retournée pour me faire visiter son appartement, j'ai pu admirer ses fesses, musclées et admirablement charnues, bien moulées dans son jean.

C'est en regardant le cul de Blanca se balancer au rythme de ses pas que j'ai songé que j'avais peut-être une autre option en dehors des hommes. Ma relation avec l'autre sexe s'était toujours résumée à une histoire de troc. Je te donne quelque chose en échange d'autre chose. J'avais toujours calculé et raisonné froidement.

L'amour m'intéressait aussi, c'est vrai, mais il passait derrière l'instinct de survie : j'avais échangé du sexe contre de la sécurité et du confort. J'aimais le sexe, certes, mais c'était une transaction comme une autre : mon corps en échange du sien, un orgasme contre une nouvelle expérience.

Ce serait peut-être différent avec les femmes. Il ne serait peut-être pas question de pouvoir mais de la rencontre de deux individus égaux.

Pendant les premières nuits, j'ai tenté d'adoucir la douleur par un mélange de rage et de désir. Je me suis remémorée toutes les fois où Chey m'avait fait souffrir et toutes les

raisons que j'avais de le haïr, tout en fantasmant sur le corps nu et voluptueux de Blanca. Lorsqu'elle se douchait dans sa minuscule salle de bains, ses tétons durcis rompaient-ils le flot de l'eau quand elle se savonnait ? Sa chatte était-elle intégralement épilée comme lorsqu'elle était danseuse ou avait-elle laissé les poils repousser, recouvrant son intimité comme un rideau ? Pour m'endormir, je glissais la main sous la couverture légère et je caressais ma propre chatte lisse jusqu'à ce que je jouisse, contentée et étourdie plus rapidement qu'avec n'importe quelle drogue.

Mais Blanca ne m'a jamais montré aucun signe d'intérêt, et son cul est

resté fermement sanglé dans son jean pendant toute la durée de mon séjour chez elle. Pire : je n'étais pas la seule fille qu'elle hébergeait, et j'ai rapidement partagé le canapé-lit avec Dee-Dee, une Jamaïquaine fraîchement débarquée à New York, qui avait tout de suite atterri entre les mains d'un Lev ou d'un Barry qui l'avait refourguée à Blanca lorsqu'il s'était rendu compte qu'elle avait le rythme dans la peau et des seins dignes d'un catalogue de lingerie.

Une fois que les ronflements et les jambes épaisses de Dee-Dee eurent pris la plus grande place du canapé-lit, j'ai arrêté de me masturber, et mes rêves se sont assombris, remplis de

balles de pistolet et de canons d'acier sous toutes leurs formes. Parfois, j'étais dans le canon, dansant comme une James Bond girl, parfois Chey pressait l'arme sur mon front et parfois le canon se glissait en moi, et sa longueur glacée me remplissait toute entière et me laissait au bord d'un orgasme à la fois terrible et incroyable.

Essayer de ne pas penser à Chey et d'arrêter de souffrir revenait à tenter de bâtir un barrage avec de l'argile. C'était voué à l'échec. Il me manquait toujours, même si je prétendais le contraire. Tout me manquait chez lui : son esprit, sa compagnie, son corps musclé, son sexe, et toutes les choses

merveilleuses qu'il me faisait les rares nuits où il était à la maison. Il m'était douloureux de savoir que, parce que nous vivions dans la même ville, nos chemins pouvaient se croiser à tout moment. Dans la rue, dans un bar, partout. Je me tenais à l'écart de son quartier et de son appartement, de même que de l'Upper East Side, où se trouvaient les clubs où il savait que je travaillais. Je savais que si je venais à le rencontrer je ne serais certainement pas assez forte pour lui résister et que je croirais n'importe quelle histoire fumeuse qu'il me sortirait pour expliquer ses absences répétées et la présence du pistolet dans le tiroir.

Une partie de moi espérait

désespérément que nous nous retrouverions par hasard, même si les chances étaient minimales dans une ville comme Manhattan, alors que ma partie raisonnable craignait que cela ne se produise, par peur de ma réaction.

Je l'avais dans la peau.

Il savait que je passais le plus clair de mon temps libre dans les librairies, notamment chez *Shakespeare & Compagnie*, sur Broadway : les employés ne se formalisaient pas de me voir passer du temps à picorer d'un livre à l'autre, lisant une page par-ci, une page par-là, avant de me décider, au bout d'une heure, pour un

livre de poche bon marché. J'évitais donc cette librairie et je me suis mise à fréquenter le *Strand* et ses hordes de clients. Lorsque j'étais dans les rayonnages et les étages, ou que je feuilletais un bouquin, il m'arrivait de sentir un regard insistant ; je pensais chaque fois qu'il s'agissait de Chey et je me retournais, le cœur battant. Ce n'était jamais lui mais des hommes qui me trouvaient attirante et se demandaient ce que faisait là une blonde à l'air étranger qui ne ressemblait en rien aux autres lectrices.

Deux mois ont passé, et Blanca m'a annoncé que Chey ne s'était manifesté dans aucun des clubs où je travaillais ;

il était peut-être temps pour moi de reprendre le travail. Elle m'a proposé de me produire pendant quelques semaines dans un club de Long Island ou du New Jersey, histoire de retrouver mes automatismes de danseuse et de chasser l'anxiété qui était la mienne à l'idée de danser de nouveau à New York.

J'ai accepté l'idée de recommencer à danser et j'ai commencé à parcourir les annonces immobilières, à la recherche d'un petit appartement à louer, peut-être dans West Village, dans lequel je serais seule. Je voulais un espace à moi, dans lequel je pourrais réfléchir, me détendre et traîner à volonté. Les semaines

passées chez Blanca avec le défilé de danseuses avec qui je n'avais rien en commun m'avaient ennuyée. Leur conversation était limitée, et j'en avais assez qu'on m'emprunte tout le temps mes fringues et mon maquillage. J'avais besoin de respirer.

En revanche, j'ai décliné l'offre de danser en dehors de New York.

— Non, je veux revenir au *Majestueux*, ai-je annoncé à Blanca. S'ils sont d'accord. J'aime cet endroit, et aucun homme ne m'empêchera jamais de faire ce que je veux. De toute façon, ils ont des videurs costauds...

— Ça, c'est certain, ma chère, a répondu Blanca.

J'étais résolue et, aidée de Blanca, j'ai préparé mon grand retour sur scène. J'ai monté un nouveau numéro. Sélectionné la musique. Acheté le costume parfait et les accessoires discrets qui allaient avec lui.

« Le Grand Retour de Luba au *Majestueux*. »

Nous avons fait à la va-vite une affichette et nous avons décidé qu'après mon numéro de samedi soir j'accorderais une seule danse privée. À celui qui paierait le plus cher.

Je me sentais rebelle, certaine que Chey n'oserait jamais se montrer et intervenir.

S'il le faisait, j'exhiberais tous mes vices, je lui montrerais ce qu'il ratait à présent, je le provoquerais en montrant aux autres hommes tout ce que je lui refusais désormais à jamais. Je lui prouverais que je n'étais plus son poney mais une femme que tous désiraient.

Ce soir-là, il y avait un important séminaire d'ingénieurs en informatique au Javits Center, et le club était plein. Les limousines étaient alignées le long du trottoir, leurs puissants moteurs ronronnant doucement, chauffeurs sur le qui-vive, et une longue file de cadres en costume attendait devant l'entrée que les videurs lui donnent l'autorisation

de pénétrer dans le cabaret.

Pendant que les autres danseuses occupaient la scène, j'ai attendu dans la loge, tout habillée et maquillée, sans nulle part où aller. Une horde de papillons dansait le tango dans mon estomac. Je me demandais encore s'il serait dans le public, à me regarder et à me trouver désirable, à penser peut-être que je lui manquais.

Le silence s'est fait assourdissant lorsque les lumières se sont éteintes. J'ai pris place sur scène.

Les haut-parleurs se sont réveillés, et mon introduction a retenti : « Mon nom est Luba... » Ma voix, mon accent russe, mes intonations rauques. Il

m'avait fallu plus d'une heure pour enregistrer correctement ces quatre mots qui précédaient le morceau de Debussy. Je voulais paraître mystérieuse, distante, attirante. Je voulais être vraiment moi.

Le numéro s'est déroulé comme dans un rêve.

J'avais l'impression d'être toute seule.

J'étais enfermée dans le cocon de ma danse, prisonnière du violent projecteur, corps blanc relié au cercle brûlant de mon propre soleil. J'avais même réussi à obtenir que le patron fasse enlever le poteau métallique afin que rien n'obscurcisse les angles de

vision ni ne distraie le regard implacable des hommes pendant la représentation.

J'étais la chair incarnée. La reine de la nuit. Sexe, seins, chatte et cul. J'avais répété chaque mouvement pour que tous les hommes de l'assistance me désirent furieusement, bouche bée, haletants. Je voulais que tous bandent dur et me veuillent de tout leur corps. Je voulais qu'ils me désirent plus que tout ce qu'ils avaient jamais désiré jusqu'à ce jour, avant que je fasse mon apparition sur la scène du *Majestueux* et que je leur ouvre les yeux.

Mais, en même temps, je dansais pour moi seule, ignorant les vagues de

lubricité torride en provenance du public, qui s'abattaient sur moi et sur la scène, mon domaine.

Cela a marché.

Lorsque l'obscurité s'est faite de nouveau, me procurant un havre sûr, j'ai quitté la scène en courant. J'étais en nage, j'avais les joues brûlantes, mon cuir chevelu me démangeait, et je bouillais littéralement de désir sexuel inassouvi. Blanca m'a regardée à la dérobée et a murmuré :

— C'était à la fois totalement obscène et magnifique, Luba... Tu n'arrêtes pas de me surprendre.

Puis elle m'a fait un clin d'œil.

Les autres danseuses me regardaient étrangement, comme si j'avais franchi une limite ou que je les avais personnellement offensées. Je n'en avais rien à faire. Pour elles, danser était un métier. Pour moi, c'était une prolongation de ma personnalité.

J'ai entendu dans le haut-parleur Blanca mener joyeusement les enchères pour mon unique danse privée.

Il s'appelait Lucian. Il a été mon premier millionnaire et mon deuxième amant.

Vue de loin, de Russie, et plus particulièrement de ce trou pourri de Donetsk, la Californie était un paradis inaccessible. Un endroit idéalisé, où le soleil brillait en continu sur un paysage de mer bleue et de palmiers, et où s'étalait la richesse. Comme les Caraïbes, où Chey m'avait emmenée, mais sans la pauvreté omniprésente. Une Terre promise, où seuls pouvaient se rendre les mafieux et leurs poules.

Et voilà que j'y étais.

Grâce à Lucian, mon geek surdoué.

Je ne sais pas combien il a déboursé pour avoir droit à une danse dans la pièce privée du club. Plus tard, Blanca m'a donné un paquet de billets que je

n'ai pas pris la peine de compter : le prix de la danse plus l'argent lancé sur la scène par le public satisfait à la fin de mon numéro. Je ne m'abaissais jamais à ramasser l'argent, je trouvais dégradant d'avoir à m'accroupir, nue, sous la lumière crue des projecteurs pour récupérer les billets. Blanca le faisait toujours pour moi. Elle disait que cela me rendait plus mystérieuse, et c'était encore un aspect de moi qui déplaisait prodigieusement aux autres danseuses.

La danse privée a été banale. Il n'a pas essayé de me toucher, et je me suis à peine frottée contre lui, puisqu'il avait l'air de se satisfaire de me voir me trémousser à quelques

centimètres de lui dans mon Bikini blanc. Je me suis caressé les seins, le ventre et les cuisses de façon aguichante, comme si je me faisais l'amour, ce que les hommes appréciaient, et il m'a regardé faire, le regard émerveillé, comme en adoration, sans jamais sourire. Le morceau que j'avais choisi – une chanson d'un groupe britannique de trip-hop, Archive – s'est arrêté, et je me suis éloignée de lui. Dans la semi-pénombre, il ne pouvait pas dissimuler l'érection qui tendait son pantalon en toile claire. Ses épaisses lunettes démodées étaient de travers.

— C'est fini, ai-je dit. J'espère que ça vous a plu.

— Vous êtes vraiment russe, alors, a-t-il constaté.

— À cent pour cent.

— Je trouve que les femmes russes sont très belles, a-t-il énoncé. Elles sont différentes.

— Exotiques ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

Il s'est tu, comme s'il cherchait ses mots. Je lui suis venue en aide.

— Nous sommes toutes différentes. Comme les autres femmes, vous savez. Moi, je suis ukrainienne. Les femmes des autres républiques peuvent être très dissemblables, physiquement.

Certaines ont de très longues jambes, d'autres des pommettes hautes, et celles qui viennent de la frontière avec l'Asie ont parfois les yeux légèrement bridés et le cul bas. Il y a une infinité de caractéristiques. Il ne faut pas généraliser.

— Je comprends, a-t-il répondu. Mais...

Il s'est tu de nouveau. Je m'apprêtais à quitter la pièce lorsqu'il m'a interpellée.

— Luba, c'est votre vrai prénom ou votre nom de scène ?

— Mon vrai prénom. En fait, c'est le diminutif de Lubov, mais personne ne

m'appelle comme ça.

— Luba, a-t-il répété, comme s'il savourait chaque lettre sur le bout de la langue, comme un mets rare.

Il était proche de la quarantaine, mais sa façon de s'habiller et son visage lui donnaient dix ans de moins. Il avait fait fortune en créant des logiciels qu'il avait ensuite revendus à de célèbres sociétés. Il avait alors investi dans des start-up, comme Google et Facebook, et il n'avait plus besoin de travailler. Il passait le plus clair de son temps à créer des jeux de rôle, en général pour son propre usage, ne prenant pas souvent la peine de les mettre sur le marché. Il possédait une

grande maison pleine de coins et de recoins près du canal à Venice Beach, où ses amis et leurs amis allaient et venaient comme bon leur semblait. Il était immature et vénérail la beauté, ce qui rendait ses relations avec les femmes très compliquées.

Tout l'opposé de Chey. Qui, à l'heure qu'il était, m'avait laissée blessée et vide, et qui devait être encore loin de New York à accomplir une tâche illégale. Sinon il aurait été dans le public ce soir et serait venu me voir, ou même m'aurait suppliée de revenir avec lui.

— Est-ce que vous voudrez bien danser encore pour moi ? a demandé

Lucian.

— Pas ce soir, ai-je répondu. Je n'avais qu'une danse de prévue. Je dois respecter les règles.

— Demain, alors ?

— Je ne travaille pas tous les jours.

— Je vous paierai, a-t-il ajouté.

— Ce n'est pas une question d'argent.

— Oh...

Ce n'était qu'un homme, et j'étais une marionnettiste.

— D'où venez-vous ? ai-je demandé.

— D'Omaha, dans le Nebraska. Mais

je vis en Californie.

En entendant cela, j'ai soudain trouvé que New York était une ville triste, froide et grise, pleine des souvenirs de Chey et de tout ce qui n'avait pas fonctionné dans ma vie. J'avais faim de nouveauté.

— Je danserai pour vous là-bas, ai-je affirmé. Emmenez-moi en Californie, et je le ferai.

Il s'est illuminé.

— À deux conditions, ai-je improvisé rapidement en remarquant sa réaction. On part demain, et je ne vous promets pas de coucher avec vous. Peut-être que oui, peut-être que

non. On verra. Mais, en tout cas, on pourra toujours être amis.

Il a dégluti.

C'était un gentil garçon, mais une voix malicieuse me susurrant que les hommes gentils ne me satisferaient jamais et que seuls les voyous seraient à même de me remplir corps et âme. Mais Lucian était ce que j'avais de mieux sous la main, et il n'était pas question de laisser passer ma chance.

Je savais qu'il avait remporté les enchères pour la danse privée, mais je n'avais aucune idée du montant réel de sa fortune.

Je l'ai découvert lorsque nous avons

traversé le terminal réservé aux VIP à l'aéroport de New York et que nous avons été conduits vers un hangar privé dans lequel nous attendait le jet privé qu'il avait loué.

J'ai tenu parole et j'ai dansé pour Lucian dans son gigantesque salon, dans sa maison de Venice Beach qui donnait sur le canal. Toutes les nuits.

Je suis devenue sa danseuse privée.

Dans la journée, lorsqu'il s'enfermait dans son bureau au fond de la maison pour travailler, j'allais me balader sur la promenade. Je marchais parfois jusqu'à Santa Monica, où je me récompensais invariablement par une glace au bout de la jetée. Je changeais

de parfum pour rompre la monotonie.

Je suis devenue une touriste à La-La Land. Une *pretty woman* au milieu de milliers d'autres.

Et, après chaque danse, Lucian me donnait une liasse de billets, maintenant notre relation sur un plan strictement professionnel.

Derrière ses lunettes, son regard était celui d'un enfant dans un magasin de bonbons, et il était toujours gêné par ses érections. Je lui ai dit qu'il pouvait se branler s'il voulait, mais il était trop timide pour le faire devant moi. Après une semaine de ce manège, je suis allée dans sa chambre une nuit et j'ai couché avec

lui. Je lui devais bien ça.

Lucian était un amant convenable mais sans plus. Tendrement maladroit, affectueux et bavard à en mourir d'ennui, même si, chaque fois que sa logorrhée devenait excessivement cucul et fleur bleue, je portais la main à mes lèvres pour le faire taire.

Si l'on exceptait le sexe, j'avais l'impression de vivre avec le frère que je n'avais jamais eu. Une fois installée dans sa chambre, j'ai continué à danser pour lui tous les soirs, mais j'ai refusé de me faire payer. Cela ne me semblait pas correct.

Cependant, je n'étais pas taillée pour

ne rien faire, et la fadeur de la Californie, jointe à la personnalité gentille de Lucian, a commencé à me fatiguer.

— Je suis une danseuse, ai-je expliqué un soir alors que nous sirotions des mojitos sur la terrasse d'un restaurant chic sur Figueroa Boulevard.

J'avais passé l'après-midi à faire du shopping en ville, mais même les vêtements californiens avaient du mal à susciter mon enthousiasme.

— J'ai besoin de danser, ai-je poursuivi, devant un public, pas juste un mec. Je ne me sens pas complète...

Il a soupiré, comme s'il comprenait ce que j'avais en tête.

— C'est ta vie, Luba. Je ne t'arrêterai pas.

Je lui ai fait jurer qu'il ne viendrait jamais me voir dans les clubs où je trouverais du travail. Je lui ai expliqué que je voulais séparer nettement notre vie privée et ma carrière de danseuse. Il a accepté de mauvaise grâce.

J'ai signé un contrat au *Flamant blanc*, près de Burbank. C'était un bouge, et je ne gagnais pas grand-chose, mais je pouvais me perdre dans la danse. Les tenanciers louches qui géraient l'endroit avaient les mains baladeuses et ont insisté pour que je

choisisse des morceaux plus joyeux. Je ne me berçais pas d'illusions : c'était du striptease, pas de la danse.

J'avais l'impression de vivre dans deux mondes différents, strictement séparés l'un de l'autre. Les lumières criardes du club de Burbank la nuit, et la tranquillité des chemins de Venice Beach et de la maison de Lucian le jour. N'importe quelle femme aurait désiré ardemment uniquement le deuxième, mais quelque chose au fond de moi était follement attiré par le danger et le charme du premier.

Lucian devait se rendre au Canada pour participer à une conférence à London, dans l'Ontario, et je l'ai

accompagné à l'aéroport. Il s'était arrangé pour que la limousine de location me ramène à la maison après son départ. À peine cinq minutes après avoir quitté l'aéroport de Los Angeles, le chauffeur est sorti d'Airport Boulevard et a emprunté une petite route pour revenir vers la côte. C'est alors que j'ai aperçu un grand bâtiment délabré sur notre droite. Un panneau lumineux brillait faiblement à la lumière du soleil. « LA VILLE DU PÉCHÉ », ai-je lu. Sous le nom en lettres capitales, un autre panneau : « Urgent. Cherche danseuses. » C'était une espèce de longue cahute aux murs badigeonnés de chaux et au toit en tôle ondulée. J'ai demandé au

chauffeur de s'arrêter. Je suis descendue et je l'ai renvoyé.

Le patron était russe. Son accent indiquait qu'il venait de la région de la mer Baltique.

— Tu sais danser ? a-t-il demandé.

Son haleine puait la vodka.

— Oui.

— Ah, *rusски*...

Mon accent me trahissait tout de suite.

— Je suis en Amérique. Je parle anglais ici.

Il a acquiescé et m'a regardée de manière familière. Je me suis

déshabillée et je lui ai fait face.

— Petits seins, a-t-il constaté en en tâtant un pour vérifier leur fermeté.

Sa main était forte et calleuse.

— Les Américains, ils préfèrent plus gros. Si tu veux, on paie l'opération, et tu rembourses en plusieurs fois, d'accord ?

— Non, ai-je rétorqué. Je reste comme ça. Gros, c'est pas mon truc.

Je l'ai regardé d'un air de défi.

— Tu as un nom ?

— Luba.

Il a marqué son approbation par un ronronnement et m'a expliqué le

règlement. Enfin, ce qui en tenait lieu – apparemment, ici, tout était permis.

Un diable en moi voulait savoir jusqu'où je pouvais m'abaisser. Reviendrais-je au point de départ et taillerais-je des pipes à l'arrière du club, contre son mur de chaux blanche ?

J'ai accepté de commencer le lendemain. Dernier numéro. Il y avait un arrêt de bus à côté de *La Ville du Péché*, et le bus m'a ramenée vers le front de mer de Venice Beach, avec ses rangées tapageuses de marchands de tee-shirts, ses défilés de patineurs en rollers et ses bars miteux. Je m'apprêtais à prendre une des rues

qui menaient vers l'intérieur, vers le canal et la maison de Lucian, lorsque mon regard a été attiré par l'imposante silhouette d'un homme en survêtement, grand et blond, qui sortait d'une boutique. Mon cœur s'est arrêté un instant, mais j'ai mieux regardé et j'ai constaté qu'il ne ressemblait pas du tout à Chey. Il avait juste la même taille et la même carrure.

J'ai repris mon souffle et j'ai remarqué les dessins colorés exposés dans la vitrine de la boutique. C'était un tatoueur.

Était-ce un signe ? Une indication que ma vie était sur le point de

changer ? Pour le meilleur ou pour le pire.

Je suis entrée.

— Je veux me faire tatouer.

Le type aux cheveux tressés comme un hippie a levé les yeux vers moi. Lorsqu'il m'a demandé où je voulais me faire tatouer, je n'ai pas hésité un seul instant.

Je savais que j'étais une créature modelée par le sexe et que ce serait toujours une partie de moi.

J'ai enlevé ma jupe et ma culotte.

— Là, ai-je répondu en désignant ma chatte.

Il n'a pas été surpris le moins du monde et m'a tendu une feuille avec des dessins.

— Les tatouages les plus prisés sont les roses et les dauphins. Le prix est fonction de la taille. Choisis.

Je lui ai rendu les dessins.

— Je sais ce que je veux, ai-je expliqué.

Je n'ai rien ajouté.

— Quoi ? a-t-il demandé.

— Un pistolet.

Dans l'arrière-boutique, je me suis installée dans un fauteuil en cuir qui avait vu des jours meilleurs et qui me

rappelait celui d'un dentiste. Mais le reste de la pièce était étonnamment clair, propre et stérile, presque high-tech dans ses lignes pures. Je m'attendais à quelque chose de sordide.

Ça m'a fait un mal de chien. Je n'avais jamais souffert comme cela auparavant.

Un peu comme un bistouri sur un gros coup de soleil. À mi-chemin entre la douleur provoquée par une chaleur extrême et un froid intense. Mais c'était aussi terriblement érotique, et la moiteur s'est répandue entre mes jambes pendant que le talentueux tatoueur indifférent faisait son travail,

la main aussi légère et délicate qu'une plume.

Il a reculé et m'a tendu un petit miroir rectangulaire dans lequel ma chatte épilée m'a regardée.

Avec son nouveau tatouage.

Un minuscule pistolet.

Il ressemblait même au Sig Sauer de Chey.

Je me sentais complète. Je ne serais plus jamais vide : Chey serait avec moi pour toujours.

Le tatouage a changé quelque chose en moi. C'était comme si le tatoueur

avait percé une de mes veines et avait tatoué mon âme en même temps que ma peau.

C'était un petit dessin. Un pistolet, qu'on ne reconnaissait pas de loin. Pour les clients assis à quelques mètres de la scène, cela pouvait représenter n'importe quoi. Un idéogramme chinois, mon signe astral (j'étais Bélier), une fleur. Mais tous les hommes, ou les femmes d'ailleurs, qui s'approcheraient suffisamment reconnaîtraient le canon d'un Sig Sauer pointé vers mon sexe.

À partir du moment où je me suis fait tatouer, j'ai remarqué un changement, tant en moi que chez mes

clients.

Mes mouvements sont devenus plus vigoureux et plus risqués. J'ai choisi des morceaux plus sombres, comme *Creep*, de Radiohead, ou *Voodoo Child*, de Jimi Hendrix. Je me déhanchais comme une femme fatale, m'agitais comme une femme possédée et montrais autant de rose que je le voulais. Si le patron n'appréciait pas, il a vite changé d'avis quand je suis devenue la star de ses nuits.

Les hommes dans les bars et les clubs bas de gamme dans lesquels je me produisais à présent adoraient cela. J'étais la fille dangereuse, sauvage, et plus ils le pensaient, plus je

le devenais.

Comme c'était prévisible, Lucian a commencé à m'ennuyer. Il ne connaissait que trois positions : le missionnaire, la levrette et l'Andromaque. Il ne baisait que dans sa chambre, trois ou quatre fois par semaine, avec la même expression faible, et il allait et venait jusqu'à ce qu'il jouisse, sans jamais se préoccuper de mon plaisir.

Je ne simulais pas, même si les filles de mon dortoir avaient toujours affirmé qu'il fallait le faire par politesse et pour contenter les hommes. Je n'en avais rien à foutre. J'attendais juste qu'il me libère et qu'il

s'endorme, puis je me retournais et je me caressais, les doigts trempés par la semence qu'il avait répandue en moi. La danse familière de mes doigts sur mon clitoris s'achevait toujours par le feu habituel qui naissait dans ma chatte pour se répandre jusqu'à mon esprit et mon cœur.

Quand je n'étais pas occupée à danser ou à me masturber, je me sentais vide. La Californie était trop optimiste pour moi. Une fois estompé l'attrait de la nouveauté, je trouvais la ville et ses habitants sans intérêt. Les hivers froids et la mélancolie de New York, voire de Saint-Pétersbourg, me manquaient. Comme je n'avais pas le permis, j'étais obligée de me déplacer

sans cesse en taxi, ce qui, malgré la générosité de Lucian, m'agaçait et me coûtait cher.

J'étais vide.

J'aurais évidemment pu me réfugier dans l'alcool et la drogue comme les autres filles des clubs, qui s'anesthésiaient avant et après chaque show pour s'occuper et se déshabiller plus facilement. Mais elles m'inspiraient de la pitié, et je n'ai pas tardé à les trouver pathétiques, elles qui sniffaient leur salaire toutes les nuits pour être capables de gagner le suivant.

Le factice entrain californien a rapidement eu raison de moi, de

même que la lumière monotone et l'absence de sens moral. J'ai fini par remarquer que même ma danse s'en ressentait : il m'arrivait de plus en plus souvent de faire semblant, voire parfois de m'abaisser au niveau de vulgarité des autres danseuses. J'étais sur une pente savonneuse.

Les hommes avec lesquels je couchais lorsque j'avais besoin de quelque chose de plus substantiel que Lucian n'étaient même plus excitants. Ni dangereux. Ils étaient juste indifférents.

C'est peut-être lié à l'âme russe.

Nous sommes philosophes et pragmatiques.

Je savais que quelque chose finirait bien par arriver.

J'avais raison.

Après un numéro banal devant des surfeurs, des motards en cuir et des mécaniciens, dans un rade non loin de l'aéroport, j'ai rencontré Mme Denoux.

Elle cherchait des danseuses. Elle avait écumé les clubs chics de Beverly Hills et de Hollywood, après un voyage infructueux à Orange County, dont les scènes étaient envahies de silicone : les filles y étaient de plus en plus jeunes et de plus en plus refaites. Son vol de retour pour La Nouvelle-Orléans avait été retardé à cause des mauvaises conditions météo dans le

nord-ouest. On lui avait trouvé une chambre dans un des hôtels de l'aéroport, et, faute de mieux à faire, elle tuait le temps dans les clubs des environs.

Je m'étais douchée et rhabillée. Le club était déjà à moitié vide : les surfeurs étaient rentrés se reposer pour être à la plage à l'aube, et les motards étaient retournés auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Je me dirigeais vers la sortie, vêtue d'un vieux tee-shirt et d'un short en jean lorsqu'une voix féminine m'a hélée.

— Hé !

Je me suis arrêtée net et je me suis retournée : une femme plus âgée était

assise au bar. Elle sirotait ce qui ressemblait à un whisky ou un bourbon.

— Oui ?

— Vous êtes Luba ? La Russe ?

J'ai acquiescé.

— Vous perdez votre temps dans un endroit pareil, ma fille.

Elle avait un drôle d'accent, américain mais traînant. Je découvrirais plus tard que c'était plus que l'accent du Sud, c'était celui de La Nouvelle-Orléans : elle appartenait à une famille de Cajuns depuis cinq générations.

Ses courbes voluptueuses étaient

moulées dans une robe en velours vert, et ses seins ronds jaillissaient de l'élégant fourreau.

— Comme si je ne le savais pas, ai-je rétorqué. Et alors ?

Est-ce qu'elle me draguait ? Cela m'arrivait de plus en plus souvent. C'était peut-être un truc californien. J'avais été tentée plusieurs fois, mais, comme les femmes qui me faisaient des avances avaient toujours été des serveuses dans les clubs dans lesquels je travaillais ou, plus rarement, des danseuses, ce n'était pas une bonne idée. Ne jamais mélanger affaires et plaisir m'avait dit quelqu'un un jour.

— J'ai un club. Chez moi, dans le

quartier français de La Nouvelle-Orléans, a-t-elle poursuivi.

Elle m'a tendu une carte rouge pâle avec un nom en italique noire, *L'Endroit*, et un numéro de téléphone. C'était tout. J'y ai jeté un coup d'œil curieux.

— C'est très sélectif, a-t-elle ajouté. Ce n'est pas ouvert au public. On n'y entre que sur invitation. Très chic.

J'ai fait signe au barman de nuit de me servir un thé glacé.

— Vous avez toute mon attention, ai-je dit à Mme Denoux après lui avoir serré formellement la main et appris son nom.

— Luba. C'est un superbe nom. C'est vraiment le vôtre ?

— Oui.

— Des bruits courent sur vous. Vous étiez à New York où vous dansiez surtout au *Majestueux*, non ? Puis vous avez disparu de la surface du globe. Mon amie Blanca était très inquiète. Que vous est-il arrivé ?

— Je ne veux pas en parler, ai-je répondu.

— En général, ça veut dire qu'il y a un homme dans l'histoire.

— Vous êtes très perspicace, ai-je répliqué avec un grand sourire.

— De toute façon, ça ne me regarde

pas. En revanche, je cherche des danseuses. Quelle coïncidence de vous trouver ici...

— Nous autres Russes nous croyons au destin depuis toujours, ai-je rétorqué en souriant.

Elle a posé son verre sur le comptoir avec un geste résolu.

— J'aimerais que vous travailliez pour moi.

— *À L'Endroit ?*

— Oui. Nous sommes dans un quartier discret du Vieux Carré. Une danse par nuit, quatre soirs par semaine. Un contrat de trois mois. Vous serez gagnante, croyez-moi.

Après ça, vous pourrez rester ou faire carrière à l'international, comme vous voudrez. Vous avez de la classe, même si je subodore que vous n'étiez pas à votre meilleur ce soir.

— Vous avez raison. Que de la danse ? Pas d'extras auprès des clients ?

— Une danse privée de temps en temps, pour des clients particuliers. Il y a d'autres possibilités, mais nous en discuterons plus tard. Je pense que vous comprendrez vite que ce que nous faisons est de l'art. C'est beaucoup plus que de la simple nudité.

Elle m'a dévisagée de haut et bas, non pas comme un boucher regarde une pièce de viande, mais comme un

connaisseur qui voit au-delà des apparences.

Une semaine plus tard, j'étais à La Nouvelle-Orléans. J'ai rangé mes vêtements et mon petit sac plein d'ambre dans le fragile placard en bambou dans une chambre propre d'un bed & breakfast familial qui se trouvait dans le quartier de Métairie.

Lorsque j'avais annoncé à Lucian que je le quittais, il n'avait pas eu l'air surpris. On aurait presque dit qu'il s'y attendait. Je pense qu'il savait très bien au fond de lui que je n'étais que de passage et que je ne m'étais attardée aussi longtemps que parce qu'il était riche. Il n'avait pas tout à fait

tort, mais j'avais quand même de l'affection pour lui. Il avait été l'homme qu'il me fallait à un moment donné, mais les temps avaient rapidement changé, et mes démons avaient repris le dessus, entérinant le fait que nous n'avions pas d'avenir ensemble. Il m'a généreusement donné sa bénédiction et m'a souhaité bonne chance. Nous nous sommes promis de nous donner des nouvelles, ce que nous n'avons jamais fait.

La danse est redevenue la chose la plus importante de ma vie. Je suis revenue à la musique classique ; je n'avais plus besoin d'émoustiller personne et j'étais parfaitement en accord avec moi-même et avec ce que

je faisais.

C'était la veille du réveillon du Nouvel An, et il ne restait que quelques heures avant la fin du mois de décembre. Janvier était à portée de main. Ma danse s'achevait et la musique s'estompait doucement, impressionniste, comme des points solitaires dans un paysage. Je suis sortie de mes souvenirs, et mes yeux se sont posés sur la jolie rouquine assise à côté de son homme dans l'assemblée clairsemée. Et j'ai vu de quelle manière elle me regardait. Comme si j'étais son reflet.

5

DANSE AVEC LES AMANTS

ELLE AVAIT L'ATTITUDE D'UN ANIMAL QUI TIRE SUR SA LAISSE.

C'était un lac d'énergie frémissante et à peine contenue, un agencement de produits chimiques, qui n'attendait qu'une étincelle.

Je n'avais plus le temps de jouer les espionnes : les dernières notes de Debussy se sont volatilisées dans l'espace, et le projecteur s'est éteint

brutalement.

Le silence s'est répandu dans le public, comme toujours après l'érotisme de mon numéro, sa fin abrupte et la soudaine obscurité de la scène, qui semblait gagner la salle comme un brouillard. La surprise empêchait les gens de parler pendant quelques instants. Je me suis penchée pour ramasser ma robe et je me suis glissée rapidement derrière le rideau qui menait aux coulisses en faisant bien attention à ne pas faire de bruit.

Mme Denoux m'attendait sur le côté. Seul le bec blanc de son masque était visible et il brillait dans les ténèbres comme un phare menaçant.

Elle a recouvert ma nudité d'une cape en tissu imprimé léopard, après quoi je suis revenue sur scène pour y être applaudie, tandis que la voix de Mme Denoux murmurait dans les haut-parleurs, avec les inflexions d'une reine vaudoue : « Montrez à quel point vous avez aimé Luba. »

C'était encore quelque chose que je ne faisais pas comme les autres filles, qui restaient sur scène après leur numéro et recevaient les applaudissements du public sous le feu du projecteur.

Plutôt que de me demander de changer de style et de m'adapter, Mme Denoux avait préféré mettre en valeur

mes différences. Elle était persuadée que, lorsque les clients revoyaient brièvement mon corps drapé dans une peau d'animal et illuminé pendant un instant, mon image se gravait à jamais dans leur esprit – débauchée, sauvage, unique – et qu'ils reviendraient inévitablement pour prendre une nouvelle dose de leur drogue favorite, Luba.

C'était une stratégie à laquelle j'adhérais avec joie, parce que j'appréciais follement le bref mais intense hommage de tous ces regards brillants fixés sur moi.

Mais, ce soir-là, j'ai profité de ces dernières secondes sur scène pour

jeter un dernier coup d'œil à la rouquine et à son séduisant compagnon.

Ils étaient entièrement accaparés l'un par l'autre. L'expression de la jeune femme était animée et son excitation palpable au milieu du petit cercle de spectateurs. Elle irradiait presque, et sa peau pâle brillait, laiteuse, contrastant avec sa chevelure de feu.

Son compagnon la contemplait comme s'il était à la fois affamé et satisfait. On aurait dit qu'il attendait d'elle un signe qu'elle venait enfin de faire. Ils se touchaient à peine, mais la force du désir qu'ils ressentaient l'un

pour l'autre était tellement palpable que la vision qu'ils offraient, réservés en apparence mais pas en pensée, était presque pornographique.

L'obscurité est retombée en même temps que les applaudissements. Je me suis immobilisée quelques instants dans l'ombre de la scène. Je voulais les voir. Il me paraissait important de savoir ce qu'ils avaient pensé de mon numéro.

Ils conversaient avec animation, mais je ne pouvais comprendre de quoi ils parlaient, même en me concentrant sur leurs lèvres sensuelles qui façonnaient chaque mot silencieux.

Mme Denoux s'est approchée d'eux et s'est adressée à l'homme. Ils ont rapidement échangé quelques mots qui ont fait rougir violemment la jeune femme.

Mme Denoux et l'homme se sont éloignés de la table et ont disparu de mon champ de vision. J'ai continué à regarder la rouquine, dont la peau est passée par une myriade de couleurs et dont l'attitude était à l'image de la situation. Elle était rouge de honte, pâle de peur, tendue par une excitation croissante et raide d'orgueil.

À ma connaissance, *L'Endroit* ne proposait qu'un seul service

supplémentaire : des danses privées que Mme Denoux refusait d'appeler « lap dances », parce que cela sonnait mieux ainsi.

Peut-être le couple voulait-il que je danse pour eux. Cela expliquerait l'attitude de la jeune femme et la disparition de l'homme : Mme Denoux faisait toujours payer avant de fournir la marchandise.

En règle générale, les danses privées m'ennuyaient, et je ne les acceptais que parce qu'elles étaient bien payées et que ça me permettait de rester dans les bonnes grâces de mon employeur.

Mais l'idée de me produire devant ces deux-là m'a fait lentement

frissonner.

Il était dur, elle était malléable. Je les ai imaginés s'embrasser violemment. Je me suis demandé quel goût ils avaient.

Alors que je regagnais la sécurité de la loge, maintenant certainement vide, les autres danseuses ayant gagné les rues ou leur foyer, à la recherche de la tranquillité ou de l'agitation du réveillon, mon cœur s'est follement emballé devant toutes les possibilités imaginées par mon esprit.

Je me suis assise devant le miroir et je me suis démaquillée en m'enjoignant de me détendre : ce n'était pas la peine de spéculer sur les

habitudes de mes mystérieux admirateurs. S'ils avaient demandé une danse privée, je le saurais bien assez tôt, et, comme Mme Denoux interdisait strictement tout rapport sexuel entre les clients et les danseuses, fantasmer sur cet intrigant couple ne pourrait que me frustrer.

Vidée de son habituel bruissement d'activité, la pièce semblait retenir son souffle, désertée jusqu'à l'arrivée des prochaines danseuses, accompagnées du flot intarissable de leurs commérages, du froissement des costumes légers, du cliquetis des bijoux et du claquement des fermoirs des troussees à maquillage.

Le calme, si rare, me convenait parfaitement. C'était l'une des raisons pour lesquelles je me portais toujours volontaire pour le dernier numéro.

Je portais peu de maquillage sur scène, mais je me démaquillais toujours avant d'enfiler une tenue banale pour rentrer chez moi. C'était ma façon de passer de mon personnage à ma vraie personnalité. Plus j'aimais danser, plus la limite entre les deux s'estompait, et je n'étais plus certaine de savoir où s'achevait la Luba du jour et où commençait celle de la nuit, ce qui rendait mon petit rituel d'autant plus important.

M'essuyer le visage avec un carré de

coton n'avait pas le résultat escompté. La tempête de fantasmes et de souvenirs ne s'arrêtait pas, infinie procession d'images qui dansaient dans mon esprit.

D'abord, Chey et moi enchevêtrés de toutes les manières possibles et imaginables. Puis la fille aux cheveux couleur de flamme et l'homme qui allumait son feu, leurs corps tordus, retournés, baisant avec une telle violence qu'il était impossible de dire s'ils se complétaient, se détruisaient ou les deux à la fois.

J'avais déjà ressenti cela.

Entre Chey et moi, cela avait toujours été torride, certainement

parce que nous n'avions pas eu le temps de nous lasser l'un de l'autre.

Les premiers jours et les premières nuits que nous avons passés dans son appartement de Gansevoort Street ou en République dominicaine avaient été un marathon de baise ininterrompue. Nous ne quittions la chambre que quand il devenait vraiment nécessaire de manger, de se laver, ou de satisfaire toute autre fonction corporelle que nous ne pouvions absolument plus repousser.

Je prenais même place à table sans culotte ou avec n'importe quel engin acheté par Chey pour l'occasion, comme un sublime plug anal en verre

ou un gode télécommandé qui vibrait en moi chaque fois qu'il appuyait sur le bouton de la télécommande qu'il gardait dans sa poche.

J'étais certaine que nous allions être mis à la porte d'un bar de La Caleta lorsqu'il avait insisté pour s'asseoir à mes côtés sur la banquette où nous sirotions des cocktails surmontés de parasols roses : son bras paraissait simplement enlacer mes épaules, mais il était en réalité tendu le long de mon dos et il avait inséré ses doigts dans le trou de mon cul sans que les touristes autour de nous se rendent compte de quoi que ce soit.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu un léger

mouvement. C'était Mme Denoux, toujours vêtue de sa longue robe rouge et de son masque. Le velours de sa robe se fondait tellement bien dans le décor de *L'Endroit* qu'il lui permettait de surgir de nulle part, comme un fantôme. On aurait dit que plutôt que d'être la propriétaire des lieux elle en faisait partie. Lorsqu'elle était chez elle, elle gardait un air mystérieux et un brin macabre, et j'avais peur, si je restais trop longtemps dans le métier, de devenir comme elle et de ne plus savoir faire la différence entre la réalité et la scène.

Elle avait l'air très contente d'elle. J'avais appris à jauger son humeur sous le costume et j'étais même

capable de comprendre quelles pensées animaient son étrange esprit à la façon particulière dont son corps se tendait ou se détendait.

La danse m'avait rendue plus attentive à l'expression corporelle des autres. La bonne humeur de Mme Denoux ne pouvait provenir que du couple, et j'ai imaginé quelle forte somme d'argent elle avait dû leur extorquer pour un service qu'elle ne leur avait pas encore rendu. Mais elle ne m'avait pas demandé de danser en privé et elle ne semblait pas sur le point de le faire.

Non. Elle avait un secret, encore un, et, quel qu'il soit, j'avais bien

l'intention de le découvrir.

Le seul point faible de l'impénétrable armure de discrétion de Mme Denoux était son orgueil. Elle aimait se vanter de ses victoires.

— Une femme étonnante, ai-je remarqué, alimentant le brasier de son ego. Fascinante.

— N'essaie pas d'être perspicace, Luba. Ça ne te va pas.

— Je suis juste curieuse. C'est la nature humaine, non ?

— Si tu es patiente, tu seras récompensée, a-t-elle rétorqué d'un air satisfait.

Elle m'avait proposé de danser plus

tôt afin de pouvoir fêter le réveillon, mais j'avais décliné. Je n'étais pas superstitieuse, et le passage d'un moment à l'autre n'avait guère de sens pour moi.

Je me suis tue, sachant qu'elle remplirait le silence si je le gardais suffisamment longtemps.

— J'étais persuadée qu'il allait acheter du temps avec toi, finit-elle par poursuivre. Mais il voulait juste voir sa femme danser. Étrange. Moi qui croyais connaître parfaitement les hommes, voilà que je suis surprise.

J'étais vaguement vexée qu'il n'ait pas réclamé ma compagnie. Il était manifestement très épris de sa

compagne. Mais sa requête m'intriguait. Il voulait qu'elle danse en public. Nue. La réaction de Chey lorsqu'il avait appris que je travaillais m'est revenue en mémoire. Il était choqué et furieux.

Quel genre d'homme payait pour que sa compagne se déshabille en public ?

Le genre d'homme que j'aimerais bien rencontrer, ai-je décidé.

— Ils reviennent demain, alors ? Et elle dansera ?

— Oui. Le Jour de l'An, à 2 heures du matin.

— Danse d'un commencement ou

d'une fin ?

Je réfléchissais à haute voix, fascinée par la psychologie de ces deux étrangers qui occupaient à présent mes pensées.

— Tu es tellement mélodramatique, parfois, ma chérie... C'est une mauvaise habitude. Comme la curiosité.

Je me suis brièvement demandé si la rouquine irait jusqu'au bout. Mais je savais au fond de moi qu'elle avait déjà pris sa décision, de la même manière que j'avais pris la mienne bien avant de monter sur une scène. Le défi et la possible humiliation étaient follement excitants.

J'ai cessé de me démaquiller, ai rapidement rassemblé mes affaires et je suis rentrée chez moi. Il était presque 4 heures, ce moment muet du matin où l'air semble s'amenuiser et l'atmosphère s'étirer, comme pour se préparer à donner naissance au soleil.

J'ai passé le reste de la journée à me reposer. J'ai sommeillé dans mon lit et bouquiné dans le fauteuil près de la fenêtre.

Mais je n'arrivais pas à dormir. Lorsque l'après-midi s'est transformé en soir, j'ai commencé à m'impatisser. J'ai abandonné mon livre de poche abîmé et suis allée travailler.

Je n'avais pas l'habitude d'être désœuvrée et, comme j'avais quelques heures à tuer, j'ai décidé de choisir un costume parmi ceux que Mme Denoux avait accumulés au cours des années et qui étaient accrochés sur les immenses portants contre les murs, et de répéter un nouveau numéro. Pour la première fois, j'utiliserais un accessoire. J'avais prévu de m'habiller en colombe et de commencer à danser dans une cage en fer suspendue au plafond, avant de me libérer des barreaux et de pirouetter en plein vol, attachée par un harnais invisible. J'étais très fière de la chorégraphie, que j'avais imaginée lors d'une de ces interminables nuits d'insomnie durant

lesquelles je me débattais contre des cauchemars fiévreux ou restais éveillée à préparer quelque chose, n'importe quoi, pour éviter de penser à Chey.

Le temps s'est écoulé. Volontairement enfermée dans la cage suspendue dans la loge, j'avais l'impression d'être dans un autre monde, un monde flou dans lequel mon esprit se tenait à la frontière du rêve et de l'éveil, de la danse et de l'immobilité, et où mes souvenirs n'étaient qu'un tourbillon d'images qui auraient pu servir d'illustrations au Kama-Sutra. J'ai à peine fait attention au bruit des feux d'artifice au loin et aux applaudissements qui ont rempli

le bar lorsque le numéro que Mme Denoux avait prévu en dernier a atteint son apogée et que la nouvelle année est vraiment arrivée.

La voix de la jeune femme m'a tirée de ma rêverie.

— Je préfère danser nue, a-t-elle affirmé en se redressant, certainement pour ajouter quelques centimètres et de l'autorité à son attitude.

Madame essayait de la convaincre d'enfiler un costume élaboré, mais la rouquine voulait être nue dès le début du numéro. Apparemment, elle était trop bien pour s'effeuiller.

Elle acceptait de danser nue mais

pas d'ôter ses vêtements pour quelqu'un.

Je me suis demandé de nouveau quel genre de relation elle pouvait bien avoir avec l'homme qui avait payé pour qu'elle danse pour lui. Elle était orgueilleuse et il voulait la posséder, ce qui formait une étrange combinaison.

Elle avait gagné une bataille, mais elle avait sous-estimé Mme Denoux qui était têtue comme une mule et ne permettait jamais à une danseuse d'avoir le dernier mot. Sans se démonter une seule seconde, madame avait sorti la boîte doublée de velours que j'avais vue avec les autres bijoux

mais que je n'avais jamais osé utiliser, craignant que ce ne soit choquant, même pour un endroit comme celui-ci.

— Vous porterez ça. Votre bienfaiteur préférerait.

De mon refuge dans le coin de la loge, d'où, je le savais, elle ne pouvait pas voir mon visage, je n'ai pas quitté des yeux, le souffle court, les préparatifs de la rouquine sous la direction de Mme Denoux. J'ai vu la jeune femme ciller lorsque madame a accroché les accessoires contenus dans le coffret – les anneaux sur ses tétons, les fines chaînes métalliques sur ses lèvres – et lorsqu'elle a inséré d'un geste décidé le plug anal. Quand

madame l'a conduite vers la scène vide, j'ai quitté la loge et, sur la pointe de mes pieds nus, j'ai traversé les couloirs étroits qui menaient à l'arrière-scène où je me suis immobilisée dans le noir le plus total. J'étais fatiguée. La nuit avait été longue, et mes membres étaient ankylosés par le temps que j'avais passé dans la cage, mais je n'aurais raté cela pour rien au monde.

Je voyais l'ombre des épaules musclées du compagnon de la jeune femme se découper sur la scène, devant laquelle il s'était assis. Je regrettais de ne pas pouvoir me dissimuler sur le côté, d'où j'aurais pu épier ses réactions en même temps

que regarder la rouquine danser.

Le lourd rideau de velours s'est ouvert.

Sous la lumière violente du projecteur, qui mettait en relief sa solitude sur l'île déserte de la scène, son visage exprimait à la fois la crainte et l'orgueil.

Le buisson ardent de ses poils pubiens a attiré mon regard comme une cible.

Elle est restée immobile, hésitante, pendant quelques secondes, puis la musique a commencé, et une vague de panique a balayé son visage lorsqu'elle a compris qu'elle n'avait toujours pas

bougé.

La musique choisie par la rouquine était un morceau classique. Je l'avais entendu des milliers de fois, mais j'ai eu du mal à le reconnaître, jusqu'à ce que, soudain, la mémoire me revienne sans crier gare et que je revoie l'emballage du disque en vinyle dans la salle de répétition de l'école de danse de Saint-Pétersbourg. Une image pastorale, inspirée du Moyen Âge, certainement flamande, avec des paysans s'exténuant dans les champs et des nymphes aux grosses cuisses folâtrant près de la forêt. *Les Quatre Saisons*, de Vivaldi. Nous n'avions jamais dansé sur ce morceau, qui n'appartenait à aucun répertoire.

Ce n'était pas une musique faite pour danser.

Je me suis demandé pourquoi notre danseuse occasionnelle l'avait choisie. Peut-être était-ce le choix de son compagnon.

Ses premiers mouvements ont été hésitants. Elle était à l'aise nue et elle se tenait bien droite, le dos raide, presque agressive, consciente du pouvoir de son corps. Cependant, ses bras bougeaient de manière un peu maladroite, désynchronisés par rapport à ses jambes, et son bassin ondulait doucement au rythme de la mélodie. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait l'oreille musicale, mais

elle paraissait n'avoir aucune technique de danse sur laquelle s'appuyer tandis qu'elle essayait, avec toute la dignité possible, de suivre la musique et de combiner élégance et érotisme tout en contrôlant le plug qui l'emplissait, sans remords, et entravait ses mouvements parce qu'elle serrait les fesses pour le maintenir en place. Elle n'en avait pas besoin : ce genre d'accessoire tient tout seul.

Nous n'avions évidemment jamais été confrontées à des plugs anaux durant notre formation de danseuse, mais une des enseignantes, une femme maigre et méchante qui portait toujours une queue-de-cheval et nous faisait travailler jusqu'à épuisement,

nous ordonnait souvent d'imaginer que nous avions quelque chose dans le rectum. Nous rougissions toutes violemment, mais nous n'avions jamais oublié le conseil, qui s'était avéré être un parfait viatique pour rester droite et gracieuse.

Elle a commencé à se détendre, et ses mouvements se sont relâchés. Elle s'est abandonnée, ainsi que son corps, à la musique et au moment.

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans le numéro, son visage exprimait un tourbillon d'émotions, passant de l'appréhension initiale à l'acceptation résignée, puis assumant les exigences de sa passion, tandis que ses fluides

intimes devaient certainement couler et irriguer son âme et le puits profond de ses désirs. Ses gestes étaient de plus en plus doux, de moins en moins saccadés, à la limite de l'obscénité et de la beauté. Elle ne quittait pas son compagnon des yeux, ne s'exhibant que pour lui, plus que nue et parée de manière exotique ; elle dévoilait le centre de son cœur pour lui, comme une offrande, un sacrifice.

Je reconnaissais toutes ces étapes. Je les vivais quand je dansais. Je prétendais faire cela pour Chey. Je m'ouvrais.

La tentation était trop grande. J'ai contourné furtivement le bar, sans

quitter l'obscurité, et j'ai adopté une nouvelle position, qui me permettait d'épier l'homme – Mme Denoux avait laissé échapper qu'il s'appelait Dominik – tandis qu'il regardait la rouquine danser et qu'il succombait au vertige de ses plus secrètes émotions.

Il était hypnotisé par la danse, la bouche à demi ouverte, le souffle coupé. Ses traits séduisants étaient ciselés par la cruauté et le désir : il était autant son esclave qu'il la contrôlait.

Je connaissais ce regard.

J'ai fermé les yeux un instant et je me suis représenté le visage de Chey

quand il me chevauchait, l'élégant balancement de son torse, l'angle aigu de son sexe, le léger parfum de son souffle et de sa chaleur.

C'est alors que j'ai compris que chaque fois que je me produisais sur une scène, depuis que j'avais utilisé ce pistolet et fui le refuge de ses bras, je mourais d'envie qu'il me prenne, qu'il me remplisse, qu'il m'écartèle jusqu'à ce que je m'ouvre complètement. La façon de plus en plus pornographique dont je dansais n'était qu'un appel désespéré, un substitut du sexe, qui me définissait, me rendait entière.

La rouquine s'est finalement immobilisée, les jambes écartées, la

poitrine pantelante. Les petits anneaux suspendus à ses tétons frémissaient imperceptiblement en souvenir de ses balancements, et ses lèvres, sur lesquelles étaient fixées les fines chaînes métalliques, étaient gonflées : tout son sang s'était déplacé dans ses zones érogènes.

Le projecteur s'est éteint, et elle a fait un pas de côté.

J'étais jalouse d'elle.

Je savais que, lorsqu'elle quitterait *L'Endroit* et regagnerait la chambre d'hôtel que ce couple fascinant avait réservée quelque part, l'homme, Dominik, la prendrait, la baiserait, imprimerait son âme en elle d'une

façon féroce et je voulais être à sa place, je voulais être dans les bras d'un homme fort, d'un homme cruel, même, qui m'exciterait, me punirait, jouerait brutalement avec moi et me satisferait.

Le lendemain matin, je me suis levée tôt et j'ai gagné le bord du Mississippi. J'ai marché de Jackson Square jusqu'à l'énorme centre commercial, dépassé l'aquarium, le cinéma et les emplacements réservés aux énormes bateaux à vapeur pour les touristes, le *Creole Queen* et le *Natchez*. L'air était chargé d'épices, dont l'odeur montait des longues barges qui paressaient le long du puissant fleuve comme des animaux

préhistoriques. Les festivités du Nouvel An étaient en cours de nettoyage, mais une odeur de bière s'exhalait encore des caniveaux de Bourbon Street. Le ciel était gris, et j'avais dû enfiler un sweat-shirt. Les mouettes tournoyaient au-dessus de l'eau. Lorsque les berges sont devenues impraticables, j'ai fait demi-tour jusqu'au *Café du Monde*, devant lequel un clown gonflait des ballons en forme de saucisses. J'ai traversé le square et, dépassant l'hôtel *Dauphine*, je me suis dirigée vers le club. Mme Denoux était elle aussi une lève-tôt, et je l'ai trouvée en train de faire ses comptes dans un cahier démodé à deux colonnes – elle n'aimait pas les

ordinateurs.

— Ce n'est pas ton jour de repos ? a-t-elle demandé lorsqu'elle m'a vue frapper à la porte ouverte de son bureau.

— Si, ai-je confirmé. Je voudrais vous parler.

— Ça a l'air menaçant.

— Ça ne l'est pas. Je voudrais juste vous dire deux mots.

— Je t'écoute, mon enfant, a-t-elle dit en repoussant enfin son cahier et en reportant toute son attention sur moi.

— Je pense que j'ai besoin de changer d'air.

— Ah, vous autres Russes, vous êtes toujours par monts et par vaux. Tu n'aimes plus La Nouvelle-Orléans, c'est ça ?

— Pas du tout. J'adore cette ville. Elle est unique. Je pourrais y passer ma vie. C'est juste... moi. Danser ne me suffit pas. Je veux plus. Mais je ne sais pas quoi, ai-je expliqué.

Mme Denoux m'a souri.

— Est-ce que je peux te faire une proposition ?

— Bien sûr.

— Promets-moi de n'être ni choquée ni offensée.

— Je pensais que vous me

connaissiez mieux que ça, ai-je répondu.

Je savais que Mme Denoux avait un important réseau de relations. Ses fréquentes absences pour affaires et les visiteurs secrets qu'elle recevait dans son bureau pendant que nous répétions me l'avaient confirmé.

— Est-ce que tu aimes les hommes ?

Elle m'a regardée droit dans les yeux. J'ai eu l'impression qu'il s'agissait plus d'une affirmation que d'une question.

— Oui, ai-je répondu. Mais je refuse de me prostituer. Hors de question.

— Tant mieux, parce qu'il ne s'agit pas de ça.

— Venez-en au fait, ai-je demandé, agacée qu'elle tourne autour du pot.

— Il y a un rapport avec le sexe, a-t-elle poursuivi, et, d'une certaine manière, on peut penser que c'est du sexe contre de l'argent, mais à nos yeux, les tiens et les miens, c'est du sexe en tant qu'œuvre d'art. C'est ce pour quoi nos clients paient déjà, n'est-ce pas, quand ils viennent te voir danser, toi et les autres filles. L'illusion du sexe. L'idée, c'est de leur donner beaucoup plus qu'une illusion, d'aller encore plus loin, de dépasser la simple excitation. Certains hommes sont

prêts à déboursier des fortunes pour ça.

Elle parlait à l'artiste qui sommeillait en moi. Parce que, même lorsque je dansais et devenais une créature de sexe et de désir caché, je me considérais quand même comme une femme supérieure, s'exprimant dans la danse sans s'y abandonner. D'autres ne prendraient pas cela pour de l'art, mais moi si. En tout cas, c'était comme cela que je justifiais à mes yeux ce que je faisais.

— Tu coucheras avec des hommes, a-t-elle poursuivi. Beaux comme toi, des corps extraordinaires, élégants, faits pour aimer. Et les gens riches

paieront pour vous voir ensemble. Pas d'artifice, pas d'illusion. Comme ce que tu fais déjà, ce sera sous le feu des projecteurs, et tous verront le moindre mouvement, la moindre goutte de sueur, entendront le moindre son, observeront le moindre frisson qui courra sous ta peau pendant que tu baises, pendant qu'on te baise. Je te connais bien, Luba ; tu seras parfaite. Ils t'adoreront.

J'ai retenu mon souffle. Des fantômes fous m'assaillaient déjà alors que j'essayais d'accepter le concept.

— Intéressant.

De manière totalement improbable,

c'est le seul mot qui me soit venu aux lèvres.

— Il y a un réseau, et j'en fais partie. Mon établissement a parfois hébergé ce genre de divertissement pour un petit cercle d'invités triés sur le volet, mais les danseurs venaient toujours de l'extérieur. C'est une performance très pointue, a-t-elle poursuivi en se léchant les lèvres au souvenir de ces soirées. J'ai proposé deux fois des danseuses que j'avais découvertes et prises sous mon aile. Elles étaient motivées mais n'y sont pas arrivées.

Elle a soupiré.

— Est-ce que c'est médicalement sûr ? ai-je demandé.

— Absolument. Tous les danseurs sont régulièrement testés, hommes et femmes. C'est indispensable. Les critères de sélection sont très exigeants, et tous ne sont pas choisis...

Elle s'est tue un instant, et j'ai vu une vague de regret balayer ses traits impeccablement maquillés.

— Qu'y a-t-il ? ai-je demandé en voyant son humeur changer.

Elle a inspiré profondément.

— J'étais dans ce circuit, avant, a-t-elle avoué. Moi-même. Quand j'étais plus jeune. Quelques années. Je ne regrette rien. J'ai gagné assez pour acheter cet établissement quand j'ai

pris ma retraite. Je n'oublierai jamais ces années-là...

De l'autre côté de la fenêtre de son bureau, une averse typique de La Nouvelle-Orléans s'abattait sur le quartier français, lavant les péchés de la ville sous un rideau de pluie aussi épais qu'un rideau de scène.

— Qu'est-ce que je dois faire ? ai-je demandé.

La formation se déroulait à Seattle, dans un vieil entrepôt qui avait été rénové et transformé en studio de danse privé, à un jet de pierre de Pike Place Market et des escaliers qui

menaient à la mer.

C'est là que j'ai appris le reste sur mon curieux métier et rencontré les trois hommes qui allaient me baiser pendant les dix-huit mois à venir, alors que nous parcourrions le monde séparément, nous retrouvant uniquement à la demande des clients, pour accomplir ce pour quoi nous étions payés, sur des scènes montées à la hâte, dans des endroits parfois sordides, souvent glamour, devant un public restreint.

On ne m'a jamais donné leurs noms et je ne les ai jamais demandés. Je n'ai jamais non plus rencontré les autres femmes qui faisaient partie du Réseau,

le « Réseau du Plaisir », comme je l'appelais en plaisantant.

On m'avait réservé une chambre dans un hôtel haut et moderne, de la terrasse duquel on voyait les îles lointaines du Puget Sound. Il était tout près du studio, où je pointais tous les matins à 9 heures, comme un robot d'entreprise. J'ai été pesée, mesurée, médicalement examinée, puis photographiée sous tous les angles possibles. Après quelques jours, j'ai été autorisée à émettre une opinion sur les photos que je voulais voir incluses dans le catalogue du Réseau. Mes seules interlocutrices pendant ces sessions à Seattle étaient deux femmes d'âge moyen, invariablement

vêtues de sévères tailleurs gris qu'elles portaient avec un chemisier blanc boutonné jusqu'au cou. Elles se ressemblaient tellement que je les avais baptisées A et B.

Le catalogue, une fois imprimée la nouvelle version avec moi, contenait six femmes, mais aucune n'habitait Seattle ou ne s'est montrée pendant mon séjour. J'avais l'impression qu'une fois l'entraînement de base assimilé il n'était nul besoin de cours de remise à niveau. Elles étaient toutes belles à leur manière. Certaines avaient des traits exotiques, d'autres étaient des modèles de perfection, et une Asiatique avait l'air si petite qu'on aurait pu la ranger dans un sac de

voyage. Je n'étais pas la seule blonde, mais j'étais la seule dont les seins n'étaient pas refaits et qui avait un pistolet tatoué à un endroit stratégique. Seule l'une d'entre elles était tatouée : « Une espionne dans la maison de l'amour » était écrit en lettres gothiques dans le creux de ses reins. Nos noms figuraient dans le catalogue, mais je suppose que la plupart des filles utilisaient des noms de scène. J'ai gardé le mien. Je ne voulais être personne d'autre. La femme d'affaires au tailleur gris qui m'a demandé sous quel nom je voulais être enregistrée s'est contentée de grogner quand je le lui ai dit.

Je n'ai pas été autorisée à garder

une copie du catalogue. Sa distribution était très confidentielle. On y trouvait des photos de nous toutes, habillées et nues, avec nos mensurations et autres informations vérifiables, avec un choix de trois scénarios pour chacune.

Seuls trois hommes figuraient sur la dernière page du catalogue. Aucun n'avait de nom. Une fois que j'ai été acceptée dans le programme d'entraînement de Seattle, on m'a donné un jour ou deux pour inventer des scénarios spécifiques, dont l'apogée serait la baise entre chacun de mes partenaires mâles et moi. Au cas où je manquerais d'imagination en la matière, mes deux gardiennes m'ont suggéré un nombre proprement

hallucinant de scénarios. Certaines de leurs idées étaient terriblement choquantes, d'autres ennuyeuses, d'autres encore étaient étonnamment dépourvues d'érotisme. Mais elles avaient des années d'expérience et semblaient savoir ce qui plaisait à la riche clientèle du Réseau.

J'ai donc concocté trois histoires.

L'homme qui participerait à chacune d'entre elles lorsque nous serions appelés pour ça (et les prix figurant sous chacun d'eux étaient hallucinants et pratiquement déments) prendrait à jamais le nom du scénario qui était le sien.

Le Tango.

Le Prêtre Inca.

Et – comment aurais-je pu ne pas exploiter toutes ces années d'entraînement en Russie ? – le Maître de Ballet.

J'ai insisté pour que chaque scénario commence avec moi seule en scène et pour choisir la musique. Je voulais que ce soit plus qu'un spectacle de cul en direct et terriblement cher. Je voulais que les clients en aient pour leur argent.

Une fois tout cela accepté, chacun des trois hommes censés me sauter a été appelé de l'endroit du monde où il se trouvait, et on nous a donné quarante-huit heures pour mettre au

point notre numéro. Devant les deux femmes en tailleur qui regardaient, prenaient des notes et intervenaient si elles trouvaient que nous n'étions pas à la hauteur.

J'ai commencé avec Debussy. Les notes claires de la mélodie, qui me rappelaient toujours le rythme indolent du ressac, me faisaient invariablement penser à Chey. Ce souvenir, solidement implanté dans ma conscience, serait un rempart aussi imprenable que celui de n'importe quel château fort. Grâce à lui, le sexe anonyme ne serait rien d'autre qu'un job, et n'aurait rien

d'intime. Je donnerais mon corps mais pas mon esprit.

J'ai commencé par faire une démonstration du Tango.

C'était l'une des rares danses à deux que je connaissais un peu. Sa nature, sauvage et érotique, en avait fait un choix évident.

À Saint-Pétersbourg, nous avons appris ce que nos manuels appelaient le « tango russe », sur des musiques de Pyotr Leshchenko. Ce compositeur était toujours considéré comme un contre-révolutionnaire par certains, et le professeur qui utilisait ses enregistrements et nous apprenait les pas ne le faisait que lorsque les autres

enseignants au dos raide et aux regards assassins étaient occupés ailleurs, à préparer des cours ou à montrer la cinquième position à des élèves plus jeunes.

Pour moi, Pyotr Leshchenko était la voix de la tristesse, il exprimait la nostalgie d'un amour perdu, et, dès que j'ai eu compris que ses disques étaient interdits, les mouvements et la musique se sont évidemment gravés en moi au fer rouge. Mon apprentissage était alimenté par le feu de la rébellion, et je ne l'ai donc jamais oublié.

Si l'on en croyait le catalogue, mon partenaire était accoutumé à une

version légèrement différente, plus argentine, du tango. Je savais que, durant le numéro, je devrais être en mesure de le suivre, pour être en accord avec la tradition et pour que nous soyons parfaitement ensemble.

Mais j'avais l'intention de ne le suivre qu'avec mon corps. Je ne lui permettrais pas de me contrôler. Des années de formation de ballet m'avaient donné une contenance aussi indéchiffrable qu'un joueur de poker, et je savais que je pouvais me débrouiller comme une grande dans cette pièce. J'étais esclave de la danse, pas de l'homme. Il n'était qu'un instrument. Une vision de sensualité. Un accessoire théâtral, rien de plus. Le

Tango était mon numéro, et il n'était qu'un simple accompagnateur, un parmi d'autres, choisi uniquement pour ses attributs physiques et sa capacité à remplir ce rôle.

J'ai fait de ma fierté un bouclier mental.

A et B n'ont pas été émues le moins du monde par ma performance solo. Lorsque le bruit de la mer s'est tu, le tango a commencé, aussi différent de la mélodie de Debussy que le jour l'est de la nuit. Passer de l'un à l'autre était comme voyager des eaux froides de l'Europe du Nord aux plages brûlantes de l'Amérique du Sud, et le changement de température a fait

battre mon cœur plus vite, dans l'attente de la suite.

Mon partenaire s'est matérialisé dans les ténèbres du bord de la scène, comme une ombre démoniaque qui aurait pris vie. L'homme qui allait me baiser. C'était la première fois que je le voyais. J'avais délibérément évité de regarder ses photos dans le catalogue, à la fois pour préserver la théâtralité de notre numéro et pour éviter de m'attacher à lui. Il serait le Tango, et c'était tout.

Il s'est avancé sous la lumière du projecteur ; son expression était féroce et sa posture implacable. Il a saisi ma main et m'a enlacée. Sa

poigne était de fer. Même si j'avais eu envie de le repousser, mes poings auraient été aussi efficaces que les coussinets d'un chaton sur la poitrine d'un bouledogue.

J'ai eu le souffle coupé par la peur, et mon rythme cardiaque s'est accéléré, mais j'ai senti en même temps monter l'excitation. Étudier le catalogue, répéter mentalement les pas, dresser des barrières psychologiques et émotionnelles, tenter de se convaincre pendant des heures que ce n'était qu'un job, tout cela ne voulait plus rien dire maintenant que je me retrouvais face au premier homme avec qui j'allais baiser en public.

Toutes mes pensées et mes certitudes se sont évaporées, balayées comme le journal de la veille, lorsque je me suis rendu compte qu'il me plaisait. L'attirance que j'éprouvais pour lui m'a permis de lâcher prise. Je suis entrée dans l'esprit de la musique, de la danse, comme si je n'avais pas été payée pour faire ça.

Je savais que j'étais en sécurité sous le regard de mes deux compteuses de points et, à l'intérieur des limites créées par leur présence, j'étais libre de rêver de me rendre, de lâcher prise, d'être prise. Libre de fantasmer, comme lorsque j'étais adolescente, sur des pirates, des vampires, des bandits de grand chemin ; libre de rêver d'être

dominée et d'abandonner toute volonté dans les bras d'un bel et effrayant étranger, tout en demeurant inviolée, de corps et d'âme. Ce n'était qu'un fantôme, mais il était terriblement séduisant, et, une fois mon imagination enflammée, mon corps a suivi.

Mes seins étaient fermement pressés contre son torse, et sa queue s'était nichée entre mes cuisses. Je sentais l'humidité se répandre dans ma fente, tandis que son érection grandissait.

Comme le calme qui précède la tempête, la musique a ralenti de manière imperceptible, chaque note

laissant une question dans son sillage.

Le ferais-je ? En serais-je capable ?

Il a posé la main sur ma joue. Son regard a pris le mien d'assaut.

Nous sommes restés l'un contre l'autre, engagés dans une bataille silencieuse, sa volonté contre la mienne. C'était une conversation silencieuse dans laquelle il exprimait clairement son intention.

Ses yeux étaient marron, sombres comme le lit profond d'une rivière. Ses pupilles se sont dilatées sous l'effet de l'excitation extrême.

Un stylo a couiné sur le papier, et sa bille, au ralenti, a écorché une ligne

sentencieuse. Impossible de savoir si c'était Madame A ou Madame B qui avait écrit quelque chose, puisque mon partenaire n'avait pas lâché mon visage et qu'il maintenait mon regard prisonnier.

La musique a repris de plus belle, et mon beau partenaire m'a entraînée avec lui. Mes pieds ont suivi, aussi inévitablement que l'été suit le printemps, et nos corps se sont tendus d'un même mouvement pour la première fois, comme deux flammes inexorablement attirées l'une par l'autre dans un même brasier.

Il dansait avec talent, grâce et précision. Ses pas étaient rapides et

sûrs, et ses longues jambes élégantes enchaînaient les pas compliqués entre chacune de nos étreintes.

Chaque fois que nous tournions, il me faisait aller et venir avec force, loin de lui, près de lui, dans un incessant mouvement de staccato. C'était la danse du conquérant, le rythme de la chasse.

Son sexe avait atteint sa taille définitive, et je n'en avais jamais vu d'une telle longueur ou d'un tel diamètre. J'en ai eu le souffle coupé. Une vague de chaleur, qui prenait sa source dans mon sexe, s'est répandue sur ma poitrine et mon visage comme un feu de forêt. Ma peau a rosé, mon

pouls s'est accéléré, et j'ai senti se répandre mes fluides comme la marée dans la vallée de ma chatte, prête à l'accueillir.

Il m'a ramenée violemment à lui. Son sexe turgescent se pressait contre mon ventre, insolent, attendant d'entrer. J'ai résisté à l'envie foudroyante de m'agenouiller et de le prendre en bouche, de faire courir ma langue sur son membre, des couilles au gland, de sentir chaque relief et chaque veine, de m'étouffer sur sa longueur, de le mener à la jouissance et de laisser sa chaude semence remplir ma gorge.

Mon corps a répondu à sa caresse de

manière animale. Un instinct aussi naturel que les autres. Mes tétons étaient aussi durs que sa queue et ils m'élançaient douloureusement, réclamant le réconfort de ses lèvres chaudes et la férocité de ses dents. J'étais trempée de désir.

Un autre tour, une autre pirouette, un autre bond vigoureux dans ses bras.

Lorsque le moment est venu, c'est moi qui ai pris l'initiative. J'ai levé la jambe pour faire un grand écart vertical, ce qui lui a permis de me pénétrer d'un mouvement de reins si violent qu'il m'a atteint jusqu'aux tréfonds.

Pendant quelques secondes, qui ont semblé durer une éternité, nous sommes restés immobiles. Mes jambes écartées formaient une colonne rigide qui suivait la ligne de son torse et s'étirait au-dessus de son épaule en une pointe parfaite. Son sexe était complètement encastré dans le tunnel de mon vagin, qui s'étirait volontiers pour l'accepter tout entier.

Nous ne baisions pas. Nous étions joints, enchaînés l'un à l'autre dans un pas de danse vieux comme le monde. Je ne pouvais pas bouger sans briser le lien. J'ai choisi alors de me rendre et je l'ai laissé m'entraîner, portée par la lance de son érection.

Son expression est demeurée la même tout du long. Seul signe de fatigue – ou était-ce d'émotion ? –, des gouttes de sueur ont perlé sur son front, illuminées par la lueur intense du projecteur comme des gouttes de pluie dans un mirage frémissant.

Il n'a pas joué. Moi non plus. La danse s'est achevée en même temps que la musique, et nous sommes restés unis jusqu'à ce que les assesseurs toussent de concert, comme un rappel : nous nous produisons dans un spectacle sexuel pour le bénéfice des spectateurs, pas pour le nôtre. Lorsqu'il s'est retiré, me laissant vide et creuse, je n'ai pas pu réprimer un soupir.

Il s'est tourné vers nos juges, s'est légèrement incliné, puis s'est dirigé rapidement vers la sortie sans un regard en arrière.

Les femmes sans expression qui nous servaient de juges n'ont rien dit, mais il m'a semblé que leurs lèvres, d'habitude serrées en une fine ligne droite, s'étaient légèrement incurvées vers le haut. J'ai espéré que ce soit bon signe.

J'ai eu un jour de repos pour me remettre avant le numéro suivant, le sacrifice du Prêtre Inca.

J'ai commencé de nouveau avec Debussy. C'était ma ligne de vie, le morceau qui me mettait à l'aise avant

une nouvelle baise avec un inconnu.

Pour cette chorégraphie, j'avais choisi un chant grégorien. La musique n'avait rien de péruvien, mais la tonalité pesante et sombre s'accordait parfaitement avec le rituel qui allait suivre, et je trouvais la cadence profondément mélancolique du chœur des voix des moines à la fois apaisante et séduisante.

Mon Prêtre Inca, contrairement à la musique, était originaire d'Amérique du Sud. Brun, musclé, bien membré et aussi beau que mon partenaire précédent, il ne m'a pas excitée de la même manière. J'étais ravie d'avoir eu la précaution d'utiliser du lubrifiant

pour faciliter la pénétration, me doutant que j'aurais encore une fois affaire à un sexe surdimensionné. J'avais compris qu'être membré comme un étalon était un prérequis pour faire partie du Réseau.

Une large croix ouvragée était tatouée sur son torse, au milieu d'une paire d'ailes, comme la colonne vertébrale d'un oiseau. C'était un motif mi-chrétien, mi-païen, qui donnait un relief mystique supplémentaire au numéro. Les expertes du Réseau avaient bien choisi mes partenaires.

La danse s'est achevée sur une relation sexuelle comme la précédente, mais j'avais ajouté cette

fois-ci un élément choquant que je n'avais pas mentionné sur le descriptif de la chorégraphie, afin que ce soit un élément de surprise pour les deux madames comme pour les futurs spectateurs.

Au moment venu, lorsque le Prêtre Inca a percé le petit sac que j'avais inséré dans mon vagin et que du sang de cinéma a coulé sur mes jambes, comme une parodie de sacrifice de vierge, le sifflement de surprise de nos juges a couvert la musique.

Elles n'ont rien dit, mais j'ai frissonné de satisfaction à l'idée d'avoir suscité une réaction chez mes deux spectatrices apparemment

impassibles.

En revanche, c'est moi qui ai été surprise en voyant mon partenaire pour le troisième et dernier numéro, le Maître de Ballet. Même si le catalogue l'avait mis avec les hommes, il n'était pas né homme dans le sens anatomique du terme.

Il était grand et élancé, et sa peau d'albâtre contrastait avec ses cheveux sombres et courts, dont la coupe accentuait la ligne délicate de sa mâchoire et ses hautes pommettes, qui lui donnaient l'air d'un chat. Il avait des sourcils fins comme des ailes de papillon de nuit et un léger renflement sur le torse, qui suggérait la présence

de seins, même minuscules. Il portait un collant couleur chair qui ne dissimulait en rien un renflement, mais ce n'est que lorsqu'il a ôté son collant que je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un harnais et d'un gode. J'allais être empalée par un gode ceinture pour la première fois.

Savoir qu'il s'agissait d'un sex-toy et non d'un vrai sexe n'a pas rendu la pénétration moins intense, et j'ai de nouveau été impressionnée par la perspicacité des deux femmes. Elles avaient lu la brève description de ma chorégraphie et y avaient décelé le mélange de sévérité et de féminité, qui corsetait les maîtres de ballet russes qui avaient eu tant d'influence sur

mon apprentissage.

— Vous vous en êtes bien tirée, a dit A, ou B, avec un très léger sourire, lorsque l'acte trois a été achevé.

C'est ainsi qu'une fois la sélection et l'entraînement achevés j'ai pu passer à l'étape suivante de mon voyage.

J'ai de nouveau fait mes valises.

Les faire et les défaire était devenu si banal que je m'interdisais de m'attacher aux villes et aux maisons dans lesquelles j'avais vécu, aux amis et aux amants que j'y avais croisés. J'étais née sous une étoile capricieuse et je suppose que mon incapacité à me

fixer faisait partie de moi au même titre que mes petits seins et mes longs cheveux blonds bouclés. Inutile de verser dans la sentimentalité. Chaque nouvelle aventure était comme les saisons de la vie, changeante. Me plaindre aurait eu autant d'effet que de brandir mon poing sous la pluie ou de me laisser des rayons du soleil.

Les gens du Réseau m'ont obtenu des faux papiers me permettant de voyager dans le monde entier au gré de mes envies, et j'ai commencé à me considérer comme un peu plus qu'une simple danseuse. J'étais une nymphe, une créature de la nuit, une femme de feu, une promesse vivante de sexe. Il m'arrivait de me demander si j'avais

une existence réelle ou si je n'étais que le produit de l'imagination de quelqu'un d'autre, le fantôme d'un adolescent qui aurait pris vie.

Mes rêveries ont brutalement volé en éclats lorsque Mme Denoux m'a annoncé que j'avais un premier contrat à Londres. Quelqu'un, là-bas, avait réservé le Maître de Ballet. Je n'ai donc pas quitté La Nouvelle-Orléans pour Paris, Milan ou une autre ville glamour, emplie de mystères et de secrets, comme je l'avais imaginé, mais pour Londres, la ville grise, dans laquelle j'avais la ferme intention d'apporter un peu de couleur.

6

DANSE SOLITAIRE

IL PLEUVAIT LORSQUE JE SUIS ARRIVÉE À L'AÉROPORT DE HEATHROW.

Il pleuvait aussi à mon départ de Seattle, comme il avait plu quasiment tous les jours pendant les huit semaines que j'y avais passées pour achever le processus de recrutement pour le Réseau.

La similitude des conditions

météorologiques entre les deux villes m'a un peu revigorée.

Assise dans un siège confortable en première classe, j'ai scruté par le hublot la ville de Londres, qui se rapprochait pour nous accueillir, sous une mince couche de brume. D'une telle hauteur, difficile de bien distinguer, mais les immeubles avaient l'air moins hauts et moins uniformes que ceux de New York. La ville était divisée en deux par le long ruban argenté de la Tamise, qui s'étalait comme une blessure. Je n'ai reconnu qu'un seul des bâtiments que je m'attendais à voir : le London Eye, dont le blanc lumineux ajoutait une touche de frivolité à la palette sombre

du paysage, et dont la présence m'avait toujours paru étrange. Pourquoi une ville sérieuse avait-elle construit un monument qui aurait été plus à sa place dans une fête foraine ou qui aurait pu être l'attraction principale de Coney Island ? Ce genre de chose n'arriverait jamais à Saint-Pétersbourg.

— C'est la première fois que vous venez à Londres ? a demandé ma voisine d'une voix policée dont je n'arrivais pas à situer l'accent.

Elle portait un chemisier en soie blanche boutonné presque jusqu'au cou, et à ses pieds, sous ses chevilles croisées, une paire de mocassins. Elle

dégageait une odeur de tabac et de citron.

— Oui. Je n'ai pas eu la chance de beaucoup voyager en Europe.

— Ça vous plaira, a-t-elle décrété, autoritaire, comme si je n'avais pas le choix.

Elle lisait un petit volume relié en cuir souple avec un marque-page en satin bleu canard accroché au dos. Le genre de livres que l'on a envie d'attraper et de caresser. Elle s'est adossée à son siège et a fermé les yeux : l'avion a décroché et a commencé à vibrer pendant que le pilote préparait l'atterrissage. Je me suis penchée en avant pour lire le titre de l'ouvrage :

Scarlett's Allsorts, imprimé en lettres cuivrées dans une police de caractère démodée. La femme a ouvert les yeux et s'est replongée dans son livre. J'ai lu une ligne par-dessus son épaule : « Mon corps chantait. » J'ai souri. La phrase a fait naître en moi une demi-douzaine de pensées à moitié formulées et d'images qui se sont déroulées dans mon esprit, comme une nuée d'oiseaux dont la course vers le soleil serait contrariée par un jet de pierre. À quoi pouvait bien ressembler ma voisine nue ? me suis-je demandé. Quel genre de sous-vêtements portait-elle ? Rien de féminin. Ni de démodé. Banal, classique, bien coupé et pas frivole, noir, crème ou beige, avec une

culotte peut-être un peu échancrée.

Elle s'est levée et s'est étirée pour attraper son sac dans le compartiment au-dessus d'elle. Il était carré et noir avec une solide fermeture Éclair, presque un attaché-case. Elle a glissé le livre dans la poche extérieure. Son pantalon était bien coupé, et sa taille haute mettait en valeur la finesse de sa silhouette, qui n'avait rien de féminin à l'exception de ses seins. Ses cheveux gris argenté étaient coupés en carré court. Elle a repoussé impatiemment une mèche derrière chacune de ses oreilles, exhibant des lobes ronds sur lesquels étaient fixées de petites perles. Je lui donnais une quarantaine d'années, mais elle aurait pu en avoir

cinquante. Difficile à dire.

— C'est à vous ? a-t-elle demandé, mon bagage à la main.

J'ai acquiescé et elle me l'a tendu. Je me suis faufilée dans la travée derrière elle, où j'ai pu admirer ses longues jambes et son dos droit, jusqu'à ce que le steward nous donne l'autorisation de débarquer et que la file de passagers devant nous se mette à avancer.

Nous étions les seules femmes à voyager en première classe. Les autres passagers étaient tous des hommes, pour la plupart trapus, blafards et sans intérêt. Ils jetaient régulièrement des coups d'œil curieux dans notre

direction, mais je les ai ignorés, et, au moins, aucun d'entre eux ne m'a donné sa carte en me proposant « un arrangement », comme l'avait fait l'homme bizarre en veste de coton et cravate marron dans le vol qui m'avait amenée de La Nouvelle-Orléans à Seattle.

— Merci, mademoiselle Volk, m'a dit l'hôtesse avec un accent nasal pratiquement incompréhensible lorsque je l'ai dépassée pour faire mes premiers pas sur le sol britannique, juste derrière ma compagne aux cheveux gris.

Le spectacle du lendemain devrait se dérouler comme sur des roulettes.

On m'avait demandé le numéro du Maître de Ballet, et, si mon humeur persistait, le long gode ceinture en silicone dur me pénétrerait sans problème. La vision des mocassins gravissant vivement la passerelle vers le contrôle des passeports m'étourdissait légèrement. Elle ne portait pas de chaussettes, et ses chevilles nues m'excitaient terriblement.

Ce jour-là, je voyageais avec un passeport allemand. Ce serait la première fois d'une longue série que je passerais la douane avec de faux papiers. L'homme qui a ouvert le passeport à la première page et l'a scanné ne m'a pratiquement pas posé

de questions et a à peine jeté un coup d'œil à ma photo avant de me donner l'autorisation de passer. Il avait la peau du visage grêlée et la mâchoire carrée d'un super-héros qui a connu des jours meilleurs.

La femme aux cheveux gris attendait devant moi à la récupération des bagages.

— Êtes-vous une femme du peuple, mademoiselle Volk ? a-t-elle demandé.

« Volk » était une variante russe du surnom *vovk* qui veut dire « loup », mais pouvait être confondu avec le sens allemand du mot, qui signifiait « peuple » ou « gens du commun ». Peut-être était-elle allemande ?

— Je dirais que je suis plutôt un goût que l'on développe. Je ne me donne pas facilement...

— Comme toutes les bonnes choses. Vous aimez lire ? Ce n'est guère poli de lorgner par-dessus l'épaule des gens, vous savez.

Était-elle en train de me draguer ou de me réprimander ? Des femmes avaient flirté avec moi en Californie, mais pas de cette manière. Les Californiennes avaient caressé le bord de leurs flûtes de champagne du bout de leurs doigts manucurés ou avaient gloussé entre leurs lèvres peintes sans jamais verbaliser les questions qui restaient en suspens entre nous : «

Embrasse-moi, touche-moi, viens chez moi, offre-moi un verre. » Rien à voir avec ce ton direct et ironique, ni avec cette attitude décidée qui semblait mener directement vers quelque chose dont je n'avais pas encore conscience.

— J'ai eu l'impression que c'était un bon livre, ai-je répondu.

— Vous aimeriez m'en faire la lecture après le dîner ?

Elle souriait. Elle savait quelle serait ma réponse avant même que je la formule. C'était inévitable. Un autre tournant dans la rivière de ma vie, et je sentais déjà le courant enfler et me pousser inexorablement vers sa

chambre d'hôtel. Même si, au final, on est allées dans la mienne.

Nous avons décidé de nous retrouver chez *Lena*, un restaurant italien de Shoreditch, après avoir échangé nos numéros de téléphone et nous être séparées pour gagner nos hôtels respectifs, nous débarrasser de nos bagages et nous doucher.

Elle portait toujours son presque attaché-case mais avait enfilé des leggings en cuir et un chemisier entièrement boutonné qui flottait sur ses hanches. Il avait des manches courtes, qui accentuaient ses bras musclés. Elle portait des bottes cavalières en cuir usé, dont le talon

était orné de boucles argentées.

Elle avait un prénom démodé, « Florence », mais elle m'a dit que je pouvais l'appeler Flo. Incapable de m'habituer à la version courte, je m'en suis tenue à la version longue.

Florence fumait des cigarettes françaises. Une avant l'entrée, l'autre après le plat principal.

— Un nettoyeur de palais, a-t-elle expliqué avant de sortir et de disparaître dans les ténèbres.

Je ne voyais plus d'elle, à travers la vitrine brillamment éclairée du restaurant, qu'un petit point rouge qui brillait dans la nuit.

Nous avons partagé une part de tarte au citron et à la ricotta avec une boule de glace à la vanille parsemée des éclats noirs de la gousse. Elle a commandé un café à la liqueur d'amande.

Elle avait le même goût que le parfum que j'avais remarqué lorsque j'étais assise à côté d'elle dans l'avion. Citron et cigarette, et quelque chose d'autre, indéfinissable. Nos souffles se sont mêlés et j'ai passé ma langue sur la sienne et j'ai gardé un instant sa salive dans ma bouche pour déchiffrer la combinaison particulière de son baiser, de la même manière que j'aurais examiné la fusion des arômes dans un verre de vin.

Florence était allemande. Chimiste et professeur d'université, elle était à Londres pour donner une série de conférences sur les avancées des traitements contre la malaria. Elle ne m'a pas demandé quel était mon métier, ni pourquoi une femme à l'accent russe voyageait avec un passeport allemand alors qu'elle ne connaissait pas deux mots de cette langue en dehors de *Guten Tag* et *Tschüss* !

Nous portions toutes deux des chaussures à talons plats, et il était encore tôt ; nous avons pris le métro à Old Street et nous sommes descendues au London Bridge, où nous avons acheté une bouteille de vin

et des biscuits au gingembre dans une échoppe. C'était ça le troisième goût, ai-je songé lorsqu'elle m'a plaquée contre le garde-fou qui séparait le chemin du fleuve pour m'embrasser de nouveau. Elle m'a prise par surprise. Le sac en plastique que je portais a ballotté, et la bouteille de vin qu'il contenait a heurté la barrière métallique.

Il a commencé à pleuvoir de nouveau, des gouttelettes qui humidifiaient nos visages et me faisaient friser encore davantage. Elle m'a prise par la main, et nous avons couru vers la route, où nous avons hélé un taxi noir qui nous a déposées à mon hôtel de South Bank, non loin de

la gare de Waterloo et du Royal Festival Hall.

J'occupais la suite au dernier étage du *Park Plaza*. Le London Eye était si près que j'avais l'impression de pouvoir le toucher depuis la terrasse, et, à cette distance, je comprenais pourquoi il plaisait tant aux Londoniens. Il y avait une certaine grandeur étourdissante dans cette roue qui tournait lentement et de la beauté dans les lumières de chaque capsule, comme une nuée de lucioles prisonnières du verre et perpétuellement en mouvement.

Florence nous a servi du vin et m'a tendu un biscuit. Elle a escaladé la

balustrade de la terrasse qui évitait aux occupants de la chambre un plongeon mortel tout en leur permettant d'admirer la vue. Elle tournait le dos au vide et à une chute de quatorze étages.

— Descends de là, ai-je ordonné en riant. Si tu tombes, imagine le bordel qu'auront à nettoyer les employés de la voirie demain matin. Ils pourraient même m'envoyer la facture.

— Je ferai en sorte que tu en aies pour ton argent, a-t-elle rétorqué.

Elle avait écarté largement les jambes, et son pantalon ultramoulant dessinait les contours de sa chatte de manière pornographique. Je pouvais

voir le léger renflement de son mont de Vénus et les lignes douces de ses lèvres. Je m'étais trompée à propos de ses sous-vêtements. Elle n'en portait pas du tout.

— Je doute que tu parviennes à quoi que ce soit de là-haut, l'ai-je taquinée.

— Tu as promis de me faire la lecture, a-t-elle répondu.

— Je n'ai rien promis. C'est toi qui me l'as demandé. Ce n'est pas pareil.

Mes mots contenaient une part de défi, mais, contrairement à ce que j'espérais, elle n'a pas mordu à l'hameçon. Au contraire, son expression s'est adoucie.

— Tu veux bien me faire la lecture ?
a-t-elle demandé sur un ton presque
plaintif.

— Oui.

Je l'ai prise par la main et l'ai ramenée dans la chambre. Elle a sorti le livre relié en cuir de son sac, me l'a tendu et s'est allongée sur le lit. Elle était toujours entièrement vêtue et chaussée de ses bottes cavalières. Je me suis étendue à ses côtés.

La couverture en cuir était aussi douce qu'une peau. J'ai ôté le marquage, inséré au début de la première nouvelle, *Shoe Shine at Liverpool Street Station*.

J'ai fait rouler chaque mot dans ma bouche en lisant à haute voix, pour goûter chaque syllabe ; certaines étaient rapides, d'autres lentes, d'autres encore douces, ou basses, certaines dures, d'autres hachées. Florence a fermé les yeux. Elle ne portait pas de mascara, mais ses cils étaient si noirs qu'ils étaient sûrement teints. Ils étaient trop épais et trop sombres pour son visage et ils encadraient ses yeux comme des hématomes, comme si un poids était descendu sur elle avec la nuit, attendant qu'elle se réveille.

Quand j'ai terminé ma lecture, elle a ouvert les yeux, a roulé sur le côté et a caressé mes lèvres du bout des doigts.

J'ai ouvert la bouche et en ai sucé un. Elle a glissé sa main sous sa ceinture et a tendu de nouveau les doigts vers moi, s'immobilisant à un centimètre de ma bouche, comme si elle savait que j'étais une visiteuse en terre étrangère et qu'elle me faisait goûter un mets rare et local. J'ai baissé la tête et je m'en suis repue.

C'était la première fois que je goûtais une femme, si l'on exceptait les fois où j'avais léché mes propres sécrétions, par curiosité et pour me rassurer lorsque j'éprouvais une crainte honteuse après que Chey m'avait fait un cunnilingus et que j'avais peur que l'expérience n'ait été désagréable pour lui, même s'il en riait

et m'assurait du contraire.

Florence n'avait pas vraiment de goût. Son odeur était légèrement musquée. Ce n'était ni agréable ni désagréable.

Comme beaucoup de choses dans ma vie, la première fois que j'ai goûté une femme s'est révélée être sans importance. Je ne savais pas quoi en penser. Je me suis demandé une nouvelle fois pourquoi on en faisait tout un plat.

Ses lèvres sur les miennes, en revanche, exerçaient une joyeuse pression. Ses mains, une fois qu'elles eurent trouvé le chemin sous mes vêtements, étaient lentes et

talentueuses, et la douce tiédeur de son corps contre le mien faisait frémir ma peau et gonfler mon clitoris. Nous étions un entrelacs de membres, explorant, effleurant, pinçant, caressant. Elle a retenu son souffle lorsque j'ai déboutonné son chemisier et dégrafé son soutien-gorge, libérant ses seins, et elle a gémi lorsque j'ai léché son téton.

J'ai découvert en lui ôtant son soutien-gorge qu'il lui manquait un sein. L'autre avait été enlevé, et à sa place il ne restait qu'un petit renflement de chair avec une ligne à la place du téton. La cicatrice formait un trait argenté horizontal qui balafrait sa peau comme un crucifix inachevé.

Elle a soupiré quand j'ai baissé la tête et l'ai léchée d'un bout à l'autre.

— Sortons, a-t-elle dit soudain. J'ai besoin de prendre l'air.

Nous étions toutes les deux grises, à cause du vin et de nous-mêmes. Si je l'embrassais une fois de plus, je pensais que je serais tellement ivre que je pourrais franchir la rambarde, me laisser tomber et sentir le vent me porter jusqu'au sol.

Florence a récupéré son sac sur le chemin de la porte-fenêtre et elle en a extirpé le plus gros gode ceinture que j'aie jamais vu. Il faisait deux fois le diamètre de celui du Maître de Ballet et il était plus long de six ou sept

centimètres. Elle l'a enfilé et m'a suivie dehors. Il bougeait à chacun de ses pas, lourd de promesses. Elle était nue, et le téton sur son seul sein se dressait comme une baie solitaire sur son île.

Je me suis penchée sur la balustrade et j'ai attendu. Je ne savais pas si j'allais pouvoir prendre un gode aussi gros, mais j'étais prête à essayer. Je ne voyais aucune raison pour ne pas le faire.

Elle a posé la main au creux de mes reins pour me faire prendre la bonne position. Elle a glissé sa main entre mes jambes pour vérifier si j'étais prête. Quoi qu'elle ait constaté, ce n'était pas à son goût. Elle a de

nouveau fourragé dans son sac, et j'ai entendu le cliquetis d'un bouchon que l'on ouvre puis j'ai cillé lorsqu'elle a appliqué sur ma chatte le lubrifiant, épais, froid et visqueux.

Le premier coup de reins ne m'a pas écartelée comme je le craignais, mais il m'a remplie à ras bord. Sa queue était une marque qui a voyagé de mon sexe à mon cœur et à mon cerveau. Je me sentais entière, chez moi en moi. J'ai poussé en réponse et je l'ai entendue grogner. Elle a donné un nouveau coup de reins, et nous avons continué ainsi à aller et venir jusqu'à ce qu'elle fatigue. Elle s'est alors penchée sur moi et m'a enlacée en me caressant le clitoris jusqu'à ce que je

finisse par jouir.

Nous sommes restées un petit moment à contempler la ville. Les piétons se promenaient dans les rues et levaient parfois le nez vers nous. Je ne sais pas s'ils pouvaient apercevoir deux femmes nues à cette distance.

Quand je me suis réveillée le lendemain matin, elle était partie. Les seuls souvenirs de la nuit étaient un sillage de citron et de cigarette, et quelques billets tout neufs qu'elle avait laissés sur la table basse en verre, à côté d'un paquet vide de cigarettes françaises.

Cent livres au total. Ce n'était même pas assez pour une heure avec la plus

banale des putes. Je ne savais pas ce qui me vexait le plus : qu'elle m'ait payée ou qu'elle m'ait laissé si peu.

Après cette expérience, j'ai fait moins facilement confiance aux gens. J'ai continué à coucher avec des hommes et des femmes, mais je suis devenue avare de mes sentiments, de mon esprit et de mon âme. J'ai soigneusement dissimulé une petite part de moi et j'ai jeté la clé.

Mon détachement émotionnel n'a pas amélioré ma façon de danser, mais il a rendu mon job supportable. J'en suis venue à croire que je ne baisais pas du tout. Je n'étais qu'une actrice, pourvoyeuse de fantasmes, une

illusionniste qui vendait du rêve.

Nous ne vendions pas de sexe. Nous laissions cela aux bordels et aux bars à striptease. Les spectacles du Réseau étaient moitié fantasma, moitié ironie, l'affirmation visuelle que l'acte sexuel n'était qu'une extension de la vie, et non quelque chose qu'il faut dissimuler derrière des portes fermées, qu'il faut mépriser ou dont il faut se moquer. La vision de Mme Denoux proposait une danse dans laquelle les deux partenaires se joignaient de la manière la plus intime sans attirer particulièrement l'attention sur ce qu'ils faisaient. L'apogée, la pénétration, n'était qu'une note de plus dans le rythme de la vie.

J'ai continué à refuser de rencontrer mes partenaires, Tango, le Prêtre Inca et le Maître de Ballet, en dehors de la scène. Les seules nouvelles que j'avais d'eux entre les shows étaient les informations régulières fournies par le Réseau, que ce soient les plannings ou les bulletins de santé que nous devions remplir tous les mois.

Ces éléments, hors scène, ajoutaient une touche de stérilité et de prosaïsme à cet emploi, mais, lorsque la musique débutait et que mon partenaire surgissait des ténèbres et s'avançait sous le feu de la rampe, j'oubliais toutes les nécessités administratives et biologiques, et je jouissais des réactions du public, de la

sensation d'une queue nue en moi, la queue d'un étranger, et du fait que nous n'avions jamais eu de conversation en dehors de la plus fondamentale de toutes, celle qui avait lieu entre nos corps.

C'était risqué, dangereux et follement excitant, et cela a alimenté chez moi l'idée que j'étais un être sexuel éthéré, à moitié humaine seulement, le reste n'étant qu'un mélange de phéromones et de désir, vivant réceptacle de la luxure.

Cependant, une fois hors de la scène, les choses étaient bien différentes. J'ai continué à coucher avec des hommes, parfois des femmes, et parfois ceux

qui n'étaient ni l'un ni l'autre, mais simplement autre chose. C'étaient ceux dont je me sentais le plus proche, ceux qui n'appartenaient à aucun genre, les folles et les trans, ces hommes et ces femmes qui baisaient comme si l'anatomie n'avait aucune importance et qui n'avaient pas l'air de penser que leurs organes génitaux les définissaient.

La plupart du temps, cependant, mes conquêtes et les sentiments qu'elles m'inspiraient étaient sans conséquence. Je couchais avec quelqu'un dans chaque ville. Je collectionnais les gens comme des souvenirs, pour remplacer les musées et les galeries d'art, dans lesquels je ne

mettais pas les pieds.

Florence est la seule dont je n'ai pas oublié le nom. Je me souviens des autres grâce à la musique qui résonnait inévitablement dans toutes les chambres que j'ai fréquentées, une symphonie de mélodies censées détendre, stimuler ou simplement cacher les bruits de baise, le grincement des lits et le choc des corps joints dans une ferveur enthousiaste.

À Prague, j'ai rencontré une Blackette qui m'a prise avec un gode ceinture contre un mur dans un coin sombre d'un club pendant que *Lullaby*, des Cure, se déversait par les

enceintes et que les autres clients continuaient à boire de la bière et à manger des chips sans se rendre compte de ce qui se passait dans le coin de la salle, où deux filles qui avaient l'air en grande conversation étaient en réalité en train de baiser sauvagement, cachées par le mince rempart d'un tabouret de bar.

À Berlin, du jazz démodé et un étudiant qui habitait Neukölln et qui m'a baisée lentement et doucement sur *Mood Indigo*, de Duke Ellington, et *Fever* de Peggy Lee. À Barcelone, un serveur à qui j'avais laissé mon numéro au dos d'une serviette avec un pourboire dans un bar à tapas, qui m'a rappelée et qui a apporté avec lui sa

compilation de reggae rapide et excité en espagnol lorsqu'il m'a rejointe dans ma chambre d'hôtel après son service. En Sicile, cela a été sombre et sale, sur le capot d'une voiture garée dans une rue mal éclairée de Palerme, avec la *Cinquième Symphonie* de Beethoven. À Paris, un universitaire qui connaissait les meilleures pâtisseries du Quartier latin et ne pouvait bander qu'en écoutant *I.C.U.*, de Lou Doillon. À Reykjavík, un Britannique expatrié qui avait un plein sac de phallus et qui m'avait demandé de le prendre en levrette pendant que Mick Jagger et les Rolling Stones susurraient *You Can't Always Get What You Want*. À Stockholm, un homme qui voulait que

je le regarde se branler pendant qu'il écoutait Johnny Cash lire l'Ancien Testament. À Milan, une allemande blonde en vacances, qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau et qui m'a léchée jusqu'à ce que je jouisse avant de m'endormir par ses caresses au son d'*Overlap*, d'Ani DiFranco.

Les chansons sont devenues plus importantes que le sexe, et ma vie est rapidement devenue un décor de queues et de chattes avec une bande musicale.

Quand je ne dansais ni ne baisais, je dormais, j'errais dans les rues, admirant les monuments et les

musées de l'extérieur ; je mangeais de la glace ou de la pizza, ou de la currywurst, ou des noix caramélisées, ce que je trouvais. Je ne me préoccupais jamais de creuser un peu, de découvrir les villes que je traversais ou les gens que je croisais. Je me contentais de coucher avec certains, avant de me diriger vers l'aéroport et une autre ville.

Pendant tout ce temps, je pensais à Chey.

Un matin, alors que je prenais ma douche et me savonnais sans réfléchir, pour me préparer à une nouvelle représentation face à un public invisible dont je ne pouvais que sentir

les soupirs et l'excitation du haut de mes scènes improvisées, spectateurs d'un autre monde, je me suis rendu compte avec effroi qu'une année complète avait passé. Voyager était devenue une routine tranquille, un tourbillon d'aéroports, d'hôtels, de nuits noires et de corps. J'avais aperçu leur monde, mais, au fond de moi, je savais que je n'avais rien vu, je n'étais qu'une touriste dans la maison de la chair.

Je commençais à en avoir assez. Ce qui m'était apparu comme une performance artistique audacieuse était rapidement devenu une corvée pour gagner de l'argent. Lorsque mes partenaires s'étaient retirés, je me

retrouvais vide et solitaire dans ma chambre d'hôtel, avec pour seule compagnie le maelstrom de mes propres pensées et je me demandais ce que j'allais devenir. Où irais-je et que ferais-je quand cette partie de ma vie atteindrait son inévitable conclusion ?

Il était prévu que je me rende à Amsterdam. Mais ce n'était pas avant une semaine, et je ne savais pas quoi faire, alors j'ai décidé de m'octroyer quelques jours au soleil dans le sud de la France. Du temps pour moi. Un autre jour, un autre dollar, une autre danse, une autre ville, une autre queue.

Du moins, c'était ce que je pensais

avant de recevoir la lettre.

Elle m'avait suivie sur la moitié du globe. Les coins de l'enveloppe blanche étaient abîmés ; l'un des côtés, déchiré, avait été réparé avec du Scotch marron par un employé des postes, et de nombreuses adresses avaient été gribouillées à côté d'autocollants qui avaient permis de la rediriger de nombreuses fois.

Elle avait fini par m'arriver, par me trouver enfin, dans le sud de la France où je me reposais un peu sur une plage non loin de Montpellier, entre deux contrats, après un spectacle imprévu qui avait remporté un certain succès (et avait été bien payé) avec Tango,

dans une villa isolée non loin de Cannes pendant le Festival. J'ai supposé que le public était composé majoritairement de gens appartenant à l'univers du cinéma ou de producteurs, mais personne de Hollywood ne m'avait fait de proposition après le numéro. J'avais eu droit aux suggestions habituelles de prostitution auxquelles j'étais habituée depuis longtemps, et c'était tout.

Chey avait posté la lettre à Miami et me l'avait envoyée chez Lucian, à Venice Beach en Californie. Lucian l'avait fait suivre à La Nouvelle-Orléans, d'où elle avait voyagé vers l'Europe et les quelques postes

restantes que j'avais utilisées au cours de l'année.

Au début, je n'ai pas reconnu l'écriture sur l'enveloppe. Je n'étais jamais allée à Miami et je ne connaissais personne là-bas. Je me suis demandé si elle avait été envoyée par une danseuse avec qui j'aurais sympathisé dans ma succession de loges, mais il y avait quelque chose de définitivement masculin dans la fermeté de la calligraphie.

Même alors, j'ai pensé que ce n'était pas important et je ne l'ai pas ouverte avant une demi-journée. J'ai pris un petit déjeuner tardif puis j'ai marché tranquillement jusqu'à la plage où j'ai

nagé. Toutes mes communications avec Mme Denoux et ma correspondance professionnelle avaient lieu par mail, mon Mac Book Air m'accompagnant partout.

Je n'ai pas réussi à échapper au soleil de la mi-journée en revenant à mon petit hôtel et je rêvais d'une douche, mais la lettre, posée sur la table de chevet, avec ses autocollants disposés de manière désordonnée, m'a attiré l'œil.

J'ai ôté mes tongs et je l'ai ouverte avec une lime à ongles.

Elle venait de Chey.

Le temps que je la lise et que je m'en

remette, la sueur abondante qui me recouvrait avait séché de manière désagréable sur ma peau sous les assauts de la climatisation.

Luba

Je t'imagine très bien en train de lire ces lignes et de comprendre qui les a écrites. Je t'en supplie, ne te mets pas en colère, ne t'impatiente pas et ne déchire pas ces pages sans les lire.

S'il te plaît.

Tu me manques...

Il y avait quatre pages. C'était une lettre d'amour, la première que je recevais.

Une lettre d'amour dans laquelle Chey n'expliquait pas la présence du pistolet dans son tiroir, ni ne justifiait ses absences répétées, ni n'expliquait où il était quand je l'avais attendu à New York. Il faisait allusion à des raisons qu'il pourrait peut-être me révéler un jour, tout en me disant avec tristesse que ce jour n'était pas encore venu.

Mais ce qui m'a le plus blessée, c'est que cette lettre confirmait qu'il avait des sentiments pour moi de manière brutale et émouvante alors que, d'un

autre côté, il était bien clair pour lui qu'il s'était résigné à m'avoir perdue.

... Chaque jour qui passe te rend plus lointaine, plus évanescence. J'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, parlé, touchés. Et, même si ça me fait un mal de chien, je l'accepte. Je commence lentement à l'accepter. Ta vie est ailleurs et ne peut pas être à mes côtés. C'est douloureux, mais je dois être réaliste. M'accrocher à toi ne te rendrait pas service. Même si chaque jour passé loin de toi est une vie vécue à moitié, une vie dans laquelle un vide a pris possession de mon corps, de

mon cœur, de mon âme.

Dix fois par jour, au moins, je me résous à t'avoir perdue à jamais et je pleure intérieurement (en vrai aussi, si je suis seul), mais, quelques minutes plus tard, je me révolte contre la résignation, je ne veux pas accepter ce qui se passe ou se passera ou s'est passé. C'est une bataille que je ne peux pas gagner...

Ne voulait-il pas se battre pour moi ?

... Je me souviens de la moindre

seconde passée à tes côtés et je ne t'en aime que davantage. Chaque café, chaque verre que nous avons bu ensemble, les promenades, les repas, les étreintes, les silences. Merci, Luba, de m'avoir tant donné durant le peu de temps où tu m'as permis d'être tien tout autant que tu as été mienne (même si une part avide de moi tente de me persuader que ça n'a jamais été assez).

Ah, tous les endroits où j'aurais voulu t'emmener, connaissant ton amour pour les voyages et ta ferveur à découvrir de nouveaux horizons. Les villes, les paysages, que j'aurais vus différemment, par tes yeux, les rues que tes sublimes jambes interminables auraient parcourues, les milliers de

scènes privées où j'aurais aimé te voir danser uniquement pour moi, ma danseuse étoile, ma danseuse à moi, ma danseuse sertie dans l'ambre.

Aucune mention du déplaisir qui avait été le sien lorsqu'il avait découvert que j'avais commencé à danser, aucune allusion à Lev, juste une allusion au pistolet et à ce que j'avais fait.

... Au fait, magnifique tir, la télé ne s'en est jamais remise... Vu qu'on ne la regardait jamais, ça n'a pas beaucoup d'importance, non ?

À partir de ce moment-là, page deux, la lettre est devenue plus frénétique. Son écriture a perdu sa rigueur et sa régularité. Peut-être avait-il bu ; en tout cas, ses mots ont abandonné toute contrainte, coulant comme une rivière qui déborde, un torrent de courant de conscience, dans lequel chaque vaguelette se brisait contre le barrage de mon cœur comme un poignard.

... Je suis dans un petit village du sud, dans une minuscule chambre d'un bed & breakfast (il n'y a pas d'hôtels par ici).

L'air conditionné est cassé, je ne porte qu'un vieux short, je ne me suis pas rasé depuis des jours, je sue comme un porc. Je te décrirais bien la chambre et la vue que l'on a de la fenêtre, mais à quoi bon ? Je me sens terriblement seul, assailli par mes souvenirs de toi.

J'attends. Je ne peux même pas te dire pourquoi. Et, comme tu l'as bien deviné, ça n'a rien à voir avec l'ambre, même si cette partie de ma vie est légale et que je l'aime beaucoup. J'espère que tu chéris toujours les pierres que je t'ai données : j'ai vu qu'elles avaient disparu de Gansevoort Street en même temps que toi...

J'ai mal dormi la nuit dernière.

Cauchemars ou rêves, peu importe tant que tu y figures, étoile brillante de mes nuits troublées. J'ai fait un rêve érotique, et il me hante toujours alors que je suis bien réveillé à présent. J'ai revécu tous les moments que nous avons passés ensemble. Émerveillé et choqué par tout ce que nous avons fait.

Dans mon rêve, nous étions ensemble de nouveau, et tu te tenais au-dessus de moi, nue, jambes écartées. Et puis cette sensation folle, celle de ta bouche sur moi, me suçant, me léchant, me protégeant. Et la blancheur de ta peau, et le vert profond de tes yeux, et le trou merveilleusement plissé de ton cul, la moiteur accueillante de ta chatte, le buisson de tes boucles. Je ferme les yeux :

la douceur de tes petits seins parfaits, tes mains qui me caressent partout, ta langue dans ma gorge, oh, mon amour, tu m'as perdu pour toutes les autres.

Toutes les images, les couleurs, les sensations de ce rêve étaient entièrement pornographiques. Mais il était aussi pur, comme si nous étions des anges, nous étions beaux ensemble. Et je me dis que nous sommes bien ensemble, et pas seulement au lit, que nous puisons du réconfort l'un dans l'autre, malgré nos différences culturelles et éducatives. Nous étions amis, pas juste amants. Nous étions des compagnons, n'est-ce pas ?

Maintenant, je dois chérir ces

souvenirs.

Je suis un homme faible, Luba ; je n'ai rien de noble. Je sais qu'un jour viendra où je finirai par succomber à la nostalgie et à la tentation, et où je tenterai de recréer ces instants de joie, ce désir, ce bonheur, avec d'autres femmes, et je veux que tu me pardonnes par avance, parce que je sais que, quand j'en baiserais une autre avec le même abandon et la même perversité, je n'atteindrai jamais la beauté qui a été la nôtre : ce sera sale, immoral, mais je crains de n'être qu'un homme et une part de moi voudra essayer de nouveau, même si une autre part de moi sait que je ne pourrai jamais parvenir à cette transcendance qui est la tienne et que

les autres femmes que je baiseraï, toutes les autres choses que je ferai ne seront qu'une vulgaire imitation.

Je t'aime tellement, Luba. Pourquoi n'ai-je pas réussi à te le dire mieux quand nous étions ensemble ?

Il m'arrive de souhaiter que, par magie (un pacte avec le diable, un fantôme, le pouvoir des rêves...), tu puisses te glisser dans ma peau pour une journée. Tu éprouverais ce que j'éprouve, et tu comprendrais à quel point mon amour est unique et fort, et ce que tu représentes pour moi. Je tuerais pour toi. Tu es le témoin du pathétique désespoir dans lequel ton départ m'a plongé. La folie provoquée

quand tu m'as soudainement retiré ton amour et ta tendresse. Ça a été si brutal que la douleur a été intense et aveuglante, comme une vague de panique. Je n'ai pas de mots pour décrire ce que j'ai ressenti quand tu es partie.

Mais je ne t'en veux pas. Je ne t'en veux pas mon amour, ma gitane, mon trésor.

Accepte mes mauvais clichés pour ce qu'ils sont et ne m'en tiens pas rigueur.

Je t'aime.

Je ne peux plus rien écrire. Je n'ai plus de mots. Je n'en connais pas d'autres.

C'est ici que commence mon hiver, je

suppose. Les années sans toi...

Les pages suivantes avaient dû être écrites un autre jour, plus tard certainement : l'écriture était différente, moins frénétique. C'était juste une liste intitulée : « Les choses de toi que je n'oublierai jamais ».

Ton amour

La tendresse dans tes yeux

Le son de ta voix et le charme de ton accent

Ta maladresse occasionnelle, tes

*sentiments qui soufflent le chaud et le
froid selon l'instant*

Ta spontanéité

Ton sens de l'humour malicieux

*Mon cœur dévasté quand je te
regarde te déshabiller*

Et quand je te déshabille

Ta beauté tranquille, ta peau soyeuse

La tiédeur de ta bouche sur la mienne

*Ta façon de m'embrasser et de te
laisser embrasser jusqu'à ce que nous
n'ayons plus d'air dans les poumons*

*Prendre un bain avec toi dans
l'appartement de Gansevoort Street*

Te voir marcher sous la neige à New York

Ton dos nu le soir où on est allés chez Momofuku

Être assis à côté de toi dans une salle de ciné pour voir un dessin animé Pixar entourés d'enfants bavards

Ta main dans la mienne dans la salle de spectacle et dans le taxi de retour

Te voir manger, te voir rire

T'entendre chanter des berceuses traditionnelles russes quand tu crois que personne ne t'écoute

Ta façon de marcher, gracieuse, aérienne et sexy

Ta façon de dire "Je te veux en moi"

Ta façon de prononcer mon nom

Ton sommeil paisible

La façon dont tu m'as chevauché la première fois qu'on a fait l'amour, sur la plage

Ta façon de te blottir contre moi quand tu as froid dans le lit

Le livre que j'aurais aimé te consacrer si j'avais su écrire

La façon dont tu t'étales sur le lit

La douceur de velours de ta bouche sur ma queue

Nos silences

*La délicatesse de tes petits seins et la
couleur de tes tétons*

Ta pâleur naturelle

*Le duvet blond dans le creux de tes
reins*

*Notre beauté quand nous sommes
ensemble*

*Le temps que tu as passé à pleurer au
téléphone parce que je te manquais*

*Entrer en toi, te pénétrer, et avoir
l'impression que c'est toujours la
première fois, encore et encore*

*Ton regard quand nous faisons
l'amour*

La fine pellicule de sueur sur ta peau

blanche

Tes longues jambes interminables

Ton âme slave

Tes émotions

*Ton expression ravie quand je
parvenais à te surprendre*

*La lueur dans tes yeux devant les
pierres d'ambre*

*La possibilité que nous avons de nous
disputer à propos des Clash et de parler
de livres et de films, de musique et de la
vie*

*L'effet que ça me faisait de savoir que
nous ne nous lasserions jamais l'un de
l'autre et que nous aurions toujours*

quelque chose à nous dire

*Traverser Washington Square et
croiser des chiens, des enfants et des
écureuils*

Descendre Broadway

*Dormir à tes côtés et ne pas faire de
bruit le matin pour te regarder t'éveiller*

*T'emmener chez Veselka, le
restaurant ukrainien sur la 2e Rue et te
regarder te lécher les lèvres de plaisir
anticipé*

*Être si fier d'être vu en ta compagnie,
sans éprouver ni culpabilité ni doute*

*Devenir quelqu'un de meilleur en
étant avec toi*

Espérer que nous aurons un avenir ensemble

Ce rêve terrible d'avoir un enfant avec toi

Toi en train de bouder, assise dans un coin de notre chambre, enfantine et égoïste, mais irrésistible après notre première dispute

Quand tu m'as permis de te lier les mains

Tes textos-surprises

La forêt sombre et sauvage de tes poils pubiens, puis ta surprenante douceur lisse, deux mondes opposés

Ta façon de me guider quand je te fais un cunnilingus

*La vision de ton intimité quand tu t'es
mise à quatre pattes et que tu m'as
autorisé à te prendre par-derrière*

Mon sexe qui va et vient en toi

*Ta façon d'examiner mon corps,
partie par partie, pour parfaire ton
éducation sexuelle*

Se promener dans des rues inconnues

Chercher des restaurants pour dîner

Ta langue sur mes couilles

*Se bagarrer pour de faux au lit
jusqu'à ce que je te fasse mal au cou
sans le faire exprès*

Ta langue contre la mienne

S'asseoir au café ou en terrasse pour

boire un café ou un verre

Te regarder te doucher

Te prendre sous la douche

*Les serviettes blanches drapées
autour de ton corps quand tu sors de la
douche*

Ton unique grain de beauté sur le cul

*La tristesse dans tes yeux quand tu
parles de tes parents*

*Ton absence de culotte, une fois, à ma
demande*

*La façon dont tu fais chanter mon
cœur*

*La manière dont tu m'as ressuscité
après des années de chagrin*

Tes préjugés, tes préférences, tes goûts et tes dégoûts

Tes blagues

Le fait que tu me comprennes

Monter les marches de Central Park ensemble

T'aider à trouver un CD de chants russes que tu écoutais dans ton enfance

Explorer New York ensemble

Rester immobiles devant Ground Zero

Ton énergie tranquille et ton intense personnalité russe

Ton gémissement étouffé quand tu jouis et la façon dont s'illumine l'obscurité émeraude de tes yeux

Ton striptease dans le couloir pour moi

Tes taquineries

Baiser sur le sol ou sur le canapé quand on n'avait pas le temps d'arriver jusqu'au lit

Être un couple, un "nous"

Regarder un match de Coupe du monde sur un écran géant au Red Lion, entourés de fans allemands

Te doigter sur l'autoroute en allant dans les Hamptons

Ta jupe blanche

Ton soutien-gorge de maillot de bain ultraléger qui ne dissimulait rien

*Quand tu as défait le bouton de mon
pantalon dans le silence du parc de la
High Line à la nuit tombée*

Ton style

Ton amour exubérant de la vie

Tes humeurs

Ta façon d'être sur la défensive

Notre télépathie

Tes rêves, merveilleux ou déplacés

Ta lascivité

Tes ambitions floues

Ton amour profond du sexe

L'honnêteté de ton intimité

Ton corps

Ton âme

Ton unicité

Ton besoin

Ta manière gentille de dire que les choses et les gens sont "sympas", "beaux" ou "intéressants" alors même que tu les connais mal

Ton caractère et ton âme généreux

Tes intérêts intellectuels, si proches des miens

Nous étions si bien ensemble, nous n'étions qu'un, nous étions heureux

Toi

À aucun moment il ne me suppliait de revenir avec lui ou ne me demandait de lui répondre. Il a même oublié de signer.

Chey

DANSE AVEC L'AMBRE

LA LETTRE DE CHEY A LIBÉRÉ UN TORRENT DE SOUVENIRS, CHACUN PLUS DOUX ET PLUS DOULOUREUX QUE LE précédent.

Une tempête d'images et de réminiscences a envahi mon esprit, comme si notre relation pouvait être détruite bout par bout, les moments qui la composaient s'ajoutant pour me briser le cœur.

Le bruit de son rire. Sa façon de dire « Luba » en allongeant le « u », comme s'il caressait mon prénom avec sa langue. Sa manière de suspendre ses chemises sur le dossier des chaises lorsqu'il les enlevait, ce qui répandait son odeur dans tout l'appartement. Sa façon d'étaler trois centimètres de beurre sur ses tartines. Sa passion pour la musique. Sa passion pour moi. La fermeté de ses mains et la douceur de ses lèvres.

J'ai transporté la lettre partout avec moi et je l'ai lue encore et encore, jusqu'à ce que je craigne que l'encre ne s'efface. Cela n'aurait guère eu d'importance au fond. Je connaissais son contenu par cœur.

Lorsque le TGV a atteint Bruxelles, où je prenais une correspondance, j'étais de mauvaise humeur et impatiente, fatiguée de contempler les interminables champs verts qui défilaient derrière la vitre. Je ne pouvais me résoudre à attendre une demi-heure encore immobile et mal assise. J'ai donc marché vivement vers le centre-ville, où je me suis demandé pourquoi l'idiote statue de bronze d'un gamin rondouillard en train de pisser était si célèbre. J'ai quand même jeté une pièce dans la fontaine. Dieu savait que j'avais bien besoin d'un peu de chance. Puis j'ai acheté la boîte de chocolats la plus chère que je puisse trouver dans une boutique pour

touristes. Ils étaient fourrés au caramel, aux noisettes, à la pistache et au nougat, et ils étaient joliment rangés dans une boîte fermée par un ruban mauve. Je suis revenue à la gare et j'ai pris le train suivant, dans lequel je me suis installée sur un siège près de la fenêtre. J'ai enfourné les chocolats les uns après les autres jusqu'à ce que j'aie mal au cœur, sous le regard fixe d'un homme maigre en chemise à carreaux au col boutonné. Quand j'ai remarqué qu'il me dévisageait, j'ai mangé les chocolats deux par deux jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

J'en avais assez des aéroports, assez de voyager, et, tout d'un coup, je ne

savais plus quel sens avait ma vie. J'avais décidé de faire le trajet entre Montpellier et Amsterdam en train plutôt que de monter encore dans un putain d'avion.

Quand je suis parvenue à destination, j'avais résolu de donner ma démission au Réseau et d'abandonner la danse pour toujours, ou du moins le genre de danse qui culminait dans une relation sexuelle publique.

La façon dont Chey avait décrit notre relation était très personnelle, très privée. Parcourir ces souvenirs dépeints de manière si vivante rendait la dichotomie entre la baise et l'amour

encore plus évidente. Un gouffre infranchissable.

Je m'étais leurrée. Il était impossible pour deux partenaires qui n'avaient même pas été correctement présentés d'imiter les émotions de l'accouplement sur scène. Même dans sa forme la plus simple, ce que je faisais n'était qu'une pâle imitation. Et je ne croyais pas que le public appréciait la performance artistique. Il ne voyait ni les pas compliqués ni les pirouettes. Mon entrechat et mon pas de bourrée parfaits n'étaient remarqués par personne. Les clients dépensaient des fortunes, mais ils n'étaient là que pour la baise, pour la queue et la chatte. Ils n'étaient guère

différents des poivrots chez Barry ou des camés qui traînaient dans les rades californiens. Tout ce qui différenciait la clientèle VIP des voyous de bas étage était la taille du portefeuille.

Mais j'étais une professionnelle, et, malgré mes doutes, ne pas assurer le show n'était pas envisageable. Les tickets avaient certainement été vendus depuis longtemps, et un endroit discret avait été préparé. Certains membres du public devaient avoir fait le déplacement jusqu'à Amsterdam pour me voir. Le Prêtre Inca, mon partenaire de ce soir, avait un planning à respecter et de l'argent à gagner, tout comme moi. Qu'il pleuve

ou qu'il vente, que je sois de bonne ou de mauvaise humeur, même quand j'avais mes règles, je dansais. La fiabilité était une histoire de fierté personnelle.

Ce soir, au moins, nous ne serions pas le seul spectacle. Nous dansions au milieu d'une série de perversions. Ce week-end-là, à Amsterdam, on célébrait l'érotisme et l'exotisme, et nous n'étions que l'un des divertissements proposés, bien que réservé, comme d'habitude, à quelques happy few.

Nous nous produisions au sous-sol d'une galerie d'art très chic de Jordaan, en plein milieu d'une zone

résidentielle bourgeoise. Il y avait de fortes chances pour que tous les habitants soient chez eux, dans leurs maisons aux vitres sans rideaux comme il est de coutume à Amsterdam, et qu'ils n'aient strictement aucune idée de ce qu'était « l'exposition privée » qui se déroulait à quelques portes de chez eux.

Vue de l'extérieur, la galerie avait l'air fermée, mais la porte s'est ouverte lorsque je l'ai poussée, et j'ai aperçu une petite pancarte, sur laquelle était écrit « Expositie » en lettres rouge sombre, au-dessus d'une flèche qui pointait vers une volée de marches menant au sous-sol.

Le couloir en bas des marches était blanc et nu. Un homme grand et blond, en smoking, se tenait à son extrémité, bloquant l'accès à la seule porte. Je lui ai montré la carte qui m'identifiait comme une danseuse du Réseau, et il m'a indiqué le chemin de la loge, qui s'est révélé être un ancien placard à balais temporairement reconverti. J'étais payée une fortune pour ce numéro, mais cela ne transparaisait pas dans le lieu décrépiti mis à disposition des danseurs.

Un groupe de danseurs était déjà là. Ils étaient tous nus et peints en animaux. Il y avait un zèbre – noir et blanc des pieds à la tête –, une girafe, une panthère et un lion. Le zèbre

portait des écouteurs et répétait ses pas de danse. Sa chorégraphie n'avait rien de classique, c'étaient des pas qui m'étaient étrangers, une espèce de danse du ventre tribale. La musique parcourait son corps comme des vagues, tandis que la danseuse bougeait et tournait au rythme d'une mélodie silencieuse.

Une superbe brune, vêtue comme un dresseur, avec un fouet et une paire de talons aiguilles rouge brillant, les menait. Elle portait une fausse moustache recourbée, dont les bouts étaient bien cirés.

J'ai fait un signe de tête poli et j'ai posé mon sac sur une pile de pots de

peinture dans un coin, à côté d'un tas de manteaux et de boas en plumes jetés en désordre dans un kaléidoscope de couleurs.

J'ai entendu une détonation semblable à celle d'un coup de feu et je me suis retournée juste à temps pour voir la dresseuse diriger sa ménagerie vers la porte. Elle a pivoté vers moi et m'a fait un clin d'œil, ce qui lui a coûté pas mal d'effort, vu la longueur de ses faux cils, dont le bout était rouge, ce qui ajoutait un aspect arachnéen pour le moins menaçant à son apparence. Les animaux marchaient devant elle. Ils se déplaçaient comme s'ils étaient véritablement inhumains, leurs corps se mouvant comme des animaux du

Sahara trottant tranquillement vers le prochain point d'eau.

La présence d'animaux dans un spectacle sexuel donnait un aspect bestial à ce dernier, et, curieuse d'en voir davantage, je me suis rapidement préparée. J'ai enlevé à la hâte mon jean et mon tee-shirt, enfilé ma robe blanche, me suis poudré le visage pour l'empêcher de briller, ai vérifié une dernière fois ma coiffure dans le miroir, puis je me suis précipitée dans un autre couloir jusqu'aux coulisses, où je me suis dissimulée derrière un rideau pour regarder les premiers numéros.

La scène était décorée comme une

jungle. Même l'air était moite, comme si nous étions dans une serre. Le plancher était délimité par quelques fougères et des fleurs exotiques en pots aux intenses teintes de rouge, de mauve et d'orange. Le fond sonore était du même acabit et le pépiement des oiseaux et le bruit d'une source se déversaient dans les haut-parleurs entre les numéros. Les animaux de la ménagerie s'étaient installés aux quatre coins de la scène et, au lieu de danser, ils se comportaient comme de véritables bêtes, se dissimulant derrière les arbres, mâchouillant des fougères, fixant les danseurs de leurs grands yeux écarquillés, rugissant de temps en temps et reculant vivement

lorsque la dresseuse faisait claquer son fouet.

Le premier numéro était une contorsionniste, si flexible que j'en avais mal aux os. Ensuite vint une femme fatale dans un peignoir de soie noire, qui a dansé avec un revolver, avec lequel elle a tiré en direction du public pour clore sa performance. Elle faisait presque l'amour avec le canon, et sa façon d'étreindre le métal froid était si passionnée que je me suis revue dans le salon de Chey en train de tourbillonner avec son arme avant de tirer sur le téléviseur. « Vu qu'on ne la regardait jamais, ça n'a pas beaucoup d'importance, non ? »

Les mots de Chey résonnaient à mes oreilles. Sa lettre était rangée dans mon sac, et tout ce dont je rêvais à cet instant précis, c'était d'être allongée dans mon lit, sa lettre sur la poitrine, ou, mieux encore, d'être étendue à ses côtés, de lui dire que j'étais désolée, que je l'aimais et qu'on était faits l'un pour l'autre. Les larmes ont coulé le long de mes joues et sont tombées sur le mince tissu de ma robe, qui a collé à ma peau.

J'ai regardé le début du numéro suivant à travers mes larmes. La danseuse était déguisée en licorne, avec une corne mince fixée sur son front et un harnachement à paillettes qui brillait quand elle bougeait. Ses

pas étaient si naturellement équilibrés qu'elle faisait passer les sabots et le harnais que Chey m'avait fait porter et dans lesquels j'avais eu tant de mal à me mouvoir, sans parler d'essayer de danser, pour la pâle parodie d'un érotisme qui était si profondément bestial que je ne savais pas où finissait l'humain et où commençait l'animal.

J'avais les yeux fixés sur la fille, mais mon cœur et mon âme étaient dans le bureau de Chey. Je revivais l'instant où je m'étais appuyée sur lui tandis qu'il m'enculait si profondément que j'avais fini par m'effondrer sur le sol, où il m'avait rejointe et rendue à la vie en me caressant.

La danseuse a ôté son short moulant brillant et sa brassière, révélant un string à sequins. Elle n'avait pas de seins, et on ne devinait ni chatte ni pénis. Sa poitrine plate et mince était délimitée par les attaches du harnais, et j'ai eu l'impression de voir une créature émerger de sa chrysalide plutôt que d'assister à un striptease. J'ai eu le sentiment qu'elle révélait sa véritable nature.

J'avais l'habitude d'être le numéro le plus audacieux, le plus original et le plus exotique. Jusqu'à ce jour, les spectacles que j'avais donnés dans le cadre du Réseau avaient toujours été uniques : un partenaire, moi, une danse. C'était la première fois que je

faisais partie d'une succession de performances. Les filles avec qui j'avais dansé à *L'Endroit*, chez *Sweet Lola*, au *Majestueux*, ou dans tous les autres endroits où je m'étais produite, n'étaient que des stripteaseuses, dont seules variaient la beauté et la faculté de s'agiter et de se contorsionner avec des degrés divers de talent et d'élégance autour d'un poteau métallique.

Ce que je voyais sur scène ce soir-là était très différent. Pour la première fois, j'ai compris que je n'étais pas la seule danseuse érotique du monde qui pouvait faire mieux que s'effeuiller. J'ai eu l'impression d'être une amatrice.

Les premières notes de *La Mer* de Debussy ont résonné dans les haut-parleurs. Je me suis levée et, par la seule force de ma volonté, je suis montée sur scène et j'ai commencé à danser. Ce serait la dernière fois, me suis-je promis. Aussitôt rentrée à l'hôtel, j'appellerais Mme Denoux et je lui donnerais ma démission. J'en avais assez.

Cerise sur le gâteau, j'avais découvert à la dernière minute que mon partenaire habituel était malade. Je devais donc danser avec son remplaçant, un homme avec qui je ne m'étais pas entraînée et avec qui je n'avais jamais dansé ni couché auparavant. Il était grand et musclé, et

son expression était sombre. Il était peut-être aussi nerveux que moi, ce qui expliquait pourquoi il serrait aussi fort les dents et me regardait avec autant de cruauté.

Pendant la danse, il avait toujours un demi-temps de retard ; nous n'avons jamais réussi à être parfaitement ensemble. Notre numéro manquait d'élégance. Nous avons fait semblant pendant ce qui m'a semblé une éternité.

Lorsqu'il m'a enfin pénétrée, comme c'était prévu dans le scénario, je me suis sentie sale et abîmée. Je n'avais jamais été aussi contente d'entendre les dernières notes du morceau.

J'avais envie de vomir. Pas seulement à cause de ce qui venait de se passer, mais à cause de tout ce que j'avais fait les mois précédents. En revenant à l'hôtel qui avait été réservé pour moi sur Leidseplein, je ne pouvais m'empêcher de ressasser la soirée, encore et encore.

Si j'avais pris un taxi, j'aurais broyé du noir moins longtemps, mais j'avais besoin de prendre l'air pour me rafraîchir les idées avant de rentrer à l'hôtel prendre une douche pour laver l'infamie.

Il était 3 heures du matin, et la ville

dormait. L'eau frémissait légèrement sur le Singel, sous le clair de lune qui éclairait les pavés irréguliers des bords du canal, et quelques rares lumières éclairaient les fenêtres sans rideaux des vieux immeubles. J'ai dépassé les vitrines sombres toutes proches de la librairie *Athenaeum* et de l'American Book Center sur Spui, puis j'ai fait un détour et gagné le Dam, où j'ai croisé quelques fêtards attardés et ivres, survivants d'une fête quelconque. Puis, toujours dans un état second, j'ai emprunté Kalverstraat, pâle fantôme sous les néons intermittents, puis un autre canal, que j'ai suivi tout du long jusqu'à Leidseplein.

Je suis arrivée épuisée dans ma chambre d'hôtel. J'étais furieuse contre moi. Je m'en voulais d'avoir choisi cette vie, d'avoir quitté Chey, de ne pas avoir le courage de revenir vers lui. Danser m'avalisait, comme jamais auparavant.

J'ai ouvert l'eau, me suis débarrassée de mes vêtements et, les yeux fermés, je suis entrée dans la douche. J'ai augmenté la chaleur de l'eau jusqu'à ce qu'elle soit si brûlante qu'elle m'a ramenée brutalement à la réalité. Je suis restée immobile, laissant l'eau marteler ma peau et la vapeur m'envelopper.

Quand je suis enfin sortie de la

douche, j'étais écarlate, à cause de la chaleur et de la vapeur. Mais mon esprit était toujours sali. Certains mots de la lettre de Chey me sont revenus en mémoire, pervers, sublimes, cochons, mais sans commune mesure avec ce que je venais de vivre. Le contraste a été une illumination.

L'aube perçait à travers la fenêtre de la chambre, une hésitante lumière grise répandait sa couverture diurne, éclairant les toits d'Amsterdam sur lesquels j'avais une vue imprenable de ma suite au dernier étage.

Je me suis allongée sur le lit, emmaillotée dans les épaisses

serviettes blanches et trempées, mais le sommeil me fuyait.

Une heure plus tard, les rumeurs de la ville montaient jusqu'à moi. J'ai enfilé un sweat-shirt, un vieux jean et des baskets, et j'ai pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée. Il n'y avait personne à la réception, et j'ai entendu le bruit d'un aspirateur dans le bureau. Je suis sortie. Un frisson automnal faisait frémir l'air.

Dix minutes plus tard, quelques-unes des échoppes flottantes du marché aux fleurs se préparaient à ouvrir. Les fleurs étaient déballées, les étals arrosés et arrangés. Une orgie de couleurs a illuminé le matin gris :

fleurs, bulbes, plantes, graines, accessoires et souvenirs ont été étalés. Une jeune femme avec une larme tatouée sous l'œil gauche et une tenue punk sortait des paniers de boutures de cannabis qu'elle installait sur un étal bien en vue de son échoppe. Ses cheveux aile de corbeau étaient coupés en un carré asymétrique, et j'ai remarqué qu'elle avait les mêmes baskets que moi.

Tout le long du quai, mon regard a été agressé par le rayonnement des tulipes qui submergeaient tous les stands. C'était une fleur rare à Donetsk, ou même à Saint-Pétersbourg. J'adorais leur forme nette et la sereine uniformité de leurs

courbes. D'une certaine manière, c'étaient des fleurs paisibles. Même si le marché n'était pas encore ouvert, j'ai réussi à convaincre l'un des vendeurs de me céder un bouquet de tulipes de toutes les couleurs, et je me suis offert aussi un énorme bouquet de fleurs variées, des roses, des lis, des tournesols et des gardénias. Je suis revenue à l'hôtel, vacillant sous le poids des fleurs. À la réception, j'ai attisé la curiosité des touristes qui se dirigeaient en masse vers la salle du petit déjeuner.

Une fois dans ma chambre, je me suis déshabillée et j'ai arrangé les fleurs sur les draps blancs amidonnés, orchestrant un déluge de végétation

sauvage tout autour du lit. Je me suis allongée au milieu. Ma peau pâle était maintenant illuminée par un halo de couleurs.

C'était de la folie. Vraiment.

J'ai inspiré profondément puis j'ai tendu la main vers le tiroir de la table de chevet qui se trouvait à ma droite, où j'ai pris le petit sac en velours vert dans lequel je gardais mes treize morceaux d'ambre. Je les ai posés un peu partout sur mon corps. Certains sont restés en équilibre instable, d'autres ont glissé vers le cimetière de fleurs qui m'entourait. La plus grosse pierre, un morceau d'ambre presque transparent, claire comme de l'eau,

sans aucun nuage et en forme de cœur sans que personne l'ait façonnée, était posée, prête à tomber si je bougeais, à mi-chemin entre mes seins et mon nombril. Je l'ai saisie entre mes doigts, l'ai portée à ma bouche et l'ai sucée. Une fois lubrifiée, je l'ai insérée dans mon sexe. J'ai poussé un petit cri quand son inflexible dureté a franchi mes lèvres.

Puis j'ai pris une autre pierre au hasard, plus petite, et je l'ai placée dans ma bouche, dans le creux de ma joue.

J'effaçais le Prêtre Inca, la danse, le sexe qui n'avait aucun sens et qui se faisait passer pour de l'art.

J'étais enfin remplie.

Par l'ambre.

Par Chey.

Et je me suis enfin endormie.

J'ai émergé de mon lourd sommeil en milieu d'après-midi. Les bruits en provenance de Leidseplein qui montaient jusqu'à ma fenêtre étaient à présents forts et joyeux, et, lorsque j'ai jeté un coup d'œil derrière les rideaux, j'ai découvert qu'un soleil froid illuminait la ville.

J'ai chassé les derniers lambeaux de sommeil et je me suis rendu compte

que j'avais été tirée de ma profonde léthargie par la sonnerie du téléphone.

J'ai fourragé autour de moi et craché sur le lit couvert de fleurs le morceau d'ambre que j'avais dans la bouche. L'autre, ai-je découvert alors qu'un élancement de plaisir diffus me montait au cerveau, était toujours logé dans ma chatte.

— Allô ?

— Luba, tu m'as laissé un message. Que se passe-t-il ?

Mme Denoux. Ce devait être le matin à La Nouvelle-Orléans.

Je me suis ressaisie, de nouveau envahie par la colère.

— J'arrête, ai-je annoncé.

— Quoi ?

— Je suis sérieuse. J'ai décidé de laisser complètement tomber, madame, ai-je poursuivi. Ça me plaisait avant, mais maintenant je me sens vraiment mal.

— Il faut que tu prennes les choses avec plus de recul, Luba, a répondu Mme Denoux.

— Du recul ! me suis-je exclamée. Ce n'est pas vraiment ce qu'on m'avait promis...

J'ai balayé d'une main quelques fleurs, qui sont tombées sur la moquette, formant d'étranges motifs.

J'ai doucement caressé du bout du doigt un des morceaux d'ambre qui se trouvaient sur le lit et je me suis sentie réconfortée et apaisée.

— Tu es si talentueuse et si belle, ma chère Luba. Ce n'est qu'une phase. Tu ne peux pas arrêter de danser. On ne parle que de toi, et ta réputation s'étend de plus en plus. Ça m'a pris des années pour parvenir au niveau qui est le tien aujourd'hui.

Mais ma décision était prise.

— Je veux démissionner, ai-je rétorqué.

— Je n'y crois pas.

— Si.

— S'il te plaît, réfléchis bien, a répondu Mme d'une voix suppliante.

— Non, ai-je répété, inflexible.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Peut-être danser normalement. Je ne sais pas.

— Tu ne gagneras pas bien ta vie, tu en es consciente ?

— Oui. Mais j'ai mis beaucoup d'argent de côté. Je vais peut-être commencer par prendre de longues vacances. J'aviserais ensuite.

Je pouvais presque l'entendre penser.

— Ah, ça, c'est bien ! De longues

vacances. Excellente idée. Pour te reposer le corps et l'esprit, Luba. Et puis nous en reparlerons.

Elle m'a expliqué que, si je faisais un break, mon absence ajouterait du prix à mes performances, on me demanderait davantage, on me paierait mieux. Elle m'a proposé de me produire moins souvent, afin que mes apparitions deviennent exclusives, voire rares. Je pourrais choisir quand et où j'acceptais de monter sur scène. Mme Denoux m'a suppliée de réfléchir à cette éventualité une fois mon congé sabbatique achevé. Le ferais-je ?

J'ai accepté à contrecœur.

Après ce qui s'était passé la veille, je

n'étais pas certaine de recommencer à danser un jour, mais je savais aussi que rien ne me procurerait jamais les mêmes sensations. J'appréciais les voyages et l'absence d'attaches matérielles. Il fallait que je trouve un moyen de me remettre rapidement de tout cela, parce que je n'avais rien d'autre dans la vie.

Peut-être un jour recroiserais-je le chemin de Chey. Dans un endroit exotique et nouveau, où nous serions tous les deux des hors-la-loi, des aventuriers.

J'avais répondu à sa lettre. Mes mots étaient faibles et hésitants, mais j'avais essayé, à ma manière, de lui

pardonne ce qu'il était ou ce qu'il pourrait devenir. J'avais laissé la porte ouverte. J'avais avoué la douleur que notre séparation avait causée à mon âme. Mais la lettre m'avait été retournée, passant de poste en poste. Il ne vivait plus dans l'appartement de Gansevoort Street et il n'avait pas laissé d'adresse pour faire suivre le courrier.

Mon avenir était une page blanche. Je pouvais faire tout ce que je voulais.

J'ai décidé de visiter le musée d'Amsterdam. Je ne l'avais jamais fait avant. Ma chambre d'hôtel avait été payée pour deux nuits supplémentaires. Le lendemain,

j'appellerais une agence de voyage et j'échangerais mon billet d'avion pour La Nouvelle-Orléans contre un vol pour une autre destination. Peut-être les Caraïbes. Mais la Barbade ou la Jamaïque cette fois-ci. Devenir une exploratrice. Rencontrer des gens. Vivre des aventures.

J'avais faim. Je me suis lavé le visage et les dents, et je me suis habillée. Une simple robe en coton à pois, qui tombait sous mes genoux et dévoilait mes épaules. J'ai déniché un fin pull-over en cachemire dans ma valise, enfilé des ballerines et je suis sortie.

Il y avait des échoppes qui vendaient des frites à la mayonnaise à

côté de la gare ; j'en avais goûté en arrivant. C'était là que j'irais, avant de prendre un taxi pour me rendre au Rijksmuseum admirer les Rembrandt, comme tous les touristes. J'avais le cœur déjà plus léger en imaginant les jours tranquilles qui m'attendaient. J'allais peut-être me redécouvrir et trouver la paix.

Quand je suis arrivée devant le guichet, il ne me restait plus qu'une heure pour visiter le musée. Il faudrait que je fasse vite. Ou pas, puisque je pouvais revenir le lendemain et prendre mon temps. J'ai souri. Ce temps me paraissait un luxe.

J'étais en train de contempler *La*

Ronde de nuit dans l'aile ouest quand j'ai entendu une voix amusée par-dessus mon épaule.

— Est-ce qu'on vous a déjà dit que vous étiez aussi belle habillée que nue ?

Je me suis retournée.

Il avait un visage rendu familier par les centaines de photos de lui que j'avais vues dans les journaux et les magazines. Une rock star britannique qui se faisait appeler Viggo Frank. Je n'avais jamais écouté sa musique. Son groupe, les Holy Criminals, avait mauvaise réputation et ne se

produisait que dans les stades.

En vrai, il était plus petit que ce que j'aurais cru, même si sa maigreur le faisait paraître plus grand. Ses longs cheveux emmêlés étaient un nid de boucles séduisantes, qui n'avaient pas vu un peigne depuis le Moyen Âge. Ses jambes squelettiques étaient moulées dans le jean le plus serré que j'aie jamais vu, comme si on le lui avait peint directement sur la peau, et il s'effiloçait dans le bas, là où ses bottes en cuir noir prenaient le dessus, dévoilant deux centimètres de peau pâle. Si j'avais porté des talons, je l'aurais dépassé de dix bons centimètres.

Ses yeux sombres brillaient de malice, et son sourire était désarmant, presque enfantin. Il me regardait avec un mélange de désir non dissimulé et d'authentique curiosité, comme si j'étais un spécimen rare dans un zoo ou dans la vitrine d'un magasin.

J'ai soutenu calmement son regard insistant, et mes yeux ont été inévitablement attirés par l'évidente et révélatrice bosse que son jean ultramoulant ne faisait qu'amplifier.

Il a suivi mon regard, et son sourire s'est élargi d'un air entendu.

— Vous avez un avantage sur moi, ai-je remarqué.

Son visage s'est éclairé.

— J'adore ton accent, poupée...

J'ai haussé un sourcil.

— Tu es vraiment russe ? a-t-il poursuivi.

— Ukrainienne, en fait, ai-je précisé.

— Génial.

C'était la première fois que je me produisais à Amsterdam, que ce soit en tant que danseuse ou en tant que moitié d'un duo sexuel ; j'en ai donc déduit que Viggo m'avait vue la veille. En voyant mon air songeur, il a ajouté :

— J'étais dans le public, hier soir. J'avais été invité.

— Je vois.

— J'ai vu quelques spectacles de ce genre, çà et là. Hambourg, les vieux clubs de la 42e Rue à New York quand j'étais encore un jeune inexpérimenté, Tijuana, ici... Mais le tien était magnifique. Il y avait une grâce certaine. Vraiment. On m'avait dit que tu étais unique en ton genre, et c'est vrai. Ça vaut tous les trésors du monde.

— Je suis flattée, ai-je répondu. Mais c'était une mauvaise représentation. Je suis meilleure quand mon cœur y est.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu le regard fixe de la petite fille en robe jaune

prise dans la lumière du tableau de Rembrandt.

— Si c'est le cas, a dit Viggo, il faut que je m'arrange pour assister à ta prochaine performance pour t'y voir à ton meilleur niveau.

— Il n'y aura peut-être pas d'autres représentations, ai-je annoncé. Je n'en ai pas planifié d'autres.

Il a légèrement ouvert la bouche, comme un enfant déçu qu'on lui refuse un caprice.

— C'est triste, a-t-il constaté.

— Toutes les bonnes choses ont une fin.

— Ce n'était pas que le sexe, tu sais,

a-t-il expliqué. C'est un mélange : ta façon de danser, l'élégance et l'érotisme, la musique. Tu as fait de tout ça une expérience inoubliable. Et j'en connais un rayon sur les arts de la scène... C'était sublime.

Un enregistrement a annoncé que le musée allait fermer ses portes dans quinze minutes et que nous devions nous diriger vers la sortie.

Je m'apprêtais à reprendre mon chemin dans le dédale de couloirs et de galeries, la main sur la bandoulière de mon sac à main en tissu, lorsque la rock star britannique, qui m'avait emboîté le pas, m'a interpellée.

— Attends !

— Oui ?

— Tu ne veux pas prendre un café avec moi ?

Je n'avais rien d'autre de prévu. Et sa compagnie me sauverait de la terreur de la mienne, seule dans une chambre d'hôtel sans autre présence que mes pensées. J'ai accepté.

La nuit tombait. Il n'y avait ni bars ni *coffee houses* à côté du musée, aussi avons-nous pris la direction du sud en bavardant de choses sans intérêt. Nous avons rejoint rapidement un autre canal, bordé de nombreux cafés et restaurants. Nous en avons choisi un et sommes entrés ; j'avais remarqué que l'aspect négligé de

Viggo attirait de nombreux regards féminins de tous âges.

Je me suis rappelée qu'il avait la réputation d'être un coureur invétéré, mais je le trouvais amusant et inoffensif, impatient comme un chiot. Je savais que je faisais le même effet aux hommes, mais en général sur scène, lorsque j'étais mise en valeur par le feu des projecteurs et la théâtralité de la situation, pas vraiment lorsque j'étais moi-même, dans une robe à pois, en ballerines et sans maquillage. La fille que je voyais dans le miroir tous les jours. Celle que Chey connaissait.

— Je peux te demander quelque

chose ? ai-je demandé en m'installant.

J'ai commandé un double expresso à la jeune serveuse. Elle ne pouvait détacher son regard de Viggo, qui, assis en face de moi, avait commandé un verre de vin blanc. La serveuse n'avait pas une seule fois regardé dans ma direction, captivée qu'elle était par l'apparition du chanteur dans son café.

— Bien sûr, a-t-il acquiescé.

— Ne me bombarde pas de questions pour savoir comment je suis devenue une danseuse sexuelle, d'accord ? Je suis une danseuse. Le reste est arrivé comme ça. Et je ne veux pas en parler. Pas maintenant.

Il a plissé les lèvres, déçu, comme si je venais de faire exploser tous ses sujets de conversation. Puis une étincelle a illuminé le coin de ses yeux, et il s'est ressaisi.

— Alors raconte-moi l'histoire de ton tatouage – le pistolet.

— C'est une longue histoire, ai-je répondu.

— Alors je veux la version abrégée. Je suis un homme impatient.

— C'était un coup de tête, je n'ai pas réfléchi.

— C'est tout ?

— À cause d'un homme que je connaissais. Il avait un pistolet, et il

s'est passé quelque chose...

— Il t'a tiré dessus ? a-t-il demandé vivement.

— Non. J'ai tiré sur son téléviseur.

— Ouah, a dit Viggo.

J'ai souri en me souvenant de ce jour-là. Avec le recul, c'était très drôle. Sur le moment, pas du tout.

— Je ne pouvais pas détourner mon regard de ton tatouage pendant que tu dansais, a avoué Viggo.

— Juste du tatouage ? l'ai-je taquiné.

— Pas vraiment, a-t-il reconnu en se léchant les lèvres pour en retirer le goût de vin. Il y avait bien plus à

contempler, et j'ai une vue parfaite.

Il m'a regardée droit dans les yeux. Cet homme en avait vu un autre me baiser.

J'ai gardé le silence.

— Tu es le genre de fille à propos de qui j'aimerais bien écrire une chanson, bébé, a-t-il dit, soudain sérieux.

Depuis que j'avais lu la lettre de Chey et que j'avais découvert ce qu'il aimait en moi et ce qu'il pensait de moi, je me demandais comment les autres me voyaient. J'étais perpétuellement en représentation et je ne comprenais pas comment la vision que les spectateurs avaient de

moi pouvait s'accorder avec la façon diffuse dont je me percevais. D'une certaine manière, je voulais être l'héroïne de ma propre histoire, le premier rôle de ma propre vie.

— Tu es mystérieuse, distante, mais réelle, a poursuivi Viggo.

— Réelle parce que tu m'as vue nue en train de baiser, c'est ça ?

— Non. C'est plus que ça... Je peux t'appeler Luba ?

— C'est mon nom.

Son allusion à une chanson écrite sur moi a fait resurgir un souvenir qui flottait à la surface de ma mémoire.

Quelques semaines plus tôt, alors

que je traversais l'Atlantique dans un vol de nuit qui m'amenait vers l'Europe et les deux spectacles que je devais y donner, le premier à Cannes et le suivant à Amsterdam, j'avais lu un roman acheté à l'aéroport de Chicago. Écrit par un auteur britannique et intitulé *Jaune*, il racontait l'histoire mouvementée d'une jeune étrangère à Paris, dans le Quartier latin des années 1950, qui avait de nombreuses liaisons avec des jazzmans et des expatriés. Je m'étais vraiment identifiée à elle, et le roman m'avait affectée d'une manière étrange. J'étais convaincue que l'histoire avait été inspirée par une femme réelle, quelqu'un de tangible et que je

connaissais presque. Le nom de l'auteur m'était inconnu – c'était le premier roman d'un universitaire londonien. Pourquoi les Britanniques étaient-ils inspirés par les femmes imparfaites ? Pourquoi étaient-ils attirés par nos défauts et nos fêlures ?

— Je vais peut-être le faire. Écrire cette chanson, a conclu Viggo en vidant son verre de vin.

— Avec plaisir. Je ne veux juste pas que mon nom y apparaisse, ai-je répondu.

Il s'est tu et m'a contemplée, l'air rêveur. C'était un homme intéressant, il n'y avait aucun doute là-dessus, mais sa réputation le précédait, et je savais,

au plus profond de moi, que ce n'était pas quelqu'un pour la vie. C'était le genre de personne avec lequel l'ancienne Luba se serait amusée pendant une nuit ou deux. Après Chey, je n'avais pas passé plus d'une nuit avec les hommes avec qui j'avais couché, Lucian excepté. Quand on avait fini de baiser, ils m'ennuyaient. Il m'arrivait même de soupirer d'accablement lorsqu'ils me sautaient. Viggo valait peut-être qu'on lui consacre une semaine. Mais je me sentais vide à l'intérieur. Je ne pouvais pas affronter mes pensées, mais je ne me sentais pas prête à avoir de la compagnie.

La vérité, c'est que je ne savais pas

ce que je voulais.

Il m'a regardée, l'air affamé.

— Écoute, a-t-il dit. Et, s'il te plaît, ne le prends pas mal. Je sais ce que tu fais, ou ce que tu faisais, puisque tu as décidé d'arrêter, mais est-ce que tu voudrais bien... te produire... juste pour moi ? Ton prix sera le mien, a-t-il achevé en baissant les yeux, comme s'il avait honte de me proposer de l'argent.

J'ai soupiré. Je savais que cette question était inévitable. Mais au moins se montrait-il hésitant et non pas arrogant alors qu'il était suffisamment riche pour acheter tout ce qu'il voulait.

— Tu as dit « te produire », ai-je remarqué. Ça veut dire danser ou coucher avec toi ?

— Je ne suis pas en position d'exiger quoi que ce soit. Je prendrai ce que tu me donneras.

J'ai réfléchi.

Il me fallait peut-être juste quelqu'un comme lui, honnête et chaleureux, pour me remettre en selle. Avec lui, je serais en sécurité pendant un moment, et je ne serais pas seule. Je me sentais moi-même en sa compagnie. Je pouvais peut-être danser pour lui. Et, si j'y arrivais, alors je pourrais de nouveau danser pour les autres.

Même si Chey possédait un bout de mon âme et ne quittait jamais mes pensées, je savais que, si je ressassais l'intense souffrance créée par son absence, je vivrais un enfer. Je devais retrouver la sérénité. Cela n'avait rien à voir avec l'idée d'être fidèle à quelqu'un qui m'avait abandonnée : c'était idiot. C'était juste une manière de ne pas devenir folle.

J'ai fait signe à la jeune serveuse néerlandaise qui nous observait depuis le bar, avec un mélange de curiosité et d'envie, et j'ai commandé un autre café. Viggo a refusé de prendre un autre verre de vin. Puis j'ai enfin répondu à sa question.

— Je ne coucherai pas avec toi, Viggo Franck. Je ne couche pas pour de l'argent. Mais je danserai pour toi, quand et où je le déciderai. Pas aujourd'hui, certainement pas demain non plus, mais un jour...

— Comment ? Quand ?

— De toute façon, pourquoi dépenser de l'argent pour moi ? Je suis sûre que la moitié des femmes de la terre se précipiteraient dans ton lit sans réfléchir et sans te demander d'argent, non ? Mais j'aimerais bien devenir ton amie et danser pour toi, Viggo Franck.

Viggo s'est illuminé, comme un petit garçon dont on a exaucé le vœu le plus

cher.

— Le tatouage était un coup de tête, ai-je repris. Je suis comme ça, une femme à coups de tête, à pulsions, c'est l'âme russe, tu vois... Je suis comme je suis.

— Et donc ?

C'était devenu un jeu. Je sentais la vieille étincelle refaire surface. Je voulais jouer avec lui. Mais selon mes règles. Et je sentais que c'était le genre d'homme qui s'y plierait volontiers.

— Comme je te l'ai dit, ce n'est pas une question d'argent, mais si tu m'apportes quelque chose, une seule chose, je danserai pour toi. En privé.

— Quoi ?

Je voulais lui rendre les choses difficiles à ma manière. Je voulais le défier. Le tester. Vérifier que je ne m'étais pas trompée sur son compte. J'ai jeté un coup d'œil dehors. Il faisait nuit. Toutes les boutiques étaient fermées. J'avais étonnamment chaud, malgré mes épaules nues et le fin coton de ma robe.

J'ai donné à Viggo l'adresse de mon hôtel sur Leidseplein et je lui ai dit qu'à 8 heures le lendemain matin je l'attendrais dans la salle du petit déjeuner, et que, s'il se présentait avec un morceau d'ambre, je me ferais un plaisir de partager son petit déjeuner

et de danser pour lui plus tard.

Il a écarquillé les yeux.

— Putain ! s'est-il exclamé.

J'ai émis un petit son désapprobateur.

— Pardonne mon langage, s'est-il excusé avec un sourire amusé. C'est juste que c'est un sacré défi à relever en moins de douze heures.

— Je sais, ai-je répondu. Je ne voudrais pas que tu penses que je suis une femme facile.

Il a jeté un coup d'œil furtif à sa montre, découvert quelle heure il était et compris à son tour que toutes les boutiques de la ville étaient fermées.

Il s'est levé lentement, a lissé les plis de son jean, m'a envoyé un baiser et m'a assuré qu'il serait là pour le petit déjeuner.

— Sois à l'heure, lui ai-je rappelé.

Il a quitté le café. La serveuse et moi avons contemplé son petit cul moulé dans son jean ultraserré. Je n'avais jamais vu un cul aussi petit chez une femme, encore moins chez un homme.

J'ai bien dormi cette nuit-là, un sourire aux lèvres.

Ni rêves ni cauchemars.

Qu'il ait passé la nuit à quadriller

Amsterdam pour trouver une pièce d'ambre ou qu'il ait payé des gens pour le faire, je ne l'ai jamais su. Peut-être même avait-il fait venir le joyau par coursier d'une autre ville du monde dans laquelle les joailliers ou les antiquaires étaient encore ouverts.

Quoi qu'il en soit, quand je suis descendue prendre mon petit déjeuner, il était déjà assis à la table que j'avais réservée.

Il portait les mêmes vêtements que la veille et ne s'était pas rasé.

J'avais revêtu un chemisier en soie blanche transparent, parfaitement consciente que mes seins étaient clairement visibles, et une longue jupe

blanche qui balayait mes chevilles. Je me sentais invincible.

Il s'est levé, a rapidement fait le tour de la table pour tirer ma chaise et m'a fait signe de m'asseoir.

Sur mon assiette se trouvait un écrin de velours cramoisi, entouré de fins rubans noirs. Il aurait pu contenir une bague de fiançailles ou une montre. Mais il contenait autre chose.

Un magnifique morceau d'ambre.

Il a levé les yeux vers moi, profondément satisfait.

— M'accorderez-vous cette danse, mademoiselle Luba ?

DANSE DANS LE MONDE ENTIER

VIGGO ET MOI AVONS RAPIDEMENT TROUVÉ UN ARRANGEMENT. J'AVAIS ACCEPTÉ DE DANSER POUR LUI, MAIS JE n'étais pas encore prête à le faire. Pas maintenant et certainement pas à Amsterdam.

Il a suggéré que nous allions à Londres, où il habitait. Il m'a décrit la grotte qui abritait une piscine dans le sous-sol de son hôtel particulier. J'ai

trouvé cela merveilleusement décadent, et cela a attisé mon imagination : la première chose qui m'est passée par la tête, c'est que je pourrais jouer les sirènes, et j'avais déjà une idée du costume que je porterais et du numéro que je ferais.

Il s'était animé comme un enfant aux grands yeux qui décrit ses jouets. J'ai accepté. « Mais pas d'entourloupe, lui ai-je rappelé. Je me contenterai de danser, alors inutile de te faire des idées, d'accord ? » Il a acquiescé. L'idée m'effrayait, mais une petite voix au fond de moi me disait que je finirais par coucher avec Viggo. Je refusais de passer ma vie seule à rêver d'un homme que je ne pouvais pas avoir et

qui ne voulait clairement plus de moi. J'étais certaine que s'il m'aimait vraiment Chey m'aurait retrouvée et se serait battu pour moi – ou au moins qu'il m'aurait dit où il se trouvait. De toute façon, même si je m'étais lassée des spectacles sexuels, je n'en avais pas perdu pour autant mon esprit aventureux, et coucher avec un homme qui faisait fantasmer la moitié des femmes de la planète était trop tentant. Mais je prendrais mon temps et je lui ferais nettement savoir que c'était moi qui décidais, pas lui.

Nous avons pris l'avion pour Londres l'après-midi.

Durant le voyage, Viggo a été galant,

attentionné et plein d'esprit. Il ne m'a pas quittée des yeux un seul instant.

Sa Buick nous attendait dans le parking courte durée de l'aéroport de Heathrow. Il nous a conduits en ville comme un fou, impatient de me montrer sa maison – ou peut-être de me montrer à ses amis.

Son immense hôtel particulier, situé dans une zone boisée à quelques minutes du parc de Hampstead était un véritable Jardin des délices, qu'il m'a fait parcourir avec hâte, comme un Alice masculin dans un pays des merveilles rock'n roll. La première chose qui m'a frappée, c'est à quel point Viggo était matérialiste – sa

maison était un coffre aux trésors de sculptures, de tableaux, de gravures, voire d'éditions originales qui semblaient trop fragiles pour être touchées, encore moins lues. Il m'a d'abord conduite dans la chambre d'amis qui serait la mienne tout le temps que je voudrais bien rester chez lui. C'était une grande pièce dont les murs, peints alternativement en noir et en blanc, étaient couverts de petites gravures qui étaient à n'en pas douter des originaux. La plupart étaient impressionnistes, et nombreuses d'entre elles représentaient la mer dans toutes les teintes possibles de bleu et de vert sous le soleil, pointillistes, discrètes, hypnotiques.

J'ai eu la certitude que Debussy en avait vu nombre d'entre elles avant de composer *La Mer* et qu'il avait puisé son inspiration dans ces palettes. Une porte ouvrait sur une salle de bains attenante, avec une baignoire gothique délirante, montée sur des griffes de métal au bout de pattes tordues, et une douche moderne, tout en verre élégant et en métal brillant.

Je n'avais avec moi que les vêtements que j'avais emportés à Amsterdam, que j'ai dispersés dans l'immensité du gigantesque placard aux portes coulissantes et vitrées. Si je restais longtemps, j'allais devoir faire venir une partie de la garde-robe que je possédais à La Nouvelle-Orléans ou

m'acheter de nouvelles tenues à Londres.

Deux heures plus tard, Viggo est revenu me chercher et il m'a conduite, par un escalier en colimaçon, dans les étages inférieurs de la maison. Elle était là, sa grotte, et la piscine, dont l'eau avait des reflets émeraude, zigzaguait, coupant en deux la caverne souterraine basse de plafond, comme le souffle d'un invisible dieu de la Mer. Là encore, à côté de la piscine, étaient exposées des œuvres d'art, modernes pour la plupart, grandes et petites, bizarres et déplacées.

— C'est un lieu enchanteur, ai-je commenté. Mais même moi, je ne peux

pas danser sur l'eau.

— Regarde, a dit Viggo en désignant le fond de la pièce où l'eau jaillissait comme une cascade d'un amas de rochers brillants artistement agencés.

Ma scène. Un grand rocher noir rectangulaire et plat. Comme un autel sacrificiel.

Lorsque j'ai vu la piscine et la plateforme, j'ai su que cette danse pour Viggo serait le baume réparateur dont j'avais besoin pour retrouver mon équilibre. Là, où l'eau se déverserait sur moi comme un baptême, pour me laver de mes péchés – à la fois connus et inconnus. Ce serait un rituel païen. Je serais le prêtre présidant ma propre

cérémonie. J'arracherais toutes les couches, m'écorcherais, et je dévoilerais l'ancienne Luba dans un mouvement brusque et souple.

J'ai dansé pour lui le lendemain soir. Une danse de désir sinueux, de peau pâle et de rose choquant, une offrande privée comme celle que j'avais effectuée pour Chey il y avait longtemps de cela.

J'étais lascive et sauvage, plus que je ne l'avais jamais été, parce que je voulais que Viggo me désire comme il n'avait jamais désiré aucune femme auparavant, qu'il veuille mon corps et mon intimité. Mais, cette fois-ci, le pouvoir serait entre mes mains.

Pendant que la musique m'encerclait et que je bougeais lentement, en épousant son rythme, j'ai vu sur son visage, dans ses yeux rivés sur mon enveloppe corporelle, combien il mourait d'envie de me posséder et de m'ajouter à sa collection. Mais j'ai continué de danser en souriant intérieurement. Ce serait mon nouveau domaine, le repaire souterrain de la sirène de Viggo. Lorsque la musique s'est arrêtée, nous étions tous deux à bout de souffle, face à face, électrisés.

Il n'y avait qu'une chose à faire : j'ai éclaté de rire et sauté à l'eau, nue, pour éteindre le feu qui me consumait.

J'ai nagé vers le bord et je suis sortie de l'eau. Viggo m'attendait, une grande serviette blanche à la main.

— Même les sirènes doivent se sécher, a-t-il constaté avec un large sourire.

— Oh non ! ai-je rétorqué. Elles ont des valets pour ce genre de tâche.

— C'est la première fois qu'on me traite de valet, a constaté Viggo.

Il s'est approché de moi et m'a enroulée dans le tissu épais qui a absorbé l'eau qui dégoulinait de mes épaules et sur ma peau. Comme je ne protestais pas, il a commencé à frotter le tissu contre ma peau, d'abord mon

dos, puis mes cheveux, puis, de manière impudente, mes fesses.

— Mais je pense que j'aimerais beaucoup en être un, a-t-il conclu.

Plus tard, nous avons dîné ensemble dans sa grande cuisine ultramoderne. La nourriture, qui venait de chez un célèbre restaurateur, était délicieuse. Viggo était amusant, il enchaînait les anecdotes et les histoires saisissantes sur les excès du style de vie rock'n roll, tout en m'apprenant à manger des huîtres et à boire du vin correctement. Derrière sa façade de rock star se cachait un homme bon. Seuls les voyous me plaisaient, mais c'était peut-être une bonne chose pour

l'instant. Je pouvais me détendre et me réinventer aux côtés de Viggo.

Il m'a dit qu'il était un fin connaisseur de la beauté et qu'il voulait que je reste avec lui. Je pourrais faire ce que je voulais chez lui, voire l'aider si nécessaire dans le quotidien pénible auquel ni ses managers ni ses agents ne prenaient part. Assistante personnelle, compagne, muse. Le reste me regardait. Si je souhaitais danser de nouveau, tant mieux, mais il ne m'y forcerait pas.

J'étais devenue une Holy Criminals associée. Il m'a même fait faire des fiches de paie, certainement pour

déclarer moins d'impôts, vu comment le regard de son comptable s'est illuminé lorsqu'il m'a présentée pour qu'il s'occupe des papiers. Il ne m'a même pas demandé de danser sur scène avec le groupe.

J'ai passé la plus grande partie des deux jours suivants dans la piscine, nue, étalée, humide, dans un état d'innocence heureuse. Viggo me rejoignait pour bavarder tout en me dévorant du regard avec une avidité non déguisée. Je lui ai suggéré de me rejoindre dans l'eau, ce qu'il a fait après la difficile opération qui consistait à s'extraire de son jean ultramoulant tout en conservant un minimum de dignité.

Il avait une queue adorable. Mince, droite et longue.

Il a plongé dans la piscine. Je me suis dirigée vers lui et je lui ai malicieusement maintenu la tête sous l'eau quand il a voulu resurgir, laissant ses yeux et sa bouche au niveau de ma chatte lisse.

Je l'ai lâché, et il a jailli en crachant de l'eau et en feignant la colère. Je me suis contentée de rire. Son sexe était dur contre ma cuisse. J'ai assuré la prise de mes pieds sur le sol, prête à le repousser, mais, à ma grande surprise, la caresse de sa queue contre ma peau m'avait excitée. Je me suis rendu compte que j'aimais bien Viggo. Nous

n'aurions pas le même genre de relation que celle que j'avais eue avec Lucian, qui tenait davantage de l'arrangement commercial. Non, je ferais l'amour à Viggo et j'y prendrais du plaisir.

Cette nuit-là, je suis montée le rejoindre dans sa chambre au dernier étage et je me suis glissée dans son lit outrageusement vaste. On ne pouvait pas dormir seul dans ce lit. Je n'avais couché avec personne depuis la danse à Amsterdam, et les pensées récurrentes de Chey formaient un nœud de souffrance dans mon cœur. Je voulais me débarrasser de cette douleur, même si je savais que cela me ferait mal, comme lorsqu'on arrache

une dent pourrie. Je voulais effacer les souvenirs de toutes les mauvaises baisés qui s'étaient succédé depuis Chey, et c'était peut-être cliché, mais la seule façon que je voyais pour y parvenir était de baiser. Le musicien sexy, avec sa gentillesse et ses contradictions, était exactement le remède que le médecin aurait prescrit.

— Tiens, tiens, salut chérie, a-t-il dit lorsque j'ai rampé sur les couvertures jusqu'à lui. Tu ne peux pas me résister finalement, hein ?

De la part d'un autre homme, cette confiance aisée aurait pu passer pour de l'arrogance, mais Viggo avait tellement d'humour que, même

lorsqu'il se vantait, ses traits pleins d'autodérision ne me poussaient qu'à l'apprécier davantage.

J'ai ri et je me suis penchée pour l'embrasser.

C'était la seule invitation dont il avait besoin.

Quand il faisait l'amour, il faisait preuve d'autant d'assurance que celle qu'il montrait, du moins en surface, dans toutes les autres parties de sa vie. Sa bouche était douce, et il embrassait langoureusement, comme si nous avions tout le temps du monde et qu'il avait bien l'intention d'en faire bon usage.

Je me suis accoudée afin de pouvoir caresser son corps, mais il m'a repoussée de nouveau sur le lit.

— Moi d'abord, a-t-il annoncé, taquin. Je pense qu'il est temps pour Luba la danseuse de rester un peu immobile pour changer. À moins que tu n'aies besoin que je t'y force ?

— Et comment tu comptes t'y prendre pour ça ?

— Ferme les yeux, a-t-il ordonné. Je vais te montrer.

J'ai obéi, mais, l'instant suivant, j'ai entendu le grincement du tiroir de la table de chevet, et la curiosité a eu raison de moi. J'ai ouvert les yeux pour

voir ce qu'il faisait.

— Tut tut, a-t-il dit. Je vois. Il va falloir que je règle ça aussi.

J'ai refermé les yeux.

— C'est mieux, a-t-il commenté, certainement en m'observant. Mais je vais m'assurer que tu restes comme ça.

Son ton était léger et malicieux. Viggo avait manifestement décidé de faire étalage de ce que j'imaginai être un vaste répertoire de talents au lit, et j'étais ravie de le laisser faire.

— Est-ce qu'on t'a déjà bandé les yeux ? a-t-il demandé.

— Jamais.

They et moi avions fait beaucoup de choses, mais, étonnamment, pas celle-là. Je me suis rendu compte que je retenais mon souffle, impatiente, sous l'effet de l'anticipation. Mon esprit est toujours actif et en général, lorsque je me retrouvais au lit avec quelqu'un pour la première fois, je passais du temps à regarder autour de moi et à penser à autre chose. Que faire ensuite ? Est-ce que j'aimais ou au contraire détestais les meubles de mon partenaire ? Mais, allongée sur le dos dans le lit de Viggo, les yeux clos, mes sens étaient partiellement déficients, et j'étais à l'affût de chacun de ses bruits, de chacun de ses mouvements. Il ne m'avait pas attachée, cependant

je demeurais immobile pour lui faire plaisir et j'étais à présent étonnamment consciente des sensations de chaque partie de mon corps.

— Mmmm, je crois que l'idée te plaît, a-t-il remarqué.

Je ne pouvais pas le voir, mais j'étais certaine de sentir son regard rivé sur moi, à l'affût de chaque minuscule réponse, tandis que mes muscles se tendaient et se détendaient en attendant patiemment qu'il me touche.

Lorsque les foulards en soie ont effleuré ma peau, j'ai poussé un petit cri. Ils étaient froids et délicieusement

doux. Les yeux fermés, je ne voyais pas ce qu'il faisait courir sur mes jambes et mon buste, puis sur mes seins ; j'avais l'impression d'être caressée par une vague solitaire.

— Tu aimes ça ? a-t-il demandé à voix basse.

— Oh oui, ai-je répondu.

Je n'avais pas l'habitude de parler en baisant et j'avais déjà décidé de ne pas le supplier, si c'était ce qu'il voulait me voir faire, mais une fois qu'il a eu fait courir le tissu sur mes tétons dressés, ma chatte, mes cuisses et mes jambes, j'étais prête à faire tout ce qu'il voulait.

Il a enroulé le tissu soyeux autour de

mes chevilles et de mes poignets, et il m'a attachée aux montants du lit ; je pouvais bouger suffisamment pour trouver une position agréable, mais j'étais prisonnière, en étoile de mer, soumise à son bon vouloir. Puis il a gentiment soulevé ma tête et m'a bandé les yeux ; je n'y voyais plus rien, même si j'avais eu envie de soulever les paupières.

Le tiroir a grincé de nouveau.

Mon clitoris était gonflé et ma chatte honteusement humide. Je mourais d'envie de le supplier d'abandonner les préliminaires et de me baiser tout de suite, mais je me suis retenue. J'avais beau être très

excitée, je gardais une certaine fierté : je ne voulais pas que Viggo croie être une espèce de dieu du sexe qui avait la capacité de me faire m'évanouir sous la moindre de ses caresses.

La couverture a légèrement bougé sous le poids de ce qu'il avait sorti de son tiroir à malices.

Il m'a excitée jusqu'à ce que mes nerfs soient si à vif que je me tordais et me cambrais sous le moindre effleurement. J'en voulais désespérément plus.

Il a commencé par des caresses douces et légères à l'intérieur de mes cuisses, ma chatte humide, puis autour de mes tétons, en ronds

déliçats. Je pense qu'il utilisait une plume. Puis il a fait courir sur moi quelque chose de chaud et de velouté, comme un gant en fourrure. Il a continué avec un instrument tranchant mais pas douloureux, un peu comme la lame d'un couteau, avec lequel il a dessiné sur les endroits les plus sensibles de mon corps. J'ai gémi en tirant sur les attaches : je ne voulais pas me libérer mais augmenter le plaisir.

— S'il te plaît, ai-je fini par dire. Baise-moi.

— Pas encore, a-t-il murmuré dans le creux de mon oreille.

Ses paroles ont été suivies par la

caresse de sa langue et la sensation de son souffle chaud sur ma peau. Il a fait courir sa langue le long de mon cou jusqu'à ma poitrine, puis il a pris mes tétons l'un après l'autre dans sa bouche. Il les a sucés et mordus jusqu'à ce qu'ils deviennent douloureusement durs, et j'ai gémi, à l'agonie, à la fois excitée et frustrée. Il a ensuite léché mon ventre et s'est arrêté tout près de mon clitoris pour me torturer. Je me suis arc-boutée contre les liens, tirant dessus jusqu'à ce que la tête de lit bouge, pour que sa bouche aille au bon endroit, mais il savait ce qu'il faisait en m'attachant, et je me suis débattue en vain.

Quand il a fini par poser sa bouche

sur mon clitoris et me lécher, j'ai immédiatement joui violemment en tirant sur les liens. Mon corps était agité de spasmes, et j'ai cru que j'allais casser le lit.

— Arrête, s'il te plaît, arrête, ai-je supplié.

Mon sexe était si sensible que chaque caresse était douloureuse. Il a ôté le foulard de mes yeux et m'a détachée. Je suis restée immobile, dans un état second, profitant des bienfaits post-orgasme jusqu'à ce que je sois détendue et prête à recommencer.

— Eh bien, il n'y a pas que sur scène que tu es endurante, a commenté

Viggo quand j'ai tendu la main vers son sexe.

Il bandait toujours, mais j'avais joui avec une telle violence que j'étais presque épuisée et je ne pensais pas être en état de le sucer, même si j'en avais envie. Il a gloussé et a roulé sur moi, se fichant bien que je lui renvoie l'ascenseur. Il m'a pénétrée doucement, effleurant mes lèvres encore sensibles et m'arrachant un gémissement de plaisir. Il a commencé à aller et venir lentement, et je me suis sentie entière, chez moi. Je baignais dans le genre de tendresse que je n'avais pas connu depuis très longtemps. Depuis Chey.

Viggo n'était pas le genre d'homme dont je pensais pouvoir tomber amoureuse, mais c'était quelqu'un avec qui j'aimerais beaucoup vivre et peut-être pendant longtemps.

Après l'amour, j'ai décliné la cigarette qu'il m'offrait et je me suis installée de son côté du lit, sur les draps froissés et les couvertures en désordre.

— Je ne serai jamais amoureuse de toi. Mais je t'aime beaucoup. Est-ce que c'est suffisant ?

Il m'a regardée droit dans les yeux, et j'ai de nouveau eu un aperçu du très jeune homme qu'il avait été, avant les cheveux longs et emmêlés, les poses et

les attitudes, l'image publique et les pantalons moulants.

— Bien sûr, Luba. On peut être potes... avec des à-côtés sympas, a-t-il ajouté avec un sourire espiègle.

Inutile de signer un contrat. Nous serions amis, et amants quand cela nous chanterait. Sans exclusivité. Cela me suffisait pour le moment. Viggo aussi. Nous avons un arrangement.

Il a repoussé le drap qui me recouvrait et a fixé avec fascination mon tatouage stratégiquement placé.

— Nom de Dieu ! a-t-il dit. Je suis peut-être tordu, mais ce pistolet me fait bander.

— Baise-moi alors...

C'est ce qu'il a fait. C'était bon de coucher avec un ami. Ni pour l'argent ni pour l'art, mais parce que ton âme et ton cœur te le demandent avec l'énergie du désespoir.

Le sexe avec lui n'était pas mal, raisonnablement enthousiaste, ni trop violent ni trop doux. Viggo était un amant talentueux, mais j'avais parfois l'impression qu'il faisait semblant, parcourant mentalement les pages d'un manuel afin de me satisfaire et de me plaire. Je savais que je faisais parfois semblant aussi. J'ai commencé à m'inquiéter de nouveau, à penser que j'avais perdu quelque chose qui

était peut-être mort. Il n'y avait rien de mal à être aimée de cette manière, bien au contraire, mais tout cela manquait de piment. Les dix-huit mois qui venaient de s'écouler, pendant lesquels j'avais été une professionnelle du sexe, avaient peut-être rendu mes appétits et mes besoins plus brutaux. En réalité, j'ai commencé à comprendre que l'enthousiasme de Viggo ne résistait pas à la période de cour, à la chasse. C'était la partie qui lui plaisait clairement le plus. Il aimait aussi utiliser des sex-toys, histoire de diversifier son menu. C'était nouveau pour moi et cela ne m'excitait pas autant que je l'aurais cru. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était

ma faute, même si je savais qu'il était plus probable que Viggo s'y prenne mal ou que nous soyons tout simplement mal assortis au lit. Mais j'étais décidée à changer de vie et à retrouver progressivement mes anciennes sensations, aussi l'absence d'étincelle ne m'ennuyait-elle pas plus que cela. Être avec Viggo me permettait de satisfaire mes besoins sexuels élémentaires et me donnait le temps de me retrouver.

Pour un auteur-compositeur, il n'avait guère d'imagination. C'est ce qui m'a le plus surprise. Mais pour l'instant il était le meilleur remède possible, et j'étais ravie de profiter de sa compagnie autant qu'il profitait de

la mienne.

Peu de temps après mon installation chez Viggo, j'ai demandé à Mme Denoux de me faire envoyer mes affaires à Londres. J'avais les moyens de refaire entièrement ma garde-robe, mais j'étais attachée à certaines tenues et à certains vêtements, et cela me paraissait normal de ne pas les laisser derrière moi dans ma tentative de commencer cette étrange nouvelle vie dans laquelle je m'étais convaincue de me jeter.

Viggo était facile à vivre. Comme moi, en dépit des apparences et de sa réputation, c'était un solitaire : il aimait le silence et la solitude, ce qui

ne l'empêchait pas, dès qu'il se retrouvait au milieu de la foule, d'être incroyablement vivant et boute-en-train. La maison était suffisamment grande pour que nous ne soyons pas tout le temps ensemble. Je passais le plus clair de mon temps à lire dans ma chambre, à paresser dans la piscine ou à explorer Londres.

Il y avait tout dans cette ville, comme si tous les pans de mon passé se rencontraient à cet endroit : la grisaille de Donetsk, la beauté de Saint-Pétersbourg, l'énergie de New York et la sexualité rayonnante de La Nouvelle-Orléans. J'y étais déjà venue et j'avais vécu là une soirée de merveilleuse ivresse sexuelle avec

Florence, dont je me souvenais toujours avec nostalgie. Mais vivre à Londres sans être pressée par un emploi du temps, des choses à faire, des endroits à voir, des contrats à remplir, rendait la découverte de la ville complètement différente. C'était un nouvel endroit dont je pouvais profiter à mon rythme et que je pouvais absorber par tous les pores de ma peau.

J'adorais la façon dont je pouvais me fondre dans la foule de Camden et devenir une vague dans un puissant océan de couleurs, de mouvements et d'odeurs, avant de faire quelques pas de côté et de me retrouver sur le bord du canal, seule créature vivante à des

centaines de mètres à la ronde, à côté des eaux sales de Regent's Canal, qui léchaient les pieds des ponts et transportaient la longue file silencieuse des péniches. Puis, après quelques minutes de marche dans une autre direction, je pouvais me perdre dans le labyrinthe boisé du parc de Hampstead, près des mares et des clairières, des buissons et des kiosques à musique isolés, qui, dans mes fantasmes, avaient abrité quantité d'excès sous le couvert de la nuit ou à la pâle lumière de l'aube. Les marchés surpeuplés du Borough, où l'on pouvait goûter de tout à chaque stand, des fromages aux sauces, en passant par l'huile de truffe et un

million de pains différents. Les marchés de l'East End où l'odeur du curry se combinait avec un milliard de notes, d'épices, de bière, de vie et de sueur.

La ville aux mille visages.

Pour la première fois de mon existence, j'ai pensé que je pourrais y passer ma vie sans jamais être à court de surprises.

Viggo était entre deux tournées et il espérait enregistrer un nouvel album prochainement. Il passait beaucoup de temps à écrire des chansons ou à répéter avec son groupe dans un studio sur Goldhawk Road. Sa maison de disques lui permettait de signer un

groupe prometteur, de le prendre sous son aile et de le produire. Sa dernière découverte était un trio de musiciens britanniques et américain baptisés les Groucho Nights. Il avait accepté qu'ils fassent la première partie du concert unique, à des fins caritatives, que les Holy Criminals donnaient le lendemain soir à la *Brixton Academy*.

— J'aimerais que tu viennes, bébé, a insisté Viggo.

— Tu veux que je fasse la jolie potiche ?

— Non. Je veux que tu sois toi. La seule et unique.

— J'ai le droit de venir habillée ?

— Évidemment. Je ne voudrais pas que tu déclenches une émeute.

C'était la première fois que je me montrais en public avec Viggo. Nous étions évidemment déjà allés dîner au restaurant et nous nous étions promenés ensemble depuis mon arrivée à Londres, mais jamais dans des soirées où nous éveillerions la curiosité des badauds, de la presse et des photographes. J'étais donc un peu inquiète à l'idée de me rendre à ce concert, où je serais inévitablement perçue comme sa dernière conquête et sa petite amie en date.

Que pourrais-je bien répondre quand on me demanderait qui j'étais et ce que je faisais dans la vie ?

J'avais délibérément opté pour une tenue discrète, sans aucun rapport avec la musique. Une jupe courte en jean et un chemisier blanc d'imitation victorienne, entièrement brodé et avec des boutons crème. Et des ballerines, histoire de ne pas dépasser Viggo, malgré ses bottines à talons carrées. « Tu n'auras qu'à dire que tu es une amie proche ou, si tu préfères, mon assistante, a suggéré Viggo. Parfois, ça ne fait pas de mal de dire la vérité. »

Nous avons traversé la Tamise par

le Parlement Bridge pour nous rendre dans ce que Viggo appelait le « sud sauvage ». Un jour, il avait dit en riant qu'il y avait deux Londres, celui du nord et celui du sud, et que la plupart des habitants ne s'aventuraient jamais sur la rive sur laquelle ils ne vivaient pas, sauf en cas de vie ou de mort, ou, plus prosaïquement, pour travailler. Viggo était un Londonien du nord pur et dur. Des deux côtés du pont, les lumières de la ville brillaient violemment entre les ombres des immeubles au loin et des bâtiments célèbres tout près. Le London Eye tournait à la vitesse d'un escargot, ses capsules illuminées comme des lucioles sur l'horizon obscur, et, sur la

rive, les immeubles géométriques de South Bank dormaient comme des mastodontes.

Le paysage s'est rapidement modifié, et nous avons croisé une succession de rues et de carrefours inquiétants, tandis que la berline d'un noir luisant qu'il conduisait rugissait le long des rues droites et sans fin, jusqu'aux rues plus étroites de Brixton.

J'ai aperçu la foule qui se pressait devant l'*Academy* : la file de spectateurs serpentait sur plusieurs centaines de mètres, et des voitures formaient un embouteillage.

— C'est ça le rock'n roll, bébé, a

commenté Viggo en se garant sur le trottoir.

Il a ouvert la portière et m'a fait signe de descendre aussi. Il a laissé le moteur tourner, et un jeune homme aux cheveux longs, qui portait le jean ultramoulant de rigueur et un tee-shirt noir frappé du logo des Holy Criminals, lui a serré la main, a pris place dans la voiture et a démarré.

— C'était qui ? ai-je demandé à Viggo.

— Un des roadies. Il fait partie de mon équipe de tournée. Il va garer la voiture. C'est un cauchemar pour trouver une place par ici.

En nous voyant, des gens se sont détachés de la foule qui était amassée devant les portes. La moitié d'entre eux portaient des appareils photo et ils ont commencé à nous mitrailler. J'ai été aveuglée par la lueur des flashes.

— Ne fais pas attention à eux, poupée, a conseillé Viggo en me prenant par la main.

— C'est qui le nouveau parfum ? a hurlé quelqu'un.

Viggo n'a pas répondu, et nous avons rapidement franchi les portes, que le service de sécurité a immédiatement refermées derrière nous. *L'Academy* n'ouvrirait pas au public avant une demi-heure.

Deux jeunes filles se sont précipitées sur Viggo pour lui demander un autographe. Il a acquiescé avec un sourire plein de sous-entendus. Je me suis demandé ce qu'elles avaient bien pu faire pour parvenir à se faufiler en avance, et des souvenirs de mes prouesses près du mur de briques rouges de Saint-Pétersbourg me sont revenus en mémoire.

Il a demandé à l'un des employés la direction de la loge principale, et on nous a dirigés vers le premier couloir.

Quand les portes se sont ouvertes sur une flopée d'inconnus, je me suis demandé si les photos de Viggo et de

moi en train d'entrer dans l'*Academy* figureraient dans la presse le lendemain.

Chey les verrait-il ?

J'ai été submergée par le chaos. La pièce bourdonnait d'agitation et du bruit incessant des gens qui allaient et venaient, transportant du matériel, hurlant à propos des essais son, de la sécurité et des photos de dernière minute. Au bout de quelques secondes, j'avais déjà la migraine.

L'attention de Viggo a été immédiatement détournée, comme s'il était passé dans un autre monde. Il

était dans son élément, et je sentais monter son énergie et son excitation pendant qu'il commençait à se pavaner comme un jeune paon devant son groupe et son staff. Exit le petit garçon, bonjour la rock star. Le changement était spectaculaire.

Je me suis éclipsée dès que je l'ai pu et je me suis dirigée vers une loge inoccupée au bout du couloir. J'ai fait du charme au vigile de faction, qui m'a rapidement donné la clé. La pièce était minuscule et puait le tabac froid, mais c'était un havre de paix, et je pourrais m'installer sur le tabouret branlant et lire pendant une heure ou deux dans le calme et la tranquillité.

Tu parles d'une nana de rockeur. J'ai imaginé les gros titres et le décalage avec la réalité : si les journalistes savaient que je m'étais enfermée dans une loge vide avec un vieil exemplaire de *The Harp in the South* !

J'étais tellement absorbée par ma lecture que j'ai raté le groupe découvert par Viggo, qui faisait la première partie. Je me suis faufilée dans le couloir pour gagner le côté de la scène quand il ferait son apparition. Deux femmes, dissimulées derrière des rideaux, chuchotaient en souriant ; elles étaient manifestement en train de passer en revue les membres du groupe. L'une des deux avait de longs cheveux bouclés d'un roux flamboyant

et elle était habillée comme moi : jupe en jean courte, collants et chemisier blanc.

Il y avait quelque chose de familier dans sa façon de se mouvoir. Je me suis immobilisée un instant pour les observer, avant de trotter dans un labyrinthe de couloirs pour gagner l'autre côté de la scène, où je serais seule. Je n'étais pas d'humeur à expliquer qui j'étais à des fans énamourées.

C'était la première fois que j'entendais Viggo chanter, puisqu'il répétait toujours dans le studio de Goldhawk Road, où je ne l'avais jamais accompagné, craignant d'être

photographiée à ses côtés.

Il avait une voix brute et séduisante, mais j'avais entendu de meilleurs chanteurs dans les loges du *Majestueux*, où Blanca mettait un point d'honneur à embaucher des filles capables de pousser la chansonnette en plus de se trémousser : une danseuse qui chantait *Makin' Whoopee* tout en s'agitant lascivement sur le piano remportait toujours un franc succès. C'était le charisme de Viggo et son évident sex-appeal qui en avaient fait une star. Sans compter sur un génie de l'ombre dans l'équipe des relations publiques, qui avait savamment orchestré ses apparitions dans la presse people et confirmé son

statut d'homme à femmes.

Le voir sur scène m'a rendue nostalgique de l'époque où j'étais sous le feu des projecteurs. Je reconnaissais l'expression de son visage et je me suis souvenue du frisson de plaisir que j'avais toujours ressenti en m'exposant au regard d'inconnus. Ce n'était pas tant une question de nudité que l'invitation que je faisais à des étrangers d'examiner les recoins les plus reculés de mon âme. Permettre à des gens que je ne voyais même pas de me regarder danser était une chose précieuse.

Dès que Viggo a eu terminé son dernier rappel, j'étais prête à rentrer

immédiatement, histoire d'éviter la tempête de fans hystériques réclamant des autographes et de journalistes prêts à nous mitrailler.

Quand je suis revenue à la loge principale, il avait déjà été absorbé par la foule. J'ai alors supplié le roadie aux cheveux longs d'aller chercher la berline et de me ramener à la maison. C'est là que j'ai décidé d'apprendre enfin à conduire, afin de ne plus être à la merci de ce genre de situation.

Je n'ai découvert l'appel en absence et le message de Viggo qu'une fois rentrée à l'hôtel particulier de Belsize Park.

« Salut, poupée, disait-il d'une voix

rauque. Je ramène des gens. Tu ne voudrais pas danser pour nous ? »

Je me suis immobilisée pour réfléchir. Je n'avais pas dansé devant un vrai public depuis le spectacle d'Amsterdam. Une étincelle avait pris naissance dans mon estomac et elle grandissait doucement. La perspective m'excitait, et la légère inquiétude que je ressentais à la possibilité que quelque chose tourne mal m'a poussée à agir. *Je n'ai pas peur*, me suis-je admonestée. Je piétinerais toute trace d'anxiété en dansant.

Lorsqu'ils sont arrivés, j'étais déjà installée et je sentais venir la crampe. J'avais décidé de danser dans la grande

pièce du premier étage, décorée comme un harem. En comparaison du rez-de-chaussée nu et austère, c'était un autre monde. La pièce était ornée d'épais tapis, de lustres et de meubles gothiques, avec une fontaine au milieu, dont j'avais fait ma scène. La présence de l'eau m'apaisait. La fontaine restreignait mon espace, mais ce serait un numéro court, et, plutôt que de démontrer mes capacités sportives, j'avais mis au point une chorégraphie dans laquelle je jouais une statue qui prend vie dans l'eau, le tout sur *La Mer* de Debussy, mon habituel morceau introductif.

Les premières notes, qui m'avaient toujours rassérénée, ont fait battre

mon cœur plus vite. Des images se sont succédé dans ma mémoire. Le bruit sec du fouet de la dresseuse. L'expression bestiale des animaux qui marchaient en file indienne. L'odeur entêtante des fleurs exotiques. Les fougères qui effleuraient ma peau. La poigne d'un étranger. Un souffle chaud sur mon visage.

Il était trop tard pour faire machine arrière à présent. J'entendais des voix dans l'escalier. Un mélange d'accents : néo-zélandais, américain, britannique, la pointe scandinave de Dagur, le batteur islandais, et évidemment celui de Viggo, un mélange de sophistication transatlantique. Mon public inconnu était arrivé. Viggo avait

tenu parole : ils n'étaient pas nombreux.

J'ai fermé les yeux, parfaitement immobile, imposant le calme à mon esprit par la seule force de ma volonté, ignorant les horreurs qui menaçaient de s'enrouler autour de moi comme des sarments empoisonnés pour m'étrangler. Je me suis concentrée sur les premiers souvenirs que j'avais de cette mélodie : j'étais sur la plage avec Chey, il avait mis le morceau sur son iPod, et j'avais dansé pour lui seul. J'avais laissé les notes impressionnistes, presque tranchantes comme des aiguilles de cristal, prendre possession de mon corps comme une marée, mes

mouvements suivant le rythme aussi naturellement qu'une vague suit l'autre.

Cette nuit-là, j'ai dansé doucement. J'ai bougé aussi légèrement qu'une eau peu profonde dans une baie protégée. J'ai dansé pour moi, j'ai dansé pour Chey.

Quand j'ai ouvert les yeux, elle était là : la rouquine qui était dans les coulisses pendant le concert de Viggo. Et je me suis rappelée où je l'avais déjà vue. C'était elle que j'avais regardée danser le soir du Nouvel An à *L'Endroit*, à La Nouvelle-Orléans, où, la nuit précédente, elle avait assisté à mon numéro.

Elle avait les yeux rivés sur mon sexe. Elle a vu mon tatouage et a écarquillé les yeux. Elle m'avait reconnue.

Je l'ai regardée en souriant.

Viggo était un régisseur efficace : sans que je lui en donne l'ordre, il a éteint la lumière à la fin du morceau, ce qui a plongé théâtralement la pièce dans l'obscurité et m'a donné le temps de sortir sans gêner mon numéro en descendant maladroitement de ma scène improvisée et en gagnant la sortie sous les yeux des spectateurs.

J'ai rapidement enfilé une robe en mousseline noire sans prendre le temps de mettre des sous-vêtements.

J'avais hâte de rejoindre les invités et d'en apprendre davantage sur la rouquine et l'homme avec qui elle se trouvait à La Nouvelle-Orléans. Et puis, de toute façon, tout le monde m'avait déjà vue nue. Mais, même si mon spectacle était terminé, j'avais le sentiment que je devais maintenir une certaine posture vis-à-vis de mon public. Si je faisais mon apparition en jean et en tee-shirt, cela aurait démystifié l'image de Luba qu'ils s'étaient faite.

La jeune femme bavardait avec l'un des musiciens du groupe de la première partie, que je ne connaissais pas. Elle avait l'air désemparée, et je me suis immobilisée dans

l'encadrement de la porte pour écouter avant de me présenter.

Apparemment, elle s'inquiétait pour son violon.

Je me suis souvenue du morceau inhabituel qu'elle avait choisi pour danser. *Les Quatre Saisons*, de Vivaldi. L'image du vieux disque qui prenait la poussière dans la salle de danse de Saint-Pétersbourg a jailli dans mon esprit.

— Tu devrais jouer avec nous plus souvent, Sum, a dit le jeune homme aux cheveux frisés assis à ses côtés.

Il était tellement occupé à dévisager une blonde aux cheveux courts qui

faisaient les yeux doux à Dagur à l'autre bout de la pièce qu'il ne regardait pas son interlocutrice.

Les pièces du puzzle se sont lentement mises en place dans mon esprit. Sum... Summer. La danseuse amateur n'était autre que Summer Zahova, la violoniste sexy qui avait vaguement fait scandale aux États-Unis après avoir posé nue sur l'affiche d'un de ses concerts. Un homme riche, après un spectacle, m'avait invitée à la voir : il avait assisté à mon numéro sur Debussy et il avait été étonné qu'une stripteaseuse choisisse un morceau classique plutôt qu'une chanson de variété. Il disait que je lui rappelais Summer Zahova.

C'est alors qu'elle a dit « Luba », en faisant rouler les syllabes dans sa bouche comme ont tendance à le faire les hommes qui ont envie de coucher avec moi. Elle n'avait manifestement pas oublié mon numéro, pas plus que moi le sien.

— Il te reste Luba.

L'homme aux cheveux frisés l'a regardée avec surprise.

— Comment connais-tu son nom ? a-t-il demandé.

Elle a rougi et s'est mise à bégayer pour essayer de dissimuler la véritable nature de notre précédente rencontre.

Je suis entrée dans la pièce pour

voler à son secours.

— Nous nous sommes brièvement rencontrées à New York, ai-je dit. J'ai assisté à un de ses concerts.

En plus du soulagement, une autre expression a envahi les traits de Summer. Il n'y avait pas que sa voix qui la trahissait. Amusée, je l'ai regardée tenter de détourner le regard de mes tétons, visibles sous le fin tissu de ma robe, et elle a gigoté dans le canapé lorsque ma peau a effleuré la sienne.

Elle n'était manifestement pas habituée à cacher ses émotions, même si tous les autres invités semblaient complètement inconscients de sa gêne

et de son excitation.

Ce serait un jeu beaucoup plus facile que je ne m'y attendais.

J'ai soulevé une boucle de ses cheveux roux et je lui ai murmuré à l'oreille, en frôlant son lobe :

— Je veux que vous m'expliquiez ce que vous faisiez dans ce cabaret. Et que vous me parliez de l'homme qui vous accompagnait.

— Dominik ?

Oui. Il s'appelait effectivement comme ça, ai-je songé tandis que d'autres souvenirs de cette nuit-là refaisaient surface dans mon esprit.

Ce n'est que plus tard, lorsque je les

ai laissés à leurs affaires et que j'ai regagné ma chambre pour me glisser dans mon lit, que j'ai compris pourquoi ce nom évoquait quelque chose. Un autre souvenir attendait son tour sous la surface de ma mémoire.

Dominik était le prénom de l'auteur britannique qui avait écrit *Jaune*, le roman sur la rouquine à Paris que j'avais tant aimé. J'ai souri intérieurement. Cela faisait beaucoup de coïncidences, non ? Mais il était là, sur la couverture. « Dominik Conrad ». J'ai feuilleté le roman avant de le reposer et de m'endormir. Tel que je connaissais Viggo, Summer serait encore là le lendemain matin, et le matin suivant.

J'aurais bien le temps de mener mon enquête plus tard.

Le lendemain matin, j'ai fait la grasse matinée, ravie d'avoir un lit à moi pour m'y étirer. Puis, j'ai enfilé mon maillot de bain et j'ai descendu à pas de loup l'escalier en colimaçon jusqu'au sous-sol. J'avais décidé de passer l'après-midi à flotter dans l'eau.

Je savais que la violoniste ne tarderait pas à partir à ma recherche : elle cherchait toujours son violon. Eric, le manager de la tournée qui s'occupait du matériel, n'en avait pas vu l'ombre. Je lui avais posé la

question à la demande de Viggo, et il s'était montré impatient, à la limite de la grossièreté.

J'étais en train de me faire sécher sur les rochers lorsqu'elle a fait son apparition. Il lui a fallu un certain temps pour remarquer ma présence. Elle a regardé autour d'elle, tentant d'ajuster sa vision au faible éclairage et à l'étrange décor. Nos regards se sont croisés, mais elle n'a rien dit et s'est contentée de se diriger vers la vitrine dans laquelle Viggo conservait des instruments de musique accrochés au mur comme des insectes sous cloche.

Elle a tendu la main et caressé le

meuble. Elle était fascinée par la collection de violons, mais sa déception en voyant que le sien n'y figurait pas se lisait dans l'affaissement de ses épaules, comme si elle avait reçu un coup de poing dans l'estomac.

— Ça lui serait égal, tu sais. Tu peux lui emprunter ce que tu veux. Tu veux bien jouer pour moi ?

Dès que je le lui ai demandé, toute son hésitation a disparu, et elle a tendu une main impatiente dans la vitrine, effleurant les instruments jusqu'à ce qu'elle en trouve un qui lui convienne. Il était désaccordé et avait besoin d'être réparé, mais l'expression

qui a envahi ses traits pendant qu'elle jouait était fascinante. Pas étonnant que Viggo ait voulu l'ajouter à sa collection.

C'était déjà une femme saisissante, mais, quand elle avait un violon en main, elle rayonnait. Elle a fermé les yeux et a entrouvert la bouche, ce qui mettait en valeur la courbe de ses lèvres.

Je me suis rapprochée, hypnotisée par la mélodie et par sa façon de répondre si volontiers à ma demande. Si une étrangère m'avait demandé de danser pour elle, j'aurais renâclé, mais elle avait envie de plaire comme un chiot, et je ne pouvais pas m'empêcher

de penser à toutes les possibilités offertes par sa malléabilité.

Elle a achevé son morceau et a ôté le violon de son menton. C'est alors que je l'ai embrassée.

Elle a répondu avec tant d'enthousiasme que j'ai failli me mettre à rire.

Je l'ai prise par la main et je l'ai menée à la chambre de Viggo, au dernier étage. Il n'aurait probablement rien trouvé à redire si j'avais détourné son nouveau jouet pendant une heure ou deux, mais, comme il n'en avait profité qu'une nuit, il aurait été impoli de la lui voler si vite.

J'ai entendu l'eau couler et Viggo chanter. Il était sous la douche mais avait laissé la porte de la salle de bains ouverte.

— Viens, ai-je dit en me dirigeant vers la porte. Allons lui dire bonjour.

Faire entrer Summer dans notre vie sexuelle s'est révélé être très agréable. Faire ménage à trois me convenait parfaitement. Je trouvais que les talents de Viggo au lit s'affadissaient, et la présence de Summer a pimenté les choses. Elle avait une libido intense, que je n'avais jamais vue chez aucune femme auparavant, jointe à

une envie de plaire qui la rendait enivrante.

Lorsque nous étions ensemble, je m'amusais à maintenir sa tête sur la queue de Viggo et je constatais que, de manière étrange, plus je lui donnais d'ordres, plus elle était excitée. Impossible de ne pas se poser de questions sur Dominik, l'homme qui l'avait obligée à danser.

Summer avait l'air heureuse, mais je devinais que Viggo et moi n'étions pas assez brutaux pour elle. J'aimais bien lui tirer les cheveux ou lui griffer le dos, mais de mon côté c'était le maximum de violence dont je pouvais user. Quant à Viggo, c'était une pâte

sous ses airs de dur à cuire. Parfois, après nos ébats, elle avait l'air songeuse et mélancolique, comme si quelque chose lui manquait. Peut-être que c'était lui qui lui manquait, son homme, de la même manière que Chey me manquait.

Le sexe était particulièrement torride, mais j'avais l'impression d'être une spectatrice qui agissait sur les ordres d'invisibles voyeurs lorsque nous baisions sauvagement dans le lit gigantesque de Viggo (et dans des tas d'autres endroits, vu que nous avions tous les trois une certaine propension à l'improvisation), les membres de travers, comme une araignée à trois têtes prise dans un filet, jamais un seul

animal mais un amalgame d'envies, de désirs et de talents physiques. Summer adorait être le centre de notre spectacle, c'était une exhibitionniste pure et dure qui se nourrissait du regard que nous posions sur elle, quand Viggo la baisait ou quand elle me léchait, s'abandonnant tout entière au plaisir. Son regard brillant lorsque nous le sucions toutes deux était un vrai bonheur pour moi ; nos langues se mêlaient et nos lèvres s'effleuraient tandis que nous le prenions en bouche tour à tour. Mais cela avait toujours l'air d'un jeu, d'un divertissement sans cœur et qui manquait de tendresse. C'était si bon, cependant...

Notre ménage à trois me permettait d'avoir plus de temps libre. Plus de temps pour lire, nager et explorer les longues allées boisées du parc de Hampstead. Et la présence de Summer donnait un nouvel os à ronger aux photographes, ce qui m'a permis de moins m'inquiéter à l'idée de voir ma photo dans les journaux. C'était son problème à présent, plus le mien.

Summer ne parlait jamais de Dominik. Elle ne m'a pas demandé non plus comment j'étais passée de la scène de La Nouvelle-Orléans à la chambre de Viggo à Belsize Park. C'était comme si nous avions signé un accord tacite pour ne pas évoquer le passé. Peut-être pensait-elle que

j'avais honte d'avoir été stripteaseuse. Viggo était de loin le plus bavard de nous trois.

Elle s'est rapidement retrouvée embringuée dans la tournée des Groucho Nights, le groupe qui avait fait la première partie de Viggo et des Holy Criminals à l'*Academy*. Je ne la voyais quasiment plus, toutes ses journées et toutes ses nuits étant occupées par les répétitions.

C'est pourquoi, lorsque j'ai aperçu ses cheveux bruns et reconnu son profil, éclairé par les projecteurs, juste devant moi lors de leur premier concert à La Cigale, à Paris, je me suis demandé si Summer savait qu'il était

là.

Je n'étais pas encore certaine que Dominik le maître de danse soit le même que Dominik l'auteur, mais mes soupçons ont été confirmés lorsqu'il a été accosté dans la loge par deux jeunes journalistes parisiens qui voulaient savoir ce qu'un écrivain comme lui faisait dans les coulisses avec Viggo Franck. Des recherches pour son prochain roman ?

Dominik a été visiblement gêné par leurs questions et il s'en est rapidement débarrassé. Il s'est dissimulé dans un coin, mal à l'aise, et a siroté une bouteille d'eau minérale. Je me suis approchée de lui peu après

et lui ai glissé mon numéro de téléphone avec un sourire séducteur. Il ne m'a jamais appelée, mais la façon dont il était hypnotisé par sa violoniste rousse pendant qu'elle dominait la scène m'y avait préparée.

Les semaines se sont succédé. Je les ai passées seule dans la grande maison. Summer était en tournée, et Viggo très occupé par ses différents engagements musicaux, dont peu requéraient ma présence.

J'avais un océan de temps libre devant moi et je passais beaucoup de temps à penser à Chey. Je me demandais où il était et s'il allait bien. Mais Chey n'était pas le seul à occuper

mes pensées. Je ne pouvais pas m'empêcher de me poser des questions sur le mystérieux écrivain brun, Dominik, et sur la passion que j'avais clairement vue briller dans ses yeux.

— Tu es toujours en vacances prolongées, Luba ? m'a demandé Mme Denoux.

C'était le milieu de l'après-midi à Londres, et les teintes printanières se répandaient doucement sur le parc tout près. Il devait être encore tôt à La Nouvelle-Orléans, et j'ai supposé que ce n'était pas un appel de courtoisie.

J'ai imaginé un instant que le téléphone véhiculait jusqu'à moi l'odeur des magnolias et la rumeur du Mississippi.

J'étais assise sur la terrasse d'une pâtisserie juive sur Golders Green Road, où je savourais un thé au citron et un assortiment de mignardises, qui ressemblaient à celles de mon enfance en Ukraine. J'avais couru jusque-là, en empruntant Haverstock Hill et Hampstead High Street, m'essoufflant dans les creux et les bosses de la route. Même si je ne dansais plus, j'essayais de garder la forme. Ma vanité était plus forte que mon dégoût pour le sport.

La pause tranquille en bas de la colline était ma récompense. Je relisais le roman de Dominik. Maintenant que je l'avais rencontré, ma fascination grandissait, de même que mon intérêt pour sa relation avec Summer. J'étais certaine que le personnage d'Elena était inspiré d'elle. Il y avait trop de ressemblances, pas seulement dans les nombreuses descriptions physiques, qui ne concernaient pas uniquement son visage, mais dans la vision de son corps dans les plus intimes des positions. J'avais l'impression d'être un détective qui tente de faire la part entre la réalité et la fiction. Il avait brillamment construit son récit, mais

maintenant que je les connaissais tous deux, même si pour Dominik c'était dans une moindre mesure, je n'avais plus aucun doute à ce sujet.

— Ce ne sont plus des vacances, Mme Denoux, mais un art de vivre.

— Tant mieux pour toi, jeune fille.

Il y a eu un silence.

— Tu es heureuse, alors ? a-t-elle poursuivi.

En vérité, j'étais depuis longtemps parvenue à la conclusion que j'étais le genre de femme qui ne saurait jamais ce que signifiait le bonheur. Il me manquait toujours quelque chose. Un homme. Un lieu. Une émotion diffuse.

Quelque chose.

— En paix, ai-je fini par répondre.

— Bien, a commenté Mme Denoux. Je t'appelle juste parce que nous avons eu une offre incroyable pour le Tango, de la part d'un bienfaiteur très riche (Elle n'utilisait jamais le terme « client ».) et, même s'il sait que tu n'es pas disponible, il s'est montré très insistant.

Le Tango avait toujours été mon numéro préféré. Il y avait quelque chose de primitif dans cette danse et dans la musique qui l'accompagnait, et mon partenaire anonyme me rappelait Chey.

J'ai été envahie par une vague inattendue de nostalgie, qui m'a ramenée à la première fois où j'ai dansé en public et à mon excitation initiale pour tout cela. J'ai senti un incendie se répandre dans mon ventre. Ce sentiment remettait Viggo et tous les autres, hommes et femmes que j'avais connus jusqu'à ce jour, à leur place, et elle n'était pas flatteuse.

Pourtant, je n'étais pas certaine de pouvoir recommencer, alors que je m'étais juré de ne plus danser ainsi.

— Tu es toujours là ? a demandé Mme Denoux.

— Oui, ai-je bégayé en revenant à la réalité.

— Personne n'avait jamais proposé autant d'argent pour un numéro. Tu pourras arrêter de travailler pendant des années.

— Ça n'a jamais été une question d'argent, lui ai-je rappelé.

— J'ai compris. Tu es une artiste, Luba. C'est tellement dommage que...

Je l'ai coupée net. Elle savait exactement quelles cordes faire vibrer chez moi. Je ne me laisserais pas avoir si facilement, me suis-je promis. J'y réfléchirais et je prendrais ma décision en connaissance de cause, même si une partie de mon âme réclamait instamment de remonter sur scène pour entendre les cris de

surprise du public quand je dansais, sentir les flots de désir couler dans mes veines et alimenter ce feu terrible que je craignais éteint pour toujours.

— Je ne dis pas oui. Je vais y réfléchir.

— C'est formidable, a-t-elle répondu. Tu as mon numéro. Appelle-moi quand tu es prête. Pas de pression...

— Avec mon partenaire habituel ? ai-je demandé.

— Absolument. C'est une clause écrite dans le marbre.

— Juste par curiosité, où se déroulerait le numéro ?

Je n'avais pas particulièrement envie de revenir à Amsterdam ni de me produire à Londres maintenant que j'y habitais. Il faudrait que ce soit ailleurs.

— Dans un petit port de pêche qui s'appelle Sitges. C'est à une heure au sud de Barcelone, en Espagne.

— D'accord, ai-je répondu.

J'ai raccroché avant qu'elle ait le loisir d'insister davantage. J'ai attrapé les dernières miettes de gâteaux avec mes doigts, puis j'ai rangé le roman de Dominik dans mon petit sac à dos.

Le chemin de retour en descendant la colline en marchant était toujours

plus facile que la montée en courant. La maison de Viggo était vide, et un silence surnaturel courait de pièce en pièce. Je suis allée dans ma chambre, où j'ai pris une longue douche. Enveloppée dans un épais peignoir confortable, je me suis affalée sur le lit et j'ai repris le livre de Dominik. Même si j'en connaissais le dénouement, j'avais l'impression de redécouvrir l'histoire et les personnages d'un point de vue entièrement nouveau.

Une fois tournée la dernière page, j'ai surfé sur Internet. Je voulais savoir si Dominik avait publié un autre roman. Ce n'était pas le cas. Il n'avait pas non plus de site, mais j'ai rapidement découvert qu'une page lui

était consacrée, à lui et à son roman, sur le site de son éditeur. Il n'y avait pas d'autre information sur Dominik ou sur un éventuel deuxième roman, mais mon regard a été rapidement attiré par un programme de participations à la promotion du roman, dont la plupart avaient déjà eu lieu – dédicaces en librairies, festivals, lectures. La dernière m'a fait sourire. Destin ou coïncidence, mais il était attendu à Barcelone pour quelque chose qui s'appelait la fête de Sant Jordi dans les jours à venir.

Mme Denoux a décroché tout de suite.

— Tu as été rapide, a-t-elle

commenté.

Je pouvais imaginer sans peine le sourire de satisfaction qui se peignait sur son visage, comme si elle savait déjà ce que j'allais dire.

— Je vais le faire, ai-je annoncé.

Je lui ai donné la date. À prendre ou à laisser.

— Rien n'est impossible, ma chère. Je vais tout organiser tout de suite. J'espère que tu es en forme.

— Plus que jamais.

Mon cœur battait la chamade. L'ancienne Luba était de retour. Mais, si j'étais honnête avec moi-même, je devais bien m'avouer que je ne savais

pas si mon excitation était due à l'idée de revoir l'énigmatique Dominik ou à celle d'être baisée en public.

DANSE SUR LA LANDE

SANT JORDI S'EST RÉVÉLÉ ÊTRE
MON IDÉE DU PARADIS.

Enfin, presque.

Les Ramblas au nord de la place Catalunya étaient bordées d'échoppes proposant ou des livres ou des fleurs. J'ai inspiré profondément, savourant l'odeur particulière des roses et des pages. Un mélange de vie méditerranéenne flottait dans la brise

légère tandis que des badauds de tous âges, des couples vieux et jeunes, déambulaient dans les avenues passantes délimitées par des arbres. Partout où je portais le regard, je voyais des femmes serrant des roses rouge sombre contre leur cœur pour les protéger des coups des flâneurs. Vue de loin, la ville entière semblait saigner en harmonie, des taches de couleur lumineuse s'épanouissant sur la poitrine des promeneurs comme des blessures par balles, comme si Barcelone avait été conquise par la flèche de Cupidon.

Si ce n'avait été le nombre impressionnant de personnes présentes dans la rue principale ou les

touristes qui marchaient si lentement que cela me rendait folle, la journée aurait été parfaite. Mais j'en ai eu rapidement assez d'attendre en plein soleil en écoutant les fans des écrivains soliloquer et de voir les gens les plus grossiers se précipiter vers les tables, feuilleter les livres avant de les reposer avec mépris sur la pile posée sous le nez de l'auteur, dont le visage exprimait inévitablement de la déception, qui s'effaçait devant le sourire de la groupie suivante. Les auteurs devaient avoir un ego terriblement fragile ou apprendre à s'endurcir rapidement. Au moins, une danse était éphémère, et les fautes de pas comme les erreurs de tempo

s'effaçaient rapidement de l'esprit du spectateur. J'étais heureuse que mes malheurs artistiques ne soient pas immortalisés.

J'ai fini par repérer Dominik, mais la queue devant sa table était très longue et avançait encore moins rapidement que les autres.

Apparemment, je n'étais pas la seule lectrice à m'être identifiée à l'héroïne et à avoir développé une certaine curiosité pour l'homme qui l'avait créée. Je me suis attardée sur le stand d'à côté et je l'ai regardé bavarder avec l'une des nombreuses femmes qui attendaient une dédicace. Elle était mince, avec de longs cheveux bruns

relevés en chignon haut, dont s'échappaient quelques boucles folles, ce qui, avec ses sandales et sa fine robe fluide en coton, lui donnait un air de gitane. Lorsqu'elle s'est penchée pour lui permettre de signer la page de garde de son roman, j'ai remarqué que le décolleté de sa robe était très profond, et ses seins ont failli s'étaler devant Dominik. Ce dernier a manifestement compris ce qui se tramait et il lui a souri d'un air crispé tout en détournant le regard dès que possible.

Un homme qui préférait la subtilité.

Je savais qu'il serait encore là pendant quelques heures, puisque

j'avais remarqué son nom sur de nombreuses listes dans d'autres stands. Mais, même si je parvenais à voler plus de quelques minutes de son temps, il serait rapidement obligé de retourner à la foule et de satisfaire les demandes de son public impatient, au service de ses éditeurs et des nombreuses librairies impliquées dans l'événement. J'avais accepté de venir jusque-là et de danser le Tango afin d'en apprendre davantage sur cet homme fascinant ; il n'était donc pas question de gâcher mes chances en choisissant mal le moment de l'aborder, parmi une horde de femmes réclamant son attention.

J'avais chaud, j'étais en nage et

habillée sans recherche : un short en coton, des souliers plats, un chemisier ample. J'ai fait demi-tour et j'ai remonté la rue vers la place Catalunya. Je me suis arrêtée pour boire un café, assise sur une chaise en métal sous un parasol du *Café Zurich* à côté de la place. J'étais beaucoup plus à l'aise là que dans la foule, et je me suis amusée à regarder les passants en imaginant quels secrets pouvait bien dissimuler leur respectable apparence publique. Une jeune femme, qui portait une courte robe trapèze jaune et des chaussures assorties à petits talons, une rose rouge coincée dans ses cheveux blonds, courait retrouver ses parents envahissants, comme si elle

était en retard après un rendez-vous galant – certainement avec un jeune homme infréquentable mais terriblement séduisant qui travaillait au bureau de tri, ai-je décidé, ou peut-être le P.-D.G. de sa boîte, charmant mais marié, voire avec la délicieuse épouse dudit P.-D.G. Elle a passé fermement son doigt autour de sa bouche tout en me dépassant en courant, effaçant les traces du rouge à lèvres qui avait bavé pendant leurs baisers d'adieu passionnés.

Dans le plus pur style du Réseau, mon hôtel était à la fois cossu et discret, coincé entre les immeubles en pierre et les vérandas en fer forgé qui parsemaient les rues sinueuses du

quartier gothique. Comme ce serait peut-être la dernière fois que je bénéficieras d'autant de largesse de la part d'un employeur, j'ai profité de tout : j'ai pris des pistaches salées dans le minibar et je les ai versées dans un bol en porcelaine, avant de boire le champagne froid directement au goulot de la petite bouteille, manquant de m'étouffer.

Je me suis déshabillée et j'ai pris une douche interminable. J'ai utilisé tous les produits mis à ma disposition jusqu'à ce que je sois noyée dans la mousse et que chaque grain de poussière accumulé durant la journée ait disparu dans la bonde.

Deux heures plus tard, j'étais détendue et prête à passer à l'action, moulée dans une robe signée Roland Mouret, qui dévoilait mes formes tout en me couvrant des chevilles au cou : nul homme, même le plus austère, ne pouvait considérer qu'elle était vulgaire. Elle était rouge comme les roses, ce qui était ma façon de rendre hommage à Sant Jordi.

La chaleur de la journée s'était estompée, et la lumière du crépuscule s'était répandue comme un baume sur le tohu-bohu des Ramblas. De nombreux stands étaient en train de fermer, certainement avant que leurs propriétaires aillent poursuivre ailleurs des festivités qui

continueraient à battre leur plein jusqu'au lendemain soir.

Pendant un moment, j'ai craint d'avoir trop attendu et de l'avoir raté ; j'ai dépassé chaque stand l'un après l'autre sans le voir, puis j'ai fini par le repérer au milieu d'un troupeau d'écrivains divers et de quelques groupies enthousiastes et patientes, qui avaient tenu bon jusqu'à la fin de la journée et qui avaient eu le courage de faire la queue jusqu'au bout.

Il était aussi beau que d'habitude, même s'il était tout de noir vêtu, sans aucune concession ni pour la mode ni pour la chaleur catalane. Ses bras avaient pris une teinte rosée à cause

du soleil espagnol, et j'ai imaginé qu'une fois sa chemise ôtée sa peau britannique porterait d'évidentes marques de bronzage.

— Vous ne refuserez pas une dédicace à une amie ? ai-je demandé tout en brandissant avec audace mon exemplaire abîmé de son roman à travers la petite cour de personnes qui entouraient la table, pour attirer son attention.

Je n'avais pas oublié de prendre le roman avec moi.

Il m'a reconnue, et sa réponse m'a fait rire.

— Une amie ou une harceuse ?

Une fugitive expression de crainte a traversé son regard, suggérant qu'il ne plaisantait qu'à demi, même s'il a immédiatement accepté de prendre un verre avec moi. J'ai eu l'impression que M. Dominik aimait contrôler toutes les étapes de la cour d'une femme, pas seulement l'occasionnelle danse nue. Il n'appréciait pas que les femmes le draguent. Je ne connaissais pas les circonstances précises de sa rencontre avec Summer, mais j'étais prête à parier mon salaire de la nuit que c'était lui qui avait fait le premier pas.

« Pour une danseuse privée », telle était sa dédicace. Si je l'avais pris de court, il s'était rapidement ressaisi.

J'ai été surprise lorsqu'il m'a demandé s'il pouvait acheter un billet pour venir me voir danser ce soir-là, lorsque je lui ai expliqué pourquoi j'étais à Barcelone. Je lui ai répondu que c'était un gala privé et qu'il n'y avait pas de billets à vendre, mais qu'il pouvait m'accompagner en tant qu'invité.

Il a flirté poliment avec moi pendant le dîner dans un bar à tapas trouvé sur le Passeig de Gràcia et a fait preuve d'un intérêt étonnant pour ma vie et ma relation avec Viggo – j'ai supposé qu'il faisait des recherches discrètes pour son nouveau roman –, mais je n'ai pas eu l'impression qu'il avait envie de coucher avec moi. J'ai pensé

qu'il était encore attaché à Summer, ou que je n'étais pas son genre. J'ai haussé les épaules mentalement et je l'ai rangé dans la catégorie des hommes qui ne seraient jamais mes compagnons de lit. Cela me changeait agréablement des mains baladeuses et des propositions, et, même si mon ego était un peu froissé, il s'en remettrait rapidement. J'allais me retrouver sous peu nue et vulnérable dans les bras de Tango et j'étais ravie de pouvoir compter sur la présence dans le public de quelqu'un que je connaissais et en qui j'avais confiance. La présence de Dominik me permettrait de me détendre et, en tant que danseuse, j'étais autorisée à amener un invité ; je

n'aurais donc aucun problème à le faire entrer.

Je lui ai cependant demandé de s'habiller plus formellement lorsqu'il m'a expliqué qu'il n'avait pas emporté grand-chose dans sa valise.

Le chauffeur est venu nous chercher à 22 heures tapantes et nous a fait rapidement monter dans une luxueuse limousine. Nous n'avons quasiment pas échangé un mot durant le trajet le long de la côte, qui nous a menés à un yacht opulent au bout de la jetée du port Aguadolç de Sitges. À notre gauche, la pleine lune resplendissait au-dessus de l'eau, et j'ai passé tout le trajet concentrée sur le frémissement

tranquille de l'océan pour apaiser mes nerfs.

Dominik n'a pas rompu le silence, et j'ai été soulagée de découvrir qu'il n'était pas du genre à se sentir obligé de bavarder à tort et à travers pour remplir les blancs d'une conversation.

L'hôtesse de la soirée, une femme du Réseau entre deux âges, vêtue d'une robe de soirée en velours vert mousse avec un col en dentelle blanche et de lourdes boucles d'oreilles en or en forme de larmes, m'a repérée dès mon arrivée et m'a conduite tout de suite dans une loge improvisée au niveau inférieur du bateau. J'ai donc abandonné Dominik.

Il avait acheté un smoking Armani dans une boutique du Passeig de Gràcia, mais il avait l'air quand même déplacé, apparemment peu habitué à l'étalage de richesse décomplexé et souvent vulgaire qui nous entourait.

La Mer cadrait parfaitement avec le lieu, et j'ai dansé avec langueur sur le rythme crescendo de la mélodie sans ressentir aucun sentiment de dégoût ou de honte à l'idée de danser avec un parfait inconnu comme cette nuit-là à Amsterdam. Mes mauvais souvenirs s'étaient estompés, et, ce soir, Debussy n'était que Debussy.

Lorsque Tango est apparu sous la lumière du projecteur, toute tension

m'a abandonnée, et je me suis glissée avec bonheur dans ses bras, soulagée de le voir de nouveau et ravie que le plaisir fourni par son corps ainsi que par la délicatesse et la grâce de ses mouvements talentueux me soit rendu. Tango avait toujours été mon partenaire préféré. C'était le plus beau et le meilleur danseur des trois et il était celui pour qui j'avais le plus d'affection. Il me saluait toujours d'un sourire et d'un clignement d'œil avant de danser ce que j'avais conçu comme un spectacle de domination mais qui ne faisait chimère qu'auprès du public et qui n'était, pour lui comme pour moi, qu'une chimère. Contrairement à l'homme avec qui j'avais dansé à

Amsterdam, Tango semblait vraiment bien m'aimer, autant qu'il est possible pour deux individus de s'apprécier dans des circonstances aussi limitées.

Comme Dominik était dans l'assistance, je voulais vraiment me surpasser. En imaginant son regard posé sur mon corps et l'excitation qu'il ressentirait peut-être devant ma nudité et le coût athlétique que nous étions sur le point de danser, j'ai frémi d'anticipation.

Lorsque Tango m'a prise par la main et m'a attirée à lui, j'ai ressenti la même chose que la première fois, de l'excitation et un érotisme dangereux. Mes tétons se sont dressés comme des

phares en réponse, et l'humidité s'est répandue entre mes cuisses. J'étais prête pour lui.

Il m'a pénétrée, et j'ai presque été incapable de contrôler suffisamment mon corps pour achever le numéro. J'avais désespérément envie de sombrer sous ce corps bronzé et musclé, et de baiser sur le plancher sans aucune considération pour le public. Mais, en vivant avec Viggo, j'ai appris que l'attente peut parfois apporter autant de plaisir que la satisfaction. De plus, j'étais une professionnelle payée pour réaliser un show et non pour faire étalage de passion pornographique et animale, même si c'était ce dont j'avais

vraiment envie à ce moment-là.

Tango m'a gentiment pressé la main pour me dire au revoir lorsque la musique s'est arrêtée, et j'ai regagné les coulisses sur la pointe des pieds, dissimulée par la soudaine obscurité tombée sur la scène. Une fois parvenue dans la loge, j'ai inspiré profondément à plusieurs reprises, résolue à me calmer et à présenter une façade professionnelle à Dominik. Je n'avais pas envie de lui raconter comment j'avais fini là ni de lui expliquer quelles sensations mes apparitions sur scène suscitaient en moi. J'avais déjà décidé de ne pas coucher avec lui ni de chercher à le revoir.

Dominik était à la fois choqué et émerveillé par le spectacle.

— C'était magnifique, a-t-il commenté dans la voiture qui nous ramenait à nos hôtels respectifs.

— C'était bien payé, ai-je répondu, même si l'argent m'ennuyait.

Il y avait bien longtemps que le déploiement de richesse qui allait de pair avec ce genre d'événement ne m'impressionnait plus, de la même manière que je me fichais d'avoir de l'argent ou pas. Je voulais juste danser.

Dominik m'a harcelée de questions sur les collections d'art et de musique de Viggo, jusqu'à ce que je finisse par

me demander s'il ne s'était pas reconverti en limier amateur. Ou alors avait-il eu vent de la disparition du violon hors de prix de Summer, qui avait disparu le soir du concert de charité donné par Viggo à la *Brixton Academy* ? Pensait-il que Viggo avait quelque chose à voir là-dedans ? Il devait plus probablement être à l'affût de détails à utiliser pour son prochain roman. Il m'avait dit pendant le dîner qu'il écrivait l'histoire d'un instrument de musique et son passage de propriétaire en propriétaire. Une idée fascinante qui nécessitait de nombreuses recherches sur les collectionneurs. Je me suis demandé si Dominik savait qu'il était l'un d'eux, un

voyeur comme les autres, parcourant le monde à la recherche de personnages, de motivations et d'émotions qu'il attrapait au vol comme des papillons dans le filet d'un lépidoptériste avant de les épingle sur une page.

Quand je suis rentrée à Londres, j'ai trouvé l'hôtel particulier de Viggo désert. Summer était encore en tournée. Une carte postale de Berlin, adressée à Viggo et à moi, nous attendait dans la boîte aux lettres. Elle serait bientôt de retour, après une série de concerts en Scandinavie – Copenhague, Oslo et Helsinki – puis

une fin de tournée à Sarajevo et à Ljubljana. À ce rythme, Summer allait devenir un globe-trotteur plus expérimenté que moi.

Viggo était parti la rejoindre avec son groupe pour un concert unique à Stockholm. J'avais refusé de l'accompagner. Même si la Finlande était plus proche géographiquement, elle était trop près de la Russie. Je savais que mon sentiment était irrationnel. Lorsque je pensais à la Russie, je pensais à Saint-Pétersbourg et à Donetsk, à mon amie Zosia du dortoir de l'École d'art et de danse, à son visage ravagé, aux traits de son enfant et au jardin d'arbres squelettiques. Je ne voulais plus

jamais y mettre les pieds.

Le temps passait, comme à son habitude, mais avec les inévitables accès de solitude qui étaient le lot de ceux qui n'ont strictement rien à faire. Je ne dansais pas, je ne travaillais pas, et mes deux amants n'étaient pas là pour me tenir compagnie : ma vie était donc devenue sans but et, si je ne m'étais pas plongée dans les mondes imaginaires des livres que je trouvais sur les étagères sans fin de Viggo, je serais devenue folle. Un jour où je m'ennuyais particulièrement, je me suis divertie en prenant un cours de cuisine près d'Oxford Circus, où j'ai irrité le chef en lui disant que ses macarons étaient pâteux.

Lorsque Summer est rentrée quelques semaines plus tard, je l'ai accueillie avec tout l'enthousiasme d'une jeune maîtresse, mais, après la passion initiale de nos retrouvailles, elle est devenue distante et a passé de moins en moins de temps à la maison. Elle n'a jamais parlé de Dominik, et je ne lui ai pas dit que j'étais tombée sur lui dans la capitale catalane. Je ne voyais pas l'intérêt de la blesser si la pensée de Dominik touchait une corde sensible.

Viggo et moi étions toujours amants, mais nos sentiments mutuels avaient depuis longtemps perdu de leur intensité, et je ne ressentais rien d'autre pour lui qu'une amitié

espégle. Je trouvais cependant toujours du réconfort dans ses bras, puisque je me réveillais presque tous les matins auprès de lui, alors que Summer dormait loin de nous, roulée en boule sur le bord du lit.

Depuis son retour de tournée, elle vivait dans un état permanent de distraction et elle avait perdu son habituel enthousiasme pour nos ébats de groupe. Summer avait toujours été la flamme qui alimentait le brasier de notre trio, et, sans la vue de son corps complaisant pressé contre celui de Viggo ni la tentation de lui faire prendre une position ou une autre en me servant de sa crinière flamboyante comme de rênes, j'ai passé plus de

temps à me caresser seule sous la douche ou dans la chambre d'amis que j'occupais quand j'avais emménagé. Je pensais toujours à Chey quand je me masturbais : je revivais ce que nous avions vécu ensemble et j'imaginais les baisers sportives et parfois perverses, auxquelles nous pourrions nous livrer ensemble.

L'explication de l'étrange comportement de Summer est devenue évidente quand je me suis réveillée un matin, tard, les yeux rouges après une soirée passée avec elle et Viggo au vernissage d'une exposition de photographies à South Bank, non loin de l'hôtel où j'avais couché pour la première fois avec une

femme, Florence. Summer et Viggo s'étaient éclipsés tôt alors que j'étais restée à la fête donnée après, buvant du champagne jusqu'au petit matin. Je m'étais glissée dans le lit que nous partagions sans me rendre compte de l'absence de Summer et totalement ignorante des événements de la soirée.

Lorsque je suis descendue dans la cuisine, j'ai aperçu Summer, rayonnante et à moitié nue, sa taille fine emprisonnée par le bras de Dominik. Sa main descendait de temps en temps sur la raie de ses fesses et la peau nue de ses cuisses, et il lui arrivait de la glisser entre ses jambes et de caresser sa chatte, le tout sous le

regard de Viggo qui souriait comme un enfant dans un magasin de bonbons. Summer passait par toutes les nuances de rouge en dépit du fait que Viggo l'avait vue nue des centaines de fois et l'avait lui aussi caressée à ces mêmes endroits. Aucun d'eux ne m'avait vue en train de les épier depuis l'escalier.

Dominik n'était pas le même en sa présence. Ce n'était plus l'homme mélancolique que j'avais croisé à Barcelone, mais un homme dont l'assurance et la puissance ne pouvaient être remises en question. Summer avait posé tendrement la tête au creux de son épaule, l'invitant à exercer sa domination sur elle. En sa

présence, elle avait perdu l'attitude tranchante qui était souvent la sienne et l'apparente froideur qui ne se dissolvait que lorsqu'elle jouait du violon ou baisait brutalement. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

Et Viggo semblait ravi de la tournure des événements.

— Bonjour, ai-je dit en resserrant la ceinture de mon peignoir en satin et en descendant les dernières marches, comme si je venais juste de me lever et comme s'il n'y avait rien de surprenant à les trouver tous les trois à des stades variés de nudité dans la cuisine.

Ils ont levé les yeux vers moi en même temps, chacun ayant l'air à mi-

chemin entre la joie et la gêne.

— Bonjour, Reine de la Nuit, a répondu Viggo. Comment va notre sirène surnaturelle ce matin ? As-tu laissé à quelques femmes leur réputation intacte hier soir ?

— Seulement à celles qui étaient ennuyeuses.

Je lui ai rendu son sourire. Pour tout dire, je n'avais pas vraiment dragué la veille au soir, me contentant de flirter un peu avec deux filles qui portaient toutes deux des robes en satin de couleur vive, mais je ne voyais pas où était le mal d'entériner l'idée de Viggo que je brisais des cœurs partout où je passais. Il semblait retirer une

satisfaction perverse à l'idée que tous les hommes et toutes les femmes du monde se rouleraient volontiers à mes pieds si je leur en donnais la possibilité. C'était un fantasme qui validait mon statut de pierre maîtresse de la couronne de ses possessions.

— Comment se sont déroulées vos soirées respectives ? ai-je demandé.

Il y a eu un long silence, et je me suis demandé si Viggo, Dominik et Summer n'avaient pas passé la nuit dans une nouvelle combinaison de triolisme qui m'excluait. Viggo avait déjà fait allusion à des aventures homosexuelles, dans sa quête sans fin

pour expérimenter tout ce qui existait. Je n'étais pas certaine que Dominik soit du genre à se laisser convaincre, mais j'étais sûre que Summer aurait adoré se retrouver prise en sandwich entre les deux hommes.

Mais, comme je l'ai rapidement compris, les activités nocturnes de mes compagnons étaient d'une tout autre nature. J'ai écouté Viggo expliquer comment, à eux trois, ils avaient réussi à retrouver la trace du Bailly de Summer et comment Dominik avait apparemment risqué sa vie pour le retrouver.

— Qui l'avait dérobé, alors ? ai-je demandé, perplexe.

— Inutile de te bassiner avec les détails, a gentiment répondu Dominik. C'est compliqué et loin d'être aussi excitant que ce que Viggo veut bien dire.

— Mais ça t'a fourni de la matière pour ton prochain roman, non ?

— D'une certaine manière. Je n'aime pas rester trop proche de la réalité.

Summer a eu un petit rire. Dominik lui a donné une légère tape dans le bas du dos.

— Et si on laissait ces deux tourtereaux tranquilles ? a suggéré Viggo en me proposant de m'inviter à prendre le petit déjeuner dans un café

non loin, sur Hampstead High Street.

À notre retour, Summer et Dominik étaient partis. Dans les quinze jours qui ont suivi, elle a récupéré les quelques affaires qu'elle avait à Belsize Park et elle s'est installée pour de bon dans la demeure plus modeste de Dominik, un peu plus haut sur la colline de Hampstead. Au milieu des cartons et de la séparation de notre garde-robe commune, nous nous sommes promis plusieurs fois de garder le contact et de dîner ou de nous promener ensemble, mais je savais bien qu'en réalité elle était très heureuse avec Dominik et prête à refermer le chapitre de sa vie dont je faisais partie.

Un jour, quelques semaines après que Summer était sortie de nos vies – et de notre lit – j’ai accepté l’invitation de Viggo et je l’ai rejoint dans le studio de Goldhawk Road, où il enregistrerait de nouvelles chansons avec les Holy Criminals. Summer lui avait soufflé l’idée de donner un ton plus classique à cet album, et il avait fait passer des auditions à de jeunes musiciens du conservatoire le plus proche, ce qui satisfaisait son penchant pour la découverte de jeunes talents qui n’avaient aucune chance d’enregistrer quoi que ce soit sans piston.

J’ai rapidement franchi le barrage de

la sécurité, et on m'a montré le chemin du studio d'enregistrement. C'est alors que j'ai découvert que j'avais choisi le seul jour où Viggo n'était pas là.

— Il avait une réunion avec les mecs de la maison de disques, a répondu une grande blonde qui tenait un violoncelle entre ses jambes écartées, lorsque j'ai demandé où était Viggo. Mais tu peux rester pour nous regarder jouer, a-t-elle ajouté avec un sourire séducteur et un clin d'œil appuyé.

Il aurait été impoli de décliner une offre aussi aimable. Je me suis installée sur l'un des poufs en cuir étalés dans le studio et je l'ai regardée

jouer.

Elle ne se perdait pas dans la musique de la même manière que Summer, mais c'était quand même un plaisir d'observer l'angle net de son poignet tirer note après note des cordes et de contempler la façon ferme dont ses cuisses enserraient l'instrument.

— Je m'appelle Lauralynn, a-t-elle ronronné en me tendant la main une fois le morceau achevé.

J'ai eu un instant d'hésitation : s'attendait-elle à ce que je lui serre la main ou à ce que je me penche pour y déposer un baiser ?

— On va prendre un verre ? a-t-elle poursuivi.

J'ai accepté l'invitation, et nous avons partagé une bouteille de vin avec du pain et des olives à l'*Anglesea Arms* sur Wingate Road, non loin du studio. Nous nous sommes rapidement lassés du raffut de tous les diables qui montaient des autres tables remplies d'adolescents huppés et de jeunes mères séduisantes.

Lorsqu'elle est allée aux toilettes, je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer la façon dont son jean moulait ses fesses, qu'elle prenait bien soin de rouler pour mon seul bénéfice. Elle portait des pantalons aussi serrés que Viggo,

mais j'ai découvert ce soir-là qu'elle s'en débarrassait avec plus de grâce que lui.

Lauralynn était une maîtresse enthousiaste et généreuse, et elle avait beaucoup de conversation. Elle connaissait bien New York, et ce que j'y avais fait l'intéressait, que ce soit la danse ou les endroits que j'avais visités. Il ne s'est guère écoulé de temps avant que je lui raconte ma vie, en omettant seulement les détails les plus intimes de ma relation avec Chey, ceux que je chérissais comme des pépites, à l'instar des morceaux d'ambre que je gardais toujours à portée de main.

Il y avait quelque chose d'éminemment dangereux et sexy chez Lauralynn, sa confiance en elle, son regard fixe, le pli cruel de sa bouche lorsqu'elle me menait lentement jusqu'à la jouissance. À côté de sa carrière de violoncelliste, elle aurait sans problème pu être une tueuse à gages. Nous avons tous nos secrets. En l'imaginant vêtue comme une tueuse dans un film hollywoodien, moulée des pieds à la tête dans une combinaison en latex noir, j'ai arrêté de penser à Chey. Je me suis retournée pour lui faire face et j'ai caressé son sexe chaud et humide, avant de faire courir doucement les doigts jusqu'aux piercings qui ornaient ses tétons et les

laissaient perpétuellement dressés.

Nous étions étendues dans le lit de Viggo et non dans le mien, parce qu'il était bien plus grand. Lorsque j'avais décrit à Lauralynn la nature de mon inhabituelle relation avec Viggo, elle avait éclaté de son rire de gorge et avait proposé que nous nous emballions dans ses couvertures comme des cadeaux. Faire l'amour dans son lit en son absence ajoutait l'excitation de la clandestinité, même si j'étais certaine que Viggo se fichait pas mal de savoir avec qui je couchais et où.

Finalement, Viggo a passé la nuit avec les gens de sa maison de disques,

et, lorsqu'il est rentré, Lauralynn était partie depuis longtemps en me promettant vaguement de m'appeler. Elle l'a fait plus tôt que nous ne nous y attendions toutes deux.

— Luba ?

— Oui ?

Nous nous étions séparées depuis quelques heures, aussi ai-je pensé qu'elle avait oublié quelque chose chez moi. C'était bien trop tôt, même pour le plus amoureux des amants, pour se manifester de nouveau.

— J'ai un grand service à te demander.

— Je t'écoute...

Lauralynn m'a expliqué qu'elle devait quitter son logement : l'amour perdu de son colocataire, un écrivain, allait emménager chez lui, à Hampstead. C'est alors que j'ai compris que c'était une amie de Summer et de Dominik. Je ne pouvais pas ignorer tant de coïncidences. Sans compter que Viggo était très souvent absent et que j'en avais assez de la solitude.

Elle est revenue avec ses cartons dans l'après-midi.

Lauralynn s'est installée chez nous avec facilité, comme si elle n'avait

jamais vécu ailleurs, et, en quelques mois, la vie est redevenue routinière, ce qui était agréable à défaut d'être excitant. Viggo passait le plus clair de ses journées et souvent de ses nuits au studio où il travaillait d'arrache-pied sur son nouvel album. Je n'arrivais pas à m'investir dans ce projet. Lauralynn était beaucoup plus enthousiaste et elle l'aidait sur certains morceaux en jouant du violoncelle ou en orchestrant la partie des cordes. Ils étaient tous deux musiciens après tout, et leur affinité ne faisait que grandir.

Je suis rapidement devenue la troisième roue du carrosse.

Au lit, même si j'appréciais la vigueur et l'imagination de Lauralynn, nous avons rapidement découvert que nous nous ressemblions beaucoup trop et que je n'avais aucun penchant pour la soumission. Ce n'était pas dans ma nature. Lorsque Viggo nous rejoignait, en revanche, elle exhumait des faces cachées de la sexualité du rockeur, couche après couche, à notre grand étonnement à tous deux.

Cela me rendait heureuse, mais cela ne servait pas à grand-chose.

J'ai eu un sévère accès de déprime. Je me demandais ce que j'attendais de la vie à présent, consciente de toutes les erreurs que j'avais accumulées sur

ma route. Viggo semblait apprécier sincèrement Lauralynn ; ils avaient découvert qu'ils avaient de nombreux points communs, comme la musique ou leur tranquille malice perverse. Summer avait retrouvé Dominik, et je les imaginais, dans sa maison à moins de deux kilomètres, baisant comme des dingues dans une harmonie et un bonheur parfaits. Et moi dans tout ça ? J'étais une danseuse qui ne dansait plus.

Une petite voix me disait qu'il était temps de prendre un nouveau départ, mais je ne savais quelle direction prendre et je n'avais aucune idée de ce que je devrais ou pourrais faire. Je savais juste ce que je ne voulais plus

faire. Plus jamais.

Je suis devenue paresseuse. J'étais toujours la dernière à me lever, gardant les yeux délibérément clos lorsque Viggo ou Lauralynn quittaient le lit. Je chérissais secrètement le fait d'avoir les couvertures pour moi toute seule et de pouvoir m'étaler. Je sommeillais pendant des heures, les laissant à leurs occupations ou les écoutant baiser dans la salle de bains pendant que je feignais le sommeil pour ne pas les rejoindre. C'était toujours Viggo qui faisait le plus de bruit.

Je n'ouvrais vraiment les yeux que lorsque j'avais entendu la porte

d'entrée se refermer et que je savais alors que j'étais seule. Je descendais à la cuisine boire un verre de lait ou grignoter quelque chose en plus du café fort que Lauralynn laissait toujours derrière elle. La journée s'écoulait lentement : une longue baignade dans la piscine de la crique souterraine de Viggo, des heures passées à lire dans l'un des canapés profonds dans la salle de jeux. Je piochais allégrement dans l'impressionnante collection d'éditions originales de Viggo et je lisais sans relâche. Uniquement des romans. S'il savait que je manipulais ses livres sans gants, il aurait certainement été furieux, mais les

livres sont faits pour être lus, n'est-ce pas ? J'avais déniché une demi-douzaine de CD de musique folklorique russe dans la malle aux trésors de Viggo et je les écoutais en boucle, me baignant dans la mélancolie slave jusqu'à ce que mon cœur chante à l'unisson, chantonnant les airs et murmurant les paroles en savourant le réconfort qu'elles me procuraient.

Les jours comme cela, j'éprouvais généralement le besoin de prendre l'air en milieu d'après-midi. J'enfilais souvent un vieux survêtement que Lauralynn m'avait donné et je marchais rapidement le long du Royal Free Hospital et de la succession de

boutiques près de la gare.

À ce moment-là de la journée, l'entrée du parc grouillait de nounous, de landaus et de petits enfants de maternelle qui couraient partout en criant ou nourrissaient les canards pendant que les femmes censées les surveiller commérait dans toutes sortes de langues. Des coureurs de tous âges ahanait sur les sentiers étroits qui menaient à la partie moins fréquentée du parc, au-delà des mares et de l'endroit ouvert aux baigneurs qui ne m'attirait pas du tout : l'eau devait être aussi froide qu'une rivière ukrainienne et elle avait une couleur boueuse fort peu appétissante. En général, je tournais à gauche et entraais

dans un tout autre monde.

Dans ces quelques centaines de mètres, le parc permettait de laisser derrière soi la civilisation de manière quasi surnaturelle. On se retrouvait plongé au cœur d'un bois ancestral, désolé et désert, inchangé malgré le passage du temps. C'était un endroit propice à la méditation et à la communion avec la nature, même si je ressentais au creux de mon ventre une légère tension sexuelle lorsque je traversais cette portion reculée du parc. J'avais l'impression d'entendre une voix surnaturelle m'ordonner de me déshabiller et de courir nue au milieu de la végétation clairsemée, des troncs renversés et des chemins

boueux, d'ouvrir grandes mes jambes et de m'offrir au dieu Pan. C'était irrationnel, je le savais, et je ne l'ai évidemment jamais fait, mais j'étais certaine de ne pas être la seule à ressentir cela. Le monde réel était à des milliers de kilomètres, et même les pépiements d'oiseaux avaient disparu. Je pouvais me perdre parmi ces sentiers sinueux, ce que je faisais souvent, mais, ce jour-là, je me suis sentie attirée ailleurs.

J'ai marché lourdement sous les frondaisons et je me suis dirigée vers une petite colline, sur laquelle se dressait un vieux kiosque à musique en fer forgé. C'était mon endroit préféré dans le parc, et j'étais toujours

surprise de voir que si peu de gens y venaient. Émerger de la pénombre abritée des bois dans l'aveuglante et soudaine lumière de la clairière donnait l'impression d'atterrir sur une autre planète. Baigné de soleil, le riche vert de la pelouse ressemblait à une toile vierge. Un couple était assis à l'extrémité de l'arène naturelle, profitant des derniers rayons du soleil automnal, mais le kiosque était vide, et je me suis dirigée vers lui. La veille, j'avais commencé à lire un exemplaire abîmé de *La Fêlure* de Francis Scott Fitzgerald, déniché dans un videgrenier de la Maison de quartier de Hampstead – je n'aurais jamais osé sortir une des éditions originales de

Viggo de chez lui. Je me suis assise sur les marches et j'ai repris ma lecture, interrompue la veille lorsque Viggo et Lauralynn m'avaient rejointe dans la chambre, bien décidés à ce que je participe à leurs ébats. Il ne me restait que quarante pages à lire, et il ferait jour pendant encore au moins deux heures.

— Je ne l'ai jamais lu celui-ci. C'est un roman ou un recueil de nouvelles ? a demandé une voix derrière moi.

Je suis restée interdite, et les mots inscrits sur la page sont devenus flous. Cette voix. J'ai pivoté et levé les yeux vers celui qui m'avait parlé.

J'avais le soleil dans les yeux, aussi

n'ai-je d'abord discerné qu'une silhouette. Une immense vague de soulagement, de colère et de crainte m'a submergée, m'envahissant d'un raz-de-marée de sentiments.

Chey.

J'ai essayé de me contrôler et de garder mon sang-froid.

J'avais passé des mois à imaginer cet instant-là. J'en avais rêvé, je l'avais fantasmé, mais je n'aurais jamais pensé qu'il se réaliserait un jour. Pas comme ça, pas ici, pas dans ces circonstances.

— Comment est-ce que tu m'as retrouvée ? me suis-je exclamée un

peu trop fort. Comment... ? Est-ce que tu m'as suivie ?

— Oui, a-t-il avoué.

Son regard était embué.

Le soulagement de le voir, de le savoir en vie et en bonne santé a fait place à une fureur dévorante.

— Salopard !

Il n'a pas répondu.

— Depuis quand ? Depuis quand est-ce que tu sais où je suis sans t'être manifesté ?

— Je te suis depuis que tu as quitté la maison de Viggo, a-t-il répondu.

— Depuis quand tu sais que je vis à

Londres ?

— Je suis tombé sur une photo dans un magazine – toi et lui dans un événement quelconque. C'est comme ça que j'ai su où te trouver. Je sais que tu as commencé une nouvelle vie et que tu es heureuse, mais il fallait que je vienne.

Il n'avait pas changé. Il était toujours sauvagement beau, mais il avait l'air fatigué, et son attitude était hésitante. Il portait un jean bleu foncé, un tee-shirt blanc moulant et une veste en cuir marron jetée sur une épaule. Ses bottes étaient élimées.

Je me suis lentement ressaisie.

Vu que je refusais de me lever, il s'est assis et m'a pris le livre des mains avant de le poser sur la marche en pierre.

— Dis quelque chose, a-t-il supplié.

— Je crois que c'est plutôt à toi de parler, ai-je rétorqué.

Le couple était parti, et nous avions la clairière pour nous tous seuls. Un nuage a assombri le ciel, et le jour s'est obscurci.

— À l'instant où j'ai découvert où tu étais, je n'ai pas eu le choix, a-t-il repris.

— Vraiment ?

— Tu as abandonné la danse, alors ?

a-t-il demandé en changeant de sujet.

— C'est plutôt la danse qui m'a abandonnée.

Je l'ai regardé droit dans les yeux et j'ai été submergée par son émotion.

Ma rancœur diminuait à vue d'œil. Mais mon esprit était envahi par des milliers de questions. Ses absences, le pistolet, les cadeaux, Lev ; c'en était trop. Je voulais des réponses.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

Il a ouvert la bouche, et j'ai posé mes doigts sur sa bouche pour le réduire au silence.

— La vérité, Chey. Je veux la vérité. Ne me mens pas, s'il te plaît.

Le bref contact avec la fermeté de ses lèvres m'a électrisée. Le souvenir de ses baisers et de ses étreintes a refait surface comme des cicatrices que j'aurais maladroitement dissimulées mais qui auraient laissé leur empreinte dans mon ADN.

Il a remarqué ma réaction et, tendant une main vers ma joue, il a écarté une mèche de cheveux.

— C'est une longue histoire...

— J'ai tout le temps du monde.

Il était marchand d'ambre rare, et ce n'était pas uniquement une couverture. Il avait hérité ce petit commerce de son grand-père, et

l'étonnante diversité de la résine, que l'on utilisait aussi bien en bijouterie qu'en pharmacie ou en parfumerie, l'avait séduit alors qu'il n'était encore qu'adolescent. Durant notre brève relation, il m'avait fait un cours une fois sur l'ambre, ses propriétés et son histoire mouvementée, mais, cette fois-ci, c'est une tout autre histoire qu'il m'a racontée.

Pour des raisons géologiques, la plupart des morceaux d'ambre de la meilleure qualité viennent des États baltes, où on l'exporte en masse. Un jour, son entrepôt avait été l'objet d'une perquisition par les autorités, qui savaient par un indic que l'une des cargaisons qu'il venait de recevoir

avait été utilisée pour dissimuler une importante quantité d'héroïne en provenance de Kaliningrad, où la mafia russe était particulièrement active. Les caisses, dans lesquelles se trouvaient les pierres acquises légalement et emballées par ses soins, avaient apparemment été ouvertes avant l'embarquement sur le cargo et remplacées par des caisses à double fond dans lesquelles des milliers de sachets de drogue avaient été cachés sous les pierres précieuses.

Pendant l'interrogatoire, Chey n'avait pas réussi à prouver son innocence. Il avait participé à l'emballage et s'était occupé des formulaires administratifs, qui

présentaient certaines irrégularités : il avait menti sur la quantité de pierres afin de ne pas payer un surplus de taxe à la livraison. Cela n'a évidemment pas arrangé son cas. Que les agents de la FDA qui supervisaient le cas l'aient cru ou non, il était mal barré.

On lui avait fait l'offre providentielle qu'on ne peut refuser, et il avait alors accepté de travailler avec les fédéraux : il devait continuer à importer de l'ambre et s'infiltrer dans l'organisation qui avait, maintenant il le savait, des liens avec la mafia russe. Il était devenu un agent double.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, cela faisait plusieurs

années qu'il était impliqué là-dedans. Cela expliquait ses absences répétées, ses relations douteuses et ses manières étranges, de même que la présence du pistolet dans son appartement, qu'il gardait pour se défendre au cas où sa couverture sauterait. Il vivait deux vies différentes et il ne pouvait rien me révéler sans me mettre en danger.

— Alors pourquoi me dire ça maintenant ? ai-je demandé.

— Les choses ont mal tourné.

Une opération s'était mal déroulée. Pour sauver sa peau, il avait trahi à la fois ses acolytes mafieux et les fédéraux. Il avait été obligé de fuir

New York et il était en cavale. Il ne savait ni que faire ni où aller. Il se terrait près d'un lac dans l'Illinois, dans un chalet dont personne ne connaissait l'existence, et c'est là qu'il avait vu ma photo dans un journal. Il avait utilisé des faux papiers pour se rendre à Londres. Et voilà.

Ma première pensée a été que nous faisons vraiment la paire, avec nos faux passeports et nos fausses identités.

Je le croyais. J'avais toujours eu envie de le croire, mais il n'avait jamais eu le courage de me dire la vérité.

J'ai pris sa main dans la mienne et je

l'ai serrée très fort. J'avais désespérément envie de l'embrasser, mais quelque chose me retenait.

Cependant, la tiédeur de sa peau contre la mienne allumait déjà quelque chose en moi. Comme si se tenir par la main était une promesse de délices à venir.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je n'en ai aucune idée.

Il me contemplait avec respect, comme si je portais un tissu d'une finesse inouïe que le moindre mouvement déchirerait ou froisserait plutôt que le vieux jogging et le tee-shirt usé que j'avais enfilés avant

d'aller me promener dans le parc.

J'avais l'impression de revivre notre première fois. Mais, cette fois-ci, nous ferions les choses correctement, les fruits de l'expérience et la joie des retrouvailles compensant l'environnement peu idyllique.

Ses comptes bancaires avaient été saisis. Sans possibilité d'accéder à son argent, il avait été contraint de prendre une chambre dans un bed & breakfast miteux à côté de King's Cross. J'ai été attristée qu'il vive dans un endroit pareil après l'élégance pure et propre de son appartement de Gansevoort Street. Mais lorsque j'ai suggéré de rentrer chez Viggo, en lui

expliquant que personne ne nous dérangerait, il a avoué que l'idée le mettait mal à l'aise.

Nous avons donc gravi, étourdis par l'anticipation, l'escalier de son immeuble, en nous arrêtant de temps en temps lorsque Chey me poussait contre le mur pour me dérober un baiser ou glisser une main dans l'élastique de mon survêtement, faisant courir sur ma culotte un doigt qui me faisait frissonner de plaisir.

Quand nous avons atteint sa chambre, il a balancé sa veste en cuir sur une chaise et s'est assis sur le lit pour me regarder. Son excitation était visible malgré le jean. Il a retenu son

souffle quand je me suis déshabillée. J'ai dégrafé mon soutien-gorge et me suis débarrassée de ma culotte, que j'ai laissée tomber avant de la repousser du pied. Pas de musique ni de déhanchement lascif. Pendant des années, j'avais gagné ma vie en ôtant mes vêtements devant les hommes ; pour moi, un striptease n'avait rien de sexy, encore moins de romantique.

— Tu ne peux pas imaginer combien de fois j'ai rêvé cette scène, a-t-il dit à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même.

Je me suis approchée de lui. Il a tendu la main vers moi et a suivi légèrement la ligne de ma joue. J'ai

tourné la tête et embrassé ses phalanges en respirant le parfum de sa peau. Son odeur était indescriptible, mais familière et profondément réconfortante.

Pendant les heures qui ont suivi, nous n'avons pas prononcé plus d'une dizaine de mots. Il y avait encore tant de non-dits entre nous que le silence nous paraissait évident.

J'étais nue. La chambre aussi. Une petite armoire, une table de chevet, un lit recouvert d'une couverture en chenille bleu foncé et, dans un coin, un sac à dos qui contenait certainement toutes ses possessions.

Les yeux et les doigts de Chey

étaient inexorablement attirés par le tatouage près de mon sexe. Il le voyait pour la première fois.

Il l'a caressé tendrement, mais ne m'a posé aucune question. Lorsqu'il a détourné les yeux de ma fleur Sig Sauer, comme je l'appelais, il s'est agenouillé et l'a embrassée. Ses lèvres étaient chaudes. Sa langue a léché le tatouage, à quelques centimètres de ma fente. J'avais envie de gémir et de le supplier de se rapprocher, mais je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas interrompre la magie langoureuse de l'instant parce que je ne pouvais pas contrôler mon désir. Mon besoin.

Je savais que l'odeur de mon

excitation et de mon humidité lui parvenait. J'ai passé la main dans ses cheveux épais. Sans hâte, avec nonchalance mais détermination, comme pour lui dire que tout allait bien et que nous n'avions pas besoin de nous presser.

Nous avons pris notre temps.

L'examen de Chey était intense et détaillé. Je suis restée immobile sous l'ombre de son regard, pendant qu'il refaisait connaissance avec mon sexe, avec la ferveur d'un explorateur qui vient de découvrir une terre étrangère. Je n'avais jamais eu un public aussi attentif, même à La Nouvelle-Orléans.

Je me suis baignée dans sa minutie.

J'ai écarté les jambes, parce que je savais que c'était la vision de moi qu'il préférait, cette intimité.

Il a ouvert délicatement mes lèvres avec ses doigts et a passé la langue sur ma fente. Du bout du pouce, il a caressé mon clitoris avec la légèreté d'une plume.

Chaque sensation nouvelle alimentait le feu de mon ardeur, qui s'allumait au plus profond de moi et sinuait le long de ma colonne vertébrale jusqu'à mon cerveau, jusqu'à ce que je ne sois plus consciente de rien sauf des sensations délicieuses que faisait naître Chey, comme s'il avait passé les années loin

de moi à ne rien faire d'autre que mémoriser toutes les façons dont j'aimais qu'il me donne du plaisir.

Il s'est redressé complètement et m'a embrassée de nouveau. Ses lèvres avaient le goût salé de mon intimité, et sa langue cherchait la consolation du refuge de ma bouche.

J'ai glissé les mains sous son tee-shirt, puis je l'ai soulevé, exposant son torse parfaitement musclé. La frustration du désir inassouvi me rendait impatiente.

Il a ôté son tee-shirt, défait la ceinture de son jean qu'il a laissé tomber sur le sol. Il a enlevé son caleçon, révélant enfin son érection.

C'était à son tour de se montrer nu devant moi : ses épaules larges, les cibles sombres de ses tétons dans le paysage sec de sa poitrine, les jambes longues et solides, et la ligne droite de son sexe puissant. Il bandait complètement, et sa queue se dressait au milieu de ses poils pubiens, dominant ses couilles lourdes.

Je l'ai regardé bien en face, cherchant son approbation.

Il a acquiescé, et je me suis agenouillée, ai saisi son sexe et l'ai porté à ma bouche.

Il avait une odeur naturelle, entêtante, réelle. Je voulais le goûter, faire l'expérience de la réalité

primitive de sa nature.

Son sexe a encore grossi sous la douceur malléable de ma langue. Je l'ai enfourné aussi profondément que ma gorge me le permettait. Je voulais qu'il remplisse toutes les parties de mon être pour que la mélancolie de son absence disparaisse enfin.

Je l'ai sucé comme une femme possédée, comme si je rattrapais les jours, les nuits, les semaines que j'avais perdus, comme si son sexe était le plus sûr chemin vers son cœur. Comme il sentait la folie de mon appétit, Chey a ralenti ses propres mouvements et m'a caressé les cheveux comme pour me dire que

nous avons tout le temps devant nous. À cet instant précis, je me sentais libérée, je voulais qu'il jouisse et que sa semence envahisse ma bouche et me noie. Mais il avait raison : nous n'avions aucune raison de nous presser.

Il fallait que je savoure chaque instant de nos premiers ébats depuis une éternité. Que je les fasse durer. J'ai desserré l'étreinte de mes lèvres sur sa queue.

Finalement, alors que nous atteignons tous deux un bienheureux état de fatigue, il a dit : « Je veux jouir en toi », et mon cœur a explosé. Ma bouche avide a abandonné son sexe, et

je l'ai laissé m'étendre sur le lit, agrandir l'angle formé par mes jambes et, comme un rituel prudemment répété, se glisser entre mes cuisses.

Il m'a pénétrée, et j'ai rapidement atteint la plage mentale sur laquelle le monde entier disparaissait de ma vue. Je n'existais plus que comme une extension de mes terminaisons nerveuses et je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à l'union de nos corps et à la façon dont chaque instant de ma vie m'avait menée à ce moment précis. Mon vagin pulsait contre la dureté de son sexe et orchestrait la montée de notre plaisir mutuel. Nous ne faisons plus qu'un, comme avant. Nous étions faits l'un pour l'autre. Chaque morceau

de nos âmes et de nos corps s'emboîtait dans le même puzzle. Ce n'était plus la danse des contraires, c'étaient Chey et Luba, ensemble, unis de nouveau de la plus intime des façons.

Il a commencé à bouger en moi, accélérant le mouvement tandis que je me mettais à son rythme, lui rendant coup de reins pour coup de reins, sentant chaque centimètre de sa queue au fur et à mesure qu'il me prenait plus profondément.

C'était bon.

C'était foutrement plus que bon.

C'était ce à quoi j'étais destinée.

J'ai crié quand j'ai joui. Je ne suis pas particulièrement bruyante quand je baise, mais le hurlement qui s'est élevé au-dessus des toits de King's Cross cette nuit-là était le bruit de ma renaissance, l'affirmation que j'étais vivante.

En réponse à la force brute de mon excitation, Chey s'est agité quelques instants après moi. Il a crié mon nom lorsque sa chaude semence a inondé mon sexe.

Tant pis pour les voisins, ai-je songé tandis que nous perdions simultanément le contrôle. Je me suis agitée violemment sous Chey, sous le poids de son corps musclé qui me

retenait à terre, se pressait contre moi, était collé à moi.

Je n'étais plus que chatte.

J'étais à Chey.

Nous n'avons pas quitté sa chambre de toute la nuit et de toute la matinée qui a suivi. Nous n'avons rien avalé d'autre que l'eau du robinet.

Nous avons baisé, nous avons fait l'amour, puis nous avons baisé de nouveau. Nous étions sauvages, nous étions fous, nous étions heureux, nous avons une raison de vivre.

Et, même si l'avenir nous attendait patiemment au tournant, il pouvait patienter encore un peu.

Pour l'instant.

10

DANSE AVEC LA MORT

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE VOULAIS FAIRE, C'ÉTAIT SORTIR CHEY DE CE BED & BREAKFAST. NON SEULEMENT IL ÉTAIT miteux, mais je trouvais en plus que c'était dégradant pour Chey de rester là. Il a argué du fait que l'anonymat lui était nécessaire au vu de la situation, mais je l'ai rapidement convaincu que la meilleure chose à faire était d'emménager chez Viggo avec moi.

Même si la sécurité là-bas était minimale, le fait que Viggo soit sans cesse sous l'œil des médias et du public était une forme de protection : personne n'aurait l'idée de chercher Chey à Belsize Park. La maison était suffisamment grande, et Viggo et Lauralynn passaient tellement de temps en studio que la présence de mon amant ne les dérangerait pas outre mesure. Je lui ai expliqué la nature libre de mes relations avec mes deux amis et amants et il a acquiescé en souriant un peu, comme s'il était amusé par mes capacités d'adaptation.

Il a validé mon plan.

Nous avons attendu le soir, et il a

réglé sa maigre note en liquide. Il ne pouvait plus utiliser ses cartes de crédit et il avait suffisamment d'argent sur lui pour vivre pendant quelques mois. Les autorités américaines lui avaient tourné le dos après que sa couverture dans la mafia russe avait été exposée, et son rôle dans cette affaire avait été soigneusement effacé des dossiers. Non seulement les fédéraux ne pouvaient lui être d'aucun secours, mais, de plus, Chey était persuadé que certains agents étaient mêlés à la mafia et qu'il avait été vendu. Il ne devait rien attendre de ce côté-là.

Viggo et Lauralynn ont été merveilleusement compréhensifs

quand je leur ai présenté Chey. J'avais mentionné son nom une ou deux fois, et ils avaient remarqué que j'étais mélancolique quand je pensais à lui, aussi ont-ils paru sincèrement contents pour moi. Ils avaient bien vu que, depuis quelques semaines, notre trio se désagrégeait et que le lien entre eux se resserrait, malgré la préférence affichée de Lauralynn pour les femmes. Ils avaient suffisamment d'affection pour moi pour être contents que mon nouvel amant soit un vieil amour. Tous les gentils pervers ont un côté romantique.

L'arrangement a fonctionné. Un mois s'est écoulé, pendant lequel nous avons pris nos nouvelles marques et

partagé la grande demeure tout en respectant notre intimité. Chey et Viggo sont devenus très potes lorsque le chanteur a découvert que Chey était un puits de science en matière de rock, chose que je ne savais pas. Il leur arrivait souvent de passer la soirée assis tous deux dans un coin, à rire en remplissant leurs iPod de nouveaux morceaux, pendant que Lauralynn et moi faisons la cuisine ou bavardions. Pour la première fois depuis une éternité, je n'ai pas ouvert un livre pendant quatre semaines d'affilée. J'avais d'autres occupations la nuit : redécouvrir Chey, apprendre à me détendre entièrement dans l'étreinte de ses bras et vivre intensément

l'instant présent, tandis qu'il orchestrait chaque émotion dans mon corps et mon cœur, et me faisait jouir avec une régularité dont je ne me savais pas capable. À présent qu'aucune ombre n'obscurcissait plus notre relation, nous voyions à quel point nous étions faits l'un pour l'autre, pas seulement physiquement mais aussi intellectuellement. Mêmes nos silences, après l'amour et dans la journée, étaient emplis à ras bord de sens et d'intensité.

Nous étions couchés, rassasiés, sa main, plus légère qu'une plume, caressant délicatement mes fesses à la manière d'une vague, évitant tous deux de succomber à l'étreinte

séductrice et réparatrice du sommeil, lorsque son téléphone portable a vibré. C'était la première fois depuis qu'il s'était installé chez Viggo.

— Il y a beaucoup de gens qui ont ton numéro ? ai-je demandé.

Son visage s'est assombri.

— Non. Très peu.

Il a saisi le téléphone d'un geste décidé et a décroché.

J'ai entendu un murmure de voix étouffé. Chey a acquiescé deux ou trois fois, et a répondu par monosyllabes. Puis la conversation s'est achevée brutalement, Chey se contentant de remercier son interlocuteur.

Il a pivoté vers moi.

— C'était Lev.

— Lev ?

— On travaillait ensemble. Le cul entre le bon et le mauvais côté. C'est un mec bien, même si c'est un sacré chieur. Il est toujours dans le coup. Sa couverture tient toujours, même s'il s'en est fallu de peu. Apparemment ils savent que je suis à Londres.

— Merde...

— Ils n'ont pas d'adresse, juste la ville.

J'avais peur. L'étau se resserrait autour de nous, menaçant notre bonheur.

Je savais que nous ne pouvions pas rester indéfiniment chez Viggo. Nous avions décidé depuis le départ que ce n'était qu'une solution temporaire pour nous permettre de prendre du recul et de dresser un plan de bataille. De plus, être condamné à rester à l'intérieur devenait terriblement frustrant pour Chey, dont l'emprisonnement n'était allégé que par de courtes promenades très matinales dans les allées désertes du parc.

Il fallait à la fois qu'il trouve un endroit pour vivre où personne ne le connaissait ni n'avait entendu parler de lui, mais, de surcroît, il devait convaincre ses poursuivants qu'il ne

représentait pas une menace pour eux. Hélas, ce n'était pas le genre de personnes avec qui il est possible de négocier ni avec qui on peut s'expliquer. C'étaient des hommes dangereux.

Je n'étais certaine que d'une chose : où il irait, je le suivrais. J'étais résolue à ne plus laisser rien ni personne nous séparer.

— Il te faut une nouvelle identité et de nouveaux papiers, ai-je dit. Et ce n'est que le début.

— C'est cher, c'est difficile, et il faut avoir les bons contacts. Il faut trouver de vrais pros, pas des escrocs à la petite semaine sans expérience. Et je

ne peux pas demander un service à ceux que je connais. Ils me balanceraient, a-t-il expliqué.

Cependant, aussi désagréable que cela puisse paraître, j'entrevois une solution.

J'ai saisi mon sac à main, j'en ai extirpé le passeport et la carte d'identité allemands que j'utilisais en ce moment et je les ai tendus à Chey.

Il les a longuement examinés avant de demander :

— Ce sont les tiens ? Tu as de faux papiers ?

J'ai acquiescé.

— Est-ce qu'ils te paraissent

suffisamment authentiques ?

Il les a levés pour les examiner à la lumière.

— Ils ont l'air très bien faits, mais je ne suis pas un expert en la matière. Mais oui, on dirait des vrais, a-t-il admis.

— Je peux en avoir d'autres, ai-je annoncé.

— Comment ?

— En demandant aux mêmes personnes.

— Combien ça coûterait ?

— Juste notre orgueil.

Et je lui ai avoué que c'était le

Réseau qui m'avait fourni de faux papiers, tout en lui expliquant ce que j'avais fait pour eux.

Chey savait que, depuis notre rupture, j'avais eu des amants. Il avait rencontré Viggo, bien sûr, mais il avait rapidement compris que celui-ci n'avait été qu'un ami avec qui je couchais, sans aucun investissement émotionnel. De plus, il l'aimait bien et il n'avait éprouvé aucune jalousie à son égard. Il avait certainement deviné qu'il y avait eu d'autres hommes, des coups d'un soir et des consolations anonymes pour résister à la solitude, mais je ne lui avais jamais raconté mes danses ni ce que je faisais pour de riches clients.

— Si j'accepte de faire un dernier spectacle, je suis certaine qu'ils me fourniront des faux papiers pour toi, ai-je affirmé.

Il a baissé la tête.

— Tu crois que c'est la seule solution ? a-t-il demandé, même s'il connaissait déjà la réponse.

— Oui.

Il m'a enlacée et m'a serrée très fort.

— D'accord. Mais je veux être ton partenaire. Je veux danser avec toi. Tu peux m'apprendre.

Nous nous sommes embrassés.

— Le client de Sitges a été dithyrambique, m'a dit Mme Denoux. Il n'a pas arrêté de redemander après toi. Tu as de la chance.

— J'en suis ravie.

En réalité, j'éprouvais davantage de soulagement que de joie. J'avais craint d'avoir été oubliée et remplacée par d'autres danseuses durant ces quelques mois où j'avais quitté le catalogue du Réseau.

— Quand il a su que tu voulais faire un dernier spectacle pour le Nouvel An, comme un chant du cygne, il a été très heureux de pouvoir te payer ça.

— Il a accepté toutes mes

conditions ? ai-je demandé.

— Oui. De l'argent liquide de la main à la main, moins évidemment notre commission et le prix des papiers. Le choix de ta danse et de ton partenaire, même si le client, qui est russe comme tu l'as deviné, est un de tes compatriotes...

— Je suis ukrainienne, pas russe.

— Oh.

Je pouvais l'entendre froncer les sourcils à l'autre bout de la ligne, dans sa maison de La Nouvelle-Orléans. Les gens pensent toujours que nous sommes tous pareils. Même si j'ai appris le russe et l'ukrainien dès ma

petite enfance, parce que mes parents parlaient les deux, c'étaient deux langues aussi différentes que nos héritages culturels. Mais, avec le temps, j'en avais eu assez de corriger les Occidentaux, qui faisaient tous la même erreur.

— C'est lui le client, donc quelle importance qu'il soit russe ou ukrainien, hein ? Il paie, et bien. On lui a dit que le numéro serait extraordinaire.

— Certainement, ai-je confirmé, même si, à ce stade, je n'avais aucune idée de ce que Chey et moi allions bien pouvoir danser.

Les trois scénarios sur lesquels

j'avais dansé avec mes anciens partenaires professionnels étaient très élaborés et le fruit d'un entraînement considérable. Je ne pensais pas pouvoir apprendre à Chey les pas, sans parler des subtilités particulières de chaque mouvement.

— Quelqu'un du Réseau nous attendra à notre arrivée avec les documents que nous avons demandés ?

— Oui. Pourquoi est-ce que tu veux qu'on te donne les papiers là-bas ? On pourrait te les envoyer à Londres.

— J'ai mes raisons, ai-je rétorqué.

— Le client a aussi accepté la date

que tu as choisie, le soir du Nouvel An, même si ça nous laisse peu de temps pour nous retourner, Luba. Tes conditions ont rendu les négociations assez embarrassantes. Heureusement, il a une résidence secondaire à Dublin, donc, comme tu l'as exigé, le spectacle aura lieu dans les îles Britanniques.

C'était un point important pour nous : nous ne voulions pas multiplier les aéroports, afin que les papiers de Chey ne soient pas soumis à de trop nombreux examens.

Je n'avais jamais mis les pieds à Dublin. Chey non plus. Mais nous avons atteint notre premier but : obtenir des papiers pour lui. Les

miens n'avaient jamais éveillé aucun soupçon durant mes années passées à voyager dans le monde entier, je pensais donc pouvoir les utiliser sans difficulté.

Le seul problème était la deuxième partie du plan. Où aller et comment disparaître afin d'échapper une bonne fois pour toutes aux griffes de ses poursuivants ?

Nous n'avions plus qu'une semaine pour accomplir un miracle et nous étions à court d'idées.

— Je pense qu'il faut s'en remettre à la gentillesse des étrangers, a dit Chey. Il nous faut une aide extérieure.

— Qui ? ai-je demandé.

J'ai brièvement pensé à Dominik, me rappelant par la même occasion à quel point j'avais été attirée par lui en l'absence de Chey et la façon dont je m'étais jetée sur lui sans honte à Barcelone. C'était un écrivain, il aurait donc peut-être une idée. Mais je me suis souvenue soudain de combien sa vie nourrissait son œuvre. Encore un artiste qui ne se reposait pas entièrement sur son imagination... Comme Viggo.

Pour toute réponse, Chey a soupiré.

J'ai entendu la porte d'entrée claquer, et Viggo et Lauralynn sont entrés dans le grand salon dans lequel

nous nous retrouvions souvent pour prendre un verre le soir. Ils avaient passé tout l'après-midi en studio, à mettre la dernière touche aux overdubs. Nous les avons salués, et Lauralynn s'est rapidement excusée et a gagné sa chambre, épuisée par l'enregistrement.

Viggo s'est servi un verre de bourbon et s'est assis dans son canapé en cuir préféré. Il avait l'air fatigué lui aussi, et il ne ressemblait en rien au dieu de la scène ou des photos des paparazzis.

— Quoi de neuf, les tourtereaux ? a-t-il demandé.

J'ai jeté un coup d'œil à Chey,

attendant son accord tacite pour faire part de nos problèmes à Viggo. Nous nous étions contentés de lui dire que Chey avait des ennuis, sans lui donner de détails, et il n'avait posé aucune question. En réalité, il avait plutôt l'air content d'héberger un fugitif, mais il devait penser que Chey se cachait de ses créanciers, et pas de dangereux trafiquants de drogue avec des connections mafieuses.

— On est dans la merde jusqu'au cou, a dit Chey.

Viggo a haussé un sourcil inquisiteur.

— Mais encore, mon pote ?

Le rockeur a écouté attentivement l'histoire de Chey, en acquiesçant parfois avec compassion, tout en remplissant de nouveau son verre de bourbon sans glace.

— Eh ben, dis donc ! a-t-il commenté lorsque Chey a eu fini de parler.

— Eh ben, ouais, ai-je répété, un peu agacée par ses yeux écarquillés et son expression amusée.

— Donc, si je comprends bien, vous avez les moyens de quitter le pays pour une destination inconnue, mais sans subterfuge pour éviter qu'ils ne vous poursuivent ça ne sert foutrement à rien ?

— C'est un bon résumé.

Viggo a gloussé.

— Ce qu'il vous faut, les gars, c'est de la magie.

— De la magie ?

— Ouais. De la magie.

— Je ne comprends pas, ai-je avoué.

Chey n'a rien dit, se contentant de regarder Viggo avec perplexité. Le chanteur a croisé les jambes, posé son verre vide et a commencé à gesticuler de manière frénétique.

— Il faut vous faire disparaître. Rien de plus facile !

— Comment ça ? avons-nous

demandé d'une même voix.

— Du théâtre, mes amis, du théâtre. Ça, c'est un truc que je connais bien. Je vous ai déjà dit que j'adorais Alice Cooper quand j'étais ado ? Toutes ses illusions, ses artifices...

— Viggo, tu peux être plus clair, s'il te plaît ? a demandé Chey.

Le rockeur s'est levé, triomphant.

— Mon pote, fais-moi confiance. Laisse-moi y réfléchir, en parler peut-être avec Lauralynn, mais je pense déjà que c'est une idée géniale, je le pense vraiment, et demain matin, hé, presto, je vous donnerai les moyens de vous échapper.

J'étais perdue. Peut-être Viggo avait-il trop bu ? C'est alors que j'ai remarqué, pour la première fois, que je ne l'avais jamais vu ivre. Malgré sa maigreur, il avait un coffre de polonais.

Il a quitté la pièce en me faisant un clin d'œil malicieux.

Le lendemain matin, il était tout aussi gai et agaçant.

Je l'ai regardé en silence aussi longtemps que possible, pendant qu'il paradait dans la cuisine, souriant et en caleçon. Le bacon grésillait dans la poêle, et il faisait fonctionner le

gaufrier avec l'efficacité d'un robot de chaîne en usine jusqu'à obtenir une pile branlante de gaufres, façon tour de Pise, qui menaçait de s'effondrer sur le carrelage à la moindre occasion. Des poêles de toutes tailles et de toutes formes étaient étalées sur le comptoir, en équilibre instable. Il les avait posées au petit bonheur la chance dans sa recherche du gril à bacon, et elles étaient toutes généreusement recouvertes de farine et de sucre.

Il a brièvement interrompu sa folle danse culinaire pour me servir un café et déposer la tasse devant moi avec autant de prudence que si c'était une offrande destinée à un dieu furieux.

— Alors ? ai-je demandé, à peine apaisée par le breuvage. Tu comptes nous expliquer ton plan à un moment ?

— Patience, ma chère, a-t-il rétorqué en brandissant théâtralement sa spatule. Il faut attendre que les autres arrivent.

Les autres ? Mon cœur s'est serré. Combien de personnes Viggo avait-il mises dans la confiance ?

Chey était encore sous la douche quand j'étais descendue. La crainte de reprendre la route lui faisait apprécier davantage le confort matériel, et il avait commencé à se baigner avec cette minutie langoureuse que je réservais pour la piscine en sous-sol.

Et, comme il n'avait rien de mieux à faire, il passait des heures à faire du sport dans la salle de gym sophistiquée de Viggo, dans laquelle ce dernier mettait rarement les pieds. À l'exception de son arrogance initiale, il était redevenu le Chey que j'avais rencontré à New York.

On a frappé à la porte.

— Bonjour, mes chéris, s'est exclamé Viggo en accueillant les nouveaux arrivants, la spatule à la main comme un bâton de majorette.

Dominik et Summer ont fait leur apparition, l'air aussi perplexe que moi. Dominik a haussé un sourcil en voyant l'état de nudité de Viggo.

Summer n'y a pas prêté attention.

Elle portait son étui à violon, comme à son habitude. Ses cheveux roux balayaient ses épaules, et de petites boucles crêpées entouraient son visage comme un halo, comme si elle avait marché sous le vent ou qu'elle avait un besoin urgent d'après-shampoing. J'avais compris, du peu que je savais de Dominik, qu'il préférait les femmes naturelles, sans artifice, et j'avais constaté avec amusement un changement certain chez Summer depuis qu'ils vivaient ensemble. Ces derniers temps, elle ne portait quasiment plus jamais de rouge à lèvres.

Lauralynn est entrée sur leurs talons. Elle était aussi négligée que Viggo, portant en tout et pour tout une chemise d'homme qui dévoilait ses fesses.

— C'est jour de lessive ? s'est enquis sèchement Dominik lorsque Lauralynn s'est précipitée vers lui pour lui faire une bise sonore.

— Plutôt une gâterie matinale, a rétorqué la jeune femme. Je sais combien tu aimes les femmes qui portent des vêtements d'homme.

Dominik a ricané. Même après tout ce temps, je continuais à trouver sa relation avec Summer fascinante. Elle ne semblait pas du tout embarrassée

de voir son amie flirter avec son petit ami, alors que j'étais certaine que Lauralynn n'oserait jamais faire du plat à Chey en ma présence. La violoncelliste a pris les choses en main en cuisine et a envoyé Viggo s'habiller.

— Tu sais ce qui se passe, Lu ? a demandé Summer.

Elle a servi une tasse de café à Dominik, puis une pour elle, et elle s'est glissée sur le tabouret à côté du mien. J'ai humé brièvement son parfum, doux et musqué.

— Il ne vous a encore rien dit ?

— Pas un mot. Il a appelé aux aurores en nous invitant pour le petit

déjeuner. Je préfère bruncher pour ma part, a-t-elle soupigné.

Summer aimait presque autant faire la grasse matinée que moi, une habitude que nous avons peut-être développée au cours de nos années d'emplois irréguliers.

Dominik s'était placé derrière elle et il a commencé à lui passer la main dans les cheveux. Pas étonnant qu'ils soient dans un tel état si c'était comme ça qu'elle se coiffait. Elle s'est appuyée sur lui en ronronnant.

Viggo est revenu, tout habillé cette fois-ci, même si, franchement, je ne voyais pas en quoi son jean moulant et son tee-shirt déchiré présentaient une

quelconque amélioration. Chey le suivait en silence. Il avait l'air abattu, désespéré, et j'en ai acquis une détermination d'autant plus grande.

— Bon, les enfants..., a commencé Viggo en se frottant les mains.

Il buvait manifestement du petit-lait, et j'ai décidé, si son plan était débile, de lui balancer mon café froid à la figure pour effacer son petit sourire satisfait.

— Est-ce que vous avez vu *Roméo et Juliette* ? a-t-il poursuivi.

— La version de Baz Luhrmann ? a demandé Summer.

— Aucune importance, ma chère.

Laissez-moi vous expliquer.

Il nous a regardés, Chey et moi, comme s'il attendait qu'on lui donne la permission de parler.

— Pour l'amour de Dieu, ai-je grincé, qu'on en finisse ! S'il te plaît.

Viggo a souri largement.

— Vous allez simuler vos propres morts. Et on va vous aider.

Lauralynn avait l'air aussi contente d'elle que Viggo. Ils étaient fous à lier. Summer et Dominik étaient encore plus perplexes que tout à l'heure.

— On a raté quelque chose ? a demandé Dominik.

— Nos amis sont en cavale, mon pote. Il vaut mieux pour votre sécurité qu'on ne vous donne pas tous les détails. Au cas où, tu vois. Si ça tourne mal et qu'on est arrêtés, c'est mieux si vous n'avez rien à dire.

— D'accord, a répondu Dominik.

— Luba a créé la diversion parfaite, a poursuivi Viggo. Une dernière danse. À Dublin. Sur scène, on peut faire croire n'importe quoi si on s'y prend correctement. Surtout s'il y a une femme nue dans l'histoire. Ou deux.

Il a jeté un coup d'œil interrogateur à Summer qui a haussé les épaules avec désinvolture, comme si la nudité sur scène était un détail tellement

banal qu'il ne valait même pas la peine d'être mentionné.

— On part à la fin de la semaine, a annoncé Viggo. Vous en êtes ?

— C'est une histoire de fous, mais pour toi, Viggo, on ferait n'importe quoi, a répondu Summer.

— Génial. Parce que je vais encore avoir besoin de ton violon.

J'ai remarqué que la jeune femme serrait l'instrument plus fort contre elle, mais elle n'a pas protesté.

La conversation a dévié vers le petit déjeuner, et rien n'a été ajouté. Si Viggo a donné davantage de détails aux autres sur ce qu'ils devraient faire

à Dublin, il ne nous en a rien dit à Chey et à moi.

— Nous n'avons pas le choix, ma chérie. Nous devons lui faire confiance, a remarqué Chey lorsque je lui ai fait part de ma frustration et de mes craintes une fois seuls tous les deux.

Il avait raison, mais ça ne rendait pas la situation plus facile pour autant. Nos vies, et nos morts, étaient à présent entre les mains de Viggo, et nous ne pouvions strictement rien y faire.

Quelques jours plus tard, nous avons pris la direction de Dublin.

Le Réseau nous avait réservé une gigantesque chambre au *Gresham Hotel*, tout en haut d'O'Connell Street. Summer avait réservé une chambre dans le même hôtel que nous, mais seule. Dominik dormait dans un petit bed & breakfast près de Trinity College, de l'autre côté du fleuve. Chey et moi avons pris très peu de bagages, parce que nous savions que nous abandonnerions tout sur place. Nous n'avions que les vêtements que nous portions et une toute petite valise que nous avons cachée dans une consigne à la gare de Heuston peu de temps après notre arrivée dans la capitale

irlandaise.

Dominik était parti avant nous. Il avait délibérément voyagé seul et, hormis un rapide coup de fil à Summer pour prendre de ses nouvelles et vérifier que tout se déroulait selon le plan, il n'avait contacté aucun de nous. Introduit par Viggo, qui avait été jadis un spectateur satisfait des spectacles du Réseau, il serait dans le public où, avec un peu de chance, il n'attirerait l'attention de personne. Avant de quitter Londres, Summer avait remarqué en riant qu'il fallait lui acheter une veste de smoking pour l'occasion.

Nous ne savions pas où étaient

Viggo et Lauralynn ; certainement à Dublin et prêts à jouer leur rôle. Viggo ne nous avait pas expliqué tous les détails de son plan : il souhaitait ménager l'effet de surprise. Je craignais seulement que son goût de l'illusion théâtrale et son curieux sens de l'humour ne nuisent à son plan. J'avais peur que le tout se révèle exagéré et hautement factice. Nous étions obligés de lui faire confiance, cependant, et il était trop tard pour faire machine arrière.

Je voulais prendre un taxi pour nous rendre sur les lieux, mais Chey et Summer étaient un peu anxieux et ils ont préféré que nous marchions jusqu'à Temple Bar, de l'autre côté de

la Liffey, histoire de nous éclaircir l'esprit.

Les célébrations du réveillon du Nouvel An battaient leur plein. Des groupes de jeunes gens ivres se baladaient de part et d'autre d'O'Connell Street, vacillant dans toutes les directions. Temple Bar, et sa myriade de restaurants et de bars, attirait les foules, et nous leur avons emboîté le pas, alors que minuit approchait. J'ai jeté un coup d'œil vers Chey et Summer, qui marchaient à mes côtés. Ils avaient l'air tous deux préoccupés, et j'ai remarqué, avec un petit choc, que de tous les gens allant faire la fête nous étions les seuls à ne pas avoir l'air heureux. Non seulement

nous n'étions pas là pour célébrer la nouvelle année, mais en plus nous avons pris la précaution de ne pas boire d'alcool avant le numéro, histoire de ne pas compromettre le plan délirant de Viggo.

Plus nous approchions de la salle, plus j'étais convaincue que ce serait une catastrophe absolue. Nous serions humiliés, des œufs plein le visage, et Chey serait assassiné. Nous étions sûrs tous les deux que l'oligarque qui avait payé pour nous voir danser avait des connections avec la mafia et que le nom de Chey avait certainement circulé dans leur cercle.

L'immeuble était au milieu de

Temple Bar. Au rez-de-chaussée se tenait un restaurant bondé devant lequel sinuait une queue de clients qui espéraient profiter d'annulations de dernière minute pour y prendre leur dernier repas de l'année. À gauche de l'entrée du restaurant il y avait une porte close sur laquelle un panneau indiquait qu'on pouvait louer des salles pour y organiser des événements. Le dernier étage tout entier était réservé pour une fête privée. C'était nous.

J'ai appuyé sur la sonnette, et la porte s'est ouverte tout de suite.

Le vigile qui a vérifié que nos noms étaient bien sur la liste était

extrêmement baraqué, et ses muscles tendaient les coutures de son smoking mal coupé. Son crâne rasé reflétait la lumière d'une unique ampoule qui éclairait l'entrée étroite et un long couloir qui menait à un escalier en bois. Même s'il n'a pas prononcé une parole et s'est contenté de nous faire un signe de tête, je savais qu'il était russe. Notre invité avait sa propre équipe de sécurité à plein-temps et ne faisait pas confiance aux gens du cru.

J'ai senti qu'il me suivait des yeux tandis que nous le dépassions pour gagner l'escalier. Ou peut-être était-il fasciné par la crinière sauvage de boucles rousses de Summer. En Russie, il y a beaucoup de blondes

mais très peu de rousses.

J'avais remarqué que nos noms étaient sur une page séparée où ils figuraient seuls. Nous étions le divertissement.

Alors que nous commençons à gravir l'escalier, la sonnette a retenti de nouveau, et j'ai tourné la tête, à temps pour voir le vigile accueillir un couple entre deux âges, vêtu avec ostentation, et le rayer de la liste. Des invités.

Au troisième et dernier étage nous attendait une jeune Irlandaise aux cheveux sombres, qui portait une crinoline très guerre de Sécession. Le costume était déplacé mais assorti à

son teint pâle et à ses yeux verts.

— Je suis votre hôtesse pour la soirée. Bienvenue, a-t-elle dit.

— Nous sommes les artistes, a remarqué Summer.

— Oh, je sais, mademoiselle Zahova. C'est un véritable honneur de vous avoir parmi nous ce soir. Je suis une de vos plus grandes fans. Quand Oleg m'a dit que vous... participeriez, j'ai trouvé ça terriblement excitant.

La jeune femme nous a regardés, Chey et moi.

— C'est une chance incroyable que vous jouiez pour vos amis, a poursuivi la jeune femme. Très inattendu.

— Où est-ce que nous pouvons nous changer et... nous préparer ? a demandé Summer à l'hôtesse avec un sourire forcé.

Je me suis brièvement demandé si la jeune Irlandaise appartenait à l'équipe permanente de l'oligarque russe ou si elle avait été recrutée pour la soirée. Connaissait-elle la nature exacte du numéro que nous allions donner ?

— Par ici.

Elle nous a menés dans une salle déserte, dans laquelle des tables et des chaises avaient été empilées sur le côté. Au centre de la pièce, un miroir et

une table sur tréteaux avaient été préparés pour nous.

— C'est un peu spartiate, a expliqué la jeune femme, mais on a eu du mal à trouver un endroit suffisamment grand pour accueillir tout le monde en si peu de temps.

— Ça ira, ai-je répondu.

— Bien. Je vous laisse vous préparer. Je vais chercher vos enveloppes, comme convenu. Vous passez à minuit et quart, d'accord ?

J'ai soupiré de soulagement lorsqu'elle a quitté la pièce, ses hallucinants talons hauts martelant le plancher de la salle de banquet

transformée en loge.

Summer, Chey et moi nous sommes regardés.

Nos costumes, à Chey et à moi, étaient simples et pratiques. J'avais choisi une nuisette longue en soie blanche semi-opaque qui descendait jusqu'aux chevilles. Je danserais pieds nus. Pour Chey, nous étions tombés d'accord sur un pantalon de toréro, noir, avec un pli bien dessiné, et une chemise blanche avec des manches bouffantes. Il avait commencé par refuser de la porter, mais faute d'une meilleure idée avait cédé.

Summer a ôté son jean. Elle ne portait pas de sous-vêtements et a

dévoilé le buisson ardent de ses poils pubiens. J'ai regardé Chey à la dérobée pour voir sa réaction. En dépit de l'anxiété inhérente à la situation, j'ai vu qu'il appréciait sa beauté sauvage. Je l'avais rencontrée à La Nouvelle-Orléans, où j'avais eu un avant-goût de son exubérante nudité, et je savais qu'elle se nourrissait de cette forme d'exhibitionnisme. Cependant, ce serait la première fois que je la verrais jouer nue, puisqu'elle avait accepté d'accompagner notre étrange danse. La suggestion émanait de Viggo. « Une diversion parfaite », avait-il dit. D'une certaine manière, je n'étais pas surprise que Dominik ait accepté. Je ne pouvais pas m'empêcher d'être

fascinée par les tacites bizarreries érotiques de leur relation.

À présent, Summer exhibait fièrement sa nudité intégrale, une expression triomphante sur le visage. Elle s'est penchée pour prendre son violon dans son étui abîmé.

J'ai retenu mon souffle, admirative.

C'est alors que la jeune Irlandaise est revenue. Elle n'a pas cillé en voyant Summer nue, son instrument à la main.

Elle nous a tendu une pile d'épaisses enveloppes, l'une en papier kraft, les autres blanches, nous demandant de signer un papier prouvant qu'elles

nous avaient bien été remises.

— Votre salaire, comme convenu.

Summer et moi avons reçu chacune une enveloppe blanche, la violoniste ayant insisté pour être payée séparément.

Puis elle m'a tendu la grande enveloppe en kraft, hermétiquement fermée.

— De la part de vos employeurs, a-t-elle annoncé.

Les nouveaux papiers de Chey – un passeport et une carte d'identité, même si nous ne savions pas à quel nouveau nom ils avaient été établis. Aurions-nous l'occasion de nous en

servir ?

Chey a jeté un coup d'œil inquiet à sa montre. J'ai donné les enveloppes à Summer, qui les a rangées dans son étui à violon, comme convenu.

Le bruit des feux d'artifice et des cris avinés nous sont parvenus de l'extérieur, annonçant l'arrivée bruyante de la nouvelle année.

Nous n'avions plus que quelques minutes devant nous avant notre danse de la mort. Chey a commandé trois shots de tequila au bar, afin que nous nous détendions avant de monter sur scène. J'ai avalé le mien cul sec en toussant quand le liquide amer m'a brûlé la gorge. Il avait oublié le

citron et le sel, et nous n'avions pas le temps d'aller en chercher. Rassérénés par l'alcool, nous avons attendu, habillés (et déshabillée dans le cas de Summer) pour l'occasion, que débute l'épisode suivant de l'absurde scénario de Viggo.

Les battements de mon cœur se sont calmés lorsque la musique a démarré.

Ma vie était sur le point de changer de manière irrévocable, mais, pendant les dix minutes qui allaient suivre, mon cœur et mes pieds allaient se livrer à mon activité préférée au

monde : la danse. Avec Chey.

Au moins, si je devais mourir ce soir, ce serait dans les bras de l'homme que j'aimais.

Apprendre à danser à Chey en moins d'une semaine n'avait pas été une mince affaire, mais nous y étions parvenus. Nous avons poussé tout le matériel de musculation de Viggo le long des murs et nous avons pu alors profiter d'un véritable studio de danse, avec des miroirs sur tous les murs et un plancher sublime. C'étaient de bien meilleures conditions que celles que j'avais connues en tant qu'élève, et je ne manquais pas de le rappeler régulièrement à Chey.

Heureusement, il s'est révélé être un élève doué, certainement grâce à ses années de pratique des arts martiaux. Je n'avais pas inclus de mouvements de combat dans ma chorégraphie, mais la grâce athlétique de Chey, son équilibre et son sens de la rigueur en faisaient un danseur bien meilleur que la plupart des débutants.

À l'instant où nous avons pris place sous le feu des projecteurs, au centre de la scène temporaire dressée pour l'occasion, un murmure à l'accent russe a parcouru l'assistance. Je savais que cette réaction n'était pas que pour moi : j'étais encore habillée, même si mon costume était en partie transparent. Non, c'était le visage de

Chey qui avait suscité cette agitation. Des photos de lui avaient dû circuler depuis longtemps dans toutes les branches de la mafia russe, et quelques hommes dans le public soit l'avaient instantanément reconnu, soit surfaient sur leurs téléphones pour vérifier que c'était bien celui qu'ils recherchaient.

Nous n'avions pas d'autre choix que de les ignorer et de commencer à danser. Les dés étaient jetés. Danser ensemble nous a aidés. Nous connaissions tellement bien le corps de l'autre que nous nous fondions littéralement l'un dans l'autre. Je réagissais aux mouvements de Chey sans réfléchir ni hésiter, aussi

naturellement que je respirais. Lorsqu'il pressait très légèrement sa main sur mon dos pour me diriger, je flottais à ses côtés comme si nous nous étions entraînés des années durant plutôt qu'une seule semaine.

Les notes que Summer tirait de son violon étaient lentes et élégiaques. Elle avait décidé de jouer une version pour violon de *Gloomy Sunday*, la triste chanson hongroise qui avait la réputation d'avoir servi de bande-son à d'innombrables suicides. Je l'avais toujours trouvée sinistre, mais Viggo avait adoré l'idée. D'après lui, le public trouverait que nos morts finales étaient une conclusion amusante et une idée de mise en scène un peu

vaseuse, ce qui les ferait hésiter avant de se lever de leurs fauteuils pour venir à notre aide ou appeler la police. Ils supposeraient que c'était une illusion et ne voudraient pas avoir l'air plus idiots que leurs voisins en nous prenant au sérieux.

Nous dansions au rythme de la musique. C'était une danse lente et triste, une danse d'amants. Nous étions emboîtés, tendus comme deux brins de la même corde. Je jouais le rôle de la petite femme pathétique, prisonnière des tourments de la langueur. Chey était l'homme fort qui portait mon corps gracieux et abandonné, il tournait et pirouettait sur la scène afin que tous puissent

contempler mon hébétude. Nous n'avions guère de mal à faire semblant, entre la mélodie funeste qui emplissait l'auditorium comme un requiem et la peur, tapie au fond de moi, que le plan de Viggo ne fonctionne pas et que Chey ne me soit arraché pour être emprisonné, ou pire, assassiné.

Au-delà de la musique, un silence surnaturel s'était répandu dans le public. Peut-être était-ce l'adrénaline qui aiguïsait mon ouïe ou peut-être était-ce le jeu intense de Summer en live, qui ajoutait un effet théâtral auquel des années de bande-son ne m'avaient pas habituée. Quoi qu'il en soit, les habituels murmures choqués

et les grincements de chaise qui accompagnaient les mouvements des spectateurs qui se penchaient pour mieux voir étaient mystérieusement absents de la représentation de ce soir. Je n'entendais aucun souffle.

Tous mes sens étaient en alerte.

Viggo avait martelé que je devais agir normalement et faire exactement tout ce que je faisais d'habitude. Il savait que l'oligarque qui avait payé m'avait déjà vue à Sitges, même si c'était avec un partenaire différent. J'ai espéré que le changement de partenaire ne leur mettrait pas la puce à l'oreille. J'ai fait un effort surhumain pour me détendre et ne pas quitter

Chey des yeux comme je le faisais d'habitude, au lieu de scanner le public à la recherche de signes d'ennui.

Summer faisait courir l'archet sur les cordes et elle en tirait des notes si pures et si belles que je n'ai pas pu retenir mes larmes, qui ont coulé sur mes joues. Au fur et à mesure que grandissait ma peur, mes émotions menaçaient de prendre le dessus. Un projecteur était aussi braqué sur Summer, et, chaque fois que nous pivotions dans sa direction, j'avais un aperçu d'elle, le violon sous le menton, les seins et le sexe fièrement exhibés. Elle était pieds nus aussi, et elle avait l'air aussi indéracinable qu'un chêne, implacable et inflexible, comme si

nulle force au monde ne pouvait la faire ployer. La femme impérieuse qui jouait ce soir était à des années-lumière de la jeune fille rougissante que j'avais vue danser à La Nouvelle-Orléans.

Chey m'a repoussée, ce qui était le signe que je devais me déshabiller et révéler ma nudité. Ça aussi, c'était une suggestion de Viggo. La vue de mon corps nu était censée distraire l'assistance, si celle de Summer ne leur avait pas déjà fait oublier complètement Chey. Il pensait aussi que la nudité me rendrait vulnérable et que ma mort n'en serait que plus crédible.

J'avais l'impression que l'arnaque manigancée par Viggo était vieille comme le monde, mais, selon lui, les hommes avaient la mémoire courte, surtout face au corps nu des femmes.

« Le désir, disait-il, est plus fort que les sens, y compris le bon sens. »

Pour Chey, ôter ses vêtements n'était pas une mince affaire. J'avais refusé qu'il porte un costume bas de gamme avec des bandes Velcro, qui lui aurait donné l'air d'un stripteaseur dans un enterrement de vie de jeune fille. Il ne pouvait pas non plus enlever à moitié son pantalon de toréro et continuer à danser le pantalon accroché aux chevilles. Il n'y avait donc

aucun moyen de lui permettre de se dévêtir sans être ridicule.

Je me suis donc retrouvée seule un moment sous le feu du projecteur, pirouettant en rythme tandis que Chey se déshabillait dans l'ombre, sur l'un des côtés de la scène improvisée. C'était l'occasion inespérée de faire en sorte que tous les yeux soient braqués sur moi et que tous oublient Chey. J'ai donc dansé comme jamais auparavant, tordant mes membres dans toutes les positions dangereusement érotiques qui avaient traversé mon imagination.

J'étais certaine que Viggo avait placé des membres de son staff à des endroits stratégiques, ce qui

expliquait pourquoi la lumière est soudain devenue moins vive, me permettant de distinguer le public.

Au-delà des premiers rangs, je ne distinguais aucun visage dans la foule indistincte, mais j'étais certaine qu'il y avait de l'agitation. Des silhouettes ramassées se pressaient l'une contre l'autre en chuchotant. Les écrans des téléphones portables s'éclairaient pour passer des appels. Le bruit assourdi et rapide de pas de course dans le couloir. L'hôtesse allant et venant, ses talons martelant le sol de pierre.

Les Russes avaient tout découvert. J'en étais sûre. Chaque bruit étouffé,

chaque bruissement me cinglait comme un fouet. Je me sentais bizarre : j'avais l'impression que mes membres refusaient de m'obéir et que de l'eau irriguait mon cerveau. Les conséquences du choc ou de l'adrénaline, certainement ; je me suis forcée à continuer alors que la pièce se mettait à tanguer. J'ai eu envie de crier, mais je me suis retenue et j'ai continué à m'agiter comme si ma vie en dépendait, ce qui, ce soir, était vraiment le cas, ainsi que la vie de Chey.

Ce dernier est revenu dans la lumière, qui avait été augmentée et nous éclairait à présent aussi fort que le soleil du désert. Il était nu et

sublime. Ses abdominaux formaient un V qui se perdait entre ses hanches. Son sexe était dressé et pointait vers le mien comme une flèche. Ses poils pubiens, sombres et brillants, n'étaient pas rasés et encadraient sauvagement son pénis. À cet instant, j'ai oublié pourquoi nous étions là ; je me suis agenouillée devant lui comme devant une idole et j'ai posé les lèvres sur sa queue comme une nonne qui communie.

Cela ne faisait pas partie du programme. Je n'avais pas suivi la minutieuse chorégraphie de Viggo ni les détails rigoureux de sa mise en scène parce que j'avais succombé à mon désir, parce qu'il n'y avait rien

que je ne voulais plus que sentir la douceur de sa queue sur l'humidité de ma langue.

Chey s'est agenouillé et a saisi mon menton. Il a posé ses lèvres sur les miennes.

Je n'ai même pas remarqué qu'il avait levé le revolver et fait feu sur ma tempe.

— Je suis désolé, Luba ; on ne pouvait pas faire autrement, a-t-il murmuré tendrement, d'une voix basse qui n'était destinée qu'à moi seule.

Summer a hurlé.

Mon monde est devenu noir.

Je me suis effondrée sur le sol, à peine consciente du bruit qui m'entourait et du « pop » sonore d'un deuxième coup de feu. Un énorme « boum » ! Un autre hurlement. Une voix masculine qui criait dans la foule : « Je suis médecin ! Je suis médecin ! » J'ai reconnu la voix de Dominik. Des talons qui claquent. La voix de l'hôtesse me parvenant de très loin : « Luba, Luba, Luba ! » Puis : « Elle est morte. Mon Dieu, elle est vraiment morte ! »

Une main inconnue sur mon cou.

— Je n'ai pas de pouls, a dit quelqu'un.

— Il y a tellement de sang.

Aucune trappe ne s'était ouverte dans la scène, comme je m'y attendais à moitié. Les hommes de Viggo n'étaient pas là pour nous faire sortir.

Et où était Chey ?

— Il est mort.

— Il s'est tiré une balle dans la tête.

— Il l'a tuée aussi.

Des voix déformées marmonnaient en russe. Leurs paroles flottaient autour de moi comme des moineaux, calmes, rapides, impossibles à saisir. J'ai voulu tendre un bras pour en attraper un, mais mes muscles ont refusé de m'obéir.

« Lubov Shevshenko, Luba

Shevshenko, ma vie, mon amour, ma danseuse privée. »

J'avais l'impression que le vent soufflait dans mes oreilles, accompagné d'un tourbillon de pensées et d'images : j'avais beau essayer de me concentrer sur ce qui m'entourait au cas où il faudrait fuir, je ne pouvais distinguer la réalité du rêve.

Un bruit strident de sirènes. Le bruit me parvenait comme si j'étais dans une grotte et que je n'entendais que des échos. De nouveau des claquements de talons, assez nombreux pour chausser une armée.

Et puis on m'a soulevée et emportée

dans la nuit.

J'ai entendu un rire.

— On dirait qu'elle aussi, elle croit qu'elle est morte.

J'ai ouvert les yeux.

J'ai cillé.

Lauralynn me regardait, un sourire radieux aux lèvres. Je ne l'avais jamais vue aussi peu apprêtée : elle avait tiré ses cheveux en queue-de-cheval et elle portait une veste de sécurité jaune fluo trop grande et un épais pantalon vert foncé. J'ai tourné la tête pour la voir mieux. Même ses chaussures

étaient immondes : des espèces d'écrase-merde à la semelle très épaisse. C'était la première fois que je la voyais sans ses habituels talons hauts en dehors de la salle de bains. Elle n'était pas maquillée, et ses yeux étaient cernés et fatigués.

— Merci, mon Dieu ! a-t-elle dit quand j'ai levé la tête. Je commençais à croire que j'allais vraiment devoir utiliser ça.

Elle a brandi un défibrillateur.

— On est où ? Où est Chey ?

Les souvenirs de la soirée étaient confus, et je n'arrivais pas à assembler les pièces du puzzle.

— Calme-toi, Lulu. Il est juste là. Il ne devrait pas tarder à se réveiller.

Je me suis assise lentement et j'ai crié en voyant le visage de Chey couvert de sang. Lauralynn le nettoyait doucement avec un linge humide.

— Ne t'en fais pas, c'est du faux. Faux revolver, fausses balles, faux sang.

Elle articulait comme si elle avait en face d'elle un enfant particulièrement idiot.

Ma tête bourdonnait et tout tournait autour de moi, comme si je venais juste de descendre d'un manège. J'avais la vague impression que

quelque chose de très important venait de se passer et que j'avais dormi tout du long. Si j'y pensais très fort, tout me reviendrait.

— Tiens, a dit Viggo, en se retournant depuis le siège avant. Ça va t'aider.

Il m'a tendu une bouteille d'eau.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où on est ?

Nous étions étendus sur des civières à l'arrière d'une ambulance. Les vitres étaient étroites et hautes ; je ne pouvais donc pas voir où nous étions, mais il faisait nuit et la rue était calme. Le bruit des festivités du

Nouvel An nous parvenait de loin.

— Tu es tombée dans le trou K, a répondu Lauralynn en gloussant.

— Quoi ?

Lorsque j'essayais de parler, ma bouche refusait de fonctionner correctement, comme si un mur avait été érigé entre mon cerveau et mon corps.

— On ne pensait pas que vous feriez des morts convaincants, a expliqué Viggo. Alors on vous a drogués. On a mis de la kétamine dans votre tequila. Juste assez pour vous assommer un moment. On a dû mettre Chey dans la confidence, histoire de vérifier avant

que tu n'avais pas un problème cardiaque. Je n'avais pas envie d'avoir ta mort sur la conscience.

— On peut y aller ? est intervenue Lauralynn. Tout ça est passionnant, mais il faut les faire sortir de Dublin.

Elle m'a tendu un sac à dos, et, avec beaucoup de concentration, j'ai réussi à en sortir un vieux jean et un ample tee-shirt Metallica. Une paire de Converse, une casquette de baseball et un blouson matelassé complétaient la tenue. J'ai dissimulé mes cheveux sous le tee-shirt et la casquette, et j'ai enroulé une grosse écharpe verte autour de mon cou, comme celles que les touristes achètent dans les

boutiques de souvenirs bas de gamme.

— Tu es belle comme un cœur, a commenté Viggo en me jetant un coup d'œil tout en se dirigeant vers Chey.

Il ressemblait à une allumette dans une tente : son costume d'infirmier était trois fois trop grand pour lui.

— Ce pantalon baggy te va à merveille, ai-je rétorqué. Tu devrais le porter sur scène. Ça rendrait les femmes folles.

Il a ricané.

— Tais-toi, ou la prochaine fois que tu as des ennuis je laisserai les Russes te tuer.

— Merde ! ai-je dit tandis que tout

me revenait. Où sont les Russes ? On est en sécurité ici ?

— Oui, a répondu Viggo, dont le sourire en coin s'élargissait à vue d'œil. On a fait une petite diversion, et ils vous ont oubliés, ton homme et toi, plus vite qu'il ne faut de temps pour dire « Picasso ».

— Il est incorrigible, a dit Lauralynn en soupirant. Ses hommes ont cambriolé la baraque du Russe. Il y en avait pour des millions de livres apparemment.

— Tu me connais mieux que ça. Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, chérie, c'est l'art. Et, entre les mains de ce mercenaire, c'était du gâchis de

toute façon. Je ne vole pas, je libère. Et j'emmène dans un endroit plus sûr.

— Tu n'as aucune morale, mon cher. Pas étonnant que je t'aime autant.

Lauralynn s'est penchée pour l'embrasser.

Chey a commencé à s'agiter.

— Luba ? a-t-il murmuré.

Ses lèvres bougeaient à peine, comme s'il avait été sculpté dans le marbre et qu'il prenait lentement vie.

— Je suis là.

Je me suis approchée de lui. J'ai pris sa main dans la mienne et l'ai portée à mon visage.

— Tout ça est très mignon, a commenté Lauralynn, mais il faut vraiment dégager de là.

Elle a ouvert la bouteille d'eau qu'elle avait à la main et en a répandu le contenu sur le visage de Chey.

— Merde !

Il a inspiré comme un poisson hors de l'eau qui cherche de l'air.

— Désolée, a dit Lauralynn en lui balançant un autre sac à dos. Habille-toi pendant qu'on roule.

Elle a gagné le siège du conducteur et a mis le moteur en route.

— Reste couchée, a-t-elle ordonné sèchement quand j'ai essayé de

regarder par la vitre.

Au lieu de rouler tranquillement dans des rues désertes, Lauralynn a mis la sirène en marche et a roulé à toute allure vers le centre-ville.

— On fera moins attention à nous comme ça, a expliqué Viggo en voyant la peur se répandre sur mon visage. Une ambulance qui roule au pas, ça attire l'œil. Une ambulance qui roule vite dans les rues passantes en plein réveillon, tout le monde s'en fout.

Le réveillon. Je ne savais même plus si j'avais raté le compte à rebours.

J'ai contemplé Chey, gravant la moindre de ses molécules dans ma

mémoire au cas où nous serions séparés de nouveau. Il bataillait avec ses boutons, sa coordination souffrant encore des effets de la drogue. Viggo lui avait préparé un jean, une chemise en coton assez ample, un gilet en laine rayé, une veste banale, un bonnet et une écharpe. Nous étions absolument insignifiants, comme deux voyageurs désargentés qui sont venus fêter le Nouvel An à Dublin, sac au dos.

— Où sont Summer et Dominik ? ai-je demandé, tandis que les récents événements refaisaient lentement surface dans ma mémoire.

— Tous deux en sécurité et en route pour Londres, a répondu Viggo. On a

brouillé toutes les caméras de surveillance, rien n'a été filmé. Ils vont trouver une vidéo, mais entièrement trafiquée. Et ce n'est pas une véritable ambulance. Juste une fourgonnette habilement maquillée.

Viggo s'est frappé la cuisse avec jubilation tout en gloussant. Il avait tout organisé de main de maître et s'était apparemment beaucoup amusé.

— Dominik était très sexy en médecin, a remarqué Lauralynn. Il pourrait se recycler dans *Dr House* si l'écriture ne marche pas. Là, au moins, on lui a donné de la matière.

— Personne ne trouverait ça crédible, ai-je répondu en regardant

Chey, émerveillée.

Notre histoire était vraiment étrange.

— La vérité dépasse la fiction, ai-je poursuivi.

Lorsque nous sommes arrivés devant la gare, l'horloge du tableau de bord indiquait 00 h 55. Le prochain train partait dans un quart d'heure.

— Eh bien, les tourtereaux, nous y voilà, a dit Viggo. Ne donnez pas de nouvelles. On dirait bien que tout s'est déroulé sans accroc, mais il vaut mieux faire profil bas pendant un certain temps.

— Viggo...

J'ai serré sa main pour le remercier. Je n'arrivais pas à formuler les mots de remerciements adéquats, coincés dans ma gorge. J'ai juste réussi à sourire faiblement.

— Voilà pour toi.

Il m'a tendu une enveloppe pleine de billets et la grosse enveloppe marron que Summer lui avait remise et qui contenait notre salaire pour la représentation de ce soir, et, plus important encore, les faux papiers de Chey.

— Je ne peux pas accepter ça, ai-je dit en désignant la première enveloppe. Tu en as déjà fait trop pour nous.

— N'importe quoi. Disons que c'est un bonus. Ta commission sur les œuvres d'art que j'ai acquises ce soir. Pour moi, votre petit numéro était la diversion parfaite pour le cambriolage du siècle. Tu devrais voir certaines des pièces qu'on a volées. Elles vont aller directement dans le coffre. Et tes amis russes ne peuvent absolument rien faire, puisqu'ils ont eux-mêmes mal acquis ces objets.

— Viggo, ne sois pas naïf. Ils te retrouveront, ai-je répondu. Ces hommes ne supportent pas bien l'humiliation.

— Ils le feraient certainement s'ils savaient que je suis derrière tout ça.

Mais il se trouve que je suis en train de donner un concert de dernière minute pour une œuvre de charité quelconque dans un bar underground de Brighton. Regarde, a-t-il ajouté en me tendant son portable, connecté à une caméra. J'ai permis à un sosie de Viggo de donner le concert de sa vie tout en gagnant une petite fortune en plus. Il est bon, non ?

Sur le minuscule écran, un homme maigre comme un clou avec une touffe de cheveux ébouriffés et de longues jambes moulées dans un jean ultramoulant à la manière de Viggo tournoyait et s'en donnait à cœur joie tandis que le public hurlait à tout rompre, sans savoir que leur héros

n'était pas en Grande-Bretagne, et encore moins sur la scène.

— Je crois que je vais faire appel à lui plus souvent, a commenté Viggo. Tu imagines ? Ne plus jamais travailler ?

— Trois, deux, un ! a scandé un groupe de jeunes gens ivres, qui essayaient en vain de traverser la rue sans s'effondrer.

L'horloge a indiqué 1 heure du matin. La nouvelle année venait de commencer.

Chey m'a attirée à lui et m'a embrassée passionnément. J'aurais volontiers passé les trois cent

soixante-cinq jours à venir sans me dégager.

— Prenez une chambre ! a crié Lauralynn en vérifiant que nous avions toutes nos affaires et que nos déguisements étaient parfaits. Et prenez l'air. Vous avez aussi un train à prendre.

Nous leur avons dit au revoir pour la dernière fois, puis nous avons gagné le quai ensemble, main dans la main.

D'après le panneau d'information lumineux, il nous restait cinq minutes à attendre.

Le silence nous environnait comme un brouillard, et je ne voyais pas ce

que j'aurais pu dire de suffisamment important pour le briser.

— Après une nuit pareille, a fini par lancer Chey, je me demande ce que l'avenir nous réserve.

— Peu importe, ai-je répondu. Tant que je suis avec toi.

Il s'est penché vers moi et m'a embrassée de nouveau.

Épilogue

UNE DERNIÈRE DANSE

LA LOURDE PORTE DU COFFRE SE REFERMA SUR VIGGO AVEC UN LENT SIFFLEMENT.

Il sourit, satisfait, en pensant aux objets précieux qu'il avait ajoutés à sa collection et aux visages défaits des nouveaux riches russes lorsqu'ils s'apercevraient que leurs précieux investissements leur avaient été dérobés sous le nez. À en juger par la

nullité et la bêtise de leur équipe de sécurité, ils n'avaient peut-être toujours rien remarqué. Dès que Luba lui avait dit pour quel oligarque elle danserait, oligarque qui avait une résidence secondaire à Dublin, il avait reconnu le nom d'un célèbre collectionneur qui lui soufflait toujours des pièces rares à la barbe lorsqu'elles faisaient leur apparition sur le marché des objets volés. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir.

La mission était une réussite complète. C'était bien dommage de ne pas pouvoir en partager les détails avec quelqu'un. Les autres connaissaient des bribes de son tour

de magie : il avait dû leur donner certaines informations pour qu'ils puissent jouer leur rôle. Mais il n'avait révélé à personne tous les détails de l'escroquerie : il ne voulait pas que cela se retourne contre lui ou contre ses amis. Viggo soupira. Le secret était autant une nécessité qu'une source de regret. Sa vie ferait un film génial, songea-t-il, si seulement il pouvait la raconter à quelqu'un.

Tout en gravissant l'escalier en bois jusqu'à sa chambre, où l'attendait Lauralynn, il imagina qu'il en tenait le premier rôle devant un parterre de spectateurs admiratifs.

— Tu as été un très vilain garçon,

n'est-ce pas ? demanda la jeune femme quand il entra dans la chambre.

— Oui, Maîtresse, répondit-il en s'agenouillant immédiatement à ses pieds chaussés de talons aiguilles.

— Qu'est-ce qui arrive aux vilains garçons ?

— Ils sont punis, Maîtresse.

Elle avait passé une heure enfermée dans la salle de bains à se pomponner pour la soirée. Il n'avait pas pu lui jeter plus d'un coup d'œil avant de s'agenouiller et, à présent qu'il avait les yeux rivés sur ses pieds, il ne pourrait pas l'admirer tant qu'elle ne le lui permettrait pas. Il avait cependant

eu le temps de mémoriser de quelle façon sa combinaison en latex moulait ses courbes, la façon particulière dont ses cheveux blonds encadraient son visage comme un rideau, le rouge profond de son rouge à lèvres et son sourire royal.

Viggo adorait ces moments-là. Il n'était pas croyant, mais il avait passé sa vie à vénérer la beauté sous toutes ses formes, et voilà qu'elle s'était incarnée devant lui dans la personne de Lauralynn. Et, mieux encore, pendant une heure, une journée, une vie entière, ou quel que soit le temps qu'elle lui accorderait, il pourrait s'incliner, émerveillé et idolâtre, et recevoir la bénédiction d'une déesse.

Pourquoi choisir d'aller à confesse quand il existait dans le monde des femmes de la trempe de Lauralynn, voilà qui le dépassait.

— Lève-toi.

Sa voix était froide et distante.

Viggo s'exécuta immédiatement.

— Ne me regarde pas.

Il garda les yeux baissés sur la pointe des bottes de la jeune femme pendant qu'elle allait et venait dans la pièce. C'était l'instant qu'il préférait. L'attente de la surprise. Quelles nouvelles perversités avait-elle bien pu imaginer ? Viggo avait toujours eu une imagination débordante et un

goût du théâtre hérités de son enfance, mais ses idées folles et son inventivité n'étaient rien en comparaison de celles de Lauralynn. C'était un véritable génie en matière de sexualité, songea-t-il fièrement.

Elle l'obligeait parfois à revêtir des costumes particulièrement ridicules. En mémoire de Luba, elle lui avait fait enfiler un justaucorps et un tutu, et elle avait exigé qu'il fasse des entrechats dans toute la maison comme une ballerine. « Mon danseur privé », l'avait-elle appelé alors. Une autre fois, elle l'avait harnaché comme un poney et l'avait chevauché de pièce en pièce. Un soir, elle avait invité un ami à dîner, et il avait passé la soirée à

quatre pattes, leurs assiettes sur le dos comme une table de fortune, tandis qu'ils riaient et bavardaient sans se soucier de lui. Elle lui avait fait porter pendant une semaine un bracelet électronique autour des couilles et elle s'était amusée à lui envoyer de faibles décharges électriques via une télécommande chaque fois qu'elle avait envie de le voir sursauter. Il l'avait invitée à dîner chez *Nobu*, et ils avaient souri en voyant une photo d'eux dans la presse à scandale le lendemain, accompagnée d'un article mentionnant la dernière conquête du coureur de jupons sans aucune évocation du plug anal qu'elle lui avait fait porter une grande partie

de la soirée.

Personne ne savait ce qui se tramait véritablement entre Viggo et Lauralynn. Chey et Luba passaient leur temps dans la chambre d'amis, dormant profondément ou baisant bruyamment, tout à fait inconscients du fait que Viggo, couché sur un tabouret dans la salle de bains, se faisait fesser violemment, insulter et utiliser comme un sex-toy par Lauralynn et que, plus important, il en savourait chaque seconde.

Lorsque Dagur, le batteur des Holy Criminals, venu faire un bœuf, avait failli s'asseoir sur la cravache que Lauralynn avait oubliée dans le salon

par mégarde, il s'était contenté de hausser un sourcil sans poser de questions.

Viggo avait pris grand plaisir à porter un string en latex sous son jean pendant une réunion avec les producteurs de la maison de disques, et il avait passé une heure à sourire secrètement en se demandant ce que ces vieux raseurs penseraient de lui s'ils savaient quels secrets se dissimulaient sous son apparence de voyou.

Pour Viggo, toutes les perversités que lui servait Lauralynn depuis qu'elle était entrée dans sa vie n'étaient qu'une autre facette du

rock'n roll.

Il attendit patiemment de découvrir quelle délicieuse cruauté elle lui réservait ce soir-là.

Le bruit de ses talons sur son plancher poli finit par s'arrêter.

Elle tendit le bras et lui saisit le menton, qu'elle fit pivoter afin de pouvoir le regarder dans les yeux.

— Embrasse-moi, ordonna-t-elle.

— Oui, Maîtresse, répondit Viggo avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Le petit bateau sur lequel nous avons embarqué à Galway n'était que

la première étape de notre voyage vers le sud. Il nous a menés jusqu'à la côte française, où nous avons pris un navire plus grand à destination de l'Australie via Singapour. Nous n'avons même pas posé le pied sur le sol français : nous avons pris un petit bateau de pêche pour faire la navette jusqu'au gros cargo, à quelques kilomètres de la côte bretonne, qui formait une ligne droite que l'on devinait derrière les nuages accumulés sur l'océan.

Lorsque le navire a atteint Singapour, j'avais l'impression qu'une éternité s'était déjà écoulée. Isolés du reste du monde, avec pour seuls compagnons la vaste étendue de

l'océan et son horizon flou qui reculait tout le temps, nous avons commencé à nous sentir en sécurité pour la première fois depuis longtemps. Ce n'était pas une croisière pour laquelle on peut acheter des billets, et notre présence à bord était à moitié illégale. Pour ne pas trop attirer l'attention de l'équipage, dont la plus grande partie ignorait notre présence, nous devions rester dans notre minuscule cabine pendant la journée. Le soir, nous nous rendions dans celle du capitaine avec qui nous dînions, en compagnie de deux de ses matelots.

Le capitaine était un rude Néerlandais, dont la peau rose avait été ravagée par les éléments. C'était un

homme taciturne. Les deux matelots qui se joignaient à nous étaient asiatiques et ne parlaient pas bien anglais. Mais la nourriture était chaude et revigorante : des soupes épaisses et simples, de la viande froide et, bien sûr, du poisson de toutes les tailles et de toutes les formes. J'avais toujours préféré le poisson blanc, qui paradoxalement n'avait pas le goût de poisson. Harengs, sardines et maquereaux n'étaient définitivement pas pour moi. Le capitaine, en revanche, aimait le poisson avec un goût de poisson, et je me résolvais donc souvent à tremper de larges bouts de pain dans ma soupe pour l'épaissir et apaiser un appétit que l'air

du large ne modérait en rien.

La nuit, lorsqu'il y avait peu de membres d'équipage sur le pont, nous passions souvent de longues heures à contempler la lune, les milliards d'étoiles enfin visibles dans toute leur gloire et l'immensité de l'océan, emmitouflés dans n'importe quel vêtement chaud extirpé de notre maigre valise. Le silence absolu de la nuit était impressionnant et il nous enveloppait de son épais manteau, le bruit du moteur n'étant qu'un faible contrepoint. Nous avons l'impression d'être sur une autre planète, dans un monde d'eau où nous étions seuls.

Peu après notre départ, le capitaine

m'avait suggéré de continuer à dissimuler ma longue chevelure sous ma casquette de baseball afin de ne pas provoquer par inadvertance les membres de l'équipage, peu habitués à avoir une femme à bord. J'ai essayé de le faire, mais mes boucles désordonnées s'échappaient en permanence, alors Chey a proposé de les couper.

J'ai été horrifiée.

Quand j'étais gamine, il m'avait fallu une éternité pour les laisser pousser, et, lorsqu'ils avaient enfin atteint une longueur convenable, j'en avais tiré de l'orgueil et de la jubilation. Après la mort de mes parents, l'une des

premières exigences de la tante qui m'avait accueillie a été de me couper les cheveux par souci de praticité. J'avais protesté en vain, et n'avais pas eu le choix. J'ai porté le deuil de ma chevelure pendant des mois. Depuis que j'avais quitté ma tante, je les avais portés longs, même si les professeurs de l'école de ballet se plaignaient du temps et de l'effort que cela demandait de me faire un chignon semblable aux autres.

Mais le capitaine et Chey avaient raison. Nous nous fabriquions de nouvelles identités, et notre sécurité future en dépendait.

C'est ainsi qu'une nuit Chey m'a

tendrement coupé les cheveux jusqu'à ce que je ressemble à un garçon d'honneur. C'était déconcertant, et j'étais très gênée lorsque je me regardais dans le miroir, puis j'ai commencé à aimer ma nouvelle coiffure. Sans la masse de boucles qui les encadraient, les traits de mon visage avaient l'air plus affirmés, mes pommettes étaient plus saillantes et mes yeux plus grands. C'était une version plus masculine de la femme que j'avais toujours été.

— Qu'est-ce que tu en penses ? ai-je demandé à Chey quand il a eu fini.

— Tu es splendide. Et après tout tu es toujours la même, non ? C'est une

autre facette de toi. Tu vas t'y habituer et, quand on sera arrivés à destination et qu'on se fixera quelque part, tu pourras toujours les laisser repousser.

— Je suppose que oui..., ai-je répondu en contemplant la nouvelle Luba dans le petit miroir taché, fixé au-dessus du lavabo de la cabine.

Le lendemain soir, j'étais en train de me déshabiller en tournant le dos à Chey, prête à enfiler le vieux survêtement dans lequel je dormais quand j'ai pris conscience que je ne l'entendais plus se broser les dents. Je me suis retournée.

Il était assis sur le bord du lit et me regardait d'un air pensif et rêveur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé.

Il avait toujours sa brosse à dents à la main, mais il s'était essuyé la bouche sur une serviette qu'il tenait dans l'autre main.

— Avec tes cheveux courts et ta silhouette, en te voyant nue et de dos, j'ai pensé que tu ressemblais à un garçon.

— Vraiment ?

— Mmmmh...

J'avais un corps de ballerine : de longues jambes musclées, des hanches étroites, un petit cul parfaitement rond et des épaules larges. C'était un

corps façonné par des années d'entraînement et de pratique.

— Ça te plaît ?

— Absolument.

— Je ne savais pas que tu aimais les garçons...

— Je suis prêt à faire une exception.

— Merveilleux pervers.

J'ai agité les fesses dans une parodie de toutes les mauvaises stripteaseuses dont j'avais croisé la route.

— Oh oui, j'ai bien envie de baiser ça, a commenté Chey.

Il a tendu brusquement le bras et a

déposé une claque retentissante sur ma fesse. Il avait voulu jouer, mais la cabine était si étroite qu'il était plus près de moi qu'il ne le croyait et l'impact du coup a été plus fort que prévu. J'ai grimacé.

— Aïe...

Chey a souri.

— C'est ce qui arrive aux méchants garçons quand ils font des bêtises. Ils reçoivent une fessée.

J'ai montré ma désapprobation en faisant semblant de bouder.

— Oh, viens là. Je vais te faire un bisou pour faire passer la douleur.

Je n'étais qu'à un pas de lui. J'ai

reculé un peu. Mes fesses, qui portaient certainement la légère marque rouge de sa main bien en évidence sur la pâleur de ma peau, étaient au niveau de sa bouche.

— Oui, embrasse-moi. Mieux que ça.

Ses lèvres étaient un baume, douces comme le velours et pleines de chaleur.

Il a embrassé mon cul avec vénération, comme un pénitent s'agenouillant pour obtenir l'absolution ou se confesser. Nous étions parfaitement immobiles, semblables à des statues, malgré le froid qui régnait dans la cabine, moi nue et Chey vêtu seulement d'un tee-

shirt gris.

Après ce qui m'a semblé être une éternité, sa bouche s'est éloignée de ma peau, et ses mains ont agrippé et écarté mes fesses. Puis il a glissé sa langue en moi.

Léchant.

Explorant.

Creusant.

Lubrifiant.

M'excitant.

À l'instant où la pointe de sa langue a touché mon anus, le bourdonnement qui grandissait en moi a atteint un niveau supérieur. J'étais électrisée.

J'avais terriblement envie de lui.

Mon excitation courait dans mes veines et voyageait dans mon corps à la vitesse de la lumière, voire plus vite, et elle a fait son chemin jusqu'au bout humide de sa langue impérieuse, qui a goûté mon frisson d'ardeur.

Chey n'a pas cessé de me lécher, jouant avec ma concupiscence. J'ai fini par avoir envie de lui hurler de me prendre, même si c'était brutal, et de me faire absolument tout ce qu'il voulait. Tout ce que je voulais.

Chacune de mes terminaisons nerveuses semblait aboutir dans mon anus, et j'avais l'impression que mes jambes allaient céder s'il ne me baisait

pas tout de suite.

— Prends-moi, s'il te plaît, ai-je supplié.

— Comme un garçon ?

— Comme un garçon, ai-je soupiré.

J'ai abandonné l'idée que j'avais un quelconque contrôle sur mes sens. Chey s'est levé et m'a enculée tout en me penchant sur le lit pour ce faire.

La gêne initiale s'est rapidement dissipée, et il s'est emboîté en moi comme toujours. Chey était mon barrage, ma serrure. Je me suis appuyée contre lui et me suis détendue, le laissant m'emporter dans le tourbillon de son ardeur.

C'était une danse totalement différente.

Maintenant que j'étais aussi son matelot.

La sirène d'un bateau a retenti au loin. Le capitaine nous avait informés que dans deux ou trois jours nous parviendrions enfin à destination de notre long voyage.

Summer remit doucement son précieux Bailly dans son étui.

Quelles histoires ce violon ne raconterait-il pas, s'il était doué de parole, songea-t-elle. D'une certaine manière, il parlait, ne serait-ce que par

la musique.

Elle pensait souvent à Luba et à Chey, et à cette fameuse nuit à Dublin où elle les avait aidés à fuir ensemble. Une larme se forma dans son œil lorsqu'elle se souvint de l'instant où elle avait vu la poitrine de Luba se soulever imperceptiblement dans sa poitrine et où elle avait compris que tout faisait partie d'une mise en scène particulièrement élaborée. Ils avaient tous si bien joué leur rôle que, pendant un bref instant, elle avait réellement cru que Chey avait tué Luba avant de se donner la mort.

Summer n'avait jamais été très romantique, mais elle se sentait

rassurée par la joie qu'elle avait ressentie à savoir le beau couple heureux. À la grande surprise de Dominik, elle avait même accepté de prendre des leçons de danse. La jubilation de son compagnon l'amusait. Elle aurait saisi n'importe quelle occasion de le laisser mener, et si c'était pour une valse dans le local d'une association de quartier plutôt qu'au bout d'une laisse dans un club fétichiste, eh bien, cela lui convenait parfaitement.

Lorsqu'elle ouvrit la porte du bureau, elle entendit le bruit familier et furieux des touches de clavier que l'on martèle. Elle épia son amant en silence pendant un moment, évaluant

son humeur tandis qu'il tambourinait sur le clavier, pris dans la chaleur blanche de la fièvre créatrice.

Il était dans cet état depuis leur retour de Dublin. Il transcrivait avec acharnement sur la page virtuelle toutes les pensées, les émotions et les images qu'il avait absorbées là-bas. Il semblait vivre dans la peur de voir disparaître le meilleur dans le trou noir d'où il avait tout extirpé s'il ne tapait pas assez vite et de se retrouver avec rien d'autre que le vague sentiment d'avoir presque eu une bonne idée.

Jouer la muse était une existence solitaire – de longues périodes à

attendre que l'autre émerge de son cocon de rêverie pour retrouver le monde des vivants. Affronter les périodes apparemment insurmontables de blocages était encore plus difficile, lorsque Dominik oubliait tous les bons chapitres qu'il avait déjà écrits et regardait par la fenêtre avec désespoir en se plaignant que chaque mot lui coûtait autant que s'il avait voulu faire saigner une pierre.

Elle avait été dans le même état – probablement pire –, elle le savait, quelques mois plus tôt, quand elle travaillait d'arrache-pied à son album d'inspiration néo-zélandaise. Elle passait toutes ses nuits en studio et se plaignait : obtenir la note parfaite était

une agonie et se révélait tellement plus difficile que ce qu'elle avait cru, à cause de tous les souvenirs de son pays qui refaisaient surface pour noyer son archet au lieu de l'inspirer.

Mais ces longues plages de temps pendant lesquelles ils vivaient chacun sur leur île leur laissaient la possibilité de jouir de la solitude et n'en rendaient les retrouvailles que meilleures.

Des heures plus tard, la nuit était tombée sur le parc, et Summer, qui venait de rentrer de son jogging quotidien, prenait une douche, savourant l'eau chaude qui courait sur son corps et apaisait ses muscles

douloureux. Elle n'entendit pas Dominik monter l'escalier quatre à quatre et ouvrir la porte de la salle de bains. Elle demeura perdue dans l'étoffe de sa rêverie jusqu'à ce qu'il se glisse, nu, dans la cabine de douche et s'agenouille devant elle, enfouissant son visage dans le havre entre ses jambes.

Prise par surprise, Summer gémit. Elle plongea les mains dans ses cheveux épais pour emprisonner sa tête, appréciant la sensation montante qui l'emplissait lentement et l'excitation grandissante qui brûlait dans son sexe à chaque caresse de sa langue.

Jadis, elle avait craint qu'il ne se noie ainsi et qu'elle en soit coupable, mais elle se consolait avec le souvenir de la fois où elle avait avoué son inquiétude à Dominik, qui en avait ri et lui avait affirmé qu'il n'y avait pas meilleure façon de mourir.

Il se leva lorsque la douleur dans ses genoux et l'écoulement de l'eau dans ses yeux devinrent insupportables, et il la fit pivoter afin de pouvoir frotter son érection sur son cul. Dominik s'immobilisa momentanément, s'émerveillant à la vue de ses fesses fermes, de la protubérance formée par sa colonne vertébrale et de la courbe creuse de sa taille. Il adorait la façon dont elle se détendait si facilement et

lui permettait de la faire bouger comme il le souhaitait sans se soucier du confort ou du côté pratique de la position. Il se pencha et arrêta l'eau. Il saisit ses seins et lui pinça les tétons, puis il la conduisit vers la chambre.

Toujours trempée, elle se mit à quatre pattes sur le lit et s'étira paresseusement, creusant l'échine comme un chat et poussant ses fesses en l'air vers ses talons, s'offrant à lui.

Dominik écarta doucement ses jambes et contempla la roseur impatiente de son vagin tandis que ses lèvres se déployaient comme les pétales d'une fleur qui s'épanouit.

C'était la singulière beauté de ces

images qui faisait battre plus vite le cœur de pornographe qui palpait dans sa poitrine. Dominik n'avait jamais été du genre à reluquer des magazines pornographiques ou à regarder des extraits de films classés X avec toutes leurs si prévisibles retouches tellement ennuyeuses. Il préférait de loin la pureté de la réalité et la façon dont Summer s'exhibait si ouvertement et si intimement devant lui.

Il tendit la main et fit courir ses doigts sur sa fente pour tester son excitation. Elle soupira avec tout le plaisir né de la familiarité et se pressa contre sa paume.

Dominik se pencha vers elle.

— Embrasse-moi, lui chuchota-t-il à l'oreille, en faisant pivoter son visage et en posant ses lèvres sur les siennes.

La première chose que j'ai remarquée lorsque nous avons atterri à Darwin, c'est la chaleur. Nous étions arrivés au milieu de la saison humide, après avoir débarqué à Sydney, puis achevé notre voyage vers le nord de l'Australie en avion.

Je m'attendais à trouver un ciel aussi bleu qu'un écran d'ordinateur et sans le moindre nuage, avec des montagnes rouges pour tout horizon,

comme sur les cartes postales vendues par les marchands de journaux dans les aéroports. Au lieu de ça, quand les portes du terminal se sont ouvertes, nous nous sommes retrouvés emprisonnés entre la plaine la plus plate que j'aie vue de ma vie et un ciel aussi gris que la peau d'un éléphant, et qui semblait s'affaisser de plus en plus, nous prenant en sandwich entre lui et la terre.

L'air était lourd et moite, plein, comme si l'atmosphère était sur le point d'exploser et de nous étouffer, ou de me serrer la gorge d'un instant à l'autre et de m'étrangler. Mais nous étions là, et j'avais décidé d'en tirer le meilleur parti possible. Chey avait

choisi Darwin après des recherches minutieuses. Il pensait que si les Russes ne gobaient pas tout cru la mise en scène de nos morts ils s'attendraient à ce que nous nous réfugiions dans une grande ville très peuplée, histoire de nous fondre dans la masse, probablement aux États-Unis ou en Europe. Nous ne pourrions pas passer inaperçus au fin fond de l'Australie, et, en conséquence, personne ne nous y chercherait.

C'était une période creuse. De nombreux habitants de la ville avaient préféré partir passer l'hiver sous des climats plus modérés, et les hordes de touristes ne feraient pas leur apparition avant le début de la saison

sèche, en avril ou en mai. Nous n'avons donc eu que l'embarras du choix pour trouver un appartement, et nous nous sommes servis de notre argent liquide pour payer la caution.

Chey avait encore un peu d'argent, et j'avais économisé une jolie somme en quelques années de danse. Comme je craignais la loi et que je ne voulais pas payer d'impôts, j'avais toujours exigé que le Réseau me paie en liquide après chaque spectacle. Je gardais mes gains en utilisant une bonne vieille méthode : dans des enveloppes fermées sous le matelas de mon lit chez Viggo. Si l'on ajoutait à cela l'argent donné par Viggo, nous pouvions voir venir pendant plusieurs

années.

Nous avons loué un petit appartement à Nightcliff. Ce n'était pas grand-chose, mais nous ne voulions pas attirer l'attention sur nous, et, de toute façon, j'en avais assez des barreaux de la cage dorée de la richesse. La pensée des somptueuses chambres d'hôtel et des magnifiques tenues qui avaient fait partie intégrante de mon emploi dans le Réseau me rendait malade. J'étais plus qu'heureuse dans notre petit appartement avec sa minuscule véranda qui donnait sur l'océan. Ce genre de vue aurait coûté un million en Californie, mais paraissait normal aux Darwiniens. Comme eux, je me

suis habituée à la mer à perte de vue, au bourdonnement entêtant de l'air conditionné et aux épaisses moustiquaires sur toutes les portes, qui éloignaient les mouches de toutes sortes et les lézards colorés qui gonflaient leur collerette comme le col de Dracula lorsqu'ils étaient en colère ou effrayés.

Tous les jours, à 16 h 10, le ciel s'ouvrait et noyait la ville sous un déluge de pluie. De grosses gouttes lourdes qui vous trempaient jusqu'à l'os en quelques secondes et laissaient dans leur sillage un sentiment de soulagement et de propreté, et la fragrance douce des eucalyptus, un peu comme l'odeur des petits

morceaux de bois humide. J'ai commencé à adorer cette ville, même à la saison humide. C'était tellement différent de tous les endroits dans lesquels j'avais vécu. Ses animaux étranges et son climat ahurissant lui donnaient un aspect intense et vivant.

Nous avons passé tout le mois de février et une partie du mois de mars chez nous, à faire l'amour avec la climatisation à pleine puissance, et nous ne nous risquions à sortir sur le bord de mer que le soir, une fois que le soleil avait disparu au-dessus des flots en répandant un torrent de rubans roses, orange et violets dans le ciel. Chey riait du soin que je mettais à me tenir à quelques mètres prudents des

vagues qui léchaient tranquillement le rivage, convaincue que j'étais que des crocodiles vivant dans l'eau salée se tapissaient sous la surface de l'eau, prêts à m'attraper pour m'avaler toute crue à la moindre provocation. J'étais peut-être paranoïaque, mais ma crainte n'était pas infondée. Le journal local était plein d'histoires sur les apparitions de crocodiles et les mésaventures des touristes.

Après quelques semaines de paresse, nous avons commencé à nous ennuyer, et Chey a loué une petite boutique dans le centre commercial de Smith Street, où il a commencé à vendre des pierres précieuses et des bijoux aux touristes. Importer de

l'ambre était encore trop dangereux, mais nous sommes rentrés dans nos frais et avons fait un petit bénéfice en vendant des perles des mers du Sud et des opales australiennes.

Chey, qui avait un sens du commerce inné et qui avait déjà fait son chemin dans des circonstances similaires lorsqu'il était adolescent, dirigeait la boutique, et je donnais un coup de main en m'occupant des stocks et de la comptabilité. Quand j'en ai eu assez de la monotonie des journées, j'ai pris un cours pour apprendre à fabriquer des bijoux et j'ai commencé par faire de petites réparations et à créer des colliers ainsi que des boucles d'oreilles. C'était un

travail précis et minutieux qui plaisait à mon sens inné de l'ordre et à mes goûts minimalistes. Je m'assurais que jamais rien ne serait-ce qu'un tout petit peu vulgaire ne franchisse nos portes, et nous n'avons pas tardé à nous faire une réputation de bon goût et de qualité, qui nous a placés au-dessus des autres boutiques pour touristes, qui vendaient des serviettes à thé avec des blagues, des aimants pour les frigos et des savons aux formes bizarres en plus de leurs bijoux en argent et en or.

J'ai acheté une bicyclette pour parcourir le trajet d'une demi-heure entre notre appartement et la boutique, mais, après quelques jours,

j'ai eu la peur de ma vie lorsqu'un orage a frappé sans crier gare. J'ai demandé à Chey de m'apprendre à conduire, et nous avons acheté une Mazda d'occasion d'un bleu aussi clair que le ciel, et j'ai envahi la ville de mes fréquents bruits de calage et de mauvais passages de vitesse avant d'arriver à conduire enfin correctement.

En mai, la pluie a cessé, les nuages se sont dissipés, et la brise s'est mise à me caresser la peau comme le plus léger des velours. Nous avons loué un stand au Mindil Market deux nuits par semaine. Vêtue de robes en coton de toutes les couleurs et de sandales, je bavardais avec les très nombreux

touristes qui s'arrêtaient pour me regarder assembler avec précaution un collier ou fabriquer rapidement des boucles d'oreilles à la demande d'un client.

Darwin était une ville étrange, emplie de gens qui fuyaient quelque chose ou qui n'avaient pas réussi à partir. Il y avait des militaires, qui occupaient la caserne locale, une flopée de scientifiques et de médecins attirés par les conditions climatiques instables et les maladies tropicales, un flot de routards irlandais et britanniques qui arrivaient en troupeau, emplissaient les bars locaux, faisaient la fête jusqu'en octobre et partaient lorsque la pluie arrivait et

des hippies, qui ne bougeaient pas de toute l'année, attirés par la chaleur, le rythme de vie langoureux et la douceur des mangues que je consommais en si grande quantité que j'avais les mains brûlées par leur sève.

Chey et moi nous sentions comme deux poissons dans l'eau dans ce grand melting-pot. Je me suis fait des amis pour la première fois de ma vie et j'ai enfin eu l'impression que j'étais faite pour autre chose que la danse.

Une année s'est écoulée, sans aucun écho de notre vie passée. Je dansais toujours, mais uniquement dans notre salon, ou sur la véranda dans la fraîcheur du soir, comme une païenne

qui accueille la nuit sous la lueur d'un énorme soleil tropical.

C'était le réveillon du Nouvel An, et Edward et Clarissa étaient attablés au café de la plage. Ils sirotaient des cocktails en savourant l'atmosphère détendue du club de yachting. Ils n'avaient rien prévu pour la soirée. Leur croisière autour du monde durait depuis trois mois, et ils devaient regagner les États-Unis la semaine suivante.

Ils se remémoraient les bons et les mauvais moments, et ils tombèrent d'accord pour dire qu'ils avaient bien

vécu et que tout ce qui leur arriverait à présent ne serait que du bonus, la cerise sur le gâteau.

Une fois parvenus gracieusement à la moitié de leur vie, ils avaient commencé à ne plus tenir compte de l'opinion ou du jugement de leur famille ni de celle de leurs enfants conservateurs, et ils avaient décidé de vivre comme ils l'entendaient sans plus adhérer aux conventions rigides de la société. Ils avaient alors connu des fêtes délirantes et des révélations, et fait joyeusement voler en éclats les tabous.

Ils s'étaient investis dans le monde du BDSM, dont ils avaient pu

contempler la face sombre comme ses aspects dionysiaques, et ils avaient pleinement apprécié les deux. Comment jouir véritablement de la vie si l'on ne goûte pas ses extrêmes ? Ils n'avaient aucun regret.

Ils avaient atteint la partie d'une relation dans laquelle les silences étaient aussi importants et lourds de sens que les mots, et ils se repaissaient de leur bonheur tranquille. La serveuse leur apporta une autre tournée de cocktails colorés.

La terrasse, entourée de palmiers et protégée par d'épais parasols blancs, donnait sur le bleu profond de l'océan, presque désert à l'exception d'une

poignée de surfeurs qui ridaient les petites vagues.

— C'est tranquille, n'est-ce pas ? commenta Edward.

— Oui, répondit Clarissa.

— Je me disais, poursuivit son mari, que plutôt que de chercher un restaurant chic pour passer le réveillon on pourrait rester ici. Il y a plein de fruits de mer au menu, et il ne risque pas d'y avoir grand-monde...

— C'est un plaisir de ne pas avoir à s'habiller pour l'occasion, renchérit Clarissa.

— Nous avons eu notre content de tenues de soirée pour une vie, n'est-ce

pas ?

Elle acquiesça, le regard perdu dans le souvenir d'un nombre incalculable de fêtes et de cérémonies.

— Faisons ça, alors.

Ils retournèrent tranquillement à leurs verres.

Lorsque le soleil entama sa descente au-delà de l'horizon marin et que la lumière diminua lentement, Edward examina le menu.

— Des huîtres de Coffin Bay pour commencer ? proposa-t-il.

— Avec plaisir, répondit nonchalamment Clarissa.

— Je veux toujours le meilleur pour toi, ma chère.

Il ouvrit la carte des vins. La jeune serveuse avait fini son service et avait été remplacée par un homme plus âgé à l'accent grec et aux manières suaves.

Edward fit son choix et commanda.

La vie était belle.

On venait juste de débarrasser leurs assiettes vides et de leur apporter le café lorsque la musique se mit en marche et déversa une apaisante mélodie sur les clients éparpillés à la douzaine de tables.

— C'est une valse, Ed, remarqua Clarissa. Si on dansait ? proposa-t-elle

en désignant la piste de danse improvisée, en bambou, qui se perdait sur la plage.

— Plus tard, quand la nouvelle année aura débuté ? répondit Edward. Laisse-moi le temps de digérer. Une concession à notre grand âge ?

Clarissa sourit et remarqua un couple qui quittait une table non loin d'eux pour gagner la piste de danse. Ils étaient plus jeunes qu'eux et se tenaient par la main. Ils étaient tous deux grands et bien découplés, habillés simplement, elle avec une longue robe en coton blanc qui balayait ses chevilles et des ballerines, lui avec un jean et une chemise

blanche. La femme était blonde et avait les cheveux courts, et Clarissa trouva qu'elle avait l'air slave. Elle marchait avec grâce et élégance. Son partenaire aussi avait un visage saisissant, même si elle n'arrivait pas à définir son origine.

Ils étaient très bronzés, comme s'ils passaient leurs journées à paresser au soleil. Les ongles de la jeune femme étaient vernis en vert émeraude, et elle n'avait pour seul bijou qu'une paire de boucles d'oreilles en ambre au motif sophistiqué.

Ils prirent place sur la piste de danse sans se quitter des yeux, et les cœurs de Clarissa et d'Edward frissonnèrent

légèrement en regardant ce jeune couple glisser sur la piste comme des oiseaux en plein vol. Ils pensaient la même chose et se firent un clin d'œil malicieux : les deux jeunes gens leur rappelaient leur jeunesse.

C'était un plaisir de les voir danser et de remarquer à quel point ils semblaient faire abstraction de ce qui les entourait, chacun se baignant totalement dans le rayonnement de l'autre.

Les mouvements de la jeune femme étaient très élégants, certainement le résultat d'années de pratique de la danse. Ses longues jambes supportaient solidement sa silhouette

fragile, tandis que la main de son partenaire, délicatement posée sur sa taille, guidait ses mouvements et la menait, sans ostentation mais fermement.

Clarissa se rendit soudain compte qu'elle avait déjà vu cette femme, même si à l'époque ses cheveux étaient beaucoup plus longs. Elle la dévisagea de nouveau. Son intuition ne l'avait pas trompée : elle l'avait croisée à Paris, lorsque leur fils avait joué dans le groupe de musique lancé par Viggo Franck. Elle était dans la loge après le concert. C'était bien elle. Elle fouilla sa mémoire pour se rappeler si la jeune femme avait fait partie de ceux qui avaient pris part à la

soirée pour le moins agitée, voire débauchée, qui avait eu lieu aux *Chandelles* après le concert. Si elle avait été présente, du moins n'y avait-il eu aucune interaction entre elle, cette jeune femme et Ed. Elle se rappelle aussi, avec un soupir de soulagement, que leur coïncé de fils avait refusé de se joindre à eux. L'homme avec lequel dansait la jeune femme n'était pas présent non plus ce soir-là.

— Tu penses la même chose que moi ? chuchota Edward, tandis que le jeune couple se séparait.

La lente *Tennessee Waltz* avait pris fin, remplacée par une mélodie plus

rapide et plus gaie.

— Oui, répondit Clarissa.

— J'ai l'impression que c'était il y a une éternité, pas toi ? demanda Edward.

Clarissa acquiesça.

— J'ai pensé un instant qu'on pourrait les inviter à boire un verre, mais finalement non.

— Tu as raison, Ed. Laissons-les tranquilles. Nous sommes de vieux débauchés à présent et nous avons joué notre rôle des centaines de fois. Ils peuvent trouver leur voie sans nous.

Il était près de minuit. D'autres

couples prenaient place sur la piste.

— La prochaine danse lente est pour toi, annonça Edward. Même si elle ne passe que l'année prochaine.

— Tu penses qu'il y aura un feu d'artifice ?

— Il y a toujours un feu d'artifice à minuit, assura Edward en l'enlaçant.

À l'autre table, le jeune couple avait regagné sa table et s'embrassait.

Non loin d'eux, une jeune femme était perchée sur un tabouret haut, au bar. Elle était petite, ses cheveux étaient teints en noir corbeau et coupés à la mode gothique, avec une frange au cordeau. Elle était seule

depuis le début de la soirée, et elle se tenait légèrement à l'écart des festivités. Clarissa avait l'impression qu'elle regardait avec tristesse Luba et Chey s'embrasser. Elle crut même un bref instant qu'elle pleurerait, mais elle se rendit alors compte qu'elle avait une minuscule larme tatouée sous l'œil gauche.

La fille solitaire à l'étrange tatouage ne quitta pas des yeux les deux jeunes gens, qui se levèrent de nouveau, main dans la main, seuls au monde, et se dirigèrent vers la plage pour une dernière danse.

80 Notes de Blanc

1

LA FILLE AU TATOUAGE EN FORME DE LARME

SI J'AVAIS SU CE QU'IL SIGNIFIAIT, JE N'AURAIS PAS CHOISI CE TATOUAGE. MAIS LORSQUE J'AI DÉCOUVERT SON SENS IL était trop tard, et j'étais déjà, pour mes amis comme pour les inconnus, la fille au tatouage en forme de larme.

Je rêvais de me faire tatouer depuis des années. Je savais que c'était inévitable – comme avoir un job et peut-être tomber amoureuse un jour. Il suffisait juste d'attendre que le temps passe jusqu'à ce que ce jour arrive enfin. J'avais plus de certitude à propos de ce tatouage qu'à propos d'un éventuel boulot après l'université, ou de la rencontre de l'amour.

Une fois Neil disparu, Liana et moi nous sommes trouvées toutes seules devant la porte patinée, innocemment blotties entre une flopée de boutiques, de fripes et de cafés, et j'ai su que l'heure avait sonné. Sur le trottoir, devant la

boutique, une simple enseigne sur laquelle le mot « Tatoueur » était écrit en italiques noires sur fond blanc.

J'avais déjà traîné dans le coin auparavant. J'avais même eu le courage de pousser la porte à plusieurs reprises, mais sans jamais oser aller plus avant. J'avais imaginé à de nombreuses reprises que j'entrais, feuilletais des tonnes de catalogues avant de trouver le dessin qui me convenait le mieux, puis m'étendais sur le fauteuil et me faisais tatouer. Mais j'avais toujours reculé au dernier moment ; j'étais persuadée que les jeunes, tatoués et cool, qui dirigeaient sans doute la boutique se moqueraient ouvertement de quelqu'un comme moi, qui étais l'incarnation parfaite de la fille sage.

— Allez, viens, a dit Liana.

Elle m'a dépassée et est entrée. Elle avait toujours été l'intrépide de notre duo et elle n'avait pas une once de mésestime d'elle, contrairement à moi qui portais ce sentiment comme une seconde peau dont je n'arrivais pas à me débarrasser.

La porte s'ouvrait sur une volée de marches en béton brut, dont la peinture rouge s'écaillait. La rambarde, sur la gauche, avait la lourdeur épaisse d'une canalisation, comme si on l'avait dérobée dans un entrepôt de plomberie. Je l'ai saisie avec une certaine prudence, comme si c'était la ligne de vie qui allait me mener de celle que j'étais à celle que je voulais être, et j'ai gravi l'escalier

derrière Liana.

À l'étage, on a débouché sur un studio aux murs écarlates décorés de photos de membres tatoués, de dessins et de posters de vieux groupes de heavy metal et de rock. La photo abîmée de Jimmy Page et de Robert Plant, guitare à la main, m'a réchauffé le cœur. Celui qui s'était chargé de la déco avait bon goût.

Le tatoueur ne nous a pas prêté attention. Nous avons patienté devant le comptoir pendant quelques minutes, puis Liana a toussoté, et il a fini par se présenter. Il s'appelait Jonah. Originaire de Nouvelle-Zélande, il possédait ce studio depuis une quinzaine d'années, a-t-il expliqué à mon amie, qui tentait de le

charmer en le faisant parler.

Jonah était chauve et entièrement vêtu de cuir, à l'exception de l'épaisse ceinture en métal qui a tinté lorsqu'il s'est levé. Ses bras étaient couverts de tatouages des phalanges aux épaules, que sa veste découvrait.

— Vous avez bu ? a-t-il demandé en nous dévisageant, soupçonneux.

— Certainement pas ! s'est exclamée Liana. On a pris juste un verre pour se donner du courage. Ça fait des années qu'on veut se faire tatouer.

— Vous avez une pièce d'identité ?

Derrière une porte latérale, j'entendais le bruit étouffé d'une bouilloire à

l'ancienne. La porte s'est ouverte brutalement, poussée par un autre homme. Il était beaucoup plus jeune, guère plus d'une vingtaine d'années, et il aurait pu être le fils de Jonah. Ils avaient la même bouche. Une bouche comme celle de Mick Jagger, tellement pulpeuse que j'avais du mal à décider si c'était séduisant ou pas. Quoi qu'il en soit, ça leur donnait à tous les deux l'air un peu louche que Liana adorait, et qui me mettait mal à l'aise. Le jeune homme s'est appuyé contre l'encadrement de la porte et a commencé à se rouler une cigarette, faisant courir sa langue sur le papier sans quitter Liana des yeux.

— Oh, c'est bon, Jo ! a-t-il dit. Ces deux jeunes filles ont l'air très

raisonnables. Ne sois pas vache. Si elles ont la thune, elles ont le tatouage.

Liana lui a souri, admirative.

Jonah a ricané.

— Pas de papiers, pas de tatouage. Je n'ai pas le temps de gérer des parents furax. (Puis il a jeté un vague coup d'œil à nos cartes d'étudiantes.) Vous savez ce que vous voulez ? a-t-il demandé.

Nous étions majeures toutes les deux et nous n'avions qu'un mois d'écart : Liana était du 21 mai et moi du 21 juin. Une paire de Gémeaux, aux deux extrémités du signe. Si l'on en croyait la mère de Liana, qui était un peu hippie sur les bords, cela expliquait pourquoi nous étions amies.

— Oui. On veut la même chose toutes les deux.

Jonah a haussé un sourcil, comme pour suggérer que cette réponse était un signe supplémentaire de notre stupidité.

Mon amie s'est immédiatement portée volontaire pour passer en premier et elle m'a fait un clin d'œil en disparaissant derrière le rideau qui séparait l'espace tatouage du reste du studio. Sa longue jupe tourbillonnait autour de ses jambes quand elle marchait, dévoilant ses chevilles fines. Elle était naturellement si mince qu'elle en était presque maigre et elle aimait les vêtements amples, un peu gitans, qui rappelaient à Neil les rideaux de sa grand-mère, mais elle se déplaçait

avec une assurance qui lui conférait un charme que n'avaient pas ses traits.

Sa silhouette était manifestement au goût du rouleur de cigarette, qui n'a pas fait le moindre effort pour cacher son intérêt lorsqu'elle a traversé la pièce.

— Je m'appelle Nick, a-t-il annoncé, les yeux toujours fixés sur l'endroit où se tenait Liana un instant auparavant, comme si je n'existais pas.

— Lily, ai-je répondu à mi-voix.

— Joli nom, a-t-il commenté d'un ton désintéressé.

Je n'ai pas répondu.

Je détestais mon nom. C'était une preuve supplémentaire de mon statut de

bonne petite fille riche. Saine, ennuyeuse et pratiquement vierge. S'ils tenaient tant que cela à me donner un prénom démodé, mes parents auraient pu au moins en choisir un dont le diminutif soit désinvolte et je-m'en-foutiste, comme Jo ou Jac.

Nick a allumé sa cigarette et exhalé de la fumée. J'ai retenu mon souffle ; pas question de lui donner la joie de me faire tousser.

Nous n'avons pas échangé un seul mot jusqu'à ce que Liana ait fini. Je me suis précipitée derrière le rideau après elle. J'étais pressée d'en finir, de peur de changer d'avis.

— Voyons voir, ai-je entendu Nick dire

à Liana.

Elle a gloussé. Je l'ai imaginée en train de relever sa jupe beaucoup plus haut que nécessaire et de tendre la jambe pour dévoiler sa peau nue, que Nick caresserait légèrement.

— La même chose pour toi ? a demandé Jonah sans me regarder.

Il était penché sur des instruments disposés sur un plateau en métal et préparait une aiguille neuve.

— Non.

— Non ?

Il a levé les yeux vers moi, un léger sourire sur ses lèvres épaisses.

— Je croyais que vous y pensiez depuis des années.

— Je veux autre chose.

J'en avais soudain plein le dos de faire ce qu'on attendait de moi. Même si j'aimais beaucoup Liana.

— Tu es sûre de toi ? a-t-il répondu lorsque je lui ai expliqué ce que je voulais.

L'idée m'était venue quelques instants auparavant, alors que je jetais un dernier coup d'œil aux photos avant de franchir le rideau.

— Absolument, ai-je rétorqué.

— Comme tu veux.

Il a fait un geste vers le fauteuil à ses côtés, et je me suis installée. J'ai brièvement envisagé de lui demander un antalgique ou un anesthésiant, comme chez le dentiste. Mais j'ai pensé que, même si Jonah avait ça en stock, il aurait ricané en entendant ma demande. Et puis je ne voulais pas paraître faible et indécise, ou manquer un seul instant de l'expérience. Le tatouage serait si petit que je ne sentirais rien d'autre qu'une piqûre de moustique, intense et ennuyeuse.

J'avais tort.

J'ai failli crier quand l'aiguille a percé ma peau et j'ai agrippé violemment les accoudoirs du fauteuil. La douleur a

irradié ma joue, puis ma mâchoire, gagnant même les terminaisons nerveuses au bout de mes doigts, qui se sont agités. J'avais l'impression d'être une grenouille qui aurait été électrocutée avant de se retrouver sur la table de dissection d'élèves moqueurs. Mon imagination galopait déjà.

J'ai fermé les yeux.

Juste au moment où la douleur s'estompait un peu, ou peut-être étais-je en train de m'habituer, la deuxième morsure de l'aiguille m'a frappée. J'ai inspiré brusquement, et les odeurs du salon m'ont assaillie : des produits chimiques non identifiables, la fragrance sèche de toute la poussière invisible en

suspension, l'odeur masculine de Jonah penché sur moi, son vieux veston en cuir, la vieille fumée de cigarette mêlée à celle plus récente et même le parfum bon marché de Liana, alors qu'elle attendait de l'autre côté du rideau, choyant sa cheville et son nouveau tatouage, et sans aucun doute flirtant avec Nick.

Le bruit étouffé de l'instrument de Nick s'est lentement estompé, et mon cerveau a finalement enregistré ce qui se passait, mettant de côté la sensation, isolant la douleur jusqu'à ce qu'elle appartienne à une autre dimension, à des kilomètres de là, sans aucun rapport avec moi.

— Comment ça se passe, ma chérie ? a crié Liana.

Je suis sortie de ma transe et suis revenue brusquement à la réalité.

— Euh... bien, je crois, ai-je marmonné.

Jonah a reculé pour contempler son œuvre.

— C'est presque fini. Il ne reste plus qu'à la remplir.

— En noir, s'il vous plaît. Pas en bleu. Je ne veux pas de bleu.

— J'avais entendu la première fois.

Du coin de l'œil, je l'ai vu prendre une autre aiguille et la glisser dans son pistolet. J'ai inspiré profondément lorsque sa main lourde s'est de nouveau posée sous mon œil gauche, à quelques

centimètres de mon champ de vision.

Cette fois-ci, la douleur n'a pas été aussi intense. Diffuse, voire apaisante. Presque agréable.

J'avais toujours aimé me rendre chez le médecin et chez le dentiste, et c'était presque la même chose. J'étais détendue sur le fauteuil et je laissais un spécialiste s'occuper de moi, ce qui me rassurait. Le décor spartiate qui m'entourait était curieusement réconfortant, de même que l'éclat froid des instruments stériles, les mouvements précis et méthodiques de Jonah. La caresse de ses doigts gantés était aussi douce que le frôlement d'un insecte sur ma joue.

Une fois passé le choc et la brûlure

initiaux, ce n'était pas aussi affreux que ce à quoi je m'attendais. J'étais sur un nuage. Jonah s'affairait, les yeux à quelques centimètres des miens, chaque pore de ses joues couperosées grossi par la faible distance, les traits déformés comme par un miroir dans une fête foraine. L'homme qui me marquait à jamais ressemblait à une caricature dans un dessin animé.

— Je vais acheter des clopes, j'en ai pour deux minutes. D'accord ? a crié Liana.

J'ai entendu le carillon de la porte.

— Je n'en ai plus pour longtemps, a dit Jonah en essuyant doucement l'endroit tatoué.

Le nettoyage. L'odeur âcre du désinfectant a assailli mes narines, forte et puissante.

La douleur n'était plus qu'un lointain souvenir, une chaleur diffuse qui faisait toujours vibrer mes sens légèrement ivres. Mais je me sentais plus sobre que jamais. Je l'avais fait ! Je m'étais fait tatouer !

Une vague d'appréhension m'a parcourue en pensant à la réaction de mes parents. Mais je savais que c'était exactement pour cela que je l'avais fait. C'était pour cela que, sur un coup de tête, j'avais proposé à Liana de venir nous faire tatouer ici alors que nous nous baladions dans le quartier commerçant de

Brighton après avoir célébré la fin du semestre tout l'après-midi.

J'en avais ras-le-bol d'être Lily, la provinciale, la fille dévouée mais rasoir. Je voulais me démarquer, être différente. Faire quelque chose à laquelle personne ne s'attendait pour une fois.

— Et voilà, a dit Jonah en me tendant un miroir.

J'ai ouvert les yeux.

C'était parfait.

Une minuscule larme glissait sous mon œil gauche, auquel elle était liée par un fin trait noir.

Noir profond sur ma peau blanche.

Je ne ressemblais plus à « Blanche-Neige », le surnom dont mes parents et ma famille m'avaient gentiment affublée jusqu'à mes douze ans, âge où je m'étais révoltée contre cette appellation une bonne fois pour toutes. Plus personne ne l'avait utilisée. Je haïssais les films de Walt Disney.

— C'est magnifique, ai-je dit, pendant que Jonah badigeonnait le tatouage de crème, puis le recouvrait de plastique transparent.

— J'espère que tu seras toujours du même avis dans vingt ans.

J'ai ramassé mes affaires et quitté la boutique.

Liana et Nick fumaient, debout sur le trottoir, le regard rêveusement tourné vers la mer.

— J'ai fini, ai-je annoncé.

Liana a levé les yeux vers moi.

— Putain de merde ! s'est-elle écriée. Tu t'es fait tatouer le visage ! (Elle a plissé les yeux pour y voir plus distinctement.) Qu'est-ce que tu as foutu, Lily ?

— J'ai changé d'avis. Je voulais quelque chose de différent.

Nick a souri de toutes ses dents, approbateur, et a sifflé.

— J'étais certain que tu étais surprenante, a-t-il ajouté.

— C'est pas vrai..., a soupiré Liana.
Je croyais qu'on avait décidé de se faire
faire le même.

Elle a tendu la jambe et a désigné le
petit papillon coloré sur le côté de sa
cheville, décelable mais déformé par la
protection plastique.

J'ai souri.

Peut-être que demain je me ferais
couper les cheveux. Je laisserais enfin
s'exprimer mon nouveau moi. Mes
cheveux étaient déjà noirs comme la nuit :
au moins n'aurais-je pas besoin de les
teindre.

— Tu es complètement dingue !

Je ne l'avais pas toujours été. En

réalité, si vous aviez posé la question à quiconque m'avait connue avant que je fréquente l'université du Sussex, on vous aurait répondu que j'étais inintéressante. Classe moyenne, parents respectables, maison avec jardin et animaux domestiques, une chambre rien qu'à moi et tout le tintouin. J'avais grandi dans un environnement heureux, bien qu'étriqué, et je n'ai commencé à remettre tout cela en question que lorsque j'ai quitté la maison. J'ai commencé par me poser des questions sur des détails, puis sur des choses plus importantes. Et une fois les graines du doute semées dans mon esprit, elles ont germé...

Lorsque je pensais à la vie de ma mère – elle avait abandonné sa carrière pour

me mettre au monde puis avait rempli son existence de couches, de trajets vers l'école et d'arrachage de mauvaises herbes dans notre jardin clos – une partie de moi se recroquevillait, apeurée. La vie n'avait-elle rien d'autre à offrir ? J'avais eu quelques petits copains et je m'étais débarrassée de ma virginité à dix-sept ans avec un gentil garçon dont je n'étais pas amoureuse mais qui avait le mérite d'être là, et j'avais donc joué le jeu. Les relations sexuelles avec lui étaient sympas sans plus, mais je savais que ce serait mieux un jour. Cependant, j'étais certaine qu'il me manquait quelque chose. Quelque chose d'important. Je ne savais cependant pas de quoi il s'agissait.

Je n'étais pas une rebelle ; je n'avais

aucune cause à défendre. Pour toute révolte, je m'étais contentée de décorer les murs de ma chambre de posters de groupes de heavy metal. Je me sentais étrangement inspirée par les images violentes d'Alice Cooper et de Kiss, même si j'étais consciente que ma révolte musicale avait vingt ans de retard et que mes héros étaient devenus vieux et respectables. Je me contentais surtout de me laisser porter.

J'ai rencontré Liana le premier jour de fac. Nous étions toutes deux assises à la même table à la cafétéria des étudiants. Toutes deux loin de chez nous pour la première fois de notre vie, nous cherchions nos marques et n'étions pas encore intégrées. Nous étions deux

outsiders et nous nous ressemblions, même si ses cheveux étaient châtain et les miens noirs, et qu'elle soit plus grande et plus mince que moi. Alors que mes parents avaient tous les deux fait des études de médecine, son père était un scientifique spécialisé dans les brevets, et sa mère avait été hôtesse de l'air.

Ce ne sont pas ces ressemblances-là qui m'ont attirée vers elle, mais sa personnalité : je devinais en elle une fougue et une témérité que j'avais envie d'imiter. J'avais l'impression qu'elle avait brisé les chaînes invisibles qui nous retenaient. Nous étions toutes deux inscrites en littérature anglaise et nous avions de nombreux cours en commun. Nous sommes rapidement devenues

inséparables, allant même jusqu'à emménager ensemble l'année suivante, dans un grand appartement près de Hove, que nous partagions avec quatre autres étudiants.

Neil était l'un d'eux. Il n'était qu'en première année, et nous l'avons pris sous notre aile. On le traitait comme un jeune frère, inoffensif et omniprésent, même si Liana m'a avoué un jour qu'il lui rappelait son père dans sa manière de toujours désapprouver ses excès.

On était vendredi après-midi, et, avec Liana, Neil et une dizaine d'autres, nous avons commencé à boire tôt au bar des étudiants avant de faire la tournée des pubs de la ville. Liana et moi prenions

notre mal en patience – nous avions prévu de passer la nuit dehors dès que nous aurions semé les autres. Ni l'une ni l'autre, nous n'avions l'intention de rendre visite à nos parents pendant ces courtes vacances et, comme l'avait formulé Liana, nous aurions donc tout le week-end pour dessoûler avant la reprise des cours lundi.

Quand nous sommes parvenus au bord de mer et au quartier commerçant, nous n'étions plus que sept à faire nonchalamment la tournée des bars, d'excellente humeur. Liana et moi n'avions pas bu grand-chose et nous amusions du comportement de nos camarades, qui ne tiendraient pas plus de quelques heures, alors que nous avions

toute la soirée devant nous.

Quelques-uns nous ont abandonnées après la pause-*fish and chips* prise sur la jetée principale en milieu d'après-midi. Nous en avons perdu d'autres avant d'atteindre le *Komedia*, sur Gardner Street – Neil connaissait bien les serveurs, et ils acceptaient de laisser une bande d'étudiants agités s'asseoir dans un coin en faisant durer leurs consos.

Liana a fourragé dans son sac ridiculement grand en jurant entre ses dents, comme si c'était une formule magique qui allait faire apparaître une liasse de billets de banque.

— Merde, merde, merde ! a-t-elle dit. J'étais certaine qu'il me restait du fric.

— Comme d'habitude, ai-je remarqué.

Neil était assis en face de nous. Il était pâle et avait l'air malade, sa tolérance à l'alcool n'étant pas encore aussi élevée que la nôtre. Son regard était vague et vitreux.

— Je pense que je vais arrêter de boire, a-t-il murmuré faiblement.

— Rabat-joie ! a rétorqué Liana.

Je me suis contentée de sourire.

— Je crois qu'il faut que je rentre, a dit Neil en se levant en vacillant.

Il s'est rattrapé en posant la main sur la table jonchée de verres vides, qui ressemblait à un champ de bataille déserté. Liana a cessé de lui prêter

attention et s'est tournée vers moi.

— Où sont les deux autres ? a-t-elle demandé. Ils s'appellent comment déjà ? Wally et Dasha ?

Elle venait juste de remarquer que les étudiants en science qui nous avaient accompagnés étaient partis et que nous n'étions plus que trois. Bientôt deux, puisque Neil s'apprêtait à jeter l'éponge.

— Enfin tranquilles toutes les deux, a commenté Liana en me faisant un clin d'œil pendant que Neil disparaissait par la porte qui menait à Gardner Street. Nous sommes en pleine forme, et la soirée ne fait que commencer, ma chère Lily.

— Je ne pense pas que je tiendrai toute la nuit, même si on en a les moyens, ai-je répondu en regardant Liana fourrager de nouveau dans son sac.

La longue journée et le verre de bière que je venais de boire avaient commencé à faire leur effet.

Le visage de Liana s'est illuminé, et elle a brandi deux billets de 50 livres.

— Je savais que j'avais de l'argent ! J'en étais certaine. Mes économies.

Elle m'a tendu les billets.

— Tu me rembourseras quand tu voudras. Cet argent n'est pas vraiment à moi, et je suis presque certaine que la dernière fois c'est toi qui as payé.

— Cent livres ! me suis-je exclamée.
Depuis quand tu as autant d'argent sur toi ?

— Papa me l'a envoyé au milieu du semestre. Il se sent certainement coupable de quelque chose.

— Ne l'exhibe pas comme ça ici.

— On devrait s'en servir pour une bonne cause. Si ce n'est pas pour se bourrer la gueule, que ça soit au moins pour quelque chose qui en vaut la peine. T'as une idée ?

— Pas la moindre, ai-je répondu.
Dommage que Neil soit parti. Il aurait pensé à quelque chose.

— Oh oui, ça ne fait aucun doute ! a

rétorqué Liana avec un grand sourire.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Ne fais pas l'innocente. Ne me dis pas que tu n'as pas remarqué comment il te reluque.

Si. Mais je n'y avais guère prêté attention. Neil était sympa, pas trop moche, mais... sans intérêt.

— Il n'est pas mon genre.

— C'est quoi, ton genre ? Allez, a insisté Liana. Tu vas passer ta vie toute seule si tu continues.

Tous les visages sur les posters dont j'avais naguère décoré les murs de ma chambre ont refait surface. Des hommes maquillés en noir, des hommes vêtus de

cuir et de métal, des hommes dangereux. J'avais laissé ces posters chez mes parents, ne voulant pas m'exposer au ridicule en les accrochant dans l'appartement. J'avais décidé d'être discrète. En remarquant mon expression fermée, Liana a changé de sujet.

— Putain, qu'il fait chaud ici ! a-t-elle dit en repoussant une mèche de cheveux de son front. Je vais m'endormir si ça continue. On va se balader ? On trouvera bien quelque chose à faire tôt ou tard.

— D'accord.

Le crépuscule tombait, et le fond de l'air était frais. La plupart des bijouteries et des magasins d'antiquités étaient en train de fermer, et il y avait moins de

monde dehors.

Nous déambulions, conscientes que nous avions encore toute une soirée et toute une nuit à occuper, et que nous ne savions toujours pas quoi faire, lorsque nous sommes parvenues devant le tatoueur.

— Hé ! me suis-je exclamée.

— Quoi ?

— On avait bien parlé de se faire faire le même tatouage toutes les deux, non ?

Cette discussion avait eu lieu peu de temps après notre rencontre, et nous étions nettement plus ivres qu'à présent. C'était il y avait plus d'un an, et nous étions encore excitées par l'éloignement

de nos familles et la découverte de nos nombreux points communs. Je n'avais gardé qu'un souvenir flou de cette conversation, mais cette idée me paraissait soudain absolument géniale, parce qu'elle était un peu perverse. Une fille comme il faut ne ferait jamais une chose pareille.

— Génial, a répondu Liana. Allons-y. Tu crois qu'on a assez de fric ? a-t-elle demandé avec un geste vers les billets froissés qu'elle avait glissés dans la poche de sa jupe.

Je ne savais pas du tout combien coûtait un tatouage.

— De toute façon, on en veut un petit, ai-je répondu en haussant les épaules et

en me dirigeant vers la porte.

— Oh, Lily, c'est tellement excitant ! a gloussé Liana.

Et voilà que nous l'avions vraiment fait.

— Alors, les filles, qu'est-ce que vous avez prévu maintenant ?

— On va boire un verre pour fêter ça ? a proposé Liana.

Elle était toujours d'excellente humeur, même si, à en croire la douleur que je ressentais sur le côté gauche de mon visage, sa cheville devait toujours la faire souffrir.

— Je déteste jouer les rabat-joie..., a commencé Nick.

Il s'est penché vers Liana et a écarté une mèche de cheveux de son visage, comme s'il la connaissait depuis toujours. Je commençais à me sentir exclue, comme si j'étais de nouveau la cinquième roue du carrosse, et j'étais tentée de les planter là et de rentrer à la maison pour soigner ma jalousie et mon nouveau tatouage. Mais je me faisais du souci pour Liana : dans quelles emmerdes allait-elle encore se retrouver ? J'étais donc condamnée à supporter Nick aussi longtemps que Liana le laisserait lui tourner autour.

— ... mais ce n'est pas une bonne idée

d'aller picoler juste après un tatouage, a poursuivi Nick. Il faut rentrer le nettoyer. Vous n'avez pas écouté les instructions ?

— Bien sûr que si, a rétorqué Liana en tirant sur sa cigarette. On n'est pas débiles. Mais un petit verre ne peut pas nous faire de mal, non ? C'est vendredi soir, et on n'a quasiment pas bu une goutte.

J'ai gardé le silence, mais j'avais l'impression que j'allais me mettre à pleurer. J'avais été complètement idiot de croire qu'un tatouage allait changer ma vie. Je n'avais plus le même visage, mais j'étais toujours la même fille avec la même vie.

— J'habite juste à côté. J'ai fini ma

journée, et Jonah va fermer boutique. Vous pouvez venir boire un verre chez moi toutes les deux et nettoyer vos tatouages à l'eau tiède. Je vous ferai un café et j'appellerai un taxi pour que vous puissiez rentrer chez vos parents. Je n'envie pas ce qui va suivre, a-t-il ajouté en jetant en coup d'œil vers mon tatouage.

— On ne vit pas chez nos parents, ai-je répondu sèchement.

— Alors vous pouvez passer la nuit chez moi, par mesure de sécurité. Je ne voudrais pas que ton œil s'infecte.

Sa façon très directe de draguer l'amusait manifestement, et j'ai résisté à l'envie de le frapper, même si je devais

bien admettre que ce mec était plutôt mignon, surtout quand il souriait et que ses lèvres pleines dévoilaient deux rangées de dents parfaites. Il était attirant, d'une manière négligée et décoiffée. C'était le genre d'hommes qui se serait moqué des passages quotidiens de Neil au club de sport, mais qui se débrouillait pour garder un corps mince et musclé sans aucun effort. On aurait dit que ses cheveux n'avaient pas vu de peigne de la semaine.

— Allons-y, alors.

Liana nous a pris chacun par le bras, et nous avons parcouru les quelques rues qui nous séparaient de l'appartement de Nick, sur King's Road.

Pendant que Liana et son nouveau plan drague achetaient du vin et des cigarettes au magasin de spiritueux au coin de la rue, je suis restée dehors et j'ai contemplé les vagues qui léchaient la jetée. Mon téléphone a vibré dans mon sac à main.

« Vous allez bien ? Vous voulez que je vienne vous chercher ? »

Neil avait suffisamment dessoûlé pour prendre de nos nouvelles et proposer de nous récupérer et de nous raccompagner à la maison. Il se faisait probablement du souci depuis qu'il était rentré. Il était gentil mais étouffant, exactement comme mes parents.

« On va bien. On est chez un pote. Ne

nous attends pas », ai-je répondu au cas où on passerait la nuit dehors.

Je ne voulais pas que Neil flippe et appelle les flics.

Mon tatouage me faisait mal, et j'ai soudain eu envie de descendre la jetée en courant et de me jeter à l'eau pour laisser le liquide glacé apaiser la douleur et l'étrange crainte qui s'était abattue sur moi et qui avait envahi ma vie, comme si un plongeon dans la mer pouvait effacer les dix-huit années de mon existence et faire de moi une nouvelle femme, comme un baptême. J'ai soudain eu le pressentiment que cette nuit serait la première du restant de ma vie.

Je ne savais pas à quel point c'était

vrai.

— Tout va bien, ma chérie ?

La voix de Liana a interrompu ma rêverie.

— Ne sois pas triste. Je suis certaine que tes parents se feront une raison. Tu n'y vas pas souvent, ils n'auront pas à te regarder en permanence.

Elle a éclaté de rire et m'a prise par la main, me tirant dans le sillage de Nick, que nous avons suivi jusqu'à sa porte.

— Eh ben ! a commenté Liana une fois à l'intérieur en faisant quelques pas dans l'immense salon, dont la grande baie vitrée donnait sur la mer. On peut pas dire que tu sois du genre artiste maudit.

— Je peux dire merci à mes parents. Vous n'êtes pas les seules rebelles de la classe moyenne, vous voyez.

Je l'ai trouvé plus sympa après cet aveu. Sa mère était une avocate de haut vol et son père un banquier. Il avait abandonné ses études de droit et était devenu apprenti tatoueur auprès de son oncle, Jonah, histoire d'échapper à la pression parentale.

Liana a immédiatement fait comme chez elle : elle s'est lovée dans le canapé et a étendu sa cheville tatouée sur une ottomane. Je me suis maladroitement perchée à ses côtés.

Nick nous a servi un verre de vin à chacune, puis il est revenu avec un bol

d'eau tiède et un tissu propre. Il a mis une chaise près de Liana et a soulevé sa jupe, dévoilant son mollet, son genou et la moitié de sa cuisse, alors qu'il devait s'occuper de sa cheville, qui était déjà découverte.

J'ai bu une gorgée de vin. C'était un mauvais rouge, mais j'avais besoin de me donner une contenance. Tout pour supporter la vision de Liana et d'un inconnu en train de se caresser.

Il a fait courir le bout de ses doigts sur sa cheville, comme si c'était un nouvel univers dont il devait dresser tous les contours, avant d'ôter le film plastique qui recouvrait le tatouage. Liana a poussé un cri étouffé.

— Doucement, mon pote, a-t-elle marmonné en serrant les dents.

Sa réaction n'a fait qu'enflammer le désir de Nick. Il a rougi, et, alors que cela me semblait impossible, sa lèvre inférieure a gagné en volume. Il avait la bouche légèrement entrouverte, comme s'il avait déjà commencé à l'embrasser, du moins dans son esprit.

J'ai jeté un coup d'œil à son entrejambe et j'ai immédiatement détourné le regard, stupéfaite par la taille de son érection. La souffrance de Liana avait l'air de l'exciter, et je ne savais que faire. Nous aurions dû rentrer chez nous tout de suite. Je savais que des deux, c'était moi la fille responsable et que,

malgré son entêtement, Liana m'aurait suivie si je m'étais levée pour partir. Elle était téméraire mais loyale.

Cependant, sa vie sentimentale ne me concernait pas. Elle n'était pas ivre, et il était clair que Nick lui plaisait.

— Vous fumez ? a demandé celui-ci.

Il ne parlait manifestement pas de cigarettes, vu sa façon d'appuyer sur le « u » de « fumez ».

— Pourquoi pas ? a répondu Liana en souriant. C'est plus fun que de prendre une aspirine.

Nick a caressé une dernière fois sa jambe, puis il s'est levé pour aller fourrager dans un placard non loin.

— Je pense qu'il en reste juste assez pour trois, a-t-il déclaré en lançant un petit paquet en papier alu et du papier à cigarettes à Liana. Tu sais rouler ?

Elle a acquiescé et a ouvert avec précaution le papier alu, dévoilant les miettes d'herbe verte séchée. L'odeur, douceâtre et entêtante, était reconnaissable entre mille. Je n'avais jamais fumé auparavant, mais j'en avais respiré sur le campus.

— Encore une première pour toi, ma douce et innocente Lily ? m'a demandé Liana en saupoudrant généreusement le papier d'herbe.

J'ai acquiescé.

— Ne t'inquiète pas, a-t-elle poursuivi. Je vais te montrer comment on fait.

— Inutile de me prendre de haut, ai-je rétorqué.

Le vin commençait à me monter à la tête, et je me sentais plus bagarreuse que d'habitude. Pour toute réponse, Liana a ri.

Elle a allumé le joint et en a aspiré une longue bouffée, puis elle m'a frénétiquement fait signe de m'approcher d'elle.

— C'est moins fort si tu l'aspirez par moi, a-t-elle articulé sans desserrer les dents.

Elle m'a doucement attrapée par les

épaules et s'est penchée sur moi, posant ses lèvres sur les miennes. J'ai compris qu'elle soufflait la fumée dans ma bouche, et non qu'elle essayait de m'embrasser, juste à temps pour l'aspirer.

— Garde-la, a-t-elle ordonné dans un souffle, en inspirant brusquement lorsque nos lèvres se sont séparées.

Sa bouche était d'une infinie douceur et avait un goût de vin, et je me suis surprise à regretter qu'elle s'éloigne.

— Ouah, voilà qui est agréable à regarder ! a commenté Nick qui avait quitté la pièce pour aller chercher de l'alcool et qui était revenu juste à temps pour assister à notre échange. C'est mon tour.

Il a saisi le joint des mains de Liana et, le tenant entre son pouce et son index, il en a généreusement tété le bout avant de se pencher sur elle. Il a pris son menton entre ses doigts et a levé son visage vers lui. Sa main a glissé vers le cou de mon amie, et, pendant un instant, j'ai paniqué et je me suis préparée à plonger pour l'éloigner. La gorge de Liana avait l'air incroyablement fragile dans la paume de Nick.

Mais Liana n'avait l'air ni inquiète ni effrayée ; je l'ai vue avec stupéfaction arquer le dos et rapprocher impatiemment ses lèvres des siennes. Il a accentué la pression sur son cou pour le maintenir bien en place pendant qu'il faisait passer la fumée de sa bouche à la sienne. Il l'a

relâchée brusquement, et elle s'est affalée sur le canapé, une expression de calme satisfaction sur le visage.

J'étais incapable de chasser de mon esprit la vision de la main de Nick sur le cou de Liana et la réaction de mon amie. Étrangement, j'ai commencé à glousser.

— Je pense qu'il faut que j'aille aux toilettes, ai-je murmuré lorsque j'ai retrouvé l'usage de ma voix.

Nick a montré le couloir du doigt.

— Deuxième porte, a-t-il ajouté sans lever les yeux vers moi.

Il avait le regard fixé sur Liana. Aucun des deux n'avait réagi en m'entendant rire de manière incontrôlable. C'était comme

si je n'existais pas, comme s'ils se rencontraient enfin pour la première fois.

Je me suis levée en vacillant, sans comprendre ce dont j'avais été témoin, puis j'ai gagné le couloir et je me suis appuyée contre le mur pour m'orienter. J'avais la tête qui tournait ; j'essayais de comprendre ce qui se passait entre Nick et Liana, et la drogue commençait à faire son effet.

Le reflet que m'a renvoyé le miroir était celui d'un visage aux yeux rouges, déformé par la présence du tatouage qui n'ornait qu'une joue. J'avais l'impression de m'être coupée en deux. Il y avait deux Lily à présent : l'ancienne, la respectable, et la nouvelle, la rock'n roll. J'avais l'air

d'un clown, et le pansement me démangeait. J'avais envie de l'arracher et de me gratter, mais je me suis forcée à le laisser en place. Je me suis contentée de me passer de l'eau sur la figure et j'ai regagné le salon.

Dark Side of the Moon, des Pink Floyd, passait sur la chaîne, et le son me faisait un tel effet qu'on aurait dit qu'il sortait de sous ma peau. Je me suis avachie sur le meuble le plus proche, un pouf mou juste à l'entrée du salon, et me suis détendue, laissant la musique glisser sur moi, vague après vague. Même si j'avais voulu me lever, j'aurais eu du mal à tenir debout.

Il m'a fallu quelques instants pour

comprendre que la scène qui se déroulait sous mes yeux était réelle, et non le fruit de mon imagination.

Nick était torse nu. Son jean taille basse dévoilait le V de son pelvis, qui formait une flèche vers son érection. Il était très musclé, mais il avait une silhouette sèche et non trapue, et chacun de ses mouvements faisait rouler ses muscles comme de l'eau. Le léger duvet qui recouvrait sa poitrine se fondait dans la couleur dorée de sa peau. Il avait enfilé une paire de gants en latex, comme celle que Jonah portait pour me tatouer.

Liana était entièrement nue, agenouillée sur le sol devant lui, les poignets liés dans le dos. La corde qui les retenait était

attachée à ses cuisses, encadrant son cul. Sa tête et ses genoux étaient posés sur des coussins qui la protégeaient de la dureté du sol. Le décalage entre la corde et les oreillers était presque comique, et j'ai cru un instant que j'allais me remettre à rire.

J'avais toujours la bouche sèche et brûlante à cause de la fumée. Je l'ai ouverte pour parler, mais j'ai à peine réussi à articuler un croassement qui a été couvert par la musique. Voir Liana dans cette position m'a abasourdi. Le temps qu'il me vienne à l'esprit que Nick était peut-être en train d'abuser d'elle, j'ai aperçu le visage de mon amie et j'ai compris que ce n'était pas le cas du tout.

Elle avait l'air extatique. Elle faisait parfois courir sa langue sur ses lèvres entrouvertes. Elle ne se débattait absolument pas ni ne faisait aucun effort pour résister à ses avances. Au contraire, elle reculait le plus possible, les jambes largement écartées, pour l'encourager à la pénétrer.

Nick avait l'air aussi fasciné par la silhouette entravée de Liana que moi. Il l'a contemplée, debout, pendant une éternité, avant de s'agenouiller à son tour et de tester sa moiteur avec un doigt ganté qu'il a glissé en elle avec facilité. Il en a mis un autre, puis encore un autre, jusqu'à ce que seul son pouce soit visible, posé contre son anus.

Liana s'est arquée contre sa paume, donnant de violents coups de reins malgré l'évidente gêne provoquée par la corde qui entamait ses poignets et ses cuisses. Ses bruits de plaisir étaient clairement audibles malgré la musique et ils étaient plus gutturaux que des gémissements. Elle grognait comme un animal, dans un mélange de souffrance et de désir intense, l'un et l'autre augmentant à la même cadence. Plus les mouvements de Nick étaient brutaux, plus les gémissements de Liana devenaient forts. Il grognait au même rythme, comme s'il voulait orchestrer ses réactions et les accorder aux siennes.

Il a tendu l'autre main et a tiré ses longs cheveux afin de lui faire relever la

tête. Elle a crié.

— Qu'est-ce que tu es ? a-t-il demandé, très fort.

— Une salope.

— Pas tout à fait.

— Ta salope.

— Voilà qui est mieux. Maintenant, jouis.

Il a lâché ses cheveux, et elle s'est effondrée sur les coussins. Nick a levé la main puis l'a abattue sur sa fesse avec fracas. Il a ensuite glissé les doigts entre ses jambes, et, à la rougeur qui s'est répandue sur les joues de Liana et au changement de rythme de ses gémissements, j'ai compris qu'il

caressait enfin son clitoris.

L'air de la pièce était lourd et épais, à cause de l'odeur de sexe et de celle, légèrement chimique, des gants en latex. J'étais ivre, pas seulement à cause du vin, de la marijuana et de la douleur du tatouage, mais aussi à cause de la vision de mon amie nue, à quatre pattes tout près de moi. J'aurais pu la toucher en tendant la main, mais je ne l'ai pas fait. Nous étions séparées par un gouffre : c'était la distance entre deux possibles.

Liana a fini par jouir dans un cri encore plus fort que les précédents. En l'entendant, j'ai été envahie par un désir si puissant que j'ai pensé que j'allais m'évanouir si je ne jouissais pas à mon

tour. J'aurais voulu que Nick l'abandonne pour s'occuper de moi, qu'il me procure le même genre de plaisir étrange que celui qu'il venait de lui procurer, mais ma bouche semblait faite de ciment, et mes membres étaient en bois, indéracinables.

Nick a ôté ses gants, qui ont claqué contre sa peau, les a balancés sur le sol, puis il a pris Liana dans ses bras et l'a bercée comme un père reconforte un enfant malade. Elle s'est blottie contre sa poitrine en position fœtale, et il lui a caressé les cheveux et le visage avec une douceur infinie qui m'a fait douter de sa brutalité antérieure.

Ils sont restés comme cela un long moment, et je les ai observés, toujours

assise sur le pouf. Ils partageaient une intimité plus intense que leurs ébats sexuels, et j'ai commencé à me dire que je n'avais pas le droit d'être là. Que se passerait-il si le sortilège dont ils semblaient victimes s'estompait et qu'ils trouvaient mon voyeurisme déplacé et importun ? Me prendraient-ils pour une perverse ? Je savais que, au vu des circonstances, ma culpabilité était ridicule, mais elle a été suffisamment forte pour me pousser à sortir de ma stupeur et à me lever.

J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge. Il s'était écoulé plusieurs heures, même si, depuis que j'avais fumé le joint, le temps avait semblé suspendu. C'était presque l'aube.

Liana était toujours blottie dans les bras de Nick, et ils étaient étendus sur le sol, leurs têtes reposant sur les coussins où Liana s'était agenouillée un peu plus tôt.

J'ai saisi la couverture placée sur le dossier du canapé et je les en ai doucement recouverts. Aucun des deux n'a bougé.

J'ai attrapé mon sac et je suis partie en courant.

Je n'ai pas vu Liana pendant les dix jours qui ont suivi cette soirée. Elle n'a pas mis les pieds à l'appartement. J'ai supposé qu'elle était chez Nick ou qu'elle

avait finalement décidé de rendre visite à ses parents.

Nous n'avons pas cherché à nous appeler. Nous avons peut-être les mêmes raisons de ne pas le faire : de son côté la honte de s'être laissé entraîner, du mien une répugnance à discuter de ce que j'avais vu et de mes réactions.

J'ai dormi quasiment toute la journée qui a suivi et je n'ai pas quitté ma chambre. J'ai mangé de vieux biscuits et bu l'eau du robinet. Je me suis tournée et retournée dans mon lit, éliminant le vin et l'herbe de mon corps, et tâchant d'effacer la vision de Liana et de Nick de mes souvenirs, et l'expression du visage de mon amie tandis que Nick la faisait jouir.

J'essayais déjà de formuler ce que je lui dirais lorsque nous nous reverrions, mais tout était absurde, et je changeais d'avis environ tous les quarts d'heure. Le silence serait peut-être préférable. Je pouvais prétendre n'avoir pas été là. N'avoir rien entendu.

Je n'ai pas répondu aux coups occasionnels frappés à ma porte avant la fin de l'après-midi, lorsque Neil a finalement crié mon nom.

Pour toute réponse, j'ai gémi, repoussé les couvertures et je me suis dirigée sur la pointe des pieds vers la porte, toujours en sous-vêtements.

Lorsqu'il a vu que j'étais si peu habillée, Neil a ouvert des yeux comme

des soucoupes, mais cette réaction n'était rien en comparaison de celle qui a suivi quand il a levé les yeux et vu mon tatouage en forme de larme.

J'avais délicatement ôté le pansement en rentrant et j'avais tout nettoyé. La peau était toujours rouge, mais la larme était clairement visible sous la fine couche de crème antiseptique que j'avais étalée dessus suivant les instructions de Jonah.

Neil est resté bouche bée pendant une éternité, comme s'il ne trouvait plus les bons mots dans les profondeurs de son subconscient. J'ai bâillé et je me suis étirée devant lui.

Puis j'ai souri et imité le O que formaient ses lèvres.

— Tu as quelque chose à dire ? ai-je demandé.

Il a fermé la bouche et a enfin commencé à articuler quelque chose.

— Qu'est-ce que..., sont les seuls mots qu'il est parvenu à prononcer.

Il était hypnotisé par la marque sur ma joue.

— C'est un tatouage, Neil. C'est tout.

Il m'a dévisagée puis il s'est passé la main sur le visage.

— C'est un vrai ? Ou un temporaire ?

— Un vrai. Pas un faux. Un vrai de vrai.

S'il m'avait demandé pourquoi j'avais

fait cela, je pense que je l'aurais juste envoyé balader, mais il n'en a rien fait. J'étais certaine qu'il le ferait plus tard.

— Quand ?

Il essayait manifestement de comprendre quand j'avais pu faire cela après son départ du *Komedia* la veille en fin d'après-midi.

— Hier. Peu de temps après que tu es rentré, ai-je répondu calmement. Liana s'en est fait faire un aussi. Sur la cheville.

— Sur la cheville ?

L'idée d'une larme sur la cheville de Liana le rendait manifestement perplexe.

— Un autre, ai-je expliqué. Un papillon.

— Oh !

Il a dégluti, toujours fasciné par la larme sur ma joue.

— C'est... curieux, a-t-il dit. En fait, ça te va bizarrement bien. Il est si noir et tu es si pâle.

— Vraiment ?

J'étais surprise qu'il aime mon changement d'apparence – je ne m'y attendais pas de sa part.

— Je ne ressemble pas à un clown ou à Alice Cooper, hein ?

J'ai eu un moment de doute en lui posant la question.

Il ne cillait toujours pas.

— Non, pas du tout, a-t-il affirmé. Il avait des cercles autour des yeux et de fines lignes, pas des larmes. Et puis c'était du maquillage, pas des tatouages.

— Je n'aurais jamais cru que tu connaissais Alice Cooper.

— Je l'ai rencontré une fois, a-t-il répondu, à ma grande surprise. Mon père a joué au golf avec lui dans un tournoi de charité. C'est un fou de golf.

J'ai éclaté de rire. Cela devenait ridicule. Le regard de Neil a fini par abandonner mon visage et par errer sur mon corps dénudé. J'ai soudain pris conscience que ma culotte était transparente et que je ne m'étais pas douchée en rentrant, aux petites heures du

jour. Mais je ne me sentais ni menacée ni excitée : Neil n'était pas dangereux. Pour moi, il était asexué.

— Tu aimes vraiment alors ?

— Oui. C'est joli et étonnant, même si...

— Même si quoi ?

— C'est juste que les tatouages en forme de larme ont une histoire, a-t-il répondu avec réticence.

— Quelle histoire ?

— Je suis étonné que tu ne sois pas au courant. Je pensais que tout le monde savait ça.

— Quoi ? ai-je demandé de nouveau

avec brusquerie.

— Les prisonniers s'en font faire quand ils ont tué quelqu'un.

— Oh, merde ! me suis-je exclamée.

Neil a pâli, prenant mon rire hystérique pour une manifestation de colère.

— Eh bien, ai-je rétorqué, j'ai peut-être fait une connerie, mais je ne peux pas revenir en arrière ! Je n'ai pas fait de prison et je n'ai tué personne. Pas encore. Maintenant, dégage que je puisse m'habiller.

Neil a rebroussé chemin jusqu'à la porte et m'a laissée avec mes pensées.

J'avais pris cette folle décision sur une impulsion et maintenant j'en subissais les

conséquences.

J'étais devenue la fille avec le tatouage en forme de larme, et ma vie ne serait plus jamais la même.

2

LES FEUX DE LA NUIT

LE LIT ÉTAIT TROP ÉTROIT, ET, EN SE PENCHANT SUR LE CÔTÉ POUR ATTRAPER SON PANTALON, IL A ENTRAÎNÉ AVEC lui la couverture, ce qui m'a découverte. La froideur du matin a interrompu ma rêverie. Ses épaules étaient très poilues, ce qui m'a surprise. Comment pouvait

bien s'appeler ce mec ?

Peter ? Mark ? Impossible de m'en souvenir même si ma vie en dépendait. Il avait un prénom banal, à l'image de sa façon de baiser. Je me suis rappelé qu'il s'était endormi tout de suite après avoir rapidement joui et que j'avais été obligée de me caresser pour atteindre l'orgasme.

David.

Voilà.

— Une cigarette ? m'a-t-il proposé en allumant une.

— Non, merci.

Nous nous étions dragués pendant plusieurs semaines dans le pub de Cambridge Circus dans lequel nous

avons tous les deux nos habitudes. La veille au soir, il m'avait eue à l'usure, et j'avais accepté de le suivre dans l'appartement dans lequel il vivait en colocation à Hackney. Sa performance tiède avait peut-être été une réponse à mon manque d'enthousiasme évident.

Je n'étais même pas certaine qu'il me plaise. La vie londonienne me poussait à faire des choses irrationnelles, et c'était la dernière d'une longue série d'erreurs. Après quelques baisers maladroits dans le noir une fois la porte refermée derrière nous, nous nous étions déshabillés, et j'avais rapidement compris que David espérait me sauter sans utiliser de protection. J'avais fermement insisté pour qu'il mette un préservatif. L'idiot n'en

avait ni dans sa chambre ni ailleurs. Heureusement, j'en avais un, caché au fond de mon sac. Il avait trouvé très excitant qu'une femme en transporte dans son sac à main, et son érection avait tout de suite pris des proportions intéressantes. Hélas, cela avait été de courte durée !

Alors qu'il fumait avec arrogance sans se préoccuper de moi, j'ai décidé qu'il était temps de tirer un trait sur cette expérience plus que médiocre. Je me suis levée en silence, ai ramassé mes affaires et commencé à m'habiller.

— Tu ne veux pas te doucher et prendre le petit déjeuner avec moi ? a demandé David.

— Pas vraiment, non.

J’habitais à Londres depuis quelque temps et je menais la vie indépendante dont j’avais toujours rêvé. Je n’étais pas plus heureuse pour autant. Après l’obtention de mon diplôme, j’avais décidé de ne pas retourner chez mes parents et de passer l’été à Brighton. Liana avait fait le même choix, et ma décision n’était pas étrangère à la sienne.

Neil avait pris le large, décidé à se concentrer pendant quelques mois sur sa recherche d’emploi. Il avait même trouvé quelqu’un à qui sous-louer sa chambre, un étudiant en informatique qui passait son temps à jouer sur Internet et quittait rarement sa chambre.

À ma grande surprise, mes parents n'avaient pas protesté quand je leur avais annoncé que je ne rentrais pas ; ils avaient même proposé de me donner de l'argent afin que je puisse profiter des six mois suivants pour voir venir. J'ai pensé que, depuis trois ans, ils étaient habitués à mon absence et qu'ils n'étaient guère impatients de retrouver leur fille tatouée.

Liana et Nick sortaient ensemble depuis plus d'un an, et, à la fin de l'été, Liana a décidé d'emménager chez lui. Je n'avais plus les moyens de payer le loyer de l'appartement que nous partagions depuis si longtemps et je n'avais ni l'envie ni l'énergie de faire passer des entretiens à d'éventuels colocataires pour partager les lieux et me permettre de

joindre les deux bouts. Ce seraient certainement des étudiants de première ou de deuxième année, qui se révéleraient aussi débiles que je l'étais à leur âge et avec qui je n'aurais rien en commun.

J'ai fini par déménager à Londres. Mon tour était venu de me frotter aux lumières de la ville. Une cousine éloignée m'avait prêté son canapé dans son logement de Mill Hill pendant un temps, mais vivre en banlieue grevait mon budget et ne convenait pas à mon esprit aventureux. J'ai trouvé un emploi de serveuse à temps partiel puis une colocation à Dalston.

Avec mon diplôme en littérature, j'espérais trouver un job dans une librairie, mais je me suis vite aperçue

qu'il y avait mille candidatures par emploi et que mon tatouage ne m'aidait pas vraiment.

Le vrai problème, c'est que je ne savais pas du tout quoi faire de ma vie. Je n'avais jamais été particulièrement ambitieuse ni assurée. L'amour n'avait jamais croisé mon chemin, et je finissais par penser que je serais de toute façon incapable de le reconnaître s'il pointait le bout de son nez. Le grand, le vrai. Les hommes avec lesquels je sortais étaient très décevants, et l'intimité était une chose fugace et bien trop souvent illusoire. Bienvenue dans la vraie vie, Lily !

Je n'ai pas perdu Liana de vue : nous

nous rendions visite quand nous le pouvions et nous nous téléphonions régulièrement. Cependant, je voyais émerger le côté obscur de sa personnalité, auquel j'avais déjà été confrontée lors de sa première rencontre avec Nick. Je l'ai observée de loin, un peu mal à l'aise, tandis que ses nouveaux amis l'introduisaient dans un monde étonnant, où l'on pratiquait le BDSM et d'autres activités à propos desquelles elle avait du mal à se confier.

Lors d'une de ses visites à Londres, elle m'a autorisée à l'accompagner, elle et son compagnon, un mec plus âgé avec un goût peu sûr pour le cuir, à une soirée. Je les ai suivis dans un club souterrain de l'autre côté du vieux Smithfield Market,

où il n'y avait apparemment presque pas de limites à ce qui était permis.

Liana n'avait pas voulu me dire quel était le *dress code* de rigueur, et je ne l'ai découvert que lorsqu'elle a ôté son manteau. Elle portait une combinaison en dentelle entièrement transparente et aucun sous-vêtement. Ses tétons pointaient tellement sous le tissu que l'hôtesse à la porte, qui semblait bien la connaître, lui a suggéré de servir de portemanteau. Elle arborait aussi des gants noirs et un nœud papillon dans un étrange tissu que je n'avais jamais vu auparavant, mais qui semblait avoir les faveurs de la plupart des participants.

C'était du latex, m'a expliqué Liana, et

j'en ai découvert bien davantage lorsque, poussée par la curiosité, j'ai suivi mon amie et son compagnon tout de cuir vêtu vers le bar. Sur la piste de danse, une troupe de femmes à l'air pas commode portait exactement ce genre de tissu.

J'ai rapidement oublié le latex lorsque j'ai posé le regard sur les hommes qui accompagnaient ces femmes. L'une d'entre elles tenait un homme en laisse, recroquevillé à ses pieds comme un chien. Un autre homme faisait la queue au bar. Il n'était vêtu que d'un string, dont le triangle rose couvrait son sexe. L'une des femmes lui a demandé pourquoi il mettait autant de temps à leur apporter leurs boissons. Je l'ai alors vue, horrifiée, lever quelque chose qu'elle tenait à la

main et lui en cingler les fesses pour le presser.

— C'est quoi, ce putain d'endroit ? ai-je demandé à Liana.

— Ça va te plaire, a-t-elle répondu. Fais-moi confiance.

Au fur et à mesure que la soirée avançait, j'ai été témoin de comportements de plus en plus étranges. Liana a passé la majeure partie de son temps sur la piste de danse, et, livrée à moi-même, je suis allée jeter un œil dans la partie qu'elle appelait le « donjon ». J'y ai vu des hommes et des femmes étalés sur des meubles, à des degrés divers de nudité, chacun ayant un partenaire qui semblait le torturer d'une

manière ou d'une autre. Un homme vêtu d'un kilt en cuir fessait à mains nues une femme qui gémissait à en réveiller les morts.

J'avais l'impression d'être en plein film d'horreur. Je voyais des choses que je ne voulais pas voir, mais j'étais cependant incapable de tourner les talons. Une partie de moi ressentait une étrange connexion avec les gens dans le donjon. Les scènes auxquelles j'assistais ne m'excitaient pas particulièrement, mais elles éveillaient mon intérêt. Au grand amusement de Liana, je lui ai demandé d'y retourner le week-end suivant, puis encore celui d'après.

J'étais étrangement fascinée par la

diversité des pratiques de ce club, qui allaient du bizarre au trash. Je n'avais aucune envie de participer, préférant satisfaire mon côté voyeur. Je restais à la périphérie des activités, ce qui a éveillé la curiosité de l'une des tenancières du club. Quelques semaines plus tard, elle m'a proposé un job à mi-temps : tenir le vestiaire, et d'autres bricoles deux ou trois nuits par semaine.

— On dirait que tu observes tout et que tu prends des notes dans ta tête, a-t-elle remarqué. C'est bien. On aura peut-être besoin d'une chroniqueuse un jour.

C'était une femme imposante, qui portait ce soir-là une combinaison intégrale en latex rouge. Ses longs

cheveux bruns flottaient le long de son dos et glissaient sur la surface brillante de son costume. Elle était toute en courbes, ses jambes fortes moulées dans le vêtement et mises en valeur par ses talons vertigineux. C'était elle la maîtresse de cérémonie ce soir, et elle allait de groupe en groupe, encourageant, suggérant, motivant, la voix rauque et basse, apaisante pour les uns et cinglante pour l'équipe qu'elle dirigeait comme s'ils étaient ses marionnettes. Tout le monde l'appelait « Elle », et il paraissait dangereux de chercher à connaître son véritable prénom.

Abasourdie et admirative devant tant d'assurance, j'ai immédiatement accepté sa proposition.

— Il va falloir que tu t’habilles autrement, cela dit, a-t-elle remarqué.

Je ne possédais aucune tenue fétichiste, ce qui était le *dress code* du club, et je me contentais d’emprunter une robe noire à Liana.

— Je n’ai rien d’adéquat, ai-je répondu, désolée.

— Pas de souci, m’a-t-elle rassurée en me regardant de bas en haut comme pour évaluer mes (petites) mensurations. On va trouver quelque chose qui t’ira très bien. Tu as la peau si pâle, et j’adore tes cheveux.

J’étais l’une des rares filles de ma connaissance à n’avoir jamais coupé mes

cheveux. Ils étaient d'un noir de jais et descendaient jusqu'à ma taille puisque je n'y avais pas touché depuis le début de mon adolescence.

J'avais trouvé un job comme vendeuse dans une boutique d'instruments de musique sur Denmark Street, le vieux Tin Pan Alley de Londres, juste à côté de Charing Cross. La musique avait toujours été l'une de mes passions, peut-être même la seule. J'avais pris des leçons de violoncelle pendant une dizaine d'années et j'avais appris la guitare toute seule, même si, pour une raison que je ne m'expliquais pas, je n'avais pas joué une note depuis que j'avais quitté la maison. La boutique vendait et louait du matériel de musique et des partitions.

Entre cet emploi et les nuits au club, pour la première fois, j'arrivais à subvenir à mes besoins. Non pas que j'aie des goûts dispendieux ou un train de vie coûteux. Je n'ai pas regretté la perte de mon temps libre : les deux activités me plaisaient et formaient un agréable contraste. J'avais l'impression de vivre dans deux mondes différents, et ma vie n'en était que plus intéressante.

Londres offrait une forêt de possibilités, et je voulais en explorer chaque branche. Je voulais de la musique à fond sous le feu des projecteurs, être seule dans la foule et faire partie d'une multitude qui ne pensait à rien, pique-niquer à Regent's Park, à Hyde Park ou à Hackney Downs, déambuler pendant des

heures à Brick Lane ou dans les dédales des marchés de Camden, me soûler à Hoxton et méditer au petit matin sur les pentes de Primrose Hill, acheter des légumes exotiques au marché de Brixton, de la viande halal à Southall et des pâtisseries cachet à Golders Green.

Mais, avant toute chose, je me suis offert un autre tatouage, plus grand, sur l'épaule droite : un paysage multicolore d'orchidées sauvages. Je me suis fait percer les oreilles, que j'ai ornées d'une profusion de petits anneaux métalliques. Il m'arrivait parfois de porter un faux anneau dans le nez et un rouge à lèvres rouge foncé pour parfaire mon look gothique.

La Lily de Londres était née.

Je ne pouvais pas savoir que les violons saboteraient mes plans si savamment improvisés.

Je travaillais dans la boutique de Denmark Street depuis trois mois lorsque, peu de temps après l'ouverture à 10 heures du matin, un homme entre deux âges, plutôt mignon, à l'air sérieux – et étrangement détaché –, est entré et a posé des questions sur la location de violons.

Nous en avons, mais, comme notre clientèle était plus intéressée par les guitares électriques et les basses, ils n'étaient pas en évidence dans la

devanture mais rangés dans un meuble vitré derrière le comptoir.

L'homme semblait un peu anxieux, comme s'il avait peur de ne pas être au bon endroit, mais il m'a fait un grand sourire chaleureux lorsque je lui ai montré du doigt la grande vitrine derrière moi en lui confirmant que nous ne nous contentions pas de vendre des instruments, que nous en louions aussi.

Avec les hommes, mon premier mouvement est de regarder leurs mains : je décèle les musiciens à des kilomètres. Ce n'en était pas un, même si ses doigts étaient suffisamment longs et fins. Je me suis demandé ce qu'il faisait dans la vie, mais c'était un peu tôt pour poser la

question, ai-je songé en déverrouillant la vitrine avec une des clés du gros trousseau que nous gardions accroché à la caisse.

Il m'a expliqué que le violon qu'il voulait louer n'était pas pour lui, ce qui a confirmé qu'il n'était pas musicien, et il m'a poliment demandé si j'en jouais. L'amie pour qui il cherchait un instrument jouait de la musique classique. J'ai répondu que j'étais plutôt une nana rock'n roll, ce qui lui a arraché un maigre sourire.

Lorsque je lui ai tendu l'un de nos instruments, il l'a saisi avec précaution, l'a presque soupesé et a contemplé avec fascination la façon dont l'éclairage de la

boutique se reflétait sur la couleur ambrée du bois avant de faire courir ses doigts avec sensualité sur le coffre, comme s'il s'agissait d'une femme.

Je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner. Aucun homme ne m'avait jamais caressée comme il caressait le violon, et je me suis soudain sentie à la fois excitée et jalouse. Il a brièvement interrompu son examen et levé les yeux vers moi. Nos regards se sont croisés. J'ai eu l'impression qu'il voyait à travers mes vêtements. Il a semblé pensif un instant, comme s'il se posait des questions sur mon corps nu. J'ai rougi et détourné le regard.

La fugace connexion que nous avons

partagée a été rompue, et il a reporté son attention sur l'instrument. Il m'a annoncé qu'il voulait le louer, et je me suis affairée avec la paperasse et les calculs.

Il a rempli les formulaires et a payé la caution et la location par carte bleue. Il s'appelait Dominik.

Je l'ai regardé quitter la boutique à grandes enjambées et gagner la rue venteuse dans laquelle il a rapidement disparu, avalé par la foule.

Cette nuit-là, dans ma petite chambre de l'appartement dans lequel je vivais en colocation, je me suis allongée, seule. J'avais froid, mais j'avais la flemme de me lever pour monter le chauffage. Je songeais sans cesse à la femme pour qui

Dominik avait loué le violon, et mon imagination cavalcadait dans toutes les directions. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais si agitée. Pourquoi une rencontre si insignifiante suscitait-elle de telles réactions chez moi ?

J'ai fait des rêves étranges cette nuit-là. Mais pas de cauchemars.

David, qui travaillait pour un gros cabinet comptable non loin de la boutique de Denmark Street, m'a appelée le lendemain matin. Il voulait que nous sortions ensemble. J'ai sèchement décliné. C'était comme si cette brève rencontre avec un parfait inconnu avait

ouvert dans mon esprit une porte vers de nouvelles possibilités, une vie différente. C'était complètement absurde, me suis-je morigénée, mais je le ressentais ainsi. Je n'avais aucune idée de ce que serait l'étape suivante.

C'est arrivé lorsque le deuxième violon a croisé mon chemin.

Après ma rencontre avec l'énigmatique Dominik, j'ai passé plusieurs semaines immergée dans la musique. J'ai rendu visite à mes parents, comme je le faisais de temps en temps pour maintenir les apparences, et j'ai profité de l'occasion pour récupérer ma vieille guitare et quelques boîtes de LP et de CD, que j'avais laissées dans ma chambre, des

disques sur lesquels j'avais chanté et dansé pendant mon adolescence, dans un isolement sublime, avant de ne plus comprendre ce que j'avais bien pu leur trouver une fois partie pour Brighton et la fac.

C'était pareil que de se remettre en selle : mes accords étaient rouillés mais pas trop affreux, même si je ne savais plus jouer correctement qu'une dizaine de morceaux. Mais la musique d'Alice Cooper, de Kiss, de Free, d'Iron Maiden, de Def Leppard et de tous mes anciens préférés était une véritable joie pour mes oreilles. J'ai refait connaissance avec leur musique puissante, que j'écoutais au casque pour ne pas déranger mes colocataires.

Les nuits où je ne travaillais pas au club, je rentrais précipitamment du boulot et je passais des soirées entières dans ma chambre à écouter la musique perdue de ma jeunesse. Je n'avais jamais vraiment aimé le punk, mais, à présent que je les écoutais d'une oreille neuve, je découvrais un intérêt tout nouveau aux chansons des Clash, de Jam et des autres.

Je communiais de nouveau avec la musique, et c'était un sentiment sacré. J'avais l'impression d'avoir retrouvé quelque chose que j'avais perdu depuis une éternité.

Dominik a rendu le violon un jour où je ne travaillais pas, une quinzaine de jours plus tard. Je ne l'ai plus jamais revu.

C'était peut-être mieux ainsi.

C'était un samedi après-midi gris, et Jonno, l'un des employés de la boutique, et moi-même étions impatients de fermer. La journée avait été très désagréable : il avait bruiné sans discontinuer, et les clients avaient été rares mais pénibles, indécis ou grossiers.

Un homme est entré, et nous avons tous deux soupiré, agacés – nous ne pourrions certainement pas fermer avant un bon quart d'heure, le temps de nous occuper de lui. Jonno l'a ignoré et a gagné le sous-sol, me laissant me débrouiller avec lui.

C'était un homme d'une bonne quarantaine d'années, brun et mélancolique. Il portait une veste en velours marron et un jean propre et droit, une tenue qui avait l'air faite pour lui. Il tenait un étui à violon noir et abîmé sous un bras.

Je n'avais jamais été impressionnée par la toile vierge des visages des hommes jeunes. Les hommes plus âgés étaient différents : leurs traits permettaient parfois de deviner quelle vie ils avaient menée. Comme si leurs expériences et leurs émotions les avaient façonnés, rajoutant une couche supplémentaire de séduction. Ils n'étaient pas tous comme cela, évidemment. Je n'avais, par exemple, jamais été attirée

par mes professeurs ni par les brillants conférenciers de l'université. Mais cet homme était différent. Son visage était un livre dans lequel j'avais envie de me plonger, un mélange fascinant de chagrin et de magnétisme animal, qui m'a prise par surprise et frappée à l'estomac.

Il m'a regardée, interrogateur, et j'ai senti ses yeux se poser sur mon tatouage. Ce n'était pas un regard désapprobateur, comme c'était souvent le cas avec les gens plus âgés, mais plutôt légèrement amusé et un peu fasciné.

— On m'a dit que vous achetiez des instruments d'occasion. Une boutique plus bas dans la rue me l'a confirmé.

Il a posé l'étui à violon qu'il avait en

main sur le comptoir en verre derrière lequel je me tenais.

— C'est vrai, ai-je répondu. Mais seuls les gérants sont à même de le faire, et aucun n'est là aujourd'hui. Vous allez devoir repasser.

— Oh !

Il n'a pas bougé.

Il pouvait certainement attendre lundi. Il n'avait pas l'air d'avoir un besoin urgent d'argent.

— Je peux y jeter un coup d'œil si vous voulez et vous donner mon avis. Je peux même l'évaluer approximativement, même si je ne peux pas vous garantir que mes patrons vous le prendront, ai-je

proposé.

— Ce n'est pas une question d'argent, a répondu l'homme. Je veux juste lui trouver un nouveau propriétaire. Quelqu'un qui prendra plaisir à en jouer. Ce violon appartenait à ma femme.

— Votre femme ?

— Elle est décédée il y a peu.

— Je suis désolée.

— Je serais même heureux de le donner, si c'est à quelqu'un qui prendra plaisir à en jouer, a-t-il poursuivi, presque sur un ton d'excuse.

— C'est une idée très gentille. Revenez la semaine prochaine. Je suis certaine qu'on trouvera un terrain

d'entente.

Il s'apprêtait à reprendre l'étui qu'il avait posé sur le comptoir, mais je me suis penchée en avant, m'en suis emparée et l'ai ouvert. Le violon était en bon état. Ce n'était pas une antiquité mais un joli instrument bien entretenu.

— Je suis sûre qu'on lui trouvera un acheteur, ai-je affirmé.

Il s'est visiblement détendu.

— Ce serait bien.

Je lui ai rendu l'étui.

Nos doigts se sont frôlés. Sa peau était tiède et étonnamment douce.

— Je m'appelle Lily.

— Leonard.

Il est revenu la semaine suivante et s'est mis d'accord sur un prix raisonnable avec l'un de mes patrons. Tous deux ont eu l'air satisfaits de la transaction. Un peu moins de quinze jours plus tard, j'ai vendu le violon avec un petit bénéfice à une jeune étudiante qui entrait en première année au Royal College of Music.

Leonard avait dû remplir des papiers pour vendre son violon, et j'étais donc en possession de son adresse mail. Une fois l'instrument vendu, j'ai pensé que ce serait sympa de ma part de le tenir au courant. Je savais que cela lui ferait plaisir. C'est ainsi que nous avons entamé

une correspondance.

Au départ, nous parlions surtout de musique. Ce qu'il aimait, ce que je n'aimais pas. Nous échangeions des souvenirs de morceaux et même de chansons – j'avais été surprise de découvrir qu'il en connaissait un véritable rayon côté rock'n roll, même si nous n'étions pas d'accord sur les Clash, que j'appréciais depuis peu, mais que Leonard méprisait.

Il n'accordait pas grand intérêt non plus au heavy metal sous toutes ses formes, ce qui était le sujet de discussions passionnées que nous apprécions tous deux, même si sa façon de conclure systématiquement en disant

que je comprendrais mieux ses goûts et que je me rangerais à son avis quand je serais plus âgée m'agaçait prodigieusement.

Il nous arrivait parfois de nous écrire dix fois par jour, et j'ai vite pris l'habitude de me précipiter sur ma boîte mail dès mon réveil pour y trouver le dernier message de Leonard, qu'il envoyait en général aux alentours de minuit. C'était un homme d'habitudes.

Nous évitions soigneusement certains sujets : sa défunte femme et les circonstances de sa mort, nos vies sexuelles, la raison pour laquelle nous nous entendions si bien, l'étrangeté de notre rapprochement ou nos vingt ans

d'écart.

Mais, même si nous les contournions soigneusement, le cercle concentrique de ce que nous passions sous silence s'est resserré, et chaque mail est devenu plus chargé de sens que le précédent. Bien que ni l'un ni l'autre ne le mentionne, nous étions tous deux très conscients de ce qui planait au-dessus de nous. Nous savions que, si nous voulions continuer à discuter ainsi, nous devions nous revoir en chair et en os, pour la première fois depuis qu'il avait quitté la boutique en laissant derrière lui le violon de sa femme sans penser que nous nous reverrions un jour, comme on aurait pu s'y attendre dans un monde normal.

Leonard voyageait beaucoup. Il travaillait dans l'exportation de marchandises, un domaine auquel je ne comprenais rien malgré ses nombreuses explications. Il s'absentait au moins une semaine par mois. Notre correspondance ne s'interrompait pas pour autant, mais se chargeait alors d'une certaine urgence : sa solitude perçait dans les mots décousus qu'il écrivait dans l'obscurité des chambres d'hôtel étrangères et dans l'anonymat des salons d'aéroport. Il n'était pourtant pas triste : la description des gens qu'il croisait dans son travail ou des particularités des villes qu'il traversait était toujours pleine d'humour.

Notre solitude nous rapprochait.

Nos mails se croisaient au-dessus du vide électronique.

« On pourrait peut-être prendre un café ensemble ? Ce serait sympa de pouvoir discuter plus longuement sans être interrompus. »

« Je serai à Londres la semaine prochaine. Ça te dirait qu'on se revoie enfin ? »

Il était dans la chambre sans âme d'un hôtel *Marriott* quelque part dans l'Ouest

américain, et j'étais dans le sous-sol de la boutique de Denmark Street. Nous avons appuyé sur « Envoyer » en même temps.

La vie est parfois une étrange suite de coïncidences.

Dix jours plus tard, nous avons choisi une date et un endroit, le bar d'un grand hôtel international près de Marble Arch. Il m'avait fait remarquer que dans un pub le bruit nuirait à la conversation.

Je n'avais dit à personne que j'avais rendez-vous avec Leonard. Certainement pas à Jonno ni à Neil avec qui je discutais de loin en loin. Je l'avais même

caché à Liana, à qui je téléphonais souvent, ne serait-ce que pour constater à quel point nos vies avaient emprunté des chemins très différents. J'avais gardé secrètes notre rencontre et notre correspondance. Je savais que Neil désapprouverait, que Jonno me taquinerait et que Liana ne comprendrait pas. Elle aurait trouvé que notre écart d'âge était merveilleusement décadent, mais aurait pensé que Leonard était trop raisonnable et pas assez charismatique pour elle, toujours attirée par les extrêmes.

Après avoir passé dix bonnes minutes à considérer avec perplexité ma garde-robe en me demandant ce que je devais mettre pour aller boire un verre avec un

homme deux fois plus âgé que moi dans un hôtel du centre de Londres, j'ai décidé de rester moi-même. J'ai enfilé un jean noir, une paire de bottines plates et un gilet bleu pâle pour lutter contre l'air frais. Le col était très échancré et dévoilait l'orchidée tatouée sur mon épaule.

Ce n'était pas le moment d'essayer d'être ce que je n'étais pas ou de porter une robe de cocktail pour tenter de paraître vingt-huit ans au lieu de vingt et un. Je voulais que Leonard soit bien conscient de la situation et de notre différence d'âge.

Pour Liana, s'habiller était un rituel. Elle choisissait ses vêtements en fonction

de la douceur du tissu et de la façon dont celui-ci s'enroulait autour de son corps. Elle m'avait avoué un jour que le shopping était pour elle une expérience sexuelle.

Pour moi, c'était une corvée. Malgré mes penchants gothiques, j'avais toujours l'impression d'être déplacée, comme si je n'avais pas encore découvert quelle était ma place dans le monde et comme si je ne savais pas quelle peau enfiler lorsque je sortais de chez moi. De manière étonnante, je me sentais à ma place dans ma tenue en latex au club fétichiste. Au moins, là-bas, je savais exactement quel rôle j'étais censée jouer, et les règles sur la tenue à adopter étaient parfaitement claires.

Aller boire un verre avec Leonard était une autre histoire. Il n'y avait pas de règles.

Quand je suis arrivée, il était déjà assis sur un tabouret haut tout au bout du long comptoir en acajou poli. Il ne m'avait pas vue entrer et il était penché en avant, les coudes sur le comptoir. Il tapait sur son smartphone avec un air très concentré. Il portait un pantalon de costume et une chemise blanche dont il avait roulé les manches, comme s'il sortait tout juste d'une réunion importante. Sa veste était accrochée au dossier de son tabouret.

Ses cheveux poivre et sel étaient ondulés, et il les portait juste un peu trop

longs pour un homme de son âge. Ce n'était pas de l'affectation de sa part, juste une façon de montrer qu'il n'accordait aucune importance aux conventions ou à la mode et qu'il était bien dans sa peau. Le coin de sa bouche était toujours légèrement relevé, et je ne savais pas s'il s'agissait de l'esquisse d'un sourire ou si c'était sa manière de considérer la vie, avec toujours une pointe d'ironie. Une impression de paix se dégageait de lui, et je me suis sentie bien.

C'est sa vie, ai-je songé. Des bars d'hôtels et des mails. Je me suis vaguement demandé combien de femmes il fréquentait de cette manière. Je n'étais certainement pas la seule. Avait-il des

rendez-vous tous les soirs de la semaine avec des inconnues rencontrées dans les boutiques ou sur Internet pour se distraire de la solitude de son métier ?

Il a levé son verre et a bu une gorgée. Un gin tonic, ai-je compris en voyant la petite bouteille de Schweppes à côté de lui. Zéro. Son verre était plein de glaçons, et j'ai pensé que le bout de ses doigts devait être glacé.

Il a fini par lever les yeux. Il m'a souri.

— Lily, a-t-il dit. Je suis ravi de te voir.

Il a rangé son téléphone dans la poche de sa veste, a glissé de son siège et a posé légèrement sa main sur mon bras. Je

me suis penchée pour lui faire la bise.

— Assieds-toi, a-t-il ajouté en rapprochant le siège à côté du sien. Qu'est-ce que tu veux boire ?

Il avait à peine tourné la tête vers la barmaid que cette dernière a accouru.

— Un whisky sour, ai-je commandé avec une assurance que j'étais loin de ressentir.

J'ai ignoré le regard que la serveuse a jeté à Leonard en lui demandant s'il désirait boire autre chose. Elle l'a appelé « chéri », et sa main a frôlé trop longtemps la sienne quand elle lui a rendu la monnaie.

En entendant ma commande, Leonard a

haussé un sourcil et réprimé un sourire. Je ne savais même pas ce qu'était un whisky sour. J'avais entendu Liana en commander un une fois, alors qu'elle sortait avec un étudiant de troisième année qu'elle voulait impressionner à sa manière personnelle et nonchalante. Une cerise rouge flottait sur le breuvage, et je me rappelais à quel point la bouche de Liana était sensuelle lorsqu'elle s'était refermée sur le fruit qu'elle avait happé. L'étudiant était cuit.

J'espérais pouvoir l'imiter, mais, quand le cocktail est arrivé, j'étais trop timide pour essayer d'être sexy. Je me suis contentée de laisser flotter la cerise comme une bouée perdue.

Nos genoux se sont frôlés quand je me suis juchée sur le tabouret. Je me sentais toute petite sur ce genre de chaises, comme une enfant dont les pieds se trouvent à cinquante centimètres du sol. Leonard mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et il était confortablement installé.

— Tu préfères qu'on s'assoie sur un des canapés ? a-t-il poliment demandé pendant que je gigotais sans parvenir à m'installer correctement.

— Si tu veux, ai-je répondu jovialement, tout en regardant les canapés avec anxiété.

Deux énormes monstres en cuir délimitaient le coin bar, séparés par une élégante table basse de la taille d'une

petite île.

Leonard a saisi sa veste et l'a pliée sur son bras. J'ai perdu l'équilibre en essayant de descendre du tabouret, et il m'a rattrapée par le coude alors que j'étais sur le point de tomber sur lui.

— Tu n'es pas habituée au whisky ? a-t-il demandé en me remettant sur pied.

— Je ne suis pas habituée aux tabourets hauts, ai-je rétorqué. Je préfère être assise plus près du sol.

Il y a eu un instant de gêne quand, une fois devant les canapés, nous avons compris que nous ne pouvions nous asseoir ni aux deux bouts d'un canapé ni sur deux canapés différents : nous nous

serions trouvés si éloignés l'un de l'autre que nous aurions dû crier pour nous parler ou agiter nos bras comme des sémaphores. Nous étions obligés de nous installer l'un à côté de l'autre, et les coussins nous poussaient encore plus près, nous obligeant presque à nous enlacer comme un véritable couple.

Sous cet angle, je pouvais étudier son profil. Une mâchoire carrée, pas un brin de barbe et une coupure récente due au rasage, sur laquelle j'ai soudain eu envie de presser mes lèvres. Une pointe de gris saupoudrait la mèche de cheveux derrière son oreille et celle qui tombait sur son front. J'ai songé qu'il était plus vieux que le père de Liana. Ses parents l'avaient eue alors qu'ils n'étaient encore

qu'adolescents. J'étais ravie que mes parents m'aient eue tard. Mon propre père avait presque soixante ans, ce qui m'empêchait de le comparer à Leonard.

— C'était comment l'Amérique ? ai-je demandé.

— Bien. Mais voyager est moins glamour que ça en a l'air. Les chambres des chaînes d'hôtels sont les mêmes partout.

Nous avons discuté de choses et d'autres, et il m'a interrogée sur ma vie à Londres. Il m'a demandé comment une fille qui avait grandi dans une banlieue du Berkshire avait fini dans une boutique d'instruments de musique. J'ai fini par me détendre et par lui raconter des choses

que je n'avais jamais dites à personne.

Leonard était une oreille attentive. Cela me changeait agréablement de tous les hommes avec lesquels j'étais sortie et qui parlaient d'eux sans arrêt. Je savais que c'était en partie ma faute : j'encourageais les autres à s'exprimer afin de détourner leur attention de moi, mais c'était agréable de parler de moi à quelqu'un que cela intéressait. La véritable moi. Ni la vilaine fille que j'étais extérieurement ni la gentille fille qui était cachée dessous, mais la totale : Lily. C'était la première personne à ne me poser aucune question sur mes tatouages. Rien ne m'agaçait davantage que de m'entendre demander ce que signifiait mon tatouage en forme de larme et

pourquoi je me l'étais fait faire.

Je me suis aperçue après coup, un peu honteuse, qu'il n'avait quasiment pas parlé de la soirée, sauf pour me poser des questions. J'avais monopolisé la parole.

Lorsque nous nous sommes séparés, j'ai vaguement songé qu'il allait me demander de monter dans une chambre réservée à l'avance pour coucher avec moi. Mais il a proposé de me raccompagner jusqu'au métro. Il a d'abord suggéré de me payer un taxi, mais j'ai répondu que j'aimais arpenter la ville de nuit ; aussi m'a-t-il accompagnée jusqu'à Tottenham Court Road. Là, il m'a fait la bise en posant une main légère sur ma taille.

Je lui ai fait un signe de la main tout en m'éloignant d'un pas vif. La soirée m'avait laissée plus légère, comme si un poids avait été ôté de mes épaules. J'avais enfin rencontré quelqu'un qui me comprenait.

Je lui ai envoyé un mail dès que je suis rentrée chez moi. Si j'attendais un peu, j'avais peur de ne pas avoir le courage de le faire.

« C'était très sympa de te voir. On remet ça rapidement ? »

Il ne restait à Londres que deux jours de plus, aussi nous sommes-nous vus le lendemain soir. Cette fois-ci, il m'a emmenée dîner à Chinatown, et nous avons mangé des travers de porc caramélisés et des algues frites dans un restaurant à l'angle de Newport Place et de Lisle Street. Nous sommes restés là bien après que tous les autres clients sont partis, et les serveurs avaient l'air sur le point de nous mettre dehors. Une fois épuisé le très long menu, nous avons commandé bière sur bière.

Après la troisième ou quatrième (où était-ce la cinquième ?) Asahi, j'étais à la fois joyeuse et déprimée. Leonard n'allait pas tarder à prendre un vol vers l'étranger, et j'allais me retrouver seule

avec ma petite vie londonienne. Il ne partait que pour une semaine, pour une conférence à Berlin. Mais nos différences et le fait que notre étrange relation soit tout sauf consommée faisaient de Leonard un papillon dans la paume de ma main. Si je fermais les yeux, je risquais de découvrir en les rouvrant qu'il avait disparu à jamais. Cette pensée me filait le bourdon.

Deux biscuits de chance accompagnaient l'addition. Le sien était vide. Le mien disait : « Arrêtez de chercher. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? ai-je demandé.

— Que les serveurs ne nous aiment

pas, a-t-il répondu en riant. Tu n'es pas superstitieuse, hein, raisonnable mademoiselle Lily ?

— Je ne suis pas très superstitieuse. Mais je ne suis pas toujours raisonnable non plus.

J'ai froissé le petit bout de papier et sa prédiction en italique, et je l'ai fourré dans mon sac.

Il faisait froid quand nous sommes sortis dans la ruelle étroite ornée de drapeaux rouges et de lanternes qui brillaient dans les ténèbres. J'ai enfoui le cou dans le col de mon blouson.

Il ne portait pas de manteau et il a enfoncé ses mains dans les poches de son

jean pour se réchauffer.

Je me suis penchée vers lui et j'ai pris sa main dans la mienne.

— On y va ? ai-je demandé en descendant du trottoir en tenant sa main, comme si ce geste ne signifiait rien du tout.

Nous avons traversé ainsi SoHo, au milieu des sex-shops, des bars et des boîtes bruyantes. Je me suis brièvement demandé ce que dirait Liana lorsque je lui parlerais enfin de Leonard. Jusque-là, je garderais cet instant, et cette main, précieusement, comme un secret.

Il s'est raidi lorsque je l'ai embrassé.

— Oh, Lily ! a-t-il dit en reculant. Je

ne peux pas t'embrasser. Tu le regretterais demain matin.

— Non. Je sais que je ne le regretterai pas.

J'ai essayé de l'embrasser de nouveau, et il a saisi mon menton entre ses doigts.

— Crois-moi. Ce n'est pas que je n'en aie pas envie. J'en ai très envie. J'en ai envie plus que tout.

— Mais alors pourquoi refuser ? ai-je demandé.

J'étais blessée, je me sentais rejetée et j'avais envie de taper du pied.

— Tu devrais sortir avec quelqu'un de ton âge. C'est de la folie. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû accepter de te revoir.

C'est entièrement ma faute.

— Je ne veux pas quelqu'un de mon âge, ai-je insisté. Je te veux, toi.

— Lily..., rentre chez toi et dors. On se parlera demain matin.

Il a déposé un léger baiser sur ma joue, puis a pivoté et s'est éloigné.

Cette nuit-là, j'ai dormi d'un sommeil agité, non sans avoir glissé au préalable une main sous la couverture et entre mes jambes afin d'orchestrer un orgasme délicieux. L'alcool anesthésiait mes sens et rendait la jouissance plus difficile ; tandis que le plaisir après lequel je courais semblait à ma portée mais encore

trop loin, j'ai imaginé que les mains de Leonard me caressaient les seins et que sa langue léchait mes tétons. Sa voix murmurait des choses obscènes à mon oreille, et son souffle était chaud contre ma peau. J'ai joui violemment, en pensant à lui.

Le lendemain matin, j'ai songé qu'il savait parfaitement que j'avais pensé à lui en me caressant.

J'ai roulé sur le côté et j'ai attrapé mon téléphone pour lire mes mails, comme je le faisais depuis que nous correspondions. Je lisais son courrier avant de penser à quoi que ce soit d'autre, et les rares matins où il ne m'avait pas écrit j'avais l'impression que

quelque chose n'allait pas, comme si je portais des chaussures sans chaussettes.

Son nom s'est affiché dans ma boîte de réception, et j'ai souri en ouvrant le message.

« ? »

Un simple point d'interrogation.

Les images qui m'avaient permis de trouver le sommeil ont refait surface dans ma mémoire.

J'ai répondu.

« C'est toujours toi que je veux. »

J'ai appuyé sur « Envoyer ».

Sa réponse est arrivée quelques minutes plus tard.

« Viens à l'hôtel. »

Il m'a envoyé un taxi, et, une demi-heure plus tard, je traversais Londres à toute allure. Lorsque j'ai dépassé la réception pour gagner l'ascenseur, j'ai eu l'impression que tout le monde me dévisageait. Je me suis rapidement glissée dans la cabine et j'ai appuyé sur

le bouton du quatorzième étage, comme Leonard me l'avait indiqué.

Un panneau « Ne pas déranger » était accroché à la poignée, mais la porte était légèrement entrouverte.

Je l'ai poussée et suis entrée.

Leonard était assis sur un fauteuil blanc près de la fenêtre. Il m'attendait.

— Ferme la porte à clé, a-t-il ordonné d'une voix rauque. Et approche-toi.

J'ai obéi.

— Lily, a-t-il dit doucement, comme si mon prénom était une bénédiction.

Je suis restée sans bouger entre ses jambes, face à lui. Il s'est penché vers

moi et a dessiné le contour de ma joue du bout de son doigt.

— Tu es tellement belle.

Je ne savais pas quoi répondre, alors je suis restée silencieuse.

— Tu es sûre de toi ?

— Je suis là, non ?

— Je ne peux pas dire le contraire.

Il m'a enlacée et m'a fait asseoir sur ses genoux. Je me suis blottie contre lui. Puis j'ai levé la tête et je l'ai embrassé comme je mourais d'envie de le faire depuis notre première rencontre. Sa bouche était ferme contre la mienne, mais ses baisers étaient patients. Il ne plongeait pas sa langue au fond de ma

gorge comme les garçons que j'avais embrassés dans les fêtes étudiantes ou les boîtes de nuit, et il n'a pas tenté d'ôter mon soutien-gorge comme si mes seins risquaient de s'évaporer s'il ne pouvait pas les voir tout de suite.

Leonard a continué à m'enlacer et à m'embrasser doucement jusqu'à ce que je sente l'impatience me gagner. J'ai passé la main dans ses cheveux, renversé son visage en arrière et mordu sa lèvre inférieure.

— Inutile d'être si fouguese, a-t-il commenté. Je ne pars pas avant ce soir. Nous avons toute la journée devant nous.

— Baise-moi, ai-je murmuré.

L'orgasme de la veille n'avait pas assouvi le puits de désir que je sentais se former en moi depuis une éternité. Mon sexe était douloureux, et je voulais que Leonard m'emplisse jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour rien d'autre. Je ne voulais être distraite par aucune pensée, aucun autre sentiment. Je ne voulais que lui, en moi. Sexe, doigts, peu m'importait.

— S'il te plaît, ai-je supplié.

— Méfie-toi de tes désirs. Tu pourrais le regretter.

— Non, ai-je répondu fermement.

— Seigneur, Lily, si tu savais ce que tu provoques chez un homme !

Il s'est levé en me tenant dans ses bras

et m'a étendue sur le lit avec douceur.

— Je ne vais pas te sauter tout de suite, a-t-il affirmé, même si tu réclames.

Patience, ma chérie.

J'ai essayé de me redresser pour l'attirer à moi, mais il a posé sa main sur ma poitrine et m'a repoussée sur le lit. Puis il a soulevé ma jupe et a ôté ma culotte, et j'ai oublié où j'étais et tout ce que je voulais dire dès que sa langue a effleuré mon sexe et qu'il a glissé un doigt en moi.

— Tu es si étroite...

— Encore, ai-je réclamé. S'il te plaît !

— Chaque chose en son temps.

Puis il a fait passer mon tee-shirt au-

dessus de ma tête.

— Lève les bras, a-t-il ordonné.

J'ai gigoté pour me débarrasser de mon vêtement.

Il n'a pas pris la peine de dégrafer mon soutien-gorge. Il a juste baissé les bonnets, exposant mes seins. Il a caressé et titillé mes tétons jusqu'à ce que je pousse un cri étouffé.

— Trop fort ? a-t-il demandé.

Il s'était allongé à mes côtés et faisait courir ses mains sur mon corps tout en observant attentivement ma façon de me tendre, de bouger et de gémir sous ses caresses.

— Non, ce n'est pas trop fort. Encore,

ai-je répondu.

Il a pressé mon téton plus fort.

Personne ne m'avait jamais demandé ce que j'aimais ou ce que je voulais avant lui, et l'intérêt que Leonard portait à mon plaisir était incroyablement libérateur. C'était aussi la première fois que je couchais avec un homme en plein jour et sans une goutte d'alcool pour amplifier mes sensations, ou me désinhiber. Mais le désir évident qu'il éprouvait pour moi et son assurance nous affectaient tous les deux : je me fichais royalement de mon apparence ou de ce qu'il pensait de mes réponses.

Il a ri quand il a compris que ses paroles m'excitaient.

— Tu aimes quand je dis des choses cochonnes ? Je suis surpris.

— J'aime le son de ta voix, ai-je répondu.

C'était la vérité. Leonard aurait pu me lire le journal : le moindre mot de la section économique, prononcé par sa voix rauque au ton toujours amusé avec une pointe de lascivité, m'aurait fait arquer le dos et m'agiter sur le couvre-lit.

— Je veux que tu jouisses pour moi.

Sa voix est devenue plus grave, et ses doigts se sont frayé un chemin plus bas, où il a fini par trouver le rythme exact qui menait à l'orgasme.

Il s'est penché et m'a enlacée plus

étroitement : j'étais complètement dans ses bras quand j'ai commencé à me raidir sous les effets de la jouissance imminente.

— C'est bien... Quand tu auras joui pour moi, Lily, je te baiserai. Mais pas avant. Tu veux sentir ma queue en toi, n'est-ce pas ?

— Aaaaah ! ai-je gémi.

Mes muscles se sont tendus, et je me suis agitée contre lui avant de m'effondrer, sans force, entre ses bras.

— Bonne petite, a-t-il murmuré.

Il était toujours entièrement habillé. Sa barbe de la veille a légèrement irrité ma joue lorsqu'il s'est penché pour

m'embrasser.

— Combien de fois tu peux faire ça avant que je prenne mon avion ? a-t-il demandé.

Ce jour-là, il m'a appris plus de positions sexuelles que je ne pensais qu'il en existait. J'ai préféré celles où je pouvais le regarder et observer son visage lorsqu'il se laissait vraiment aller.

La plupart du temps, il gardait une certaine réserve, un masque de nonchalance décontractée ou de Lothaire arrogant, sûr de me mener à l'orgasme. Mais, quand il était enfoui en moi et sur le point de jouir, il y avait quelque chose d'animal en lui, comme s'il tenait en laisse le véritable Leonard et ne me

laissait apercevoir que des fragments de sentiments si intenses que j'en tremblais.

J'ai décidé de trouver un moyen de le forcer à lâcher prise.

— Ma chérie, tu ne sais pas ce à quoi tu t'exposes, m'a-t-il avertie lorsque je l'ai repoussé sur le lit pour le chevaucher en lui maintenant les poignets au-dessus de la tête.

Quand il m'a dit cela, je l'ai serré plus fort, même si je savais que l'emprise de mes petites mains n'était pas de taille contre ses bras puissants. J'ai ressenti un frisson d'excitation à l'idée d'être au-dessus pour une fois.

L'hôtel ne lui avait pas permis de

libérer la chambre dans la soirée, et il avait donc payé pour une nuit supplémentaire. Aussi, au lieu de retrouver mon lit solitaire à Dalston, après que Leonard s'était douché et avait rapidement fait sa valise, je me suis étalée comme une étoile de mer et vautrée dans les taches humides et l'odeur de nos ébats. Sa fragrance et la mienne, mêlées.

— Oh, Lily ! a-t-il dit en m'embrassant avant de partir. Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

3

80 NOTES DE LEONARD

C'ÉTAIT BON D'ÊTRE AVEC LEONARD.
ÉVIDEMMENT.

Mais, à bien des égards, c'était aussi
mal, très mal.

D'un côté, je savais maintenant quel
effet cela faisait de coucher avec un

homme et pas avec un garçon. Rien n'était hésitant dans sa façon de faire l'amour, ni inexpérimenté ni maladroit. Ses gestes étaient déterminés, sa vision de l'instant intense et patiente, et, avec lui, je me sentais à l'aise comme avec personne d'autre. Je n'en attendais pas moins d'un homme qui avait deux fois mon âge.

Mais, d'un autre côté, je savais que ce n'était pas le genre d'hommes que je pouvais présenter à mes parents ou à mes amis comme mon petit ami sans attirer de la réprobation. De toute façon, je n'avais aucunement l'intention de l'exhiber à mon bras. J'aimais la nature clandestine de notre relation. J'adorais avoir un amant secret.

D'un commun accord, nous nous retrouvions dans les bars d'hôtels, toujours éloignés de nos lieux de travail respectifs. Il nous arrivait d'aller dans son bureau vide et de baiser sauvagement sur la moquette, porte fermée à clé ; d'autres fois, nous nous réfugiions dans un hôtel près de l'aéroport s'il devait prendre l'avion le lendemain. Mon appartement en colocation n'a jamais été à l'ordre du jour. Je ne suis jamais allée dans sa maison de Blackheath, et aucun de nous ne l'a envisagée comme lieu de rendez-vous. Notre relation s'épanouissait dans un espace à part, et cela nous convenait. Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il pourrait être embarrassé d'être vu avec moi, ma larme

tatouée, mes piercings et ma garde-robe exclusivement noire.

Parce qu'il voyageait beaucoup, il s'arrangeait souvent pour que je le rejoigne à Paris, à Amsterdam ou à Barcelone le vendredi soir après son boulot : nous passions le week-end ensemble avant de prendre un vol le dimanche soir pour Londres.

Cet arrangement est rapidement devenu problématique, et j'ai eu des ennuis avec mes collègues à la boutique lorsque je me suis mise à sauter mon tour de travail le samedi en prétextant des problèmes de famille. Je pense que Jonno a compris qu'il y avait un homme là-dessous – il se contentait d'ôter mon nom des plannings

avec un clin d'œil complice.

Les gens du club fétichiste et l'impériale Elle semblaient moins concernés : ils avaient à leur disposition une armée de temps partiels. Je prenais bien soin d'être disponible les week-ends durant lesquels Leonard n'était pas à l'étranger, puisque, de toute façon, nous nous voyions quasiment tous les soirs lorsqu'il était à Londres.

— Tu n'es jamais chez toi et tu ne réponds jamais au téléphone, s'est plaint Neil, un mois environ après le début de ma liaison avec Leonard.

Nous picorions nos sandwiches dans un *Pret A Manger* en faisant durer nos cafés.

— Je suis occupée, c'est tout.

— Occupée à quoi ?

— J'ai rencontré quelqu'un, ai-je avoué.

L'expression de son visage a révélé sa déception. Il avait tenté de me convaincre à plusieurs reprises, puisqu'il s'était lui aussi installé à Londres, de sortir avec lui, mais j'avais répondu qu'il valait mieux que nous nous contentions d'être amis.

— Est-ce que je le connais ? a-t-il demandé.

— Non, me suis-je contentée de répondre.

Comment pouvais-je expliquer à un

garçon de vingt-deux ans qui était naïvement amoureux de moi que je couchais avec un homme assez vieux pour être son père, ou le mien ? Que j'aimais cette différence d'âge ? Que les années qui nous séparaient me permettaient de me sentir féminine et désirable d'une façon que je n'avais jamais ressentie avec les jeunes hommes de mon âge ? Que je m'étais habituée à l'assurance de Leonard et à sa peau plus rugueuse ? Que ses pattes-d'oie, lorsqu'il riait ou souriait, m'emplissaient de joie ? Que nous pouvions rester longtemps assis sans parler ou au contraire discuter pendant des heures à propos de tout et de rien, et qu'il pouvait demeurer tranquillement assis à me regarder et à m'écouter parler

de ma vie d'avant lui, sincèrement fasciné par la routine ennuyeuse de ma vie londonienne ? Je savais que de telles révélations ne feraient qu'aggraver la souffrance de Neil, aussi ai-je préféré me taire.

La conversation avec Neil a rapidement tourné court après cela, mais de toute façon nous devons rejoindre nos employeurs respectifs, moi la boutique de Denmark Street, lui une grosse boîte de relations publiques sur Chancery Lane, dans laquelle il était stagiaire.

Une camionnette DHL était garée devant le magasin, et une livraison était en cours lorsque j'ai regagné la boutique. De lourds cartons passaient de main en

main dans une chaîne bien organisée, et d'autres membres du staff ont descendu les nouvelles guitares américaines au sous-sol. J'ai rejoint mes collègues pour donner un coup de main, tout en entendant le signal familier de mon téléphone, dans la poche de mon jean, m'annoncer que j'avais un message. Je n'ai pu le lire qu'un quart d'heure plus tard.

Leonard. Cette fois-ci, ce serait Paris. Il avait joint le code pour le billet électronique de l'Eurostar, ainsi que le nom et l'adresse de notre hôtel. Il avait passé la semaine en Grèce et en Turquie, mais s'était arrangé pour faire escale dans la capitale française sur le chemin du retour, histoire de passer du temps avec moi. J'avais espéré qu'il m'emmène

à Istanbul, mais je devais reconnaître que Paris valait bien le Grand Bazar.

J'ai appelé le club et je me suis arrangée pour échanger mon samedi contre deux nuits dans la semaine.

Plus tard dans l'après-midi, alors que je rêvassais en pensant à Paris et à ce week-end avec Leonard, trois hommes sont entrés dans la boutique. Ils se parlaient dans une langue que je ne connaissais pas – mais, d'un autre côté, je ne parle aucune langue étrangère.

Deux d'entre eux étaient minces et grands comme des fils de fer. Le troisième était de taille moyenne, un peu costaud, avec des épaules de nageur. Ils portaient l'uniforme de rigueur chez nos

clients : veste en cuir noir, jean et tee-shirt. Celui qui avait la peau la plus mate s'est adressé à moi, en anglais heureusement.

— Mes amis voudraient jeter un coup d'œil à vos Gibson.

Il avait un accent scandinave, agréable mais guttural.

— Neuves ou d'occasion ? ai-je demandé.

— Les deux, a-t-il répondu après avoir conversé avec ses amis.

Voyant que j'étais intriguée par leur langue, il a cru bon de préciser :

— Ils sont islandais.

— Ah ! ai-je commenté, ma curiosité satisfaite.

— Moi aussi, a-t-il poursuivi. Mais j'ai quitté l'île il y a longtemps. Ça fait dix ans que je vis en Angleterre.

J'ai acquiescé.

— Je suis dans un autre groupe à présent, mais j'ai joué avec eux en Islande quand nous étions plus jeunes. Je m'appelle Dagur Sigur-Darsson. Vous pouvez m'appeler Dagur.

Il m'a tendu la main, et je l'ai serrée.

— Lily.

Il avait un très joli sourire qui dévoilait une rangée de dents blanches.

Je me suis occupée de ses amis pendant qu'il vadrouillait dans la boutique. L'un des musiciens islandais a eu un coup de foudre pour une Dobro et m'a demandé de la décrocher du mur. J'ai connecté l'instrument à l'ampli que nous gardions branché en permanence pour les tests et les démonstrations, et une volée de notes mélodieuses, au rythme country, a résonné dans la boutique.

Depuis que je travaillais dans ce magasin, j'avais appris qu'il n'était nul besoin de faire l'article ou de pousser à la vente. Les musiciens ont des idées bien arrêtées et ils ne se préoccupent pas de l'opinion des autres. Le guitariste a rapidement décidé d'acheter la Dobro, et j'ai encaissé l'achat pendant que Jonno

emballait l'instrument dans son étui.

J'ai tendu la facture et le reçu de la carte de crédit au client, que Dagur venait de rejoindre.

— Vous voulez voir quelque chose ? lui ai-je demandé avec un brin d'effronterie.

Je me sentais en veine.

— Je suis batteur, a-t-il répondu.

J'ai rougi, même s'il n'était pas écrit sur son front qu'il jouait de la batterie. Or, nous ne vendions pas de percussions. Dans le monde de la musique, c'était une spécialité que peu pratiquaient.

Il m'a envoyé un baiser théâtral en quittant la boutique.

— Tu ne savais pas qui c'était, hein ? a demandé Jonno avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Le batteur ? Je devrais le connaître ?

— Il fait partie des Holy Criminals.

— Le groupe de Viggo Franck ?

— Oui. C'est pas vraiment ma came, mais la plupart des nanas les adorent.

Pas moi. Et c'était tout à mon honneur apparemment aux yeux de Jonno.

J'ai haussé les épaules avec nonchalance, histoire de continuer à l'impressionner, alors qu'au fond de moi j'étais ravie d'avoir vendu une guitare à une véritable rock star, enfin du moins à

un de ses amis.

Mais l'excitation liée à la rencontre avec Dagur s'est rapidement estompée, et j'ai recommencé à rêver de Paris. Et de Leonard.

Après une journée entière passée debout à la boutique, j'étais lessivée. Aussi, lorsque je suis arrivée au club fétichiste, j'étais épuisée, j'avais la tête qui tournait et j'avais bu tellement de boissons énergisantes pour tenir le coup que j'étais sur les nerfs.

J'essayais de ne pas enchaîner les boulots parce que c'était trop épuisant, mais j'étais bien obligée de faire des

sacrifices pour continuer à voir Leonard sans déplaire à mes employeurs. L'un de ces sacrifices était l'absence de sommeil lorsque je travaillais nuit et jour. J'avais commencé à la boutique à 10 heures du matin et je ne serais pas de retour chez moi avant 6 heures le lendemain matin.

L'atmosphère dans le club souterrain était irréaliste dans le meilleur des cas, mais, ce soir-là, on se serait quasiment cru dans un rêve. Les jeudis soir étaient toujours plus calmes que les samedis soir, et ils attiraient davantage les couples qui venaient profiter de l'équipement et de l'anonymat fournis par le club. Le bruit sourd des martinets et le claquement des fouets sur la peau nue, de même que les cris qui s'ensuivaient, pouvaient porter

loin, et je comprenais pourquoi les gens préféraient venir au club plutôt que de prendre le risque de réveiller leurs voisins avec leurs inhabituelles pratiques nocturnes.

Régulièrement, l'un des employés venait me relever pour me permettre d'aller aux toilettes ou de sortir fumer, même si je ne fumais pas. Je profitais systématiquement de ces pauses pour passer du temps dans les aires de jeux et observer les interactions entre les invités du club.

Je n'ai jamais pu m'habituer à voir des femmes attachées et frappées. Je pensais souvent à Liana et à Nick, et à la nuit où j'avais joué les voyeuses. Même si

j'avais ressenti une certaine excitation, l'idée que mon amie souffre, qui plus est de la main d'un homme, m'avait horrifiée. Je savais que chaque souffrance était contractuelle, et ce dans les moindres détails, qu'elle faisait partie d'une relation et que bien souvent la personne que l'on frappait avait supplié qu'on la traite ainsi. De nombreux maîtres prenaient plaisir à avoir quelqu'un à leur merci, mais d'autres acceptaient d'infliger davantage de souffrance parce que leurs soumises le leur demandaient et qu'ils étaient excités par leur réponse enthousiaste.

Richard était le seul homme Maître du Donjon. Son job consistait à donner des conseils, à garder un œil sur les clients et

à vérifier que les nouveaux venus suivaient les règles. Il avait essayé de m'expliquer les méandres de la relation dominant/dominé, et toutes les variations que je trouvais si fascinantes.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, m'a-t-il dit cette nuit-là.

Je regardais un homme cingler si violemment les fesses d'une femme avec une cravache qu'elle sursautait et criait à chaque coup.

— Tant que tu respectes le droit qu'a chacun de faire ce qu'il veut de son corps, a-t-il poursuivi.

— Évidemment. Chacun fait ce qu'il veut. Je sais. Je ne comprends juste pas

ce qu'ils en retirent.

— Est-ce qu'on t'a déjà tiré les cheveux ? Ou fessée ?

J'ai feuilleté mentalement mon petit catalogue de souvenirs sexuels. Nombre d'entre eux étaient flous à cause de la distance temporelle ou de l'alcool. Je me souvenais vaguement de ce type dans une fête quand j'étais en deuxième année de fac : il m'avait tiré les cheveux en m'embrassant et m'avait mordu la lèvre inférieure, puis il avait glissé ses mains sous ma jupe et m'avait fessée. Nous étions dans la cuisine à ce moment-là : il était adossé au réfrigérateur, et je m'étais approchée pour prendre une bière. C'est à ce moment-là qu'il m'avait prise dans

ses bras. Quand il avait tiré sur ma queue-de-cheval et m'avait mordu la lèvre, j'avais juste supposé qu'il était inexpérimenté et maladroit, mais la claque sur mon cul avait été la goutte d'eau. Je m'étais sentie profondément insultée et je l'avais repoussé avant de m'éloigner. Pour qui se prenait-il ? Un mec dans un clip de rap ? Liana avait failli s'étrangler de rire quand je lui avais raconté l'incident.

— Il faut te calmer, avait-elle dit. Être soumise peut être très excitant.

J'avais été choquée mais je n'y avais pas réfléchi plus avant. De toute façon, Liana essayait toujours de me pousser dans mes retranchements.

Après cela, j'avais décidé de ne plus porter de queue-de-cheval quand j'allais à une fête.

Richard m'a ramenée à la réalité.

— Et qu'est-ce que tu penses des maîtresses, de leurs soumis et de leurs esclaves ? a-t-il demandé.

Il a fait un geste de la main vers Elle, qui avait l'air de sortir d'un film de super-héros avec sa combinaison en latex et ses escarpins vertigineux. Elle se tenait raide comme la justice, et ses cheveux sombres relevés en chignon la grandissaient davantage encore. Ses jambes, légèrement écartées, lui donnaient encore plus d'assurance ; elle n'avait pas croisé les chevilles et elle ne

vacillait pas comme tant de femmes sur leurs talons hauts. Dans chacune de ses mains, elle portait un bracelet en argent poli incrusté de bijoux étincelants qui brillaient dans la lumière.

Chaque bracelet était relié à une longue chaîne au bout de laquelle était attaché un homme à quatre pattes, le nez rivé au sol. Les deux hommes portaient un short en latex sur lequel était imprimé en rose vif : « Esclave d'Elle ». Elle se contentait de les ignorer, mais il lui arrivait de tirer un peu sur la laisse, et un sourire de contentement éclairait alors ses traits.

— C'est différent, ai-je répondu avec assurance.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est différent, c'est tout.

Les questions de Richard commençaient à me mettre mal à l'aise.

J'ai repris ma place derrière le comptoir de la réception, qui était complètement déserte. J'avais espéré qu'il y aurait foule pour me distraire des pensées qui tournoyaient dans mon esprit, mais il était tard, et les clients n'arriveraient plus, à moins qu'ils ne viennent d'une fête privée ou d'un autre club.

Je ne portais aucun jugement moral sur les femmes qui se soumettaient aux hommes, tant qu'il s'agissait d'un jeu entre adultes dans lequel tout le monde

était au courant des tenants et des aboutissants, et qui était source de volupté, même si je ne pouvais pas comprendre qu'on éprouve du plaisir ainsi ni même qu'on ait envie d'essayer.

En revanche, je comprenais mieux le rapport qu'entretenait Elle avec ses esclaves. Cela ressemblait davantage à de la politique qu'à un jeu sexuel. Comme une société matriarcale dans laquelle Elle était Cléopâtre. C'était un système que j'appréciais. La féministe en moi trouvait cela complètement raisonnable. Les hommes au pouvoir faisaient n'importe quoi depuis des siècles.

Leonard me donnait parfois des instructions au lit. Ou alors il me

maintenait tandis que je gigotais pour échapper à une sensation trop intense. Mais il était très doux, et j'avais l'impression qu'il lisait dans mon esprit et qu'il me donnait ce que je réclamais, et non qu'il m'imposait quelque chose pour satisfaire son désir. Et il lui arrivait souvent de me regarder comme un objet de vénération, parfois si intensément que je détournais les yeux. Je n'avais pas l'impression que je méritais l'attention dont Elle était l'objet. Mais je n'étais pas non plus un objet qu'on pouvait utiliser comme on voulait.

Je n'arrivais pas à imaginer que Leonard puisse avoir envie de me fouetter jusqu'à ce que je crie ou qu'il veuille m'attacher entièrement. Neil non plus.

J'ai imaginé ce dernier, tout de cuir vêtu, penché sur moi, cravache à la main, et j'ai éclaté de rire.

— Tu devrais rentrer chez toi, a proposé Sherry de sa voix aiguë.

C'était la fille qui m'aidait au vestiaire ce soir, et elle m'avait surprise en train de rire toute seule alors qu'elle sortait fumer.

— On ne va pas tarder à fermer, je finirai pour toi. Tu as l'air épuisée.

Sherry ne s'appelait pas vraiment Sherry, de même qu'Elle ne s'appelait pas vraiment Elle. La plupart des employés et des invités utilisaient des pseudonymes ou des « noms de scène »

pour incarner leur côté fétichiste. C'était en partie pour préserver leur anonymat et éviter les ennuis que leur vie privée pouvait leur causer, en partie pour leur permettre de passer d'un personnage à l'autre, comme quand on enfle une paire de chaussures neuves ou une robe longue.

Quand j'avais été embauchée dans le club, on m'avait demandé quel nom je voulais utiliser, et il ne m'avait pas fallu longtemps pour décider de garder le mien. J'avais tellement de mal à découvrir qui j'étais que je ne voulais pas compliquer les choses. Je ne voulais pas me morceler entre la Gentille-Lily et la Vilaine-Lily, la Lily-sans-tatouages et la Lily-tatouée, la Lily du Berkshire et la Lily de Londres.

J'ai décidé alors que je serais Lily, point. Au club, j'étais libre d'être moi-même, quoi que cela veuille dire, et je ne voulais pas embrouiller les choses en donnant aux autres un nom qui était censé être mon « vrai moi ». Je voulais être toujours moi. La bonne vieille Lily.

Londres s'éveillait à peine lorsque j'ai ôté ma redingote en latex et enfilé mon jean, mon sweat-shirt et mes vieilles baskets pour rentrer à Dalston. Il était à peine 5 heures du matin, et c'était un moment étrange : la moitié des gens qui étaient dehors venaient juste de se lever alors que l'autre moitié rentraient se coucher. Quand je quittais le club, les rues étaient inévitablement remplies de gens bizarres, et je marchais rapidement,

tête baissée, en veillant bien à ne croiser le regard de personne. Je n'avais pas spécialement peur. C'était juste que je n'avais même pas l'énergie suffisante pour répondre à de potentiels harcèlements. Les hommes en costume feraient leur apparition plus tard, et, pour l'instant, j'étais entourée de poivrots, de clochards et de travailleurs municipaux. C'était un mélange étrange qui, combiné à l'heure matinale, faisait ressortir le pire chez les gens.

L'air frais et la marche rapide, quoique courte, vers la station de métro de Farringdon, n'ont pas réussi à chasser les questions qui me hantaient cette nuit-là. Je me faisais du souci pour Liana. Nous avions naturellement fini par nous perdre

un peu de vue – nous vivions dans deux villes différentes, et je consacrais beaucoup de temps à Leonard.

Pour autant que je sache, elle était toujours avec Nick, mais la dernière fois que nous nous étions parlé, il était clair qu'il y avait des tensions entre eux, et elle m'avait avoué l'air de rien qu'elle passait beaucoup de temps avec des gens que Nick n'aimait pas. Ce n'était pas à cause de cela que je me faisais du souci.

Peu de temps après avoir commencé à travailler au club, j'ai compris que Liana était une vraie soumise, ou que du moins elle avait fait des expériences dans ce domaine, même si elle ne se percevait pas comme telle. Nous n'en avons jamais

vraiment discuté, mais j'étais persuadée que Nick était son maître. Une fois que j'ai eu compris cela, je les ai observés quand ils étaient ensemble et j'ai commencé à apprécier Nick : il était discret et très affectueux avec elle, et ils avaient l'air très heureux ensemble. Tant qu'elle était avec Nick, je savais qu'il prendrait soin d'elle. Mais l'idée qu'ils pouvaient s'être séparés et que Liana était à présent livrée à elle-même me paniquait.

Elle était du genre à jeter toute prudence aux orties pour un peu d'excitation. Liana suivait son corps alors que je suivais mon cœur, et elle pouvait facilement aller trop loin et emprunter une route semée de dangers.

La plupart des maîtres étaient des individus complètement normaux, qui avaient beaucoup d'affection pour leurs partenaires, et la majorité des soumis étaient des êtres équilibrés et ordinaires, qui avaient des pratiques sexuelles différentes des autres, mais il y avait des gens à la marge, qu'il valait mieux éviter.

Chaque groupe a ses extrémistes. Richard avait été le premier à m'expliquer quels types de dangers devaient m'alerter si je surveillais l'aire de jeux ou comment garder l'œil sur certains clients à la mine patibulaire afin de décider s'il fallait les mettre à la porte. Les hommes seuls en veste militaire qui se tenaient trop près de l'aire de jeux étaient en général à

surveiller, mais ils pouvaient prendre d'autres formes, et ceux qui se dissimulaient derrière une façade respectable étaient ceux qui m'inquiétaient pour Liana.

Elle n'était pas stupide mais très imprudente. Et c'était mon amie la plus chère.

Je me suis juré que, sitôt rentrée de Paris, je prendrais le temps de l'appeler. Je lui parlerais de Leonard et je lui confierais mes derniers secrets, en espérant qu'elle se sentirait toujours suffisamment proche de moi pour me rendre la pareille.

D'ici là, j'oublierais le club et la fascination que ce monde exerçait sur

moi. Y compris ce que je ne comprenais pas encore. Et j'allais me consacrer à Leonard.

Je me suis dépêchée de rentrer chez moi pour me reposer et faire ma valise.

Leonard avait eu une vie avant moi. Mais je ne voulais pas en entendre parler. Il avait été marié, avait eu de nombreuses aventures et bien davantage encore. J'étais jalouse.

Je voulais vivre mes propres expériences. Une petite voix me disait que je le méritais. Du coup, j'étais mal à l'aise lorsque mes sentiments pour Leonard prenaient le dessus et que je n'étais capable de rien d'autre que de rêver éveillée à un avenir incertain entre

nous. Mon cœur lui appartenait, mais mon âme était déchirée.

La chambre était au dernier étage d'un petit hôtel situé entre la Seine et le boulevard Saint-Germain. Leonard m'a appris plus tard que Serge Gainsbourg, le chanteur aux mœurs dissolues, avait vécu dans la même rue, à quelques encablures de là. En tendant le cou, on pouvait même voir la cour de son immeuble de notre chambre.

Le train avait été immobilisé dans le tunnel pendant une demi-heure, et il faisait déjà nuit lorsque je suis arrivée à destination.

Le vieil homme de la réception a levé les yeux de son journal et s'est contenté

de hocher la tête quand je lui ai donné le nom de Leonard. Je lui avais envoyé un texto en arrivant à la gare du Nord, et il m'avait donné son numéro de chambre. Je transportais juste un sac de week-end contenant du change pour la nuit et ma trousse de toilette.

Leonard lisait, assis sur le lit. Il portait, comme à son habitude, un pantalon de costume noir et un tee-shirt. Il m'a accueillie avec un sourire chaleureux et a posé son livre. Il avait laissé la porte ouverte pour moi.

— Bonjour, mademoiselle Lily, a-t-il dit. Bienvenue à Paris.

— Hé, monsieur Leonard, je suis ravie d'être ici...

Je m'apprêtais à dire quelque chose de drôle, même si ce n'était pas en français, mais les mots m'ont fait défaut. Le regard qu'il a posé sur moi, dans cette petite chambre mal éclairée, était serein.

— Tu as faim ? Vu l'heure qu'il est, on va avoir du mal à trouver un endroit où dîner, mais je suis certain qu'on peut s'arranger. Il y a un stand de crêpes près d'Odéon.

— Pas la peine. J'ai mangé un sandwich dans le train et j'ai des pommes dans mon sac.

Il s'est levé et m'a enlacée.

C'était étrange d'être ici avec lui. Nous avons partagé des chambres

auparavant et nous savions bien en y entrant que nous allions baiser. Toutes nos rencontres précédentes avaient été guidées par le désir. Nous n'avions jamais bavardé avant. Le fait d'arriver séparément me faisait tout drôle et éveillait des doutes, comme si tout le processus était artificiel. J'ai posé mon sac sur le sol.

Leonard m'a attirée à lui et a déposé un baiser sur ma joue, tout en faisant courir amoureusement sa langue sur mon tatouage, comme pour le goûter. Il avait gardé les yeux ouverts, et je l'ai imité, même si ma première réaction avait été de les fermer, pour mieux savourer ses attentions.

Il a défait les boutons de ma légère veste d'été et l'a fait glisser le long de mes bras. Je lui ai facilité la tâche en les levant. Je sentais son souffle fugace sur mon visage ; j'ai essayé de l'embrasser, mais il a reculé.

— Non, a-t-il dit. Je veux d'abord te déshabiller.

J'ai acquiescé, obéissante. Il avait visiblement planifié cet instant, établi un rituel. J'étais ravie de lui faire plaisir. J'ai repensé à la soirée au club et à la conversation avec Richard. Mais avec Leonard c'était différent. Même lorsqu'il me donnait des ordres. Nous étions à égalité et nous prenions du plaisir, dont la forme variait.

— Doucement, a-t-il poursuivi en s'agenouillant devant moi.

Il a commencé à délayer mes bottes, qui m'arrivaient aux genoux, ce qui m'a donné une vision parfaite du sommet de sa tête. De mon point de vue élevé, ses boucles formaient une épaisse symphonie de mèches blanches et noires qui indiquaient tous les points cardinaux. J'ai soudain eu une envie folle de plonger mes mains dans ce luxuriant jardin, mais je me suis retenue, de peur d'interrompre la façon solennelle dont il avait décidé de me dévoiler, une dentelle, une parure, un doux murmure à la fois.

Par la fenêtre de notre chambre d'hôtel, j'entendais le murmure étouffé

des passants dans la rue, des mots inconnus dans une langue étrangère, comme le chuchotement d'un chœur lointain qui faisait écho à mon trop lent effeuillage par cet homme tendre que je connaissais si mal.

Que me trouve-t-il ? ai-je songé. Je savais que j'étais imparfaite, encore un brouillon, et que j'avais toute une vie devant moi, remplie d'aventures. Mais je savais aussi que je chérirais ce genre d'instant à jamais, que je les entreposerais dans les tréfonds de ma mémoire fiévreuse et qu'ils me façonneraient jusqu'à ma mort. Pourquoi avais-je, avec Leonard, ce terrible sentiment de mortalité, cette sensation de voir le tableau dans son ensemble ? Était-

ce à cause de notre différence d'âge ? Parce qu'un jour il mourrait et que je serais toujours jeune ? Je prenais tout cela beaucoup trop au sérieux.

Il a ôté les chaussettes fines que je portais sous mes bottes, puis mes collants, puis ma culotte, m'exhibant tout entière. Enfin, avec un long soupir, Leonard a enfoui sa tête entre mes cuisses ; il a inspiré mon odeur et ma moiteur. Dans cet instant à la fois solennel et obscène, j'ai compris soudain que Leonard aussi enregistrerait chaque geste et chaque image de notre rituel. En gardait-il le souvenir pour plus tard ? Pour se masturber ?

J'ai essayé de me mettre à sa place.

Petite Lily, avec ses petits seins et sa peau pâle, ses cheveux noirs comme la nuit qui frôlaient sa taille, son tatouage audacieux et clinquant sur son omoplate, ses poils pubiens, la larme sur sa joue. Cet homme avait eu bien plus de maîtresses que je n'avais eu d'amants. Qu'est-ce qui lui plaisait chez moi ? Peut-être le fait que nous soyons deux solitaires, même au milieu de la foule. On dit que les contraires s'attirent, mais je sentais, à cet instant, que ce n'était qu'un cliché de plus, que c'étaient nos ressemblances qui nous rapprochaient : notre vide intérieur, nos silences, notre volonté désespérée de partager nos défauts. C'était ce qui nous rendait uniques.

Debout, les jambes écartées, seulement vêtue d'un débardeur en coton remonté sur mon ventre, avec à mes pieds Leonard, comme un pénitent devant l'autel, qui contemplait avec adoration ma chatte.

D'une main, il a écarté doucement mes lèvres, m'ouvrant, dévoilant cérémonieusement ma roseur, puis il a plongé sa langue profondément en moi. J'ai frissonné tandis qu'il orchestrait la montée de mon désir : chaque caresse, chaque coup de langue était un assaut calculé de mes défenses, excitait mes terminaisons nerveuses et, atteignant les tréfonds de mon âme, faisait tomber toutes mes inhibitions. C'est alors qu'il a enroulé sa langue autour de mon clitoris,

et de nouvelles vagues de plaisir ont parcouru mon corps. Un léger vertige m'a saisie. De son autre main, Leonard me maintenait fermement par les fesses, tout contre lui.

J'ai fermé les yeux et je me suis abandonnée.

Mon sexe était en feu. Mon esprit était prisonnier d'un cercle de flammes.

La torture était exquise, et tous mes muscles ne réclamaient silencieusement qu'une chose : la jouissance.

J'étais certaine que Leonard savait quel trouble il faisait naître en moi, de quelle façon il embrumait mon esprit et contrôlait mon corps, mais il n'en laissait

rien paraître. Je savais que j'étais très humide et je me suis demandé quel goût j'avais.

Sa langue ne cessait de m'exciter, ses lèvres brûlantes mouillaient les miennes, me caressaient, joueuses et malicieuses, et j'ai imperceptiblement écarté davantage les jambes pour encourager ses avances.

Ses dents.

Il a mordillé mes lèvres avec tendresse et précaution, tirant, mordant délicatement leur chair délicate avant de s'enfouir plus profondément, plus haut, et de saisir le bouton enflammé de mon clitoris, qu'il a commencé par lécher avant de mordiller doucement sa dureté croissante, jusqu'à

ce que je ne puisse plus supporter la tension, le désir, la frustration poignante entre la douleur et la transcendance, et que je lui dise, hors d'haleine :

— Baise-moi, Leonard. Maintenant !

Il a reculé et s'est redressé. Je l'ai poussé en arrière sur le lit et j'ai commencé à défaire son pantalon. Fermeture Éclair, ceinture en cuir : j'étais impatiente de libérer son sexe sombre, de satisfaire mon appétit féroce, de sentir le pouls de sa vie battre dans ma bouche alors qu'il grossissait et me remplissait, puis de le prendre rapidement dans ma chatte qui le réclamait à cor et à cri, comme un mendiant quémante de la nourriture, afin qu'il me complète enfin.

Mais Leonard n'était pas du genre à se hâter et, même lorsque nous baisions et que nous nous agitions brutalement, il faisait toujours preuve d'une certaine componction, de patience ; il savourait les instants que nous passions ensemble avec lenteur et calcul. Il ne se pressait jamais et il donnait des coups de reins réguliers : lents, lents ; rapides, rapides ; lents... Il en variait le rythme et l'intensité, et manipulait à merveille mes sens exaltés sans jamais cesser d'observer la croissance de mon plaisir, les yeux grands ouverts et un demi-sourire aux lèvres. Je savais que sa façon de me regarder lorsque nous baisions n'était pas de l'autosatisfaction mais une compréhension parfaite de la façon dont

nous nous fondions l'un dans l'autre et dont nous nous répondions quand nous étions pris dans les affres de la passion.

Il ne ressemblait à aucun de mes amants précédents.

Et, lorsque épuisés après l'amour, nous gissions sur le lit défait, draps et membres mêlés, le souffle encore court et le corps encore en proie aux vagues du plaisir qui s'estompaient, il ne se hâtait pas de se couvrir comme les autres l'auraient fait. Il n'avait pas honte d'exposer son corps à mon regard curieux et il était presque fier de ses hasardeuses imperfections ; là un pli, un creux, une fine cicatrice sur l'épaule.

J'adorais le corps de Leonard. Mais je

ne pouvais m'empêcher de me demander s'il voyait en moi autre chose que ma jeunesse. Peut-être n'étais-je pas Lily pour lui mais une fontaine de jouvence.

— Ce n'est pas vrai, a-t-il répondu un jour que je lui faisais part de cette réflexion.

Nous étions à Barcelone, et ce serait la dernière fois que je le rejoindrais en Europe.

— Je ne veux pas vampiriser ta jeunesse, a-t-il poursuivi. Bien loin de là. C'est juste qu'à tes côtés je me sens vivant.

Je me délectais de ces matins paresseux dans ces villes étrangères, dans

ces hôtels qui souvent n'avaient pas de nom ; nous nous réveillions, et il me permettait de contempler le spectacle de son corps pendant que nous nous caressions. Son pénis me fascinait, au repos comme en pleine action, et il acceptait sans vergogne mon examen ; j'en mémorisais chaque creux, chaque plein et chaque teinte, la façon dont il saillait de son corps et se nichait contre sa cuisse, presque animé d'une vie propre. Leonard disait en plaisantant que je lui portais un intérêt tout médical.

Peut-être essayais-je seulement de découvrir entre les lignes de son corps ce qu'avait été sa vie avant moi. L'un dans l'autre, c'était un sentiment étrange.

De la même manière, il m'avait avoué qu'il adorait me regarder et à quel point ma nudité le ravissait. Je le voyais dans son regard, dans sa façon de me suivre des yeux lorsque je me baladais dans la chambre, m'habillant et me déshabillant devant lui.

À Amsterdam, la fenêtre de notre chambre d'hôtel donnait sur Singel Canal, sur un lacs de ruelles battues par la bruine légère, sur un défilé de vélos garés le long du quai et des arbres qui bruissaient sous la brise. Allongée sur le lit, je me laissais nourrir de framboises et de chocolat par Leonard, comme une vestale romaine indolente étalée sur le lit et vénérée avant d'être prise. Soudain, il a écarté mes lèvres et a fourré ma chatte

avec le dernier carré de chocolat. Il a ensuite attendu qu'il fonde avant de le lécher avec délices. J'ai éclaté de rire et j'ai goûté sur ses lèvres le goût de mon intimité mêlé à celui de chocolat amer.

C'est aussi à Amsterdam qu'il a glissé une fleur dans mes cheveux sombres pour célébrer le printemps, puis qu'il m'a demandé de porter une ample jupe blanche qui balayait mes chevilles avec mes Dr Martens et m'a suppliée d'aller me promener bras dessus bras dessous avec lui, sans culotte.

— Fais-le pour moi, a-t-il ordonné.

Et je lui ai fait plaisir.

Dans une petite bijouterie près du

Dam, il a fait l'acquisition d'un bracelet en or qu'il a fixé à ma cheville avec une petite clé qu'il a prestement fait disparaître dans sa poche. Était-ce une façon de m'attacher ? J'ai immédiatement pensé cela, et le souvenir de Liana a resurgi. Mais Leonard et moi n'avions pas ce genre de relation. Mais alors pourquoi avait-il fait cela ?

— Pour que tu ne m'oublies jamais, a-t-il expliqué. Quand je ne serai plus là. Après Leonard... On dirait presque le titre d'une pièce de théâtre existentielle, non ?

J'ai commencé à paniquer et j'ai tenté de protester, mais Leonard s'est montré très ferme.

— Ça ne peut pas durer, Lily. Je ne suis pas idiot. Ça ne doit pas durer. De toute façon, c'est inéluctable. Tu finiras par rencontrer quelqu'un de plus jeune, qui sera moins ennuyeux que moi et avec qui tu n'auras pas honte d'être vue en public. Tu verras.

J'ai ouvert la bouche pour m'insurger, mais Leonard a posé ses doigts sur mes lèvres pour m'empêcher de parler.

— Il n'y a pas de négociation possible, a-t-il poursuivi, alors qu'un nuage de tristesse nous enveloppait à présent. Ce sera comme ça, ça aurait dû l'être depuis le début.

Ses doigts ont quitté ma bouche, et il m'a embrassée sur le front.

Deux semaines plus tard, nous étions à Barcelone. Il revenait du Moyen-Orient. La réception de notre hôtel était toute en lignes droites et décorée de nombreux miroirs. Lorsque nous avons pris la chambre en arrivant tous deux en taxi de l'aéroport où nous nous étions retrouvés, l'employé en uniforme nous a jeté un regard entendu. Nos tenues n'étaient pas assorties : Leonard portait comme à son habitude un costume bleu marine et moi une veste en cuir usée, des leggings et des bottes hautes. La plupart des employés n'avaient que quelques années de plus que moi, et je croyais lire de la désapprobation dans leurs regards. Peut-

être Leonard l'a-t-il sentie aussi. Il aurait pu inventer une explication ou prétendre que j'étais sa fille, mais lorsqu'il a signé la réservation il a insolemment confirmé mon statut en répondant à l'employé que non merci, nous n'avions pas besoin de lits jumeaux, un lit double ferait l'affaire. J'étais écarlate, mais je commençais à comprendre les dangers de notre relation. Jusque-là, mes sentiments pour Leonard avaient voilé la réalité que nous ignorions joyeusement en prétendant être un couple.

Un couple qui n'avait rien en commun. Pas même un ami ou un goût musical.

En descendant les Ramblas depuis la place de la Catalogne, j'ai été submergée par la peur et la perspective de voir le

bonheur m'échapper et, dans un accès de panique, j'ai dit à Leonard que j'étais amoureuse de lui et que rien d'autre n'avait d'importance. Nous avons fait un détour par l'immense marché couvert pour contempler, émerveillés, les fruits de toutes les couleurs et les déploiements de viandes et de poissons exotiques exposés sur les étals en marbre.

Plus tard, sur le chemin qui nous ramenait à l'hôtel à Condal, nous avons croisé des oiseaux en cage sur le marché aux animaux, et j'ai eu envie de pleurer. C'était irrationnel, mais j'avais l'impression qu'une nappe de brouillard s'était abattue sur nous et nous isolait du reste de la ville pendant que nous marchions en silence, tous deux en proie

à des pensées moroses et au sentiment prémonitoire de lendemains plus sombres.

Cette nuit-là, nous avons baisé comme des fous, nous nous sommes presque lacérés, enragés, alors que nos corps se livraient à un combat furieux, comme des boxeurs sur le ring. Je l'ai griffé. Il m'a contusionnée. Ni l'un ni l'autre n'a cru bon de s'excuser. Les mots étaient devenus inutiles.

Le lendemain matin, nous avons la matinée pour nous avant de reprendre un vol en fin d'après-midi pour Londres. Nous avons décidé de visiter le parc Güell. L'escalier sans fin qui y menait nous a laissés à bout de souffle. Mais la

vue qui nous attendait était inoubliable, et, avec la ville à nos pieds sous le soleil, nous nous sommes tenus par la main en public pour la première fois, puis nous nous sommes assis pour nous embrasser sur un banc, tandis qu'une horde de religieuses à lunettes à la tête d'un groupe d'enfants nous dépassait en nous jetant en douce un regard désapprobateur.

Après ces quelques jours beaucoup trop courts à Barcelone, patchwork insensé de passion et de doutes, de moments de gêne et de silences trop longs, de révélations et de non-dits, nous nous sommes séparés pour ce qui devait être la plus longue durée depuis le début

de notre relation. Presque un mois.

Le lendemain matin qui a suivi notre retour à Londres, je me suis réveillée et j'ai roulé sur le ventre, tendant, comme à mon habitude, le bras pour consulter les messages sur mon téléphone. Leonard me répondait en général après minuit, et je gardais toujours son dernier message pour le lire au saut du lit. C'était devenu une habitude puis une superstition. Si je me réveillais au beau milieu de la nuit en sachant qu'il m'avait certainement répondu, je n'ouvrais pas ma messagerie avant l'aube et la sonnerie de mon réveil. J'avais peur que ma journée ne soit gâchée si son nom ne s'affichait pas dans ma boîte mail.

Ce matin-là, pas de message. Ma boîte était vide, comme mon cœur. Il avait beaucoup voyagé récemment. Peut-être était-il simplement coincé dans un aéroport sans réseau. Ou peut-être avait-il laissé son chargeur dans son bagage en soute.

Mais je savais que Leonard était un homme routinier et que, s'il ne m'avait pas écrit, c'était qu'il avait une bonne raison.

J'ai décidé de ne pas lui écrire en premier. C'était notre façon de procéder. Et puis pas question de lui courir après comme une gamine énamourée.

J'ai essayé de me distraire en revenant à mon ancienne vie, à ma routine. À la

Lily que j'étais avant de rencontrer Leonard.

J'ai commencé par contacter mes amis, mais le numéro de Liana sonnait sans relâche dans le vide. Une semaine s'est écoulée, et elle ne m'a pas rappelée. Mes inquiétudes à son sujet, combinées à la crainte d'avoir définitivement perdu Leonard, ont formé une boule dans mon estomac, qui menaçait d'engloutir ma vie tout entière. J'étais maussade à la boutique et songeuse au club, même si mes deux employeurs étaient ravis que je sois plus disponible qu'avant.

Ni Jonno ni Elle ne m'ont posé de questions. Ils ont dû supposer que la raison de ma nouvelle présence était la

même que celle qui expliquait mes anciennes absences. Un homme.

Quinze jours après mon retour, j'ai appelé Neil, juste pour être réconfortée par une voix amicale.

— Lily ! s'est-il exclamé après seulement deux sonneries.

Il avait l'air beaucoup plus gai que d'habitude.

— Tu es de bonne humeur, ai-je constaté.

— J'ai décroché le job ! a-t-il crié avec enthousiasme. Comme chargé de clientèle !

Je me rappelais vaguement qu'il avait un entretien d'embauche dans la boîte de

relations publiques où il avait fait un stage et j'ai tenté de me souvenir des détails. J'ai ressenti une pointe de culpabilité. J'avais été tellement absorbée par ma propre vie que j'en avais oublié celle de mes amis.

— Ouah, génial !

Neil était le seul de mon groupe de comparses étudiants diplômés en même temps que moi à avoir décroché un véritable emploi. Les autres, nous nous contentions de dériver et nous avons tous des jobs d'été qui s'éternisaient, le temps qu'on découvre ce qu'on voulait faire ensuite.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? ai-je demandé en m'efforçant d'avoir l'air

contente.

Une conversation avec Neil était peut-être le dérivatif à ma mélancolie.

— Gérer des comptes. Dans le département de l'urbanisme, a-t-il expliqué. Ce n'est pas encore un emploi avec beaucoup de responsabilités, mais je vais travailler sur certaines campagnes. Prochaine étape : la voiture de fonction... Je suis sur la bonne voie, Lily. C'est pas génial ?

— Oh ! ai-je répondu.

D'une manière étrange, j'avais toujours cru qu'il bosserait dans la comptabilité, à vérifier des factures et à établir des fiches de paie.

— Comment tu vas, toi ? Ça fait une éternité.

— Bien, ai-je menti. On devrait sortir un de ces quatre. Tu fais quelque chose ce soir ?

— Oui. Je bosse. Et demain soir aussi. La semaine prochaine ?

— Avec plaisir.

Nous avons raccroché en nous promettant de nous voir rapidement.

J'étais contente pour lui, mais, après cette conversation, je me sentais encore plus seule. L'ancien Neil que je connaissais bien semblait avoir été remplacé par une version plus récente que je connaissais beaucoup moins bien

et à laquelle je n'étais pas habituée.

Qu'est-ce que j'avais fait de travers ? J'aurais aimé revenir en arrière, à cette vie estudiantine facile et rythmée par les cours et les examens. La vraie vie n'était alors qu'un fardeau lointain, qui ne viendrait jamais frapper à nos portes.

Même un disque d'Alice Cooper écouté en boucle ne pouvait me sortir de la déprime.

Le cœur lourd, j'ai rafraîchi ma page et consulté de nouveau mes mails.

Toujours rien.

Leonard avait disparu de ma vie. Et j'ai compris, avec l'inflexible assurance que confère la jeunesse, que je venais de

tourner une page importante de mon existence.

4

80 NOTES DE DAGUR

PENDANT QUELQUES SEMAINES, J'AI ERRÉ DANS UN BROUILLARD DE CULPABILITÉ, EN ME DEMANDANT SI J'AVAIS PRIS la bonne décision. Je me suis demandé si j'avais été la seule responsable de ce choix et si, d'une certaine manière, Leonard ne m'avait pas forcé la main.

J'avais l'impression que durant les quatre-vingts jours qu'avait duré notre relation – et j'étais certaine du chiffre chaque fois que je contemplais le calendrier punaisé au-dessus de mon petit bureau dans ma chambre – il avait semé les graines du doute et m'avait fourni, miette par miette, les raisons pour lesquelles nous ne pouvions pas rester ensemble. Jusqu'au jour où, la coupe étant pleine, nous avons été obligés de nous séparer. Plus j'y réfléchissais, plus je pensais que c'était exactement ce qui s'était passé.

D'une certaine manière, il avait planifié notre rupture dès le début, pour m'éviter de souffrir à l'avenir. Plus les choses devenaient claires, plus je

l'aimais.

À de nombreuses reprises, j'ai eu envie de lui téléphoner. Je ne l'ai jamais fait à cause d'une crainte inexplicable : j'avais peur qu'il ne tente de m'appeler au même moment et que nos appels ne se croisent et ne s'annulent. Mon corps tout entier se révoltait contre cette séparation.

Après ma journée à la boutique, je marchais plus loin que d'habitude et je hantais en silence les bars dans lesquels nous nous étions retrouvés, dans l'espoir de l'apercevoir. J'avais terriblement peur de finir par tomber sur lui, en compagnie d'une autre fille de mon âge, ce qui aurait définitivement fait de lui un connard et un manipulateur. Peut-être l'espérais-je au

fond. Une telle découverte soulagerait enfin la peine qui me dévorait. Mais aucun signe de lui. Si j'avais su où il habitait, j'aurais volontiers et sans vergogne fait le pied de grue devant sa maison de Blackheath, juste pour le voir. J'étais en proie à un maelström d'émotions contradictoires, et je me sentais vide et perdue.

Malheureusement, le club a fermé pendant quelques semaines, le temps de faire des travaux de décoration. Toutes mes soirées se sont libérées, et, à la boutique, les affaires tournaient au ralenti : j'avais donc tout le temps du monde pour faire resurgir et ressasser tous les minuscules événements que j'avais vécus avec Leonard. La façon dont ses doigts

avaient dessiné un sillage de salive sur les fleurs de mon tatouage lorsqu'il en avait solennellement dessiné les contours la fois où il m'avait déshabillée dans une chambre d'hôtel, non loin de la bretelle d'accès à Heathrow, où nous avions baisé au rythme des voitures qui rugissaient en contrebas ; son souffle tiède et saccadé lorsque sa bouche approchait de mes seins ; la pression de ses doigts écartant mes fesses lorsqu'il me prenait par-derrière ; les mondes pleins de silences qui peuplaient parfois nos conversations. C'était comme si le barrage de mes souvenirs avait cédé et que ce qui était naguère source d'un plaisir intense se transformait, avec une infinie lenteur, en souffrance.

J'ai fini par arriver à joindre Liana. Elle vivait toujours à Brighton, mais elle avait rompu avec Nick. Elle a fait allusion à quelqu'un d'autre, mais sans vouloir m'en révéler davantage. Elle avait trouvé un emploi dans un cabinet d'avocats et, après avoir compris, comme je l'avais fait avant elle, que les diplômés en littérature britannique étaient beaucoup trop nombreux sur le marché, elle envisageait de reprendre des études de droit. J'avais vraiment besoin de parler à quelqu'un, et Liana avait naguère été ma confidente. J'ai donc décidé de prendre le train pour aller la voir le samedi suivant, et elle a accepté.

Une bruine tenace assombrissait le ciel lorsque je suis descendue du wagon et ai

quitté la gare. Liana avait déménagé dans un studio à Hove et elle m'avait expliqué comment m'y rendre en transports en commun, mais j'ai préféré prendre un taxi. Tous mes voyages avec Leonard m'avaient donné le goût du confort.

J'ai eu un choc en voyant Liana. Ses cheveux châtain, naguère magnifiques, étaient ternes et sales, et on aurait dit qu'ils n'avaient pas été peignés depuis des lustres, et elle avait mauvaise mine. Nous avions toutes deux le teint pâle, mais, ce jour-là, elle ressemblait à une poupée de chiffon de Halloween.

— C'est pas la joie en ce moment, a-t-elle avoué quand elle a vu mon regard perplexe.

— Merde ! ai-je répondu. Et moi qui comptais sur toi pour me remonter le moral.

— Bienvenue au club, a-t-elle rétorqué pendant que nous montions l'escalier qui menait à la cuisine pour prendre une dose de caféine. Il y a un homme dans l'histoire ?

— Comment tu as deviné ?

— Tu connais mes dons de voyance, a-t-elle répondu avec un faible sourire.

Mon cœur s'est serré. Échanger des histoires tristes avec ma meilleure amie ne correspondait pas à mon idée de week-end sympa.

Nos histoires étaient bien différentes

en réalité. Je n'étais plus avec Leonard, alors que Liana était toujours plus ou moins avec un homme qui, lui aussi, était plus âgé qu'elle. J'étais trop vulnérable pour avouer le nombre d'années qui me séparait de Leonard, et elle est demeurée vague elle aussi, mais j'ai deviné qu'il avait la quarantaine. C'était le seul point commun de nos histoires respectives.

Si j'avais pensé que mon histoire était particulière, la sienne m'a prise par surprise.

— C'est un maître, a avoué Liana.

Je m'en doutais.

— Un bon maître ? ai-je demandé.

— D'une certaine manière.

Elle m'a expliqué un peu quelle sorte de relation la liait à cet homme, dont elle a refusé de me donner le nom. Peut-être craignait-elle que je ne le dénonce à la police ? Et, au fur et à mesure qu'elle me racontait certaines choses, je me suis dit qu'il méritait vraiment que je le fasse, mais après l'avoir écorché vif de mes propres mains.

— Je pensais que c'était Nick, ton maître, ai-je constaté, perplexe.

Liana a soupiré.

— C'était ça, le problème. Je le pensais aussi. Mais je ne me connaissais pas bien à l'époque, et tout ça était tellement nouveau...

— Nick n'est pas un maître ? Mais alors ? Les cordes et tout le bazar ?

Je me souvenais de cette nuit de folie quand nous nous étions fait tatouer, que nous avons rencontré Nick et que j'avais joué les voyeuses. Elle avait été ligotée et prise violemment, et son air d'extase lorsque Nick avait apprécié ses réactions m'avait fait prendre conscience soudain que c'était la véritable Liana que j'avais devant moi, une étrangère dont les motivations et les désirs profonds étaient très différents des miens.

Même si nous ne nous étions pas perdues de vue, nos visites et nos coups de fil s'étaient graduellement espacés, et j'ai compris que nous avions commencé à

nous éloigner à partir de cette nuit-là. Même si mon éducation sexuelle avait désormais élargi mes goûts, nous n'avions jamais réussi à nous raccommoder vraiment – peut-être parce que nous n'en avons jamais parlé.

C'était compliqué, mais, maintenant que j'avais plus d'expérience et que j'avais vécu une vraie relation, je me rendais compte que peu de choses sont simples.

— Oui, a poursuivi Liana. Nick aimait les cordes. C'est un artiste, il trouve ça beau. Mais ça s'arrête là.

— Ça avait l'air pourtant assez intense.

— Tu étais droguée, Lily, et c'était la

première fois que tu voyais un truc pareil.
Crois-moi, ce n'était pas grand-chose.

— Tu aimes autre chose que les cordes, c'est ça ? Et pas Nick ? C'est pour ça que vous avez rompu ?

— En résumé, oui.

— On a toute la journée devant nous. Pourquoi est-ce que tu ne me racontes pas la version longue ?

Je me suis levée pour rallumer la bouilloire.

— Nick n'aimait pas me frapper. Ou me mettre dans une situation inconfortable. C'est un mec doux.

— Tu voulais qu'il te blesse ?

— Je suis une soumise, c'est comme ça. Il va falloir t'y faire.

— Désolée, ai-je répondu. Je ne te juge pas, je veux juste comprendre.

— Je n'aime pas vraiment la douleur pour la douleur. J'aime le jeu de pouvoir. La relation maître-soumise.

J'ai acquiescé pour l'encourager à poursuivre. J'avais vu des gens jouer au club, mais je ne connaissais aucun de ces couples et je ne savais pas vraiment ce qui était réellement en jeu derrière ces relations sexuelles.

— Tout est dans le lien de confiance entre deux personnes, tu vois. La fessée, le fouet, tout ça n'en est qu'une

manifestation physique... Mais il y a plein d'autres trucs : l'irrumation, le feu, la cire chaude, les aiguilles, la torture par électricité...

Un sourire coquin a éclairé ses traits lorsqu'elle a vu que je cillais. L'ancienne Liana que je connaissais bien était toujours là, dissimulée sous la surface morose : elle aimait toujours choquer les gens.

— Tout ça a l'air douloureux.

— Non. Pas quand tu le fais correctement. Un bon maître prépare sa soumise, et, quand il en arrive aux trucs durs, ce n'est pas terrible ni même douloureux, à moins que tu le veuilles vraiment. Tu devrais essayer. Tu

travaillés bien dans un club fétichiste, après tout.

— C'est pas vraiment mon truc.

— Ça, on ne le sait pas tant qu'on n'a pas essayé. Et certaines choses sont différentes de ce qu'on croit. Le feu, par exemple, ressemble à un câlin tiède. Et la cire, c'est très sympa, à condition de ne pas utiliser n'importe quelles bougies et qu'elle ne soit pas trop chaude.

— Mmmm, ai-je répondu, pas vraiment convaincue. Qu'est-ce qui te plaît dans tout ça ? La sensation pure ?

— Pas tout à fait. Il y a quelque chose de presque mystique. Quand tu trouves le bon partenaire et que tu te laisses

vraiment aller, tu entres dans une espèce de transe. C'est libérateur, aussi. Tu transfères toute la responsabilité à quelqu'un d'autre et tu te permets d'être complètement désinhibée. Tu prends du plaisir alors que tout le monde dit que c'est mal. Tu joues avec le feu. Tu as bien vu ça au club. Tu ne lâches jamais prise ?

J'ai fait « non » de la tête.

— Alors tu n'as pas vraiment vécu. Quand il me tire les cheveux et me crache au visage, il efface toutes mes pensées. Tous mes soucis. C'est comme s'il m'avait écorchée et qu'il tenait mon âme au creux de sa main, comme un papillon. Et il me voit comme je suis vraiment. Pas les conneries que j'ai construites depuis

des années. La fausse assurance, l'arrogance. Il voit qui je suis réellement. Et après, quand je suis en morceaux, il me prend dans ses bras et me berce comme une enfant...

J'ai bu une gorgée de thé chaud qui m'a brûlé la gorge. Liana devenait lyrique, et une expression rêveuse se peignait sur ses traits. Même si j'étais ravie qu'elle se confie à moi, je trouvais tout cela un peu flippant. Les gens pervers sont parfois très intenses.

— Qu'est-ce qui est allé de travers, alors ? Si c'est si génial que ça, pourquoi tu as l'air si malheureuse ?

— Pendant un temps, ça a fonctionné avec Nick. Je pense que je suis soumise

de nature. J'ai toujours été comme ça. C'est le premier qui a révélé ça en moi. Au début, c'était super, et j'ai adoré. Mais, au bout d'un moment, j'en ai voulu plus. Et il ne pouvait pas me donner ce que je voulais.

— Il n'aimait pas les trucs plus hard ? Il ne pouvait pas faire un effort pour toi ?

— On a essayé, mais ça n'a pas marché. Il y a une différence entre celui qui t'utilise parce qu'il le veut vraiment et celui qui fait ça pour te faire plaisir. Ça a tout changé. J'avais l'impression que c'était moi qui tirais les ficelles. Et je savais que ça ne lui plaisait pas vraiment. Alors on a décidé que je pouvais jouer avec d'autres personnes, juste pour

évacuer.

— Il est devenu jaloux ?

Elle a ajouté une cuillère de sucre dans son thé. C'était la cinquième, et elle avalait les biscuits au gingembre les uns à la suite des autres. Liana était accro au sucre.

— Pas vraiment. C'est assez courant d'avoir plusieurs partenaires. J'allais régulièrement dans les clubs ou autres, et je me faisais fouetter par le Maître du Donjon ou par des gens qui pratiquaient aussi. C'était une façon de prendre du plaisir pour tout le monde. Nick n'était pas jaloux. Mais j'ai arrêté de le voir comme mon maître, et mes sentiments pour lui ont changé. On a commencé à

s'engueuler. Et puis j'ai rencontré quelqu'un.

— Le mec avec qui tu es en ce moment ?

— Non, un de ses amis. On ne s'est vus que quelques fois, mais on a tout de suite accroché. Tu as déjà vécu ça avec quelqu'un ? Cette connexion instantanée ? Comme un coup de foudre mais sans l'amour.

J'ai pensé à Leonard ; j'avais tout de suite eu l'impression que nous nous connaissions depuis toujours. Il savait exactement comment me caresser, sans que je lui donne aucune instruction.

— Oui. Je sais ce que c'est.

— Il s'appelait Alice.

— Drôle de nom pour un mec, ai-je remarqué.

— Ouais, a-t-elle dit en riant. C'est comme ça qu'on a fait connaissance, d'ailleurs, parce qu'il me faisait penser à toi. Je sais que tu aimes toujours autant Alice Cooper, même si tu veux faire croire que ce n'est pas vrai... Mais il l'épelait différemment. Il était américain : A-L-Y-S-S. Mais moi, je l'appelais Alice. On a eu des séances incroyables tous les deux. Tellement intenses. Parfaites.

Elle avait de nouveau le regard lointain. Dans la stratosphère, comme on disait au club lorsque les gens entraient

en transe alors qu'on les fouettait ou qu'ils étaient attachés. Liana n'avait pas cette tendance à la rêverie avant. Je me suis demandé si c'était l'acceptation de son côté soumis qui l'avait rendue ainsi.

— Mais Alyss est parti, a-t-elle poursuivi. Il est rentré aux États-Unis. Il était juste venu passer quelques semaines de vacances ici. Ces relations deviennent rapidement très intenses, à cause du degré de communication et de confiance. C'est comme si on avait un lien que personne ne pouvait comprendre ou apprécier. On est sur une île déserte.

J'ai pensé de nouveau à Leonard : le secret que nous avons imposé à notre relation à cause de notre différence d'âge

nous avait rapprochés. Nous partageons un secret.

— Je comprends, ai-je acquiescé.

— Alyss m'a encouragée à aller de l'avant et à trouver un nouveau partenaire. C'est ce que j'ai fait. Mais j'essayais de l'oublier, alors je me suis trop précipitée. J'ai fait des choses difficiles. J'ai fait semblant de supporter des choses alors que ce n'était pas le cas. Je voulais passer pour la nana forte et résistante. Je voulais être invincible. Pour ne pas souffrir de nouveau. Puis j'ai rencontré le mec avec qui je suis maintenant, et il aime les trucs hard, parfois trop. Et il ne s'arrête pas. Et maintenant il veut tout contrôler, et je

n'aime pas ça, mais je n'arrive pas à me sortir de là. Je ne sais pas quoi faire.

— Oh, ma chérie ! ai-je dit en m'approchant vivement d'elle et en l'enlaçant.

Des larmes ont commencé à couler sur ses joues, et elle les a essuyées rapidement.

— Tu as toujours été tellement forte. Tu n'as rien à prouver à personne.

Elle a enfoui sa tête dans mon cou et s'est mise à sangloter.

Au regard de son histoire, ma rencontre avec Leonard et son inévitable conclusion faisaient bien pâle figure. J'avais prévu de tout lui raconter, mais je me suis

contentée de lui dire que je sortais d'une rupture. Ma souffrance n'était rien en comparaison de la sienne.

Nous avons passé le plus clair du week-end à noyer nos chagrins : nous avons bu dans les bars que nous fréquentions lorsque nous étions étudiantes et fait du lèche-vitrines en nous moquant des fringues que nous n'avions ni les moyens ni le goût d'acheter, et des femmes de Brighton qui les portaient. Mais notre supériorité ne nous consolait en rien.

Sur une impulsion avinée, peu de temps avant que je prenne le train du dimanche après-midi qui devait me ramener à Londres, nous avons décidé de nous

couper mutuellement les cheveux. J'ai fait une coupe à la garçonne à Liana, et elle a massacré ma chevelure en un carré assez masculin qui n'atteignait pas mes épaules. Lorsque je me suis regardée dans le miroir de sa salle de bains, je me suis à peine reconnue.

— Ce n'est pas trop court ? a demandé Liana.

— Ça repoussera, ai-je rétorqué en haussant les épaules. Et toi ?

Elle a fourragé dans ses cheveux.

— Il va me tuer ou trouver un moyen de me punir, a-t-elle répondu. Il m'a toujours dit qu'il aimait mes longs cheveux et que je n'avais pas intérêt à y

toucher.

Elle était soudain devenue très pâle.

— Tu aurais dû me prévenir.

— C'est pas grave, a-t-elle assuré en haussant les épaules. Il s'en remettra.

De retour à Londres, Neil s'est montré pareillement insensible à mes tourments.

— C'est un peu flippant, Lily, a-t-il répondu lorsque je lui ai avoué que j'avais eu une liaison avec un homme plus âgé.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est comme ça.

— Explique-moi pourquoi, ai-je insisté.

— Il est... assez vieux pour être ton père. Est-ce qu'en le regardant pendant que vous... tu sais... tu ne l'as jamais pensé ?

Il essayait d'exprimer son indignation avec des mots prudents.

— Non. Je n'ai jamais rien pensé de tel. Leonard n'est pas mon père. C'est juste un homme un peu plus âgé que moi.

— Un peu plus âgé ! s'est-il exclamé. Il a plus de deux fois ton âge. Et puis Leonard, c'est un nom de vieux.

J'ai éclaté de rire devant les préjugés de Neil.

— Tu ne comprends rien. Si l'attraction est mutuelle, on s'en fout de l'âge.

— Mais...

— De toute façon, c'est fini maintenant, et je vois que tu n'es vraiment pas prêt à me consoler.

Je suis descendue du tabouret de bar.

— Lily !

— Va te faire foutre, Neil.

Il avait changé. Ce n'était plus le Neil que je connaissais, et je pouvais m'éloigner sans difficulté. Il passait de plus en plus de temps au travail et, chaque fois que nous nous voyions, il avait de plus en plus l'air d'un mec qui

bosse dans la pub et de moins en moins l'air de mon vieil ami. Ce soir, il était arrivé dans un costume flambant neuf, la cravate à moitié défaite. J'avais brièvement imaginé de la lui arracher puis de l'attacher à la chaise avec elle, histoire de lui montrer que ce n'était pas parce qu'il travaillait dans le West End qu'il pouvait me donner des leçons.

Neil ne m'avait été d'aucun secours. J'étais seule avec mes souvenirs, la bonne vieille Lily et sa tristesse. Je savais que je finirais par m'en remettre. Le temps s'écoulerait, et les traits du visage de Leonard s'estomperaient dans ma mémoire. Avec un peu de chance, les sentiments que j'avais pour lui disparaîtraient aussi, et la vie

continuerait. Cela n'aurait été qu'une passade. J'étais bien décidée à aller de l'avant et, puisque Leonard m'avait encouragée à aller voir ailleurs, comme l'avait fait Alyss avec Liana, à profiter des plaisirs que la vie avait à m'offrir tant que j'étais jeune, je le ferais. Je ne me sentais pas jeune, cependant ; j'avais l'impression d'avoir un million d'années.

J'avais vu la pub pour un concert des Holy Criminals dans *Time Out* et, sur un coup de tête, j'ai décidé d'acheter un billet, mais le concert était complet. Lorsque j'ai raconté ça à Jonno, il m'a dit qu'il connaissait quelqu'un qui bossait avec leur manager et qu'il allait lui téléphoner pour savoir si elle pouvait me mettre sur la liste des invités. Cela ne l'a

pas empêché de plaisanter en disant que je n'avais jamais manifesté le moindre intérêt pour ce groupe avant que le batteur vienne avec ses potes islandais.

Je me suis pointée au concert avec mes peintures de guerre – rouge à lèvres violet foncé, eye-liner noir et épais, cheveux gominés – et vêtue de cuir de pied en cap avec aux pieds les Dr Martens que Leonard n'avait jamais aimées. Mon nom était sur la liste comme promis, et j'avais le droit de venir accompagnée, même si j'étais seule. Jonno non plus n'était pas fan du très controversé Viggo Franck et de son groupe.

On m'a même donné un passe qui me

permettait d'aller partout, y compris dans les coulisses.

J'ai immédiatement repéré Viggo, avec ses cheveux en bataille et son pantalon ultramoulant. Il se tenait dans un coin, cerné par une horde de femmes qui se délectaient de ses vanes pourries. J'ai gagné l'autre bout de la pièce, où un généreux buffet de boissons, de fruits, de viandes et de fromages avait été dressé. Je tenais en équilibre précaire mon gobelet en plastique rempli de vin et l'assiette dans laquelle j'avais entassé des chips, des noix et un sandwich œuf-cresson, lorsque quelqu'un m'a frôlée. Je me suis retournée.

— J'aime tes cheveux comme ça.

— Je ne pensais pas que tu me reconnaîtrais.

— Je n’oublie jamais une larme, a répondu Dagur.

On m’a autorisée à assister au concert depuis une des ailes, avec d’autres personnes. J’ai trouvé la mise en scène puissante et théâtrale, même si ce genre de musique n’était pas vraiment ma tasse de thé.

Viggo a ensuite gagné sa loge avec, dans son sillage, deux blondes aux jupes ultracourtes. Dagur, en nage et torse nu, un magnifique tatouage de cheval sur la peau ferme de son dos, s’est approché de moi et m’a fait un clin d’œil. Il n’y avait rien de libidineux dans ce geste, c’était

juste une façon de me sourire.

Je me suis quand même approchée de lui et, avec une lenteur délibérée, j'ai passé la main sur son front. Il m'a embrassée. Ses lèvres étaient fermes et exigeantes, et, lorsque je me suis avancée vers lui, il a posé légèrement ses mains sur mes hanches, afin de m'arrêter pendant qu'il continuait à m'embrasser. Il n'a pas tenté de me peloter ou de tirer trop tôt avantage de sa position, et cette façon de m'exciter tout en me maintenant éloignée m'a attirée vers lui comme un papillon de nuit vers la lumière.

Le lendemain matin, je me suis

réveillée dans son lit. Il avait monté le chauffage à fond et, lorsque j'ai ouvert les yeux sur le jour, il a tiré les couvertures, me laissant nue et exposée à son regard baladeur, tandis que je m'étirais langoureusement sur son futon. Son appartement n'était pratiquement pas meublé, et le lit bas et gigantesque aux draps blancs et au cadre acajou dominait la pièce.

— Voilà qui est mieux, a-t-il commenté, une fois disparu le drap dans lequel je m'étais enroulée pendant la nuit. Je veux te voir.

Il m'avait déjà apporté une tasse de café et un bol de fruits surmontés de miel sur un plateau. Un petit pot de crème était

posé à côté de la tasse.

Je pourrais très facilement m'habituer à ce genre de choses. Les mecs de mon âge ne risquaient pas de m'apporter le petit déjeuner au lit. Ils avaient trop peur que ce genre de gentillesse ne fasse penser à la fille que la bague de fiançailles et le pavillon allaient suivre.

Les hommes plus âgés étaient différents. Ils étaient plus gentils avec les femmes. Ils prenaient tout moins au sérieux. Et j'aimais cela.

Dagur devait avoir une petite trentaine d'années. Peut-être un peu moins. Habillé, il avait l'air assez banal, peut-être parce qu'il vivait dans l'ombre du charismatique Viggo Franck. Cependant,

nu, il était splendide. Pratiquement imberbe, musclé, et avec ce tatouage qui bougeait quand il marchait. J'étais excitée rien que d'y penser.

— Qu'est-ce que tu fais demain, chérie ? a-t-il demandé.

Il s'était assis sur le bord du lit, un ordinateur portable sur les genoux. De temps en temps, il tendait la main et me caressait la cheville. J'ai gigoté jusqu'au bas du lit et fait basculer mes jambes par-dessus le bord derrière lui : sa main a rencontré mon sexe au lieu de ma cheville.

Il a levé les yeux et souri.

— Ah, c'est comme ça ? a-t-il

demandé en se plaçant sur moi.

Il a glissé un doigt en moi et l'a tranquillement fait aller et venir jusqu'à ce que je me mette à gémir et à me presser contre lui. Le drap était rêche contre mon dos. J'ai glissé plus bas encore afin que sa main entre plus profondément en moi. La nuit dernière avait été bonne, mais je n'étais pas rassasiée. Je voulais que Dagur me prenne encore et qu'il remplisse tous les vides laissés par Leonard.

Son ordinateur est tombé sur le sol.

— Encore, ai-je dit. J'en veux plus.

J'ai posé le pied sur le sol pour me donner un appui et j'ai agrippé son

poignet pour guider sa main.

— Tu es trop étroite pour ce genre de choses, chérie.

— Fais un effort, ai-je ordonné en poussant son poing plus avant. Emplis-moi.

Les yeux de Dagur ont étincelé. En une fraction de seconde, il m'a poussée brutalement contre le lit et a remonté mes jambes au-dessus de ma tête. Ses doigts allaient et venaient dans ma chatte. Il a plié la main pour faciliter la pénétration, mais j'ai grimacé lorsqu'il a glissé son quatrième doigt, dont l'entrée s'est brusquement arrêtée à la première phalange.

— Détends-toi, a-t-il ordonné.

Il s'est penché vers moi et m'a caressé la joue avec une infinie délicatesse. Puis il a saisi un tube de lubrifiant sous le lit. Il dégageait une forte odeur de cannelle, et il était froid et humide.

— Et si tu essayais ?

— Moi ?

— Oui. Je veux te voir te fister toi-même.

Il a saisi ma main et a posé sa paume contre la mienne, doigts recourbés, histoire de me prouver que mes mains étaient beaucoup plus petites que les siennes.

— Je ne suis pas certaine de...

J'ai essayé d'imaginer la chose. En vain.

— Je vais t'aider.

Il a ôté ses doigts de mon vagin et a attrapé mon poignet pour me guider à l'intérieur. Ses doigts étaient humides et collants.

— Tu as déjà essayé la DP ?

— La quoi ?

— Double pénétration.

— Non, ai-je répondu dans un souffle.

J'étais presque complètement dépassée à l'idée que ma main se trouvait à quelques millimètres de mon vagin. Ma surprise avait pratiquement pris le pas sur

mon excitation, et j'ai été distraite un instant par les possibilités offertes par sa question.

Je n'avais jamais eu de plan à trois. Mais je savais que Liana, si – son premier copain avait voulu expérimenter son côté bi et avait invité un de ses amis, avec sa permission. Liana m'avait raconté qu'après s'être sucés mutuellement devant elle ils avaient accepté de la prendre à deux. Elle en avait chevauché un pendant que l'autre, agenouillé derrière elle, la sodomisait. Lorsqu'elle m'avait raconté cela, j'avais imaginé que prendre deux hommes à la fois avait dû lui donner une sensation de pouvoir absolu. Quand je lui avais fait cette remarque, elle avait ri. Je

comprenais pourquoi à présent. Il était plus vraisemblable que ce genre de situation représentait pour elle une double soumission. Moi, je voyais cela différemment : avoir deux hommes qui me désiraient, vénéraient mon corps, me touchaient exactement comme je l'exigeais. Après son départ, je m'étais enfermée dans ma chambre et j'avais fantasmé en me caressant.

— Ça te plaît, n'est-ce pas ? a demandé Dagur. Tu mouilles. Ça t'excite vraiment l'idée d'être prise par deux hommes à la fois ?

Il avait penché la tête pour murmurer au creux de mon oreille. Son accent islandais donnait un ton plus rude à ses

mots, et j'ai arrêté de respirer. Mon esprit a cessé de réfléchir, et mon corps a été submergé par une soudaine vague de désir. Si je n'avais pas déjà été allongée, la voix de Dagur m'aurait privée de l'usage de mes jambes et fait tourner la tête. Leonard avait été le premier à me faire comprendre que j'aimais qu'on me dise des cochonneries pendant l'amour, mais pas le dernier.

— Oh que oui ! ai-je répondu.

J'étais tendue comme un arc.

— Je ne peux pas te donner ça, mais je peux faire comme si.

Il a enfermé mon poignet dans sa main et a poussé doucement jusqu'à ce que je

m'ouvre et que ma main glisse complètement en moi.

— Ouah ! ai-je commenté, émerveillée.

L'intérieur ne correspondait pas à ce que j'attendais : l'entrée était étroite, mais le reste parfaitement élastique. J'ai étiré et bougé ma main pour m'explorer. J'ai fermé les yeux et oublié Dagur, noyée dans la sensation de ma main qui me remplissait tout entière.

Quand j'ai rouvert les yeux, Dagur me fixait, le regard brillant.

Il a poussé une espèce de grondement rauque et m'a fait basculer sur le côté. Il a relevé mes genoux contre ma poitrine tout en maintenant ma main fermement en

place.

— Plus, ai-je gémi.

Mon poing ne me suffisait pas. Il ne suffirait jamais à remplir tous les espaces vacants laissés par Leonard.

Je me suis agitée lorsque Dagur a saisi mes seins, qu'il a caressés et pincés brutalement, comme s'il avait perdu le contrôle de ses sens. Il a posé la bouche contre mon cou et m'a mordillée. Ses dents étaient pointues.

— Je vais te donner plus, a-t-il répondu d'une voix rauque.

Il a posé le pouce contre mon anus, qui s'est ouvert, l'invitant à entrer.

— Tu es super étroite, a-t-il murmuré

en agitant son doigt de manière circulaire avant d'en ajouter un deuxième.

— Encore, ai-je ordonné.

Dagur m'a lâché le poignet pour fourrager sous le lit, à la recherche d'un préservatif. Ses mains tremblaient autant que mon corps. Il a de nouveau pressé mon poignet plus avant, tout en me sodomisant profondément. J'ai crié, submergée par le plaisir.

Son sexe se pressait contre mes phalanges ; ils étaient uniquement séparés par le mur qui se tenait entre nous, cloisonnant les deux entrées, ma chatte et mon cul.

— Tu sens ça ? ai-je demandé en

agitant mon poing de haut en bas pour augmenter mon plaisir.

— Oh putain, oui !

Il m'a davantage roulée en boule, a saisi mes cheveux puis est allé et venu en moi de plus en plus rapidement, jusqu'à ce que son corps se tende et se raidisse. J'ai senti que, sous la fine membrane du préservatif, son sperme se répandait dans mon anus.

Sa poitrine était couverte de sueur lorsqu'il s'est effondré sur moi. Il m'a enlacée sans se retirer, puis m'a gentiment embrassée sur les lèvres tout en me caressant le flanc.

— Aïe ! ai-je dit en libérant mon

poing.

Mon poignet me faisait mal ; il avait été prisonnier d'une position inconfortable pendant trop longtemps. Dagur a saisi ma main et en a embrassé le dos, comme s'il saluait une princesse.

— Impressionnant, a-t-il commenté. Mais tu n'as pas joui ?

— Non, ai-je répondu, parce que je n'avais jamais compris l'intérêt de simuler. C'était bizarre. J'ai senti mes muscles se tendre comme si j'allais jouir, mais c'était comme si j'étais si pleine que je n'avais plus la place pour un orgasme. Je pouvais me contracter mais pas lâcher prise.

— Intéressant.

Il s'est redressé sur un coude et a bougé afin que son poids repose sur moi, son corps dur contre le mien.

— Je vais arranger ça, a-t-il poursuivi. Donne-moi juste une minute ou deux.

Il a tenu parole, et nous avons passé le reste de la journée au lit, méli-mélo de membres moites dans des draps humides.

La soirée était déjà entamée lorsque j'ai regagné ma chambre de Dalston et que je me suis effondrée sur mon lit pour me reposer enfin.

Le réconfort que j'avais trouvé dans

les courbatures agréables de mon corps et le calme de ma seule compagnie se sont dissous dans l'inquiétude que je ne pouvais m'empêcher d'éprouver pour Liana, même si je me disais qu'elle était adulte et capable de se débrouiller toute seule, bien que je n'approuve pas toujours ses actions.

J'ai finalement décidé de lui téléphoner pour vérifier comment elle allait et, si besoin était, lui remonter le moral en lui racontant ma dernière conquête.

— Oh, Lily, a-t-elle gloussé, tu es une vraie traînée !

— Comment oses-tu me traiter ainsi, jeune femme ? ai-je rétorqué sur le même

ton, en faisant semblant de ne pas comprendre la plaisanterie.

— En tout bien tout honneur, évidemment, a-t-elle poursuivi. Le matin tu es toute tristonne à cause de ton ancien et vieil amant, et l'après-midi tu folâtres avec une rock star. Je suis jalouse, a-t-elle dit en soupirant. Quoique j'aurais préféré me taper le chanteur ou le guitariste. Les batteurs sont tout en bas de l'échelle des groupies, tu le sais. C'est tellement typique de toi de commencer par le dernier barreau. Tu envisages de gravir les échelons ?

— C'est vraiment l'hôpital qui se fout de la charité, ai-je remarqué. C'est pas moi qui aime qu'on m'attache et qu'on me

fouette.

— Seule une traînée peut en reconnaître une, a conclu Liana. Allez, raconte-moi tout. Je veux tous les détails juteux. Il était déchaîné ?

— Pas tant que ça, ai-je répondu. Mais il m'a appris deux ou trois trucs.

— On dirait une brute, a-t-elle poursuivi.

— En réalité, il est plutôt gentil, même s'il n'est pas du genre petit ami.

— Ni mari, je suppose ?

— Non, ai-je confirmé.

— Parle-moi de ce qu'il t'a appris. On ne sait jamais, je pourrais apprendre

quelque chose.

— Ça m'étonnerait, ai-je répondu en riant.

Les semaines se sont écoulées, et Dagur et moi avons continué à nous voir de temps en temps, en fonction de ses concerts et de mon emploi du temps. Je me suis rapidement prise d'affection pour lui et j'appréciais tous les instants que nous passions ensemble, au lit et en dehors. Il était amusant et c'était un amant imaginatif et enthousiaste, au sens de l'humour assez particulier. Il était à l'exact opposé de Leonard, dont la vie intérieure mélancolique n'était jamais

loin de la surface, même lorsqu'il était joyeux et expansif. Quand Dagur riait, il ne se retenait pas et rugissait d'une manière qui n'avait rien de subtil, pleine de vie et incontrôlée. Quand il baisait, il se dévouait corps et âme. Il était peut-être un peu égoïste, mais endurant et attentif à mes réactions et à mes frissons. Il jouait de mon corps comme de sa batterie, avec ardeur et précision ; il dominait le rythme, imposait le tempo et prenait autant de plaisir dans ses talents professionnels que dans les sensations que le sexe faisait naître dans son corps.

Mais il n'avait rien de sentimental.

Un jour, il m'a posé une question à propos de mon bracelet de cheville. Ce

cadeau symbolique qui me rappelait Leonard chaque fois que je posais les yeux sur lui.

— Un autre homme ? a-t-il demandé en passant.

J'ai acquiescé.

— Ça n'a aucune importance, a-t-il répondu. Vraiment.

Pour lui, le sexe était un jeu, auquel il aimait se livrer avec un abandon joyeux. De la même manière qu'il aimait jouer de la batterie, se produire en concert ou manger. C'était un besoin primitif qu'il remplissait de tout son cœur, sans réserve ni remords.

Il m'aimait bien, mais j'avais le

sentiment que j'étais interchangeable. Les femmes étaient toutes les mêmes pour lui, jetables, des havres de plaisir sur une route hédoniste sans fin. Il n'aurait jamais fait de mal à l'une d'entre nous, mais il ne faisait aucune promesse d'engagement non plus. Nous étions amis et nous baisions ensemble. Cela ne signifiait rien au-delà du bref plaisir du bon sexe partagé par deux quasi-étrangers.

— C'est parfait, a remarqué Liana un soir au téléphone. Pas de complications. Vous en profitez le temps que ça dure.

— Je ne sais pas, ai-je répondu.

— Il n'est pas parfait, mais qui l'est ? a rétorqué Liana.

Peut-être qu'au fond de moi je ne voulais pas être une traînée.

Lorsque Dagur allait et venait en moi avec une régularité de métronome brutal, me prenant avec la dureté d'un guerrier viking déchaîné, je regrettais la douceur de Leonard, et quand mon batteur tatoué se détendait et m'enlaçait de ses bras puissants j'aurais tout donné pour revivre l'un de ces rares moments où Leonard penchait son visage vers le mien, avec son expression éternellement tourmentée, comme si son âme combattait sa sensibilité et accélérerait ses coups de reins, au rythme de mon plaisir, prenant le pouls de ma vie et y répondant, en parfaite harmonie.

Une nuit, Dagur m'a rejointe tard chez moi après un concert dans l'est de Londres. Nous étions blottis l'un contre l'autre dans mon lit étroit, et mon corps baignait toujours dans le rayonnement intérieur provoqué par l'amour que nous avions fait plus tôt, lorsque je me suis réveillée brutalement, aux petites heures de l'aube. Il faisait toujours nuit. Je suppose que j'avais rêvé ; mes pensées étaient confuses, mélange de gens, d'événements, de choses éparpillés au hasard sur l'écran noir de mon cerveau endormi. Dagur était étendu de son côté, le bras affectueusement passé autour de moi, et il ronflait doucement : c'était un homme repu et en paix avec lui-même. J'aurais dû être satisfaite aussi, mais,

quand j'ai posé les yeux sur lui, Leonard m'a manqué. Terriblement.

Le mauvais homme au mauvais moment.

Je me suis dégagée de l'étreinte de Dagur et, tendant la main vers la table de nuit, j'ai attrapé mon téléphone portable. J'ai fait défiler la liste de mes contacts jusqu'à Leonard, et mon doigt a hésité à appuyer sur le bouton « Appeler » pendant une éternité. Mon esprit passait par toute la palette de sentiments existant entre la certitude et la crainte.

Puis j'ai songé que, où qu'il soit – s'il était toujours en Europe, et pas dans une autre partie du globe –, ce serait le milieu de la nuit pour lui aussi et qu'il ne

méritait pas d'être réveillé à une heure si pénible. Je savais que tout ce que je pourrais dire serait absurde et ne changerait rien à ce qui nous retenait éloignés l'un de l'autre.

J'ai pensé alors lui envoyer un texto, mais j'ai vite compris que je serais incapable de formuler ma pensée correctement, de choisir les mots justes et de décrire précisément les sentiments qui me lacéraient le cœur.

Peut-être Leonard était-il, au même moment, incapable de dormir et en train d'hésiter, le téléphone à la main. Peut-être partageait-il exactement mes pensées et faisait-il face aux mêmes doutes. J'avais besoin de le croire.

J'ai reposé le téléphone à côté du lit, puis j'ai contemplé les larges épaules de Dagur en écoutant sa respiration. J'ai glissé la main sous la couverture jusqu'à son entrejambe. J'ai pris ses couilles dans mes mains et soupesé leur poids immobile. La réaction de Dagur ne s'est pas fait attendre : il a bougé et a roulé sur le dos. Son sexe mou a commencé à durcir, à quelques centimètres de mes mains baladeuses.

Je me suis faufilée sous la couverture et je l'ai pris en bouche. Dans l'obscurité, submergée par l'agréable odeur de nos tiédeurs, je l'ai sucé jusqu'à ce que son sexe soit complètement rigide et qu'il pulse, puis je me suis assise à califourchon sur lui et j'ai dirigé avec

dextérité sa queue en moi. Il n'avait pas ouvert les yeux, mais j'étais certaine qu'il était parfaitement conscient. Je le chevauchais sans préservatif, mais je n'en avais rien à faire.

Il a gémi. Soupir paresseux de satisfaction. Je me suis agitée sur lui, déterminée, affamée, enfonçant son sexe rigide profondément en moi.

Encore et encore, jusqu'à ce que j'aie l'impression de me baiser toute seule en l'utilisant comme un accessoire. J'ai songé que c'était certainement ce qu'il ressentait lorsqu'il me sautait ou qu'il couchait avec une autre groupie.

Je savais déjà que je ne parviendrais pas à jouir. Mais je voulais que sa

rigidité m'emplisse, qu'elle m'écartèle jusqu'à ce que je crie et que le fantôme de Leonard quitte la pièce, qu'il n'ait plus aucune emprise sur moi, comme une chose du passé, quelqu'un que je devais à tout prix oublier si je ne voulais pas sombrer dans la folie. Bonjour, Dagur ; au revoir, Leonard. On aurait presque dit le titre d'une chanson. Au revoir, Leonard ; bonjour, rock'n roll.

Dagur était indifférent à mes états d'âme. Il se fichait totalement de savoir qui prenait l'initiative et le fait que je le réveille aux petites heures du matin avec une violente envie de me faire sauter était pour lui à la fois banal et normal. Il a

cependant dit que, si nous prenions l'habitude de baiser sans préservatif, nous devions absolument nous faire tester. Son attitude m'a fait rougir, tout en me donnant de l'assurance et la liberté de me laisser aller à mes désirs. Dagur a à peine froncé les sourcils lorsque j'ai mentionné, en plaisantant, que j'étais devenue une traînée, comme si le mot lui était inconnu et qu'il n'en devinait pas le sens. Contrairement à bien des hommes, Dagur ne pensait pas qu'on pouvait trop aimer le sexe ou avoir trop de partenaires. Pour lui, cela faisait simplement partie de la vie.

J'ai décidé de lui ressembler davantage et j'ai passé moins de temps à me demander avec qui je devrais coucher

ou pas, tant que je me faisais plaisir.

Aussi, lorsqu'il m'a invitée à l'accompagner à une séance photo planifiée par son manager, j'ai fait fi de toute prudence et j'ai accepté.

— Les autres membres du groupe ne viennent pas ? ai-je demandé à Dagur, pensant qu'il s'agissait de photos promotionnelles pour les Holy Criminals.

— Non, a-t-il répondu. Notre manager trouve que mes clichés sont trop datés. Il veut renouveler le portfolio. Viggo et les autres ont fait des photos il y a quelques semaines. Il ne reste plus que moi. J'ai repoussé le truc autant que j'ai pu, mais mon manager commence à s'impatienter.

— Tu as peur qu'on te vole ton âme ?
l'ai-je taquiné.

— Je crains bien que oui. Le photographe est hyperconnu. Surtout pour ses photos de mode. J'en ai entendu parler par les nanas de la prod. Aujourd'hui, je pense qu'il ne va faire que des essais. Rien d'officiel. Mais je déteste qu'on me prenne en photo tout seul. Quand le reste du groupe est là, ça se passe mieux, parce qu'on fait les cons. C'est pour ça qu'il m'a suggéré de venir avec quelqu'un...

J'étais flattée que Dagur ait pensé à moi. J'aurais pensé qu'il avait un harem de nymphes blondes vers qui il se tournait quand il avait besoin qu'on lui tienne la

main.

— Salut, je m'appelle Grayson, a déclaré le photographe sur un ton enjoué lorsque nous sommes entrés.

Son regard a effleuré mon tatouage en forme de larme, mais il n'a fait aucune remarque et il m'a immédiatement plu.

J'ai siroté un café en regardant Grayson installer les projecteurs et manipuler du matériel. Pendant une demi-heure, juste après avoir pris des Polaroid, Grayson a shooté à toute allure en tournant autour de Dagur comme une abeille industrielle, variant les poses et les instructions. Pendant tout ce temps, le

sourire de Dagur était figé et contraint, et son malaise d'être ainsi placé sous l'objectif, palpable.

— Faut te détendre, mec, a dit Grayson.

— Et je fais ça comment ?

— Fais quelque chose qui t'est naturel, a expliqué le photographe.

Il n'a pas cillé lorsque Dagur a ôté son tee-shirt à manches longues, puis a dégrafé sa ceinture et enlevé son jean, avant de repousser ses vêtements en tas sur le côté.

Dagur nous a fait un clin d'œil à Grayson et à moi. Sa malice le détendait visiblement, et toute tension l'a

immédiatement quitté.

Grayson a souri.

— Il faut ce qu'il faut, a-t-il commenté.

— Ça va beaucoup mieux comme ça, a répondu Dagur. Mais je compte sur toi et sur mon manager pour qu'aucune photo compromettante ne sorte d'ici.

— Je te le promets, a affirmé le photographe en reprenant sa danse autour d'un Dagur beaucoup plus à l'aise et moins tendu.

J'avais évidemment vu Dagur nu des dizaines de fois auparavant, mais je ne l'avais jamais regardé de cette façon. En général, lorsque nous nous déshabillons l'un devant l'autre, nous ôtions nos

vêtements le plus vite possible, tout en nous enlaçant. Le matin, nous nous dépêchions de nous rhabiller avant de filer en répétition ou au travail. Se dévêtir n'était jamais un rituel, comme cela avait pu l'être avec Leonard, une couche après l'autre lentement, comme si chaque vêtement représentait une émotion cachée ou une inhibition surmontée, nous rapprochant bout de tissu par bout de tissu ôté, exposé de corps comme d'esprit.

Mais, alors que Grayson pointait un projecteur sur la poitrine de Dagur, je l'ai examiné sous un tout autre jour. Malgré ses épaules puissantes et les muscles de son dos et de son torse, il avait l'air étrangement vulnérable lorsqu'il était

immobile et que son corps était au repos. Son sexe pendait, petit et doux, blotti entre ses jambes dans un nid de poils sombres. Faible. Fragile.

Je me suis rencognée dans mon siège sans chercher à dissimuler poliment le plaisir que je prenais à contempler Dagur, prisonnier de la lumière des projecteurs comme un insecte sous une lame de microscope. Pendant qu'il obéissait aux instructions de Grayson, j'ai senti mes tétons durcir et la moiteur se répandre entre mes jambes. J'étais satisfaite. Dagur était dévêtu et pas moi : je contemplais de loin un spectacle que je me suis imaginé avoir orchestré. Mon homme était maintenant captif entre mes mains, obligé de se soumettre à tous mes caprices.

— Ça te plaît, pas vrai ? a demandé Dagur lorsque Grayson a quitté la pièce pour changer la batterie de son appareil photo.

Il a glissé la main sous mon débardeur et m'a pressé le sein. Je ne portais pas de soutien-gorge ce matin-là, comme Dagur me l'avait conseillé. Si je devais moi aussi être photographiée, il ne fallait pas que j'aie les marques rouges souvent laissées par la lingerie.

— Hé, ai-je rétorqué en frappant légèrement sa main. Est-ce que je t'ai donné l'autorisation de faire ça ?

— Je ne vous dérange pas, j'espère ? a plaisanté Grayson en revenant, juste au moment où Dagur ôtait sa main de sous

mon tee-shirt.

Jusque-là, je n'avais guère fait attention au photographe. Il était aimable, mais faisait preuve de la distance du professionnel qui a un travail à accomplir. Il donnait l'impression de se fondre dans son matériel, et il était facile d'oublier qu'il était humain et de le prendre pour une simple extension de son appareil photo.

Mais, à présent qu'une vague de chaleur avait envahi ma peau et que je sentais la nudité de Dagur si près de moi, j'ai regardé Grayson avec d'autres yeux. Il était bien bâti lui aussi, ai-je songé en regardant son torse et en tâchant d'imaginer à quoi il ressemblait nu. Il

portait un tee-shirt moulant comme une deuxième peau, et il était mince et musclé, même si ce n'était pas autant que Dagur qui faisait de la musculation pour le sex-appeal du groupe. Son jean était taille basse et trop grand pour lui ; il tombait sur ses hanches et, quand il bougeait, dévoilait de temps en temps l'élastique de son boxer de luxe.

Lorsque Grayson a demandé à Dagur s'il voulait faire des photos avec moi, mes tétons étaient durs comme la pierre, ce qui m'a embarrassée ; je n'ai pas ôté mon tee-shirt, pour ne pas dévoiler aux deux hommes l'effet qu'ils me faisaient.

Grayson n'a pas semblé remarquer quoi que ce soit. Son attitude distante a

contribué à augmenter la chaleur qui brûlait en moi.

— Super, a dit le photographe.

Continuez comme ça. Je vais ajuster la lumière.

Dagur était assis sur un tabouret noir et blanc, une paire de baguettes de batteur à la main. Je me suis glissée derrière lui et je suis montée sur son dos.

— Incroyable, a-t-il commenté en tournant la tête vers moi. Tu es trempée.

Ma chatte a glissé le long de son dos lorsque je me suis cramponnée plus fermement à lui, les cuisses autour de sa taille.

Son sexe a commencé à grossir près de

ma cheville, et, soudain consciente de l'intimité de cette situation et du regard de Grayson derrière l'objectif de son appareil, j'ai commencé à glousser.

— Faites comme si je n'étais pas là, a dit Grayson, d'une voix tranquille. Faites ce qui vous vient.

La tentation était trop grande. Je ne voulais pas seulement imaginer que Dagur était prisonnier entre mes jambes, captif de sa propre excitation ; je voulais aussi que la photo l'immortalise ainsi. Je me suis agenouillée entre ses jambes et j'ai commencé à le sucer. Je voulais le forcer à lâcher prise.

Qu'est-ce que Liana penserait de moi ? ai-je songé en souriant, pour autant que

l'on puisse sourire la bouche pleine. Les flashes continuaient de crépiter autour de nous. J'ai attendu que Dagur soit prêt à exploser dans ma bouche, puis j'ai sauté sur mes pieds, je l'ai attrapé par les cheveux et maintenu par la peau du cou tout en fixant l'appareil photo.

Grayson est devenu complètement fou, enchaînant les photos à toute allure, surexcité. Je sentais la chaleur et l'émotion irradier mon visage, et Dagur est tombé à genoux devant moi. Privé de l'orgasme qui montait en lui, il grognait de souffrance, et je frissonnais sous l'effet du pouvoir que j'avais sur lui.

C'est alors que j'ai remarqué l'érection qui tendait le pantalon de

Grayson. J'ai perdu la tête.

— Pose l'appareil, ai-je ordonné.

Il a obéi, comme si je le manipulais par un fil invisible.

— Approche !

Il s'est avancé. J'ai saisi son sexe et l'ai pressé.

— Je vous veux tous les deux, ai-je déclaré. Maintenant.

— Tout ce que vous voulez, jeune fille, a répondu Grayson en s'agenouillant.

5

80 NOTES D'ELLE

DAGUR A BOUGÉ.

Sa jambe gauche était enroulée autour de ma taille. Nous étions tous trois étendus dans un amas désordonné sur le patchwork de couvertures et de draps multicolores, qui tapissaient le sol du

studio. Je me suis retournée et me suis retrouvée nez à nez avec le coude de Grayson. J'étais prise en sandwich entre les deux hommes. J'ai balayé le sommeil qui s'accrochait comme des toiles d'araignée dans mon cerveau, recouvert mes esprits, et la nuit que nous avons passée tous les trois m'est revenue d'un coup.

Liana m'avait affectueusement traitée de traînée au téléphone, mais je n'en étais devenue une que maintenant, ai-je songé avec un sourire pervers et satisfait. Deux hommes le même soir, en même temps.

Cette pensée n'a suscité en moi ni culpabilité ni gêne. Bien au contraire. Je me sentais sur un nuage, comblée. C'était

un sentiment très inhabituel chez moi.

Un sentiment de liberté que je n'avais jamais éprouvé auparavant.

J'ai bougé imperceptiblement, en espérant ne réveiller ni Dagur ni Grayson, qui dormaient tous deux du sommeil du juste. La douceur ferme et rembourrée de leur chair m'enserrait et me protégeait dans une étreinte assoupie et grisante.

Je me suis replongée avec délices dans les souvenirs de la nuit. Je les ai examinés presque scientifiquement, analysant les gestes, les rares mots, les caresses, les excès merveilleux, encore et encore, comme si je cherchais une justification à mon absence d'inhibitions. Parfois, les yeux fermés, submergée par

un tourbillon de sensations, j'avais tenté de deviner lequel des deux était en moi, au bruit assourdi qu'il faisait et au rythme insistant de ses coups de reins. Lorsque les deux me prenaient dans des combinaisons délicieusement perverses, c'était la chose la plus naturelle du monde, et leur alliance ponctuait la vague sans fin de mon excitation : c'étaient des artisans dévoués à leur travail qui transformaient la mécanique de l'acte sexuel en œuvre d'art méticuleusement ordonnée.

Un début de crampe s'est installé dans l'un de mes pieds prisonniers, et j'ai été obligée d'ajuster ma position entre les corps endormis des deux hommes. L'un d'eux a grommelé, et j'ai senti son souffle

au creux de mon oreille. Je savais que c'était Dagur. En quelques mois, j'avais eu le temps de m'habituer à ses réveils. Il n'allait pas tarder à s'étirer en tous sens sur le lit improvisé où nous étions étendus, à se gratter la tête deux ou trois fois avant d'ouvrir grands les yeux et de se racler la gorge. Après quoi, sans autre forme de procès, il serait prêt à se lever et à commencer la journée. Contrairement à moi qui pouvais passer des heures à sommeiller et à rêvasser, paresseusement étendue entre les draps, il se levait instantanément, comme si rester allongé une minute de plus que nécessaire était une diabolique perte de temps.

Grayson, de l'autre côté, n'avait toujours pas bougé.

Dagur a commencé à s'étirer, et son coude a heurté mon flanc. J'ai grimacé.

Ses mouvements ont entraîné avec eux le drap qui nous recouvrait, Grayson et moi, nous dévoilant sans cérémonie. Le photographe était à plat ventre, les fesses nues.

— Quelle vision délicieuse !

La femme qui avait parlé était dans mon dos, mais je ne l'avais pas entendue entrer dans la pièce. J'ai tourné la tête dans sa direction.

C'était Elle.

Elle portait un sublime kimono en soie à dominante rouge et rose vifs, dont l'explosion colorée formait un contraste

saisissant avec la fadeur du studio photo.

Dagur s'est redressé sur un coude et l'a dévisagée sans se soucier de sa nudité.

Elle l'a contemplé à son tour, et son regard s'est attardé, appréciateur, sur son sexe long et doux qui reposait le long de sa cuisse. Dagur s'est assis, jambes écartées sans vergogne, sans se formaliser de son examen. Grayson dormait toujours.

Elle a ensuite tourné le regard vers moi.

— Toi, je te connais, a-t-elle commenté. Alors, qui est ce beau gosse ? Ton petit ami ou un des modèles mal dégrossis de Grayson ?

J'étais abasourdie par la surprise.

Dagur s'est levé et a jeté un coup d'œil autour de lui à la recherche de ses vêtements.

— Je m'appelle Dagur. Je fais partie du groupe des Holy Criminals. Grayson a été engagé par notre manager pour faire des photos promotionnelles. Lily est une amie. Et vous êtes... ?

Elle a souri d'un air énigmatique.

— Je vois que notre cher Grayson est totalement dans les vapes. Il dort comme un bébé, après une bonne baise. Je vis avec lui, a-t-elle expliqué.

Toujours nu comme un ver, Dagur s'est avancé vers elle et lui a serré la main.

Au club, la vie d'Elle était le sujet de pas mal de discussions et de commérages. Elle fascinait quasiment tout le monde. Elle était hautaine, impériale, belle d'une manière distante et froide, et des rumeurs de cruauté absolue étaient attachées à son personnage : celui de la dominatrice dans son costume strict comme celui de la femme d'affaires dans lequel il nous arrivait de la voir lorsqu'elle arrivait au club le soir, avant qu'elle se change et endosse le rôle de l'autoritaire maîtresse de cérémonie. Nous savions qu'elle ne possédait pas le club – qui appartenait à deux hommes d'affaires entre deux âges qui étaient souvent travestis lors de leurs rares visites –, mais elle se comportait comme telle, et ses ordres étaient parole

d'évangile.

Elle était quoi pour Grayson ? Sa femme ? Sa compagne ? Sa maîtresse ? voire sa dominatrice ?

Mon cerveau fonctionnait à toute allure, surtout parce qu'elle me connaissait déjà et qu'elle me dominait de toute sa taille alors que j'étais étendue, nue, à côté de son mec. Ce que nous avions fait la nuit précédente ne faisait aucun doute.

Mais Elle n'avait pas l'air le moins du monde mécontente. En réalité, un sourire amusé étirait ses lèvres parfaitement maquillées.

Comme si elle lisait dans mes pensées,

elle m'a rassurée.

— Ne te fais pas de souci, Lily. Il a le droit de jouer, avec qui il veut et aussi souvent qu'il veut. Je ne suis pas jalouse. Nous n'avons pas ce genre de relation.

— Vous vous connaissez ? a demandé Dagur en enfilant son jean.

Il ne portait jamais de sous-vêtements.

— Mon job du soir au club fétichiste, ai-je expliqué. Nous travaillons ensemble.

— Quelle coïncidence ! a-t-il répondu en passant son tee-shirt. (Il a jeté un coup d'œil à sa montre.) Oh !

— Quoi ?

— Je n'avais pas vu l'heure. J'ai une répétition. À Maida Vale.

— Je peux appeler un taxi, a proposé Elle.

— Ce serait hypersympa.

Il s'est tourné vers moi, toujours allongée sur le sol.

— Ça va aller, Lily ?

— Évidemment que ça va aller, est intervenue Elle. (Le téléphone portable à l'oreille, elle commandait un taxi pour Dagur.) Je peux m'occuper d'elle. Ne vous faites pas de souci.

Quelques minutes plus tard, Dagur a quitté le studio, me laissant avec Elle et un Grayson toujours endormi. J'ai ramené

le drap sur nous en rougissant sous le regard insistant d'Elle.

— Ton musicien a l'air sympa, a-t-elle commenté. Si j'avais su, je vous aurais rejoints. Ça aurait pu être très chouette.

J'ai ouvert la bouche, mais je n'ai pas trouvé les mots justes.

— Alors, c'était bon ? a-t-elle demandé.

— Mmmm... euh... oui, ai-je bafouillé.

Elle a souri largement.

Je ne pouvais pas m'empêcher de la trouver sympa. J'avais l'impression qu'elle s'était dégelée et qu'elle était redevenue humaine : ce n'était plus une

déesse distante qui donnait des ordres de loin. Elle avait presque l'air contente que j'aie couché avec son mec, maintenant qu'elle savait que j'avais pris mon pied. Et l'addition de Dagur dans l'équation ajoutait à notre nuit improvisée une touche hédoniste qu'elle approuvait manifestement de tout son cœur.

Elle s'est avancée vers nous, a tendu la main et m'a caressé les cheveux, que j'avais décidé de laisser pousser de nouveau – mais il faudrait une éternité avant de retrouver la longueur qu'ils avaient avant que Liana et moi cédions à la tentation de la transformation. Elle a frappé légèrement le flanc de Grayson de son orteil nu.

— Hé, Gray, réveille-toi ! a-t-elle murmuré. Il y a une douche dans la pièce à côté, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi.

Elle a tendu le doigt vers le fond du studio.

Je me suis levée. Elle mesurait presque une tête de plus que moi.

Grayson était en train d'émerger.

Il s'est frotté les yeux et m'a aperçue, alors que je me dirigeais rapidement vers la porte. Il a levé les yeux vers Elle.

— Salut, toi...

— Bonjour, Gray.

Du coin de l'œil, je l'ai vue

s'agenouiller près de lui et l'embrasser, tandis qu'elle glissait une main sous la couverture, saisissait son sexe et ses testicules, et les pressait.

— Aïe ! s'est-il plaint.

— Je voulais juste vérifier que tout était en état de marche, a-t-elle répondu en serrant plus fort afin de lui démontrer insolemment qui commandait.

Grayson a pâli.

— Tout a l'air de fonctionner. Enfin, pour l'instant, a-t-elle ajouté.

J'avais atteint la porte de la salle de bains et j'ai eu le sentiment que la discrétion était de mise. Quand l'eau a commencé à couler du pommeau de

douche, elle a effacé tous les sons en provenance du studio.

En dépit de la curieuse relation entre Elle et Grayson, je me sentais super bien. Libérée. Comme si j'avais jeté aux quatre vents les chaînes invisibles qui me retenaient. J'étais délivrée.

Je n'étais plus jalouse de ne pas être la seule fille dans la vie de Dagur, ni, dans le cas de Grayson, d'être un jouet de plus, une agréable distraction. Dissocier les sentiments du sexe était une infinie libération. Je pourrais prendre du plaisir, profiter des hommes, vivre l'instant présent, *carpe diem* et tous ces clichés. Et je pourrais enfin essayer d'oublier Leonard. Je pourrais vivre ma vie et

pratiquer l'hédonisme. Ne pas jouer de rôle. Voire, peut-être, trouver enfin qui j'étais.

Au milieu de la matinée, nous avions déjà bu plusieurs tasses d'un café ultrafort et énergisant, et l'un des assistants de Grayson, un jeune homme tout de noir vêtu au teint cadavérique, au nez proéminent et au crâne rasé, avait fait un saut dans la grand-rue, d'où il était revenu avec un sachet de croissants chauds directement sortis de la pâtisserie la plus proche, que nous avons tous trois engloutis avec un appétit non dissimulé. Quand j'étais sortie de la salle de bains, ce qui s'était passé entre Grayson et Elle

était terminé, mais le visage du photographe était pâle et ses traits tirés, ce qui n'était pas le cas lorsque je l'avais quitté. Le visage d'Elle, en revanche, était toujours aussi froid, artificiellement bronzé, calme et composé.

Elle a ensuite déclaré qu'elle devait retourner au club pour s'occuper de la paperasse. J'ai proposé de partir avec elle, mais elle a protesté et a insisté pour que je reste au studio, arguant du fait qu'il n'y avait pas le feu. Elle serait de retour après le déjeuner et voulait que nous ayons une conversation toutes les deux. Peut-être qu'entre-temps je pourrais donner un coup de main à Grayson pour un de ses projets. Elle n'en a pas dit plus. Je ne travaillais pas à la boutique

d'instruments de musique ce jour-là, aussi ai-je accepté. J'étais intriguée : de quoi voulait-elle me parler ?

— Je ne savais pas que tu travaillais au club, a dit Grayson juste après le départ d'Elle.

Nous étions dans la pièce principale du studio photo, où je regardais vaguement quelques-unes des photos accrochées sur les murs blancs : des mannequins décharnées dans des vêtements absurdes et immettables, des célébrités avec un sourire jusqu'aux oreilles, des façades de bâtiments en ruine sous la pluie. L'un de ses assistants avait tout rangé, effaçant toute trace de nos ébats de la nuit.

— Uniquement à temps partiel, deux

nuits par semaine. On ne s'est jamais vraiment parlé.

— Elle est distante et froide avec les gens qu'elle ne connaît pas bien, a remarqué Grayson.

— Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ? me suis-je aventurée à demander.

— Un bail, a-t-il répondu en mettant de l'ordre sur une table qui supportait des objectifs de différentes tailles. Et toi et le batteur ?

— Pas longtemps.

— C'est ce que je pensais.

— Vraiment ?

J'ai soudain été agacée par sa réponse. Il avait enfilé un jean noir et une chemise à col blanc qu'il n'avait pas boutonnée jusqu'en haut, dévoilant une fine chaîne avec un crucifix, attachée autour de son cou. Il était pieds nus.

— Tu l'as rencontré comment ?

— Comment les gens se rencontrent-ils ? ai-je répondu. Nous nous sommes... trouvés, c'est tout.

Il a hoché la tête.

— Et tu fais ça souvent ? ai-je demandé. Coucher avec les gens que tu photographies ?

— Pas aussi souvent qu'on pourrait le croire. Très rarement, en fait. J'ai reçu de

nouveaux spots que je voudrais essayer.
Tu veux que je te prenne en photo ?

J'avais lu un jour dans un magazine que Grayson était un photographe très demandé qui se faisait payer plusieurs milliers de livres la séance. Et voilà qu'il se proposait de me prendre en photo. Gratuitement. *Pourquoi pas ?* ai-je songé.

— Bien sûr.

Je ne me suis pas dit qu'il faisait cela pour coucher avec moi. C'était déjà fait. C'était juste sa façon d'être sympa. Des photos post-coïtales. Si ça devait se terminer par une autre séance de baise, cette fois-ci sans Dagur, pas de problème, même si je devais bien avouer que la perspective que nos ébats soient

interrompus par Elle me rendait un peu nerveuse, de même que l'idée qu'elle puisse se joindre à nous, possibilité que je ne pouvais chasser de mon esprit sans un frisson d'anticipation intriguée.

Il a appelé l'un des deux assistants qui semblaient en permanence à sa disposition dans la pièce à côté. La fille s'est précipitée dans le studio. Jupe en jean délavé, bottes aux genoux, pull gris, cheveux roux coupés très court, assortiments d'appareils et d'objectifs en main : c'était l'incarnation, mince et professionnelle, de la rapidité et de l'efficacité. Elle servait aussi de maquilleuse. Elle m'a jeté un coup d'œil et a suggéré de faire quelques retouches. Aucun de ses assistants n'était présent la

veille, et je me suis soudain demandé si notre séance à trois n'avait pas été entièrement préméditée par Dagur.

Elle a proposé de dissimuler mon tatouage sous du maquillage, mais Grayson a insisté pour qu'elle n'y touche pas. Ce tatouage me rendait spéciale, et il se fichait que l'œil des spectateurs soit inexorablement attiré par lui.

Tom, son assistant masculin, nous a rejoints, tirant derrière lui un portant plein de vêtements, mais Grayson a repoussé cette idée-là aussi. Il voulait me photographier comme j'étais, dans mes propres vêtements et avec mon visage imparfait, ce qui m'a mise à l'aise. Je n'étais pas un modèle professionnel et je

voulais apparaître comme j'étais, et pas comme un clown peinturluré, paré de plumes exotiques. Lily au naturel. Tom a rapporté, impassible, la garde-robe dans la pièce à côté, avant de revenir dans le studio principal, les mains vides.

Les deux assistants ont obéi aux ordres de Grayson et ont mis en place les écrans, ajusté les lumières et préparé tout le matériel.

— Je vais commencer par ton visage, Lily, a expliqué Grayson après avoir congédié ses deux employés.

Nous étions seuls.

— Tu veux que je mette de la musique ?

J'ai acquiescé.

Il a connecté son iPod à deux petites enceintes.

Du peu que je savais de lui, je m'attendais à entendre du rock, mais ce sont les premières mesures d'un morceau classique qui se sont déroulées. Je l'ai reconnu de mes leçons de violoncelle : *Les Quatre Saisons*, de Vivaldi. Comme s'il lisait dans mes pensées, Grayson a dit qu'il trouvait la musique classique plus apaisante et qu'elle permettait d'instaurer la bonne intimité. Peut-être passerions-nous au rock plus tard, a-t-il ajouté.

— Tu veux que je m'assoie ou que je reste debout ?

Je me sentais différente sans la présence de Dagur. J'étais seule devant l'objectif, et l'énergie érotique de la veille avait disparu. J'avais l'impression d'être échouée sur une plage de lumières et de ne pas savoir que faire ni où regarder, tandis que Grayson me dévisageait sous toutes les coutures. Son regard mesurait l'angle entre mes sourcils, le dessin de mes pommettes, analysait l'éclat de ma peau et épinglait mes traits comme un papillon dans la vitrine de sa mémoire avant de lancer son filet photographique sur moi et de me capturer comme une mouche dans un morceau d'ambre.

— Tourne un peu la tête à gauche et ne bouge plus.

Il a ajusté son objectif et a fait quelques clichés.

— OK. Maintenant, de l'autre côté. C'est ça.

J'ai cligné des yeux sous l'éclat du flash qui jaillissait chaque fois qu'il appuyait sur le bouton.

— Recule très légèrement. Un peu moins. Déplace-toi un tout petit peu sur ta droite... Non, pas autant... Reviens... Non. Détends-toi. Laisse-moi faire.

Il a attrapé mon menton et a bougé ma tête vers le haut puis vers le bas, à droite puis à gauche. Chaque fois, il reculait et prenait des clichés de mon visage sous tous les angles.

Son attitude était à l'opposé de celle de la veille, où, de même que Dagur, il avait semblé abdiquer tout contrôle et m'avait laissée prendre les choses en main, passant la nuit à obéir au moindre de mes ordres.

Aujourd'hui, en revanche, il s'exprimait comme un dictateur et me déplaçait comme s'il était un sculpteur, et moi un morceau d'argile.

Je n'appréciais pas vraiment. Que quelqu'un gère le moindre battement de mes cils, ce n'était pas vraiment ma tasse de thé, et je me suis rapidement impatientée. J'ai dû me faire violence pour rester immobile suffisamment longtemps pour chaque cliché.

Il a rapidement abandonné mon visage pour se concentrer sur mon corps.

— Ça t'ennuie d'enlever ton tee-shirt ? a-t-il demandé.

Je me suis mise à rire en entendant sa formulation polie : quelques heures plus tôt, il m'avait vue nue et étirée dans toutes les positions les plus obscènes possible. J'ai ôté mon tee-shirt et ma jupe, histoire de lui prouver que je n'étais pas plus embarrassée de me trouver nue devant lui à présent que la veille. Je n'avais pas prévu de découcher et j'avais fourré mes sous-vêtements sales dans mon sac à main. J'étais entièrement nue.

Grayson n'a pas eu l'air le moins du monde surpris par ma réaction. J'ai

supposé qu'il voyait des corps nus toute la journée et que le mien ne lui faisait aucun effet.

— Parfait. Maintenant, creuse le dos. Moins que ça. Plus à droite.

Les lumières dégageaient trop de chaleur : j'ai commencé à avoir chaud et à m'énerver. J'ai déplacé le poids de mon corps d'un pied sur l'autre, et Grayson a soupiré, exaspéré. Il a posé les deux mains sur mes bras et, tout en les maintenant fermement le long de mon corps, il m'a de nouveau déplacée.

J'ai grincé des dents et me suis dégagée.

— C'est bon ! Pas la peine de me

pousser !

Il m'a immédiatement lâchée et a saisi son appareil photo.

— Génial, Lily ! a-t-il dit dans un souffle. Refais-le.

— Refaire quoi ?

Je sentais ma lèvre se retrousser de colère. Photographe célèbre ou pas, j'en avais ma claque de poser pour lui.

— Ça. Sois toi-même. Montre-moi la vraie Lily. Laisse-la sortir.

Je me suis penchée en avant et j'ai grogné à l'intention de l'objectif.

— Oh, putain, oui ! s'est-il exclamé. Encore. Plus fort.

La fois suivante, j'ai serré les poings et j'ai rugi. J'ai hurlé. C'était comme si j'avais ouvert la bouche et que tous les mots que je n'avais jamais prononcés, toutes les pensées que j'avais soigneusement dissimulées avaient pris naissance au creux de mon ventre pour être expulsés par ma gorge et être entendus par le monde entier. Mon cri a dû traverser la moitié de Londres.

Je me sentais super bien.

— Pousse-moi, a-t-il ordonné.

— Pardon ?

— Bouscule-moi. Griffes-moi. Frappe-moi.

J'ai commencé par hésiter. Il tenait un

appareil photo dont l'objectif seul coûtait certainement des milliers de livres. La pièce était encombrée de projecteurs et remplie de câbles et de trépieds qui pouvaient facilement tomber. De plus, je n'avais pas vraiment envie de le blesser ou d'être violente. Mais était-ce bien la vérité ? L'idée de bousculer un homme – d'y être autorisée – m'excitait.

J'ai attrapé le col de sa chemise et je l'ai attiré à moi.

— C'est ça. Bien. Maintenant, repousse-moi.

Il a trébuché, mais a rapidement retrouvé son équilibre lorsque je l'ai poussé légèrement en arrière.

— Plus fort, s'est-il écrié.

Son souffle s'était accéléré. Le professionnel Grayson perdait enfin contenance.

Sa réponse m'a excitée ; j'ai saisi de nouveau le col de sa chemise et je l'ai fait tomber. Il s'est mis sur le dos et a continué de prendre des photos. Je faisais bien attention chaque fois de m'arrêter quelques secondes pour lui permettre de capturer ma pose. Les photos qu'il faisait étaient de plus en plus intimes. Mes seins se balançaient au-dessus de son visage. Mes jambes étaient étalées sur son corps. Mon sexe était de plus en plus humide, en réponse à la chaleur de son regard.

— Oui, oui, plus de colère, plus fort ;

vas-y, Lily, m'a-t-il encouragée.

— Comme ça ?

Je me suis penchée, à califourchon sur lui : mes cuisses enserraient son torse dans un étau, et ma chatte n'était qu'à quelques centimètres de son visage. J'ai enfoncé les doigts dans la peau douce de ses épaules.

— Essaie d'avoir l'air plus féroce, a-t-il murmuré.

J'ai reculé un peu pour avoir un meilleur angle d'attaque, j'ai serré les lèvres pour exprimer mon courroux et j'ai posé les fesses sur son sexe. Il bandait. Sa queue tendait le tissu de son jean noir. Je me suis délibérément frottée contre lui,

submergée par l'incroyable sentiment de pouvoir que j'avais sur lui.

Il a ouvert la bouche, et un gémissement en est sorti. Pendant tout ce temps, il n'a pas cessé de prendre des photos, l'objectif à présent dirigé vers mon visage. Je me suis penchée davantage en accentuant la pression de mes doigts.

— Ça fait mal ? ai-je demandé en atténuant la pression.

— Oui, a-t-il dit, à bout de souffle. Mais ne t'arrête pas. Continue, Lily. C'est bon.

Je me suis positionnée de manière que mes seins apparaissent bien dans son

angle de champ. Mes tétons ont effleuré sa chemise ouverte, et j'ai apprécié la sensation rude du tissu sur mes seins sensibles. J'étais excitée par la situation, mais d'une manière étrange, qui n'était pas sexuelle. C'était le sentiment du pouvoir que j'avais sur lui qui me montait à la tête et me rendait intensément vivante.

Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai ôté mes mains de ses épaules, brièvement tentée par l'idée de presser mes doigts dans la peau délicate de son cou. Au lieu de quoi, de manière purement instinctive, j'ai giflé sa joue droite le plus violemment possible. Pris par surprise, Grayson a laissé tomber son appareil photo et a cillé. Mais il n'a pas protesté.

J'ai lu dans son regard une expression de pur plaisir.

— Oh, putain ! a-t-il dit. Recommence.

Je me suis exécutée.

Un frisson a parcouru tout son corps, et je me suis demandé s'il n'avait pas joui.

J'ai inspiré profondément. J'étais choquée de voir à quel point je prenais mon pied, mais je ne savais pas vraiment quoi faire ensuite.

Mes pensées ont été interrompues par la voix d'Elle.

— Eh bien ! l'ai-je entendue dire derrière moi. Tu as vite compris à qui tu avais affaire, pas vrai ?

J'ai rougi.

— Je... je...

Je voulais lui expliquer que Grayson m'avait encouragée tout du long, que c'était son idée. Mais j'étais sans voix. J'essayais d'imaginer à quel point la situation telle qu'elle la voyait pouvait paraître compromettante. J'étais nue comme un ver, étalée sur lui ; je m'exhibais sans aucune pudeur tout en le frappant violemment au visage.

— Je pourrais même croire que j'ai une rivale plus jeune, a poursuivi Elle sur un ton léger. Heureusement que je ne suis pas du genre jalouse.

Elle nous a contournés pour se placer

face à moi, surplombant nos corps allongés sur le sol du studio.

— De très bon goût, a-t-elle commenté.

Je ne pouvais ni recouvrir ni dissimuler une quelconque partie de mon anatomie. Sous moi, Grayson a souri à sa compagne. Il n'avait pas l'air de ressentir la moindre culpabilité.

— Tu as ça dans le sang, Lily, a affirmé Elle.

— Ça quoi ?

— La domination et le contrôle. J'en mettrais ma main à couper.

Grayson avait retrouvé un visage plus calme, après l'excitation de notre échange.

— Je suis d'accord avec toi, a-t-il dit. (Puis il a remarqué l'expression à la fois intéressée et intriguée d'Elle.) Tu ne l'aurais jamais deviné, hein ? On lui donnerait le bon Dieu sans confession, mais si je lui en avais donné l'occasion elle m'aurait fouetté sans sourciller.

Cette idée a fait naître dans mon esprit une image qui m'a fait rougir violemment tout en allumant un brasier au creux de mes reins. J'avais vu des dominatrices à l'œuvre certains soirs au club, et, même si je trouvais leurs rituels fascinants, cela ne m'avait fait ni chaud ni froid. Elles appartenaient à un autre monde. Mais je comprenais à présent que c'était parce que je ne m'étais jamais projetée à leur place ; je ne m'étais jamais imaginée

dans leur peau, contrôlant un homme, fermement, brutalement, entièrement.

Je me suis dégagée de Grayson et me suis levée. Elle me regardait avec un intérêt grandissant. Je suis allée chercher les vêtements que j'avais posés sur le canapé dans un angle du studio. Grayson s'est levé aussi et s'est épousseté, tout en échangeant des regards entendus avec Elle. Il a ensuite récupéré les trois appareils photo qu'il avait utilisés pendant la séance, puis il a gagné la pièce adjacente.

— Je veux voir ce que ça a donné, a-t-il expliqué.

Il m'a laissée avec Elle, qui portait des sacs griffés de noms luxueux : Prada,

Burberry, Agent Provocateur, Coco de Mer, et d'autres paquets anonymes, qui dissimulaient certainement des achats plus secrets.

— Allons prendre un café, a proposé Elle en agitant la main vers la porte.

Je savais que si j'avalais un café supplémentaire je ne pourrais pas dormir. Entre la caféine et la découverte du plaisir que j'avais pris à dominer Grayson, mon esprit était dans un état de délicieuse effervescence. Je l'ai cependant suivie sans discuter.

Elle a mis en marche une machine à expresso en acier rutilant et a pivoté pour me faire face. Ses yeux étaient étonnamment pâles, comme un mélange de

gris et de vert. Je me suis demandé si elle utilisait des lentilles de couleur ; je n'avais jamais remarqué auparavant à quel point ils étaient frappants. D'un autre côté, je n'avais jamais été aussi proche d'elle au club.

— Dis-moi, Lily : qu'est-ce que tu as ressenti lorsque Grayson était sous toi ? Essaie de m'expliquer tes sentiments et la façon dont ça t'a affectée. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Qu'est-ce que tu aurais voulu lui faire ? Qu'est-ce que tu aurais voulu qu'il te dise ? Comment est-ce que ça t'a excitée ?

J'ai mis du temps à répondre, et Elle ne m'a pas pressée.

— C'était une poussée d'adrénaline,

ai-je fini par dire.

Cette réponse ne rendait pas compte de la moitié des sentiments qui m'avaient agitée lorsque Grayson était tombé à genoux devant moi ou lorsque l'extase avait traversé son visage après que je l'avais giflé. Puis le ton de sa voix quand il m'avait suppliée de recommencer.

Elle a opiné puis s'est détournée, occupée à sortir des placards des tasses colorées et leurs soucoupes, un sucrier et une boîte de biscuits au chocolat. Ses longs doigts minces ressemblaient à des araignées, et, lorsqu'elle a porté à sa bouche un Finger au chocolat comme si c'était une cigarette, j'ai remarqué que son vernis était assorti à la couleur de ses

yeux : c'était un lumineux gris-vert, de la couleur de l'océan un jour nuageux. Elle a mordu brusquement dans le biscuit avant de se lécher les lèvres pour attraper les miettes de chocolat qui s'en étaient détachées et étaient restées accrochées à son rouge à lèvres.

Elle a déposé une tasse d'expresso brûlant devant moi, et j'en ai avalé une gorgée rapide afin de reprendre contenance, me brûlant au passage. Elle a tiré un tabouret de bar et m'a fait signe de m'asseoir.

Je me suis perchée sur le tabouret et, les jambes pendantes, je me suis sentie encore plus gamine face à sa présence autoritaire. Elle est restée debout et n'a

pas fait mine de parler. Confrontée à son silence, j'ai repris la parole.

— C'était comme si j'avais libéré quelque chose. Comme si j'avais ouvert une cage et que mon vrai moi en était sorti. Sans avoir peur des conséquences. Comme si je pouvais faire tout ce que je voulais. Transgresser les règles. Sans que ça soit mal. Sans blesser personne. Grayson continuerait à m'apprécier, quoi que je fasse. Non, en fait c'est plus que ça. On aurait dit que Grayson me vénérât. Il a aimé ça. Et je me suis sentie invincible. Et tellement vivante. Comme si je le tenais entre mes mains.

Elle a souri, amusée.

— Et qu'est-ce que tu avais envie de

lui faire ? Explique-moi.

— Je voulais me frotter sur son visage.

Les mots ont jailli avant que je puisse les retenir, et j'aurais voulu pouvoir les effacer. Mais une partie de moi savait que c'était vrai et voulait se délecter de l'entendre, prononcé à haute voix.

— Et ? Quoi d'autre ? Inutile de rougir, ma chère.

— J'aurais aimé avoir une bite et qu'il s'étouffe dessus.

Elle a ri, dévoilant deux rangées de dents d'une blancheur lumineuse.

— Il aurait adoré ça, a-t-elle répondu. Tu aurais aimé le baiser avec ?

— Je n’y ai pas pensé, ai-je répondu avec sincérité.

J’ai imaginé Grayson à quatre pattes, le visage contre le tapis, ma main empoignant ses cheveux et moi le chevauchant. J’ai senti un frisson d’excitation me parcourir, et ma main a tremblé légèrement, répandant quelques gouttes de café sur la surface lisse du comptoir en marbre.

— Je vois que l’idée te plaît, a-t-elle commenté. Tu as déjà porté un harnais ?

— Non.

— Tu en as déjà vu ?

J’ai fait « non » de la tête.

— Alors nous avons du travail devant

nous.

— Du travail ?

— La domination requiert de l'entraînement. Je vais te former.

C'était un ordre, pas une proposition. J'ai acquiescé sans protester.

— Tu ne travailles pas ce soir, n'est-ce pas ?

— Non. C'est Sherry qui bosse ce soir.

— Bien. On va commencer au club. Est-ce que tu t'es déjà soumise ?

— Jamais.

Je me sentais terriblement inexpérimentée. C'était ma patronne, je travaillais dans un club fétichiste et je

n'avais jamais essayé ne serait-ce que la plus simple des activités pratiquées par nos clients.

— Tu n'as jamais été fessée ? Attachée ?

J'ai songé à Liana et j'ai grimacé.

— Ça ne m'a jamais attirée.

— Je te comprends, a répondu Elle. Vraiment. Mais c'est très important d'essayer l'autre côté, pour comprendre quelles sensations tu infliges à ton soumis.

Elle s'est tue un instant puis a souri lorsqu'une pensée aussi soudaine qu'agréable lui est venue à l'esprit.

— Je peux exiger que Grayson te

domine, a-t-elle dit.

J'ai frissonné à cette idée, et Elle a eu un sourire pervers.

— Il détesterait ça, a-t-elle poursuivi. Mais il le ferait.

Je n'en doutais pas un seul instant. Les activités auxquelles Grayson et moi nous étions livrés ces dernières vingt-quatre heures avaient été un jeu de rôle pour nous deux. Elle était sa Maîtresse. Lui ordonner de me soumettre lui permettrait de réaffirmer son autorité sur nous deux.

— Avant tout, il te faut une tenue. Gray a certainement quelque chose qui fera l'affaire. Comme tu l'as expérimenté aujourd'hui, il aime faire ressortir le côté

dominateur de ses modèles féminins.

— Pourquoi ?

J'étais soudain curieuse et intriguée, comme lorsque Liana m'avait expliqué quel plaisir elle retirait de la soumission.

Au club, certains hommes se soumettaient uniquement pour s'approcher des jolies femmes. La plupart d'entre eux étaient aussi charismatiques qu'un sachet de thé. Mais Grayson était mignon, et je supposais qu'il n'avait aucun mal à trouver des jolies filles sans avoir besoin d'être tenu en laisse.

— Pose-lui directement la question, a-t-elle répondu en se dirigeant vers le

studio.

Son kimono effleurait ses jambes au rythme de ses pas, donnant l'impression qu'une créature vivante lui caressait la peau. Elle portait des sandales en soie assorties dont la semelle très fine ne faisait aucun bruit sur le parquet.

Assis sur une chaise de bureau dans une petite pièce adjacente au studio, Grayson regardait des photos sur l'écran de son ordinateur. Il était complètement absorbé par son travail, et son visage s'illuminait parfois ou se renfrognait lorsqu'il n'était pas satisfait par ce qu'il voyait. Soit il ne nous avait pas entendues entrer, soit il avait décidé de nous ignorer.

— Lily veut savoir pourquoi tu aimes te soumettre. Explique-lui.

Détourner son attention de son travail était manifestement douloureux, mais Elle a remporté rapidement la bataille, et Grayson a pivoté vers nous. Il a soupiré.

— Parfois, les gens sont comme ils sont. Il n’y a pas de raison.

— Tu peux faire mieux que ça, Gray.

Elle s’est placée derrière lui et, penchée sur lui, a fait courir ses ongles sous sa chemise sur son torse, avant d’entourer son cou de ses mains. Le geste aurait pu aisément être pris pour une démonstration d’affection, mais Grayson a fermé les paupières, et son souffle s’est

accélééré lorsque Elle a accentué la pression et a commencé à l'empêcher de respirer.

Il a produit un son entre le grondement et le ronronnement, exprimant par là un plaisir intense. Mais, dès qu'il a commencé à se détendre sous son emprise, Elle a reculé et l'a laissé en proie à la frustration, non sans avoir de nouveau glissé la main sous sa chemise ouverte et avoir pincé un de ses tétons si fort qu'il en a sursauté.

— Quand la bonne personne fait les bonnes choses au bon moment, a repris Grayson, je suis envahi par un désir de plaire, d'être soumis, de servir. Si on me pousse davantage, de me dégrader et

d'être dégradé, de m'humilier pour mieux vénérer ma maîtresse. Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment. Ce n'est pas un choix de ma part. Plutôt une réponse instinctive. Certains disent que la perte de pouvoir est associée à l'impuissance du petit enfant, qui est en sécurité et qui retire du confort et de la liberté du fait qu'il n'a pas à faire de choix. Je n'adhère pas complètement à cette théorie. C'est un peu trop freudien. Mais j'avoue que lorsque je me soumetts à Elle je me sens en sécurité, bien, libre. Ça me détend de ne pas avoir à prendre de décisions. De ne pas être responsable. Pour certains, c'est une façon de prendre du plaisir dans des activités qui pourraient provoquer la culpabilité ou la honte.

— Et la domination ? a poursuivi Elle.
Dis-lui ce que ça te fait.

— Rien, a-t-il répondu en riant.
Absolument rien. C'est un sacré boulot, tu sais. Si tu veux explorer ton côté dominant, il faut être prêt à beaucoup bosser. Il faut beaucoup de talent pour frapper correctement quelqu'un ou l'attacher. Pour connaître les limites exactes de ton soumis et savoir le pousser suffisamment loin, mais pas trop. C'est une grande responsabilité d'avoir entre les mains la sécurité de quelqu'un et ses demandes. Certains soumis sont très exigeants.

Elle a levé les yeux au ciel.

— C'est l'éternelle question, a-t-elle

poursuivi. Qui est au service de qui ?
Mais au final on fait ça parce que ça nous excite. Gray a raison. Les raisons importent peu. Enfile ça.

Elle m'a lancé un corset noir et une longue jupe en dentelle bordée par un volant d'inspiration victorienne. Quand je l'ai déroulée, je me suis aperçue qu'elle était non seulement entièrement transparente mais qu'en plus elle était trouée de telle manière que mes fesses seraient nues.

— Je refuse de porter ça ! ai-je protesté.

Grayson s'est mis à rire.

— Vraiment ?

Elle me toisait, les mains sur les hanches.

— Je vais t'aider à lacer le corset.

Je me suis déshabillée pour la dixième fois en vingt-quatre heures et j'ai enfilé la jupe.

— Tourne-toi. Mains sur le mur.

Elle s'exprimait comme un flic dans une mauvaise série télévisée, et j'étais bien obligée d'admettre que la vision d'Elle dans un uniforme, matraque et menottes dans les mains, n'était pas pour me déplaire.

Elle m'a lacée très serré : les baleines en acier du corset sur ma cage thoracique étaient assez inconfortables.

— Je ne peux plus respirer, me suis-je plainte.

— Tu vas t’y habituer, a-t-elle répondu sans aucune gentillesse.

Lorsque nous sommes arrivés, le club commençait juste à se remplir. Quelques couples bavardaient au bar. Il était tôt, et la musique était basse afin d’encourager les conversations. Au fur et à mesure que la nuit avancerait, le claquement des fouets cinglant l’air et des *paddles* frappant la chair résonneraient dans le donjon adjacent et se mêleraient à la musique plus forte que diffuserait le DJ après minuit.

— Ouah ! a commenté Richard, le Maître du Donjon, en découvrant ma tenue et les chaussures à très hauts talons qu'Elle m'avait prêtées.

En temps normal, je portais des chaussures confortables pour travailler, sachant que je restais derrière le comptoir durant la plus grande partie de la nuit.

— Maîtresse, a murmuré une voix douce près de mes pieds.

J'ai baissé le regard.

L'un des esclaves habituels d'Elle s'était rapproché, à quatre pattes. Il était nu, à l'exception de son habituel short en latex, qui couvrait à peine son cul et

dévoilait un peu de sa raie ainsi que la rondeur de chacune de ses fesses. Ce soir-là, son short était rose avec un volant blanc, ce qui ajoutait une humiliation supplémentaire à la tenue. Sur chacun de ses tétons, il portait une pince, à laquelle pendait une fine chaînette terminée par une clochette, qui sonnait à chaque mouvement et avertissait de son approche.

Lorsque je l'ai vu se prosterner à mes pieds, j'ai senti l'excitation me gagner. Mon sang s'est enflammé et a commencé à couler plus vite dans mes veines, comme si je venais de boire cul sec un verre de whisky ou une coupe de champagne.

Elle s'est matérialisée à mes côtés. Je n'avais pas remarqué qu'elle avait traversé la salle, silencieuse comme une ombre.

— Stuart nous propose des tours de poney ce soir, a-t-elle dit en me tendant une vraie selle et une cravache.

La selle était marron clair, et son cuir craquelé montrait qu'elle avait apparemment beaucoup servi. Elle était rembourrée en dessous avec de la peau de mouton, et son pommeau très haut permettait au cavalier de se tenir. Stuart a levé un peu le dos, comme pour m'inciter à le monter. Sans quitter le sol des yeux.

— Vas-y, a renchéri Elle. Va lui faire faire un tour.

Sans me faire prier, j'ai pris la selle des mains d'Elle et je me suis penchée vers Stuart.

— Puis-je ? ai-je demandé.

Maîtresse ou pas, il me semblait poli de demander.

— Je vous en prie, maîtresse, a-t-il répondu.

La selle lui allait à merveille, comme si elle avait été faite pour lui.

En revanche, impossible pour moi de m'installer dignement. Ma jupe était si moulante que je ne pouvais pas m'asseoir à califourchon à moins de rouler le tissu jusqu'à ma taille. J'ai donc décidé de monter en amazone. J'ai hésité avant de

poser tout mon poids sur lui.

— Ça ne va pas lui faire mal ? ai-je demandé à Elle.

— Crois-moi, il s'en fiche.

Stuart avait levé la tête et il humait l'air impatiemment, comme un vrai poney.

Elle lui a assené un coup de cravache sur les fesses avant de me la tendre. J'ai serré les cuisses pour ne pas être désarçonnée lorsqu'il a bondi en avant en réponse au coup de fouet.

— Ne traîne pas trop, a ordonné Elle. Je veux que tu essaies autre chose en revenant.

Au début, je me suis sentie idiote. Je me baladais sur le dos d'un homme ! Je

n'avais pas fait cela depuis l'enfance, lorsque je jouais à « à dada » avec mon père, les rares fois où il avait du temps à me consacrer en rentrant du travail, avant de se coucher.

Mais, une fois que j'ai eu trouvé mon rythme et que j'ai remarqué que les gens s'effaçaient pour nous laisser passer, j'ai commencé à apprécier. Au départ, j'ai usé gentiment de la cravache ; je ne savais pas avec quelle intensité je pouvais frapper Stuart sans le faire crier. Cependant, après quelques coups délicats, j'ai pris de l'assurance et j'ai fouetté plus violemment sa fesse droite, que je pouvais atteindre sans perdre l'équilibre.

Je n'avais aucune envie de coucher avec lui. L'idée même me paraissait absurde. Inimaginable. Mais j'avais envie de l'attraper par les couilles et de le faire s'agenouiller devant moi en implorant ma clémence.

Nous sommes revenus vers Elle, et, lorsque nous sommes parvenus devant ses bottines à hauts talons, Stuart s'est étendu de tout son long, le visage contre terre. Je me suis levée et je l'ai regardé pour le remercier. C'est alors que j'ai découvert qu'il passait le bout de sa langue sur ses chaussures. Il les nettoyait. Avec sa bouche. Elle a bougé très légèrement afin de lui faciliter la tâche.

— Maintenant, a-t-elle dit, il est temps

pour toi de voir comment vit l'autre moitié. Gray ! a-t-elle crié.

Le photographe était adossé tranquillement au mur derrière nous et avait suivi notre échange avec un sourire amusé. Ce soir-là, il portait un pantalon en cuir taille basse avec une ceinture cloutée et une paire de grosses bottines argentées. Pour compléter sa tenue, une veste en filet noir exposait son torse mince et une paire de pinces à tétons reliées entre elles par une chaîne épaisse.

Il n'avait pas l'air le moins du monde gêné par la chaîne qui le mettait à la merci d'Elle, laquelle pouvait tirer cruellement dessus quand l'envie l'en prenait.

Grayson a mis un instant de trop à répondre à l'appel de sa maîtresse et à nous rejoindre : elle a immédiatement posé une main autour du cou du photographe, tandis que l'autre tirait sur la chaîne, assez lourdement pour que lui et moi cillions lorsque les dents des pinces se sont refermées davantage sur ses tétons.

— Fesse-la, a-t-elle sifflé.

J'ai grimacé.

Une fessée. Je m'étais évidemment doutée qu'il s'agirait de cela dès que j'avais vu la jupe qu'Elle m'avait obligée à porter, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'espérer qu'elle avait prévu autre chose. Pour moi, la fessée

était la pratique la plus idiote et la plus humiliante de toutes les soumissions possibles. Je trouvais cela vulgaire et débile, comme un rappel de tout ce que je détestais dans les films pornographiques racoleurs et les histoires érotiques à l'eau de rose mettant en scène des maîtres et des valets, et impliquant toujours un salon mal épousseté et une soubrette en uniforme en plastique qui devait être punie.

L'idée avait l'air de plaire autant à Grayson qu'à moi. Le regard d'Elle allait de l'un à l'autre ; elle souriait comme un chat qui vient de découvrir un pot de crème.

— J'attends, a-t-elle déclaré sur un ton

autoritaire en tirant de nouveau sur la chaîne.

— Sur le banc, a ordonné Grayson en se tournant vers moi.

J'ai jeté un regard en direction d'Elle : son expression impassible était un peu effrayante. J'ai obéi. Ce serait humiliant mais rapide, et, je l'espérais, instructif. Une demi-douzaine de personnes m'avaient déjà dit que, puisque je travaillais au club, il était normal de comprendre comment nos clients prenaient leur pied.

Le premier coup a été relativement léger, mais il m'a quand même fait sursauter. Le deuxième a été plus rude, et j'ai retenu un gémissement. Pas question

de donner à Grayson ou à Elle la satisfaction de me voir vulnérable. Le troisième coup a résonné violemment, et, eu égard aux murmures étouffés autour de moi, j'ai compris que j'avais un public. Ce n'était pas surprenant. Je n'avais jamais vu Grayson au club auparavant, et Elle n'était là que pour travailler, jamais pour participer. Et nul ne m'avait jamais vue prendre part à quoi que ce soit, ni comme soumise ni comme dominatrice, et encore moins les deux en une seule soirée.

Le sang m'est monté aux joues. J'avais le visage en feu. J'étais rouge de honte, en imaginant l'image que je devais donner, allongée sur le banc, la tête molle et pendante comme celle d'une poupée et

les fesses nues, exposées à tous les regards. J'ai soudain été contente de porter cette jupe découpée ; je savais que, quoi qu'il arrive, Elle aurait exigé que je sois fessée cul nu. Que ce dernier soit exhibé ainsi était certes humiliant, mais moins que si j'avais dû relever ma jupe jusqu'à la taille et écarter les jambes, livrant ainsi à la vue de ceux qui s'approcheraient mon sexe intégralement épilé.

Le souffle de Grayson était chaud contre ma peau lorsqu'il s'est penché pour me parler à l'oreille.

— Essaie de lâcher prise, a-t-il conseillé. Laisse-toi aller. Ce sera plus facile.

Il m'a caressé les cheveux en reculant. C'était un geste simple mais plein de tendresse, qui m'a rappelé que nous étions deux partenaires non consentants dans cette histoire et que je ne me battais pas contre lui. J'essayais juste quelque chose de nouveau.

Les coups suivants ont été plus rythmés, et j'ai essayé de suivre son conseil et de me laisser aller à la sensation de sa paume contre ma peau. Les claques ont fini par se fondre les unes dans les autres, et leur impact a cessé d'être douloureux. C'était plutôt comme si ma peau était surchauffée. Après chacune, il me caressait doucement, comme s'il retenait la douleur dans la paume de sa main. J'ai commencé à

comprendre quelle était la cadence de ses caresses et j'ai reculé chaque fois qu'il posait la main sur mon cul pour l'encourager à prolonger l'effleurement. J'ai remarqué aussi qu'en poussant en arrière pour me mettre au rythme de Grayson j'avais sans m'en rendre compte commencé à me frotter contre le rembourrage en cuir du banc.

Puis j'ai perdu le contrôle et j'ai crié lorsqu'une autre main, plus petite et plus froide, m'a fessée plus violemment. Elle. La main de Grayson s'y est rapidement substituée pour apaiser la brûlure.

La voix d'Elle était tranchante au creux de mon oreille.

— Pense à quel point il déteste ça, a-t-

elle ordonné. Il ne le fait que pour me servir.

J'ai imaginé Elle à côté de Grayson, dirigeant tous ses coups. La frustration sur le visage du photographe tandis que ses instincts se combattaient et que sa compulsion à l'obéissance l'emportait sur tout le reste.

Je me suis brièvement sentie ivre en imaginant l'effet que cela me ferait si quelqu'un faisait la même chose pour moi. Comment je l'humilierais, le ferais souffrir, le dégraderais, tout en faisant attention à lui et en veillant à sa sécurité tout le temps.

— Oh, ai-je gémi, cette fois-ci de plaisir, lorsque Grayson a de nouveau

abattu sa main sur mes fesses.

— Ça suffit, a ordonné Elle. Je ne veux pas qu'elle y prenne trop de plaisir. La nuit ne fait que commencer, et nous avons encore bien des surprises en réserve...

6

L'ŒIL DE L'OBJECTIF

NEIL A OUVERT LA PORTE POUR ME LAISSER PASSER, A ÔTÉ MON MANTEAU, PUIS A GALAMMENT TIRÉ MA CHAISE lorsque nous avons atteint notre table.

Il était l'incarnation du parfait gentleman londonien, avec sa chemise

blanche, sa veste grise, son pantalon cigarette assorti et ses chaussures noires et pointues qui brillaient comme des miroirs quand elles réfléchissaient la lumière. Ses cheveux bouclés étaient disciplinés, à l'exception d'une mèche têtue qui retombait sur son front et qui l'agaçait depuis toujours.

Je me suis penchée vers lui et j'ai replacé la mèche en arrière. Neil a pris ma main et l'a tenue par-dessus la table.

— Je suis content de te voir, Lily. Ça faisait trop longtemps.

— Oui, ai-je murmuré en me dégageant, ce qui a bousculé les fleurs posées entre nous.

Neil a rattrapé le vase juste avant qu'il se renverse sur la nappe blanche immaculée. Notre relation était tendue et embarrassée depuis quelques mois, depuis sa réaction désagréable à ma récente rupture avec Leonard. Il m'avait envoyé quelques mails et textos, pour me tenir au courant de son nouveau job et de son nouvel appartement à Hoxton. Je les avais lus et effacés aussi sec sans répondre.

La dernière fois que j'avais eu Liana au téléphone, elle m'avait surprise en prenant sa défense.

— Ne sois pas si dure avec lui, avait-elle dit. Ce n'est pas sa faute s'il s'en sort bien.

C'est pour cette raison que, lorsque Neil m'avait appelée pour m'inviter à dîner, j'avais accepté. Il venait d'obtenir une promotion et il voulait la fêter.

— Mais pas avec mes collègues, avait-il ajouté.

— Pourquoi pas ? Ils sont si terribles ?

— Non, pas « terribles ». Ils sont prétentieux. Je veux passer une soirée sans penser au boulot ni en parler. Et je veux te voir.

Il m'avait emmenée chez *Miyama*, un restaurant japonais de la City. Il disait que cela lui rappelait Brighton et la fois où Liana avait dépensé tout l'argent de son père en nous invitant à dîner dans ce

restaurant de sushis près du port, où nous avons bu trop de saké et utilisé tous les emballages des baguettes pour faire des cygnes et des grenouilles en origami.

Nous venions juste d'entamer le plat de sashimis à partager qu'un jeune serveur japonais aux lunettes à épaisse monture noire venait de déposer sur la table, lorsque Neil a agité ses baguettes sous mon nez pour attirer mon attention.

— La Terre à Lily, a-t-il dit. Ton téléphone sonne.

Sa voix m'a ramenée à la réalité et au bruit de mon portable. J'étais distraite : je me demandais à quoi ressemblerait le serveur entièrement ligoté. J'avais ce genre de pensées de plus en plus

fréquemment, et il m'arrivait parfois d'être perturbée par la fréquence et l'intensité de mes idées perverses. J'ai secoué un peu la tête pour clarifier mon esprit. En vain.

— Sympa, ta sonnerie, a commenté Neil tandis que je pêchais mon téléphone au fond de mon sac.

C'était le thème de la série *True Blood* – *Bad Things*, de Jace Everett. Liana l'avait programmée quand j'étais allée la voir, et je n'étais pas arrivée à me décider à la changer.

Neil a haussé un sourcil quand le nom « Elle » s'est affiché sur l'écran.

J'ai décroché tout de suite.

— Lily, a dit Elle sans me laisser répondre, tu es libre ce soir ? Sherry vient d'appeler, elle est malade.

— Ah !

J'ai regardé Neil. Nous avons à peine commencé le repas, et il aurait été très discourtois de ma part de le planter là, même si j'avais vraiment besoin d'argent.

— Je suis désolée, ai-je poursuivi. J'avais quelque chose de prévu ce soir.

Elle a grogné à l'autre bout du fil.

— Tu ne peux pas remettre ? J'ai vraiment besoin de toi. Je t'en serais vraiment reconnaissante, Lily.

— En fait, je suis avec un ami.

— Oh ! a-t-elle répondu.

J'ai entendu un sourire dans sa voix.

— Je t'en prie, amène-le. Je serais ravie de rencontrer ton « ami ».

J'ai grimacé. Elle ne ferait qu'une bouchée de Neil, et j'ai frissonné en imaginant ce qu'il pourrait bien penser d'elle. S'il trouvait étrange que j'aie eu une liaison avec un homme plus âgé, qu'est-ce qu'il pourrait bien penser du club, de ses clients et de leurs vêtements plus ou moins suggestifs.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Neil a de nouveau agité ses baguettes devant moi.

— Ne quitte pas, ai-je dit à Elle.

Je savais qu'elle fulminerait d'être interrompue, ce qui me faisait plaisir.

— Si tu dois aller travailler, pas de problème, Lily. Je comprends, a déclaré Neil.

— Non, vraiment, je...

— Je suis sincère. On peut finir les sashimis et revenir une autre fois pour la suite.

Il s'est essuyé la bouche sur sa serviette et a fait signe au serveur de nous apporter l'addition.

— Lily, a sifflé Elle à l'autre bout du fil, amène ton ami.

Sur ce, elle a raccroché, sans même attendre que j'acquiesce.

Elle avait parlé fort, et je savais que Neil avait entendu toute la conversation.

— Tu dois aller au club ? a-t-il demandé.

— Oui. Ma collègue est malade.

— Je pourrais venir avec toi. Ça fait une éternité que je ne suis pas sorti.

J'ai soupiré.

— Ce n'est pas vraiment ton genre d'endroit.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Et pourquoi est-ce que tu refuses de me donner une chance ? a-t-il poursuivi avec colère. Tu es furieuse quand les gens présument des choses sur ton compte, Lily, mais tu fais la même chose pour les

autres.

Il a poignardé un morceau de gingembre et l'a mâché sauvagement.

— D'accord, ai-je cédé, certaine qu'il prendrait la tangente dès qu'il aurait mis un pied dans le club et que je n'entendrais plus jamais parler de lui.

Ce serait certainement mieux ainsi. S'il était choqué, alors autant arrêter de faire semblant d'avoir encore des choses en commun et laisser derrière nous notre amitié estudiantine.

Lorsque le taxi nous a déposés devant la porte où Elle nous attendait, j'ai compris qu'elle était sur les dents. Le *Fox and Garter*, un autre club qui se

faisait passer pour un pub mais avait un donjon en sous-sol, avait dû fermer tôt à cause d'une panne de courant, et tous leurs clients avaient échoué chez nous pour finir leur soirée.

Neil a écarquillé les yeux en voyant la tenue d'Elle : une combinaison en latex rouge, un chapeau claque assorti et des escarpins d'une hauteur vertigineuse. Elle était déguisée en Monsieur Loyal ce soir et avait un fouet à la ceinture. Son bras était détendu, mais quelque chose dans sa posture indiquait qu'elle était à deux doigts de s'en servir, même lorsqu'elle était nonchalamment adossée au mur, l'air le plus tranquille du monde.

— Bonsoir, ami de Lily, a-t-elle

ronronné dans sa meilleure imitation de Jessica Rabbit, en le détaillant des pieds à la tête comme s'il lui appartenait.

Je me suis raidie et j'ai pris la main de Neil dans la mienne.

— Oh ! a-t-elle commenté en voyant mon geste. C'est comme ça ?

— Oui, ai-je rétorqué. C'est comme ça. Suis-moi, Neil, ai-je ordonné de mon ton le plus autoritaire en l'entraînant vers le vestiaire.

Il regardait partout autour de lui et il a aperçu le bar et les clients vêtus de toutes les manières possibles. Ce qui me paraissait banal ne l'était certainement pas pour lui. Il y avait des hommes en

corset, jupe à volants et talons hauts ; des femmes en uniforme militaire et lingerie ; des hommes et des femmes en latex, certains masqués. Plusieurs femmes étaient torse nu, et il y avait l'inévitable homme qui ne portait qu'un *cock ring* autour de son sexe mou, qui rebondissait quand il marchait.

— Il faut que tu te changes, ai-je soudain dit. Tu es trop visible comme ça.

— D'accord, a-t-il obtempéré sans discuter.

J'ai déboutonné sa veste puis sa chemise. Le tissu était agréablement rêche sous mes doigts, et, sans le vouloir, j'ai laissé mes mains errer sur le coton et j'ai mis plus longtemps que nécessaire à

m'occuper des boutons. Il a tendu les bras tandis que j'ôtai ses vêtements. Je les ai ensuite mis sur un cintre que j'ai suspendu au portant.

Neil n'a pas bougé un muscle. Il était comme une poupée entre mes mains, me laissant faire de lui ce que je voulais. J'ai hésité, puis j'ai tendu la main vers sa ceinture. Le cuir était tiède sous ma paume, contrairement à la boucle, très froide. Dagur m'avait autorisée une fois à lui lier les chevilles avec une ceinture, et j'ai imaginé Neil dans la même position, à plat ventre, inconfortablement allongé sur son érection pendant que je lui mettais un doigt dans le cul. Cette idée m'a excitée, et j'ai dû me concentrer pour revenir à la réalité. Neil n'était pas

Dagur, et j'étais au travail, sans compter qu'il n'allait pas tarder à paniquer et à partir en courant.

— Tu portes des sous-vêtements ? ai-je demandé sur le ton le plus neutre possible.

Il a acquiescé.

Un short appartenant aux esclaves d'Elle traînait sur une étagère derrière moi. Il irait parfaitement à Neil, mais je ne voulais pas le voir dans un vêtement qui proclamait « Esclave d'Elle ». Il n'était pas à elle.

Son caleçon ferait l'affaire. Il était chic, noir et passe-partout. Je l'ai détaillé de haut en bas. Il avait sans conteste

fréquenté la salle de gym. Ou alors peut-être qu'il avait toujours été ainsi et que je n'avais jamais fait attention. Son torse était agréable à regarder. La bosse dans son caleçon était évidente, mais c'était un homme, et l'endroit était plein de femmes très peu vêtues. Je ne prenais pas sa réaction trop à cœur, et personne ne serait offensé par son érection, pour autant qu'elle n'ait pas complètement disparu le temps d'atteindre le bar.

Neil était totalement déplacé dans cet endroit et il ne savait visiblement pas comment réagir dans cet océan de chair dénudée. Je l'ai pris par la main et je l'ai mené vers le donjon. Je n'avais pas peur qu'il se comporte de manière inappropriée, comme regarder quelqu'un

bouche bée ou attraper un sein qui se serait trouvé à sa portée : il était bien trop timide et bien élevé pour cela. Mais son visage poupin et son air innocent attireraient inmanquablement la troupe de dominatrices d'Elle, qui étaient alignées contre le bar comme des lionnes autour d'un point d'eau, élégantes et détendues, mais prêtes à bondir à tout instant et impatientes d'initier un nouveau venu aux plaisirs de la cravache.

— Richard, Dieu merci, tu es là ! ai-je dit au Maître du Donjon.

Il était torse nu ce soir-là, simplement vêtu d'un kilt avec de nombreuses poches, chacune contenant un instrument. J'ai remarqué, pour la première fois,

qu'il avait les tétons percés par un petit haltère en argent. Je n'aurais jamais pensé qu'il était du genre à avoir un piercing aux tétons. Il était petit, presque gros, mais il avait des biceps impressionnants, et, pour l'avoir vu à l'œuvre, je savais qu'il possédait une force que démentait son air bonhomme. La plupart des dominateurs expérimentés – ceux que Liana appelait « les bons maîtres » – avaient comme lui un air doux qui dissimulait une volonté d'acier. Ceux qui avaient confiance en eux n'avaient nul besoin de se pavaner dans le club et de frimer en exhibant leur autorité ou leur capacité à ligoter une soumise au plafond dès que l'occasion s'en présentait.

— Je suis toujours là pour toi, Lady

Lily, a répondu Richard.

Il m'appelait ainsi, ce qui, dans sa bouche était affectueux, depuis la nuit, quelques mois plus tôt, où j'avais chevauché l'esclave d'Elle assise sur une selle. Depuis, j'avais beaucoup appris sur l'art de la domination et j'étais très fière de pouvoir surprendre une pièce bondée en brandissant un lasso plus grand que moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé Neil en désignant la roue dentelée qui dépassait de l'une des poches de Richard et brillait, menaçante, dans la lumière.

La curiosité avait eu raison de lui. J'ai sorti l'instrument de la poche de Richard

et je l'ai brandi sous son nez. Il a pâli.

— C'est une roue dentelée.

— On dirait une roulette à pizza mais plus tranchante. Ça ne fait pas... mal ?

Je m'étais posé la même question la première fois que j'avais vu une roue de Wartenberg. C'était un instrument inventé au départ pour tester la sensibilité nerveuse de la peau et abandonné ensuite par la médecine au profit de techniques plus modernes. Les pervers avaient détourné l'objet pour en faire un sex-toy. C'était un instrument particulièrement effrayant, avec un manche de plus de trente centimètres de longueur et une vingtaine d'aiguilles qui rayonnaient à son extrémité, mais, contrairement à la

plupart des autres instruments, qui étaient beaucoup plus douloureux que ce à quoi on s'attendait, celui-ci était moins atroce en réalité que ce que son apparence laissait présager. Elle m'en avait fait la démonstration sur Grayson après l'avoir fouetté. Il avait été pris de spasmes de plaisir, frissonnant, tressaillant et gémissant chaque fois que les aiguilles touchaient sa peau échauffée. J'avais adoré contempler le dessin en croix rouge et blanc, qui s'effaçait rapidement, comme une carte du plaisir et de la douleur.

Richard a souri jusqu'aux oreilles.

— Pas quand elle est utilisée correctement, a-t-il répondu. Je suis

certain que madame se ferait un plaisir de vous faire une démonstration.

— Je dois travailler, ai-je rétorqué avec un regard insistant en direction de Richard pour lui signifier de se taire. J'espérais que tu pourrais garder un œil sur Neil pendant la soirée.

Neil nous a regardés alternativement.

— Je peux m'occuper tout...

— S'il te plaît, Richard, ai-je insisté en ignorant la déclaration d'indépendance de Neil.

— Pas de problème. Je veillerai sur lui pour toi.

Neil a pâli en comprenant que sa sécurité pouvait être mise à mal, mais

j'étais trop en retard pour prendre le temps de le rassurer.

— Super !

J'ai filé vers la porte après un dernier regard en direction de sa peau bronzée et de son caleçon moulant.

Cette nuit-là a été la plus remplie depuis que je travaillais au club, et je n'ai pas eu le temps d'aller voir comment allait Neil avant la fermeture. Richard me l'a ramené à l'entrée.

Il était rouge, et ses pupilles étaient dilatées.

— C'était incroyable, a-t-il déclaré en agitant le bras pour arrêter un taxi.

Il avait l'air légèrement ivre de ceux

qui viennent d'être ligotés ou fessés, et j'ai ressenti une pointe d'agacement à la pensée que Richard ne l'avait pas surveillé d'assez près.

— Oh ? ai-je répondu. Tu as essayé quelque chose ?

— Non. Mais il y avait une fille à qui Richard a fait des choses, et elle avait l'air...

Son visage avait pris l'expression lointaine et rêveuse qu'avait eue Liana lorsqu'elle m'avait raconté son expérience de la soumission.

Le chauffeur a klaxonné impatiemment pendant que Neil ouvrait la portière et me regardait fixement.

J'ai paniqué.

— Je crois que j'ai oublié ma veste au club, ai-je dit. Vas-y, je prendrai le métro.

Son expression est passée du plaisir à l'incompréhension.

— Mais tu l'as sur...

— Je te rappelle, d'accord ?

J'ai tourné les talons et je suis partie en courant.

Lorsque j'ai fini par céder et par répondre de nouveau à ses appels, Neil était redevenu comme avant. Je n'étais pas certaine de comprendre pourquoi son intérêt pour la partie fétichiste de ma vie

m'avait mise dans un tel état de gêne, mais j'étais ravie de voir qu'il avait abandonné le sujet et que les choses étaient redevenues normales entre nous, même si, chaque fois que j'entendais sa voix, je l'imaginai en caleçon, une roulette dentelée lui parcourant le corps.

Mes étranges rêveries n'avaient pas disparu non plus, mais elles avaient à présent Neil pour sujet, et non plus le serveur japonais ligoté qui avait hanté mes rêves les nuits qui avaient suivi notre dîner chez *Miyama*.

En dehors de mes nuits agitées, je menais une vie tranquille, et le temps s'écoulait dans la routine, entre la boutique d'instruments le jour et le club

la nuit, sans aucun événement notable. J'avais profité du vide de ma vie sociale et sentimentale pour travailler le plus possible, et, malgré mes petits salaires, mes économies étaient rondelettes. Je tirais une grande satisfaction de la lecture de mes relevés de compte, que je rangeais soigneusement dans le tiroir de mon bureau dès que je les recevais.

La nuit avait été calme au club, et j'étais en train de me changer avant de rentrer chez moi lorsque Elle a passé la tête dans l'encadrement de la porte de la salle du personnel.

— Lily ? Tu veux bien passer un coup de fil à Gray ? Il voudrait te parler.

J'ai dû avoir l'air inquiète parce

qu'elle a pris la peine de me rassurer.

— Ne te fais pas de souci. Rien de bizarre. Il a un nouveau projet, et je pense que tu pourrais l'aider.

Il y avait au moins quelqu'un qui s'intéressait à moi. J'étais sans nouvelles de Leonard depuis une éternité, et Dagur était parti pour une tournée internationale qui devait durer trois mois : nul doute qu'il devait être très occupé à gérer l'attention amoureuse des créatures exotiques qui lui couraient certainement après. Non pas que je me sois attendue à ce qu'il me téléphone, m'écrive ou m'envoie des cartes postales. Ce n'était tout simplement pas son genre.

J'ai acquiescé.

J'étais un peu embarrassée à l'idée de me retrouver seule face à Grayson après notre trio improvisé et cette séance de pose pour le moins ambiguë, où je l'avais finalement chevauché brutalement, ce qui avait réveillé mes tendances latentes à la domination. D'une certaine manière, je n'arrivais toujours pas à accepter pleinement cette facette de ma personnalité. Certes, cette part m'attirait et avait allumé en moi un brasier, mais j'étais toujours attirée par des hommes avec qui j'avais envie de faire l'amour de manière traditionnelle. Ces deux aspects me donnaient du plaisir.

J'ai appelé Grayson le lendemain soir, mais nous n'avons pas pu nous voir avant une semaine ; impossible de prendre une

journée de congé au magasin de musique, et, les rares nuits où je ne travaillais pas au club, j'étais trop fatiguée pour m'extirper de mon canapé ou de mon lit. J'avais besoin de recharger mes batteries après des semaines de dur labeur. Grayson n'a pas protesté et m'a assuré qu'il n'y avait pas le feu : c'était un projet de longue haleine.

Nous avons convenu de nous voir en début de soirée. Je me suis rendue à son studio de l'East End directement en sortant du travail et l'ai appelé en chemin.

— Est-ce qu'Elle sera là ? ai-je demandé par curiosité.

— C'est comme ça que vous l'appellez

tous ?

Comme s'il ne le savait pas !

— Oui.

Grayson a gloussé.

— Non, la terrible Mme Haggard ne sera pas là, a-t-il répondu. Je crois qu'elle a de la comptabilité à faire pour le club. Tu crois que tu as besoin d'un chaperon, Lily ?

— Pour m'empêcher de te fesser ?

Il a rugi de rire à l'autre bout de la ligne.

— Est-ce qu'Elle t'a donné des cours, par hasard ? a-t-il plaisanté. De toute façon, je suis toujours partant.

En entrant rapidement dans l'immeuble de Grayson pour fuir le froid humide et automnal qui venait du fleuve tout proche, j'ai défait un peu l'écharpe en cachemire grise que Leonard m'avait achetée à Amsterdam et je me suis mouchée. Il faisait très froid. L'un des assistants de Grayson s'affairait à nettoyer le studio après une séance : il ramassait de longues bandes de papier, roulait un assortiment de tapis et enfermait soigneusement tout un tas d'accessoires dans le placard métallique à l'extrémité de la pièce.

— Un verre ? a proposé Grayson.

— Juste un café.

Grayson a demandé à son assistant de préparer deux expressos. Ce dernier a

quitté la pièce. Tous les projecteurs étaient éteints, et nous étions assis sur l'un des canapés confortables dans un coin, éclairés seulement par un spot solitaire qui délimitait un cercle dans lequel nous avions pris place.

— Comment va Dagur ?

— Aucune idée, ai-je répondu en haussant les épaules.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il est parti en tournée. Il ne reviendra pas avant plusieurs mois. C'est une longue tournée. De toute façon, on ne s'est pas beaucoup vus avant son départ, il était tout le temps en répétition.

— Vous n'avez jamais été vraiment un

couple, alors ?

— C'est une façon de voir. Je ne crois pas que les rock stars soient vraiment faites pour la vie domestique de toute façon.

— Dommage, a commenté Grayson.

— Pourquoi ?

Peut-être voulait-il organiser un autre plan à trois.

— Je cherche des musiciens.

— Pour quoi faire ?

— Un nouveau projet pour lequel je pense que tu peux m'aider.

— Je suis tout ouïe.

L'assistant élancé est revenu avec les cafés puis il s'est éclipsé discrètement. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu la porte d'entrée se refermer.

— Je ne manque pas de travail, a soupiré Grayson. Mais, ces derniers temps, c'étaient surtout des commandes. Très bien payées, évidemment, mais pas vraiment satisfaisantes.

J'ai remarqué qu'il n'avait pas mis de sucre dans son café, contrairement à moi qui les faisais couler dans le breuvage comme les maillons d'une ancre.

— Ça fait une éternité que je n'ai pas fait un truc perso, a-t-il poursuivi.

J'ai acquiescé. C'était le problème de

tous les artistes que je connaissais, musiciens ou autres. Soit ils n'avaient pas d'argent et ne pouvaient donc pas mener à bien leurs projets, soit ils étaient bourrés aux as et n'avaient plus de temps à consacrer à leurs projets personnels.

— Il y a une galerie connue à Southwark, qui a une annexe à New York. Ça fait longtemps qu'ils me demandent de faire une expo solo, mais je n'arrivais pas à trouver le bon angle ni le bon sujet. Ça pourrait même devenir un bouquin. Je n'ai pas fait ça depuis six ans.

— Les murs sous la pluie ?

Il y avait des photos sur les murs du studio. Elles étaient saisissantes et lugubres, bien que très lumineuses.

— Absolument. Je pourrais refaire le même genre de truc, je suppose, mais, cette fois-ci, j'ai envie de photographier des gens. Pas des portraits mais des corps. Quelque chose de plus personnel.

Je me suis souvenue de la passion que j'avais lue dans son regard au fur et à mesure que se déroulait la séance photo interrompue par Elle, celle pour laquelle il avait prétendu vouloir essayer son nouveau matériel.

Qu'avait-il en tête exactement ? J'avais du mal à imaginer quelque chose de plus personnel que notre séance photo. Et je savais que je n'avais rien signé. Mais, pour courageuse que je sois, je ne pouvais pas envisager la réaction de mes

parents s'ils tombaient sur des photos de moi nue. J'ai dégluti violemment, mais ma curiosité était en éveil.

— Que vient faire Dagur là-dedans ? Tu as dit que tu étais désolé qu'il soit absent. Mais ça m'étonnerait que son manager le laisse se déshabiller devant l'objectif. Il y a la pub, et puis la mauvaise pub.

— Je sais.

Grayson avait l'air on ne peut plus sérieux.

— Mais ça m'a fait penser aux musiciens..., a-t-il expliqué.

Il s'est interrompu.

— C'est-à-dire ?

— Ils sont différents. Comme les sportifs. Ils plongent tête la première dans la musique, comme les sportifs se noient dans leur discipline. Ça me donne envie de... capturer leur essence. Je ne suis pas très clair, non ?

— Au contraire. Je comprends très bien ce que tu veux dire.

J'avais constaté la même chose au club chez les soumis et les dominants, quand ils entraient dans la zone.

— J'avais envie de prendre des photos de musiciens, célèbres si j'arrive à en convaincre certains et anonymes aussi, évidemment. Ils seraient habillés ou pas, avec leur instrument. Ce seraient des clichés en noir et blanc. J'ai déjà tout en

tête, même si j'ai du mal à l'expliquer. Il y aurait une progression : on partirait de photos banales et on arriverait à des photos très explicites de musiciens qui feraient l'amour, ensemble et à leur instrument. Devant nous. Ce serait choquant. (Son esprit était en pleine action, et ses yeux brillaient.) Leurs visages seraient évidemment dans l'ombre. Soit flous, soit hors du cadre, s'ils le souhaitent. Et...

Il s'est interrompu, hésitant.

— Oui ? l'ai-je pressé.

— J'ai une femme en tête pour les dernières photos. Je l'ai croisée il y a quelques jours à une soirée. Dans un endroit où je n'aurais jamais pensé la

voir. Mais du coup je pense qu'elle accepterait. C'est la violoniste classique, Summer Zahova...

— La rouquine ?

— Oui. Elle serait parfaite, et quelque chose me dit que ça lui plairait. Quand je l'ai rencontrée, j'ai eu l'impression de voir un papillon de nuit attiré par la flamme. Elle est fascinante.

— Tu lui as parlé de ton projet ?

— Pas encore. On n'a pas beaucoup discuté. Et puis je voudrais d'abord avoir tout un portfolio, histoire de voir exactement où je vais. J'avais pensé que Dagur accepterait de poser si son visage n'apparaissait pas ou qu'il me donnerait

des noms. Peut-être que toi aussi, tu as des contacts par le magasin ?

— Je ne connais suffisamment bien aucun client. Jonno, de son côté, peut peut-être t'aider..., mais je n'en suis pas certaine. Quant à Dagur, son tatouage sur le torse le rend très facilement identifiable.

— Ce genre de choses n'est jamais un problème. C'est à ça que sert Photoshop.

— J'ai longtemps joué du violoncelle. Et de la guitare, même si je n'ai jamais atteint un niveau de professionnelle, ai-je soudain dit.

J'ai eu l'impression que le diable avait parlé par ma bouche. Comme lorsque j'ai

décidé de me faire tatouer cette larme.

— Vraiment ?

— Je sais que je ne suis pas un modèle, mais je veux bien faire un essai. Tu n'auras même pas besoin de me payer...

Grayson a souri.

— J'aime ce qui ressort de toi dans les photos. Tu n'es pas la même personne. Et, quand tu atteins la zone de domination, tu as presque le regard que je... mmmm...
(Il a réfléchi un instant.) Ça pourrait marcher.

— J'ai une guitare, ai-je dit. Et je peux emprunter n'importe quel instrument au magasin.

— Des limites ? a demandé Grayson en me regardant droit dans les yeux.

— Comment ça ?

— Jusqu'où tu es prête à aller ?

Je n'ai pas hésité. J'aimais l'idée que Grayson capture mon essence. Peut-être que son appareil me dirait exactement qui j'étais, puisque j'étais incapable de le découvrir toute seule.

— Jusqu'au bout. Tant que mon visage est hors champ.

— Bien sûr. Aucun problème. C'est vraiment dommage pour Dagur. Je voudrais faire des clichés de couple. Et je ne sais pas si je vais trouver des volontaires. (Il s'est interrompu de

nouveau et a réfléchi.) Est-ce que tu pourrais venir avec un ami ? Pas grave s'il n'est pas musicien, il faut juste que tu te sentes bien avec lui. J'ai quelques vagues idées que j'aimerais bien exploiter : je te vois avec le violoncelle entre les jambes et lui qui te tient par-derrière.

Il imaginait déjà la scène, la créant de toutes pièces dans son esprit.

Personne ne me venait en tête, mais j'étais certaine que je trouverais quelqu'un. Peut-être un des employés du club.

Nous avons passé la journée à ranger

la boutique. C'était de loin l'aspect du job que j'aimais le moins. Il fallait comparer les feuilles d'inventaire avec le stock et fouiller le sous-sol de fond en comble pour tenter de localiser les cartons qui avaient été déposés n'importe où durant les six derniers mois. C'était une activité pénible, que l'on pratiquait dans le froid et la poussière. Dans ces moments-là, j'en venais presque à regretter les clients péremptoires auxquels j'étais souvent confrontée, ceux qui savaient toujours tout mieux que tout le monde et que nous n'avions pas le droit de contredire, ou les indécis, ceux qui mettaient des heures avant de se décider à acheter l'instrument qu'ils avaient entre les mains.

Nous venions juste de baisser le rideau métallique et de verrouiller la boutique. Je n'avais qu'une hâte : acheter du pain et du lait au supermarché avant de rentrer chez moi pour m'affaler devant la télévision. Jonno et les autres s'apprêtaient à se rendre au pub, mais je n'avais pas envie de les accompagner. J'étais sur les nerfs : la séance photo qui allait permettre à Grayson de lancer véritablement son projet devait avoir lieu dans quelques jours. J'avais fini par demander à Neil de m'accompagner. Je n'étais à l'aise avec personne d'autre, sauf peut-être Richard le Maître du Donjon, mais je soupçonnais Grayson de préférer un modèle plus jeune. J'avais assuré à Neil que les photos seraient

anonymes et j'étais restée assez vague sur ce qu'il pourrait avoir à faire. Il savait juste que je devais faire une séance photo et que j'avais besoin de la présence d'un ami pour me mettre à l'aise. Il avait commencé par faire preuve d'une certaine réticence, qui s'était envolée lorsque je lui avais révélé que je risquais de finir nue. Il avait rougi, m'avait regardée avec incrédulité, comme s'il pensait que je plaisantais, puis avait accepté en toute hâte de m'accompagner.

À cause de la bruine, les contours des lumières des feux rouges du West End et des vitrines des boutiques étaient flous. Je me suis aperçue que j'avais choisi des chaussures peu adaptées au temps : je portais des ballerines, plus confortables

pour le fastidieux travail d'inventaire. J'ai levé le nez vers le ciel pour mesurer l'épaisseur des nuages. Il se tenait non loin, sur le bord de l'étroit trottoir. Protégé par un parapluie noir, il surveillait notre sortie. À cause de la pénombre et du fin rideau de pluie qui nous entourait, je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Ce n'était qu'une silhouette comme une autre. Cela aurait pu être n'importe qui.

— Lily !

C'était Leonard.

Il n'avait pas changé en quelques mois. Mon cœur a bondi dans ma poitrine pendant que mon estomac se nouait. Pourquoi Leonard me faisait-il autant

d'effet ?

— Ça fait longtemps..., ai-je réussi à dire.

— Je sais. J'ai été très occupé. Le boulot, les voyages, ce genre de choses, s'est-il excusé.

Mes collègues ne s'étaient pas attardés et s'étaient dirigés rapidement vers le pub. Leonard et moi nous tenions sous la pluie, face à face. J'ai remonté la capuche de ma parka, et il s'est avancé pour me proposer la protection de son parapluie.

— Tu avais quelque chose de prévu ?
On peut discuter ?

— Je m'apprêtais juste à rentrer chez moi. Pas de problème.

Il s'est placé à côté de moi, et l'ombre de son grand parapluie nous a enveloppés alors que nous prenions la direction de Charing Cross Road.

Le bar d'hôtel le plus proche, sur Shaftesbury Avenue, était chargé de trop de souvenirs, et tous les pubs du quartier seraient bien trop bruyants pour nous permettre d'avoir une vraie conversation ; nous avons donc échoué dans un café de SoHo et nous nous sommes installés le plus loin possible des autres clients.

— Je pense encore beaucoup à toi, a-t-il énoncé.

— Moi aussi.

Une fois de plus, la tristesse familière

que je lisais dans son regard m'a touchée. Je me sentais impuissante, à court de mots. Il a eu un faible sourire et a tendu la main sur la table pour frôler la mienne.

— Tu as les mains froides, a-t-il remarqué.

Sa main était chaude, comme l'était toujours son corps lorsque je me blottissais contre lui la nuit, me coulant contre sa peau avec bonheur.

— Je sais. Je pense que je ne changerai jamais. J'ai toujours les mains, les pieds et les fesses froids. Je ne suis pas la femme idéale pour partager un lit, hein ?

— Ça ne m'a jamais dérangé.

— Je pensais que tu ne voulais plus me

voir.

— Je n'ai jamais dit ça, Lily, et tu le sais bien. Si j'arrivais à trouver les mots pour t'expliquer à quel point tu comptes pour moi, je le ferais. J'ai toujours envie de toi. Vraiment. Et, comme toi, je me fiche de ce que les gens pensent quand ils nous voient ensemble. Ils ne comprennent rien. Mais je sais que nous n'avons pas d'avenir ensemble et...

J'ai ouvert la bouche pour protester, mais, d'un tranquille mouvement de la main, il m'a contrainte au silence et a poursuivi son petit discours, comme s'il l'avait répété devant un miroir et qu'il ne voulait pas être interrompu.

— Comme toi, a-t-il repris, je me fous

du qu'en-dira-t-on, mais je sais que ça ne marcherait pas longtemps. Un jour, la différence d'âge commencera à te peser et te poussera à tout remettre en question. Une fois le doute semé, il t'empoisonnera, il nous empoisonnera. Et je me sentirai coupable de te voir gâcher les meilleures années de ta vie pour moi, Lily. C'est une chose que je ne peux pas accepter. Je veux que tu sois heureuse. Même si c'est sans moi. C'est du respect... ou de la lâcheté, ou ce que tu veux.

Chacun de ses mots était une blessure, comme s'il avait plongé une dague dans ma peau. La souffrance ne faisait que croître, provoquant un hurlement silencieux et mortel étranglé à la

naissance dans les profondeurs de mes poumons.

Il ne faisait que répéter ce qu'il m'avait déjà dit à Barcelone. Pourquoi avait-il éprouvé le besoin de me revoir si c'était pour prononcer les mêmes paroles encore et encore ?

— Pourquoi... ?

Il a baissé les yeux, évitant mon regard perplexe.

— J'avais besoin de... tirer un trait, a-t-il murmuré dans un souffle, comme s'il admettait une défaite.

Il a plongé sa main libre dans la poche de sa veste, d'où il a sorti un mouchoir qu'il a déplié au-dessus de la table.

Une minuscule clé en or en est tombée. Elle a rebondi légèrement contre ma soucoupe avant de s'arrêter.

La clé de mon bracelet de cheville.

— Prends-la, a ordonné Leonard.

J'ai contemplé, perplexe, la petite clé. Cet étrange symbole de liberté dont il me faisait cadeau. Il me laissait partir. Pour mon propre bien, si je l'en croyais. Et je le croyais.

Il s'est levé et a posé un baiser délicat sur mon front. J'ai pensé pendant un instant qu'il allait embrasser la larme aussi, mais il a hésité, a reculé puis a quitté le café sans se retourner.

Mon café était froid, mais je l'ai siroté

lentement, furieuse après moi-même de ne pas avoir réussi à trouver des arguments pour le convaincre, pour sauver notre relation. Je ressentais de l'amertume pour les circonstances qui nous avaient menés là et pour n'être pas née au bon moment. Le café aussi était amer. J'avais oublié de le sucrer.

— S'il te plaît, dis-moi que tu ne vas pas te mettre à flipper.

Neil regardait, les yeux écarquillés, l'amas désordonné de matériel et de câbles orange éparpillés sur le sol du studio. Grayson ajustait les projecteurs, et je me tenais debout, immobile, au milieu

d'un cercle de lumière agressive, pendant que son assistante tenait un instrument de mesure près de mon nez et aboyait les informations que l'appareil lui donnait.

Il m'avait demandé de ne rien changer à mon style habituel – j'étais donc en noir – pour capturer ce qu'il appelait ma « vibration » naturelle. Il voulait que le décor reste simple. Il avait ordonné à Neil de se mettre sur le côté et de se contenter d'observer pour l'instant.

Grayson et son assistante ont échangé des paroles inaudibles, et une demi-douzaine d'objectifs différents ont été disposés sur une table à tréteaux, prêts à être utilisés. Grayson m'a demandé de me placer sur un grand morceau de papier

blanc qui avait été déroulé sur le sol et le mur, et sur fond duquel j'allais être photographiée.

La séance a commencé. Grayson virevoltait autour de moi comme une abeille autour d'un pot de miel, et je ne bougeais pas, immobile et silencieuse, étourdie par l'incessante activité de l'appareil photo et le cliquètement des projecteurs.

C'était complètement différent de la fois précédente, lorsque la séance photo était devenue un jeu de séduction entre lui et moi. Aujourd'hui, je n'avais aucune importance ; c'était lui qui dirigeait tout : il capturait l'image qu'il avait en tête, la façon dont mes membres s'étiraient, un

tendon dans mon cou, l'angle formé par mes bras et mon corps. Il me mitraillait sans relâche, dans un abandon joyeux. Au bout d'un moment, j'ai laissé mon esprit dériver et, absente, je l'ai laissé capturer ce qu'il croyait voir. Comment pouvait-il vraiment saisir mon essence alors que je me sentais désincarnée à ce point ? Aucune idée, mais il avait l'air relativement satisfait.

On m'a tendu la guitare que j'avais apportée et on m'a ordonné de la tenir dans des positions variées, tandis que Grayson capturait les angles que je formais avec elle, les naturels comme les artificiels. Je savais que tout cela n'était que le travail préliminaire, une approche, une façon de tâter le terrain. Prendre des

photos aidait Grayson à réfléchir.

Il s'est arrêté pour reprendre son souffle.

— Bon. J'aimerais bien commencer les nus. Tu peux enlever le haut ?

Il bataillait avec un objectif et il ne m'a même pas regardée lorsque j'ai ôté mon tee-shirt. J'avais de nouveau évité de porter un soutien-gorge pour ne pas laisser de traces qui seraient pénibles à retoucher.

Le bois poli de ma guitare était dur et inflexible sur la peau nue de ma poitrine. J'ai tourné la tête : l'assistante de Grayson a étouffé un bâillement, et, un peu plus loin, Neil, hypnotisé par la vue

de mes petits seins pâles, a rougi légèrement. La chaleur de son regard m'a fait prendre conscience de ma nudité, ce que le désintérêt de Grayson et de son assistante n'avait pas réussi à faire. Malgré mes efforts pour rester calme et sereine, j'ai senti que mes tétons durcissaient et que le rouge me montait aux joues. J'ai détourné les yeux du regard de Neil et je me suis concentrée sur l'objectif pour tenter de me distraire.

— Et ta jupe ? a demandé Grayson en me faisant signe de l'enlever.

Un vapoureux peignoir blanc était à portée de main pour que je me couvre entre deux clichés, mais je n'en voyais pas l'intérêt. Une fois déshabillée, tout le

monde aurait vu tout ce qu'il y avait à voir.

On m'a apporté le violoncelle, que j'avais aussi pris avec moi, et une chaise. Je me suis assise, jambes largement écartées, pour insérer l'énorme instrument entre mes cuisses pendant que Grayson, allongé sur le sol, me contemplait jusqu'aux tréfonds, son objectif saisissant sans aucun doute le contraste entre mes sombres poils pubiens ou l'ombre de ma fente, et l'éclat cuivré du bois de l'instrument.

— Neil, a-t-il dit aimablement, histoire de le mettre à l'aise pour éviter qu'il ne parte en courant et ne gâche tous ses clichés, j'ai besoin de toi maintenant.

Neil s'est avancé et a écouté attentivement les instructions de Grayson. On lui a donné la guitare et ordonné de la tenir de telle manière que l'un de mes seins donne l'impression d'effleurer les cordes.

Grayson a regardé l'écran de l'appareil photo et a froncé les sourcils.

— Ta chemise rompt les lignes du cliché. Tu peux l'enlever ?

Après une légère hésitation, Neil a obéi.

Lorsqu'il a vu une inquiétude se répandre sur les traits de mon ami, Grayson l'a rassuré.

— Ne te fais pas de souci, on ne verra

vos visages sur aucune des photos. Ce seront des compositions. Chair contre chair, textures de peau, juste des corps anonymes et la façon dont ils communièrent avec leurs instruments. Fais-moi confiance.

Puis la main de Neil s'est posée sur mon épaule nue. Ses doigts ont formé un dessin au creux de mes reins. Son bras a effleuré mon ventre. Sa bouche s'est approchée à quelques centimètres à peine de mon sexe. Ses lèvres se sont attardées dans l'espace entre mon nombril et le milieu de la guitare que je tenais fermement contre moi.

Je me suis détendue contre lui, appréciant le plaisir doux provoqué par

ses caresses.

Grayson a froncé de nouveau les sourcils.

— Non, a-t-il commenté. Ça ne va pas.

Rendue à moitié somnolente par l'odeur tiède et réconfortante de Neil, j'ai lutté un peu pour me concentrer sur ce que Grayson exigeait.

Il s'est agenouillé et m'a regardée droit dans les yeux.

— Lily, a-t-il dit en haussant un peu la voix sur la dernière syllabe, comme s'il me posait une question.

— Oui ?

— Est-ce que tu peux le dominer, s'il

te plaît ?

— Quoi ?

— Je veux saisir ton essence. Tout ça est très joli, mais ça ne fonctionne pas. Les instruments ne sont pas vraiment toi.

— Mais Neil n'est pas..., ai-je protesté.

— Si, pas de problème, est intervenu ce dernier.

J'ai bafouillé.

— Je fais ça pour l'art, Lily, et puis de toute façon, au point où on en est..., a-t-il murmuré rapidement, la voix rauque.

J'étais cernée. Et, puisque je m'étais déjà déshabillée devant l'objectif et avais

été photographiée de manière très explicite, je n'arrivais pas à trouver une seule bonne raison de refuser de dominer Neil devant l'appareil photo. *Ou tout court, d'ailleurs*, ai-je songé avec agressivité.

— Je ne suis pas vraiment d'humeur, ai-je protesté faiblement.

Mais l'assistante de Grayson avait déjà reçu des ordres et elle a quitté précipitamment la pièce pour aller chercher des accessoires, certainement dans la garde-robe d'Elle.

On a placé un martinet en daim dans ma main. Grayson avait modifié l'éclairage et avait positionné Neil contre le mur, les bras écartés comme s'il était

attaché sur une croix de Saint-André.

Le visage dissimulé, exposé et vulnérable, il ne ressemblait plus en rien à Neil. J'étais libre d'admirer ses fesses musclées qui étaient restées cachées par son caleçon au club. Liana avait toujours dit que Neil avait un beau cul, ce qui me faisait ricaner. Maintenant que je le voyais dans toute sa splendeur, j'étais pleinement consciente de la rondeur de ses fesses, de la petite fossette juste au-dessus de sa raie et du fin duvet roux qui avait l'air si doux. Neil avait un cul qui, rouge, serait sublime. Marqué.

J'ai abattu le martinet sur ses fesses nues, et il a sursauté, alors que je ne l'avais pas frappé fort. Pas encore.

— Oui, c'est ça ! s'est exclamé Grayson. Faites comme si je n'étais pas là. Continue.

Au début, je n'ai pas pu faire comme s'il n'était pas là. Dominer pour l'objectif n'avait rien à voir avec le fait de rester assise comme un objet sous le regard de Grayson. C'était théâtral, comme au club, lorsque je m'étais entraînée sur les esclaves d'Elle, pendant qu'elle me guidait. Là, c'était moi qui décidais, et j'adorais cela.

Mon sang a commencé à s'échauffer dans mes veines. Neil gémissait sous les coups, et je contemplais avec plaisir l'apparition et la disparition de chaque marque rouge sur sa peau alors que je

frappais alternativement son cul, une fesse après l'autre ; son dos ; ses cuisses, variant la cadence et la pression de mes coups, pour me mettre au rythme de sa respiration et des subtils changements de ses cris, qui me renseignaient sur ce qu'il pouvait supporter. J'avais l'impression de jouer du tambour. Son corps était un instrument de chair, et j'en étais la maîtresse.

Des gouttes de sueur ont commencé à couler sur mon front et sur ses flancs. Lorsque je l'ai frappé violemment puis que j'ai posé ma main sur sa fesse pour atténuer la douleur, il s'est détendu contre moi, et, submergée de tendresse, j'ai eu envie de le prendre dans mes bras et de le bercer comme un enfant.

Le temps s'est arrêté. Je n'étais plus consciente de rien en dehors du souffle rauque de Neil et du bruit du martinet sur sa peau.

Jusqu'au moment où Grayson a pris une grande respiration, s'est arrêté, a tendu son appareil photo à son assistante toujours silencieuse et impassible, et a déclaré que la séance était terminée.

Neil et moi étions devenus ses marionnettes, manipulées de droite à gauche, dressées ou courbées, chastes ou indécentes. Nous n'étions que des accessoires, comme les instruments que nous avons utilisés.

— Vous pouvez vous rhabiller, les amis.

Je voyais dans ses yeux qu'il était toujours très loin, perdu dans les images qu'il avait créées. Jusqu'à ce que le prochain musicien, le prochain modèle, fasse son entrée et que la danse reprenne.

Sans plus faire attention à nous, Grayson a disparu dans l'une des pièces adjacentes, et les puissants projecteurs se sont éteints.

Nous venions d'être congédiés.

BLANCHE-NEIGE AU BAL

LA VOITURE ROULAIT RAPIDEMENT EN DIRECTION DU NORD. LES OMBRES GRISES DE LA VILLE QUI SE DÉROULAIENT sous nos yeux ont fait place aux défilés ordonnés des maisons individuelles disposées au garde-à-vous derrière des jardinets bien entretenus et qui rythmaient notre trajet

dans la banlieue londonienne.

Lorsque nous avons quitté le studio de Grayson, il faisait encore jour, mais, quand nous avons fini par sortir de la ville, il faisait nuit noire. Grayson conduisait, et Elle, assise sur le siège passager, somnolait. Je n'osais pas briser le silence assez inconfortable qui régnait. La radio diffusait doucement de la musique classique, et le doux ronronnement assourdi des mélodies nous berçait.

J'avais vu Grayson à Shadwell quelques jours auparavant : il m'avait invitée à admirer les photos qu'il avait prises de Neil et de moi. Elles étaient très belles. Nos corps s'emboîtaient comme si

nous ne faisons presque qu'un, et le reflet de la lumière sur nos peaux était envoûtant dans sa simplicité. Sur certains clichés, on ne voyait que ma main, qui semblait petite et fragile de nature, mais puissante une fois armée du martinet, et les courbes des fesses de Neil, qui se tendaient vers les longueurs de daim, comme une promesse de délices à venir.

Je me sentais encore un peu gênée du degré d'intimité dont j'avais fait preuve devant l'objectif, mais, quand je voyais la qualité du résultat, il me semblait puéril de me plaindre. Nous n'étions que des corps. Peau. Chair. L'émotion capturée par Grayson me paraissait très claire, mais elle était pourtant intangible. Une création de mon imagination. Je n'avais

aucune prise sur la façon dont le photographe avait décidé d'interpréter l'emboîtement de nos corps, la courbe précise de mon poignet ou la bosse de la colonne vertébrale de Neil.

Lorsque j'avais essayé de discuter avec Neil après la séance pour vérifier que tout allait bien, il avait fait comme si tout cela n'avait aucune importance. Comme si être fouetté, nu, par une amie, pour un photographe célèbre, était d'une banalité à pleurer. J'avais le pressentiment qu'il me cachait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Peut-être était-il simplement embarrassé par le tour que la séance avait pris. J'avais honte de mon propre comportement. Il était sous ma responsabilité, et c'était sa

première fois, mais j'étais tellement dans mon propre personnage que j'avais oublié de lui donner un mot de sécurité ou de vérifier qu'il savait ce qu'il faisait. La présence de Grayson, de son assistante, des projecteurs et de l'objectif avait donné à la scène des airs de mise en scène, comme s'il s'agissait d'un simple jeu. Mais je savais que pour moi, une fois le fouet en main, c'était bien plus que cela. Malgré le public, cela m'avait paru naturel. Plus naturel que la plupart des autres interactions que j'avais eues avec Neil. Si ce dernier pensait la même chose, il ne m'en a pas fait part. C'était plus facile de ne rien dire.

Nous avons contemplé les photos, puis Grayson m'a donné un CD sur lequel il

avait gravé mes clichés préférés, avant de me faire visiter son appartement. Pour la première fois, j'ai été autorisée à découvrir la maison qui se tenait au-delà du studio photo et j'ai été surprise par l'ameublement et le style conventionnels de leur lieu de vie. Comme s'ils avaient tracé une frontière stricte entre leurs activités déviantes et leur vie de couple. J'ai découvert qu'en réalité je les connaissais très mal.

La seule chose qui m'a surprise, c'est la taille de la garde-robe d'Elle. Lorsqu'elle a fait coulisser les portes, j'ai découvert un coffre aux trésors de vêtements, de chaussures et d'accessoires, une grotte profonde de délices, de tissus assortis, de textures, de

couleurs trop éclatantes, à côté d'un matériel effrayant qui m'était presque en totalité inconnu et que j'aurais été bien en peine d'utiliser correctement.

C'est là que Grayson m'avait invitée au bal et que nous avons décidé qu'Elle s'occuperait de ma tenue pour l'occasion.

— Ce bal n'a lieu qu'une fois par an. Il est unique, avait expliqué Elle, dont les lèvres écarlates s'étiraient dans un sourire sensuel.

— Il a un nom ?

— Non. On l'appelle « le bal ». On y célèbre tout ce que nous aimons et tout ce en quoi nous croyons. Les billets sont très difficiles à obtenir. La plupart des gens ne

connaissent même pas son existence. Je suis certaine que ça va te plaire, Lily.

— Je l'espère.

— Je pense que tu es prête, avait-elle affirmé. Notre petite débutante coquine. Ce sera ton coming-out.

Cela avait l'air très formel, presque glamour, mais je savais qu'il valait mieux ne pas poser trop de questions. Ce monde dans lequel je me faisais peu à peu une place était peuplé de secrets à moitié chuchotés et de ténèbres dissimulées en pleine lumière. Ce n'était pas juste le plaisir physique qui m'attirait, mais aussi le sens du rituel et de la conspiration qui liait les participants dès l'instant où ils endossaient leur rôle et où ils

franchissaient le rideau invisible qui séparait leur vie de tous les jours de l'empire des sens.

Je suis donc revenue chez Grayson le samedi suivant, plusieurs heures avant que nous nous mettions en route pour qu'Elle puisse m'habiller. Ce temps supplémentaire s'est révélé superflu puisque mon costume était très simple. Il s'agissait d'un long fourreau de soie grise qui me moulait comme une seconde peau, terminé par une courte traîne ornée de perles et en forme de larme, qui glissait lorsque je marchais.

— Une larme pour notre fille au tatouage en forme de larme, a expliqué Elle en fermant la discrète fermeture

Éclair.

— Tu l'as fait faire pour moi ?

— Évidemment.

La robe aurait pu être portée dans d'autres circonstances, si elle n'avait pas été aussi décolletée devant et dans le dos. Le décolleté plongeait entre mes seins jusqu'au nombril, et derrière il dévoilait la naissance de mes fesses. J'étais quasiment nue au-dessus de la taille.

À ma grande surprise, pour compléter la tenue, Elle avait prévu des chaussures plates au lieu des talons vertigineux qu'elle adorait et que les dominatrices portaient toujours pour ce genre d'événements. Elle m'a tendu une paire

de mules en soie grise rebrodée de perles, bordées de cuir. Elles étaient si confortables que j'avais l'impression de marcher pieds nus.

— Tu vas être debout toute la nuit, a expliqué Elle, et je sais que tu ne peux pas rester perchée sur des talons si longtemps.

Elle a reniflé, comme si c'était un grave défaut.

— Et puis de toute façon, a-t-elle ajouté, tu n'en as pas besoin. Tu es incroyable, Lily. Tu as ça dans le sang. Et tu as plus de pouvoir quand tu es toi-même.

J'avais les cheveux détachés, et, une

fois qu'Elle a eu fini de les lisser, ils ont pesé sur mes épaules, raides comme ceux de Cléopâtre. Je portais une paire de longues boucles d'oreilles en perles, qui bougeaient et reflétaient la lumière lorsque je marchais.

Elle et Grayson avaient enfilé des uniformes militaires rouge et or assortis, qui les moulait au millimètre, comme s'ils avaient été fabriqués sur mesure le matin même. Quelle que soit la relation qu'ils entretenaient en privé, Grayson ne l'accompagnait pas en tant que soumis. Pour le reste du monde, ils étaient des égaux. Des partenaires de perversion.

Londres était à présent loin derrière nous. La Saab vert foncé de Grayson roulait à toute allure sur les routes droites de campagne. J'ai repéré un panneau indiquant l'autoroute M25, ce qui m'a donné une idée de la distance que nous avions parcourue. Nous l'avons rapidement laissée derrière nous lorsque nous avons rejoint de vastes champs. Seule la lumière des phares transperçait la nuit, nous donnant des allures de train fantôme chassant un feu follet dans les ténèbres.

Nous avons rapidement rejoint l'horizon bas et nuageux, puis nous avons emprunté une route étroite à travers bois. Cinq minutes plus tard, nous sommes parvenus devant un haut portail en métal,

où deux vigiles baraqués ont rayé notre nom d'une liste attachée à un porte-bloc avant de nous laisser entrer. Grayson a roulé sur quelques centaines de mètres, jusqu'à ce que les arbres finissent par faire place à une clairière au-delà de laquelle se dressait un imposant manoir, dont les contours brillamment illuminés se découpaient violemment sur le ciel nocturne.

Les voitures des invités étaient garées en demi-cercle devant l'immense demeure. Des valets en uniforme embauchés pour l'occasion prenaient les clés et emboîtaient les voitures dans un puzzle soigneusement organisé.

Elle s'était réveillée alors que nous

approchions de la maison, alertée lorsque Grayson avait éteint la radio.

— Délicieux. Vraiment délicieux, a-t-elle remarqué en regardant le manoir qui nous surplombait.

On se serait cru dans une scène de *Retour à Brideshead* ou de n'importe quel film pornographique mettant en scène de riches Anglais. Aucun indice visible sur les folies et les excès dissimulés à l'intérieur.

Grayson a ouvert sa portière, et je l'ai imité. Il a laissé tourner le moteur tandis que le valet contournait la voiture, puis le photographe a émergé dans toute sa splendeur et a tendu les clés au jeune homme, qui lui a donné en échange une

carte à jouer. Un as de cœur.

Elle est sortie de la voiture à son tour, lente et royale comme la reine perverse qu'elle était.

Je sentais le regard des autres invités, qui quittaient leurs voitures, posé sur nous tandis que nous gagnions les marches du perron. Leur paraissais-je déplacée ? Une ombre grise prise en sandwich entre ces deux aristocrates ?

Les portes étaient grandes ouvertes, et le rythme acéré de la musique techno résonnait à travers les pièces jusqu'à nous, comme un impétueux torrent de son.

Nous avons franchi le seuil et avancé sous une lumière aveuglante.

Dans l'immense entrée, une rangée de femmes aux seins nus, vêtues de toges romaines blanches et de ceintures argentées, coiffées de chignons stricts, se tenaient au pied de l'escalier, avec à la main des plateaux supportant des boissons. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que certaines avaient de gros seins, alors que d'autres étaient beaucoup plus modestement pourvues. J'ai remarqué aussi, gorge serrée, que leurs mamelons avaient tous la même couleur argentée, assortie à leurs ceintures. Pendant un bref instant, l'esprit tourbillonnant, je me suis demandé à quoi je ressemblerais avec les mamelons peints de la sorte.

Lorsque nous avons dépassé les jeunes

femmes, Grayson et Elle ont saisi chacun un verre de vin blanc, ou peut-être de champagne, et j'ai pris ce qui me paraissait être de l'eau, à moins que la vodka ou le gin ne soient servis ici dans de grands verres. Je regardais partout autour de moi avec curiosité, découvrant le décor, la maison, les invités, et rien n'aurait pu me surprendre à ce stade.

— Faisons le tour du propriétaire, a suggéré Grayson, en nous prenant toutes deux par la main. Explorons un peu avant de nous amuser.

— Le bal n'a pas toujours lieu ici ? ai-je demandé.

— Non. Il se déplace. Il a rarement lieu deux fois au même endroit, a répondu

Elle.

Nous sommes entrés dans un salon circulaire, où les invités discutaient par petits groupes. Un flot indistinct de conversations allait et venait, accompagné du cliquetis des verres et du frottement doux des robes haute couture, du cuir et du latex, le tout sous l'éclat des lustres démodés.

Pour l'instant, tout était plutôt élégant et chic, et correspondait assez à l'idée que je me faisais d'une fête bourgeoise, si l'on exceptait bien sûr les hôtes à demi nues qui se tenaient en bas de l'escalier et l'assortiment élaboré de vêtements, qui ajoutait un étrange sentiment de provocation à tout le reste.

Mais les autres invités avaient l'air assez banals, voire normaux, même si j'avais compris depuis longtemps que les couloirs du manoir étaient couverts de miroirs : la séduisante perversité était toujours à quelques centimètres, dissimulée sous la surface rassurante de la vie de tous les jours.

Une grande porte-fenêtre à l'extrémité du salon ouvrait sur un jardin qui s'étendait à perte de vue, illuminé par une rangée de vifs faisceaux lumineux, comme un spectacle de son et lumière. Des tentes de tailles différentes avaient été montées à intervalles réguliers sur la pelouse. Au-delà se dressait un petit bois, alors que les jardins de la demeure étaient protégés par un haut mur de brique surmonté de

barbelés.

— Ah ! s'est exclamée Elle en désignant les tentes. Nos scènes pour ce soir.

Grayson a acquiescé calmement et a achevé son vin blanc, une expression d'anticipation avide sur le visage.

Nous nous tenions toujours près des portes-fenêtres lorsque j'ai senti que les conversations s'arrêtaient derrière nous. Nous nous sommes retournés.

Un homme grand, proche de la soixantaine, à l'abondante chevelure blanche et aux lunettes à monture rouge, portant un smoking parfaitement taillé dont les revers renvoyaient un reflet acéré

du lustre principal, a fait son entrée dans la pièce, la tête haute. La foule s'est effacée pour le laisser passer. Il était suivi par une jeune femme qui se tenait à deux pas derrière lui. Elle était attachée à une laisse accrochée à un collier noir qui enserrait son cou. Dans son autre main, l'homme tenait une canne en bois minutieusement sculptée, dont le pommeau avait la forme d'un crâne.

La femme était entièrement nue.

À l'exception d'une paire d'escarpins en léopard aux talons vertigineux. Et du collier autour de son cou, auquel pendait un petit cadenas doré.

Je ne pouvais pas détacher mes yeux d'elle. C'était la chose la plus belle que

j'aie jamais vue. « Chose » était le mot exact. Sa beauté avait un aspect irréel et impossible, comme si elle avait été fabriquée en suivant des instructions précises et créée pour être exhibée en public, afin que nous autres, le commun des mortels, puissions prendre conscience de nos imperfections.

Son visage était un masque de beauté parfaite et sereine : des yeux verts et froids, des pommettes légèrement maquillées afin de mettre en valeur leur finesse, des cheveux épais qui frôlaient ses épaules comme dans une parodie de publicité pour un shampoing, sublimes, libres et vivants. Des lèvres pulpeuses à l'arc de cupidon bien marqué et peintes en rouge, en harmonie avec le reste de

son maquillage, fortes mais élégantes, et discrètes à la fois. Ses seins étaient haut perchés et fermes, et ils se balançaient doucement à chacun de ses pas, ses longues jambes étaient assurées en dépit de l'équilibre instable imposé par la hauteur de ses chaussures, ses cuisses étaient tendues et fortes comme une lanière de fouet, et ses chevilles étaient délicates et élégantes.

Tout le monde a dévisagé le couple, qui est passé sans prêter attention à quiconque.

Elle m'a frôlée quand ils se sont dirigés vers le jardin.

Son sexe était totalement épilé. Mais ce qui a excité mon imagination, c'est son

tatouage.

Juste au-dessus de sa chatte, pile au milieu, était tatoué un code-barres à côté duquel était gravé le chiffre 1.

Était-ce un véritable tatouage ou quelque chose de temporaire, comme lorsque je portais un faux piercing dans le nez quand j'étais d'humeur rebelle ?

Mon instinct me disait qu'il était réel. Elle était marquée de manière permanente. Mais le couple avait déjà disparu dans l'obscurité du jardin, en direction de l'une des tentes, et je ne distinguais plus que la blancheur de son cul qui s'éloignait, invitant aux questions et à la luxure.

J'ai repris mon souffle.

— Ouah ! ai-je commenté. Elle est magnifique.

J'allais ajouter quelque chose d'inintéressant, poser des questions à Grayson et à Elle sur l'étonnant couple, mais Elle m'a interrompue.

— Ah, ce Thomas ! Pourquoi faut-il qu'il soit toujours aussi théâtral ?

Une cloche a retenti.

Elle avait un son léger et cristallin, pas du tout comme les cloches d'église que j'avais entendues auparavant.

— Les spectacles commencent, m'a

annoncé Grayson. Tu vas adorer.

Elle s'était déjà avancée vers les portes-fenêtres qui s'étaient ouvertes d'elles-mêmes comme en réponse au son de la cloche.

Grayson m'a prise par la main et m'a entraînée dans le jardin.

L'air était tiède et doux, et empli de la fragrance de fleurs tropicales, alors que le jardin ne contenait rien d'autre qu'une pelouse et des arbres typiquement londoniens.

— D'où vient cette odeur ? ai-je demandé en inspirant profondément.

— Des braseros, je suppose, a répondu Grayson. Mais je n'en suis pas certain. Il

y a toujours quelque chose de magique dans ces fêtes.

De hauts cylindres en verre, qui abritaient chacun une flamme vive, étaient disposés autour du patio et de la pelouse. Je suis restée quelques instants auprès de l'un d'eux et j'ai remarqué qu'ils exhalaient une vapeur légèrement parfumée.

— C'est ta première fois, toi aussi ? a demandé une voix posée derrière moi alors que je me demandais si les flammes étaient réelles.

De loin, le verre était invisible, et on avait l'impression de voir une dizaine de petits brasiers suspendus au-dessus de l'herbe, comme si la fête avait été

interrompue par un dragon ou une bande de Vikings en maraude.

La voix appartenait à une femme grande et blonde, qui portait le costume rouge vif, bleu et doré de Wonder Woman. En y regardant de plus près, je me suis aperçue qu'en réalité elle était complètement nue : le costume était peint à même sa peau. Elle tenait un lasso dans une main et une longue perruque brune dans l'autre.

— Ça me grattait, a-t-elle expliqué lorsqu'elle a vu que j'avais les yeux fixés sur la perruque. Je cherche un pot de fleurs pour m'en débarrasser.

J'ai pouffé, et Grayson nous a fait taire toutes les deux.

— Je m'appelle Lauralynn, a-t-elle murmuré en entrant dans la première tente, où elle a jeté la perruque derrière un des piliers.

— Lil..., ai-je commencé à répondre, la dernière voyelle m'échappant alors que je restais bouche bée devant le spectacle qui s'offrait à nous.

Nous étions dans une forêt.

La tente était emplie d'arbres imposants. Chacun d'eux avait des branches noueuses et tordues, comme s'il avait des milliers d'années et que ses racines s'enfonçaient profondément dans la terre.

Au fur et à mesure que mes yeux

s'habituait à la pénombre, j'ai découvert que les branches tordues des arbres n'étaient pas en bois. Certaines étaient humaines. Chaque arbre portait, ligoté, un être humain nu. Certains étaient suspendus entre les branches comme des toiles d'araignée. D'autres étaient attachés à la base du tronc, comme s'ils faisaient partie de lui et qu'ils étaient mêlés à son essence et à ses racines. D'autres encore pendaient au bout des branches, comme des fruits. Au centre de la tente se tenait un arbre qui n'était pas enraciné mais attaché au plafond de la tente par des cordes qui l'encerclaient de partout avant de se perdre dans le sol, comme des racines. Ligotés à la base de l'arbre se tenaient un homme et une

femme, enlacés. La corde partait d'eux et rejoignait tout le reste. Elle liait, tordait, connectait, joignait... Grâce à elle, la forêt était entière. Une.

Sur le plafond, en lettres lumineuses s'étalait le mot « Terre », qui surmontait la phrase : « Ce qui nous contraint nous libère. »

— Ouah ! a commenté Lauralynn.
Profond.

J'aurais pu rester là et contempler cette forêt de cordes pour l'éternité. Elle avait quelque chose d'apaisant. Les visages des hommes et des femmes nus et ligotés étaient radieux et impassibles. Ils ressemblaient à des anges terrestres.

Mais j'ai aperçu le manteau rouge de Grayson se diriger vers la sortie et je me suis précipitée à sa suite. Elle devait certainement être loin devant nous, et je ne voulais rien rater.

Dans la tente suivante se tenait un grand lac avec un projecteur en plein milieu. Il avait l'air complètement vide. Pas une vague n'en ridait la surface, mais je pouvais voir que Grayson et Luralynn, comme les autres invités, étaient penchés sur l'eau et semblaient captivés par ce qu'ils voyaient.

Je me suis approchée des rochers qui bordaient le lac, reconnaissante à Elle d'avoir pensé à me donner un bracelet, auquel je pouvais fixer la traîne afin de

ne pas l'abîmer.

Sous la surface du lac se tenaient douze hommes. Ils étaient tous blonds, jeunes, de taille et de stature similaires. Ils étaient disposés comme un cadran d'horloge, et leurs têtes pointaient vers le milieu. Seuls leurs torses étaient nus. À partir des hanches, ils étaient recouverts d'une substance blanche et transparente, qui bougeait dans l'eau comme des algues. Leurs yeux étaient clos, et, pendant un instant effrayant, j'ai cru qu'ils étaient morts et que nous contemplions un cimetière sous-marin empli de cadavres magnifiques. Mais mes yeux ont été attirés vers le centre du lac, et j'ai oublié tout le reste. Au milieu, sous l'eau, se tenait l'une des plus belles

femmes que j'aie jamais vues. Sa peau était si pâle qu'elle semblait transparente, et ses pommettes et ses sourcils si acérés qu'ils en paraissaient presque extraterrestres. Ses cheveux d'un blond très clair tombaient sur ses épaules et s'étaient comme les serpents sur la tête de Méduse.

Elle était dans les bras d'une autre femme, beaucoup plus forte, qui avait des cheveux courts et bruns, et une poitrine pratiquement plate. Ses hanches étaient étroites comme celles d'un homme, mais sa taille avait la finesse de celle d'une femme. Autour de ses cuisses était fixé un harnais blanc d'où pendait un gode.

La vision qu'elles offraient était si

frappante que tous les occupants de la pièce s'étaient tus. Le silence s'était répandu comme une vague.

Puis une voix de femme à l'accent russe s'est déversée des enceintes.

— Je m'appelle Luba, a dit la voix.

Au même moment, l'eau s'est agitée. Les corps en ont surgi sur des plates-formes qui, une fois parvenues à la surface, se sont emboîtées les unes dans les autres, formant un plateau solide comme la glace.

La femme aux cheveux sombres a mis Luba sur ses pieds, et elles ont commencé à danser. Autour d'elles, les hommes ont pirouetté et se sont balancés, comme pour

vénérer les deux femmes. Les costumes blancs que j'avais pris pour des algues sous l'eau sont devenus des plumes qui brillaient dans la pénombre du projecteur. C'étaient des oiseaux. Des cygnes. C'était une version érotique du *Lac des cygnes*, et les deux femmes au centre interprétaient une danse de mort.

Alors que la chorégraphie semblait parvenir à son terme, Luba était étendue, comme inanimée, dans les bras de l'autre femme, qui avait serré les mains autour de son cou dans une étreinte violente, et toutes deux tournaient et virevoltaient. Au moment où la musique est arrivée aux dernières mesures, la femme brune a plongé son gode dans le sexe de Luba qui est immédiatement revenue à la vie. Les

deux femmes se sont embrassées passionnément. Puis les plates-formes se sont remises en marche, se sont séparées et ont plongé de nouveau dans l'eau avec les danseurs, qui ont retrouvé leur immobilité initiale.

La foule médusée a applaudi à tout rompre. Le projecteur s'est éteint, et un message s'est allumé au plafond, comme dans l'autre tente. Celui-ci disait : « Eau » et en dessous : « Ce qui nous noie nous nourrit. »

J'ai entendu le spectacle suivant avant même de mettre les pieds dans la tente. Par-dessus le bruissement des costumes et le murmure assourdi des invités qui commentaient ce que nous venions de

voir, nous avons clairement entendu le bruit de personnes qui baisaient. Des gémissements essoufflés, des cris étouffés, le hurlement haut perché d'une femme en train de jouir et le grognement plus grave d'un homme en proie à l'orgasme, le bruit des corps frappant l'un contre l'autre, le frôlement des peaux, des râles qui mêlaient souffrance et plaisir dans une parfaite unité.

Ce que j'ai vu, cependant, ne correspondait pas à ce à quoi je m'attendais. Au lieu d'une orgie ordinaire avec des gens sur des lits, les couples étaient attachés au plafond et copulaient en l'air. Ils portaient tous une paire d'ailes, et leur baise était à la fois joyeuse et frénétique, et plus animale

qu'humaine. La pièce sentait le sexe, et, pour la première fois de la soirée, j'ai senti poindre de l'intérêt en réponse aux seins et aux sexes nus exhibés devant nous. Les autres spectacles avaient l'air tellement irréels qu'il m'avait été impossible de m'identifier aux participants. J'avais ressenti de la curiosité mais pas d'excitation, comme lorsqu'on regarde des sculptures ou des photographies de nus. Mais, en présence d'hommes et de femmes qui baisaient avec autant d'ardeur, je sentais mes tétons durcir et ma chatte s'humidifier.

— Oh putain ! a commenté Lauralynn, qui avait de nouveau fait son apparition à mes côtés. Ils ne sont attachés à rien.

J'ai levé les yeux. L'un des membres de chaque couple, celui qui avait des ailes plus grandes, colorées en pourpre vif, en nuances de bordeaux ou en vert mousse profond, était bien attaché au plafond, mais l'homme ou la femme qu'il ou elle tenait entre ses bras était libre de toute entrave, et s'en remettait complètement à son partenaire. Ceux qui n'étaient pas harnachés portaient des ailes aux couleurs pastel, aux nuances diverses de blanc perle, de rose layette et de crème.

— Des séraphins déchus, a murmuré Lauralynn. Qui sont sauvés par leurs démons. Génial !

Quelqu'un l'a fait taire : Thomas,

l'homme au smoking avec la femme enchaînée.

Malgré leur position pour le moins précaire, aucun des « séraphins » n'avait l'air effrayé.

Au plafond, on pouvait lire : « Air » et en dessous : « Ce qui nous fait chuter nous élève. »

— Il ne reste plus que le feu, a commenté joyeusement Lauralynn en ignorant le regard noir de Thomas.

Je me suis rappelé que Liana m'avait parlé un jour de jeux avec le feu. Elle avait dit que c'était comme une étreinte chaude. Mais je n'étais pas préparée à ce qui suivait.

J'ai fait un pas dans la tente et j'ai été plongée dans des ténèbres et un silence absolu. Comme si tout le monde avait disparu et que j'étais seule dans le néant.

— Lauralynn ? ai-je appelé à voix basse. Grayson ?

Pas de réponse.

Puis une main douce s'est glissée dans la mienne, et une voix de femme m'a demandé :

— N'ayez pas peur. Voulez-vous venir voir ma maîtresse ?

J'ai acquiescé avant de me rendre compte que l'obscurité qui régnait dans la pièce rendait cette forme de communication inopérante.

— D'accord, ai-je répondu d'une voix hésitante.

La main m'a conduite, à travers la pièce, vers ce qui avait l'air d'être, du peu que je distinguais, une alcôve avec un lit. Sur ce dernier, je devinais à peine la silhouette de quelqu'un. Une femme. Elle avait l'air de porter une espèce de masque, et seules la peau pâle de ses joues et la forme de sa bouche étaient visibles dans l'obscurité.

— Vous devez enlever votre robe, a-t-elle dit. (Sa voix chaude et chaleureuse inspirait confiance.) Et attacher vos cheveux.

On a déposé un élastique dans ma main, puis les deux femmes m'ont aidée à

m'étendre sur le lit, où je suis restée immobile, à plat ventre et détendue, appréciant la douceur du tissu sur mes seins et mes jambes nus.

De la chaleur a envahi la pièce. Puis elle s'est faite plus intense, et j'ai entendu près de moi le bruit d'une flamme qu'on allume. La chaleur a encore augmenté lorsque la flamme a fouetté mon corps avant de disparaître si vite que, lorsque j'ai sursauté, il n'y avait déjà plus rien. Une autre vague de chaleur a roulé sur mon dos lorsque la femme a fait passer sa baguette enflammée au-dessus de mes fesses et de mon dos sans toucher ma peau.

Son souffle était doux lorsqu'elle s'est

penchée et a murmuré au creux de mon oreille :

— Y a-t-il une forme qui vous plaise particulièrement ?

J'ai répondu sans avoir le temps de réfléchir.

— Une larme.

Quelque chose de frais a parcouru ma peau. Puis la baguette a de nouveau frappé mon épiderme, et j'ai inspiré violemment lorsque le produit inflammable qu'elle y avait déposé s'est embrasé, créant un motif en forme de larme. Le dessin s'est éteint aussitôt, assez vite pour que je ne sois pas brûlée. Mon cœur battait à tout rompre dans ma

poitrine, et j'étais envahie par un sentiment de bonheur intense, comme si tous mes soucis avaient été consumés par le feu.

Je me suis effondrée sur le lit et j'ai entendu la flamme s'éteindre. Le silence s'est de nouveau abattu sur l'alcôve. Les femmes m'ont laissé le temps de me reprendre puis elles m'ont aidée à me relever et à me rhabiller.

— Je n'y vois rien, ai-je dit quand elles m'ont reconduite dans la salle complètement obscure.

— Suivez les flammes, ont-elles répondu d'une même voix.

Toutes les secondes, un invité

s'enflammait dans un autre coin de la tente, et j'ai trouvé mon chemin lentement, guidée par les bougies vivantes.

Le plafond s'est illuminé, et une autre phrase est apparue : « Feu » et en dessous : « Ce qui nous consume nous éclaire. »

Lauralynn m'attendait devant la sortie de la tente.

— Lily, c'est bien ça ?

J'ai acquiescé, à la fois pour dire que je la reconnaissais et qu'elle ne se trompait pas.

— J'espère que ça ne t'ennuie pas que je reste avec toi. Mon partenaire habituel m'a fait faux bond, et je pense qu'on va

bien s'entendre toutes les deux.

Elle souriait comme le chat de Cheshire. Avec ses bottines lacées rouges à très hauts talons, la seule partie de son costume qui n'était pas peinte, elle faisait presque trente centimètres de plus que moi dans mes mules en soie, et mes yeux étaient juste au niveau de ses seins et des anneaux dorés qui ornaient ses tétons. Un minuscule rubis décorait chacun d'eux, et je me suis demandé si elle portait ces bijoux parce qu'ils étaient assortis à son costume ou tout le temps.

— Pas de problème, ai-je répondu. J'ai l'impression que j'ai perdu mes amis, moi aussi.

Grayson et Elle avaient disparu depuis

longtemps.

— Est-ce que les spectacles sont terminés ? ai-je demandé.

Ils avaient été formidables, mais j'attendais quelque chose de plus. Comme un apogée.

— Il reste le cinquième élément, a répondu Lauralynn. Dans la tente du milieu, je suppose.

C'était la tente la plus grande de toutes, et elle était plantée en plein milieu des quatre autres. Cependant, avant que Lauralynn la montre du doigt, je n'avais pas remarqué que nous avions suivi un chemin circulaire et qu'il nous restait le centre à découvrir.

— C'est quoi, le cinquième élément ?
ai-je demandé en essayant de me rappeler
le peu de philosophie que j'avais étudié à
la fac.

Je me souvenais uniquement du film
avec Bruce Willis.

— C'est l'éther. Tout le reste, a
expliqué Lauralynn. L'énergie qui mène le
monde. Je me demande ce qu'ils ont fait
avec ça. Allons voir.

Elle s'est précipitée en avant, et je me
suis hâtée pour rester à sa hauteur en
admirant son cul. Lauralynn était très
belle elle aussi, mais, avec ses membres
épais et son sourire éclatant, elle avait
l'air beaucoup plus réelle que la
danseuse, Luba, ou la femme aux

chaussures en léopard que Thomas promenait avec lui.

La dernière tente était une salle de jeu. Elle et Grayson y étaient déjà. Grayson, ai-je constaté avec surprise, dominait pour l'occasion. Il était en train de fouetter l'un des sublimes danseurs en costume de cygne. L'homme était attaché au plafond. Seuls ses orteils reposaient sur le sol, afin qu'il puisse se soutenir en toute sécurité. Ses bras étaient tendus au-dessus de sa tête et ses poignets liés.

Ils étaient tous deux dans leur monde, et c'était captivant à voir. Grayson avait ôté sa chemise, et sa veste militaire rouge était ouverte, dévoilant son torse en nage. Il faisait pleuvoir des coups sur la peau

de l'autre homme sur un rythme parfaitement hypnotique.

— Tu es surprise, n'est-ce pas ? a demandé Elle qui s'était matérialisée à mes côtés.

— Oui.

J'ai acquiescé sans quitter des yeux le danseur et ses muscles, qui sursautaient à chaque impact.

— Il faut toujours s'attendre à l'inattendu, a renchéri Elle. Les gens ne sont jamais aussi sûrs de leurs désirs que ce qu'ils montrent au premier abord. Les dynamiques changent. Maintenant, a-t-elle ajouté, je pense que c'est à ton tour.

J'ai suivi son regard à travers la foule,

jusqu'à la horde de danseurs. L'un avait les yeux bandés, un autre était agenouillé, les poignets menottés devant lui. Un autre encore était assis sur une chaise, les jambes largement écartées, les chevilles ligotées aux pieds de la chaise. Il avait une très belle queue, qui reposait sur une de ses cuisses.

Chacun d'eux portait un panneau dans les mains ou épinglé sur son front. L'homme assis portait un panneau qui disait : « Mangez-moi. » Celui de l'homme aux yeux bandés disait : « Frappez-moi. » Et celui dont les poignets étaient menottés : « Obligez-moi à supplier. »

— Ouah ! ai-je commenté. J'ai

l'impression d'être Alice au pays des merveilles.

Elle a ri, et c'était un son de plaisir pur, en totale harmonie avec le bonheur général et la tonalité de cette fête. La pièce était faiblement éclairée et meublée de tout ce qu'on pouvait imaginer : des couvertures en soie et des tapis de fourrure aux lits de clous et aux canapés en cuir dur. Partout autour de moi, les invités se livraient à leurs fantasmes à la fois les plus sombres et les plus légers, dans un environnement où tout était normal et où, pour la première fois de ma vie, je me sentais complètement libre.

— Puis-je ? ai-je demandé à l'homme aux yeux bandés en saisissant le martinet

qu'il tenait entre ses mains.

Il était fait de corde, pliée en lanières de longueurs égales puis attachées entre elles de manière à former un fouet lourd mais extraordinairement doux. Mais il ne serait pas doux sur sa peau, ai-je songé.

— Bien sûr, maîtresse, a-t-il répondu avec un grand sourire.

Le reste de la pièce a disparu lorsque j'ai commencé à frapper. D'abord gentiment, pour l'échauffer. Puis plus fort.

— C'est une vraie salope maso, celui-là, a commenté Elle. Tu peux vraiment te lâcher.

Elle avait raison. Plus je le frappais violemment, plus son corps se tordait de

plaisir, et, quand je me suis vraiment laissée aller, il a gémi, ravi.

J'ai fait courir ma main sur sa peau, caressant son flanc et la courbe de son cul, puis je me suis penchée vers lui :

— Lève la main si c'est trop, d'accord ? ai-je murmuré au creux de son oreille.

Il a acquiescé, et j'ai remarqué qu'il bandait dur. Je me suis penchée et j'ai caressé son sexe aussi, passant mes ongles sur toute la longueur de sa queue et sur son gland avant de serrer violemment ses couilles. Une goutte de liquide pré-éjaculatoire a jailli de son sexe ; je l'ai recueillie sur le bout de mon doigt et je l'ai étalée sur ses lèvres. Puis j'ai tiré sa tête en arrière et je l'ai embrassé

sauvagement.

La plupart des dominatrices n'aiment pas toucher leurs soumis, et certainement pas d'une manière sexuelle, mais pas moi. Je peux être cruelle, mais j'aime savoir que je leur apporte du plaisir. Cela ne m'avait pas fait des amies parmi les copines dominatrices d'Elle au club. J'évitais de dominer devant elles, parce que je savais que j'étais différente. Je voulais sentir une connexion avec la personne que je torturais, ressentir de l'affection pour elle. Je ne voulais pas qu'elle s'humilie aussi facilement avec moi qu'avec n'importe quelle femme portant une combinaison en latex et des talons hauts, juste parce qu'elle voulait être traitée comme une merde.

Mais ici, cependant, sur la dernière scène de cette étrange célébration de la sensualité sous un plafond qui proclamait : « Amour, Perversion, Sexe, Magie », j'avais l'impression que je pouvais faire tout ce que je voulais.

J'ai pivoté cependant, lorsque j'ai entendu un sifflement désapprobateur en provenance de l'endroit où se tenait Elle.

C'était Neil.

Il avait l'air effondré. Sa bouche était tordue, et ses yeux exprimaient une profonde déception.

Je me suis pétrifiée et j'ai laissé tomber le martinet artisanal. L'homme aux yeux bandés était penché vers moi, il

attendait que je le réconforte ou que je lui fasse comprendre ce que je comptais faire ensuite. Par compassion et par instinct, je lui ai caressé le bras pour l'apaiser.

Neil m'a regardée avoir ce dernier geste de tendresse pour le danseur puis a quitté la tente à toute allure. J'ai essayé de lui courir après, mais la pièce était pleine de corps, de meubles et de serveurs à moitié nus portant des cocktails sur des plateaux ; le temps que je traverse la moitié de la pièce, Neil avait disparu.

Je suis retournée sur mes pas pour retrouver Elle et lui demander ce qui se passait, et pourquoi diable ils avaient

invité Neil sans m'en parler. Je l'ai trouvée agenouillée entre les jambes du danseur assis qui portait les mots : « Mangez-moi » ; elle lui taillait une pipe. Ses lèvres rouges allaient et venaient sur sa queue, laissant derrière elle un sillage de rouge à lèvres.

Elle à genoux.

Neil me fuyant.

Moi lui courant après.

Tout était sens dessus dessous. J'étais déchirée. D'un côté, le bal m'avait rendue heureuse et m'avait exaltée, en me permettant de vivre mes désirs, mais la réaction de Neil avait tout effacé. Était-il choqué et dégoûté, ou seulement jaloux ?

Je ne savais que penser.

C'est Lauralynn qui m'a ramenée chez moi au final.

— Allez, viens, a-t-elle dit après avoir assisté à la scène. Je ne me sens pas vraiment d'humeur à faire la fête, moi non plus.

— Quelqu'un te manque ? ai-je demandé, par pure politesse.

Mon esprit fonctionnait à toute allure pour tenter de comprendre ce qui se passait.

— Oui.

Elle avait l'air peu sûre d'elle, ce qui jurait avec son attitude.

— Le mec avec qui je sors... Et pourtant, d'habitude, je n'aime pas les hommes. Je ne sais pas ce qui se passe. L'amour, peut-être ? a-t-elle ajouté. Tu ne peux pas compter dessus, mais tu peux compter sur lui pour te prendre par surprise.

J'ai failli refuser qu'elle me raccompagne lorsque j'ai vu que j'allais devoir monter sur une moto. Une machine noire et élégante, qui promettait du danger à chaque virage. Mais c'était ça ou attendre Grayson et Elle, et je ne voulais pas leur parler tant que je n'aurais pas eu une discussion avec Neil. J'ai enfilé le casque que m'a tendu Lauralynn et je me suis juchée sur la moto derrière elle. Elle m'avait prêté son jean aussi, pour me

protéger contre le froid. Elle chevauchait sa bécane, nue à partir de la taille et seulement vêtue d'un blouson en cuir et des bottes en cuir rouge.

Habillées ainsi, on avait toutes les chances de se faire arrêter, mais nous sommes arrivées à Dalston sans incident. Lauralynn s'est même arrêtée dans une station-service pour prendre de l'essence et elle a pris un plaisir particulier à l'expression de l'employé de nuit qui essayait manifestement de deviner si sa culotte bleue était peinte ou non.

C'était presque l'aube lorsque nous nous sommes arrêtées devant mon appartement. La moto nous avait empêchées de parler, et j'avais passé tout

le trajet à penser à Neil en pleurant.

Lauralynn m'a donné son numéro de téléphone lorsque je l'ai remerciée de m'avoir ramenée.

— Passe-moi un coup de fil, a-t-elle ordonné avec son accent américain à couper au couteau. Vraiment. Tu as l'air d'avoir besoin de parler.

J'ai acquiescé et prononcé quelques mots reconnaissants. À ce stade, je ne pouvais en dire plus.

Une autre journée s'est écoulée, et la nuit était tombée de nouveau lorsque je me suis réveillée.

Neil n'avait pas appelé. Il n'a pas décroché lorsque je lui ai téléphoné. Je

lui ai laissé un message : « Il faut qu'on parle. Je ne sais pas ce que tu as cru quand tu m'as vue avec le mec au bal, mais ce n'était pas ça. Appelle-moi. »

Je ne savais même pas ce qui s'était vraiment passé cette nuit-là. Ni ce que Neil avait imaginé.

Mais il m'a rappelée, quelques minutes seulement après que je lui ai laissé le message. Et nous avons décidé de nous voir.

— La première fois, l'autre jour, chez le photographe, c'était un jeu, a expliqué Neil. C'était sympa, léger... et spécial. C'étaient toi et moi.

— Tu as aimé ça ? ai-je demandé. Le martinet ?

Il a acquiescé.

Nous étions dans les entrailles sombres et enfumées d'un club de SoHo, juste derrière Shaftesbury Avenue, dont Neil était devenu membre après avoir reçu une énième promotion. Je n'aurais jamais cru que Neil était du genre à appartenir à un club, encore moins à en choisir un dans lequel les volutes de fumée pendaient du plafond bas comme un rideau de nicotine semi-permanent. Leonard et moi avions plusieurs fois bu des verres dans des clubs plus à la mode dans le même quartier, mais cet endroit, qui n'avait même pas d'enseigne, juste un interphone

moche à l'entrée, donnait l'impression de venir directement des années 1950, jusqu'à la barbe naissante et à l'indifférence totale des deux barmans. Mais c'était un bar confortable et intime, le genre d'endroit où l'on pouvait révéler et garder des secrets.

Neil était décidément plein de surprises.

Il a levé les yeux vers moi.

— Oui, Lily, a-t-il affirmé sans détourner le regard. Beaucoup. Tu sais que j'ai toujours éprouvé quelque chose pour toi. Je t'ai toujours désirée. J'ai même pensé que j'étais amoureux de toi.

J'ai fait un geste pour le réduire au

silence, mais il a continué.

— Laisse-moi finir s'il te plaît.

J'ai baissé la main.

— Chaque fois que je te voyais avec un autre homme, j'avais l'impression de mourir. J'étais jaloux, jaloux à en crever, et j'ai commencé à penser que tu étais hors de ma portée, que tu ne verrais jamais en moi autre chose qu'un ami ou un frère, jamais un homme et amant potentiel.

J'ai voulu de nouveau dire quelque chose, mais son expression désespérée m'a conseillé de rester silencieuse.

— Tu t'en es sûrement aperçue. Tu as bien vu que je vous tournais autour à

Liana et à toi, toujours disponible, comme un chiot, a-t-il poursuivi.

— Je pensais que tu draguais Liana, ai-je répondu.

C'était un mensonge. Je savais très bien qu'il me courait après. Je m'en étais rendu compte dès le moment où l'on nous avait présentés.

— Non.

— Je suis désolée.

— Mais on ne peut pas plus combattre les lois de l'attraction que les marées, a commenté Neil. Et je continuais à espérer qu'un jour tu te laisserais des autres, que tu ne te laisserais plus influencer par l'inconséquence de Liana et que tu

apprécierais ma banalité. Tu es la première personne de la fac avec qui j'ai repris contact quand je suis arrivé à Londres. J'en avais rien à cirer des autres.

— Je suis flattée.

— Tu te souviens du lendemain du jour où tu t'es fait tatouer, à Brighton ?

— Oui.

— J'étais choqué, mais en même temps j'ai adoré. J'ai trouvé qu'il était sublime et osé, oui, évidemment, mais surtout qu'il collait parfaitement à ta délicieuse personnalité, à ce talent inné que tu as de surprendre les autres, tes amis. Ce tatouage sur ton visage était inévitable.

Comme si tout dans ta vie avait mené à lui. Comme s'il était prédestiné.

— Peut-être, ai-je opiné.

— Il m'arrivait de penser à toi, la nuit, dans mon lit, lorsque tu étais à quelques mètres de moi, et je n'imaginai rien d'autre que ce tatouage, Lily.

— Oh !

— Je n'ai jamais eu que toi en tête et ce jour-là, chez ton photographe, Grayson, j'ai eu l'impression que tu m'ouvrais la porte d'un autre monde.

Je me suis demandé s'il évoquait l'intimité que nous avons partagée en étant photographiés nus et dans des positions explicites, ou la façon dont

j'avais rapidement pris le contrôle lorsque Grayson avait suggéré que je le domine et que j'avais découvert qu'il était étonnamment disposé à se soumettre à mes pulsions et à mes désirs.

— C'était une séance photo, Neil. Un jeu pour l'objectif. Il ne faut pas y projeter de sentiments.

Au moment où les mots ont franchi mes lèvres, j'aurais voulu les rattraper. Je n'avais pas fait semblant. Cela avait été beaucoup plus que cela pour moi.

— Je sais, a-t-il répondu. Tu ne peux pas imaginer combien de jours et de nuits j'ai passés à imaginer que je vivais un truc comme ça avec toi. Ça m'obsédait depuis que je savais que tu travaillais

dans ce club et que j'avais compris ce qui s'y tramait. Je ne suis pas stupide, Lily ; je sais me servir d'Internet. Je me demandais si tu étais comme ça, si tu faisais plus que vendre les billets d'entrée, mais je n'en ai été certain que lorsque tu m'as fouetté. Pendant les trois ans que j'ai passés à Brighton, coucher avec toi était l'ambition de mes journées. Ou devrais-je dire de mes nuits ? J'essayais de visualiser ce moment, ce que je ressentirais, comment ça se passerait, ce que tu ressentirais, mais jamais au grand jamais je n'aurais cru que ça se passerait comme ça.

— Tu veux dire... avec moi qui contrôle tout ? ai-je avancé, consciente que la conversation avait glissé sur un

terrain dangereux.

— Pas seulement ça...

Il a hésité.

— Quoi ?

— C'est... la façon dont je... j'ai réagi.

Il bafouillait, à la recherche du mot juste, comme si c'était une question de vie ou de mort.

— Je t'ai embarrassé ? ai-je demandé.

— C'est ça, le problème, a-t-il répondu. Pas du tout. J'avais l'impression que tu me contrôlais, que tu m'utilisais, que tu jouais avec moi et avec mon corps. Avec mon esprit aussi. Et plus ça allait,

plus je voulais que ça aille encore plus loin. Mais ça s'est arrêté très vite, dès que Grayson a eu les photos qu'il voulait. Je voulais continuer, mais je ne pouvais pas te le dire. J'avais peur que tu ne ressenties pas la même chose. Et ça n'est jamais arrivé avec les autres filles, même si, je dois te l'avouer, il n'y en a pas eu beaucoup avant toi. À partir du moment où tu m'as donné le premier coup et où ta voix est devenue rauque et que tu m'as donné le premier ordre, j'ai senti quelque chose s'éveiller au fond de moi. Quelque chose qui avait toujours été là, mais qui était soigneusement caché. Ça m'a fait peur. Je ne pensais pas réagir de cette manière. C'est difficile à expliquer. C'était comme si nos rôles avaient été

inversés et qu'une fois le premier choc passé j'en voulais plus et que j'acceptais mentalement que ce soit bien. Je me sentais partagé, je nageais dans le désir tout en mourant d'envie de me laisser faire, de perdre le contrôle.

J'ai soupiré. Avais-je eu raison de dévoiler ma nature réelle à quelqu'un qui avait été un ami ? Avais-je ouvert la boîte de Pandore ?

— Au bal, a continué Neil, je t'ai vue jouer avec les autres. Tu étais lumineuse. Et je mourais d'envie d'être l'un de ces hommes attachés qui attendaient que tu les touches et, si tu m'avais remarqué, je serais tombé à genoux et je me serais porté volontaire pour devenir ton esclave,

ton chien, et accepter tout ce que tu voulais bien me faire, même si c'était humiliant et dégradant, pour faire partie de ta vie, Lily. Je voulais que tu me possèdes, même si une partie de moi se révolte à cette seule idée.

» Mais c'est alors que je t'ai vue l'embrasser. L'autre homme. Et c'est quelque chose que tu ne m'as jamais donné. Je ne pouvais plus regarder. C'est pour ça que j'ai fui, Lily. J'ai eu l'impression que je ne savais plus qui j'étais. Je ne savais plus si je voulais que tu me frappes ou que tu me fasses l'amour. Je ne savais plus ce que je voulais. Je ne sais pas ce que je veux. Et ça me fait peur.

Il a détourné le regard, le visage sincèrement perplexe. Je comprenais qu'il était déchiré entre ses sentiments pour moi et les instincts de soumission que j'avais éveillés. J'avais l'impression d'avoir ouvert par mégarde une porte et que Neil ne savait plus s'il devait ou non la refermer.

— Qu'est-ce que tu veux que je réponde à ça ?

J'étais en colère après lui à présent. Et après moi.

Leonard.

Dagur.

Grayson.

Elle.

Pourquoi la vie était-elle devenue si compliquée ?

8

MARCHER DU CÔTÉ SAUVAGE

LA VIE CONTINUE.

Je commençais à mieux comprendre ma nature, mais j'avais encore beaucoup à apprendre.

Les leçons d'Elle, sa façon étrange d'atteindre les désirs qui dormaient au

plus profond de moi, mon amitié naissante avec l'adorable Luralynn, mes nuits de plus en plus rares avec Dagur, lorsqu'il était en ville et pas en tournée avec Viggo et le groupe, les attentions maladroités de Neil, la nature ambiguë de ma relation avec Grayson, les souvenirs vivaces et douloureux de ma liaison avec Leonard, tout cela formait un tout obsédant qui finissait par n'avoir plus aucun sens.

Je sentais bien que je n'étais plus celle qui était arrivée à Londres, mais je n'étais pas non plus parvenue au bout de mon voyage. J'étais une œuvre inachevée aux prises avec ses nombreuses contradictions. Lorsque j'étais adolescente, j'avais évidemment rêvé du

prince charmant, même si je savais au plus profond de moi que c'était certainement une illusion, et en aucun cas ce que voulaient nous faire croire les films, les romans et les chansons. Mais c'était quand même un fantôme un peu agaçant tapi dans les replis de mon esprit.

D'un côté, j'étais ravie que ma vie sexuelle ait enfin un sens et un but, mais, de l'autre, j'avais envie d'une relation dans laquelle entrerait une forme d'intimité que je n'avais pas trouvée. Du moins pas encore.

Sous la tutelle rigoureuse d'Elle et de Lauralynn, je me suis davantage investie au club. J'ai arrêté de rester en retrait, pleine de curiosité et d'inquiétude, de

pratiquer mes talents d'attacheuse sur des pieds de chaise et de brandir mon fouet dans le vide. Je suis devenue une dominatrice, tout en gardant mon emploi au magasin de musique. Vivre une double vie m'était naturel.

Je n'avais pas eu de nouvelles de Liana depuis des mois et je me sentais coupable. Nous étions naguère si proches. Le fait qu'elle soit une soumise m'embarrassait peut-être : je n'étais pas tout à fait à l'aise avec la façon dont je traitais les hommes soumis que je punissais et avec qui je jouais tous les soirs.

Lors de mes séances les plus intimes, je ne jouais qu'avec des hommes avec qui

j'avais un lien personnel. Même si je ne ressentais pour eux aucun amour, loin de là, j'éprouvais une certaine satisfaction à l'idée que je leur procurais du plaisir, qui contrebalançait l'idée que je me montrais cruelle avec eux. Mais, au club, j'étais régulièrement amenée à frapper des esclaves que je ne connaissais pas ou que je n'appréciais pas particulièrement, et il m'arrivait de les mépriser pour leur faiblesse et leur servilité, ce qui me conduisait à les traiter plus durement. Ils aimaient cela, mais je ne parvenais pas à me pardonner de les traiter ainsi par colère et par dédain, au lieu d'être guidée par notre plaisir mutuel. Cette ombre au fond de moi – vouloir rejeter toute frontière entre le bien et le mal, et me

laisser aller à mes instincts animaux — persistait. Je voyais bien la ressemblance entre Liana et moi. Mais, contrairement à moi, elle s'acceptait comme elle était.

En l'espace d'une semaine, j'ai tenté de la joindre plusieurs fois sans succès. J'ai laissé des messages. Le souvenir de notre dernière conversation à cœur ouvert avait ravivé mon inquiétude.

Mais la vie a repris son cours, et je l'ai momentanément, et un peu honteusement, oubliée. Peut-être n'avait-elle plus envie de me fréquenter.

Quelques semaines se sont écoulées avant qu'elle donne signe de vie.

— Salut, traînée !

J'étais dans la boutique, où les affaires tournaient au ralenti. De toute la matinée je n'avais vendu que quelques cordes de guitare.

Au ton alerte de sa voix, j'ai compris que l'ancienne Liana était de retour.

— Liana !

J'ai crié tellement fort que Jonno s'est tourné vers moi, perplexe, avec une expression si désapprobatrice qu'il ressemblait à un bibliothécaire mal embouché.

— Ça fait une éternité, je sais, s'est-elle excusée.

— Pas grave. Tu as fini par me rappeler, c'est l'essentiel.

— Il s'est passé beaucoup de choses, a-t-elle expliqué.

— Raconte-moi tout.

J'étais vraiment très heureuse de l'entendre.

— Eh bien... j'ai déménagé à Amsterdam ! a-t-elle annoncé, triomphante.

Je suis restée sans voix.

— Non ? ai-je fini par dire. Je veux tout savoir.

J'avais pris le train à l'aéroport de Schiphol et, vingt minutes plus tard, j'arrivais à Centraal Station. C'était une

journée maussade. Il tombait une bruine fine comme un brouillard, et des frissons parcouraient les canaux qui quadrillaient la ville. C'était seulement la deuxième fois que je me rendais dans la capitale des Pays-Bas, et ma première impression en franchissant le vaste porche de la gare, puis en laissant derrière moi la longue file de taxis et les travaux bruyants, a été d'entrer dans une jungle de vélos. Ils tournaient dans tous les sens, se glissaient entre les rails du tramway et envahissaient les rues avec calme et rapidité. Je n'étais pas montée sur une bicyclette depuis l'âge de quatorze ans, mais Liana m'avait dit qu'elle m'en prêterait une quand je viendrais la voir. Lors de ma première visite, Leonard

m'attendait à l'aéroport, et nous nous étions rendus en ville en taxi. Nous ne nous étions pas aventurés plus loin que Dam Square, où il avait réservé une chambre dans l'opulent *Hôtel Krasnalposky*.

J'avais imprimé le plan que Liana m'avait envoyé par mail afin de rejoindre le plus simplement possible la maison dans laquelle elle logeait. J'en avais pour vingt à trente minutes de marche au maximum et je n'avais pour tout bagage qu'un sac à dos contenant quelques vêtements de rechange. J'ai mis ma capuche et déplié le plan en essayant de le protéger de la pluie.

Il fallait juste localiser le bon canal

puis un groupe de ponts parallèles, même si je n'étais en général pas très douée pour lire les cartes.

Tout en errant dans les ruelles pavées près des canaux, j'ai été frappée par la tranquillité rassurante de la ville, qui vous surprenait dès que vous vous éloigniez des artères principales. Rien à voir avec la frénésie londonienne. Les piétons marchaient sans se presser. Les fenêtres qui étaient à hauteur d'yeux n'étaient protégées par aucun rideau, comme s'il n'était nul besoin de se cacher. Une ville sans secrets. *Oui, ai-je songé, c'est le genre de ville dans lequel je pourrais vivre, et je n'étais pas surprise que Liana, avec qui j'avais tant de points communs, se soit établie ici.*

Elle m'avait dit qu'elle travaillait au marché aux fleurs jusqu'au milieu de l'après-midi, un emploi temporaire qu'elle aimait beaucoup, et elle s'était arrangée avec sa voisine du dessous pour que je puisse récupérer la clé de son appartement. Je n'étais donc pas pressée.

Je me suis arrêtée pour boire un café dans un petit bar dont les marches en pierre menaient dans une cave voûtée à la chaleur réconfortante. Il y régnait une odeur agréable, faite d'alcool, de cannelle et d'une légère trace de tabac. Je me sentais parfaitement détendue et j'avais sommeil.

L'immeuble de Liana était un vieux bâtiment en pierre de trois étages, large et

imposant. De l'extérieur, les fenêtres étaient immenses. L'appartement de Liana était au dernier étage, et on y parvenait par un escalier en colimaçon plutôt raide.

La vieille dame qui vivait au rez-de-chaussée et avait l'air d'être la propriétaire de l'immeuble était l'archétype de la grand-mère. Elle m'a fait un grand sourire en ouvrant la porte et m'a complimentée sur mon apparence, en ajoutant que je ressemblais à Liana comme à une sœur. Liana était fille unique, comme moi, mais ce n'était pas la première fois qu'on me faisait ce genre de remarque, alors que nous étions physiquement très différentes.

Une fois à l'intérieur, j'ai posé mon

sac sur le parquet et j'ai ôté mon manteau léger. Des gouttes d'eau en sont tombées tandis que je cherchais un placard ou tout autre endroit pour le suspendre.

C'était une grande pièce très spacieuse avec de hautes et larges fenêtres par lesquelles entrait la lumière extérieure, qui baignait la pièce dans une lueur chaude. J'ai regardé dehors vers le canal tranquille et la longue rangée de vélos bien garés. De l'autre côté du canal, par-delà les toits, je pouvais voir la ligne brisée des arbres d'Oosterpark.

J'ai trouvé un endroit où m'asseoir, un petit canapé étroit recouvert d'une couverture en patchwork jaune citron, et je me suis abîmée dans la contemplation.

Le silence était surnaturel. Dans toute ville, il y a toujours une rumeur distincte de bruits, de voix, de voitures, mais, ici, l'après-midi était vierge de tout bruit. Au début, c'était déstabilisant. Mais je me suis détendue et je me suis laissée aller au calme environnant jusqu'à sommeiller. J'étais heureuse d'être assise là et de rêvasser vaguement. Je regardais alternativement les murs et la lumière extérieure qui s'amenuisait lentement en prenant bien garde à ne réfléchir à rien. En temps normal, je me serais levée et j'aurais cherché quelque chose à faire. J'aurais eu très envie d'un café ou de lire quelque chose, n'importe quoi pour m'occuper. J'ai été tirée de ma torpeur par le vrombissement de mon téléphone

portable.

C'était un texto de Liana : elle n'allait pas tarder à rentrer.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je fini par demander.

Nous nous étions embrassées avec effusion puis nous étions descendues dans un café proche, où tout le monde avait l'air de connaître mon amie. Elle portait un gilet gris informe, trop grand d'au moins une taille, un short en jean sur d'épais collants noirs et une paire de bottines.

Ses joues étaient roses, et un éclat sain illuminait joliment son visage. Elle avait

l'air sincèrement heureuse, contrairement à notre dernière rencontre, où je l'avais trouvée indécise et anxieuse.

— Je l'ai quitté.

— Ton maître à Brighton ?

Elle avait toujours catégoriquement refusé de me donner son nom.

— Oui.

— Tant mieux. Ça avait l'air d'être un vrai connard. Mais pourquoi Amsterdam ?

— Ici ou ailleurs, tu sais..., a-t-elle répondu. J'avais un correspondant ici quand j'étais au collège et j'avais gardé de bons souvenirs de cette ville. Et le trajet entre Amsterdam et Londres n'est

pas cher.

— Tu es là depuis combien de temps ?

Elle a réfléchi un peu.

— Un peu plus de quatre mois.

J'étais abasourdie. Je savais bien que nous ne nous étions pas parlé pendant quelque temps, lorsque j'étais préoccupée par mes découvertes et mes petites aventures, mais je n'aurais jamais cru que cela faisait aussi longtemps. Quel genre d'amie étais-je donc ?

— Le temps passe vite, n'est-ce pas ?

— Et comment !

Elle a bu une gorgée de sa tisane. Par habitude, j'avais commandé un café. Il

avait un goût inhabituellement amer et il était trop tiède. Liana me regardait intensément, comme si elle s'apprêtait à avouer quelque chose. J'ai ôté mes chaussures sous la table. De la musique nous parvenait de loin, bien que le café ne soit équipé ni d'un jukebox ni de la radio. Le bourdonnement irrégulier de la basse ressemblait au bruit de mon cœur dans l'attente.

— Les choses n'ont pas arrêté d'empirer, a continué Liana. Avec le mec de Brighton. Je sais bien que je suis une soumise et que j'aime être dominée. Mais il y a quand même une différence entre être dominée et être un paillason. Entre un maître et un connard. Ce type était un vrai taré. Il m'a fallu du temps pour le

comprendre. Il était très charismatique, et je voulais tellement retrouver le niveau d'intimité que j'avais partagé avec Alyss, avant lui, que j'ai fait des choses que je n'avais pas envie de faire. Je pensais que, si je lui faisais plaisir, tout s'arrangerait. Mais j'ai fini par comprendre que je ne comptais pas vraiment pour lui. Il aimait le pouvoir et avoir une petite amie jeune et jolie. C'est tout. Alors je l'ai largué. Mais il fallait que je parte pour ne pas retomber sous sa coupe. Il y a des choses dont on a du mal à se séparer, même quand on sait qu'elles nous font du mal.

J'ai ouvert la bouche. J'avais très envie d'entendre les détails sordides et de les confronter à ma propre situation,

même si je savais que cela m'affecterait profondément si Liana me les racontait. C'était mon amie, et ses blessures me mettaient en colère. Cependant, le dilemme m'était familier, à moi qui étais encore en train d'essayer d'assumer ma nature dominatrice et de comprendre comment elle changeait ma relation aux hommes.

Je me fichais comme d'une guigne de la plupart des soumis que je frappais au club. Je savais qu'ils en étaient conscients et que cela ne les gênait pas plus que ça. Il m'arrivait de me sentir terriblement coupable de les frapper, même quand ils me suppliaient de le faire. Je me demandais si je serais capable de faire mal à quelqu'un que

j'aimerais vraiment ou si j'aurais envie au contraire de lui faire encore plus mal qu'à ceux dont je me fichais éperdument. Pousser la douleur physique encore plus loin, histoire d'augmenter les émotions. J'avais très envie de ressentir un lien comme celui que décrivait Liana. Le même que celui qui unissait Elle et Grayson, ou Lauralynn et son inconnu. Mais j'avais peur de ce qui se passerait alors. De ce que je pourrais devenir.

Parfois, lorsque les hommes que je dominais étaient serviles et ridicules, et me suppliaient de les punir, en dépit de mes efforts je ne pouvais m'empêcher de ressentir du mépris en jouant avec eux, en blessant superficiellement leurs corps et leurs sentiments, les humiliant tandis

qu'ils me suppliaient de les pousser encore plus loin. Mais, au fond de moi, j'attendais le jour où je ressentirais un lien émotionnel avec l'un d'eux, où il y aurait une vie en dehors de la scène et du jeu. Ces hommes étaient des anonymes dans la foule. Le jour où l'un d'entre eux aurait enfin un visage, tout changerait.

— Je comprends, ai-je murmuré. Je l'espère vraiment, Liana.

— Je voulais être utilisée, et il l'a fait, a-t-elle poursuivi. Je comprends maintenant que ça s'arrêtait là pour lui. J'étais l'instrument de sa cruauté et de son sadisme. Certaines personnes aiment ça, même sur le long terme, mais pas moi. S'il avait dit certaines choses, s'il

m'avait montré de l'affection, s'il m'avait prouvé qu'au fond de lui il m'aimait comme une personne, et pas comme un morceau de viande à baiser, j'aurais continué, crois-moi. Je suis comme ça. Le problème, ce n'était pas ce qu'il faisait mais le fait qu'il n'y mettait aucun sentiment. Aucune tendresse après. J'attendais que les choses s'arrangent. Mais je savais que ça n'arriverait jamais.

— Et puis ?

— Je lui ai dit que j'en avais assez. Il l'a mal pris. Mais je m'étais juré de ne plus jamais le voir, même s'il n'a pas arrêté de m'envoyer des mails et de me téléphoner. Il était sûr que je finirais par revenir, que j'avais plus besoin de lui que

lui de moi.

— Tu ne l'avais pas rencontré au boulot ?

— Si. Ça a rendu les choses assez embarrassantes.

— Je comprends.

— C'est aussi pour ça que je suis partie. Je suis restée éloignée pendant des semaines, et pourtant Dieu sait que je me sentais vraiment vide à l'intérieur. J'ai rencontré d'autres hommes, des dominateurs aussi, sur Internet. Le premier, c'était un nullard, un arnaqueur, mais le deuxième, que j'ai rencontré au *Pelirocco* – tu sais, ce petit hôtel à Regency Square, où le barman fait ces

cocktails complètement délirants ? — celui-là, il était différent, même si ça a été court. Il était tendre, attentionné...

Elle n'a pas achevé sa phrase. Ses souvenirs refaisaient surface, assombrissant son regard.

— Ça n'a pas marché ?

— Non, a-t-elle dit en revenant au présent. Je l'aimais bien. Vraiment. Mais je pense qu'à sa manière il était aussi perdu que moi. Pas sûr de son rôle. Il m'a déshabillée, mais il a paniqué lorsqu'il a vu mes bleus... Il ne s'est rien passé.

— Je suis désolée.

— Aucune raison de pleurer. C'est alors que j'ai pris une décision. J'ai

donné ma démission le lendemain, vidé mon compte en banque de mes maigres économies et j'ai presque joué à pile ou face. J'hésitais entre Paris et New York. Mais je ne parle pas un mot de français, et la Grosse Pomme était trop loin, alors j'ai échoué à Amsterdam. Où tout le monde parle anglais !

— Je pense que les canaux te vont bien, ai-je remarqué. Tu as l'air heureuse.

— Je le suis, a répondu Liana. C'est une ville délicieuse.

Elle a baissé les yeux, et j'ai compris qu'elle ne m'avait pas tout raconté.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Cela n'avait rien à voir avec sa nature

soumise : Liana ne pouvait pas rester seule bien longtemps.

— Tu as rencontré quelqu'un, n'est-ce pas ? Je le devine à ton sourire.

— Oui, a-t-elle confirmé, toute timidité envolée.

J'étais ravie pour elle, mais je devais savoir.

— Un dominateur ?

Son regard était espiègle.

— Oui, a-t-elle répondu fermement. Je ne peux pas sortir avec un autre genre d'homme. Mais... comment dire ?... un bon dominateur.

— Tu es incorrigible.

— J'suis c'que j'suis, a-t-elle rétorqué.

C'était notre blague depuis toujours, cette allusion à Popeye.

— Ça, c'est sûr.

— Il va venir ce soir. Je veux te le présenter.

Il s'appelait Leroy. C'était un Américain qui avait quitté New York pour terminer sa thèse de philosophie. Sa mère était hollandaise. Il parlait donc la langue et il avait toujours eu envie de vivre un peu aux Pays-Bas.

— Tout le monde doit revenir à ses racines à un moment, a-t-il expliqué.

Sinon, on ne sait pas vraiment qui on est.

Leroy avait quelques années de plus que nous, mais, comme les hommes mûrissent plus tardivement, il avait l'air d'avoir notre âge. Il était étonnamment petit, surtout pour quelqu'un qui était à moitié hollandais. Liana était toujours sortie avec des hommes grands. Mais il était baraqué et musclé, comme tous les habitants d'Amsterdam, à cause du vélo. Son père était nigérian, et le métissage lui avait donné des traits magnifiques et une bouche pulpeuse. Il y avait quelque chose de profondément sensuel dans son apparence et dans sa façon de bouger. Taille mise à part, je comprenais pourquoi il plaisait à Liana.

— Vous vous êtes rencontrés sur Internet ? ai-je demandé tandis que Leroy touillait le ragoût à l'odeur délicieuse.

Il avait un beau cul, ai-je remarqué lorsqu'il s'est penché pour ouvrir la porte du four et vérifier la cuisson du pain à l'ail. Liana et moi étions assises à l'extrémité de la longue table en bois à tréteaux dans la cuisine et nous sirotions chacune un verre de vin rouge. Elle a suivi mon regard tandis que je matais les fesses musclées de Leroy et elle m'a fait un clin d'œil.

— Pas mal, hein ? a-t-elle articulé sans bruit en profitant du fait qu'il était accaparé par le repas.

Leroy s'est retourné pour me répondre.

— Oui, sur Internet. C'est la seule façon possible quand on cherche quelqu'un qui appartient à la scène. Si tu essaies de savoir si quelqu'un est déviant d'une autre manière, tu t'exposes au danger.

J'ai gloussé en imaginant ce genre de conversation lors d'un premier rendez-vous. Le vin commençait à me monter à la tête.

— Nous nous sommes rencontrés, ça a cliqué entre nous, a poursuivi Liana en haussant un sourcil pour me faire comprendre de manière pas très subtile que le « clic » n'avait pas été qu'intellectuel, et le reste s'est fait tout seul.

Leroy a versé la nourriture dans les assiettes, qu'il a ensuite apportées à table. Il les a déposées devant nous avant d'aller chercher la sienne.

— Merde ! s'est-il écrié en s'asseyant enfin. Le pain.

Il s'est levé d'un bond et a ouvert vivement la porte du four.

Je mourais d'envie de poser des questions, mais je n'osais pas.

Pourquoi ? Je voulais savoir. Pourquoi cherchions-nous ces liens extrêmes ? Je n'étais pas certaine qu'il y ait vraiment une réponse. J'avais posé cette question à Elle et à Lauralynn, et elles m'avaient toutes deux répondu la même chose.

Certaines personnes sont heureuses dans les eaux peu profondes de la vie, d'autres aiment surfer dans les torrents. Certaines personnes aiment la glace au chocolat, d'autres préfèrent la glace rhum-raisins. Cela dépend de la personnalité de chacun et c'est tout.

En les voyant ensemble, je ne pouvais pas deviner plus que le fait qu'ils s'entendaient bien et qu'ils étaient heureux. Ils avaient de petits gestes – qui existent aussi chez les couples ordinaires mais qui prennent un autre relief entre pratiquants.

Sa façon de poser sa main dans le creux de ses reins quand ils étaient tous deux côte à côte dans la cuisine. La grâce

avec laquelle elle s'est si naturellement agenouillée devant lui et a posé la tête sur ses mollets au lieu de s'asseoir sur le siège à côté de lui lorsque nous sommes passés au salon et la tendresse avec laquelle il lui a caressé les cheveux.

Je ne restais que quelques jours, mais je me suis coulée dans la vie de Liana comme si nous ne nous étions jamais quittées. Nous pensions toutes deux que si nous fermions les yeux nous pouvions imaginer que nous étions de nouveau étudiantes à Brighton. Par certains côtés, nous avions changé et tant mûri que nous n'étions plus du tout les mêmes, mais, par d'autres, nous étions toujours les deux filles qui faisaient du shopping et se faisaient tatouer sur un coup de tête.

Liana ne travaillait pas depuis suffisamment longtemps pour avoir pu prendre plus d'un jour de repos pendant ma visite. Le matin, je me rendais donc au marché aux fleurs et je lui donnais un coup de main. La fragrance entêtante des fleurs me rappelait la nuit du bal et les parfums tropicaux qui avaient envahi l'air, et je ressentais une paix presque surnaturelle à travailler de mes mains dehors. Le contraste avec les recoins sombres du club et l'espace restreint et brillamment éclairé du magasin de musique était saisissant.

Leroy n'est pas venu les deux soirs suivants, même si je savais que Liana et lui s'envoyaient régulièrement des textos. Il voulait la laisser tranquille afin qu'elle

puisse profiter de ma présence. Mais son téléphone s'allumait souvent, et le visage de Liana aussi.

La veille de mon départ, Liana m'a demandé, comme ça, si j'avais envie de les voir faire l'amour.

— Je sais que la dernière fois, avec Nick, ça t'a traumatisée, a-t-elle dit. Je me demandais si tu avais envie de voir ce qu'on faisait. Comme ça tu comprendrais. Et tu saurais que je ne risque rien.

J'étais debout devant le réfrigérateur ; je buvais du jus d'orange directement à la bouteille et j'ai failli m'étouffer. C'était la première fois que Liana parlait de ce

qui s'était passé cette nuit-là et admettait que je l'avais vue en train de baiser.

Elle m'a tapoté le dos.

— Ça t'apprendra à ne pas prendre un verre.

— Tu veux que je te regarde faire l'amour ? ai-je répété d'une petite voix.

— Oui, a-t-elle confirmé tranquillement.

— Je ne sais pas trop quoi répondre. Comment... ?

Je voulais demander si elle pensait que je devais participer. Avait-elle envie d'un plan à trois ? La dernière fois, avec Nick, j'avais été choquée, mais la situation s'était déroulée avec naturel, et il était

évident que je n'étais pas prévue dans le scénario. Mais là c'était différent. Et puis j'avais disparu avant d'avoir à leur parler au petit matin, ce qui m'avait évité d'être gênée.

— Tu veux que je regarde ? ai-je répété un peu bêtement.

— Regarder. Pas participer. On ne fera même pas attention à toi.

Je ne savais pas si c'était mieux ou pire.

J'avais évidemment vu des tas de trucs au club et au bal, et durant tout le temps que j'avais passé avec Lauralynn et Elle. J'avais vu des pièces entières remplies de gens en train de baiser ou de se livrer

à des pratiques sadomasochistes. Mais Liana était une amie de longue date, et, juste à trois, c'était beaucoup plus intime.

À cette idée, j'ai eu la chair de poule. Mais j'étais curieuse. Et, plus que tout, je voulais observer Leroy. Voir comment un couple se comportait et imaginer comment ce serait si jamais je rencontrais quelqu'un avec qui je ressentais ce genre de choses.

— Si tu veux, ai-je acquiescé.

— Super ! s'est-elle exclamée, enthousiaste, comme si elle m'avait invitée à dîner et pas à la regarder baiser avec son mec.

Ce n'était pas le bon moment pour

visiter le décevant musée de l'Érotisme, qui ne faisait qu'un quart de la taille du musée parisien dans lequel Leonard m'avait emmenée lors de l'un de nos week-ends. Lorsque j'ai vu le pénis géant qui était plus grand que moi et les diverses représentations du sexe à travers les âges, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Liana et à Leroy, et à ce qui se produirait le soir. J'étais tellement perturbée que je me suis trompée de pont et que j'ai échoué près de Leidseplein. J'ai dû revenir sur mes pas.

Lorsque le moment fatidique est arrivé, j'ai été ravie de constater que Leroy était aussi nerveux que moi. Mais peut-être était-ce de l'excitation ? Il était arrivé chez Liana avec un sac de voyage qui

avait rendu un son mat lorsqu'il l'avait posé sur le parquet du salon.

— Salut, Lil, m'a-t-il salué. Comment va ?

— Bien, ai-je répondu avec un entrain de façade.

Nous avons sauté le dîner. J'étais trop nerveuse pour manger. Leroy a dit que la nourriture lui donnerait envie de dormir. Et Liana avait peur de vomir. J'ai grimacé en les entendant.

C'est Leroy qui a finalement pris les choses en main. Liana s'est subitement tue et elle a pris une expression expectative, comme si elle attendait qu'il se passe quelque chose, comme moi.

— Viens, a-t-il ordonné.

Elle s'est levée de la table devant laquelle elle était assise et a emprunté le couloir qui menait au salon. Elle bougeait comme si elle était guidée ou télécommandée, alors qu'elle était face à lui. Je les ai suivis, hésitante. Je ne savais pas trop quoi faire. Ce n'était pas la première fois que je souhaitais qu'il existe un manuel pour apprendre à se comporter dans ce genre de situation. En cours de SVT, j'avais appris à dérouler un préservatif sur une banane, ce qui ne m'avait jamais été d'aucune utilité. Ce dont j'aurais eu réellement besoin, c'est d'un cours sur ce qu'il faut faire lorsque votre meilleure amie vous demande de la regarder baiser. Pourquoi est-ce que

c'étaient toujours les scénarios les plus difficiles qui étaient livrés sans mode d'emploi ?

— Je dois mettre de la musique ? ai-je demandé.

Le parquet était froid sous mes pieds nus. J'aurais voulu enfiler une paire de chaussettes, mais je n'ai pas osé. Ce n'était pas le moment de penser chiffons.

— Non, a répondu Leroy. Elle aime les bruits.

Ils n'avaient encore rien fait, mais une bande-son pornographique a immédiatement commencé à jouer dans ma tête : des corps frappant, en nage, sur des « oh, oh, oh ! » improbables.

Liana était silencieuse. Elle a commencé à vaciller doucement d'un pied sur l'autre, les yeux fermés. Leroy a décrit un cercle autour d'elle, comme un animal harcelant sa proie. On aurait dit que toute la tension qui avait quitté le corps de Liana était passée dans celui de son amant. Il était tendu comme un arc. Je me suis assise sur le canapé. Ils avaient déjà oublié ma présence.

Il l'a embrassée, exactement de la même manière que j'avais embrassé le danseur le soir du bal. Il a encerclé sa gorge de sa main d'une manière protectrice. Elle a penché la tête en arrière comme si elle s'offrait à lui. Puis il a levé la main et a lentement caressé sa joue avant de glisser ses doigts dans ses

cheveux et de tirer son cou en arrière d'un seul mouvement brusque.

Bien qu'ils fassent presque la même taille, il paraissait la dominer par la façon qu'il avait de la plier à sa volonté. Elle a ouvert la bouche et a miaulé comme une chatte. Il a grogné et a posé sa bouche sur la sienne d'une manière suggérant qu'il n'allait pas tarder à la dévorer. Elle a répondu à son baiser comme un enfant cherche le sein de sa mère.

— Tourne-toi, a-t-il ordonné doucement.

Elle a obtempéré avec tant d'impatience qu'elle a pivoté trop rapidement et a presque perdu

l'équilibre. Leroy l'a rattrapée d'une main ferme.

— Remonte ta jupe.

Les mains de Liana tremblaient, et ses mouvements étaient imprécis et maladroits, comme si elle avait bu. Elle est finalement parvenue à rassembler le tissu de sa longue jupe de style bohémien et l'a attaché autour de sa taille. Il a reculé pour la contempler. Sans la toucher. Il s'est assuré qu'il avait une vue parfaite sur ses fesses nues. Elle ne portait pas de culotte. J'ai supposé que Leroy lui avait ordonné de le faire.

— Touche tes orteils. Aussi loin que possible.

Liana s'est étirée et a trouvé une position qui lui a permis de poser les mains sur le sol à cinquante centimètres devant elle, comme si elle était en plein milieu d'une posture maladroite de yoga.

Sous cet angle, ses jambes semblaient interminables. Elle avait tout de l'échassier. Maigre mais gracieuse, et avec des fesses musclées comme celles d'une danseuse, même si elle m'avait affirmé n'avoir jamais fait de danse.

— Redresse-toi et écarte les fesses.

C'était une tâche impossible. Dans cette position, elle allait certainement tomber tête la première sur le parquet. Mais Liana a réussi à se redresser tout en gardant le dos bien à plat. Elle a remonté

davantage le tissu de sa jupe et a posé une main sur chaque fesse, qu'elle a étirée.

Leroy était encore loin de l'effleurer, et pourtant je devinais à la façon dont son corps tressaillait et à ses petits gémissements que Liana était déjà excitée. Oubliant toute timidité, je me suis penchée en avant, fascinée. J'ai observé les myriades d'émotions qui affleuraient sur son visage tandis que ses joues rosissaient et que sa bouche s'ouvrait, sensuelle.

J'aurais aimé être à sa place. J'aurais voulu ne serait-ce qu'une seule fois pouvoir m'abandonner totalement à l'instant, être une esclave consentante du plaisir. Lorsque je dominais, il m'arrivait

de me laisser emporter, mais jamais aussi complètement : je prenais toujours soin de garder à l'esprit le bien-être de mon soumis.

J'ai compris alors que la soumission était un acte de reddition. C'était pour cela qu'elle avait l'air si détendue. Elle ne se donnait pas seulement à Leroy mais à la sensation de chaque instant. C'était d'une intensité folle. Comme elle n'avait pas besoin de se concentrer sur autre chose que sur ses sensations physiques, elle devait être consciente du moindre frisson de l'air sur sa peau.

Il a fini par tendre la main et faire courir ses doigts sur sa chatte. Elle a sursauté et frissonné, comme s'il l'avait

touchée avec un fer rouge.

Ses doigts brillaient lorsqu'il les a retirés. Il a porté la main à sa bouche et les a léchés avec délectation.

— Tu es très mouillée, a-t-il remarqué.

Liana a gémi.

— Qu'est-ce que tu es ? a-t-il demandé. Dis-le. Je veux l'entendre de ta bouche.

— Je suis une salope. La tienne.

— Plus fort.

— Je suis ta salope ! a-t-elle crié.

Elle avait dit exactement la même chose à Nick. Était-ce une coïncidence ou poussait-elle tous les hommes à lui poser

cette question ? J'avais envie de demander à Leroy dans quelle mesure il agissait selon sa volonté propre ou selon celle de Liana. Je savais d'expérience que les soumis peuvent être très exigeants. Je passais des heures au club à répondre à leurs suppliques. La moitié du temps, j'avais l'impression qu'ils étaient les maîtres.

— Tu es la salope que je baise, a-t-il repris, satisfait.

Sa voix était plus rauque, comme si quelque chose qu'il tenait en laisse au fond de lui avait été libéré. Il a tendu brusquement le bras, a saisi les cheveux de Liana et les a tirés violemment en arrière. En même temps, il l'a fistée si

brutalement que chacun de ses va-et-vient avait la violence d'un coup. Mais, au lieu de manifester de la douleur et de la peur, Liana s'est détendue et a écarté davantage les jambes. Elle était appuyée sur lui et tremblait comme si elle était sur le point de jouir. Elle avait les yeux fermés et elle souriait.

Leroy l'a lâchée sans crier gare, et Liana a basculé en avant sans faire aucun effort pour se retenir. Elle n'a même pas ôté les mains de ses fesses. Parce qu'il ne lui en avait pas donné l'ordre, ai-je compris. Ses instincts les plus profonds étaient entre les mains de Leroy. Elle s'était tellement abandonnée qu'elle lui faisait confiance pour tout, même pour la maintenir debout. Si je trébuchais, par

réflexe mes mains se tendraient immédiatement en avant pour atténuer la chute. Mais le corps de Liana obéissait instinctivement aux ordres de Leroy plus encore qu'à ses propres réflexes. Il l'a rattrapée sans problème avant qu'elle heurte le sol.

Il l'a saisie par les hanches et a penché la tête sur son anus. Il y a glissé la langue puis l'a fait courir tout le long de sa colonne vertébrale jusqu'à sa nuque, qu'il a mordue. Elle s'est cambrée et s'est pressée contre lui. C'était leur version, très personnelle, du câlin, et elle avait l'air étrangement réconfortante.

Le réconfort n'a pas duré.

D'une seule poussée rapide, Leroy a

mis Liana à quatre pattes. Il a de nouveau tiré ses cheveux, avec tant de violence que j'étais surprise qu'elle en ait encore. Peut-être que ce traitement les aidait à pousser plus vite...

Il lui a présenté son sexe, que Liana a enfourné avec l'empressement de quelqu'un qui n'a pas mangé depuis une semaine. Elle n'a pas commencé par le lécher gentiment ou par appliquer toutes les techniques dont elle se moquait et qui me faisaient rougir lorsque nous étions deux étudiantes encore relativement innocentes. Elle s'est empalée sur lui comme si elle voulait le dévorer tout cru. Leroy avait posé les mains de chaque côté de ses joues, il faisait aller et venir son visage comme s'il baisait sa chatte et

non sa bouche. De temps en temps, elle produisait un son semblable à celui d'un chat qui s'étouffe avec une boule de poils, et, chaque fois que je pensais qu'elle ne pourrait pas continuer plus longtemps, il se retirait pendant un moment assez long pour qu'elle reprenne son souffle, puis elle se jetait de nouveau sur lui et continuait de le sucer comme s'il était sa source d'air.

Leroy a commencé à frissonner, et j'ai songé qu'il allait certainement jouir dans sa bouche et que je serais confrontée à cet instant horrible où je ne saurais pas quoi dire quand ils auraient terminé. Mais il s'est arrêté avant d'exploser.

— Chuuut, a-t-il murmuré.

Ce mot a agi comme une formule magique. Liana s'est assise sur ses talons, le visage détendu. Elle a libéré sa queue de l'emprise de sa bouche et a enfoui son visage contre son sexe. Elle a déposé des baisers légers sur ses cuisses et a mordillé ses couilles. Il bandait toujours, et elle se pressait contre son sexe comme si elle se livrait à la caresse de sa main. Elle était passée de la rage au romantisme en un clin d'œil.

Il a tendu la main et a caressé son sein. Doucement d'abord, et elle a ronronné, blottie contre ses doigts. Puis, dans un autre de ces brefs moments d'échange de pouvoir qui semblaient brûler entre eux, il est devenu brutal. Une main sur son sein, l'autre dans son dos, il l'a

renversée.

Elle est tombée sur le dos, totalement exposée, et c'est alors que j'ai remarqué l'éclat argenté. Elle était intégralement épilée, et ses lèvres, gonflées et écartées, dévoilaient des piercings dont elle ne m'avait jamais parlé. Un anneau métallique brillait sur son clitoris, et deux cercles argentés identiques étaient accrochés à chacune de ses lèvres. Elle ne m'avait pas dit qu'elle s'était fait percer. C'était pourtant le genre de choses qu'elle m'aurait en temps normal confié avec plaisir. Avant de le faire et après. Et pourtant elle n'en avait pas soufflé mot.

J'avais croisé quelques personnes qui

avaient été percées par ou pour leur maître. Certaines portaient un collier comme un animal pour indiquer à qui ils appartenaient. Je soupçonnais que ces piercings étaient le résultat de sa liaison avec le maître de Brighton. Cela expliquait pourquoi elle ne m'en avait jamais parlé. Je n'étais pas surprise qu'elle les ait gardés. Elle ne pensait pas que le passé était une valise dont il fallait se débarrasser à la moindre occasion. Elle était bien trop pragmatique pour cela. Liana aimait ses démons. Elle ne les combattait pas. Elle chérissait ses erreurs, qui lui rappelaient sans cesse qui elle était vraiment.

« J'suis c'que j'suis », comme elle disait toujours.

— Ferme les yeux et ne bouge pas tant que je ne te le permets pas, a sifflé Leroy.

Elle était étalée sur le dos et n'avait pas l'air de vouloir bouger.

Il a fourragé dans son sac de voyage et en a sorti deux longueurs de corde de bondage. Chaque fois qu'elle entendait un cliquètement dans le sac, Liana répondait par un gémissement bas ou un frisson. Leroy souriait en la regardant faire, et j'étais certaine qu'il faisait exprès de prendre son temps et d'agiter ses jouets pour augmenter l'anticipation.

Lorsque la corde l'a effleurée, la chair de poule s'est répandue sur tout son corps, et elle a gémi plaintivement, comme si l'attente était trop longue à

supporter.

Leroy a plié ses genoux et a attaché ses chevilles à ses cuisses. Dans cette position, elle était complètement offerte, mais ne pouvait rien faire de plus que de s'agiter un peu. Il a ensuite lié ses poignets ensemble au-dessus de sa tête. Plus il tirait brutalement sur les cordes, plus Liana gémissait fort, excitée. Mais sa brutalité n'était que de façade : il faisait très attention à laisser du jeu entre la corde et la peau afin de ne pas couper sa circulation ; il vérifiait souvent qu'elle ne devenait pas bleue et il lui prenait les mains pour les réchauffer.

Il a fini par écarter ses genoux et par se positionner au-dessus d'elle. Son sexe

était dur et humide. Il n'a pas fait mine de prendre un préservatif, et l'idée qu'il allait la baiser sans protection m'a bizarrement excitée plus que tout le reste. C'était tellement personnel.

— Dis-moi ce que tu veux.

Sa voix était rauque. Il faisait un tel effort pour se retenir qu'il en souffrait. J'avais envie de me pencher et de faire moi-même glisser sa queue en elle pour le soulager.

— Baise-moi, a-t-elle dit. S'il te plaît, baise-moi, s'il te plaît, s'il te plaît, baise-moi...

Elle répétait la même phrase sans s'arrêter, comme une folle. Leroy a

grogné, s'est redressé puis l'a pénétrée, et l'a baisée le plus fort possible. Ligotée et troussée comme elle était, elle ne pouvait pas bouger les hanches, mais elle a quand même tenté de le faire et elle s'est agitée jusqu'à ce qu'il la prenne par les poignets et la maintienne au sol.

J'étais perchée sur le bord du canapé et j'avais le souffle aussi court qu'eux. J'avais envie que Leroy m'attrape par les cheveux et m'attire violemment à lui, mais je me suis retenue. Je me rappelais la règle numéro un, celle qui était placardée partout dans le club : « Ne jamais interrompre une scène. »

Liana tressaillait de plus en plus et se frottait contre lui. Son piercing avait l'air

de stimuler son clitoris, et plus elle s'agitait, plus vite il allait et venait en elle. Elle a fini par se mordre la lèvre et par le supplier :

— Putain, laisse-moi jouir, s'il te plaît, laisse-moi jouir, s'il te plaît, laisse-moi jouir...

— Jouis pour moi, a-t-il crié.

Au moment où les mots ont franchi ses lèvres, elle s'est cambrée, s'est raidie contre les cordes et a crié si fort que j'ai fait un bond sur mon siège, manquant de crier avec elle.

— Oh, putain ! a-t-il dit.

Leroy l'a saisie par les fesses et l'a maintenue contre lui, la berçant pendant

que les frissons de l'orgasme la parcouraient.

— Ça t'a plu ? a-t-il demandé, l'air visiblement très concentré.

Le pauvre garçon était sur le point d'exploser, et je doutais fort qu'il puisse se retenir une seconde de plus. Pourtant il a attendu que Liana cesse de trembler suffisamment pour pouvoir murmurer un fervent « oui ».

Alors seulement il a agrippé ses épaules et il s'est enfin laissé aller en elle.

Lorsqu'il a eu joui et qu'il s'est détendu, Liana s'est blottie contre lui. Il l'a étendue et l'a déliée rapidement puis

il l'a prise dans ses bras et l'a bercée comme une enfant. « Chuuuut », disait-il chaque fois qu'elle gémissait et se serrait plus fort contre lui. Elle donnait l'impression de vouloir ramper sous sa peau. Comme si elle n'était jamais assez proche de lui.

C'est alors que je les ai laissés. Les regarder baiser était une chose, les regarder se câliner en était une autre. Leur évidente intimité éveillait en moi des sentiments contradictoires. D'un côté j'étais vraiment jalouse. Je voulais ressentir la même chose pour quelqu'un. D'un autre côté c'était tellement intense que cela m'effrayait : en m'ouvrant à quelqu'un, j'avais peur de devenir vulnérable. J'avais peur d'être blessée.

J'avais peur de lâcher prise.

Je me suis tournée et retournée pendant des heures cette nuit-là avant de parvenir à m'endormir enfin. J'étais évidemment très excitée, mais je ne pouvais me résoudre à me masturber en pensant à Liana. Je ne voulais pas penser à elle de cette manière. Cela changerait tout entre nous.

Le lendemain matin, j'ai traîné au lit jusqu'à ce que je sois certaine que Leroy était parti. Je ne voulais pas lui parler. C'était lâche, mais je m'en fichais. Quand je serais moins gênée, je le remercierais de m'avoir généreusement permis d'entrer dans leurs vies.

Liana était joyeuse et inhabituellement

silencieuse. Je me suis servi un verre de jus d'orange – sans oublier le verre cette fois-ci – et je me suis assise à la table de la cuisine.

— Tu as compris, cette fois ? a-t-elle fini par me demander.

— Oui, ai-je répondu. J'ai compris.

Neil et moi avons déjeuné ensemble le lendemain de mon retour d'Amsterdam. Il travaillait tellement que nous nous voyions rarement en soirée. Quand il sortait du boulot, je commençais ma nuit au club. Les déjeuners rapides étaient donc devenus notre façon de nous donner des nouvelles. Il portait un costume gris

foncé, une chemise blanche bien coupée, une cravate bleu marine et des chaussures noires parfaitement cirées : il avait l'air d'être le maître du monde. À chacune de nos rencontres, il semblait s'être métamorphosé davantage. Il s'éloignait de plus en plus de la chrysalide de Brighton et perdait la douceur inexpérimentée de la jeunesse alors que, pour ma part, je ne constatais aucun changement dans le miroir : j'avais toujours l'air de faire plus jeune que mon âge.

Il mûrissait bien.

Il avait réservé une table chez *Kettner's*, un restaurant chic de SoHo, où je me trouvais déplacée avec mes

vêtements ordinaires et mes grosses bottes. J'étais mal dégrossie et maladroite. J'étais certaine que certains de mes costumes fétichistes auraient été plus adaptés.

Neil, de son côté, était parfaitement dans son élément. Il a suivi avec grâce le serveur, de l'entrée à la salle de restaurant guidée, en me tenant légèrement par la main.

Mais, lorsque la conversation a pris un tour plus intime, sa belle assurance s'est envolée.

Combien de fois allait-il devoir affirmer qu'il tenait beaucoup à moi, comme il le disait, sans oser prononcer le terrible verbe de cinq lettres ? Et à quel

point il voulait que nous fassions un essai, même s'il a maladroitement tenté d'expliquer que ma façon de vivre l'effrayait ?

Il combattait ses propres démons, à la recherche d'un équilibre. Il tentait de réconcilier ses sentiments et ce qu'il avait découvert de ma sexualité, et de mes appétits.

Son cœur, et l'éducation qu'il avait reçue, voulait m'offrir un conte de fées. Le mariage, la maison en banlieue et les bébés aux joues rebondies avec lesquels on l'avait bassiné depuis toujours. Mais il voulait aussi explorer les instincts qui avaient fait surface lors de la séance photo avec Grayson et du bal, et qui le

perturbaient beaucoup.

Il était en proie à des sentiments contradictoires.

Moi aussi. Mais son manque de clarté et le fait que je ne pouvais pas m'expliquer correctement dans un restaurant bondé n'ont fait qu'exacerber mon agacement. Notre discussion a rapidement pris un tour désagréable, et nous nous sommes quittés à moitié fâchés. Jonno et mes collègues ont tout de suite pris la mesure de ma mauvaise humeur et m'ont donné l'après-midi.

Je n'avais aucune envie de rentrer chez moi. J'avais trop mangé à midi et je savais que je passerais mon temps à atermoyer en mangeant des chips et en

regardant des rediffusions d'émissions de télé-réalité, ou à paresser sans but, ce qui ne ferait qu'aggraver mon état.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu de nouvelles de Dagur. Il était resté un bon bout de temps en tournée et était rentré lorsque j'étais à Amsterdam. J'ai décidé qu'il constituerait une distraction idéale.

Je l'ai appelé.

— Salut.

— Salut, Larme. Ça faisait un bail.

— On a des vies bien remplies, pas vrai ?

— Ça te dirait qu'on se voie ?

— Avec plaisir. Tu es dispo maintenant ? Je peux être chez toi dans une demi-heure.

Dagur partageait une maison à Brixton avec le bassiste, tout près du métro et dans une rue tranquille derrière le cinéma *Ritzy*. Son colocataire n'était jamais là, toujours à droite ou à gauche chez l'une de ses innombrables copines, et nous avions toujours la maison pour nous tout seuls.

— Je t'attends.

— J'arrive.

Je savais que le sexe avec Dagur serait facile. Pas de sentiments, pas de complications. Et, comme il n'avait rien

d'un soumis, je ne serais pas tentée de le dominer. Pour exciter mon côté dominateur, j'avais besoin d'hommes qui me demandaient instinctivement de prendre les commandes, d'hommes qui mouraient d'envie d'inverser les rôles.

J'ai descendu à toute allure l'escalator en direction de la Northern Line à Tottenham Court Road. Un guitariste aux cheveux longs chantait *Wonderwall* à l'endroit réservé aux musiciens, là où les couloirs se séparent. Je me suis soudain rappelé que, peu de temps après mon arrivée à Londres, j'avais été émerveillée par la musique sublime d'une jeune violoniste qui se tenait exactement au même endroit, les yeux fermés, l'air ailleurs. Je ne l'avais jamais revue. Je

suis passée devant le chanteur juste au moment où il faisait une fausse note.

Il faisait déjà sombre lorsque j'ai atteint Brixton. Les vitrines des magasins de High Street étaient brillamment illuminées, baignant ce quartier du sud de Londres dans une atmosphère de Noël, alors que les festivités n'auraient lieu que dans plusieurs mois.

— La porte n'est pas fermée. Entre, a dit la voix de Dagar à l'interphone, avec en fond sonore *Let's Spend the Night Together* des Rolling Stones. Je suis dans la chambre.

Au début de ma liaison avec Dagar, j'avais passé une semaine complète chez lui. J'allais travailler tous les matins et je

revenais tous les soirs. Je connaissais donc bien les lieux. Sa chambre était au dernier étage. Elle était très spacieuse, ayant été ajoutée lorsque la maison avait été convertie en loft.

J'ai gravi rapidement l'escalier et j'ai ouvert la porte.

Dagur était au lit.

Mais il n'était pas tout seul.

La première chose qui m'a sauté aux yeux, c'est le cul parfait d'une femme. Une blonde, dont les cheveux incroyablement longs recouvraient les flancs et les fesses d'une pâleur de porcelaine, était très occupée à sucer la queue de Dagur.

Elle était à quatre pattes, mais, même dans cette position compromettante, je pouvais voir avec netteté qu'elle possédait des jambes de top-modèle.

J'ai retenu mon souffle.

Dagur a fini par se rendre compte de ma présence.

— Oh, salut, Larme ! a-t-il murmuré distraitement, concentré sur les soins que lui prodiguait la blonde.

En l'entendant, elle a abandonné son sexe et s'est retournée pour me regarder. Elle sortait directement d'un book de photographe : les seins fermes et ronds, les pommettes bien dessinées, les yeux bleu pâle. Elle m'a souri amicalement.

Puis elle est retournée à sa pipe, ses lèvres pleines avalant la longueur de Dagur d'une seule goulée élégante.

Dagur m'a fait un clin d'œil.

Je devais très certainement avoir l'air stupéfaite.

— Tu te joins à nous, Lily ?

Au moins, il se souvenait de mon prénom.

Je suis restée figée sur place.

— Je ne crois pas, non.

Je n'étais pas jalouse. Ni possessive. Dagur était musicien, et les femmes se jetaient sur lui et les autres membres du groupe. Nous n'avions jamais prétendu

être exclusifs. Nous baisions quand nous en avions envie, et, jusqu'à présent, cela m'allait très bien. Nous avons même fait un truc à trois avec Grayson, et l'idée d'une variation dans cette équation n'était pas sans attrait. Mais je n'étais pas d'humeur à entrer en compétition avec une autre femme. Je serais la dernière roue du carrosse alors que je voulais diriger.

Je suis sortie et je les ai laissés tous les deux. Je savais pertinemment que c'était la dernière fois que je voyais Dagur.

9

LA MUSIQUE DES CORPS

ON M'AVAIT DEMANDÉ DE LIVRER DES CORDES DE VIOLON ET UN ARCHET QUE NOUS AVIONS RÉPARÉ DANS UN STUDIO de répétition niché dans les entrailles du *Barbican*. L'après-midi était bien avancé, et ce n'était donc pas la peine que je revienne à la boutique.

J'ai traversé la Tamise par le Millenium Bridge. Je sentais ses douces vibrations sous mes pieds. La façade massive de la Tate Modern se détachait de l'autre côté, et sa tour centrale a été brièvement éclairée par le soleil automnal. Il se faisait tard, et l'air était frais. Je portais une courte jupe en jean et de fins collants sous ma parka verte, et je regrettais la chaleur du jean qui était mon uniforme habituel, aussi bien pour travailler que pour sortir.

Grayson avait organisé le vernissage privé de son exposition de photos de musiciens nus dans une galerie à la mode non loin d'Oxo Tower, à Southwark, et il m'avait fait parvenir une invitation. Quelques soirs plus tôt, au club, Elle

m'avait avoué que plusieurs de mes photos avaient mérité les honneurs de l'exposition. Cette révélation m'avait rendue nerveuse : je me rappelais parfaitement des circonstances dans lesquelles ces clichés avaient été pris. Je savais qu'il avait organisé une séance fructueuse avec Lauralynn et son violoncelle. Je ne savais pas qui d'autre avait été photographié.

Je n'avais guère vu Grayson depuis, et jamais sans Elle. Je ne pensais cependant pas qu'il m'évitait ; il était certainement très occupé à chercher d'autres modèles pour son projet ainsi que par ses commandes de photos de mode.

La promenade le long de South Bank,

qui va du Globe au Royal Festival Hall, est l'une de mes préférées, et je n'étais guère pressée d'arriver à destination. J'ai déambulé tranquillement, le fleuve paresseux à ma droite, le long des ruelles et des rues couvertes, avec pour horizon les toits qui se déroulaient lentement comme une lente tapisserie sur la rive la plus lointaine de la Tamise. Lorsque je suis arrivée, la fête battait déjà son plein. L'exposition se tenait au dernier étage d'un immeuble imposant, et, lorsque j'ai émergé de l'ascenseur, la pièce principale était déjà remplie de gens en tenue de soirée. Le rythme insistant de la musique électronique ponctuait le bruit assourdi des conversations qui se détachaient sur le cliquetis des verres.

J'avais laissé ma parka et mon sac à main dans le vestiaire au rez-de-chaussée, mais, même avec ma jupe, je n'étais clairement pas assez habillée – la plupart des femmes présentes portaient des robes haute couture qui rivalisaient d'élégance et de beauté, et étaient perchées sur de vertigineux talons hauts. Dans mes Dr Martens, j'avais l'air d'être une serveuse... enfin, si le service n'avait pas été exclusivement assuré par des hommes, en uniforme noir et blanc.

J'ai attrapé une flûte de champagne, ou de prosecco, sur un des plateaux puis, debout dans un coin de la salle principale, j'ai jeté un regard autour de moi.

Grayson et Elle se tenaient au milieu d'un groupe, à l'autre bout de la pièce. Lui portait un jean de couturier, une chemise blanche à jabot déboutonnée jusqu'au milieu de la poitrine et une veste couleur sable. Il souriait de toutes ses dents, et ses cheveux en bataille étaient vaguement coiffés en arrière. Elle se tenait à ses côtés dans un fourreau en latex rouge vif, qui semblait avoir été directement moulé sur sa silhouette généreuse. Son rouge à lèvres et ses bottes étaient du même rouge. Elle tenait dans une main une flûte de champagne et dans l'autre une laisse que j'ai suivie des yeux : elle menait à un homme à quatre pattes, la tête baissée vers le sol en pierre de la galerie.

J'ai reconnu l'homme entre deux âges que je voyais souvent aux pieds d'Elle au club, la suppliant de le frapper et de l'humilier. Il était entièrement nu, à l'exception d'un ridicule cache-sexe qui dissimulait son pénis. Le morceau de tissu était si petit que l'un de ses testicules en sortait, ce qui rendait sa situation encore plus absurde. La ficelle du cache-sexe entraît profondément entre ses fesses, qui portaient les zébrures d'une récente flagellation.

De temps en temps, Elle agitait la cendre de sa cigarette sur le dos nu de l'esclave qui souriait béatement. Je l'avais un jour vu manger dans la gamelle d'un chien sur les ordres d'Elle. J'étais juste surprise qu'il ait accepté d'être

ainsi humilié en public, bien loin du club où la foule était moins nombreuse et plus accoutumée à ce genre de spectacle.

J'étais sur le point de fendre la cohue pour les rejoindre lorsque trois personnes se sont approchées d'eux. Je les ai toutes reconnues.

Au centre, comme s'il était solennellement escorté par les deux femmes à qui il donnait le bras, se tenait Viggo Franck, le célèbre chanteur des Holy Criminals, le groupe de Dagur. Nous avons été présentés lorsque je sortais encore avec le batteur, mais nous ne nous étions jamais vraiment parlé. Sa réputation d'homme à femmes le précédait, et ses frasques étaient du pain

bénit pour la presse à scandale. Mais au moins, comme moi, ne s'était-il pas spécialement habillé pour l'occasion. Ses longues jambes maigres étaient moulées dans un jean mal rapiécé et des bottes à lacets, et il portait un ceinturon de cowboy clouté et un ample tee-shirt usé.

À sa gauche, la grande blonde aux boucles cascasant sur les épaules était toute de blanc vêtue, et, même sous la lumière artificielle de la galerie, il était évident qu'elle ne portait rien en dessous, ses longs membres se dessinant parfaitement sous le tissu. La robe était l'incarnation de la simplicité, mais je savais qu'elle avait dû coûter fort cher : c'était une espèce de toge romaine nouée par une ceinture dorée, dont le moindre

pli était savamment étudié et qui épousait toutes les formes de son corps mince.

Au moment où j'ai vu son visage, j'ai reconnu la danseuse nue que j'avais vue au bal et dont la performance sous l'eau et l'air extatique m'avaient coupé le souffle. Je n'étais pas surprise de la voir en compagnie de Viggo Franck. Elle était évidemment le genre de beauté éthérée qu'il attirait avec facilité, même si je la trouvais beaucoup plus charismatique que lui. Peut-être étaient-ce ses cheveux indisciplinés qui m'empêchaient de le prendre au sérieux et lui donnaient l'air d'un gamin gâté et malicieux ?

Je connaissais l'autre femme, non pas uniquement par les nombreuses photos

que j'avais vues d'elle dans les journaux, mais, ai-je compris en un éclair, parce que c'était la femme que j'avais entendue jouer dans le métro il y avait bien longtemps de cela. C'était Summer Zahova, la célèbre violoniste classique. Impossible de ne pas reconnaître ses cheveux roux. Je me suis alors rappelé que Grayson espérait la convaincre de poser pour lui. Peut-être l'avait-elle fait.

Elle portait une robe en soie verte très simple qui effleurait ses genoux et, ce qui était l'une de ses singularités professionnelles, un corset par-dessus, étroitement lacé dans ce qui ressemblait presque à une parodie de bondage. Son expression était distante, comme si elle était préoccupée par quelque chose

d'important qui la maintenait éloignée de la galerie ; elle avait l'air ailleurs, auprès de quelqu'un d'autre.

C'était bien typique de Viggo de venir accompagné de deux femmes aussi saisissantes.

Je me suis immobilisée. Pas question de les rejoindre.

J'ai échangé mon verre vide contre un verre plein et j'ai décidé de regarder de près les photos exposées. Après tout, c'était pour cela que j'étais venue, et pas pour faire des ronds de jambe.

Du coin de l'œil, j'ai remarqué l'arrivée de Luralynn. Elle était encore plus en retard que moi, mais avait l'air de

s'en ficheroyalement. Elle s'est frayé un chemin dans une foule de gens plus petits qu'elle, ce qui accentuait son air d'Amazone sportive et détendue, toute de cuir noir vêtue comme une chasserresse. Elle m'a aperçue et m'a saluée de loin en faisant un signe qui me signifiait qu'elle viendrait discuter avec moi plus tard.

Les grandes photos étaient accrochées le long des murs blancs de la galerie avec une précision géométrique. Chaque cliché était éclairé individuellement, et ils étaient alignés comme des soldats en train de défiler. J'ai remarqué sur le sol une ligne rouge traversée d'autocollants, des petites flèches perçant des lèvres bien dessinées, afin d'indiquer au spectateur – ou au voyeur ? – de quelle manière il

devait regarder l'exposition afin d'apprécier correctement l'ordre des photographies et l'audace croissante des images exposées.

C'était comme si Grayson, ou qui que ce soit qui avait accroché les clichés, voulait nous raconter une histoire.

Je me suis avancée en suivant la ligne, rouge comme une blessure. Je savais que le scénario allait devenir plus intéressant.

Sur la première photo, un homme taillait une pipe à un autre homme. Une flûte traversière gisait, abandonnée, à côté de l'homme agenouillé. Symbole phallique rejeté ? Je prêtai peut-être à ce cliché plus de sens qu'il n'en avait. J'ai étudié l'image de près à la recherche

d'une retouche sur le dos du modèle. J'étais certaine que Dagur avait posé pour Grayson, et je savais qu'il avait eu des aventures homosexuelles. À cette idée, j'ai frissonné, traversée par une brève excitation. La nuit où nous avons couché tous les trois, Grayson et Dagur s'étaient entièrement concentrés sur moi, mais j'aurais aimé les voir passer du temps ensemble.

Les deux femmes enlacées sur le cliché suivant n'ont rien fait pour balayer de mon esprit l'image de la longue queue de Grayson dans la bouche de Dagur. J'étais sensible à la beauté féminine et je n'avais rien contre l'idée de coucher avec une autre femme, mais, en réalité, je n'étais attirée que par les hommes et j'ai dû faire

un effort pour me concentrer sur la photographie et non sur le fantasme homo-érotique qui se déroulait dans mon esprit.

Certains clichés étaient outrageusement explicites ; cependant, nul dans la foule qui se pressait autour de moi ne paraissait particulièrement perturbé. Peut-être les invitations étaient-elles adressées à des gens triés sur le volet et qui appréciaient la nudité totale, ce qui expliquerait pourquoi personne n'avait ne serait-ce que haussé le sourcil en voyant l'esclave presque nu d'Elle à quatre pattes à ses pieds.

La photographie d'une femme avec une flûte à bec dans le vagin a attiré mon

attention. Elle était assise sur une table basse en verre, jambes largement écartées, et elle utilisait l'instrument comme un gode. Son dos était cambré d'une manière provocante, et ses longs cheveux bruns se répandaient comme de la soie sur ses épaules. Son visage était hors champ, et son long cou nu invitait le spectateur à se pencher pour l'embrasser.

Grayson avait pris un cliché similaire de moi. C'était l'une des photos les plus osées de notre séance, et j'en étais très fière. J'étais tellement excitée à ce moment-là que la pensée ne m'avait absolument pas choquée. Je voulais tellement être prise que j'avais immédiatement accepté l'idée lorsqu'il me l'avait suggérée. Et je savais qu'il

aurait pu utiliser cette photo puisque mon visage était hors champ.

Mais il ne l'avait pas fait. Il avait choisi cette autre femme et il lui avait demandé d'imiter ma pose. Ou alors c'était l'inverse, et cette idée ne lui était pas brusquement venue lorsque j'étais nue devant lui. C'était une ruse qu'il utilisait avec toutes les femmes excitées qui posaient pour lui, juste pour le plaisir de les voir se caresser devant son objectif. Peut-être avait-il trouvé que mes jambes étaient trop maigres et avait-il préféré ses cuisses rondes et lisses.

Grayson était un artiste, pas un pervers. Je le savais pertinemment, mais j'étais quand même furieuse. C'était un artiste

égoïste. Il se foutait pas mal de ses modèles, seul lui importait ce qu'il saisissait sur pellicule. Il kidnappait ces instants comme s'il les possédait. Je lui ai lancé un regard noir depuis l'autre bout de la pièce, mais il me tournait le dos, et cela n'a eu aucun effet. Il discutait avec Luba, la danseuse russe blonde. Il devait certainement user de tous ses charmes afin qu'elle accepte de poser pour lui. Avec sa beauté exotique et sa grâce de ballerine, même un aveugle aurait pu voir qu'elle était le rêve absolu de tout photographe.

Ma colère s'est légèrement atténuée lorsque j'ai enfin découvert mes photographies : elles étaient en fin d'exposition, près du dénouement. Je

n'étais pas certaine de comprendre pourquoi. Je n'étais pas vraiment sûre d'avoir saisi l'intention de Grayson, mais l'ordre avait l'air d'avoir de l'importance. Mes clichés étaient dans la dernière partie, avec ceux d'une femme avec un violon. J'en ai déduit qu'il s'agissait de Summer Zahova, mais comme sa tête n'apparaissait nulle part je n'aurais pu le jurer.

Les premières images de cette dernière partie étaient en noir et blanc : le dos d'une femme pris de la base du cou à la naissance des fesses. Une peau d'une blancheur immaculée sur un fond d'une noirceur absolue. Simple, sans ornement. Cela aurait pu être n'importe qui. Venait ensuite une autre image, celle d'un violon

sur le même fond. La troisième était toujours celle du violon, mais cette fois-ci en couleur. L'orange cuivré et les teintes marron de l'instrument explosaient brillamment, comme si chaque parcelle du bois ancien était examinée sous un microscope qui en révélait l'incroyable richesse. La quatrième image, devant laquelle je me suis un peu éloignée de la foule afin d'en avoir une vue d'ensemble, était celle du dos de la femme, dans la même position mais cette fois-ci en couleurs. Les tons de la peau donnaient envie de la caresser.

Ma photographie venait ensuite. Malgré l'attente et l'anticipation, j'ai été abasourdie par ce que j'ai vu. Ce cliché m'était inconnu. Grayson m'avait montré

les photos sur son ordinateur et m'avait proposé d'effacer celles qui ne me plaisaient pas. Il ne m'avait pas clairement dit qu'il m'avait montré tout ce qu'il avait pris, mais il me l'avait laissé entendre. Il en avait manifestement gardé quelques-unes sous le coude pour sa collection privée – et maintenant publique –, et, comme je lui avais donné la permission orale pour la séance sans jamais rien signer, je ne pouvais pas me plaindre, que le résultat me plaise ou non.

La photographie était prise en contre-plongée. Je le chevauchais, mon sexe sur son visage, et je grondais, furieuse, en le dominant. Il m'avait suppliée de le frapper encore. Elle était entrée quelques instants plus tard et nous avait

interrompus.

Tous les muscles de mon corps étaient tendus, bandés. Je ressemblais à Leroy lorsqu'il avait tourné autour de Liana, à Amsterdam. Comme si je m'apprêtais à cogner. Mon attitude était en opposition totale avec celle de la violoniste des clichés précédents. Elle était détendue et se livrait volontiers au regard du voyeur, elle s'exhibait avec plaisir devant l'objectif. Moi, je me rebellais. Mes jambes étaient repliées vers le plafond, ma chatte était ouverte, attendant de dévorer le premier homme à ma portée, mon corps était penché en avant, bras étendus, comme si je m'apprêtais à arracher la tête du photographe d'un coup de dents, même si ce n'était pas certain ;

la photographie était coupée au niveau du cou, et je me tenais de telle manière que l'orchidée tatouée sur mon épaule n'était pas visible.

Comme l'autre modèle, ai-je constaté. J'étais à présent certaine qu'il s'agissait de Summer. Elle avait disparu assez rapidement, et je n'avais pas eu le loisir de la détailler attentivement, mais la femme sur les photos avait la même taille très caractéristique. Sans compter le violon, indice supplémentaire, et le fait que Grayson voulait qu'elle fasse partie de son projet. Je comprenais pourquoi à présent. Elle représentait tout ce qu'il voulait immortaliser.

J'avais envie de m'enfuir en courant,

mais j'ai dégluti et je me suis forcée à poursuivre. À cet instant précis, de manière incompréhensible, j'aurais aimé que Neil soit là. J'avais besoin de quelqu'un sur qui m'appuyer, quelqu'un qui apaiserait ma colère et qui serait de mon côté, que ce soit raisonnable ou non. La présence de Liana m'aurait aidée aussi, mais elle aurait admiré ma nudité et aurait balayé mes émotions en tentant de me faire rire pour me remonter le moral. Neil défendrait mon honneur jusqu'au bout, et c'était ce que je voulais. Soumis ou non, il se dirigerait vers Grayson et lui mettrait son poing dans la figure si je le lui demandais.

La photographie suivante était une variation de la précédente mais encore

plus agressive. Mes bras et mes mains étaient tendus vers l'appareil photo dans un geste violent. J'avais failli étrangler Grayson, et cela se voyait. L'angle de prise de vue allongeait mes membres, me donnant l'air d'une araignée mortelle, toute en bras, en jambes et en fureur.

Le dernier cliché de Summer la mettait en scène dans une attitude complètement opposée : son corps était courbé en avant, et elle tenait lâchement son violon devant son sexe, comme si elle s'apprêtait à l'abattre sur sa chatte. C'était une arme dirigée contre elle, ni contre l'appareil photo ni contre le spectateur.

J'ai fait un pas en arrière et j'ai contemplé de nouveau les photographies.

C'est alors que j'ai compris ce qu'avait fait Grayson, quelle histoire il racontait en utilisant nos corps. Le sexe et la musique, évidemment, surtout au début. Mais Summer Zahova et moi, nous incarnions la soumission et la domination. Le sexe. Pas d'émotion, pas d'intimité. Pas de visage. Pas d'esprit. Pas de sens. Tout ce que je ne voulais surtout pas être.

La rage m'a submergée comme une vague. Elle a allumé une étincelle au creux de moi, étincelle qui s'était transformée en charbons ardents lorsque je suis arrivée devant Elle et Grayson.

— Gray ! l'ai-je interpellé, tranchante.

C'était la première fois que j'utilisais le diminutif que lui donnait Elle. Mon ton

disait clairement que, dans ma bouche, ce n'était pas une marque d'affection.

Ils étaient tous deux en grande conversation avec Luba. Grayson a pivoté vers moi et a haussé un sourcil.

— Oui ?

— Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. Ni ce que je voulais. J'exige que tu décroches ces photos.

Je me suis raidie et redressée de toute ma taille. Talons hauts ou pas, je refusais de courber l'échine devant eux.

Elle a éclaté de rire.

— Ma chère, tu aurais dû y songer avant de te déshabiller devant l'objectif. Il ne ment pas, tu sais, a-t-elle dit en

inclinant la tête vers les clichés. C'est bien toi, que ça te plaise ou non. Tu n'es pas déformée.

— Je me fous royalement de ce que tu penses que je suis, ai-je rétorqué. Je n'aime pas ces photos.

— Lily.

Le ton de Grayson était tendre, et il a posé gentiment une main sur mon coude pour m'éloigner de la foule.

Luba souriait de toutes ses dents. Sa beauté devenait espiègle quand elle souriait, et j'ai été momentanément distraite. Dans d'autres circonstances, j'aurais aimé faire sa connaissance et découvrir comment elle avait échoué dans

la piscine du bal. L'eau était son élément. Elle me faisait penser à une sirène.

J'ai reporté mon attention sur Grayson.

— Écoute, a-t-il dit. Je suis désolé que tu sois contrariée. Mais tu savais quel risque tu prenais en acceptant de faire partie de ce projet.

— Tu ne m'as pas montré ces photos-là. Tu m'en as montré d'autres. Tu savais. Tu m'as menti ou tout comme.

— Tu ne vois pas la beauté de ces clichés ? Ce que j'essayais de capturer ? C'est toi, Lily. La maîtresse parfaite.

Sa voix avait pris une nuance distante, et je savais qu'il avait atteint l'endroit de son esprit dans lequel ses idées prenaient

naissance. Il pensait déjà à un autre projet, à une autre photo, où le modèle ne serait jamais qu'un pion.

— Ce n'est pas moi, ai-je répondu d'une voix faible.

Au fond de moi, cependant, je savais que c'était moi. Le corps ne ment pas. C'était moi au travers du regard de Grayson, manipulée par le travail qu'il avait fait sur le cliché, ses talents de composition et l'histoire qu'il avait choisi de raconter ici, mais c'était quand même moi. Lily la dominatrice. Je m'étais perdue dans le rituel et j'en avais oublié de chercher l'intimité que je voulais à tout prix trouver. Le sexe et tout ce qu'il y avait avec n'avaient plus aucun sens.

J'ai tourné les talons et je suis partie. Ce n'était pas la peine de discuter avec Grayson. C'était comme de demander à une rivière d'arrêter de couler. Il était autant le résultat de ses désirs que n'importe qui, son égoïsme et sa créativité faisaient partie de lui. Elle avait raison. Je savais quel risque je prenais en posant pour lui.

L'air froid de la nuit m'a frappée de plein fouet. Des lumières en provenance de toutes les directions se réverbéraient sur la surface de l'eau. C'était un spectacle que j'adorais en temps normal, mais ce soir j'avais juste envie de marteler le plus fort possible de mes lourdes bottes le chemin en béton. Je n'étais pas d'humeur à admirer le

paysage.

Il était encore tôt. L'exposition ne débiterait que dans quelques heures. Grayson avait organisé ce vernissage privé pour permettre à ses invités de la découvrir à l'avance. J'avais remarqué que certaines photographies étaient déjà vendues. Je me suis demandé si quelqu'un achèterait les miennes. Serais-je immortalisée ainsi sur le mur du salon d'un inconnu. ? Ou – et n'était-ce pas pire ? – peut-être que personne ne s'en porterait acquéreur : mes clichés seraient emballés et rangés dans le studio de Grayson, où ils prendraient la poussière comme de mauvais souvenirs.

Un artiste qui faisait la manche, tout de

noir vêtu, se découpait nettement dans la foule qui encombrait le quai. Il avait l'air ailleurs, loin du monde qui l'entourait, et je me suis arrêtée un instant pour l'écouter. Je lui ai donné quelques pièces puis j'ai découvert en jurant lorsque j'ai voulu prendre un café un peu plus loin que c'était tout ce qui me restait de monnaie. J'avais ma carte bleue sur moi et suffisamment d'argent sur ma carte de transport pour rentrer chez moi, mais c'était tout. Parfois, le karma fait des siennes.

J'ai appelé Neil, mais il était sur messagerie. Je me suis rappelé qu'il avait quelque chose de prévu ce soir, un truc de boulot dans un endroit classe. C'était à l'Oxo Tower non loin de là, et il m'avait

proposé de prendre un verre avec lui si je sortais tard de l'exposition. Je ne risquais pas de débouler à sa fête habillée comme je l'étais, en minijupe en jean et Dr Martens. Luba ou Elle, ou n'importe quelle femme du vernissage, n'auraient eu aucun problème pour amadouer les vigiles, mais j'étais bien trop ordinaire pour cela. Trop ordinaire pour Neil. Les rôles s'étaient vraiment inversés.

J'ai décidé de laisser tomber et de rentrer chez moi. Un bain chaud et une bonne nuit de sommeil pourraient peut-être régler mes problèmes. J'avais presque atteint le métro lorsque j'ai remarqué l'agence de voyages. C'était la seule boutique encore ouverte, et j'ai ressenti une bouffée de sympathie pour

les employés obligés de travailler si tard. C'est alors que j'ai posé les yeux sur les affiches vantant des endroits exotiques et que j'ai songé que j'avais peut-être juste besoin de changement.

Liana s'était installée à Amsterdam, et cela lui avait réussi. Je pouvais peut-être faire la même chose. Recommencer à zéro. Prendre un nouveau départ.

Le carillon de la porte d'entrée a retenti lorsque je suis entrée. Derrière le comptoir se tenait un jeune homme d'une vingtaine d'années qui avait l'air de s'ennuyer ferme. Il avait une houppette de cheveux roux et une vague moustache. Son teint formait un contraste violent avec la décoration essentiellement rouge de

l'agence. À ses côtés se tenait une femme entre deux âges, rondouillette et à l'air aimable, dont les yeux se sont éclairés en me voyant. Peut-être que les affaires avaient tourné au ralenti ce jour-là. Elle portait un badge avec son prénom : « Sue ». Elle avait l'air un peu trop enthousiaste, et, eu égard à mon état d'esprit, j'ai préféré m'adresser au rouquin, devant lequel je me suis plantée.

— En quoi puis-je vous aider ? m'a-t-il demandé sur un ton qui laissait supposer qu'il n'en avait aucune envie.

— J'ai envie d'aller quelque part.

— Oui, je suppose, a-t-il rétorqué, un brin sarcastique. Quel genre de « quelque part » ?

— Aussi loin de Londres que possible.

Il s'est un peu dégelé en entendant ma réponse. Mon air maussade avait manifestement trouvé un écho en lui.

— Les États-Unis ? a-t-il suggéré.

— Il y a trop d'Américains là-bas, ai-je répondu sans réfléchir, emportée par un humour défensif.

Il a hoché la tête, compréhensif.

— L'Australie ?

L'éclat brillant de la terre rouge sur la brochure qu'il avait placée devant moi était presque de la même couleur que ses cheveux.

— Il y a trop de plages, ai-je rétorqué.

Je n'étais pas certaine de pouvoir supporter toutes ces surfeuses élancées en Bikini. Je n'avais pas envie de vivre dans une pub pour Coca-Cola. Je voulais quelque chose de plus authentique.

— Je veux aller là où personne ne va, ai-je expliqué.

— Vous devriez vous rendre à Darwin, a-t-il répondu. C'est le trou du cul du monde. J'y suis allé pour une formation une fois. C'est peuplé de gens qui fuient quelque chose. Et de casernes. C'est une ville étrange. Ça ressemble un peu à ça, a-t-il ajouté en posant un ongle rongé sur le bleu sans nuages de la brochure.

C'était un drôle de bleu. Beaucoup plus vif que le ciel anglais. Cela m'a

décidée.

— Combien coûte le billet d'avion ?

— Un aller simple ou un aller et retour ?

— Un aller simple, ai-je répondu avec assurance.

— Nous avons une promo en ce moment. C'est pour ça qu'on est encore ouvert à cette heure-ci. Mais, pour les vols bon marché, il y a peu de dates disponibles.

— C'est-à-dire ?

— Il ne reste que la semaine prochaine.

J'ai ressenti exactement la même chose

que lorsque j'avais demandé à Jonah de me tatouer une larme sur la joue. Le sentiment bouleversant que je faisais ce que je devais faire. Comme si c'était prédestiné et que j'avais traversé la mer de la vie sur un courant inflexible qui me menait où il voulait. On peut toujours combattre la marée, mais elle nous ramène où elle veut.

Le billet n'était pas donné, et, une fois que j'ai eu composé mon code de carte bleue et rempli la paperasse, j'ai enfin réfléchi à ce que je venais de faire. Que diraient mes parents ? Liana ? Et Neil ?

Je pouvais peut-être partir sans rien dire à personne et ne les avertir qu'une fois arrivée à destination.

Ma dernière semaine en Grande-Bretagne s'est déroulée sans tambour ni trompette. Je suis passée au magasin de musique et au club pour donner ma démission. J'ai pris beaucoup de plaisir à voir l'expression d'Elle lorsque je lui ai annoncé que je ne comptais pas revenir.

J'ai gardé Neil pour la fin. Je n'avais pas le courage de lui annoncer mon départ par téléphone ; je lui ai donc proposé de déjeuner avec moi. C'était à mon tour de l'inviter, et j'ai choisi un petit restaurant à Chinatown qui faisait des dim sum délicieux et qui ne grèverait pas trop mon budget. Mes économies n'étaient guère entamées et me permettraient de vivre quelques mois assez chichement, mais il faudrait que je

trouve rapidement un emploi en Australie.

Dix minutes après l'heure à laquelle nous devions nous retrouver, Neil n'était toujours pas là. J'ai froncé les sourcils. Il était tellement ponctuel qu'on pouvait régler sa montre sur lui. Mon portable a sonné. J'avais gardé la sonnerie que Liana avait installée pour plaisanter, la chanson de Jace Everett qui disait : « Je veux te faire des cochonneries. »

— Lily, a dit Neil sur un ton pressé, je suis vraiment désolé, mais un client m'a téléphoné, et je dois le voir tout de suite. Je ne peux pas me dérober. C'est un nouveau contrat et... On peut annuler ? Je t'emmènerai dans un endroit super sympa pour me faire pardonner.

— Bien sûr. Pas de problème.

J'ai essayé de cacher ma déception. Ce n'était qu'un ami après tout, me suis-je dit et je reviendrais de temps en temps.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Oh, rien d'important ! Je t'en parlerai une autre fois.

— OK. La semaine prochaine. Il me tarde.

Sur ce, il a raccroché.

J'ai siroté mon thé vert sous le regard inquisiteur de la serveuse pendant une heure, perdue dans mes pensées, puis je suis rentrée chez moi faire mes valises. Mon vol partait le lendemain.

J'enverrais une carte postale à Neil en arrivant.

Je me suis vraiment installée à Darwin un peu avant Noël. J'avais trouvé un job dans un magasin de disques, qui vendait essentiellement des CD et des vinyles d'occasion, et qui attirait des clients intéressants. J'avais été embauchée pour donner un coup de main pour les fêtes, mais une employée avait démissionné pour se marier un peu avant Noël, et on m'a proposé un emploi à plein-temps en CDI. J'ai accepté sans hésiter. La plus grande partie de mes économies avait été engloutie dans le voyage et l'installation, et j'étais ravie de pouvoir compter sur un

revenu régulier, si modeste soit-il.

J'avais passé Noël sur la plage avec les employés avec qui je m'étais liée d'amitié et leurs potes. C'était étrange de passer le réveillon sur le sable, en Bikini, en sachant que tous ceux que je connaissais se protégeaient du froid, réunis autour de feux de cheminée. Un Noël chaud, même à la saison des pluies, ne paraissait pas normal à la fille de l'hémisphère Nord que j'étais et il a éveillé en moi un sentiment perturbant. Peut-être que l'odeur omniprésente de l'eucalyptus affectait mes sens.

Le 25 décembre, je me suis réveillée tard et avec une méchante gueule de bois. La vue de mon studio mal rangé a suscité

une profonde déprime mêlée à une bonne dose d'auto-apitoiement. Je n'avais rien prévu pour la journée, ou ce qui en restait, et tous les endroits que je fréquentais étaient fermés : je ne pouvais même pas me consoler dans l'obscurité du cinéma ou dans la frénésie du centre commercial à l'air conditionné et aux vitrines brillamment illuminées.

J'ai soupiré de manière exagérée, au seul bénéfice de mon miroir, suspendu au mur de la salle de bains, et des spectateurs invisibles qui assistaient à ma prétendue montée au Calvaire.

Je pourrais peut-être appeler mes parents un peu plus tard. Ils n'avaient manifesté aucune surprise en apprenant

que j'étais partie au bout du monde. Mais il me semblait me rappeler qu'ils avaient dit en passant qu'ils avaient quelque chose de prévu pour Noël ; ils ne seraient peut-être donc pas chez eux, même en tenant compte du décalage horaire. J'ai envoyé un texto à Liana, avec les banalités d'usage à cette époque de l'année, puis j'ai décidé d'envoyer le même à Neil, qui ne m'avait jamais répondu après mon départ de Grande-Bretagne. Je supposais qu'il avait pris mon départ pour une offense personnelle et j'avais jugé préférable de le laisser tranquille.

De manière étonnante, il m'a répondu dans l'heure qui a suivi, alors que c'était la nuit en Angleterre. Peut-être qu'il

m'avait pardonné.

« Tu me manques. J'espère que tu t'amuses bien. N »

Faisait-il la fête ? Avec quelqu'un ? Ou était-il seul comme moi ?

J'ai pris conscience que c'était un des rares amis qui me restaient et qu'il me manquait aussi, d'une manière étrange. J'avais envie de lui parler, d'échanger des nouvelles et des potins.

J'avais effacé les numéros de Dagur, de Grayson et d'Elle de mes contacts et je ne pouvais donc pas les appeler, mais je ne regrettais pas de l'avoir fait. J'avais en revanche gardé celui de Leonard : je n'étais pas prête à le rayer de mes

tablettes. Parfois, on ne peut pas s'empêcher d'espérer, même si l'on sait que cela ne sert à rien.

Avais-je jamais passé Noël toute seule ? Non, et c'était horrible. Et je savais que dans une semaine c'était le Jour de l'an et qu'il faudrait que j'affronte de nouveau ma solitude. Les souvenirs de nos fêtes estudiantines à Brighton ont refait surface, et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. La folie, l'amitié, le sentiment d'appartenance. Toutes ces choses que j'avais perdues.

Je me suis forcée à me lever et à me doucher avant de prendre un petit déjeuner composé de lait et de céréales. Mais le reste de la journée s'étendait

devant moi, inoccupé.

J'ai allumé mon ordinateur portable puis j'ai ouvert le coffre dans lequel s'entassaient de manière désordonnée mes livres, de vieux magazines et des DVD. La moitié des films que j'avais accumulés étaient des copies dont la boutique voulait se débarrasser. Ils n'avaient pas de boîtiers et étaient jetés n'importe comment dans le coffre. J'en ai ramassé une poignée au hasard en me demandant si j'étais plutôt d'humeur à regarder une comédie ou un film d'action. Les comédies romantiques étaient évidemment à proscrire. J'ai posé les DVD et l'ordinateur sur mon lit, puis j'ai tiré les rideaux et je me suis recouchée. Les motifs de l'écran de veille dansaient

dans la pénombre artificielle. J'ai glissé mon doigt sur le pavé tactile, et l'écran s'est animé, ses petits icones bien alignés comme un bas-relief.

J'étais sur le point d'insérer l'un des DVD lorsque mon attention a été attirée par l'icone bleu de Skype. J'ai cliqué dessus et fait défiler mes contacts. J'en avais très peu : c'était surtout la famille et quelqu'un dont le nom ne me disait rien du tout. Et Leonard.

Un symbole m'a indiqué qu'il était en ligne.

Mon cœur a fait un bond.

Je l'ai appelé.

L'écran a clignoté, et son visage est

apparû.

— Bonjour, Lily.

Il avait l'air fatigué, et ses yeux étaient emplis de tristesse. Derrière lui, je devinais une bibliothèque dans la pénombre. Leonard se dressait comme un spectre dans un environnement terriblement lugubre.

— Je... (J'ai dégluti violemment.) Je voulais juste te souhaiter un joyeux Noël.

— C'est vraiment très gentil à toi, mon amour, a répondu Leonard.

— Tu me manques, tu sais.

— Toi aussi, Lily, mais on a déjà discuté de tout ça et...

Sentant son agacement, j'ai levé la main pour l'interrompre. C'était un espoir désespéré qui m'avait poussée à l'appeler. Nous nous sommes regardés sans rien dire, tous deux plongés dans nos pensées. C'était étrange de le voir sur l'écran. Son visage, que je connaissais si bien, n'était qu'une pâle accumulation de pixels. Leonard avait l'air plus vieux, comme si le temps qui s'était écoulé depuis la dernière fois qu'il m'avait touchée et embrassée avait pris la mesure du paysage de son corps et s'était accéléré en mon absence. C'était plus vraisemblablement ce mode de communication qui créait cette distance entre nous. À cette pensée, j'ai ressenti un tsunami de soulagement et de tendresse

pour lui, et j'ai commencé à mieux comprendre pourquoi il avait renoncé à moi. Il s'était sacrifié pour moi. Et pas l'inverse. Les nuages qui assombrissaient mon cœur ont commencé à se dissiper.

Je m'apprêtais à lui dire que je vivais en Australie lorsqu'il a repris la parole.

— Tu n'as pas changé du tout. Tu es toujours aussi jolie.

— Merci.

Sans réfléchir, j'ai soulevé la fine chemise de nuit que je portais et je lui ai montré mes seins.

À l'autre bout du monde, Leonard a souri.

— Ils n'ont pas changé non plus, a-t-il

remarqué. Toujours magnifiques.

— Eh bien, ai-je remarqué, j'ai beau être jeune comme tu te plais à me le rappeler sans cesse, je ne risque pas de prendre une taille de bonnet ! Je suis comme je suis.

— Tu as toujours eu de la répartie, hein ?

J'ai acquiescé.

Je lui ai de nouveau souhaité un joyeux Noël et me suis déconnectée.

Je savais que je ne reverrais jamais Leonard. Il m'avait libérée. Une bonne fois pour toutes.

Comme d'habitude, le ciel s'est ouvert à 16 h 30, et l'averse s'est abattue, purifiant l'air et la ville. Dans la soirée, le ciel était de nouveau sans nuages. On m'avait dit que la saison humide cessait habituellement en mai.

C'était le réveillon du Jour de l'an. J'avais essayé d'organiser un truc avec mes collègues, mais ils avaient tous des obligations familiales. Encore une soirée que j'allais passer toute seule.

Tout en repensant à l'année qui venait de s'écouler et à tout ce que j'avais vécu, peines et joies confondues, j'ai pris sans m'en rendre compte la direction du bord de mer après une promenade sans but à travers le centre commercial de Smith

Street, où la plupart des boutiques fermaient plus tôt que d'habitude.

Il y avait un bar près de la plage, qui se transformait en restaurant le soir et que j'aimais beaucoup. Sa déco était simple et minimaliste, et le personnel était aimable sans être importun. J'avais pris l'habitude de passer du temps dans les cafés à observer les autres clients. J'essayais de deviner leur métier, leur passé, leur histoire personnelle. Je faisais la même chose au club, avant qu'Elle m'implique davantage : il m'arrivait d'imaginer à propos des gens dont nous pourvoyions aux goûts spéciaux des histoires complexes et longues comme dans les romans. Je ne faisais de mal à personne, et cela m'occupait.

Ici, les clients étaient évidemment moins hauts en couleur : des hippies temporaires dont l'apparence étudiée semblait sortie tout droit du même moule ; des autochtones plus âgés qui donnaient l'impression de n'avoir jamais mis le pied en dehors du nord de l'Australie et qui avaient épousé la terre et la mer qui les avaient brunis ; des jeunes téméraires qui s'habillaient comme ils croyaient que le faisaient les hipsters des villes lointaines et qui, parce qu'ils le faisaient mal, démontraient leur bienheureuse naïveté.

Mais, pour moi, ils avaient tous une histoire à raconter. Peut-être essaierais-je un jour de leur écrire un roman.

Lily l'écrivain.

Cela sonnait bien.

Ce que j'appréciais dans ce bar, outre sa terrasse bordée de palmiers et parsemée de parasols blancs, qui donnait sur le bleu vif de l'océan, c'était que personne ne vous en voulait de passer des heures à siroter une seule bière au comptoir ou dans un coin tranquille. Il y avait plus de monde que d'habitude ce jour-là, et les employés préparaient les tables, jonglant avec de grandes assiettes blanches, distribuant verres et couverts, et déposant de petits photophores recouverts de chintz. J'ai supposé que le réveillon du Nouvel An était une grosse soirée pour eux.

Les premiers clients commençaient à arriver pour le dîner, et, de la petite alcôve où j'avais trouvé refuge, j'ai commandé une autre bière et demandé la carte des en-cas. Je n'étais pas d'humeur à faire un vrai repas. Le bar proposait des wraps et des sandwiches.

J'ai regardé l'endroit se remplir. Terry, la jeune serveuse qui s'occupait de moi, a fini son service et a été remplacée par Stellios, un homme plus âgé avec un accent grec assez prononcé, qui m'avait un jour expliqué avec orgueil qu'il travaillait là depuis vingt ans.

— Rien de prévu ce soir, mademoiselle Lily ? m'a-t-il demandé avec un intérêt tout paternel en fronçant

les sourcils parce que j'étais seule.

J'ai secoué la tête.

— Quel dommage, une jolie fille comme vous ! Pas de petit ami ? Pas d'homme ?

J'ai cligné de l'œil en souriant.

— Ah, une femme qui a des secrets ! Je ne veux pas être indiscret.

Il s'est éloigné pour prendre une commande sur la terrasse, m'abandonnant à mon poste d'observation improvisé.

J'ai siroté ma bière, suivie plus tard d'un café, tout en mangeant sans me presser mon sandwich à la dinde et au chutney. J'ai rêvassé en observant les autres clients, les nouveaux et derniers

arrivants qui allaient et venaient.

Un couple âgé attablé non loin de l'entrée de la terrasse dégustait un plateau d'huîtres. Ils avaient quelque chose de délicieusement européen et charmant, mais néanmoins un peu dangereux. Impossible cependant de mettre le doigt sur ce qui clochait ou de leur inventer une histoire convenable. Ils ressemblaient à des complices, détendus, courtois, sophistiqués.

Stellios a fait son apparition, trois tasses de café sur son plateau. Il a déposé la mienne puis a poursuivi son chemin vers la table du couple, devant qui il a placé les deux autres. C'est alors que la gérante du restaurant a changé la musique.

Des mesures onctueuses ont commencé à s'enrouler sur la terrasse, des mélodies familières se sont répandues sur la plage et ont glissé entre les loupiotes suspendues aux arbres. On se serait cru dans une carte postale un peu kitsch. La première danse était une valse.

J'ai vu le couple âgé tourner la tête vers les jeunes gens qui quittaient leurs tables pour gagner la piste de danse en bambou. J'ai suivi leur regard et j'ai remarqué une grande blonde aux cheveux courts et son partenaire, un homme musclé en jean et chemise blanche, qui s'avançaient, main dans la main. Je ne les avais pas vus avant : leur table était dissimulée à ma vue par le bar.

Le couple âgé a commencé à bavarder à voix basse, comme s'ils commentaient l'arrivée des deux magnifiques jeunes gens.

La femme portait une robe blanche toute simple qui lui arrivait sous les genoux et des ballerines sans talons, qui atténuaient sa haute taille. Des pendants d'ambre ornaient ses oreilles, et ses ongles étaient couverts de vernis émeraude : la combinaison de couleurs était parfaite.

Ils ont commencé à danser.

Même si ses cheveux étaient beaucoup plus courts que les deux fois où je l'avais croisée, j'ai tout de suite reconnu la femme. C'était la danseuse dont j'avais

admiré le numéro si particulier au bal avant de la revoir au bras de Viggo avec Summer Zahova, au vernissage privé de l'exposition de Grayson.

C'était elle, sans l'ombre d'un doute.

J'avais l'impression qu'avec ses cheveux elle avait aussi perdu son allure de reine des glaces. Ses traits s'étaient adoucis. Elle dansait avec son partenaire comme s'ils étaient seuls au monde. Ils flottaient au-dessus de la piste en bambou sans se préoccuper de rien. Je ne pouvais pas détacher mon regard d'eux.

Fascinée, j'ai commencé à imaginer leur histoire et les épreuves qu'ils avaient traversées avant d'arriver à Darwin. Mon imagination s'est emballée. Mais on dit

souvent que la réalité dépasse la fiction, et j'ai souri en songeant à ce que ce couple pourrait bien échafauder à mon sujet si les rôles étaient inversés. Il y avait fort à parier qu'ils ne pourraient pas rivaliser avec la réalité.

Ils ont regagné leur table au bout de quelques chansons, ont réglé l'addition et sont partis. Le couple âgé avait déjà quitté le restaurant, mais je ne les avais pas vus faire, plongée que j'étais dans mes pensées délirantes. Mon dernier café était froid.

J'ai alors remarqué que la moitié des tables étaient vides. La soirée était bien avancée. Il était temps de rentrer.

J'ai fait un signe de la main à Stellios

en sortant, et il m'a souri.

— Bonne année ! s'est-il exclamé alors que je regagnais le petit parking où j'avais laissé mon vélo.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. 23 h 30. Je pouvais rentrer chez moi et regarder les festivités à la télévision.

En arrivant devant ma porte, j'ai remarqué une silhouette sombre avachie sur les marches. Merde, c'était certainement un mec bourré ! J'espérais juste qu'il ne deviendrait pas violent lorsque je lui demanderais de me laisser passer.

Je me suis approchée en tenant mon vélo par le guidon, prête à lui donner une

petite bourrade pour le réveiller. C'est alors que j'ai aperçu une valise à ses côtés.

Il y a eu un mouvement dans l'obscurité, et la silhouette a levé le visage vers moi. Le lampadaire le plus proche était à quelques mètres de là, aussi ai-je plissé les yeux pour mieux voir.

— Lily ! Enfin !

— Neil ?

— Oui, c'est moi, a-t-il répondu.

Je pouvais lire une véritable frayeur dans ses yeux.

— J'avais peur que tu ne sois partie pour le Nouvel An et d'avoir fait tout ce

chemin pour rien.

J'étais abasourdie.

Un million de questions se bousculaient dans ma tête.

— Qu'est-ce que tu fous là ? ai-je réussi à demander dans une splendide démonstration d'éloquence.

— Je suis venu, a-t-il répondu calmement.

10

DANS LA *MAISON DES POUPÉES* *EN BAMBOU*

NEIL S'EST LEVÉ MALADROITEMENT.

— Tu es venu ? ai-je répété bêtement.
Tu as fait tout ce chemin pour moi ?

— Oui. Je suis venu pour toi.

— Mais...

— Tais-toi et embrasse-moi, a-t-il rétorqué en m'enlaçant.

Sa réplique semblait sortir tout droit d'un film américain, et j'ai commencé à rire. Du coup, lorsque les lèvres de Neil se sont posées sur les miennes, j'avais la bouche entrouverte. Sa langue a caressé mes dents du bas, et, à ma grande stupéfaction, j'ai frissonné.

— Oh ! ai-je commenté, surprise.

— Oh, Lily ! a-t-il gémi avant de m'embrasser pour de bon.

Sa bouche était chaude et humide, et nos lèvres se sont mêlées dans une harmonie parfaite. Nos langues ont dansé

tendrement sur le fil ténu entre trop et trop peu, sans jamais déraiper.

Il a plongé ses mains dans mes cheveux et m'a attirée à lui si fermement que j'ai rapidement songé que j'allais devoir le repousser violemment pour respirer de nouveau. Neil essayait de m'aspirer. Nous avons vacillé devant la porte, nous poussant, nous combattant, nous dévorant l'un l'autre.

Il me tenait par le cou. Je l'ai attrapé par les poignets et j'ai levé ses bras au-dessus de sa tête tout en le repoussant contre la porte. Le grondement rauque de plaisir animal qui est alors monté de sa gorge m'a foudroyée. J'ai laissé tomber mon sac en oubliant que j'avais

l'intention d'en extirper mes clés et de nous faire entrer tous les deux. Je me suis jetée sur lui de telle manière qu'il a écarté les jambes pour faire de la place à mes hanches. Il a penché la tête et a commencé à sucer brutalement la peau de mon cou. Je me suis serrée davantage contre lui, prenant plaisir à la sensation du sang qui affleurait à la surface. Mon dernier suçon remontait à la fac, ai-je songé avec un amusement qui a disparu dès que j'ai senti son érection contre ma cuisse.

À cet instant précis, ce que je voulais plus que tout au monde, c'était prendre son sexe dans mes mains et sentir sa longueur dans ma bouche. Il a émis un petit cri de déception lorsque j'ai lâché

ses poignets, rapidement suivi par un murmure interrogatif lorsque j'ai attrapé sa ceinture pour en défaire la boucle.

— Je crois que je vais devoir te bâillonner, ai-je chuchoté. (Il a gémi de nouveau.) J'utiliserais bien ma culotte pour ça, ai-je poursuivi avec malice, mais je n'en porte pas.

C'était la vérité. Je m'étais aperçue avant de sortir que toute ma lessive était humide : j'avais oublié de la rentrer avant la tempête de l'après-midi.

Il a enfoncé ses doigts dans mes épaules et a frappé la porte avec sa tête tandis qu'un nouveau frisson le parcourait. J'avais peur qu'il ne jouisse avant même que j'aie pu avoir un aperçu

de son érection, mais je n'avais pas de souci à me faire de ce côté-là. Neil bandait toujours.

Son pantalon est tombé sur ses chevilles. J'ai pris son sexe dans la main droite et je me suis apprêtée à le prendre dans ma bouche. Il sentait bon. Un léger parfum de musc masculin se détachait sur la fraîcheur de sa peau propre, lavée avec un savon aux agrumes.

Il avait fait tout ce chemin pour moi. J'ai été submergée par une soudaine bouffée d'affection pour lui. Mon vieil ami ! Non, c'était plus qu'un ami. Je voulais le connaître mieux, de toutes les façons possibles et en commençant par la plus primitive.

Quand je taillais une pipe, je ne m'y prenais pas comme Liana, qui essayait d'avaler son homme d'une seule goulée. Il faut dire aussi que je n'avais pas beaucoup d'expérience. J'avais été vraiment choquée en voyant Elle sucer le soumis qui portait le panneau : « Mangez-moi » au bal. Les dominatrices ne suçaient pas leurs soumis, point. Ou du moins, elles n'en parlaient pas et, si l'on exceptait cette fois-là, elles ne le faisaient pas en public. Leonard voulait tellement me faire plaisir qu'il me léchait souvent sans me permettre de lui rendre la faveur. Quant à Dagur, il aimait les pipes, mais il me positionnait toujours sur lui pour un soixante-neuf ; or, dans cette position, je ne parvenais pas à me

concentrer ni à utiliser correctement ma bouche pour lui donner du plaisir sans lui faire mal en le mordant accidentellement.

Savoir si le sexe oral était un acte de domination ou de soumission était un débat vieux comme le monde, qui suscitait des conversations passionnées sur les forums spécialisés. J'adorais évidemment l'idée d'avoir un homme à ma merci entre mes lèvres et de savoir qu'il ne pouvait pas bouger même s'il le voulait. La question n'était pas de se mettre ou non à genoux. J'étais plus petite et bien plus légère que la plupart des hommes que j'avais dominés ; il y avait bien longtemps que j'avais compris que la démonstration de pouvoir et la conquête de la reddition n'avaient rien à

voir avec une quelconque position.

Lorsque j'ai pris le sexe de Neil dans ma bouche, je l'ai fait pour le plaisir. Le sien et le mien. Rien d'autre. Sa peau soyeuse a glissé contre l'intérieur de mes joues. Éprouver de nouveau l'agréable sensation d'être empli à ras bord, la familiarité du rythme que l'on trouve puis que l'on tient, le mouvement de haut en bas. Et entendre ses gémissements tandis que je le caressais. C'était un acte simple, mais qui me remplissait de joie.

Il a mis les mains dans mes cheveux, mais ne m'a pas saisi la tête, comme j'avais vu tant de dominateurs le faire avec leurs soumises, ou Leroy avec Liana. Il a caressé tendrement mes

cheveux pendant que je léchais sa queue de belle dimension de haut en bas et enroulais ma langue autour de son gland.

Je me suis redressée un peu : le sol en béton me faisait mal aux genoux. Neil a poussé un petit cri lorsque j'ai changé de position. Ce faisant, j'avais enfourné plus avant son sexe, dont le bout avait heurté la surface plus rugueuse de mon palais.

— Tu aimes ça, pas vrai ? ai-je murmuré la bouche à moitié pleine.

— Oh ! a-t-il répondu. J'aime tout ce que...

Il s'est interrompu et a inspiré bruyamment lorsque j'ai empoigné ses couilles et que j'ai fait courir légèrement

mes ongles sur leur peau fine. Il a serré plus fermement mes cheveux et a fait bouger mon visage d'avant en arrière afin d'insérer plus profondément son sexe dans ma bouche.

Les bruits des festivités flottaient dans la rue, portés par des gens éméchés qui descendaient le sentier en cherchant leur maison. Une voiture est passée : *Khe Sanh*, de Cold Chisel, se déversait par les vitres ouvertes. Une brise tiède a effleuré mes épaules, repoussant un peu la moiteur permanente. À Darwin, l'air était lourd à cette époque de l'année et il annonçait toujours une averse brutale, ou un orage. Il n'y avait guère de vie nocturne, et, même le soir du réveillon du Nouvel An, la moitié de la population

était assise sur son balcon et buvait de la bière en écoutant le chant des crapauds. Mes voisins commençaient à se masser sur leurs porches en attendant le feu d'artifice. Ils avaient certainement une vue imprenable sur ma tête qui s'agitait de haut en bas contre l'entrejambe de Neil, mais je m'en fichais royalement.

Le réveillon du Nouvel An : Neil et moi l'avions passé plusieurs fois ensemble quand nous étions à l'université du Sussex, mais jamais comme cela. Je l'avais toujours soigneusement évité lorsque l'horloge sonnait minuit, de peur qu'il n'essaie de m'embrasser et que je ne sache pas comment réagir. L'ironie de la situation ne m'échappait pas : j'avais passé un temps fou à apprendre comment

frapper et humilier les hommes, mais je n'arrivais pas à admettre qu'ils puissent me vénérer.

Des cris ont retenti quand le compte à rebours a commencé. J'ai reculé légèrement et j'ai saisi son sexe dans ma main. Je l'ai branlé tout en léchant son gland du bout de ma langue.

— Cinq, quatre, trois, deux..., ont crié les invités qui faisaient la fête dans la maison d'à-côté.

À « un », j'ai humidifié mon doigt et je l'ai glissé dans son cul sans cesser de le caresser.

— Oh, putain ! s'est-il écrié.

Son corps tout entier a tressailli, et un

jet chaud a frappé le fond de ma gorge.
Les voisins ont hurlé : « Bonne année ! »

Je me suis accrochée à lui et lui ai caressé les cuisses jusqu'à ce qu'il cesse de trembler. J'ai alors reculé en me léchant les lèvres.

— Bonne année ! ai-je dit avec enthousiasme tout en souriant.

Mes jambes étaient si raides que je n'étais pas certaine de pouvoir me lever.

— Lily, oh Lily ! a-t-il répondu. Viens là.

— Tu n'es pas obligé de m'embrasser, ai-je murmuré, bien consciente que ma bouche avait encore le goût de son orgasme.

— Je veux t’embrasser. Je veux t’embrasser toujours et à jamais.

Il a posé ses lèvres sur les miennes.

— On devrait rentrer avant que les voisins se mettent à nous filmer, ai-je suggéré.

Mon trousseau de clés me paraissait lourd et bruyant en cet instant de légèreté, et j’ai eu du mal à déverrouiller la porte.

— Lily, a murmuré Neil en soulevant une mèche de mes cheveux pour me parler à l’oreille.

Son souffle était plus tiède que l’air environnant, mais cela ne m’a pas empêchée de frissonner.

— Il y a quelque chose que j’ai

toujours voulu faire. Je peux ? a-t-il poursuivi.

— Eh bien, je ne sais pas ce que c'est, mais d'accord !

Je me suis raidie, un peu anxieuse. Même si Neil était l'homme le plus gentil que je connaisse, je n'étais pas habituée à lâcher prise.

— Détends-toi, a-t-il ordonné.

Puis il m'a soulevée de terre et prise dans ses bras. Il a aisément repoussé ma main de la clé qu'il a fait tourner dans la serrure, a ouvert la porte d'un coup de pied et m'a portée à l'intérieur.

Il avait remonté son pantalon mais sans rajuster sa ceinture : il n'avait pas fait

deux pas que celui-ci est de nouveau tombé sur ses chevilles et a sérieusement ralenti notre progression.

— Ça ne se passe pas tout à fait comme je l'avais imaginé, a-t-il commenté, un peu bougon, tandis que nous avançons maladroitement et que je me mettais à rire.

— Pose-moi, ai-je ordonné sur un ton faussement outragé, ou je te donne une fessée.

— Dans ce cas, je ne te lâcherai jamais, a-t-il rétorqué. J'espère que tu es bien dans mes bras.

— Oh, je vois ! Tu veux une funition.

— Une funition ?

— Ne joue pas l'innocent. Je sais que tu as fait des recherches sur le BDSM dès que tu m'as vue manier le fouet. Funtion. Une punition fun.

— Ne le sont-elles pas toutes ? a-t-il répondu.

J'ai songé à Elle et à certaines tortures que je l'avais vue infliger à ses esclaves. Cela ne me paraissait pas drôle du tout, mais, s'il y avait bien une chose que j'avais apprise depuis mes débuts dans ce monde, c'était que chacun avait des idées bien personnelles sur ce qui était agréable et ce qui ne l'était pas. Pour certains, le plaisir venait de tout ce que leur maître leur infligeait : plus la sensation était douloureuse, plus la

récompense était grande. Tout cela était très compliqué et m'a rappelé que Neil et moi n'avions jamais vraiment discuté de ce que nous aimions et n'aimions pas. Il avait sous-entendu qu'il aimait être dominé. Mais dans quelle mesure et de quelle manière, je n'en avais aucune idée.

Avant que je puisse lui poser la question, il a posé tendrement ses mains sur mes seins à travers mon tee-shirt et a commencé à me caresser doucement les tétons du bout des pouces. Ils se sont durcis immédiatement. J'adorais qu'on me caresse les seins, mais, comme ils étaient petits, j'avais souvent été déçue de voir que les hommes ne leur accordaient pas toute l'attention qu'ils méritaient. Apprendre à réclamer prenait

du temps, et ma connaissance de moi n'était pas aussi rapide que mes désirs.

— Ta valise est toujours dehors, non ? ai-je demandé, le souffle court.

Le désir avait pris ses quartiers dans ma colonne vertébrale, et j'avais du mal à aligner deux pensées cohérentes.

— Si un dingo la vole, je m'en fous, a-t-il répondu avec véhémence.

Il a sorti mon tee-shirt de la ceinture de ma jupe et a glissé les mains en dessous, sur mes seins. Entre chaque caresse, il me pinçait légèrement les tétons.

Mes seins étaient en harmonie totale avec ma chatte. Je me suis blottie contre lui, détendue. Chacune de ses caresses me

faisait mouiller davantage.

— Il n'y a rien que je n'aie envie de te faire, a-t-il dit. À toi, avec toi, pour toi. Où est ton lit ?

Je me suis redressée suffisamment longtemps pour lui indiquer le chemin de ma chambre. Il a ôté sa chemise, ses chaussures et son pantalon, puis il m'a de nouveau prise dans ses bras et transportée jusqu'au lit, sur lequel il m'a déposée avec précaution, comme si j'étais une fleur exotique dont il fallait préserver les pétales.

— Puis-je te déshabiller ? a-t-il demandé, hésitant.

Je l'ai regardé. Debout au pied du lit,

il me contemplait avec une expression qui suggérait qu'il me voyait déjà entièrement nue, peut-être étalée dans une baignoire de cérémonie emplie d'eau de rose, le front ceint d'une couronne. Être idolâtrée ainsi était étrange, mais aussi inhabituellement merveilleux. Je pourrais certainement m'y habituer.

Neil était complètement nu. Je me suis redressée et je me suis agenouillée pour mieux le regarder. Il avait fait de la musculation, mais il était toujours le Neil doux, mince et un peu gamin que j'avais toujours connu. Je doutais qu'il devienne vraiment musclé, même s'il passait le reste de sa vie à soulever de la fonte toute la journée. Il n'était pas bâti pour cela, c'est tout. Il avait quelques poils et des

taches de rousseur sur le torse. Ses tétons étaient roses et dressés. Son sexe l'était encore plus. Il frappait sur sa cuisse tandis qu'il se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Non, ai-je répondu. Tu ne peux pas me déshabiller. (Il a eu l'air désespéré.) Je vais te chevaucher d'abord.

Je l'ai pris par la main et l'ai attiré à moi. Il est monté sur le lit, hésitant, puis s'est placé au-dessus de moi. Dès qu'il a commencé à faire peser son poids sur moi, je l'ai renversé sur le dos.

— Ouah ! a-t-il commenté. Tu es plus forte que tu n'en as l'air.

J'ai souri.

— Ferme les yeux. Ne les rouvre pas sans ma permission.

Il a obéi. Je me suis levée et j'ai filé vers mon armoire. Tout au fond, j'avais rangé le sac qui contenait les jouets et les instruments que j'avais achetés durant les derniers mois passés à Londres et que j'avais emportés avec moi sans trop savoir pourquoi. J'adorais les menottes : je n'étais pas encore une pratiquante aguerrie des cordes et je trouvais difficile d'avoir l'air dominatrice quand mes doigts peinaient et que je devais consulter un guide du bondage toutes les cinq minutes.

Neil a soupiré d'anticipation lorsque j'ai fixé un bracelet de menottes en cuir

autour de chacun de ses poignets et de chacune de ses chevilles, puis que j'ai étalé ses membres comme une étoile de mer avant de l'attacher aux montants du lit. J'ai serré les liens : il ne pouvait vraiment pas bouger. Il était prisonnier.

Son sexe était raide et pointait vers le plafond comme une flèche qui cherche sa cible. J'ai pris un préservatif dans le tiroir de ma table de nuit avant de le rejoindre, à quatre pattes comme une chatte, le préservatif entre les dents, même s'il ne pouvait pas me voir. Mon personnage de dominatrice prenait le dessus. J'enfilais une autre peau, je mettais un nouveau masque, mais pas pour me cacher. C'était une transformation facile en une autre version

de moi. Comme lorsqu'on ouvre une poupée russe et qu'on en trouve une autre à l'intérieur, virtuellement identique et pourtant différente d'une façon infinitésimale mais vitale.

J'ai penché la tête et soufflé sur sa queue sans m'autoriser à y poser les lèvres.

— Mmmm ! a-t-il murmuré.

Ses paupières ont frémi.

— Garde les yeux fermés, ai-je aboyé.

Sa peau s'est couverte de chair de poule en réponse au ton brutal de ma voix.

J'ai déchiré l'emballage du préservatif, et Neil a frissonné.

— Qu'est-ce que tu veux ? ai-je demandé. Dis-le-moi.

— N'importe quoi, a-t-il répondu. N'importe quoi, Lily. Tout. J'ai terriblement envie de toi.

— C'est bien, ai-je rétorqué, mais je veux des détails. Qu'est-ce que tu veux maintenant ?

J'ai posé le préservatif sur son gland pour qu'il le sente.

— Meeeeerde, baise-moi ! Chevauche-moi, je veux que tu me chevauches !

— S'il te plaît, l'ai-je réprimandé.

— S'il te plaît ! S'il te plaît, Lily, chevauche-moi, chevauche ma bite ! Je veux que tu chevauches ma bite.

— D'accord, ai-je répondu avec enthousiasme.

J'ai souri en voyant qu'il creusait le dos et soulevait les hanches en signe d'invitation.

J'ai déroulé le préservatif avec ma bouche, même si je déteste le goût du latex. C'était un tour que Liana m'avait appris dans la cuisine de notre appartement de Brighton en utilisant une banane en guise de pénis, et l'idée m'avait toujours attirée, mais j'ai quand même repassé la main dessus, histoire d'être certaine qu'il soit bien en place.

Il m'a pénétrée avec facilité, comme un couteau traverse le beurre.

— Putain, tu es super mouillée !

— Ouvre les yeux, ai-je ordonné.

Il a obéi immédiatement, et mes yeux ont plongé dans les siens. Dans les profondeurs de son âme. Son expression était si pleine de désir, d'émerveillement et d'autre chose – de l'amour ? – que dans n'importe quelle autre occasion j'aurais éprouvé de l'agacement devant tant d'intensité. Cependant, ici et maintenant, avec son sexe profondément enfoui en moi, cette expression m'excitait encore davantage.

J'ai croisé son regard avec résolution et je me suis agitée sur lui de plus en plus brutalement. Il a tiré si fort sur ses liens que j'ai cru qu'il allait arracher les

montants du lit et nous blesser tous les deux, mais la tête de lit et les menottes ont tenu bon tandis que je le chevauchais et que Neil criait de plaisir et de frustration. Je me suis mise à crier aussi.

Tant pis pour les voisins.

— Dis-moi ce que tu veux.

Il n'a pas répondu. Ses yeux étaient révulsés. Il était perdu dans un tourbillon de sensations.

J'ai abaissé la main et je l'ai giflé.

— Oh putain, oui ! a-t-il crié. Encore. Encore.

Je l'ai giflé sur l'autre joue, et il s'est arc-bouté encore plus violemment. Je le chevauchais, je le montais, je le

dominais, je prenais mon plaisir. Je me suis agitée plus fort en frottant mon clitoris contre son ventre.

— Je veux te voir. Je veux sentir tes seins, a-t-il gémi, hypnotisé par leur balancement sous le tee-shirt.

Il a tiré sur ses liens avant d'abandonner et de mettre toute son ardeur pour soulever ses hanches.

— Tu ne seras libre que lorsque je le déciderai, ai-je dit.

— Je ne veux pas que tu me libères, a-t-il répondu. Je veux être à toi. Ton chiot. Ton jouet. Ton tout.

Ses yeux étaient des puits de vert et de brun emplis d'une émotion et d'une

affection infinies. C'est alors que j'ai su que, quoi que je lui fasse, Neil m'aimerait de manière inconditionnelle. Pour l'éternité.

Je me suis immobilisée et je l'ai embrassé.

— Je veux être à toi, moi aussi, mon chéri, ai-je murmuré.

Il a frissonné et a joui en moi.

— Merde ! Je suis désolé. J'essayais de me retenir, mais tu... tu m'as poussé à bout.

— C'est pas grave, ai-je répondu en riant tout en me penchant pour le libérer. Nous avons toute la nuit devant nous. Et toute la journée.

Nous n'avons pratiquement pas quitté mon appartement de la semaine, sauf pour faire les courses. J'ai passé la majeure partie de mon temps au lit à me laisser nourrir de mangues et de papayes fraîches par Neil.

— Tu n'es pas là pour longtemps, ai-je constaté. Je devrais te faire visiter un peu Darwin, même si tu n'auras pas le temps de tout voir.

— Je me fous de Darwin, a répondu Neil. Je me fous de tout. J'ai juste envie de te baiser, Lily.

Je ne l'avais jamais entendu parler comme ça, mais il a tenu parole. Nous

avons fait l'amour de toutes les manières possibles dans l'univers. J'ai utilisé toute ma panoplie sur lui. Les cordes, le martinet, le *paddle*, mon gant en fourrure et même un kit d'électrostimulation que m'avait donné Lauralynn et dont la simple vue m'effrayait. Neil était ouvert à tout, mais ce qui nous donnait le plus de plaisir à tous les deux, c'était le peau-à-peau. Il adorait que je le fesse, puis que je le mette violemment sur le dos avant de m'empaler sur lui comme s'il n'avait pas le choix. Il aimait être pris.

— Imagine que tu es un bandit de grand chemin, a-t-il dit pour m'expliquer pourquoi il était si excité par l'idée d'être dominé.

— Et toi, tu es une vierge effarouchée dont le corset a été lacéré ? ai-je suggéré.

Je n'ai pas pu garder mon sérieux et je me suis écroulée sur lui en gloussant.

— Pourquoi on fait ça ? ai-je demandé une nuit.

Je l'avais fouetté jusqu'à ce que mon bras me fasse mal, puis nous avons baisé comme des animaux sur le parquet de la cuisine.

Comme à son habitude, il me tenait fermement enlacée et me caressait les cheveux.

— Parce qu'entre nous ce n'est pas que du sexe, a-t-il répondu avec sérieux. Même si j'adore te baiser, Lily. Mais il y

a plus que ça.

C'est alors qu'il m'a convaincue de rentrer à Londres avec lui. Il n'avait pas démissionné, mais juste pris une semaine de vacances pour venir en Australie.

— Tu sais, Lily, j'aurais quitté mon job sans hésiter si tu avais refusé de rentrer avec moi. Rien n'a d'importance si je ne suis pas avec toi.

Je ressentais exactement la même chose à son égard. J'étais juste surprise de ne pas m'en être rendu compte avant. L'Australie était sympa, mais j'étais une fille du froid, pas de la chaleur. Et j'étais trop mélancolique pour vivre en bord de mer, d'autant plus que cette dernière était infestée de créatures dangereuses qui

rendaient la baignade impossible.

On a trouvé un billet de retour sur le même vol que celui que Neil avait réservé, avec une escale à San Francisco. Je n'y avais jamais mis les pieds, mais c'était une ville qui attisait mon imagination depuis longtemps. Ses habitants étaient audacieux et insouciants, et je pensais que je me sentirais forcément chez moi dans ce genre d'endroit, ou, au pire, que je m'y amuserais beaucoup. Nous nous sommes arrangés pour y passer deux jours.

J'avais envoyé un mail à Luralynn pour lui annoncer que je rentrais en

Grande-Bretagne et pour partager mon excitation à l'idée de cette escale à San Francisco. Elle était américaine et avait vécu dans cette ville pendant un certain temps, aussi lui ai-je demandé ce qu'il fallait visiter, en dehors des incontournables pièges à touristes qu'étaient le Golden Gate Bridge et Haight Ashbury.

L'hôtel que nous avait réservé l'agent de voyages était au centre-ville, dans l'ombre de la Coit Tower, dans un quartier d'affaires très ennuyeux. Nous avons commencé par nous diriger vers la baie, où toutes les boutiques garantissaient que nous trouverions une perle dans les huîtres que nous avons le droit de choisir. Tandis que l'huître que

j'avais désignée était cérémonieusement ouverte devant moi, j'agrippais la main de Neil, nerveuse et excitée comme un enfant le jour de Noël. Et il y avait bien une perle dedans, même si elle était petite et noire, et ne brillait pas du tout. À Darwin, les perles étaient beaucoup plus belles. Nous nous sommes ensuite rendus à Chinatown, qui m'a déçue aussi : ce quartier était beaucoup plus petit et moins animé que celui de Londres, et le repas que nous avons partagé dans un immense restaurant bondé n'était pas aussi bon que ceux que l'on mange dans les restaurants de Gerrard Street.

Le soir venu, je n'éprouvais plus guère l'envie de continuer à visiter la ville.

— Allez, m'a encouragée Neil, il faut qu'on en profite à fond.

J'ai grogné. Je me sentais de plus en plus maussade.

— Bof.

— Et si on essayait les endroits que Lauralynn t'a recommandés ? a-t-il suggéré.

J'avais imprimé son mail avant de quitter Darwin. Sa liste était courte. Deux adresses ont attiré notre attention, toutes deux apparemment non loin de notre hôtel – nous n'avions pas le courage de traverser toute la ville. Si l'on en croyait le plan que j'avais fait apparaître sur mon téléphone portable, l'une était tout près

de la librairie *City Lights*, où nous nous étions rendus le matin même, puisque c'était l'un des passages obligés de tout touriste. J'y avais déniché un roman d'occasion très intéressant, que j'avais l'intention de lire dans le vol vers Londres.

Lauralynn s'était contentée d'inscrire un nom : « la *Maison des poupées en bambou* », et une adresse. L'autre endroit était un restaurant italien : le *Bucca di Beppo*, où, avait-elle écrit, il fallait absolument demander à dîner dans la salle du pape ou celle de la Vierge. Ni Neil ni moi n'avions faim ; le choix était donc vite fait.

— De quoi s'agit-il ? a demandé Neil.

— Aucune idée, mais connaissant Lauralynn ça ne peut qu’être intéressant.

Il m’a lancé un regard soupçonneux. Pour une raison qui m’échappait, il avait l’air de ne pas apprécier l’Américaine.

La Maison des poupées en bambou était un immeuble anonyme en briques rouges à une encablure de Chinatown, sur une colline escarpée où ne passait aucun tramway.

Sur la porte en bois nu, un chiffre : « 19 », et c’était tout. Ni nom ni enseigne qui auraient pu nous renseigner sur ce qui nous attendait à l’intérieur.

J’ai appuyé sur la sonnette.

Une ombre dessinée par le changement

de lumière derrière le judas a bougé.

— Oui ? a demandé une voix feutrée derrière la porte.

— C'est bien la *Maison des poupées en bambou* ? ai-je demandé en me retournant pour vérifier que personne ne nous écoutait.

Tout cela était ridiculement mélodramatique.

Je n'arrivais pas à décider si la voix était masculine ou féminine.

— On n'entre que sur invitation.

Neil m'a donné une légère bourrade pour me suggérer de laisser tomber.

— C'est Lauralynn Wilmington qui m'a

recommandé cet endroit, ai-je répondu.
Nous sommes ses amis.

Il y a eu un silence, puis la porte s'est ouverte pour nous laisser entrer. Une femme grande et élancée, en smoking masculin, chemise habillée et chapeau en feutre tape-à-l'œil se tenait dans un long couloir mal éclairé.

— Entrez, a-t-elle dit en nous faisant signe de son bras incroyablement long de nous diriger vers la volée de marches au bout du couloir, qui avait l'air heureusement mieux éclairé.

En haut de l'escalier, nous sommes tombés sur une autre porte. De la musique nous parvenait. Je l'ai poussée, et nous sommes entrés.

C'était une pièce de taille moyenne, qui ressemblait beaucoup à un club privé, avec un bar à l'une des extrémités, derrière lequel étaient disposés des bouteilles et des verres de toutes tailles et de toutes sortes.

La barmaid portait un béret et un tee-shirt blanc impeccable, et elle me ressemblait un peu : très pâle, petite et certainement plus âgée que ce qu'elle paraissait. À cause du bar et de la distance, je ne voyais pas si elle portait une jupe, un pantalon ou quoi que ce soit. Elle n'avait pas de larme tatouée sur la joue, mais la ressemblance avec moi était quand même assez incroyable. À tel point que, lorsqu'elle a tourné la tête vers un client, je n'ai pas immédiatement

remarqué la spirale colorée qui descendait de son oreille droite vers son épaule pour aller se perdre en serpentant sous son tee-shirt. Je devais me contenter d'imaginer jusqu'où était tatoué ce serpent et, étant donné son attitude, je soupçonnais que c'était le genre de fille à avoir un serpent tatoué tout le long de son flanc et jusqu'à son pied. J'étais presque jalouse. Ça, c'était de la rébellion.

J'ai détourné les yeux sans prêter attention à Neil qui me tirait par la main, afin de jeter un coup d'œil autour de moi. Des tables basses et, le long des murs, des alcôves rouges occupées par des buveurs silencieux, qui nous regardaient fixement.

C'est alors que je me suis aperçue qu'il n'y avait que des femmes.

Une voix nous a salués.

— Bienvenue dans la *Maison des poupées en bambou*.

La voix appartenait à une femme plus âgée, à qui je donnais une quarantaine d'années. Elle portait un kimono moulant, noir avec de fines rayures dorées, d'où émergeait une jambe musclée recouverte d'un bas noir. Ses pieds étaient chaussés d'escarpins Louboutin. Je reconnaîtrais ces semelles rouges n'importe où, même si je n'avais pas les moyens de m'en payer.

— Vous venez pour la première fois, je

suppose ?

J'ai acquiescé.

Elle a jeté un regard méprisant à Neil.

— Le jeune homme est à vous ? m'a-t-elle demandé en le désignant d'un geste.

Neil était mal à l'aise. Il ne se sentait manifestement pas à sa place.

J'ai acquiescé tout en me demandant pourquoi elle l'avait désigné comme m'appartenant au lieu de me demander s'il était avec moi, ce qui était de toute façon évident.

— C'est permis, a-t-elle poursuivi.

— Permis ?

— Il y a des règles, a-t-elle ajouté

avec un léger sourire.

Elle a détaillé Neil des pieds à la tête, comme si c'était du bétail. Il s'est agité, gêné.

Je ne devais pas avoir l'air de bien saisir, aussi a-t-elle poursuivi :

— Votre soumis est-il ici pour être utilisé par toutes ou seulement par vous ?

J'ai alors compris que Lauralynn s'était jouée de moi : elle savait que je rentrais avec Neil. Je lui avais confié que notre relation était ambiguë. Tout cela était un jeu pour elle.

Neil qui avait lui aussi compris de quoi il retournait m'a lancé un regard désespéré et suppliant.

— Seulement par moi, ai-je répondu rapidement. C'est possible ?

Si elle en a éprouvé de la déception, la femme au kimono ne l'a pas montré.

— Bien sûr. (Elle s'est interrompue un instant.) Dans ce cas, puis-je avoir l'assurance que ce jeune homme est correctement marqué ?

J'ai écarquillé les yeux.

— Le Réseau insiste pour que toute propriété personnelle soit marquée, a-t-elle insisté.

— Marqué ?

— J'en déduis donc que ce n'est pas le cas.

— Mmmm... Non.

— Dans ce cas, nous pouvons toutes l'utiliser à notre guise. Lauralynn ne vous l'a pas expliqué ?

— Non.

— C'est très vilain de sa part, mais ça ne m'étonne guère. Il est obligatoire pour quiconque entre dans la *Maison des poupées en bambou* d'être tatoué, en signe de reconnaissance.

Neil et moi avons regardé autour de nous. Toutes les femmes portaient effectivement un tatouage. Sur le visage, l'épaule, le bras, le coude : certains étaient entièrement visibles, d'autres se devinaient sous les vêtements.

Neil a dégluti violemment. Il m'a murmuré à l'oreille qu'il refusait de se faire tatouer le visage.

La femme l'a entendu.

— Un soumis doit être tatoué sur le corps, afin que seule sa maîtresse connaisse son statut, a-t-elle expliqué.

Neil m'a regardée, puis a tourné la tête vers la femme.

— D'accord, a-t-il énoncé avec assurance.

— Quoi ? me suis-je exclamée. Non, on s'en va. Je ne veux pas que tu prennes une telle décision dans ces circonstances.

Il a considéré mon tatouage en forme de larme et a haussé un sourcil. Il avait

raison. Dans ce domaine, je ne pouvais guère protester ou donner de leçon.

— Je suis à toi, Lily. Je veux l'être pour toujours. Je veux être marqué.

— Nous avons une excellente tatoueuse ici, est intervenue la femme. Suivez-moi.

Elle n'avait pas l'air le moins du monde surprise par la réaction de Neil.

On nous a menés dans une arrière-salle.

— Voici Nibbles, a dit la femme en nous présentant une petite jeune femme assise derrière un ordinateur.

Elle avait une coupe à la garçonne avec une frange au cordeau, un anneau dans le nez, des yeux bleu pâle et des

fleurs tatouées le long des jambes. Elle a levé les yeux vers nous, un peu curieuse.

— Le garçon, a déclaré la femme au kimono.

L'expression de Nibbles n'a pas changé : elle est restée détachée et professionnelle. Elle s'est levée et a quitté la pièce pour aller chercher son matériel. Elle est restée absente une minute, au cours de laquelle aucun de nous trois n'a brisé le silence.

— J'ai été très discourtoise, m'a dit soudain la femme au kimono. Je ne me suis pas présentée. Je suis Mme Violet.

Elle ne s'adressait qu'à moi, comme si Neil était une quantité négligeable.

— Lily, ai-je répondu.

Je n'ai pas présenté Neil, parce que je savais qu'elle ne s'attendait pas à ce que je le fasse. Quelques-unes des règles de la *Maison des poupées en bambou* étaient à présent fort claires pour moi.

Nibbles est revenue en tirant une valise Samsonite de taille moyenne aux bordures métalliques. Son matériel.

Elle a suivi la direction du regard de Mme Violet et s'est tournée vers Neil, qu'elle a dévisagé. Un profond courant de cruauté a traversé ses yeux pâles.

— Alors ? m'a-t-elle demandé.

Mme Violet est venue à mon secours.

— Où voulez-vous qu'il soit marqué ?

C'était à moi de décider.

J'ai réfléchi rapidement sans tenir compte de l'expression paniquée de Neil.

— Le cul, ai-je répondu.

Mme Violet, Nibbles et Neil étaient suspendus à mes lèvres.

— Mon initiale. L pour Lily.

J'ai remarqué un léger frisson de déception parcourir les lèvres écarlates de Nibbles comme si elle avait espéré quelque chose de plus humiliant et un endroit plus dégradant. Mais elle s'est rapidement ressaisie, a gonflé les joues, ouvert la valise et étalé ses instruments sur une table basse. J'en ai reconnu certains. Les autres avaient l'air de sortir

d'un film d'horreur dans l'univers médical ou de l'imagination de David Cronenberg. Neil a dégluti et retenu son souffle.

Mme Violet et Nibbles l'ont regardé, dans l'expectative. Il était figé sur place, blanc comme un linge.

— Ça va aller, ai-je dit doucement. Ça ne fait pas si mal que ça. Je suis passée par là, et sur le visage.

— Allez, mon garçon ! est intervenue Nibbles sèchement.

Neil n'a pas compris ce qu'on attendait de lui.

— Faites-le déshabiller, Lily.

Neil a pris conscience qu'il avait

atteint le point de non-retour. Il a ôté sa veste en coton beige et l'a déposée sur le dossier d'une chaise. Il était sur le point de déboutonner sa chemise en soie bleue lorsque Mme Violet a crié, péremptoire :

— Non ! Uniquement le pantalon. Nous n'avons aucune envie de nous infliger la vue de ta poitrine maigre.

J'ai réprimé un murmure de protestation : Neil n'était pas bodybuildé, mais il n'était pas maigrichon non plus.

De plus en plus gêné par le regard voyeur de trois femmes, Neil a défait maladroitement sa ceinture avant d'ôter son pantalon. Une fois en caleçon, il n'a plus hésité – comme s'il était résigné à son destin – et l'a enlevé rapidement.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer la beauté de ses fesses musclées lorsqu'il s'est penché en avant. Il s'est redressé, exposant son sexe long et mince. Il bandait un peu, involontairement excité par la tournure prise par les événements. Mais il portait toujours ses chaussettes et ses chaussures noires, et je ne supportais pas de le voir ridicule.

— Enlève tes chaussures et tes chaussettes, Neil. Tu as l'air idiot comme ça.

Cette fois-ci, c'était moi qui donnais des ordres. Il a obéi sans discuter et a fini cul nu devant nous, totalement impuissant.

Mme Violet l'a contourné et a brièvement soupesé sa queue avant de la

laisser retomber.

— Son cul ? Vous en êtes sûre, Lily ?
La dernière fois que nous avons marqué
un soumis, nous avons fait preuve de
beaucoup plus d'imagination...

Un sourire pervers illuminait ses traits
; un défilé de visions obscènes s'est
succédé dans mon imagination, mais je
les ai repoussées.

— Son cul. Un L, ai-je confirmé.

— Qu'il en soit ainsi, a conclu Mme
Violet.

Elle a saisi Neil par les cheveux et l'a
conduit vers un tabouret haut, sur lequel
elle l'a forcé à se pencher, afin que ses
fesses soient exposées comme pour une

fessée ou une flagellation. Neil n'a pas protesté.

Instruments en main, Nibbles s'est approchée et a désinfecté ses fesses avec une lenteur malicieuse. Elle a fait un pas en arrière et lui a écarté les jambes davantage afin d'accroître son humiliation. Derrière lui, avec une vue obscène de son anus, je ne pouvais qu'imaginer l'horreur qui devait se lire sur son visage.

— Je pense qu'une lettre gothique serait parfaite, a affirmé Mme Violet.

Nibbles a acquiescé et s'est penchée sur les fesses de Neil. Son instrument s'est mis à ronronner de manière monotone, et elle a commencé à tracer la

lettre sur sa peau. Lorsque j'ai vu la taille du tatouage, j'ai été tentée de l'arrêter, mais je me suis retenue en me souvenant de l'impression indélébile provoquée en moi par le chiffre 1 tatoué juste au-dessus de la chatte de l'esclave que Thomas tenait en laisse au bal. J'ai été envahie par une chaleur soudaine au souvenir de toutes les marques et de tous les mots de toutes formes que j'avais vus sur tant d'hommes et de femmes, que ce soient les colliers, les *paddles* imprimés qui gravaient le mot « Salope » en hématomes sanglants, les piercings génitaux de Liana, et même une fois un code-barres.

À présent, Neil serait lié à moi pour toujours, que ça me plaise ou non. Je n'avais rien prémédité. Mais cette idée

m'excitait bien plus que ce que j'aurais imaginé avant notre visite à la *Maison des poupées en bambou*.

— Il te suffisait de dire non, et j'aurais quitté l'endroit sans problème, ai-je affirmé à Neil. Je ne t'aurais pas demandé de le faire.

Nous étions de retour à Londres, dans son nouvel appartement près de Maida Vale. Par temps clair, de la baie vitrée, nous voyions les murs bas du terrain de cricket de Lord et, au-delà, une lointaine bande de verdure. Nous étions rentrés depuis deux jours et nous souffrions toujours du décalage horaire. L'ardeur

initiale de notre semaine frénétique à Darwin s'était apaisée, et une gêne s'était abattue sur nous depuis les événements de San Francisco.

Neil était assis sur un tabouret de cuisine et il avait l'air mal à l'aise : il s'agitait d'une fesse sur l'autre, comme pour chercher son équilibre.

— Ça fait toujours mal ? ai-je demandé.

— Pas vraiment. Mais j'ai envie de me gratter en permanence et j'essaie de me retenir.

Je n'avais pas vu la marque sur sa fesse, ma marque, depuis la *Maison des poupées en bambou*. Il s'était rapidement

rhabillé, et nous avions fui l'endroit après quelques cafés et une conversation à bâtons rompus avec Mme Violet et les autres dominatrices, qui nous ont posé des questions sur notre histoire et notre passé. Tout frais, d'un noir d'encre, le tatouage dominait la surface pâle de sa peau comme une lettre d'infamie en police gothique. Je me demandais combien de fois, en mon absence, Neil le contemplait dans le miroir de sa salle de bains et ce qu'il en pensait. Et de quelle manière il l'associait à moi.

— On aurait pu partir sans rien faire, ai-je répété.

— Non, Lily. C'était mon choix, a-t-il déclaré. C'est ma façon d'accepter le

fonctionnement de notre relation.

Dans la chaleur du soleil tropical à l'autre bout du monde, son enthousiasme m'avait semblé naturel, et j'avais aimé être servie et vénérée. Mais la façon dont je m'étais comportée à la *Maison des poupées en bambou* m'avait choquée et, à présent que nous avons retrouvé la vie quotidienne, je me demandais ce que nous allions devenir.

Je me sentais coupable. Comme si je l'avais délibérément manipulé sans rien lui donner en retour, traité comme un chiot, joué avec lui et compté sur ses émotions sans réfléchir. Quoi que j'en pense à présent, Neil porterait ma marque pour toujours.

Ses vacances prenaient fin le lendemain, et il allait retourner au travail. Devais-je continuer à squatter chez lui ou devais-je chercher un appartement ? Et un emploi ? Je ne pouvais pas vivre éternellement à ses crochets, même s'il aimait être maltraité et qu'il ne se plaignait jamais.

— Pourquoi moi, Neil ? ai-je demandé alors que nous nous apprêtions à regarder un DVD.

Nous nous étions longuement disputés sur le choix du film et nous avons fini par atteindre un compromis qui ne nous satisfaisait ni l'un ni l'autre.

— Avec ton boulot et ton physique, tu pourrais sortir avec n'importe quelle

filles. Non ?

Il a choisi ses mots avec soin avant de lever le visage vers moi et de me regarder droit dans les yeux.

— Je t'ai toujours désirée, Lily. Dès le premier jour. Ce n'est pas une question de physique. Même si je tiens à dire que je t'ai toujours trouvée très belle. Quand tu sais, tu sais. Tu m'attires, tu m'agaces, tu me mets parfois hors de moi, il m'arrive d'avoir envie de te crier dessus, mais ça ne change rien. Je n'ai jamais ressenti ça pour aucune autre femme. Au début, je voulais être avec toi, te baiser, tendrement ou brutalement, de toutes les façons obscènes possibles. J'avais même honte des fantasmes que tu faisais naître

en moi, des choses que je voulais te faire, j'avais honte de mes propres pensées. Ne ris pas, mais, pendant des mois, j'ai fantasmé que je te dominais, te domptais, t'utilisais comme une pute, t'exhibais en public avec une rage dont je ne me savais pas capable, t'ordonnant de faire les choses les plus dégradantes, les plus dégoûtantes, t'offrant à d'autres hommes pendant que je regardais. Tu vois à quel point j'étais pervers...

J'ai ouvert la bouche, mais il ne s'est pas interrompu.

— Alors imagine ma surprise, ma terreur, quand j'ai compris que c'était moi le soumis quand j'étais avec toi, que je devais réprimer toutes ces pensées et

que la seule façon pour moi d'être avec toi était de devenir ton jouet. Au début, j'ai été abasourdi par cette facette de toi, mais j'ai compris que le plaisir prend des routes bien différentes et j'ai accepté le fait que pour te garder je devais me plier. Et maintenant je me rends compte que je suis devenu accro. J'ai besoin de toi. Plus que jamais. Et j'ai peur que tu ne le comprennes pas vraiment et que tu finisses par te lasser de moi, et que tu me largues pour un autre jouet, que tu m'abandonnes, vide et incomplet. Ce n'est pas seulement une histoire de sexe, c'est un investissement émotionnel. Quand tu m'utilises, tu me fais découvrir des endroits dont j'ignorais l'existence, et, même si ça fait mélo, je pense que je

mourrais si tu me retirais ça.

— Je crois que je comprends, Neil, mais je ne suis pas la seule dominatrice à Londres. Les autres sont beaucoup plus expérimentées. J'ai encore beaucoup à apprendre.

— Je sais. Mais je n'ai pas de lien personnel avec elles. Ce n'est pas comme avec toi.

— Je veux juste que tu ne dépendes pas de moi, Neil, ai-je protesté. Je ne sais pas si je suis capable d'être tout ce que tu veux que je sois. Tout ce dont tu as besoin.

Ses épaules se sont affaissées comme si je lui avais porté un coup mortel.

— J'ai accepté d'être marqué pour toi, Lily.

Il me suppliait à présent, ce qui a fait naître ma colère. Je ne lui avais pas demandé d'être dépendant. Je ne voulais pas le posséder. C'était un ami. Très proche. Un amant. Je ne voulais pas qu'il soit uniquement mon jouet. C'était trop de responsabilités.

Je savais ce que je ne voulais pas.

Mais savais-je ce que je voulais ?

11

80 NOTES

LA FEMME PORTAIT SEULEMENT DES CUISSARDES NOIRES ET UNE FINE CHAÎNE EN OR AUTOUR DE LA TAILLE. ELLE n'était plus de la première jeunesse, elle avait certainement une petite quarantaine d'années, mais, avec l'aide du sport et d'un bronzage étonnamment uniforme, on

lui donnait facilement dix ans de moins. Seules les rides de son cou la trahissaient.

Les deux hommes étaient chauves – ou avaient le crâne rasé – et ils étaient bronzés eux aussi, comme s'ils venaient juste de rentrer d'une plage naturiste des Caraïbes. Ils étaient très costauds, et, de loin, on aurait pu les prendre pour des jumeaux. La femme avait été étendue sur un épais matelas en caoutchouc gris. Elle était légèrement sur le côté pour permettre à l'un des deux hommes de la prendre par-derrière pendant que, tête un peu levée, elle suçait avidement la queue de l'autre. Ses gémissements étaient orchestrés par le mouvement de balancier de sa tête, tandis que l'homme tenait ses

cheveux et la faisait aller et venir sur son membre avec une régularité de métronome. Les hommes étaient sans pitié et la prenaient de manière mécanique, comme des athlètes parfaitement synchronisés, sans jamais manquer un coup de reins.

Je me suis immobilisée, bouche bée.

C'était animal mais terriblement beau, comme un ballet de chair, une danse des sens hédoniste.

J'étais arrivée au club en milieu de soirée : j'espérais convaincre Elle de me permettre de retrouver mes attributions au vestiaire et mon job de factotum. La colère que j'avais ressentie en voyant l'exposition avait disparu depuis

longtemps, et je voulais tendre le rameau d'olivier. Je n'avais pas reconnu le videur à l'entrée, mais il m'avait laissée entrer lorsque je lui avais expliqué que j'avais longtemps travaillé là.

En mon absence, la salle principale avait été refaite, et l'ambiance avait totalement changé. Les murs de pierre sur lesquels toute la panoplie BDSM était naguère exposée – des rangées d'instruments et de jouets, de crochets, de chaînes, de poulies, et une variété éblouissante de quincaillerie dont l'usage ne m'avait jamais été clairement expliqué ou montré – étaient à présents dissimulés sous de lourds rideaux en velours qui me faisaient penser à un restaurant indien de seconde zone. L'éclairage, naguère tamisé

et élégant, qui délimitait harmonieusement des zones de lumière et d'obscurité permettant la discrétion et l'exhibition en fonction de l'humeur de la soirée, était maintenant cru et brutal ; il isolait les participants dans une explosion de lumière blanche, plongeant le reste de la salle dans des ténèbres glauques et repoussantes, créant ainsi une zone idéale pour les voyeurs et les parasites. Le club avait perdu toute sa joie.

Mais le spectacle du trio en train de baiser était saisissant, certainement à cause de l'expression de la femme qui se faisait prendre. Elle avait l'air extatique, presque comme les soumis quand ils atteignaient la zone. C'était la femme la plus heureuse du monde, et elle avait

complètement oublié tout ce qui l'entourait, les spectateurs, les autres couples plus ou moins déshabillés, assis dans les alcôves, les quelques femmes aux talons vertigineux qui se déhanchaient maladroitement sur la piste de danse au rythme d'un morceau d'électropop, ivres comme si elles cherchaient à fuir quelque chose.

Le club n'était plus du tout le même : c'était devenu un baisodrome. J'ai détourné les yeux du trio en rut alors que les gémissements de la femme prenaient un accent désespéré sous l'effet de la jouissance et que l'infatigable duo poursuivait sa destruction soigneusement orchestrée.

Une dizaine de personnes étaient présentes dans la salle, et j'ai remarqué que leurs vêtements étaient différents, vulgaires, mal coupés, sans rien de l'éclat rituel des nuits BDSM : elles ressemblaient à des motards bruyants et ordinaires qui se seraient invités à un mariage.

J'ai regardé en direction du bar et n'ai reconnu aucun des employés.

Mon attention a été attirée vers l'escalier qui menait au donjon. Un rideau avait été installé, et l'accès aux niveaux inférieurs barré.

Je suis revenue vers la porte d'entrée juste au moment où les deux hommes ont échangé leur place. J'ai remarqué du coin

de l'œil que celui qui s'était fait sucer enfilait un préservatif. Le nouveau videur était toujours là.

— Le club est différent, ai-je avancé. Nouveaux clients, nouvelles... activités.

Il m'a lancé un drôle de regard, puis il a souri. Il mesurait deux têtes de plus que moi et il était bâti comme un catcheur. Ses biceps tendaient les manches de son tee-shirt noir.

— Oh oui ! Il y a eu un changement de propriétaire. C'est un club échangiste maintenant. Finis les trucs pervers ! Vous ne le saviez pas ? Dans deux semaines, ils feront les travaux au sous-sol pour le transformer en sauna, et on pourra tourner à plein.

Il a remarqué ma déception lorsque je l'ai dépassé pour regagner la rue et il m'a lancé en riant : — Désolée de te décevoir, petite, mais reviens quand tu veux, et je te laisserai me donner une fessée. Gratuitement.

Je lui ai fait un doigt d'honneur.

Qu'était-il arrivé aux clients réguliers ? À Elle et à Richard ? Avaient-ils trouvé un autre endroit ou étaient-ils devenus des orphelins dans la tempête, privés de leur plaisir ?

J'ai supposé qu'Elle était toujours avec Grayson et que je pouvais les joindre à Shadwell. Devais-je prendre tout cela comme un présage ? Le signe que mon ancienne vie était définitivement

derrière moi ? J'étais certaine d'une chose en tout cas : avec ou sans Neil, il était hors de question que je me livre à l'échangisme.

Tout en rentrant chez lui, je n'ai pas pu m'empêcher de penser de nouveau à l'expression béate de la femme du trio, comme si elle avait trouvé un endroit que je n'avais jamais approché. Même avec Leonard, quand nous baisions de manière alternativement tendre et brutale, et que mes entrailles fondaient en même temps que la partie rationnelle de mon cerveau, je savais que je ne pourrais jamais me laisser aller comme cela. Idem lorsque je dominais les hommes. C'était une autre sorte de plaisir.

J'ai repensé avec ironie à ce qu'avait affirmé Leonard, un soir à Barcelone : « Notre problème, Lily, c'est que nous sommes trop cérébraux. Du coup, on ne peut pas s'empêcher de garder le contrôle. Les gens moins intelligents sont moins compliqués en matière de plaisir. Ils l'assument totalement. »

Mon doux et triste philosophe. Mon philanthrope au cœur tendre.

Où était-il à présent ? Hors de ma vie : c'était ma seule certitude.

Le club que j'avais connu et où j'avais, d'une certaine façon, achevé mon éducation sexuelle, avait disparu.

Remplacé par un bouge vulgaire et ordinaire, où les gens échangeaient sans problème leur partenaire ou se prostituaient sur l'autel du sexe sans attaches. Je me sentais sale et j'étais en proie à des sentiments contradictoires. Qui étais-je pour juger les gens qui fréquentaient cet endroit et semblaient très heureux ? S'ils savaient, ils me prendraient pour une désaxée, la fille avec le tatouage en forme de larme qui prenait son pied en dominant les hommes, en jouant cruellement avec eux, tout cela pour assouvir ma colère et ma frustration tout en ayant l'impression que je valais mieux qu'eux. Ils ne comprendraient rien, ni à moi ni à la délivrance extatique que je fournissais aux soumis qui

s'agenouillaient à mes pieds, métaphoriquement parlant. Nous étions des deux côtés du miroir, et j'ai compris que personne ne savait ce qu'était le bon côté. Nous avons tous raison et tous tort. Et voilà que j'étais coincée au milieu, Lily au pays des merveilles, Blanche-Neige brandissant un fouet.

Neil est rentré du travail vers 19 heures. Il m'avait laissé un message un peu plus tôt en me demandant de ne rien préparer pour le dîner : il voulait qu'on sorte manger chinois.

— Le club fétichiste est devenu un baisodrome, ai-je annoncé. C'était... sordide. Tu le savais ?

— C'est arrivé quelques semaines

après ton départ pour l'Australie.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je pensais que tu le savais.

— Non. Comment tu l'as su, toi ?

Je ne pensais pas qu'il s'y soit jamais rendu seul.

— C'est Elle qui me l'a dit.

— Tu as toujours de ses nouvelles ?

(Neil m'a regardée en rougissant.)

Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oui.

— Oui, quoi ?

— Je l'ai vue après ton départ.

Il hésitait.

— Raconte-moi.

— La boîte qui leur louait le club voulait transformer l'immeuble, alors ils leur ont demandé de partir. À un moment, Elle espérait que Grayson ferait une offre pour racheter le club, mais quelque chose a mal tourné. Le conseil leur a refusé le permis de construire, et c'est un club échangiste qui a récupéré les locaux. Je n'y suis pas retourné depuis.

Il évitait de me regarder en face.

— Mais tu y es allé avant qu'il ferme ?

Il a de nouveau eu l'air d'hésiter.

— Euh... oui.

— Tout seul ?

J'étais curieuse. Cela ne ressemblait pas à Neil.

— J'y suis allé avec Elle. Mme Haggard.

— Oh ?

— Elle m'a contacté. Elle voulait savoir où tu étais. Je n'en avais pas la moindre idée à cette époque puisque tu ne m'avais pas encore écrit. Je le lui ai dit. Elle n'a pas eu l'air particulièrement déçue. Elle est devenue toute gentille. Bon, tu la connais. Elle allait à la pêche, mais je n'avais rien à cacher. Puis elle a commencé à me parler de ce qu'on avait fait, toi et moi. Je savais que c'était ton mentor, qu'elle t'avait formée. Elle a lourdement suggéré qu'elle pouvait me...

m'en donner davantage. Me montrer...

— Neil !

— Tu n'étais pas là, Lily. Et tu m'avais donné un avant-goût. Je mourais d'envie de retrouver ces sentiments, ces émotions... Quelque chose s'était éveillé en moi.

— Tu t'es soumis à Elle ?

Je l'avais vue à l'œuvre avec des victimes inconscientes de ce qui les attendait même si elles étaient consentantes. J'étais une gamine à côté d'elle, une dominatrice junior encore en formation. Elle était cruelle et brutale, et ne pliait jamais.

Pendant un bref instant, j'ai été

transpercée par une jalousie dévorante et foudroyante, à l'idée qu'Elle, entre toutes, avait possédé Neil. Elle savait pourtant bien qu'il était à moi.

Mes yeux m'ont trahie. J'ai senti une larme irrationnelle briser le barrage de mon indifférence. Neil me regardait, quêtant silencieusement mon pardon. Mais était-ce lui qui avait besoin d'être pardonné ? Ou moi ?

Je devais savoir.

— Raconte-moi.

— Tu veux vraiment savoir ?

Je me suis préparée au pire.

— Oui.

Il a soupiré profondément.

— Je suis allé au club plusieurs fois. Et aussi chez elle. Ce n'était pas comme ce qu'il y a entre nous..., mais je ne vais pas te mentir, Lily, avec elle c'était électrique. Comme si je marchais sur la corde raide d'un cauchemar en ayant sans cesse l'impression d'être à la fois retenu et de pouvoir tomber à tout moment. Comme si j'étais suspendu dans les airs sans pouvoir voir ou sentir la corde.

J'ai hoché la tête pour l'encourager à continuer. Il me faisait penser à Liana. Il avait le même désir de se tenir au bord du précipice. Mais je connaissais la théorie et je la comprenais. Je voulais savoir ce qu'elle lui avait fait. Je sentais déjà mes

cheveux se hérissier sur ma nuque comme un animal prêt à défendre sa progéniture.

— Elle m'a fouetté si fort que je n'ai pas pu m'asseoir pendant quinze jours. Elle a utilisé des baguettes... sur ma queue.

J'ai cillé. Les baguettes avaient l'air toute petites et inoffensives à côté d'une cravache ou d'un fouet, mais, en fonction de la façon dont elles étaient utilisées, elles pouvaient infliger une douleur intense, et, contrairement à d'autres instruments qui administraient une douleur passagère, celle des baguettes perdurait longtemps. Je ne pouvais même pas imaginer la souffrance qu'elles devaient donner à un pénis. Et j'avais vu

Elle les utiliser sur des soumis. Elle n'était pas tendre.

— Et plus. L'humiliation. J'ai nettoyé ses bottes avec ma langue. Je n'avais le droit de m'approcher d'elle qu'à genoux. Je portais des costumes de fille. Une jupe blanche et rose à volants et des talons hauts. Et un collier à clous roses avec une laisse.

— Qu'est-ce que ça te faisait ? ai-je demandé, plus curieuse qu'autre chose à présent.

— Les vêtements, c'est pas vraiment mon truc. Je n'ai jamais eu envie de m'habiller en femme. Mais je suppose que c'est pour ça que c'était vraiment humiliant. Sinon ça n'aurait pas été aussi

drôle pour elle. Quant aux autres trucs... ils m'ont fait me sentir complet. Comme si j'admettais enfin que je ne valais pas plus qu'un morceau de merde sur la semelle de sa chaussure. Accepter, ça m'a apporté la paix.

J'ai commencé à protester.

— Non. C'est assez dur comme ça d'en parler. Laisse-moi continuer, s'il te plaît.

Les mots sont restés coincés dans ma gorge.

— Je l'ai laissée me baiser. Avec un harnais. J'ai imaginé que c'était toi. Tu utilises ton doigt, mais j'ai toujours eu envie de plus.

J'ai hoché la tête, muette.

Tandis que Neil parlait, son visage était traversé par toute une palette d'émotions qui cheminaient de l'excuse à l'excitation, de l'envie à la honte. Puis ses sens désemparés empruntaient de nouveau ce sentier tortueux et compliqué.

Lorsqu'il est parvenu à la fin de son récit et a décrit comment Elle l'avait empalé et chevauché devant un parterre de soumis qui avaient regardé avec concentration, attendant peut-être impatiemment que leur tour vienne ou ayant au contraire très peur d'être les suivants, et de voir leur cul pris violemment par le rigide instrument de sa colère, son visage a été parcouru par un mélange fiévreux de souffrance et d'extase.

— Ça t'a fait mal ? ai-je demandé.

J'avais utilisé beaucoup de choses sur lui, mais je ne l'avais jamais pénétré ainsi. Je me contentais de lui mettre un doigt pour stimuler sa prostate et le pousser à bout, mais c'était une bénédiction ou une caresse en regard du terrible gode en ivoire d'Elle. J'avais vu des hommes pleurer quand elle les avait enculés.

J'avais l'estomac retourné. Je savais d'expérience que lorsqu'on a un partenaire attentionné le sexe anal peut être merveilleux, mais, avant de découvrir cela, quand j'étais inexpérimentée et que j'avais couché avec quelqu'un qui l'était autant que moi,

j'avais ressenti une intense souffrance, accompagnée d'un début de plaisir, lorsque j'avais été sodomisée. Et le sexe de mon partenaire n'avait rien à voir avec la taille du gode japonais qu'utilisait Elle. Sans compter qu'elle n'avait certainement pas été tendre.

— Oui, a répondu Neil. Beaucoup.

J'ai cligné des paupières pour exprimer ma compassion.

— Le truc, c'est qu'elle m'a poussé, mais qu'il n'y avait rien qui me rebutait. Certaines choses me soulageaient, c'est tout. C'était une façon de m'accepter comme je suis. Mais d'autres choses m'excitaient terriblement. La douleur. Les baguettes me font jouir quand on les pose

sur ma queue, Lily. Je n'ai pas besoin de plus.

— Pourquoi est-ce que tu as arrêté ?

Il a détourné le regard.

— Je voulais que ce soit toi, Lily, a-t-il murmuré. Je me suis soumis parce que je voulais me punir de t'avoir éloignée de moi, de t'avoir fait partir en Australie. C'était ma façon complètement stupide de me faire pardonner, mais j'ai fini par admettre que c'était toi que je voulais. Alors, je suis venu te chercher en Australie...

— Tu es un idiot, Neil.

C'est tout ce que j'ai réussi à dire, et j'ai regretté mes mots aussitôt.

Je récoltais ce que j'avais semé.

Mon cœur a bondi, quittant son orbite.

— Viens là, ai-je ordonné.

Il s'est avancé, timide, hésitant, vulnérable. Et, pendant un instant, j'aurais aimé être à sa place. Savoir ce que c'était que d'aimer quelqu'un de manière inconditionnelle. Pour le meilleur et pour le pire.

Je l'ai pris dans mes bras, et nous nous sommes embrassés.

La douceur de ses lèvres m'a submergée, et j'ai pris conscience que nous ne nous étions jamais embrassés pour de bon, avec innocence et tendresse. Même lorsque nous nous étions retrouvés

à Darwin, ce n'était qu'une étape sur un chemin compliqué, pavé de souffrance, de colère et de désir. C'était si simple à présent, alors que nos langues se cherchaient, hésitantes, que nos souffles se mêlaient et que mes mains se glissaient sous sa chemise, mes doigts caressant ses abdominaux musclés.

Je l'ai déshabillé.

J'ai léché, titillé et mordillé ses tétons. Mes yeux ont erré lentement sur son torse presque imberbe, et j'ai salué une dernière fois Leonard et sa forêt de poils sombres avant de le chasser de ma mémoire une bonne fois pour toutes.

Neil a soupiré. Comme s'il imaginait déjà les étapes suivantes de notre danse :

je lui tirerais les cheveux jusqu'à ce qu'il en ait les larmes aux yeux, je presserais sans pitié ses couilles et je ferais courir mes dents sur son sexe. Il anticipait déjà les coups de la paume de mes mains sur ses fesses et il savait qu'il atteindrait cet espace neutre dans lequel il se permettait de tomber quand je sortais mon arsenal : martinet, *paddle*, cuir, chat à neuf queues ou tout autre instrument que j'avais volé au donjon désormais disparu d'Elle. Son âme tout entière tremblait au seuil de l'inconnu, appelant la douleur et la soumission, et acceptant ma volonté et mes désirs. Il tremblait parce qu'il n'avait aucun moyen de savoir ce qui allait se passer ensuite. Cette ignorance faisait partie du rituel : elle le réduisait à

l'impuissance, et, lorsque arriveraient le prochain coup, le prochain ordre, ce serait un soulagement, une récompense que je lui octroyais.

Nous nous sommes séparés.

Je me suis redressée. Et déshabillée.

Neil s'est agenouillé en silence et a levé vers moi des yeux aussi suppliants qu'un pénitent devant l'autel.

— Non, ai-je dit en lui tendant la main. Ce soir, tu me baises. Et je veux que tu sois dessus.

J'ai ouvert les bras.

La lumière d'un lampadaire, qui traversait la fenêtre, s'est réverbérée sur son visage. Ses yeux avaient l'éclat des

lucioles qui brillent dans le ciel nocturne.

Il s'est levé.

Je me suis agenouillée et j'ai pris la chaleur réconfortante de son sexe dans ma bouche jusqu'à ce qu'il atteigne le fond de ma gorge. Neil a retenu son souffle.

Ce soir, je voulais juste qu'il me baise. Et je nourrissais le faible espoir qu'en jouissant mon visage soit à moitié aussi beau que celui de la femme qui se faisait sauter par deux hommes dans le pathétique décor du club échangiste. Ce n'était pas beaucoup demander, non ? Et si cela ne suffisait pas à Neil, je pourrais toujours le fesser ou lui griffer le dos plus tard, n'est-ce pas ?

Je venais de décider que la fille avec le tatouage en forme de larme, la Blanche-Neige perturbée qui avait emprunté un chemin compliqué et incertain, verrait la vie, vivrait la vie, dans son ensemble.

Je voulais tout.

Épilogue

L'ATMOSPHÈRE MAUSSADE DE L'HIVER LONDONIEN AVAIT ENFIN LAISSÉ PLACE AUX PRÉMICES DU PRINTEMPS, MÊME si les matins étaient encore froids et que le givre qui se déposait sur les pare-brise ne fondait pas avant 9 heures. Mais le ciel était d'un bleu uniforme.

Lily avait retrouvé son job au magasin de musique, où elle avait été accueillie à bras ouverts par ses anciens collègues, comme si elle n'était jamais partie. Elle

savait que ce n'était pas un emploi d'avenir et elle était bien décidée à ne pas y passer sa vie ; elle s'était inscrite à une formation de journaliste, qu'elle suivait par correspondance. Elle avait brillamment réussi les deux premiers modules.

Elle n'était pas certaine de vouloir devenir journaliste, mais elle était intriguée par les possibilités de travail en free-lance. La célèbre violoniste Summer Zahova était récemment passée à la boutique pour acheter des accessoires pour ses instruments, et elles avaient discuté. Lily avait entamé la conversation en lui parlant du roman de Dominik sur lequel elle était tombée durant ses voyages, et que Summer semblait avoir

inspiré. Elle voulait savoir qui était l'auteur. Summer, avec un sourire amusé, avait admis que c'était son compagnon. Cet aveu avait été une libération pour Lily, comme si toutes les pièces du puzzle se mettaient enfin en place.

Pour se récompenser de ses bonnes notes, Lily avait fait un détour par Covent Garden en rentrant chez Neil, et elle s'était fait un cadeau dans une boutique de luxe de Seven Dials. Un cadeau pour elle mais aussi pour Neil.

— Déballe-le, avait-elle ordonné en remplaçant malicieusement les assiettes disposées sur la table de la cuisine par un coffret emballé dans un papier doré.

— C'est pour moi ?

— Non, répondit-elle. C'est pour tous les deux.

Il se pencha pour saisir la boîte et la soupesa. Il remarqua qu'elle était légère et il défit avec précaution l'emballage sans le déchirer. Lily ne put s'empêcher de glousser. Si c'était elle qui avait ouvert l'emballage, elle aurait été impatiente et sans pitié, et aurait déchiré le papier en mille morceaux.

Neil fronça les sourcils lorsqu'il aperçut l'élégant manche en cuir. Il s'en saisit fermement et le sortit du papier de soie. Les longueurs de daim coulèrent en dehors de la boîte comme des serpents et firent un faible « kchhhh » lorsque Neil fouetta théâtralement la table avec le

martinet.

— Pour tous les deux, hein ? répéta-t-il. Tu veux dire que c'est un cadeau pour que tu puisses me torturer ?

Il souriait de toutes ses dents.

— Même si c'était le cas, ne fais pas comme si ça ne te plaisait pas.

— Je ne peux pas te contredire.

— Regarde mieux.

Lily s'agitait impatiemment sur sa chaise. Les Noël's avec Neil allaient être cauchemardesques s'il ouvrait aussi lentement chaque cadeau.

Ses mains fourragèrent dans le papier de soie pendant une éternité, puis il finit

par sortir de la boîte un autre martinet.

— Deux ? demanda-t-il, intrigué. Tu comptes les agiter ensemble comme des bolas ?

Elle grogna, saisit les deux fouets par leurs lanières et les retourna pour lui présenter les deux manches.

Le visage de Neil s'illumina.

Les mots « Elle » et « Lui » étaient gravés en lettres gothiques dorées sur chaque manche. C'était la même police que le L de son tatouage.

— Tu me laisseras en utiliser un sur toi ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle. Si j'en ai envie et toi aussi.

Un jour que Lily était de repos, Luralynn, avec qui elle était restée en bons termes et qui était devenue une espèce de complice, l'invita à prendre le thé au *Ritz*. Elle lui conseilla fortement de s'habiller de manière traditionnelle pour l'occasion. Lily, par provocation, portait une minijupe plissée Burberry, qui était si courte que même Neil rougissait lorsqu'elle la mettait pour jouer. Elle avait enfilé un chemisier blanc moulant et une cravate qu'elle avait trouvée dans le tiroir de Neil, et qui devait être celle de l'uniforme de sa classe prépa.

Luralynn portait un costume masculin, tout en lignes droites et en rigueur. Elles

avaient l'impression de ressembler à Laurel et Hardy. Le portier s'inclina et souleva son chapeau quand elles franchirent la porte à tambour et entrèrent dans l'hôtel. Elles firent tourner quelques têtes, mais nul ne leur demanda de sortir. Le *Ritz* avait un *dress code*, mais elles l'avaient très intelligemment contourné.

Lauralynn adorait les ragots et n'était jamais à court d'histoires hallucinantes sur les gens qu'elle fréquentait. La plupart du temps, elle était d'une mauvaise foi délicieuse, drôle, indiscreète et pleine d'esprit. Lily aimait bien discuter avec elle. Lauralynn était déçue par l'évolution de la relation entre Lily et Neil, qui s'était transformée en un jeu à deux parties, où, d'un commun accord,

chacun dominait l'autre lorsque leur humeur et leur envie s'y prêtaient.

Lauralynn avoua à Lily qu'elle avait fréquenté pendant un temps un homme avec qui elle aurait pu atteindre le même genre de compromis, mais sa relation avec une autre femme, qu'il avait rencontrée avant elle, avait empêché sa partie soumise de faire correctement surface.

— C'était qui ?

Lily l'interrogea longuement, mais Lauralynn refusa de révéler son nom.

— Je le connais ?

Lily était intriguée. C'était encore une ombre qui se déplaçait derrière le rideau

de sa vie.

— Oui. Mais je ne te dirai pas de qui il s'agit.

— Tu n'es vraiment pas sympa, protesta Lily.

Lauralynn porta le dernier gâteau à sa bouche tout en tenant la tasse en porcelaine parfaite dans l'autre main. Elle était l'incarnation même de la lady. Elle reposa la tasse en regardant fixement Lily, comme si ce qu'elle avait à lui annoncer pouvait être mal pris.

— Quoi ? finit par demander Lily.

— Elle rouvre le club, annonça Lauralynn.

— Ah bon ?

— Au même endroit. Les propriétaires ont décidé de se débarrasser de l'immeuble. Le permis de construire ne va manifestement pas être délivré, et l'estimée Mme Haggard a convaincu son photographe chéri de racheter tout l'immeuble.

— Eh ben !

Tant de souvenirs refaisaient surface, songea Lily.

— Tu ne l'as toujours pas recontactée, commenta Luralynn.

— Non.

— Grayson non plus.

— Non plus.

— Ils disent le plus grand bien de toi, tu sais, affirma Luralynn.

Lily hésita.

— Je ne suis pas certaine de faire toujours partie de leur monde, avoua-t-elle.

— Foutaises, Lily ! C'est dans ton sang. Je vois déjà ton œil se mettre à briller. C'est une partie de toi.

Lily savait que Luralynn avait raison. Elle soupira, en espérant que, cette fois-ci, les choses seraient différentes. Pour elle comme pour Neil.

— Ils ouvrent le jour de la Saint-Valentin, poursuivit Luralynn. Je te donnerai une invitation pour tous les

deux.

Elle avait planifié tout autre chose pour le club. L'idée lui en était venue lorsqu'elle avait visité le bâtiment avec un membre du conseil de l'urbanisme. *Un homme stupide*, songea-t-elle tandis qu'il toussait nerveusement. Elle l'imagina à quatre pattes au bout d'une laisse : il se déplacerait, mal à l'aise sur le sol en pierre et, chaque fois qu'il parlerait, il sentirait la morsure infatigable du collier sur lequel elle tirerait. Le fantasme améliora considérablement son humeur. Elle lui ferait peut-être porter un collier avec les clous à l'intérieur. Elle regarda sa pomme d'Adam, qui montait et

descendait lorsqu'il parlait, et elle imagina la pression des clous acérés sur son cou de dindon.

Ses paroles la ramenèrent à la réalité.

— Je ne pense pas qu'il soit vraiment possible de...

— Ne soyez pas ridicule ! répliqua-t-elle. Tout est possible.

Avant que les échangistes qui avaient temporairement occupé le club abandonnent leur projet, ils avaient commencé à rebâtir les vieux tunnels qui s'étendaient comme les fils d'une toile d'araignée autour du premier donjon. Il y avait bien longtemps de cela, avant l'avènement des règles de santé et de

sécurité, les tunnels et les petites caves qui achevaient chacun d'eux avaient servi de celliers pour entreposer les marchandises qui étaient vendues au Smithfield Market tout près de là. Les nouveaux propriétaires avaient décidé de créer une grotte souterraine avec des bains et des piscines, afin de redorer un peu le blason de leur établissement : les clients pourraient prétendre qu'ils allaient au spa au lieu d'admettre qu'ils fréquentaient un baisodrome délabré.

Elle avait une très mauvaise opinion des échangistes et des spas, et, lorsque les deux étaient combinés, son opinion devenait encore plus dépréciative. Mais lorsqu'elle découvrit les tunnels, dans un moment exceptionnel de joie pure, elle

abandonna le masque de la terrible Mme Haggard, attrapa le bras de Grayson et couina comme une enfant dans une confiserie.

— Regarde ! avait-elle crié en battant des mains.

Il lui avait souri en retour et, chaque fois qu'une facture en rapport avec les travaux de rénovation arrivait, il repensait à l'expression de sa maîtresse adorée et se disait qu'un tel bonheur méritait tout l'argent qu'il dépensait.

Les différentes permissions officielles qui avaient contrecarré tous les plans des échangistes ne posèrent aucun problème à Elle. L'un de ses esclaves occupait un poste important au conseil, et elle n'avait

eu qu'à tirer quelques ficelles, *ou plutôt quelques chaînes*, se souvint-elle avec une immense satisfaction.

Lorsque Elle avait été enfin satisfaite du moindre détail, elle organisa l'ouverture et lança les invitations. Les élus étaient triés sur le volet, et il était hors de question de laisser entrer quiconque ne figurerait pas sur la liste. Cependant, elle ne composa pas cette liste en fonction de l'apparence physique, de la richesse ou de l'âge. Les invités furent choisis selon un critère très strict en accord avec le système de valeurs d'Elle.

— On n'invite que ceux qui nous comprennent, expliqua-t-elle à Grayson.

Les vrais joueurs. Pas de touristes, même si leurs bras moulés dans le latex sont super longs et que leurs poches sont bourrées de fric.

Les invitations en épais carton blanc ne portaient que la date, 14 février, et l'adresse, en lettres rouge sang pailletées d'or, qui brillaient à la lumière.

— On est encore invités à un mariage ? demanda Summer Zahova, la violoniste à la chevelure de flammes, à Dominik lorsqu'elle remarqua l'invitation épinglée sur le réfrigérateur à côté du menu du traiteur chinois qui faisait le meilleur canard laqué qu'elle ait jamais mangé.

— Non, répondit-il. Je pense que c'est la réouverture de ce club, près de Smithfield. Pas un mariage.

— Dieu merci ! commenta-t-elle avec un soupir de soulagement. Je ne pense pas que je puisse en supporter encore un. On y va alors ? Ça fait longtemps.

— C'est vrai, répondit-il en posant les mains sur ses hanches et en l'attirant à lui. Je suis étonné qu'Elle ne t'ait pas demandé de jouer pour l'occasion.

— Maintenant que tu le dis, j'ai reçu un coup de fil de mon agent. Elle a dit quelque chose à propos d'une ouverture où je ne suis pas censée mourir, et encore moins jouer.

Dominik se mit à rire.

— Je suppose que tu répètes depuis ?

De l'autre côté du parc de Hampstead, Viggo Franck protestait avec véhémence contre sa dernière tâche, sous l'œil perçant de Lauralynn. Il venait juste de terminer son ménage hebdomadaire quand la sonnette de la porte d'entrée avait retenti. C'était le facteur, qui attendait sur le seuil avec un paquet de lettres et un colis qui ne rentrait pas dans la boîte.

— Je me fous que vous soyez la reine d'Angleterre, répondit le facteur quand Viggo lui proposa de lui donner le code de l'alarme par l'interphone afin qu'il

puisse ouvrir la porte et déposer le courrier. Ça me suffit pas, mec ; j'ai besoin de votre signature. Je veux pas perdre mon emploi.

Il était inflexible.

— Vas-y, ordonna Lauralynn. Allez.

Elle avait l'air très amusée par la situation, et ses yeux pétillaient.

Viggo s'arrêta et jeta un coup d'œil sur sa tenue. Il portait un costume de soubrette en plastique bon marché. Et il n'était même pas noir et blanc. Pire que cela : la jupe était une horreur rose et blanc, avec un volant énorme qui ne se balançait pas sur ses hanches lorsqu'il marchait, mais qui pendait sur son cul, lui

donnant une apparence débraillée qu'il détestait. Il tenait dans la main droite un plumeau assorti avec un affreux manche en plastique.

— Pas la peine de faire comme si tu craignais d'être pris en photo par les paparazzis. Tout le monde s'en fout. Ils savent que tu es un pervers.

Oui, avait-il envie de répondre, mais il y a pervers et pervers... Et personne ne savait à quelle catégorie il appartenait. C'est cela qui était amusant.

Mais, en ce qui concernait Lauralynn, il n'arrivait pas à ne pas obéir à ses ordres. Il ouvrit donc joyeusement la porte, avec toute la dignité dont il est possible de faire preuve lorsqu'on est

perché sur des talons rose vif, puis revint quelques instants plus tard en portant une pile de lettres et un paquet contenant un nouveau jouet que Lauralynn avait commandé dès qu'elle avait su qu'Elle avait commencé à envoyer les invitations.

— Voilà ton colis, annonça Viggo sans manifester la moindre irritation. Je pense qu'à partir d'aujourd'hui le facteur sera beaucoup plus aimable. Ou alors on ne le verra plus jamais.

L'invitation de Luba voyagea beaucoup plus loin, jusqu'à Darwin. La jeune femme venait d'attacher son vélo devant la bijouterie lorsqu'elle remarqua

l'enveloppe qui dépassait sous la porte. Chey était déjà à l'intérieur, mais il était tellement absorbé par la précieuse cargaison d'ambre qu'il avait fini par obtenir qu'il n'avait pas fait attention au courrier.

Il se leva pour la saluer quand elle entra et il replaça d'une caresse les courtes boucles blondes que le casque avait dérangées. Luba avait toujours les cheveux courts. Chaque fois qu'il la regardait, Chey était submergé par le souvenir : c'était lui qui lui avait coupé les cheveux pour qu'elle dissimule plus aisément ses traits féminins après qu'ils avaient réussi à quitter Dublin et à fuir les mafieux russes qui avaient tenté de l'assassiner. Ils avaient refait leur vie en

Australie.

Luba posa la pile de prospectus et de factures sur le bureau, et examina l'épaisse enveloppe blanche.

— Il n'y a ni timbre ni adresse, commenta-t-elle avant de l'ouvrir rapidement.

Elle craignait que les ennemis de Chey n'aient retrouvé sa trace, même si elle savait que Viggo Franck, qui les avait aidés à s'échapper cette terrible nuit-là, avec l'aide de Luralynn, de Summer et de Dominik, avait créé d'innombrables diversions pour brouiller leur piste à jamais.

Elle se détendit en voyant les lettres

rouges et en lisant la note qui avait été ajoutée en plus de la date et de l'adresse.

— Ç'est en rapport avec le Réseau. Ils veulent que je danse et me disent qu'ils s'occupent de tout.

— C'est sans danger ?

— Je les connais bien. Ce sont des magiciens. Ça veut dire qu'on pourrait retourner en Europe et que je pourrais danser une dernière fois.

Il se pencha vers elle et l'embrassa tendrement sur le front.

Neil venait juste de trouver le courage d'abattre le martinet qui lui appartenait

sur les fesses nues de Lily lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Merde ! commenta-t-il. Ne bouge pas.

— Je ne vois pas où je pourrais aller, répondit sèchement Lily.

Neil avait reçu une prime substantielle pour avoir conquis un nouveau client et il l'avait utilisée pour transformer son appartement en décor de film tout droit sorti de pervers.com. Lily était pieds et poings liés, entièrement nue, sur une croix de Saint-André qui se dressait dans le séjour.

— C'était important ? demanda-t-elle en entendant ses pas revenir vers le salon.

— Pas autant que ce que je vais te faire, rétorqua-t-il en balançant le carton d'invitation sur le comptoir sans l'ouvrir.

Lorsque vint enfin la nuit, elle fut parfaite. L'air était immobile et glacé. Le givre s'était déposé sur les chemins et les pare-brise, et, lorsque Lily descendit du taxi, son souffle flotta dans l'air comme un nuage.

Neil lui tint la portière et l'aida à attraper la traîne de sa robe grise. Il portait un élégant smoking noir, avec une chemise blanche et un nœud papillon, mais ce n'était que pour faire le trajet. Dans ses bras, il tenait un grand sac de

voyage qui contenait, entre autres, un minuscule short en latex sur lequel s'étalait « Propriété de Lady Lily » en lettres argentées.

Lily serra étroitement contre elle son manteau en fausse fourrure. La robe, la même que celle qu'elle avait portée au bal, était magnifique mais pas du tout adaptée aux éléments. Ses Dr Martens crissèrent sur le sol. Elle les remplacerait par ses mules en soie dès qu'ils seraient dans le club. Encore que, si Neil n'était pas sage, il pourrait sentir dès à présent la semelle de ses bottes sur son dos.

— Qu'est-ce qu'il y a dessous, d'après toi ? demanda-t-elle à Neil en désignant le rideau de

velours noir qui avait été dressé à l'extérieur pour dissimuler le nom du club.

— Aucune idée, répondit-il, mais je suis certain qu'on le saura bien assez tôt.

À l'intérieur, une rangée d'hôtes attendait les invités pour les débarrasser de leurs manteaux et leur faire les honneurs du lieu.

— Préférez-vous une Alice ou un lapin ? s'enquit la maîtresse de cérémonie, une petite femme brune aux courbes voluptueuses, dont la robe à volants somptueuse ne laissait aucune place à l'imagination.

Sa peau était entièrement recouverte

d'étoiles et de lunes, dans un mélange d'argent, de bleu et de noir, comme le ciel nocturne.

Lily jeta un coup d'œil à la rangée.

— Un lapin, s'il vous plaît, répondit-elle.

Les Alice, constata-t-elle, étaient les danseurs habillés en cygnes du bal. Ils portaient tous des robes bleu roi recouvertes de tabliers en dentelle, avec des gants blancs assortis et des socquettes. Les lapins étaient des femmes, mais, au lieu du traditionnel costume de *Playboy*, elles arboraient des smokings en latex blanc et des hauts-de-forme noirs avec un liseré rouge. Elles avaient toutes un mouchoir rouge plié dans leur pochette

et de grosses montres à gousset argenté. Leurs bouches peintes en carmin étaient surmontées d'une fausse moustache finement recourbée.

Un lapin bondit hors de la rangée, et la femme enjoignit à Neil et à Lily de la suivre.

— Par ici, s'écria-t-elle. Je vais vous montrer le chemin.

Ils hâtèrent le pas pour la rattraper alors qu'elle disparaissait au fond de couloirs que Lily n'avait jamais vus, alors même qu'elle avait longtemps fréquenté l'endroit. Ils n'avaient même pas eu le temps d'ôter leurs manteaux ou de se changer.

— Le vestiaire est sur le chemin, cria le lapin comme si elle avait lu dans les pensées de Lily.

La première pièce était peinte en blanc brillant, comme un paysage lunaire. Lily tendit la main. Quelque chose tombait du plafond. Des flocons de neige ou une pluie de cristal. Mais ce n'était ni l'un ni l'autre, juste une illusion d'optique qui donnait l'impression que tout était baigné dans la lumière.

Un long bar courait tout autour de la pièce. Sa surface brillait à cause des petits cristaux posés sur le comptoir. Les nombreux barmans qui officiaient derrière portaient tous un costume de Chapelier fou et ils servaient des

cocktails dans un assortiment de verres hauts et de vieilles tasses en porcelaine.

Lily saisit un verre sur le plateau d'un serveur qui passait par là et goûta le breuvage. *Grenadine*, décida-t-elle, en faisant rouler le liquide dans sa bouche. *Et vodka.*

— Tes lèvres brillent, remarqua Neil lorsqu'elle reposa le verre.

— Il y a des paillettes sur le bord du verre.

— On va en être tous couverts d'ici à la fin de la soirée.

— Je suppose que c'est le but, rétorqua-t-elle.

La pièce suivante formait un contraste

saisissant avec la première. Les murs étaient peints en noir profond et éclairés par des candélabres. Une lourde odeur d'encens imprégnait la salle.

— Pour ton côté gothique, s'émerveilla Neil.

À l'entrée de la pièce, sur une estrade solennelle, était assis un couple entre deux âges. Ils portaient des costumes victoriens assortis et ressemblaient à des vampires attendant que leurs victimes consentantes s'égarer près d'eux. Ils tenaient tous deux une soucoupe mauve et buvaient dans des tasses identiques. Les paillettes s'étaient répandues ; quand ils sourirent au jeune couple, leurs dents brillèrent de mille feux.

— Elle me dit quelque chose, remarqua la femme. On l'a déjà vue quelque part, non ?

— Mmmm, réfléchit son compagnon. Probablement.

— C'est ce tatouage en forme de larme, Ed. Il me semble le reconnaître.

Mais, avant que Clarissa ait pu mettre le doigt sur le souvenir, le jeune couple avait disparu, entraîné par l'hôtesse qui menait la visite. De toute façon, il y avait fort à parier qu'ils les croiseraient de nouveau plus tard dans la soirée, et certainement de manière plus intime.

— Ouah ! commenta Neil. Je me demande si on sera comme ça dans vingt

ans.

Lily songea qu'elle allait devoir penser à le bâillonner. Elle n'avait quasiment pas dit un mot depuis qu'ils étaient entrés dans le club. Elle voulait juste s'imprégner de ce qu'elle voyait. C'était merveilleux. Elle avait l'impression qu'elle venait de se réveiller et se retrouvait plongée en plein milieu de la plus heureuse des rêveries conscientes, et qu'elle pouvait y rester aussi longtemps qu'elle le souhaitait.

Un mur d'humidité les frappa quand ils atteignirent le couloir suivant. Ils se trouvaient dans une serre emplies de plantes et de fleurs tropicales. Des oiseaux pépiaient, et une brise légère

caressait leurs épaules.

En plein milieu de la pièce se tenait une magnifique femme blonde. Elle était entièrement nue, les bras dressés au-dessus de la tête et peints en mauve lilas. Le regard de Neil se posa immédiatement plus bas. Il se sentit coupable. Il essayait de ne pas faire trop étalage de ses tendances au voyeurisme, mais c'était difficile.

— C'est un pistolet ? demanda-t-il à voix feutrée à Lily.

Le minuscule dessin était tatoué juste au-dessus de son sexe. Neil avait compris depuis longtemps qu'il n'était pas le seul à avoir un tatouage dans un endroit que peu de monde pouvait voir. Cette pensée

lui plaisait. Il avait l'impression d'avoir enfin trouvé sa place.

— Oui, répondit Lily en souriant. Il faut la regarder danser. Elle est incroyable. Les autres salles peuvent attendre.

Luba déroula ses bras et commença à se balancer. Après quelques instants de silence, les notes claires d'un violon résonnèrent dans la pièce.

Encore *Les Quatre Saisons*, de Vivaldi. Lily leva la tête pour localiser la provenance de la musique. Elle n'avait pas l'impression qu'elle se déversait par des enceintes.

Summer Zahova était suspendue sur

une plate-forme en verre près du plafond. Lily n'apercevait que l'éclat de ses cheveux et les courbes familières de son corps. Elle aurait reconnu cette musique n'importe où. La plate-forme se dressait au beau milieu de la pièce, et Summer était nue. Quiconque levait les yeux aurait une vision de ses longues jambes fuselées, et, si elle bougeait un peu et écartait légèrement les pieds, tous auraient la confirmation que c'était une vraie rousse.

Richard, en bon Monsieur Loyal, se tenait à l'arrière-plan, dans toute sa splendeur, maître incontesté de son domaine.

Lily remarqua alors les deux hommes

assis au fond de la pièce, quasiment dissimulés par la végétation. L'un était brun et l'autre blond. Ils portaient tous deux un pantalon en latex et un haut en résille. Ils formaient un beau couple malgré leur air un peu timide. Dominés par leurs femmes, comme cela était juste, songea Lily, suffisante. Elle les examina de nouveau et reconnut l'homme à qui elle avait loué le violon il y avait de cela des années.

Dominik.

— Salut, beauté, l'interpella une voix effrontée derrière elle en interrompant brutalement le spectacle.

C'était Lauralynn, vêtue de sa combinaison en latex préférée et de ses

bottes à hauts talons. Viggo la suivait à quatre pattes, entièrement nu. Elle avait quand même eu la gentillesse de lui permettre de protéger ses genoux et la paume de ses mains de la dureté du sol avec des protections. Il s'approcha, et Lily manqua d'éclater de rire lorsqu'elle remarqua le plug anal qui dépassait de son cul. C'était une longue queue noire de cochon, en tire-bouchon.

— Ne t'avise jamais de me faire porter ça, siffla Neil à l'oreille de Lily. C'est ma limite.

Lily lui tapota le genou pour le rassurer.

— Hé ! s'exclama quelqu'un de derrière une fougère.

Liana et Leroy firent leur apparition.

— On a commencé tôt, expliqua Liana en s'essuyant la bouche sans paraître gênée le moins du monde.

Le pantalon en cuir de Leroy était encore à mi-cuisse, et, lorsqu'il se rajusta, Lily remarqua que son sexe était couvert de paillettes.

— On est tous là, remarqua Lily.

— Je sais, répondit Liana. C'est génial, non ?

Lorsque minuit sonna, tous les invités furent conduits à l'extérieur, flûtes à champagne à la main. Certains étaient

ivres, d'autres simplement joyeux ; certains habillés, d'autres plus ou moins dévêtus, et ils se déversèrent tous dans l'étroite rue en un cocktail effervescent de cuir, de soie, de latex, de coton, parmi les plus fins, et de tous les tissus existants.

— Et voilà ! cria Elle.

Elle portait un incroyable costume ultramoulant en latex, qui révélait plus de choses qu'il n'en couvrait, et des talons vertigineux incrustés de diamants. Elle tira fermement sur une corde de bondage rose, dévoilant l'enseigne du club. Elle ne s'alluma pas tout de suite, et tous retinrent leur souffle. Puis les néons clignotèrent avant d'exploser en lettres

lumineuses.

« 80 notes »

— Le club est baptisé, proclama Elle devant la foule enthousiaste.

Pendant que les invités revenaient dans le club pour poursuivre les festivités, Lily fut bousculée et se retrouva à côté de l'exubérante Elle. La dominatrice suprême lui sourit largement.

— Pourquoi *80 notes* ? s'aventura à demander Lily. Ça veut dire quoi ?

Elle se mit à rire.

— Rien, Lily. C'est quelque chose qui nous est venu comme ça. Ça ne veut rien dire du tout, mais à présent nous pouvons vivre heureux à jamais.

80 Notes de Nuit

Prologue

L'ENFANT PRÈS DU LAC

L'ENFANT DORMAIT.

La lueur de la lune traversait la fenêtre du motel, et les bruits assourdis du lac voisin leur parvenaient, transportés sur le tapis de nuit. Ils reposaient, immobiles, sur le lit étroit. L'Ingénieur et la future Dame étaient tous deux silencieux, absorbés dans leurs pensées, attentifs au rythme régulier du souffle du bébé, qui

accompagnait le murmure des cigales.

— Je ne savais pas que les cigales chantaient la nuit, remarqua-t-elle.

— C'est peut-être à cause de la lumière de l'embarcadère, répondit l'Ingénieur. Ou de la canicule.

— C'est vrai qu'il fait chaud...

Instinctivement, elle lissa le drap qui recouvrait leurs corps du plat de sa main moite, comme si, en faisant disparaître les plis, elle atténuait la chaleur suffocante.

— Ce sont peut-être des criquets ou des sauterelles, proposa-t-elle.

— Non, ce sont des cigales, affirma l'Ingénieur. Je reconnais leur chant

particulier.

La jeune femme se tut et se tourna vers lui, caressant légèrement sa peau du bout des doigts.

L'Ingénieur soupira, submergé par un incontrôlable sentiment de gratitude. Ils étaient côte à côte, les yeux grands ouverts. Le couffin du bébé était posé sur le sol à côté de sa femme, afin qu'elle puisse garder l'œil sur lui et saisir l'arceau en bougeant de quelques centimètres seulement.

Il pivota vers elle. Sa femme.

Depuis deux semaines seulement.

Ses longs cheveux blonds étaient étalés sur l'oreiller, dorés, royaux.

Il se repassa dans son esprit la courte cérémonie de mariage dans la mairie du village pittoresque où ils avaient trouvé refuge après avoir fui le Bal. C'était dans ce hameau que leur enfant était né. Leur refuge dans la tempête, une petite communauté dans une vallée perdue parsemée de lacs et sur laquelle ils étaient tombés par hasard.

Ils avaient violemment débattu : ce joli mais touristique rassemblement de cottages de cartes postales, de boutiques de souvenirs et de chalets autour d'un petit lac était-il vraiment le meilleur endroit où se cacher ? Ils en avaient finalement décidé ainsi. Vivre au sein du flot sans cesse renouvelé de visiteurs était une façon de se dissimuler. Le

printemps était bien avancé, et le terme était prévu pour le début de l'été. En arrivant en bus, ils avaient remarqué un petit hôpital non loin du village. De plus, ils savaient qu'ils ne pouvaient pas fuir éternellement. Cet endroit en valait bien d'autres.

La cérémonie n'en avait pas été vraiment une. Le maire portait un costume noir et une cravate sombre, et ils avaient eu pour témoins la sage-femme du coin, qui avait présidé à l'accouchement, et le propriétaire de l'auberge dans laquelle ils avaient logé à leur arrivée. Ils ne connaissaient personne d'autre en ville. Tout avait été expédié en dix minutes, et la seule touche de couleur avait été apportée par un bouquet de roses rouges

que l'Ingénieur avait assemblé à la hâte. Le bébé, dans son couffin, était resté silencieux pendant l'échange des vœux durant lequel ils avaient énoncé les mots de rigueur avant d'être déclarés mari et femme.

L'Ingénieur tendit la main et passa les doigts dans les longs cheveux de sa femme. Il avait l'impression de caresser de la soie, ce qui l'apaisait et l'excitait tout à la fois. Il inspira profondément afin de s'immerger dans l'instant. De le faire durer.

Si l'enfant avait été un garçon, ils auraient pu décider de rester un certain temps là ou ailleurs, et envisager de se poser quelque part, afin d'échapper à la

route et à leur fuite sans fin. Mais cette possibilité leur avait été refusée. Le Bal ne permettrait jamais à la fille de la Dame d'honneur d'échapper à son destin.

— Tu ne peux pas dormir, n'est-ce pas ? demanda sa femme.

— Non.

Elle bougea à ses côtés et, se laissant glisser sans effort dans le creux au milieu du matelas, qui portait l'empreinte des centaines de couples qui s'étaient succédé dans le lit avant qu'ils en héritent, elle se blottit contre lui. Il dormait nu, et elle avait pour habitude de porter une fine chemise de nuit en coton qui était à présent remontée au-dessus de sa taille.

Le contact fut électrique. Comme toujours depuis la première fois que leurs corps s'étaient frôlés, une nuit d'été une année plus tôt alors qu'ils travaillaient tous deux au Bal.

Leurs lèvres se trouvèrent.

Exactement comme lors de cette nuit fatale, pendant que les feux d'artifice rugissaient dans le ciel au-dessus des champs lointains, marquant le début de la bacchanale, une palette multicolore de feu, d'étincelles et de flammes baignant le paysage dans un rideau de magie.

Leurs cœurs battaient au même rythme.

Aujourd'hui comme hier.

L'Ingénieur enlaça sa femme tout en

chassant les bruits imaginaires du dernier Bal auquel ils avaient participé. Il se rappela combien ils s'étaient délectés de cette première étreinte qui avait semblé ne jamais prendre fin. Tout avait disparu autour d'eux, les laissant seuls au milieu d'un cocon de silence et de tendresse, vacillants, suspendus dans la brise flottante de leur propre souffle, la douceur de leur peau, le désir qui se lisait dans leur regard.

Ils avaient alors immédiatement su tous les deux qu'ils avaient attendu cet instant toute leur vie.

Elle avait murmuré son prénom, comme pour ne pas l'exposer aux oreilles indiscrètes. L'Ingénieur avait chuchoté le

sien en allongeant chaque syllabe et en caressant chaque son.

Cramponnés l'un à l'autre comme si leurs vies en dépendaient, ils s'étaient contemplés, cherchant leurs mots, les mots justes, les mots faux, n'importe lesquels pourvu qu'ils puissent s'y raccrocher.

— On n'a pas le droit, avait-elle dit sans toutefois le lâcher. On ne peut pas être ensemble.

Elle avait frissonné.

— Tu sais ce qu'il advient à l'aube, n'est-ce pas ? avait-elle poursuivi.

— Oui, avait acquiescé l'Ingénieur.

C'était lui qui avait conçu la console

de cérémonie. Il ne pouvait pas faire semblant de ne pas savoir.

Elle serait inscrite pour la première fois.

Elle serait marquée une fois pour toutes comme la Dame d'honneur.

Ils avaient fui.

Tout en sachant qu'ils seraient inévitablement poursuivis.

Jusqu'au bout du monde.

— Serre-moi fort, ordonna sa femme.

L'Ingénieur revint au présent. À la chambre suffocante malgré les fenêtres grandes ouvertes qui n'allégeaient en rien la chaleur de plomb. Ses doigts

s'attardèrent sur sa chevelure avant de caresser ses épaules nues. Elle avait la peau moite.

La petite main de sa femme caressa sa poitrine nue, ses ongles glissèrent tendrement sur sa peau, l'attirant à elle. Il sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis la naissance du bébé. Ils n'en avaient pas parlé, c'était comme ça, c'est tout. Ils attendaient le bon moment.

Le matin, il l'avait regardée se doucher à travers la porte entrouverte de la salle de bains. Son corps, d'une blancheur de porcelaine, brillait sous le jet d'eau comme un joyau, et l'Ingénieur avait senti sa poitrine se contracter. Il était submergé

par l'apaisante familiarité de son désir pour elle. Il savait que cela ne s'arrêterait jamais.

Il y eut un bruit assourdi. Le bébé avait régurgité ou hoqueté.

Ils s'éloignèrent l'un de l'autre.

— Elle se réveille ?

Sa femme jeta un coup d'œil de son côté du lit.

— Non. C'est trop tôt, je pense.

Juste à ce moment-là, comme en réponse espiègle à l'affirmation de sa mère, l'enfant ouvrit grands les yeux, dévoilant des pupilles sombres qui illuminèrent son visage potelé.

Ses parents sourirent.

Le bébé les contempla en silence, inquisiteur.

— Tu as faim ? demanda la mère à l'enfant.

Elle fit glisser la bretelle de sa chemise de nuit, découvrant ainsi un sein gonflé au téton délicatement rosé. Sans changer d'expression, le bébé se mit à téter dans le vide.

— Elle a toujours faim, constata l'Ingénieur.

Sa femme se pencha, prit sa fille dans ses bras et la cala contre sa poitrine.

— On ne lui a toujours pas choisi de prénom, remarqua-t-il.

Jusqu'à présent, ils s'étaient contentés de la nommer affectueusement « Boulette », sans arriver à se décider pour un nom. Chaque fois qu'ils pensaient être parvenus à se mettre d'accord sur un prénom, ils le rejetaient le lendemain matin parce qu'il était inintéressant, inapproprié, banal ou complètement à côté de la plaque.

— On va bien finir par trouver, dit l'Ingénieur qui contemplait sa femme et sa fille avec une fascination sans faille.

Une fois nourri et changé, le bébé se rendormit rapidement.

— Elle va dormir quelques heures, assura sa femme.

L'aube pointait à travers la fenêtre ouverte du chalet, baignant la pièce de son éclat frémissant. La température remontait déjà, et le chant monotone des cigales s'amplifiait crescendo.

Dans son couffin, l'enfant n'avait pas l'air troublée par la chaleur. Elle était calme, les cheveux bruns mal répartis sur son petit crâne, le souffle régulier, rassurant.

— J'ai besoin de prendre l'air, annonça sa femme en s'essuyant le front.

— Je ne pense pas qu'il fasse moins chaud dehors, fit remarquer l'Ingénieur.

— Près du lac, si, peut-être, répondit-elle en regardant avec envie en direction

de la calme étendue d'eau au-delà du rideau d'arbres qui encerclait le motel et ses cottages.

Le parking à l'entrée était désert. Ils étaient seuls ce jour-là.

Il baissa les yeux vers le couffin posé sur le sol, entre le lit défait et le mur.

— Et l'enfant ? demanda-t-il.

— Elle vient juste de téter, fit observer sa femme. Elle va dormir jusqu'à midi, ou au moins 11 heures. Ne t'en fais pas pour elle. On ne sera pas absents plus d'une heure.

— D'accord, accepta l'Ingénieur avec réticence.

Ils se penchèrent sur le couffin et

déposèrent un baiser sur le front de leur fille, comme s'ils recherchaient l'absolution pour leur absence momentanée. Ils sortirent ensuite et parcoururent au pas de course les quelques centaines de mètres qui les séparaient du lac.

— Nous sommes suffisamment près pour l'entendre pleurer. Elle a un sacré coffre, notre petite, remarqua la Dame d'honneur.

Main dans la main, ils marchèrent pieds nus sur l'herbe et traversèrent le rideau inégal de hauts chênes, avant de déboucher sur la rive de boue sèche du petit lac. Une petite jetée branlante surplombait l'eau immobile, et, soudain,

une brise infime et légère s'éleva des faibles profondeurs de l'eau comme par magie et caressa leur peau, chassant faiblement la chaleur montante du jour qui débutait.

Les planches irrégulières étaient tièdes sous leurs pieds, et ils s'éloignèrent de quelques mètres du bord du ponton.

À cette distance des arbres et des champs, le chant incessant des cigales s'était estompé, et le jeune couple était environné par un silence irréel.

Une rafale de vent venue de nulle part fit soudain frémir les frondaisons des arbres derrière eux ; le craquement brutal des branches et le froissement des feuilles laissées dans son sillage

atteignirent les oreilles de l'Ingénieur. Par réflexe, il pivota rapidement et crut apercevoir une ombre qui courait entre deux arbres, avant de s'évanouir comme un spectre. Une soudaine angoisse le saisit.

— Que se passe-t-il ? demanda sa femme en sentant la soudaine tension de son mari.

— Je ne sais pas, répondit-il. J'ai cru que quelqu'un nous épiait.

— Tu as un nouvel accès de paranoïa, commenta-t-elle. Et puis, de toute façon, quelle importance ? Nous sommes mariés, je te rappelle, et ce ne serait pas la première fois qu'on nous verrait nus, n'est-ce pas ?

Il contempla quelques instants de plus l'espace entre les deux arbres, puis fit face à sa femme.

— Ce n'est rien. Ne t'inquiète pas.

Il ne lui avait pas dit que la veille, alors qu'il était descendu au village pour acheter des provisions et du lait frais, il avait croisé un couple d'étrangers dont l'accoutrement différait de l'habituelle tenue des touristes de la région. Il avait remarqué que la femme le regardait étrangement. Cependant, il ne les avait jamais vus au Bal, ni elle ni l'homme qui l'accompagnait. Il avait rapidement chassé l'idée qu'ils puissent être sur leurs traces, mais cette pensée s'était manifestement enracinée en lui, et elle

refaisait surface à cet instant.

— Je t'aime, dit l'Ingénieur.

Sa femme pivota vers lui et lui sourit de cette façon qui faisait fondre son cœur, puis, presque au ralenti, elle fit glisser les bretelles de sa chemise de nuit et laissa le fin vêtement tomber à ses pieds. Elle ne portait rien en dessous. Les premiers rayons du soleil jouaient sur ses tresses blondes et couronnaient les brins dorés d'un halo délicat.

Cloué sur place par la beauté de sa femme, qui attendait, immobile, les pieds légèrement écartés, l'Ingénieur retint son souffle. Il buvait des yeux le moindre détail du corps qu'elle venait de dévoiler, les indescriptibles teintes de rose de ses

tétons, sa cage thoracique que l'on devinait sous la peau blanche, le feu sombre de son buisson, la courbe élégante de ses hanches, l'exquis cercle de sa cheville et le bracelet qu'il lui avait toujours connu. Il leva les yeux, et leurs regards se croisèrent. Son âme plongea dans les profondeurs de son être.

Il s'approcha et l'embrassa, s'abandonnant à la douceur de ses lèvres. La peau nue de sa femme s'enroula autour de la sienne. Leur étreinte sembla durer une éternité ; le temps suspendit sa course pour eux.

Elle finit par reculer. Il avait les yeux fermés.

Le soleil se levait par-delà l'horizon

tremblotant derrière lui et gagnait en force de minute en minute. Ses rayons féroces caressaient son dos nu, et, pendant un bref instant, il fut étourdi. Il ne savait pas ce qui était le plus chaud, des rayons tranchants et lents qui voyageaient dans son dos ou du brasier de sa bouche, qui jouait avec son sexe comme elle seule savait le faire.

L'Ingénieur émit un petit cri.

— Pas maintenant. Pas comme ça, protesta-t-il. Je veux être en toi.

Ce serait la première fois qu'ils feraient l'amour depuis la naissance de leur fille, et il voulait que ce moment soit inoubliable.

Sa femme se détacha de lui, et il s'agenouilla à ses côtés. Le bois rugueux des planches de la jetée le rappela à l'inconfortable réalité. Il tendit le bras vers la chemise de nuit, qu'il étala sur le sol, avant d'étendre délicatement sa femme dessus et de lui écarter les jambes.

Elle étendit les bras de part et d'autre, et son corps s'ouvrit comme une croix, prêt à accueillir l'invasion imminente et bienvenue.

Ils étaient étalés sur la jetée en bois, épuisés et repus. Le soleil achevait de se lever au-delà de l'horizon tremblant derrière eux. Ses rayons étaient de plus

en plus vigoureux sur leurs corps.

— Viens, l'entraîna-t-elle en se levant.
Qu'est-ce que tu attends ?

Sur ces mots, elle fit face au lac et prit son envol : son plongeon provoqua des milliers de ridules sur la surface tranquille de l'eau.

Le bruit de son rire résonna dans l'air.

L'Ingénieur hésita brièvement puis la suivit. L'impact de son corps créa une galaxie de cercles concentriques qui se déplacèrent rapidement sur la surface déjà troublée du lac.

L'eau froide était revigorante, et ils s'aspergèrent comme des enfants joueurs, appréciant la façon dont leur peau

brûlante se rafraîchissait ainsi.

— Attrape-moi, ordonna sa femme en nageant vers le centre du lac.

En le voyant approcher, elle sauta et plongea sous l'eau pour lui échapper, afin de prolonger le jeu.

Lorsqu'il atteignit l'endroit où elle avait disparu, elle n'avait pas refait surface. Il se rendit compte qu'il avait atteint le point le plus profond du lac, bien différent des abords plus sûrs d'où ils étaient partis. Il patienta quelques instants, puis, submergé par un mauvais pressentiment, il s'immergea complètement dans l'eau. Il lui fallut un temps douloureusement long pour que ses yeux s'accoutument à la vase sous-

marine, et il dut se forcer à garder les yeux ouverts alors que son instinct se révoltait.

Il tourna sur lui-même pour la chercher, paniqué. Ses poumons brûlaient sous l'effet de l'air qu'il tentait de ne pas expulser. Il s'agita de manière incontrôlable, et le lac referma autour de lui son étreinte de fer.

Alors qu'il allait remonter à la surface afin de reprendre son souffle avant de plonger de nouveau, il remarqua une silhouette floue flottant à quelques mètres de lui. C'était elle. Sa femme.

Figée pour l'éternité. Les yeux grands ouverts et suppliants. Ses cheveux blonds flottaient comme une explosion autour de

sa tête, et ses bras battaient la mesure à ses côtés. Il savait qu'elle le voyait. Il tenta de l'atteindre, mais le poids dans sa poitrine devint insupportable et menaça de le scier en deux.

Il baissa le regard. La cheville de sa femme était retenue prisonnière par un amas d'algues qui poussaient au fond du lac. Elle essayait frénétiquement de se dégager, mais elle s'épuisait visiblement, et chaque mouvement ne faisait que resserrer davantage la prise de la plante sur sa jambe.

Lorsqu'il finit par parvenir à sa hauteur, il était à demi inconscient et n'avait plus la force de la délivrer.

Il la regarda une dernière fois et il sut

qu'elle comprenait.

Alors que la résignation le submergeait, il songea d'abord, soulagé, que ce qui se produisait n'avait rien à voir avec le Bal. Sa dernière pensée fut pour sa fille, qui dormait paisiblement à quelques mètres de là.

Ralenti par le poids de l'eau, il batailla pour lever une main : il voulait la poser sur la joue de sa femme, dans un dernier geste de tendresse, mais il n'y parvint pas, et ses doigts effleurèrent son sein gauche. Puis tout devint noir.

À l'est du lac, un nuage obscurcit le soleil.

Dans le chalet, l'enfant qui s'était

réveillée se mit à pleurer.

CHASSE AUX FANTÔMES

ELLES ÉTAIENT ENVIRONNÉES DE BRUITS, D'ODEURS, DE mouvements et de lumières. On aurait dit que ce début de soirée n'était qu'un prélude à des événements plus importants et plus étrangement enchanteurs.

Siv se tourna vers Aurelia.

— Est-ce que ce n'est pas tout

simplement magique ? demanda-t-elle à son amie.

— C'est mieux que ça, répondit Aurelia en regardant autour d'elle, émerveillée par les choses singulières qui attireraient son attention l'une après l'autre.

Il y avait quelque chose d'un peu décalé dans cette soirée, comme si l'atmosphère dans laquelle elles baignaient avait un effet insidieux sur leur esprit.

La pelouse, d'ordinaire vide, avait été transformée et était à présent parsemée de tentes, chacune plus lumineuse et mieux décorée que la précédente.

De plus près, Aurelia comprit que les

structures temporaires qui abritaient les attractions de la foire étaient faites de toile et d'acier, et que les rayons lumineux rouges, jaunes et bleus qui brillaient par intermittence dans le ciel depuis le toit des chapiteaux comme des dizaines de langues fluorescentes n'étaient que des bannières en tissu. Mais, de loin, on aurait dit qu'une nuée de champignons aux couleurs de l'arc-en-ciel avait poussé sur la lande en une nuit, et elle soupçonnait que l'ensemble disparaîtrait aussi vite, comme si la fête avait surgi de nulle part au lieu d'avoir été placée là exprès.

Les pommes d'amour qu'elles avaient achetées à l'entrée étaient aussi grosses que de petites citrouilles, et la barbe à

papa qu'elle avait piquée dans le sachet en papier de Siv était si légère et si cotonneuse qu'elle aurait pu facilement s'envoler avant qu'elle ait eu le temps de la porter à sa bouche.

Les enfants, le visage à demi éclairé par les illuminations qui étaient accrochées un peu partout, couraient sans surveillance entre les tentes, comme des lutins déchaînés. Même le bruit des saucisses en train de cuire, des machines en train de tourner et du pop-corn en train de sauter semblait plus vif que d'habitude.

Une fois franchie la haie qui marquait l'entrée de la fête foraine, tout semblait décuplé, jusqu'à la brise légère qui

caressait la peau d'Aurelia et provoquait un frisson délicieux le long de sa colonne vertébrale.

La jeune fille se sentait énervée, à la fois excitée et terriblement curieuse. Elle avait l'impression d'être pompette alors même qu'elle n'avait pas bu une seule goutte d'alcool.

Ce n'était pas le cas de Siv qui avait apporté avec elle l'une des petites flasques en argent de son père, qu'elle avait remplie de gin et d'autre chose avant de quitter la maison, et à laquelle elle avait régulièrement bu dans le train qui les amenait à Londres.

— Quand je serai grande, remarqua Siv, je m'enfuirai avec un cirque.

— Tu es grande, constata Aurelia.

Elles allaient toutes deux avoir dix-huit ans sous peu, à quelques semaines d'intervalle.

— Je veux dire vraiment adulte, rétorqua Siv alors qu'elles passaient devant un stand qui vendait des souvenirs bon marché et des bâtons lumineux.

La vieille dame qui le tenait les héla quand elles la dépassèrent, en vantant sa marchandise d'une voix de stentor. Elles l'ignorèrent et poursuivirent leur chemin vers la tente circulaire qui abritait les autos tamponneuses et où un bruit assourdissant de machinerie et de rires s'élevait jusqu'au toit en plastique.

Une bande d'adolescents les dépassa en courant dans la direction opposée, grisés par leur tour de manège. Le plus petit du groupe, qui ne devait guère avoir plus de treize ans et qui portait le veston de son école, un tee-shirt aux couleurs de l'équipe de football de Chelsea, un jean déchiré et de lourdes bottes de chantier, bouscula Siv.

— Hé, fais gaffe ! s'exclama la jeune fille.

Le garçon s'immobilisa et lui lança un regard noir. Il cherchait la bonne réplique, mais la vue de Siv, jambes écartées de manière menaçante dans le short en jean qu'elle portait par-dessus un épais collant noir, les lèvres étirées par

une colère provocante, le réduisit au silence.

Malgré sa petite taille, Siv, avec ses courts cheveux blonds, exsudait le danger. On aurait dit qu'elle brûlait d'en découdre. Le garçon baissa les yeux et rejoignit ses compagnons en courant, afin d'échapper à son regard de braise.

Siv et Aurelia furent de nouveau assaillies par les bruits de la fête foraine qui battait son plein. Des rires, des cris, des vieux tubes assourdis, qui se mêlaient aux coups vigoureux et réguliers des jeux de quilles et au grésillement des flammes sur la paraffine. Un jongleur s'arrêta un instant pour enflammer de nouveau ses bâtons, avant de leur faire un salut

théâtral. Aurelia lui répondit par un clin d'œil, et le saltimbanque la récompensa par un grand sourire avant de recommencer à peindre la nuit de ses faisceaux lumineux.

— Tu n'as pas besoin d'être aussi agressive, remarqua Aurelia à l'intention de Siv qui fulminait toujours contre le garçon.

Aurelia était habituée depuis longtemps aux brusques accès de colère de son amie. Il y avait un fonds de révolte dissimulé en Siv. C'était elle contre le monde entier, et ce depuis leurs premières années d'école primaire. Elle était en colère contre le statu quo et contre la réalité, ce qui était sa façon de

compenser sa petite taille et son apparente fragilité. C'est ainsi qu'alors même qu'elle avait toujours été plus grande et qu'elle mesurait maintenant une tête de plus qu'elle, Aurelia avait toujours été sous la protection de Siv, qui se serait battue à mort contre quiconque se serait dressé sur leur chemin. Ce qui n'arriva jamais, la réputation belliqueuse de Siv la précédant toujours.

Aurelia se rappela que, dix ans auparavant, elle avait été accusée à tort d'une faute mineure en classe. La petite Siv s'était alors dressée, rouge de colère, devant le professeur et avait crié, indignée : « C'est pas juste ! » Cela leur avait valu à toutes deux une heure de colle. Cet événement avait définitivement

scellé leur amitié.

— On peut pas laisser ces Londoniens mal élevés se moquer de nous autres provinciales, pas vrai ? remarqua Siv avec un grand sourire.

Aurelia lui rendit son sourire sans répondre. Elle ne voulait pas qu'une querelle gâche leur bonne humeur. Elles avaient planifié cette sortie, le point culminant de leurs vacances avant le début du deuxième semestre, depuis une éternité. Elles avaient envisagé une dizaine de façons différentes de célébrer l'événement avant de décider de passer la journée à Londres et de terminer par une soirée à la fête foraine de Hampstead Heath.

Elles avaient promis aux parents de Siv qu'elles seraient de retour avant minuit. Même si elles étaient suffisamment âgées pour rentrer à l'heure qu'elles voulaient, elles avaient le chic pour se mettre dans des situations embarrassantes, et elles avaient appris depuis longtemps que la vie de famille était plus simple si elles étaient sympas avec leurs parents, ou du moins si elles les tenaient au courant de leurs absences.

Plusieurs de leurs camarades de classe s'étaient rendues à la fête pendant les vacances de Noël, et elles n'avaient pas tari d'éloges, mais, avant de la découvrir, Aurelia n'avait pas imaginé que ce serait différent des fêtes foraines qu'elle avait fréquentées sur la côte ou près de chez

elle. Peut-être que la grande roue serait plus haute, les manèges plus rapides et les attractions plus excitantes, mais rien de tout cela ne pouvait expliquer le désir dévorant qu'elle avait eu de s'y rendre plutôt que d'aller danser dans un des clubs du West End, avec les cartes d'identité que Siv avait empruntées à des amies déjà majeures. Pourquoi ressentait-elle au plus profond de son être cette excitation et cette attente réprimée ?

Elles atteignirent le guichet des autos tamponneuses derrière lequel se tenait un homme maussade aux cheveux blancs et au costume sombre, à qui Siv acheta des tickets pour trois tours avec la petite monnaie repêchée au fond d'une poche. Elles durent patienter pour s'installer

dans l'auto rouge métallisé à l'acier malmené qu'elles avaient choisie et qui était pour le moment hors de portée, garée de l'autre côté de la piste.

Aurelia rêvassait, bercée par la chanson de Taylor Swift *I Knew You Were Trouble*, qui ponctuait le rythme régulier des collisions hasardeuses des autos devant elle.

— Ces mecs nous matent, entendit-elle Siv constater.

Elle avait l'impression que la voix de son amie lui parvenait de derrière un miroir matelassé. Elle revint à la réalité.

— Lesquels ? demanda-t-elle distraitement.

Elle n'était guère intéressée par l'attention qu'on pouvait leur accorder.

— Là-bas, tu vois pas ?

Aurelia suivit des yeux le geste du menton de Siv. Trois adolescents maigrichons se tenaient de l'autre côté de la piste. Ils portaient des jeans et des chemises à carreaux de couleur et de propreté variées, et posaient sur les deux filles un regard affamé.

— Oh ! commenta Aurelia.

— J'aime bien celui du milieu, remarqua Siv.

C'était le plus mal fagoté et il était affalé d'une manière désinvolte. Ses deux amis étaient plus petits et ordinaires. Ils

tenaient chacun une bouteille à la main.

— Pas mon genre, constata Aurelia.

— Comme d'habitude, rétorqua Siv. Je finis par me demander si tu as un genre.

Aurelia savait que Siv avait eu plusieurs amants. Elle avait dû subir tous les détails, fascinants aussi bien que pénibles, avec un mélange d'admiration et d'amusement. Il lui arrivait évidemment d'être attirée par certains garçons, mais jamais par ceux que Siv choisissait pour elle, et elle n'avait jamais souhaité dépasser le stade de la main dans la main et du baiser formel sur la joue. Elle était timide, et, chaque fois qu'elle avait entamé une histoire d'amour, les choses avaient mal tourné, de manière

souvent très embarrassante.

La musique s'arrêta, et le tourbillon des autos tamponneuses qui glissaient sur le sol en acier de la piste l'imita.

Siv détourna le regard des garçons admiratifs, prit Aurelia par la main et la guida vers la voiture rouge qu'elles avaient déjà choisie et dans laquelle elles s'installèrent, serrées derrière le volant.

Du coin de l'œil, Aurelia remarqua que deux des adolescents qui les avaient matées se dirigeaient tout droit vers une voiture bleue toute cabossée. Le troisième n'avait pas bougé et fumait une cigarette. Lorsque Siv s'empara du volant, Aurelia crut voir une trace de malice dans le regard du garçon.

Les haut-parleurs rugirent de nouveau, et la musique démarra doucement, comme un élastique qui s'étirerait, avant d'atteindre sa pleine puissance. C'était toujours la même chanson de Taylor Swift. L'auto tamponneuse frémit, et Siv appuya sur la pédale. La voiture bondit en avant comme si elle avait été piquée par une abeille.

Siv regarda autour d'elle, à la recherche de cibles potentielles. Mais il n'y avait qu'une demi-douzaine de voitures abandonnées, éparpillées sur la piste. Avant qu'elle ait eu le temps de choisir une victime, il y eut un choc sourd lorsque l'auto bleue conduite par les deux garçons les percuta. Leurs agresseurs se mirent à rire bruyamment.

— Les femmes au volant ! s'écria l'un d'eux avec un fort accent de Birmingham.

Siv fit rapidement marche arrière et les contourna avec dextérité : elle pressa sur la pédale et poussa violemment la voiture bleue contre la rambarde avant que les garçons puissent réagir. Aurelia fut projetée en avant. Siv ricana et s'éloigna à toute allure, poursuivie par les garçons. Elle parvint à leur échapper pendant tout le tour, qui s'acheva bien plus tôt qu'elles ne s'y attendaient.

Siv s'extirpa de la voiture et tendit la main à Aurelia pour l'aider à sortir à son tour.

— Ça leur apprendra, dit-elle fièrement avec un regard en coin vers la

voiture bleue, afin de voir quelle était la réaction des garçons.

Ils ne bougèrent pas. Ils cherchaient déjà des yeux leur prochaine cible, apparemment insensibles aux efforts que faisait Siv pour attirer leur attention. Le troisième garçon, l'observateur, avait déjà disparu, manifestement peu intéressé par la poursuite.

Siv fronça les sourcils. Lorsqu'elle vit que sa cible avait disparu sans un regard en arrière, elle perdit tout intérêt pour les autos tamponneuses.

— On utilisera les autres tickets plus tard, décida-t-elle. Allons voir les autres attractions.

Les deux amies regagnèrent la pelouse. Loin des autos bruyantes, il faisait frais. Aurelia renifla.

— Je pense que le temps va changer, constata-t-elle.

Dans les minutes qui suivirent, le vent se mit à souffler en rafales et à agiter les tentes qui couvraient la lande verte. Il fit s'entrechoquer les perles du rideau de la cartomancienne dans un entrelacs multicolore. La grande roue craqua et se tendit comme un béhémoth antique qui se débattait pour se débarrasser des fers entravant ses bras d'acier et s'échapper, telle une pieuvre, à travers la lande vide.

Aurelia leva une main pour écarter les mèches de cheveux auburn qui s'étaient

échappées de son bandeau et qui s'agitaient comme des roseaux emportés par le courant. Le vent avait la texture d'une vitre fraîche contre sa joue. Elle repoussa l'envie de se lover contre lui, de se détendre et de se laisser emporter ou au contraire abattre. Au lieu de ça, elle pivota pour offrir son visage à l'air froid et ouvrit grands les bras comme pour enlacer la tempête qui les frappait. Elle éclata de rire.

— Tu le sens ? demanda-t-elle à Siv par-dessus le fracas des éléments. Il y a quelque chose dans l'air. On dirait Halloween.

Le rire de Siv se joignit au sien. Le bruit fut happé par le vent et se

transforma en sifflement. La jeune fille n'avait pas pris la peine de mettre du gel dans ses courts cheveux blonds, et le vent avait emmêlé ses mèches, ce qui lui donnait un air encore plus enfantin que d'habitude. N'importe quelle autre fille aurait été offensée d'être si souvent prise pour un garçon. Pas Siv. Elle adorait son côté androgyne.

— Rentrons, proposa Aurelia. Il va pleuvoir.

Elle baissa les bras et ramena étroitement son châle noir à franges contre ses épaules, même si le fin tissu ne pouvait guère la protéger contre les éléments.

— Allons-y, renchérit Siv en prenant

Aurelia par la main.

Elle la tira derrière elle comme à son habitude, et les deux jeunes filles pénétrèrent dans la tente la plus proche, une gigantesque tour vert sombre qui, malgré sa taille, se fondait si bien dans son environnement qu'elles faillirent ne pas la remarquer. La porte en toile s'ouvrit brusquement puis se referma immédiatement sur elles, les avalant.

Une désagréable odeur de sueur, d'humidité et de bonbons périmés flottait dans l'air de la caverne, déposant dans la bouche d'Aurelia un goût métallique et amer, comme si elle avait sucé une pièce de monnaie.

— Il y a quelqu'un ? murmura la jeune

filles dans l'obscurité.

Une ampoule grésilla et prit vie. Les deux amies sursautèrent et se serrèrent plus fort la main.

— Désolé, dit un jeune homme à présent visible derrière le comptoir. On a eu un problème technique. Avec la lumière, pas avec l'attraction, se hâta-t-il d'ajouter. Vous voulez des tickets ?

Il avait repoussé un masque de monstre vert sur le sommet de sa tête, et ses cheveux roux échevelés retombaient sur son front. L'élastique censé faire tenir le masque sur son visage lui sciait le menton, laissant deviner une marque rouge vif. Aurelia avait envie de tendre la main pour le libérer, mais elle s'abstint et

fourragea dans son sac en toile pour en sortir le porte-monnaie en tissu avec un fermoir doré que sa marraine lui avait offert pour son anniversaire.

— C'est quel type d'attraction ?
demanda-t-elle.

L'intérieur de la tente était dénué de tout signe qui aurait permis de le comprendre. Elles auraient pu se trouver n'importe où.

— Le train fantôme, répondit le jeune homme sur un ton professionnel, comme s'il leur annonçait le départ du prochain train pour Londres.

Il fixa les doigts d'Aurelia lorsqu'elle compta la monnaie pour les deux tickets.

Elle s'était verni les ongles le matin même : un bleu sombre et dense qui contrastait avec la pâleur de sa peau. Ceux de Siv étaient d'un vert lumineux, de la couleur des citrons verts qu'elle aimait ajouter à son gin quand elle ne le buvait pas directement à la flasque.

Aurelia prit les tickets. Le jeune homme tint les bouts de papier blanc une fraction de seconde de trop avant de les lâcher. Les ongles de sa main droite étaient rongés jusqu'au sang. Ceux de sa main gauche étaient en bon état et coupés net. Excellente observatrice, Aurelia le remarqua avec intérêt. Elle se demanda quelles autres parties du jeune homme étaient seulement abîmées à moitié.

— L'entrée est là, expliqua-t-il en désignant un fin rideau noir derrière lui.

Il ne quitta pas Aurelia des yeux un seul instant. Un squelette en plastique souriant était suspendu au-dessus de l'entrée : il était vieux et avait été beaucoup utilisé, et ses os jadis blancs étaient devenus gris. Il émit un hurlement mécanique lorsque Siv le repoussa avec impatience pour entrer.

— Tu lui plais, constata-t-elle sur un ton neutre.

Elle ponctua son affirmation d'une autre gorgée de la flasque en argent et fit un signe du menton en direction du guichetier, dont la silhouette était toujours visible derrière le fin rideau, comme pour

confirmer qu'elle parlait de lui et non du squelette.

Aurelia haussa les épaules. Les garçons ne la rendaient pas spécialement nerveuse. Elle trouvait juste que les histoires d'amour ne présentaient aucun intérêt, et, les rares fois où elle avait essayé, toujours à l'instigation de Siv, les choses avaient mal tourné d'une façon qui semblait incroyable quand on y repensait.

Le premier garçon qui avait essayé de l'embrasser avait trébuché lorsqu'il s'était approché d'elle : il s'était étalé de tout son long et s'était cassé le nez sur le trottoir devant chez elle. Et pas plus tard que l'année précédente, au bal de fin d'année, son cavalier avait réussi

l'exploit de s'enfermer par inadvertance dans le placard à balais, où il n'avait été découvert que le lendemain matin par l'employé venu nettoyer la salle.

Pour plaisanter, Siv disait que la Némésis de Cupidon avait pris place sur son épaule et repoussait toutes les flèches de l'amour. Si c'était vrai, Aurelia n'en avait cure. Elle avait bien conscience que parfois les hommes la regardaient ou tentaient d'entamer une conversation avec elle. Elle était simplement partagée.

— Il n'était pas vilain, ajouta Siv. Roux mais mignon quand même. Je pense que tu devrais lui parler.

— Je lui ai déjà parlé, rétorqua Aurelia.

Un wagonnet solitaire et vide les attendait au sommet d'une pente douce. Il n'avait pas l'air d'être sur des rails. Aurelia s'attendait à trouver un signe qui leur explique la marche à suivre.

— Tu crois qu'il faut s'asseoir là-dedans ?

— Non, je veux dire lui parler vraiment, poursuivit Siv. On s'en fout, ces attractions sont débiles de toute façon. Il y a quelqu'un d'autre, tu crois ?

Un bruit de voix étouffées et un rire éclatant leur parvinrent depuis le fin rideau qui bloquait le départ de l'attraction du guichet.

— Chut, dit Siv. Quelqu'un vient.

— Le wagon n'est pas assez grand pour vous contenir tous ! s'exclama le jeune homme roux depuis le comptoir. Vous devez attendre que j'en prépare un autre.

— Dépêchez-vous, alors, répondit une voix grave.

— Les garçons des autos tamponneuses ! siffla Siv, ravie. Viens !

Elle attrapa Aurelia par la main et l'entraîna dans les ténèbres du tunnel, en écartant les araignées en plastique qui tombaient du plafond lorsque les deux jeunes filles passaient devant les détecteurs de mouvement. Du pop-corn rassis crissait sous leurs pas, réduit en poussière par le poids des Dr Martens

préférées de Siv, violettes avec des lacets criards noir et jaune, et à peine dérangé par les légères ballerines d'Aurelia.

Le wagonnet cliqueta et s'anima derrière elles.

— Vite ! ordonna Siv tandis que les garçons s'entassaient dedans et repoussaient le jeune homme roux qui insistait frénétiquement pour qu'ils attachent leur ceinture. Cachons-nous.

La tente avait l'air de s'étaler sur des kilomètres dans toutes les directions. De l'extérieur, elle ne leur avait pas paru si grande. Elles trouvèrent les rails sur lesquels roulaient les wagonnets et les longèrent en courant, à la recherche d'un endroit suffisamment grand pour les

dissimuler toutes les deux.

— Là ! dit soudain Siv, lorsqu'elles faillirent renverser deux vieux vampires perchés sur un rocher recouvert de faux sang.

Elles s'accroupirent juste à temps : le wagonnet les dépassa, beaucoup plus vite qu'elles ne s'y attendaient.

Lorsque le chariot passa près d'eux, les visages des vampires grimacèrent, pris dans un faisceau lumineux qui s'alluma juste à temps pour éclairer vivement les fesses rondes de Siv qui s'était levée et avait baissé rapidement son short et ses collants.

Un des garçons cria, surpris.

— Hé, je crois qu'il y a une fille !
s'exclama-t-il en tournant la tête.

Les occupants du wagonnet tentèrent de pivoter mais trop tard : ils avaient contourné le rocher avant d'avoir pu jeter un deuxième coup d'œil ou identifier la suspecte.

Siv gloussa en reboutonnant son short.

— Tu as fini, ça y est ? demanda Aurelia entre deux éclats de rire.

Pour toute réponse, Siv ricana.

— Non. J'espérais qu'ils se crasheraient.

Elle mit de force la flasque dans la main d'Aurelia.

— Tiens, bois, ça te remettra d'aplomb. Et poursuivons notre exploration.

Aurelia but une gorgée et grimaça.

— Beurk, commenta-t-elle. Je croyais que tu devais le couper ?

— La flasque est trop petite, rétorqua son amie. Je ne voulais pas gâcher de la place.

— Cet endroit est gigantesque, s'émerveilla Aurelia, tandis qu'elles empruntaient un autre couloir. On ne dirait pas une tente.

Elle fit courir ses doigts sur le mur le plus proche. Il était aussi froid et humide qu'un caillou dans une rivière. Elle

ressentit de nouveau cette étrange excitation, comme si la fête foraine se tenait aux confins de la réalité, dans ce monde mais indifférente à ses règles.

Elles continuèrent à marcher. Aurelia avait pris la tête cette fois-ci. Elle avançait dans l'obscurité, une main caressant toujours le mur, l'autre tenant Siv qui marchait à un pas derrière elle. Les deux filles étaient à présent perdues dans les ténèbres ; leurs mouvements sous la toile et le long des rails ne déclenchaient plus les détecteurs de mouvement, dont la plupart avaient été calibrés pour se déclencher au passage des wagonnets.

— Utilise ton téléphone pour avoir de

la lumière.

C'était comme se trouver dans un labyrinthe obscur. Elles entendaient les bruits assourdis de la fête au-delà des murs, mais elles ne pouvaient pas s'orienter pour trouver la sortie, la lumière au bout du tunnel.

Aurelia pressa la main de Siv. Elle sentait la témérité de son amie diminuer au fur et à mesure que les ténèbres s'étendaient devant elles. Elles étaient toutes deux envahies par l'inquiétude.

Les rails vibrèrent, et, devant elles, un wagonnet métallique surgit à grand bruit de la fausse nuit du parcours du train fantôme. Par-dessus le vacarme métallique, on percevait un murmure de

voix. Elle éteignit son téléphone.

— Je suis sûr qu'elle avait baissé son pantalon, dit l'un des garçons.

— Elle avait un beau cul, même pour un fantôme, commenta un autre garçon.

— Si on la retrouve, peut-être qu'elle nous montrera plus que son cul, reprit le premier.

Siv gloussa en silence.

— Tu crois que je devrais recommencer ? murmura-t-elle en posant les mains sur la ceinture de son short.

— Je ne crois pas qu'ils le méritent, rétorqua Aurelia. Faisons-leur plutôt peur.

Elle regarda autour d'elle à la recherche d'un accessoire qu'elle pourrait brandir en sautant devant eux, mais, avant qu'elle ait le temps d'en trouver un, le chariot les dépassa à toute allure. Les silhouettes des garçons se devinèrent dans la pénombre avant de disparaître au coin. Les deux jeunes filles suivirent les rails et finirent par trouver la sortie, après avoir laissé quelques minutes d'avance aux garçons.

Un rideau de crânes et d'os en plastique surgit devant elles, et Aurelia, imperturbable, le repoussa. Elles furent assaillies par les lumières violentes et le vacarme de la fête foraine.

— C'était dangereux, dit une voix.

Il les avait attendues à la sortie.

— Je commençais à me demander s'il ne vous était pas arrivé quelque chose.

Le jeune homme roux au masque de monstre vert perché sur ses cheveux en désordre était adossé à la tente, les bras croisés.

— On n'a rien fait de mal, protesta Siv sans se démonter, presque provocante. Vraiment.

— En général, ce sont les mecs qui font ce genre de trucs, répondit-il. Je ne m'attendais pas à ça de vous.

Il dévisagea Siv des pieds à la tête, puis son regard se tourna vers Aurelia.

Siv éclata de rire et se passa les mains

dans les cheveux, un geste instinctif qu'elle faisait lorsqu'elle draguait, avait remarqué Aurelia.

— Tu as un problème avec les nanas qui font ce genre de trucs ? le taquina-t-elle.

Elle avait écarté légèrement les jambes, dans une attitude de défi, et elle se tenait bien droite, sa petite poitrine en avant.

Déconcerté par le flirt agressif de Siv, le jeune homme jeta un coup d'œil en direction d'Aurelia. L'indifférence qu'il lut sur son visage le poussa à tourner de nouveau son attention vers Siv.

— Allez, Siv. Viens, suggéra Aurelia.

Elle commençait à avoir un peu de peine pour le guichetier, qui avait l'air plutôt sympa sous l'ombre de son masque de monstre, contrairement aux garçons des autos tamponneuses, qui étaient des adolescents ordinaires emplis de testostérone et donc ennuyeux à périr pour quiconque à l'exception de Siv, qui semblait intéressée par tous.

Mais son amie refusa de laisser tomber.

— Je voulais juste dire que vous n'auriez pas dû entrer dans la tente à pied. Il aurait pu vous arriver quelque chose, et ça me serait retombé dessus, comme d'habitude, dit-il en soupirant.

— Ce n'est pas toi, le patron ?

demanda Siv.

— J'en ai l'air ? répondit le rouquin. C'est juste un job. Pas très palpitant en plus. Et je vous ai attendues pour vérifier que tout allait bien, pas pour m'engueuler avec vous.

Il fit un pas en arrière, s'attendant à ce qu'elles s'éloignent.

Siv ne bougea pas d'un pouce et continua à le fixer. Elle se rendit rapidement compte que tous ses efforts pour le provoquer étaient vains et elle changea de tactique. Aurelia ne disait rien. Elle avait déjà vu plusieurs fois son amie dans cet état et elle savait qu'il ne servait à rien d'essayer de la dissuader.

L'expression de Siv finit par s'adoucir.

— Écoute, dit-elle soudain. On est désolées, d'accord ? On voulait juste s'amuser un peu.

Elle baissa les yeux vers le sol et commença à gratter la terre du bout du pied. Une vive rougeur s'était répandue sur ses joues. Siv n'avait pas l'habitude de s'excuser. Aurelia n'en croyait pas ses oreilles.

Le jeune homme redressa la tête et eut un franc sourire. Son visage n'était plus le même quand il souriait ; il était infiniment plus beau, ce que Siv ne manqua pas de remarquer.

— D'accord, répondit-il. Y a pas de

mal.

— Est-ce qu'on peut se faire pardonner ? T'offrir un verre ou quelque chose ?
poursuivit-elle sur un ton bourru.

— Oui. Merci. Ce serait sympa.

Il ne parlait pas comme les autres garçons que connaissait Aurelia. Elle le regarda, curieuse, mais l'attention du jeune homme restait poliment fixée sur Siv qui l'avait invité.

— Je n'ai pas fini mon service. J'en ai encore pour une demi-heure.

Siv regarda Aurelia, un grand sourire sur le visage, quêtant silencieusement son approbation.

— Ça me va, acquiesça celle-ci.

Elle avait besoin d'un verre pour effacer le goût du gin de Siv.

— Super, répondit le jeune homme. Vous voyez, là-bas, la grande tente au toit rouge ? C'est là qu'est la buvette. Une demi-heure, d'accord ?

— Ça marche, Ginger, dit Siv.

— J'ai un nom, protesta-t-il. C'est...

— Chut, l'interrompt Siv. Je ne veux pas savoir. Pour moi, tu es Ginger. Et débarrasse-toi du masque. Je n'embrasse jamais un homme masqué...

Elle s'empara de la main d'Aurelia, et elles s'éloignèrent vers le centre de la fête.

Le vent était tombé.

— On peut aller voir la diseuse de bonne aventure, maintenant ? demanda Aurelia.

— Pas question. Je ne pensais pas que tu croyais à toutes ces conneries. Je veux faire du tir à la carabine. Trouvons le stand.

Aurelia acquiesça mais décida d'aller trouver la voyante un peu plus tard. Elle irait toute seule si Siv ne voulait pas l'accompagner. Tout d'un coup, elle avait ressenti un besoin impérieux de connaître son avenir même si, comme Siv, elle n'avait d'habitude aucune attirance pour le surnaturel et ses pièges grossiers.

Siv était une fine gâchette et manqua de peu le gros lot, un ours en peluche géant.

Elle gagna un canard en plastique orange et jaune, qu'elle traîna à leur rendez-vous avec fierté.

Elles avaient eu une discussion rapide à ce propos, et Siv avait tenu à s'assurer qu'Aurelia n'était pas du tout intéressée par le jeune homme du train fantôme.

— Je suis certaine que si on lui laissait le choix il préférerait sortir avec toi, tu sais.

— Il n'est pas mon genre.

— À ce rythme-là, tu seras toujours vierge à vingt-cinq ans, remarqua Siv.

— Je m'en fous.

Aurelia haussa les épaules. Elle ne portait aucun jugement moral sur le

comportement de Siv, mais elle ne se sentait pas obligée de flirter avec quelqu'un qui ne lui plaisait pas parce que ça se faisait.

Siv acquiesça.

— Il me plaît, et je ne suis pas orgueilleuse au point de le repousser parce que c'est toi qu'il a remarquée en premier. De toute façon, ils te remarquent tous en premier.

C'était un constat, pas un reproche. Aurelia était la plus jolie des deux et celle qui attirait inévitablement le regard des hommes, même s'ils découvriraient vite que c'était Siv qui était intéressée.

Elles pénétrèrent dans la tente de la

buvette et se frayèrent un chemin au milieu d'une mer de gobelets en plastique vides jusqu'au bar, devant lequel se pressait une foule de clients, qui faisaient la queue pour de la bière bon marché.

Elles aperçurent Ginger qui leur gardait une place près du bar. Son jean était troué, mais il s'était débarrassé du masque et avait même passé un peigne dans ses cheveux, maintenant à peu près coiffés. Lorsqu'il vit les deux jeunes filles s'approcher, à l'heure dite, un sourire éclatant illumina son visage : il semblait soulagé qu'elles soient venues, comme s'il n'y avait pas cru jusque-là.

— Salut, Ginger.

— Hé, vous êtes là ! s'exclama-t-il

avec un sourire séducteur. Je me suis demandé si vous n'alliez pas vous défilier.

— Nous sommes des femmes de parole, rétorqua Siv.

— Comment vous vous appelez ?

— Elle, c'est Grande et moi Petite. Ça fera l'affaire ? On n'a pas besoin de se compliquer la vie, non ? répondit Siv.

Une longue table à tréteaux recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs avait été dressée le long du mur le plus éloigné de l'entrée, et ils la rejoignirent, leurs gobelets à la main. Aurelia et Siv buvaient du cidre et Ginger de la limonade.

— Je conduis, expliqua-t-il en réponse

au regard insistant de Siv sur sa boisson non alcoolisée.

Aurelia le regarda plus attentivement et songea que le jeune homme aux cheveux artistement décoiffés devait avoir une bonne vingtaine d'années. Mais, en dépit de la différence d'âge, il était évident que c'était la petite Siv qui avait pris les commandes.

Une heure plus tard, sous prétexte de prendre l'air, Siv avait entraîné Ginger vers un coin de pelouse non éclairé, sous l'ombre d'un immense chêne, à la limite de la fête. Aurelia qui s'ennuyait à mourir les avait laissés à leur affaire et s'était

éloignée. Elle s'était immobilisée à quelques mètres pour profiter de la douceur de l'air nocturne, après la chaleur et le bruit de la buvette.

Elle jeta un coup d'œil à la dérobée vers le couple qui s'embrassait à présent frénétiquement. Ginger s'était penché vers Siv, et leurs mains s'agitaient, chacun explorant l'autre sous les couches de vêtements. Aurelia ne pouvait s'empêcher de ressentir de la fascination en voyant leurs gestes animés, mi-choquée mi-envieuse. Elle avait compris, au regard plein de désir que lui avait lancé Ginger, qu'il aurait largement préféré qu'elle prenne la place de Siv.

Elle se demanda à quoi il pensait

lorsqu'il glissa brièvement la main sous le short de Siv avant que celle-ci le repousse sans cesser de l'embrasser.

Aurelia songeait qu'elle aurait dû détourner le regard, mais la curiosité eut raison d'elle. Le reflet des guirlandes lumineuses aux ampoules multicolores accrochées aux poteaux de la fête foraine tout près perça momentanément, à présent que la brise s'était assagie, les feuilles des arbres, lui offrant une vue claire avant que l'obscurité s'abatte de nouveau sur le couple. Elle vit un morceau de peau blanche. Siv n'avait quand même pas ôté son short, comme elle l'avait fait dans la tente du train fantôme ? Pas là, en public.

Un faible bruit se fit entendre sur sa

gauche, et, les sens en éveil, Aurelia pivota brusquement. À quelques pas de là, quelqu'un pissait contre l'une des caravanes. Son cœur fit un bond en reconnaissant le bruit familier. Puis l'ombre disparut dans la direction opposée sans se rendre compte de sa présence ni de celle de Siv ou de Ginger.

Elle reporta son attention sur son amie. La lumière changea, et elle eut une vue plus claire du couple. Ce n'étaient pas les fesses blanches de Siv qu'elle avait cru apercevoir, mais celles de Ginger. Son jean était tombé sur ses chevilles. Son cul était ferme et musclé. Il était évident qu'il ne passait pas son temps assis derrière un guichet à la fête foraine. Siv était agenouillée devant lui : ses petites mains

agrippaient doucement les cuisses du jeune homme, et sa tête allait et venait sans s'arrêter de haut en bas.

Aurelia retint son souffle.

Et son regard.

C'était une chose d'écouter Siv lui raconter ses histoires choquantes sur la taille et le goût du sexe des hommes avec qui elle avait couché, c'en était une autre de la voir à l'œuvre, de contempler la façon lente et délibérée avec laquelle elle faisait glisser ses lèvres le long du membre et de voir Ginger serrer les poings dans un effort manifeste pour se contrôler. La gorge d'Aurelia se serra.

Un nuage passa, dévoilant la lune à

demi pleine, et, pendant une fraction de seconde, le couple se retrouva illuminé par la lumière naturelle. Au même instant, Ginger tourna la tête dans la direction d'Aurelia, et leurs regards se croisèrent. Elle eut l'impression que ses yeux lui disaient : « J'aurais préféré que ce soit toi. » Puis d'autres nuages obscurcirent la lune, et la pénombre dissimula de nouveau le couple. Elle baissa les yeux vers le sol, le cœur battant la chamade.

Du coin de l'œil, elle vit Siv se relever et s'approcher d'elle, Ginger dans son sillage. Le jeune homme rattachait sa ceinture en marchant.

— Ah, te voilà ! s'exclama Siv.

Ginger se racla la gorge. Il cherchait à

changer de sujet afin de dissimuler son embarras.

— Je peux vous emmener ailleurs, proposa-t-il. Normalement, c'est réservé aux employés. Mais personne ne dira rien, surtout si vous êtes avec moi.

L'attention de Siv fut immédiatement mise en éveil par la mention d'un endroit où il leur était interdit de pénétrer.

— Il faudrait penser à rentrer, tu ne crois pas ? s'enquit Aurelia. Que vont dire tes parents ?

— On pourra leur dire qu'il y a eu un vol dans le métro ou un truc du genre. Allez, juste un peu plus longtemps, plaida-t-elle.

Les deux filles acceptèrent la proposition, et Ginger se mit en route, Siv à ses côtés. Aurelia les suivait.

Elle les observa en marchant. Ginger était très grand et le paraissait davantage encore à côté de Siv. Ils formaient un drôle de couple. Mais finalement pas plus, songea-t-elle, que Siv et elle.

La tente dans laquelle le jeune homme les fit pénétrer était beaucoup plus petite que celle de la buvette, qui avait été dressée pour les clients. L'intérieur était entièrement décoré de guirlandes électriques qu'un esprit créatif avait disposées de manière à simuler le Système solaire, ce qui donnait l'impression que le plafond était

beaucoup plus haut qu'il ne l'était en réalité. Chaque fois qu'Aurelia levait la tête, elle avait l'impression d'être sous un ciel nocturne loin de Londres et plus près de chez elle, sur la côte, là où les étoiles étaient bien visibles et non pas dissimulées par la pollution et les lumières de la ville.

Au centre de la tente, un bar de fortune avait été dressé sur des tonneaux de bois. L'odeur qui montait de cette partie de la tente ne ressemblait en rien aux odeurs habituelles des bars. Aurelia huma l'air et commença à saliver.

— C'est du chocolat, expliqua en souriant Ginger qui avait remarqué sa réaction. Du chocolat chaud. Le meilleur

du monde. C'est la voyante qui le prépare. Elle dit qu'elle tient la recette de l'esprit d'un client et que ce serait immoral de partager son secret.

Impossible de savoir ce qu'il y a dedans. Elle gagne une fortune avec. Attendez-moi là, je vais vous en chercher.

Il rejoignit la queue, et Siv le suivit afin de l'aider à porter les boissons. Aurelia resta seule dans son coin, attirant de nombreux regards inquisiteurs.

Elle attendit en silence et résista à la tentation de tuer le temps en jouant avec son téléphone : elle savait qu'elle ne tarderait pas à recevoir quantité de messages des parents de Siv et de ses parrain et marraine lorsque l'heure du

couvre-feu serait passée.

Comme elle n'avait pas d'autre compagnie que les fausses étoiles, Aurelia prit rapidement conscience des pensées qui agitaient son esprit et des moindres sensations qui traversaient son corps. Un sentiment nouveau et inhabituel s'était logé dans sa poitrine. Elle crut un instant que le temps s'était arrêté. En même temps, tout dans la tente lui sembla soudain plus fort, plus lumineux et plus vif. Les discussions des clients s'estompèrent, et elle entendit la chanson qui jouait en sourdine : *Missing*, par Everything But The Girl. À cause de la musique, elle se sentit seule, comme si les paroles étaient une prémonition.

Une autre fragrance l'assaillit, en plus de celles du gingembre et de la cannelle qui parfumaient le chocolat de la cartomancienne. Elle tourna la tête et se concentra, sans parvenir à en identifier la source.

L'odeur devint plus entêtante, et Aurelia prit soudain conscience qu'un homme se tenait à ses côtés.

Elle sursauta. Elle ne l'avait pas vu s'approcher. La pénombre sembla s'abattre sur la pièce, et elle ne parvint pas à distinguer ses traits, mais juste sa silhouette. Elle fut submergée par le sentiment d'être enfin en sécurité, de ne plus être seule au milieu de tous ces étrangers.

— Ah, c'est toi ! dit-elle comme si elle le connaissait depuis toujours.

Les mots lui avaient échappé.

— Oui, répondit l'homme, sa voix grave pleine d'humour. C'est moi.

Le corps de la jeune fille réagit d'une étrange manière, comme si le souffle et les mots de l'homme l'avaient enveloppée dans un cocon invisible, formant un bouclier de tendresse et de sécurité.

Elle avait le sentiment d'être seule avec lui, avec cet homme dont la présence éveillait tous ses sens, mais dont elle ne pouvait distinguer le visage.

Il leva les mains et les fit courir dans

les cheveux d'Aurelia. La paume de sa main était fraîche sur sa joue. Elle se souvint de l'étreinte apaisante du vent froid près du train fantôme et elle se laissa aller contre lui, détendue.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Ses lèvres sur les siennes occultèrent toutes ses pensées et toutes ses sensations. Il n'y avait plus ni tente, ni Siv, ni Ginger, ni étoiles, ni fête foraine. Il n'y avait plus que la bouche de l'homme et la sienne, et plus rien au monde n'avait d'importance.

DE GRANDES ESPÉRANCES

PUIS IL DISPARUT.

Ginger et Siv revinrent, et, avant qu'Aurelia ait eu le temps de dire quoi que ce soit ou même de le prendre par la main l'inconnu s'était évaporé. Le goût persistant de ses lèvres sur les siennes fut remplacé par celui, sucré et légèrement fumé, du chocolat chaud de la voyante, que Siv lui tendit dans une délicate tasse

en porcelaine blanche sur une soucoupe assortie. On se serait cru dans *Alice au pays des merveilles*.

— Du piment, je pense, dit Ginger en buvant une gorgée.

— Non, plutôt du paprika, répliqua Siv sur un ton sans réplique. J'ai un quart de sang hongrois, alors tu peux me croire, ajouta-t-elle pour donner plus de poids à son affirmation.

— De l'amour, intervint Aurelia, rêveuse. Ça a le goût de l'amour.

Elle posa le bout de ses doigts sur ses lèvres.

— Tu as perdu la tête ? demanda Siv en la regardant fixement. On devrait peut-

être rentrer.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Merde ! Il est presque minuit !

Les filles quittèrent la fête si précipitamment qu'aucune des deux ne prit le temps de remarquer les subtils changements qui s'opérèrent lorsqu'elles franchirent les arches gigantesques qui marquaient la sortie. À l'extérieur, l'air était plus froid, la lumière plus terne et les odeurs plus âcres, surtout en comparaison de l'arôme entêtant de cacao et d'épices qui emplissait la buvette des employés.

Siv plissa les yeux pour se repérer, à la recherche d'un panneau indiquant la

direction de la Northern Line. Aurelia jura doucement entre ses dents lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait perdu ses gants. Toutes deux ne firent pas attention à leurs cœurs soudain serrés, à leurs gorges nouées et à la torpeur qui s'était emparée de leurs jambes. On aurait dit que d'invisibles fils les reliaient à la fête foraine et les retenaient.

Elles remontèrent le quai en courant et en criant : « Ne fermez pas les portes ! » puis sautèrent dans le dernier train pour Leigh-on-Sea juste avant qu'il quitte Liverpool Street Station. Siv se laissa tomber sur son siège avec un soupir de soulagement et s'endormit aussitôt. Elle

passa tout le trajet à ronfler doucement dans le giron d'Aurelia, tandis que celle-ci ignorait les passagers ivres et bruyants qui marmonnaient « Ça va, poupée » à son intention lorsqu'ils empruntaient l'étroit wagon, laissant derrière eux un sillage d'emballages de hamburgers et de frites à moitié grignotées.

Lorsque Aurelia descendit du train, elle inspira si profondément l'air marin que le sel lui piqua les narines. Tandis que les wagons disparaissaient dans le petit jour, la jeune fille eut l'impression que sa vie avait changé de manière inexplicable et qu'elle ne serait plus jamais la même.

À leur grande surprise, ni les parents

de Siv ni les parrain et marraine d'Aurelia ne s'étaient mis en colère à cause de leur retour tardif.

— Vous êtes des adultes, à présent, je suppose, remarqua le père de Siv lorsqu'elles dévalèrent l'escalier dans la matinée.

Il avait l'air triste en disant cela, ce qui ne l'empêcherait pas, plus tard, de faire des remarques dans sa barbe sur la versatilité des adolescentes.

Après cette soirée, Siv et Aurelia eurent la permission tacite de rentrer tard, voire de ne pas rentrer du tout, mais aucune des deux n'eut envie de profiter de cette liberté.

La vérité, c'est que la fête les avait transformées, de manière subtile mais évidente. Siv devint plus concentrée, presque studieuse, quoique d'une manière physique et non intellectuelle. Elle mettait tout son temps libre et son énergie au service des « tours ». Elle continua à sortir avec le jeune homme de la foire, qui la courtisait à présent de manière traditionnelle, venant la voir sur la côte dès qu'il en avait l'occasion. Il s'appelait Harry, mais les filles continuèrent à le surnommer Ginger, et il continua d'appeler Siv « Petite ». Aurelia, quant à elle, redevint Aurelia. Ce n'était pas le genre de fille à qui on donnait des surnoms.

Ginger avait un talent pour faire des

noeuds, et Siv l'avait convaincu de monter un trapèze d'entraînement dans le garage de ses parents, où elle se baladait de poutre en poutre et de corde en corde comme une créature de la jungle. Les accidents étaient inévitables, et Ginger passait beaucoup de temps à la soigner en grommelant que son père le prendrait pour un tortionnaire s'il continuait à la renvoyer chez elle couverte de bleus. Mais Siv s'améliora, et ses épaules, jadis frêles, commencèrent à se dessiner plus nettement.

L'exercice faisait du bien à Siv et lui permettait de canaliser l'agressivité qui couvait en elle : elle arrêta rapidement d'aboyer après les gens, même les jeunes skateurs qui passaient trop près des

jeunes filles sur le chemin près de l'estuaire, lorsqu'elles remontaient vers la jetée.

Aurelia aussi était préoccupée depuis ce jour et cette nuit passés sur la lande, même si ses pensées étaient tournées dans une autre direction et revenaient sans cesse, de manière prévisible, vers l'inconnu et son baiser.

Au début, elle s'était contentée de rejouer dans sa mémoire la sensation de ses lèvres sur les siennes, mais, lorsque ce ne fut plus suffisant, elle imagina que sa bouche se posait sur d'autres parties de son corps jusqu'à ce qu'elle finisse par ne plus savoir ce qui relevait de la réalité et ce qui n'était que fiction. Elle

avait parfois l'impression d'avoir rêvé cette rencontre ; parfois au contraire, elle pensait qu'il y avait eu plus qu'un baiser mais que sa mémoire avait tout effacé. Ses souvenirs étaient à la fois très précis et très flous. Comme lorsqu'on essaie de saisir le bord d'une étendue d'eau.

Lorsqu'elle était seule, les souvenirs d'Aurelia s'accompagnaient toujours de plaisirs solitaires. Elle se livrait à une chorégraphie avec la langueur concentrée et lente qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait. Il lui arrivait souvent de faire couler un bain, de déposer des centaines de petites bougies sur le rebord de la baignoire, puis de se caresser pendant des heures jusqu'à ce que l'eau devienne froide. Elle jouissait rarement,

prenant plaisir à l'état de frustration sexuelle qui était alors le sien pendant des jours.

Elle avait évidemment parlé à Siv du baiser. Celle-ci avait commencé par manifester un grand intérêt : c'était la première fois que son amie avait un béguin pour un homme. Mais, le temps passant et la fixette d'Aurelia ne faisant que croître, elle finit par se désintéresser de cette histoire et cessa de lui demander de chercher à se rappeler à quoi il pouvait bien ressembler ou comment il était habillé.

La seule chose dont Aurelia se souvenait avec précision était son parfum.

— Grenade, dit-elle à Siv.

— Vraiment ? rétorqua celle-ci en ricanant. Les hommes ne sentent pas la grenade.

Aurelia commença à manger la chair de ce fruit rouge sombre presque tous les matins au petit déjeuner. Elle fut d'abord surprise par l'arrière-goût un peu amer, mais elle apprécia rapidement le contraste entre la saveur sucrée de chaque bouchée et le goût piquant et boisé qui la suivait. Et elle aimait faire courir sa langue sur les graines en pensant à l'inconnu.

La fête foraine finit cependant par devenir un souvenir comme un autre, et les filles retrouvèrent leur vie quotidienne, faite de cours, entrecoupés

de théâtre et de danse, du job à temps partiel d'Aurelia chez le fleuriste d'Old Leigh et des samedis matin que Siv passait derrière le comptoir d'un grand magasin à vendre des cartes à jouer et des coussins péteurs. Les dimanches étaient réservés au shopping et aux amis. La vie s'écoula ainsi pendant plusieurs mois. Elles passèrent sans problème leurs partiels et virent s'approcher le temps des décisions.

Le week-end qui suivit leurs examens de fin d'année, Siv et Aurelia se soûlèrent magistralement dans un barathon dans lequel elles s'étaient engagées sur un coup de tête avec des camarades de classe. Cette nuit-là, à l'instigation éméchée de Siv qui insistait

pour qu'Aurelia ait enfin un petit ami, cette dernière avait lourdement flirté avec Kevin, un élève mignon, quoiqu'un peu idiot, du lycée voisin.

Le souvenir du baiser avec l'inconnu avait fini par s'estomper, et, après quelques heures, Aurelia avait accepté d'aller passer la nuit chez Kevin. Mais, alors qu'ils se dirigeaient vers sa voiture, main dans la main, le jeune homme trébucha. Il se fractura le poignet et finit aux urgences, ce qui empêcha toute activité sexuelle.

Aurelia commençait à penser qu'une malédiction pesait sur sa vie sentimentale. Cependant, lorsqu'elle repensait à certaines choses auxquelles

elle avait échappé plus jeune, elle se demandait s'il ne s'agissait pas plutôt d'un ange gardien. Elle repoussa cependant rapidement cette idée, même si elle éprouvait depuis quelque temps le sentiment étrange d'être épiée. C'était perturbant, mais chaque fois qu'elle tournait la tête elle ne voyait jamais personne.

C'est alors qu'elle reçut la lettre.

Enveloppée dans une épaisse enveloppe marron qui dénotait l'administration, elle tomba, avec un bruit sourd, sur le paillason sous la boîte aux lettres, au milieu des habituelles factures, de deux magazines et de quelques prospectus.

Aurelia se brossait les dents dans la salle de bains du premier étage. Elle entendit les pas de Laura dans le couloir et son grognement habituel lorsqu'elle se pencha pour ramasser le courrier. Sa marraine souffrait d'arthrose, et, ces derniers temps, ses mouvements étaient trop souvent ponctués de soupirs et de bruits de protestation étouffés contre la façon dont son corps réagissait à ses déplacements.

Laura avait dix ans de plus que son mari, John, et Aurelia s'émerveillait toujours de voir que deux personnes aussi différentes avaient pu rester mariées aussi longtemps. John était un homme sérieux et pragmatique, un architecte qui construisait d'ennuyeux immeubles de

bureaux dans la City. Laura, de son côté, était une artiste : elle façonnait de délicats oiseaux en verre, aussi éloignés que possible des robustes structures d'acier conçues par John.

Ils s'étaient rencontrés vingt ans plus tôt dans le métro. Laura transportait une de ses pièces pour une exposition ; elle l'avait laissée tomber à ses pieds, où elle s'était brisée en mille morceaux. Lorsque la jeune femme s'était agenouillée pour ramasser les fragments, John s'était penché pour l'aider, et leurs mains s'étaient frôlées. La suite, comme ils se plaisaient à le dire, on la connaissait. Et, malgré le contraste apparent de leurs personnalités, leur amour n'avait jamais faibli.

Aurelia n'avait jamais connu ses parents. Elle n'était qu'un bébé lorsqu'ils étaient tous deux morts dans un accident aux États-Unis et elle avait été élevée par John, ami de son père à l'université, et sa femme, Laura, qui ne pouvait pas avoir d'enfants.

Aurelia leur était reconnaissante de l'avoir prise en charge, mais, malgré toute leur gentillesse, elle n'avait jamais réussi à les considérer comme ses parents. En conséquence, leur relation était un étrange mélange d'affection et de distance.

Ses parrain et marraine avaient toujours été évasifs au sujet de l'accident de ses parents, et Aurelia avait fini par

penser que c'était parce qu'ils ne savaient pas grand-chose. Elle avait donc cessé de poser des questions mais continuait à s'interroger sur ses parents : qui étaient-ils, comment étaient-ils morts et, plus important, leur ressemblait-elle en grandissant ?

Il y eut un bruit de papier froissé dans le couloir suivi de la voix de Laura.

— Aurelia, ma chérie, il y a une lettre pour toi.

La jeune fille se rinça la bouche et répondit. C'était certainement un courrier sans aucune importance. Aurelia ne parvenait pas à se rappeler quand elle avait reçu une vraie lettre par la poste pour la dernière fois. Elle ne

communiquait que par mails et textos, avec Siv et ses autres amis, et elle n'avait pas souvenir d'avoir jamais écrit à quiconque, hormis les traditionnelles cartes d'anniversaire. Elle se précipita dans sa chambre, enfila rapidement un jean et dévala l'escalier.

Laura préparait le petit déjeuner dans la cuisine. Le sifflement assourdi de la cafetière était ponctué par le rythme régulier de la spatule qui remuait le porridge pour l'empêcher de coller à la casserole. Une douce lumière traversait les grandes baies vitrées et éclairait les rangées de pots de confitures et de cornichons alignés sur les étagères en bois près du cellier. John ne s'était pas levé : il lisait au lit, chose qu'il ne se

permettait que le week-end.

La lettre avait été posée sur la table ; elle reposait contre un grand vase rempli de tulipes importées des serres hollandaises et qui commençaient tout juste à éclore avec une étonnante rapidité, ajoutant une touche de rose pâle printanière à cette matinée hivernale.

Aurelia jeta un coup d'œil à l'enveloppe. C'était bien son nom qui s'étalait sur le rectangle blanc, dans une police traditionnelle.

Plutôt que de l'ouvrir tout de suite, elle décida de l'emporter dans sa chambre pour la lire tranquillement. Elle s'assit en tailleur sur son lit, puis inséra sa pince à épiler dans le coin de l'enveloppe marron

pour l'ouvrir plus facilement.

C'était une lettre d'un avocat londonien lui demandant de bien vouloir prendre rendez-vous avec lui le plus rapidement possible. Aurelia crut d'abord que le courrier ne lui était pas destiné et elle vérifia de nouveau soigneusement le nom et l'adresse écrits sur l'enveloppe, mais il n'y avait pas d'erreur. Elle relut la lettre et fut alors frappée par le fait qu'on lui demandait de venir seule. Aucune explication ni raison n'était fournie.

Elle fit une recherche sur Internet : le cabinet existait vraiment. Il possédait un site qui listait les partenaires et les associés, dont les noms étaient suivis de quantité d'initiales.

Aurelia décida de ne rien dire à John et à Laura. Lorsque sa marraine lui demanda de quoi il s'agissait, elle prétendit que ce n'était que de la publicité.

— Je ne sais pas du tout de quoi il peut bien retourner, dit-elle à Siv lorsque les deux jeunes filles se retrouvèrent pour prendre un café un peu plus tard dans la journée dans le bar en bord de mer où elles traînaient volontiers quand elles avaient du temps à tuer.

Harry était dans les Midlands avec la fête foraine et n'avait donc pas pu les rejoindre pour le week-end comme il en avait l'habitude.

— Pourquoi est-ce que tu ne leur passes pas un coup de fil ? demanda Siv.

Pour leur demander de quoi il s'agit ?

— Je ne pense pas qu'ils travaillent le samedi, fit remarquer Aurelia.

— On ne sait jamais. Essaie.

Comme Aurelia s'y attendait, personne ne répondit.

La jeune fille tenta de ne pas penser à l'étrange courrier durant le week-end. Les deux amies allèrent voir le dernier film avec Michael Fassbender au Cineworld local, et Siv se plaignit que l'acteur n'avait pas ôté sa chemise une seule fois. La lettre continuait de préoccuper Aurelia.

Le lundi matin, dès que la sonnerie de midi retentit, Aurelia se précipita vers le

terrain de sport, où elle savait que nul ne la dérangerait, afin de téléphoner au cabinet d'avocats. Elle ne put pas converser avec celui qui lui avait envoyé le courrier ; son assistante l'informa qu'il ne pouvait pas lui accorder de rendez-vous avant le mardi de la semaine suivante. Elle ne savait absolument pas de quoi il retournait et elle expliqua à la jeune fille que toutes les explications lui seraient données en temps voulu. Aurelia accepta immédiatement le rendez-vous, même si elle allait être obligée de faire l'école buissonnière ce jour-là.

Le reste de la semaine et le week-end qui suivit s'éternisèrent. Elle tenta de ne pas penser au voyage à Londres et s'efforça de se concentrer sur ses

derniers examens, qui tombaient le mois suivant. Elle avait de bons résultats, qui lui avaient valu d'être déjà acceptée par deux universités correctes, mais l'idée de faire des études ne l'enthousiasmait guère. Elle avait beaucoup réfléchi à ce sujet avant de s'endormir et elle était parvenue à la conclusion que, contrairement à ses camarades de classe, elle n'avait strictement aucune ambition. La perspective de quitter la maison et de gagner son indépendance n'était pas vraiment un moteur.

Lorsque ses pensées n'étaient pas accaparées avec un regret un peu amer par le baiser magique et les myriades de fragrances et de couleurs qu'il faisait naître en elle, elles se tournaient vers les

États-Unis. Aurelia avait envie de découvrir l'endroit où elle était née. Elle ne souhaitait pas vraiment quitter l'aile protectrice de ses parrain et marraine, qui étaient agréables et peu exigeants, mais elle était attirée par l'énergie roborative de rivages plus jeunes. Aurelia avait toujours eu l'impression de ne pas être à sa place en Grande-Bretagne.

Cependant, ses pensées revenaient sans cesse vers l'inconnu de la fête foraine et ses lèvres sur les siennes. Elle sombrait alors dans ses oreillers et posait le bout de ses doigts sur ses lèvres avant de faire courir sa main plus bas, sur son clitoris, où elle tentait en vain de se persuader que c'était une autre main que la sienne qui lui donnait tant de plaisir. Au fond de son

cœur, Aurelia était persuadée qu'il reviendrait et elle avait peur qu'il ne la retrouve pas si elle partait trop loin.

— Comment je dois m'habiller pour ce rendez-vous ? demanda-t-elle à Siv au téléphone la veille au soir.

De la fenêtre ouverte de sa chambre au dernier étage, elle pouvait voir les derniers rayons du soleil couchant disparaître à l'horizon, par-dessus les rues pavées, les cottages aux façades en bardeaux et la langue de mer sombre sur la gauche. L'air de la nuit était piquant et vivifiant.

— Quelque chose d'élégant et de simple, répondit son amie.

— Mon plus beau jean et un blazer ?

— Non. Pas de jean. Une robe peut-être ? Pour montrer que tu es quelqu'un de sérieux.

Elle opta pour une jupe droite mauve qu'elle avait achetée pour le mariage précipité d'une camarade de classe qui était tombée enceinte six mois plus tôt et pour un chemisier en soie blanche qui lui donnait un air timide. Elle décida de mettre des chaussures plates, plus confortables. Siv avait accepté de la couvrir au lycée : c'était un jour de révisions, et son absence ne serait peut-être pas remarquée. Elle savait, en revanche, qu'elle serait gênée de porter cette tenue toute la journée.

Le train pour Londres était bondé, et elle fit tout le trajet debout, cramponnée à une main courante, vaguement nauséuse à l'idée de rencontrer l'avocat. Lorsque le train s'arrêta et vomit son flot de passagers sur le quai, Aurelia se sentit entraînée par la marée, goutte insignifiante dans le vaste torrent de gens qui couraient vers leurs emplois importants et leurs rendez-vous matinaux. Elle avait une heure devant elle et décida de marcher de Liverpool Street Station à Holborn plutôt que de prendre le métro. Elle s'arrêta sur Brushfield Street pour acheter un café à deux vendeurs italiens, dont le baratin et le parapluie orange fournissaient la seule touche colorée de ce matin gris.

Elle s'éloigna de la City. La foule devint moins dense puisque l'heure de pointe était passée, et la jeune fille commença à prêter attention à ce qui l'entourait. Elle remarqua les murs en pierre des vieux bâtiments, lisses et pâles, qui formaient un contraste saisissant avec les jardinières criardes suspendues aux marquises des pubs destinés aux touristes.

Au feu rouge près de Holborn Circus, d'où partait Fetter Lane, Aurelia s'immobilisa. Elle serra plus étroitement contre elle sa cape vert sombre et contempla la circulation, et trois bus à impériale rouges qui roulaient lentement, pare-chocs contre pare-chocs. C'est alors qu'elle aperçut un reflet dans la vitre de

l'un des bus. Elle pivota brusquement et crut voir une ombre contourner précipitamment un immeuble de bureaux vers la ruelle adjacente, comme pour échapper à son regard vif. Son rythme cardiaque s'accéléra, et elle pressa le pas vers la Tamise, tout en se retournant régulièrement pour vérifier que rien d'étrange ne se produisait dans la foule.

Elle pénétra dans les Inns of Court, qui s'étalaient comme une oasis tranquille dans un désert urbain, et se détendit. Une brise légère s'élevait du fleuve tout proche et agitait doucement les branches des arbres. Elle trouva l'immeuble dans lequel se tenait le cabinet. Une réceptionniste qui ressemblait comme un sosie au proviseur de son lycée nota son

nom dans un registre et la conduisit dans une salle d'attente.

— M. Irving vous attend, dit-elle. Il n'en a pas pour longtemps.

La pièce, lumineuse et spacieuse, ressemblait à la salle d'attente d'un médecin, mais sans les magazines écornés et hors d'âge. Un bonsaï soigneusement taillé était posé sur une fine étagère en verre contre le mur du fond. Aurelia lissa sa jupe et tâcha de trouver une contenance, tout en observant attentivement la pièce.

Elle n'eut pas longtemps à attendre : un homme entre deux âges portant un costume bleu marine à fines rayures, une cravate grise, des bretelles rouges et des

chaussures noires soigneusement cirées entra d'un pas vif et lui tendit la main. Il était de taille moyenne et portait des lunettes. Ses cheveux grisonnants, qui tombaient sur ses épaules, brillants et parfaitement lissés, formaient un contraste étonnant avec le reste de sa personne et étaient complètement inappropriés à son âge et à sa profession.

— Gwilliam Irving, se présenta-t-il en lui serrant la main.

Sa paume était étonnamment froide.

— Aurelia, répondit-elle. Aurelia Carter.

Quelques années auparavant, elle avait décidé de prendre le nom de son parrain

et de sa marraine et d'abandonner son nom de naissance. Ils l'avaient élevée avec tant de gentillesse que c'était une façon de leur prouver sa gratitude.

— Je sais, rétorqua l'avocat qui l'invita à le suivre d'un geste de la main.

Son bureau se tenait de l'autre côté de la réception. Il était beaucoup plus petit que ce à quoi elle s'attendait, encombré de piles de dossiers, de journaux et de magazines de droit, qui prenaient la poussière un peu partout. Il lui proposa de s'asseoir, après avoir débarrassé les classeurs égarés qui s'empilaient sur le vieux fauteuil pivotant en cuir, qui faisait face à son bureau en désordre. Il s'assit, un sourire bienveillant, au charme un peu

suranné, sur les lèvres.

Il s'éclaircit la voix et regarda Aurelia droit dans les yeux.

— On m'a demandé de vous contacter et de vous faire une proposition, mademoiselle Carter. Cependant, je dois vous prévenir que je ne suis malheureusement pas en mesure de répondre aux questions que vous ne manquerez pas de vouloir me poser, et je vous prie de bien vouloir m'en excuser par avance. Mes instructions sont très claires.

Aurelia, intriguée, demeura silencieuse.

— Vous avez un bienfaiteur fort

généreux, poursuivit Gwilliam Irving qui se tenait bien droit dans son fauteuil.

— Un bienfaiteur ?

— Je pense que c'est le mot qui convient.

— Je ne suis pas certaine de bien comprendre.

— Irving, Irving & Irving, dont je suis l'un des associés, a été engagé pour établir un fonds fiduciaire à votre nom, fonds qui est loin d'être négligeable. Vous ne toucherez le capital que lorsque vous aurez vingt et un ans révolus, mais vous pourrez avoir accès à certaines sommes avant, à condition qu'elles soient réservées à vos études.

Aurelia ne répondit pas, tâchant de comprendre ce qui lui arrivait.

Au moment où elle s'apprêtait à ouvrir la bouche pour poser quantité de questions, l'avocat reprit :

— Je n'ai pas le droit de vous révéler l'identité de notre client, qui souhaite demeurer anonyme.

Il s'attendait manifestement à sa réaction.

Les pensées d'Aurelia tourbillonnaient dans son esprit. Elle ne connaissait absolument personne qui aurait pu faire une chose pareille. Son parrain et sa marraine étaient économes mais ils avaient peu d'argent de côté, et elle

n'avait aucune autre famille.

— Combien ? demanda-t-elle.

Le chiffre qu'il lui annonça la laissa sans voix.

Voyant qu'elle avait perdu ses moyens, Gwilliam Irving poursuivit :

— Les intérêts seuls – et nous ferons en sorte qu'ils soient le plus élevés possible – suffiront à couvrir vos frais pendant vos années d'université et bien plus encore, je peux vous l'assurer.

— C'est complètement dingue, protesta Aurelia.

— Il y a deux conditions cependant que je suis obligé de vous expliquer, et je vous donnerai évidemment une copie

écrite de l'arrangement. Vous devez vous inscrire dans l'université de votre choix avant vos vingt et un ans et...

Il hésita un instant. Aurelia le regarda fixement.

— ... et vous ne devez pas vous marier avant vingt et un ans.

Aurelia sentit sa gorge se serrer. Tout cela était complètement absurde. Même si elle n'avait aucunement l'intention de se marier dans un avenir proche : il n'y avait aucun homme, aucun garçon dans sa vie.

— Si vous ne respectez pas l'une de ces deux conditions, vous ne pourrez alors plus bénéficier de ce fonds.

Des milliers de questions lui venaient à

l'esprit, mais elle savait que l'avocat ne pourrait pas y répondre.

Irving lui expliqua en détail en quoi consistait ce fonds ainsi que les arrangements nécessaires pour qu'elle puisse en bénéficier. Elle signa des pages et des pages de documents légaux sans prendre vraiment la peine de lire tous les détails.

L'avocat la raccompagna jusqu'à la porte et lui serra la main.

— Félicitations, mademoiselle Carter. Vous êtes une jeune femme très chanceuse.

La brise qui montait du fleuve était

tombée, et les feuilles des arbres géométriquement alignés le long des Inns of Court frémissaient à peine à présent. Le monde entier semblait irréel à Aurelia.

Hébétée, elle se dirigea vers la gare à travers les rues bondées de Londres et traversa la City. Au coin de Bishopsgate, elle eut faim. Elle s'arrêta devant l'un des stands de fruits qui parsemaient le trottoir et acheta une barquette de fraises. C'est alors qu'elle eut de nouveau l'impression d'être épiée. Elle pivota brusquement, submergée par le sentiment déstabilisant et irrationnel que quelqu'un la suivait ou la surveillait. Mais elle ne vit rien d'inhabituel. Elle mordit dans l'un des fruits charnus tout en observant attentivement les passants. C'était la

vraie vie, pas un thriller, donc il était peu probable que quelqu'un la suive. Pourquoi diable d'ailleurs quelqu'un se donnerait-il cette peine ?

Elle enfouit le reste des fraises dans son sac à main et s'engouffra dans la gare.

Son train était déjà à quai et à moitié vide. Aurelia s'installa et repassa le rendez-vous de la matinée dans son esprit pour essayer de lui donner du sens. Il y eut une annonce par haut-parleur, les portes du wagon se fermèrent, et le train s'ébranla. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut la silhouette sombre d'un homme au bout du quai, qui s'éloignait au fur et à mesure que le train

avançait.

La jeune fille détourna les yeux sans y prêter attention et chercha un mouchoir dans son sac. Le bout de ses doigts était toujours rouge à cause du jus des fraises.

Aurelia se mit à passer de plus en plus de temps à se promener le long de l'estuaire. Elle n'avait encore rien dit à ses parrain et marraine à propos de sa nouvelle fortune. Peut-être était-ce sa façon de s'accrocher encore au passé, puisqu'elle savait que le changement était inévitable. Siv la rejoignait souvent, et cette promenade devint leur sortie habituelle du dimanche après-midi. Elles

marchaient le long du bord de mer jusqu'à Old Leigh, où elles s'arrêtaient pour acheter un *fish and chips* et un cornet de glace. Elles s'asseyaient en face de la mer et elles contemplaient les voiles blanches qui s'agitaient doucement sur les vagues et le ruban de fumée qui s'élevait dans le ciel depuis la raffinerie de pétrole de Canvey, de l'autre côté.

Elles parlaient de l'avenir, mais sans certitudes. La conversation déviait souvent sur le fonds fiduciaire d'Aurelia et sur ce qu'elle devrait en faire. Siv jouait avec les possibilités comme un jongleur avec les balles.

— Tu pourrais acheter un zoo, proposa-t-elle. Et devenir dresseuse de

fauves. Ou un énorme yacht. Et on partirait pour Madagascar. Je serais ton second, évidemment.

Aurelia s'immobilisa, une frite à mi-chemin de sa bouche, et plissa les lèvres, examinant ces propositions extravagantes ; elle ne savait jamais quand son amie parlait sérieusement.

— Je ne peux pas toucher l'argent tant que je n'ai pas fini mes études.

— Mais tu as le droit d'en dépenser pour tes études, pas vrai ?

— Oui, c'est ce que m'a dit l'avocat. Une partie est pour mes études, et je toucherai le reste quand je les aurai terminées. Je pourrai en faire ce que je

veux.

— Eh ben, voilà ! Il faut que tu choisisses des études de folie. L'école du rock ? Le camp de l'espace ? Et pourquoi pas partir à l'étranger ?

Aurelia haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Mais j'aime cet endroit. La mer me manquerait.

Siv soupira.

— Cet argent ne te sert à rien. Au fond, tu t'en fiches complètement.

— Et toi, qu'est-ce que tu ferais avec ?

— L'école du cirque. Il y en a une aux États-Unis. Mais, même si j'avais les moyens, mes parents ne me le

permettraient jamais. Ils veulent que je choisisse un métier pragmatique. Ma mère me voit bien en infirmière.

Aurelia rit.

— Tu serais la pire infirmière du monde. Ginger ferait un bon infirmier, lui. Il l'est déjà, non ?

Elle regarda fixement les paumes et les genoux de Siv, qui portaient les cicatrices de ses multiples chutes de trapèze.

Siv ignore la pique.

— Tu pourrais venir avec moi. Tu as toujours dit que tu voulais aller aux États-Unis pour voir où tu étais née.

Aurelia ne répondit pas.

— Mais c'est pas vrai ! s'exclama Siv, qui avait deviné que son amie pensait toujours à l'inconnu de la fête foraine. Tu n'as même pas vu à quoi il ressemblait, et encore moins obtenu son numéro.

Elle lança violemment un galet dans l'océan pour bien marquer sa frustration.

Pour finir ce fut Ginger qui, sans en parler aux deux filles, suggéra aux parents de Siv que celle-ci avait une chance d'entrer à l'École des arts du spectacle de Berkeley. Même si elle ne pratiquait le trapèze que depuis peu, des années imposées de danse classique et de cours de claquettes lui avaient donné les prérequis nécessaires. Si elle mettait au point un numéro suffisamment original

pour l'audition, elle avait une chance de décrocher une bourse.

Ginger avait abandonné la fascination qu'il avait d'abord éprouvée pour Aurelia dès l'instant où il avait vu Siv boire une gorgée de chocolat chaud, qui avait laissé une moustache sur sa lèvre supérieure. Il s'était penché pour l'ôter d'un baiser et, lorsque tous ses sens avaient été submergés par le goût de la cannelle et des épices, il était tombé amoureux et il avait silencieusement acquiescé lorsque Aurelia avait dit que le chocolat avait le goût de l'amour.

Siv était la petite amie qu'il fallait à Ginger. Elle possédait une vitalité essentielle qui l'attirait, une qualité

magique dans sa façon de bouger, comme si elle était moitié femme, moitié farfadet. Il était persuadé que si un médecin la disséquait il découvrirait que son sang était plus chaud et plus rouge que celui des autres. Mais il la savait impatiente et il devinait que tout ce qu'il aimait chez elle serait ce qui l'éloignerait de lui. Elle était bien trop pleine de vie pour passer son existence dans un petit village somnolent du bord de mer.

Aurelia était tout le contraire. Elle possédait une froideur, une douceur et une langueur évidentes, qui se lisaient dans la pâleur de sa peau et dans le roux sombre de ses cheveux qui cascadaient jusqu'au creux de ses reins. Siv et elle étaient le yin et le yang.

Ainsi débuta une longue série de discussions entre les parents de Siv et le parrain et la marraine d'Aurelia, au terme desquelles il fut décidé qu'ils ne l'encourageraient pas à partir mais qu'ils ne s'y opposeraient pas, et que, si Siv s'en allait, il fallait qu'Aurelia l'accompagne.

Un mois plus tard, les filles avaient leurs billets d'avion et avaient fait leurs valises. Elles avaient prévu de s'octroyer une année sabbatique, à l'issue de laquelle Aurelia devrait choisir un champ d'étude et Siv auditionner pour l'École des arts du spectacle. Ses parents lui laissaient une possibilité de réussir : si elle n'y parvenait pas, elle ferait médecine ou toute autre étude «

pragmatique ».

Les deux jeunes filles seraient logées dans la banlieue de San Francisco, chez un professeur de danse à la retraite que connaissait Ginger, via son réseau de la fête foraine. Elle avait jadis enseigné dans la prestigieuse École d'art et de danse de Saint-Pétersbourg, et elle donnerait des cours à Siv. Les deux amies participeraient aux frais de logement en donnant des leçons aux quelques élèves qui lui restaient et en faisant le ménage de la vieille demeure en banlieue d'Oakland.

Siv renifla. Ils se trouvaient tous les deux dans le garage de ses parents.

Ginger sculptait de petites figurines en bois, et Siv était suspendue à une corde épaisse, la tête en bas comme une chauve-souris.

— Tu vas venir avec moi à San Francisco ? demanda-t-elle.

Une larme tentait de couler sur sa joue, mais, à cause de la gravité et de sa position, l'eau salée retomba dans son œil. Elle cilla.

Ginger s'immobilisa et serra plus fort le manche en cuivre du couteau de poche qu'il tenait dans la main gauche.

— On en a déjà parlé, répondit-il.

— Tu pourrais prendre le bateau, rétorqua-t-elle.

— On verra, dit-il en continuant à sculpter délicatement le visage de sa miniature en bois.

Ginger souffrait d'un vertige sévère. Il n'avait jamais mis les pieds en dehors de la Grande-Bretagne et il n'avait aucune envie de faire comme ses amis de la fête foraine et de quitter son guichet pour se produire sur des échasses ou intégrer les équipes très bien payées qui s'occupaient de la maintenance de la grande roue ou d'autres attractions dans des nacelles élévatrices ou suspendus à des harnais.

Cette peur le poussait à améliorer son talent d'attacheur, mais il n'était pas question de quitter la sécurité offerte par le sol. C'était un expert en nœuds et il

savait mieux que quiconque lancer des mètres de corde à ses collègues qui travaillaient en l'air.

— Des amis de la fête foraine font une fête le week-end prochain. À Bristol, poursuivit-il en changeant abruptement de sujet. Quelques acrobates qui ont étudié aux États-Unis seront là. Ils font une tournée en Grande-Bretagne. Vous pourriez venir toutes les deux. Et ça pourrait même être votre fête d'adieu, non ?

Siv commença à bouger ses jambes d'avant en arrière, et la corde se mit à se balancer.

— Je ne suis pas sûre que voir des gens de la fête foraine fasse du bien à

Aurelia, commenta-t-elle. Elle va sûrement penser à Monsieur Sans-Nom.

Les cours au lycée ayant pris fin, Aurelia qui n'avait pour se distraire que son travail du samedi matin et d'un après-midi par semaine, sombra plus avant dans un état léthargique. Elle craignait d'inquiéter son parrain et sa marraine en leur parlant du mystérieux bienfaiteur, aussi s'était-elle arrangée pour que Gwilliam Irving, l'avocat, téléphone à Laura et à John pour leur annoncer l'héritage d'un lointain parent du côté de la famille avec qui Aurelia savait qu'ils n'avaient plus aucun contact. C'était un mensonge sans conséquence et peut-être

pas si éloigné que cela de la réalité. À l'annonce de cette nouvelle, le couple ravi avait tout de suite investi une part importante de l'argent dans le voyage et les futurs frais d'université d'Aurelia, et avait annulé la deuxième hypothèque prise afin de financer ce voyage à l'étranger.

Le gentil avocat avait été ravi de se livrer à ce petit tour et il avait décidé qu'Aurelia était décidément sa cliente favorite. Non seulement elle était jeune et jolie, et sa situation pour le moins intrigante, mais elle le changeait aussi des habituels égocentriques et des raseurs ennuyeux, qui étaient son lot quotidien dès lors que lui incombait la tâche d'administrer des biens pour les héritiers

et autres bénéficiaires.

Aurelia, cependant, était gênée d'avoir menti à son parrain et à sa marraine, et elle continua à osciller entre l'excitation à la perspective du prochain voyage et le sentiment troublant qu'elle ferait mieux de rester en Grande-Bretagne, comme si le baiser de l'inconnu l'avait en quelque sorte ancrée là.

— Tu crois que les deux sont liés ? demanda Siv à Ginger lorsque Aurelia fut loin.

En dehors de Siv, Ginger était la seule personne à être au courant de la manne imprévue et du baiser.

— Je pense que cet argent vient d'un

parent, répondit le jeune homme. Ses vrais parents, peut-être. Si ça venait du type qui l'a embrassée, ça ferait de lui un... Ce serait mal. Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, ça lui ferait du bien de se changer les idées.

Siv acquiesça, et Aurelia finit par accepter de les accompagner à la fête, même si elle se sentait toujours étrangement déconnectée.

Il faisait déjà nuit quand ils partirent pour Bristol. Les deux filles avaient passé un temps considérable à choisir leur tenue, puisqu'il fallait porter un costume.

— Les contes de fées ? C'est quoi, ce thème ? Je croyais que c'était une bande

de potes ? s'était exclamée Siv lorsque Ginger l'avait informée du thème de la soirée.

— Ce ne sont pas des potes comme les autres, avait rétorqué Rouquin.

Siv avait opté pour un costume des Enfants Perdus de Peter Pan : elle portait un legging marron coupé à mi-mollet et elle avait dressé ses cheveux courts en crête. Aurelia avait choisi un costume de Petit Chaperon rouge et elle avait passé la moitié de l'après-midi à se faire des boucles.

— Zut, remarqua-t-elle en se regardant dans le miroir. Je ressemble à Boucles d'Or.

La chaleur semblait avoir fait ressortir la blondeur de ses cheveux naturellement auburn. Ou alors était-ce une illusion due à l'éclairage.

— J'aurais pu être l'un des trois ours, rétorqua Siv, mais ça aurait été moins drôle.

Elle ouvrit la fenêtre et pointa l'une de ses flèches en plastique en direction de la vieille guimbarde de Ginger, qui venait de faire son apparition dans l'allée. Il était venu de Londres pour passer les chercher, et ils avaient prévu de prendre une route pittoresque, par la côte sud, ce qui faisait de tout le week-end un événement spécial.

— Hé, fais attention avec ce truc !

cria-t-il. Je sais que tu vises bien.

— Je t'ai raté exprès, rétorqua-t-elle lorsqu'il se pencha pour ramasser la flèche qui était tombée à côté de son véhicule.

Aurelia voyageait rarement en voiture. Son parrain et sa marraine étaient des écolos militants et ils refusaient d'en posséder une, préférant utiliser le vélo ou le train. Elle s'assoupit rapidement tandis que les rues bondées disparaissaient derrière eux et elle commença à murmurer et à s'agiter, l'esprit envahi d'ombres. Siv et Ginger, perdus dans le rythme sourd de la musique électro de la radio, ne lui prêtèrent pas attention.

Aurelia se réveilla en criant lorsque

Siv la secoua.

— On est arrivés. Tu vas bien ?

— Oui, bien sûr, répondit Aurelia avec un sourire forcé.

La sensation d'être épiée s'était accentuée, et elle avait à présent l'impression que ses rêves aussi étaient surveillés. Les événements des mois qui venaient de s'écouler lui avaient clairement embrouillé le cerveau.

Elle avait les lèvres sèches. Elle les humidifia avec sa langue : elles avaient un goût de grenade.

Alors elle se souvint du baiser.

France, 1788

LES TROUBLES SE RÉPANDAIENT COMME UNE TRAÎNÉE de poudre dans le pays depuis que les inégalités du système français avaient commencé à fissurer la société.

Le Conseil du Bal avait initialement prévu d'organiser les festivités dans un petit château qui appartenait à l'un des parents de ses membres et qui n'était qu'à une heure de calèche de Paris, mais d'influents conseillers de la cour du Roi avaient suggéré un endroit plus éloigné afin de ne pas attirer l'attention. Ils

s'étaient donc installés dans une propriété dans le sud de la France, près de la rivière qui coulait sous le pont en ruine d'Avignon. Il s'agissait de la résidence d'été d'un lointain cousin de la famille royale, qui avait été laissée à l'entière disposition du Conseil. Les domestiques avaient reçu un congé de plusieurs semaines et avaient été remplacés par des employés du Bal, afin de garder le secret sur les événements.

L'endroit était à la fois isolé et somptueux : le terrain était bordé de hauts murs qui disparaissaient sous les vignes et autre végétation propre au sud, et qui permettraient à l'afflux de visiteurs, d'artistes, d'invités et d'ouvriers chargés de préparer les festivités d'aller et de

venir sans éveiller la curiosité des habitants de la ville voisine.

Quelques mois plus tôt, Oriole avait été amenée en Avignon et installée dans la demeure de sympathisants du Bal, à quelques pas de l'imposant édifice du palais des Papes. Son entraînement et sa formation avaient été intensifiés en prévision de la nuit de l'équinoxe d'automne, date traditionnellement choisie pour le Bal depuis des temps immémoriaux, puisque le jour et la nuit avaient la même durée.

La légende faisait remonter ce Bal à l'Égypte ancienne et au règne de Cléopâtre, mais nul n'en connaissait exactement les origines. Peut-être avait-il

d'abord revêtu une signification religieuse pour des prêtres isolés dans l'un des nombreux temples éparpillés à travers le désert ou avait-il été un rite païen et barbare d'une tout autre nature.

Lorsque Oriole ne suivait pas la formation en vue du Bal, elle passait son temps à broder ou à jouer du clavecin. Elle avait quantité de précepteurs dans ces deux domaines, et, à l'instar des gens silencieux qui la préparaient dans l'ombre jour et nuit en prévision du jour fatidique qui arrivait à grands pas, ils étaient invariablement masqués. Pas un ne se permettait de l'approcher vraiment, même si elle recevait un enseignement, des conseils et une formation, ce qui emplissait Oriole de frustration. Elle se

sentait seule, et la vie qu'elle avait menée avant d'être choisie n'était plus qu'un lointain souvenir.

Depuis son arrivée, elle avait reçu l'ordre de toujours revêtir ses plus beaux atours : de lourdes robes savamment brodées et rehaussées d'or, des corsets qui emprisonnaient sa taille dans un étau et la contraignaient à se tenir droite en toutes circonstances, même lorsqu'elle avait du temps libre. Ses cheveux cascadaient en boucles dorées sur ses épaules : les servantes passaient des heures à les mettre en forme tous les matins, et elle leur donnait toujours cent coups de brosse avant d'aller se coucher.

Elle avait l'impression d'être en

perpétuelle représentation, comme si elle s'apprêtait à être présentée à la cour. Les étroites bottines en cuir, élégantes mais inconfortables, qu'elle devait porter en permanence la gênaient. Certains jours, lui en aurait-on donné la permission, elle aurait préféré gambader pieds nus, sa silhouette élancée libérée de toute entrave, ses petits seins nus enfin libres.

Pourquoi refusaient-ils de répondre à toutes les questions qui la préoccupaient ? Pourquoi ses parents l'avaient-ils livrée de leur plein gré aux mains des participants au Bal ?

Ses nuits étaient peuplées de rêves étranges et perturbants comme elle n'en avait jamais fait auparavant, comme si on

avait versé une drogue dans sa nourriture pour manipuler ses pensées et les orienter dans une direction nouvelle et auparavant insoupçonnable. Oriole se réveillait aux petites heures de l'aube, le col de sa chemise de nuit trempé de sueur, l'esprit encore plein d'images de glace, de feu et de soleils brûlants, les pensées tournant frénétiquement en rond, privée du contact rassurant avec la réalité.

Mais elle n'avait guère le temps de reprendre son souffle ou de s'attarder sur les images et les tourbillons des cauchemars de la nuit : les serviteurs du matin entraient dans sa chambre, ôtaient les couvertures, la dévêtaient, la nourrissaient, lui faisaient enfiler son uniforme d'or et de soie aux plis

gonflants et de délicats bas blancs qui montaient jusqu'en haut de sa cuisse crémeuse, puis ils l'escortaient dans les salles où se déroulait la formation. Et elle devait se concentrer de nouveau sur tous les éléments du rituel.

Les jours se succédèrent.

Jusqu'à l'équinoxe.

Oriole avait perdu la notion du temps. Lorsqu'elle se réveilla ce matin-là, elle fut surprise de n'avoir pas rêvé : la nuit avait été une oasis de paix. Elle ouvrit les yeux et les plissa en voyant la lumière se déverser par les fenêtres entrouvertes ; quelqu'un avait déjà tiré les lourdes

tentures. Une ombre s'interposa brièvement, et sa vision devint plus claire. C'était la Matrone, qui avait tous les autres domestiques sous ses ordres. Elle avait revêtu ses plus beaux atours.

— Le jour est venu, annonça-t-elle. J'espère que vous serez à la hauteur.

Oriole cilla.

— On nous a dit que c'était le marquis lui-même qui avait mis au point le rituel, cette année. C'est un grand honneur, poursuivit-elle.

Oriole avait vaguement entendu parler de cet homme. Et pas seulement en bien. Les rumeurs le disaient pervers et tordu.

— Levez-vous.

On ôta les couvertures, et Oriole sentit sur sa peau la douce caresse de la brise matinale qui se frayait un chemin par les fenêtres et éveillait ses sens. Le ciel était d'un bleu éclatant. Elle frissonna légèrement.

Sous le regard scrutateur de la Matrone et des domestiques masqués, elle s'extirpa maladroitement de son lit. Dès qu'elle fut debout, les femmes silencieuses l'encerclèrent pour lui ôter sa chemise de nuit. Elle leur facilita la tâche en levant les bras vers le plafond.

On la conduisit, nue, vers la pièce adjacente ; au centre se dressait une baignoire en cuivre dans laquelle fumait une eau parfumée. Elle testa prudemment

la chaleur de l'eau du bout de l'orteil et, satisfaite de la trouver à la bonne température, elle y grimpa. Oriole ferma les yeux, frissonna et inspira, attendant que les servantes versent l'eau purifiante sur ses épaules et la laissent cascader sur les vallées et les collines de son corps.

Tandis que quatre mains expertes savonnaient et massaient sa peau nue, Oriole ouvrit les yeux ; la Matrone l'examinait et la jugeait, approuvant la fermeté de sa nudité et l'agréable harmonie de ses courbes, de ses traits et de sa pâleur.

Il y eut un peu d'agitation, un mouvement derrière elle, et elle entendit quelqu'un entrer dans la pièce. Par

instinct, elle aurait voulu se retourner pour voir de qui il s'agissait, mais le regard sévère de la Matrone était rivé au sien, interdisant toute tentative de mouvement. L'étranger entra, et une main s'empara de son cul avant de tracer une ligne de ses épaules à la fine raie qui séparait ses fesses. Comme un négociant qui vérifie sa marchandise. C'était certainement une main d'homme. Il toussota pour marquer son approbation et la fit pivoter afin qu'elle se tienne face à lui tandis que les servantes rinçaient la dernière trace de savon. C'était son oncle, l'homme qui était devenu son tuteur lorsqu'elle avait été choisie.

Oriole fut choquée et brièvement paniquée. Elle aurait voulu dissimuler ses

seins et son sexe, mais elle savait que les règles lui interdisaient de cacher sa nudité. Elle sentit son visage s'empourprer et son estomac se nouer.

Son oncle se tenait maintenant à côté de la Matrone. Ils la regardaient tous deux avec intensité, et son oncle avait un sourire ambigu aux lèvres. Il portait sa plus belle perruque et son uniforme militaire, orné des médailles remportées lors de la campagne espagnole.

Les domestiques la séchèrent, et elle demeura paralysée par l'examen soutenu et impersonnel. Satisfaits de son apparence, ses deux gardiens quittèrent soudain la pièce, la laissant aux mains des servantes affairées qui la poudrèrent

des pieds à la tête jusqu'à ce qu'elle ressemble à une statue de porcelaine, les pieds toujours dans l'eau maintenant tiède du bain.

Une tape sur l'épaule lui indiqua qu'il était temps de sortir de la baignoire et de regagner sa chambre, où on lui ordonna de s'asseoir, toujours nue, sur une chaise damasquinée. Deux autres domestiques, le visage partiellement dissimulé sous un domino noir, la coiffèrent, arrangeant ses boucles blondes en une explosion surmontant ses traits délicats, une splendide ruche royale, qui n'était pas sans rappeler la coiffure de la reine, Marie-Antoinette, lorsqu'elle avait été présentée à la cour pour la première fois par ses parents, quelques années

auparavant, et qu'elle avait posé le regard sur le monarque qui se tenait de l'autre côté de la pièce.

Les servantes travaillaient en équipe et elles s'activèrent toute la matinée. Elles ajoutèrent encore des couches de poudres blanches et parfumées sur son corps nu jusqu'à ce que les étalages de neige lui donnent l'impression d'être vêtue d'une deuxième peau qui formait un vêtement évanescent. On lui donna à boire du sirop de rose et rien d'autre. Puis elles peignirent ses tétons en rouge et, après lui avoir épilé les sourcils en forme d'accent circonflexe, elles lui rasèrent le pubis.

Oriole se laissait faire, laissant ses pensées vagabonder pour se distraire

sans penser à la nuit qui allait suivre. Elle ne faisait guère attention aux douleurs occasionnelles causées par l'épilation de son intimité.

On lui tendit une tasse de thé en lui ordonnant de la boire.

— Ça vous aidera à dormir, lui dit-on.

Elle n'attendait que cela après toutes ces heures de soins et de préparation. Son corps tout entier était fardé, façonné, et le moindre de ses nerfs était en attente, étonnamment vibrant.

Oriole trouva que le breuvage avait un goût étrange. On la conduisit à son lit, où elle sombra dans un sommeil profond.

Au fond de son esprit, elle savait qu'à la tombée de la nuit on l'avait sortie de sa torpeur, enveloppée dans des vêtements chauds puis transportée dans une calèche sur une courte distance. Tout s'était déroulé comme dans un rêve dans lequel elle était à la fois elle-même et une autre.

Elle se frotta les yeux pour chasser le sommeil.

Le hall en pierre était immense, brillamment illuminé par un cercle concentrique de torches disposées tout autour, qui déversaient une lueur tremblotante sur le spectacle qui se déroulait en dessous. Elle était étendue sur un divan recouvert de velours, placé sur l'un des balcons qui surmontaient la

salle en forme de puits. Tandis que le sommeil s'estompait graduellement, Oriole sentit une pression acérée sur ses tétons, puis, un instant plus tard, sur son sexe. Elle écarta rapidement les pans de la robe en soie transparente qui la recouvrait et remarqua, choquée, que ses parties sensibles avaient été ornées de petites pierres orange sombre. *De l'ambre*, songea-t-elle. Elle craignit d'abord que les bijoux n'aient été percés dans sa chair, avant de constater avec un soupir de soulagement qu'ils étaient attachés par un clip qui mordait douloureusement ces endroits délicats. On ne lui avait jamais parlé de cela.

Tandis qu'elle reprenait peu à peu ses esprits – combien de temps avait-elle

réellement dormi ? – Oriole se concentra sur la douleur, comme on le lui avait appris, et cette dernière se métamorphosa lentement en une étrange forme de plaisir. Elle poussa un profond soupir de satisfaction qui naquit au bout de ses seins et dans son sexe, puis se répandit, ouvrant sur son passage le creux de son estomac, puis sa poitrine, puis ses lèvres, pour finir par son esprit, aiguissant toutes les terminaisons nerveuses de son corps. Elle frissonna. Puis elle se rendit compte que sa robe ouverte l'exposait aux regards. Mais nul en dessous ne prenait garde à elle, et elle était seule sur le balcon. Elle se rajusta. De toute façon, sa robe était quasiment transparente, et elle savait que l'événement ne se prêterait

guère à la pudeur. Elle avait conscience que sa totale nudité serait inévitable. Les semaines de formation l'y avaient préparée.

La musique montait depuis le puits que formait la salle circulaire.

Elle se redressa, s'assit et regarda en bas, tandis que le son d'instruments qu'on accorde parvenait à ses oreilles.

Dans un coin éloigné de la salle, sur une estrade, se tenait un quatuor à cordes. À la surprise d'Oriole, les musiciens étaient nus. Elle remarqua qu'ils portaient des babouches pour protéger leurs pieds de la froideur du sol. Elle découvrit alors qu'elle avait les mêmes aux pieds. Son attention fut inexorablement attirée, de

loin, par le membre des deux musiciens masculins : ils étaient plus sombres que le reste de leur corps et pendaient, provocants, entre leurs cuisses, mais ils étaient trop loin pour qu'elle puisse les discerner clairement. Oriole se pencha pour mieux voir : les musiciens avaient fini d'accorder leurs instruments et ils s'immobilisèrent. La violoncelliste aux flamboyants cheveux roux agrippait fermement son instrument entre ses cuisses.

La musique débuta. La lente mélodie, étrangère et tout d'abord inconnue, apaisa ses sens et étendit un manteau de séduction sur la salle. Cela n'avait rien à voir avec la musique que l'on jouait d'ordinaire à la cour ou dans les salons

que fréquentaient ses parents, et où ils l'amenaient parfois. Elle était légèrement orientale.

Il y eut un bruit assourdi de pas. Elle se leva et observa ce qui se passait sous le balcon. Une dizaine de couples se frayaient un chemin sur le sol en dansant. Les femmes portaient d'extravagantes jupes roses qui s'évasaient en corolles de plis, les hommes des collants moulants assortis. Tous étaient nus au-dessus de la taille, à l'exception de fines bretelles qui retenaient leurs vêtements. Oriole retint son souffle tout en suivant des yeux leurs mouvements hautains. Ils dessinaient sur le sol des figures complexes qui formaient un motif soigneusement élaboré de séduction rituelle. Les couples

tourbillonnaient parfois sauvagement, les mains et les doigts s'effleurant à peine, avant de se séparer et de tourner l'un autour de l'autre, comme des prédateurs en chasse, presque bouche contre bouche, souffle contre souffle. Puis ils s'éloignaient de nouveau. La musique devint plus forte, et la danse s'accéléra.

C'est alors que la brume du sommeil s'évanouit pour de bon et qu'Oriole se souvint de ce qui allait se produire en premier et de ce qu'elle devait faire.

Un serviteur masqué surgit de nulle part et lui tendit un verre en cristal empli de vin. Elle le porta à ses lèvres. Le breuvage était fort et âpre, et, découvrit-elle lorsqu'il descendit le long de sa

gorge, capiteux et enivrant. Quand il eut atteint son estomac, sa chaleur se transforma en brasier, et la douleur causée par les bijoux devint plaisir. Le domestique disparut, et l'attention d'Oriole fut une fois de plus attirée par la salle en contrebas.

Les danseurs bougeaient avec langueur, et chaque pas les menait vers le mur circulaire, les éloignant du centre de la salle.

Une nouvelle femme surgit parmi eux et, pas à pas, gagna le centre qu'ils avaient graduellement délaissé. Elle était inhabituellement grande en comparaison des autres danseurs qu'Oriole avait observés et elle était couverte des pieds à

la tête par un ample vêtement en soie noire transparente qui s'agitait comme de l'eau autour de son corps, ses vagues frémissantes accompagnant le moindre de ses mouvements. Lorsqu'elle eut atteint la place qui lui était dévolue, au cœur de la salle, elle se tint immobile, les jambes fermement écartées, et leva les bras. Son visage ridé était toujours d'une beauté sans égale, plein de sérénité et de sagesse.

Les musiciens s'arrêtèrent mais ne quittèrent pas leur place. Ils étaient devenus de simples spectateurs.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la salle. Oriole ne l'avait pas remarquée, l'ouverture sombre se fondant aisément

dans le mur. Six domestiques masqués la franchirent d'un pas vif, escortant l'imposante silhouette d'un homme. Malgré la distance, Oriole remarqua la richesse de ses vêtements. Les broderies dorées, les tissus onéreux et la sophistication des coupes n'avaient d'égal que la noblesse de son allure. Son visage était dissimulé par un voile, au-dessus duquel était posée une perruque surmontée d'une couronne. Oriole songea un instant que c'était de l'hérésie, puisque seul le roi avait le droit de porter une couronne. Elle remarqua alors que l'étroit ornement n'était pas en or ou en une autre matière précieuse, mais en bois orné de minuscules fleurs blanches et de feuilles, comme une coiffe païenne aux éléments

finement entrelacés.

Même si son visage était dissimulé, l'homme exsudait la puissance et la force. Il prit position au centre de la salle, en face de la femme en noir.

Au même moment, Oriole remarqua qu'une série de petites portes s'ouvraient tout autour de la salle ; une multitude de gens entrèrent et se placèrent en cercle contre le mur. Leurs vêtements aussi étaient exquis et compliqués. Elle pensa un instant reconnaître son père et sa mère dans la foule, mais son attention fut rapidement attirée par les mouvements de la femme en noir.

Celle-ci posa les mains sur les épaules de l'homme, comme pour le bénir ou le

saluer.

Comme si c'était le signal qu'ils attendaient, les six domestiques entourèrent l'homme et commencèrent lentement à s'occuper de lui.

L'une des femmes se hissa sur la pointe des pieds, souleva sa couronne avec révérence et la tint en l'air le temps qu'une autre servante lui ôte sa perruque. Elle reposa ensuite la couronne sur sa tête. Le voile demeura fermement en place durant tout le cérémonial.

Un autre domestique s'approcha de lui et déboutonna son col et sa chemise. Un autre serviteur lui succéda et ôta le vêtement, qui découvrit une veste en laine. L'assemblée était à présent

complètement silencieuse.

L'une des servantes se plaça en face, entre la femme en noir et lui, puis, s'agenouillant, défit ses hauts-de-chausses et les baissa lentement et solennellement, libérant son énorme sexe. Le cœur d'Oriole s'arrêta de battre, et elle crut entendre des murmures étouffés de la part des spectateurs.

Toujours parfaitement immobile, l'homme se laissa ôter la veste en laine par l'un des domestiques. Il était nu à présent, à l'exception de ses hautes bottes cavalières, dont le cuir poli brillait presque comme du verre à la lumière tremblotante des torches.

Oriole déglutit. Le Maître de

Cérémonie était à la fois royal et animal, presque sauvage. Le rythme cardiaque de la jeune femme s'accéléra.

La femme en noir, la Dame du Bal, frappa dans ses mains, et les serviteurs s'éloignèrent.

Elle s'approcha de l'homme, et Oriole sentit que la foule retenait son souffle.

La violoncelliste rousse fit courir langoureusement son archet sur les cordes, et une mélodie grave et mélancolique s'éleva.

La Dame prit le sexe du Maître entre ses mains, et ce dernier grossit aussitôt, atteignant une taille encore plus redoutable.

Oriole était incapable de détourner le regard.

La femme en noir s'approcha davantage et prit le membre en bouche.

Oriole étouffa un petit cri.

Elle sentit qu'on lui tapotait l'épaule et elle se retourna, même si son âme était tout entière captivée par le spectacle qui se déroulait en contrebas et bien qu'elle ait l'impression de ne pouvoir se permettre de rater un seul instant du rituel.

C'était le marquis. Elle le reconnut grâce aux miniatures qui ornaient le frontispice de plusieurs des livres qu'il avait écrits, certains en prison. La

Matrone lui avait ordonné de les lire pour parfaire son éducation sexuelle. Elle les avait trouvés à la fois fascinants et répugnants et, par-dessus tout, profondément dérangeants.

Il était vêtu comme un Polichinelle de la commedia dell'arte, dans un costume aux couleurs vives beaucoup trop moulant pour sa corpulence.

— Maintenant, murmura-t-il. C'est l'heure.

Oriole se leva. Elle rougit en sentant son regard se poser sur sa nudité mal dissimulée par le vêtement transparent.

Il lui offrit sa main pour la conduire, mais elle déclina, préférant le suivre.

Ils quittèrent le balcon où elle avait été installée, descendirent un escalier en colimaçon éclairé par des torches vacillantes comme des incendies nocturnes, puis atteignirent finalement une antichambre ovale où le marquis l'abandonna.

— Attendez ici.

Oriole resta debout, silencieuse et frissonnante. Elle tenta de saisir le son du violoncelle, mais il avait disparu derrière l'épais mur de pierre qui la séparait à présent de la salle circulaire.

La porte en face d'elle s'ouvrit enfin, lentement. Dans la salle, la foule s'écarta, lui permettant de voir parfaitement la femme en noir agenouillée aux pieds de

l'homme, qui le suçait avec ferveur et zèle.

Quelqu'un lui donna une poussée dans le dos, et Oriole s'avança.

Lorsqu'elle franchit le seuil de la pièce, on lui retira la diaphane robe en soie qu'elle portait, et elle s'avança, nue à l'exception des babouches et des bijoux qui ornaient ses parties intimes.

Malgré l'envie qui la dévorait de tourner la tête, elle regarda droit devant elle ; toutes les leçons reçues ces derniers mois, les instructions, les raisons du rituel étaient vivaces dans sa mémoire. Sa destinée lui avait été révélée, l'emplissant d'espoir et de crainte.

— Maintenant, murmura quelqu'un derrière elle.

Comme un chœur pervers, le mot fut répété par des centaines de lèvres.

Elle était parvenue à la hauteur du couple, et la Dame recula, exposant le sexe de l'homme. De près, il était beau et cruel, sombre, puissant, dangereux, attirant.

Quatre des hommes qu'elle avait vus danser plus tôt s'approchèrent d'elle par derrière tandis que la Dame disparaissait de son champ de vision, ne laissant plus devant elle que le Maître dans toute sa splendeur.

Chacun d'eux se saisit d'elle au même

moment, deux par les épaules, deux par les mollets, et Oriole se sentit soulevée en l'air. On lui écarta les jambes, et la jeune femme constata en rougissant violemment qu'elle était très excitée.

Le Maître se mit en position, et les danseurs l'abaissèrent sur son membre.

Ainsi empalée, Oriole eut l'impression qu'elle était devenue une partie de lui, et chacun de ses muscles se tendit afin de l'étreindre. Elle était entièrement emplie, et cela ne ressemblait pas du tout à ce auquel elle s'attendait : c'était à la fois une invasion et une reddition. Elle ferma les yeux et s'abandonna aux sensations qui envahissaient son corps. Ceux qui l'avaient positionnée la lâchèrent, et elle

sentit les mains du Maître agripper ses fesses. Il commença ensuite à bouger en elle, méthodique et implacable. Elle accueillit avec gratitude chaque coup de reins.

La musique passa du chagrin du violoncelle aux hurlements du violon, puis les deux se mêlèrent et s'élevèrent sur les ailes d'une mélodie où toutes les notes punctuaient les coups de reins du Maître.

Oriole ne savait pas combien de temps s'était écoulé lorsqu'un cri, né au plus profond d'elle-même, gagna la surface et, qu'incapable de contrôler ses sens submergés, elle l'expulsa.

C'était un cri de plaisir.

Elle était liée au Maître alors même qu'il ne la tenait plus. Elle avait envie de s'évanouir sous la violence de son orgasme, mais, au lieu de ça, elle leva les yeux vers lui. Il ne portait plus le voile, et elle voyait son visage pour la première fois. Il était beau, féroce et bienveillant.

Un peu plus tard, il l'éloignerait de lui et lui dirait :

— C'est fait, Oriole, tu es la nouvelle Dame. Mais, avant toute chose, la cérémonie de l'Encrage.

L'année suivante, la Révolution balaya le pays, et le Bal ne revint pas sur les rivages français ni dans l'Europe prise dans la tourmente de la guerre avant des décennies.

UNE GOUTTE DE SANG

— C'EST UNE ÉGLISE ? DEMANDA
AURELIA À SIV.

Elles étaient en face d'une lourde porte en bois ornée d'une archaïque cloche sur la corde de laquelle Ginger tira pour annoncer leur arrivée. Des rires tapageurs et de la musique à fond parvenaient jusque dans la rue et formaient un étrange mélange avec le bruit métallique et

sonore de la cloche.

— C'est une ancienne chapelle, expliqua Ginger tandis que la porte s'ouvrait à la volée. C'est cool, hein ?

— Bienvenue ! Super costumes... Exactement ce qui nous manquait, constata l'homme qui venait d'ouvrir.

Il était plus petit que Ginger, mais son attitude exubérante prenait plus de place que son corps et le rendait plus grand qu'il ne l'était réellement. Le bout de ses cheveux était teint en violet vif, ce que l'on remarquait à peine sous le bonnet en dentelle qui recouvrait sa tête. Il portait une robe d'été et un tablier à volants, et il brandissait une spatule en bois comme si c'était une baguette magique.

— Entre, entre, dit-il à Aurelia avec un grand sourire. Je suis la mère-grand et voici le loup.

Il fit un geste en direction du jeune homme qui se tenait à ses côtés et qui portait le costume de loup le moins effrayant que la jeune fille puisse imaginer : une combinaison en peluche marron avec un large ovale blanc sur le ventre. Quelques touffes de cheveux sombres s'échappaient de la capuche, sur laquelle étaient cousus des oreilles et des crocs en feutre mou.

Le loup sourit à Aurelia, dévoilant des incisives légèrement plus longues que ses autres dents. C'était d'autant plus visible que le capuchon dissimulait le reste de

son visage, et cela lui conférait un air menaçant malgré la nature enfantine de son déguisement.

— Ouah ! commenta Siv. Tu as vraiment de grandes dents !

— C'est pour mieux te sourire, mon enfant, répondit le loup avec un sourire encore plus éclatant.

Aurelia retint un frisson. Il faisait froid dans la chapelle, et elle s'était habillée sans se soucier de son confort : un fin chemisier blanc en dentelle avec la jupe assortie et une légère cape rouge fixée à son cou par une broche. À moins qu'elle ne serre étroitement le vêtement autour de ses épaules, elle avait les bras nus. De toute façon, la cape n'était pas

suffisamment épaisse pour lui tenir chaud. Elle regrettait à présent de ne pas avoir mis de collants comme l'avait suggéré Siv. Celle-ci avait argué du fait qu'une fois pris dans le tourbillon de la fête nul ne ferait attention aux costumes. Mais Aurelia prêtait une attention méticuleuse aux détails et elle ne portait donc que de petites socquettes blanches dans ses ballerines roses.

En comparaison d'Aurelia, Siv était à moitié nue dans son costume composé d'un legging marron déchiré, d'un soutien-gorge noir et d'une veste en jean qu'elle avait empruntée à Ginger puis artistement customisée sans tenir compte des protestations du jeune homme. Ses bras, ses mollets et son ventre étaient

totallement exposés aux éléments, et pourtant elle ne montrait pas le moindre signe de chair de poule. Elle aurait aisément pu passer pour un Rambo miniature plutôt que pour l'un des Enfants Perdus.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ton panier ? demanda le loup.

— Des fleurs, répondit Aurelia en soulevant le couvercle du panier à pique-nique de sa marraine pour dévoiler les roses et les tulipes qu'elle avait achetées au marché le matin même.

Le loup se pencha pour les humer.

— Délicieux, commenta-t-il.

Les fleurs s'étaient un peu tassées

pendant le voyage, concentrant ainsi leur parfum capiteux ; Aurelia avait l'impression de transporter son propre jardin.

— Serait-ce un autre Enfant Perdu ? s'enquit une voix en provenance de l'escalier derrière eux.

Un jeune homme était suspendu à la balustrade par les genoux, tête en bas. Son costume avait toutes les nuances de vert et il portait un chapeau surmonté d'une clochette qui tinta lorsqu'il fit un salto autour de la rambarde avant de retomber à leurs pieds avec un bruit sourd. Il était pieds nus, et les ongles de ses mains et de ses pieds étaient vernis en vert vif, une couleur que Siv affectionnait.

— Je m'appelle PJ, dit-il en regardant Siv.

— Et moi Petite, répondit Siv en utilisant le surnom que Ginger lui donnait encore affectueusement.

— Et moi, j'ai soif, intervint Ginger en se faufilant entre Peter Pan et le loup pour se diriger vers la cuisine.

Siv et les jeunes gens qui les avaient accueillis dans le hall d'entrée lui emboîtèrent le pas.

Ainsi délaissée, Aurelia était libre d'explorer les lieux. Elle cala le panier sous son bras et poussa la porte qui menait vers le salon, où d'autres personnages échappés des contes que la

jeune fille avait lus dans son enfance
étaient étendus dans toutes les positions.

La pièce était gigantesque, avec un
plafond deux fois plus haut que dans une
maison ordinaire. Elle était séparée en
deux parties : d'un côté l'endroit où se
massaient jadis les fidèles, de l'autre
l'ancienne chaire, à présent décorée de
tapis de couleurs vives, de bibliothèques
et d'un piano.

Une sirène rousse était perchée sur un
tabouret bleu dans un coin de l'estrade,
ses jambes, allongées devant elle,
disparaissant dans un fourreau en strass
qui accrochait la lumière. Sa tête reposait
sur une large harpe dorée. Le costume lui
allait si bien qu'Aurelia ne remarqua pas

tout de suite qu'elle était torse nu. Ses seins lourds et volumineux étaient recouverts d'une poudre argentée qui donnait à sa peau un aspect écailleux assorti au lustre de sa queue.

King of the World de First Aid Kit se déversait de la stéréo installée dans une alcôve qui avait jadis contenu l'orgue et ajoutait une touche folk assez gaie à l'ambiance. Trois jeunes hommes dansaient la gigue au centre de la pièce. Ils étaient si agiles, si rapides et si souples que seul le bruit de leurs pas indiquait qu'ils étaient chaussés de sabots. Ils portaient tous sur la tête une paire de cornes recourbées extraordinairement épaisses et larges en comparaison de leurs traits délicats. Dans

la pénombre, on aurait aisément pu les prendre pour des satyres plutôt que pour des hommes costumés. Aurelia se rapprocha pour mieux les contempler.

La flamme d'une bougie vacilla, et Aurelia sursauta en voyant une ombre la poursuivre sur le mur, avant de comprendre qu'il s'agissait de la sienne. Elle rit en secouant la tête devant tant d'imagination. Bien sûr que les danseurs étaient des gens déguisés et pas autre chose. C'était la vraie vie, pas un conte de fées. Aurelia étouffa un cri lorsqu'elle se rendit compte qu'en dehors des cornes, des sabots et des queues, les trois hommes étaient nus.

Siv et PJ firent leur apparition. Ils

tenaient chacun une large coupe emplie d'un liquide rouge sombre. Siv tendit un verre à Aurelia qui en renifla le contenu avec méfiance. Le breuvage avait la même odeur que les fleurs qu'elle transportait dans son panier et il ne lui inspirait pas confiance.

— C'est une espèce de sirop, commenta Siv. Fabriqué à partir de pétales de roses et d'anis étoilé.

Elle rejeta théâtralement la tête en arrière, avala une rasade de son propre verre puis tira la langue comme pour démontrer que la boisson n'était pas empoisonnée.

— C'est incroyable, non ? demanda-t-elle en agitant le bras en direction des

hommes nus. C'est comme la fête foraine mais en mieux. On fera des tours un peu plus tard, ajouta-t-elle en passant le bras autour des épaules de PJ et en le serrant contre elle.

— Où est Ginger ? demanda Aurelia.

— Parti vérifier les cordes.

Aurelia leva les yeux vers le plafond et siffla entre ses dents. D'épaisses cordes étaient enroulées autour des poutres, formant une toile compliquée.

— C'est super haut, remarqua Aurelia en fronçant les sourcils, inquiète.

— PJ ne me quittera pas d'une semelle et c'est un pro, ne te tracasse pas.

— Absolument, intervint PJ. Je me

sens plus en sécurité dans les airs que sur terre.

— Le P, c'est pour Peter ? demanda Aurelia.

— Non, répondit-il. C'est pour Persephone. Persephone John. Je trouve que Percy ça fait nom d'animal, alors tout le monde m'appelle PJ.

— PJ a fait l'école du cirque de San Francisco, expliqua Siv. Il m'a proposé de m'aider à préparer mon audition.

Aurelia jeta un regard soupçonneux en direction de son amie. Celle-ci avait ôté son bras des épaules de PJ, mais elle montrait tous les signes extérieurs de la drague. La crête qu'elle avait enduite de

gel pendant des heures était devenue un amas de mèches désordonnées : elle passait sans cesse la main dans ses cheveux, ce qui était son habitude lorsqu'elle avait le béguin pour quelqu'un.

Siv et Aurelia avaient discuté durant des heures de ce qu'il adviendrait de Ginger puisqu'il ne voulait pas les rejoindre à l'étranger. Il avait affirmé qu'il avait trop peur de prendre l'avion, ce que Siv avait pris comme un affront personnel. S'il avait été vraiment amoureux d'elle, avait-elle dit, il aurait trouvé le moyen de la suivre, à la nage s'il le fallait. Siv était peut-être tout simplement en colère après lui. Il était aussi possible que la rapidité avec

laquelle elle avait cessé d'éprouver des sentiments pour lui ne soit que le signe de son absolu pragmatisme. Siv était quelqu'un de carré qui ne s'encomrait jamais de sentimentalisme. Elle s'adaptait à la réalité sans se soucier de ce qui aurait pu éventuellement advenir.

— On va s'entraîner, dit la jeune femme en saisissant la main de PJ.

Ils se dirigèrent vers l'escalier et disparurent.

Aurelia goûta son breuvage. Il était sucré et épais. Elle en but une deuxième gorgée. Plus elle le faisait tourner dans sa bouche, plus son parfum s'exhalait. Elle vida son verre en un rien de temps. Elle en voulait un autre.

Son verre bien serré dans la main, elle se prépara à traverser la pièce pour aller chercher une carafe du liquide rouge dans la cuisine, mais la musique battait son plein, et les participants auparavant allongés sur les coussins éparpillés çà et là s'étaient levés pour rejoindre les trois faunes. Ils s'agitaient tous sur un rythme de plus en plus endiablé. Aurelia avait l'impression d'être prisonnière dans un tourbillon de corps plutôt que de participer à une fête.

La sirène, qui avait perdu son expression mélancolique, avait troqué sa harpe pour la piste de danse, où elle ne dansait pas debout mais évoluait sur les mains, les jambes toujours emprisonnées dans le fourreau. Ses cheveux roux

ondulaient derrière elle tandis qu'elle se déplaçait comme une langue de feu sur le sol gris et froid de la chapelle.

Du coin de l'œil, Aurelia remarqua qu'une ombre se déplaçait dans la pénombre, la seule personne présente dans la pièce qui ne dansait pas.

Le garçon s'avança dans la lumière.

— Le costume me tient trop chaud, c'est pour ça que je ne danse pas, expliqua-t-il.

Il portait une carafe pleine du sombre breuvage.

— Puis-je ? demanda Aurelia d'une voix râpeuse.

— Bien sûr, je t'en prie.

Il emplit son verre à ras bord. Aurelia renversa la tête en arrière et le but cul sec, mais sa soif était loin d'être étanchée. Le loup emplit de nouveau son verre.

— C'est moi qui l'ai fait, commenta-t-il. C'est une recette de ma mère. Je suis content que tu aimes.

— C'est délicieux.

Aurelia se lécha les lèvres. La musique avait de nouveau ralenti ; les danseurs avaient cessé de tourbillonner et ils se contentaient à présent de se balancer doucement ensemble au rythme régulier d'une mélodie, *Hoof and Horn*, qui résonnait si fort que le son semblait jaillir du sol et remonter le long de leurs jambes

s'agitant à présent de manière convulsive.

— Enlève tes chaussures, tu sentiras mieux la musique, s'exclama une fille avec un chemisier blanc et une longue jupe bleue, qui tenait un bâton recourbé dans une main.

Elle saisit Aurelia par la taille et la fit pirouetter : la cape rouge de la jeune fille s'envola comme un tissu exposé au vent. La fille se mit à rire et fit tourner son bâton.

Comme tous les autres jeunes gens, elle était pieds nus. Il était certes poli et courant d'enlever ses chaussures en arrivant chez quelqu'un, et Aurelia n'aurait donc pas dû être surprise. Mais, dans toutes les fêtes auxquelles la jeune

filles avait assisté, la plupart des filles, surtout celles qui étaient petites et girondes, portaient des talons hauts. Aurelia était gênée par sa taille et, parce qu'elle n'aimait pas attirer l'attention plus que nécessaire, elle préférait porter des ballerines. Voir autant de personnes pieds nus, dont la moitié étaient plus ou moins déshabillées lui donnait l'impression d'être dans les bois, entourée de nymphes et d'autres créatures à moitié humaines seulement.

— Tu es déguisée en quoi ? demanda Aurelia à bout de souffle en ôtant ses chaussures et ses socquettes, et en les balançant dans un coin.

— La petite bergère, évidemment,

répondit la jeune fille en continuant à pirouetter sans montrer le moindre signe d'étourdissement.

Elle était nue sous son chemisier, et ses seins s'agitaient comme des balanciers au rythme de la musique. Ses tétons, d'un marron intense comme ses cheveux et ses yeux, étaient clairement visibles sous le tissu transparent.

Aurelia se campa sur ses jambes et écarta les orteils. La musique l'envahit tout entière, et elle sentit son corps se mettre à bouger de son propre chef. Elle rejoignit les autres danseurs, leva les bras au-dessus de la tête et permit à la personne la plus proche d'elle de la saisir par la taille et de la faire

tourbillonner, jupe gonflée et cape entortillée. Cette dernière s'accrocha même à la corne de l'un des satyres et se déchira, mais Aurelia n'en avait cure. Elle voulait juste que la musique ne s'arrête jamais.

Un morceau plus rapide succéda au précédent, et la pièce recommença à tourner. La flamme des bougies vacilla, les ombres sur les murs s'allongèrent, et Aurelia se sentit fatiguée et étourdie. Si elle avait pris le temps d'y réfléchir, elle se serait sentie complètement ivre même si le breuvage au goût de rose n'avait pas l'air de contenir une seule goutte d'alcool. Elle avait chaud et soif, mais le loup avait disparu, et avec lui la carafe. Aurelia tenta de se frayer un chemin à

travers la foule pour dénicher au moins un verre d'eau, mais impossible de passer.

Elle pivota de l'autre côté et se trouva nez à nez avec une porte en bois massif. Elle la poussa, et une vivifiante bouffée d'air nocturne rafraîchit sa peau et ébouriffa ses cheveux. Les boucles n'avaient pas tenu, et sa chevelure avait retrouvé sa raideur habituelle. Le vent était violent, mais elle appréciait la façon dont il cinglait son corps. Depuis la nuit de la fête foraine et le baiser de l'inconnu, elle trouvait le vent réconfortant même lorsqu'il soufflait en rafales venues de la mer comme c'était son habitude à Leigh.

Aurelia s'éloigna de la porte d'entrée

et s'avança sur la pelouse. Ses orteils s'enfoncèrent dans l'herbe humide, et elle envisagea brièvement d'aller récupérer ses chaussures, mais un coup d'œil à la dérobée sur la foule de corps en nage et agités qu'elle devrait traverser l'en dissuada. De toute façon, elle ne se souvenait plus de l'endroit où elle les avait laissées.

Un morceau de lune en forme d'arc aux bords nets se dessinait dans le ciel. C'était la nouvelle lune, et, grâce à elle, la nuit paraissait éternelle et pleine de possibilités.

Elle aperçut non loin un bâtiment plus petit et se dirigea vivement vers lui. On aurait dit une réplique de la chapelle, une

église encore plus petite que la précédente. Aurelia plissa les yeux dans le noir : y en avait-il encore une autre ? Elle s'attendait presque à voir surgir une rangée de chapelles, comme des poupées russes, mais, au-delà des murs de pierre, il n'y avait qu'une simple palissade en bois.

L'église était entourée d'arbustes et de buissons, et, au milieu des feuilles frémissantes, Aurelia entendit des frottements et des claquements. Elle tenta de se persuader que c'étaient des bruits ordinaires. Rien de plus que le vent et les hérissons. Mais elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier qu'elle était bien seule. Des fantômes dansaient autour d'elle,

exactement comme à l'intérieur : les silhouettes des danseurs se déplaçaient comme des ombres chinoises sur chaque mur. Cependant, dans l'obscurité extérieure, tous les mouvements lui paraissaient menaçants, et elle accéléra le pas jusqu'au petit bâtiment, dont elle poussa la porte.

Elle fut surprise et soulagée de constater que celle-ci s'ouvrait facilement sans même un grincement. Elle tâtonna sans succès à la recherche d'un interrupteur et, alors qu'elle cherchait en vain une source lumineuse, elle commença à paniquer. Elle décida alors de s'asseoir sur le sol en pierre froid, dos au mur, et, les bras autour des genoux, elle se calma en laissant ses yeux

s'accoutumer à l'obscurité.

La pierre était fraîche sous ses pieds. Il émanait d'elle ce sentiment de paix propre aux vieilles choses, comme si les dalles avaient été posées il y a si longtemps qu'elles faisaient à présent partie du monde. Elles n'avaient plus besoin de se battre pour se dresser. Elles étaient juste là.

Aurelia se détendit. Le temps ralentit. Elle constata que plus elle demeurerait immobile et silencieuse longtemps, plus ses sens s'aiguïsaient. Elle caressa doucement les pierres sous ses pieds et se réjouit de leur rudesse. Elle remarqua que la température variait et elle savoura les rares bouffées de chaleur qui effleuraient

sa peau. La pièce respirait, semblait-il, et la réchauffait de son souffle. Les bruits en provenance de l'extérieur s'étaient estompés. Plus rien n'existait en dehors de cet endroit et de son corps, du rythme régulier de son cœur et de l'air qui frôlait sa peau. Elle avait étrangement chaud, comme si la chaleur des danseurs avait reflué dans la terre et continuait à la réchauffer alors même qu'elle avait quitté la piste de danse.

Elle devint soudain consciente que ses vêtements la gênaient. La cape était nouée trop étroitement autour de son cou. Elle leva la main et dégrafa la broche en forme de cerises qui la maintenait. Les coutures de son chemisier la blessaient. Sa jupe en dentelle qui lui avait d'abord

semblé si légère et délicate en comparaison des jeans qu'elle avait l'habitude de porter égratignait le haut de ses mollets. Aurelia brûlait d'envie de sentir le calme apaisant de la pierre sous sa peau. Elle défit ses boutons un à un. Chacun était comme un petit globe sous ses doigts, rond, lisse et tiède. Elle dégrafa le bouton de sa ceinture puis fit glisser la fermeture Éclair avant de lever les hanches pour ôter sa jupe. Elle se rassit avec précaution et sentit chaque grain de poussière sous ses fesses.

Ses jambes étaient ankylosées. Aurelia voulait éprouver la fraîcheur de la pierre sous toute la surface de son corps. Elle se retourna et s'allongea à plat ventre, les seins pressés contre le sol dur. Elle posa

la joue sur le sol puis étendit les bras comme une crucifiée.

Une petite partie d'elle se demandait ce que penseraient ceux qui la connaissaient s'ils venaient à la découvrir comme ça, étalée sur le sol, entièrement nue. Cette même partie d'elle était surprise qu'elle n'ait ni rougi ni hésité avant de se déshabiller et de s'exposer ainsi à l'air nocturne. Mais cette petite voix disparut rapidement. Aurelia s'en fichait. Elle était bien. Cela lui rappelait les longs bains qu'elle avait l'habitude de prendre, et, dans son esprit, elle alluma de petites bougies. Elle ferma les yeux, imaginant le frottement de l'allumette, le soudain éclat de la flamme et le soin qu'elle prenait à protéger celle-

ci afin de pouvoir allumer toutes les chandelles.

Aurelia se souvint de l'excitation qui la saisissait toujours lorsqu'elle voyait la flamme consumer l'allumette, de plus en plus près de ses doigts, et elle remarqua alors qu'une étincelle venait de naître dans son propre corps et remontait. La chaleur se répandit dans son ventre et dans ses seins, dont les petits tétons durcirent. La température, qui d'ailleurs semblait augmenter, n'y était pour rien. L'étincelle voyagea dans ses bras jusqu'à ses doigts, puis le long de ses jambes jusqu'à ses orteils, et Aurelia sourit. De la main droite, elle pressa son sein droit puis pinça son téton entre le pouce et l'index. Avec un doux soupir de plaisir,

elle fit courir sa main plus bas, entre ses seins, sur son ventre puis dans les doux replis de son intimité.

Elle humidifia ses doigts puis les reposa sur son sexe. Elle fit tourner expertement la pulpe de son doigt en petits cercles concentriques. Son esprit commença à vagabonder comme d'habitude, vers la fête foraine, l'inconnu et son baiser. Elle entrouvrit les lèvres et les lécha. La soif dévorante qui s'était emparée d'elle sur la piste de danse refit surface. Elle se tortilla pour presser plus fermement son corps sur la pierre, comme pour absorber l'humidité par la peau. Elle avait la gorge sèche, et sa langue était déshydratée et fissurée. Mais sa chatte était très mouillée, comme si toute

l'eau de son corps y avait afflué. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir jamais été aussi excitée.

Un liquide chaud se répandit sur son sexe et ses cuisses. Elle plongea le doigt dans sa fente puis le porta à ses lèvres. Un goût de grenade, encore, comme si cette fragrance la poursuivait.

Au début ce ne fut qu'un faible rappel de la saveur sucrée du jus et de l'arrière-goût plus fort et amer qui emplissait sa bouche lorsqu'elle croquait les graines. Aurelia enfonça deux doigts en elle qu'elle porta de nouveau à sa bouche. Elle était tellement impatiente d'en avaler davantage qu'elle faillit s'étouffer sur ses propres doigts. Une terrible soif la

tenaillait. Elle ajouta un troisième doigt et continua à les lécher tout en ayant l'étrange impression que sa gorge se desséchait au fur et à mesure.

Soudain, elle sentit la pression merveilleuse d'une autre bouche sur la sienne, et un flot de liquide sucré coula entre ses lèvres. Sans réfléchir, elle plongea avidement sa langue dans cette bouche afin d'étancher sa soif.

La bouche recula, et un doigt se pressa sur ses lèvres.

— Chut, murmura une voix dans son oreille. Il y en a plein d'autre.

— C'est encore toi, répondit Aurelia.

Le son de la voix de l'homme l'avait

immédiatement apaisée. Elle avait l'impression d'être redevenue une enfant, lorsque sa marraine venait rajuster sa couverture quand elle avait fait un cauchemar.

— Oui, c'est encore moi.

Elle leva la main pour caresser son visage, mais il l'arrêta.

— Plie tes vêtements, ordonna-t-il. Ils vont se froisser.

Ni fenêtre ni espace sous la porte : nulle lumière. Les ténèbres étaient absolues. Mais Aurelia savait qu'elle ne s'était pas beaucoup déplacée et que son costume était tout près d'elle ; elle tendit le bras jusqu'à ce qu'elle sente la

douceur du coton et la raideur de la dentelle. Elle plia soigneusement chaque vêtement et les mit de côté.

— C'est bien, approuva-t-il à voix basse.

Elle savait que sa cape était plus loin, mais elle ne voulait pas s'éloigner de la présence de l'inconnu. Elle se sentait bien près de lui et elle avait peur de briser l'enchantement. Elle s'étira donc le plus possible, jusqu'à ce qu'elle effleure le coin de la cape. Elle l'attira ensuite à elle. Ce faisant, elle se piqua le bout de l'index sur la broche. Une goutte de sang perla.

— Aïe ! s'exclama-t-elle.

— Tu t'es fait mal ?

— Au doigt, répondit-elle.

Elle sentit alors le bras de l'inconnu se presser contre son dos, tandis qu'il glissait l'autre bras sous ses genoux. Il la souleva, et elle nicha la tête contre son torse. Il prit son doigt blessé entre ses lèvres et aspira le sang. La tiédeur de sa bouche atténua la douleur.

L'inconnu la transporta ailleurs à travers l'obscurité. Vers une alcôve percée dans l'un des murs et qu'elle n'avait pas remarquée. Il l'étendit de nouveau, sur du velours cette fois-ci. L'espace était exigü, mais tendu de tissus coûteux et empli de coussins, et Aurelia apprécia leur douceur, qui succédait à la

rudesse de la pierre. Elle commença à se tortiller, comme un animal domestique à qui l'on vient enfin de permettre de sortir.

— Je t'ai interrompue, dit-il. Je t'en prie, continue.

Aurelia ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire par là, mais, dès qu'elle eut saisi le sens de sa remarque, elle s'exécuta immédiatement.

Elle trouvait tout naturel que l'inconnu soit assis à ses côtés pendant qu'elle se caressait. Elle avait fantasmé ainsi quasiment toutes les nuits depuis la première fois que leurs lèvres s'étaient rencontrées et qu'elle avait goûté la douceur de sa bouche.

Ses doigts glissèrent le long de son corps pour retrouver leur place, mais, cette fois-ci, ce n'était pas suffisant. Elle l'entendait respirer dans le noir, et la tiédeur de son corps si près du sien ne faisait que lui rappeler que ce n'était pas lui qui la caressait.

— Aide-moi, supplia-t-elle.

Il leva la main et glissa doucement un doigt entre ses lèvres. Elle le lécha. Il ôta son doigt et le fit courir sur son corps, suivant le chemin qu'elle avait tracé un peu plus tôt. Il prit ses seins dans ses mains et pinça un téton, puis l'autre. Il fut plus violent qu'Aurelia ne l'avait été, et la jeune fille poussa un petit cri qui se transforma en gémissement tandis que la

soudaine douleur s'épanouissait en chaleur.

Il caressa son ventre puis attrapa fermement sa chair, et Aurelia leva les fesses pour accompagner son mouvement. Elle écarta largement les jambes et gémit : s'il ne se dépêchait pas de la prendre d'une manière ou d'une autre, elle en mourrait. Son esprit commencerait par se désintégrer, puis son corps se briserait en mille morceaux sous l'effet de la tempête de désir qu'il avait éveillée et qui faisait rage en elle ; elle menaçait de se briser contre le rivage du corps de l'inconnu comme une vague.

Il effleura son clitoris et n'alla pas plus loin. Aurelia gémit. Elle empoigna le

tissu sur lequel elle était étendue et tira dessus dans la vaine tentative de libérer la tension dont elle était victime. Puis elle saisit le visage de l'inconnu entre ses mains, l'attira à elle et l'embrassa. Elle caressa son visage, tira sur son col, fit glisser ses mains sur ses épaules puis, les doigts tremblants, batailla avec les boutons de sa chemise : elle voulait sentir les muscles de son dos sous ses mains. Il recula un instant, et elle entendit le bruissement du coton et du jean tandis qu'il se déshabillait rapidement et mettait ses vêtements de côté.

— Oh, Aurelia ! dit-il.

Sa voix se brisa sous l'effet de la tristesse. Il se tenait au-dessus d'elle,

suffisamment loin pour que leurs peaux ne se touchent pas mais suffisamment près pour qu'elle sente chaque poil de son corps. Elle eut envie de lui demander comment il connaissait son nom, mais cette pensée disparut vite de son esprit. Elle était tout entière abandonnée à l'instant.

— Je veux plus, supplia-t-elle.

Elle devait faire un effort pour parler. Elle noua ses doigts derrière la nuque de l'inconnu, leva la tête et entrouvrit les lèvres. Il pressa de nouveau sa bouche sur la sienne et fit couler en elle le liquide sucré qui assouvissait son insatiable soif.

Mais ce n'était pas suffisant. Aurelia

devinait instinctivement que rien ne serait jamais suffisant, que rien ne l'emplirait jamais à l'exception du corps de cet homme. Elle avait violemment besoin de lui même si elle savait que c'était irrationnel. Elle voulait lui arracher la peau puis qu'il écorche la sienne, et qu'ils se mêlent afin de ne plus faire qu'un.

Au lieu de ça, elle se plaça sous lui et explora son corps de ses mains jusqu'à ce qu'elle agrippe ses fesses fermes et son sexe dur. C'était la première fois qu'Aurelia touchait un membre d'homme et elle fut momentanément désarçonnée par la douceur de sa peau soyeuse. Elle caressa son sexe, et il gémit. Elle en dessina des doigts tous les contours et

pressa doucement ses couilles, dont elle apprécia la tiédeur et le poids dans sa main.

L'inconnu baissa la tête pour l'embrasser. Au même moment, Aurelia cambra le dos et l'attira à elle en le tenant par les hanches. Il la pénétra, et leurs corps s'assemblèrent. Ils bougèrent au même rythme, mais ce n'était toujours pas suffisant pour Aurelia. La douleur la fit d'abord grimacer, mais la brûlure fut suivie par une sensation merveilleuse et bouleversante : il était enfin en elle et il ne remplissait pas seulement son corps, mais son cœur et son esprit. Son âme.

Comment était-il possible que deux personnes qui ne se connaissaient presque

pas – qui ne s'étaient même jamais vues – puissent être si complémentaires physiquement ? Elle savait que c'était complètement dingue. Mais son corps devinait que l'inconnu et elle étaient deux pièces d'un même puzzle et qu'ils se complétaient comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, comme s'ils n'étaient entiers qu'avec l'autre.

Puis elle cessa de penser : l'homme empoigna ses hanches et la retourna sans autre forme de procès. Il se coucha sur elle. Il était beaucoup plus imposant qu'elle. Ses cuisses étaient épaisses et ses épaules larges, et, lorsqu'il pressa son torse contre son dos et écarta ses cheveux afin de nicher sa joue contre son épaule, elle se sentit enveloppée dans sa

présence, comme si la terre s'était arrêtée de tourner et que plus rien n'existait en dehors de cet instant et de leurs deux corps bougeant en harmonie.

Sa joue était humide. Aurelia recueillit un liquide salé sur le bout de sa langue.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-elle.

— Parce que je voudrais pouvoir te regarder, mais c'est interdit.

— Alors sens-moi.

Elle glissa la main entre eux afin de guider son sexe vers le sien.

L'inconnu s'agenouilla et mit Aurelia à quatre pattes. Il la pénétra de toutes ses forces, comme s'il voulait la transpercer.

Aurelia cria, surprise, puis ses cris se transformèrent en cris de joie : la violence des coups de reins de l'homme satisfaisait le désir insatiable qu'elle avait d'être possédée par lui, empli par lui, liée à lui. Elle voulait être une partie de lui. Elle se redressa sur les bras afin de le sentir encore plus profondément en elle, mais, d'un mouvement vif, il saisit ses poignets et maintint ses bras dans son dos. De l'autre main, il la soutint avant qu'elle tombe en avant, de telle sorte qu'elle tienne en équilibre entre son bras et son sexe. Elle se rendit ; elle savait qu'elle était à sa merci mais en sécurité. Il ne la laisserait pas tomber et il ne lui ferait pas mal. Elle n'arrivait pas à concevoir qu'il puisse faire un seul

mouvement désagréable ou douloureux. Même s'il la coupait en deux, ce ne serait pas suffisant.

Il empoigna sa chevelure et la tordit autour de son poignet. Il la maintint contre les coussins tout en tirant sa tête en arrière : elle était complètement arquée. Il glissa la main contre son cou et enserra sa gorge. Aurelia se pressa contre lui afin qu'il resserre son étreinte ; elle savourait le sentiment de sa propre vulnérabilité et sa totale reddition. « Prends-moi », avait-elle envie de hurler. *Possède-moi, utilise-moi, je suis à toi*, songea-t-elle. Mais, parce qu'elle craignait que ses paroles ne brisent le sortilège de leur union silencieuse, elle ne dit rien, se contentant de gémir de plaisir.

Lorsqu'il ôta sa main de sa gorge, ce fut comme s'il ôtait la main de son cœur. Quand il la touchait ainsi, c'était plus qu'une caresse. C'était un geste de don et de prise, de sécurité et de violence, d'appartenance et de possession, de reddition et de domination.

Puis il fit courir sa main plus bas, et le chagrin d'Aurelia fut balayé par de nouvelles et délicieuses sensations. Il l'avait enlacée et attirée à lui : elle reposait contre son torse, et il lui pressait les seins. Puis il lui caressa le ventre, et sa main se déplaça encore plus bas.

Il glissa un doigt en elle, et ils gémirent de concert, lui en découvrant sa chaleur intense, elle toute à la joie de le sentir de

nouveau en elle. Il fit ensuite courir son doigt plus haut, sur son clitoris, et il commença à lui donner du plaisir de la même manière qu'elle avait l'habitude de le faire, en la caressant du doigt sur un rythme circulaire parfait. Il l'enlaçait si étroitement qu'elle sentait son cœur battre contre son dos de plus en plus vite, au rythme de sa main, jusqu'à ce qu'elle crie et s'effondre entre ses bras, submergée par la jouissance.

Aurelia ferma les yeux et soupira de bonheur lorsque l'inconnu la souleva et la prit dans ses bras. Il déposa un tendre baiser sur son front et repoussa doucement les mèches de cheveux qui tombaient sur son visage. Elle sentit les muscles de ses cuisses se contracter, et il

lui vint soudain à l'esprit qu'il n'avait pas joui. Mais cela n'avait pas l'air de l'ennuyer, et, toujours dans ses bras, Aurelia sombra dans une lourde torpeur qu'aucun cauchemar ne vint troubler, pour la première fois depuis que ses lèvres s'étaient posées sur les siennes à la fête foraine.

Il la tint serrée contre lui jusqu'à ce que l'aube succède à la nuit.

Aux premiers rayons de l'aurore, l'homme pressa doucement les lèvres contre le sexe d'Aurelia et la marque qui était apparue dans son sommeil, et qui la changerait à jamais, même si elle mettrait du temps à s'en apercevoir. Il déposa ensuite un baiser sur ses lèvres.

Puis il disparut.

— Aurelia ! Aurelia ! s'exclama Siv.

Son amie gémit, entrouvrit brièvement les paupières puis retomba dans le sommeil.

Siv la saisit par les épaules et la secoua durement.

— Aurelia ! cria-t-elle de nouveau. Ginger est parti avec ses potes de la fête foraine et il ne reviendra pas. Je ne veux pas passer la journée ici. Il y a un train dans une demi-heure...

Aurelia se réveilla en sursaut.

— Salut, marmonna-t-elle.

Elle porta les doigts à ses lèvres et sentit le fantôme d'une autre bouche sur la sienne.

— Tu es là ? demanda-t-elle, hébétée.

— Évidemment que je suis là, espèce de folle ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Partons. Tout de suite, ordonna Siv en la secouant de nouveau. Et, s'il te plaît, habille-toi avant d'attraper la crève.

Aurelia croisa les bras sur ses seins nus et secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— J'ai fait un drôle de rêve..., commença-t-elle.

Elle regarda autour d'elle. Elle se souvenait à peine de son arrivée dans

cette étrange chapelle en pierre, et encore moins de s'être endormie sans coussin ni couverture.

Ses yeux se posèrent sur son chemisier et sa jupe soigneusement pliés dans un coin. Les sourcils froncés sous l'effet de la concentration, elle tenta de rassembler les morceaux du puzzle de ses souvenirs, mais essayer de se rappeler pourquoi elle s'était déshabillée ressemblait à une vaine tentative pour saisir une volute de fumée. Plus elle se concentrait, plus ses souvenirs devenaient vagues. Elle se leva et s'habilla rapidement, s'immobilisant lorsqu'elle remarqua une tache plus foncée sur le rouge de sa cape. Puis elle vit l'aiguille de sa broche, et son doigt l'élança.

Si elle avait levé les yeux, elle aurait vu l'alcôve dans laquelle elle s'était étendue auprès de l'inconnu et la rose blanche qu'il avait déposée là pour elle et dont les pâles pétales formaient un contraste saisissant avec les couvertures et les coussins rouge sombre et mauves sur lesquels ils s'étaient aimés, même si, tout à leur étreinte, ils n'avaient guère eu besoin de la douceur des tissus.

Mais Aurelia ne vit rien de tout cela. Elle rassembla ses affaires à la hâte et, aux côtés de Siv, se précipita vers la gare, laissant derrière elle les murs en pierre et ses souvenirs.

LE NOUVEAU MONDE

UNE BRISE LÉGÈRE S'ÉLEVAIT DE LA BAIE, ATTIRANT dans son sillage invisible des nuages gris, comme un avant-goût de l'automne.

Aurelia s'attendait à ce que la Californie soit éternellement baignée de soleil et elle se rendait compte combien elle était peu préparée à cette aventure à l'étranger. Le climat de San Francisco

s'était révélé bien plus européen que tropical. Elle s'en voulait de ne pas s'être renseignée plus avant lorsque Siv et elle s'étaient décidées sur un coup de tête pour le nord de la Californie. Qui avait eu cette idée, d'ailleurs ? Si elle cherchait un endroit pluvieux et gris et des matins humides, il leur suffisait de partir pour Londres, voire de rester chez elles.

Même si elle était née aux États-Unis, Aurelia avait été emmenée en Grande-Bretagne par ses parrain et marraine juste après la mort de ses parents, et c'était la première fois qu'elle remettait les pieds dans ce pays. Siv avait passé des vacances à New York et en Floride : aucune des deux ne connaissait la côte

Ouest, et leur représentation de la région avait été déformée par les films et les séries télévisées.

Elles étaient arrivées la semaine précédente alors qu'il faisait déjà nuit. Le trajet en taxi jusqu'à Oakland avait duré une éternité, et, lorsqu'elles avaient traversé le pont, les collines qui leur faisaient face et la péninsule dans leur dos disparaissaient sous un linceul brumeux au travers duquel on apercevait à peine une constellation lointaine de lumières. Après un long vol, c'était particulièrement déstabilisant, et, lorsqu'elles étaient parvenues devant le grand cottage et son minuscule jardin qui serait désormais leur foyer, elles n'étaient guère d'humeur à faire la conversation.

C'était Edyta, la vieille dame qui dirigeait une petite école de ballet dans l'immeuble où elles logeraient, qui les avait accueillies. Elle était grande et élancée comme une sauterelle, résultat de longues années de pratique de la danse.

Ginger avait tout arrangé : c'était son cadeau de départ pour Siv. Il affirmait n'avoir aucune idée de l'âge d'Edyta, et les deux jeunes filles n'osèrent jamais le lui demander, mais elles subodoraient qu'elle avait au moins soixante-dix ans, voire davantage même si elle était bien conservée.

Siv et Ginger s'étaient juré de rester en contact, mais Aurelia avait le pressentiment que leur relation ne

résisterait pas au départ de son amie pour les États-Unis.

Edyta portait une longue robe moulante à fleurs en soie et des pantoufles rouge vif. Ses lèvres étaient maquillées, et ses cheveux gris tirant sur le bleu étaient coupés au carré et ramassés derrière ses oreilles, dont les lobes pendaient, alourdis par le poids de lourds rubis.

Elle les conduisit à leurs chambres, dont les murs blancs et l'ameublement spartiate formaient un ensemble élégant et simple, leur montra la salle de bains et la bouilloire avant de les laisser s'effondrer et dormir, accablées par la fatigue du voyage.

Le lendemain, elles purent visiter la

maison et découvrir quelles seraient leurs tâches. Aurelia, même si elle avait l'argent pour couvrir les frais de la pension, avait proposé de s'occuper des tâches administratives un après-midi par semaine afin d'acquérir un peu d'expérience ; Siv qui travaillait pour payer le gîte et le couvert donnerait des leçons de danse tous les après-midi et aiderait aux tâches ménagères. Elles commenceraient la semaine suivante, une fois qu'elles seraient bien installées.

La première semaine passa à toute allure, et Aurelia la traversa dans un état second. Elle savait bien que ce n'était pas seulement à cause du décalage horaire ou du sentiment perturbant causé par un nouvel environnement. Elle s'adapta à la

nouvelle maison, à la nouvelle ville, au nouveau pays, aux nouveaux accents, aux étranges coutumes, à la disposition des rues du quartier et des boutiques, tout en subissant le singulier état dans lequel l'éloignement de son foyer semblait l'avoir plongée. Elle avait l'impression de n'être pas tout à fait là. La moitié de son esprit, et peut-être même l'intégralité de son corps – dans un défi aux lois de la physique –, était restée à Bristol, sur le sol en pierre froid, aux petites heures d'un matin blême.

L'amnésie qui avait suivi son réveil et l'inexplicable stupeur qui s'était emparée de son esprit lorsque Siv l'avait retrouvée et qu'elle s'était habillée à la hâte avant de courir vers la gare avaient

graduellement disparu durant les jours qui avaient suivi la soirée. Ginger avait décidé de rester là-bas puisque la fête foraine se rendait au Pays de Galles.

Puis Aurelia avait commencé à se rappeler. Au début, ses souvenirs étaient des morceaux brefs de sensations et d'émotions, si réels et si précis qu'elle avait l'impression d'être transportée dans la chapelle, comme si des instants de cette nuit avaient été suspendus dans le temps et qu'elle les revivait de manière aléatoire et parfois complètement inappropriée. Il lui arrivait de marcher dans la rue, encombrée de sacs de courses, l'esprit préoccupé de banalités et de sentir soudain le souffle chaud de l'inconnu sur sa joue et ses lèvres sur les

siennes. Elle sentait la pression de son doigt sur son clitoris et elle était submergée par un désir si puissant qu'elle était obligée de s'arrêter et de poser ses sacs sur le trottoir. Elle respirait, immobile, en attendant que cela passe et qu'elle puisse reprendre son chemin.

Mais les souvenirs de cette nuit finirent par s'ordonner, même si elle ne savait toujours pas qui était cet homme ni ce que tout cela voulait dire. Cette fois-ci, elle n'avait rien raconté à Siv. C'était trop privé. Et trop déroutant et difficile à expliquer, même à sa meilleure amie.

Aurelia se demandait parfois si elle n'était pas en train de devenir folle. Mais, quelle que soit l'ardeur qu'elle mettait à

rationaliser ses émotions, elle ne pouvait pas nier que chaque fois qu'elle pensait à lui, elle éprouvait à la fois de l'excitation et de l'apaisement. Quoi qu'il se soit passé cette nuit-là, elle savait qu'elle avait été en sécurité – voire protégée – dans les bras de cet homme.

Mais elle avait eu d'autres choses à régler et elle avait été contrainte de laisser de côté ses questions, ses pensées et ses désirs afin de finir d'organiser son voyage aux États-Unis. Tout était arrivé en accéléré : les bagages, les détails de dernière minute, les adieux déchirants, puis le taxi pour Gatwick et l'avion pour San Francisco. C'était comme si le reste de sa vie avait conspiré pour l'empêcher de penser à cette nuit, à l'inconnu et à la

perte de sa virginité. Jusqu'à maintenant.

C'était leur dernier jour de liberté avant que Siv commence à travailler et qu'elles deviennent réellement des habitantes de San Francisco plutôt que des touristes.

Aurelia baissa les yeux sur son doigt. La marque de l'aiguille avait disparu, et il n'y avait évidemment aucun signe du réconfort qu'il lui avait apporté lorsqu'elle avait crié de douleur, de ses lèvres sur la blessure.

La marque en elle, cependant, était indélébile. Elle la chérirait toute sa vie.

Son merveilleux inconnu.

Son contact.

Ses caresses.

La façon dont il lui avait fait l'amour.
Dont le corps inexpérimenté de la jeune
fille s'était mêlé au sien.

Le vide qui l'avait saisie lorsqu'elle
s'était réveillée, parfaitement consciente
de son absence alors même qu'elle ne se
souvenait pas de sa présence.

Aurelia entendit la porte d'entrée et
consulta l'heure sur son réveil. Sept
heures du matin. Elle soupira et se
rappela, vaguement irritée, que Siv devait
se rendre en ville pour aller chercher le
dossier d'inscription pour l'audition de
l'école du cirque et pour photocopier des
documents. Elle suivit de loin le bruit des
pas de son amie qui courait pour attraper

le bus.

Aurelia s'étira sous les couvertures propres, déroulant paresseusement ses membres pour sortir progressivement de son sommeil. Ses orteils effleurèrent le bout du couvre-lit, et elle soupira bruyamment à la pensée qu'elle était à présent toute seule dans la maison. C'était la première fois depuis leur arrivée qu'elle était séparée de Siv. Et, même si elle aimait passer du temps avec son amie, Aurelia était ravie de pouvoir traîner toute seule sans avoir rien de particulier à faire.

Elle avait des tâches à accomplir, c'est vrai. Elle avait promis à son parrain et à sa marraine de leur envoyer un mail

détaillé pour leur donner de ses nouvelles, mais elle n'avait pas l'énergie de sortir son iPad de sa valise, où il était toujours, avec la plupart des vêtements qu'elle n'avait pas rangés dans son placard. Il aurait fallu qu'elle fasse une lessive et des courses au supermarché du coin, les provisions achetées à la supérette la plus proche le soir de leur arrivée diminuant, mais tout cela pouvait attendre.

Aurelia ferma les yeux et détendit ses muscles raidis. Une partie de son esprit lui enjoignait de rester au lit à paresser tandis que l'autre, plus responsable, listait les tâches à accomplir.

Et puis, de toute façon, ce n'était pas

une heure civilisée pour se lever. Il était beaucoup trop tôt.

Elle garda les yeux fermés, même si la lumière qui se déversait à travers les rideaux créait un halo blanc sur l'écran de ses paupières et la déconcentrait.

Les pépiements épars des oiseaux célébrant la naissance du jour lui parvenaient à intervalles réguliers et évoquaient des souvenirs à moitié enfouis qu'elle ne parvenait pas à identifier, comme un langage codé que seul son ADN pourrait interpréter. Elle finit par céder à la tentation et ouvrit lentement les yeux pour contempler le coin de ciel visible par la fenêtre. Bleu gris. Incertain.

Impossible de se rendormir à présent.

Elle jura entre ses dents et repoussa le couvre-lit. Elle était, bien malgré elle, tout à fait réveillée et elle mourait de faim. Elle se glissa hors du lit et, pieds nus, gagna la cuisine. Le vieux tee-shirt qui faisait de la pub pour la tournée européenne d'Arcade Fire et qu'elle portait, avec une culotte, pour dormir, lui couvrait à peine le nombril, et la jeune fille frissonna. Il faisait froid, et les traînées bleues dans le ciel donnaient une fausse impression de chaleur. Siv avait laissé le pot de beurre de cacahouètes sur la table : Aurelia s'en saisit et regagna à toute allure la tiédeur de son lit. Elle se rendit compte alors qu'elle n'avait pas pris de cuillère. Tant pis, elle se servirait de ses doigts. Elle plongea sous les

couvertures en tenant le pot au-dessus de sa tête.

Dix minutes plus tard, tout en se léchant les doigts, Aurelia posa le pot à moitié vide sur sa table de nuit et referma le couvercle. Elle envisagea de nouveau de se lever et de se livrer à une tâche ménagère ou d'aller visiter quelque chose, mais c'était trop tôt, et le grand nombre de possibilités lui laissait trop de latitude.

Aussi, elle se retourna et enfouit le visage dans son oreiller, appréciant l'obscurité et la douceur du tissu. Ses bras étaient toujours découverts. Elle remonta la couverture et dut prendre une décision : les laisser dehors ou les glisser

le long de son corps dans la tiédeur ? Elle opta pour la seconde solution.

Ses doigts reposaient à l'intérieur de ses cuisses tandis qu'elle bougeait un peu pour être confortablement installée.

Un de ses ongles égratigna sa peau, et Aurelia frissonna, l'esprit soudain en proie aux souvenirs, comme si elle avait ouvert une boîte à secrets.

Le contact de l'inconnu.

Ses doigts sur sa peau, parfois doux, parfois fermes.

Il l'avait faite sienne lors de cette étrange nuit qui était gravée dans son esprit comme un mystérieux hiéroglyphe.

Un maelström d'émotions tourbillonna

en elle, et elle se retira dans son monde intérieur, oubliant sa chambre et les bruits assourdis qui lui parvenaient à travers la fenêtre. Elle voyagea sur les ailes de la magie, de la banlieue d'Oakland à un endroit sombre de Bristol. En proie à une faim grandissante, elle voulait recréer chacun de leurs gestes, les odeurs, les caresses, le toucher, l'énergie.

Elle se lécha les lèvres. Elles avaient de nouveau le goût de la grenade.

Comme si les échos délicats et évanescents du fruit avaient surgi de nulle part, par la seule force de sa pensée et de son désir.

Son cœur fit un bond, et elle approcha son doigt de son sexe.

Les yeux toujours étroitement fermés, elle imagina que sa main était celle de l'inconnu et qu'il l'explorait de nouveau, voyageant tel un intrépide pionnier sur des terres inconnues, sur les pâles plaines de sa peau, s'approchant de l'incendie, du volcan qui délimitait son cœur sexuel. Qu'avait-il ressenti ?

Elle approcha davantage son doigt de la chaleur irradiante de sa fente avec une extrême lenteur. Chaque hésitation faisait monter sa température, étape supplémentaire vers le brasier souterrain qui la maintenait en vie et alimentait le moteur interne qui régulait ses sens.

Elle cambra le dos, ralentissant délibérément le mouvement, retardant

l'inévitable.

Cependant, il y avait peu d'espace à parcourir et, alors qu'Aurelia essayait de prolonger l'attente, d'explorer sa propre perception et d'étirer le temps dans des proportions inédites, son doigt atteignit bien trop tôt sa destination.

Elle était excitée : son corps répondait de son propre chef aux sentiments compliqués qui animaient son esprit.

Ses lèvres humides avaient la douceur du velours, et, pendant un instant, Aurelia fit semblant d'être aveugle et imagina un monde entier qu'elle ne pouvait percevoir que par le toucher, un nouvel univers dans lequel on ne pouvait survivre que par le pouvoir des caresses.

Elle enfonça en elle un doigt inquisiteur – comme l’inconnu l’avait fait – soupesant son intimité, la cartographiant, à présent totalement immergée dans son brasier, enveloppée dans la couverture ardente de sa luxure. Lorsque le doigt de l’homme l’avait pénétrée ainsi, Aurelia n’avait pas pu s’empêcher de se demander ce qu’il avait ressenti en étant pris dans l’étreinte d’un incendie aussi sublime. Elle aurait aimé être un homme, ne serait-ce qu’une journée, juste pour savoir.

La tentation d’enfourer un deuxième doigt était très forte, mais ce n’était pas ainsi qu’elle aimait jouir. Elle retira le doigt et s’allongea sur le dos. Elle écarta largement les jambes et, le bras droit

correctement positionné, posa l'index sur son clitoris durci puis entama une symphonie brutale de cercles concentriques tandis que ses autres doigts s'enfonçaient doucement dans son sexe humide, leurs mouvements légers en parfaite harmonie.

Elle inspira profondément tout en faisant défiler derrière ses paupières closes un film désordonné dans lequel se mêlaient des images de la nuit à Bristol et des bouts de rêves et de cauchemars. Rien ni personne n'était vraiment reconnaissable : tout était flou. Et merde ! Si seulement il n'avait pas fait si sombre, elle aurait pu se souvenir de certaines choses, des détails de son visage, de la couleur de ses yeux, des traits, des creux

et des imperfections de sa peau, et pas seulement de sa voix, de son odeur et de l'acte sexuel, même si cela avait été une expérience merveilleuse.

Les plaques tectoniques de son désir bougèrent silencieusement en elle et opérèrent de subtiles variations dans son équilibre. Son désir insatiable et son vide intérieur se rencontrèrent sur le chemin escarpé qui zigzaguait entre son cœur et son cerveau, et Aurelia s'abandonna tout entière aux sensations puissantes qui avaient pris possession de son corps et de son esprit.

Elle se fondait dans le lit, se noyant dans un océan d'acceptation, prête pour la terrible explosion qui la briserait en

mille morceaux, la diviserait en infimes fragments pendant un instant, la plongeant dans un état de vide bienheureux durant lequel la mort se heurterait à la vie avant que les parcelles de son âme se rassemblent et qu'elle puisse respirer de nouveau.

Plus qu'un infime mouvement, et elle atteindrait l'orgasme. Parvenue au stade de vide absolu et de plaisir, Aurelia retint son souffle, tous ses sens suivant la progression de la vague puissante qui submergeait son corps avant d'atteindre son apogée.

Oui !

Elle cambra le dos comme si elle avait été poignardée avant de retomber sur le

lit, ses longs cheveux auburn étalés comme un linceul sur l'oreiller, comme une éclatante couronne autour de son visage rougi et extatique.

Oui !

Elle respira de nouveau, les membres légers, l'esprit clair et le corps détendu.

Aurelia soupira.

Elle n'avait jamais eu un orgasme aussi fort de sa vie.

Était-ce parce qu'elle avait couché avec un homme, cet homme, l'inconnu ? Cela avait-il décuplé la force de ses orgasmes ? Ou n'était-ce que le désir fou qu'elle avait de lui qui ne la laissait plus en repos ?

Et voilà qu'elle recommençait à cogiter.

— Je pense trop, conclut-elle à voix haute.

Pourquoi était-elle incapable de profiter de l'instant présent ?

Aurelia resta étendue sur son lit pendant une éternité. Elle se prélassa dans l'éclat intérieur que l'orgasme avait déclenché, accueillant et combattant à la fois les sensations. La puissance absolue de sa jouissance l'avait laissée à bout de souffle, mais elle se débattait avec le désir dévorant qu'elle avait de l'homme sans nom, qui l'avait causé sans le

vouloir ou du moins avait multiplié à l'infini l'intensité du moment.

Elle essaya vainement de cesser de penser et de revenir à la réalité.

À travers la fenêtre, elle voyait que, dans le ciel, le bleu l'emportait sur le gris, et la chambre se réchauffait.

Il fallait qu'elle prenne une douche. Sinon elle allait se rendormir et perdre une partie de la journée à traîner au lit.

Elle étira les jambes et glissa un pied hors du couvre-lit. Ses orteils la picotèrent. Le bout de ses doigts aussi. Le corps léger, elle se dirigea vers la salle de bains, ses pieds nus martelant le plancher du cottage.

Penchée au-dessus du lavabo en porcelaine fendue, Aurelia s'aspergea le visage d'eau. Elle sentit son esprit s'affûter tandis que ses terminaisons nerveuses bourdonnaient d'une énergie inhabituelle. Elle ouvrit le robinet de la douche, testa la température de l'eau qui s'écoulait du pommeau jusqu'à ce qu'elle soit bonne, ni trop froide ni trop chaude, puis elle pivota pour enlever son tee-shirt et sa culotte, qu'elle laissa tomber sur le carrelage. Elle s'apprêtait à entrer dans la douche lorsqu'elle aperçut son corps pâle et élancé se refléter dans le miroir accroché à la porte de la salle de bains.

Elle remarqua avec un petit sourire que ses tétons rose sombre étaient toujours durs et que la rougeur provoquée par son

orgasme n'avait pas disparu, étalant ses couleurs pastel sur sa poitrine.

Elle bougea pour entrer sous le flot de l'eau et eut un sursaut de surprise. Quelque chose avait attiré son attention. Elle recula un peu et contempla son corps et son pâle reflet. Une tache de couleur. Elle baissa les yeux. La vapeur en provenance de la douche troublait son image, et elle plissa les paupières pour mieux voir.

Un bleu ? Une tache ?

Une forme indistincte tout près de son sexe.

Sans réfléchir, Aurelia caressa la zone, s'attendant presque à éprouver de la

douleur. Elle ne se souvenait pas de s'être blessée ni cognée dans un coin de meuble. Elle ne sentit rien.

Elle arrêta l'eau puis, du dos de la main, essuya la buée qui s'était déposée sur le miroir afin de mieux voir ce qui était apparu sur sa peau. Sa perplexité se mêlait à une peur naissante.

Une jolie forme rouge.

Le miroir redevint net.

Un petit cœur.

Elle cessa de respirer.

Elle était tout près du miroir et elle baissa le regard sur son sexe : aucun doute possible. C'était un cœur minuscule, entouré de fines flammes de la

même couleur.

Son cœur à elle battait la chamade.

Un tatouage ?

Impossible.

Elle regarda de nouveau, fascinée par la petite forme gravée dans sa peau.

Elle passa les doigts dessus, comme si elle espérait presque que sa texture serait différente de sa peau, comme une preuve qu'il était artificiel et temporaire. Une erreur. Mais il avait l'air de faire partie d'elle.

Un faux ? Une blague orchestrée par Siv dans son sommeil ? Mais Siv ne ferait jamais cela dans un endroit aussi intime, n'est-ce pas ?

Elle déposa du savon sur ses doigts et frota brutalement le cœur. En vain.

Aurelia se tenait debout, nue, indifférente à ce qui l'entourait, hébétée.

Elle pensait à l'inconnu auprès de qui elle s'était endormie après qu'ils avaient fait l'amour. S'était-elle évanouie ? Non. Et elle se serait réveillée s'il l'avait tatouée. La procédure était douloureuse et bruyante. Impossible qu'elle ait dormi tout du long, non ?

Cela ne s'était pas produit à ce moment-là. Impossible.

Elle savait avec certitude que le cœur incandescent n'était pas là après Bristol : elle se souvenait très bien, le lendemain,

d'avoir examiné son corps sous toutes les coutures, comme pour vérifier qu'elle était toujours la même depuis qu'elle n'était plus vierge. Elle espérait presque être différente. Depuis qu'elle était arrivée à Oakland, elle s'était douchée tous les jours et s'était rasé le pubis avec soin et précision pour éviter de se couper, et elle n'avait rien remarqué. Pas de cœur. Comment avait-il pu surgir de nulle part ?

Pendant un instant, elle oublia de respirer.

Comment un tatouage pouvait-il apparaître sur son corps ainsi ? Elle était beaucoup plus ouverte d'esprit que Siv en matière de cartomanciennes, de diseuses

de bonne aventure, de fantômes et d'anges gardiens, et il lui arrivait souvent de rêver qu'il y avait de la magie autour d'elle. Mais pas comme cela.

Elle baissa de nouveau les yeux vers son sexe et son paysage décoré.

Le cœur était presque écarlate, mais sa teinte intense était en parfaite harmonie avec la pâleur de sa peau. Comme des fraises à la crème. Ou la glace et le feu. Un cœur miniature, délicieusement ciselé. Elle le caressa de nouveau. Il était indolore, comme s'il était inexistant.

Aurelia soupira. C'était insensé.

Elle courut jusqu'à sa chambre et se réfugia entre les draps et le couvre-lit.

Son esprit passa en revue toutes les possibilités, même les plus fantastiques, jusqu'à ce que le processus même de sa pensée qui tournait follement en rond finisse par l'épuiser. Elle s'endormit pendant quelques heures, réconfortée par la tiédeur et la douceur de son lit.

Il était presque midi lorsqu'elle se réveilla. Elle repoussa tout de suite les couvertures pour vérifier que le cœur rouge était toujours là.

Elle se sentit défaillir : il avait disparu. L'endroit où il se tenait précédemment était à présent blanc comme neige. Son corps avait retrouvé son habituel teint de porcelaine.

Aurelia savait qu'elle n'était pas folle.

Elle l'avait bien vu. Ce n'était pas un rêve.

Et voilà qu'il n'était plus là.

Un vent de panique s'empara d'elle. Suivi par une faible odeur de fruit. Comme un leitmotiv évoquant l'homme de Bristol et le goût de ses lèvres.

Elle résista un peu, mais l'odeur et le goût persistèrent, plutôt dans son esprit que sur ses lèvres : elle se permit alors de faire glisser sa main le long de son corps et elle recommença à se caresser.

Après avoir joui, l'esprit en mille morceaux à cause de la violence des sensations, elle ne put s'empêcher de baisser de nouveau les yeux.

Le cœur flamboyant était là de nouveau.

En réponse à sa lubricité.

Aurelia attendit le retour de Siv durant le reste de l'après-midi, roulée en boule dans son lit. Aussi folle que puisse paraître toute l'histoire, elle avait besoin de la raconter à quelqu'un.

Ses sens en éveil guettaient le pas familier de son amie et la sonnerie qui indiquait l'ouverture de la porte d'entrée.

Elle jetait sans cesse des regards en direction du réveil posé sur la table de nuit, mais on aurait dit que plus elle le fixait, plus le temps passait lentement.

Plusieurs heures s'étaient écoulées. Siv avait certainement récupéré son dossier à présent. Peut-être avait-elle décidé de prendre ensuite la navette touristique pour Alcatraz, comme elle en avait envie depuis leur arrivée.

Toutes les cinq minutes, Aurelia levait les couvertures pour s'examiner. Le tatouage avait disparu, et sa peau avait retrouvé son aspect habituel. Après avoir éliminé les autres possibilités, elle avait conclu que le dessin apparaissait quand elle avait joui. Mais ce n'était pas aussi simple que cela. Après la deuxième apparition du cœur, elle s'était de nouveau caressée, mais cette fois-ci ses pensées et ses gestes avaient été détachés. Elle avait délibérément chassé l'inconnu

de son esprit, sorti son iPad et cherché le clip pornographique le plus banal possible, puis elle s'était masturbée de manière efficace et rapide. Rien de plus.

Le tatouage n'était pas apparu.

Elle recommença. Cette fois-ci, elle rassembla tous les souvenirs qu'elle avait de cette nuit-là. Son odeur. Son contact. La rudesse des pierres sous ses doigts lorsque ses mains avaient accidentellement effleuré le sol alors qu'elle cherchait l'aboutissement de leur passion mutuelle sans se préoccuper de l'inconfort du lieu. Elle se caressa comme il l'avait fait et permit à son esprit de revenir dans ce lieu. Son fantasme était si vif qu'il en paraissait presque

réel, comme si l'homme était là, dans sa chambre à Oakland, ou tout du moins son ombre. Alors que l'une de ses mains était sous la couverture en train de lui donner du plaisir, elle leva l'autre sans réfléchir pour dessiner les contours du visage de l'inconnu, sa joue, ses cheveux, la ligne de sa mâchoire... Mais elle ne rencontra que du vide.

Elle jouit en pensant à lui, et son corps se convulsa si violemment que le lit fut agité de secousses. Aurelia demeura immobile, se prélassant dans les dernières ondes de choc du plaisir.

C'est alors qu'elle se souvint du tatouage. Elle repoussa violemment les couvertures. Il était de nouveau là, plus

rouge que jamais.

Elle s'étendit de la manière la plus pudique possible et prit une photo du tatouage avec son téléphone portable. Elle zooma : on ne voyait que le cœur rouge et ses vrilles enflammées sur une portion de peau qui aurait pu être n'importe où sur son corps.

Puis elle le regarda s'estomper. D'abord les spirales qui en jaillissaient comme des rayons de soleil miniatures, puis le cœur lui-même qui pâlit jusqu'à disparaître complètement. On aurait dit une fleur qui fermait ses pétales en accéléré.

Mais, malgré la peur et la perplexité nées de la folie pure de ce tatouage et de

ses possibles significations, Aurelia ne put s'empêcher d'éprouver une brève satisfaction.

Il l'avait marquée. Et il ne s'était pas contenté de son esprit et de son âme.

La sonnette de la porte d'entrée annonçant le retour de Siv la tira de sa rêverie. Même si elle avait passé tout l'après-midi à regarder l'heure en l'attendant, maintenant que Siv était rentrée, Aurelia n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle pourrait lui expliquer ce qui s'était passé.

Aurelia s'attendait à ce que son amie surgisse dans sa chambre pour lui raconter sa journée, mais Siv passa devant sa porte sans même frapper pour

vérifier si elle était là.

Aurelia repoussa les couvertures avec un soupir mécontent et suivit le bruit des pas de Siv jusqu'à la cuisine. Son amie était debout devant la porte ouverte du réfrigérateur et elle buvait du lait directement à la bouteille.

— On se sert tous de cette bouteille, se plaignit Aurelia.

Siv s'interrompit et essuya la moustache de lait qui s'était formée au-dessus de sa lèvre du dos de la main.

— Eh ben, j'en connais une qui s'est levée du pied gauche, commenta-t-elle en buvant de nouveau délibérément au goulot comme pour confirmer que les règles de

bienséance ne la concernaient pas et qu'elle se fichait des autres.

— Je me suis fait tatouer, répliqua Aurelia.

Elle en avait assez que son amie croie être la seule rebelle au monde.

Siv s'étouffa, crachant du lait par la bouche et le nez. Ses yeux se mirent à couler.

— Ça t'apprendra, dit Aurelia, satisfaite.

Siv continuait à tousser, le souffle court. Aurelia se radoucit ; elle s'approcha et lui tapota gentiment le dos.

— Tu veux de l'eau ? demanda-t-elle.

— Non, non, ça va aller. Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Pour le tatouage ? Tu m'as bien eue.

Aurelia ne répondit pas.

— Putain, c'est pas une blague ?
Quand ? Comment ? Et moi qui pensais que ce qui m'est arrivé aujourd'hui allait te surprendre...

Aurelia ouvrit la bouche comme un poisson puis la referma : elle ne trouvait pas les bons mots.

— C'est une longue histoire. Et je pense qu'il vaudrait mieux que tu sois assise, finit-elle par dire. Si on allait prendre un verre ?

Ce ne fut qu'une fois parvenues au bar

qui se tenait à l'angle de Broadway et de West Grand qu'elles se rappelèrent qu'elles n'avaient pas l'âge légal pour boire aux États-Unis. Si elles y avaient pensé, elles se seraient maquillées et auraient revêtu des vêtements plus à la mode pour se vieillir, mais Siv portait ses habituels short et collants et Aurelia avait enfilé un jean et des ballerines. Ses cheveux étaient noués en queue-de-cheval. Elles faisaient certainement plus jeunes que leurs dix-neuf ans. Elles optèrent donc pour un *diner* tout près.

— Quels putains de puritains ! maugréa Siv.

Une serveuse exubérante qui, d'après Aurelia, faisait preuve d'un enthousiasme

exagéré, posa devant elles deux milkshakes et un bol de frites qui disparaissaient sous une couche tellement épaisse de fromage fondu que le plat ressemblait à un extraterrestre prêt à sauter sur la table et à ramper vers elles.

Siv engloutit une frite qu'elle avait prudemment extraite sous la sauce jaune gluante.

— Pas mauvais, commenta-t-elle.

La jeune fille saisit à deux mains la bouteille de ketchup et déversa un tsunami de sauce tomate sur le plat. Aurelia qui aimait les frites au vinaigre servies dans des cornets en papier sur le bord de mer se désintéressa du bol et sirota sa boisson. Elle était fraîche et

crémeuse, et bien meilleure que la bière, songea-t-elle.

Les deux amies s'étaient assises côte à côte sur la banquette recouverte de vinyle rouge afin de pouvoir converser à voix basse sans craindre que les autres clients n'écoutent leur discussion.

— Bon, dit Siv. Montre-le-moi.

Aurelia sortit son téléphone et fit apparaître la photo qu'elle avait prise quelques heures plus tôt.

Siv plissa les yeux en regardant l'écran.

— Joli, dit-elle, un peu hésitante. Mais il est où ? demanda-t-elle en tendant le doigt vers la peau qui entourait le dessin.

Sur ton nichon ? Ou dans un endroit que tu ne peux absolument pas me montrer ? suggéra-t-elle avec un clin d'œil malicieux.

Elle continua à noyer Aurelia sous un flot de questions auxquelles la jeune fille était bien en peine de répondre. Elle ne put s'empêcher de rougir lorsqu'elle expliqua comment le tatouage apparaissait.

Siv fut à la fois amusée et agacée. D'un côté, elle était ravie que son amie ait enfin couché avec un homme ; de l'autre, elle était peinée de n'avoir pas été informée en temps et en heure. Mais elle éprouvait surtout une infinie curiosité.

— Alors il apparaît quand tu jouis

hyperfort ? Ou quand tu penses à l'homme mystérieux ? Ou les deux ? Oh, s'il te plaît, poursuivit-elle, lorsque les joues d'Aurelia prirent une teinte aussi cramoisie que les banquettes, on se masturbe toutes ! Je ne pensais juste pas que tu le faisais aussi souvent. (Siv haussa les sourcils et ricana.) Tu me surprends toujours, Aurelia. C'est l'une des raisons pour lesquelles je t'aime autant.

— Je ne comprends pas vraiment comme ça marche, répondit son amie. Je ne l'ai découvert qu'aujourd'hui. Mais j'ai remarqué que, quand je pense à lui, je jouis d'une manière plus... intense. Alors je ne suis sûre de rien.

— Et tu ne l'as pas vu ? Cette nuit-là dans la chapelle ? Même pas un aperçu de son visage ? Il a laissé un mot ?

— Il faisait très sombre. Et on a passé tout notre temps allongés.

Siv ricana de nouveau.

— Ça m'étonnerait que vous ayez passé tout votre temps à l'horizontale. Je parie que..., la taquina-t-elle.

— Je ne sais même pas combien il mesure. Je pense qu'il est plus grand que moi. Mince, ça, c'est certain. Mais je ne connais pas la couleur de ses yeux, ni de ses cheveux, ni rien. Je sais juste qu'il a un goût de grenade. Et ce n'est pas un parfum ou une eau de toilette. C'est plus

le goût de sa peau, et ses lèvres...

Elle n'acheva pas sa phrase, rêveuse.

— Tu te rends compte que tout ça est complètement absurde, n'est-ce pas ?
demanda Siv. Si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais que tu es tarée. Tu crois qu'il a mis quelque chose dans ton verre ?

— Non. Ce n'est pas son genre. J'en suis sûre.

— Tu ne le connais pas du tout.

— Mais quand même. On a tous bu la même chose de toute façon. Et puis, même si c'était vrai, ça n'expliquerait pas comment le tatouage apparaîtrait et disparaîtrait. Aucune drogue ne fait ça.

— Une encre invisible qui réagit à ta température corporelle ? hasarda Siv.

— Non, affirma fermement Aurelia.

Elles continuèrent à penser à haute voix, échangeant des idées qu'elles passèrent à la moulinette jusqu'à ce qu'elles aient épuisé toutes les possibilités plausibles et impossibles. Elles finirent par laisser un silence confortable s'installer entre elles, signe d'une amitié sincère et facile. Les frites étaient froides à présent, et Aurelia en était à son deuxième milkshake : la bouche de Siv avait surtout été occupée par la conversation.

Aurelia finit par rompre le silence.

— Je suis désolée, finit-elle par dire. Je ne t'ai pas demandé comment ça s'était passé à l'école du cirque. Tu as pu retirer le dossier ? Pourquoi ça t'a pris autant de temps ? Qu'est-ce que tu as fait de ta journée ?

— Eh bien, répondit Siv avec fierté, j'ai trouvé un job !

— Quoi ? Comment ? Tu vas faire quoi ? Tu as le bon visa pour travailler ?

Siv aspira bruyamment une gorgée de son milkshake.

— C'est un travail au noir. Je vais poser nue.

Aurelia toussa et cracha son milkshake.

Siv plissa les yeux.

— Ça, mon amie, c'est le karma. Ça t'apprendra à t'être moquée de moi. Et ma nouvelle est beaucoup moins choquante que la tienne, non ?

— Moins choquante ? siffla Aurelia. Je n'ai pas choisi de me faire tatouer. Ça s'est passé, point. Comment ça, poser nue ? Dis-moi que tu ne vas pas faire du porno.

Aurelia se souvint des extraits de films qu'elle avait visionnés un peu plus tôt dans la journée pour faire monter son excitation : les femmes y étaient exhibées de manière qui ne laissait absolument rien à l'imagination. Elle grimaça. Impossible que son amie veuille participer à ce genre de choses.

— Non, non ! J’y ai pensé, cela dit, mais je trouve trop risqué d’être filmée. Je pense à ma future carrière, à mes parents et à tout le reste. Attends, je te montre la petite annonce.

Elle extirpa de la poche de son short en jean un bout de papier froissé. C’était le genre d’annonce qu’on trouve scotchée sur les lampadaires avec des languettes à détacher sur lesquelles figurait le numéro de téléphone de la personne à contacter. Elle était écrite à la main avec une belle calligraphie, assez artistique. On pouvait lire :

« Recherches modèles de nu. Aucune

condition physique requise. Bonne rémunération, proposition sérieuse.

Appeler Walter ***** »

— Et tu as appelé ce mec ? demanda Aurelia.

— Oui. Et il se trouve que son studio était juste à côté de l'endroit où je me trouvais. Alors j'y suis allée et j'ai posé pour lui.

— Tu es allée chez lui ? Seule ? Tu es folle ou quoi ? Tu aurais pu te faire tuer, Siv.

— J'avais un bon pressentiment. Et j'avais raison, dit-elle en haussant les épaules. Et en plus j'ai été payée.

Elle sortit fièrement un petit paquet de

billets de banque de sa poche.

— Tu fais ça pour gagner de l'argent ? Tu sais que je suis assez riche pour tout payer. Et tes parents t'enverraient plus de sous s'ils savaient que tu en as besoin. Surtout s'ils apprenaient que tu poses nue...

— Je déteste dépendre de toi. Et tu sais bien que les cours de danse ne couvrent que les frais de pension. J'ai envie de pouvoir voyager, de faire la fête et d'acheter des trucs, pas de vivre comme une pauvre. Et en plus c'était amusant.

— Tu t'es déshabillée pour lui ?

— Oui. Mais tu sais le plus génial ?

La voix de Siv n'était plus qu'un

murmure, et elle s'était penchée vers son amie comme si elle s'apprêtait à partager un secret.

— Il est aveugle, révéla-t-elle.

— Il t'a touchée ? Siv, ça pue cette histoire.

— Non, il n'a pas posé la main sur moi. C'était comme s'il me regardait sans me voir et qu'il sentait mon corps... Je n'avais jamais été « vue » aussi intensément. Comme s'il avait le pouvoir de lire dans mes pensées et de voir mon âme. Ou un truc du genre.

Aurelia ricana.

— Et tu as peur que je sois devenue folle ?

— Je vais y revenir, évidemment. Ce n'était que le début. Mais il m'a payée avant, ce qui est bizarre. J'aurais pu me barrer avec le fric. Mais j'ai comme l'impression qu'il savait que je ne le ferais pas.

— Regarde-nous, dit Aurelia. On dirait qu'on vit dans un conte de fées. Ou dans le rêve de quelqu'un d'autre.

— Oh, j'ai failli oublier ! Il fait une expo et il m'a proposé de poser pour lui là-bas. Tu devrais m'accompagner. Comme ça tu pourras vérifier que tout va bien et arrêter de te prendre pour ma mère...

Elle sortit un deuxième prospectus de son autre poche. Il était imprimé sur une

carte blanche et brillante que Siv avait soigneusement pliée. L'écriture était la même et l'encre noire et épaisse. Les lettres étaient si bien formées qu'il était impossible de deviner si elles étaient manuscrites ou imprimées. On y lisait simplement :

« Exposition : uniquement sur invitation »

Aurelia s'empara de la carte et l'examina soigneusement. Elle la retourna : le dos était vierge. Aucune adresse, aucune explication.

— De plus en plus étrange, commenta-
t-elle.

Venise, 1847

ON LUI AVAIT DIT QUE VENISE COMPTAIT PLUS DE RATS que d'habitants.

La nuit tombait, et la gondole glissait sur le Grand Canal au-delà du pont des Scalzi. La cape d'Ange était fine, et le vent froid qui s'élevait de la lagune transperçait son corps vieillissant. Ils laissaient dans leur sillage un million de petites ondulations, subtile composition de vagues, de tourbillons, de cercles concentriques et de gouttelettes scintillantes au travers desquels leur embarcation et les dizaines de barques

élancées qui les entouraient voyageaient silencieusement.

À ses côtés, Formetta qui s'était emmitouflé dans une épaisse couverture marron avait les yeux fixés devant lui, le regard lointain. Le canal s'élargit au niveau de la place Saint-Marc et les eaux au-delà du bâtiment de Punta della Dogana les appelèrent.

Le gondolier, dont la silhouette était enveloppée dans l'obscurité et dont les traits étaient invisibles, vira à droite, dans la direction de l'île de San Giorgio Maggiore.

Ange Desclos avait quitté la Bohême

pour les rivages de l'Adriatique à la recherche d'un manuscrit. Sur son lit de mort, sa mère, qui avait jadis été servante pour le comte von Waldstein, au château de Dux, avait fini par révéler à son fils, qui avait passé sa vie à échafauder des théories sur le sujet, que son père était le fameux Casanova, qui avait été le bibliothécaire du comte jusqu'à sa mort, en 1798.

Elle lui avait aussi révélé l'existence de plusieurs manuscrits inédits, chapitres jamais publiés de ses fort controversés *Mémoires*. Il était de notoriété publique que le reste de l'ouvrage, publié en Allemagne en 1822, avait été lourdement censuré, mais il était aussi évident qu'il y avait des blancs inexplicables dans

l'histoire. Ange était devenu bibliothécaire à son tour, peut-être pour suivre bien malgré lui les traces de son père. La quête des manuscrits de Casanova était une tâche de bibliophile, mais aussi une façon de découvrir l'homme qu'il croyait être son père.

Ses recherches occupèrent de longues années, qu'il passa dans les archives poussiéreuses entre Prague, Paris et Berlin, et finirent par le mener à Venise, lieu de naissance de Casanova et théâtre de nombre de ses aventures.

Il était tombé dessus en lisant attentivement ses notes à la faible lumière de la salle commune de la pension *Tronca*, dans le quartier du Cannaregio.

Une anomalie. Une période de six mois en 1788 pendant laquelle nul ne savait où était Casanova ni ce qu'il faisait.

Quelques lignes, des années plus tard, décrivaient de mystérieux événements lors d'une fête sublime dans un château près d'Avignon, dans le sud de la France.

Pourquoi n'était-il pas fait mention plus en détail de cette cérémonie dans les milliers de pages qui composaient l'ouvrage ? Les quelques contemporains de Casanova toujours en vie qu'Ange avait réussi à dénicher et à qui il avait parlé n'avaient pu apporter aucune lumière sur le mystère, mais de vagues rumeurs colportées dans les tavernes et les fantômes de souvenirs qu'Ange avait fait resurgir à coups de pots de vin, de

bon cognac ou simplement de cajoleries avaient fini par exhumer le nom de Formetta. Le rendez-vous qu'il avait obtenu était sa dernière piste. Le dernier nom sur sa liste. Et Ange ne se souvenait même plus de quand ni de pourquoi le nom du vieux danseur lui avait été donné.

Comment aurait-il pu deviner que Formetta était sourd et idiot, et que ses secrets, quels qu'ils soient, seraient impossibles à déterrer ? Il avait, à grand renfort de gestes exagérés, montré au vieil homme qu'il pouvait communiquer par écrit, mais le retraité desséché à la chevelure blanche avait refusé d'un signe, comme s'il était au-dessus de tout cela.

— Casanova ? Le chevalier de Seingalt ? Un bal ? Un manuscrit ? avait crié Ange, plus fort qu'il ne l'avait voulu, comme si le fait d'élever la voix avait une chance d'impressionner son interlocuteur.

Mais le vieux dignitaire s'était contenté de le regarder, un sourire énigmatique plaqué sur ses lèvres étroites, tout en balayant un grain de poussière sur sa main. Ils étaient dans l'antichambre sonore du petit *palazzo* près du pont de l'Académie où vivait Formetta et où Ange avait été introduit.

Après une demi-heure de vains efforts pour entamer une conversation, Ange s'apprêtait à prendre congé lorsque, de

manière inattendue, Formetta avait sonné un domestique qui lui avait apporté une couverture puis il avait précédé Ange vers un ponton à l'arrière de la demeure, où était amarrée une gondole. Il avait fait signe à Ange d'embarquer à sa suite.

À présent, la nuit était tombée sur la lagune, et, en approchant de l'île, Ange fut surpris par la multitude de lumières qui éclairaient l'horizon d'églises et de dômes : une centaine de torches répandaient une vive lueur sur les murs, les parapets et les fenêtres. D'entêtants effluves de fleurs et des parfums épicés venus de nulle part le saisirent lorsque l'embarcation accosta prudemment le long du quai en bois.

Un serviteur en livrée l'aida à gagner la terre ferme. Ange se retourna, s'attendant à ce que Formetta le suive, mais la gondole s'évanouissait déjà sur la lagune ténébreuse. Le vieil homme le salua de la main.

— Zut ! marmonna Ange.

Autour de lui, un chemin de torches vacillantes illuminait la nuit. Il suivit le domestique jusqu'à une haute porte en bois arrondie, qui menait dans un bâtiment souterrain comprimé entre le monastère de l'île et l'église de San Giorgio. Cet édifice, habilement dissimulé par une astuce architecturale, était quasiment indécélable à l'œil nu. De la musique s'en échappait.

Ange franchit solennellement le seuil et pénétra dans une vaste salle en forme de dôme. La lumière qui tombait littéralement du plafond mouvant formait un rideau de feu qui commença par l'aveugler. Il plissa les yeux, et son environnement devint plus net.

Au-delà du mur de clarté surgit une profusion de couleurs, une palette riche et chargée.

La pièce était pleine de gens aux costumes extravagants, comme si des habitants des siècles précédents étaient revenus à la vie, porteurs de toutes les teintes et de toutes les variations de l'arc-en-ciel. Chaque tissu était plus somptueux que le précédent, et tous les vêtements, en

coton, en soie, étaient drapés avec soin et ingéniosité sur les corps masculins et féminins. C'était un véritable carnaval de la vue.

Pendant un instant, Ange se sentit terriblement embarrassé par la simplicité et la grisaille de son costume, mais la foule ne lui prêta aucune attention, et nul ne jeta un regard interrogateur dans sa direction.

Son intuition lui disait qu'il avait devant lui le fameux Bal prétendument mentionné par Casanova. Le Graal qu'il avait cherché quasiment toute sa vie.

Des voix serpentaient au-dessus de la foule dans toutes les langues. Il n'en comprenait pas la plupart et se sentait

environné par un rideau de bruit qui bourdonnait et vrombissait de manière hypnotique : il se sentait comme un étranger en terre étrangère.

Des serviteurs en manteau noir, dont les visages poudrés de blanc étaient encadrés par des capuches étroites, passaient entre les invités pour distribuer de grands verres bleus emplis de vin. Après avoir savouré un premier verre, Ange partit tout de suite à la recherche d'un domestique pour en prendre un deuxième qu'il but avidement. L'exquis breuvage lui caressa la gorge et répandit une douce chaleur dans tout son corps. Ses sens soudain aiguisés se concentrèrent sur les tenues exotiques des invités. Il s'immobilisa pour mieux

contempler la foule.

Les invités allaient et venaient dans la grande salle haute de plafond comme le courant d'une rivière sinueuse qui remonte vers sa source. Les couleurs se mêlaient, fusionnaient, se fondaient les unes aux autres, créant de nouvelles teintes et d'impossibles nuances. On aurait dit que de la peinture coulait librement sur une frémissante surface liquide.

Ange se sentait agréablement étourdi.

La foule s'écarta devant lui. Des femmes de haute taille, dont les robes incrustées de bijoux dévoilaient de voluptueuses épaules d'une blancheur de porcelaine, passèrent à toute allure, et

leurs délicates crinolines effleurèrent sa main. Comme aspiré dans leur sillage, Ange se sentit obligé de les suivre tandis qu'elles se frayaient un chemin dans la foule grouillante. Elles franchirent une immense porte voûtée qui menait dans une autre pièce de dimensions encore plus gigantesques. La porte se referma avec fracas derrière Ange.

Il regarda devant lui et retint son souffle. Au centre de la pièce se tenait un immense aquarium en verre dont les parois étaient rayées à intervalles réguliers par de délicieuses volutes bleues et rouges, comme si des coulées volcaniques étaient prisonnières du verre. L'impressionnante construction qui dominait largement les spectateurs

tournant autour avait certainement été conçue sur l'île voisine de Murano par le célèbre souffleur de verre qui y officiait.

L'eau contenue dans l'aquarium scintillait à la lumière des torches qui éclairaient la pièce, projetant des zones d'ombre et de feu autour d'elles. Très occupé à contempler le singulier bocal, Ange se demandait comment réagir à la situation incongrue dans laquelle il se trouvait lorsqu'il entendit un bruit d'éclaboussures qui le fit se retourner. Il vit un groupe de six femmes plonger dans l'eau, leur pâle nudité amplifiée par le mur transparent qui les séparait à présent des autres membres de l'assemblée.

C'étaient les femmes qu'il avait

suivies dans la pièce. Il baissa les yeux et aperçut leurs robes, éparpillées sur le sol.

— La nuit commence, annonça une voix de basse dans son dos.

C'était une voix masculine. Ange ne pouvait se résoudre à détourner l'attention du spectacle qui se déroulait sous ses yeux et il ne se retourna pas.

— Serait-ce le zodiaque, cette année ? Il paraît que ça fait plus d'un siècle que ce thème n'a pas été utilisé pour le Bal, demanda une femme à la voix aiguë.

— Le signe des Poissons, peut-être ? répondit quelqu'un un peu plus loin.

Difficile de savoir si c'était un homme

ou une femme.

Les femmes nues se placèrent tout autour de l'aquarium en agitant leurs jambes fuselées qui formaient de petits tourbillons autour d'elles. Ange ne pouvait détourner le regard. Leurs corps étaient parfaits, comme sculptés dans le marbre, et leur peau était ferme. Chaque détail de leur anatomie harmonieuse était magnifié par le verre. Comment respiraient-elles ? songea-t-il. De petites bulles perlaient à travers leurs lèvres et s'échappaient vers la surface de l'aquarium à intervalles réguliers. Étaient-ce des sirènes ? Ou des poissons ayant momentanément pris une apparence humaine grâce à la magie ?

Ange sentit que la pièce se remplissait derrière lui. Une sourde rumeur d'anticipation s'éleva de la foule des spectateurs. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu s'en aller, bousculé qu'il était à présent par les autres invités. Il ne bougea pas d'un pouce.

Un silence solennel se répandit soudain. Tout le monde se tut, et le silence, né de centaines de personnes qui retenaient leur souffle, acquit une qualité surnaturelle.

Soudain, la foule expira bruyamment.

Une trappe s'ouvrit au centre de l'aquarium, et une rangée sinueuse de douze nageurs nus – uniquement des hommes – émergea des profondeurs

inconnues et cachées, comme des flèches sillonnant l'eau. Ils rompirent brièvement la surface de l'eau avant de plonger de nouveau. Ils se séparèrent en six paires, chacune se précipitant vers une des femmes qui battaient des pieds contre la paroi de l'aquarium, comme des papillons épinglés sur des murs de verre.

Les nageurs avaient un corps parfait : musclé, dessiné, sculpté. Ils fondaient sur leurs proies avec force et concentration.

— Les Bélier, murmura quelqu'un à l'oreille d'Ange. Comme le signe du zodiaque.

Ange se sentit pris de vertige. Le vin était-il drogué ? D'un revers de main, il essuya la sueur qui maculait son front et

contempla, fasciné, les paires d'hommes qui s'étaient positionnées de chaque côté des femmes et qui les empalaient rapidement par-devant et par-derrrière. Les dix-huit corps se livraient sans honte à un ballet de luxure, de violence et de débauche. C'était un ballet, sublime et inhabituellement sous-marin : les corps bougeaient au même rythme, entremêlés, soudés, unis dans un mouvement régulier, un lent et constant tourbillon de chair dans l'eau, de chair contre l'eau. Une célébration.

Ange avait la gorge sèche et douloureuse.

— Jusqu'à l'aube !

Le cri de libération résonna à travers

la pièce. Les mots survolèrent les têtes, l'aquarium, le Bal.

Même s'il n'avait aucune envie de détourner le regard du spectacle qui se déroulait devant lui, Ange ne put s'empêcher de remarquer que les hommes et les femmes autour de lui se déshabillaient, dévoilant fièrement des corps blancs, bronzés ou mats de toutes formes et de tous âges. Les vêtements tombèrent au sol, les corsets furent rapidement délacés, les jupes glissèrent le long de la peau, les chaussettes furent ôtées et les chaussures écartées.

Derrière lui, quelqu'un tira sur sa chemise, gentiment mais fermement, comme pour l'aider.

Au même instant, des cordes colorées furent déroulées depuis les hauteurs de la pièce jusqu'à se retrouver à quelques centimètres de la surface chatoyante de l'aquarium. Un groupe d'acrobates nus surgit de nulle part et entama sa descente. Ils portaient tous une fine couronne de fleurs et des bracelets de chevilles dorés assortis. Ils s'immobilisèrent juste avant d'atteindre l'eau. Chacun des groupes qui se tenaient contre les parois du gigantesque aquarium, espèces de bêtes à trois dos perdues dans les affres de la passion, se rapprocha lentement de la surface. Ils saisirent, presque au ralenti, les bras musclés des acrobates nus qui emportèrent chaque trio dans les hauteurs de la pièce, où la foule les perdit de vue.

Ange reprit son souffle. Il sentit des mains inconnues se glisser autour de sa taille, défaire sa ceinture en cuir et faire tomber lentement son pantalon. Il se rendit compte soudain qu'il était entièrement nu et qu'il bandait comme cela ne lui était pas arrivé depuis des années. C'était une véritable prouesse : les plaisirs de la chair n'étaient pour lui que de lointains souvenirs dans une vie dévouée à l'étude depuis toujours.

Il crut d'abord que l'aquarium était vide. L'eau tourbillonnait devant lui derrière l'épaisse paroi de verre, comme si elle réclamait la présence des corps qui avaient disparu. Mais il aperçut soudain, du coin de l'œil, une ombre rapide qui nageait à toute allure, puis

l'eau devint plus claire lorsque la silhouette solitaire ralentit puis s'arrêta.

C'était une femme. Soit c'était la plus grande femme du monde, soit le verre déformait les proportions. Si les sirènes précédentes avaient été parfaites, alors celle-ci l'était encore plus. Sa crinière rousse flottait derrière elle, vague de feu après vague de feu, se coulant gracieusement entre les interstices des courants sous-marins dans lesquels elle nageait avec une élégance hautaine. Sa peau d'albâtre brillait, et ses membres se déployaient comme les cheveux de Méduse.

Ses yeux avaient la couleur du charbon. C'étaient deux puits sombres de

connaissance illuminant paradoxalement ses traits sublimes. Ses pommettes, ses lèvres, ses sourcils et sa bouche formaient un ensemble à l'équilibre sans pareil. Son corps était une symphonie d'harmonie : un long cou et des petits seins insensibles au courant, fermes et haut perchés ; un ventre creux qui s'achevait avec une précision géométrique sur son sexe lisse, comme une cicatrice désirable délicatement gravée dans sa chair et délimitant sa fente sacrée.

Une main s'empara doucement de la queue d'Ange. Douce et délicate. Celle d'une femme. De toute façon, cela n'avait aucune importance pour Ange, hypnotisé par la femme dans l'aquarium. Des corps

s'étaient amassés autour de lui, peau contre peau, chaleur contre chaleur, comme s'il n'était plus une entité mais un chaînon dans un gigantesque organisme bondé, fait de chair et à travers lequel soufflaient les vents de la luxure.

— La Vierge ? murmura-t-il.

— Non, corrigea une voix près de lui. Le Verseau. La Vierge sera là à l'aube.

Il était toujours en train d'essayer de comprendre ce qu'on venait de lui dire lorsqu'il entendit un bruit sonore d'éclaboussures : un homme gigantesque et parfait, qui dégageait une impression de pouvoir menaçant et qui semblait lui aussi sculpté dans le granit, émergea du tourbillon et nagea vers la sirène rousse.

Une vague de force frissonnante parcourut les spectateurs qui se rapprochèrent davantage les uns des autres. Ange savait que, s'il s'était évanoui, il ne serait pas tombé au sol mais aurait été rattrapé par les corps entassés qui se pressaient contre lui à perte de vue.

Une bouche tiède et humide se referma sur son sexe, et son corps tout entier fut saisi de tremblements nerveux tandis qu'une langue léchait son gland. Mais il ne pouvait détourner les yeux de l'aquarium.

— Le Taureau, dit quelqu'un.

La femme sublime était maintenant au milieu de l'aquarium, la tête rejetée en

arrière, allongée sur un lit invisible de vide. Elle écarta les jambes, et Ange remarqua alors une irrégularité sur la pâleur de porcelaine de son ventre plat : le chiffre 1 était tatoué en gras entre son nombril et la ligne droite de sa fente.

Le taureau la rejoignit et la pénétra avec une précision mécanique. La sirène ouvrit la bouche, et des bulles s'en échappèrent, montant vers la surface de l'eau.

Comment parvenaient-ils à respirer ? se demanda de nouveau Ange distraitement.

Les deux corps se mirent à baiser vraiment, entamant une autre danse.

On aurait dit un combat de gladiateurs : chaque geste formait un concerto poétique et minutieusement répété d'attaque et de défense, de force et de reddition, d'acceptation et de désir exacerbé.

La bouche qui le suçait avec un infini talent et beaucoup d'appétit était en rythme avec la baise sauvage à laquelle il assistait, orchestrant la lente mais inévitable montée de son désir, le réveil de son corps, le champ de bataille de ses sens en émoi.

Le temps s'arrêta.

Dans l'eau, le couple, scellé dans un cocon de passion explosive, frissonna lorsque l'orgasme les frappa tous deux. Leurs corps toujours liés roulèrent

lorsqu'ils percutèrent la surface de l'eau pour respirer enfin. Ange jouit en même temps. Il soupira profondément, les jambes coupées par le choc, et baissa enfin les yeux pour voir qui l'avait soulagé de façon aussi délicieuse, mais il n'aperçut qu'une masse de cheveux bruns s'éloigner au milieu de corps entremêlés. Il aurait voulu la rappeler, mais il ne savait comment s'y prendre. Il contempla l'orgie qui se déroulait autour de lui et sourit.

Plus tard, il sortit et se promena dans le bâtiment.

Chaque pièce avait été conçue comme

un espace à part entière. Il piétina l'herbe d'une clairière, avança péniblement dans une forêt et s'émerveilla devant l'ingéniosité et l'imagination des organisateurs du Bal. Il se rendit soudain compte que le manuscrit manquant de Casanova, si tant est qu'il existe, devait décrire une incarnation précédente du Bal. Il en était à présent certain.

Il vit les Gémeaux séduire le Sagittaire, qui était un centaure ce soir.

Il adora le spectacle de la chèvre de mer, le Capricorne, luttant avec obscénité avec le porteur d'eau, le Verseau.

Et dans les chambres – chacune évoquant un souvenir du passé : de la tente des *Mille et Une Nuits* aux murs

tendus de tapisseries à la grotte préhistorique grossière en passant par le lit médiéval à baldaquin aux rideaux en soie – il vit le Cancer et une multitude d'autres faire l'amour. Les participants comme les spectateurs étaient mêlés dans une série de combinaisons gracieuses et interdites. Ses yeux et ses sens finirent par être saturés.

Vers le matin, Ange sentit que ses pouvoirs sexuels s'éveillaient de nouveau. Il se sentait plus énergique, et un sang chaud et plein de désir coulait dans ses veines. Il erra dans des pièces vides et finit par tomber sur une porte dérobée.

Elle s'ouvrait sur une petite pièce, chichement décorée et meublée. Une

jeune femme était assise sur un divan au milieu de la chambre. Des domestiques en livrée se tenaient à ses côtés comme pour la protéger. Elle portait une robe transparente qui dévoilait les courbes de son corps. Elle était petite mais parfaitement proportionnée, la peau poudrée comme de la neige, les lèvres et les tétons peints en rouge vif.

En pénétrant dans la pièce, Ange prit conscience de sa propre nudité et de son excitation manifeste, et il se couvrit rapidement de la main. Mais le doux sourire de la jeune femme le désarma. Son visage était empreint d'une bienveillance et d'une maturité qui apaisèrent immédiatement ses sens.

Il avait l'impression qu'il aurait dû lui parler, s'excuser de sa nudité et de la vulgarité de son apparence, mais il n'en eut pas le temps. Une foule d'officiels du Bal le dépassa rapidement, ignorant sa présence, et s'approcha de la femme sur le divan.

— L'aube est là, proclama solennellement l'un d'eux.

Elle se leva.

Le rythme cardiaque d'Ange ralentit.

Le sourire léger de la jeune femme se métamorphosa, bien qu'Ange ait été incapable d'expliquer comment la gentillesse avait pu se transformer en désir et en lubricité.

Encadrée par deux serviteurs, elle se dirigea vers les nouveaux venus, dépassant Ange sans lui accorder un seul regard, puis elle les suivit.

Il emboîta le pas de la procession.

Il vit la jeune femme être déflorée aux premières lueurs de l'aube par un homme portant un manteau de lion. Il contempla son sourire abandonné et joyeux.

Ange avait complété le cycle du zodiaque.

Il assista ensuite à la cérémonie de l'Encrage.

Il quitta Venise le lendemain et cessa de chercher le manuscrit de Casanova. Mais il n'oublia jamais le Bal.

LES FANTASTIQUES TRAPÉZISTES

S'IL N'AVAIT PAS ÉTÉ SITUÉ AU COIN D'UNE RUE PASSANTE de la banlieue juste à côté d'une grande artère et entouré de maisons banales, de boutiques et de restaurants, le bâtiment qui se dressait au-dessus d'elle aurait pu passer pour un château.

— Un peu intimidant, commenta Siv.

Aurelia et son amie avaient levé les yeux vers les monstrueux murs de brique et les tours encore plus hautes qui ornaient les coins d'un édifice si vaste qu'il aurait pu contenir deux immeubles.

— Oui, répondit Aurelia. On dirait un mélange de donjon et d'église.

— Moi, je trouve que ça ressemble à une forteresse.

Elles s'attardèrent encore sur le seuil : aucune des deux ne voulait faire le premier pas. Il faisait encore jour, et, bizarrement, les derniers rayons du soleil lui donnaient un aspect encore plus menaçant, comme si le bâtiment

s'accommodait mieux de l'obscurité.

Siv glissa le pouce dans le passant de la ceinture de son short en jean et passa distraitement les doigts sur l'épais carton d'invitation que Walter, le sculpteur aveugle, lui avait donné et qu'elle avait plié dans sa poche. Aurelia regarda son amie, alertée par le mouvement de sa main contre sa hanche, et fronça les sourcils.

On était samedi en fin d'après-midi, et quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis la brève incursion de Siv dans le monde du modèle nu et la découverte du tatouage d'Aurelia.

Comme on pouvait s'y attendre, celle-ci avait été préoccupée par l'inconnu et le

mystère de la marque qui apparaissait et disparaissait, mais, une fois accompli son après-midi de travail pour Edyta, elle avait eu beaucoup de temps à tuer, ce qui lui avait laissé tout loisir d'observer les subtils changements survenus dans le comportement de Siv depuis sa rencontre avec Walter.

Lorsqu'elle travaillait, Siv avait demandé à Aurelia de ne pas quitter son téléphone des yeux au cas où le sculpteur appellerait pour organiser une autre séance. Aurelia avait accepté sans comprendre où était l'urgence : il suffisait qu'il laisse un message et que Siv le rappelle.

Aurelia avait remarqué également que

son amie était obsédée par la mystérieuse exposition à laquelle Walter l'avait invitée. Siv avait manipulé et plié tant de fois l'épais carton blanc, dépourvu de date, d'heure, d'adresse ou de toute autre instruction utile, qu'il en était devenu presque illisible.

Siv avait suggéré toute une série de moyens plus fous les uns que les autres pour soutirer plus d'informations de l'invitation, et Aurelia, dont le comportement n'avait pas été des plus rationnels récemment, avait tout accepté à contrecœur. Elles avaient posé le carton sur une ampoule allumée, au-dessus de la flamme d'une bougie, et l'avaient même exposé aux rayons de la lune, une idée que Siv avait piquée dans le dernier film

de Peter Jackson.

— Bon, ce n'est pas une langue elfique, alors, avait conclu la jeune femme sur un ton lugubre, tandis que rien ne s'affichait en dehors d'« Exposition : uniquement sur invitation ».

Au final, Siv avait fini par céder aux instances répétées d'Aurelia et avait composé le numéro de Walter, qui figurait sur le prospectus qu'elle avait toujours en sa possession.

— Ah, désolé ! avait dit Walter. J'ai oublié de t'indiquer l'adresse.

Siv fit frénétiquement signe qu'elle avait besoin d'un bout de papier et d'un crayon, et Aurelia soupira en levant les

yeux au ciel, puis nota la date de l'événement et une adresse qui avait l'air des plus banales.

— Il faut vraiment qu'on arrête de voir de la magie partout, remarqua Aurelia lorsque Siv raccrocha. Ça ne nous mène à rien.

Elle contempla fixement la crête échevelée que Siv avait formée en se passant les mains dans les cheveux pendant son coup de fil, habitude qui était la sienne lorsqu'elle était stressée ou qu'elle flirtait, voire les deux à la fois. Maintenant qu'elle portait souvent son uniforme de prof de danse, composé de collants et d'un débardeur coloré, elle avait tout l'air d'un lutin malicieux avec

ses courtes mèches dressées sur la tête.

Siv avait acquiescé vigoureusement de la tête, mais, malgré leur volonté d'être plus rationnelles face aux événements singuliers qui leur arrivaient, elles étaient toujours hésitantes en arrivant à l'entrée de l'exposition. Aurelia répugnait à reconnaître le sentiment étrange qui s'était emparé d'elle. Elle avait l'impression qu'en franchissant cette porte elle risquait de pénétrer encore dans un monde nouveau, où des événements encore plus bizarres et inexplicables risquaient de survenir.

— On dirait l'endroit où est emprisonnée Raiponce, finit par dire Aurelia en regardant l'une des quatre

tours qui s'élançaient vers le ciel comme les doigts d'une main géante prête à s'emparer d'elle.

— Je viendrai te sauver, ne t'inquiète pas, répliqua Siv. Dépêche-toi.

Elle prit Aurelia par la main, et elles s'avancèrent vers la lourde porte.

Celle-ci s'ouvrit en silence à leur approche.

— Entrez, ordonna une voix féminine, à mi-chemin entre le ronronnement sensuel et le grondement furieux.

Une femme était assise dans le couloir sombre sur lequel s'ouvrait la porte, derrière une grande table en bois où s'entassait une petite pile de billets et de

pièces, à côté d'un tampon et d'un encreur. Une carte pliée devant elle portait son nom : « Lauralynn », écrit avec la même police de caractère que l'invitation. Ses longs cheveux blonds étaient attachés en deux couettes qui lui donnaient l'air d'une écolière japonaise. Sa coiffure enfantine contrastait violemment avec sa posture rigide et autoritaire, et son air narquois. Elle était si grande et si raide derrière la table si basse qu'elle ressemblait à une jeune reine régnant sur l'entrée.

Les deux jeunes filles s'approchèrent, et Siv insista pour payer les deux entrées.

— Pas de sacs ? demanda Lauralynn en haussant un sourcil parfaitement épilé et

en fixant le petit sac à main d'Aurelia et les mains vides de Siv.

Elle les dévisagea de pied en cap.

— Vous n'avez pas apporté de vêtements de rechange ?

— Je t'avais dit de demander s'il y avait un *dress code*, chuchota Aurelia.

— Il est aveugle, qu'est-ce que ça peut lui faire ? siffla Siv.

— Ah ! intervint Lauralynn. Vous avez été invitées par Walter. Est-ce qu'il vous a dit en quoi consistait l'exposition ?

— C'est de l'art, non ? répondit Siv. Il m'a juste donné ça, ajouta-t-elle en tendant le carton repêché au fond de sa poche.

— Je lui avais dit que ses cartons étaient mal faits, soupira Lauralynn. Venez avec moi. C'est une exposition d'art érotique, fondée surtout sur la performance. On demande à tout le monde de jouer le jeu et de s'habiller en conséquence. Je devrais vous refuser l'entrée, mais puisque c'est Walter qui vous a invitées... Venez, on va trouver quelque chose à votre taille.

Elle se leva, dévoilant le reste de sa personne. Ses bottines à lacets avaient des talons d'au moins dix-huit centimètres, songea Aurelia, ce qui allongeait encore ses jambes déjà longues. Même habillée comme tout le monde, Lauralynn devait être extraordinaire. Le reste de sa tenue était

assorti à sa coiffure, mais son chemisier blanc et sa courte jupe plissée ne lui donnaient en rien un air innocent. Elle frémissait d'une telle énergie contenue que son costume lui donnait plutôt l'air d'une super-héroïne qui tente en vain de se fondre dans la masse.

Aurelia examina attentivement l'étrange tissu caoutchouteux qui composait la tenue de Lauralynn : il était moulant et accrochait la lumière. Elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— C'est du latex, murmura Siv, tandis qu'elles suivaient la jeune femme vers un vestiaire.

Lauralynn saisit une longue chaîne terminée par une clé en cuivre, qui

pendait entre ses seins, avec l'air d'un banquier sur le point d'ouvrir un coffre.

La pièce était emplie de costumes de toutes sortes, la plupart rouges, violets ou noirs. Aurelia les trouva presque tous vulgaires, voire effrayants.

— Tu crois qu'ils ont peur d'une guerre nucléaire ? demanda Siv en voyant une rangée de masques à gaz accrochés contre l'un des murs.

Lauralynn les regarda en secouant la tête.

— Je me demande où il vous a dénichées toutes les deux, marmonna-t-elle en tirant à elle un portant plein de vêtements posé derrière une pile de

boîtes emplies de soutiens-gorge légers et de culottes à froufrous.

— Ça devrait faire l'affaire, dit-elle en tendant à Siv une épaisse pile de vêtements attachés par un ruban. Et ça t'ira parfaitement, je pense, ajouta-t-elle en essayant de lancer un tas noir à Aurelia.

Lauralynn s'aperçut rapidement que le tissu était trop léger pour être lancé ainsi, et elle le lui tendit.

Aurelia saisit le paquet glissant et l'éloigna légèrement d'elle comme s'il allait la brûler. Pourquoi ne pouvait-elle pas garder ses vêtements ? Elles étaient là uniquement pour regarder, et il ne faisait même pas nuit. Elle était certaine

que seuls les restaurants huppés et les boîtes de nuit avaient des *dress codes*. Elle décida de ne pas se déshabiller. Elle espérait que Siv serait de son avis et qu'elles partiraient ou convaincraient Lauralynn de les laisser entrer comme elles étaient. Mais son amie avait déjà commencé à ôter ses vêtements et à se dandiner pour enfiler la tenue que lui avait donnée Lauralynn. Une fois vêtue de pied en cap, elle pirouetta sur elle-même pour exhiber son nouveau look.

Les collants opaques de la jeune femme avaient été remplacés par des bas résille et son short par un autre encore plus petit, qui la moulait tellement que ses fesses, fermes et musclées grâce à la danse, étaient parfaitement dessinées,

voire légèrement remontées et écartées. Elle avait réussi à enfiler un corset à la fois rigide et souple décoré de dentelle et de lacets, avec un décolleté carré qui aplatissait sa poitrine déjà petite, lui donnant une apparence masculine, tout en dévoilant un bout de ses tétons roses.

Le costume était ivoire et avait été volontairement déchiré, brûlé et sali, afin de lui donner l'air vieux. Siv avait lacé ses Dr Martens violettes sur les bas résille, et les lourdes bottes affûtaient encore davantage le haut de ses mollets et ses cuisses.

Aurelia en eut le souffle coupé. Une bouffée de désir l'assaillit par surprise. Elle n'avait jamais ressenti cela pour une

filles, et encore moins pour Siv.

Elle détourna rapidement le regard et examina de plus près son propre costume pour se donner une contenance. Au premier abord, la robe que Lauralynn lui avait donnée avait l'air complètement transparente, et, l'attrapant par les bretelles, elle la déplia avec appréhension. Elle était faite d'une résille fine, douce et élastique, brodée de strass qui sinuaient sur le devant, couvrant les parties les plus intimes de celle qui la portait.

Aurelia soupira, soulagée. La vision de la nudité très modérée de Siv ayant suscité son désir, elle craignait que son tatouage n'apparaisse soudain aux yeux

de tous, et elle redoutait de devoir expliquer son apparition s'il était visible sous la robe.

— Allez, enfile-la, la pressa Siv.

Même si je dois dire que je ne suis pas certaine qu'elle te convienne. Elle a un petit côté théâtral qui ne te ressemble pas.

— Il paraît qu'elle a appartenu à une danseuse de *burlesque*, expliqua Lauralynn. Mais elle a la bonne longueur pour toi.

Aurelia se sentit rougir sous le regard des deux femmes, mais elle obtempéra de la manière la plus pudique possible : elle déboutonna rapidement son chemisier, enfila la robe puis ôta son jean en dernier.

Siv l'observa, critique.

— Ça ne va pas avec le soutien-gorge. Ni avec ta culotte. On les voit trop. Il faut les enlever.

Lauralynn acquiesça. Le demi-sourire narquois qu'elle avait depuis le début s'était élargi et lui donnait un air diabolique.

Aurelia grimaça mais s'exécuta. Elle ôta d'abord sa culotte puis défit les attaches de son soutien-gorge avant de faire coulisser chaque bretelle sur ses épaules, puis de le faire glisser sous sa robe.

Elle n'avait pas l'habitude de ne pas porter de soutien-gorge. Elle aimait avoir

les seins libres mais uniquement quand elle était seule dans sa chambre lors d'un week-end où elle n'avait rien d'autre à faire que de traîner uniquement vêtue de son vieux tee-shirt Arcade Fire et d'une culotte.

La fine résille de la robe effleura ses seins, et ses tétons durcirent en réponse.

— Je ne peux pas sortir comme ça, protesta-t-elle à voix basse à l'intention de Siv. Je suis quasiment nue.

— Ce n'est pas aussi transparent que ce que tu crois, promis. Regarde-toi dans le miroir.

Aurelia pivota et poussa un petit cri en voyant son reflet. Même sous la lumière

peu flatteuse de la pièce, la jeune fille était saisissante. Elle ne portait jamais de noir : elle était si pâle qu'elle craignait que cela ne lui donne l'air d'une morte, mais le tissu transparent permettait de voir un peu de peau, et l'effet produit était frappant mais pas dur, et les strass mettaient en valeur le vert-bleu de ses yeux.

Aurelia avait toujours été grande pour son âge, et elle soupçonnait que seule la réputation d'agressivité de Siv l'avait protégée des moqueries à l'école. Elle avait toujours été plus grande et plus mince que les autres filles, et c'était pour cette raison qu'elle avait abandonné la danse : elle avait l'impression d'être un géant maladroit.

Elle accordait peu d'importance à son corps, mais elle se serait probablement décrite comme dégingandée plutôt que bien proportionnée. Elle avait depuis longtemps abandonné l'espoir que ses seins grossissent ou que ses hanches s'élargissent. « Plantureuse » était certainement un adjectif qui ne la décrirait jamais.

Mais le dessin mettait en valeur sa taille et ses hanches, et, parce que la robe balayait le sol, elle paraissait encore plus grande que d'habitude, alors qu'elle portait toujours ses ballerines.

— Tiens, essaie ça, dit Lauralynn en lui tendant un fin bandeau beige entrelacé de petites fleurs en soie.

Aurelia le posa délicatement sur le sommet de son crâne. Avec ses longs cheveux auburn cascasant sur ses épaules nues, surmontés par la couronne de fleurs, elle ressemblait à une déesse païenne.

Debout devant le miroir, elle ferma les yeux, effrayée par son propre reflet. Dans son esprit, l'image fut remplacée par une autre – elle mais différente. Elle portait un fourreau blanc et se tenait face au vent. Ses cheveux lâchés s'étaient métamorphosés en serpents cuivrés qui s'agitaient le long de son visage et sifflaient chaque fois que l'air caressait sa peau. La terrible cruauté des serpents n'avait d'égale que la férocité qui se lisait dans le regard d'Aurelia.

— Tu vois ? On ne remarque qu'elle est transparente que si tu te tiens directement sous la lumière.

La voix de Siv ramena Aurelia à la réalité. Elle était debout devant le miroir, mais cette fois-ci la robe n'était qu'une robe, et ses cheveux étaient immobiles et sans vie comme il se devait.

— Et il y a plein de gens beaucoup moins habillés que toi, tu peux me croire, renchérit Lauralynn.

Elle avait tendu le bras et balançait une paire d'escarpins à brides sous le nez d'Aurelia. Les talons faisaient six centimètres, et chacun d'eux était décoré par un serpent doré qui sinuait depuis le talon, la tête arrivant au niveau de la

cheville.

Aurelia regarda les chaussures et frissonna.

— Non merci, dit-elle fermement. Je ne mets jamais de talons. Surtout si on doit marcher. Et je parie qu'il y a plein d'escaliers.

— Comme tu veux, répondit Lauralynn en haussant les épaules.

Elle s'éloigna en leur faisant signe de la suivre. Elle marchait si facilement sur ses hauts talons qu'elle était certainement née avec eux.

Aurelia était fascinée par le balancement des hanches de Lauralynn sous sa jupe en latex. Elle se demanda

brièvement quelle était la texture de la peau de la jeune femme, sous le latex doux et caoutchouteux de ses bas. Elle imagina qu'elle glissait la main entre les jambes de Lauralynn et qu'elle la caressait. Elle sentit son sexe s'humidifier, et elle fut infiniment reconnaissante aux strass d'empêcher quiconque de voir son tatouage s'il devait faire son apparition.

Aurelia secoua la tête. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Depuis quelque temps, elle éprouvait la déstabilisante impression d'être en train de changer, mais sa conscience ne suivait pas les réponses instinctives de son corps ni les images qui lui traversaient l'esprit comme d'éphémères lucioles.

Le regard de Lauralynn croisa le sien lorsqu'elles atteignirent de nouveau l'entrée. Comme si elle avait lu dans ses pensées, la jeune femme lui fit un clin d'œil.

— Amusez-vous bien, dit-elle. Il y a de très nombreuses choses à voir, alors tâchez de ne rien oublier.

— Viens, enjoignit Aurelia à Siv. Plus tôt on commence, plus tôt on finit.

Elle feignait la réticence parce qu'elle refusait de reconnaître l'étincelle qu'elle avait sentie s'embraser en elle, accompagnée de l'excitation qui la parcourait des pieds à la tête. Chaque fois que l'inconnu lui avait rendu visite, elle se trouvait dans un endroit de ce genre, et

elle ressentait cet étrange sentiment d'avoir découvert un autre monde. Il y avait dans l'air la même énergie qu'à la fête foraine et dans la chapelle, comme si quelque chose de magique était sur le point de se produire et que cette magie pouvait attirer l'homme qui l'avait marquée à Bristol.

Lorsque les deux jeunes filles atteignirent l'escalier qui, d'après Lauralynn, menait à l'exposition, Aurelia agrippa impatiemment la rambarde en acier. Ce n'est qu'une fois parvenue en haut et après avoir découvert ce qui les attendait qu'elle se demanda dans quoi elles avaient mis les pieds.

Elles étaient devant un long couloir

parsemé de portes en bois closes et d'où partaient d'autres corridors. Aucun signe de présence humaine. Aucune indication de ce qu'il fallait faire. Aurelia entendait cependant un murmure de voix et parfois un bruit de talons hauts. Elle tendit l'oreille pour deviner d'où venait le bruit et surprit alors un sifflement étrange, un martèlement régulier et parfois un craquement sec. Tout cela formait une symphonie de vibrations auditives qui rebondissaient comme des balles sur les murs de pierre, rendant impossible toute localisation du son.

Elles choisirent une arche au hasard et empruntèrent un corridor. Les ombres s'étendaient sur les murs. Les flammes des torches fixées aux parois sifflaient et

vacillaient. L'air était doux et sentait un peu le pétrole, laissant un goût amer et âcre dans la bouche d'Aurelia.

— On ne se croirait pas aux États-Unis. Tu ne trouves pas ? demanda Siv.

— Non, acquiesça Aurelia. Ça ressemble à l'Angleterre.

C'était un véritable dédale, et elle ressentait la même chose que lorsqu'elle s'était retrouvée coincée avec Siv dans le train fantôme, sauf qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser que son inquiétude croissante était liée au pressentiment que l'inconnu pouvait faire son apparition comme à la fête foraine.

Elles dépassèrent plusieurs pièces, soit

ouvertes et vides, soit fermées à double tour. Elles étaient sur le point d'abandonner l'idée de trouver Walter ou l'exposition lorsqu'elles parvinrent devant un autre escalier.

— Il pourrait y avoir des ascenseurs, se plaignit Siv.

— Je suis certaine qu'il y en a, répondit Aurelia. On ne doit pas être au bon endroit.

Elle gravit une marche et plissa les yeux, à la recherche d'une indication qui les renseignerait sur ce qui les attendait au coin, mais elle ne vit rien. Soudain, il y eut un mouvement dans l'obscurité devant elle et un étrange frottement. Elle tourna la tête et plissa de nouveau les

yeux à cause de la faible luminosité. Elle avait l'impression d'avoir vu quelqu'un avec un animal en laisse. C'était peut-être Walter avec un chien d'aveugle. Il y avait définitivement quelque chose ou quelqu'un qui rampait sur les marches au-dessus d'elles, mais, à moins que son esprit ne lui joue de nouveau des tours, elle était certaine d'avoir vu des fesses nues et deux longues jambes minces disparaître derrière le tournant de l'escalier. Cela ne pouvait pas être une personne en laisse quand même ?

— Il n'y a rien là-haut, cria Aurelia à l'intention de Siv qui visitait le couloir derrière elle.

Elle mentait, évidemment, mais elle ne

savait comment expliquer la méfiance instinctive qu'elle ressentait envers le sculpteur. Elle savait que si Siv avait la plus petite idée qu'Aurelia répugnait à trouver Walter tout son côté rebelle redoublerait d'efforts pour aller dans l'autre sens.

— C'est pas grave, répondit Siv. Viens voir, j'ai trouvé un truc.

Aurelia suivit la voix de son amie le long du sinueux corridor et dépassa toutes les portes fermées.

La pièce que Siv avait découverte était petite mais paraissait vaste parce qu'elle avait été récemment entièrement peinte en blanc. Une petite fenêtre munie de barreaux comme celle d'une prison était

la seule source lumineuse, mais les murs reflétaient si bien chaque rayon de lumière qu'ils semblaient luire.

Aurelia ouvrit la bouche pour commenter ce qu'elle voyait, mais Siv posa le doigt sur ses lèvres pour lui enjoindre de se taire.

Une femme était suspendue à un dispositif élaboré de cordes rose pâle accrochées à divers endroits du plafond. Elle était positionnée comme une ballerine qui fait le grand écart en l'air : les bras au-dessus de la tête et liés au niveau du poignet, le dos cambré et les jambes complètement écartées. Sa jambe arrière était plus haute que sa jambe avant, comme si elle avait atteint un point

culminant et qu'elle s'apprêtait à redescendre. La corde était enroulée autour de ses chevilles, juste au-dessus de ses genoux, puis était fixée aux cordes qui pendaient du plafond. Elle portait un harnais de corde autour des hanches, des cuisses et des fesses, qui supportait quasiment tout son poids.

Son expression était tranquille, comme si elle éprouvait de la sérénité à avoir été attrapée en plein vol. On avait l'impression que la corde servait à prolonger son envol plutôt qu'à restreindre sa liberté. Elle demeura parfaitement immobile et ne fit aucun geste ni bruit prouvant qu'elle avait vu les deux jeunes filles.

Dans le coin de la pièce, un homme était assis sur un tabouret à côté d'un établi. Il ne regardait pas la femme suspendue, mais Aurelia eut l'impression qu'il l'analysait. Sa tête était légèrement penchée, comme s'il la voyait en l'écoutant. Il façonnait une figurine en argile.

La jeune fille reconnut l'homme pour qui Siv avait le béguin.

Ce devait être Walter.

Aurelia le dévisagea. Il portait un étrange assortiment de vêtements. Un pantalon en lin beige et une chemise mauve à manches longues et sans col, qui avait l'air fabriquée dans le même tissu, épais et rugueux. Peut-être que le fait

d'être privé de l'usage de la vue lui faisait apprécier la texture des choses, ce qui expliquerait sa tenue et l'art qu'il avait choisi.

De près, ses cheveux étaient blancs comme neige et coupés très court. Ses traits n'avaient rien de remarquable. Une mâchoire carrée et des pommettes hautes lui conféraient un air un peu animal, amplifié par sa façon de bouger et de répondre au bruit et au toucher plutôt qu'à la vue. Sa tenue ample ne révélait pas grand-chose sur sa corpulence, mais il était évident qu'il était mince, et son dos droit suggérait qu'il était en forme.

Pour Aurelia, ce n'était rien d'autre qu'un vieil homme. Pas désagréable à

regarder, certes, mais bien au-delà de l'âge qui l'intéressait. Il devait avoir une soixantaine d'années, devina-t-elle. Au moins quarante ans de plus que Siv. Cette dernière éprouvait-elle vraiment pour lui les mêmes sentiments que pour feu Ginger ? Aurelia pivota pour regarder son amie.

Siv se tenait immobile, les pieds solidement plantés dans le sol et les pouces dans les passants de son minuscule short, les mains dans les poches. Elle regardait fixement Walter, subjuguée. Aurelia suivit son regard. Siv ne contemplait pas son profil : elle était fascinée par le mouvement de ses mains sculptant l'argile. Aurelia se rapprocha de son amie et la pinça pour attirer son attention, mais Siv, plongée dans une

espèce d'hébétude, avait totalement oublié son environnement – Aurelia, la pièce, la femme suspendue au plafond. Pendant un instant, elle eut l'air aussi aveugle que le sculpteur.

— Siv ! murmura Aurelia entre ses dents.

Son amie l'ignora. Aurelia agita une main devant son visage. La jeune fille finit par détourner le regard des mains de Walter.

— Quoi ? siffla-t-elle.

L'homme ne se retourna pas en entendant le son de leurs voix. Aurelia songea qu'il devait savoir qu'elles étaient là depuis le début.

— Allons-y, dit-elle.

La réaction de Siv donnait la chair de poule à Aurelia. Elle n'avait jamais vu son amie, qui était ordinairement une femme directe et rationnelle, agir ainsi, et cela la mettait mal à l'aise.

Siv déplaça son poids d'une jambe sur l'autre mais sans faire mine de bouger.

— Si on reste ici, on va le déranger, poursuivit Aurelia.

Cette remarque eut l'effet escompté. Siv lança un dernier regard pensif en direction du sculpteur puis se dirigea avec réticence vers la porte.

Aurelia regarda marcher son amie. Ses pas étaient lents et pesants, comme si la

jeune fille était reliée à Walter par des fils invisibles qui la retenaient en arrière. Aurelia sentit de nouveau un étrange picotement sur sa peau. C'était la même sensation que lorsqu'elle regardait un thriller et qu'elle voulait crier à l'héroïne qui ouvrait une porte grinçante ou empruntait les escaliers du sous-sol de faire attention.

Pourquoi l'intérêt de Siv pour le sculpteur la mettait-il si mal à l'aise ? Aurelia n'avait vu aucune de ses œuvres, mais, sans même parler de leur possible qualité, le fait qu'il puisse créer tout en étant aveugle était remarquable. Et puis il était plutôt banal et n'avait rien d'effrayant. C'était la réaction de Siv qui était étrange. Aurelia aurait été bien en

peine de dire en quoi, mais son amie avait changé. Elle semblait consumée par cet homme.

Comme moi, songea Aurelia avec un sourire ironique. Il y avait de fortes chances pour que ce ne soit qu'une passade ou qu'une phase parce qu'il était talentueux. Tout cela finirait par disparaître.

— Ouah ! remarqua Siv en s'arrêtant dans le couloir.

Aurelia se dépêcha de la rejoindre pour voir ce qui avait attiré son attention. Quelques-unes des portes qu'elles avaient auparavant trouvées fermées étaient à présent ouvertes. Derrière la première se tenait le spectacle le plus

inquiétant qu’Aurelia ait jamais vu, mais elle était incapable de détourner les yeux. Tout avait l’air de se dérouler au ralenti, comme si l’image était figée.

Une jeune femme – probablement du même âge qu’elles – était étalée contre un mur, bras et jambes écartés comme une étoile de mer. Ses chevilles et ses poignets étaient attachés par des rubans blancs. La fragilité des liens semblait mettre en valeur la finesse de ses articulations et la délicatesse de sa silhouette. Sa longue chevelure d’un noir profond cascadaït sur ses épaules et son visage, dissimulant ses traits. Elle se tenait sur ses pointes, dans des chaussons de danse roses. Sa culotte en dentelle assortie avait été baissée à mi-cuisse,

dévoilant un cul nu et rebondi. Sur l'une de ses fesses se dessinait clairement l'empreinte rouge d'une main.

Un homme se tenait derrière elle, la main en l'air. Il s'immobilisa lorsque son bras atteignit son point culminant, comme un joueur de baseball qui accumule vitesse et force avant de lancer la balle, puis il abattit sa main de toutes ses forces sur la fesse de la jeune fille. Cette dernière poussa un cri guttural pour manifester sa douleur, mais ne chercha pas à s'échapper. Elle fit un bond involontaire en avant, tirant ainsi sur les rubans qui l'entravaient, mais elle parvint à rester sur ses pointes. Aurelia savait, des quelques cours de danse classique qu'elle avait pris, que garder cette

position dans ces circonstances nécessitait un extraordinaire sens de l'équilibre et une grande volonté.

Une fois l'impact passé, la jeune fille se détendit de nouveau. L'homme lui caressa la fesse avec douceur, comme s'il s'agissait des pétales délicats d'une fleur. La jeune fille se cambra, ce qui provoqua un sourire de profonde satisfaction chez l'homme. Puis son regard s'assombrit, et son sourire devint cruel ; il leva la main et l'abattit brutalement sur son autre fesse. Elle siffla de douleur entre ses dents, fit un bond en avant puis se cambra de nouveau contre sa main. Cette fois-ci, il glissa un doigt entre ses jambes et le fit courir de son sexe à la raie de ses fesses. Elle tira alors sur les rubans qui

entravaient ses chevilles pour écarter davantage les jambes, comme pour l'inviter plus avant.

Aurelia sentit son propre corps réagir à son insu. Une sensation familière naquit entre ses jambes, et elle ressentit le fort désir de se caresser. Elle ferma brièvement les yeux pour se ressaisir et empêcher son esprit de s'égarer, mais les images qu'elles venaient de voir repassèrent derrière l'écran de ses paupières, sauf que, dans son imagination c'était elle qui tenait la place de la danseuse et l'inconnu de Bristol qui se trouvait derrière elle, le bras levé. Ce fantasme l'excita et lui parut d'autant plus réel qu'une fois les yeux fermés le bruit de la fessée et des cris de la jeune fille

était encore plus présent. Tout en elle lui criait que ce spectacle était pervers. Et pourtant... elle était très excitée.

Elle ouvrit brusquement les yeux et tira sur le bras de Siv.

— Mmmm ? marmonna cette dernière.

— Continuons la visite, proposa Aurelia.

Elle n'était pas certaine de pouvoir en supporter davantage. Une bataille intérieure entre la curiosité, le désir et le dégoût faisait rage dans son esprit, et nul ne semblait prendre le dessus, ce qui la laissait désorientée et mal à l'aise.

Est-ce seulement légal ? songea-t-elle. Elle était trop jeune pour boire de

l'alcool dans un bar mais pas pour assister à ce genre de spectacles ? Elle savait bien cependant qu'aucune publicité n'avait été faite pour cette exposition. Même si quelqu'un d'intéressé avait obtenu un carton, il lui manquait quand même la date et l'adresse. C'était peut-être clandestin. Cette idée lui rendit un peu de courage. Elle aimait bien l'idée de faire partie d'une conspiration.

Elle regarda autour d'elle et vit qu'un flot ininterrompu de personnes se dirigeait dans la même direction comme des courants se rejoignant dans une rivière pour former un fleuve.

— Le spectacle commence, annonça un homme mince qui apportait une chemise

raide et amidonnée à un autre homme qui lui ressemblait tellement qu'on aurait dit des jumeaux.

Leurs cravates étaient identiques : bleu marine avec des cœurs rouges et des satyres qui faisaient la ronde.

Aurelia et Siv leur emboîtèrent le pas et les suivirent le long du couloir.

— Merde alors ! jura Siv lorsqu'elles émergèrent enfin des entrailles des corridors qui serpentaient comme des veines jaillissant d'un cœur immense pour les mener à la salle principale.

La pièce était gigantesque et recouverte d'un dôme. Les rayons orange et rouges du soleil couchant pénétraient par les

longues fenêtres rectangulaires percées dans le mur du fond et baignaient l'assemblée dans une lumière floue, comme si les spectateurs se tenaient près des flammes mourantes d'un feu de joie. La coupole était soutenue par de nombreuses arches métalliques, elles-mêmes renforcées par tout un réseau de tuyaux en métal, ce qui donnait à l'ensemble l'aspect d'une énorme toile d'araignée.

Sept trapèzes se balançaient du plafond à intervalles réguliers, et, sur chacun d'eux, les pieds à quelques centimètres du sol, étaient suspendues sept femmes rousses et pâles, entièrement nues à l'exception des chaussons à pointes violet vif, dont les lacets en satin formaient un

dessin le long de leurs jambes jusqu'à leurs hanches. Les rubans enserraient ensuite leur taille avant de filer entre leurs fesses. Leurs mains tenaient fermement les barres des trapèzes, auxquels elles étaient attachées par des chaînes en argent ouvragées, fixées à des bracelets. Elles ressemblaient à des prisonnières portant des fers. Leurs têtes étaient recouvertes de capuchons transparents en tulle violet, noués autour de leur cou sous un collier d'argent. Leur menton reposait sur leur poitrine. Si leurs muscles n'avaient pas été tendus et leurs pieds parfaitement pointés vers le sol, on aurait pu croire qu'elles dormaient.

Six anneaux argentés étaient fixés sur leurs grandes lèvres et reliés aux rubans

qui enserraient leurs cuisses. Leur sexe ainsi exposé ne pouvait rien dissimuler de leur excitation : elles étaient tellement humides que le ruban entre leurs jambes était mouillé. Un nœud épais était fixé sur leur clitoris, d'où partait un autre ruban, long et fin, qui doublait un ruban de même longueur, attaché aux anneaux plus larges qui ornaient leurs tétons.

Les rubans serpentaient tous vers une plate-forme dressée au centre de la pièce, au-dessus des femmes mais clairement visible du public. Un homme s'y tenait, tous les rubans en main.

Walter.

Il était entièrement nu à l'exception d'un string violet qui aurait été ridicule

s'il ne l'avait pas porté avec tant de dignité.

— C'est encore lui, chuchota Siv tout excitée à l'oreille d'Aurelia. Il est extraordinaire, tu ne trouves pas ?

— Mais il est aveugle, répliqua Aurelia, comme si son infirmité invalidait toute la scène, alors qu'elle l'avait déjà vu reproduire ce qu'il ne pouvait voir.

— Je sais.

La réponse de Siv ressemblait à un soupir.

Les spectateurs, plus ou moins dévêtus, encerclèrent l'étrange tableau, attendant la suite.

Aurelia, debout à côté de Siv tout près

de la scène, fixait le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Seules ses bonnes manières l'empêchaient de se couvrir la bouche, choquée. Ces femmes étaient-elles prisonnières ? Des marionnettes ? Elle n'était pas prude et n'avait rien contre la nudité. D'ailleurs, celle des autres femmes ne l'avait pas scandalisée jusqu'à présent. Mais ces danseuses, dont la tête était dissimulée et le sexe exposé, étaient plus nues que nues. Aurelia savait que c'était un spectacle et que ces femmes étaient consentantes. Elle ne comprenait pas ce qui la mettait aussi mal à l'aise tout en la fascinant autant. Son cœur battait la chamade, et un frisson d'excitation parcourait son corps.

La musique commença. C'était un morceau classique, un genre qu'Aurelia n'affectionnait guère mais qu'elle subissait lorsque John mettait le son à fond lorsqu'il lisait ou passait l'aspirateur à l'étage.

— Strauss, chuchota Siv. La Danse des sept voiles.

Elle adorait la musique punk, mais ses années de danse lui avaient donné une culture musicale plus classique.

Les danseuses se mirent à bouger en même temps que la musique. Elles étaient parfaitement synchronisées, même s'il devint rapidement évident que ce n'étaient pas elles qui dirigeaient. Walter qui les voyait toutes derrière son mur de

ténèbres tirait sur les rubans fixés à leurs piercings de la même manière qu'un chef d'orchestre modifiait le rythme d'un morceau en s'agitant derrière son pupitre. Il donnait des instructions en tirant sur les rubans, et les femmes pirouettaient, tournoyaient ou écartaient les jambes dans un grand écart parfait qui exposait leur sexe – nu à l'exception des fins rubans – à la vue de tous.

Walter tirait parfois brutalement sur un ruban relié aux piercings des tétons, et la danseuse se cambrait de douleur, mais il relâchait aussitôt la pression et agitait alors celui qui correspondait au nœud qui stimulait le clitoris de la danseuse. Même si les visages des femmes étaient en partie cachés, Aurelia avait l'impression

de voir leur souffrance et leur plaisir. Leurs désirs et leurs émotions se lisaient dans leurs corps, dans la tension de leurs muscles et dans leur façon de résister ou de se rendre sous la main de Walter.

Ce dernier garda les yeux fermés tout du long, comme s'il déchiffrait les réactions des danseuses à travers la tension des rubans. Aurelia savait que c'était exactement ce qu'il faisait. Et il ne se montrait pas cruel.

Siv pinça le bras d'Aurelia.

— Regarde, chuchota-t-elle, il les fait jouir.

Aurelia détourna le regard de Walter et se concentra sur les danseuses. Siv avait

raison. Leurs mouvements suivaient toujours la musique, mais elles ne faisaient plus les mêmes pas. Le sculpteur jouait en air différent sur chaque corps, fournissant à chaque femme le mélange exact de douleur et de plaisir permettant de la mener aux frontières de l'orgasme, où il la maintenait avant de la faire jouir par un dernier geste. La femme la plus proche des deux jeunes filles était si mouillée que des gouttes perlaient entre ses cuisses, déposant une trace sombre sur les rubans qui l'ornaient.

Lorsque chacune eut joui, elles s'immobilisèrent dans leur position initiale, comme des jouets mécaniques qu'il faudrait remonter. Elles furent ensuite lentement abaissées vers le sol où

des assistants les prirent en charge : ils les délivrèrent des chaînes en argent mais n'ôtèrent pas leurs capuchons. Ils les conduisirent ensuite hors de la pièce, certainement vers un vestiaire. Elles semblaient incapables de se mouvoir toutes seules, comme si elles sortaient d'une transe. Un assistant en smoking guida Walter.

Aurelia était à la fois fascinée et horrifiée. Chaque parcelle de son corps lui disait que c'était pure folie. Ce n'était pas de l'art mais de la perversion. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Tous ceux qui l'entouraient avaient l'air enthousiasmés, excités ou ennuyés. Personne n'avait l'air outré. Après quelques applaudissements, chaleureux

ou polis, les spectateurs s'éloignèrent de la scène et commencèrent à bavarder entre eux.

Siv ne disait plus un mot. Aurelia se demandait à quel point elle était affectée par le spectacle. Son intérêt pour Walter devait certainement avoir disparu.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Siv haussa les épaules, feignant la nonchalance, mais la main qu'elle passa dans ses cheveux avec frénésie la trahit.

— J'aurais voulu être à leur place. Là-haut. Vraiment, confessa-t-elle, abattue.

Éberluée par la révélation de son amie, Aurelia tenta de comprendre. Que ressentirait-elle si elle était suspendue et

que l'inconnu sur la plate-forme sentait la moindre variation de son excitation et orchestrait ses moindres gestes comme un marionnettiste ? Elle ferma les yeux.

Autant jeter de l'essence sur l'étincelle de l'excitation qui n'avait fait que croître depuis leur arrivée. C'était comme si une braise s'était embrasée : le désir la ravagea tout entière comme un brasier. Merde ! Elle était sur le point de jouir devant Siv, dans cette robe transparente au milieu de tous ces gens avec les images de Walter et de ses marionnettes toujours à l'esprit. Elle tenta de se ressaisir. Pas maintenant, pas comme ça.

— Partons d'ici, murmura-t-elle.

Sa tête tournait. Un peu d'air frais lui

permettrait d'y voir plus clair. Elle ne voulait pas savoir ce qu'il y avait derrière les autres portes ouvertes, ni ce qui était à l'origine des étranges craquements et des bruits sourds qui leur parvenaient depuis les pièces closes. Mais était-ce parce qu'elle avait peur d'être dégoûtée ou au contraire excitée ?

Elle était complètement perdue.

UN CŒUR QUI BAT

À PARTIR DE CE JOUR-LÀ, AURELIA TENTA SOUVENT DE discuter de l'exposition, de Walter, de ses étranges marionnettes et de la réaction de Siv, mais cette dernière se contentait de hausser les épaules avant de changer de sujet ou de se trouver une tâche urgente à accomplir.

Aurelia eut rapidement l'impression qu'un mur s'était dressé entre elles. En

apparence, rien ne semblait avoir changé, mais le glacier invisible qui protégeait les émotions muettes de Siv à l'égard du sculpteur et les réactions que sa performance avait suscitées en elle était impénétrable.

Un mois s'écoula.

Aurelia commença à se demander si elle n'aurait pas dû s'inscrire à l'université plutôt que de faire le choix d'une année sabbatique. Siv était souvent absente : elle se livrait à de mystérieuses courses, supposément pour Edyta, même si elle n'en parlait jamais, et sa vie était bien remplie. Pendant ce temps, Aurelia ne quittait pas la maison. Elle passait ses journées toute seule dans sa chambre,

avec pour seule compagnie la musique des cours de danse et le bruit assourdi des conversations, des ordres et parfois des rires en provenance du studio de danse juste en dessous.

Elle avait l'impression que son esprit s'était immobilisé sur une voie de garage et y avait été abandonné. Désœuvré, il se livrait à des pensées qu'elle aurait préféré balayer. Le mystérieux fonds et son bienfaiteur ; les souvenirs flous de ses parents reconstitués à partir des quelques faits qu'elle avait en sa possession et de la demi-douzaine de photographies fanées, sur lesquelles ils avaient l'air de parfaits étrangers ; les répercussions des scènes auxquelles elle avait assisté pendant l'exposition ;

l'évocation douce-amère de l'homme avec qui elle avait couché dans la chapelle de Bristol, le goût de ses baisers, la douceur de ses lèvres, la rigidité bienvenue de son sexe ; et, couronnant le tout, l'étrange sentiment de découragement et de confusion.

Elle devrait visiter la région. Siv et elle avaient évoqué l'idée de louer une voiture et de se rendre à Los Angeles pour découvrir le côté ensoleillé du mirage californien, puis pousser peut-être vers le désert, Las Vegas, le Grand Canyon, le barrage Hoover et tous ces endroits dont elle avait jadis rêvé. Mais elles avaient appris qu'elles étaient trop jeunes pour louer une voiture aux États-Unis même si elles avaient toutes deux

leur permis de conduire.

Elle n'arrivait même pas à s'intéresser à d'autres moyens de transport. Elle devenait paresseuse, indifférente. Et elle en voulait à Siv d'être si occupée et de s'être si rapidement adaptée à leur nouvelle vie.

Leurs silences partagés et la proximité qui avait été la leur avant l'exposition lui manquaient.

Ses nuits, pleines de rêves contradictoires et de pensées sans queue ni tête, l'épuisaient. Aurelia avait l'impression en se réveillant qu'elle avait besoin au moins d'une demi-journée pour se remettre de la fatigue qui s'était emparée de son corps, de la tension

présente dans ses muscles et ses membres, et de la léthargie qui rongait son esprit.

Une partie d'elle savait qu'un monde tout neuf l'attendait, mais elle renâclait. Avait-elle peur de la vérité ? De ses démons personnels ?

Il lui arrivait bien trop souvent de soulever l'ourlet de sa chemise de nuit pour scruter la peau pâle de son bas-ventre que rompait sa fente étroite et délicate, à la recherche du cœur tatoué. En vain. Elle espérait contre toute attente qu'il réapparaisse, mais il demeurerait invisible. Son absence la défiait et semait les graines de la confusion, lui suggérant qu'il était le fruit de son esprit désaxé.

Elle se caressait souvent, plongeait ses doigts dans la moiteur de son sexe et se masturbait pour tenter de faire renaître le brasier, mais sans succès. Il lui arrivait de sentir un léger fourmillement, le souffle très léger d'une démangeaison à l'endroit précis du tatouage, mais, lorsqu'elle baissait les yeux, la peau était intacte et le sentiment n'était qu'un écho, un vide là où se tenait naguère le plein.

Parfois, sans crier gare, lorsqu'elle vidait le lave-vaisselle ou faisait le repassage en retard, ses pensées la ramenaient vers l'exposition. L'image d'une paume s'abattant brutalement sur un cul blanc, suivie de la marque rose de l'impact qui s'étalait tranquillement comme de l'eau sur le paysage de chair,

venait soudain la démanger, et Aurelia qui sentait le fourmillement la reprendre s'abandonnait dans l'espoir de faire resurgir le cœur incandescent.

Elle n'avait jamais réfléchi à la fessée ou au bondage avant cette soirée, un mois plus tôt. En réalité, l'idée de souffrir un peu ne l'attirait pas outre mesure et lui semblait même un peu ridicule. Puis elle se souvenait de tout ce à quoi elle avait assisté avec fascination, ces femmes voilées dont Walter avait contrôlé le moindre geste. Elle avait été excitée, curieuse, puis un peu dépitée et profondément perturbée.

Aurelia ferma les yeux et revécut en pensée la caresse des doigts de l'inconnu

dans l'obscurité de la chapelle de Bristol et la façon dont il avait saisi avec autorité la chair douce de ses fesses tout en la pénétrant. À un moment donné, au milieu du tourbillon d'émotions dans lequel elle se noyait, il l'avait immobilisée en lui saisissant les poignets tout en la baisant, et elle avait apprécié son autorité, sa domination. Aurait-elle ressenti la même chose s'il avait utilisé une corde blanche ? S'il lui avait attaché les pieds ? S'il l'avait entièrement immobilisée ?

Elle frissonna.

C'était vraiment ce que son âme réclamait ? Elle avait du mal à y croire. Mais plus les images qu'elle avait emmagasinées dans ses souvenirs se

rappelaient à elle sur l'écran de ses paupières, plus cette palpitation secrète faisait vibrer ses nerfs, jouant insidieusement avec elle, flirtant avec les tabous qu'elle gardait secrets.

Encore une fois, elle écarta les jambes et fit glisser sa main sous les couvertures. Des mesures de la suite de concert de *Casse-Noisette* flottèrent à travers le plancher depuis le studio en sous-sol. C'était le cours des enfants du matin, et toutes portaient un tutu rose et exhibaient des sourires édentés.

Avant d'atteindre son sexe, son doigt s'attarda sur l'endroit où surgissait parfois le cœur et glissa sur sa peau soyeuse. Soudain, de la chaleur se

répandit de son cœur vers son ventre comme un train qui s'emballe. Aurelia poussa un petit cri et retira brusquement son bras. Elle sauta hors du lit et se précipita vers la salle de bains. Elle était brûlante et avait besoin d'une douche froide pour se calmer et apaiser ses sens. Elle arracha sa fine chemise de nuit, ouvrit l'eau et aperçut son reflet dans le miroir.

Le cœur était de nouveau là. Net. Gravé dans sa chair. Ses fines vrilles s'étendaient, vivantes. Et plus elle contemplait l'impossible tatouage, plus elle s'imaginait dans une pièce en pierre, pieds et poings liés, à la merci d'un fouet, d'un *paddle*, de mains, d'hommes, d'un homme, de son homme. L'inconnu. Le

goût de la grenade emplît sa bouche, à la fois sucré et amer.

Ce n'est pas moi, songea-t-elle, submergée par la panique. Mais les images refusaient de s'estomper, et, alors que son cœur battait follement la chamade, elle jouit. Comme ça. Sans même se caresser.

Aurelia frappa à la porte de Siv le lendemain matin. Elle espérait que son amie serait de nouveau bavarde et franche, mais la chambre était vide, et le lit n'avait pas été défait.

Elle éprouva de la réprobation et de l'envie. Mâtinées d'un peu d'inquiétude

et de tristesse.

En étaient-elles vraiment arrivées là ? Siv avait-elle passé la nuit avec un homme qu'elle venait de rencontrer sans en parler à Aurelia ? Et d'ailleurs était-ce vraiment un homme qu'elle venait juste de rencontrer ? Aurelia se souvint de la façon dont elle regardait Walter.

Son expression lorsqu'elle l'avait vu sculpter le corps de la danseuse dans l'argile. Son désir d'être une de ses marionnettes.

Une bouffée de culpabilité l'envahit : elle s'était montrée réprobatrice et soupçonneuse à l'égard de l'attraction que son amie éprouvait pour le sculpteur. Elle savait à présent que ce n'était qu'une

façade pour dissimuler la perplexité qu'elle ressentait face à ses propres émotions, mais elle ne pouvait pas revenir en arrière.

Aurelia tenta de balayer son angoisse et sa peine. Après tout, c'était la vie de Siv, et elle n'avait pas le droit de la prendre de haut et de l'empêcher de faire ses propres expériences, tant qu'il ne lui arrivait rien. C'était pour cela qu'elles avaient choisi les États-Unis et les rues jadis légendaires de San Francisco.

Elle s'occupa de ses tâches et de celles de Siv, à qui elle téléphona plusieurs fois dans la journée. En vain. Le lendemain matin, Siv n'avait toujours pas réapparu. Aurelia se glissa dans sa chambre pour

vérifier ses affaires : tous les vêtements de la jeune fille étaient là, et rien ne semblait manquer à l'appel. Elle découvrit le chargeur de portable de son amie dans un tiroir : voilà qui expliquait peut-être pourquoi elle ne répondait pas.

Lorsque Aurelia alla payer leur loyer à toutes deux, Edyta commenta l'absence de Siv :

— Je ne m'inquiétera pas, à ta place, dit le professeur de ballet décharné, le regard espiègle et le sourire ironique. Elle doit avoir ses raisons...

Et elle hocha la tête, approbatrice.

Aurelia avait envie de lui répondre que Siv était probablement avec un vieil

aveugle, mais elle ne voulait pas trahir les secrets de son amie.

Une semaine s'écoula. Siv n'avait toujours pas donné signe de vie, et Aurelia commença vraiment à s'inquiéter. Elle fit une recherche Google sur Walter, mais ne trouva aucune trace de lui ni aucune mention d'un sculpteur aveugle. Elle se rendit de nouveau à l'endroit où s'était tenue l'exposition, mais s'entendit poliment dire qu'on ne pouvait pas lui révéler le nom de celui qui avait loué les lieux pour une « fête » privée.

Cependant, la réceptionniste aux lèvres fines qui portait des lunettes lui apprit que d'autres événements du même genre se dérouleraient probablement un jour et

que certains invités, voire certains membres du personnel, seraient les mêmes. Rien n'était sûr, et elle ne pouvait lui fournir aucun calendrier.

Redoutant un coup de fil de la famille de Siv et la perspective de devoir leur mentir, Aurelia envisageait d'appeler la police lorsque, en réponse troublante à son inquiétude, elle reçut un mail de Siv.

« Je vais bien. Je suis heureuse. Ne te fais pas de souci. Un jour tu comprendras. Bises. »

La famille de son amie ne lui téléphona

jamais : elle en déduisit que Siv avait dû entrer en contact avec eux de la même manière.

Même si elle était soulagée, elle éprouvait de la colère. Siv l'avait laissée tomber. Quelle égoïste !

Pourquoi n'était-elle pas repassée au cottage pour s'expliquer et prendre ses affaires avant de s'installer avec Walter ou qui que ce soit ? C'était vraiment sans gêne de sa part. Une amie ne ferait jamais une chose pareille.

Au même moment, comme pour aggraver sa mauvaise humeur, elle reçut un courrier de son avocat, Gwilliam Irving, qui lui demandait de ses nouvelles de manière ambiguë en lui rappelant ses

obligations. Savait-il qu'Aurelia n'avait fait aucune démarche pour s'inscrire à Berkeley, comme elle était censée le faire ? Pour couronner le tout, depuis que Siv avait disparu, chaque fois qu'elle tentait de faire réapparaître le cœur, en se masturbant ou en imaginant la caresse de l'inconnu de Bristol, elle échouait lamentablement.

Elle résolut de prendre des mesures.

Aurelia savait que c'était irrationnel et dangereux, mais elle avait décidé qu'il fallait qu'elle sache si le cœur réapparaîtrait de nouveau si elle couchait avec un autre homme. Le tatouage

invisible avait foré un trou en elle, un vortex qui absorbait toutes ses pensées. Elle voulait des réponses.

Même si elle faisait plus vieille que son âge, elle savait que tous les barmans américains lui demanderaient une pièce d'identité : elle ne pouvait donc pas aller dans un bar. Ou alors ?

Aiguillonnée par la lettre d'Irving, Irving & Irving, elle s'était résolue à visiter le campus de Berkeley et à voir quand elle pouvait commencer les cours qu'elle avait sélectionnés alors qu'elle était toujours à Leigh-on-Sea. Elle enfila délibérément sa jupe la plus courte – elle avait un motif en tweed et lui arrivait à peine à mi-cuisse, dévoilant ses longues

jambes –, un tee-shirt ras du cou très moulant et le blouson en cuir de Siv, que cette dernière n'avait pas emporté avec elle. Ce n'était pas une tenue pour aller étudier, mais elle avait le mérite de mettre en valeur son corps élancé.

Aurelia ne cherchait jamais à attirer le regard des hommes et elle était très gênée. Elle prit l'épais dossier contenant tous les papiers au bureau des inscriptions, puis elle se balada sur le campus sans attirer l'attention : les grandes étudiantes blondes au bronzage artificiel ne manquaient pas. Transie par le vent qui tourbillonnait autour de ses jambes nues, lui donnant la chair de poule, elle se réfugia dans la bibliothèque.

La pièce, haute de plafond, était lambrissée de bois sombre et meublée de bancs. Aurelia saisit une pile de livres, s'installa sur un siège près de l'une des grandes baies vitrées et contempla les feuilles frémissantes des arbres autour du bâtiment. Elle n'avait pas prévu d'étudier quoi que ce soit, se contentant de prendre des ouvrages au hasard, pour la plupart des romans dont elle avait entendu parler, mais ne s'était pas résolue à lire. Si elle les feuilletait, elle en trouverait peut-être un intéressant qui lui permettrait de passer quelques heures au chaud, l'esprit en paix.

Elle disposa la pile de livres devant elle – un mur pour ne pas être distraite par la fenêtre – et regarda le livre qu'elle

avait en main. C'était un roman de Haruki Murakami. Elle n'avait rien lu de lui, mais ce qu'elle en avait entendu lui avait plu : un cocktail enivrant d'amours tordues, de chats et de jazz, comme l'avait présenté un journaliste dans une émission télévisée nocturne. Sans compter que la couverture anglaise était sympa. Cette édition, elle, était brochée et sans jaquette.

Aurelia avait lu une vingtaine de pages lorsqu'elle éprouva un curieux picotement sur la nuque, comme si quelqu'un l'épiait. La dernière fois qu'elle avait ressenti cela avec une telle intensité, c'était lorsqu'elle revenait à la gare, à Londres. Elle était sur le point de se retourner lorsqu'elle entendit une voix

s'élever de l'autre côté du banc, derrière le mur de livres qu'elle avait bâti pour se protéger et éviter d'être distraite. Elle se sentit brièvement désorientée, comme si elle était observée de deux côtés à la fois. Elle huma l'air instinctivement. Grenade ? Non, rien de tel. Mais, pour une raison inconnue, ses lèvres lui parurent sèches. Elle les humidifia.

— C'est un bon roman, hein ?

Elle déplaça légèrement la pile pour voir qui lui parlait.

C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Une mèche de cheveux châtain lui tombait sur le front. Il portait des lunettes à monture noire, et Aurelia ne put s'empêcher de remarquer que ses oreilles

jaillissaient derrière d'épais favoris qui lui descendaient à mi-joue. Quelques taches de rousseur parsemaient son nez et la partie supérieure de ses joues, sous des pommettes qui auraient fait hurler de jalousie n'importe quelle fille.

Au moment où elle posa les yeux sur lui, Aurelia se souvint de l'image qu'elle s'était faite du héros de Mark Twain la première fois qu'elle avait été obligée de lire son roman. Le jeune homme était la vivante incarnation de Tom Sawyer, en plus âgé. Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai lu que quelques chapitres, répondit-elle.

— Ouah ! Tu es anglaise ! s'exclama-t-

il.

Sa bouche largement ouverte exhiba une rangée de dents plus blanches que blanches.

— C'est si évident ? demanda Aurelia en riant.

Il sourit davantage encore, et ses yeux s'illuminèrent.

— C'est un roman génial, poursuivit-il. Je t'envie de le lire pour la première fois.

— Pourquoi ? demanda Aurelia.

— Je ne veux pas spoiler. Il faut que tu le lises jusqu'au bout pour comprendre.

— D'accord.

— Je m'appelle Huck, continua-t-il.

Aurelia éclata de rire.

— Pas Huck Sawyer ?

— Non. Huck Johnson.

Elle se présenta à son tour.

Il venait du Midwest et était en deuxième année d'anthropologie. Ses parents étaient médecins. Les ouvrages entassés de son côté de la table étaient des manuels, mais il lui avoua adorer la littérature contemporaine. Il écrivait même un roman. Il rêvait de devenir écrivain un jour.

— J'aimerais beaucoup lire ton roman, commenta poliment Aurelia.

— Il est loin d'être achevé, répondit-il en baissant les yeux, un peu gêné. Alors,

qu'est-ce qui t'amène par ici ? demanda-t-il en changeant brutalement de sujet.

Une demi-heure plus tard, Huck lui proposa de prendre un café. Il y avait une cafétéria convenable dans le sous-sol de la bibliothèque. Aurelia accepta.

Lorsqu'il se leva, elle remarqua, surprise, qu'il était étonnamment grand. Il la dépassait d'une demi-tête, mesurant donc plus d'un mètre quatre-vingts. Depuis quelque temps, elle songeait qu'elle ne connaissait même pas la taille de l'inconnu de Bristol. En y pensant, elle sentit un nœud lui contracter l'estomac, la rongant.

Tout en buvant une tasse de très mauvais café et en mangeant des cupcakes et des cookies à moitié comestibles, elle se demanda à quoi pouvait bien ressembler Huck une fois débarrassé de sa chemise à carreaux trop grande et de son pantalon sans forme. Il faisait plus jeune que son âge, ce qu'elle trouvait peu excitant. Mais elle avait remarqué sa façon de la dévisager avec insistance lorsqu'elle s'était levée : il ne pouvait détacher ses yeux de ses longues jambes et, maintenant qu'ils étaient assis côte à côte dans la cafétéria, il jetait des coups d'œil furtifs à ses cuisses nues.

Elle laissait de temps en temps remonter sa jupe étroite et lui permettait parfois même d'avoir un très bref aperçu

de sa culotte en coton blanc avant de la rajuster. C'était un jeu dont il était la victime idéale, et, alors que l'ancienne Aurelia aurait catégoriquement méprisé sa façon de le manipuler, la nouvelle Aurelia, celle du tatouage en forme de cœur, savait exactement ce qu'elle faisait et appréciait son pouvoir naissant. Les hommes étaient-ils tous aussi faciles à manœuvrer ?

Huck squattait le canapé d'un pote près de Haight en attendant qu'une colocation se libère dans un appartement plus près de l'université, et Aurelia ne pouvait pas le ramener dans sa chambre au-dessus du studio de danse. Ils décidèrent donc de

partager les frais d'une chambre dans un motel.

La petite voiture japonaise du jeune homme était dans un état lamentable et pleine d'un amas de vêtements sales et froissés qu'il avait prévus d'apporter à la laverie depuis des jours, d'emballages de bonbons, de vieux magazines et journaux et de tasses de café vides. Il débarrassa rapidement le siège passager pour Aurelia afin que la jeune fille glisse sa haute taille dans l'espace étroit, puis ils prirent rapidement la route en direction du motel dont il disait se souvenir.

Aurelia se demanda combien de fois il avait fait cela avec d'autres filles. Elle se sentit rapidement nauséuse et ouvrit la vitre afin de dissiper un peu l'odeur

d'essence.

Le trajet se déroula en silence. Elle réfléchit à la tournure prise par les événements et à la façon dont elle avait proposé qu'ils couchent ensemble. Pour elle, le jeune Américain n'était qu'un moyen de parvenir à ses fins, et elle ne savait pas vraiment si elle appréciait de se découvrir si calculatrice et égoïste.

Les rideaux étaient tirés, et une petite lampe répandait une lueur un peu surnaturelle dans la chambre. Aurelia se déshabilla aussitôt après le baiser initial. Huck se contenta de la regarder, les yeux écarquillés, ahuri par sa bonne fortune. La jeune femme ôta sa courte jupe en tweed, et sa silhouette élancée et ses

jambes interminables baignèrent dans la lueur orangée vacillante.

— Eh ben ! dit-il. Est-ce que toutes les Anglaises sont aussi directes ?

Aurelia se mit à rire.

— Je vais me rafraîchir. Déshabille-toi et couche-toi.

Elle franchit la porte qui menait à la salle d'eau. Elle ressentait soudain un besoin urgent de se brosser les dents et elle espéra que le motel fournissait une brosse à dents. Ce n'était pas le cas. Elle humidifia son index et se frotta vigoureusement les dents puis chercha une pastille à la menthe dans son sac. Elle ôta ensuite ses sous-vêtements et

contempla le reflet déformé de son corps dans le miroir. Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur son ventre, à la recherche du cœur écarlate, même si elle ne s'attendait pas à le voir. Pas encore.

Lorsqu'elle revint dans la chambre non chauffée en frissonnant légèrement, Huck avait éteint la lumière et s'était réfugié sous les couvertures. Aurelia les souleva et se glissa à ses côtés. Le corps du jeune homme était tiède, et il bandait déjà. Son sexe formait une protubérance contre la hanche de la jeune fille. Cette dernière s'allongea sur le dos et remarqua des taches grises sur le plafond abîmé. Huck se déplaça légèrement comme s'il était gêné que son sexe la frôle.

Son haleine avait un goût de cigarette froide. Aurelia inspira profondément : un seul homme jusqu'à présent avait fait surgir un doux arôme fruité.

Alors qu'ils s'embrassaient, Aurelia écarta les genoux pour permettre à Huck de se positionner entre ses jambes. Il le fit avec maladresse, comme s'il craignait que leurs corps ne se touchent. Aurelia posa la main sur le sexe du jeune homme : il était raide mais étonnamment doux et velouté. Et chaud.

Exactement comme celui de l'inconnu.

Tous les hommes se ressemblaient-ils ? Serait-il facile de chasser le souvenir de l'autre ? L'esprit d'Aurelia fonctionnait à toute allure, traitant les sensations et les

pensées qui en découlaient. Les baisers de l'étudiant se firent plus hésitants. Il gémit lorsque la jeune fille caressa son sexe sur toute sa longueur avant d'effleurer ses testicules de ses ongles. Aurelia se cambra, et Huck s'effondra sur elle.

— Baise-moi. Maintenant, murmura-t-elle à l'oreille du jeune homme.

— Tu es sûre ? demanda-t-il, comme s'il répugnait à aller si vite.

Aurelia s'écarta un peu.

— Oui, gémit-elle.

La main toujours sur le sexe de Huck, elle le guida fermement vers sa chatte. Elle était très excitée. Il était sur le point

de la pénétrer lorsqu'elle recula et s'éloigna de lui.

— Tu as un préservatif ? s'enquit-elle, à bout de souffle.

Elle se sentit rougir, sous l'effet du désir et de l'agacement d'avoir oublié si vite la plus élémentaire des précautions. Son parrain, sa marraine et ses professeurs l'avaient bassinée avec ça jusqu'à ce que le disque soit rayé. Elle se rappela soudain, avec un accès de panique, que dans les quelques souvenirs qu'elle avait de la nuit passée avec lui, l'inconnu de Bristol ne s'était pas protégé. Vu qu'elle n'était pas tombée enceinte et qu'elle n'avait eu aucun problème de santé depuis, elle estima

qu'elle s'en était bien tirée.

Huck se pencha sur le bord du lit et pêcha un carré bleu dans la poche du pantalon qu'il avait soigneusement plié et posé sur une chaise.

Il déchira l'emballage du préservatif avec les dents, le bas de son corps toujours timidement dissimulé par les couvertures, et Aurelia fut saisie par une vague de regret. Rien ne se déroulait comme il l'aurait fallu : pas de magie, pas d'amour, juste la banalité du sexe. Sa queue avait beau avoir la même texture que celle de l'inconnu, tout le reste était différent.

Huck enfila le préservatif puis reprit sa place entre les jambes d'Aurelia – qui

n'avait pas bougé d'un pouce – et la pénétra avec un sourire d'excuse, tout en lui mordillant l'oreille.

Après un instant de pause, il commença à bouger en elle. La jeune femme se laissa aller au délicieux sentiment d'être emplie, même si cela n'avait rien à voir avec la fois précédente : c'était mécanique, et l'indéfinissable bourdonnement ne surgit pas dans ses veines.

Huck lui murmurait des mots doux, mais Aurelia n'y prêtait guère attention, concentrée qu'elle était sur les sensations qu'elle essayait de faire resurgir en elle. Elle ne pouvait cependant pas s'empêcher d'être distraite par l'odeur de tabac que

lui soufflait Huck au visage, la sueur qui coulait sur son dos, sa frange qui lui chatouillait le cou et la monotonie de ses coups de reins.

Elle eut l'impression que cela durait une éternité.

Huck finit par remarquer son manque d'enthousiasme.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui.

— Tu es sûre ?

Il ralentit le rythme.

Des images surgirent soudain comme un feu de forêt dans l'esprit de la jeune femme.

— Plus fort, ordonna-t-elle.

— Comment ça ?

Elle leva les bras.

— Tiens-moi les poignets. Ça ne me dérange pas si tu es brutal.

Des souvenirs de l'exposition lui revenaient en mémoire.

Il l'agrippa mais sans conviction. Elle était sur le point de lui demander de la fesser, voire de lui faire mal, mais elle se retint, choquée de se découvrir ce genre de désirs. Elle essaya alors de ne prêter attention ni à ses souvenirs ni à l'environnement sordide de la chambre d'hôtel.

Elle leva les yeux vers Huck, et leurs

regards se croisèrent.

— Ça ne marche pas, constata Aurelia en s'écartant de lui avant de se hâter de se rhabiller.

— Qu'est-ce que j'ai fait de travers ? demanda Huck en cherchant ses propres vêtements.

Il débandait déjà.

— Rien.

— Qu'est-ce que tu entendais par « plus fort » ?

— Rien, répéta-t-elle.

Huck était en colère à présent.

— Je ne comprends pas les filles comme toi, poursuivit-il.

— C'est-à-dire : « les filles comme moi » ?

— Celles qui veulent qu'on les frappe. Je n'ai pas été élevé comme ça. Je pensais que...

— Que quoi ? demanda Aurelia en passant la tête par l'encolure de son tee-shirt.

— Les filles d'ici sont souvent perverses. Je pensais que, comme tu étais anglaise, tu ne...

Il détourna le regard.

— Je ne suis pas perverse, protesta Aurelia en se précipitant vers la porte, furieuse.

Elle ne trouva pas de taxi et fut

contrainte de rentrer chez elle à pied. Le trajet lui prit plus d'une heure et demie, et elle lutta contre les larmes tout du long. Elle savait qu'elle était en train de changer et que ce n'était pas uniquement à cause de la disparition de Siv ou du tatouage. Il y avait autre chose.

En atteignant le coin de sa rue, elle eut de nouveau l'étrange sentiment d'être suivie. Pas par Huck : elle savait qu'elle ne le reverrait jamais. Elle tourna la tête, mais l'avenue était déserte à l'exception des feuilles mortes qui dansaient au vent. Elle essuya ses larmes. Ce n'était pas la peine d'inquiéter Edyta, mais elle ne se voyait pas affronter encore une soirée toute seule à se faire du souci pour Siv. Elle se faufila à l'intérieur et écrivit un

petit mot qu'elle déposa sur son lit :

« J'ai trouvé Siv. Je pars un peu. Ne vous faites pas de souci. Je vous appellerai rapidement. »

Elle ne savait pas vraiment pourquoi elle avait menti. Peut-être par superstition : si elle l'écrivait, cela deviendrait vrai.

Un léger brouillard commençait à tomber, et, sur un coup de tête, Aurelia revint rapidement sur ses pas et attrapa des sous-vêtements, un tee-shirt propre et son châle qu'elle serra étroitement sur ses épaules. C'était celui qu'elle portait à la

fête foraine, songea-t-elle avec un accès de tristesse. Elle avait l'impression que cela faisait une éternité. Où aller à présent ?

Elle se dirigea vers le *diner* et contempla par la fenêtre la table à laquelle son amie et elle avaient partagé une assiette de frites en discutant avec animation de son tatouage et de la séance de pose de Siv. Elle pourrait y passer la nuit que cela ne lui ramènerait pas son amie, songea-t-elle. Il fallait qu'elle réfléchisse. Où pouvait bien être Siv ?

Avec Walter.

Aurelia était sûre que son amie avait rejoint le sculpteur aveugle. Elle tenta pour la millièmè fois de rassembler

toutes les bribes d'informations que lui avait données Siv afin de deviner où elle pouvait bien être. La jeune fille avait rencontré l'artiste le jour où elle était allée chercher le dossier d'inscription pour l'école du cirque et elle avait dit que son atelier était tout près. Mais elle ne pouvait décemment pas sonner à toutes les portes à une heure pareille.

Elle héla un taxi et demanda au chauffeur de l'amener à l'imposant château dans lequel s'était tenue l'exposition. C'était sa seule piste. Peut-être aurait-elle la chance de trouver un jeune homme à l'entrée qui lui donnerait des informations rien qu'en voyant ses jambes nues.

L'édifice, qu'elle voyait pour la troisième fois, ne lui parut plus si imposant ni si mystérieux. Sa première impression du bâtiment était à présent modifiée par l'idée que la disparition de Siv était liée à l'exposition. Sous l'effet de la frustration, elle avait envie de donner un coup de pied dans la porte, mais elle savait que cela ne résoudrait rien. Sans compter que cela lui ferait mal au pied. Elle se contenta de sonner violemment sans s'arrêter.

— C'est pas vrai ! On est fermé, et je ne travaille même pas ici, protesta une voix féminine et sexy dans l'interphone.

Aurelia avait abandonné tout espoir de se voir ouvrir la porte et elle fut tellement

surprise qu'il lui fallut un instant pour se ressaisir. Un vague souvenir refit surface.

— Lauralynn ? demanda-t-elle.

— Oui ? reprit la voix, méfiante.

— Laisse-moi entrer s'il te plaît, supplia Aurelia. Tu travaillais à l'exposition. Tu nous as aidées à nous habiller... Je m'appelle Aurelia, j'étais venue avec une amie qui a disparu et que je dois absolument retrouver. Je pense qu'elle est avec Walter, le sculpteur...

Elle parlait à toute allure.

La porte s'ouvrit à la volée.

Lauralynn s'encadra dans l'embrasement, deux grands sacs en plastique de courses dans les mains. Elle ne portait pas de

latex, et ses cheveux étaient relevés en une simple queue-de-cheval à la place des couettes d'écolière, mais, sans son costume, elle était quand même imposante. Elle portait des talons hauts qui la rendaient encore plus grande qu'Aurelia. Ses jambes paraissaient encore plus interminables et plus fuselées moulées dans un jean. Elle ne portait pas de soutien-gorge, et Aurelia ne put s'empêcher de fixer ses seins, qui étaient recouverts par un fin débardeur blanc sous lequel se dessinaient clairement des anneaux de tétons.

— Tu as un problème ? demanda Luralynn. Tu as oublié ce que c'était peut-être ? Tu as l'air un peu... euh... distraite, remarqua-t-elle en souriant

malicieusement de toutes ses dents blanches.

Aurelia rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— J'étais à l'exposition, bafouilla-t-elle. Tu m'as prêté une robe...

— Je sais très bien qui tu es. Elle t'allait très bien.

Aurelia n'aurait pas cru possible de rougir davantage, et c'est pourtant ce qu'elle fit.

— Tu peux la prendre si tu veux, poursuivit Lauralynn en jetant un coup d'œil aux sacs en plastique qu'elle avait posés à terre. Tu as de la chance d'être tombée sur moi. Je ne suis passée que

pour ça. Récupérer les costumes et les accessoires, et les rapporter au siège de Seattle. (Elle jeta un coup d'œil à son poignet droit, qui ne portait aucune montre.) Il va falloir te dépêcher, j'ai un avion à prendre. Je vais à l'aéroport directement.

— Mon amie Siv, reprit Aurelia. Je pense qu'elle est peut-être avec Walter. Tu sais où je peux le trouver ? Où elle est ?

Lauralynn haussa un sourcil. Elle semblait amusée plutôt que surprise ou inquiète, et Aurelia supposa que c'était bon signe. Si elle avait l'air de penser que fuir avec Walter n'avait rien de grave, on pouvait donc en déduire que le

sculpteur aveugle n'était pas un psychopathe.

— Elle est partie avec Walter, hein ? répéta Lauralynn. Il a vraiment le chic pour les dénicher, constata-t-elle comme pour elle-même.

— Dénicher quoi ? Des modèles ? demanda Aurelia.

— Pas vraiment, mais je n'ai pas le temps de t'expliquer. Je ne sais pas où est Walter. Mais je connais quelqu'un qui le sait certainement. Il faut que tu me suives. Tout de suite.

Lauralynn saisit ses deux sacs et franchit le seuil en bousculant Aurelia. Elle agita le bras pour héler un taxi.

— Allez, grouille ! cria-t-elle en ouvrant la portière et en jetant ses sacs à l'intérieur.

Aurelia sauta dans le taxi au moment où il allait redémarrer. Sa jupe remonta jusqu'en haut de ses cuisses, et elle la rabattit, gênée.

— Pas la peine de faire preuve de pudeur devant moi, murmura Lauralynn.

Elle était beaucoup plus directe que tous les hommes avec qui Aurelia avait flirté, l'inconnu excepté, même si leurs échanges limités mais intenses ne relevaient pas vraiment du flirt, puisqu'ils ne s'étaient quasiment pas adressé la parole. Aurelia se demanda brièvement si Lauralynn faisait preuve

d'autant d'autorité dans tous les domaines et elle sentit son rythme cardiaque s'accélérer.

Elle n'avait jamais couché avec une femme ni envisagé sérieusement cette possibilité. Jusqu'à maintenant. Durant le reste du trajet, son esprit fut en proie à un fatras de pensées : elle était inquiète pour Siv, contente d'avoir enfin une piste, et elle imaginait les seins de Lauralynn moulés sous son tee-shirt et dont les anneaux de métal décoraient les tétons perpétuellement dressés.

Elle pensait aussi parfois à son tatouage, à l'inconnu, aux souvenirs et aux fantasmes qu'il suscitait toujours en elle. Elle était certaine que le mystérieux

Walter et la disparition de Siv avaient un rapport avec lui et qu'elle était amoureuse de lui. Mais cela faisait très longtemps qu'elle était sans nouvelles de lui. Elle ne pouvait pas passer sa vie à attendre un homme qu'elle n'avait jamais vu.

Le taxi traversa le pont en direction d'Oakland, mais il tourna avant d'atteindre ce quartier, et Aurelia se retrouva rapidement à l'aéroport d'Oakland. Lauralynn s'occupa de tout et acheta un billet pour elle. Aurelia protesta et insista pour payer, mais Lauralynn lui dit de ranger sa carte bleue.

Il était presque minuit et il pleuvait lorsqu'elles arrivèrent à Seattle. Aurelia

était fatiguée et transie de froid lorsqu'elles récupérèrent la voiture de Luralynn, une petite Honda Civic, au parking de l'aéroport. Elle ne prêta guère attention à son environnement tandis qu'elles roulaient le long de routes sombres et humides. Elle avait toujours en mémoire le balancement hypnotique des hanches et des fesses de Luralynn, et elle s'émerveillait de la façon dont celle-ci pouvait marcher pendant des heures sur ses talons aiguilles sans jamais s'arrêter ni se plaindre.

— On arrive, murmura Luralynn au creux de son oreille.

Aurelia leva la tête. Elle s'était endormie contre l'épaule de la jeune

femme pendant que celle-ci conduisait. Cette dernière posa une main tiède sur sa cuisse pour la réveiller doucement. Le cœur d'Aurelia se mit à battre la chamade.

— On n'est plus loin. J'ai appelé Tristan pour qu'il mette l'eau à chauffer. Il fait le meilleur chocolat du monde. Tu seras bientôt réchauffée.

Lauralynn et Tristan partageaient une suite dans un hôtel et pourtant ils n'avaient pas l'air d'être amants. Aurelia les regarda s'activer dans le coin cuisine et sur le bar. Les tâches domestiques n'étaient manifestement leur fort ni à l'un ni à l'autre. Lauralynn n'avait pas ôté ses chaussures, et même si elle portait un tee-

shirt et un jean il était évident qu'elle avait davantage l'habitude d'être servie que de servir.

Aurelia observa la jeune femme ouvrir maladroitement un sachet de sucre qui se répandit sur la moquette et elle eut la certitude que Lauralynn ne faisait jamais ce genre de choses. Elle lui faisait la cour. Tristan était trop beau pour être à la cuisine. Il était grand, bronzé et musclé, et il se déplaçait avec une indolence qui suggérait qu'il serait plus à sa place allongé sur des coussins et entouré d'esclaves.

— Vous travaillez ensemble ? demanda Aurelia.

Elle était impatiente d'obtenir des

informations sur Siv au cas où elle s'endormirait. Elle avait peur que Tristan ne disparaisse sans qu'elle ait pu lui parler.

— Pas vraiment, répondit Tristan en lui tendant une tasse à café emplie d'un liquide sombre qui sentait délicieusement bon.

Aurelia en but une gorgée. C'était du chocolat, chaud, épais et épicé. Elle fut immédiatement réchauffée et se sentit apaisée jusqu'au bout des orteils et des doigts.

— Mais c'est... Je pense que j'en ai déjà bu, s'étonna-t-elle.

— Tout le monde a déjà bu du

chocolat, rétorqua Lauralynn en s'asseyant à côté d'Aurelia avant que Tristan puisse le faire. Mais je dois bien reconnaître que le sien est spécial.

Aurelia observa mieux Tristan. Se pouvait-il qu'il soit l'inconnu ? L'homme qu'elle désirait depuis si longtemps ? Elle ne le pensait pas. Il était séduisant, beau même. Mais l'attrance qu'elle ressentait pour lui était dérangeante : il lui plaisait physiquement, mais une sonnette d'alarme retentissait dans son cerveau. Cet homme était dangereux. Mais ce danger l'attirait, comme s'il faisait partie de quelque chose de plus grand, quelque chose dont il était partie prenante. Non, ce n'était pas l'homme à qui elle s'était volontairement donnée.

Elle le reconnaîtrait si c'était le cas, même à distance. Elle sentirait la présence d'un homme qui avait suscité tant de passions puissantes cette nuit-là et tant de fantômes éveillés depuis.

— Est-ce que tu sais où est Siv ? demanda abruptement la jeune femme.

— Je sais où est Walter, répondit Tristan. Du moins, je sais où il sera dans deux soirs. Si ton amie est avec lui, alors elle sera là aussi, et je peux t'aider à la retrouver.

— Comment ça « elle sera là » ? Où ? maugréa Aurelia que tous ces secrets commençaient à agacer.

— Une fête très spéciale, intervint

Lauralynn. Le Bal. C'est l'événement de l'année.

— Comment ça « l'événement de l'année » ? Pour qui ?

— Il vaut mieux que tu dormes avant qu'on t'explique tout, répondit Lauralynn.

On lui prit la tasse des mains. Aurelia remercia Tristan pour le chocolat, mais il s'était éloigné vers le minibar, et elle était seule avec Lauralynn sur le canapé. La main tiède qui avait gentiment effleuré sa cuisse dans le taxi se pressait plus durement contre elle à présent, et lorsque les ongles de la jeune femme caressèrent l'ourlet de sa culotte elle frissonna.

— Je devrais prendre une douche,

remarqua-t-elle, ensommeillée.

Même si cela lui paraissait s'être déroulé une éternité auparavant, elle portait toujours les mêmes vêtements qu'elle avait remis après sa brève aventure avec le sosie de Tom Sawyer.

— Viens la prendre avec moi, murmura Lauralynn avant de poser sa bouche veloutée sur celle d'Aurelia qui sentit une langue humide s'introduire doucement entre ses lèvres.

Lauralynn la mit sur ses pieds et la conduisit dans la chambre la plus proche. La dernière chose que vit Aurelia avant que la porte se referme fut le regard de Tristan posé sur elle. Était-ce de la colère qu'elle lisait sur son visage ? Ou de la

déception ?

L'ÎLE DU DOCTEUR WELLS

— C'EST UNE FÊTE TRÈS PRIVÉE, AVAIT DIT TRISTAN, mais je pense que ton amie y sera. J'ai entendu dire que pas mal d'acrobates et d'artistes de cirque seraient présents. C'est un sacré événement. Il n'a lieu qu'une fois par an et jamais au même endroit. Mais vraiment jamais. J'ai assisté à un Bal qui se déroulait dans des grottes, et la moitié

des participants étaient habillés en chauves-souris et semblaient voler. Il n'y a pas de fête à sa hauteur.

— Tu vas adorer, affirma Luralynn.

Ils prenaient leur café dans la cour abritée de l'hôtel où logeait Luralynn, près de Pike Place Market.

C'était le meilleur café qu'Aurelia buvait depuis son arrivée aux États-Unis. Chaud, fort, velouté, il lui tapissait la gorge, apaisant et aiguisant ses sens. Elle le sirota le plus lentement possible pour le faire durer. Elle comprenait à présent pourquoi Seattle était considérée comme la ville du café.

Luralynn lui fit un clin d'œil.

— C'est bon ?

— C'est délicieux.

Tristan ne les quittait pas des yeux, et Aurelia se demanda ce qu'il savait et s'il était très proche de Lauralynn. Si elle en croyait son sourire énigmatique, il était au courant de tout. Aurelia rougit. Elle n'avait pas honte d'avoir couché avec Lauralynn. L'expérience avait été fabuleuse. Mais elle n'était pas certaine d'apprécier que cet homme indéniablement séduisant l'imagine dans les bras d'une femme.

Ses yeux vert sombre la contemplaient fixement, et elle songea qu'il savourait la vision de leurs membres entremêlés. Elle inspira profondément. Sa façon de bouger

était fascinante, et, quand elle se retrouvait dans la même pièce que lui, elle avait l'impression qu'il l'attirait comme un aimant. Il était difficile à déchiffrer cependant, et Aurelia n'était pas certaine de lui faire suffisamment confiance pour baisser sa garde. Elle se contentait de l'admirer de loin, du moins pour le moment.

— Ce n'est que sur invitation, mais j'ai le droit d'amener des invités, poursuivit Tristan. L'endroit doit demeurer secret, et tu devras accepter qu'on te bande les yeux pour la traversée. Pendant une heure environ.

— C'est sur une île ? demanda Aurelia.

— Oui, confirma Tristan.

La jeune femme savait qu'il y avait des centaines d'îles au large de Seattle. Elle devrait donc s'aventurer dans le noir. Littéralement. Pouvait-elle faire confiance à Tristan ?

Les deux autres la regardaient comme si elle était étrangère à leur complot.

— Je suis partante, affirma-t-elle.

Ils s'organisèrent, puis Tristan les quitta.

Assise seule avec Lauralynn, Aurelia se rendit compte, dans un accès d'affolement, qu'elle n'avait rien à se mettre pour le Bal, puisqu'elle avait quitté San Francisco avec pour seuls

bagages des sous-vêtements et un tee-shirt de rechange.

— Ne t'inquiète pas, la rassura Lauralynn, amusée. Viens dans ma chambre. Je me ferai un plaisir de te déshabiller de nouveau, et ensuite tu pourras même essayer mes fringues. On fait presque la même taille, et je suis la reine du fil et de l'aiguille.

Une fois à bord du ferry, une équipe de marins en uniforme bleu marine – parmi lesquels se trouvait Tristan – passa parmi les invités pour poser sur leurs yeux des bandeaux en soie délicatement brodés d'un symbole qu'Aurelia ne reconnut pas.

Nul ne couvrit les yeux de Lauralynn : Aurelia en déduisit qu'elle avait été officiellement invitée et qu'elle était de mèche avec Tristan. La jeune femme la prit par la main et la conduisit vers le pont inférieur. Une brise glaciale qui venait de l'ouest zigzaguait entre les îles : Aurelia était transie de froid sous la fine robe que Lauralynn avait transformée pour la mettre à sa taille. C'était une superposition de mousselines de toutes les couleurs, ceinturée à la taille, avec un décolleté en V qui couvrait à peine ses seins et dévoilait entièrement son dos et son ventre jusqu'au nombril. Si elle pirouettait ou si le vent s'engouffrait sous le tissu, la jupe ample se déployait comme un parachute, comme si le

couturier l'avait conçue ainsi, ce qui était probablement le cas, songea Aurelia. Lauralynn s'était habillée pour surclasser Tristan : elle portait un uniforme complet de capitaine, en latex, avec des galons dorés sur les épaules et une casquette bleu et blanc qui lui rajoutait quelques centimètres. Aurelia avait eu du mal à dissimuler son amusement en voyant Tristan se renfrogner devant le costume de Lauralynn. Celle-ci lui avait fait un clin d'œil complice, bien consciente d'avoir empiété sur les plates-bandes vestimentaires de son ami.

Comme annoncé, le trajet vers l'île dura un peu moins d'une heure, ce qui soulagea Aurelia : même si elle avait grandi en bord de mer, elle n'avait jamais

eu le pied marin et elle avait appréhendé le voyage, craignant d'être malade et d'abîmer sa jolie robe.

Le bateau accosta. Des voix s'élevèrent sur le pont supérieur, criant des ordres, et les bruits de pas s'intensifièrent. Les deux jeunes femmes étaient blotties l'une contre l'autre à l'étage inférieur. Elles étaient silencieuses même si de nombreuses questions se bouscullaient dans la tête d'Aurelia.

Lauralynn se leva et guida de nouveau Aurelia par la main. Celle-ci n'était toujours pas habituée aux ténèbres forcées et elle prit garde de ne pas trébucher en atteignant l'escalier.

Lorsqu'elles émergèrent sur le pont, Aurelia eut l'impression que la nuit était tombée ; il y avait une fraîcheur reconnaissable dans l'air. Les sens de la jeune femme furent assaillis par un tourbillon complexe de senteurs : l'odeur de la mer se mêlait à une palette d'odeurs sucrées, épicées, fruitées, et d'autres encore qui attisaient ses sens. C'était comme si l'île sur laquelle elles avaient débarqué était hors du temps et échappait aux lois ordinaires de l'humanité, baignant dans un éclat et une fragrance qui n'appartenaient qu'à elle.

Avant qu'Aurelia puisse absorber entièrement son nouvel environnement, elle sentit que Lauralynn lui lâchait la main. Une voix murmura au creux de son

oreille :

— Bienvenue sur l'île du docteur Wells...

C'était celle de Tristan.

— À tout à l'heure, ma puce. J'ai des choses à faire, ajouta Lauralynn avant de s'éloigner.

Aurelia entendait les chuchotements des autres invités commentant leur arrivée et le doux bruit des vagues sous ses pieds. Une main, celle de Tristan, supposa-t-elle, la guida sur le pont. Elle avança avec précaution et, avec son aide, descendit la passerelle vers la terre ferme.

Elle finit par poser le pied sur l'île.

Les autres invités l'effleurèrent en passant, et elle entendit de nombreux soupirs de soulagement.

Tristan lui ôta son bandeau.

Aurelia était tout près du rivage. Il n'y avait ni port ni bâtiments, juste une plage de galets, une ligne brisée de récifs et une rangée d'arbres qui leur faisait face. La jeune femme frissonna.

— Où est-on ? demanda-t-elle à Tristan, un peu inquiète.

Elle n'avait pas songé un seul instant que l'île puisse être inhabitée.

— Ne t'inquiète pas, répondit-il.

Malgré la nuit, Aurelia devinait que les invités s'étaient rassemblés autour d'eux,

aussi perplexes qu'elle.

— C'est pour cela qu'on a choisi cette île, poursuivit le jeune homme. C'est un endroit discret.

Il tira la main d'Aurelia. Il portait des gants en cuir blanc.

Elle le suivit et vit que les autres invités faisaient de même avec les membres d'équipage. Ils franchirent, hésitants, la rangée d'arbres, et furent immédiatement récompensés par des lumières vacillantes en face d'eux, dont les couleurs se mêlaient, des rouges et des verts lumineux, et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme des feux follets dans la nuit.

Encouragés, les invités accélérèrent le pas et s'approchèrent en file indienne de l'endroit illuminé qui se dessinait plus nettement devant eux.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, il devint évident qu'il y avait une autre forêt dans la forêt, à la périphérie de laquelle se dressaient, à intervalles irréguliers, des bâtiments bas. Le petit groupe franchit la première rangée de lumières, et la température augmenta comme par miracle. Le vent de la nuit s'estompa comme par magie sous l'attaque des centaines d'illuminations qui réchauffaient la forêt intérieure.

Des éclats de musique leur parvenaient depuis les bois – le carillon d'un orgue à

vapeur, la mélancolie des violons et des mélodies enivrantes qu'Aurelia ne parvenait pas à identifier. Les invités qui l'entouraient ronronnèrent d'excitation et commencèrent à se disperser dans un joyeux désordre, attirés par les festivités et la musique.

Aurelia se demanda si elle devait les suivre et partir à la recherche de Lauralynn. Peut-être Siv était-elle quelque part par là ? Mais Tristan la tenait toujours par la main, et ils s'étaient immobilisés, dépassés par la multitude d'invités émergeant dans la lumière. D'où venaient-ils ? Plusieurs bateaux avaient dû faire la traversée et pas seulement le leur, songea la jeune femme. Ils avaient tous débarqué sur des rivages différents.

Son inquiétude se dissipait.

Aurelia contempla les invités bizarrement accoutrés qui valsaient entre les arbres. Elle leva les yeux et fut stupéfaite par l'incroyable verdeur des branches : chaque feuille, peinte à la main par un joaillier, brillait de mille feux, plus vraie que nature. C'était une scène montée au milieu de nulle part, à la fois artificielle et familière, un théâtre de rêves où le vert des feuilles se mêlait à l'explosion solaire des guirlandes artistiquement disposées qui baignaient le centre de l'île dans un cercle enchanteur.

— C'est... sublime, commenta Aurelia à voix basse.

Parler plus fort lui semblait constituer

une offense au spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

— N'est-ce pas ? répondit Tristan avec un sourire orgueilleux. Il faut une année complète pour préparer chaque Bal. Chaque détail compte. Il doit être unique. C'est la seule règle.

— Je ne sais pas pourquoi, remarqua Aurelia, mais ça me fait penser à Shakespeare. Au *Songe d'une nuit d'été*.

— Oh oui, il paraît que William a assisté à un Bal il y a longtemps, acquiesça Tristan.

— C'est vrai ?

— Le Bal existe depuis des siècles. Mais seuls les anciens du Réseau

connaissent toute l'histoire...

J'appartiens à la deuxième génération.

Il lui faisait des confidences à présent. Qui contredisaient ce qu'il lui avait dit deux jours plus tôt. Il était impliqué dans le Bal ; ce n'était pas un simple invité.

Des éclats de rire tout proches leur parvinrent. À travers une trouée entre les arbres et de hauts buissons, une femme, traînant derrière elle un fin voile blanc, courait pieds nus, poursuivie par ce qui ressemblait à un faune. Aurelia cilla, mais le couple avait déjà disparu. On n'entendait plus que l'écho de leur rire.

— On pourra se joindre aux festivités plus tard, dit Tristan. On n'est pas pressés.

Aurelia voulait juste se précipiter au cœur de la forêt et profiter de ses délices. Elle voulait chercher Siv et revoir Lauralynn, mais la voix de Tristan avait une autorité tranquille, et il dégageait une singulière aura de séduction dérangement. Chaque fois qu'elle plongeait son regard dans ses yeux verts, elle ne pouvait s'empêcher d'être submergée par une multitude de sentiments. Elle savait qu'elle ne pouvait pas réellement lui faire confiance, mais, cependant, quelque chose en elle était fortement attirée par lui. Elle avait l'impression qu'il pouvait remplir un vide en elle, voire peut-être répondre aux questions qui la hantaient depuis l'enfance. Aurelia frissonna, et une brume légère se répandit devant ses

yeux. Elle se sentait étourdie. Par la possibilité de réponses imminentes aussi bien que par un puissant sentiment de déjà-vu. L'impression d'être chez elle.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Tristan constata :

— Tu le sens, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ?

— On est nés le même jour, révéla le jeune homme.

— Ah bon ? répondit Aurelia, dont les pensées s'emballèrent. Comment tu sais ça ?

— Viens, ordonna-t-il en désignant le petit bungalow sur leur gauche.

Elle réfléchissait à toute allure. Était-il sur le point de lui révéler qu'il était son jumeau perdu et qu'elle était prisonnière des rouages complexes d'un roman victorien ? Aurelia commençait à penser qu'il y avait un *deus ex machina* derrière la scène qui présidait sa vie et qu'il tirait d'invisibles ficelles pour la manipuler. Elle perdait rapidement le contrôle.

— Viens, renchérit-il.

Mais ils ne pénétrèrent pas dans le bâtiment en bois au toit plat et couvert de bardeaux : Tristan s'arrêta sur la véranda et se tourna solennellement vers elle. Aurelia devina de l'hésitation dans son regard. Au loin, des bruits de rires et de fête entremêlés à la musique les attireraient.

Tristan se tenait debout et la regardait avec une nostalgie mêlée d'appréhension. Il faisait la même taille qu'elle, avec des épaules larges et des hanches étroites. Il était bâti comme un nageur. Elle avait passé beaucoup de temps à la piscine municipale avec Siv et leurs amies, à cancaner et à ricaner devant les corps musclés des garçons qui paraient, moulés dans leur Speedo, et plongeaient en frimant, exhibant leurs muscles sous le regard impitoyable des adolescentes qui formaient un groupe compact.

Tristan leur ressemblait, et les parfaites proportions de son corps, que l'on devinait sous le tissu fluide de son uniforme, contrastaient avec les traces de superficialité et de cruauté qui émanaient

de lui.

— C'est quoi, cette histoire ? demanda Aurelia.

— Tu ne sais pas ?

— Non. Qui es-tu ? Qui est Lauralynn ? Comment sais-tu qui je suis ? Comment connais-tu ma date de naissance ?

Il ignora ses questions.

— Il y a une raison à ta présence ici. Tu ne le sens pas ? Tu dois être présente au Bal.

Pendant un court instant, Aurelia eut envie de fuir, suffoquée par un torrent de sentiments étranges, assaillie de souvenirs qu'elle ne savait pas posséder. L'inexplicable et ténue odeur de grenade

la saisit de nouveau, accompagnée du chant des cigales, comme dans un film en accéléré. Toujours étourdie et désorientée, elle n'était pas sûre d'elle. À la périphérie de sa conscience, elle entendit un mouvement et elle pivota brusquement, certaine d'être épiée. Mais la nuit ne révéla rien.

Quelque chose, une graine d'informations perdues ne demandait qu'à refaire surface dans son cerveau. Elle flottait, là, suspendue, hors de portée, mais elle n'arrivait pas à la cerner. Elle était cependant consciente de son importance.

Et elle savait aussi que Tristan qui la regardait d'un air à la fois sévère et

idolâtre la poussait à se rappeler.

La réalité recula – la forêt, les lumières vives, l'île – jusqu'à ce qu'elle se voie dans un cocon de pouvoir imprenable : le monde entier tournait autour d'elle, dépendait d'elle. Elle s'apercevait aussi de l'extérieur. Elle examinait attentivement sa propre silhouette, élancée et immobile, vêtue de mousseline opaque, ses longs membres harmonieux, la courbe douce de ses petits seins qui tendaient le fin tissu qui la couvrait à peine et la rondeur de ses fesses perturbant la mélodieuse géométrie de son corps.

Aurelia retint son souffle en sentant battre, pour la première fois depuis

longtemps, le cœur tatoué près de son sexe, sur un rythme régulier, un tambour de sensations. Elle n'avait pas besoin de regarder, de soulever la robe chatoyante que Lauralynn avait cousue pour elle pour s'en assurer. Il était vivant. Plus que jamais. Il faisait circuler le sang du désir dans ses veines et dans tout son corps. Elle frissonna, incapable de bouger, clouée sur place, tout entière embrasée.

Tristan tendit le bras vers elle, remonta sa manche et lui montra son poignet.

Gravé sur ses veines saillantes, un cœur, identique au sien mais aux couleurs fanées, pas du tout comme les couleurs violentes du sien. Il était aussi plus petit.

Un signe de reconnaissance.

— Je sais où est le tien..., dit-il en laissant en suspens la fin de sa phrase au milieu du silence enivrant qui les environnait.

Comment était-ce possible ?

Il s'approcha d'Aurelia.

Une brise légère caressa les jambes nues de la jeune femme lorsque sa robe fut soulevée jusqu'à la taille, comme par des mains. Elle était incapable de regarder autour d'elle pour vérifier si d'autres les avaient rejoints sur la véranda. La douce senteur de fruit exotique effleura son visage, transportée comme de l'électricité sur les ailes de la nuit. Elle avait l'impression d'être paralysée, même si elle appréciait son

impuissance et n'aspirait à rien d'autre.

Tristan s'agenouilla devant elle et baissa solennellement sa culotte.

Lorsqu'il vit le tatouage, Aurelia aperçut un signe de reconnaissance traverser ses yeux verts.

Il posa les mains sur ses cuisses et rapprocha son visage jusqu'à ce que la tiédeur de ses lèvres réchauffe doucement son sexe. Les vagues invisibles de son souffle traversèrent sa fente.

Elle sentit les mains du jeune homme lui écarter les jambes. Sa bouche avança vers son sexe à présent très humide, et elle sentit enfin la rudesse subtile de sa langue en elle tandis que ses mains

l'ouvraient tendrement et qu'il la goûtait, comme une abeille plonge au cœur d'une fleur à la recherche du miel ou comme un explorateur cherche un trésor.

Aurelia ne pouvait plus voir la tête de Tristan, pendant qu'il la léchait et jouait avec elle. Contre toutes les lois de la gravité, sa robe flottait à présent autour de sa taille, formant un nuage impénétrable autour d'eux.

C'était à la fois identique et complètement différent de ce qu'elle avait vécu avec Lauralynn. La jeune femme l'avait excitée, avait orchestré la montée de son plaisir et l'avait fait jouir avec talent. Tristan était doué, mais il faisait preuve d'une certaine vénération

que Lauralynn avait délibérément oubliée. Elle s'était montrée plus sauvage, exigeante, bienheureusement égoïste. Tristan, lui, était presque appliqué, comme s'il se retenait et respectait des limites tacites.

Pourquoi suis-je si analytique ?
songea Aurelia. Comparer Lauralynn et Tristan était ridicule. Ils étaient complètement différents.

Sa langue dansait sur sa chatte humide comme une luciole : maligne, narquoise, inquisitrice, caressant ses lèvres, l'aiguillonnant çà et là, l'excitant, jouant avec ses plis, la mordillant jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus distinguer la frontière entre le plaisir et la douleur.

Elle ferma les yeux et se laissa aller tandis que Tristan orchestrait sa jouissance, avec aisance et maîtrise, organisant le trajet de son désir de sa chatte à son cœur puis au bout de ses doigts et au creux de son estomac puis de nouveau vers son cœur.

Elle avait beau apprécier l'expérience, Aurelia savait avec certitude et un peu de regret que ce que faisait Tristan n'était pas un acte d'amour dévoué mais un rituel élaboré, l'étape suivante de son éveil. Elle ne lui était pas destinée, de même qu'elle n'était pas pour Lauralynn qui avait si bien joué avec elle la nuit précédente. Contre toute logique, elle était convaincue qu'il y aurait quelqu'un d'autre. Bientôt. Quelqu'un qui

connaîtrait toutes les notes et toutes les mélodies qu'elle pouvait jouer et qu'on pouvait tirer d'elle. Un virtuose. Lui. Celui qui répondrait à toutes les questions : le Bal, le tatouage, cet étrange voyage qu'elle accomplissait comme une marionnette.

Elle jouit en soupirant profondément.

Elle revint à elle, et toute la tension abandonna son corps, qui se détendit. Elle avait l'impression que son esprit avait été effacé durant cette seconde sublime de petite mort, mais sa conscience lui revenait à présent, et elle prêta de nouveau attention à son environnement : le bungalow un peu à l'écart, la forêt toute proche et les bruits

joyeux et avinés qui traversaient les branches des arbres, l'intense luminosité du ciel artificiel dessiné par la canopée de lumières multicolores, l'île.

Tristan était toujours agenouillé, la tête penchée. La robe d'Aurelia avait retrouvé sa position initiale et dissimulait de nouveau ses jambes et le brasier qui faisait rage en elle. Nul besoin de vérifier que le cœur brûlait toujours près de son sexe : elle savait qu'il était toujours là.

Elle retrouva l'usage de ses membres et, mue par l'habitude, elle leva la main pour chasser une mèche de cheveux qui retombait sur son front.

Elle eut un choc en voyant un deuxième cœur, plus petit et moins voyant, mais

identique à l'autre et à celui de Tristan, gravé sur la peau fine à l'intérieur de son poignet. Il était inerte, ne pulsait pas et ressemblait à un vieux tatouage. Elle contempla la nouvelle apparition qui s'étalait sur sa peau pâle, perplexe, stupéfaite.

— Emmène-moi au Bal, murmura-t-elle.

Cent pas depuis le bungalow. Aurelia compta chacun d'eux comme si elle était dans un conte de fées où il fallait suivre un rituel précis sous peine de briser l'enchantement. Cent pas vers la rangée d'arbres au travers de laquelle circulait

un torrent de lumière qui illuminait la forêt, traversant un voile de ténèbres qui protégeait le spectacle comme une douve. Puis le monde prit vie.

La musique, les rires, l'odeur des épices, des parfums, des encens formaient une palette enivrante de sauvagerie.

Les voix masculines et féminines allaient et venaient comme le flux et le reflux, enchanteresses comme le chant des sirènes.

Le cœur de la jeune femme battait à tout rompre. Elle regarda autour d'elle et constata que Tristan avait disparu. L'avait-elle laissé derrière elle ou était-il écrit dans le livre des légendes des jours (et des nuits) qu'elle devait affronter

seule l'étape suivante de son aventure ?

Un air s'éleva majestueusement des frondaisons et fondit sur elle. Le son cristallin du violon en plein élan semblait à la fois la caresser et se moquer d'elle. La mélodie lui était familière, et, après un bref instant de réflexion, elle reconnut *Les Quatre Saisons*, de Vivaldi, même si elle ne savait pas précisément de quelle partie il s'agissait. La musique sublime s'envolait, retombait ; les notes conduisirent ses pas le long d'un étroit chemin qui menait à une clairière où la lumière se faisait presque aveuglante ; elle dut se frotter les yeux pour accommoder sa vue.

Les ampoules lumineuses accrochées

aux branches des centaines d'arbres brillaient comme des millions de soleils multicolores. Les invités, dont les costumes étaient plus élaborés et féeriques les uns que les autres, couraient partout, joyeux. Les tissus chatoyaient, plissaient, nageaient dans l'air, lourds et courtois, légers et évanescents, vagues qui se mêlaient les unes aux autres, pure beauté en mouvement. Il y avait trop de détails, et Aurelia était incapable de tous les analyser ou de les digérer, prise qu'elle était par la magie de l'instant.

La plupart étaient humains, mais certains, qui passaient trop vite pour qu'Aurelia puisse les examiner correctement, étaient costumés en animaux : faunes, oiseaux au plumage

exotique, chiens (ou loups – il était difficile de les différencier), chevaux, lions, chats aux masques sournois et aux costumes en fourrure, satyres et toutes sortes de créatures mythiques qu'elle était incapable de nommer. Un taureau foula le chemin, très fier. Était-ce vraiment un taureau ? Aurelia hésita en voyant ses cornes. Elle aperçut un homme dans un effrayant costume en cuir tirant derrière lui un groupe de femmes nues portant chacune un collier noir autour du cou. Elles avaient toutes un chiffre tatoué sur la fesse droite. Un autre en uniforme de guerrier halait un chariot sur lequel deux sirènes aux seins nus étaient étendues sur un matelas à eau. Ils étaient suivis par un centaure, moitié cheval moitié homme, à

la large poitrine.

Au fur et à mesure qu'Aurelia avançait, les invités s'écartaient pour la laisser passer, lui dégagant un chemin. Ils avaient l'air pleinement conscients de sa présence et marquaient ainsi sa progression vers le cœur brûlant de la forêt. Cependant, nul ne lui adressait la parole ni ne la touchait, comme si tous faisaient partie d'un scénario élaboré et n'étaient là que pour lui faciliter le trajet. Comme si cette histoire était écrite depuis longtemps et que nul n'avait envie ni ne pouvait en changer une ligne maintenant qu'Aurelia était sur l'île et invitée au Bal.

Des femmes minuscules faisaient la ronde, main dans la main, dessinant des

motifs complexes, les bras tendus comme des pétales de marguerite. À l'exception d'une couronne de lys sur la tête, elles étaient entièrement nues. Dans le désordre de leurs gestes, Aurelia remarqua que toutes les teintes de cheveux possibles étaient représentées : blond clair et foncé, brun allant du noir de jais au châtain, roux hésitant entre le brasier et l'auburn.

Leurs mouvements étaient gracieux et compliqués, transportés par le bonheur du rire, et ne s'interrompaient jamais. En s'approchant du groupe, Aurelia vit que chaque femme ressemblait à une délicate miniature – de petits seins aux tétons dressés, dénotant leur maturité, de petits membres parfaitement formés aux

proportions subtiles, des hanches larges, des fesses hautes et fermes, et une peau sur laquelle les flèches de l'expérience avaient depuis longtemps marqué le territoire de leur sexualité. De plus près, leurs visages étaient adultes et expérimentés, façonnés par la vie. C'était l'équilibre exquis de leurs corps qui avait pu faire croire au premier abord à Aurelia qu'elles étaient beaucoup plus jeunes. Et leur absence de poils pubiens n'était pas un signe de préadolescence mais la preuve d'une épilation définitive.

— Notre future Dame est de retour, annonça une voix stridente comme celle d'un oiseau.

Le cercle des danseuses s'ouvrit

comme une coquille pour accueillir Aurelia en son sein.

La plus grande des minuscules danseuses (d'un cheveu) s'avança vers la jeune femme, s'agenouilla devant elle, puis lui offrit une couronne de fleurs sortie de nulle part en faisant signe à Aurelia de la mettre sur sa tête. Elle lui allait comme un gant, et, alors qu'elle l'ajustait en balayant une mèche de cheveux qui était retombée sur son front, la fine robe qu'elle portait lui fut gentiment mais fermement ôtée, et Aurelia se retrouva nue, à l'exception de la couronne de fleurs. La sienne était composée de fleurs d'un rouge sombre qui contrastaient avec les lys virginaux des danseuses.

Elles la fixaient toutes avec émerveillement. Pourquoi l'avaient-elles appelée « future Dame » ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

Aurelia baissa les yeux et vit que les deux cœurs – à l'intérieur de son poignet et près de son sexe – brillaient de mille feux, comme si les innombrables lumières accrochées dans les arbres pointaient toutes dans leur direction.

Des sensations familières parcouraient son corps, et elle était incapable de les contrôler. Mais plutôt que de se sentir vulnérable parce qu'elle était exposée, nue, en plein air – elle n'avait pas froid du tout, comme si l'endroit où elle se tenait ne répondait pas aux lois naturelles

que sont la nuit et la température – elle se sentait curieusement sûre d'elle, dominante, dans l'attente.

Le cercle de petites nymphes recula, ouvrant un nouveau chemin pour Aurelia, et elle s'avança, attirée par le brasier brûlant de la forêt comme par un aimant. Une brise tiède et sensuelle caressait indéfiniment sa peau nue.

Sur la pelouse d'une vaste clairière, sur laquelle une éruption de lumières multicolores surnageait comme un soleil extraterrestre explosant dans mille directions à la fois, étaient dressées une dizaine de tentes, dont les murs de tissu blanc flottaient comme de la soie, en rythme avec la brise légère. Pendant un

bref instant, elle eut l'impression d'être Alice au pays des merveilles : chaque tente l'appelait, la suppliant d'entrer, de regarder et de goûter les plaisirs défendus qu'elle dissimulait.

Regarde-moi.

Mange-moi.

Savoure mes fluides.

Savoure-moi.

Comme des voix parvenant directement à son cerveau par télépathie.

Elle avait l'impression d'être ivre même si c'était un état qu'elle avait peu expérimenté. Un étrange sentiment de libération, un léger vertige qui l'ébranlait corps et âme.

Elle jeta un coup d'œil dans la première tente et posa les yeux sur un amas de corps en mouvement, emboîtés les uns dans les autres, s'agitant, ondulant au rythme bruyant d'un cœur battant, intense tsunami de chair et de plaisir, tremblement de terre au ralenti dont les rythmes internes et les accouplements frénétiques l'appelaient. Un étourdissant concert de voix, de gémissements, d'exhalaisons effrénées, de soupirs alourdis par tous les souvenirs du monde, de mots incarnés dans la chair.

Aurelia retint son souffle, captivée par le spectacle, sidérée et admirative. Un désir débridé mêlé de stupéfaction courait dans ses veines à toute allure. Elle savait que, si elle mettait un pied

dans cette tente, elle en serait prisonnière à jamais, comme une mouche dans une toile d'araignée, captive des profondeurs ambrées de centaines de siècles de luxure.

Elle détourna le regard avec difficulté.

Elle gagna la tente suivante, où de longues tables en bois garnies de nourriture, de fruits et de boissons, chacun plus exotique en apparence et certainement en goût que le précédent, bloquaient l'entrée. Des gâteaux joliment taillés en forme d'œufs de Fabergé, des avocats garnis du caviar le plus fin, de tendres morceaux de viande et de poissons, des pinces de homards, des rangées d'huîtres et de palourdes sur des

lits de glace.

Elle s'immobilisa. Des silhouettes fugaces couraient comme des fantômes autour d'elle, la dépassant, sans jamais s'arrêter de rire. Elle reprit ses esprits et regarda nerveusement au-delà des tables. Du coin de l'œil, elle aperçut le centaure qu'elle avait croisé un peu plus tôt. Il était étalé sur une profusion de coussins en soie et il était évident ainsi que le bas de son corps était artificiel. Sa poitrine était recouverte d'une sombre toison bouclée, et il avait la tête renversée en arrière, ses jambes aux cuisses puissantes écartées. Sa bouche était grande ouverte, et la tête d'une femme s'affairait entre ses jambes musclées, sur le sexe rigide et épais qui jaillissait de son costume. La

femme était à quatre pattes, les fesses en l'air. Aurelia sursauta en la reconnaissant – à cause de la courbe de son cul, de sa façon de bouger - : c'était Siv.

Elle voulait l'appeler, mais était hypnotisée par la pure beauté du rituel, la lente et évidente vénération et l'ardeur avec laquelle la jeune femme suçait le centaure.

Le cœur d'Aurelia battait la chamade tandis qu'elle demeurait immobile, observant son amie et l'étranger, admirant comme une voyeuse la progression du large membre dans la bouche de Siv et le courant de plaisir qui ondoyait sous la peau de la jeune femme, accentuant son éclat intérieur à chaque mouvement.

Figée par la fascination, Aurelia était incapable de bouger, remarquant à peine les autres couples, trios et plus, éparpillés sous la tente, tous actifs, dansant au rythme de leurs mélodies personnelles, baisant, poussant, s'arc-boutant, se débattant, avançant et reculant, comme des animaux sublimes paressant sur la mer de coussins qui jonchait le sol.

Une ombre de lumière inquiétante encercla la pièce, et l'amas de corps changea presque de couleur. C'est alors qu'Aurelia remarqua dans un coin la présence d'un homme solitaire, habillé, assis en tailleur dans la position d'un yogi. Walter. Il tenait entre les mains un morceau d'argile humide qu'il pétrissait, martelait et tordait, un sourire angélique

aux lèvres. Ses yeux sombres et sans vie allaient d'un couple à l'autre, et il capturait l'essence de leurs gestes de ses mains habiles.

Aurelia découvrit que pour chaque mouvement de ses doigts agiles un couple quelque part sous la tente bougeait, lui fournissant un nouvel angle, une nouvelle révélation, une nouvelle position. Walter était leur chef d'orchestre. Un aveugle dirigeant un opéra de plaisirs débridés, menant chaque âme et chaque corps vers la jouissance.

Et puis après ? songea Aurelia.

Siv recula lentement d'entre les cuisses du centaure et regarda autour d'elle. Ce faisant, elle remarqua la présence

d'Aurelia, pétrifiée.

Elle sourit, et le cœur d'Aurelia s'arrêta.

Elle n'avait jamais vu un sourire aussi bienheureux sur le visage de son amie. C'était un sourire empreint de joie profonde, de réconfort et de satisfaction absolue. Leurs regards se croisèrent. Celui de Siv brillait d'un éclat intense.

« Je suis chez moi », semblait dire l'étincelle dans les prunelles de son amie.

Aurelia poussa un profond soupir de soulagement. Siv était là. Elle allait bien. Elle était même heureuse. Mais, en voyant son amie se pencher de nouveau lentement sur le centaure, Aurelia ne put

se résoudre à regarder davantage, de peur de fondre en larmes. Elle savait qu'à partir de maintenant Siv appartenait au Bal et à ses mystères, et qu'elles ne retrouveraient jamais la vie qu'elles avaient partagée naguère.

Elle sortit de la tente et se retrouva de nouveau à l'air libre, au milieu des arbres qui formaient une mince barrière autour d'elle, sur l'herbe. C'était un vague labyrinthe mal organisé de bois et de feuilles, qui lui semblait vivant. Elle se sentait encore plus désorientée.

Les lumières au-delà des frondaisons diminuèrent d'intensité, et Aurelia s'imagina au centre d'un tourbillon, les pieds mal assurés, baladée ici et là dans

un fatras de sons, effleurée par des corps nus qui la dépassaient en courant. Elle cligna des yeux, et une autre tente surgit, sombre sur le mur noir de la nuit, sa silhouette se découpant sur les lueurs tamisées. Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'il s'agissait de sa destination, la raison pour laquelle elle avait été conduite ici. La fête foraine, le baiser, le bureau de Gwilliam Irving, l'héritage – s'il s'agissait bien d'un héritage et non d'un mirage destiné à l'attirer ici –, le sculpteur aveugle, la nuit dans la chapelle de Bristol, Lauralynn, Tristan, la certitude nouvelle qui l'habitait à présent, lui assurant que rien n'était arrivé fortuitement.

Une fièvre la ravageait, impossible à

guérir, désirée et effrayante.

Son inquiétude s'accrut, et elle leva la main pour balayer une mèche de cheveux sous la couronne de fleurs qui mettait en valeur la pâleur de sa peau. Elle frissonna. Elle était dans un bois inconnu, nue, vulnérable et perdue.

Sa main molle retomba, et elle aperçut le cœur sur son poignet. Il était écarlate et brûlait de l'intérieur. C'était un brasier apaisant, une source de chaleur et de plaisir sourd. Elle baissa les yeux et vit un troisième tatouage, pas tout à fait entre ses seins, sur son véritable cœur. Ils battaient sauvagement à leur propre rythme, et la chaleur l'enveloppait comme une couverture et la protégeait comme un

champ de force.

Elle leva les yeux vers la tente. Le même cœur rouge ornait l'ouverture, dont le tissu dansait dans la brise nocturne.

Aurelia s'avança.

Et pénétra dans les ténèbres.

Elle s'arrêta et demeura immobile.

Comme par magie, la pénombre fut lentement remplacée par une lueur bleutée artificielle qui éclaira ce qui l'entourait.

Pas de corps en mouvement ici, pas de tables croulant sous les victuailles, juste un espace vide au centre duquel étaient disposés des tapis persans. Ils lui rappelaient Shéhérazade et les *Mille et Une nuits*, et elle se souvint vaguement

de l'excitation qu'elle avait ressentie pour la première fois, adolescente, en lisant ces contes exotiques, et de la culpabilité qu'elle avait éprouvée en s'imaginant dans le rôle de la vierge sacrifiée sur l'autel d'un sultan ou d'un aventurier ténébreux et sublime.

Une main se posa sur son épaule.

Aurelia fut tirée de sa rêverie en sursaut.

Elle pivota.

Avant même de poser les yeux sur lui, elle sentit son parfum, ce mélange inimitable de fruit, de musc et de bienveillance. Elle savait exactement de qui il s'agissait.

Sa voix coulait comme du miel,
profonde et tendre.

— Tu es enfin de retour au Bal.
Bienvenue, Aurelia.

Il se tenait droit et immobile, la
dépassant à peine d'une demi-tête. Son
visage était un mélange parfait d'ovale
étroit et de mâchoire carrée, ses lèvres
étaient pleines, ses pommettes bien
découpées et ses cheveux un doux tapis
de boucles brunes.

Aurelia retint son souffle, comme pour
figer l'instant.

Il portait une chemise blanche dont le
col n'était pas boutonné et un collant noir,
comme celui d'un acrobate. Elle ne put

empêcher son regard de s'attarder sur son entrejambe et elle rougit en se souvenant de l'effet que cela faisait de l'avoir en elle.

— Toi, bafouilla-t-elle.

— Je m'appelle Andrei, dit-il en la regardant bien en face.

Aurelia crut s'évanouir sous l'effet du soulagement et de la joie.

— Toi, répéta-t-elle, incapable d'articuler un mot de plus.

Il ôta la main de son épaule, et elle se rendit soudain compte qu'elle était nue alors qu'il était habillé et elle se sentit encore plus vulnérable.

— Ça fait..., commença-t-elle.

— Une éternité, acheva Andrei.

La Nouvelle-Orléans, 1916

DEPUIS SON ARRIVÉE DANS LE PAYS DEUX ANS auparavant, juste avant que la guerre éclate en Europe, Thomas voyageait en train en compagnie des vagabonds et de leurs semblables. C'était une vie dangereuse. Il se cachait dans les wagons des trains de marchandises et ne savait jamais quelle serait sa destination. Il était devenu expert dans l'art d'éviter les chefs de train trop curieux et d'attendre que les voitures ralentissent près des châteaux d'eau et des passages à niveau. Il s'était progressivement habitué à partager les trajets et les histoires avec les exclus du

siècle débutant, version dévoyée du rêve américain. Cependant, contrairement à eux, ce n'était ni la faim ni le désespoir qui l'avait jeté sur les routes.

Il avait appris à voyager clandestinement et à embarquer sur un train grâce à des experts en la matière comme Josiah Flynt et Jack London, et à ne jamais se laisser enfermer dans un wagon grâce à un bout de bois qu'il transportait toujours avec lui et qui permettait de coincer la porte. Il s'était fait des amis, avait eu quelques côtes fracturées, s'était fait rouer de coups par des bandits et des passagers clandestins, mais, plus important que tout, il avait rassemblé des informations. Bribe par bribe, mot par mot.

À propos du Bal.

Cela faisait cinq ans qu'il avait entendu parler de sa mystérieuse existence. C'était l'une des innombrables rumeurs qui circulaient parmi les étudiants de l'université de Heidelberg, où il étudiait l'anglais. Il faut cependant préciser que la consommation effrénée d'alcool et l'ambiance dissolue encourageaient ce genre de fantaisies. Thomas n'avait jamais accordé beaucoup de crédit à la ribambelle d'histoires douteuses qui se répandaient comme un feu de forêt. Les gens avaient besoin de rêver pour échapper à leur réalité, pensait le jeune homme qui était, au contraire des autres étudiants, un authentique pragmatique qui ne s'embarrassait guère

d'illusions.

Comme tous les étudiants et les professeurs, Thomas avait fréquenté assidûment les bordels de la ville basse. Non pas, cependant, pour les mêmes raisons que les autres. Il ne cherchait pas la compagnie des putes parce qu'elles étaient aimables, joyeuses et hautes en couleur ni parce que, durant ses deux premières années d'étude, il avait besoin de trouver un moyen d'évacuer la pression induite par ses cours, qui se déroulaient dans un environnement majoritairement masculin.

Non. Thomas cherchait la discrétion.

Même s'il vivait à présent comme un homme et ne se rappelait pas d'un temps

où il ne se soit pas considéré comme tel, malgré son corps et ses fonctions biologiques, il ne pouvait renier le fait qu'il était né femme, bien qu'il s'y emploie très fortement.

Lorsqu'il était enfant, il avait arraché les volants de ses robes, ignoré les poupées que lui offraient ses grands-parents et trouvé du plaisir à escalader les arbres au lieu d'apprendre à faire la cuisine et à broder. Sa mère, qui ne savait pas quoi faire de lui, le laissait faire, et son père, qui, trop occupé par sa carrière de fonctionnaire, n'était jamais là ne se préoccupait guère en plus de ce genre de choses. Plus tard, quand il avait coupé ses boucles brunes avec des ciseaux de couture et insisté pour être appelé

Thomas au lieu de Therese, les choses avaient atteint un point de non-retour.

Inquiets de la réaction de leur petite communauté face à ce non-respect des règles du genre, ses parents, protestants, avait commencé par expédier Therese chez ses grands-parents, où elle s'était prétendument mariée avant de partir vivre à l'étranger. Son père avait tiré quelques ficelles, jonglé avec l'état civil et graissé la patte d'un vieil ami pour qu'il l'inscrive à l'université d'Heidelberg sous un nom masculin.

Les choses étaient différentes dans les grandes villes, Berlin en particulier, où le chercheur Magnus Hirschfeld faisait campagne pour les droits des

homosexuels et des transgenres, et dirigeait le Comité scientifique humanitaire. Tout cela était bien joli, mais Thomas ne voulait pas que son corps et ses désirs soient utilisés pour servir les desseins d'un scientifique et examinés comme un papillon épinglé sur une table. Il voulait juste vivre comme un homme, puisqu'il en était un. Cela aurait dû être simple, mais plus il vieillissait, plus il constatait que c'était loin d'être le cas. Berlin avait beau être le centre du libéralisme sexuel en Europe, d'autres voix commençaient à se faire entendre.

La prudence était le chemin de l'homme rationnel, et Thomas en avait toujours été un. Il apprit donc à se cacher. Il se bandait les seins, se coiffait comme

il faut et appliquait un peu de maquillage afin de passer juste pour un très joli garçon.

Cela voulait évidemment dire qu'il était souvent en butte aux avances de ses camarades de classe et de ses enseignants. L'université grouillait d'homosexuels. Il ignorait leurs efforts et jouait la carte de l'hétérosexualité affichée en se rendant dans les bordels. Là, les prostituées qui prétendaient aimer les hommes n'étaient que trop heureuses d'écarter les jambes pour le gros oiseau en bois sculpté en forme de phallus qu'il avait acheté à une vieille sorcière dans un marché, avec un harnais qui permettait de maintenir l'objet en place contre ses hanches, afin de pouvoir les sauter

comme n'importe quel homme. Mieux même, puisque les putes insatiables semblaient adorer sa peau douce, ses lèvres tendres et sa bite qui ne débandait jamais.

Mais le plaisir qu'il en retirait était de plus en plus rare. Il voulait plus. Il voulait avoir des compagnons qui lui ressemblent de corps et d'esprit, mais pas dans le contexte des droits des minorités ni de la recherche scientifique ou du libéralisme sexuel. Thomas voulait être un homme ordinaire en compagnie de gens extraordinaires et non pas l'inverse. Il voulait célébrer sa virilité, accepter sa singularité et danser sur la tombe d'un monde qui ne reconnaissait que la dualité homme/femme. Il voulait développer un

savoir encyclopédique sur tous ceux qui affichaient une nuance de gris au lieu du noir et du blanc.

Un soir qu'ivre il se plaignait, dans une taverne, auprès de Wolfgang, l'un de ses plus jeunes enseignants, de sa vie sexuelle insatisfaisante, son compagnon aviné avait murmuré à son oreille qu'il devrait se rendre au Bal, où les femmes étaient non seulement mieux éduquées mais où tous les excès étaient permis, même ceux que la loi réproouvait.

Thomas avait pensé qu'il s'agissait de propos tenus sous l'effet de l'alcool et non d'une indiscretion, mais sa curiosité avait été néanmoins piquée au vif. Cependant, lorsqu'il avait questionné son

ami le lendemain matin, ce dernier avait fermement nié avoir mentionné le Bal.

Durant les mois qui avaient suivi, Thomas avait enquêté sur cet événement légendaire et, bribe par bribe, avait commencé à en former une image séduisante. Des jeunes hommes attachés par des liens en or, des femmes nobles qui se donnaient à tous, des gens qui échappaient à toute définition, s'habillaient en nymphes ou en satyres et baisaient comme des animaux, des danseuses nues et des rituels sexuels qui excitaient son imagination. Une rumeur voulait même que ce Bal se soit tenu l'année précédente dans l'un des châteaux du roi fou, Louis de Bavière. Thomas ne tarda pas à croire à l'existence de cet

événement.

Son père, sentant les prémices de la guerre se répandre à travers le continent, lui adressa une lettre qui, en termes vagues – certainement pour ne pas être compris par quiconque pourrait tomber dessus – l’encourageait à se rendre aux États-Unis pour quelques années. Thomas obéit, pleinement conscient qu’il ne pouvait en aucun cas devenir soldat. Il fut encouragé dans sa décision lorsqu’il apprit à Hambourg, de la bouche d’un armateur, que le Bal se tenait désormais dans le Nouveau Monde.

Lorsqu’il atteignit Bâton-Rouge en Louisiane, il n’avait quasiment plus un sou devant lui. Comme le chemin de fer

n'allait pas jusque-là, il était arrivé à pied.

Il ne s'était pas coiffé depuis des jours, ses vêtements étaient sales, et c'était la veille de l'équinoxe de printemps. Durant son voyage, il avait acquis la conviction que le Bal avait toujours lieu le jour de l'équinoxe. Ne restait plus qu'à trouver où.

Tôt le matin, alors que le soleil se levait au-dessus du large Mississippi, l'air était déjà lourd de senteurs entêtantes. Les fragrances des magnolias et des bougainvillées se mêlaient comme des nattes invisibles ; l'odeur des épices envahissait les ruelles de Storyfish, en provenance des écrevisses qui mijotaient

dans des marmites pleines d'eau bouillante dans lesquelles flottaient aussi des gambas, semblables aux survivants d'un naufrage, prises dans un tourbillon aromatique qui suscitait invariablement des crampes dans l'estomac qui criait famine de Thomas.

À midi, la chaleur était suffocante, et il chercha de l'ombre sous les arbres de Jackson Square, non loin des rives du paresseux Mississippi.

À New York, juste après son arrivée sur le continent, Thomas avait rencontré un marin qui prétendait avoir travaillé pour le Bal, à la fois comme acrobate et comme charpentier. Il avait laissé échapper que cette année il se déroulerait

sur un fleuve, mais s'était fermé comme une huître lorsque Thomas l'avait pressé de questions. Le jeune homme espérait qu'il avait choisi le bon fleuve.

Le tintement d'une mélodie sur un orgue à vapeur flotta jusqu'à lui depuis le rivage, comme le chant d'une sirène. Thomas quitta l'abri du feuillage et se dirigea vers le fleuve.

Le bateau à aubes le plus extravagant qu'il ait jamais vu se tenait dans les eaux boueuses, le dominant de toute sa taille, tout en roues, en cheminées étroites et en tourelles. Sur ses flancs, gravé en lettres dorées se détachait son nom : *Natchez IX*. Thomas avait lu des articles au sujet des fabuleux bateaux à aubes, mais la vision

de celui-ci dépassait toutes ses espérances. Il en avait le souffle coupé.

Les yeux toujours écarquillés d'admiration, il remarqua une file ininterrompue de marins et de travailleurs qui allaient et venaient sur des planches étroites qui reliaient le pont au quai. Des boîtes, des engins, des tonneaux, de grandes valises et toutes sortes de cargaisons étaient chargés à bord du navire.

Se joindre à eux était facile. Thomas était passé maître dans l'art du déguisement et il ne savait que trop combien la plupart des gens interprètent ce qu'ils voient en fonction des limites de leurs attentes. Même lorsqu'il ne faisait

aucun effort pour dissimuler ses traits les plus féminins, les gens le prenaient pour un homme juste parce qu'il portait un pantalon. Il longea rapidement le quai en imitant l'attitude voûtée et le regard baissé des ouvriers, s'empara d'une caisse et se dirigea tout simplement vers le vaisseau.

Une fois à bord, il trouva aisément un endroit où se cacher. Il posa sa caisse, avança rapidement vers la porte comme s'il voulait faire la queue derrière les autres hommes afin de redescendre chercher du chargement puis, lorsque s'en présenta l'occasion, il se glissa derrière une large pile de caisses entassées dans un coin sombre et ne bougea plus. Le temps passa lentement mais passa

néanmoins, comme toujours. Les ombres projetées par les caisses ne tardèrent pas à s'allonger, et la pièce s'assombrit tandis que la nuit tombait ; il finit par entendre le ronronnement inimitable des moteurs à hélice et sentit le bateau se mettre en branle.

Un nouveau groupe de travailleurs remplaça les ouvriers musclés qui avaient chargé la cargaison. Thomas changea prudemment de position afin de soulager ses membres engourdis et d'examiner ces nouveaux arrivants. Ils étaient différents. Ils n'avaient pas l'allure maussade qui caractérise en général la plupart des travailleurs manuels. Leurs uniformes n'étaient ni sales, ni grisâtres, ni abîmés, bien au contraire. Ils portaient tous un

pantalon rouge, une veste aux boutons de cuivre brillants et des casquettes à visière crânement posées sur leur tête : ils ressemblaient davantage à des bagagistes d'hôtels de luxe qu'à des marins ou à des mécanos. Ils discutaient avec animation à propos de la place de certains éléments et de la décoration du navire.

Pour le Bal, comprit Tristan. Son cœur se mit à battre la chamade. Les rumeurs disaient donc vrai. Les invités avaient déjà embarqué et se préparaient dans leurs cabines. L'équipe en uniforme rouge serait occupée pendant les heures à venir par les préparatifs de dernière minute. Les festivités commenceraient à minuit et s'achèveraient à l'aube, avec une mystérieuse cérémonie dont ils parlaient

à voix basse sur un ton de profonde révérence.

Les hommes s'affairèrent non loin de lui pendant plusieurs heures, et Thomas était persuadé que sa cachette finirait tôt ou tard par être découverte. Lorsqu'il devint évident que les caisses derrière lesquelles il était dissimulé étaient sur le point d'être ouvertes, il se faufila *in extremis* derrière un rideau. Il écarquilla les yeux lorsqu'il découvrit le contenu de la dernière caisse qui restait à emporter : elle était pleine à ras bord de phallus de toutes sortes. Bois, ivoire, il y en avait même un qui avait l'air d'être en or. Ils étaient sculptés dans des formes étonnantes. Certains représentaient des monstres avec des crêtes latérales,

d'autres étaient en forme d'animaux aériens ou marins. L'un d'eux était taillé en forme de bras et de poing humain, et en avait la taille.

Il mourait d'envie d'utiliser un de ces jouets sur une personne consentante. Il ferma les yeux, parcouru par une excitation qui le rendait vivant. Il imagina une femme allongée devant lui, les jambes largement écartées, peut-être attachées aux montants du lit, terriblement excitée et le suppliant de la pénétrer violemment avec ce qu'il voudrait.

Thomas adorait dominer les femmes. Il aimait entendre leurs cris lorsqu'elles s'abandonnaient au plaisir. Parce qu'il était une femme qui agissait comme un

homme, elles étaient plus honnêtes avec lui. Elles lui confiaient leurs désirs d'être écartelées et baisées sauvagement, d'une façon que ni leurs maris ni leurs clients ne voulaient ou ne pouvaient accomplir.

Des quelques bribes d'informations qu'il avait réunies pendant ses recherches, Thomas avait une vague idée des costumes que porteraient les invités, mais cela lui avait semblé trop bizarre pour être vrai. Maintenant qu'il était sur le point de le découvrir, il était au bord de la crise de nerfs. Il n'avait emporté que le strict minimum. Une cravate propre d'un jaune éclatant. Une broche en laiton en forme de paon qu'il avait volée dans le tiroir d'un étudiant. Mais il ne pouvait pas se fondre dans la foule avec son

pantalon et sa chemise fatigués et sales. On verrait tout de suite qu'il n'était qu'un intrus.

Il n'avait guère le choix. Lorsque les hommes s'éclipsèrent, il fouilla les caisses qui avaient été rangées là et finit par dénicher un stock d'uniformes rouges, dont l'un avait l'air à sa taille. Cela aurait pu faire l'affaire, mais Thomas en avait assez de vivre à la marge et il n'avait aucune envie de passer la nuit dans un costume de domestique.

Minuit avait sonné. Les invités avaient certainement quitté leurs cabines depuis longtemps pour rejoindre le pont supérieur où aurait lieu le Bal. Il revêtit l'uniforme puis s'empara d'une pile de

draps propres et emprunta l'escalier vers le niveau supérieur. Il supposait que c'était là qu'étaient les cabines des invités. Il entra par effraction dans plusieurs chambres, jusqu'à ce qu'il soit en possession d'une demi-douzaine d'accessoires. Un pantalon gris à gros revers. Un veston croisé avec un col haut et de petits revers. Et, de manière assez incroyable, il avait déniché une paire de chaussettes jaunes parfaitement assorties à sa cravate. Voler aussi ouvertement présentait un risque, mais des gens aussi riches ne remarqueraient certainement rien et ne l'accuseraient probablement pas ouvertement. Il était impossible de penser que quiconque pénétrerait dans une chambre pour voler et porter les

vêtements d'un invité de la même fête. Voilà pourquoi il n'avait pas hésité à le faire.

Les chambres étaient plus somptueusement décorées que tout ce que Thomas avait vu jusque-là. Il caressa le papier peint. De la soie ! Et les lustres ressemblaient à des cascades de cristal coulant du plafond. Mais il savait qu'en traînant davantage il ne faisait que retarder l'inévitable. Il entendait le rythme enjoué d'un morceau de ragtime joué au piano, et le battement des pieds des danseurs résonnait sur le plancher au-dessus de lui.

Il sépara soigneusement ses cheveux par une raie comme à son habitude et

rabattit coquettement une longue mèche ondulée sur un œil. Puis il posa sur sa tête un chapeau de paille à large bord qu'il inclina d'un air canaille après l'avoir orné de la broche en forme de paon. Cela fait, il se laissa guider par le bruit des pas.

Deux domestiques en uniforme rouge se tenaient de chaque côté d'un lourd rideau de velours rouge, montant la garde devant l'entrée du Bal.

— Bonsoir, monsieur, le salua l'un des deux sans un regard sur son costume volé.

— Bonsoir, répondit Thomas.

— Nous nous devons de vous prévenir, poursuivit l'homme. Ne soyez pas

effrayé. Tout est comme il se doit.

Il ouvrit théâtralement le rideau.

Un mur de chaleur leur explosa au visage. Des flammes léchaient les parois du navire et enfermaient les invités dans une lumière féroce.

Thomas poussa un petit cri.

Puis il fit un pas en avant.

Il eut un très bref aperçu de corps nus, seuls ou par paires, qui s'agitaient dans les flammes comme s'ils se consumaient, avant que quelqu'un lui couvre les yeux. On le saisit par les mains et on le guida en avant. Il trébucha et manqua de tomber, mais d'autres mains s'emparèrent de lui et le poussèrent jusqu'à ce qu'on le fasse

asseoir sur un canapé confortable. La veste et le pantalon qu'il s'était donné tant de mal à trouver lui furent ôtés avant qu'il ait eu le temps de protester.

Était-il découvert ? Allait-il être jeté par-dessus bord ou arrêté ? Mais les mains qui s'occupaient de lui n'étaient pas brutales du tout.

Une bouche tiède se posa sur la sienne, et ses lèvres furent écartées doucement par une langue si douce et si talentueuse qu'elle ne pouvait appartenir qu'à une femme. Un liquide ardent coula dans sa gorge. Il faillit s'étouffer. Sa tête fut habilement tirée en arrière, et une autre gorgée du breuvage fut versée dans sa bouche. Cela ne ressemblait à rien de ce

qu'il avait déjà goûté. Fruité, épicé, empli de saveurs qui évoquaient des pays lointains et exotiques, le liquide déversait en lui une énergie soudaine, comme s'il avait bien mangé et se réveillait après une nuit de repos réparateur.

Les multiples mains qui s'occupaient de lui finirent par se retirer, et il put ouvrir les yeux. Il les baissa. Il était presque entièrement nu. Même le bandage de coton qu'il utilisait quotidiennement pour comprimer sa poitrine avait été retiré et remplacé par la soie la plus fine. Ses poils pubiens avaient été recouverts d'une espèce de peinture orange, et son entrejambe brillait comme un brasier.

— Où suis-je ? croassa-t-il. Qui êtes-

vous ?

— Nous t'attendions, répondit l'une des femmes qui s'occupait de lui. Tu es le Taureau.

— Quoi ? s'étonna Thomas.

La femme s'agenouilla devant lui et souleva le couvercle d'un lourd coffret de bois qui avait été posé devant lui.

L'intérieur était doublé d'un splendide velours bleu, et un harnais du cuir le plus fin était posé dessus. Un gode en ivoire sculpté y était attaché. L'instrument fut soulevé et placé entre ses mains. Il était aussi long et épais que son avant-bras et il avait été taillé en forme de tête de taureau, à la fois sublime et terrifiant et décoré de deux cornes striées destinées à

stimuler la femme, peut-être au point de la faire souffrir. Il était étonnamment maniable, et les sangles s'enroulèrent autour de ses cuisses et de sa taille comme si le harnais avait été conçu pour lui.

Thomas se leva et donna un coup de reins dans le vide pour tester le poids de l'appareil. La femme qui était toujours agenouillée à ses pieds se pencha en avant et déposa un baiser sur la tête de taureau du phallus, puis ouvrit la bouche et commença à le sucer avidement.

Il eut le souffle coupé.

Impossible.

Il sentait la langue le lécher. Deux

mains s'emparèrent de son membre et le stimulèrent sur toute la longueur par des caresses saccadées jusqu'à ce que Thomas sente une pression monter de ses pieds vers sa tête et ait l'impression que tout son corps allait exploser.

Comme si elle sentait qu'il était en train de perdre le contrôle, la femme recula.

— Tu dois réserver ton orgasme pour la Dame. La cérémonie aura lieu à l'aube.

La soudaine absence de ses lèvres sur son sexe lui donnait l'impression d'avoir été plongé de la lumière dans les ténèbres. L'énergie qui l'emplissait se réduisit graduellement, passant d'un brasier dévorant à une pulsation

douloureuse mais supportable.

Les mains s'emparèrent de nouveau de lui, et il fut transporté sur une litière humaine le long d'un couloir. On lui fit franchir ensuite une porte à double battant qui s'ouvrait sur une pièce qui était facilement trois fois plus grande que la première dans laquelle il était entré. Sa peau fut de nouveau submergée par la même chaleur étrange, mais cette fois-ci il eut l'impression que c'était une énergie qui le réchauffait de l'intérieur, réveillant chaque molécule de son corps jusqu'à ce que même ses cheveux aient envie de se mettre à danser.

Le silence se répandit à travers la foule comme une vague lorsque les invités

rassemblés dans la vaste salle l'aperçurent. Tous s'écartèrent pour le laisser passer. La plupart des personnes présentes ne portaient pas de vêtements : ceux-ci avaient été remplacés par de la peinture de la même teinte rouge orangé que celle qu'on lui avait appliquée.

Thomas essaya de tout observer et de comprendre ce qu'il voyait. Les murs de la pièce avaient eux aussi l'air d'être enflammés. Il n'était pas en position d'enquêter sur ces mystérieux effets spéciaux ou sur la mécanique qui rendait possible ce prodige, mais, pour un œil naïf, on aurait dit qu'un feu avait été allumé derrière un épais mur de verre qui encerclait la pièce. Les domestiques qui se déplaçaient dans la pièce, un plateau

en argent à la main, étaient vêtus de lambeaux noir et orange qui accrochaient et réfléchissaient l'éclat des flammes et la lumière des lustres suspendus au plafond de telle manière qu'ils ressemblaient à des torches humaines.

Lorsque son carrosse humain atteignit le centre de la pièce, un gong retentit. Il fut déposé sur une plate-forme qui ressemblait à une scène. Thomas regarda les gens qui s'étaient massés autour de lui. Leurs visages exprimaient l'excitation, l'attente et une espèce de respect qu'il avait observée sur le visage de ses parents lorsqu'ils priaient. Il examina leurs corps. La peinture brillante ne dissimulait rien, au contraire. Elle accentuait les traits que les invités

avaient choisi de mettre en valeur. Certains avaient dessiné des flammes sur leurs tailles fines et leurs seins. D'autres avaient rasé leurs poils pubiens et les avaient remplacés par des langues de feu. La plupart des invités portaient des coiffures élaborées dans lesquelles étaient glissés des rubans en soie orange qui s'échappaient de leur tête comme des flammèches.

Ce qui surprit le plus Thomas, cependant, fut que, en l'absence des pantalons et des jupes, il était incapable de différencier les hommes des femmes. Il n'aurait su dire non plus qui était entre les deux. Ces petits tétons appartenaient-ils à une très jeune fille ou à un homme ? Était-ce un gros clitoris qui pointait sous

cette abondante touffe de poils pubiens ou un pénis ? Thomas commençait à se dire que tout cela n'avait guère d'importance. Les ressemblances de ceux qui étaient réunis là cette nuit étaient bien plus grandes que leurs différences.

La foule s'écarta de nouveau, et une autre litière s'approcha de la scène. Une femme. Elle portait une robe rouge sombre qui la moulait comme si le tissu lui-même désirait être le plus près possible de sa peau. Ses cheveux étaient d'une riche teinte caramel, semblable à la couleur du Mississippi sous le soleil, et ils étaient coupés court, de manière à mettre en valeur son menton pointu et ses pommettes. Ses grands yeux en amande lui mangeaient tout le visage et

semblaient rapetisser sa bouche déjà minuscule. Elle avait les traits exagérés d'une poupée, mais, malgré la perfection de sa peau, il devint évident quand elle fut plus près qu'elle n'était plus toute jeune, même si elle n'était pas vieille non plus. Elle avait probablement une bonne trentaine d'années, voire peut-être quarante ans. Ses seins étaient gros et lourds, et ses hanches larges et pleines. Elle ressemblait à une Vénus aux cheveux courts : rayonnante, belle et si puissante que Thomas n'aurait pas été surpris de découvrir qu'elle avait flotté vers lui à travers la pièce comme un ange au lieu d'être portée sur les épaules des domestiques.

Lorsqu'elle se rapprocha, leurs regards

se croisèrent, et l'étincelle que la femme avait allumée un peu plus tôt en suçant le phallus en ivoire rejaillit. Mais cette fois-ci ce n'était pas une braise qui s'enflammait mais un brasier incontrôlable qui calcina ses veines et ne laissa derrière lui que sa conscience de la femme qui venait à lui.

Il n'y avait plus ni bateau, ni Bal, ni scène, ni Thomas. Il n'y avait plus que le corps de cette femme et sa présence qui s'approchait, et était empalée sur son phallus en ivoire. Ses hanches commencèrent à bouger de leur propre initiative, et il enfonça le taureau en elle plus fort qu'il ne l'avait jamais fait auparavant. Elle enroula ses jambes autour de lui, se cramponnant à son corps

et à son sexe comme si la force qui menaçait de l'écarteler était la même qui la maintenait entière.

Lorsqu'il jouit, ce fut comme un coup de tonnerre, comme si toutes les molécules de force vitale de son corps s'étaient réunies en un seul point qui voyageait de son crâne jusqu'à sa poitrine, puis son entrejambe, pour finir expulsées par le phallus en ivoire et se répandre dans cette femme, la Dame, qui hurla lorsque son énergie la remplit. Pendant un bref moment ils ne firent plus qu'un. Ni homme, ni femme, ni amants. Juste deux corps fondus ensemble par le pouvoir pur de son orgasme qu'elle avait accueilli en elle.

C'était fini. Thomas s'effondra, épuisé, dans les bras des domestiques. Il ferma les yeux tandis qu'on le soulevait et qu'on l'emportait.

Lorsqu'il se réveilla, il était de nouveau sous les arbres de Jackson Square et il portait toujours la tenue de voyage éculée qu'il avait abandonnée sur le bateau.

Sa poitrine le démangeait. Il déboutonna sa chemise pour vérifier qu'il n'avait pas été brûlé ou blessé. C'est alors qu'il le vit. Un taureau tatoué à l'encre rouge au-dessus de son cœur.

Il se leva d'un bond et courut vers le

fleuve, mais le navire avait disparu. Il ne retrouva jamais sa trace.

L'HISTOIRE D'A

LORSQUE AURELIA SE RÉVEILLA, LES PARFUMS entêtants de la forêt et du Bal avaient disparu, et une faible lumière tentait de franchir la fine barrière des voilages. Qui protégeaient une fenêtre. Derrière laquelle tintait un fatras de bruits assourdis que son ouïe essayait d'identifier.

Elle ouvrit un œil vague.

Elle était dans une chambre.

Dans un lit.

Le bras d'un homme était posé sur son dos. Tiède. Ferme.

Aurelia tourna la tête.

Et reconnut les boucles sombres d'Andrei. Son visage était dissimulé dans les oreillers volumineux, et son souffle léger la berçait, régulier, lointain et rassurant.

La première chose à laquelle elle songea ne fut pas qu'elle avait été transportée depuis l'île et le Bal, puisque la dernière chose dont elle se souvenait était de s'être livrée à la faim des coups de reins d'Andrei. Non, elle se dit que,

pour la première fois, elle se réveillait dans les bras d'un homme. Et pas n'importe lequel. Celui qu'elle désirait si violemment que son cœur aurait pu exploser à cet instant précis, tandis qu'une vague d'émotion balayait son esprit et son corps comme un torrent. Ce nouveau sentiment était trop bouleversant pour qu'elle tente de l'analyser.

Elle retint son souffle. Elle avait une envie folle de se pincer pour vérifier que ce n'était pas un rêve ou un effet secondaire de la nuit mais bien la réalité.

La partie rationnelle de son cœur lui criait qu'il ne s'agissait pas d'une illusion. Elle était au lit avec Andrei. À Seattle certainement, même si l'endroit

avait peu d'importance. Elle accueillait un jour nouveau avec un homme dans son lit, quelque chose qu'elle avait vaguement imaginé pendant des années mais n'avait pas pensé vivre ainsi. Elle connaissait à peine cet homme, mais ce n'était ni un accident, ni un coup d'un soir, ni une passade sans lendemain. C'était écrit. C'était l'inévitable destination des routes sinueuses qu'elle avait empruntées.

Aurelia regarda Andrei dormir en prenant garde de ne pas bouger et de ne pas atténuer la douce pression de son bras sur son dos, le contact de sa peau sur la sienne, les subtils courants de chaleur qui naviguaient entre leurs deux corps. Elle découvrit soudain qu'elle était nue et, pendant un bref instant, elle se

demanda si le premier cœur enflammé était de nouveau visible, même si elle ne sentait rien à cet endroit, contrairement à la veille où, dans les affres de la passion, son feu avait brûlé avec une ardeur intense. Mais était-ce vraiment la veille ? Une seule nuit s'était-elle écoulée ? Elle se souvint soudain du tatouage que Tristan avait fait naître à l'intérieur de son poignet et elle tourna doucement le bras pour voir s'il était toujours là, tout en veillant à ne pas perturber le sommeil d'Andrei. Il était toujours là. Pâle, comme une ombre sur sa peau tendue. La curiosité eut raison d'elle : elle bougea légèrement et saisit délicatement le bras tendu d'Andrei, puis elle jeta un coup d'œil à l'intérieur de son poignet gauche,

où elle découvrit un tatouage identique au sien.

Andrei grommela.

Contre toute logique, Aurelia frissonna. Elle ne voulait pas qu'il se réveille. Pas encore. Elle aurait donné n'importe quoi pour faire durer cet instant, pour enregistrer la moindre impression, le moindre sentiment fugace, et le ranger dans une boîte à souvenirs de sa fabrication.

L'agréable odeur musquée qui s'élevait des draps propres et blancs de ce qui ressemblait à une chambre d'hôtel, avec ses lignes et son décor géométrique ; la façon dont la chaleur montait de leurs deux corps nus ; le bruit de deux cœurs

battant au rythme du matin.

Elle se rapprocha un peu ; elle avait faim de sa chaleur, du frisson provoqué par son contact. Leurs hanches se touchèrent, et un trop-plein d'émotions envahit la jeune femme. Un million de souvenirs explosèrent : la manière dont il l'avait caressée dans la forêt, l'herbe sous ses fesses, le goût de sa langue et la mélodie chantante de sa voix murmurant à son oreille tandis qu'il la pénétrait, et davantage encore et encore et encore, jusqu'à ce que ce soit trop et que son esprit ne puisse plus rien évoquer sans sombrer dans la folie.

Et les images et les émotions de leurs retrouvailles au Bal et de leurs rencontres

précédentes, si brièvement à la fête foraine puis plus tard à Bristol, se mêlèrent toutes au plus profond de son cœur, et le feu recommença à flamber, comme un fleuve rompt ses digues, inondant ses veines d'un désir renouvelé. Voilà qu'elle priait mentalement pour qu'il se réveille et lui fasse de nouveau l'amour.

Elle se retourna et pressa ses fesses contre lui. Andrei réagit dans son sommeil, bougea légèrement et se blottit contre elle. La douce longueur veloutée de son sexe se logea dans la raie de son cul, s'ajustant avec une confortable précision. Aurelia se tortilla de plaisir.

Ce faisant, elle le sentit durcir

graduellement en réponse à son mouvement et ouvrir doucement la vallée accueillante de ses fesses.

Elle sentait sa propre moiteur se répandre.

Andrei gémit, bougea un bras et posa une main sur le sein de la jeune femme, dont il caressa paresseusement le téton.

— Oui, approuva-t-elle.

— Oh, Aurelia !

Sa voix émergeait des profondeurs du sommeil, mal assurée et rauque.

Il se déplaça un peu et frotta, provocant, son sexe à présent bien dressé contre la peau de la jeune femme, puis il ajusta sa position, lui écarta les cuisses

du genou et la pénétra. Le cœur d'Aurelia manqua un battement : même si elle était prête, la grosseur de son sexe et sa façon de l'écarteler la saisirent. Avait-il toujours été si bien membré ? Il s'emboîta en elle avec la précision forcée d'une pièce de puzzle.

Les bruits du dehors disparurent en même temps que le reste du monde. Andrei était en elle. Il la baisait. Elle était baisée. Et tout était bien. Le temps des questions viendrait plus tard. Elle leva mentalement l'ancre et se laissa dériver au rythme de ses mouvements tandis qu'il s'enfonçait de plus en plus profondément en elle. Elle était écartelée, ouverte, fendue, empalée mais heureuse.

Surfant sans effort sur la vague du désir comme si elle avait fait ça toute sa vie, Aurelia aligna son rythme sur celui d'Andrei. Elle commença à flotter dans l'espace et le temps, son esprit écartant tout ce qui ne contribuait pas au flot ininterrompu de sensations qui inondait son corps. Chaque nerf faisait circuler le courant ardent qui surgissait dans toutes les directions à une vitesse explosive, impossible, et elle le savourait tandis que ses synapses s'ouvraient et se fermaient rapidement, étirant chaque instant pour l'éternité. Elle accueillait chaque coup de plaisir indicible de toute son âme.

Sa chair était vivante comme jamais auparavant, découpée de l'intérieur, et plus rien n'avait d'importance. Plus rien

n'en aurait jamais.

L'autorité tranquille des mains d'Andrei agrippant fermement ses épaules la tira de sa rêverie. Il la mit à quatre pattes, le dos arqué sous l'impact régulier de ses coups de reins, et chaque assaut la faisait soupirer comme si elle était à bout de souffle.

De la main droite, il empoigna brutalement ses longs cheveux qui formèrent un nœud dans le creux de sa paume, la tirant fermement mais gentiment, comme un chef d'orchestre dirige l'envolée de la mélodie, chaque minuscule mouvement permettant davantage de plaisir.

Comment était-il possible que ça soit

si bon ? songea Aurelia. Était-ce pareil pour tout le monde ? Elle s'imagina, suspendue entre la vie et la mort, en état de stase, immortelle, insensible, réduite à des atomes de pur plaisir.

Elle avait envie de hurler, de gémir, incapable de contenir le silence qui secouait ses poumons. Elle voulait s'exprimer, même si ce n'était que par cris, mais les sons ne voulaient pas atteindre la surface.

Elle ferma les yeux, permettant au brasier qui la ravageait et à la chaleur dévorante qui s'exhalait du corps d'Andrei de la consumer, invitant aveuglément l'oubli.

— Bienvenue chez toi, Aurelia.

La voix d'Andrei l'atteignit à travers un coussin ouaté, comme une brise rassurante effleurant le rivage de sa conscience.

La chambre était au dernier étage d'un immense hôtel sur la II^e Avenue, qui dominait Waterfront Park, et, une fois les rideaux ouverts, la fenêtre offrait une vue splendide sur la baie et la guirlande d'îles au-delà du terminal ferry.

Plus tard ce matin-là, en sortant de la douche, Aurelia effaça la buée sur le miroir afin de contempler sa nudité et fut surprise de voir son troisième tatouage. Au milieu de toute cette merveilleuse

folie, elle avait brièvement oublié sa récente apparition.

C'était complètement dingue. Aucune explication logique ne lui venait en tête, même si elle avait une imagination plutôt débordante. Mais elle n'était plus inquiète.

Sans prendre le temps de se sécher, elle poussa la porte de la salle de bains du pied et regagna la chambre, toujours nue. Andrei paressait au lit au milieu des draps froissés, les bras derrière la tête, les cheveux en désordre, une ombre bleutée sur sa joue virile.

Il leva les yeux vers elle.

— Qu'est-ce que tu es belle ! constata-

t-il en laissant son regard errer tendrement sur son corps.

Et Aurelia se rendit compte pour la première fois, avec un frisson d'inquiétude, qu'Andrei n'avait aucun accent. Il n'était pas américain, mais il n'avait pas non plus l'accent anglais ni d'aucun autre pays. Sa voix et sa façon d'articuler étaient étrangement neutres, et elle était incapable de dire d'où il venait.

La jeune femme se tenait là, les jambes légèrement écartées, et le regardait fixement, des questions plein la tête, sans se soucier de sa nudité. Et puis, de toute façon, ce n'était pas comme s'il avait encore des choses à découvrir.

— D'où viens-tu, Andrei ? demanda-t-

elle.

— Du Bal, répondit-il simplement. L'endroit où je suis né n'a aucune importance. Je voyage avec le Bal depuis que je suis tout petit.

— Où ?

— Partout. Une fois par an, il arrive dans un endroit différent. Il se déroule. Puis il se déplace.

Aurelia ne répondit pas tout de suite, mettant de l'ordre dans ses idées.

— Tristan, l'homme qui m'a amenée au Bal, finit-elle par dire tout en se souvenant de l'implication possible de Lauralynn, m'a dit que j'étais destinée à assister au Bal. Il a insinué que ma

présence était écrite. Et certaines choses avaient l'air si étranges..., irréelles, comme si c'était un rêve. De quoi s'agit-il exactement ?

Andrei ignore sa question. D'un geste de la main, il lui fit signe de le rejoindre.

— Tu vas attraper froid. Viens.

Il leva le drap pour lui faire de la place.

— Tu ne veux pas m'expliquer ? supplia-t-elle en se glissant sous les couvertures.

Après une nuit et une matinée passées dans une ignorance bienheureuse, elle avait l'impression qu'elle devait savoir. Comme si sa vie tout entière était

suspendue à ce mystérieux événement annuel.

— C'est une longue histoire, répondit-il.

— Je ne suis pas pressée, rétorqua Aurelia.

Elle songea soudain qu'elle n'était pas certaine de la date et qu'elle avait une foule de choses à faire. Envoyer un mot à Edyta et à son parrain et à sa marraine, et écrire à Irving, Irving & Irving. Elle se livra à un rapide calcul mental et décida qu'il ne pouvait pas s'être écoulé plus que quelques jours. Elle avait l'impression que c'était une éternité. Un peu plus ou un peu moins...

Andrei passa le bras derrière ses épaules et l'attira à lui. Elle se blottit contre lui, et l'odeur entêtante de sexe encore présente sur son corps se mêla à l'odeur de savon du sien.

— Tu es le Bal, Aurelia. Tu es la Dame du Bal. Tu l'as toujours été.

Elle cilla, perplexe.

— Nul ne sait vraiment quand a eu lieu le premier Bal, expliqua-t-il. Ses origines se perdent dans la nuit des temps. Mais il y a toujours eu une Dame, une femme dont la destinée est de présider le Bal. Il y a eu de nombreuses Dames au cours des siècles, et on se souvient de la plupart avec affection...

Son regard se fit vague et sa voix devint lointaine, comme s'il récitait une histoire pour la milliè^me fois ou qu'il l'avait entendue maintes fois. Puis il s'interrompit, comme s'il revenait au présent et qu'il se rendait compte que ses prochains mots ne seraient peut-être pas du goût d'Aurelia.

— Que sais-tu de tes parents, Aurelia ?

La gorge de la jeune femme s'assécha instantanément : c'était la seule question qu'elle ne s'attendait pas à entendre.

— Pas grand-chose, répondit-elle. J'étais encore un bébé quand ils sont morts. On m'a dit qu'ils avaient eu un accident. J'ai été élevée par mon parrain et ma marraine. Mon père était ingénieur,

mais je n'ai jamais su ce que faisait ma mère.

Aurelia voulait-elle vraiment en apprendre davantage ? Elle n'en était pas certaine. Elle avait cessé de poser des questions sur ses parents par respect pour John et Laura, qu'elle considérait à présent comme sa famille.

— Elle était danseuse, annonça Andrei.

— Danseuse ?

L'idée lui paraissait déstabilisante, à cause de tout ce qu'elle avait vu au Bal.

— C'était l'une des nôtres, elle appartenait au Bal... Mais je ne l'ai pas connue. J'étais encore jeune à l'époque et j'avais été envoyé en Europe pour finir

mes études.

— Quelle sorte de danseuse ? demanda Aurelia.

— Pas seulement une danseuse. Elle aurait dû être la prochaine Dame du Bal. Elle était prédestinée.

Le cerveau d'Aurelia arrêta de fonctionner. Elle était incapable de comprendre ce que venait de lui révéler Andrei.

— Elle a rencontré ton père au Bal, poursuivit le jeune homme. C'était un ingénieur talentueux et il avait été engagé pour concevoir certaines des attractions futures du Bal. Ils sont tombés amoureux, et elle s'est retrouvée enceinte. Pour le

monde extérieur, c'est une histoire banale, mais, pour le Bal, ça a été un dysfonctionnement majeur. Il était de l'extérieur et, lorsqu'il a découvert les implications du destin de ta mère en tant que Dame du Bal, il n'a pas réussi à l'accepter. Il l'a convaincue de s'enfuir. C'est ce qu'ils ont fait. Les organisateurs du Bal ont tenté de la retrouver, mais... c'était trop tard. Depuis ce jour, le Bal est... comment dire ?... orphelin. Il n'a pas de Dame en titre. Ça n'était jamais arrivé avant. Nous n'étions pas préparés à cette éventualité. On a nommé un Protecteur pour s'occuper du Bal pendant cette période, jusqu'à ce qu'on puisse trouver une nouvelle Dame. Le Protecteur était mon oncle, mais il était déjà bien

malade, et je lui ai rapidement succédé.

— On m'a toujours dit qu'ils étaient morts dans un accident, répondit Aurelia.

Son visage exprimait l'inquiétude. Elle craignait que le Bal ne soit impliqué dans le fait qu'elle soit orpheline.

— C'en était un. Nous n'avons rien à voir avec ça, je te le promets, répondit Andrei comme s'il avait deviné ce à quoi elle pensait. Nous avons été dévastés lorsque nous avons appris la nouvelle. Puis nous avons mené l'enquête et découvert que l'enfant était né avant la tragédie. Une fille. Toi. Et tu es devenue notre nouvelle future Dame.

— Pourquoi ? Pourquoi ne pas choisir

une autre Dame ? Pourquoi est-ce que ça devait obligatoirement être moi ?

— C'est dans ton sang, Aurelia, soupira-t-il. Tu ne peux pas échapper à ton destin. Nul ne le peut.

Il se tut.

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu veux dire, Andrei.

— Le Bal est plus important que nous tous, expliqua-t-il. Nous devons honorer ses traditions et nous ne pouvons pas y échapper, même si nous le voulions.

Il soupira de nouveau.

— Mais alors mon arrivée ici n'est pas un hasard ? Lauralynn ? Tristan ? La chapelle à Bristol ?

L'esprit d'Aurelia s'agitait frénétiquement dans toutes les directions, examinant toutes les implications de la révélation d'Andrei.

— La fête foraine à Hampstead, poursuivit-elle. Tu tirais les ficelles...

— Oui, admit Andrei. Il nous a fallu des années pour te localiser. Le Réseau, l'organisation qui nous aide à organiser le Bal chaque année et nous fournit de nombreux artistes, a enquêté pendant très longtemps. Ils ont fini par mettre la main sur tes papiers d'adoption et nous ont informés que tu étais certainement en Grande-Bretagne. On m'a envoyé vérifier que tu étais bien celle que nous pensions. On a écumé les fêtes foraines, les cirques,

les grandes fêtes et ce genre de choses pendant une éternité. On pensait que c'était le meilleur moyen de te trouver, que tu serais instinctivement attirée par ce genre d'endroits...

— Ce n'était même pas mon idée, protesta Aurelia, mais celle de mon amie Siv. Qui est avec le Bal maintenant, avoua la jeune femme avec une pointe de mélancolie.

— Une coïncidence merveilleuse, commenta Andrei en souriant gentiment. En fait, lorsque je vous ai vues, toutes les deux, ce soir-là, je me suis demandé si Siv n'était pas la future Dame. Sa façon de marcher, de s'habiller, de rire...

Aurelia réfléchit à ce qu'elle venait

d'apprendre. Elle passa distraitement la main dans ses cheveux, comme elle le faisait souvent sans s'en rendre compte, et ses yeux tombèrent sur le cœur rouge tatoué sur son poignet.

— Tu m'as suivie ?

— Jamais dans une intention malveillante. Je te le jure.

— Et à Bristol qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as obéi à un ordre ? Tu l'as fait par devoir pour ton Bal ? demanda-t-elle.

Elle avait peur de la réponse.

— Non. C'est arrivé. Plus je te voyais, plus je te voulais. Et quand je t'ai approchée, à la fête foraine, il s'est passé

quelque chose. Comme un courant électrique. Je sais que tu as ressenti la même chose. Je n'ai rien planifié. Ce n'était pas délibéré. Je voulais être ton premier amant. Comme si une voix me disait que ça devait être comme ça. Je te jure que ça n'avait rien à voir avec le Bal. Tu étais... tu es... si belle, et j'avais l'impression que tout nous attirait l'un vers l'autre, que je ne pouvais pas combattre les circonstances, même si je l'avais voulu. Il y a rarement eu des Protectors, c'est une fonction mal définie. J'ai improvisé au fur et à mesure. Je n'avais pas prévu que je tomberais amoureux de toi...

Le cœur d'Aurelia s'emballa en entendant ces mots, à la fois effrayé et en

liesse.

Mais, s'il était vraiment amoureux d'elle comme il le prétendait, pourquoi avait-il l'air aussi abattu ? Aurelia sentit son estomac se nouer.

— L'argent ? C'était toi ? Le Bal ? demanda-t-elle. Rien à voir avec mes parents ?

— C'était nous. Tu fais partie de notre famille.

— Lauralynn et Tristan ?

— Tristan sera le prochain Protecteur s'il m'arrive quelque chose. Sa famille fait partie du Bal depuis de nombreuses années. Lauralynn n'est qu'une compagne de voyage. Une visiteuse que l'on

accueille avec plaisir. Elle travaille parfois pour le Réseau, et nous l'estimons beaucoup, mais elle est solitaire et indépendante...

Andrei lui prit la main, et elle sentit sa chaleur se répandre en elle en cercles concentriques.

— Je sais que ça fait beaucoup de révélations d'un coup. Mais nous t'avons retrouvée et tu nous as trouvés, et c'est tout ce qui compte... (Il hésita.) La décision finale te revient. Ni le Bal ni moi ne t'imposerons quoi que ce soit, ajouta-t-il.

— Quelle décision ? s'enquit Aurelia.
Elle ne savait que penser de tout cela.

— De devenir ou pas Dame du Bal.
D'assumer ton rôle.

Un invisible courant d'air froid traversa la chambre, et ses quatre cœurs, le vrai et les trois tatoués, battirent au même rythme.

— Et si je le deviens ?

— Tu seras formée.

Il y avait du chagrin dans la voix d'Andrei.

— Formée ? demanda Aurelia d'une toute petite voix.

Sa question était purement rhétorique. Elle savait exactement ce qu'il voulait dire. Elle se souvint soudain de l'exposition à laquelle elle s'était rendue

avec Siv et de tout ce qu'elles y avaient vu, notamment les danseuses voilées répondant aux ordres de Walter avec tant de précision qu'il était évident qu'il les avait entièrement contrôlées pendant la durée du spectacle, jusqu'au moindre geste. Elles avaient répondu à ses instructions aussi instinctivement que s'il les avait dirigées par télépathie.

Parce qu'elles avaient été formées, comprit Aurelia.

Ses tatouages continuaient à pulser alors même qu'elle n'était pas excitée. Elle avait l'impression que son système nerveux avait pris la place de son cerveau. De manière rationnelle, elle songea qu'elle devrait en vouloir à

Andrei. Il l'avait manipulée, peut-être pas volontairement, mais elle n'avait été qu'un job comme un autre pour lui, du moins au début.

Et pourtant... elle ne pouvait nier que ses révélations sur sa place dans le Bal l'enthousiasmaient. Allongée à ses côtés, blottie contre son épaule, la fragrance de sa peau parfumant chacune de ses respirations, elle n'avait qu'une envie : qu'il la prenne encore et encore. Il avait raison : entre eux cela avait été électrique, et si elle était si impuissante à combattre ce sentiment pourquoi cela serait-il différent pour lui ?

Ce qu'Andrei lui avait raconté ne faisait que confirmer le sentiment que le

destin présidait sa vie. Son adoption. La fête foraine. Ginger et la fête dans la chapelle à Bristol. Son héritage, qui l'avait poussée à quitter la Grande-Bretagne. La disparition de Siv.

À cet instant, sa situation ne lui parut guère dissemblable de celle des marionnettes de Walter. Il lui semblait que la seule différence entre elle et les femmes voilées, dont la soumission volontaire l'avait tant perturbée, était qu'elles avaient accepté leur destin. Ou non : elles étaient plutôt complices, créatrices de leur propre destinée et pas seulement ballottées par des forces dont elles n'avaient pas conscience et qu'elles ne comprenaient pas. Aurelia pouvait se mettre en colère. Après le Bal, après le

Réseau, cette étrange organisation qui apparemment contrôlait sa vie depuis sa naissance, sans son consentement ou sa compréhension, et qui avait même altéré définitivement sa propre chair sans rien lui expliquer.

Mais, au-delà de sa peur et de sa confusion, Aurelia éprouvait une certitude absolue : elle appartenait au Bal. Comme si toutes les molécules de son corps et de son âme l'avaient conduite là à l'insu de son esprit.

Elle était rentrée chez elle. Et, plus que ça, elle appartenait à Andrei. Si elle acceptait de devenir Dame, le Bal deviendrait sa vie comme il était déjà celle d'Andrei, et elle voyagerait avec

lui. Andrei serait son ancre, l'axe autour duquel son monde tournerait.

Elle avait une seule question à poser.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que la Dame doit être formée ? Si c'est héréditaire, alors c'est de naissance. Comme une lignée royale.

— Mais même les rois et les reines doivent être éduqués avant de pouvoir assumer leur charge, expliqua patiemment Andrei. La Dame du Bal est l'incarnation de toutes les valeurs du Bal. C'est une célébration de la sexualité sous toutes ses formes. Et, tant que tu ne les comprends pas vraiment, tu ne peux pas être la Dame. Et la seule façon de les comprendre est d'expérimenter.

L'observation ne suffit pas.

Ses mots atteignirent lentement sa conscience comme des feuilles d'automne tombant dans le courant. C'était logique, d'une manière terriblement absurde. Mais Andrei s'était exprimé d'un ton morose. Une mélancolie morbide semblait s'être emparée de lui. Aurelia le sentait dans sa posture, soudain raidie, comme pour se mettre en accord avec le trait formé par sa bouche et son regard abattu.

Elle eut tout de suite envie de le réconforter par des caresses. Elle posa la paume de sa main sur sa joue, et il se détendit à son contact, comme si ce simple geste avait le pouvoir d'absorber le fardeau de ses inquiétudes.

Ils avaient passé si peu de temps ensemble. Et encore moins de temps à bavarder. Elle ne savait quasiment rien de lui et que savait-il réellement d'elle ? Jusqu'à présent, ils avaient à peine partagé leurs pensées, leurs vies ou leurs rêves. Et pourtant tout cela n'avait aucune importance quand leurs peaux se touchaient. Comme si leur connexion physique était si forte qu'elle supplantait tout le reste. Lorsqu'ils se frôlaient, Aurelia avait l'impression qu'un profond courant de compréhension passait entre eux comme un courant électrique et qu'il transportait le poids des mots qu'ils auraient pu partager, rendant leur énonciation inutile.

Elle savait exactement ce qui le

troublait.

— Ce ne sera pas toi, n'est-ce pas ?
Qui me formera ?

— Non, répondit-il en posant sa main sur la sienne pour la rapprocher davantage de sa joue. Ce ne sera pas moi.

Devenir la Dame du Bal n'était pas un choix pour Aurelia. C'était qui elle était, point. Elle n'avait pas son mot à dire. Elle savait qu'elle devait en accepter les conséquences, même si elles allaient à l'encontre de toutes les certitudes sur l'amour et la romance qu'elle avait entretenues dans sa vie précédente, avant le Bal.

Cependant, lorsqu'elle arriva au quartier général du Réseau, à Seattle, où se déroulerait sa formation, elle ne parvenait pas à contrôler les battements de son cœur ni l'angoisse qui lui nouait l'estomac et qui ressemblait davantage à une bande de mouettes sauvages et hurlantes qu'à de délicats papillons.

Dans son rôle de Protecteur, il était du devoir d'Andrei d'avertir le Réseau de l'accession d'Aurelia au rôle de Dame et d'accepter le déroulement général de sa formation, en accord avec les traditions dont il était l'héritier. Le Réseau, lui avait expliqué Andrei, n'était pas le Bal, mais une organisation qui œuvrait silencieusement dans l'ombre, facilitant tous les aspects ennuyeux mais essentiels

nécessaires à la mise en place de ce genre d'événements. Pour chaque artiste de cirque, acrobate sexuel, comédien, costumier ou épicurien qui voyageait avec le Bal, il y avait dans le Réseau un comptable ou un responsable administratif, aussi tolérant mais avec des talents différents, qui faisait tourner les rouages derrière les décors.

Ses membres se chargeaient aussi de la sélection et de la formation des danseurs, des trapézistes et autres artistes, et dirigeaient des activités secondaires dans le même domaine mais sans rapport avec le Bal. Cette organisation aimait s'entourer de mystère et de secret, aussi le savoir d'Andrei sur ses activités était-il parcellaire.

Il avait proposé de l'accompagner dans leurs bureaux, mais il était incapable de lui expliquer comment les choses se dérouleraient ensuite. Andrei n'avait jamais assisté à la formation d'une Dame, et, comme la mère d'Aurelia avait pris la fuite avant le début de ses études, cela faisait longtemps que cette étape n'avait pas eu lieu, même si on lui avait raconté comment cela se déroulait par le passé.

Apprendre l'histoire du Bal, du moins celle que l'on connaissait, faisait partie de sa formation de Protecteur, mais il fit rapidement remarquer à Aurelia que les choses avaient évolué en fonction des normes sexuelles et culturelles, et qu'Aurelia ne recevrait certainement pas la même formation que les anciennes

Dames.

De l'extérieur, le siège du Réseau ressemblait à un immeuble de bureaux banal, et de l'intérieur à l'image que se faisait Aurelia de n'importe quelle compagnie, très loin du décor fantastique du Bal.

Une femme brune d'âge moyen et aux grandes lunettes rondes les accueillit à la porte, nota leurs noms et pianota sèchement sur le clavier de son téléphone, prévenant les autres membres de l'équipe de leur arrivée. Elle portait un badge avec son seul prénom, « Florence » et aurait pu être secrétaire n'importe où, si l'on exceptait l'étroitesse de sa jupe droite, qui

enserrait tellement ses jambes qu'elle était virtuellement entravée, et la courbe très marquée de sa taille qui suggérait qu'elle portait un corset étroitement lacé.

Aurelia n'avait jamais vu de chaussures semblables aux siennes. Elles étaient d'un noir profond et brillaient comme de la lumière reflétée sur de l'eau, mais elles n'avaient pas du tout de semelles : quand elle se dressait, elle était obligée de se tenir sur la pointe des pieds comme une ballerine. Un très long et fin talon lui maintenait les pieds quasiment à la verticale. Aurelia trouvait incroyable que Florence puisse se déplacer sans tomber avec de telles chaussures.

— Est-ce que c'est un uniforme ?
murmura-t-elle à Andrei pendant qu'ils attendaient d'être reçus.

— Non, répondit-il. C'est peut-être un costume qu'elle a choisi. Ou qu'un maître lui a demandé de porter. Ce qui revient au même au fond...

— Pourquoi ?

Aurelia s'attendait à ce que sa formation comporte ce genre de restrictions vestimentaires. Si elle devait comprendre ce genre de choses en tant que Dame, autant commencer tout de suite.

— Des entraves naît une certaine forme de liberté. Parfois, se cramponner est une

autre manière de lâcher prise, répondit-il.

Aurelia n'eut pas le loisir de méditer longtemps sur ces paroles : on vint rapidement les chercher. Les deux femmes qui vinrent à leur rencontre étaient aussi différentes que le jour et la nuit.

L'une portait un tailleur gris dont la jupe lui arrivait à mi-mollet. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon sévère. Elle parlait et marchait avec l'autorité naturelle d'une gouvernante et elle avait tout l'air de quelqu'un à qui, en d'autres temps et en d'autres lieux, on aurait donné du « Madame » à voix basse et apeurée.

L'autre était vêtue d'une robe en velours bordeaux qui moulait les courbes

de son corps aussi étroitement qu'une peau de serpent et qui formait une traîne derrière elle. Ses cheveux étaient d'un noir d'ébène et cascadaient librement sur ses épaules. Une certaine douceur émanait d'elle et formait un contraste saisissant avec la sévérité de son acolyte. Dans la main gauche, elle portait un pot contenant un bonsaï délicatement taillé. La plante était en fleur et croulait sous les bourgeons blancs et rouges dont la combinaison rappelait le sang sur la neige. Elle tendit la main droite à Aurelia qui la serra, surprise de sa force et de sa chaleur.

— Aurelia, la salua la femme en rouge d'une voix si musicale que chaque mot formait une chanson à lui seul. Nous

sommes ravies de te rencontrer enfin. Je suis Mme Denoux. C'est nous qui nous occuperons de ta formation.

Elle inclina la tête en direction de la femme en gris, qui n'avait toujours pas de nom. Toutes deux saluèrent Andrei d'un hochement de tête. Ce dernier se tenait aux côtés d'Aurelia, silencieux. Il était évident qu'ils avaient été présentés auparavant ou qu'ils se connaissaient déjà, au moins par leurs fonctions de Protecteur et de Formatrice.

Andrei et Aurelia furent ensuite conduits dans un dédale de couloirs monotones qui parcouraient l'immeuble comme des tunnels dans une ruche et finirent par atteindre une porte à double

battant qui s'ouvrait sur un jardin parfaitement entretenu.

La pelouse était tondue de manière minimaliste, à l'orientale, avec des fleurs soigneusement taillées au milieu de rochers et de plans d'eau qui donnaient à l'endroit un aspect serein et ordonné. Ainsi environnée du doux bruit de l'eau et du bruissement des feuilles d'un vert profond sous l'effet de la brise, Aurelia inspira profondément et se détendit.

Andrei lui serra la main. La jeune femme n'était pas habituée à l'aspect professionnel du Réseau, mais le jardin était d'une justesse sans âge, comme si chaque feuille était exactement à sa place. C'était un endroit où elle se sentait bien.

Au centre se dressait une pagode à un seul niveau. Elle était légèrement surélevée, et on y accédait par quelques marches sur le côté. Elle était dénuée de tout ameublement et ressemblait davantage à un kiosque à musique ou à une scène qu'à un endroit où s'asseoir pour jouir de la vue.

Au centre de cette construction se tenait une pièce ronde faite de verre, comme un aquarium. Ils empruntèrent un sentier pavé qui traversait la pelouse, gravirent les marches qui menaient à la pagode et restèrent derrière Mme Denoux et Mademoiselle Tailleur-Gris. Ces dernières s'arrêtèrent devant la paroi vitrée et posèrent chacune une main sur une partie qui ne se différenciait en rien

des autres, du moins aux yeux d'Aurelia. Il y eut un faible chuintement lorsque le verre bougea grâce à un mécanisme invisible, révélant une porte. Les femmes leur firent signe de les suivre, et tous franchirent le seuil.

— C'est ton père qui a conçu cet engin, murmura Andrei à Aurelia.

Elle intégra cette révélation sans un mot : en fonction de ce qui se produirait dans cet endroit, peut-être aurait-elle préféré ignorer cette information.

Ils avaient pénétré dans une chambre peu meublée. Un futon bas trônait au centre de la pièce : on ne pouvait y accéder que par quatre petits ponts de même taille qui divisaient la pièce en

quatre quartiers comme le cadran d'une boussole et permettaient de franchir l'eau qui circulait dans toute la pièce à la manière d'une douve. De la fumée s'élevait de la surface de l'eau, et l'une des sections contenait un bidet et des toilettes blancs si artistiquement dissimulés qu'Aurelia pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'une sculpture. La lumière pénétrait de toutes parts.

— C'est ici que tu vivras, annonça Mme Denoux.

Aurelia remarqua l'absence de rideaux. Quiconque déciderait de traîner dans le jardin ou de regarder par les fenêtres qui le surplombaient verrait tout ce qui se passait dans cette pièce. On lui

interdisait toute intimité. Elle serait exposée même lorsqu'elle se déshabillerait ou irait aux toilettes.

— Pendant combien de temps ?
demanda-t-elle.

— Le temps qu'il faudra, répondit
Mme Denoux.

Ce qu'ils attendaient ou vers quoi il faudrait tendre demeurait un mystère pour Aurelia. Cependant, en écoutant Mademoiselle Tailleur-Gris énoncer une liste de règles et d'instructions épinglée sur son dossier, elle comprit que tant qu'elle vivrait dans cet immeuble son corps et son esprit ne lui appartiendraient plus : elle deviendrait la propriété de ceux qui étaient chargés de sa formation.

On ne lui banderait pas les yeux, mais elle avait ordre de les garder toujours fermés afin de préserver l'anonymat de ses différents formateurs et d'aiguiser ses autres sens, ce qui améliorerait sa formation.

Aurelia commençait à en avoir assez de se voir maintenue dans l'ignorance, mais elle accepta cela et tout le reste. On lui expliqua clairement qu'elle était libre de presser n'importe quand le petit bouton blanc fixé sur le côté du lit : un membre du Réseau serait immédiatement averti qu'elle souhaitait interrompre sa formation et quitter les lieux. Quelqu'un viendrait aussitôt l'escorter vers la sortie, et il ne lui serait fait aucun mal. Si elle voulait arrêter un exercice en cours, il lui

suffisait de dire « Stop » ou, si elle était dans l'impossibilité de parler, elle devait grogner trois fois.

Elle faillit presque faire machine arrière lorsqu'on en arriva aux conditions de visite d'Andrei. Le Bal avait rarement utilisé des Protecteurs à temps plein par le passé : hormis à présent et à de rares occasions, il y avait toujours eu une Dame.

Cependant, même si aucun règlement n'interdisait à un Protecteur de former une union avec la Dame, le Réseau s'accordait à trouver la situation inattendue et hautement inconvenante. Plus important encore, certains membres puissants du Réseau pensaient que la

présence d'Andrei pouvait perturber la formation d'Aurelia.

Elle pouvait s'attacher trop à lui et être ainsi incapable de se donner pleinement à ses formateurs. Le processus pourrait alors être ralenti, voire empêché, et ils ne voulaient pas courir le risque de perdre encore une Dame. Il se murmurait qu'Aurelia était après tout la fille de sa mère et que prendre la fuite pourrait bien être héréditaire.

Aurelia ne sut jamais ce qu'Andrei avait promis au comité d'organisation du Bal ni dans quelle mesure il en avait débattu avec eux. On lui annonça juste qu'il serait présent lors de certaines séances et qu'il aurait la permission de

passer parfois la nuit avec elle, mais jamais plus d'une fois par semaine.

Cependant, en échange, elle devait autoriser tout le monde à pénétrer dans sa chambre à toute heure de la nuit. Quelle que soit la personne qui entraît alors et ce qui se déroulait ensuite, elle devait garder les yeux clos toute la nuit.

Andrei était à ses côtés lorsque Mme Denoux énonça ce règlement.

Aurelia fronça les sourcils.

— Vous voulez dire qu'Andrei n'aura le droit de coucher avec moi que si d'autres hommes y sont autorisés aussi ? Et que je ne saurai jamais de qui il s'agit ?

— D'autres partenaires. Pas uniquement des hommes, corrigea Mme Denoux tout en hochant la tête pour montrer qu'Aurelia avait bien compris.

Aurelia sentit la main d'Andrei enserrer la sienne comme dans un étau, mais il ne protesta pas.

La jeune femme savait qu'elle n'avait pas son mot à dire, mais elle décida à ce moment précis que nul ne lui déroberait son cœur comme l'avait déjà fait Andrei, même si elle donnait son corps. Ses autres amants ne pourraient rien changer aux sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

On leur permit de passer le reste de l'après-midi et le début de la soirée ensemble, et ils passèrent ces quelques

heures étroitement enlacés sur le futon. La porte était restée grande ouverte, et les parfums du jardin parvenaient jusqu'à eux.

Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'au départ d'Andrei. Ils se levèrent alors lentement et ils s'enlacèrent de nouveau sur le seuil, comme s'ils ne supportaient pas d'être séparés.

Andrei caressa doucement le visage d'Aurelia puis, alors qu'il pressait ses lèvres sur les siennes, il enserra sa gorge de ses deux mains, comme pour la faire sienne. Elle n'appartenait qu'à lui, quoi qu'en dise le Réseau.

Aussi abruptement qu'il l'avait agrippée, il la lâcha et s'éloigna.

Aurelia avait l'impression qu'il avait emporté son vrai cœur avec lui et ne lui avait laissé que les simulacres tatoués sur sa poitrine et plus bas.

Durant toute la nuit, une étrange pression pesa sur son cou, comme si sa main était toujours là pour lui rappeler qu'elle lui appartenait. Elle accueillit cette sensation dans son sommeil et quand, au réveil, elle découvrit que son cou était nu elle se mit à pleurer.

Ce fut sa dernière nuit normale.

Au matin, la formation débuta.

LE JEU DES DEUX MOITIÉS

LORSQUE AURELIA S'ÉVEILLA LE LENDEMAIN MATIN, une main se posa sur son visage et lui maintint les yeux fermés. Son premier réflexe fut de hurler. Puis elle se souvint de l'endroit où elle se trouvait. Au siège du Réseau, sur le point d'entamer sa formation de nouvelle Dame du mystérieux Bal itinérant. Ce n'était donc pas un rêve.

On lui avait juste permis de garder les yeux ouverts une fraction de seconde, afin de s'assurer que le lit à côté d'elle était bien vide. Andrei était parti. Son cœur se serra.

— Les yeux fermés pendant le bain, ordonna une voix qui n'était ni masculine ni féminine.

Le couvre-lit fut rapidement ôté ainsi que la chemise de nuit en coton qu'on lui avait fournie pour dormir. Elle fut conduite prudemment jusqu'à l'eau chaude qui entourait le futon et baignée.

Aurelia était désormais habituée à se montrer nue au regard des autres ; aussi, lorsque les mains la lavèrent entièrement, savonnèrent ses seins et passèrent un

linge humide dans la vallée de ses fesses et la fragile échancrure de sa fente, elle n'eut pas envie de protester.

Après le bain, on lui enfila un chemisier blanc et une jupe en coton qui lui arrivait aux genoux. Les deux vêtements étaient suffisamment légers pour lui permettre de se mouvoir facilement, et, comme on ne lui avait fourni aucun sous-vêtement, Aurelia était pleinement consciente de sa vulnérabilité. Malgré l'absence de stimulation, ses tétons durcirent dès qu'ils entrèrent en contact avec le tissu raide de son chemisier, et, plus bas, elle se sentit délicieusement nue sans la protection d'une culotte.

Mme Denoux fit son apparition dès que les domestiques qui avaient présidé à son bain et à son habillage eurent disparu. Elle était accompagnée de Florence, la femme qui était à la réception la veille et qui portait à présent un costume noir et blanc de soubrette française. Elle transportait une table, une chaise et un panier rempli d'outils de jardinage.

Mme Denoux lui expliqua que Florence était chargée de la première phase de son apprentissage. Celle-ci était fort occupée à disposer son matériel, exhibant avec régularité ses cuisses chaque fois qu'elle se penchait et que sa courte jupe à volants remontait, dévoilant le haut de ses bas.

— Ma partenaire et moi viendrons te

voir souvent, poursuivit Mme Denoux. Nous voulons que tu nous fasses un compte-rendu de toutes tes tâches et de toutes les étapes de ton évolution. Tes pensées, tes sentiments et tout le reste. Toutes les questions que tu te poses. Inutile de nous cacher quoi que ce soit, prévint-elle, parce que nous savons tout.

— Si vous savez déjà ce que je ressens, pourquoi devrais-je prendre la peine de vous dire quoi que ce soit ? demanda Aurelia, agacée.

— Parce que verbaliser t'aidera à comprendre.

On la laissa avec Florence qui lui expliqua avec force détails comment prendre soin du bonsaï aux pétales blancs

que ses deux formatrices lui avaient offert en guise de cadeau de bienvenue et des autres plantes du jardin.

— Du jardinage ? s'étonna Aurelia.
C'est ça, ma formation ?

— Je n'ai pas le droit de répondre aux questions, répliqua Florence.

Chaque outil fourni était ridiculement petit, comme si Alice l'avait rapporté du jardin du Chapelier fou du pays des merveilles. L'arrosoir avait la taille d'une tasse à thé, ce qui contraignait Aurelia à le remplir sans cesse. Le sécateur était grand comme une paire de ciseaux à ongles, ce qui rendait la taille de la haie longue et pénible.

Elle passa les premiers jours dans un état d'irritation et d'ennui absolu. Elle aurait souhaité que Mme Denoux ou Mademoiselle Tailleur-Gris viennent la voir comme elles l'avaient promis, afin de pouvoir leur dire sa façon de penser, mais aucune des deux ne se montra. Aurelia fut livrée à elle-même en dehors de ses compagnons de bain, qui venaient tous les jours, et des plantes qu'elle entretenait.

Le troisième ou quatrième jour, son agacement s'apaisa. Le temps ralentit. Elle commença à avoir hâte qu'arrive le matin, et le rituel du bain, pour pouvoir être en contact avec des gens. Elle se mit à apprécier aussi le jardinage : c'était la seule activité qui lui était permise et la

seule où elle pouvait utiliser sa vue.

Elle gardait les yeux clos même pour manger. Au début, elle trouva que permettre à quelqu'un de la nourrir comme un enfant était une expérience frustrante, humiliante et effrayante. Ses bras et ses mains pendaient, inutiles, à ses côtés, mais elle ne pouvait s'empêcher de les lever vers sa bouche chaque fois qu'elle sentait qu'une cuillerée de mystérieuse nourriture approchait ses lèvres. Elle ne reconnaissait pas toutes les saveurs de ce qu'elle ingurgitait. Quoiqu'on lui donne à manger, ce n'étaient pas des plats auxquels elle était habituée.

Il y avait des bouillons au goût de rose, de petites génoises à l'odeur de litchi qui

se dissolvaient sur sa langue et un liquide sombre et épais qui pétillait dans sa gorge.

Chaque repas avait ses qualités, et, une fois qu'Aurelia eut appris à faire confiance aux mains qui la nourrissaient, son attention se concentra sur les changements que provoquait chaque plat dans son corps et dans son humeur. Ses petits déjeuners lui donnaient une énergie comme elle n'en avait jamais connu, et les dîners la détendaient et la préparaient au sommeil.

Dès qu'elle trouva du réconfort dans le fait d'être nourrie par ses domestiques, ceux-ci disparurent. Une gamelle fut posée devant elle pour qu'elle y lape

directement sa nourriture. Elle sentit immédiatement monter en elle un vent de rébellion. Combien de personnes la regardaient agir comme un animal ? songea-t-elle. Se moquaient-ils d'elle ? Cependant, elle baissa la tête avec soumission et tira la langue pour goûter un ragoût sucré et salé comme de la réglisse. Cette façon de manger finit par devenir naturelle aussi.

Elle remarqua que la grenade ne figurait jamais au menu. Aussi apaisants que soient les breuvages tièdes et épicés qu'on lui donnait avant le coucher, ses nuits étaient toujours agitées, pleines du souvenir d'Andrei. Il arrivait souvent que la brûlure du cœur près de son sexe la réveille, et elle découvrait alors qu'elle

avait joui dans son sommeil.

Les jours et les nuits continuèrent à s'écouler. Elle en avait perdu le compte. D'autres tatouages firent leur apparition, sans aucun contact sexuel autre que ses propres doigts jouant avec talent sur son clitoris.

Quand son esprit vagabondait, elle songeait souvent à Siv. Où était-elle à présent ? Toujours avec le Bal ? Ou avec Walter ? Voyageait-elle ?

Des pensées perturbantes de Tristan et de sa séduction trouble l'assaillaient parfois. Elle tentait de les chasser mais en était incapable, et des images du jeune homme combattaient celles d'Andrei dans ses rêves éveillés.

Un matin, alors qu'elle était perdue dans la contemplation des pétales rouges et blancs de son bonsaï, trois bourgeons rose pâle fleurirent à l'intérieur de son poignet vierge. Un autre jour, alors qu'elle prenait plaisir à prendre son bain, elle sentit une sensation familière sur son mollet : elle baissa les yeux et découvrit un oiseau en plein vol se matérialiser lentement juste sous son genou.

Cependant, ni Mme Denoux ni Mademoiselle Tailleur-Gris ne vinrent écouter ses réflexions, et elle prit l'habitude d'analyser chaque changement physique et moral dans la solitude de son propre esprit.

Même si ses domestiques veillaient

scrupuleusement à son confort, elle avait toujours la tentation d'ouvrir les yeux, beaucoup plus souvent que si elle avait eu les yeux bandés. Peut-être, songea-t-elle, parce qu'elle avait le choix d'obéir ou pas. On ne lui avait pas ôté l'usage de la vue, c'était elle qui avait choisi de ne pas s'en servir, et combattre l'instinct qui lui ordonnait de voir était beaucoup plus difficile qu'accepter de garder un bandeau. Avec le temps, cependant, elle s'habitua à garder les yeux clos quand on le lui ordonnait et elle finit par avoir l'impression que ses paupières étaient si pesantes qu'elle n'aurait pas pu les ouvrir même si elle l'avait voulu.

C'est alors qu'un matin, sans crier gare, on lui annonça qu'elle avait une

journée de repos et qu'il en serait ainsi à intervalles réguliers. Elle avait le droit de sortir de l'immeuble et d'aller marcher sous le crachin qui emprisonnait Seattle dans un cocon.

On lui rendit ses vêtements pour l'occasion, et l'air marin eut sur elle un effet à la fois revigorant et perturbant. Mais, avec les yeux bien ouverts, la ville lui parut terne et sans charme.

Une fois qu'Aurelia eut maîtrisé l'art de l'aveuglement volontaire, son premier visiteur nocturne vint à elle après sa première balade humide dans le monde extérieur.

Le temps n'avait plus aucune importance à présent, mais Aurelia avait

l'impression qu'il s'était écoulé plusieurs semaines depuis qu'elle avait fait l'amour avec Andrei pour la dernière fois, et son corps répondit instinctivement aux caresses de la main ferme qui se glissa sous les couvertures et soupesa chacun de ses seins avant de titiller ses tétons et de s'aventurer plus bas, avec une lenteur si délibérée que, lorsqu'elle parvint enfin à son sexe, Aurelia était si excitée qu'elle écarta largement les jambes sans autre forme d'encouragement.

Un doigt se glissa en elle, et un corps élancé se pressa contre le sien. Ce n'était pas Andrei. Cet homme était plus mince et entièrement épilé. Il avait un goût différent, de cigarette masquée par une pastille à la menthe. Sa queue était longue

et épaisse, et si dure qu'elle pulsait : lorsque Aurelia la saisit pour apaiser son excitation en la caressant, elle imagina qu'elle pouvait sentir le cœur de l'homme battre sous ses doigts.

Il fut lent et doux avec elle ; peut-être savait-il qu'il était le premier étranger à lui rendre visite dans le cadre de sa formation. Lorsque leurs corps se rejoignirent, ils s'emboîtèrent aussi facilement qu'une vague revient à la mer, comme s'ils avaient déjà couché ensemble de nombreuses fois auparavant.

Il demeura religieusement silencieux tout du long. Seuls ses gestes parlaient pour lui.

Il fut le premier d'une longue série

d'hommes et de femmes, qui la baisèrent derrière les murs vitrés de la chambre dans laquelle se déroula sa formation, au siège du Réseau.

La nuit suivante, trois hommes lui rendirent visite l'un après l'autre. La nuit d'après, un groupe d'hommes la rejoignit au lit ; ils arrachèrent les couvertures qui recouvraient son corps encore endormi, remontèrent sa chemise de nuit et la prirent avec une telle rapidité qu'elle eut l'impression de rêver. Elle faillit ouvrir les yeux lorsque la lumière fut allumée et l'agressa, mais elle résista à la tentation. Elle ne sut ainsi pas s'ils étaient trois, quatre, cinq ou plus. Ils n'étaient plus qu'un entremêlement de bras et de jambes, de sexes et de mains qui la

caressaient, l'empoignaient, la soulevaient par les cheveux pour pousser sa bouche vers un pénis rigide ou écartaient ses cuisses pour faciliter le passage de celui qui voulait la pénétrer.

Être ainsi utilisée par plusieurs hommes à la fois fut une expérience profondément relaxante pour Aurelia. Après tant de jours tranquilles passés à ne rien faire d'autre que se baigner, dormir, errer dans les rues de Seattle ou tailler les branches de son bonsaï, son esprit était dans un état semi-permanent de détente : être dominée par de multiples partenaires lui paraissait normal.

Elle n'avait pas besoin de penser, pas même de se demander que faire de son

corps : les hommes et les femmes qui entraient dans son lit la manipulaient comme une poupée sans vie qui n'existait que pour leur donner du plaisir.

Libérée de la distraction mentale que représentaient ses pensées et sans savoir qui la baisait, Aurelia ne vivait que par ses sensations. Chaque caresse d'une autre peau effleurant la sienne, chaque pression ferme sur ses tétons, chaque coup de reins qui la remplissait tout entière semblait dix fois plus intense que tout ce qu'elle avait expérimenté auparavant, dans ce qui lui semblait être une autre vie. Il y avait un avant et un après le Bal.

Lorsqu'un homme renversa doucement

sa tête en arrière pour l'aider à boire, elle eut l'impression de sentir chaque goutte d'eau sur sa langue et dans sa gorge. Le même homme l'étendit tendrement sur le lit, pencha la tête sur sa chatte et la lécha, fermement mais lentement, puis agita et tordit sa langue selon des motifs géométriques précis qui orchestrèrent la montée de son désir avec une précision parfaite.

Lorsqu'elle jouit, tous ses tatouages s'animèrent en même temps et brûlèrent si ardemment qu'elle eut l'impression de ne plus exister du tout en dehors des marques gravées dans sa chair.

Lorsque ses visiteurs disparurent, elle sombra immédiatement dans un profond

sommeil. Ce n'est qu'au matin qu'elle songea à ce qui s'était passé et qu'elle fut envahie par l'inquiétude, la culpabilité et la honte.

Les lumières de la pagode étaient aussi lumineuses que des projecteurs sur une scène alors que le reste du jardin était plongé dans une obscurité absolue ; Aurelia savait que les excès de la nuit avaient été clairement visibles pour tous ceux qui se trouvaient à proximité.

Andrei avait-il regardé ? Si oui, qu'avait-il vu ? Des images apparurent spontanément dans son esprit, comme si elle était à sa place et qu'elle assistait à la scène en dehors de son propre corps. L'expression de son visage se

métamorphosant en un masque de pur plaisir chaque fois qu'un nouvel amant la prenait. La courbe de ses lèvres qui s'ouvrait pour laisser passer un cri chaque fois qu'elle jouissait.

L'empressement qu'elle avait mis à accepter que les hommes lui fassent prendre toutes les positions qu'ils voulaient. Sa façon de bouger les hanches d'avant en arrière comme un animal en rut afin de faciliter leur passage.

Son corps avait été modifié aussi. De fins bracelets tatoués ornaient à présent ses poignets et ses chevilles. De délicates perles blanches enserraient sa taille étroite. Même si elle pouvait effacer de son esprit tous les actes sexuels auxquels elle s'était livrée, elle ne pourrait jamais

les effacer de son corps. Le Bal dessinait son chef-d'œuvre sur sa peau.

Finalement, comme si elle avait senti un changement dans son attitude et sa baisse d'estime d'elle-même, l'une de ses formatrices lui rendit visite.

C'était Mademoiselle Tailleur-Gris. N'ayant parlé à personne depuis longtemps, Aurelia ouvrit son cœur à la femme sans nom sagement assise sur un tabouret en face d'elle, qui notait absolument tout ce qu'elle disait sur un bloc-notes jaune.

— Le sexe ne doit jamais te faire honte, finit par répondre sa confidente. La seule chose dont tu dois avoir honte, c'est la violence.

Mademoiselle Tailleur-Gris ne s'étendit pas davantage et ne fournit aucune autre explication ni opinion, mais ces quelques mots apaisèrent Aurelia.

En y réfléchissant, elle songea que les nuits passées avec ses autres amants n'avaient en rien altéré le désir profond qu'elle éprouvait pour Andrei ni amoindri l'envie qu'elle avait du contact de sa peau. Peut-être serait-il possible d'appartenir à la fois à Andrei et au Bal. Mais elle ne pouvait pas chasser de son esprit le regard plein de tristesse qu'il avait eu en lui expliquant qu'elle serait « formée » par d'autres.

Elle voulait plus que tout l'enlacer et lui prouver que, malgré tout ce qu'il avait

vu, son cœur lui appartenait toujours. Sa seule consolation était que, selon les termes du contrat établi par le Réseau, il ne devrait plus tarder à venir passer une nuit avec elle.

La nuit suivante, il entra dans sa chambre et la baisa avec l'énergie d'un homme possédé.

Son souffle était brûlant, et, lorsqu'il posa les lèvres sur les siennes, Aurelia le reconnut tout de suite. Le cœur tatoué sur sa poitrine avait commencé à l'élancer dès qu'il s'était approché, comme si sa chair reconnaissait la carte de ses mouvements, le bruit de ses pas, la forme de sa respiration avant même que leurs peaux se touchent.

— Tu es venu, murmura-t-elle.

— Oui. Je suis venu.

Sa voix était rauque de désir et de chagrin, mais la complexité de ces deux émotions demeura inexprimée, uniquement communiquée par la façon dont il la souleva et la porta vers le mur de verre contre lequel il la baisa sauvagement, probablement pour que le Réseau tout entier soit au courant.

Il la maintenait si étroitement que son emprise était un étau dans lequel elle serait volontiers restée prisonnière pour l'éternité. Tandis que sa queue la transperçait, tous ses tatouages flamboyèrent si violemment que la jeune femme eut l'impression qu'elle était sur

le point de s'enflammer littéralement sous l'effet du besoin animal qu'elle avait de lui et de le consumer avec elle, ne laissant derrière eux que des cendres.

Elle se réveilla avant l'aube et découvrit qu'il était déjà parti. C'est à ce moment-là qu'Aurelia comprit pourquoi sa mère avait pris la fuite.

C'était trop pour une seule personne. Elle éprouvait suffisamment de désir pour alimenter une armée entière. Cela la détruirait.

Elle ne pouvait pas le supporter. Mais elle le devait, et elle le ferait.

Et, tout au long de cette formation, elle chérit l'idée d'Andrei, transformant son

existence en trésor qui l'attendait de l'autre côté de l'arc-en-ciel, destination finale de son voyage.

Le soleil commençait à peine à pointer au-dessus de l'horizon et à darder ses rayons sur le jardin du Réseau. Les assistants préposés au bain ne seraient pas là avant une heure. Aurelia savait qu'elle ne parviendrait pas à se rendormir ; elle rejeta donc les couvertures et fouilla dans les accessoires de bain jusqu'à ce qu'elle trouve une brosse à dents neuve. Elle s'agenouilla et commença à frotter le sol chaulé de la pagode.

Il n'y avait nul bruit en dehors de celui de l'eau qui coulait de la brosse et du frottement des soies sur la pierre. Elle avait mal aux genoux, mais elle appréciait le rythme simple du mouvement de va-et-vient de son bras et de sa main, et elle devint rapidement très attentive à chacune de ses sensations. La façon dont ses muscles se tendaient et se rétractaient, l'humidité de l'eau sur sa peau, la pression de sa veste sur ses seins.

Elle avait la vague impression qu'elle n'existait plus en tant qu'Aurelia. Comme si, depuis qu'elle vivait là, elle avait perdu l'enveloppe qui faisait d'elle un individu et qu'elle n'était plus à présent qu'un amas de chair et d'os, parfois de pensées et de sentiments, mais qui ne lui

appartenaient pas. C'était une idée libératrice, et l'émotion puissante qui l'avait saisie au réveil s'estompa sous l'effet du travail manuel.

Pour la première fois de sa vie, elle apprécia d'exister dans l'instant, sans se demander ce qu'elle devrait faire ensuite. Lorsqu'elle comprit cela, un autre tatouage fit son apparition : une coccinelle rouge et noir sur le bout d'un de ses doigts.

Ce soir-là, après un dîner léger composé d'un bouillon qui ressemblait vaguement à de la tomate et évoquait les barbecues en bord de mer durant de tièdes après-midi, Mme Denoux entra dans sa chambre et lui annonça qu'elle

était prête.

Aurelia ne lui demanda pas à quoi. Cela lui semblait sans importance à présent.

Le lendemain, le bain fut plus long que d'habitude. Après avoir été lavée et séchée, on la massa avec une huile parfumée. Chaque mouvement faisait parvenir à ses narines une bouffée de sa propre odeur. Elle sentait bon l'été, comme un mélange de citrons fraîchement pressés et de pétales de roses. On démêla ses cheveux sans les coiffer. Ses assistantes ne la vêtirent pas, et Aurelia attendit le bruit sec du fermoir d'un bijou ou le raclement du rasoir sur ses poils pubiens, puisqu'elle ne s'était pas rasée

depuis son arrivée à Seattle, mais en vain. On la conduisit ainsi, nue et les yeux fermés, par la porte vitrée et à travers le jardin.

L'herbe était douce et humide, et Aurelia imagina ressentir la pression de chaque brin sous la plante de ses pieds. Elle sourit lorsqu'une brise légère ébouriffa ses cheveux et elle ne s'arrêta pas pour rajuster les mèches qui volaient devant ses yeux. Comme elle était privée de l'usage de la vue, elle ne pouvait pas savoir combien de personnes l'entouraient, mais elle eut l'impression d'être le centre d'une petite foule. Elle entendait un faible sifflement de respirations et d'épisodiques murmures de conversation.

Et la fragrance légère mais caractéristique de la grenade.

Ce parfum agissait sur elle comme la clochette sur l'un des chiens de Pavlov. Aurelia en eut le souffle coupé. Toutes les cellules de son corps s'embrasèrent de désir. Le tatouage sur son cœur flamboya encore plus fort. Son corps tout entier commença à frissonner, mais, juste avant qu'un orgasme la secoue, une voix se fit entendre.

— Arrête.

Et elle obéit. Aurelia ne savait pas si elle s'était elle-même empêchée de jouir ou si la voix avait le pouvoir de jeter un manteau de glace sur son excitation. Son pouvoir et celui de quelqu'un d'autre

s'étaient mélangés.

Elle n'avait pas besoin qu'on lui dise qui avait parlé. C'était Walter.

— À genoux.

Elle obtempéra. La terre était humide sous ses jambes. Lorsque Walter se rapprocha et se pencha vers elle, un courant d'air froid effleura sa peau.

La paume de sa main était tiède sur sa joue. Puis il ôta sa main et leva le bras : un imperceptible souffle d'air effleura son visage.

Aurelia se prépara instinctivement à recevoir un coup. Cependant, lorsque la main de Walter la gifla violemment, elle souffla sous l'effet du choc. Elle

combattit l'envie d'ouvrir les yeux et blottit sa joue contre sa main, qui reposait à présent gentiment contre sa figure.

Elle entendit un sifflement mécontent dans la foule. Andrei ? Assistait-il à la scène ?

Des pensées semblables à des bulles de savon flottaient lentement à la surface de son esprit. La gifle ne lui avait pas fait mal. Elle n'avait pas non plus éprouvé l'envie de lever le bras pour se protéger. Elle avait confiance en Walter. En eux tous. Elle se sentait en sécurité ici. Lorsqu'elle prit conscience de cela, elle se détendit encore davantage. Elle s'enracina dans le sol. Elle permit aux brins d'herbe sur lesquels elle reposait

d'absorber le poids de son corps et de son esprit, et de toutes les inquiétudes éparses qui naissaient tandis que Walter bougeait autour d'elle.

— Debout, intima-t-il.

Aurelia se leva avant même qu'il lui en donne l'ordre, comme si ses membres avaient hâte d'obéir sans avoir besoin de passer par son cerveau. On lui leva les bras au-dessus de la tête et on lui attacha les poignets et les chevilles.

Des doigts – *ceux de Walter*, songea Aurelia, même si cela n'avait aucune espèce d'importance – caressèrent doucement ses chevilles puis remontèrent le long du creux de ses genoux jusqu'à la peau fine de ses cuisses. Son corps réagit,

et elle sentit grandir son excitation lorsqu'il approcha de son sexe. Il ne la doigta pas, même si Aurelia se débattit pour lui montrer qu'elle l'aurait voulu. Elle était de plus en plus excitée et elle mourait d'envie d'éprouver la merveilleuse jouissance qui suivait la pénétration.

Lorsqu'elle jouit enfin, ce fut d'une manière totalement différente de tout ce qu'elle avait connu jusque-là.

Il y eut de nouveau le changement de pression dans l'air quand Walter leva le bras, cependant ce ne fut pas sa main qui s'abattit sur elle, mais un instrument à la fois dur et doux, qui atterrit avec un bruit sourd sur ses fesses, puis sur son dos et

enfin sur ses épaules. Chaque impact semblait effacer un aspect de son ancienne vie, qui s'évaporait dans ses soupirs. Chaque coup était plus fort que le précédent, et, lorsque Walter la fouetta pour la dernière fois avec un bruit puissant, son corps tout entier eut un soubresaut, et elle cria.

Toutes ses pensées et tous ses souvenirs avaient été emportés, et Aurelia ne ressentait plus rien que l'instant présent, une sensation d'incroyable légèreté, comme si son corps lévissait, libéré de toute entrave.

— Oui, commenta Walter, satisfait. Maintenant.

Il posa les mains sur sa nuque, et un

flot de chaleur et d'énergie se répandit en elle comme une explosion, prenant naissance dans ses pieds et s'arrêtant aussi rapidement qu'il avait commencé, juste sous les doigts de Walter. Pas d'échappatoire possible : sa peau brûlait avec la même intensité douloureuse que lorsque ses tatouages apparaissaient.

On la délia, et elle s'effondra sur le sol. Andrei la rejoignit immédiatement. Aurelia garda les yeux clos comme on le lui avait ordonné, mais elle le reconnaissait comme elle l'avait toujours fait. Son contact, son odeur, sa façon si caractéristique de la bercer contre lui, absorbant sa douleur et son trouble dans son étreinte puissante.

Aurelia n'avait pas besoin de voir son reflet dans un miroir pour comprendre ce qui s'était passé, mais, lorsqu'elle le fit, elle ne fut pas surprise d'apercevoir les contours d'un énième tatouage, cette fois-ci autour de son cou.

C'était une épaisse chaîne en fer autour de laquelle s'enroulait une guirlande de minuscules pétales rouges et blancs identiques à ceux de son bonsaï. Elle comprit que cela signifiait qu'elle connaissait à présent le pouvoir de la souffrance et le carrefour précis où la douleur rejoignait le plaisir.

Elle dort comme une souche.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, Mme Denoux était assise à l'endroit habituel, au pied du lit, bloc-notes et stylo en main, prête à noter les impressions d'Aurelia, comme si tout cela n'était qu'un projet universitaire.

Personne n'était venu lui donner son bain, constata soudain Aurelia. À moins qu'on ne l'ait lavée dans son sommeil. Elle leva un bras vers son nez et renifla. Elle sentait toujours vaguement l'huile parfumée avec laquelle on l'avait massée la veille. Les soins quotidiens de ses assistantes étaient donc terminés.

— C'est fini ? demanda Aurelia. Je suis formée ?

— Non, rétorqua Mme Denoux, ça ne

fait que commencer.

Aurelia acquiesça. Elle avait remis sa vie entre les mains du Bal depuis longtemps. Ce qui l'attendait et le temps que cela prendrait n'avaient guère d'importance. Elle était la future Dame et elle ferait ce qu'il fallait.

Elle posa la main sur son cou et toucha l'endroit où se trouvait la chaîne fleurie.

— Est-ce que ça signifie que j'appartiens à Walter ? demanda-t-elle.

Depuis son accointance avec le Bal et son équipe, elle avait vu de nombreuses personnes avec des colliers de toutes sortes, sans compter les marionnettes qu'elle avait admirées à l'exposition.

Elle n'avait évidemment pas compris à l'époque quelle était la signification de cet ornement. C'était un symbole de propriété volontairement porté par un soumis et représentant la lourde responsabilité du dominant à l'égard de son soumis.

— Non, expliqua Mme Denoux. Tu n'appartiens pas à Walter. Ni à personne d'autre. Tu n'appartiens qu'au Bal. L'apparition de ce collier sur ton cou signifie que tu t'es abandonnée entièrement à tes responsabilités, à ta place. Que tu as accepté ta position et ton avenir. Tu es la propriété du Bal à présent, Aurelia.

— Est-ce qu'on peut l'enlever ?

Comme un collier ordinaire ?

— Ce n'est pas un collier ordinaire, évidemment. Il est gravé dans ta chair, répondit Mme Denoux en souriant, comme si la question d'Aurelia était idiote. Tu ne pourras jamais effacer le Bal de ta vie, Aurelia, mais toutes ces choses ne peuvent pas avoir lieu sans ton consentement. Le collier ne peut pas être porté contre son gré. Il apparaît de l'intérieur. Il n'est pas imposé de l'extérieur. Donc oui, si tu décides de partir, tu en as le droit. Cette chaîne est le symbole de ta reddition volontaire, pas de ton emprisonnement.

Aurelia hocha la tête.

— Que dois-je faire à présent ?

Rester au lit lui paraissait étrange. Elle s'était habituée au travail physique et à suivre les ordres. Être désœuvrée la gênait.

— Tu dois apprendre à diriger les autres.

Évidemment, songea Aurelia. C'était à son tour de jouer la maîtresse, maintenant qu'elle portait le collier de la soumission.

Mme Denoux glissa la main dans l'une des poches de sa longue robe et en sortit une petite clochette en laiton en forme de tête de dragon chinois. Le battant de la sonnette était la langue du dragon. Elle produisit un son merveilleux, comme l'écho de gouttes de verre tombant dans

l'eau.

Un jeune homme apparut aussitôt et s'agenouilla au centre de la pièce, les yeux baissés. Mme Denoux fit signe à Aurelia de se lever et de s'approcher de lui. La jeune femme obéit, curieuse.

Le jeune homme était torse nu, et, comme il était plié en deux, les muscles de ses épaules et de son dos se dessinaient clairement sous sa peau tendue et bronzée. À partir de la taille, il portait un ample vêtement blanc semblable à une jupe, comme un pagne. Il était pieds nus.

Malgré sa position soumise, il dégageait une force certaine qui n'avait pas seulement à voir avec son aspect

physique. Il n'y avait rien de faible dans l'image qu'il projetait de lui. Il avait tout du soldat agenouillé devant son roi.

Debout devant lui, pas lavée, pieds nus et encore en chemise de nuit, Aurelia se sentait plus petite et plus stupide que jamais. Elle aurait voulu qu'il se lève.

Elle n'avait rien contre l'idée de s'essayer à la domination, même si elle ne parvenait pas à s'imaginer en train de faire souffrir quelqu'un, ce qui était parfois inévitable dans ce genre d'activité. Mais, si elle devait dominer quelqu'un, autant que ce soit une personne plus frêle qu'elle.

Elle avait vu des esclaves et des domestiques au Bal, et cet homme ne leur

ressemblait en rien. Ils lui avaient paru petits de taille comme de personnalité. Aurelia aurait facilement pu leur donner des ordres, mais elle n'était pas certaine de pouvoir le faire avec cet homme.

Elle toussota et jeta un coup d'œil à Mme Denoux pour voir ce qu'elle devait faire.

— Il attend tes ordres, expliqua celle-ci.

Aurelia contempla de nouveau le dos de l'homme agenouillé. Elle mourait d'envie de faire courir ses doigts le long de sa colonne vertébrale.

— Puis-je te toucher ? demanda-t-elle.

— Oui, maîtresse, répondit-il sans

lever les yeux.

Le son de sa voix était familier. Un souvenir lointain tenta de se frayer un chemin dans sa mémoire. Elle connaissait cet homme.

Elle fit courir le bout de ses doigts sur son dos comme si sa peau était une carte d'identité. Il frissonna sous sa caresse, et sa réaction provoqua un accès d'excitation chez Aurelia. Elle passa la main dans les cheveux blond foncé du jeune homme puis sur sa joue. Elle saisit ensuite son menton et le redressa afin de pouvoir plonger son regard dans le sien.

C'est alors qu'elle le reconnut.

— Persephone, murmura-t-elle. PJ.

— À votre service, maîtresse, répondit-il avec un large sourire.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, il portait un costume de Peter Pan et tenait Siv par la main, à la fête dans la chapelle de Bristol, juste avant qu'elle couche avec Andrei pour la première fois. La pensée de Siv provoqua un accès de culpabilité chez Aurelia. Son amie lui manquait. Une fois devenue la Dame du Bal, pourrait-elle l'avoir de nouveau à ses côtés ?

— Tu es le lien entre le Réseau et la fête foraine ? demanda-t-elle.

Il acquiesça. Aurelia n'avait pas lâché son menton, et, quand il bougea la tête, sa barbe naissante la picota.

— Rase-toi, ordonna-t-elle. Je veux que ta peau soit toujours parfaitement lisse.

Cet ordre simple fit battre son cœur plus vite. Elle tremblait mais essayait de ne pas le montrer. Parce qu'elle avait l'impression que donner des ordres à un autre être humain était interdit, Aurelia trouvait cela à la fois excitant et effrayant.

Elle soupira de soulagement lorsque PJ se leva et se dirigea vers la section consacrée au bain. Il s'agenouilla et s'aspergea le visage.

Mme Denoux s'approcha d'Aurelia.

— Il faut que tu lui donnes un rasoir, murmura-t-elle à l'oreille de la jeune

femme.

La jeune fille rougit en comprenant son erreur. Elle s'agenouilla près du futon et fouilla dans le tiroir habilement dissimulé dessous, qui contenait ses effets personnels. Elle trouva un rasoir neuf et un miroir de poche, qu'elle tendit au jeune homme avec toute l'autorité dont elle était capable.

— Bien, commenta Mme Denoux. J'ai l'impression que tu prends le tour de main.

Aurelia la suivit jusqu'à la porte.

— Attendez, murmura-t-elle pour que PJ n'entende pas à quel point elle était perdue. Qu'est-ce que je dois faire avec

lui ?

— C'est à toi de le découvrir. Walter t'aidera pour les détails les plus techniques.

D'autres questions se pressaient sur les lèvres d'Aurelia, mais Mme Denoux était déjà loin. Sa longue robe en velours bleu roi bruissait autour de ses chevilles tandis qu'elle cheminait sur le sentier en pierre qui menait de la pagode aux bureaux du Réseau.

Aurelia soupira et tenta de chasser son inquiétude. Elle devait se concentrer sur sa tâche. Même si au début il lui avait été difficile d'accepter de recevoir des ordres et de trouver de la sérénité dans la soumission, elle regrettait déjà la facilité

et le relâchement qui en découlaient.

PJ était encore agenouillé sur le sol dur. Il se passait toujours le rasoir sur le visage. Aurelia devina que ses genoux le faisaient souffrir et que sa peau était déjà bien lisse. Elle saisit son poignet de la main afin de l'arrêter.

— Lève-toi, ordonna-t-elle.

Il obéit immédiatement. Ce faisant, l'ourlet de son pagne se prit dans ses pieds, et le vêtement glissa, dévoilant son corps. Il se pencha pour le ramasser.

— Non, aboya Aurelia. Laisse-le.

Il se redressa de nouveau, mais avec moins d'assurance cette fois, perturbé par sa propre nudité.

En constatant qu'il rougissait, Aurelia se tint bien droite, les jambes écartées, dans cette posture provocante et agressive qu'elle avait souvent vue chez Siv, et laissa son regard errer délibérément sur le corps du jeune homme.

Il était plus petit qu'Andrei, un peu plus mince et définitivement plus musclé. Ses épaules larges, sa taille étroite et ses cuisses puissantes prouvaient qu'il était sportif.

PJ n'avait pas le corps de mannequin de Tristan, ni la taille et la carrure impressionnantes d'Andrei, mais il y avait dans sa posture quelque chose de légèrement déséquilibré qui séduisait et

excitait Aurelia. L'examen de la jeune femme accrut la rougeur du jeune homme qui se mit à bander. Son sexe devint long et épais, et forma un angle impudent avec son corps, comme s'il était indépendant et refusait de se laisser dominer par sa pensée.

Plus il avait l'air gêné, plus son érection grandissait. Aurelia profita de cette intéressante bizarrerie de son psychisme pour lui ordonner de faire plusieurs fois le tour de la pièce. Elle regarda son sexe et ses testicules rebondir maladroitement à chaque pas.

Ce petit jeu la lassa rapidement, cependant. Elle lui donna l'ordre de faire face au mur pendant qu'elle se baignait.

Elle choisit dans les vêtements qui avaient fait leur apparition dans la nuit – maintenant qu'elle pourrait choisir ses tenues et s'habiller seule – un costume qui soit le plus spectaculaire possible.

C'était une longue robe bordeaux, nouée par un seul ruban sous les seins et qui s'ouvrait quand elle marchait, dévoilant son corps nu. Aurelia se sentait à la fois royale et sexuelle dans cette tenue. Ce sentiment s'estompa rapidement lorsqu'elle se retourna, vit le dos de PJ et se rappela qu'elle était responsable de lui au moins pour la journée.

C'est ainsi que sa compréhension de la domination lui vint de la même manière que celle de la soumission : grâce au

bonsaï. Elle lui expliqua comment s'occuper de la plante comme Florence l'avait fait avec elle quelques semaines auparavant, puis elle le laissa à sa tâche. Qu'allait-elle bien pouvoir faire de lui ensuite ?

Elle fut soulagée par l'arrivée de Walter dans l'après-midi. PJ taillait une haie dans le jardin, et Aurelia se reposait sur une chaise pliante sous la pagode en le surveillant de loin lorsqu'elle aperçut le vieux maître traverser le jardin dans sa direction.

Il était accompagné de deux assistants : l'un le tenait fermement par le coude pour le guider, et le deuxième portait une valise dans chacune de ses mains. C'était

la première fois qu'Aurelia voyait Walter affecté par son handicap, et elle en fut choquée.

— Bonjour, ma Dame, la salua-t-il dès qu'il fut à une faible distance d'elle.

Cette formule était un signe de reconnaissance plutôt que de soumission. Et, même s'il avait eu besoin d'aide pour traverser le jardin, il semblait savoir avec exactitude où elle se trouvait, et la façon dont il s'arrangea pour plonger ses prunelles sans vie dans les siennes la troubla.

Ses assistants étaient entrés dans la chambre vitrée et avaient commencé à disposer rapidement et efficacement toute une collection d'instruments. Aurelia en

avait déjà vu certains et elle pensait que d'autres avaient été utilisés sur elle sans qu'elle sache les nommer précisément.

Ils avaient dressé une table matelassée, un peu comme une table de massage, mais avec une planchette plus basse pour les genoux. Sur un banc, ils avaient étalé un *paddle*, des fouets de longueurs et en matériaux différents, des menottes en cuir, des cordes colorées, des pinces à tétons et d'autres instruments qu'elle n'était pas certaine d'identifier avec certitude.

PJ fut appelé, et il lui fut ordonné de se laver. Aurelia regarda l'eau tiède éclabousser ses membres et les gouttelettes glisser le long de ses épaules : elle mourait d'envie de lui prendre

l'éponge des mains et de la faire courir sur son corps.

Elle s'arrêta, incertaine du protocole. Pouvait-elle à la fois servir et dominer ? La domination était-elle un service que l'on rendait puisque le dominé prenait plaisir à l'être ? Pouvait-elle être maîtresse et esclave, ou n'était-elle ni l'un ni l'autre ? Avait-elle le droit de choisir ce qu'elle voulait être en fonction du moment ? Aurelia n'était sûre de rien, et plus elle y réfléchissait, plus elle était perdue. Elle décida de garder toutes ses questions pour le prochain débriefing avec ses formatrices.

— Lève-toi, ordonna-t-elle à PJ lorsqu'il eut fini de se laver et de se

sécher.

Elle tenta de donner à sa voix une froideur qui ne lui était pas naturelle. La forme de la table le contraignit à écarter les jambes et à mettre les fesses en l'air : Aurelia avait une vue imprenable sur sa queue et ses couilles, qui pendaient entre ses cuisses comme des fruits mûrs.

Walter utilisa le corps du jeune homme comme une toile pour faire la démonstration de ses talents. Il commença doucement, par le martinet, puis, au fur et à mesure de la session, passa aux cordes. Aurelia observa avec intérêt les réactions de PJ – sa façon de se détendre ou de se braquer en réponse aux différents stimuli et les subtiles nuances de ses cris, entre

plaisir et douleur.

Ce fut la première d'une série de sessions techniques avec Walter. L'esprit d'Aurelia était maintenant parfaitement rodé à la méditation ; cet état lui venait facilement lorsqu'elle accomplissait une tâche de soumise, et elle fut surprise de découvrir que brandir un fouet, manier des bâtonnets enflammés ou répandre de la cire sur PJ avaient le même effet. Lorsqu'elle jouait avec le corps du jeune homme, elle se sentait à la fois délicieusement concentrée et fiévreusement emportée sur les ailes de ses sensations, conservant juste assez de présence d'esprit pour veiller à l'excitation et à la sécurité du jeune homme.

La nuit, il dormait au pied de son futon comme un chien, et la gêne qu'Aurelia avait ressentie au début avait fait place à un sentiment protecteur et à une sensation de paix, qui l'envahissaient lorsque PJ était près d'elle. Elle passa de nombreuses soirées à lui caresser la nuque alors qu'il était roulé en boule à ses pieds, comme elle l'aurait fait d'un animal domestique. Chaque fois qu'elle allait marcher quelques heures dans les rues pluvieuses de Seattle pour se délasser, elle le retrouvait exactement à la place où elle l'avait laissé.

Lorsqu'elle eut atteint ce stade de plénitude, ses amants nocturnes refirent leur apparition. La seule différence était que, cette fois-ci, ils la baisaient devant

PJ, à qui il était interdit de participer mais qui devait regarder les hommes et les femmes emplir tous les orifices d'Aurelia les uns après les autres, jusqu'à ce qu'elle jouisse avec une violence plus grande encore lorsqu'elle était ainsi observée, comme si l'acte de dominer et de se soumettre en même temps décuplait son plaisir en satisfaisant ses désirs contradictoires.

Ce fut PJ qui lui fit remarquer l'apparition des deux ailes de dragon dans son dos : elles partaient de sa colonne vertébrale et s'étaient étalées sur ses clavicules.

Il n'y avait pas de miroir dans la pagode, en dehors du miroir de poche que

PJ utilisait pour se raser, aussi Aurelia ne pouvait-elle voir que les tatouages qui étaient dans son champ de vision. Elle décida de demander un miroir en pied à Mme Denoux ou à Mademoiselle Tailleur-Gris la prochaine fois que l'une des deux viendrait lui rendre visite. Elle n'eut jamais à le faire : comme si elles avaient lu dans ses pensées à distance, elle découvrit le lendemain matin une psyché juste à côté de son futon.

Sa formation, songea-t-elle en regardant PJ accomplir le rituel du rasage qui avait lieu deux fois par jour afin que sa peau soit toujours lisse. Était-elle toujours en formation ? Ou sa vie était-elle devenue une succession sans fin de baisés ? Serait-elle prisonnière pour

toujours d'une prison vitrée dans un
jardin japonais ?

Nouvelle-Zélande, 1964

MOANA AVAIT TOUJOURS ÉTÉ UNE ENFANT DE LA MER.

C'était la seule chose qu'elle avait héritée de ses parents, qui avaient quitté Londres pour la Nouvelle-Zélande pendant l'hiver 1947. Même si elle n'était pas encore née à cette époque, la légende familiale disait que son amour de la mer lui était venu de la traversée de six semaines à bord du *Rangitata*, puisqu'elle avait passé la majeure partie de ses journées sur le pont supérieur dans le ventre de sa mère. Celle-ci avait occupé son temps à vomir par-dessus

bord, victime du mal de mer et des nausées. Un soir d'ivresse, son mari était tombé à l'eau et s'était noyé.

Elles avaient débarqué à Auckland et elles y étaient restées. Après un si long voyage et à présent qu'elle était veuve, la mère de Moana avait refusé d'aller plus loin. L'enfant était née huit mois plus tard, et, bien qu'elle n'ait pas une seule goutte de sang maori dans les veines, sa mère la nomma « océan » et l'inscrivit dès que possible dans une pension catholique où elle lui rendait visite une fois par semaine. Moana voyait en sa mère la femme qui l'avait abandonnée, et sa mère voyait en elle les vagues qui lui avaient ravi son époux.

La première fois que Moana entendit parler du Bal, ce fut par Iris.

Elles avaient fait connaissance à l'âge de sept ans, à l'occasion de leur première communion. Après avoir avalé l'hostie sèche déposée dans sa bouche par le prêtre en aube, Moana avait épié à la dérobée, sous son voile blanc, Iris qui laissait traîner ses doigts dans l'eau bénite avant qu'un diacre la rappelle à l'ordre. Moana avait fui la file indienne des filles qui attendaient sagement d'être ramenées entre les quatre murs de l'école et avait couru après la petite fille qui avait osé commettre un acte aussi sacrilège. Elle parvint à l'attraper par la main avant qu'un adulte la rattrape. Ce faisant, un peu d'eau passa sur sa peau.

Moana avait tenu la main loin d'elle afin de la garder humide et de ne pas essuyer les précieuses gouttes d'eau, mais même l'eau bénite finissait par sécher.

La semaine suivante, elles se parlèrent, et, à partir de ce jour-là, Moana attendit les dimanches avec une telle impatience que ses enseignantes crurent que l'étrange enfant qui n'avait jamais manifesté la moindre velléité religieuse avait enfin rencontré Dieu.

Moana n'avait pas rencontré Dieu : elle avait trouvé une amie. Elles partageaient des moments volés entre les hymnes ou à l'abri de la pénombre du confessionnal.

Lorsque Moana eut dix-sept ans, sa

mère mourut brutalement d'une crise cardiaque. Comme elle ne laissait à sa fille ni héritage ni argent pour payer ses frais de scolarité, les parents d'Iris adoptèrent la jeune fille. Elle faisait partie de leur famille.

Sous prétexte de prendre des cours de musique et de tenir compagnie à une vieille femme, Moana et Iris allaient passer tous les week-ends chez la grand-mère d'Iris, Joan, à Piha. Le père d'Iris les y conduisait dans sa nouvelle Plymouth Valiant, qui avait un pare-chocs chromé au motif complexe. Ray Columbus et les Invaders s'égosillaient à la radio tant que celle-ci captait correctement.

La banquette en cuir beige était fraîche sous les cuisses de Moana tandis que, cramponnée à la main de son amie, elle essayait de contrôler son mal des transports. Elles étaient brinquebalées de part et d'autre lorsque la voiture accélérât dans les virages de la route bordée d'arbres, qui menait à la plage dont le sable plus noir que la nuit était si chaud qu'il était impossible d'y marcher pieds nus.

Tandis que le père d'Iris passait l'après-midi à boire avec ses amis au club de surf, les deux jeunes filles extorquaient à Joan toutes les informations possibles sur sa vie.

La vieille dame avait jadis été artiste

de cirque dans les cabarets de Londres, et on murmurait qu'elle savait cracher le feu et se livrer à tout un tas de prouesses sexuelles.

Les adolescentes l'écoutaient, fascinées, raconter des histoires lubriques qui se déroulaient à l'arrière des taxis, lorsque la jeune Joan de vingt-deux ans acceptait de se laisser courtiser par les riches hommes qui l'admiraient sur scène.

Elle était toujours capable de lever la jambe par-dessus la tête, leur assura-t-elle un jour avant de grimper lestement sur le tabouret du piano afin de le leur prouver : elle saisit son mollet gauche de son mince bras ridé et posa sa jambe sur son épaule droite. On aurait dit que ses

hanches étaient articulées autour d'une charnière et s'ouvraient aussi facilement qu'une porte d'entrée.

Les histoires que les deux jeunes filles préféraient étaient celles qui avaient trait au Bal, une étrange cérémonie qui avait lieu une fois par an dans un endroit du globe toujours différent. Joan leur expliqua qu'elle avait été recrutée comme artiste pour l'événement par une femme grande et belle qui l'avait attendue dans l'ombre devant le *Trocadero Music Hall*, à Picadilly Circus. Elle avait les cheveux si longs qu'ils atteignaient ses chevilles et si roux qu'elle paraissait vêtue d'un manteau de feu. Elle lui avait versé une somme d'argent considérable afin d'acheter son silence, et Joan s'était

engagée à danser toute sa vie, une nuit par an. À partir de ce jour-là, Joan avait voyagé avec le Bal.

Iris n'y croyait qu'à moitié, mais Moana écouta, fascinée, le récit de la première fête, sur un bateau à aubes à La Nouvelle-Orléans : les murs avaient été enflammés mais ne se consumaient pas, et la moitié des invités étaient déguisés en torches humaines. Elle en décrivit une autre, dans un manoir de Long Island apparemment submergé : pendant toute la nuit, les invités avaient nagé de pièce en pièce, déguisés en sirènes et en poissons tropicaux. Un autre encore, dans une énorme grotte cachée sous une cascade gelée en Norvège, où un groupe de danseurs qui avait été recouverts de la

tête aux pieds de diamants collés à leur peau donnaient l'impression d'être des flocons de neige scintillants à la dérive sur un plafond moiré de stalactites.

Joan ne s'était jamais mariée, mais elle avait quitté le Bal lorsqu'elle était tombée enceinte d'un inconnu rencontré lors d'une garden-party et avec qui elle avait couché derrière un rosier. La vie d'une artiste itinérante s'accommodait mal de l'éducation d'un enfant. C'est ainsi qu'alors que la mère d'Iris grandissait dans son ventre Joan avait choisi de suivre les pionniers qui partaient pour les antipodes et de s'installer en Nouvelle-Zélande. C'est là qu'elle avait donné naissance à une enfant inexplicablement conventionnelle malgré

les gènes de sa mère, qui se transmirent à Iris.

Joan était restée en contact avec des membres du Bal qui continuaient à se produire. Peu de temps avant le dix-huitième anniversaire de Moana, elle apprit que le Bal se tiendrait en Nouvelle-Zélande.

— Tu crois vraiment à toutes ces histoires ? demanda Iris à son amie.

— Jusqu'au moindre mot, répondit Moana, heureuse.

Lorsque l'invitation arriva, elle était rédigée en lettres dorées sur un épais carton blanc et scellée par un cachet de cire. Joan demanda à Moana de l'ouvrir ;

ses doigts déformés par l'arthrite ne pouvaient pas s'en charger, même si le matin même elle les avait fait courir sur les touches du piano avec la dextérité d'une femme moitié moins âgée.

Moana glissa l'ongle le long de la surface du papier et rompit le sceau qu'elle examina de plus près. Il était doux et malléable, et avait une odeur de marshmallow.

— Cap Reinga, annonça-t-elle à mi-voix en lisant le carton après l'avoir sorti de son enveloppe.

Moana fit rouler les mots dans sa bouche comme si c'était une bénédiction. Cela faisait longtemps qu'elle voulait se rendre à cet endroit, considéré comme le

plus au nord de l'île du Nord. En Maori, il avait pour nom *Te Reranga Wairua*, « le lieu du grand saut du départ des esprits ». On disait que du phare qui montait la garde à la pointe de l'île on voyait clairement la mer de Tasmanie à l'ouest et le Pacifique à l'est se livrer une bataille sans merci. La mer était bordée par Ninety Mile Beach, une plage si vaste qu'elle semblait ne jamais avoir de fin.

— Quel sera le thème ? demanda Joan, les yeux brillants d'anticipation.

— Le jour des Morts, répondit Moana en continuant à lire l'invitation. Un peu morbide, non ?

— Pas du tout, répliqua la vieille femme. Et comme j'ai déjà un pied dans

la tombe je sais de quoi je parle.

Elle leva fermement une main ridée pour balayer les protestations polies des deux adolescentes.

— La mort n'est qu'une étape sur le chemin de la vie, affirma-t-elle.

Cette nuit-là, Moana et Iris dormirent ensemble dans le petit lit d'Iris dans la maison délabrée de ses parents dans le North Shore. Dans une autre vie, elles avaient peut-être été sœurs, mais, dans cette vie-là, elles étaient plus que cela.

Depuis quelques mois seulement, Moana avait compris qu'elle était amoureuse d'Iris. Et même plus : elle était consumée par la jeune fille et par

l'idée de la perdre. Maintenant qu'elles avaient fini leurs études secondaires et qu'Iris avait trouvé un travail de secrétaire chez un concessionnaire automobile, elle était courtisée. C'était pour la plupart des hommes plus âgés et riches, qui avaient les moyens de conduire. Moana soupçonnait même parfois leurs femmes de s'intéresser à Iris. Comment leur en vouloir ? Elle était tellement jolie, avec ses épaisses boucles brunes qui encadraient son visage et mettaient en valeur ses yeux caramel.

Iris avait un visage rond comme celui d'une poupée et un air d'innocence qui attirait les gens comme des abeilles autour d'un pot de miel. Moana avait l'impression d'être exactement son

contraire. Elle n'était pas grosse mais trapue, ses cheveux châtain étaient ternes et raides, ses sourcils un peu trop épais et ses traits carrés et ordinaires. Elle évitait les miroirs, parce qu'elle se trouvait banale. Elle aurait préféré être un garçon, ce qui lui aurait évité de se soucier de ses cheveux ou de son tour de taille.

Dès qu'elle entendit parler du Bal, elle voulut s'y rendre et entraîner Iris avec elle. Il y avait quelque chose de magique dans la façon dont Joan le décrivait. Moana avait viscéralement envie d'y assister, de la même manière qu'elle avait besoin d'être toujours près de l'océan. Lorsqu'elle découvrit qu'il se tiendrait au cap Reinga, le lieu où les mers s'affrontent, elle sut qu'elle devait y aller.

Elle n'avait aucun moyen de se procurer une invitation. C'était du moins ce qu'elle croyait, jusqu'à ce qu'un deuxième carton fasse son apparition dans la boîte aux lettres de Joan, aux noms de Moana Irving et d'Iris Lark. Moana déchira fébrilement l'enveloppe et découvrit que la vieille dame les avait recommandées aux organisateurs du Bal, qui leur proposaient un emploi aux cuisines. Aucune des deux ne savait vraiment cuisiner, mais, comme le leur assura Joan un peu plus tard, cela n'avait aucune importance.

La nourriture et les boissons servies durant le Bal étaient exceptionnelles, et les recettes, exotiques, étaient secrètes. Elles devraient juste faire les petites

mains : peler, couper, trancher et remuer. On disait que chaque plat était porteur de la saveur particulière de celui qui l'avait préparé, et le Bal sélectionnait quelques chefs triés sur le volet pour diriger les cuisines. Tous les autres employés de cuisine étaient choisis pour la vibration qu'ils transmettraient aux invités. Une combinaison de caractère, de ferveur face à l'événement et d'appétit sexuel. Joan avait assuré aux organisateurs que les deux filles possédaient tout cela en abondance, chacune à leur manière.

Une fois en possession de leurs invitations, elles n'avaient plus qu'à trouver un moyen de se rendre là-bas. Joan avait refusé d'y aller, expliquant qu'elle préférait les souvenirs de sa

jeunesse aux aventures de moindre qualité que son corps fatigué pourrait lui faire vivre à présent.

Iris avait convaincu son père de lui prêter sa voiture. Elle avait peu d'expérience de la route, mais elle avait appris à conduire dans le cadre de son emploi : lorsqu'elle ouvrait et fermait le magasin, elle devait déplacer les voitures exposées dehors vers l'atelier intérieur.

Les deux jeunes filles n'avaient guère d'idées quant aux costumes qu'elles devaient porter, mais, d'après ce qu'elle savait du Bal, Moana pensait que les robes courtes et colorées qu'elles arboraient quand elles se rendaient à une fête ne seraient pas appropriés. Une note

ajoutée à l'invitation précisait qu'on leur fournirait un uniforme approprié à leur travail aux cuisines et qu'elles seraient ensuite libres de revêtir une tenue plus légère pour profiter du reste de la nuit. On leur demandait aussi d'assister à une cérémonie qui commencerait à l'aube.

Le trajet fut long et lent. Iris était particulièrement prudente, bien consciente du drame familial qu'elle provoquerait si elle abîmait la voiture de son père. Le véhicule était si spacieux et elle si menue qu'on la voyait à peine derrière le volant : quiconque arrivant en sens inverse aurait pu croire que la voiture avançait toute seule.

Moana insista pour qu'elles s'arrêtent juste à côté de Kaitaia pour nager. Elle n'avait jamais pu comprendre le concept du maillot de bain. Elle avait toujours voulu sentir l'eau salée la lécher partout, surtout aux endroits que le maillot recouvrait. Dès qu'elles eurent traversé les dunes semblables à celles du désert, qui menaient à l'océan, la jeune fille fit passer son chemisier par-dessus sa tête sans même défaire les boutons, ôta sa jupe et ses sous-vêtements, qu'elle laissa de côté, puis courut droit dans les vagues, pas du tout inquiète que quelqu'un la voie nue. Iris la suivit, non sans avoir plié avec soin sa robe et l'avoir posée sur un morceau de bois afin qu'elle ne se froisse pas et ne soit pas pleine de sable.

Le cœur de Moana se mit à battre la chamade lorsqu'elle vit son amie entrer nue dans l'eau. Elle avait de petits seins, des hanches étroites et des jambes longues et minces comme celles d'un échassier. Elle était différente des pionniers néo-zélandais, qui étaient pour la plupart des gens robustes et solides, habitués au travail physique et qui faisaient preuve d'une bonne santé presque impolie. La minceur de son amie faisait naître chez Moana un besoin impérieux de la protéger, ainsi que du désir. Lorsque Iris fut suffisamment proche de Moana, celle-ci la prit par la main et l'enlaça. Leurs corps nus s'emmêlèrent dans les vagues. Elles se mirent à rire, s'éclaboussèrent et

s’embrassèrent dans l’eau salée, jusqu’à ce que le froid les force à regagner le rivage.

Lorsqu’elles arrivèrent au cap, la nuit commençait à tomber. Il n’y avait pas d’édifices en dehors du phare, et elles ne s’attendaient pas à trouver un lieu de réception. Joan leur avait expliqué qu’elles dénicherait le Bal en arrivant. Les endroits étaient toujours conçus de manière à ne pas attirer l’attention de ceux qui ne les cherchaient pas mais à être évidents pour ceux qui étaient invités.

Moana entendit le Bal avant de le voir.

Elles garèrent la voiture sur l'herbe non loin de l'extrémité de l'île, et, dès qu'elle eut posé son pied nu sur le sol, elle sut où elles devaient se rendre. C'était un son étrange, un peu comme une imitation du chant de la baleine. Elle prit les devants, et les deux jeunes filles descendirent prudemment la dune abrupte menant à la plage qui s'étirait à perte de vue.

Le cœur de Moana fit un bond – c'était exactement ce qu'elle avait imaginé. Elle avait l'impression d'être au bout du monde. Et là, près du promontoire où on disait que les âmes entamaient leur voyage dans l'autre vie, s'ébattaient une centaine de grands oiseaux blancs, leurs ailes battant au même rythme. Ils plongeaient du haut de la falaise puis

réapparaissaient un instant plus tard, tournoyaient, tourbillonnaient, se rejoignaient dans les airs, folâtrant dans le vent violent. Ce n'étaient pas des oiseaux, comprit soudain Moana, en portant une main à sa bouche sous l'effet de la stupéfaction. C'étaient des gens vêtus de costumes compliqués en plumes. Des hommes et des femmes nus à l'exception de la peinture lumineuse qui les recouvrait et qui reflétait la lumière du soleil couchant dans un million d'aiguilles si violentes qu'il était difficile de les fixer sans être aveuglé.

Elle aurait pu les admirer toute la nuit en sachant qu'ils avaient l'air de voler librement, sans l'aide de harnais ou d'outil de suspension, mais elle savait

qu'Iris et elle étaient attendues en cuisine. Elle reprit sa route et suivit le chant de la baleine le long du rivage.

À première vue, la plage avait l'air déserte. Mais, lorsque ses yeux se furent accoutumés à la lumière déclinante, Moana découvrit que ce qu'elle avait d'abord pris pour des rochers étaient des gens vêtus de tissus moulants, gris argenté et brillants. Ils étaient blottis sur le sable et immobiles comme des statues, si bien qu'ils ressemblaient à des phoques assoupis. Lorsque les deux jeunes filles s'approchèrent, deux d'entre eux se déplièrent et se levèrent pour les accueillir. C'étaient des femmes, ou du moins elles avaient toutes deux de gros seins et des tétons dressés : Moana ne se

sentit pas à l'aise avec l'idée de les regarder dans les yeux.

— Bienvenue, dirent-elles ensemble avant de les prendre toutes deux par la main et de les mener à cent mètres de là vers un écran de fougères qui, de loin, donnait l'impression d'être une couverture plate recouvrant la falaise.

Mais, de près, l'auvent de plantes s'écartait comme un rideau, dévoilant un tunnel haut de plafond et aussi large qu'une route. Des bougies allumées dans des crânes posés sur les rochers le long des murs éclairaient le passage. Humains, animaux ou illusions, Moana n'aurait su le dire, mais l'effet produit était plus apaisant qu'effrayant. Elle avait

l'impression de pénétrer dans un autre monde et elle suivit le chemin peu éclairé à travers un dédale de grottes.

De la musique résonnait si fort à travers les murs que lorsque Moana posa les doigts sur la pierre humide, elle la sentit vibrer, comme si elle était à l'intérieur d'un cœur géant. Elle aperçut brièvement les invités à travers des ouvertures qu'elles dépassèrent en se rendant aux cuisines, et ce qu'elle vit était si étrange qu'elle ne savait pas avec certitude si elle était vraiment là ou si elle rêvait.

Comme les deux assistantes qui les escortaient et les oiseaux sur la plage, ils ne semblaient pas vraiment costumés

mais peints de telle manière que leur peau paraissait presque transparente, comme s'ils étaient des fantômes, des voyageurs qui s'étaient déjà rendus dans l'au-delà et en étaient revenus. Ils se promenaient nus sans la moindre gêne, et certains étaient passionnément enlacés, amas de bras et de jambes assorti d'une cacophonie de gémissements qui exprimaient parfois un plaisir des plus humains, et ressemblaient d'autres fois aux cris d'anges ou de démons. Iris prit Moana par la main, l'attira à elle et l'embrassa rapidement sur les lèvres.

— C'est incroyable, murmura-t-elle. Je suis ravie que nous soyons venues.

On les fit entrer dans la cuisine, où

elles furent déshabillées sans autre forme de procès. On leur ordonna ensuite de se laver – pas seulement les mains, mais le corps tout entier. Elles obéirent et se glissèrent dans une douche qui ressemblait à une cascade souterraine. On leur fournit ensuite des robes transparentes qui servaient de tablier et on les mena à leurs places respectives.

Moana devait assembler des fleurs en sucre de toutes les couleurs. On lui donna une montagne de pétales aux teintes de l'arc-en-ciel et quelques autres encore, et on lui demanda d'en faire des gerbes de fleurs. La recette imprimée qui servait d'instruction ne contenait pas d'explications précises sur la manière de faire mais lui suggérait de se concentrer

pour emplir de désir le dessert et ceux qui allaient en manger. Avec Iris en train d'écraser à mains nues des morceaux de mangues, de fraises et de bananes sur un banc devant elle, les fesses et le bas du dos visibles sous sa robe transparente, ce n'était pas bien compliqué.

Les heures passèrent rapidement, et Moana n'avait aucune idée du nombre de fleurs qu'elle avait fabriquées : aussitôt qu'elle avait fini un bouquet, un employé ganté de blanc les plaçait diligemment sur un plateau argenté pour les apporter aux invités affamés. On finit par les relever de leur tâche et par leur ordonner de se laver de nouveau et de se changer afin d'assister à la cérémonie. Elles avaient travaillé toute la nuit, et l'aube

approchait. Elles furent nourries avant la douche. De la gelée odorante à la noix de coco façonnée en forme de squelettes, des gâteaux fourrés à la confiture, si légers qu'ils se brisaient si Moana les tenait trop fermement entre le pouce et l'index, une soupe claire et mauve vif, qui aurait dû être à la carotte mais avait un goût de myrtille, et, pour chacune d'elles, un bouquet de fleurs du Pohutukawa que Moana avait façonnées et un verre du jus de fruits fait par Iris.

Cet étrange dîner apaisa la faim de leur estomac mais en fit naître une autre : chacune éprouva une envie dévorante de son amie, et elles eurent à peine le temps de parvenir à la cascade avant de se jeter l'une sur l'autre. Moana porta à moitié

Iris vers le bain et, devant une demi-douzaine d'aides de cuisine, elle leva la jupe de son amie, se laissa tomber à genoux devant elle et enfouit son visage entre ses jambes.

Le bruit des gémissements d'Iris ne fut pas étouffé par le filet d'eau qui tombait sur elles et qui augmenta le désir de Moana. Elle avait les bras douloureux à force de maintenir la jupe de son amie au-dessus de sa taille, et ses genoux n'appréciaient pas vraiment le sol rugueux. Cependant, elle ignora toutes ces sensations de gêne. Ce n'était rien en comparaison du bonheur qu'elle éprouvait à orchestrer la montée du plaisir de son amie, à faire courir sa langue sur sa chair sensible, à lécher son

clitoris, à vénérer chaque creux et chaque pli comme si c'était une coupe contenant le vin le plus doux.

Moana eut le souffle coupé lorsque Iris empoigna brutalement ses cheveux afin de maintenir sa tête contre elle, poussant son nez contre sa fente et chevauchant son visage jusqu'à ce qu'elle jouisse en frissonnant et s'effondre sur son amie.

Elles furent immédiatement emportées par des douzaines de mains qui les menèrent sur le côté, les séchèrent et recouvrirent adroitement leurs corps de peinture argentée, qui leur donnait l'allure de rayons de lune ou de spectres.

Iris souriait et riait comme une enfant, et Moana avait l'impression d'être ivre.

— L'aube arrive... La cérémonie...,
murmurèrent des voix pour les faire se
hâter.

Elles se mêlèrent à un flot de corps
brillants qui émergeaient des grottes
souterraines et empruntaient les tunnels
menant à la plage et à la lumière naissante
du jour.

Le sable était frais et doux sous les
pieds de Moana qui manqua de trébucher,
déséquilibrée par le changement de
matériau. Ils avaient franchi le rideau de
fougères et rejoint la foule de noceurs
rassemblés près de l'eau, tous nus et
luisants comme un banc de poissons, qui
se serait échoué par inadvertance sur le
rivage.

Ils regardaient tous dans la même direction, et certains criaient « Ma Dame, ma Dame ». Moana tourna la tête et réprima un petit cri en voyant l'équipage qui avançait vers eux. Une femme était assise sur une chaise faite d'os de baleine, portée sur les épaules de six hommes qui de tous ceux que Moana avait vus jusqu'à présent faisaient tous une tête de plus et étaient deux fois plus musclés.

La femme était elle aussi recouverte de peinture, mais blanche et non pas argentée, de telle manière que chacun des os de son squelette était mis en valeur, ce qui lui donnait l'apparence d'un être mi-femme mi-ange. En dehors de la peinture, elle portait un costume élaboré de plumes qui s'ouvraient et se fermaient dans son

dos, comme si elles faisaient partie d'elle.

La foule recula en cercle, et la femme fut étendue en son centre. Elle écarta les bras et les jambes comme sur une croix, et, pendant un instant, Moana réprima un fou rire, parce que la pose lui rappelait les après-midi qu'elle passait à la plage lorsqu'elle était enfant, allongée sur le dos, à agiter les bras et les jambes pour créer une silhouette d'ange. Un silence surnaturel s'abattit sur l'assemblée ; le seul bruit était celui des vagues qui se brisaient sur le rivage.

Un homme sortit de la foule. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et son corps très musclé. Son sexe se dressait,

fier, rigide, comme l'aiguille d'une boussole indiquant le nord.

Juste au moment où le soleil surgissait au-dessus de la mer, l'homme s'agenouilla devant la femme. Elle se redressa, le repoussa et s'empala sur sa queue. Lorsqu'ils furent joints, ses ailes commencèrent à battre, et la foule se mit à crier de joie.

Moana poussa un petit cri, stupéfaite, lorsqu'elle vit quelque chose bouger sur le corps de la femme. Sa peau n'était plus blanche mais recouverte d'images aussi étincelantes que les rayons du soleil sur l'océan. Un paysage de spirales, de hiéroglyphes, de créatures ailées et terrestres, de poissons et de reptiles,

gravé dans sa chair, tous reliés par une plante grimpante qui s'enroulait sur tout son corps comme un fin filet maintenant le tout en place.

— L'Encrage est accompli,
annoncèrent des voix solennelles à ses côtés.

UNE ASSEMBLÉE DE PLAISIR

AURELIA OUVRIT SON PEIGNOIR ET SE CONTEMPLA DANS le miroir. Elle venait de se débarrasser de la présence de PJ en prétextant avoir besoin d'intimité. « Du temps pour penser », avait-elle dit.

Elle avait l'impression d'être devenue quelqu'un d'autre. Son corps était plus

fin, plus fort, mieux dessiné, et des lignes souterraines puissantes circulaient comme des courants électriques sous sa peau. Ses hanches n'avaient pas l'air plus rondes ni sa taille plus fine qu'avant, et cependant le contraste entre les deux semblait plus marqué.

Sauf erreur de sa part, il avait plu tous les jours depuis qu'elle était arrivée à Seattle, de même que pendant les rares promenades qu'elle avait faites vers Capitol Hill ou le quartier de l'Université, et elle était à présent aussi blanche qu'une Blanche-Neige de dessin animé. Son regard fut automatiquement attiré par l'emplacement où les tatouages apparaissaient avec régularité, la narguant et l'inquiétant un peu ; elle

n'était toujours pas habituée à cette langue du désir – et du Bal – qui traçait des motifs prédéterminés sur son corps.

Elle ferma les yeux pour conjurer les images. Son esprit se concentrait invariablement sur les souvenirs avec Andrei : le sexe, le plaisir, les endroits où ils avaient fait l'amour sans contrainte. Elle essaya de faire abstraction du monde extérieur et de recréer les indicibles sensations et la façon dont son esprit s'éloignait inexorablement de son corps tout en restant son prisonnier, esclave de ses instincts, de ses désirs animaux, de son avidité sauvage et de la faim qui ne pouvait être assouvie que si elle était pénétrée ou qu'elle dominait les autres.

Son environnement disparut progressivement. Elle n'était plus à présent qu'une antenne pour des myriades de stimuli neuronaux, un vaisseau vide flottant dans l'espace, appelant de tous ses vœux la flamme qui la consumerait.

Elle flottait, en apesanteur.

Libre.

Légère comme une plume.

Complète.

Elle ouvrit les yeux.

Elle avait fait surgir tous les tatouages, et la chaleur se répandit en elle.

Elle contempla les nombreuses marques, les images, les symboles, les

dessins éparpillés sur l'horizon de sa peau.

La palette de cœurs incandescents, de colliers et de bracelets gravés profondément dans sa chair, les feuilles d'arbres, les branches tordues comme des serpents qui s'enroulaient à présent autour de son pubis comme un cocon protecteur, les yeux, les hiéroglyphes et les signes cabalistiques étalés sur son flanc, les mots dans des langues qu'elle ne pouvait pas déchiffrer formant une ligne droite sous ses seins, les dragons chinois paressant sur ses épaules.

Elle pivota pour observer son dos tendu. Des motifs délicats s'entremêlaient, des lignes blanches de

fleurs entrelacées couraient le long de ses flancs. Elle était un chef-d'œuvre non signé.

Jour après jour, nuit après nuit, partenaire inconnu après partenaire inconnu, prise et prenant, contrôlée et contrôlant, expérimentant la jouissance et la douleur, et infligeant du plaisir et une souffrance encore plus grande lorsqu'elle était prise dans le tourbillon du désir, elle avait fini par ressembler à un livre d'images.

Elle cilla une fois, puis deux, et, comme si elle avait donné un signal, le réseau d'images ornant son corps du cou aux chevilles disparut en un clin d'œil. Elle contrôlait son pouvoir, découvrit

Aurelia. Un pas de plus. Mais vers quoi ?

Elle rejeta son peignoir et se dirigea vers la douche. Elle savait que Mme Denoux ou la femme calme et sans nom aux cheveux courts et grisonnants ne tarderaient pas à lui rendre visite pour l'interroger et lui demander quelles étaient ses impressions détaillées sur la dernière séance, ce qui l'aidait à se concentrer sur les réactions de son corps et de son cœur. Elle serait de nouveau à court de mots jusqu'à ce que quelque chose se mette en place, comme d'habitude, et elle revivrait avec délices le moment au ralenti. Les mots couleraient sans effort et deviendraient chair tandis que sa peau se transformerait en émotions, jusqu'à ce que ces moments

souvent insoutenables où le désir n'était plus que transcendance puissent se passer de mots. Elle se mettrait alors à vibrer de l'intérieur au son de sa propre voix, ce qui déclencherait un sourire ironique sur les lèvres des deux femmes qui reconnaissaient et approuvaient ce qui se passait.

Elle avait souvent eu envie de demander aux deux formatrices si ses explications étaient justes ou si elle progressait, mais elle obtenait pour toute réponse cet inévitable sourire narquois. Seule une étincelle dans leur regard lui donnait un vague jugement avant qu'elles hochent la tête comme de vieilles sages et la laissent à sa solitude, pour qu'elle se détende et se prépare pour la séance ou

l'épreuve suivantes.

Aurelia avait questionné Mme Denoux à propos des nombreux tatouages qui ornaient sa peau, mais celle-ci avait refusé de répondre.

— Comment sont-ils faits ? C'est une encre invisible ? avait insisté Aurelia.

L'autre avait soupiré.

— Non, Aurelia. C'est dans ton sang. Tu es née future Dame. C'est comme ça que fonctionne le Bal.

— Mais j'en ai vu d'autres avec le même cœur sur le poignet. Andrei, Tristan, et parfois, quand mes yeux se sont ouverts pendant une séance, j'en ai aperçu sur les bras des autres. Mais j'ai

remarqué aussi que c'était leur seul tatouage, contrairement à moi. Pourquoi ?

— Parce que tu es destinée à devenir la Dame du Bal. Ils ne sont que des serviteurs. C'est ainsi.

Après cette remarque sibylline, Aurelia comprit que ni Mme Denoux ni la femme aux cheveux gris ne lui donneraient volontairement davantage de renseignements sur la nature de ses tatouages ou le fonctionnement du Bal. C'était ainsi.

Après s'être douchée, la jeune femme s'assit à son bureau et examina la pure délicatesse de son bonsaï dans son pot de terre, la petite paire de ciseaux que PJ ou elle utilisaient pour tailler les feuilles,

l'exquis arrosoir qui aurait pu appartenir à un enfant. La complexité des branches miniatures et l'équilibre discret de leur croissance en hauteur et en largeur étaient une forme de méditation silencieuse à elles seules, et, à sa grande surprise, Aurelia avait découvert qu'elle pouvait passer beaucoup de temps à le contempler, fascinée par sa solennelle beauté.

Le temps passa. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il ne bruinaut pas pour une fois, et le ciel était d'un bleu un peu grisâtre. Elle n'avait pas de montre, mais elle songea que Mme Denoux ou la femme en gris étaient en retard. C'était inhabituel. Depuis des mois, sa vie suivait une routine prévisible, même si

les expériences nocturnes étaient toutes différentes, et elle s'y était habituée à tel point que, lorsque la nuit tombait, son corps tremblait déjà d'anticipation sexuelle, accueillant avec plaisir le spectacle de chair qu'on lui présentait. Elle ne pouvait cependant s'empêcher d'espérer un peu dans le secret de son cœur que ce serait Andrei qui se présenterait ou qu'elle reconnaîtrait l'odeur de son souffle, la dureté souple de sa peau ou la façon particulière dont il la baisait, quelles que soient la position ou la situation.

On frappa à la porte.

Les formatrices ne frappaient jamais.

— Entrez ! cria-t-elle.

Tristan apparut dans l'encadrement.

Aurelia sentit la déception l'envahir, mais elle était intriguée par sa présence et par cette rupture dans la routine quotidienne.

— Bonjour, Aurelia.

— Bonjour. Je ne m'attendais pas à te voir.

— Je sais, répondit-il en laissant un regard appréciateur errer sur les généreuses portions de peau que le kimono ouvert, qu'elle avait enfilé après la douche pour recevoir les deux femmes, laissait apparaître.

Aurelia rougit en se rendant compte qu'elle s'exhibait impudiquement.

Instinctivement, elle noua la fine ceinture du peignoir en soie colorée et le ferma du mieux possible, même si la partie la plus rationnelle d'elle se rappelait que Tristan l'avait déjà vue nue, au Bal, et, selon toute vraisemblance, à de nombreuses reprises pendant sa formation. Il avait peut-être même fait partie de ses partenaires. Si c'était le cas, elle ne l'avait jamais reconnu, contrairement à Andrei.

— Oui ? bafouilla-t-elle.

— C'est Andrei, le Protecteur du Bal, qui devrait être là à ma place, annonça Tristan, mais il est absent pour une semaine encore, et il est donc de mon devoir de t'informer.

— Et Mme Denoux et... ?

C'était vraiment agaçant de ne pas connaître le nom de Mademoiselle Tailleur-Gris.

— Mlle Morris.

— Elle s'appelle comme ça ?

Tristan acquiesça.

— Cette partie de ta formation est achevée. Elles restent là et sont à ta disposition si tu veux les consulter. Mais tu as encore beaucoup à apprendre avant de devenir la Dame du Bal, et on m'a ordonné, en l'absence du Protecteur, de me mettre à ta disposition à cet effet.

Pourquoi n'était-ce pas Andrei ? songea Aurelia. Quels devoirs plus

urgents le retenaient ?

Pourquoi n'était-ce pas lui qui lui enseignait ce qu'elle devait savoir ?

En la tenant dans ses bras.

En l'aimant.

Tristan n'avait pas la réponse à toutes les questions d'Aurelia.

L'une de ses interrogations les plus pressantes concernait ses parents. Des conversations parcellaires qu'elle avait eues, d'abord avec Andrei puis ensuite avec Mme Denoux, elle avait appris que sa mère était née d'une Dame et avait toujours été destinée à remplir ce rôle à

son tour. Elle avait été élevée en Europe aux frais du Réseau, puis, lorsqu'elle avait rejoint le Bal à la mort de sa mère, des suites d'une maladie, elle était rapidement tombée amoureuse de l'ingénieur qui avait été recruté dans le monde extérieur quelques mois plus tôt pour concevoir des machines nouvelles pour le Bal suivant, qui devait avoir lieu près des chutes du Niagara et qui tournerait autour de l'eau. La mère d'Aurelia n'avait pas encore été formée lorsqu'elle était morte. Plus le jour approchait, plus elle se révoltait à cette idée et elle avait convaincu l'ingénieur de fuir avec elle.

Que savait-il de son père ? Très peu de chose. Juste un nom. Personne ne se

souvenait vraiment de lui.

Considérant le thème du Bal, il était tristement ironique que le couple se soit noyé peu de temps après la naissance d'Aurelia. Les dieux présidant la destinée du Bal s'étaient subtilement et cruellement vengés de ceux qui avaient cru leur échapper.

Il y avait eu d'autres occasions au cours de l'histoire du Bal – dont les origines se perdaient dans la nuit des temps, même si de nombreuses traditions n'avaient pas changé – où il n'avait pas été gouverné par une Dame, fonction qui, idéalement, s'héritait de mère en fille. Chaque fois que cela arrivait, le Conseil du Bal nommait un Protecteur. De nos

jours, c'était le Réseau qui s'en chargeait.

— En l'absence de Dame, à quoi sert le Protecteur ? demanda Aurelia, toujours intriguée par le véritable rôle d'Andrei.

— Il veille sur le Bal et...,
s'interrompt brutalement Tristan.

— Et quoi ?

— Il doit choisir la Dame suivante.

— Comment ?

— Il teste de nouvelles femmes pour voir si leur sang transporte le plaisir...

Aurelia sentit son estomac se nouer.

— Tu veux dire que...

— Oui, répondit Tristan avec un petit

sourire cruel.

Aurelia ne répondit pas.

— Mais il n'a pas eu besoin de te tester, poursuivit le jeune homme. Une fois qu'on t'a retrouvée, on savait que tu étais la fille de ta mère et une vraie Dame.

— Comment on le sait ? Si une femme peut devenir une Dame ? Si la ligne de succession est interrompue ou brisée ?

— Le cœur incandescent, répondit Tristan. Celui sur ton pubis.

— Mais toi et les autres en avez un aussi, rétorqua la jeune femme. Même s'il n'est pas au même endroit.

— Nous n'en avons qu'un à l'intérieur

du poignet. Et ce n'est pas un vrai. On doit nous le tatouer. On le fait lorsque nous avons été acceptés comme serviteurs du Bal. Nous avons de nombreux rituels. Un peu trop, si tu veux mon avis...

— Mais le mien ?

— Le tien est authentique. Le Bal court dans tes veines, et le tatouage apparaît lorsque...

Aurelia se souvint de la manière dont Tristan l'avait léchée dans l'antichambre de la forêt sur l'île : elle avait été incapable de contrôler le plaisir qui l'envahissait, preuve qu'elle était joyeusement débauchée et esclave consentante de ses sens.

La conversation s'arrêta. Les pensées tourbillonnaient dans l'esprit d'Aurelia.

— Tu m'as dit que tu étais né le même jour que moi, si je me rappelle bien, finit-elle par dire.

— J'ai découvert ça lorsqu'on a retrouvé ta trace. C'est un présage, tu ne crois pas ?

— Et tu as toujours voyagé avec le Bal ? Tu es né dedans ?

— Littéralement. J'ai toujours soupçonné Walter d'être mon père. Comme toi, je n'ai jamais connu ma mère.

— Ah bon ?

— Tu sais qu'une fois que tu seras devenue Dame le Protecteur n'aura plus

de rôle à jouer.

Tristan n'avait pas l'air de vouloir s'étendre sur la question de ses origines.

— Ce n'est pas moi qui décide ?
demanda Aurelia.

— Non. Même si, par tradition, la Dame peut choisir un Prince consort...

Aurelia réfléchit. Elle eut un petit pincement au cœur à l'idée de perdre Andrei maintenant qu'elle l'avait trouvé, même si le fait de l'avoir partagé avec d'autres femmes qu'il avait « testées » semait le doute dans son esprit. Mais, après tout, elle avait bien couché avec de nombreux autres pendant sa formation. Mais ce n'avait jamais été secret. Andrei

savait depuis toujours que cela ferait partie de son rôle. Pourquoi ne lui avait-il rien dit sur cet aspect-là de sa vie ? Le faisait-il toujours ?

— Où est-il en ce moment ?

— Il voyage.

— Pour quoi faire ?

— Il n'y a que lui qui le sache.

Tristan se redressa soudain comme s'il avait pris une décision et regarda Aurelia bien en face.

— Choisis-moi, dit-il.

— Comment ça ?

— Moi plutôt que lui.

— Pourquoi ?

— Je suis plus jeune. Nous avons davantage de points communs. Je te trouve sublime. Nous pourrions diriger le Bal tous les deux, lui donner un lustre sans précédent pour les générations futures. Nous sommes nés le même jour. C'est le destin, non ? Tout fait sens. Tout était écrit.

— Et si je refuse ?

— Je le défierai.

— Comment ?

Tristan le lui expliqua. Aurelia retint son souffle. Lorsqu'il eut terminé son explication, elle garda le silence. D'une manière totalement absurde, c'était sensé.

Selon l'étrange logique du Bal, ce serait la seule manière de savoir si elle avait un avenir avec Andrei ou s'il n'était qu'une passade. Elle n'était plus la même femme. Et elle l'avait à peine vu ces derniers temps. Lui avait-on interdit de lui rendre visite ? Avait-il choisi de ne pas le faire ? Elle n'avait aucun moyen de le savoir, mais sa désertion lui laissait un goût amer. Comme lorsqu'on titille une plaie. Elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Quand les paroles franchirent ses lèvres, elle les regretta immédiatement, mais il était trop tard pour faire machine arrière.

— Parle-moi des autres femmes qu'Andrei a connues...

— Je peux faire mieux que ça. Je peux te montrer.

Il y avait une trace de délectation dans la voix de Tristan, mais Aurelia choisit de l'ignorer. Que ses intentions soient dictées par la morale ou pas, il avait piqué sa curiosité, et elle voulait savoir. Elle le suivit dans un dédale de pièces jusqu'à un ascenseur qui desservait l'étage administratif, pour lequel il avait un passe. Lorsque Tristan appuya sur le bouton du sous-sol, Aurelia sentit un picotement parcourir son dos. C'était une partie de l'immeuble à laquelle elle n'avait jamais eu accès, puisqu'elle avait passé de nombreux mois dans le périmètre clos de la chambre vitrée dans le jardin. Elle était un peu nerveuse à

l'idée de descendre au sous-sol.

Le doux sifflement qui accompagna l'ouverture de la porte de l'ascenseur lorsqu'ils atteignirent le dernier étage du siège du Réseau fit sursauter Aurelia. Tristan se mit à rire.

— Vous n'avez pas peur du noir, au moins, ma Dame ? la taquina-t-il.

Il avait utilisé son titre comme si c'était une plaisanterie, et cela irrita la jeune femme. Elle savait qu'elle n'était pas encore Dame et qu'elle n'avait donc pas le droit de l'accuser de lui manquer de respect, mais cela ne l'empêcha pas de sourire en coin en imaginant toutes les manières possibles de le remettre à sa place si elle en avait l'occasion. Elle

accepterait peut-être d'en faire son Prince consort, mais à condition qu'il accepte de porter un collier d'esclave.

L'idée que Tristan lui baise les pieds et qu'elle le prenne en levrette avec le gode en ivoire monté sur harnais dont Mme Denoux lui avait fait la démonstration sur PJ durant l'une des séances de formation l'excita aussitôt. Elle sentit aussi l'espace entre ses épaules s'embraser, tandis que les dragons chinois s'animaient.

Penserait-elle la même chose avec Andrei ? Elle en doutait. Il n'avait jamais montré le moindre penchant pour la soumission. Cette partie d'elle n'avait jamais fait surface lorsqu'ils avaient couché ensemble. L'avait-elle bridée ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. Peut-être y avait-il des aspects de la personnalité d'Andrei qu'elle ne pourrait pas combler et qu'il irait toujours chercher chez d'autres.

La seule chose dont elle était certaine, c'est qu'elle n'était sûre de rien.

Les couloirs que Tristan emprunta étaient plongés dans l'obscurité la plus totale. Pas un seul rayon de lumière naturelle n'avait réussi à se frayer un chemin dans les entrailles de l'immeuble du Réseau, et Aurelia ne distinguait même pas les larges épaules du jeune homme qui marchait devant elle. Ses doigts étaient frais lorsqu'il s'empara de sa main pour l'empêcher de trébucher. La

jeune femme était complètement désorientée ; s'il l'avait abandonnée là, elle n'était pas certaine de retrouver le chemin de l'ascenseur ou, sans son passe, de pouvoir regagner les étages supérieurs. S'ils avaient dépassé l'escalier de secours, elle ne l'avait pas remarqué.

Elle savait que Tristan en était bien conscient. C'était ce jeu de pouvoir tacite entre eux qui faisait naître cette étincelle d'attraction qui ne s'était jamais vraiment embrasée mais qui subsistait comme les braises d'un feu qui, avec la bonne dose de combustible, peut devenir un brasier infernal en un instant.

Il finit par s'arrêter, mais si

brusquement qu'elle fit un pas de trop et percuta son dos. La chaleur de son corps et la force mal dissimulée sous son tee-shirt agirent comme un accélérateur sur les flammes hésitantes du désir qu'elle tentait de contenir. Elle ne voulait pas qu'il s'aperçoive de l'effet qu'il déclenchait en elle et elle savait que si elle ne le contrôlait pas il le verrait. Ses tatouages la démangeaient, et, avec un tant soit peu d'encouragement, la carte de ses désirs serait bientôt visible sur toute sa peau exposée.

Lorsque Tristan alluma la lumière, le spectacle qui s'offrit à elle refroidit ses sens immédiatement.

Ils se trouvaient dans une gigantesque

pièce – peut-être la moitié d'un terrain de football américain – contre les murs de laquelle s'alignaient des étagères à perte de vue. Le mur du fond était, lui, occupé par un écran géant. C'était comme une salle de cinéma, mais sans les sièges. Les étagères croulaient sous les boîtes soigneusement rangées et étiquetées, les livres et les dossiers divers qui encombraient absolument tout l'espace.

— Des films ? demanda Aurelia, surprise, en voyant Tristan s'approcher de la seule partie des archives qui n'était pas pleine de poussière, où il s'empara de plusieurs boîtiers noirs contenant des bobines.

— C'est un art moribond, répliqua-t-il.

Rétro, tu vois. Je trouve qu'il a quelque chose en plus. Le numérique, ce n'est pas vraiment la même chose...

Il avait perdu son habituelle ironie, et un soupçon de véritable enthousiasme s'entendait dans sa voix.

Aurelia haussa un sourcil, surprise. Elle n'aurait jamais cru que c'était un artiste.

— C'est quoi, tout ça ? demanda-t-elle en examinant les reliures jaunes abîmées de certains livres.

Ils étaient si vieux que les titres étaient effacés. Elle n'osait pas en prendre un de peur de le voir tomber en poussière.

— Une partie de l'histoire du Bal.

Toutes les archives qu'on a réussi à récupérer au fil des ans.

— Je croyais qu'il n'y avait pas d'archives ? Andrei m'a dit que les origines du Bal étaient perdues...

— Andrei n'est pas un grand fan des archives, répondit Tristan avec amertume. Il pense que le Bal devrait évoluer, se moderniser, se mettre au goût du jour... Il dit que si on reste prisonnier du fardeau de la tradition on va perdre un peu de magie, de l'intuition des invités qui garde le Bal en vie.

— Tu n'es pas d'accord avec lui ?

— Il a raison dans une certaine mesure. Il y a une grande partie de notre histoire

qui a été perdue ou jamais écrite, et ce que nous possédons est très fragmentaire. (Il fit un signe de la main pour englober la totalité de la pièce.) Certains de ces ouvrages ne contiennent qu'une seule référence au Bal, et parfois on n'est même pas certain qu'il s'agit bien du Bal et pas d'un autre événement hédoniste. (Il soupira bruyamment.) C'est mon projet depuis que je suis devenu le bras droit d'Andrei : faire des recherches, préserver les archives existantes et en créer de nouvelles. Je suis le descendant d'une longue lignée de bibliothécaires. On dit même que je pourrais avoir pour ancêtre Casanova, qui a retranscrit toutes ses aventures... J'ai ça dans le sang. Il a eu un fils qui a retrouvé pas mal

d'informations que nous croyions perdues.

Aurelia ravala sa surprise. Un descendant de Casanova. Quelle arrogance ! Une pensée lui vint, lui faisant oublier son amusement. Les pièces du puzzle s'emboîtaient.

— Tu as filmé ma formation.

— Oui, avoua-t-il. Pas toute, mais une grande partie. On voulait comprendre comment apparaissaient les tatouages. Quand. S'il y a un lien entre les images et les tâches qu'on donne à la future Dame. Si ce pouvoir peut être contrôlé... certains pensent, chez les organisateurs du Bal, qu'une Dame peut être créée, domptée, pas vraiment formatée mais

qu'on peut modeler ses réactions... Et tu es tellement belle, Aurelia, tellement belle et tellement terrible lorsque tu baises ou que tu es baisée. Tu ne sais pas à quel point. Je n'ai jamais été ton amant, j'ai le regret de te l'apprendre. On ne me l'a jamais ordonné. Mais j'ai toujours été un insecte pris dans ta toile, si fasciné parce que je voyais dans mon objectif que j'étais incapable de poser ma caméra et de te rejoindre. Tu brilles tellement qu'être exposé à ta lumière, c'est être exposé au soleil. Parfois, j'ai l'impression que si je te regarde trop longtemps tu me réduiras en cendres. Mais si tu fais de moi ton Prince consort, Aurelia, à tes côtés je serai Hélios. Avec ton pouvoir et mon savoir, nous pourrions

gouverner le Bal comme jamais personne ne l'a fait...

Il s'interrompt.

— Je ne t'ai pas amenée ici pour te parler de l'avenir mais pour te montrer le passé. Regarde.

Le projecteur s'anima, et des images vacillantes furent projetées devant eux. Andrei, à moitié nu et de la taille d'un Titan, remplit l'écran. Penchée devant lui se tenait une jeune femme magnifique. Ses cheveux sombres, coupés dans un carré sophistiqué, étaient passés délicatement derrière ses oreilles. Ils mettaient en valeur ses pulpeuses lèvres rouges et des pommettes qui auraient fait pâlir d'envie n'importe quel chat. Sa courte jupe en

jean était remontée au-dessus de sa taille, et des traces rouges marquaient la peau bronzée de ses cuisses, là où l'élastique de sa culotte blanche, baissée à la hâte pour faciliter l'accès à la queue d'Andrei, entrait dans sa chair. Le jeune homme allait et venait en elle sur un rythme inégal et aléatoire qu'Aurelia reconnut comme étant celui de la passion. Pas de rituel ici ni de devoir. C'était de la baise pure et simple.

Les yeux d'Aurelia furent attirés par la marque rouge de deux cerises tatouées sur la hanche de la femme, juste au-dessus de l'os. Son cœur cessa de battre un instant. Puis elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un véritable tatouage. *Et pas très classe avec ça*, songea-t-elle avec une

pointe d'amertume.

Puis son attention fut attirée par un mouvement à l'arrière-plan. Des lumières. Des banderoles. Un rideau de perles multicolores agité par le vent devant la tente d'une diseuse de bonne aventure. C'était la fête foraine à Hampstead Heath. Il faisait encore jour, mais le ciel s'assombrissait et le vent devenait plus violent. Siv et elle étaient probablement dans les autos tamponneuses à ce moment-là, quelques minutes avant qu'il se mette à pleuvoir et qu'elles se réfugient dans le train fantôme. À peine une heure plus tard, Andrei avait posé ses lèvres sur les siennes et changé sa vie à jamais, et voilà qu'il était là, à baiser comme un animal

en rut avec une femme que, selon toute vraisemblance, il venait juste de rencontrer. Pour la « tester », avait dit Tristan, mais on n'avait pas vraiment l'impression qu'il accomplissait une tâche désagréable. Un plaisir certain se lisait sur ses traits. Savait-il qui était Aurelia à ce moment-là ou avait-il couché avec toutes les jolies filles croisées à la fête foraine ?

Aurelia déglutit violemment, mais ne put se résoudre à détourner le regard. Ses yeux étaient fixés sur l'image de leurs corps s'entrechoquant, leurs bouches ouvertes sur des cris d'extase, l'angle aigu des membres d'Andrei qui contrastaient avec la douceur de la peau de la fille dans une parodie de contraires

soudés par une attraction mutuelle.

Tristan interrompt le film puis en passa un autre, puis encore un autre, puis encore un autre. Un montage sans fin d'Andrei dans son rôle de Protecteur baisant toutes les femmes possibles. Jeunes et vieilles, fermes et molles, menues et grosses, belles et banales. Elle finit par ne plus faire attention à leurs traits et par se contenter de lire les motifs du désir sur leurs visages et sur celui d'Andrei. Elle avait vu cette expression se répandre sur ses traits, cette torsion particulière de ses lèvres, ses sourcils froncés tant de fois lorsqu'il avait rejoint sa couche et qu'il l'avait prise avec la rage d'un homme possédé qui voulait montrer qu'il était le maître de sa chair.

Elle n'avait alors pas pu s'empêcher de désobéir aux ordres du Réseau et d'entrouvrir les yeux pour avoir un aperçu de l'homme qu'elle aimait.

— Ça suffit, finit-elle par dire. J'en ai assez vu.

Elle fut la première surprise d'entendre la froideur assurée de sa voix.

Tristan éteignit le projecteur, rangea soigneusement les bobines dans leurs boîtiers puis sur leurs étagères avant de la conduire vers l'ascenseur à travers les couloirs sans fin. Ils n'échangèrent pas un mot. Lorsqu'ils regagnèrent le monde extérieur, Aurelia se précipita vers les portes qui menaient au jardin. Elle soupira de soulagement en retrouvant le

grand air et elle attendit d'être submergée par le calme qu'elle trouvait toujours lorsqu'elle était entourée par les haies bien taillées, le léger bruissement des feuilles et le doux bruit de l'eau qui cascadaient sur les pierres.

Elle avait presque oublié la présence de Tristan quand il s'adressa à elle.

— Alors, dit-il. Tu vas faire ce que j'ai suggéré ? Tu vas choisir ?

— Oui, répondit Aurelia. Je choisirai.

Elle tourna les talons et gagna sa chambre vitrée dans la pagode sans un regard en arrière.

PJ l'attendait avec une tisane de sirop de rose et de miel servie dans une tasse

rose pâle et une assiette de mangue coupée en tranches, sur laquelle on avait versé un soupçon de citron vert et qui était décorée avec une des fleurs mauve vif qui poussaient dans un coin du jardin. Le jeune homme lui était devenu si dévoué en tant que serviteur et compagnon qu'il avait développé un talent troublant, presque surnaturel, pour anticiper ses moindres désirs, ses besoins et ses envies. Il arrivait souvent à Aurelia de ne pas savoir ce qu'elle voulait jusqu'à ce que PJ le lui tende.

Ce jour-là, cependant, elle lui donna un ordre inhabituel.

— Va chercher Mme Denoux, s'il te plaît, PJ.

Il se précipita immédiatement hors de la pièce et revint peu de temps après en compagnie de la femme aux cheveux sombres qui avait supervisé la majorité de sa formation.

— Tu m’as fait demander, Aurelia ?
Voilà qui arrive peu souvent, remarqua Mme Denoux en arrangeant les plis de sa longue robe en velours.

Celle-ci était du même rose pâle que le sirop préparé par PJ. Les robes de madame étaient toutes coupées sur le même modèle, mais Aurelia était certaine de ne jamais l’avoir vue porter deux fois la même couleur. Elle possédait autant de robes de couleurs différentes qu’Aurelia avait d’ensembles de lingerie.

— Je dois bien avouer que je suis emplie de curiosité, poursuivit-elle.

Le seul signe de surprise visible sur le visage de Mme Denoux, une fois qu'Aurelia eut résumé la situation et expliqué ce qu'elle souhaitait, fut un très léger sourire sur ses lèvres d'habitude toujours sérieuses.

Le silence qui suivit sembla durer une éternité.

— C'est une ancienne coutume, finit-elle par répondre, qui, à ma connaissance, n'a pas été utilisée depuis longtemps. Mais tu as raison. En tant que future Dame, tu as le droit de choisir un Prince consort et si tu te sens, comme tu le dis, incapable de faire un choix tu as le

droit de faire appel au rituel de sélection. Je vais demander à Andrei de rentrer, comme tu le souhaites, et de tout organiser.

Elle rassembla sa jupe et se prépara à quitter la pièce. Elle se retourna au dernier moment.

— Aurelia, dit-elle.

— Oui, madame ? répondit Aurelia, plus par habitude que par politesse.

— Es-tu sûre de toi ? Une fois le rituel accompli, il n'y a pas de retour en arrière possible. Tu as le droit de jeter les dés, mais tu seras obligée d'accepter le résultat. Quel qu'il soit.

— Je sais, acquiesça Aurelia. Et je

suis sûre de moi. Il n'y a pas d'autre solution.

Elle ne trouva pas le sommeil cette nuit-là et se tourna et se retourna, en quête de rêves apaisants qui ne vinrent jamais. Elle finit par réveiller PJ et par lui demander de la soulager en lui donnant du plaisir.

— Oui, maîtresse, dit-il sur un ton plein d'adoration.

Il pencha la tête doucement et posa ses lèvres sur le sexe d'Aurelia. Elle cambra le dos, leva les hanches, empoigna PJ par la nuque et pressa fermement son visage sur sa chatte. Elle le maintint ainsi

jusqu'à ce qu'un orgasme chasse enfin toute pensée consciente.

La jouissance agit comme une drogue, et elle dort toute la journée suivante. Ses aides firent leur apparition en début de soirée pour la préparer à la cérémonie qui aurait lieu à minuit. Il avait été estimé important que la future Dame choisisse le plus tôt possible, afin que l'Encrage puisse avoir lieu au Bal suivant.

Elle médita tandis que ses assistants la baignaient, puis lavaient et séchaient soigneusement ses longs cheveux avant de lui masser tout le corps avec l'habituelle huile parfumée. Elle avait réclamé un parfum plus lourd cette fois-ci. Quelque chose de musqué et de boisé, qui évoquait

la terre. Une fragrance qui lui rappelait qu'elle était solidement ancrée au sol et puissante.

Le moment venu, on lui banda les yeux. Aurelia avait demandé qu'il en soit ainsi, plutôt que de faire confiance à sa volonté pour garder les yeux clos. Elle voulait se concentrer sur ses sensations sans être distraite.

Le premier homme à la prendre fut Tristan. Elle le reconnut uniquement parce qu'il n'était pas Andrei. Son souffle était court, à cause de l'excitation et d'autre chose – une frénésie née de la proximité de la folie, peut-être –, et il empoigna ses avant-bras si brutalement qu'elle eut l'impression d'être

emprisonnée dans une camisole de force. Elle était allongée sur le dos, étendue sur une pile de couvre-lits et d'oreillers, attendant, jambes écartées, que l'un des deux hommes la prenne, et Tristan l'avait simplement retournée avec une rage déterminée puis il l'avait pénétrée sans autre avertissement qu'une pression de ses mains sur ses épaules. Il utilisa le corps de la jeune femme comme une ancre et la transperça si violemment qu'Aurelia songea qu'il allait la couper en deux.

C'était obscène, sauvage, et pourtant... il y avait quelque chose d'aussi féroce chez Aurelia, une passion aussi proche de la folie que celle de Tristan, qui couvait sous la surface de sa peau et attendait

pour se libérer la permission d'un amant défiant les conventions. Aurelia hurla sa révolte, et ses tatouages prirent vie avec une intensité familière. Animée par une force toute-puissante, elle poussa sur ses genoux et ses bras, Tristan toujours agrippé dans son dos, puis elle le retourna et s'assit à califourchon sur lui. Elle lui immobilisa les poignets puis s'empala sur son sexe toujours rigide. Il réagit de la même manière, et ils luttèrent et roulèrent comme des animaux sur les coussins disposés sur le sol, pour finir par tomber sur l'herbe humide. Tous les tatouages d'Aurelia s'illuminèrent et brillèrent aussi fort que les étoiles dans le ciel nocturne.

Ses sens enflammés lui criaient de le

choisir, lui. De choisir le danger. Tristan. Ils voulaient lui faire croire qu'Andrei lui faisait l'amour de manière trop timide, trop traditionnelle, et que son corps et son esprit devaient emprunter une route périlleuse et enflammée.

Au même instant, l'ancienne Aurelia lui conseilla la patience et la fidélité à un vieux rêve.

Elle aurait le temps de prendre une décision.

Le temps de baigner son âme dans la source qui lui avait ouvert tout un monde de plaisir.

Une cloche retentit. Basse et pesante. Une note lourde porteuse d'histoire et de

tradition. Et qui signifiait la fin du tour du premier prétendant.

La caresse d'Andrei fut pareille à une brise fraîche et légère un jour de canicule. Il se pencha, passa les bras sous elle et la souleva, puis il la déposa sur les couvertures comme si elle était faite de la porcelaine la plus fine. Il inclina la tête sur l'égratignure qu'elle avait à l'épaule et posa délicatement les lèvres dessus. Elle inspirait l'odeur de sa peau à chaque respiration, comme si elle absorbait toute son âme par osmose. Elle soupira de plaisir et enfouit les mains dans ses cheveux, l'attirant à elle afin qu'il s'allonge à ses côtés, la tête blottie au creux de son épaule. Ils formaient un couple aussi facilement que les oiseaux

qui fréquentaient le jardin du Réseau.

La plainte de Tristan lui parvint comme dans un rêve.

— Hé ! Ce n'est pas censé se passer comme ça...

Andrei l'interrompt.

— Ton avenir n'est pas écrit dans le passé, Aurelia, murmura-t-il à son oreille. Tu as le choix. Sculpte ton propre chemin. Le nôtre.

— Oui, répondit-elle, sachant exactement ce qui allait suivre.

Elle prit les deux mains d'Andrei dans les siennes, les serra très fort puis concentra toute son attention, toutes les synapses de son cerveau et tous ses nerfs

pour accéder au pouvoir qu'elle possédait au plus profond d'elle-même. Puis elle le dirigea vers Andrei, décuplant le courant qui les reliait chaque fois qu'ils se touchaient, jusqu'à ce qu'elle le sente s'agiter et frissonner contre elle, comme pris dans les affres de la jouissance.

L'assemblée réunie autour d'eux s'agita, et des murmures stupéfaits parcoururent l'assistance.

Le corps d'Andrei devint mou entre ses bras.

Aurelia arracha le bandeau.

Il était clairement visible sur la poitrine de son amant, éclairé par l'éclat

argenté de la lune presque pleine.

Un cœur incandescent, tatoué juste au-dessus de son vrai cœur. Une parfaite copie de celui qui s'étalait sur le sein d'Aurelia et qui battait au même rythme.

Andrei ouvrit les yeux, inclina la tête pour regarder sa poitrine puis contempla la jeune femme qui fixait le tatouage, émerveillée.

Tristan ?

Andrei ?

Même si, partagée entre les deux hommes aux personnalités et aux désirs contraires, elle n'avait pas pris de décision consciente, son cœur avait apparemment choisi pour elle. Ses cœurs.

— Je suis tien, Aurelia, murmura Andrei.

Et les cœurs et le corps de la jeune femme lui assurèrent que toutes les femmes qui avaient occupé son passé n'étaient que des ombres passant dans la nuit et que, lorsque viendrait l'aube, ils s'appartiendraient toujours. Le séduisant nuage noir que Tristan avait brièvement été s'estompa de son esprit, et les marques superficielles qu'il avait laissées sur son corps n'eurent plus aucune importance.

Elle se leva, et un silence solennel se fit.

LA FEMME ILLUSTRÉE

LE BAL VINT À AURELIA EN RÊVE.

Pendant cinq jours et cinq nuits, elle fut consumée par des images, comme si son propre esprit l'assiégeait. Pendant son sommeil, son corps était secoué par des orgasmes violents, et elle se réveillait en nage, tremblante et excitée au-delà de toute mesure. Le sexe était devenu le centre de sa vie et de tout son être, et il la

faisait vibrer. Elle contrôlait à présent le pouvoir de ses tatouages et elle pouvait par la seule force de sa pensée faire naître une tapisserie de plaisir sur sa peau ou indiquer son humeur, ses besoins et ses désirs en faisant apparaître un dessin précis. Mais, lorsqu'elle était dans sa chambre, dégagée de ses responsabilités et blottie dans les bras puissants d'Andrei, sa peau devenait un paysage sur lequel toutes ses émotions et ses pensées brûlaient dans le cadre qu'était son corps.

Il leur arrivait de faire l'amour dans leur sommeil. Aurelia était tellement à l'écoute de ses désirs, cœur et esprit en harmonie, qu'elle ne savait pas toujours quelle partie d'elle faisait bouger ses

membres. Elle avait l'impression que son esprit et son corps étaient si imbriqués que la notion de pensée consciente ou de mouvement délibéré lui semblait obsolète. Lorsqu'elle était avec son Prince consort et libre d'être elle-même, loin de toute convention et de toute contrainte, elle se comportait comme un animal, et Andrei faisait de même. Ensemble, ils étaient l'œil du cyclone. Lorsque leurs deux corps s'emboîtaient, le reste du monde disparaissait. Quand il bougeait en elle, Aurelia avait à la fois l'impression de voler, flottant éternellement sur les ailes du désir, et d'être enfin chez elle, ancrée sur l'île de la chair de son amant. Elle n'était plus une voyageuse, citoyenne du Bal,

perpétuellement en déplacement. Andrei était son port d'attache, et elle était le sien. Chacun d'eux était l'axe sur lequel tournait le monde de l'autre.

Lorsque Aurelia, toujours ensommeillée, frissonnait dans les bras d'Andrei et qu'il la tenait étroitement enlacée tandis que les tatouages explosaient en autant d'images étalées sur son ventre, ses seins et ses cuisses, c'était lui qui déchiffrait à haute voix les motifs du Bal, comme si les tatouages formaient une carte les menant au trésor ou, à défaut, pouvaient leur donner le thème de la prochaine célébration. La date avait été arrêtée, et chaque jour qui s'écoulait sans réponse de la part de la future Dame était un nouveau jour qui aurait pu servir à

organiser les festivités. Le temps passait, comme se plaisait à le lui rappeler Mme Denoux.

— Tu as de nouveau rêvé de cordes, annonça Andrei lorsque pointa l'aube et qu'Aurelia finit par ouvrir les yeux.

Elle était blottie tout contre lui, la tête nichée dans l'espace entre sa tête et son épaule. Elle avait posé son bras sur la poitrine de Tristan, et leurs jambes étaient emmêlées. Il leur arrivait souvent de découvrir au réveil qu'ils s'étaient enroulés l'un autour de l'autre pendant la nuit, comme si leurs corps cherchaient la proximité que leurs âmes avaient déjà trouvée. Depuis la fin de sa formation, le Réseau avait proposé à Aurelia de la

loger dans une suite d'un hôtel du centre de Seattle utilisé pour ses clients les plus chics, mais la jeune femme avait refusé. Elle s'était habituée au calme du jardin japonais et à la présence rassurante de PJ qui dormait encore parfois au pied de son lit lorsque Andrei était en déplacement.

Aurelia cilla, chassant les derniers vestiges du sommeil, et reprit conscience. Ces derniers temps, ses rêves étaient si nets et si dévorants qu'elle ne faisait plus la différence entre la réalité et son imagination.

— Oui, répondit-elle en se pelotonnant plus étroitement contre lui et en l'embrassant sur la joue.

Andrei ne s'était pas rasé depuis

plusieurs jours, et sa barbe était rugueuse sous ses lèvres.

— Mais ce n'était pas un cauchemar, poursuivit-elle.

Elle essaya de reconstituer son rêve, mais se souvenir des images qui avaient empli son esprit endormi ressemblait à une tentative pour saisir entre ses doigts des volutes de fumée, et plus elle se concentrait, plus ils lui échappaient. Les détails ne lui revenaient pas, mais elle pouvait cependant toujours ressentir les sentiments et les sensations.

Les mains d'Andrei étaient tièdes sur ses joues. Il passa les doigts dans les cheveux de la jeune femme, une habitude qui était la sienne lorsqu'elle était

bouleversée ou qu'elle avait besoin d'apaisement.

— Tu as un nouveau tatouage. Un arbre. Ici, annonça-t-il en traçant le dessin d'un tronc sur son ventre et sur sa poitrine, et de branches sinueuses sur ses seins.

Aurelia s'empara de sa main et la posa sur son sternum. Elle savait qu'il avait mémorisé l'emplacement de chaque marque sur son corps, comme si les images étaient gravées au fer rouge dans son cœur comme sur son corps à elle.

La nuit suivante, elle rêva d'eau. Elle se noyait mais continuait à respirer.

— Tes parents ? demanda Andrei.

— Non, répondit Aurelia en secouant la tête. Ce n'était pas ça. Ce n'était pas un cauchemar. Je nageais. J'étais humaine mais je pouvais respirer sous la surface d'un lac. Comme une sirène.

Une autre nuit, elle rêva qu'elle était suspendue dans les airs sur les ailes d'un ange et, la nuit suivante, elle rêva qu'elle était embrasée par un feu qui ne la brûlait pas. Chaque rêve lui laissait un tatouage. La cinquième nuit, elle ne rêva pas, mais fut submergée par un besoin vital de faire l'amour. Elle se réveilla et découvrit qu'elle était à califourchon sur Andrei, dont le sexe était déjà dressé, en réponse à l'urgence de son désir. Il ouvrit les yeux, et elle le guida en elle. Elle se mit à gémir lorsqu'il la saisit fermement par la

taille et la fit aller et venir sur lui. Elle frotta son clitoris contre lui, puis saisit ses épaules et le chevaucha jusqu'à ce qu'elle jouisse, puis elle s'effondra sur sa poitrine. Andrei l'enlaça étroitement, et ils se rendormirent ainsi, toujours emboîtés. Ils ne se réveillèrent que lorsque les ombres qui perçaient les murs vitrés de la pagode s'allongèrent et que l'air se rafraîchit, leur donnant la chair de poule.

— Les éléments, dit Andrei ce soir-là. Ces rêves dont tu ne te souviens pas et les images qui vont avec. Terre, eau, air, feu. Et le dernier : l'énergie. L'éther. Ce sont les cinq éléments, expliqua-t-il en fronçant les sourcils sous l'effet de la concentration. Je ne pense pas qu'on ait

jamais célébré les cinq éléments ensemble. Des aspects d'eux, oui, évidemment. La légende parle d'un Bal dont le thème était l'enfer, sur un bateau à aubes. Et d'un autre avec les signes du zodiaque, et donc l'eau... Mais jamais les cinq ensemble.

— Alors ce sera mon Bal. Notre Bal.

Elle agita la cloche pour faire venir PJ et le sommer d'aller chercher Mme Denoux qui, une fois informée de la décision d'Aurelia, mit en branle toute la machine.

La contribution de la jeune femme était essentiellement artistique, mais, en tant que future Dame du Bal, elle avait le dernier mot sur tout : le thème, l'endroit

et la liste des invités aussi bien que la forme des verres et le goût des boissons et des hors-d'œuvre. C'était un peu comme organiser son propre mariage, quelque chose qui, contrairement à la plupart des filles avec qui elle avait grandi – à l'exception de l'indépendante Siv – ne l'avait jamais vraiment intéressée.

Au début, la tâche lui parut écrasante, sans compter qu'elle était consciente de devoir prouver qu'elle méritait son titre. Cependant, lorsqu'elle comprit que toutes les idées qui pouvaient germer dans son cerveau, même les plus bizarres, les plus chères ou les plus irréalistes, pouvaient être concrétisées grâce aux fonds infinis du Réseau, aux talents des artistes et à cet

élément inexplicable et surnaturel qu'était pour Aurelia la magie intrinsèque du sexe, organiser le Bal devint un vrai bonheur. Elle lui consacra tous ses instants, dormant et mangeant quand elle le pouvait, accaparée par la mise en œuvre de ses rêves fiévreux.

Le Bal aurait lieu en Grande-Bretagne, sa patrie d'adoption. Aurelia voulait s'ancrer dans le Bal, dans le pays où elle avait grandi et dans un endroit chargé d'histoire, où elle imaginait que les fantômes des rois et des reines leur souriraient tandis que les invités danseraient sur les vieilles pierres.

Une maison de campagne fut choisie : elle se tenait sur un vaste terrain privé au

nord de Londres, dans les Chiltern Hills et elle appartenait à l'un des plus vieux associés du Bal. Pour Aurelia qui avait visité les lieux avec Andrei avant de se décider, ce n'était pas vraiment une maison mais plutôt un manoir, avec ses lustres en cristal, ses tapis en velours et la rampe en acajou finement sculptée qui bordait un escalier si grand qu'il ressemblait plutôt à une esplanade. Elle fut totalement conquise lorsqu'elle parvint aux portes-fenêtres qui s'ouvrirent comme par magie à son approche, sur un jardin aussi grand qu'un terrain de football américain bordé par un bois.

— Parfait, commenta-t-elle.

Thomas, leur hôte et propriétaire, un homme de haute taille d'une cinquantaine d'années, aux manières bourruées et ouvertement guindées, en étrange contradiction avec sa coupe de cheveux originale et les lunettes à monture léopard posées sur la pointe de son long nez, acquiesça, et l'affaire fut conclue.

Durant leur visite, Thomas les avait précédés. Il avait l'attitude raide et la démarche posée d'un aristocrate, mais plus frappante était sa compagne, une jeune femme qu'il tenait au bout d'une laisse fixée à un collier argenté qui lui enserrait le cou. Elle était nue et se déplaçait à quatre pattes mais plutôt à la manière d'une lionne que d'une chienne. Chaque sinueux balancement de ses

hanches faisait avancer ses longues jambes aussi facilement que si elle était née pour marcher comme un animal et non sur ses deux jambes comme un être humain. Lorsqu'ils s'apprêtèrent à partir, elle se redressa pour les saluer. Elle n'était pas vraiment humaine, songea Aurelia. Ses yeux étaient d'un vert tacheté comme la peau d'un serpent et ses lèvres aussi rouges et pulpeuses que la pomme dans laquelle Ève avait croqué, alors même qu'elles n'étaient pas fardées. L'attention d'Aurelia fut inévitablement attirée plus bas. Juste au-dessus de son sexe intégralement épilé était tatoué un code-barres à côté du chiffre 1. Lorsque les regards des deux femmes se croisèrent, elles se comprirent en silence.

Elles étaient toutes deux conscientes du pouvoir que leur donnaient leurs places respectives.

Andrei lui avait expliqué avant d'entrer dans le manoir que la femme qui portait le chiffre 1 était celle que le Bal appelait « la pute sacrée », le réceptacle du plaisir des autres. Elle avait été « testée » comme Dame potentielle avant que l'existence d'Aurelia soit connue, et sa capacité de plaisir était infinie, mais elle ne voulait être rien d'autre qu'une soumise et ne possédait aucun penchant pour la domination, nécessaire pour remplir le rôle de Dame du Bal et qu'Aurelia avait en revanche de manière naturelle.

Numéro 1 avait choisi de devenir une esclave et, à la surprise de tous les membres du Conseil, avait décidé de prendre Thomas pour maître. Tous pensaient qu'elle se tournerait vers Tristan, mais la pute sacrée avait préféré l'excentrique Britannique aux lunettes, qui détenait à présent la clé du cadenas doré fermant son collier.

Aurelia songea qu'elle devait ajouter Numéro 1 à la liste des invités et pas seulement en tant qu'invitée de Thomas.

Elle passa ses journées à auditionner les artistes potentiels. Aurelia avait délégué une bonne partie de cette tâche

pour gagner du temps, mais elle insista pour choisir elle-même les ballerines qui danseraient dans l'eau. Elle avait décidé de recréer une scène du *Lac des cygnes*, où les deux danseurs principaux renaîtraient après s'être noyés. C'était peut-être morbide, mais c'était sa façon de faire enfin le deuil de ses parents.

Pour le rôle d'Odette, elle choisit une danseuse russe nommée Luba, qui surgit de l'eau avec tant de grâce qu'elle semblait en être faite, comme si les molécules qui la composaient venaient de l'écume qui se forme sur la mer après une tempête. Sans qu'on lui ait dit de quoi il s'agirait, elle avait proposé comme morceau d'audition un numéro sur *La Mer*, de Debussy. Aurelia ne fut pas

surprise d'apprendre que Luba, qui se mouvait avec une grâce surnaturelle, avait depuis longtemps été repérée par les éclaireurs du Réseau et testée pour le rôle de Dame avant la réapparition d'Aurelia. Andrei avait dansé avec elle et il avait affirmé qu'elle était exceptionnellement belle et talentueuse, mais que ce n'était pas la prochaine Dame. Son cœur appartenait à un autre, et elle ne pourrait jamais se donner entièrement.

Contrairement à elle, songea Aurelia, qui ne s'embarrassait plus de regret ni de culpabilité à ce sujet. Elle savait qu'elle possédait un talent rare : celui de s'abandonner complètement, de se rendre, corps, âme et esprit, aux besoins de sa chair, et elle savait que, malgré sa

relation avec Andrei, une nuit par an elle se permettrait de nager librement dans les courants de la luxure et de ne pas s'alourdir du fardeau des liens qui étaient les leurs. Elle était comme cela, tout simplement.

Elle pensa à la cérémonie du couronnement. C'était le seul élément de la soirée qu'elle n'organiserait pas. La tradition voulait qu'elle soit prise rituellement devant les invités, mais elle ne saurait pas par qui avant le début de la célébration.

Mais, en tant que future Dame, elle avait déjà décidé de rompre avec la tradition et elle savait que, dans les années à venir, de nombreuses choses

changeraient sous sa houlette. C'était à la fois son désir et son devoir.

Les semaines de préparation passèrent à toute allure, et le jour tant attendu arriva enfin.

La nuit était claire et le ciel parsemé d'étoiles brillantes : on aurait dit que des anges s'étaient rassemblés pour leur donner leur bénédiction. Cette vision encouragea Aurelia et l'apaisa. Elle fit un dernier tour du manoir afin de vérifier que tout était en ordre et correspondait à ses attentes, avant que les assistants en uniforme accueillent les premiers invités qui étaient attendus d'une minute à

l'autre.

Elle prit Andrei par la main, et, ensemble, ils franchirent la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, transformé en paradis tropical. L'odeur des frangipaniers imprégnait l'air, et des centaines de flammes flottaient dans l'atmosphère comme des lucioles sans ailes, sans doute habilement maintenues en place par un mécanisme invisible créé pour l'occasion par les talentueux ingénieurs au service du Bal.

Quatre tentes avaient été dressées sur la pelouse, divisant l'espace en quatre quartiers. Une cinquième occupait le centre. La première était un hommage aux premiers pas d'Aurelia sur le chemin du

Bal. Des cordes, avec des gens suspendus, comme à l'exposition qu'elle avait visitée avec Siv, et des arbres presque grandeur nature mais taillés avec la même précision que celle dont elle avait appris à faire preuve pour son bonsaï. Walter avait été recruté pour donner un coup de main pour les détails et il avait accompli sa tâche avec une infinie minutie. Aurelia sourit en voyant le résultat. Elle avait demandé à Walter de mettre en scène le sentiment de paix et d'enracinement qu'elle ressentait toujours lorsqu'elle était attachée, et il y était parfaitement parvenu. Au milieu d'une forêt de branches sur lesquelles étaient suspendus des gens, semblables à des fruits mûrs, se dressait un arbre qui

n'était pas relié au sol mais au plafond. À sa base, liés, se trouvaient un homme et une femme enlacés. La corde qui partait d'eux connectait tous les artistes et tous les arbres comme une toile d'araignée géante. Pour Aurelia, cela symbolisait à la fois l'étreinte et la libération, la corde raide entre le lien et la solitude, le bord étroit entre l'entrave et la liberté. Un panneau clignotait au-dessus de sa tête : « Terre. Ce qui nous contraint nous libère. »

— Ça ne va pas tarder à commencer, annonça Andrei, lui rappelant ainsi que sa présence serait requise d'une minute à l'autre pour ouvrir les festivités.

Elle n'avait pas besoin de visiter les autres tentes : elle savait que tout serait

exactement comme elle l'avait conçu. Que, submergés dans un lac artificiel, douze danseurs attendaient l'arrivée de Luba, qui les mènerait dans un numéro de vie et de mort sous les mots : « Eau. Ce qui nous noie nous nourrit. » Qu'une cinquantaine de corps nus seraient tenus dans les airs par des séraphins sous les mots : « Air. Ce qui nous fait chuter nous élève. » Et que la pénombre d'une autre tente serait illuminée par des corps enflammés sous les mots : « Feu. Ce qui nous consume nous éclaire. » La dernière caverne était consacrée aux invités. Elle serait vide jusqu'à ce que la nuit atteigne son paroxysme, puis la foule créerait sa propre magie, donnant ainsi naissance au cinquième élément. L'éther.

Le Bal ne se contentait pas de célébrer la sexualité. Il fêtait aussi l'humanité, sa dualité et son imperfection, qui apportait joie et liberté à ceux qui s'autorisaient à ressentir, à vivre et à expérimenter le plaisir.

Aurelia dit au revoir à Andrei sous les branches de l'arbre suspendu. À cet instant, quoi que le Bal lui réserve et quelles que soient ses responsabilités, elle ne souhaitait rien de plus que rester là à jamais, étroitement enlacée dans ses bras, au milieu de cette forêt de corps immobiles, dont l'apaisante respiration se mêlait au léger bruissement des branches.

Il l'attira plus près de lui et posa les lèvres au creux de son oreille.

— La prochaine fois que je te verrai, tu seras la Dame du Bal, murmura-t-il. Mais tu as été ma Dame dès la première fois que j'ai posé les yeux sur toi, la première fois que je t'ai embrassée. Rien ne pourra jamais changer ça.

— Rien ni personne, acquiesça Aurelia.

Elle savait que le moment était venu. Elle l'embrassa une dernière fois, puis tourna les talons et quitta la tente pour retrouver Mme Denoux et son armée d'assistants, qui la baigneraient, l'habilleraient et la prépareraient pour la cérémonie, pendant que les invités seraient enfin autorisés à entrer pour boire, jouer et se divertir jusqu'au

moment tant attendu où elle deviendrait enfin la Dame, mariée à jamais au Bal.

Plusieurs heures s'écoulèrent. L'esprit d'Aurelia trouva cette zone de paix qui lui était si facilement accessible à présent. Une fois ses longs cheveux lavés et séchés, cascasant en boucles auburn sur ses épaules, sa peau partiellement dissimulée par le léger peignoir qui lui tenait lieu de costume, si fin qu'il était aussi léger qu'une toile d'araignée, elle quitta la coiffeuse devant laquelle elle était assise et fut escortée à travers les couloirs du manoir, en bas de l'escalier aux marches tendues de velours et au centre du jardin où les invités et les artistes l'attendaient.

Un signal fut donné quelque part. Aurelia sentit des mains saisir ses chevilles, sa taille et ses épaules, et, d'un seul mouvement que de longs mois de répétition permettaient de réaliser aussi bien, son corps fut hissé vers le ciel et tenu à bout de bras au-dessus de la foule. Les événements de la soirée tourbillonnaient dans son esprit, et elle était désorientée par la musique rock qui braillait toujours dans les enceintes disposées autour du jardin. Les basses pulsaient sur un rythme frénétique et battaient sans relâche, répétitives. Aurelia souffrit un instant d'un étrange trouble : elle eut l'impression que son

âme avait quitté son corps et que son enveloppe corporelle, nue, tenue à bout de bras au-dessus des danseurs et des fidèles, ne lui appartenait pas. Elle était devenue momentanément un témoin de son propre couronnement et une âme voyageuse dans un corps qu'elle ne contrôlait plus.

La vie fut suspendue.

Il y eut une pause dans la musique. Le rythme fit un bond, et le rock frénétique et rapide se transforma en une mélodie sinieuse, puissante et énergique, jouée par un violon électrique, toujours en suivant le rythme effréné imposé par la batterie qui guidait l'autre instrument. Aurelia devina que la très belle

violoniste rousse qu'elle avait aperçue un peu plus tôt dans la soirée était aux commandes, sa spectaculaire crinière s'agitant au gré des notes. La mélodie lui paraissait vaguement familière, voire classique, mais accélérée. Diabolique, comme un train de nuit qui s'emballe, explosive et hypnotique.

Les mains qui la tenaient ajustèrent leur emprise. Deux soutenaient ses clavicules, deux s'assuraient que sa taille reste bien droite, deux autres encore poussaient sur ses fesses, redressant son bassin, et bien d'autres, surgies de l'anonymat de la foule, lui permettaient d'échapper davantage à la gravité en soutenant ses genoux, tandis que les deux dernières, sur ses chevilles, lui écartaient largement les

jambes, à tel point que les lèvres de son sexe devaient à présent être bien visibles, brillantes et congestionnées, pulsant au rythme de ses désirs cachés. En s'agitant sur la pelouse, l'assemblée brassait l'air humide, et la brise légère qui montait de la foule la caressait furtivement.

Une main bougea sous son corps. Puis une autre.

Elle avança rapidement, parcourant la mer d'invités comme sur un tapis volant, chaque caresse fugace suivie par d'autres doigts qui la faisaient progresser un peu plus. Elle surfait sur la foule, transportée comme une embarcation fragile sur une mer de vagues. Elle n'offrit aucune résistance. Elle essaya de se détendre, de

libérer ses muscles afin de ne pas peser plus lourd qu'un chiffon, qu'une plume pour tous ceux qui s'étaient unis pour la faire avancer sans effort. Elle s'abandonna entièrement à l'instant, sachant que la destination de ce voyage serait inoubliable.

Aurelia crut d'abord qu'elle allait naître en l'air dans ce cercle, qu'elle traverserait le périmètre de l'assemblée de son point de vue élevé, en rond, encore et encore, jusqu'à ce que tout le monde ait la tête qui tourne et qu'alors elle serait déposée au centre de cet essaim sans visage.

Mais, alors que la foule se balançait sous elle et que son corps flottait presque

sans effort et sans l'aide de leurs mains, elle se retrouva, à près de deux mètres du sol, transportée vers une destination inconnue.

Le ciel pâlisait, la lune reculait derrière une horde de nuages, mais la chaleur de son propre corps la réchauffait, des réserves de passion et des désirs infinis couraient dans ses veines et sous sa peau, baignant tout son être dans un nuage de chaleur apaisante.

Le reste de la foule – ceux qui ne la portaient pas, même si elle savait que tous avaient contribué à son avancée à un moment ou à un autre – la suivit.

La musique s'arrêta tandis qu'elle avançait au cœur de la nuit moribonde.

Toute l'assemblée marchait derrière elle comme des pénitents à l'apogée de leur pèlerinage.

Ses porteurs ralentirent.

Malgré leur douceur, une certaine tension se faisait sentir dans les muscles d'Aurelia, qui fut obligée de bouger son cou de droite à gauche. Ce faisant, son regard tomba sur un groupe de participants du Bal, tout près d'elle. Elle reconnut Siv qui portait un costume à son image, un short en jean rose pâle et une chemise noire moulante qui contrastait avec les riches robes en satin ou en mousseline, et la nudité peinte des autres invités. Elle tenait par la main Walter et Tristan, et souriait d'un air béat. Il y avait

aussi Mme Denoux et Mlle Morris. Et Gwilliam Irving, Numéro 1, Luba, la sublime danseuse russe, et Florence, et tant d'autres dont les noms lui échappaient mais qu'elle avait croisés à un moment ou à un autre. Il en manquait certains : Lauralynn, Ginger, Edyta. Elle essaya de se souvenir des noms des absents et des présents, mais son esprit, en proie à une excitation fiévreuse, ne parvenait pas à se concentrer.

La foule s'écarta, dévoilant un chemin. Aurelia fut lentement déposée sur le sol. L'herbe formait un doux tapis sous ses pieds nus. Les porteurs s'éloignèrent, et, alors que ses longues jambes refaisaient connaissance avec la terre ferme et qu'elle se stabilisait, Siv et Mme Denoux

l'encadrèrent comme une escorte militaire et la prirent par la main. Le silence s'abattit sur l'assemblée.

Aurelia fut conduite en avant.

Un lit de fleurs blanches étalées sur un drap doré l'attendait au bout de ce court voyage dans le jardin, presque comme un autel, installé sur une frêle estrade en bois blanc, qui craqua un peu lorsqu'elle y posa avec précaution le pied, toujours un peu instable.

Elle s'étendit sur le dos. Elle craignait que les fleurs ne soient rugueuses sous sa peau, mais elles avaient la douceur du coton.

— Écarte les jambes, murmura Mme

Denoux avant de s'éloigner.

Aurelia obéit.

Ferma les yeux.

Elle sentit des jambes d'homme, tièdes et robustes, effleurer l'intérieur de ses cuisses lorsqu'il se positionna sur elle.

Le profond silence qui régnait à présent sur le jardin où elle était allongée, offerte, était déconcertant. La musique bruyante et le murmure des voix avaient été bannis dans une autre dimension, comme si l'âme même du Bal était suspendue dans l'espace et dans le temps.

Elle sentit l'extrémité dure d'un sexe se frotter doucement contre sa chatte,

s'enroband de sa moiteur. Un homme lui caressa tendrement les seins. Aurelia frissonna.

Dès qu'elle avait été présentée à la foule, elle avait su qu'elle allait être baisée et que ce serait une expérience à nulle autre pareille.

Le moment était venu.

Le sexe de l'homme la pénétra lentement, inflexible, rigide de vie et de désir. Puis il se retira brièvement, attendant presque en embuscade près de sa chatte.

Puis il la pénétra de nouveau. Il la prit tout entière, d'un seul coup de reins rapide, et s'emboîta en elle comme s'il

était rentré chez lui.

Aurelia garda les yeux fermés.

C'était Andrei.

Celui pour lequel elle avait rompu avec la tradition.

Elle reconnaissait la façon dont il l'emplissait, comme si elle pouvait percevoir aveuglément les contours de sa queue, ses veines et ses arêtes, la façon dont elle pulsait comme un cœur distant. Son propre corps s'enroulait de manière reconnaissable autour de lui, l'agrippant, l'étreignant violemment. La formation qu'elle avait suivie lui avait appris à reconnaître ses différents amants avec une acuité surnaturelle.

Son cœur fit un bond.

Son odeur familière l'imprégna.

Lorsque Andrei commença à aller et venir en elle, un bourdonnement feutré monta de la foule, comme un chœur assourdi, un ronronnement, une invocation. Andrei commença lentement puis accéléra la cadence de ses coups de reins, brutaux et rapides, qui orchestraient la montée de son désir et de ses émotions.

Même si ce n'était pas la première fois qu'elle faisait l'amour en public, elle n'avait jamais eu autant d'assistance. Ils étaient au moins deux cents. Mais cela ne la gênait plus. L'embarras, la honte et la culpabilité avaient depuis longtemps été bannis de sa vie. Elle n'en était que plus

excitée, ce qui était pour elle inattendu.

Elle ouvrit les yeux.

Andrei la fixait. Il était nu lui aussi mais portait un masque spectaculaire fait de plumes de paon, qui lui donnait l'allure d'un roi ou d'un prêtre.

Un tremblement de terre sourdait en elle, et son cœur dansait un tango échevelé et frénétique. Chaque incendiaire coup de reins la catapultait vers un autre niveau de sensations, nouveau, étourdissant, plus grand. Son souffle se fit court tandis que le bourdonnement de la foule atteignait son paroxysme. Son esprit s'obscurcit.

Aurelia savait que, derrière le masque

de cérémonie, Andrei lui souriait.

Elle lui rendit son sourire.

Il la baisait sans relâche, au bruit de la vague mélodie produite par l'assemblée, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un esprit et qu'un corps luttant pour atteindre la transcendance sacrée.

Soudain Andrei s'arc-bouta, comme électrocuté, et, d'un dernier coup de reins puissant, il s'enfouit plus profondément encore, et elle sentit le feu qui rugissait en lui battre en elle, la baignant dans sa terrible chaleur, la consumant. Le chemin incandescent se répandit à la vitesse de la lumière dans ses veines.

Aurelia rugit de plaisir.

Andrei soupira.

Le bourdonnement de la foule se tut.

Elle leva les yeux vers l'homme qu'elle aimait : il reprit son souffle et arracha son masque, dévoilant ses boucles brunes sur lesquelles jouèrent les premiers rayons du soleil.

Une larme incontrôlable coula sur la joue de la jeune femme.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever. Elle pensait que la force de l'orgasme avait épuisé toutes ses réserves d'énergie, mais sa main saisit la sienne, et elle se redressa avec une force qu'elle ne soupçonnait pas en elle. Une fois debout, elle lâcha la main d'Andrei.

Elle se sentait... neuve.

Forte.

Invincible.

Au premier rang, Siv la regardait, émerveillée. Comme les autres.

Aurelia se redressa et écarta légèrement les jambes.

— Voici l'aube, annonça Andrei.

Aurelia sentit une énergie inhabituelle se répandre en elle, mêlée à un extraordinaire sentiment de paix.

Elle baissa les yeux et arrêta de respirer. Entre chacun de ses tatouages précédents, mot, signe ou dessin, un réseau de branches, comme du lierre, se

déplaçait au ralenti sur la surface pâle de sa peau, ou du moins ce qui en restait... Il avait l'air vivant et attisait sa surface illustrée. Les vrilles reliaient inexorablement les tatouages entre eux, centimètre par centimètre, branche par branche, feuille par feuille, mot par mot, phrase par phrase.

Il la menait vers la plénitude.

L'Encrage finit par cesser, et elle fut enfin pleinement illustrée. Depuis le collier qui enserrait son cou jusqu'au fin bracelet de feuilles vertes entourant ses chevilles.

L'aube se leva.

Son corps se découpait contre le soleil

levant, incomparable de beauté. Pour la foule admirative, elle avait l'air enflammée.

Le Bal avait enfin une nouvelle Dame.

Épilogue

Samarcande, XXI^e siècle

PLUSIEURS ANNÉES PLUS TARD, APRÈS LA FONTE DES neiges hivernales et alors qu'une tiédeur printanière bienvenue avait pris ses quartiers sur terre comme sur mer, le Bal fit son entrée en ville.

C'était une cité jadis drapée de mythologie et de légende, au-delà du désert et des steppes de l'Asie centrale, et il avait fallu de nombreux mois au Bal pour atteindre sa destination. Sa flotte

banalisée de véhicules, de remorques, de camions et d'élégantes voitures, assemblée peu après Noël dans un port de la mer de Chine sous couvert de cirque itinérant, rugissait le long des autoroutes comme une caravane moderne. Andrei dirigeait la logistique complexe de l'opération, rôle qu'il adorait, maintenant que sa fonction de Protecteur était devenue superflue puisque Aurelia avait endossé le manteau de Dame.

C'était elle qui choisissait la destination et le thème chaque année, même si, en réalité, c'était plutôt une décision qu'ils prenaient ensemble. Le Réseau gérait l'aspect administratif et fournissait les fonds une fois un consensus atteint. À Seattle, c'étaient

Mme Denoux et Mlle Morris qui géraient tout. Aurelia faisait entièrement confiance à ces deux femmes expérimentées et sages, et elle les avait renvoyées au siège, où elles étaient assistées par la compétente Florence.

Le Bal précédent, malgré les difficultés inhérentes à son emplacement reculé et dangereux, avait été dans l'opinion de tous un succès fracassant. La forêt amazonienne avait décuplé l'imagination des organisateurs et des participants, et on disait que c'était le Bal le plus merveilleux depuis vingt-cinq ans. Il fallait que le suivant soit à la hauteur.

Lorsqu'elle était enfant, Aurelia était une lectrice insatiable. Elle avait à

présent tout loisir de puiser dans ses lectures pour y retrouver l'émerveillement et l'image du monde qu'elle s'était créée. Il y avait quelque chose de magique à Samarcande, dont le nom évoquait les *Mille et Une Nuits*, et elle était bien décidée à rendre ce Bal inoubliable.

Le thème était *Alice au pays des merveilles*, un projet qui, d'après Aurelia, ouvrait de nombreuses possibilités excitantes, de scénarios coquins et de modèles de beauté. Depuis des mois, elle se réveillait en plein cœur de la nuit, l'esprit plein d'images débridées et de visions enthousiasmantes tandis qu'elle peaufinait l'organisation.

Les partisans du Bal – la cour d’amour et la guilde des adorateurs – avaient gagné Samarcande par voie maritime, terrestre ou aérienne, depuis que la destination avait été dévoilée. Certains étaient riches, d’autres pauvres, certains avaient l’air de comptables, d’employés ou d’ouvriers, d’autres avaient une apparence ou un comportement extravagants, mais, pour les observateurs extérieurs, ils ne se différenciaient en rien de la foule.

Avec eux étaient arrivés les danseurs, les acrobates et même les clowns, les contorsionnistes, les monstres sublimes, les couturières, les dompteurs d’animaux et de corps, les maîtres du fouet, les beaux et les damnés, les interprètes

sacrés, les traiteurs, les vierges et les étalons, les fabricants de cages, les artistes qui travaillaient la lumière, l'équipe sous-marine, les peintres et les sculpteurs sur métal, chair et couleurs, et tout le cortège de ceux qui vivaient pour la luxure, le bonheur et l'amour.

Ils arrivèrent tous à Samarcande en quête de la beauté et de l'extase glorieuse qui serait atteinte à l'aube.

Lors d'un repérage l'année précédente, Aurelia et Andrei avaient choisi l'emplacement précis du Bal, à quelques kilomètres en dehors de la ville. Il était suffisamment secret pour permettre au Bal de se dérouler dans l'intimité, et ils avaient lancé la construction.

Après l'arrivée de la caravane, les répétitions commencèrent, dirigées par Siv et Tristan, qui parvenaient à travailler ensemble malgré leurs caractères bien trempés. Walter avait pris sa retraite après le dernier Bal anglais. Il se consacrait à présent à son jardin sur la côte sud de la Grande-Bretagne, ce qu'Aurelia trouvait ironique, puisque c'était de là qu'elle était partie afin de commencer sa nouvelle vie et qu'elle n'envisageait pas un seul instant d'y retourner. Mais imaginer Walter en train de sculpter ses fleurs, de tailler des buissons aux formes élaborées et de se promener parmi eux en se fiant uniquement à son odorat et à son toucher la faisait sourire.

Tout était prêt, et le Bal aurait lieu dans quelques jours. Lorsqu'elle contemplait le visage d'Andrei, comme chaque année à la même époque, Aurelia y décelait toujours le voile mélancolique qui assombrissait son regard lorsqu'il le posait sur elle, comme un petit garçon perdu. C'était une faiblesse qu'il exprimait rarement et qui était en contradiction avec son apparence virile, presque intimidante, sa mâchoire carrée, ses boucles sombres, ses épaules de nageur et ses muscles puissants.

— Ne fais pas ça, dit Aurelia.

— Je sais, répondit Andrei.

Il détourna les yeux. Il était de nouveau déchiré entre la certitude sans faille du

profond amour qu'elle éprouvait pour lui et l'idée que d'autres allaient la toucher, la baiser, l'utiliser pendant le Bal. C'était la tradition. Ce n'était qu'après une nuit d'excès et de plaisirs en tout genre qu'elle se blottirait de nouveau dans ses bras, imprégnée de l'odeur de tant d'autres, hommes et femmes, étrangers et amis, et qu'elle trouverait de nouveau la paix dans son étreinte. Ils avaient décidé d'abandonner de nombreuses traditions du Bal, mais pas celle-ci.

— C'est la seule façon...

Pendant une fraction de seconde, en remarquant son chagrin, Aurelia comprit pourquoi ses parents avaient fui le Bal, incapables d'accepter l'idée de partager

leurs corps avec d'autres.

Mais elle savait aussi qu'Andrei ne l'aimerait pas autant si elle n'était pas la Dame du Bal. C'était leur lien, leur ciment. La tradition et l'héritage de siècles de plaisir.

C'était son destin.

— C'est la seule façon...

Sa vie tout entière l'avait menée là.

À cette nuit exceptionnelle.

De plaisir ultime.

Célébration du sexe.

Célébration de la vie.

Andrei lui sourit.

— Tu es si belle ce soir. La quintessence du Bal, ma chère Dame.

L'humeur d'Aurelia s'allégea, et elle fut submergée par une vague de tendresse pour lui. Son homme. Son mari. Son partenaire. Pour le meilleur et pour le pire.

Tandis que tous ses tatouages invisibles se mettaient à battre pour marquer leur empressement, Aurelia sentit un autre feu au creux de son ventre. Elle regarda Andrei et lui annonça ce qu'elle savait depuis quelques jours. Elle attendait le bon moment, mais savait que ce serait forcément avant le Bal.

— Je suis enceinte.

Le visage d'Andrei s'illumina.

Elle le regarda fondre ; une larme naquit sous son œil droit et coula gracieusement le long de sa joue.

— Oh, Aurelia !

— Ce sera une fille. J'en suis sûre.
Tout mon corps me le dit.

— Je t'aime.

— Je veux l'appeler Alice, annonça Aurelia tandis qu'Andrei la prenait dans ses bras.

— La future Dame du Bal, murmura-t-il en l'enlaçant étroitement.

Il aurait voulu figer ce moment pour l'éternité, l'emprisonner dans l'ombre.

— Peut-être, répondit sa femme. C'est elle qui choisira.

Le soleil du matin transperçait les persiennes de la fenêtre de la caravane. À l'extérieur, les tentes étaient éparpillées sur le sable du désert comme des fleurs colorées.

Ce soir, Aurelia serait le centre d'attraction, chair faite chair, le corps en feu, chaque tatouage magique enflammé, et son éclat bénirait les activités à venir lorsqu'elle prononcerait la formule fatidique : « Que le Bal commence ! »

REMERCIEMENTS

Comme toujours, nous remercions notre intrépide agent, Sarah Such, pour son investissement, ainsi que Rosemarie et Jessica Buckman, qui gèrent nos droits à l'étranger avec talent et bravoure.

Ce roman n'aurait pas vu le jour sans l'appui et les encouragements de Jon Wood, de Jemima Forrester, de Susan Lamb, de Mark Rusher et de Jo Carpenter, nos éditeurs chez Orion, en Grande-Bretagne, et le soutien sans faille de Christian Rohr et de Linda Walz chez Carl's Books, en Allemagne.

Nos autres éditeurs étrangers sont trop nombreux pour être tous mentionnés ici, mais nous leur sommes infiniment reconnaissants de nous avoir invités à rejoindre leurs familles d'auteurs.

Ce roman nous a été inspiré par bien des sources, certaines conscientes, d'autres moins. On dit que l'on est ce que l'on mange, et tous les romans et films romantiques et érotiques qui ont peuplé nos nuits (et nos jours) trouvent probablement un écho dans ces pages, en compagnie de bien d'autres influences aussi variées que les rues de Londres et parfois aussi fugaces qu'un passant qui aurait brièvement capté notre attention, mais peuplé plus longuement nos fantasmes. Nous espérons que nos

lecteurs pardonneront cet étrange cocktail, mélange très personnel de souvenirs équivoques et d'imagination perverse, et qu'ils le savoureront avec la délectation que nous avons mise à écrire cette histoire et à créer ces personnages, qui nous paraissent bien réels.

L'une des moitiés de Vina Jackson remercie vivement, comme toujours, son employeur pour son infini soutien et pour lui avoir donné le meilleur job possible (en dehors de l'écriture) à Londres, de même que ses collègues qui, sans en connaître la raison, couvrent ses fréquentes absences pendant qu'elle est collée à un autre clavier à l'autre bout de la ville. Merci à Stephen Sallinger, qui nous a gentiment permis d'utiliser sa

maison, « La Chapelle » dans ces pages ; à TJMW pour Persephone, qui règne sur ses élans historiques de fantaisie et d'inspiration ; à PB pour la grenade et à Matt Christie, pour avoir été là depuis le début et pour les photos. Et, enfin, ce roman est pour Aurelie De Cognac. Bon anniversaire – avec un an de retard.

L'autre moitié de notre créature bicéphale remercie avec ferveur Charles Dickens, Lewis Carroll, John Irving, Angela Carter et Anne Desclos, alias Dominique Aury, alias Pauline Réage (à qui j'adresse mes plus plates excuses pour les emprunts). Et, sur une note plus personnelle, merci à DJ qui m'a souvent prêté son mari, à SN pour l'écriture sur sa peau et à AH, qui a procuré son corps

pour la délectation des yeux et des sens.

Il est clair que notre Aurelia n'a strictement rien à voir avec Aurélia Szewczuk, la dynamique attachée de presse de notre éditeur français, Bragelonne/Milady, que nous avons rencontrée pour la première fois bien après la création de notre personnage.

Et, enfin, un chaleureux salut à nos familles et amis, sans qui...

Vina Jackson est le pseudonyme de deux écrivains établis. L'un d'eux est un auteur à succès, l'autre publie ses ouvrages tout en travaillant à la City.

Du même auteur, chez Milady Romantica

:

80 Notes :

1. 80 Notes de Jaune

2. 80 Notes de Bleu 3. 80 Notes de Rouge

4. 80 Notes Ambrées 5. 80 Notes de
Blanc

6. 80 Notes de Nuit

**La Symphonie du Désir (*Spin-off de 80
Notes*) :**

1. Baisers de printemps 2. Caresses d'été

3. Douceurs d'automne

www.milady.fr

Milady est un label des éditions
Bragelonne

1 - Titre original : Eighty Days Yellow 1
- Copyright © 2012 by Vina Jackson 1 -
© Bragelonne 2013, pour la présente
traduction 1 - ISBN : 978-2-8205-0887-4

2 - Titre original : Eighty Days Blue 2 -
Copyright © 2012 by Vina Jackson 2 - ©
Bragelonne 2013, pour la présente
traduction 2 - ISBN : 978-2-8205-1133-1

3 - Titre original : Eighty Days Red 3 -
Copyright © 2012 by Vina Jackson 3 - ©
Brigelonne 2013, pour la présente
traduction 3 - ISBN : 978-2-8205-1186-7

4 - Titre original : Eighty Days Amber 4 -
Copyright © 2012 by Vina Jackson 4 - ©
Brigelonne 2014, pour la présente
traduction 4 - ISBN : 978-2-8205-1667-1

5 - Titre original : Eighty Days White 5 -
Copyright © 2013 by Vina Jackson 5 - ©
Brigelonne 2014, pour la présente
traduction 5 - ISBN : 978-2-8205-1865-1

6 - Titre original : Mistress of Night and
Dawn 6 - Copyright © 2013 by Vina
Jackson 6 - © Bragelonne 2014, pour la
présente traduction 6 - ISBN : 978-2-
8205-1875-0

Photographies de couverture : ©
Shutterstock Illustration : Anne-Claire
Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous
venez d'acquérir est protégée par le droit
d'auteur. Toute copie ou utilisation autre
que personnelle constituera une
contrefaçon et sera susceptible

d'entraîner des poursuites civiles et
pénales.

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr

BRAGELONNE – MILADY,

C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance,

à l'adresse suivante :

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville

75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites

Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les

nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !